LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1920

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1920

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE PENDANT LA GUERRE

Mes chers Camarades [1],

Au mois d'octobre 1871, lorsque la promotion à laquelle j'appartenais entrait dans ces murs, la France était au lendemain de désastres profonds. Une grande tâche lui incombait pour réparer ses ruines. Aujourd'hui, au lendemain de la Victoire, demandons-nous quelle fut la part prise par notre École dans cette restauration du passé?

Avant 1914, elle peut présenter de grands noms.

C'est Séré de Rivière qui ferme la brèche ouverte dans notre frontière de l'Est, et qui, prévoyant l'arrivée des Allemands par le nord de la France, veut tendre une chaîne de Maubeuge à Lille, puis une seconde en arrière de la Fère à Reims. C'est de Miribel, organisant avec le Ministre de la Guerre, de Freycinet, la mobilisation, la concentration, les approvisionnements de nos forces nationales. C'est le général Delanne, éclairant de l'esprit le plus clair et le plus précis ces vastes opérations encore en préparation, les adaptant à des circonstances nouvelles, à des dimensions chaque jour plus vastes, au point qu'il en sortira la magnifique prise d'armes de la Nation en 1914.

C'est Ferber, un des premiers champions de l'aviation et une de ses premières victimes ; c'est Renard, construisant et faisant évoluer dès 1881 son ballon dirigeable. C'est Vieille,

1. Discours prononcé devant l'assemblée de la Société amicale de secours de l'École polytechnique.

inventant la poudre sans fumée ; ce sont enfin nos grands artilleurs ; les de Lahitolle, les de Bange, les Langlois, les Deport, les Sainte-Claire Deville, créant un magnifique matériel en acier, et, pour finir, ce merveilleux 75 resté, après quatre ans de guerre, le meilleur canon de campagne.

Ce qu'ont fait pendant la guerre tous les corps qui se recrutent à l'École, notre éminent et vénéré doyen vous l'a dit à l'Opéra avec sa coutumière éloquence.

En fait, la guerre met à contribution toutes les sciences, toutes leurs applications et dans des proportions inconnues :

La métallurgie, pour produire des aciers chaque jour plus durs ou plus tenaces, pour fondre, en plus grand nombre, des canons lançant plus loin et plus vite des projectiles plus lourds, pour fabriquer des obus par centaines de millions ;

La balistique, pour conduire et régler le tir avec une précision et à des distances insoupçonnées jusqu'alors ;

L'acoustique, pour repérer les canons ennemis et déceler les sous-marins ;

La chimie, pour fabriquer des explosifs de plus en plus puissants et plus stables, pour produire par tonnes des gaz toxiques et en trouver les moyens de défense ;

La mécanique, pour fabriquer par milliers des autos, des chars d'assaut, des avions de plus en plus puissants et de plus en plus vites ;

La photographie, pour renseigner sur les actions et les préparatifs de l'ennemi, pour devenir l'œil qui voit tout, que rien n'influence ni n'impressionne ;

Les chemins de fer ou les routes à entretenir pour amener ou déplacer les troupes derrière le front, pour assurer leurs formidables ravitaillements.

Toutes ces sciences appliquées qu'il fallait au pays, nos camarades les lui ont apportées.

Mais au front, pendant ce temps, la bataille marche et là luttent les enfants de la France.

Si, au 30 mars 1815, 240 élèves avec 28 canons barrent à la cavalerie ennemie la route de Vincennes et méritent de Schwartzenberg de se faire appeler *cette enragée batterie*, la même rage anime leurs successeurs de la grande guerre.

Pour ne parler que des morts, 704 des nôtres sont tombés

pour la France et ce glorieux tribut témoigne déjà de la part que prend notre École à la Victoire.

Que ne puis-je ici en énumérer tous les grands artisans? Pour n'en citer que quelques-uns, c'est tout d'abord Nivelle, résistant à Verdun aux plus acharnés, aux plus continus des assauts, reprenant à l'automne Douaumont et Vaux et, pendant le triste printemps de 1917, soutenant sans faiblir la lourde tâche de commander nos armées tant qu'on la lui laisse.

C'est Fayolle reprenant du service en 1914, pour défendre Nancy, sauver Arras, conduire en 1916 l'offensive violente de la Somme qui usera les Allemands et les fera reculer de Noyon à Saint-Quentin; venant en 1917 en Italie, après Caporetto, consolider la ligne du Piave, en particulier par la prise du Monte Tomba. Quand arrive mars 1918, les Allemands, par un effort suprême, tentent de s'ouvrir un passage entre les deux armées anglaise et française; la rupture est imminente. En cette sanglante Semaine Sainte, les deux battants de la porte sont un instant écartés, mais Fayolle la referme et met le verrou. Nous pouvons le jour de Pâques chanter l'*Alleluia.* Du 9 au 13 juin, il arrête l'armée Von Hutier sur le Matz, puis retient l'ennemi dans sa poussée pour élargir la poche creusée jusqu'à la Marne ; en prenant enfin une offensive sans arrêt, il poussera sa marche jusqu'au Rhin de Mayence.

C'est Maunoury, vétéran de l'autre guerre, ancien lieutenant de Champigny d'où il revenait seul officier de sa batterie, rentré également au service en 1914 pour commander la 6e armée, prendre sur l'Ourcq la part la plus glorieuse à la Victoire de la Marne, perdant la vue quelques mois après dans une tranchée de première ligne, ouvrier du triomphe, dans l'impossibilité de le voir, mais non de le juger et d'en apprécier la valeur dans une admirable sérénité d'âme.

Enfin, c'est Joffre, calme, résolu, confiant dans le pays, acceptant impassible la retraite et l'invasion, sans jamais désespérer du sort de la Patrie, maintenant dans le recul le moral du soldat, l'élevant même au point d'en faire sortir les inoubliables journées de l'automne 1914, renversant à la Marne, puis à l'Yser tout le plan ennemi, fait d'abord de vitesse pour mettre la France hors de cause, couper l'Angleterre du continent et maîtriser ensuite l'Europe entière,

rappelant sous nos jeunes drapeaux la Victoire qu'ils n'ont jamais vue, et qui ne devra plus les quitter.

Voilà bien quelques titres légitimant notre École !

*
* *

Mais tout cela, c'est le passé. Pour si glorieux qu'il soit, il n'assure qu'en partie l'avenir.

L'autre partie, c'est aux générations présentes et futures à l'assurer. Beaucoup d'obligations leur incombent dès aujourd'hui.

La lutte dans la paix après les récentes convulsions du monde, c'est tout d'abord la bataille économique des nations dans l'industrie, l'agriculture, le commerce, tout autant d'activités qui ne peuvent désormais se passer de la science sous peine d'être distancées par celles des nations voisines. En 1870, on a dit de nos adversaires qu'ils avaient « usiné » la guerre, on peut dire aujourd'hui qu'ils ont « usiné » la science. La science, sans rien découvrir, ils la mettent en exploitation par des procédés industriels qu'elle perfectionne tous les jours et en s'aidant de puissants moyens financiers. Chimie, physique, mécanique, électricité..., loin de rester dans le domaine platonique de la découverte enregistrée, deviennent promptement l'art de produire du nouveau, chaque jour meilleur et toujours en grand.

De là, cette puissance de production qui caractérisait l'Allemagne de 1914 et la rend toujours redoutable sur le terrain économique. Comme nous l'avons vu, elle est faite d'une étroite association de la science, de l'industrie, du capital, simultanément intéressés et engagés dans l'entreprise. C'est avec succès que nos grandes Compagnies pratiquent déjà la formule. Elle est à généraliser sous peine de stérilité. En ce siècle de houille blanche substituée au charbon de plus en plus rare, de développement de l'électricité, d'intensification de la production agricole par l'engrais, de l'emploi généralisé des moteurs mécaniques, beaucoup d'industries, pour ne pas piétiner et pour pouvoir supporter la concurrence étrangère, devront faire appel à la science, lui demander des formules nouvelles ou au moins une meilleure exploitation des formules existantes. La pénétration intime de ces activités,

science, industrie, finance, semble devenir la loi inéluctable du progrès. Mais alors quel champ d'action pour la jeunesse scientifiquement formée, rien que sur notre terre de France ! Mais si elle s'élance dans ces vastes pas, jeunes États que le triomphe de nos armes, sans parler d'affinités séculaires, prépare à notre influence, ou bien dans le vaste domaine colonial, africain notamment, que nous lègue le Traité de Versailles, où sont les limites à son activité? En résumé, c'est un magnifique horizon qui s'ouvre devant elle, plein de promesses réalisables, à la condition qu'elle se fasse un esprit de réalisation. D'où la conséquence que la science pure de l'École polytechnique, même dotée de la capacité d'adaptation à une branche déterminée que lui fournit l'École d'application, ne suffit plus pour aborder l'avenir. Il va falloir l'étendre, la prolonger, du savoir et de la connaissance des autres branches appelées à travailler avec elle ; c'est que l'École polytechnique est seulement la première marche d'un escalier qui en comportait autrefois une deuxième, l'École d'application, qui en comportera sans doute une troisième, les études d'ordre général et économique. Ne concluez pas de là à l'infirmité ou à l'impuissance de l'École. Ce serait la mesurer au savoir qu'elle donne et qui est forcément limité comme tout réel savoir. Ce serait oublier ce qui fait son caractère, et sa puissance, j'ai nommé sa méthode et sa manière de concentrer toutes les forces de l'intelligence, à un moment donné, sur un sujet unique. Pas davantage, jeunes gens, ne vous laissez pas effrayer par le programme allongé que j'ai développé devant vous. Notre École, par sa gymnastique, notamment, développe vos moyens intellectuels, la puissance de votre cerveau; par la continuation de cette gymnastique, élargissez-en l'emploi. Un avenir plus vaste vous attend.

Avec le savoir, tâchez d'acquérir l'art d'agir, le sentiment de l'action ordonnée et éclairée. Une telle formation de l'esprit, vous la trouverez dans le développement physique combiné avec le travail livresque.

***

Une deuxième partie du programme de la paix, c'est la préparation à la guerre. Certainement de nobles sentiments ont

inspiré l'organisation d'institutions destinées à éviter le retour de la hideuse guerre. En attendant leur plein fonctionnement, en attendant surtout de sentir les effets bienfaisants de leur puissance effective, nous sommes bien obligés de compter d'abord sur nous-mêmes pour assurer notre défense, de maintenir des armées pour sauvegarder notre liberté. Et en effet, comment ne pas nous méfier, nous ses voisins immédiats, d'une nation qui, réduite à l'impuissance totale par Napoléon, a pu rappeler de la détresse complète de l'infortune, et par son ardeur guerrière, entraîner non seulement ses armées reconstituées, mais les armées de l'Europe coalisée, à Paris, au renversement complet du colossal Empire napoléonien? Qui, partie des marais de la Prusse orientale, a su, par son militarisme surélevé et méthodiquement développé, étendre son domaine bien au delà du Rhin, jusqu'aux Hauts de Meuse, aux Vosges méridionales, aux Alpes, aux monts de Bohême, érigeant la guerre en industrie nationale et la force en droit? Aujourd'hui, qui de nous oserait voir l'Allemagne renonçant à la guerre au lendemain de sa ruine, elle qui a pris les armes, uniquement par ambition, en 1864, 1866, 1870, 1914, invoquant pour toute raison les nécessités historiques? Et alors, les États limitrophes de l'Allemagne — qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas — seront tenus quelque temps encore d'entretenir des armécs, comme ils seront tenus de se garder de robustes frontières, car au-dessus des intentions généreuses de l'Humanité civilisée, il y a les réalités établies par l'Histoire, les appétits de race, comme les réalités de la Géographie. Les carrières militaires réservent encore un brillant avenir à une jeunesse studieuse pourvu qu'elle sache dans le travail regarder plus loin que le métier journalier du temps de paix, embrasser par la largeur et la puissance de son esprit les études chaque jour plus vastes et s'adapter aux conditions toujours nouvelles que comporte la guerre.

L'armée du 11 novembre 1918 nous indique, surtout si on la compare à celle de 1914, ce que sera l'armée de demain. Pour devenir l'armée de 1918, celle de 1914 a, dans sa composition, légèrement réduit l'infanterie et la cavalerie ; elle a plus que doublé l'artillerie et le génie; elle a développé d'une façon extraordinaire le service automobile (27.000 camions); elle a surtout

créé une aviation puissante (elle aspire à avoir 4.000 avions en service) et une arme nouvelle, les tanks. Dans l'infanterie même, à côté des fusiliers, se sont développées des spécialités nouvelles : mitrailleurs, grenadiers, canons d'accompagnement.

Au total, le machinisme, mitrailleuses, canons de toute nature, obus de toutes espèces, avions à plusieurs fins, tanks, camions automobiles, envahit, domine, conditionne les armées modernes à un degré insoupçonné, car sans ce machinisme, la valeur la plus brillante aboutit au désastre. Cette révolution, qui fait une part si grande au machinisme dans le chiffre des unités combattantes, ne doit pas effrayer des pays à population limitée comme le nôtre, mais qui sont capables, par le développement de leurs activités intellectuelles, d'acquérir la supériorité militaire par la supériorité de l'armement. Mais ce machinisme lui-même évolue constamment, ses outils se perfectionnent rapidement pendant la paix. L'armée va être obligée de suivre ces perfectionnements ou bien, au jour de la guerre, elle risquerait de n'avoir que des engins surannés. Ce jour-là, elle doit avoir les derniers modèles et en abondance et pour cela en préparer la fabrication en grand.

Mais ce matériel en voie de perfectionnement continuel, il faudra en enseigner l'emploi aux soldats chargés de l'utiliser. C'est ainsi que notre armée cesse d'être une armée à forme et à procédés définis, ne demandant à la mobilisation que de se grossir d'éléments complémentaires de même nature et de même forme. Elle devient un organe à constantes transformations dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral ; elle va être un vaste champ d'expérience, un immense laboratoire, de nombreux centres d'application et d'enseignement d'idées et d'engins nouveaux.

Si l'armée fut dans ces dernières années un organe en puissance, dont le potentiel était principalement la valeur de son personnel cadre, elle devient aujourd'hui, de plus, un organe à transformations constantes, comme nous l'avons vu, et alors, quelle importance ne prend pas la valeur de ce cadre?

Mais après avoir assuré dans l'armée de demain l'emploi et le rôle capital de la matière, par un corps d'officiers et des États-Majors à l'esprit convenablement scientifique, il importe de ne pas laisser cette armée s'égarer sur le rendement de la

matière, au point de la spiritualiser et de dévier des lois morales qui régissent éternellement la guerre.

Pour maintenir l'esprit de l'armée dans la voie de la vérité, il faut plus que jamais des hautes études qui, établissant une forte doctrine de guerre, assureront seules la ligne de conduite de son commandement. Encore une fois, l'avenir militaire est aux intelligents qui consacreront leur vie au travail dans leur art.

Au total, qu'il s'agisse de la troupe ou du commandement, l'armée de demain ne vaudra que par la somme d'intelligence qu'elle apportera à ses travaux de paix ; c'est dire que les hommes capables d'y apporter ces facultés y seront de plus en plus appréciés, recherchés, soutenus. Ne doutez pas que les pouvoirs publics y veillent.

En tous cas, la France républicaine, après avoir réparé les désastres du passé, a brillamment vaincu. Comme l'a dit Montesquieu, « la République est le meilleur des Gouvernements, mais c'est celui qui demande le plus de vertus ». J'ajoute sans hésitation qu'il est dans la guerre le plus fort parce que c'est celui qui met en œuvre le plus de forces nationales. Que pour les exploiter militairement, c'est-à-dire les organiser, les animer, les diriger avee l'intelligence que réclame la guerre moderne, nous puissions leur garantir le travail continu d'un lot d'officiers d'élite, n'aurons-nous pas fait de nouveau l'armée supérieure à toute autre par la somme de ses forces nationales et de sa valeur morale?

En résumé, dans les activités civiles et militaires, l'avenir du pays et de tous semble bien assuré, qui peut compter sur un labeur largement éclairé. Et c'est là une pensée profondément réconfortante, dans ces murs, devant l'auditoire qui m'entoure.

Mais en tous cas, c'est là la tâche des jeunes promotions. C'est seulement en l'accomplissant, — et elles y tiendront, j'en suis certain —, qu'elles continueront l'œuvre de leurs aînées et se montreront dignes de ceux qui tombèrent dans un entier sacrifice, nos morts.

MARÉCHAL FOCH

LE BIEN-AIMÉ[1]

VI (*Suite*)

Quelques jours merveilleux s'écoulèrent. Puis elle se réveilla, plus triste que jamais. Son court bonheur avait été un brasier splendide qui, sitôt épanoui, s'écroule. De nouveau, elle lut dans les yeux d'Alcibiade la lassitude et la distraction. Pour elle, joies et douleurs l'avaient brisée; chassée un instant par la fièvre, sa langueur la reprenait : celle qui ne l'avait guère quittée depuis sa blessure maternelle. Cette fois, elle s'y laissait dissoudre et s'avouait vaincue.

Elle le reconnaissait après une telle épreuve : elle ne pouvait pas garder Alcibiade. La faiblesse de son corps lui ôtait l'énergie de supporter et de lutter davantage. Elle se dit : « Je ne suis plus aimée; bientôt, je ne serai plus belle. »

Cependant, tant qu'il était près d'elle, Hipparète désirait de vivre. Mais un jour, il lui annonça son départ.

Il allait en Ionie. Il y avait des amis nombreux ; avec leur concours, il voulait travailler l'esprit du peuple, susciter contre l'autorité du Grand-Roi un mouvement profitable à Athènes. C'était le seul genre d'action qui lui fût permis, puisque son âge et l'hostilité de Cléon l'écartaient encore de la politique.

Elle l'écoutait à peine. Elle lui demanda :

— Où comptes-tu te rendre d'abord?

— A Éphèse, — dit-il.

Alors, elle sourit amèrement. Éphèse est la ville des courtisanes ; elles y sont plus nombreuses et plus savantes,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1920.

assure-t-on, qu'en aucun lieu de l'Asie et peut-être du monde. Milet, elle-même, n'en approche point.

Il la quitta. Elle s'enferma dans le gynécée, et elle n'en sortit plus. Souvent, elle prenait le petit Alcibiade sur ses genoux : elle le caressait longuement. Tout à coup, elle songeait à son père, elle l'apercevait dans quelque salle de débauche avec des Lydiennes, ivre de vin et d'amour, tandis qu'elle mourait. Alors, elle rendait l'enfant à sa nourrice spartiate, qui l'emportait criant et pleurant, car il s'était attaché à sa mère si triste et si douce. Elle faisait venir Thratta auprès d'elle et lui demandait, comme en son enfance, de lui conter des histoires. L'esclave commençait un récit merveilleux, que soudain arrêtaient ses larmes. Elle prenait la main de sa maîtresse, baisait les doigts amaigris et maudissait Alcibiade. Mais alors Hipparète lui imposait silence doucement. Puis elle fermait les yeux et se taisait, si pâle que Thratta la croyait déjà morte. L'esclave avait peur et lui demandait :

— Dors-tu?

— Non, — répondait Hipparète, — je me souviens.

Et elle mourut ainsi, tandis qu'Alcibiade l'oubliait dans ses amours lointaines.

VII

L'APPEL DU DESTIN

Tout à coup éclata un événement qui allait changer, dans Athènes, la face des choses.

Cléon, de démagogue devenu stratège, était tué en Chalcidique, à la bataille d'Amphipolis.

Le jour où la nouvelle arriva, Socrate et Alcibiade se trouvaient ensemble. Ils quittaient la maison de leur amie Théodote, courtisane aussi docte qu'aimable, qui, dans l'intervalle des occupations moins sévères où elle vaquait par état, ne dédaignait point les entretiens philosophiques.

Un voyageur qui arrivait de la Chalcidique, devançant le retour de l'armée, raconta le premier chez Théodote cette mort de Cléon. Tous ceux qui étaient là se tournèrent alors vers le fils de Clinias ; ils avaient la même pensée :

« Son heure va venir à présent ! »

Pour lui, il demeurait impénétrable. S'il montra quelque émotion, ce fut seulement, en apparence, pour cette nouvelle défaite d'Athènes. Cependant, l'espoir et l'ambition dilataient son cœur.

« Maintenant, pensait-il, je vais commencer vraiment à vivre. La destinée m'avait donné rendez-vous après la mort de cet homme. Il se dressait entre mon génie et le monde. Il n'est plus. »

Il sortit ; Socrate le suivait. Ils firent d'abord quelques pas en silence. Ils cherchaient d'instinct la solitude et se dirigèrent vers l'endroit de la ville que l'on nomme Cydathènes, où de larges espaces s'ouvraient entre les maisons pauvres et rares. De là, on apercevait la plaine de l'Ilissos et le Stade.

— Te rappelles-tu, — dit Socrate, — cette nuit où nous sortîmes ensemble d'un banquet chez ton ami Callias?

— Certes, je m'en souviens, Socrate, très exactement.

— Je t'exhortai, dès lors, à étudier la sagesse, pour te mettre en état de gouverner les hommes, ce qui était comme aujourd'hui le principal objet de tes désirs.

— Il est vrai.

— Cependant, tu ne m'as point écouté. Tu ne t'es soucié que de vivre joyeusement.

— Je l'avoue.

— Pensais-tu donc que ta jeunesse durerait toute ta vie? Ou que Cléon ne mourrait jamais, pour te laisser le pouvoir? Or voici que Cléon est mort, que ta jeunesse se passe, et que ce pouvoir, tu vas peut-être le saisir bientôt. Car, dans quelques semaines, tu auras l'âge d'aborder la tribune et tu pourras parler au peuple. Que lui diras-tu?

— Je lui conseillerai le parti le plus utile, celui de la guerre ou celui de la paix, selon l'occurrence.

— C'est-à-dire le meilleur?

— Si tu veux.

— Mais le parti le meilleur, ô Alcibiade, c'est le plus juste. Et comment espères-tu le découvrir si tu ignores la sagesse, qui est la science du juste?

Sa voix devint plus pressante :

— Fils de Clinias, si tu as à cœur d'être un chef et un guide bienfaisant pour la multitude, non point un aveugle qui égare d'autres aveugles, viens à la sagesse, viens à la justice, viens à moi qui te les enseignerai ! Viens !

De nouveau, le disciple de Périclès, l'orgueilleux Alcméonide, se sentait séduit et dompté.

— Depuis que je te connais, — poursuivit Socrate avec ardeur, — je me tiens comme embusqué sur ta route, pareil au chasseur qui épie et qui guette. Et je suis, en effet, un chasseur d'âmes, qui voudrait prendre la tienne dans ses filets. Je voudrais, ô Alcibiade, la nourrir de ma doctrine, pour l'aider à développer enfin toute cette beauté intérieure que personne n'a vue, que moi seul je devine, et dont ta beauté visible n'est rien que le signe et l'empreinte. Moi seul, je puis la faire s'épanouir en toi. Écoute, l'heure est décisive pour toi-même et pour Athènes, car un dieu a lié vos destins : si tu es sage et fort, si tu te laisses armer de ma science et de mes principes, elle sera grande ; vous serez ensemble puissants et heureux... Je te supplie, Alcibiade, pour cette Athènes et pour toi : sache enfin être toi-même, tel que je t'ai pressenti.

La parole de Socrate, invincible harmonie de la raison et de la douceur, exerçait une fois de plus sur Alcibiade cette magie émouvante qui arrivait à tirer des larmes de ses yeux indifférents. Puis le jeune homme faisait réflexion que son oncle Périclès s'était rendu puissant, toute sa vie, dans Athènes, par une méthode fort peu semblable à celle que le philosophe recommandait. Quel parti prendre dans les conflits du juste et de l'utile? Sa perplexité devenait extrême, et il se disait qu'il aurait été beaucoup plus tranquille, s'il n'y avait pas eu de Socrate parmi les hommes.

Mais, plus que tout le reste, il entendait en lui-même l'appel impatient de son destin :

« Cléon est mort. Athènes est à toi ! Prends-la ! »

VIII

LE LION DANS LA VILLE

Placé au milieu d'une Athènes divisée entre les partis de la guerre et de la paix, Alcibiade fut d'abord comme elle incertain de son choix.

Certains motifs l'inclinaient vers le parti pacifique. Celui-ci ralliait une grande part de l'aristocratie, qui s'était toujours

montrée favorable à une entente avec les Spartiates. Alcibiade lui-même avait quelque tendance à sentir de cette façon. Il s'en expliquait à ses familiers en plaisantant : « Ne soyez point surpris, disait-il, si je « laconise », ma nourrice Amyclée était une Laconienne. » Il se dit donc que, s'il parvenait à conclure un accord avec Sparte à la faveur de ces relations et s'il finissait ainsi la guerre, il gagnerait l'affection du peuple, tout en demeurant dans la conduite que lui prescrivaient l'exemple des siens et les traditions de la noblesse.

Mais encore ne suffisait-il pas de se rendre agréable à Sparte ; il fallait d'abord qu'on le désignât pour négocier avec elle. Son ambition rencontra la résistance de son propre parti. Trop jeune, trop hardi, trop brillant surtout, ce qui effraie de même aristocrates et démocrates, il se vit écarté.

On chargea Nicias de conclure avec Sparte une paix qui semblait éternelle à cette Grèce batailleuse, puisqu'on lui assignait une durée de cinquante ans. Cette paix, qui portait son nom et s'appelait le Nicéion, devait être gravée sur des stèles, à Sparte, à Athènes, à Olympie.

Quoi, vraiment, on serait un demi-siècle sans voir les guerriers agiter leurs lances, et secouer la triple aigrette de leur casque qui donnait la nausée au bonhomme Dicéopolis, dans Aristophane? Le gai poète, qui couvrait de roses son front dénudé par les orgies, ne se tenait plus de joie ; il saluait avec ivresse le retour de la Paix, dans une comédie triomphante. Il montrait son héros Trygée chevauchant un scarabée gigantesque pour escalader les nues : au séjour des dieux il allait ravir l'immortelle afin de la ramener sur la terre, où, depuis tant d'années, les hommes languissaient après sa venue. La chose n'allait point toute seule. Par la malice des dieux, la Paix avait été jetée au fond d'un abîme, d'où il fallait la tirer comme la Vérité d'un puits. Mais tout le monde s'y mettait : après beaucoup d'ahans et de clameurs, à force de haler sur les chaînes, sur les palans, sur les câbles, en suant, en geignant, en criant, on finissait par ramener la déesse à la clarté du jour ; la Paix sortait radieuse du gouffre et ses bienfaits tombaient sur Athènes en pluie d'or. La terre refleurissait : au lieu des phalanges guerrières, on voyait les groupes agrestes, formés pour les moissons et les vendanges, se répandre à

travers les campagnes bienheureuses. Une félicité nouvelle, qui n'était que celle des âges primitifs retrouvée miraculeusement, enveloppait les collines roses de l'Attique, et la Grèce, et le monde. Partout les chemins étaient libres vers les temples des dieux.

Cependant un jeune homme regardait, de ses beaux yeux distraits, ses concitoyens qui s'exaltaient ainsi aux inventions du poète ; un sourire de dédain plissait ses lèvres tandis qu'il voyait cette multitude s'abandonner à sa chimère. Et il songeait, à part soi :

« Rêvez maintenant tant que vous voulez, hommes d'Athènes. Vous ne rêverez plus bien longtemps. Ces choses ne seront pas. Je vous aurais permis peut-être les joies lâches de la paix, si du moins vous aviez consenti à les tenir de moi. Mais vous aimez mieux donner à Nicias votre confiance et votre gratitude ! Je vous en punirai. Je troublerai ces accords, avant qu'ils soient définitifs; je les rendrai dans l'avenir impossibles. Vous regretterez, en vérité, de n'avoir pas su me choisir... D'ailleurs, j'aime la guerre. J'avais bien tort de songer un moment à devenir l'ouvrier de la paix. La paix ! qu'est-ce que mon génie en aurait pu faire? Périclès ne m'a plus rien laissé à tirer d'elle. Il n'y a plus de temple à bâtir; Phidias, Mnésiclès et Zeuxis sont morts. Mais je puis toujours construire avec de nobles batailles le temple de ma gloire. »

Ce fut ainsi qu'Alcibiade quitta résolument le parti de la paix.

Portant sur les choses ses vues claires et rapides, il conçut en un moment le dessein et l'exécution. La venue des députés spartiates dans Athènes lui permit de frapper le coup décisif.

Ils étaient trois, son ami Endios, Léon et Philocharidas ; ils arrivaient munis de pouvoirs pour consolider la paix en arrangeant quelques difficultés qui subsistaient encore. Alcibiade alla à leur rencontre, leur fit mille caresses, les conduisit à la séance des Cinq-Cents où ils venaient porter leurs propositions. A la sortie, il les prit à part.

— Vous avez bien fait, — leur dit-il, — de parler franchement aux sénateurs. Ce sont des hommes sages, en qui l'on peut se fier. Ils ne vous adresseront que des demandes raisonnables. Mais demain, devant le peuple, il vous faudra dissimuler. Gardez de lui dire que vous avez de pleins pouvoirs ; il en abuserait et vous demanderait l'impossible.

Ils l'écoutèrent. Le lendemain, devant tout le peuple, ils exposaient leur mission. Lorsqu'ils eurent achevé, Alcibiade se leva :

— Vos propositions sont engageantes, — dit-il, — ô hommes spartiates. Mais, de grâce, faites-nous savoir quel crédit nous devons leur accorder. Parlez-vous vraiment au nom de Lacédémone? Avez-vous pleins pouvoirs pour traiter avec nous de la guerre et de la paix?

A cette parole, ils se souvinrent du conseil qu'ils avaient reçu la veille, et d'une seule voix, ils répondirent :

— Nous t'avouons, ô Alcibiade, que nous n'avons point ces pleins pouvoirs.

Alors, il montra une indignation extrême, payant d'audace, devant tous, car les sénateurs ni le peuple n'étaient dans le secret de cette comédie.

— Voilà, — s'écria-t-il, — ce que je voulais vous faire dire. Sparte nous joue ; elle cherche à gagner du temps en nous flattant de promesses sans effet. Vous vous moquez de nous !

Les éclats de sa voix se perdirent dans la clameur de la foule. Le peuple s'était levé en rugissant. Peu s'en fallut que la majesté du droit ne fût outragée dans la personne des ambassadeurs. Mais la violence populaire fut interrompue dans l'instant par une autre plus formidable. Tout à coup, la terre trembla ; on sentit osciller la colline aux harangues ; une crainte sacrée remplaça la fureur et dispersa la réunion.

Il parut à tous qu'un tel signe venait de proclamer la volonté des dieux, qu'ils condamnaient la paix de Nicias et que celle-ci serait éphémère.

Alcibiade avait accompli la moitié de son œuvre. Athènes rejetée dans la guerre, il s'agissait de l'armer contre ses adversaires : il ne voulait point la ruine de la patrie, mais qu'elle triomphât par lui.

Cependant, les Jeux Olympiques approchaient. La Ville résolut d'y montrer de la magnificence ; il fallait pour sa gloire qu'elle remportât du moins un triomphe pacifique, car les premiers combats ne lui avaient pas été favorables. Elle tenait à prouver que douze ans de guerres ne l'avaient point appauvrie. Enfin, cette fois, les Spartiates étaient exclus

des Jeux pour avoir violé le territoire sacré des Éléens. Athènes avait l'occasion de montrer ce qu'à elle seule elle pouvait faire dans ces fêtes.

Ceux qui sont nés après ces époques bienheureuses ne peuvent savoir ce qu'était alors, devant la Grèce, un vainqueur des Jeux Olympiques, ni quelle gloire l'environnait depuis le jour de sa victoire jusqu'à sa mort. La victoire olympique rendait pour toujours insigne le front qu'elle avait ceint du rameau d'olivier. Certaines villes abattaient un pan de muraille pour recevoir l'Olympionique ; à Sparte, il combattait à la droite du roi. Il avait sa statue dans le bois sacré de l'Altis. Pour exalter son triomphe, un chœur d'éphèbes chantait et dansait au son des lyres : Simonide et Pindare lui versaient la louange comme le vin d'une coupe d'or. Parfois, vivant déifié, il pouvait saluer sa propre image, entourée de sacrifices et de vœux.

Olympie n'était point une ville, mais l'assemblée vénérable des temples qui regardaient à leur pied couler l'Alphée, immortel amant d'Aréthuse. La colline de Cronion penchait sur elle une ombre douce ; la plaine d'Élis s'étendait en face, ceinte de faibles hauteurs ; autant la nature à Delphes était grandiose et rude, autant à Olympie, elle souriait. Les sanctuaires se voilaient derrière les oliviers et les platanes qui ne laissaient qu'à peine leurs colonnes blanches apparaître, et la pourpre de leurs frontons ; le peuple des statues sortait à demi d'entre les feuillages. Ces arbres étaient pleins de prestiges et d'oracles ; la main d'Héphæstos les avait plantés à l'aurore des siècles. Quand les fêtes revenaient, un bel enfant coupait à l'olivier Callistéphanos, avec un couteau d'or, le rameau qui devait ceindre les tempes des vainqueurs.

Le temple de Zeus était une des merveilles de la terre. Des tuiles de marbre formaient sa toiture ; il resplendissait de figures peintes, de mosaïques et de boucliers d'or. Au tympan bleu des frontons, de blanches sculptures montraient le triomphe de Pélops vainqueur d'Œnomaos à la course de chars et le combat des Lapithes contre les centaures. Devant la porte orientale se dressait sur sa base la Victoire de Péonios, un pan de son manteau soulevé au-dessus de sa tête comme une troisième aile de pierre. Et si l'on entrait dans le naos,

par l'allée qui divisait également la forêt des coonnes, on apercevait au bout la statue de Zeus Olympien, œuvre de Phidias. Le colosse divin était assis et songeait, tout d'ivoire et d'or. Il avait sept fois la taille humaine, et s'il s'était levé, son front aurait fait éclater la voûte. La majesté n'était point seulement sur son visage, mais dans tout son corps, depuis ses pieds, qui se posaient tranquilles sur deux lions, jusqu'à son col puissant comme une tour. La paix de ses traits et de son geste immobile paraissait formidable. La lumière tombait d'en haut sur lui, n'éclairant que sa face ; son siège orfévré, son sceptre étincelant de tous les métaux précieux, jetaient dans l'ombre mille éclairs.

Pendant les années ordinaires, la cité sans âmes, ses soixante temples et ses trois mille trois cents statues, semblaient dormir. On voyait seulement glisser, le long des rues de marbre, quelques ombres : des magistrats d'Élis, des prêtres, des serviteurs du culte. Tous les quatre ans, elle se réveillait pour les Jeux et les Fêtes : les Grecs de toute la Grèce accouraient vers elle. Une nouvelle Olympiade allait éclore. Dix mois à l'avance, les athlètes s'exerçaient au gymnase et à la palestre, sous la surveillance des Hellanodices. On entendait dans l'hippodrome le claquement des fouets et le roulement des chars : c'était les chevaux qu'on entraînait. Les prêtres et les serviteurs des dieux s'affairaient autour des temples. Parmi les platanes et les oliviers, le long des colonnades, on recommençait à voir des hommes, et non plus seulement des fantômes de marbre, d'ivoire et d'or. Olympie renaissait à la vie tumultueuse.

Enfin, les grands jours arrivaient, et sur la Voie des Processions se déroulait la pompe des cortèges, menés par leurs théores. Sortie du Prytanée, elle traversait l'Altis ; elle avançait dans le bosquet sacré, aux chants des lyres et des voix] Des cent cinquante autels montait, entre les oliviers, la fumée des sacrifices. Le chemin était bordé de merveilles : simulacres de dieux et de demi-dieux, déesses dont la blancheur attirait les colombes, quadriges de bronze cabrés vers le ciel, athlètes du pancrace figés dans la violence de leur geste, et enfin les trésors des villes de la Grèce, chapelles de marbre débordantes de sculptures et d'orfèvreries fabuleuses. La foule des pèle-

rins coulait comme un fleuve, et l'on voyait hors de l'enceinte mystique, sur les bords de l'Alphée, leurs tentes de toutes les couleurs.

Mais la gloire et l'orgueil d'Olympie n'étaient point dans ses temples ni dans ses cérémonies religieuses, quel qu'en fût l'éclat ; ils étaient dans ses jeux, ceux de la course, du pugilat, de la lutte, du saut, du jet de la lance. Et parmi tous les jeux, le plus illustre était la course des chars. Envoyer un char à Olympie, un seul, paraissait un luxe royal.

Alcibiade en envoya sept.

Bien avant l'aurore, la foule s'était massée à l'Hippodrome, étagée sur les talus. On avait groupé les spectateurs par nations : pour assister aux Jeux comme pour y prendre part, il fallait être Hellène et prouver ses origines. Les trompettes, sur une estrade, guettaient l'apparition du soleil : quand il jaillit enfin, ils le saluèrent d'un long appel dont les frissons se propagèrent sous le ciel et se mêlèrent à ceux de la rougeur matinale. Alors, les Hellanodices, laurés et vêtus de pourpre, entrèrent dans l'arène, qu'ils traversèrent pour gagner leur tribune. A leurs côtés prirent place les magistrats d'Élis, les hôtes publics et les députés des villes. La foule des citoyens couvrait de sa masse mouvante et bruissante les quatre côtés de l'hippodrome. Aucune femme mariée n'assistait à ces jeux célébrés en l'honneur de Zeus, le principe mâle : celle que l'on aurait surprise eût été précipitée du mont Typéon. Les vierges seules étaient admises. Cependant, par un privilège unique, la prêtresse de Déméter, quoique épouse et mère, pouvait contempler les jeux et les luttes de son siège élevé.

Les trompettes retentirent ; les têtes se tournèrent toutes à la fois vers la barrière, dont la partie centrale s'avançait comme la proue éperonnée d'un navire. A l'extrémité de l'éperon, sur un autel de briques, un aigle s'érigeait, les ailes ouvertes, à côté d'un dauphin. Au son des trompettes, un serviteur de l'hippodrome fit mouvoir une machine : le dauphin tomba, l'aigle s'éleva sur ses ailes de bronze ; en même temps, les chars sortirent de leurs remises et s'alignèrent. Un second appel donna le départ.

Les chars s'élancèrent ; une poudre glorieuse les couvrit

de son nuage où l'on distinguait seulement des taches vives : les tuniques flottantes des conducteurs. Sur les côtés de l'immense quadrilatère, la marée humaine palpitait éperdument. Les attelages approchaient d'un endroit terrible. Un autel rond et rougeâtre se dressait en bordure, habité, disait-on, par un génie inconnu, Taraxippos, l'Épouvantail-des-Chevaux : c'était, d'après quelques-uns, l'âme d'un héros antique, tué dans une course, qui était enfermée là, et elle se vengeait sur ses successeurs. En arrivant près de Taraxippos, les coursiers s'emportaient, ruaient, se jetaient les uns sur les autres, fracassaient les chars et les renversaient. Ce matin-là, dans la première course, deux conducteurs tombèrent. Les autres poursuivirent. L'épreuve se renouvela douze fois.

Iolas, cocher d'Alcibiade, fut vainqueur.

Les courses recommencèrent. Deux fois encore, la Victoire olympique choisit l'Alcméonide, le Bien-Aimé ; elle était femme. Un héraut, celui qui avait fait entendre au concours des crieurs la voix la plus forte et la plus claire, annonça ce triple triomphe, en proclamant après le nom d'Alcibiade les noms de son père et de sa patrie. Le fils de Clinias s'approcha des Hellanodices et reçut le rameau d'olivier.

Comme il revenait, un jeune homme plus empressé et plus agile devança tous ses amis et l'aborda le premier ; il était très beau, avec un visage entièrement imberbe et des membres délicats.

Alcibiade le regarda et tressaillit de surprise. Il avait reconnu Timandra sous ces habits d'éphèbe.

— Oui, c'est moi, — dit-elle en souriant. — Je suis venue avec des Corinthiens. Ils m'ont prise pour un compatriote.

— Malheureuse ! si tu es reconnue, c'est la mort.

— Évidemment, — reprit-elle, avec le même sourire, — on ne prendra pas volontiers Timandra pour une des vierges qui ont le droit d'assister aux Jeux. Bah ! cela m'est égal ! Je voulais te voir triompher, je t'ai vu. Mais avoue que tu ne t'attendais pas à la rencontre.

Elle se perdit dans la foule, il était temps. Des amis d'Alcibiade approchaient, dont elle était connue. Elle tourna encore une fois vers lui un visage heureux et malicieux. Et dans l'orgueil surhumain qui le possédait, l'Alcméonide sentit

avec une douceur particulière l'émotion que lui donnait cette folie de la belle courtisane amoureuse.

Maintenant, il appartenait à la cohue de ses enthousiastes et de ses adorateurs. Ce n'étaient pas seulement ses amis privés ni la députation d'Athènes ; toute la Grèce d'Europe et d'Asie, représentée par ses citoyens les plus illustres, s'empressait à l'aduler et à le servir. La théorie d'Éphèse, en mémoire des séjours qu'il faisait si volontiers dans la voluptueuse Ionie, avait voulu lui offrir ses tentes ; Chio nourrissait ses chevaux ; Cyzique lui fournit les victimes qu'il devait aux dieux propices ; Lesbos pourvoyait magnifiquement à sa table. L'Hellade entière était amoureuse de cet homme ; elle adorait sa beauté, son génie, sa force : au centre de la fête olympique qui resplendissait comme un brasier de gloire, il était vraiment un dieu. Ceux même qui ne partageaient point l'universelle idolâtrie, ses envieux, ses ennemis, se voyaient contraints de recourir à lui, dans le péril commun que suscitait à la Grèce la jalousie de Lacédémone, exclue de ces fêtes : on savait l'armée spartiate toute proche, aux portes de l'Altis, et l'on avait besoin, pour la contenir, de cette puissance divine que chacun sentait en lui, depuis le plus humble potier du Céramique jusqu'à Socrate, ce familier des dieux.

Égal désormais aux immortels, Alcibiade rentra dans Athènes traînant après soi l'âme des peuples éblouis. Il commanda aussitôt deux tableaux à Aglaophon, peintre qu'il affectionnait pour son habileté à saisir la ressemblance du modèle. L'un retraçait l'assemblée des Jeux Olympiques ; l'autre le représentait lui-même, sur les genoux de la déesse Némée, car il avait été vainqueur aussi aux Jeux Néméens ; et le peintre l'avait fait plus beau qu'elle. Les dévots s'en irritèrent, et communiquèrent leur indignation aux jaloux. Les uns et les autres estimèrent qu'il serait sans doute opportun de l'exiler ; plusieurs maris furent aussi de cette opinion. Vers cette époque, les démocrates songeaient de même à bannir Nicias de la ville.

On convoqua le peuple pour le consulter « sur la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de prononcer un ostracisme ».

La proposition, comme il était de règle, ne désignait personne : chacun, sur le tesson ou la coquille, inscrivait le nom qu'il voulait.

Alcibiade savait à l'occasion se servir de ses ennemis et de ses rivaux. Il alla voir ce Nicias qu'il avait naguère combattu et tous deux intriguèrent près des hétairies, secrètes maîtresses des votes aristocratiques et populaires. L'ostracisme tomba sur Hyperbolos, le marchand de lampes, qui n'y comprit rien, et ce fut le dernier que l'on prononça dans Athènes, tant le résultat était ridicule.

Alors, il sembla vraiment que le fils de Clinias était désormais invincible. Les hommes sensés craignirent qu'il ne tardât guère à saisir la tyrannie, mais ils estimèrent qu'Athènes ne devait s'en prendre qu'à elle seule. « Quand on a nourri le lion dans la ville, dit plus tard Aristophane, il faut bien lui obéir. »

IX

LE RÊVE

— Cette fois, du moins, j'espère que tu vas m'emmener à la guerre?

Ainsi parlait Timandra, la tête renversée sur les genoux d'Alcibiade, qui était venu souper chez elle, après avoir donné toute cette journée à ses travaux et à ses ambitions. L'hétaïre habitait toujours la maison aux blanches couronnes entre les lentisques, et elle ne l'eût point changée pour le palais du Grand-Roi. Comment ne s'y fût-elle point attachée? C'est là que, pour la première fois, elle avait reçu Alcibiade après le banquet chez Callias. Mais la demeure s'était enrichie en même temps qu'elle, et l'on y voyait maintenant une profusion de vases, de sculptures et d'étoffes milésiennes. Timandra aussi s'était embellie ; elle n'était plus la petite courtisane enfantine de jadis, brusque comme une chèvre, mais une grande femme onduleuse drapée en statue et dont la chair gardait toujours l'âme subtile des aromates. Parmi tant de blondes, elle montrait orgueilleusement des cheveux

d'hyacinthe, dont le noir profond bleuissait, comme la surface d'une eau ténébreuse aux rayons de la lune. Et toute son allure était nonchalante et cruelle. Elle semblait bien une dompteuse d'hommes, mais, pour le moment, elle était esclave avec délices aux pieds d'Alcibiade.

Il la regarda, il plongea ses doigts dans les flots de la grande chevelure, il inclina lentement son visage vers le sien. Il cueillit le baiser dont la saveur si connue, après tant d'autres baisers de femmes, lui redevenait toujours nécessaire.

— Oui, — murmura-t-il contre sa bouche, — je t'emmènerai.

Elle ferma les yeux. Sa réponse parut sortir d'une nuit pleine de songes.

— Tu me prendras sur ton navire. Nous irons en Sicile ensemble. C'est un pays prodigieux : ceux qui en reviennent le disent tous. On leur a montré sur le mont Éryx le trésor d'Égeste, les statues qui sont dans les temples, les trépieds, les calices, les encensoirs et la vaisselle d'or. Ces richesses vont être à toi, après la victoire. Mène-moi là-bas, ô fils de Clinias : franchissons ensemble la mer violette. Au cœur de la Sicile, près d'Acragas, la plus belle ville des mortels, à ce qu'on assure, s'étend la campagne délicieuse d'Enna, où Pluton ravit Perséphoné tandis qu'elle y cueillait les fleurs du printemps ; c'est le jardin du monde. Nous vivrons là, après ton triomphe, dans un palais au bord du lac de Perguse, où l'on dit qu'il y a tant de cygnes mélodieux, et tu me donneras, pour me servir, les plus jolies captives siciliotes !

Puis elle se leva brusquement et ses yeux brillaient :

— Mais non ! ce que je veux d'abord voir avec toi c'est une bataille. Ou plutôt c'est toi dans cette bataille, écrasant l'ennemi. Oh ! ce sera plus beau encore que la divine matinée d'Olympie ! Dis, tu voudras bien me la donner, cette joie? Périclès ne l'a pas refusée jadis à Aspasie, tu le sais ; elle était sur sa galère, près de lui, devant Samos. Et moi, ô fils adoré de Clinias, je t'aime infiniment plus qu'Aspasie n'a jamais aimé Périclès.

Alcibiade consentait, d'un sourire. Il était indulgent pour cette exaltation de femme. Il faisait le même rêve que Timandra et Athènes tout entière rêvait comme eux.

La Sicile !

Le désir de l'île enchantée habitait tous les esprits, depuis Périclès. La Sicile était une autre Grèce, plus douce, plus riche, plus belle. Athènes, fille de la lointaine Ionie, comptait là-bas plusieurs sœurs, les cités ioniennes en lutte perpétuelle avec Syracuse où persistaient les souvenirs de Doride. En Sicile on avait des querelles de race à venger, de la gloire, de l'opulence à moissonner, un monde à conquérir, auprès duquel la fertile Eubée semblait pauvre et l'Attique misérable. Depuis qu'Athènes s'était fait une alliée de Corcyre, l'expédition semblait facile, avec une escale et un port de ravitaillement assurés. L'île, divisée de races, de religions et d'intérêts, ne ferait pas une résistance bien sérieuse ; d'ailleurs, est-ce que les plus beaux pays ne sont pas toujours ceux qui se défendent le plus mal? La conquête de la Sicile ne serait elle-même qu'un commencement : de là on irait en Italie, dont le midi était déjà presque tout grec. On atteindrait l'Égypte, on pousserait jusqu'aux sources du grand fleuve fabuleux. Pourquoi pas? Battos, un Hellène, n'avait-il pas passé en Libye, sur l'ordre d'Apollon, mettant en fuite les lions des sables, et fondé, à la place même de leurs tanières, Cyrène, la molle et délicieuse Cyrène où toutes les voluptés avaient leur temple, au milieu d'un désert que l'homme avait su rendre élyséen?

Ainsi, du stratège ambitieux et du poète plein de songes au plus humble et plus ignorant des citoyens, tous à la fois contemplaient le même mirage : la Sicile, l'Italie, l'Afrique inépuisable et insondable. Le petit marchand, après avoir fermé son échoppe, s'endormait en rêvant qu'il suivait l'armée et qu'il devenait roi dans une contrée inconnue où des princesses captives versaient avec un seau d'or une eau parfumée sur ses pieds poudreux.

Seul dans la ville, un homme se détournait de la vision qui fascinait les autres, c'était Nicias le pacifique et le temporisateur. Tous ses concitoyens lui semblaient pris de folie. S'attaquer à la puissance de Syracuse, une ville plus riche que Carthage et forte de l'alliance lacédémonienne ! C'était courir à la ruine et à la mort. Il allait dénonçant partout l'absurdité d'une telle entreprise, répétant à qui voulait l'entendre que les derniers soldats y laisseraient leurs os.

Cependant le peuple était convoqué pour une grande assemblée, qui devait décider de la guerre ou de la paix. Il s'y rendit en masse, car cette fois il n'y avait plus d'indifférents. On entendit les députés athéniens qui revenaient de Sicile et l'on passa au vote. Toutes les mains se levèrent en faveur de la guerre ; l'Ecclésia décréta l'envoi de soixante trirèmes et elle nomma trois stratèges : Alcibiade, fils de Clinias; Nicias, fils de Nicératos, et Lamachos, fils de Xénophanes. Puis l'Épistate des Prytanes convoqua de nouveau le peuple à une assemblée qui devait avoir lieu dans cinq jours, pour prendre, d'accord avec les stratèges, les mesures qui se rapportaient à la levée des troupes et à leur équipement.

Nicias monta le premier à la tribune et chacun fut soudain curieux d'entendre ce qu'allait dire cet homme si défavorable à la guerre, et qui se trouvait malgré lui chargé de la conduire. A la surprise de tous, il ne parla point sur les préparatifs de l'expédition, mais contre l'expédition elle-même, tout comme si la première assemblée n'eût pas réglé cette affaire ; il conjura les citoyens de réfléchir encore et de revenir sur leur vote pendant qu'il était temps. La parole de Nicias coulait, lente et circonspecte ; il ne montra quelque violence que lorsqu'il attaqua Alcibiade sans le nommer, mais de façon à le faire reconnaître aisément.

— Si quelqu'un, dans la joie du commandement dont vous l'avez investi, tout jeune encore, vous conseille de mettre à la voile, ne voyant que son intérêt, afin d'être admiré pour le luxe de ses chevaux et que son pouvoir profite à son faste, ne lui permettez pas de mettre la Ville en danger pour mieux déployer sa magnificence. Songez que de tels hommes nuisent à la chose publique, comme ils dissipent leur propre fortune ; que cette entreprise est grande, et telle qu'il ne convient pas à un jeune homme d'en délibérer et d'en précipiter l'exécution.

Le fils de Clinias recevait ces attaques en souriant. Quand Nicias eut achevé, il gravit à son tour la tribune. Celle-ci était une sorte d'esplanade taillée dans le roc, assez spacieuse pour que l'orateur pût aller et venir en parlant, et l'on sait si Cléon en abusait, au point de transformer son discours en une sorte de pyrrhique véhémente. Alcibiade, au contraire,

demeurait le plus souvent immobile, ce qui donnait une grâce et une majesté singulière à ses gestes rares, au moindre pas qu'il faisait, et l'on eût dit alors qu'une belle statue se mouvait aux sons d'une lyre. Tel il parut ce jour-là, sur la haute tribune, devant le peuple, dans la beauté de l'âge parfait qui succédait au charme de l'éphèbe. Le soleil du printemps l'éclairait, car on était au mois de munychion ; il faisait paraître toute en flamme la pourpre de son manteau que, par instants, son bras soulevait en se tendant vers la foule, comme pour attirer à soi son âme mobile et nombreuse. Et déjà, elle se sentait prise.

— Le commandement m'appartient plus qu'à d'autres, ô Athéniens, — disait-il. — Il me faut bien commencer par là, puisque Nicias vient de m'attaquer. Les actions qui me rendent fameux, glorieuses pour mes ancêtres et pour moi, sont en même temps utiles à la patrie. Car les Hellènes, qui croyaient auparavant notre ville abattue par la guerre, s'en sont fait une idée plus grande que sa puissance même en voyant ma splendeur aux Jeux Olympiques. J'ai lancé dans la carrière sept chars, ce qu'aucun particulier n'avait fait avant moi, et toute ma conduite fut digne de ma victoire. C'est ainsi qu'on obtient un honneur légitime et de telles actions font en même temps présumer la force. Quand je brille dans la ville, par mes largesses ou autrement, des Athéniens en peuvent concevoir de la jalousie ; les étrangers y voient la puissance d'Athènes, dans l'éclat d'un de ses citoyens.

Puis, quittant sa défense ou plutôt son apologie, il passa à la guerre et à son opportunité, il montra au peuple une Sicile divisée et facile à conquérir, il ne lui permit point d'hésiter à secourir ses alliés siciliotes qui l'appelaient. Il le fit souvenir de ses pères, qui avaient su se créer un empire, grâce à leur flotte, alors même qu'ils avaient tout ensemble à combattre et le Mède et le Lacédémonien.

— Croyez-moi, — disait-il, — faites crédit à ma jeunesse et à mon impétuosité que Nicias me reproche : ce sont elles qui m'ont valu l'amitié des villes du Péloponèse, gagnées par moi à notre cause. Jugez-moi sur les faits accomplis et prenez aussi confiance en vous-mêmes. Concevez l'avenir aussi glorieux que le passé. Athéniens, ne tardons plus. Montons sur nos vaisseaux.

Il se tut ; il sentait tous ces hommes frémir comme les arbres d'une forêt. L'Épistate ayant fait passer l'assemblée aux suffrages, la guerre fut votée avec enthousiasme. Lorsque Nicias, ensuite, tenta un dernier effort pour en détourner le peuple, exagérant ses demandes de troupes et d'approvisionnements on lui accorda sans examen tout ce qu'il voulut. Aux soixante trirèmes, on ajouta quarante vaisseaux légers. Les citoyens, devançant l'appel, se présentaient chez les taxiarques pour se faire inscrire. Tous ceux qui partaient s'équipaient avec joie : chacun voulait être mieux armé et plus brillant que le voisin. Les triérarques faisaient repeindre et orner leurs navires. Qui donc, riche ou pauvre, eût regardé à la dépense en ce moment? Pendant ce temps, les délégués parcouraient les pays alliés du Péloponèse et traitaient avec Corcyre pour obtenir des renforts.

Athènes avait le délire. Elle escomptait les richesses de Syracuse, de l'Italie, de Carthage : elle croyait les tenir déjà ; le moindre boutiquier, en grimpant sur son étal, se sentait pris de vertige, à voir le monde ouvert à l'infini devant ses convoitises, la Carie fabuleuse et l'Asie et les profondeurs de l'Afrique. Beaucoup, croyant déjà la chose accomplie, se comportaient en enrichis et dépensaient selon leur attente ; les marins, surtout, dont on avait doublé la paie, se répandaient, la nuit venue, dans toutes les tavernes du port.

Le tumulte remplissait la ville ; clameurs joyeuses de ceux qui touchent leur solde, chants des doreurs de proues et de statues, rumeurs du peuple sous le portique où l'on vend le blé, cris des porteurs d'outres, des corroyeurs, des marchands de tonneaux et de barils, appels des maraîchers qui proposent leurs olives, leurs aulx, leurs champignons, des vendeurs de poissons et de coquillages. Dans le port, les marteaux résonnaient sans relâche ; c'étaient les navires à radouber, les avirons à fabriquer, les cuirs à percer ; les céleustes, en hurlant, précipitaient les manœuvres. Pendant un mois, tout Athènes eut la fièvre et le travail lui-même ressemblait à une orgie.

X

LES MYSTÈRES

On venait de souper joyeusement chez Polytion, l'ami d'Alcibiade. Il n'y avait plus que quelques jours avant le départ de la flotte et l'approche d'un si grand événement surexcitait tout le monde, ceux qui partaient et ceux qui restaient. Chacun sentait le besoin de faire quelque folie, Alcibiade comme les autres malgré sa dignité et ses soucis de stratège. Celle dont il s'était avisé ce soir n'était point médiocre, car le sacrilège rehaussait la fantaisie de son inspiration. Ce n'était rien de moins que la parodie des Grands Mystères d'Éleusis, et il montrait là une audace qui fait frémir.

Il y avait certes, dans Athènes, bien des rites et des superstitions étrangères qu'on pouvait traiter légèrement sans offense à la majesté des dieux de la patrie. Tels les mystères que les Baptes ou Baptisés célébraient en l'honneur de Cotytto, l'Aphrodite de Thrace, avec un mélange bizarre de purifications et d'orgies ; ceux de l'asiatique Cybèle, qui déchaînait aux carrefours la folie des courtisanes, ou de Sabazios le Phrygien, l'Efféminé, le joueur de flûte, que les vraies divinités de l'Hellade voyaient avec colère escalader l'Olympe, et leur ravir l'encens des fidèles. C'étaient là les erreurs moquables de la foule, qui aime la nouveauté en religion comme en toutes choses. De ces enfantillages, Alcibiade depuis longtemps était blasé ; il n'y trouvait plus le moindre agrément. Bon pour les poètes comiques de faire rire la canaille avec des farces si grossières !

Mais s'amuser entre amis, après boire, du plus ancien et du plus vénérable de tous les cultes, d'une chose sacrée dont les hommes hardis ou indifférents ne parlaient qu'avec respect, amour et terreur, cela prouvait une liberté d'esprit peu commune et une forme d'impiété assez élégante. Éleusis était dépositaire des secrets de la mort et de l'autre vie ; elle assurait ses initiés d'une éternité bienheureuse ; celui qui s'en allait de ce monde muni de ses révélations, armé de ses formules magiques qui liaient jusqu'à la volonté des dieux,

n'avait rien à craindre du fleuve Achéron, ni de Charon, le nocher, ni du chien Cerbère. Il accomplissait sans risques le voyage redoutable des âmes et parvenait sain et sauf aux Champs Élysées, à l'Ile des Bienheureux. Mais quiconque n'était point initié devait en mourant craindre le Tartare ; il n'avait point de part assurée à la félicité de ces justes qui cueillent au bord des rivières sacrées des fleurs d'or dont ils font des couronnes pour leur chevelure et des guirlandes pour leurs mains, sous la garde de Rhadamanthe, juge incorruptible des morts. Celui-là menait une existence inquiète, au bout de laquelle l'attendait une mort pleine d'angoisse. L'initié, au contraire, courait, comme à une fête, à la mort pour la patrie. Et c'est pourquoi le peuple athénien se portait en foule au pèlerinage des Éleusinies et se pressait aux portes du temple, pour demander à l'Hiérophante, au gardien et au pontife suprême du sanctuaire, ce don surnaturel qui libérait l'homme de toute crainte à jamais.

Voilà pourtant la chose dont Alcibiade et ses amis allaient s'offrir la dérision. Qu'aurait pensé de son neveu, en cette occasion, le sage Périclès? Certes, il n'était guère superstitieux, et, par exemple, il riait des présages. Lorsqu'il fut au point de faire voile pour le Péloponèse, une éclipse cacha le soleil ; le pilote prit peur et il refusait de partir. Périclès lui mit un pan de son manteau devant le visage et lui dit : « Quelle différence y a-t-il entre mon manteau et ce qui cause cette éclipse, sinon que ceci est plus grand que cela? » Mais Périclès respectait les mystères d'Éleusis, à cause de la foi que le peuple leur portait et qui était, à la guerre, un des principes de sa force ; il fit même ce qu'il put pour accroître encore cette vénération. Tant qu'il vécut, il entoura de sa bienveillance les prêtres d'Éleusis, étendit leurs privilèges et multiplia les témoignages de sa piété envers le sanctuaire.

Cependant la parodie commençait. D'abord, on avait éteint les lampes, car il n'est point de vrais mystères sans obscurité. Théodoros, dont la voix eût fait envie au Stentor d'Homère, cria par trois fois, de toutes ses forces : « Silence ! silence ! silence ! » comme le héraut quand les Mystes, admis aux épreuves solennelles, pénètrent dans le temple des initiations. On entendait quelques femmes rire nerveusement, amusées

et apeurées en même temps ; elles savaient que les plaisanteries d'Alcibiade allaient parfois un peu loin et tout ce noir ne les rassurait guère.

Heureusement survint alors le Dadouque, portant la double torche de Déméter, qui dissipa en partie les ténèbres ; c'était Polytion lui-même, le maître du logis, et il tenait son personnage avec la gravité nécessaire, vêtu d'une tunique talaire qui descendait jusque sur le pavé avec une sorte de grâce majestueuse. Alors Théodoros hurla : « Levez-vous, venez ! Suivez-moi ! » Les convives obéirent. Quand tous furent debout prêts à se mettre en marche, Alcibiade, qui était sorti depuis quelques instants, rentra dans la chambre, vêtu en hiérophante.

Comme Polytion le dadouque, il portait une robe traînante, mais elle était de pourpre, avec des broderies. Un bandeau royal relevait ses cheveux que ceignait la couronne de myrte. A sa jeunesse près, il était un hiérophante admirable, et d'ailleurs, au milieu de cette nuit, à la clarté sanglante des torches, sa beauté, qui paraissait terrible comme celle d'Apollon le cruel Sagittaire, n'était pas moins capable d'intimider que n'eût fait la majesté de l'âge. Les femmes, devenues devant lui comme autant de Sémélés devant Zeus foudroyant, ressentirent la plus délicieuse terreur.

Cependant, la bande s'était mise en marche à travers les couloirs et les appartements obscurs ; il s'agissait d'imiter la promenade souterraine des Mystes et des Époptes dans la crypte du temple plein d'épouvantements. De temps en temps, une lumière brusque, projetée par quelque esclave invisible, un aboi soudain de molosse, un bruit de chaînes, l'apparition d'une figure masquée, pareille à quelque Mormô grimaçante, effrayait les femmes. Mais aussitôt la voix mâle et douce de l'hiérophante prononçait les conjurations rituelles, mêlées de facéties, et les cris s'achevaient en rires stridents.

Lorsqu'on fut arrivé au seuil d'une cave qui représentait la grotte des initiations, le héraut fit faire halte. Là, deux acteurs, dont l'un était affublé en femme, parodièrent le drame sacré que l'on joue devant les Mystes, et qui représente l'enlèvement de la jeune Coré par Pluton dans les campagnes de Sicile ; au moment où la déesse s'écrie d'épouvante dans

les bras du ravisseur et appelle sa mère au secours, Alcibiade frappa de toute sa force sur un vase d'airain comme fait le grand-prêtre. La cave fit écho, lugubrement.

— Et maintenant, — dit-il, — heureux initiés, vous allez voir ce que nul œil profane ne contempla jamais : les Hiéra, images ressemblantes des Divinités d'Éleusis avec leurs véritables attributs.

Il écarta brusquement un rideau de pourpre qui cachait l'entrée de la chambre suivante où de grandes lumières éclataient. On aperçut alors, le long de la muraille, des figures monstrueuses et d'une grotesque lubricité, telles que pourrait les rêver et les faire un artiste frappé soudain par un délire impur. Les éclats de rire des courtisanes retentirent de nouveau sous les voûtes, et si fort qu'ils semblèrent aller au fond du ciel réveiller la foudre endormie des Divinités que l'on outrageait.

Cependant la fièvre universelle continuait dans Athènes, lorsqu'on vit paraître coup sur coup de fâcheux présages. A la palestre, un homme en sautant tomba et se mutila. Un corbeau vint s'abattre sur l'autel des Douze Dieux, à Delphes, et donna furieusement du bec contre la statue de Pallas, une statue d'or, tenant une palme de bronze et qui avait été érigée en reconnaissance de la victoire remportée jadis sur les Mèdes. L'oracle consulté ordonna de faire venir de Clazomène la prêtresse Hésychie, et comme Hésychie signifie la paix, on crut voir là l'indication de renoncer à la guerre. L'astronome Méton, le réformateur du calendrier, devenu fou subitement, ou terrifié par des avertissements d'en haut, mit le feu à sa maison et se jeta dans son puits. Pourtant Socrate assurait que son démon familier lui avait parlé de l'expédition favorablement. On ne savait plus que penser.

Mais il y eut quelque chose de particulièrement épouvantable. Tous les hermès de la ville, et il y en avait trois cents, furent mutilés en une nuit, excepté le plus beau, qui se trouvait près de la maison d'Andocide. C'était un affreux sacrilège et en même temps un attentat contre la chose publique, car les dieux d'Athènes faisaient en quelque sorte partie de son gouvernement, et Athéné Polias présidait le Conseil des

Prytanes. S'attaquer à eux, c'était frapper la Ville à la tête. Le peuple vit là un complot contre la démocratie.

Comme on était dans ces émotions et ces perplexités, un certain Androclès s'avança au milieu des sénateurs qui délibéraient. Il accusa formellement Alcibiade d'avoir parodié les mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion, ce qui était vrai, et d'avoir mutilé les hermès, ce qui était faux. Il produisit ses témoins : des citoyens, des métèques, des esclaves.

Les sénateurs se regardèrent avec épouvante. Quelle conduite tenir? Fallait-il couvrir le sacrilège de leur silence complice, au risque d'irriter les dieux? Fallait-il troubler le peuple par un tel scandale au moment de déchaîner la guerre?

Or, on était dans les jours lugubres des Adonisies... Les femmes, en habits de deuil et long voilées, parcouraient les rues ; elles avaient les cheveux épars et elles déchiraient avec leurs ongles leurs belles joues, en poussant des clameurs :

— Hélas, hélas! Adonis ! Il est mort le bel Adonis ! Hélas, hélas ! Adonis !

Si bien que le peuple, au milieu de son impatience, concevait de sinistres pressentiments, à ne voir autour de soi que des images douloureuses ou funestes. La fumée du sacrilège avait noirci le ciel, et dans l'air qui retentissait encore des gémissements de femmes, on sentait éparse la colère des dieux. Beaucoup commençaient à augurer fâcheusement de l'entreprise ; des hommes sages eussent souhaité qu'Athènes trouvât moyen de s'en retirer sans honte.

Mais la masse du peuple tournait ses regards et ses rêves vers la mer violette, et son âme demeurait aimantée par les lointains mirages de Sicile.

XI

L'ACCUSATION

On allait partir ; les vaisseaux se balançaient dans le port, la trirème de Lamachos était amarrée au rivage. Le peuple tenait une dernière assemblée à la Pnyx et achevait de donner ses instructions à ses généraux. Elles étaient simples : secourir

Égeste, abattre Sélinonte, prendre Syracuse et vendre ses habitants comme esclaves. Tout à coup, un homme se leva, qu'on appelait Pythonicos :

— O Athéniens, — dit-il, — que faites-vous? Vous envoyez cette expédition au loin à grands risques et à grands frais, et vous ne vous doutez pas de ce qui va vous arriver. Un des stratèges est un impie et un criminel ; il a commis un sacrilège qui attirera la fureur des dieux sur la patrie. C'est Alcibiade que je veux dire.

A ces mots, il se fit un grand mouvement dans la foule. Beaucoup se récrièrent, ceux que le fils de Clinias avait séduits ou achetés. D'autres, surpris, se turent. Ses ennemis, qui s'étaient concertés sans doute, encouragèrent à haute voix le dénonciateur.

— Parle, parle, Pythonicos ! Explique-toi.

Pythonicos poursuivit d'une voix ferme :

— J'accuse Alcibiade d'avoir parodié les mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion.

— Tu mens ! — s'écria celui qu'il désignait.

Le lion avait bien rugi. Mais l'autre haussa les épaules.

— J'ai des témoins, — dit-il, — je les produirai. Et même un seul suffira, ce jeune esclave. Il s'appelle Andromachos, et son maître Polémarque. Il assistait au sacrilège, il vous dira ce qui s'est passé, il vous répétera les paroles que le profanateur a prononcées. Or il n'a jamais été initié, il ne peut donc connaître les formules et les rites que par ce qu'il a vu et entendu cette nuit-là. Il va vous les dire.

Il se tourna vers le président de l'assemblée :

— Épistate, — continua-t-il, — fais sortir les non initiés de cette enceinte, afin que nous ne tombions pas à notre tour dans l'impiété, en communiquant ces hauts secrets à des oreilles profanes...

L'Épistate consentit et, s'adressant à l'assemblée, répéta d'une voix forte les paroles de Pythonicos :

— Que les non initiés sortent de cette enceinte, afin que nous puissions connaître la vérité sans perdre le respect des choses sacrées.

Telle était la religion d'Athènes pour tout ce qui touchait aux mystères : pas un ne resta qui n'eût droit de rester.

Alors Andromachos parla, Alcibiade écouta et demeura calme. Ses amis qui étaient là et qui tremblaient pour lui l'admirèrent; les uns savaient que l'accusation était vraie et les autres s'en doutaient, connaissant l'audace de son caractère et cette humeur qui se jouait de toutes choses aussi bien divines qu'humaines. Cependant Andromachos l'accusait toujours, son rapport était d'une précision terrible et il nommait les assistants : Niciadès, Mélétos, Archébiade, Archippe, Diogène, Polystrate et les autres.

Quand il eut fini, Alcibiade se leva.

Si d'abord il avait été surpris par ce coup en plein triomphe, certes il n'en paraissait plus rien à sa voix ni à son visage. Il ne repoussa pas l'accusation avec dédain, — c'eût été une faute devant des juges irritables, — mais avec une assurance pleine de modestie.

— Que l'on me fasse mon procès, — dit-il, — et il m'appartiendra de me défendre. Mais d'abord qu'on me relève de mon commandement et qu'Athènes se cherche un autre stratège. Il serait trop cruel de me forcer à partir sans me permettre de me justifier ; cela serait aussi imprudent. Les troupes obéiraient-elles à un homme flétri par le soupçon public? Moi-même aurais-je la force et le sang-forid pour les conduire, tant que je me sentirais suspect à ma patrie? Dans notre intérêt à tous, tenez-moi quitte de cette mission et jugez-moi sans délai.

La multitude qui l'aimait l'appuya de ses murmures favorables, prête à l'innocenter. Mais ses ennemis se consultèrent.

— C'est une ruse. Il est sûr du peuple, il se sait absous d'avance.

— Il compte aussi sur l'armée. Elle ne partira pas sans lui ; elle se mutinerait plutôt.

— Les Argiens et les Mantinéens ne marchent avec nous qu'à cause d'Alcibiade ; ils l'ont assez dit. S'il nous manque, leur défection est certaine.

— Non, non, il faut qu'il parte.

— Nous reprendrons l'affaire quand il ne sera plus là.

— Oui, il ne pourra plus alors nous embarrasser avec ses intrigues.

Et ils poussèrent un des leurs vers la tribune. C'était Phé-

récyde, ancien ami politique de celui qu'on accusait et maintenant son ennemi privé, pour un motif que chacun connaissait dans Athènes, et qui lui était commun avec un fort grand nombre d'autres. Alcibiade avait séduit sa femme.

Phérécyde était adroit et fourbe. Il se garda bien de parler avec aigreur contre lui ; il prit au contraire un ton bienveillant.

— Athéniens, — dit-il, — je suis entièrement de l'avis d'Alcibiade sur un point : c'est que nous devons avant tout considérer l'intérêt public. Mais, contrairement à lui, je pense que pour cet intérêt son prompt départ est nécessaire. Il est toujours fâcheux de différer une entreprise que l'on peut accomplir à l'instant ; il est dangereux de changer un chef qui a l'affection et la confiance du soldat. Si comme je le crois encore Alcibiade est innocent, il le prouvera un peu plus tard, à son retour. D'ici là, qu'il ne refuse point de servir la patrie et qu'il s'en rapporte à sa justice.

Le peuple athénien, une fois de plus, montra cette mobilité que Parrhasios avait essayé de peindre dans son tableau allégorique. A peine Phérécyde avait-il fini que ceux qui approuvaient la demande d'Alcibiade tout à l'heure s'écrièrent à la fois :

— Phérécyde a raison. Il faut garder Alcibiade !

— Il a bien parlé. Et pourtant il est son ennemi !

— Pas de guerre sans le fils de Clinias !

— Il est toujours heureux, toujours habile, toujours le plus fort ! C'est lui qu'il nous faut ! On le jugera après !

— Alcibiade stratège ! Alcibiade !

Celui qu'ils acclamaient haussait les épaules. Il voyait ses partisans les plus acharnés, ses amis les plus fanatiques, abusés par la ruse de Phérécyde, le pousser vers sa ruine. Car il prévoyait bien ce qui arriverait, et que ses ennemis reprendraient leurs menées après son départ.

Il voulut faire un effort pour détromper ceux qui l'aimaient si aveuglément et si mal.

— Écoutez-moi, ô hommes athéniens...

Mais les mêmes clameurs couvrirent sa voix :

— Alcibiade stratège ! Alcibiade ! Alcibiade !

Les stratèges descendirent au Pirée par un matin brillant de thargélion ; la foule suivait l'armée. Le départ enfiévrait tout le monde, et personne ne pensait plus guère à ces histoires de sacrilèges. Les citoyens accompagnèrent les soldats jusqu'au port, ne voulant se séparer de leurs amis et de leurs proches qu'au dernier moment. Les métèques eux-mêmes et les étrangers, qui ne connaissaient aucun des partants, se mêlaient au cortège, avides d'un spectacle qui ne pouvait manquer d'être magnifique, quand cette multitude guerrière s'embarquerait. Les flots de peuple couvrirent les quais en bruissant. Les trirèmes, pavoisées de la poupe à la proue, débordaient de fleurs ; on aurait dit des buissons flottants de lys et de roses ardentes, d'où jaillissaient en flammes aiguës les trophées de glaives et de lances. Il y eut un instant d'émotion puissante lorsque, l'embarquement terminé, on vit se masser en rangs sur le pont des navires toute cette belliqueuse jeunesse d'Athènes.

Les trompettes de bronze déchirèrent à la fois le silence qui s'était fait et qui se refit ensuite tout aussitôt. C'était l'instant des libations et des prières ; les hérauts invoquaient les dieux, le peuple frissonnant sentait au-dessus de sa tête passer dans la lumière les ailes étendues des Victoires. Navarque, triérarques, officiers, tous imitèrent le geste de Jason quand le navire Argo partit d'Iolcos pour la conquête de la Toison d'Or. Debout à la proue, ils levèrent vers le ciel leurs cratères remplis de vin pur à la gloire de Zeus, de Poseidon et de tous les Olympiens qui étaient les témoins de l'entreprise. La multitude, sur la rive, s'unit aux prières, aux hymnes, aux acclamations. Un seul cœur immense battait sur la terre et sur les flots puissamment. Une seule même clameur roula formidable des quais aux navires et des navires aux quais, rebondissant en échos aux angles du rivage : « La Sicile ! la Sicile ! »

Tous, ceux qui s'en allaient et ceux qui demeuraient, ils croyaient déjà la tenir, l'île merveilleuse. Elle venait à eux de l'horizon enflammé : toute la Sicile entrait dans le port avec ses richesses. Ce n'était plus au départ qu'ils pensaient assister, mais au retour triomphal, à la réapparition des voiles gonflées de gloire, ramenant une cargaison d'or et un peuple d'esclaves.

Et derrière ce mirage se levaient d'autres mirages : l'Italie pillée ; l'Asie laissant couler sa richesse, comme une outre qu'on crève ; Carthage les mains vides enfin et la chaîne au cou. Le trésor de deux mondes, l'hellène et le barbare, venait, par tant de veines ouvertes, grossir le trésor de la Ville. C'est ainsi qu'Athènes délirait.

Les derniers accords du péan vibraient encore dans l'air ; la flotte leva l'ancre. Les vaisseaux sortirent majestueusement, un à un, enflant leurs voiles aux frissons du vent et du soleil. Les rameurs se courbaient sur leurs rames aux commandements cadencés des céleustes. Les trirèmes passaient lentement à la file entre les deux môles ; on eut du temps pour échanger, de la mer à la rive, les derniers adieux. Les acclamations et les chants retentirent longtemps encore.

Puis le dernier vaisseau franchit la passe. Le peuple se trouva seul. Il lui parut brusquement qu'une force immense venait de lui être retirée. Sa folie et son orgueil tombèrent du même coup comme la voile dégonflée retombe le long du mât, quand il se fait un calme soudain.

Du rivage éloigné les chants et les cris n'arrivaient plus à la flotte qui voguait maintenant dans les eaux glorieuses de Salamine. Alcibiade, debout à l'avant de sa trirème, regardait fondre dans la lumière les môles du Pirée où la foule restait encore, ne pouvant se décider à quitter l'endroit où elle venait de dire adieu aux siens. L'enthousiasme dont elle s'était éblouie tout à l'heure s'éteignait peu à peu dans la mélancolie, comme le jour dans la cendre du crépuscule.

Alcibiade songeait à cette Athènes douteuse et mobile qu'il laissait derrière soi. Comment la retrouverait-il quand il y rentrerait? Quelles œuvres ses ennemis accompliraient-ils contre lui tandis que son absence les déchaînerait? Les avertissements de Périclès lui revenaient en mémoire dans l'instant où il aurait pu s'abandonner à l'orgueil de son autorité nouvelle. Reviendrait-il en vainqueur chargé de couronnes? Ou bien la Ville, de sa main inexorable, lui tendrait-elle la coupe pleine de ciguë?

Ainsi le fils de Clinias, sur la mer au sourire innombrable et décevant, allait vers le destin, splendide ou funeste. Il sentit

deux bras familiers enlacer ses genoux : sur une couverture Timandra était couchée à demi, et elle le regardait avec amour, ivre du beau voyage qu'ils allaient faire.

XII

LE VAISSEAU DE SALAMINE

Les navires avaient fui sur la mer profonde, emportant avec eux l'âme de la Ville. Ils commençaient la guerre par des jeux, et jusqu'à l'île d'Égine, ils firent force de rames, comme s'ils eussent disputé le prix de la course. Puis ils voguèrent ensemble vers Corcyre, où la flotte alliée les attendait; là les deux puissances navales se joignirent et les chefs passèrent une revue.

Les vaisseaux couvraient la mer. Il y avait cent trente-quatre trirèmes, venues d'Athènes, de Chios et des autres villes alliées, plus deux pentécostores de Rhodes. Les hoplites étaient au delà de cinq mille, en comptant les Athéniens, les Argiens et les Mercenaires de Mantinée. Sept cents Rhodiens servaient comme frondeurs, et l'on avait armé à la légère cent vingt bannis de Mégare. Le corps des archers était d'environ cinq cents, grecs et crétois. Jamais un armement si considérable n'avait traversé la mer.

Toute cette force se portait maintenant vers la Sicile. Elle amenait avec soi son escorte nécessaire, les bâtiments de charge qui transportaient le blé, les vivres, les instruments utiles aux travaux de fortification, et l'équipe nombreuse des boulangers, des maçons, des charpentiers. Plusieurs autres navires suivaient volontairement pour faire le négoce.

L'armée flottante côtoyait l'Italie : les villes riveraines lui firent un accueil plein de réserve, et ne voulurent point la recevoir dans leurs marchés, lui permettant, tout juste, de s'arrêter pour prendre de l'eau. A Rhégion, on lui accorda de camper hors des murs. Les soldats dressèrent leurs tentes sur le terrain sacré d'Artémis, et les chefs tinrent conseil.

Dans cette première délibération parut avec netteté l'esprit si différent de chacun d'eux. Nicias fit parler la prudence, ou plutôt la timidité. Il conseilla à ses collègues de se borner à secourir les alliés d'Égeste, selon la parole donnée, et à leur laisser quelques troupes pour contenir leurs ennemis, les Sélinontins, puis de s'en retourner tranquillement, après avoir ébloui la Sicile par une sorte de parade nautique et par un formidable appareil militaire. Ainsi donc Athènes n'aurait tiré l'épée que pour en donner ce coup dans l'eau ionienne? Lamachos s'emporta violemment contre un projet si ridicule. C'était un soldat impétueux et borné ; il se jeta de l'un à l'autre extrême, et proposa de surprendre Syracuse avant qu'elle eût le temps de se fortifier. On débarquerait à Mégare-Hyblée, toute proche, et de là on se précipiterait sur la ville.

Alcibiade ouvrit une troisième proposition :

— Si nous adoptons, — dit-il, — le parti de Nicias, la Grèce comprendra difficilement que nous nous soyons dérangés et que nous ayons déployé tant de forces pour aboutir à une chose si médiocre. Hercule ne lève point sa massue contre les mouches ! D'autre part, le projet de Lamachos me paraît hasardeux. Nous allons être seuls contre Syracuse, pour cette attaque, dans un lieu désert, sans vivres, sans abris pour nos navires, sans cavalerie, sans ligne de retraite. Plutôt, entrons en rapport avec toutes les cités qui sont sur le littoral de Sicile : tâchons à les détacher de Syracuse et menons l'attaque de concert avec elles. Messine, entre autres, est un point de ralliement tout trouvé, car elle commande le passage.

Les trois généraux votèrent, et grâce à l'appui de Lamachos, qui savait honnêtement reconnaître la supériorité d'autrui, l'avis d'Alcibiade l'emporta.

Peut-être, si le fils de Clinias eût été maître de pousser jusqu'au bout l'exécution de sa pensée, les destins du monde eussent changé. Athènes et ses alliées auraient conquis la Sicile, la puissance rivale de Sparte eût été vaincue, et par suite la Grèce, n'étant plus divisée, aurait pris une force nouvelle. Elle n'aurait pas offert à ses voisins d'Italie une proie désarmée, et le génie d'Athènes, au lieu de celui de Rome, eût assumé pour des siècles l'empire de a Méditerranée.

Mais un autre génie veillait, celui qui, dans les démocraties,

a soin d'entretenir un éternel foyer d'intrigues, et tandis que le dessein d'Alcibiade préparait dans l'avenir cette grandeur d'Athènes, il commençait déjà d'en détruire l'effet.

Le stratège, montant sur une trirème, était allé porter ses propositions d'alliance à Messine, où il fut accueilli. A Naxos il avait fait de même, noué dans Catane un complot, et chassé de la ville, par un coup de main, les partisans de Syracuse. Il avait menacé Syracuse elle-même, et s'était rendu maître d'un de ses forts les plus avancés. Renouvelant un stratagème dont Cléon s'était servi avec succès à Sphactérie, il avait fait mettre le feu aux fougères sèches qui se trouvaient entre les deux lignes des combattants : la fumée, poussée par le vent vers les Syracusains, les avait aveuglés ; ils s'étaient enfuis et on les avait massacrés en nombre.

Et maintenant, Alcibiade était à Camarine avec une partie de la flotte. Il attendait le jour fixé où les portes de Messine devaient être livrées par trahison à l'armée athénienne. Son plan allait réussir. Ce fut alors que la folie du Peuple l'arrêta.

Depuis le départ de la flotte, une terreur superstitieuse pesait sur Athènes, l'enthousiasme tombé. L'épouvante causée par les sacrilèges et les présages avait ressaisi la population. A la faveur de cet état troublé, les machinations de toute sorte recommencèrent, pour ruiner, dans l'esprit des citoyens, l'absent que l'on chargeait, à bon compte, de responsabilités et de crimes, et avec lui, tous ceux qui passaient pour ses amis.

Elles débutèrent par la déposition du métèque Teucros. Il dénonça douze hommes, dont lui-même, comme profanateurs des Mystères et mutilateurs des hermès : celui qui aidait ainsi la justice, en s'accusant avec les autres, n'avait rien à craindre si son témoignage était reconnu véridique. Il lui revenait même, en récompense, une part des biens confisqués sur les coupables. Mais s'il avait menti, il encourait la mort.

Ensuite, ce fut une femme, Agariste, personne considérable, car elle était une Alcméonide et la cousine d'Alcibiade. Il l'avait méprisée. Elle l'incrimina d'avoir parodié les Mystères dans la maison de Charmide, avec Axiochos et Adimantos. Le crédit qu'avait obtenu la première accusation portée

contre lui encourageait toutes les autres ; on ne risquait plus rien à le calomnier.

Enfin Dioclide fit une déposition abondante et ornée comme un récit tragique.

Il était sorti de sa maison bien avant l'aurore, en pleine nuit. Il s'était mis en route à cette heure insolite pour aller à Laurion, où il devait toucher le salaire d'un de ses esclaves employé aux mines. Près du théâtre de Dionysos, il aperçut trois cents hommes qui s'y rendaient, venant de l'Odéon ; intrigué, il se cacha pour les observer derrière une colonne. Ils se divisèrent en groupes de quinze à vingt individus qui conversèrent quelque temps entre eux, puis, rompant l'assemblée, ils se dispersèrent et chacun s'en alla de son côté. Dioclide, sortant de sa cachette, reprit sa marche jusqu'à Laurion. Il y fit ce qu'il avait à faire. Le lendemain, en rentrant en ville, il apprenait la mutilation de tous les hermès.

Alors, il comprit l'aventure de la nuit précédente : il avait, sans le savoir, assisté aux préparatifs du complot. Il songea aussitôt au parti qu'il pouvait tirer de la chose, par ce temps de dénonciation. Et, au hasard, il dénonça.

Les inculpés perdaient la tête ; dans l'espoir de se sauver, ils accusaient toute la ville. Charmide demanda que l'on mît ses propres esclaves à la torture, pour leur arracher ce qu'ils savaient. Maintenant, les prisons étaient pleines.

Puis, d'un seul coup, l'accusation formidable, bâtie de mensonges, s'écroula. Pendant l'instruction, un juge s'avisa de demander à Dioclide comment il avait pu, en pleine nuit, reconnaître les profanateurs.

— A la clarté de la lune, — répondit-il.

Or, c'était justement la nuit de nouvelle lune ; il n'y avait eu d'autre clarté que celle des étoiles. Dioclide avait menti. Il pleura, protesta, que tout ce qu'il en avait fait était par peur d'Alcibiade et de ses partisans qui voulaient faire tomber l'accusation sur lui. Mais on ne l'écouta pas et il fut mis à mort.

Son exemple n'arrêta point les délateurs. Chaque jour on attendait une accusation nouvelle ; chacun se demandait si son tour n'allait pas bientôt venir, et vivait dans la terreur d'entendre le héraut prononcer son nom. Les habitants s'exi-

laient en foule. On craignait à la fois les juges injustes et les dieux irrités.

Car, si des innocents étaient inculpés et si plusieurs avaient péri déjà, il n'était que trop vrai qu'il y avait eu des sacrilèges. On se mit à trembler pour le salut public : sous les vengeances divines suspendues, on délira de peur. Ces noms de coupables toujours nouveaux, qu'on lui jetait, affolaient la populace. Un orage de terreur emporta l'âme athénienne au delà de la raison et de l'humanité ; la loi qui avait supprimé la torture pour les citoyens fut abrogée. Pourtant, quand on leur eut rendu cette arme hideuse, les magistrats n'osèrent pas s'en servir.

On pensait bien que la colère céleste emploierait contre Athènes ses ennemis éternels : les Doriens. On les attendait d'un moment à l'autre.

Justement, une armée béotienne avait été vue près des frontières. Un corps spartiate s'avançait jusqu'à l'isthme, tout prêt pour l'invasion. Le peuple resta trois jours et trois nuits sous les armes. On disait que les conjurés mystérieux devaient ouvrir les portes aux Lacédémoniens ; on croyait voir à chaque instant l'irruption des tuniques rouges. En même temps, des ambassadeurs, venus tout exprès d'Argos, dénonçaient un complot oligarchique formé dans leur ville ; ils y reconnaissaient la main d'Alcibiade. L'affaire était liée aux crimes des profanateurs d'Éleusis et des hermocopides, aux intrigues des partisans de Sparte.

Il s'agissait maintenant d'une immense conspiration contre la démocratie. Elle s'étendait au dehors d'Athènes, sur toute la Grèce, et elle prenait une formidable ampleur.

On arrêta quarante nouveaux suspects.

Les sénateurs passaient les nuits sur l'Acropole ; chaque jour, ils délibéraient avec les stratèges. Les cinquante prytanes siégeaient en permanence au Tholos. Dans Athènes et au Pirée, la trompette appelait les citoyens aux armes. Les hoplites, équipés à la hâte, bivouaquaient à l'Agora, au Théséion, au marché d'Hippodamos, près des Longs-Murs ; il y en avait jusqu'au port. La cavalerie campait dans l'enceinte sacrée des Dioscures. Aux portes, les sentinelles tendaient l'oreille. Ici, n'était-ce point la tache pourpre des

tuniques spartiates qu'on apercevait sur le chemin d'Éleusis? Et là, n'entendait-on point le galop des chevaux de Thèbes sur la route de Décélie?

Athéné Polias, la vierge au bouclier tutélaire, à la lance d'or, qui semblait faite d'un long rayon de soleil, avait-elle quitté l'Acropole lumineuse? Sur cette blanche Athènes, qui souriait naguère couronnée de violettes comme une prêtresse de la Joie, deux divinités étendaient leurs ailes noires, le Soupçon et la Peur.

Alors le peuple suivit l'instinct qui lui est habituel : il lui fallait un homme à sacrifier, coupable officiel des crimes publics qui avaient ému la colère des Olympiens et, en même temps, victime propitiatoire. L'éclat de sa condition désignait assez Alcibiade ; son absence favorisait ses ennemis. On le choisit donc.

Le mensonge avéré de Dioclide avait ruiné le premier chef d'accusation élevé contre le fils de Clinias : la mutilation des hermès. Mais le second subsistait, bien plus grave. Pour lui donner plus de force, un homme, considérable entre tous, se chargea de le reprendre : c'était le fils de Cimon, du grand citoyen que la jalousie de Périclès, déguisée en un civisme ombrageux, avait fait bannir autrefois d'Athènes. Le fils de l'ancien proscrit vengeait les torts de l'oncle sur le neveu.

Un acte fut porté devant le Sénat, par lequel Thessalos, de la tribu Laciade, accusait Alcibiade d'avoir parodié les Mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion, celui-ci étant le Dadouque, Théodoros le Héraut et Alcibiade lui-même l'Hiérophante. C'était la quatrième dénonciation contre lui.

Les oligarques haïssaient le Stratège, qui avait déjoué les intrigues de Nicias en faveur de la paix ; les démagogues jalousaient sa puissance et détestaient son faste. L'entente fut prompte à se faire contre lui ; à la faveur des craintes superstitieuses qui l'aveuglaient, on entraîna le peuple. Il décréta la révocation d'Alcibiade, son rappel et sa mise en accusation devant le tribunal populaire de l'Héliée. Les sénateurs mandèrent le commandant du vaisseau de Salamine, l'un des deux navires de l'État, l'autre étant la galère Paralienne ; on ne les employait que dans des missions publiques et solennelles.

Le triérarque eut l'ordre d'annoncer au Stratège les volontés d'Athènes. Le peuple alors n'apercevait point ce que signifiait son vote. Or c'était la perte de la Sicile et la préparation lointaine de la chute du monde. La démocratie est également prompte à se sauver elle-même et à se détruire.

Alcibiade était encore à Camarine quand le navire fatal aborda devant Catane. En rentrant, il reconnut de loin la trirème salaminienne, et comprit aussitôt qu'elle était venue pour lui. Il devina quelqu'un de ces retours cruels auxquels la faveur populaire est sujette. L'exemple et les avertissements de Périclès lui avaient enseigné à prévoir de telles disgrâces.

Il supporta, sans en être ébranlé, le choc de celle-ci, car il s'attendait à pire depuis son départ.

Son attente se vérifia. La galère de Salamine vint accoster la sienne et le commandant Hagnon monta à son bord. C'était un vieil Athénien aux traits austères, au regard loyal et ingénu, celui d'un bon chef subalterne qui, même lorsqu'il commande, fait acte d'obéissance envers le devoir et les supérieurs. On l'avait choisi pour son honnêteté et sa bravoure ; il n'avait sous ses ordres que des hommes éprouvés comme lui. Tous les marins de la Salaminienne et ceux de la Paralienne, second navire d'État, étaient citoyens libres, qui servaient volontairement : la république n'avait point de meilleurs défenseurs.

Cet officier intègre s'approcha d'Alcibiade.

— Stratège, — lui dit-il, — le peuple m'envoie te chercher. Il te rappelle pour te faire passer en jugement devant l'Héliée. Tu sais de quoi l'on t'accuse.

Les soldats ne font point de longs discours ; Hagnon aurait pu, à cet égard, être né en Laconie. Alcibiade n'en demanda pas davantage ; il ne marqua ni douleur ni révolte ; il ramassait toute sa prudence et toute son énergie pour prendre une décision.

Ce fut Hagnon qui la lui suggéra sans le savoir.

— Je ne t'arrêterai point, — ajouta celui-ci. — J'ai ordre d'éviter tout éclat. Je retourne à Athènes ; ton vaisseau suivra librement le mien.

— Il le suivra, — dit Alcibiade sans protester.

Déjà sa résolution était formée en secret.

Quant à la modération dont on usait envers lui, il n'en était point dupe. Il savait bien pourquoi on ne l'arrêtait pas. Au milieu des troupes, c'eût été dangereux. Il y avait là, parmi les Athéniens, beaucoup de ses partisans ; la plupart des mercenaires et des alliés n'étaient venus qu'à cause de lui. On ne voulait pas les provoquer.

Certes, il aurait pu résister, déchaîner la bataille. Peut-être l'issue lui en sembla-t-elle douteuse ; peut-être craignait-il que les Siciliotes, voyant la lutte ouverte entre les Grecs, n'en profitassent pour se jeter sur les deux partis. Lui-même y périrait ou bien la patrie serait égorgée, et il voulait qu'elle fût châtiée seulement de son ingratitude.

Il feignit donc d'obéir avec calme à l'ordre du triérarque Pourtant son âme était pleine de colère et de douleur à la pensée des possibilités magnifiques qu'un seul instant venait de faire s'évanouir.

« Peuple stupide, songeait-il, cette Sicile dont le rêve te rend fou, je la tenais déjà ; j'allais te la donner ! J'allais t'ouvrir les routes d'Afrique et d'Asie, fonder pour des siècles ton empire sur les mers. J'allais faire pour toi, à moi seul, plus que n'ont fait ensemble Miltiade et Thémistocle, Cimon et Périclès. Et c'est toi qui m'arrêtes le bras ! »

Ainsi donc un homme a conçu une telle idée, il a su faire entrer de force la chimère dans la réalité, et déjà les éléments de la victoire s'organisent ; il a combiné les inspirations de l'audace avec les ruses politiques pour assurer le triomphe, allié aux vues puissantes les subtiles précautions ! Et cependant, le Destin qui doit l'interrompre s'est mis en marche vers lui ; il est monté pour l'atteindre à bord du vaisseau de Salamine qui s'avance inéluctablement !

Telle est l'inanité du plus bel effort humain. Tandis qu'il se prodigue, la Fatalité qui le ruinera a déjà mis à la voile. Quiconque s'exalte dans la pensée d'une grande œuvre près d'éclore voit, au dernier moment, le navire fatidique, la galère rapide et funeste qui vient à lui sur la mer.

XIII

L'ÉVASION

La Salaminienne avait quitté le détroit, doublé la pointe de l'Italie et le cap tempêtueux qui partage les vents. Remontant vers la Grèce, elle voguait à présent dans le golfe de Tarente le long de ses beaux rivages clairs tout chargés de jardins, de bois d'oliviers et de temples. Elle n'était plus guère éloignée de cette molle Sybaris où la vie s'alanguissait parmi les enchantements naturels du sol et les délices de la volupté, raffinée par l'ingéniosité d'une race appliquée à jouir. De cette rive paraissait sortir la voix des Sirènes : on les devinait toutes proches, attentives et perfides, couchées sur un lit odorant de sélinus, dans les grottes qui s'ouvraient parfois au milieu des roches, et dont l'entrée se défendait du soleil par un rideau flottant de feuillages, étoilé de pourpres fleurs.

La trirème de Salamine avançait majestueusement sur les vagues étincelantes de lumière, suivie par le vaisseau d'Alcibiade. Les deux galères aux nobles lignes et toutes pavoisées semblaient conduire sur la mer de nouveaux Argonautes à leur fabuleuse aventure. On songeait à l'équipage de demi-dieux qui partit d'Iolcos ; aux périples de ces héros qui s'en allaient sur l'océan, tandis que des îles enchantées tournaient magiquement autour d'eux avec des musiques et des parfums.

Or les deux trirèmes ramenaient simplement au peuple d'Athènes sa proie : un prisonnier, un accusé qui venait subir son jugement, sans doute un jugement de mort. La foule, aux instincts de femme, avait trop aimé cet homme pour ne pas vouloir qu'il mourût, maintenant qu'elle le haïssait.

Alcibiade se tenait debout sur le pont de son navire, causant paisiblement avec ses amis, des accusés comme lui-même, des condamnés de demain sans doute. Leur entretien ne pouvait être surpris ; le vaisseau suivait la Salaminienne à distance.

Tout à coup, il cessa de la suivre.

On approchait alors de la ville des Thuriens, qui sont d'anciens colons de Sybaris. Elle est bâtie dans une anfractuosité

du rivage, entre la côte et le fleuve Crathis : du côté de la mer, une épaisse forêt d'oliviers, de cyprès et de pins la voile entièrement aux regards, sauf les blancs sommets de son acropole. La plage, qui s'élève brusquement, forme au delà une avancée, une sorte de promontoire couronné par un petit temple d'Aphrodite, souveraine de ces régions bienheureuses. Le navire de Salamine, qui avait pris les devants, se trouvait au delà de cette saillie ; il était invisible, et de son bord on ne pouvait voir non plus le vaisseau où se trouvaient Alcibiade et ses compagnons.

Celui-ci s'arrêta brusquement et tous ceux qu'il contenait descendirent ; ils sautèrent sur la plage, et se divisèrent aussitôt en plusieurs groupes qui s'enfoncèrent tous dans le bois d'oliviers. En un instant, ils avaient disparu, abandonnant au vent et à la marée le navire qu'ils venaient de déserter. C'était maintenant à chacun de se tirer d'affaire comme il pourrait.

Trois de ces fugitifs allaient ensemble : Alcibiade, Arcas, son vieil esclave fidèle, et un mince éphèbe, qui n'était autre que Timandra, travestie comme aux Jeux Olympiques. Ils pressaient le pas sans mot dire : le commandant de la Salaminienne devait déjà s'être aperçu de quelque chose ; il n'y avait pas de temps à perdre pour se mettre en lieu sûr. Bientôt ils furent hors du bois ; ils débouchèrent tout près de la place principale de Thurion. Alcibiade appela une marchande d'herbes qui passait :

— Pourrais-tu, — lui dit-il, — m'enseigner le chemin le plus court vers la maison d'Artémidore?

C'était un des premiers citoyens de la ville, qui avait été, dans Athènes, l'hôte de son père et le sien. Il pouvait, sans crainte, faire appel à lui en ce danger pressant.

La femme, courbée sous son fardeau rustique, désigna de sa main hâlée un bel édifice que l'on apercevait à peu de distance, environné de platanes.

— Vois, — dit-elle, — ô étranger, le dieu des voyageurs t'a conduit par le bras vers celui que tu cherches. Là, justement, demeure Artémidore.

Lorsque Alcibiade et ses compagnons se présentèrent, le maître du logis venait de rentrer. Le fils de Clinias s'étant

nommé à l'esclave qui gardait la porte, il courut à sa rencontre avec des marques de joie.

C'était un vieillard aimable, à qui son âge ne donnait point d'austérité. Son sourire paraissait excuser ses cheveux blancs, et son front poli n'avait pas plus de rides que celui d'un jeune homme : dans ces contrées heureuses, la vie passait légèrement sur la tête des mortels.

— Voilà, — s'écria-t-il, — une faveur insigne qu'Hermès m'octroie ! Il m'est donné de voir chez moi le fils de Clinias, de mon hôte aimé d'autrefois ! celui qui m'a naguère accueilli lui-même dans la grasse et magnifique Athènes ! Certes, je dois en louer grandement les dieux !

En parlant, il tenait Alcibiade embrassé. Puis, il le laissa, et cédant à une curiosité soudaine :

— Mais, au fait, comment cela a-t-il été possible? Je te croyais en Sicille, à la tête de l'armée, occupé à investir cette pauvre Syracuse ! Ici même, où nous vivons pourtant si tranquilles, il n'est bruit que de cette expédition.

Alors Alcibiade posa la main sur l'épaule de son hôte et lui dit avec gravité :

— Artémidore, j'attends de toi un grand service.

En quelques mots, il lui apprit tout : l'accusation dont il était l'objet ; l'hostilité du peuple qui voulait le faire passer aussitôt en jugement, sans souci d'interrompre sa campagne déjà victorieuse ; sa crainte, enfin, d'être sacrifié d'avance, comme une victime de la terreur publique.

— Voilà certes, — dit Artémidore, — une chose fort triste : c'est que tu ne puisses, dans ta patrie, te fier à tes propres concitoyens !

— Non pas quand il s'agit de la vie, — repartit vivement Alcibiade. — En pareil cas, cher Artémidore, je ne me fierais pas à ma mère elle-même, à la noble Dinomaché. Au moment du vote, j'aurais peur qu'elle se trompât, et mît une fève noire au lieu d'une blanche... A coup sûr, je ne me livrerai point aux Athéniens et à ce qu'ils nomment leur justice. Sauve-moi donc, mon cher hôte, et sauve en même temps ceux-ci, qui m'accompagnent. Permets-nous de rester cachés dans ta demeure, jusqu'à ce que le péril soit passé et que l'illustre Salaminienne s'en retourne vers Athènes piteusement, comme

le chasseur qui a laissé le gibier filer sous ses yeux s'en revient au logis tout confus.

— Je le ferai volontiers, — répondit Artémidore.

Cependant la trirème de Salamine s'était arrêtée presque en même temps que celle d'Alcibiade pour se ravitailler. Les hommes de l'équipage, descendus à terre, aperçurent avec surprise le navire désert et abandonné qui s'en allait à la dérive. Ils revinrent en courant pour en faire leur rapport au capitaine qui les renvoya aussitôt en quête des fugitifs. Lui-même, se mettant à la tête des plus hardis et des plus intelligents, explora le bois d'oliviers, le port, la ville. Il ne trouva personne.

Alors, il se rendit auprès des magistrats de la cité et leur exposa ce qui lui arrivait.

— J'ai lieu de croire, — dit-il, — que cet Alcibiade se cache ici ; il a sans doute quelque ami, parmi vos concitoyens, qui lui a offert asile. Au nom du peuple athénien, je vous demande de me laisser faire des recherches dans les maisons des particuliers, afin que je puisse rendre cet homme à la justice qui le réclame.

Les Thuriens lui firent une réponse paisible, mais plus ferme qu'on ne l'eût attendue de ces anciens Sybarites :

— Assurément, — répliquèrent-ils, — nous n'avons que de l'amitié pour Athènes et il nous plairait fort de lui être agréables. Nous avons toujours bien traité ses citoyens, et l'un d'eux, le sage Hérodote, se plut tellement parmi nous qu'il y voulut demeurer jusqu'à sa mort. Mais justement à cause de cela, nous ne désirons point prendre parti dans vos dissensions et il ne nous appartient pas de prononcer entre Alcibiade et ses ennemis. Nous sommes d'humeur tranquille et douce ; ne nous mêlez point à vos querelles. Peut-être Alcibiade n'est-il point ici, d'ailleurs, et même, à supposer qu'il y soit, nous n'y voyons point une raison pour aller troubler les gens dans leurs demeures et introduire dans la cité une agitation qu'elle ne connut jamais. Dans ce pays, ô homme athénien, on vit et on laisse vivre.

Là-dessus, le chef des Salaminiens reprit la parole avec violence, invoqua la majesté du Peuple et fit allusion à la

force d'Athènes qui savait se faire partout obéir. Mais les Thuriens souriaient avec douceur.

Ils répliquèrent seulement qu'Athènes était bien éloignée et sans doute fort empêchée dans ce moment, qu'elle devait avoir assez à faire en Sicile, dans le Péloponèse et chez elle, pour ne pas se donner le souci de tourmenter une cité tranquille et qui ne demandait qu'à le rester. Bref, ils le congédièrent avec une bonne grâce ironique. Il se rembarqua, plus honteux d'avoir failli à sa mission qu'effrayé de la colère publique dont il serait accablé à son tour.

Comment oserait-il rentrer sans Alcibiade?

Celui-ci prolongea son séjour dans la maison de son hôte au delà du temps nécessaire à sa sûreté. Artémidore le retenait affectueusement et ses filles ne mettaient guère moins d'amitié dans leurs instances pour qu'il demeurât. Ces aimables Thuriennes appréciaient vivement un Athénien aussi raffiné que leurs compatriotes, et qui de plus avait fait la guerre avec éclat. L'injustice publique le rendait touchant, et son malheur, causé par tout un peuple acharné contre un seul homme, avait quelque chose d'héroïque : c'était une infortune de tragédie. Elles n'épargnèrent rien pour le consoler, et chacune aurait voulu être la seule à prendre ce soin.

Les mauvaises nouvelles sont ailées. Alcibiade n'avait pas encore eu le temps de s'ennuyer auprès de ses belles hôtesses, quand il apprit, d'un ami fidèle, que le peuple venait de le condamner à mort par contumace.

Le fils de Clinias sourit légèrement :

— Je leur montrerai, — dit-il, — que je vis toujours.

XIV

LA PRÊTRESSE

Théano, fille de Ménon, était la prêtresse du temple d'Aglaure. On l'avait élevée dans l'éclat des fêtes religieuses ; ses yeux d'enfant s'étaient ouverts sur la pompe des longues théories gravissant la pente de l'Acropole. Dès l'âge de sept ans, elle était arrhéphore portant avec gravité les objets du

culte ; à dix ans, elle broyait l'orge pour Pallas Archégète. Plus tard, elle revêtait une robe safranée et elle représentait une ourse aux Brauronies, en l'honneur d'Artémis Brauronia, qui avait pris jadis la figure de cette bête sauvage. Ensuite, devenue jeune fille et belle, elle figura dans les Panathénées parmi les canéphores, et elle portait un collier de figues sèches. Ainsi, à mesure qu'elle grandissait, elle participait à des rites de plus en plus vénérables et elle s'élevait jusqu'aux fonctions sacerdotales qui, dans sa famille, étaient héréditaires. Elle fut désignée pour présider au sanctuaire d'Aglaure : ce fut l'origine de son malheureux amour.

La fille de Cécrops, fondateur de la Ville, avait son autel sur le versant nord de l'Acropole, d'où l'on voit la plaine d'Athènes, la route d'Éleusis et les jardins d'Académos. L'enceinte mystique, le Téménos, était une sorte de terre-plein en contre-bas des escarpements qui défendaient l'Acropole : là se réunissaient, chaque année, les éphèbes qui venaient prêter le serment d'usage : ils juraient de protéger contre l'ennemi le sol de la patrie et de ne point reconnaître de limites à l'Attique, sinon là où finissaient les moissons et les vignes. Ils affirmaient de cette façon solennelle le droit d'Athènes sur la Grèce entière.

Or, à l'époque où il était le plus beau des jeunes garçons, Alcibiade s'était approché avec les autres de l'autel d'Aglaure pour prononcer le même serment, et depuis lors, la vie de Théano avait changé pour toujours. L'amour du fils de Clinias avait blessé ce cœur pudique et la plaie devait être inguérissable.

Théano n'exista plus que pour lui et renonça au mariage, que son état sacré lui permettait.

Les dieux de l'Hellade, sauf en quelques cas particuliers, n'obligeaient point leurs ministres au célibat : l'hiérophante d'Éleusis prenait femme, et s'il était remplacé par une hiérophantide, celle-ci avait un époux. La prêtresse de Déméter, à Olympie, était mariée également. Même le mariage était presque obligatoire à ceux qui se trouvaient investis du sacerdoce, puisqu'ils transmettaient cette dignité à leur descendance, comme un privilège dont la famille était fort jalouse.

Cependant Théano ne se maria point.

Pour l'amour de cet éphèbe, dont les débauches étaient déjà célèbres dans Athènes et par toute l'Attique, elle vécut chastement. Elle se serait donnée à lui, si elle eût osé s'offrir. La pensée qu'il pourrait la dédaigner l'empêcha, car elle le voyait toujours entouré de courtisanes et de musiciennes qui avaient l'air de bacchantes, et elle se sentait trop différente de ces femmes pour avoir chance de lui plaire. Or, à son mépris, elle eût préféré la mort ; elle mena donc une vie aux ardeurs sans joie, qui se consumait silencieusement dans l'idée de son dieu.

Il y avait, près de l'Aglaurion, une grotte sacrée qui servait d'abri à des statues votives placées dans des niches ; la prêtresse avait coutume de s'y retirer pendant ses heures de solitude. Elle laissait sa vue errer sur les blanches maisons d'Athènes, sur la campagne de prairies et d'oliviers, et sur les montagnes hautes qui fermaient l'horizon. L'image d'Alcibiade remplissait à elle seule ces beaux déserts et ces faubourgs tumultueux dont la rumeur parvenait à peine jusqu'à la songeuse, inattentive au monde. De la citadelle aérienne où elle veillait, parmi les divinités protectrices de la Ville, elle n'entendait dans sa rêverie que les voix qui glorifiaient Alcibiade et le bruit que faisaient ses triomphes.

Alcibiade ! On venait de l'acclamer à l'Agora ; il déchaînait, comme autrefois Cléon, la folie populaire ; il exerçait une même tyrannie sur la raison des hommes et sur le cœur des femmes. Alors l'ardente et virginale amoureuse s'enivrait à la fois d'orgueil et de désespoir, à songer qu'elle aimait cet homme, et qu'elle l'aimait en vain.

Puis, en ces derniers temps, ce fut tout à coup un changement affreux. Vers les remparts sacrés de l'Acropole, une tout autre clameur montait à présent, non plus joyeuse, fiévreuse, haletante, entrecoupée d'allégresse, mais grondante et sinistre, lugubre à donner le frisson. Une clameur de mort !

Et en effet, ces cris appelaient la mort sur Alcibiade.

Le Bien-Aimé ! Jamais la vierge ne l'avait invoqué de ce nom si passionnément, dans le secret de son œur, que le jour où elle l'entendit maudire et vouer aux vengeances infernales par le Peuple débordant d'injures.

Ivre de fureur comme il l'avait été d'enthousiasme, le

Démos athénien venait de renverser son idole : Alcibiade, et tous ceux que l'on inculpait avec lui d'avoir profané la sainteté des Mystères, étaient condamnés à périr par la ciguë, leurs biens confisqués. L'anathème prononcé contre eux devait être gravé sur des stèles qui dresseraient, aux lieux les plus fréquentés de la ville, le témoignage de leur crime et l'exemple de leur châtiment.

L'âme populaire était tellement envenimée de haine que cela même ne la contenta point. Il lui fallut encore aggraver la peine en ordonnant aux prêtres et aux prêtresses de lancer leurs malédictions contre les coupables. Quand elles sortent d'une bouche consacrée, qui a droit de les prononcer, les malédictions sont terribles : elles déchaînent les Érinnyes. Ces chiennes de l'enfer s'attachent alors à la poursuite du criminel ; elles ne lui laissent plus aucun repos ni la nuit ni le jour ; elles le traquent, elles le mordent, elles le déchirent, elles le chassent jusqu'au bout du monde et de la vie ; elles l'acculent au gouffre de l'éternité et l'y précipitent.

Telle était la punition suprême que le peuple, éperdu de fureur et d'épouvante, avait décrétée contre Alcibiade et ses complices.

Pour l'exaspérer, les pires nouvelles étaient venues de Sicile : le coup de main sur Messine avait échoué, Alcibiade ayant par vengeance dénoncé les conspirateurs qui devaient ouvrir à l'armée athénienne les portes de la cité. Le complot étouffé, Nicias avait trouvé devant lui une ville fortifiée, qui défiait toutes les attaques. Découragé, il était reparti après treize jours d'attente inutile, et la campagne débutait par un échec. Le peuple, qu'enfiévrait la vision prochaine du triomphe, retomba de toute la hauteur d'un immense espoir. Mais après ce premier abattement, il sentit se réveiller sa rage et, puisque Alcibiade lui échappait, il appela au secours de sa haine « les dieux qui savent atteindre l'oiseau dans le ciel, et le dauphin sous les flots [1] ». Il leur remit sa vengeance.

C'est pourquoi, par un jour brûlant d'été, un émissaire de l'archonte-roi, à qui incombait la recherche et la punition

1. Pindare.

des sacrilèges, descendait l'escalier rocheux par où l'on accédait de l'Acropole, au sanctuaire d'Aglaure.

Il venait demander à la prêtresse Théano de remplir son devoir envers la majesté des dieux, outragée par le sacrilège d'Alcibiade, et la Ville maternelle, dont le salut était compromis par le crime de ce fils impie, qui appelait sur elle le courroux céleste.

— Prêtresse, — dit-il, — demain au coucher du soleil, les ministres de tous les temples attiques se réuniront sur l'Acropole ; ils prononceront d'une voix unanime les malédictions dues aux contempteurs des dieux et aux traîtres envers la patrie. L'archonte m'envoie vers toi pour t'en avertir. Toi qui gardes l'autel de Cécrops, le fondateur d'Athènes, tu seras la première à invoquer la colère des dieux contre celui qui n'a pas craint d'attenter si audacieusement à la sainteté de leurs mystères et à l'intérêt sacré de la Ville.

Théano, qui achevait de disposer autour de la statue d'Aglaure une guirlande de roses, interrompit un instant ce pieux office, et se tournant vers l'envoyé, lui répondit avec douceur :

— Ami, tu diras de ma part à l'archonte qu'il ne doit point compter sur la faible voix de Théano pour accroître le concert des malédictions contre le fils de Clinias. Et s'il s'en étonne, dis-lui encore ceci, en mon nom : « Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire. »

Cependant, vers le soir, prêtres et prêtresses, selon l'ordre donné, s'assemblèrent sur l'Acropole. Leurs vêtements rouges, parmi la blancheur des édifices, semblaient un brasier vivant, qui s'agitait lorsqu'ils levaient le bras avec menace ou que le vent, qui ne repose jamais sur ces hauteurs, tordait en spirales enflammées leurs manteaux. Ils tournaient vers l'occident leurs faces pleines de haine, leurs bouches pleines de malédictions ; leurs mains tendues appelèrent et prirent comme témoin le soleil qui se couchait sur Salamine, la mer Égée, et les bords du golfe Saronique qui se violaçaient peu à peu. En prononçant contre Alcibiade les paroles de détestation et de funeste augure, ils secouèrent tous à la fois leurs robes de pourpre, comme pour en faire tomber d'autres anathèmes

encore. L'orbe du soleil paraissait à l'horizon un grand œil tragique qui les regardait, et qui pleurait des larmes de feu et de sang, tandis qu'ils maudissaient le coupable dans sa vie mortelle, dans son avenir d'outre-tombe et jusque dans les générations qui naîtraient de sa criminelle semence.

Certes, ils le haïssaient, surtout les prêtres d'Éleusis qu'il avait le plus particulièrement offensés. En parodiant les Mystères dont ils étaient les gardiens et les pontifes, il avait attenté au respect qui leur était dû ; en divulguant les formules des initiations et des rites, il avait usurpé leurs privilèges héréditaires. Seules la famille des Eumolpides, d'où sortent les hiérophantes, et celle des Kéryces, qui fournit des porte-flambeaux, ont droit de révéler ces secrets aux fidèles dans la nuit solennelle de l'Époptée. Alcibiade n'avait pas seulement profané la majesté des dieux ; il avait lésé leurs ministres, crime moins pardonnable.

Tandis que tout le Sacerdoce de l'Attique maudissait, debout, sur la colline sainte, l'impie, le sacrilège et l'ennemi public, Théano s'était retirée dans la grotte du Téménos et là, toute blanche parmi les blanches statues votives, elle priait :

— Aglaure, — disait-elle, — illustre fille de Cécrops, tu souffris les douleurs de l'amour, tu mourus volontairement par amour, lorsque tu te précipitas du rocher, parce que le dieu Hermès te préférait Hersé, ta sœur aux belles tresses ! Aie pitié de celle qui aime aujourd'hui Alcibiade ainsi que tu aimas le dieu ! Écoute mes prières, suspends l'effet des malédictions dont le chargent en ce moment les autres prêtresses et les prêtres. Ramène un jour, triomphant, le fils de Clinias dans sa patrie.

Un vague roulement de tonnerre, comme il arrive parfois en été, sans qu'il y ait d'orage, se fit alors entendre au bord lointain du ciel, et la fille de Ménon se crut exaucée.

(La fin prochainement.)

MAXIME FORMONT

EN ESCADRE D'ORIENT

(JUIN 1915-JANVIER 1916)[1]

11 juin 1915.

Un îlot vient de s'estomper à notre droite, sur la route des Dardanelles que depuis trois jours nous suivons. Malte ! A dix heures le cuirassé double la passe avec lenteur, manœuvrant à travers l'encombrement des filets, éparpillant l'essaim des gondoles que bouscule son remous. Sous le porche creusé dans le rempart, au pied duquel accostent les embarcations, c'est un va-et-vient continu parmi les policemen, les douaniers et les sentinelles. La ville est toute en montée jusqu'à l'unique artère qui la traverse dans sa longueur. Pour éviter les ruelles tortueuses barrées de gradins, où d'un mur à l'autre se tendent des oripeaux multicolores, un ascenseur électrique, manœuvré par un boy, vous dépose, à soixante mètres d'altitude, dans l'allée d'un jardin aux verdures rares. Presque aussitôt, après une traverse exiguë, on foule la rue principale, la *Strada reale*, qui concentre promeneurs, véhicules et commerçants. Les grands magasins anglais, aux enseignes françaises depuis la guerre, exposent à leurs devantures en retrait des uniformes kaki ou bleu horizon, de confortables

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre et du 1er novembre 1915 : *Aux Dardanelles, L'Attaque des Détroits.*

popotes de campagne, des chromos où des vaisseaux alliés naviguent dans des tempêtes factices. Les photographes ont étalé la série des portraits, dont la guerre et l'exil imposaient l'urgence : dans une apothéose de fleurs et de drapeaux, nos mathurins s'y campent en des poses avantageuses, qu'admirera le village breton ou provençal. Mais trop souvent, de l'ombre d'un estaminet surgit au-devant des cols bleus quelque cabaretier aux allures louches, qui d'une voix avinée rugit les noms d'apéritifs fameux frappés d'ostracisme chez nous. Il n'en faut pas plus, parfois, pour ouvrir au poison séducteur des estomacs sevrés depuis longtemps de la liqueur glauque.

A la tombée du jour, la *Strada reale* est une rue de Tunis ou du Caire. Le flot des promeneurs coule sur la chaussée et le long des murs. Les véhicules passent au grand trot, dans le claquement des coups de fouet, le hurlement rauque des cochers, tandis que sur les coussins des victorias deux ou trois Anglais flegmatiques, se rendant au club, la pipe aux dents, jettent un regard détourné sur la populace qui se gare à peine. Chaque sortie des cinémas déverse un flux nouveau qui porte à son comble l'encombrement du trottoir. Des troupeaux de chèvres se faufilent entre les jambes des passants, les camelots crient les dépêches de Reuter, qu'ils brandissent à bout de bras au-dessus des têtes, un double rang de soldats kaki, armés de trombones et de contrebasses, se fraie un chemin irrésistible à travers la multitude. Alors, si, muni du communiqué à dix *cents*, on a la chance de gagner à force de coudes le rond-point où les cuivres commencent à jouer, on peut encore espérer trouver une table libre à une terrasse de *tea-room*, au pied de la statue de la reine Victoria, qui sur l'assistance à demi recueillie roule ses grosses prunelles de bronze. Non loin du concert, en face du palais du gouverneur, entre lui et le corps de garde, qui proclame à son fronton l'amour des Maltais pour l'invincible et grande Bretagne, défila, quelques mois avant la guerre, la parade des corps de débarquement anglo-français, dans une fraternité d'armes que nul ne prévoyait si complète et si proche.

13 juin.

Dès l'aube, une rumeur monte des entrailles du cuirassé. L'oreille des dormeurs collée au traversin perçoit dans un demi-sommeil les battements d'abord lents des machines, puis qui se précipitent en palpitations redoublées, tel un cœur ranimé se contracte en amples systoles.

Un reste de frissons diamante l'étendue, qui déjà s'alanguit sous la caresse du crépuscule. Avant que les vapeurs de la nuit n'aient conquis la moitié du firmament, le croiseur ami qui nous convoie fait volte-face et met le cap sur le Sud. Seuls sur l'immensité, la compagnie des étoiles nous console...

15 juin.

A cinq heures du soir, les eaux de Lemnos bruissent à notre étrave. Emporté par son élan, le cuirassé ne voit pas d'abord l'entrée du havre. Pour dérouter le pygmée redouté qui hante les fonds marins, il suit des chemins détournés qui compliquent à dessein son itinéraire. Mais une fois reconnue la patrouille en grand'garde devant la passe, tel un coursier qui pressent l'écurie, il tend ses nerfs, fonce dans le chenal qui entr'ouvre ses portes. Les deux filets d'acier tournent sur leurs bouées et se referment derrière sa poupe. Quelques intants il évolue, frémissant de pavillons, puis, son poste choisi, il laisse choir son ancre.

Cent silhouettes étranges peuplent l'immense rade désormais illustre. Sveltes croiseurs, graciles destroyers, paquebots haletants toujours prêts aux départs, confondent leurs coques grisaillantes, enchevêtrent leurs mâtures et leurs gréements, comme des îlots trop voisins emmêleraient leurs troncs et leurs ramures. Les lourds cuirassés aux hanches rebondies sont les îles majestueuses de cet archipel innombrable. *Agamemnon* et *Lord-Nelson*, frères jumeaux à l'étonnant profil — cousins de nos *Danton* — *Dublin*, *Cornwallis*, *Albion*, *Prince-George* et *Swiftsure*, tous héros de l'épopée du 18 mars, battent à leur corne d'artimon la blanche étamine d'Angleterre. Au milieu d'autres que je ne vois pas, d'autres encore qui me sont inconnus, *Suffren*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, *Patrie* battent

les trois couleurs de France. Tous ont le sévère uniforme gris de combat ; sur le soc des étraves un grossier badigeon a simulé l'écume du navire en marche, pour donner à l'ennemi l'illusion de leur vitesse. Quelques mâts, pour échapper à la précision des télémètres, s'enveloppent de torsades qui brisent leur rectitude. L'escadre des navires-hôpitaux semble un vol de mouettes abattu près du rivage. Leur élégante robe blanche, éblouissante sous le soleil, s'ourle de liserés vert de jade ou rubis, se rehausse d'un pendentif de crucifix qui ce soir jettera des feux magiques. Tel yacht, vêtu de gris comme les cuirassés, a remplacé aux pointes de ses mâts les banderoles des fêtes fleuries de la Riviera par la flamme de guerre et le guidon constellé d'un noble amiral. A travers le dédale de l'immobile et imposant décor vont et viennent des chalands chargés à couler de grappes jaunes de soldats, de chevaux, de canons, d'obus, de piles de sacs en instable amoncellement : tout le formidable matériel forgé aux exigences de la guerre...

Au delà de ce monde familier et de quelque côté que le regard se porte, c'est une géométrie imprévue de tentes et de baraquements. Hier encore, avant cette avalanche de fougueux guerriers sur ses rives languides et désertiques, ce coin insoupçonné de Lemnos donnait asile à quelques pâtres sans troupeau, à quelques felouques de mercantis à l'humeur voyageuse. Comme toutes les îles que les vicissitudes de l'histoire soumirent au joug stérile de la Turquie, celle-là, féconde autrefois, sombrait dans la décrépitude du présent. Et rien ici ne confirme mieux l'adage oriental : partout où le Turc pose le pied, il est bien vrai que l'herbe cesse de croître. Mais aujourd'hui Moudros, secouée de sa séculaire torpeur, contemple avec étonnement l'image de la guerre. Son flot inquiet s'entr'ouvre au soc des étraves, joue avec les algues des carènes monstrueuses.

Parmi les chalands surchargés, les barcasses et les canots qui se pressent au débarcadère, quelques enjambées bien calculées vous mènent à l'appontement de rocaille et de bois. Des corvées de nègres demi-nus, Sénégalais athlétiques, grêles Somalis, chargent de bottes de foin des théories de mules indolentes, ou véhiculent des piles de planches avec des gestes de statues antiques. Dans le poudroiement du chemin, que

garde une sentinelle protocolaire, un pavillon grec émerge d'une maçonnerie sans prétention, qui abrite la capitainerie du port. Là s'affichent les câblogrammes anglais, qui renseignent sur les événements de la guerre. Il est de bon ton de s'y arrêter et de s'immiscer à la tourbe des poilus, qui pâlissent devant ces hiéroglyphes, tel Œdipe devant le Sphinx. En face, dans les boutiques indigènes aux pénombres propices, des yeux mauvais guettent ces allées et venues, dénombrent les charrois de matériel, notent les physionomies nouvelles : le Grec de Constantin rôde autour de nous...

Sous le soleil torride de juin, Moudros a l'air d'un bazar oriental ou d'une foire. Rien ne manque au tableau coutumier, ni les rouges chéchias rigides comme des tarbouchs, ni les équilibristes porteurs d'eau, ni les criailleries, ni les attelages turbulents, ni la marmaille, assiégeante vermine. Sanglés dans leurs buffleteries, des officiers anglais traversent cette foule débraillée avec le même calme dédaigneux que dans une rue de Bombay ou de Colombo. L'importance du lieu explique cette agitation : là se concentrent les organes vitaux de notre armée, l'intendance, les magasins de vivres et d'habillement, les caves de vin frais, qu'entourent les corvées impatientes. Des territoriaux basanés, aux casaques verdies par le soleil, s'attardent, avec une coquetterie de citadins, au choix d'un ample casque de sureau ou d'une musette aux profondeurs confortables. Des cuistots, accourus des baraquements voisins, gorgent leurs bidons poisseux d'une eau suspecte, issue de bourbes pestilentes. Dans ce pays de la soif, que nulle source n'égaie de son cristal, les creusements du sol ne découvrent que des clapiers saumâtres. Mais nuit et jour, le vieux transport *Shamrock*, réduit par l'âge et la paralysie au rôle ingrat de distillerie flottante, fabrique pour le camp l'eau douce que des citernes pansues recueillent.

Après ce carrefour tumultueux, une esplanade élargit l'horizon. Pour l'atteindre, il faut longer des tentes en bordure. Nos doigts indiscrets soulèvent au passage une toile mal ajustée. De ce vase clos s'échappent des senteurs capiteuses, des ronflements de sieste et des bourdonnements de mouches. — Sortis de ce labyrinthe sablonneux, un sentier en plein champ nous propose ses méandres, et bientôt avec

l'éloignement, tout le panorama du camp se dessine. Les cônes blancs sont posés sur le sol comme des robes de crinoline. Dans leur halo tremblent des collines crénelées de moulins, des agglomérations de toits rustiques, les coupoles géminées d'un sanctuaire. Tout près de nous, des chevaux hennissants, qu'exhorte en vain la tendresse d'un palefrenier, se cabrent sous la piqûre des insectes. Voici, dans leurs pourpoints capitonnés, des prisonniers turcs. Dociles aux corvées, ils acceptent d'un cœur égal une captivité qui ne leur coûte aucune révolte. Les travaux les plus divers — charpentage, terrassements — occupent leurs loisirs. Insensibles aux ardeurs de la saison, leurs corps robustes ne redoutent ni les insolations ni les traîtrises de la fièvre. Nulle rigueur, nulle vexation de la part des nôtres. Le territorial bedonnant qui, la baïonnette au canon, s'essouffle après leur cohorte, a, lui aussi, double visage en ce pays de la duplicité. Sa martialité, sa solennité d'apparat se fixent pour terme la dernière tente; alors, dans les champs déserts, sa roideur s'humanise et s'ouvre à des indulgences paternelles.

Tous les jours, à l'heure où le soleil commence à décliner, quelques cercueils sortent discrètement d'une baraque en planches. Une corvée de Sénégalais, que commande un adjudant, les charge un à un sur des prolonges. Tandis que les clairons sonnent aux champs, un piquet de zouaves présente les armes. Un aumônier barbu, au casque kaki, la soutane râpée couverte de l'étole, prend la tête du cortège, derrière la croix faite de deux lattes clouées, que porte un soldat grisonnant avec la gravité naïve d'un enfant de chœur. Les chars funèbres s'ébranlent et cahotent. Sur les sentes perdues qu'a tracées le sabot des mulets, nulle corolle ne se courbe au passage des cercueils. Honteuse de son dénuement, cette nature reste étrangère à nos deuils, et seules quelques paumes levées, dans les groupes bruyants que dérange le convoi, rendent leur tribut de respect à ce défilé de morts sans gloire.

20 juin.

Les ruelles tortueuses de Moudros ont sous l'implacable soleil toutes les âpretés d'un calvaire. Les murs bas qui bordent les cours, d'où s'échappent des relents et des grognements

de porcherie, projettent sur le sol caillouteux une ombre mesquine. Nulle pluie n'arrête jamais l'envahissement de la poussière et des immondices : tout ruisseau qui murmure est un cloaque qui se vide. Aux balcons des mansardes apparaissent des minois craintifs, que voile une mousseline effarouchée, selon la mode musulmane. Jeunes ou défraîchis, sans hygiène et sans beauté, ces visages féminins ne laissent aucun regret à nos curiosités, qui sans intention les surprennent. L'échine voûtée sous le court gilet à soutaches maculées, les jarrets battus par les brailles pendantes, les hommes circulent sans méfiance à travers l'encombrement intense de la rue. L'amour du lucre a remplacé chez eux l'épouvante des premiers jours, quand, barricadés dans leurs maisons, ils crurent à l'arrivée de hordes barbares. Leurs petits ânes gris, aux dos lustrés par les bastonnades, plient sous le faix des comestibles suspects destinés aux estaminets où s'attablent les soldats. Alléché par ces faciles profits, le paysan cupide délaisse sans remords sa terre ingrate. Mais de loin en loin, sur les jonchées de blé déjà battu, s'agitent, parmi des trottinements d'animaux, de blanches camisoles de femmes. Un poudroiement monte de chaque aire dorée, sous la cadence des foulées que règlent les rites ancestraux. Une paire de nobles bœufs tire un traîneau de bois où s'étale l'exubérance d'une matrone, et que suivent, dans un tournoiement de cirque, cinq ou six cavales à l'œil terni : tant de piétinements pour arracher son dernier grain à la moindre brindille de l'éteule !

Après avoir erré dans la campagne aux mornes horizons, le besoin d'ombre et de repos nous ramène au village. Des attroupements bouchent les carrefours, où des femmes et des enfants attendent, l'amphore sur l'épaule, l'heure de la distribution de l'eau. Cette populace maudit dans son jargon les hôtes d'Occident qui réquisitionnèrent les fontaines, mais ses imprécations n'offusquent point le fantassin kaki, qui sourit doucement, la main appuyée sur son arme. — Ayant suivi sans but le dédale des impasses, nous échouons à la porte d'une guinguette, qu'un écriteau fraîchement suspendu décore du nom de café. Quelques vestons blancs galonnés d'or font tache dans la cohue hétéroclite des buveurs : Grecs vermineux qui se torchent la bouche d'un revers de main et vous cinglent du

fond ballant de leurs culottes, Levantins silencieux, l'oreille en arrêt, qui fument nonchalamment, soldats de toutes les races et de toutes les nuances, depuis l'Anglais guindé qui déguste un soda sans wisky jusqu'au Sénégalais lippu tout déconfit devant sa tasse minuscule. Cette tanière est la station où se coudoie pour quelques instants de fraîcheur, de dialogue ou de rêverie la soldatesque insouciante de la rade et des camps. Sur le seuil qu'ombrage une mouvante frondaison, nos gorges altérées acceptent le breuvage commun, qu'une cendre chaude a mûri dans des cassolettes de métal. A défaut d'autre boisson, l'écume sirupeuse d'un *kawa* turc attire autour de nous l'inévitable sarabande des insectes, que notre table mal essorée englue comme un papier tue-mouche. Mais dans la rue la plus passante, en dépit de ses contacts malsains, cet observatoire est unique à Moudros. Jusqu'au coucher du soleil, défilent sans apparat les acteurs multiples de la tragédie orientale : Australiens au large sombrero, Sikhs, Gourkhas, Cipayes au beau turban, nègres d'Afrique à l'épiderme ciré, tout un exotisme farouche et naïf à la fois, que la loyauté des tropiques a jeté sur l'échiquier de la guerre. Des cabarets voisins aux enseignes polyglottes partent des cacophonies où fraternisent les hymnes nationaux. Devant un auditoire de Tommies ébaubis et poupins un bat' d'Af' loqueteux tonitrue des refrains de Montmartre, que vingt voix reprennent en chœur. Bientôt l'approche du soir éteint les trilles éraillés et vide les auberges. Une ombre attiédie s'épand sur les venelles où les verrats apprivoisés promènent leurs groins fureteurs. Quand nous cédons la place à ces hôtes inattendus, un peu de lumière rose tremble à la cime poudreuse des eucalyptus, dont le feuillage est bruissant de moustiques. Et dans la rade immense, où l'astre agonisant fait d'un nimbus un somptueux vitrail, les colosses de pourpre, vers qui nous tendons, se vêtent lentement de ténèbres.

28 juin.

Aucune nouvelle véridique n'émanant du front du combat, les bruits les plus invraisemblables prennent naissance dans les carrés, les postes d'équipages ou les tentes. Combien de

révolutions n'a-t-on pas déchaînées à Constantinople, où ne se comptent plus les massacres d'Arméniens, de Syriens ou d'Hellènes? Le télégramme sensationnel qu'un journaliste en mal de copie dépêche aux quatre coins du monde n'a souvent pas d'autre origine que ces élucubrations tourmentées de cérébralités imaginatives. Ainsi passent à la postérité des barbarismes qui frisent l'hérésie, telle la poétique évocation des femmes de Ténédos pleurant les morts du *Bouvet* et semant des fleurs sur le rivage. Qu'on interroge ces femmes grecques au noble cœur, qui certainement nourrissaient des idées très vagues sur la guerre, et l'on sera fixé sur la sincérité de ces légendes que l'image crédule a popularisées et dont s'est emparé le bataillon toujours croissant des plumitifs de l'histoire ou de la critique. Histoire, n'es-tu pas un vain mot, et dois-je croire en vous, *Iliade* ou *Chanson de Roland*? Les racontars du jour, sur la foi d'un avion, jettent les Turcs en débandade sur la route de Stamboul, où gronde la révolte. Mais, tout compte fait et d'après d'autres renseignements, il s'agit, derrière les lignes ennemies, d'un simple mouvement de relève.

29 juin.

Les blessés arrivent en longs convois sur les bâtiments-hôpitaux qui reviennent des Dardanelles. L'insuffisance du service de santé oblige transports et paquebots à remplir l'office provisoire d'hôpitaux flottants, et l'on y répartit des triages hâtifs, auxquels on donne des soins d'urgence. Le venimeux essaim des mouches s'abat sur le suintement des linges ou sur la pourpre fraîche des plaies, que n'ont point préservées les pansements. Ces lots d'éclopés, auprès desquels se dépense sans profit l'unique médecin dont le dévouement supplée mal à la pénurie des ressources, attendent l'heure du transbordement sur les grands navires à croix écarlate. Trop peu nombreux déjà, les bateaux-hôpitaux ont en quelques heures leur chargement et, comme des trains trop bondés, refusent les retardataires. Dans les formations de terre, ambulances ou hôpitaux de campagne, il est assez de dysentériques, de typhiques et de paludéens, à qui manque aussi l'indispensable. Malgré des prodiges de parcimonie, les phar-

macies s'épuisent vite ; pour répondre à l'appel suppliant de leur détresse, les cuirassés opulents dépêchent dans leurs embarcations coffres à médicaments et caisses de champagne.

Immobilisés dans l'attente d'un appareillage, nous consacrons à nos flâneries terrestres des heures écourtées. En ces jours de recueillement, l'allégresse factice des camps nous éloigne des rivages sablonneux, qui sont la limite de notre monde. Au delà des mausolées qu'a dressés la piété des survivants — quelques croix de bois, des tertres couronnés de ramures — une route sinueuse que nous suivons coupe de ses lacets capricieux le mirage verdoyant des coteaux. Le moutonnement d'un troupeau, un olivier qui secoue sa chevelure de vieil argent, un figuier tortueux dont les branches tissent de l'azur, égaient de loin en loin les solitudes désertiques, sur qui pèse la crudité du ciel. Est-ce là le paradis chanté par Homère, le séjour aimé de Vulcain, la terre de souriant exil, où Philoctète fit à ses compagnons de touchants adieux? Un village effleure l'horizon, que jaunit encore l'arène d'une plage. A l'autre extrémité de l'île que sans calcul nous venons de traverser, la mer resplendit, que nos clameurs ne saluent point. L'astre est près d'achever sa course et déjà, frileuse en sa nudité, Samothrace, aux premiers frissons du soir, s'emmitoufle de nuées diaphanes. Annoncé par les toiles luisantes de son moulin, l'humble hameau pousse au bord du sentier l'avant-garde de ses maisonnettes bariolées aux persiennes closes. En vain, derrière les grillages abandonnés, aux balustres des balcons surplombants, guettons-nous l'apparition furtive d'un être humain. Des chiens jappent sur les seuils, quelques truies soyeuses cahotent en grognant vers leur bercail. Qu'est devenue la tradition sous ces cieux qu'ont divinisés nos âmes d'enfant, sur la foi des poètes? Où est l'hôte empressé lavant les pieds du noble étranger, et couvrant sa table de victuailles? — Hélas ! à la porte d'une échoppe, quelques marins, accoudés d'un geste lourd, choquent avec accablement des boissons incertaines. Le tenancier aux bras velus, sorte de Levantin international, qui zézaie deux phrases d'italien et trois mots de français, nous verse pour un shilling une bière âcre et tiède, déchet des brasseries germaniques, malgré l'atticisme de l'étiquette. D'autres fla-

cons s'alignent aux étagères du comptoir, chers aux pèlerins à col bleu accourus de si loin sous prétexte d'emplettes.

Heureux maîtres d'hôtel et cuisiniers, serviteurs du ventre, potentats incontestés du bord, aucune loi ne peut attenter à vos libertés, et vos lèvres, en dépit de la règle commune des claustrations, connaissent toutes les caresses ! Dans ce hameau perdu, où nous a conduits une promenade hasardeuse, vous avez découvert l'estaminet précieux qui débite innocemment les breuvages interdits à Moudros. Ayant compris, nous ne regardons plus, et nos cœurs sans passion sentent un besoin d'indulgence. Comment vous accuser sans injustice, vous qui ce soir nous précédez d'un pied alerte sur le chemin ! Quelques volailles bien amarrées se débattent à vos poings, et sur vos épaules robustes tangue une pyramide de légumes.

8 juillet.

Nous quittons Moudros par une nuit sans lune. Au petit jour, le clairon sonne le branlebas de combat. Nous arrivons devant les rivages trop connus, où depuis plus de trois mois gronde la plus furibonde des canonnades. Voici, dans la buée matutinale et la fumée confuse des explosions, la ligne du cap Hellès hérissé de mâtures, le promontoire bouleversé de Seddul-Bahr qui ferme le détroit et semble rejoindre la rive d'Asie ; parmi les effondrements de rochers, les crevasses du sol, près des murs croulants de la vieille forteresse, des tentes ont jailli, et recouvrent cette désolation comme une végétation de décombres. Dans les lointains de l'antique Phrygie, voici, perçant la nue de sa cime de cristal rose, le mont Ida, séjour des dieux trop humains, que passionnèrent, il y a plus de trois mille ans, les combats fabuleux autour d'Ilion. Alors, s'il faut en croire la légende, la rancune mesquine d'un de ces immortels, une captive bien née, dont le vainqueur refuse le rachat, étaient, avec l'espoir de riches butins, les très simples mobiles de la guerre. Nul fard diplomatique ne parait les discours des parlementaires ennemis, et d'un seul froncement de ses sourcils bleus, Zeus déchaînait le cataclysme. La Troade fortunée n'est plus qu'un désert maudit où la pierre s'effrite, et le Scamandre, à l'ombre d'un

rempart ruiné, qu'un cours d'eau boueux que refuse l'Hellespont. Nous n'avons pas voulu profaner ce sol sacré, et nous laissons nos ennemis abriter leurs canons derrière ses tumuli, en ces luttes sans beauté où la chimie subtile remplace l'airain nu...

Mais le soufflet d'une explosion me rappelle aux rigueurs du présent, et soudain s'évanouissent les images séductrices du passé. Tandis que nos canons, dans une vire-volte bien réglée, dardent leurs volées vers les contreforts d'Oranieh, six contre-torpilleurs, accourus à notre signal, commencent une série d'évolutions autour de notre carène. — Dans la profondeur des entreponts que je traverse me poursuit la fulguration des éclairs, la secousse irrémédiable des détonations. Voici, après l'escalier en colimaçon aux marches gluantes, au quatrième étage au-dessous du pont supérieur, le réduit cuirassé où doit se résigner mon inaction. Trente hommes l'habitent avec moi, que n'émousse point une attente stérile. Ma voix les interpelle familièrement, et nos conversations à mots rompus effleurent à peine l'actualité qui nous rassemble en cette étuve aux ardeurs infernales. Des engrenages graisseux rampent au ras du sol, une rosée brûlante tombe en stalactites des plafonds surchauffés, des lumignons piquent de leurs clignotements les recoins d'ombre. Dans le ronflement des moteurs, le crissement des chaînes, le martèlement rythmique des leviers qui frappent l'espace comme des bras humains, des clameurs par instants jettent leur note aiguë sur les dissonances majestueuses du bronze et de l'acier. Ces clameurs, que je comprends sans les distinguer ou que je distingue souvent sans les comprendre, c'est la voix même du cuirassé puissant, c'est, par une merveilleuse combinaison des facultés de son organisme, la formule concise dont dépendent nos attitudes, celle qu'au grand jour a conçue son cerveau, sur la passerelle du blockhaus qui voit, associe, ordonne. Comme un tympan recueille les sonorités vocales, comme une glotte fidèle les articule à nouveau, ainsi, dans la chambre contiguë, où vingt conques se collent aux écouteurs et dix bouches vocalisent en cacophonie, la volonté d'en haut est reçue et transmise aussitôt avec la promptitude des actes réflexes. Un mot apporté par le claironnement d'une trompe ou

par les balbutiements d'une sonnerie, et la machinerie hésite, s'accélère ou suspend sa cadence. Les palpitations de l'hélice meurent sous nos talons, le pivot des tourelles monstrueuses inaugure sa rotation dans le silence. Secousse et vibration : un cône de métal vient de partir là-bas, quelque part sur la rive ennemie que nous supposons proche. Cet ébranlement et ce bruit contractent ou épanouissent les visages. Malgré soi les muscles tressaillent, la respiration s'écourte, les épaules imperceptiblement arquent leur voûte. Mais l'accoutumance au rythme prévu impose aux nerfs la passivité, et contre les offenses déchirantes du son un flocon d'ouate suffit au labyrinthe délicat de l'ouïe. Sur un fauteuil pliant gît un livre dix fois relu, qu'aux jours de simulacre de combat feuillette mon ennui, avide de s'abstraire. Par un paradoxe étrange ces pages élégantes évoquent des paysages d'Asie, des villes et des palmeraies assoupies dans la paix des soirs musulmans. L'antithèse me choque aujourd'hui, et je refuse à ces peuples trop chantés l'admiration des romanciers et des poètes. Mon imagination ne trouve plus de charme à la fiction des sources et des oasis, et, pour échapper à l'asphyxie, mes narines préfèrent les frais effluves éthérés, humés au soupirail d'une soute voisine. J'envie les chauffeurs noirs de suie, le torse nu, les culottes collées aux tibias, dont les rougeoyantes échines, sous la trépidation des ventilateurs, se douchent à discrétion de pulvérisations d'air glacé. Un de ces appareils, obtenu par faveur spéciale, vrombit inoffensif dans le recoin le plus malsain de mon domaine, mais ses élytres de cuivre brillant, brassant sans distinction toutes les émanations de notre atmosphère, contaminent nos poumons d'une émulsion d'air chaud, de miasmes et d'odeurs sulfureuses.

Le bombardement ayant cessé, je gagne le couloir plus habitable que traverse l'échelle des chaufferies. Quelques groupes se promènent en devisant, comme au foyer d'un théâtre pendant une pause. Mais un mot que lance un officier en passant disperse les promeneurs et ramène en un clin d'œil chacun à son poste. Le remous d'un périscope vient d'être aperçu à bâbord... En moins d'une minute, la torpille qui peut-être en cet instant prépare déjà sa trajectoire, va défoncer les murs d'acier, saccager les compartiments, précédant la ruée

de l'eau envahissante. Le souvenir tragique du *Bouvet* passe comme un éclair dans les orbites ; les regards pourtant ne sont point anxieux à la perspective du sacrifice. Si l'espoir est un des ressorts de l'âme humaine, c'est dans ces moments-là qu'on en mesure toute la force, et le courage n'est souvent qu'une confiance aveugle dans son destin. Véhémente, la canonnade reprend, criblant sans doute le point suspect, la traînée d'écume désignée par les guetteurs. Puis le calme renaît, les détonations s'espacent, de la poupe à la proue gronde et grandit la sourdine familière des hélices. Les cuivres annoncent la fin du combat. Cent bras s'agrippent aux échelles et, dans la lumière retrouvée, sur le spardeck éblouissant où mes yeux cherchent de l'azur, je suis l'envol rapide d'un avion vers les clairs rivages de Ténédos.

10 juillet.

Des renforts anglais, amenés par de gigantesques paquebots, se succèdent sans trêve en rade de Moudros. Près de nous, vient de mouiller l'*Aquitania*, le plus grand steamer du monde, frère du *Lusitania*, de sinistre mémoire. Sa masse titanesque écrase les cuirassés-pygmées, impose à l'œil ses superstructures et les colonnades fumantes de ses cheminées. Glissant par son travers pour prendre sa faction, l'*Agamemnon* n'est plus qu'un destroyer croisant dans le sillage d'un dreadnought, et le cargo qui vient de l'accoster est à peine une barque rivée à son flanc. Le visiteur admire à loisir les larges entre-ponts, les salons luxueux transformés en chambrées, les piscines d'eau douce où s'ébattent des corps musclés, avant les pestilences de Gallipoli. Sur les tables d'acajou où jadis, à l'heure des flirts, s'accouplaient les tasses de thé blond, traînent des buffleteries, des casques écussonnés, des carabines et des cartouchières.

Maître de l'improvisation, le génie britannique excelle en ces métamorphoses : ce paquebot fastueux, orgueil ancien des routes atlantiques, aujourd'hui caserne et poudrière, ne nous étonnons point de le revoir un jour, sa mission achevée, sous la blanche robe d'un navire-hôpital...

A terre, les camps se vident peu à peu, les derniers contin-

gents débarqués ayant cinglé vers la presqu'île, assoiffée de sang généreux et qui réclame des hécatombes nouvelles. Dans le panorama qu'embrasse mon regard, morne par endroits après tant d'affluence dispersée, quelques marabouts plantent encore leurs triangles gris aux escarpements d'une colline. Un bataillon de Sénégalais habite ce campement, pittoresque et grouillant comme un village nègre d'exposition. A voir ces visages enfantins, au front bombé, aux lèvres lippues promptes à découvrir un sourire, comment admettre sans restriction l'auréole d'invincibilité dont les a couronnés notre indulgence? Le métier des armes, tel que l'enseignent les civilisés, exige un apprentissage prolongé de ces primitifs arrachés aux mollesses de la brousse. Les plus belliqueux, virtuoses de la sagaie ou des flèches teintes de philtres mortels, répriment mal, à la première pétarade des shrapnells, une émotion que trahit avec évidence l'agilité décuplée des quatre membres. Mais l'exemple du chef, de l'officier-fétiche qu'ils vénèrent à l'égal d'une divinité de leur tribu, a tôt fait d'inculquer à ces cerveaux épais dominés par l'instinct le sentiment de l'honneur et l'ambition nécessaire du sacrifice. En ce jour de repos, loin des obus meurtriers dont la distance absorbe l'indistincte rumeur, la douceur de l'été tropical alanguit ces âmes nostalgiques. Assis sur leurs talons, le crâne ras et la poitrine nue, ils contemplent d'un œil attendri la fumée bleue qui monte des brasiers, où cuit le savoureux riz quotidien. Quelques faces plus sauvages, marquées de balafres vernissées, ressuscitent toute une hérédité de servage et d'anthropophagie. Mais ce type, malgré ses hideurs, est plus digne de sympathie que le nègre arrogant et trop civilisé qui promenait un melon cabossé sur les places de Dakar ou de Kayes. Des amulettes encerclent les bras musculeux, pendillent sur le bronze des thorax, fouettent le creux des reins où saillit le chapelet mobile des vertèbres. Inutile ornement, aucun joyau ne griffe plus l'aile d'un nez ou le lobule élargi d'une oreille, pour qu'à l'heure du péril, sous les plis du dolman ou les spires innombrables de la ceinture, flambe, plus invulnérable qu'une cuirasse, l'invisible parure des talismans.

14 juillet.

La sonnerie des couleurs éparpille ses notes stridentes dans le radieux matin, qu'anime de ses enluminures l'envol uniforme des étendards dans les hautes vergues. Réceptions, toasts, discours illustrent ce jour mémorable, où s'échangent entre alliés des souhaits solennels de victoire. Des jeux réunissent les équipages sur les ponts, couvrent la rade de canots pour des joutes ou des concours de vitesse. Dans l'explosion des vivats, les vainqueurs défilent avec orgueil, acclamés par les baigneurs qui barbotent le long des carènes. Au repas du soir, les tablées en liesse sableront la double ration de cambusard accordée par l'amiral, et, dans les feux de bengale du couchant, parmi le tournoiement des couples masculins que règle un accordéon asthmatique, s'achèvera, comme en une guinguette de Provence, le 14 juillet de Moudros.

26 juillet.

Le sous-marin *Mariotte* a quitté hier Moudros pour les Dardanelles. Au crépuscule, il a largué la dernière amarre qui le rattachait au caisson du *Gaulois*, il a traîné sans bruit sur l'eau noire son sillage phosphorescent. Il n'y eut par delà les bastingages aucun adieu lancé, aucun geste de bénédiction vers le vaisseau minuscule qui, simplement, comme à la manœuvre, appareillait pour la gloire ou le sacrifice ; mais un sourire déguisait l'angoisse des regards, et mille petites lames émues caressaient la coque émeraude, comme des mains cajoleuses flattent un pur-sang avant l'épreuve...

27 juillet.

A son tour, le *Gaulois* a levé l'ancre de Moudros pour remplacer à Képhalo, dans l'île d'Imbros, le *Saint-Louis*, qui vient de canonner les batteries-fantômes de la côte asiatique. Pendant quatre jours, suivant l'ordre de l'amiral, nous stationnerons dans cette rade foraine, plus rapprochée que Lemnos des Dardanelles, antichambre des cuirassés sous pression qui s'apprêtent à bondir au premier signal. Des moni-

tors, nouveau-nés des chantiers de Plymouth ou de Woolwich, tendent au bercement de la houle leur étrave arrondie. A terre, dans la poussière grise d'une avenue plantée de tentes et bordée de rocailles, piaffent des chevaux, mugissent des autos, défilent des théories de soldats qui vont à l'exercice ou reviennent du bain. Pour éviter le mélange des races, Képhalo héberge les régiments de Gourkhas et d'Hindous, qui n'auraient pu trouver place à Moudros, et, dans ce séjour réservé, une centaine de prisonniers turcs, butin récent d'une victoire anglaise, subit une captivité pleine de mansuétude.

Hindous et Gourkhas occupent deux camps distincts, dans une plaine semée de ronces et d'ornières. Nul gazon ne darde sa pointe verte dans l'interstice des cailloux, et la chair végétale des cactus ne réussit à tirer du granit qu'une médiocre opulence. Petits et fluets, l'occiput pomponné d'une flammèche de cheveux, les Gourkhas ressemblent à des équilibristes japonais de music-hall qui vont jongler avec des poignards. L'étincelle d'un moulinet campe en leur poing leur arme favorite, la terrible dague des corps à corps, plus effilée qu'un tranchet et plus acérée qu'une baïonnette, incomparable, si nous comprenons bien leur mimique, pour saigner une gorge ou pour crever une poitrine. Indolents et graves, l'œil chargé de bouddhisme ou de fatalisme musulman, les Hindous contrastent avec cette tribu de nains-farfadets qui se donnent en spectacle. Boule des turbans, collier des fines barbes crépues, grands corps graciles drapés de mousseline, rien n'oscille pendant la marche, et les pieds nus, malgré l'éclair rose de la plante, semblent à peine se soulever dans l'imperceptible flexion des genoux. L'austérité de cette nature, dans ce décor d'humanité chère à mes yeux et à mon souvenir, s'illumine d'une féerie de visions lointaines et fabuleuses : temples et sanctuaires de Bouddha, bungalows éventés par les fraîches palmes, sentiers incarnadins dans les mystères de la forêt tropicale. Ce fier Hindou, enturbanné de kaki, écussonné de cuivre et ceint des buffleteries d'une cartouchière, je l'ai vu, cipaye majestueux, caracoler dans les riches bocages de Bombay, et cet autre, les paumes au menton, perdu dans le dédain d'une extase, n'est-ce point le fakir qui, dans le grouillement des carrefours, traînait son chariot hérissé de pointes?...

30 juillet.

De retour à Moudros sans qu'on nous ait mandés aux Dardanelles. Privés de nouvelles du *Mariotte*, nous apprenons qu'il s'est pris dans les filets de Nagara. Les radios allemands disent qu'il a été coulé et que trente et un hommes sont prisonniers. Moins heureux que les sous-marins anglais, il a eu le sort du *Joule* et du *Saphir*. Trois épaves, n'est-ce pas trop pour solder la gloire de telles audaces?

19 août.

A notre retour des Dardanelles, nous nous sommes échoués sur un fond vaseux dans le port de Képhalo. Un remorqueur a tenté de nous déhaler sans résultat, et nous avons dû nous délester d'une partie de nos munitions pour nous remettre à flot le surlendemain.

Képhalo, vidé de ses Gourkhas et de ses Hindous, se transforme en camp d'aviation. Près des appontements des cargos ont débarqué des aéroplanes, un hangar pour dirigeables s'échafaude, et des biplans s'exercent à des raids prochains sur les détroits.

Les avions ont jusqu'ici rendu par leur maîtrise et la constance de leurs prouesses des services éclatants que nul ne songe à contester. Dans ce coin épique d'univers, où la glèbe, l'éther et le flot collaborent à la guerre, les combattants de l'air ont reçu du destin la tâche la plus belle. Les cartes que leurs doigts fébriles déploient dans les plaines arides de Ténédos, qu'ombragent les grandes ailes fourbues de leurs oiseaux, sont la vivante image des panoramas entrevus dans le vertige de la vitesse. De minutieux objectifs ont fixé du haut des nues, fragment par fragment, la presqu'île entière avec ses échancrures et ses mamelons, ses forts, ses tranchées et ses termitières, et tous ces rectangles amplifiés, puis assemblés exactement, forment le document où chaque jour, en linéaments précis, s'inscrit l'histoire la plus fidèle de la guerre. Sa complexité déçoit d'abord le curieux inexpert qui cache sa confusion sous une transaction admirative, mais peu à peu, telle une rétine éblouie s'accoutume aux ténèbres, son esprit

orienté apprend à discerner les éternels repères de ce labyrinthe. Retenu par les opacités du photogramme, l'œil attentif abstrait la vaste plage blanche sans détails, parsemée de taches minuscules et rayée parfois par l'obliquité d'une ou de deux travées rectilignes : la mer miroitante, ses vaisseaux, quelques tendeurs du proche fuselage. Auprès des ruines de Seddul-Bahr, le camp français égrène le semis de ses tentes parmi des boqueteaux, des champs dévastés, des enclos funéraires. Au delà commence l'enchevêtrement des tranchées, le zigzag des premières lignes qui, dans des serpentements de ruisseau, hésitent entre les eaux de l'Égée et de l'Hellespont. Dans ce réseau arachnéen, nulle frontière entre les deux camps que l'explosion floconnante des shrapnells, la pente d'un ravin ou le plissement d'une colline. — L'avion perspicace plane sur ce paysage. D'une envolée il s'ouvre des chemins aériens, dont il fixe à son gré l'altitude. Inaccessible et serein, l'empyrée méprise l'offense des hommes, et, pour célébrer son hôte hardi, la transforme en apothéose. La gerbe des obus s'épanouit en auréole autour du messager réconfortant qui, comme jadis les dieux de l'Olympe, vient habiter le ciel du combat, et dont Eole protège les orbes.

Ainsi, chaque jour, les éclaireurs de l'air explorent d'un regard furtif le mouvant théâtre de la guerre. Au-dessus des forts redoutables de Chanak et de Kilid-Bahr, ils repèrent les coupoles blindées, les pointements des volées jaillies des embrasures innombrables, l'enceinte et ses créneaux, ses redoutes bétonnées, dont la netteté est celle d'un devis d'architecte. Rien n'est changé depuis les incursions dernières. Quelques cumulus que l'azur dilue, le pinceau lumineux qui balaie le crépuscule attestent seuls l'active vigilance de l'ennemi. Mais à l'ouest, quand l'avion satisfait survole à nouveau la presqu'île, un tertre arrondi, en amont des lignes turques, a les incandescences d'un volcan : autour d'Achi-Baba, présageant les ruées imminentes, la canonnade se rallume dans l'apaisement du soir.

23 août.

A Moudros comme à Képhalo, le dernier camp a plié ses tentes, et, dans la désolation reconquise, le recul des horizons

décuple les féeries de la lumière. L'atmosphère est transparente comme après un jour de pluie, et nul brouillard, dans l'air assaini, ne s'évapore plus sous la roue des lourds camions ou le piétinement des rudes semelles. Les survivants, que n'ont point imprégnés les miasmes de ce bivouac mortel, ont fui au sein de l'île ou se sont installés sur les collines. Calcinée par le soleil et rongée par les bourbes du flot, la grève de Moudros n'est plus qu'un lazaret sinistre où s'isolent la souffrance et la mort, maîtresses à la fois de la terre et de l'onde. Dans les flottantes prisons de fer aussi bien que dans les tranchées, les rigueurs de la saison éprouvent les organismes les plus rebelles. Une lassitude inusitée accable au réveil les membres gourds, un cerne violacé souligne l'atonie des prunelles. Pressenti par ces stigmates discrets, l'accès fébrile éclate avec ses frissons soudains, son intolérable sensation de chaleur, l'épuisement de ses sueurs profuses. Le parasite obscur, dont le microscope présomptueux n'a pas encore résolu l'énigme, a lâché dans le sang les mystérieux virus qu'élabora son incubation. Les veines charrient des torrents de feu, que la quinine n'arrive pas à éteindre. Sous l'épiderme amolli de moiteur coule un fluide brasier qui va porter la mort aux cellules des nobles viscères. Cœur et cerveau, rarement intacts pour réagir assez, déclencheront délires et syncopes, prodrome fatal des formes pernicieuses. Par miracle parfois, la fièvre décroît, le malade revient insensiblement à la vie, l'esprit embrumé et les muscles flasques, mais entre deux accès, l'adynamie progresse, imposant un rapatriement décisif. Ailleurs, c'est la dysenterie, l'entérite infectieuse, que propagent l'insalubrité des boissons, la souillure des insectes et mille autres causes à peine soupçonnées. En quelques jours de flux multipliés, qu'aucune médication n'endigue, les visages et les poitrines desséchés se creusent de méplats squelettiques, la peau ridée sur les membres sans chair glisse comme une gaine trop lâche. Pour tous ces malheureux paludéens, dysentériques et typhiques, les infirmeries encombrées ont une atmosphère de sépulcre. Trop de bruits, d'assourdissantes vibrations troublent du crépuscule à l'aurore les cauchemars des lourds sommeils. Les lazarets terrestres, les hôpitaux flottants, et, s'il en est temps encore, un paquebot

qui rentre en France accueilleront ces malades et ces moribonds.

Les échos de la presqu'île sont rares, et nous ne glanons deçi de-là que quelques bribes de nouvelles au cours d'entrevues rapides et de dialogues imprécis. Par la voix de Nauen, le Kaiser clame ses succès en Pologne, et le Chancelier annonce au monde qu'il va tourner ses armées contre nous. Au même instant crépitent les antennes de Reuter qui, sans dithyrambe outré ni vaine emphase, nous informent dans le style du *Times* de la victoire russe dans les eaux de Riga. Ainsi les cœurs tourmentés s'allègent de leurs angoisses et, décroché vingt fois du clou où le télégraphiste l'a suspendu, le communiqué fraîchement traduit rassérène les pessimismes les plus endurcis par la fantaisie de ses barbarismes et de ses lacunes.

3 septembre.

Dans la quotidienne monotonie de notre vie sans aventure, un événement parfois, trop rare à notre gré, nous procure une consolation éphémère et précieuse. Habile à débrouiller l'écheveau des signaux sémaphoriques, la longue-vue du timonier de quart a deviné l'arrivée d'un courrier de France. La nouvelle court déjà sur le pont, qui trépide d'un galop des pieds nus. Dans le lointain des yeux perspicaces s'acharnent à déchiffrer à la cime d'un mât la couleur du pavillon postal. Des hourras acclament le courrier-transport — *Natal*, *Armand-Béhic* ou *Provence* — quand, mourant sur son erre, il a balayé le fond de son ancre tapageuse. Alors s'avivent nos impatiences, que l'expérience n'a point disciplinées. Les vaguemestres et leurs satellites piaffent en vain à la coupée, en vain le patron du vapeur se cramponne en jurant à sa barre rétive. L'ordre du départ doit venir du cuirassé-amiral, qui jusqu'ici n'a hissé entre ses mâts aucune étamine. Ces retards sont normaux. Heureux, si les monceaux de sacs, exhumés pêle-mêle des moisissures d'une cale, ne vont pas s'empiler au fond de quelque chaland nauséabond, qui, pour en compliquer le tri, les déversera là-bas sur l'estacade, parmi les bœufs en mal de mer, les sacs de patates et les fûts de pinard !

Cette confusion, de règle aux premiers jours, serait une bar-

barie aujourd'hui. Au port d'embarquement, des doigts consciencieux ont classé lettres et journaux suivant le nom du navire, en ont gorgé des sacs ventrus qu'une estampille a scellés. Les colis, emballés à part, ont subi, avant d'être enfermés, l'inquisition des rayons X. L'un d'eux, comestible déliquescent, s'égare quelquefois dans les sacs de correspondances, et c'est à l'arrivée un désastre écœurant d'enveloppes agglutinées aux adresses illisibles.

Le signal arboré, tous les canots convergent en hâte vers le bateau-postal. De chaque bord jumelles et longues-vues suivent l'ascension des vaguemestres aux échelles. Un à un les sacs tombent des bastingages et sont reçus par des bras attentifs. De main à main, sur les cuirassés destinataires, ils s'engouffrent dans les entreponts, d'où les fourriers subtils, avec des gestes furtifs de cambrioleurs, les emportent en un local bien clos, que nul gêneur ne pourra forcer. Les sacs éventrés, l'inextricable amoncellement des lettres et des plis se scinde, après dépouillement, en une multitude de tas, auxquels préside la hiérarchie des grades. Commandant, officiers, sous-officiers et matelots, chacun glane à son tour sa part dans cette abondante moisson. Mais quel charme ont pour nous ces feuillets, que la distance et les retards ont vieillis de plusieurs semaines? Nous ne raisonnons pas nos enthousiasmes, et, quelle que soit la teneur du message, nos tristesses sont encore des joies.

4 septembre.

Depuis plusieurs jours, un nouveau sous-marin s'accote au caisson de notre carène, et, pour la quatrième fois, prépare la randonnée surhumaine qui fut néfaste à ses trois aînés. Les matelots vont et viennent sur la coque luisante de la *Turquoise*, disparaissent dans les capots comme des acteurs dans une trappe. Lazzis et jurons, baromètres de la santé morale, se croisent par-dessus les lisses et les bastingages. Entre un calembour et une brimade, des regards voilés de tendresse enveloppent ces hommes magnifiques, dont la confiance ne désarme point devant les embûches trop réelles du flot. Hier, quand sur l'horizon cuivré de brume parut la silhouette du submersible qui faisait sa rentrée dans le port,

un frisson agita les torses frénétiques, et la clameur unanime de trente poitrines fut le signal spontané des vivats. Au cours d'un mois de chasse dans la Marmara, ce sous-marin avait coulé un cuirassé turc, des steamers, un nombre incalculable de voiliers. Enfant prodigue aux fugues fécondes, il retrouvait le golfe familial, la sécurité de ses eaux, l'ampleur hospitalière des carènes. L'onde éclaboussait son étrave, et son dôme muet emportait un harnachement d'ombres rigides.

5 septembre.

Blessés et malades, toujours nombreux, affluent des tranchées meutrières sur les grands navires resplendissants qui de Lemnos cinglent vers l'Égypte, Malte, l'Angleterre ou la France. Allégés de leur cargaison morbide, désinfectés et repeints à neuf, ils sont exacts au rendez-vous du retour et, leur plein terminé, reprennent anhélants les courses qui doivent devancer la mort. Pèlerins des rivages défendus à notre exil, ils nous apportent des nouvelles de France, et les courriers ne sont pas plus prisés que ces causeries avec ceux qui nous communiquent les impressions sincères du pays natal. Un de ces navires-hôpitaux, dernier venu sur notre rade, attire la foule des curieux, qu'une renommée prodigue a pris soin de prévenir. Souriant et le verbe onctueux, moulé dans un dolman gris-vert aux basques impeccables, le maître de céans dépense avec largesse auprès des visiteurs ravis les trésors de l'urbanité professionnelle. Cette clinique flottante, où fleurit le parisianisme le plus délicat, avait rêvé pour ses travaux merveilleux du cadre harmonieux de la Corne d'Or et de la pure atmosphère du Bosphore. Mais la lenteur des événements déjoua ses desseins, et elle attend, en étudiant son œuvre dans le calme, que ses services soient au point pour recevoir et réparer sur l'heure les grands délabrés de la bataille.

Pour l'instant, dans les futures salles d'opération étincelle sous les glaces le nickel des instruments, pivotent et basculent les tables de métal léger, où le patient s'endormira dans les ivresses carillonnantes du chloroforme. Des infirmières de marque, très décorées, promènent dans les baies vitrées leurs poitrines tintinnabulantes de médailles. Rien ne manque au

modernisme de l'installation, ni l'antichambre où l'hôte vermineux, couvert d'ocre ou de pourpre, sentira la faux du rasoir ou les mille aiguillons de la brosse insecticide, ni l'officine du dentiste expert en prothèse, dont les daviers et les fouloirs édentent ou cimentent, en espérant mieux, des bouches aristocratiques. Heureux les blessés qui, dans l'inévitable désarroi des évacuations, confieront leurs têtes ou leurs membres abîmés par la mitraille aux soins de ces maîtres du trépan et de la maçonnerie orthopédique ! Les crânes s'ouvriront comme un livre à la page cherchée, et les jambes fracassées s'étireront sous la chaude caresse du plâtre. Seule de toutes les carènes ici présentes et qui sont les trains sanitaires de notre expédition, celle-ci se résigne à la mélancolie des plages de Lemnos, aux surmenages prodigieux que font prévoir les carnages de la péninsule. Ainsi la façonnèrent pour ce noble but le grand port qui l'arma et les philanthropes qui la comblèrent de leurs subventions généreuses.

9 septembre.

C'est encore à Képhalo que nous avons jeté notre ancre, en prévision de l'arrivée des grands chefs, commandants de terre et de mer, qui doivent conférer à bord du *Gaulois*, comme les généraux d'Occident en une capitale d'Europe. L'entrevue, dit-on, sera d'importance, et, pour y prendre part, l'amiralissime a quitté sur un croiseur ses escadres méditerranéennes. Spectateurs amusés autant qu'indésirables témoins, nous garnissons les ponts d'un alignement de banquettes et retranchons nos visages indiscrets sous un parapet de prélarts au ras des bastingages. Les plus hardis, tels des reporters que nulle incommodité ne rebute, se cadenassent en un réduit à l'hygiène douteuse et kodakent à bout portant les profils illustres dans le piège mathématique du hublot. Sur un morceau de ciel dont la lucarne fait un médaillon, passent des casquettes laurées, des képis constellés ou cerclés de galons d'or. Voici, trottinant et menu, hissé entre deux tangages sur le caillebotis qui sert d'avenue triomphale, le général B..., œil vif et nez anguleux, juif-errant des tranchées de France et de Turquie, qu'enveloppe de ses plis déteints un ample bur-

nous horizon ; l'amiral de R..., commandant suprême des flottes du Levant, visage rose et glabre, colosse aux muscles roulants sous l'uniforme blanc sans ruban ni chamarrure; le général H..., vêtu de kaki, sportsman au geste prompt et au pied agile ; l'amiral N..., de la division de l'*Exmouth*, front juvénile sous la visière ouvragée de dorures; enfin, cour inséparable de ces potentats, l'essaim papillonnant des satellites d'état-major, reconnaissables à leurs cartons et à la ligne multicolore qui, à la hauteur du cœur, barre leur buste.

Quel fut le résultat de ces conciliabules autour d'un tapis vert? Rien n'en put transpirer, et l'oreille exercée des maîtres d'hôtel ne surprit, pendant le festin, que des formules banales. La plage arrière, aménagée en fumoir par une toiture de pavillons, fut la salle où délibérèrent stratèges et diplomates. Quelques chambres bien placées prenaient vue par leurs sabords en retrait sur ce congrès d'ambassadeurs qui, peut-être, en ses chuchotements réglait les destinées du monde. Les jeux du soleil à travers les bigarrures des étamines plaquaient des reflets étranges sur le visage des assistants. Assis sous l'éléphant siamois, le général H... tournait vers ses auditeurs un masque olivâtre, tandis que, debout près de la lisse, secondés par un interprète diligent, les amiraux de R... et de L... se concertaient avec des figures rubicondes.

13 septembre.

Képhalo, de plus en plus désert, déploie chaque jour vers les détroits ses patrouilles aériennes. Du promontoire dénudé où s'arrondit le dôme vert de son hangar, un dirigeable parfois, squale monstrueux au ventre étincelant, daigne rejoindre au zénith les moucherons qui l'effleurèrent de leurs ailes. Mais son périple dans les nuages est toujours bref, et, l'exploration achevée des routes du ciel, il redescend en planant à des hauteurs que nos regards peuvent atteindre. A mesure qu'il se rapproche, comme brille un bijou sorti des ouates de son écrin, sa cuirasse d'aluminium réfléchit le jour en éclairs bleuâtres et, sa forme étrange se précisant, sa nacelle a l'air d'une proie appendue à son poitrail. Il s'incline vers les monitors, frôle la crête des lames, rebondit par delà les collines, et glisse comme un char de fée dans un décor de théâtre.

Les aviateurs ont leur parc à plusieurs kilomètres à l'intérieur de l'île, au bord d'un lac qui communique avec la mer et d'où les hydravions prennent leur essor. Officiers de vaisseau ou gentlemen engagés pour la durée de la guerre, leur courtoisie ignore la puérile fatuité que donne à la plupart des novices la fréquentation du ciel. Quand le grand vent les retient sous leurs chaumes, ils se réjouissent qu'à leur porte vienne heurter une main étrangère. Sur la table semée de pipes et de journaux, un matelot qu'un cri guttural a fait jaillir d'une encoignure dispose un samovar de thé fumant, une boîte de lait concentré, un flacon, des tasses et des verres. Après un moment de silence où chacun à loisir s'est observé, l'entretien démarre avec ses cahots de termes incompris ou de phrases mal traduites. Nos amis nous racontent ce qu'ils savent, et nous ne leur apprenons rien dont ils ne soient depuis longtemps informés. Albatros ou goélands suivant qu'ils plongent dans l'empyrée ou se laissent dériver vers le flot, ils sont les premiers témoins des victoires de l'air ou des drames insondables de l'onde. Ils nous disent leurs prouesses dans la Marmara, l'attaque à la torpille des transports ennemis qu'ils survolent à des altitudes réduites, la détresse des pannes imprévues qui les livrent sans espoir de secours aux solitudes angoissantes de la mer. L'un d'eux, contraint d'amerrir par une défaillance de son moteur et près d'être capturé par un vapeur à l'éperon menaçant, lance sur son agresseur l'ultime engin de mort dont s'était aggravée sa chute. Aussitôt trépide le gouvernail, se cabrent les flotteurs sous le vrombissement de l'hélice. Sauvée par sa torpille, tel un aérostat par l'abandon de son lest, la machine repart vers la nue, tandis qu'agonise sa victime.

Les verres vidés, comme languit insensiblement l'entretien, les mains ramènent parmi les soucoupes les périodiques et les magazines qu'avaient repoussés les coudes. Froncés sur l'austérité des images dont s'illustrent les pages de gloire, les sourcils se détendent aux cocasseries du *Punch*, l'œil s'allume aux folâtreries de *la Vie Parisienne*. Ainsi, dans leur cabane de planches, prisonniers de la bourrasque ou cénobites volontaires mûrissant leurs exploits, nos compagnons ne dédaignent point le charme décrié des frivolités littéraires de France.

Nous les entraînons vers la rade pour des agapes où notre gratitude veut éclater, mais le menu de ce soir-là — raviolis, pieds et paquets marseillais ! — dut satisfaire médiocrement des estomacs peu faits aux déchets de l'abattoir et de la cuisine.

Demain prend fin notre séjour à Képhalo, et sur la dunette, au delà des violets nocturnes du promontoire, nous admirons la sanguine du ciel, où meurt le flamboiement lointain des Dardanelles. Tout à coup fulgurent jusqu'au zénith les rubis et les orangés, tel rayonne un brasier attisé par la tempête. De seconde en seconde croît l'incendie, et l'on s'apprête à voir darder des flammes. Gallipoli en feu ! Les plus lestes d'entre nous escaladent la hune pour mieux voir, mais avant que leurs rires n'aient retenti, le limbe lunaire décoche au bord de l'horizon sa première flèche purpurine. L'astre, énorme et rutilant, hisse dans les ténèbres son disque, puis se suspend au mât d'un monitor comme une lanterne de farandole...

19 novembre.

Vers Salonique qui nous réclame, sous un dôme trop constellé dont chaque étoile est un phare éclairant notre marche, nous cinglons avec des enthousiasmes rajeunis, que n'altère point le sentiment du péril. A l'aube, montent sur les opalescences du ciel les cimes ondulantes de Chalcidique, et, dans la splendeur aurorale, perle de l'Orient encore embuée de torpeur nocturne, la ville aux cent minarets ouvre sa rade rose aux langueurs roses du matin. Des silhouettes massives dorment sur l'eau calme. A peine les deux lames hyalines et diaprées qui s'écartent de notre sillage agitent-elles d'une oscillation successive les cloches de métal, cerclées de mousse, qui ferment le goulet du port. Le premier bateau qui entra dans le golfe se hâta de tendre le filet d'acier qui devait garantir la sécurité des débarquements. Près de lui, ramassé dans le brouillard, comme un dogue tapi près d'un portail, un croiseur gris surveille la passe et s'arroge le droit de visite de tout bâtiment étranger soupçonné d'intentions hostiles. Au fond de la rade, croiseurs et cuirassés braquent sur des objectifs confidentiels les volées de leurs canons, et leur présence redoutable rappelle

à point à la perfidie levantine que nos soutes ont des arguments à l'usage des peuples adorateurs de la force. Cet attirail guerrier, inopinément surgi, engendre un malaise évident parmi les cargos coutumiers des contrebandes rémunératrices, mais la ville et le port s'accoutument déjà aux spectacles qui transformèrent la vieille Europe. De tous côtés, les prunelles les plus pacifiques rencontrent l'obsession de la guerre. Chaque mâture est une baïonnette pointée vers le ciel et, par-dessus les cyprès noirs auprès desquels bivouaquent nos légions, les cent mosquées dressent leurs minarets aigus comme une levée de lances ou comme des hampes attendant leurs drapeaux.

Jusqu'à l'heure bénie du canot-major, rien ne trouble la rade fortunée que le meuglement des sirènes, les spirales de vapeur maculant le ciel, l'aile des goélands et la rame rythmique des caïques. A la troisième sonnerie, dans une bousculade de casquettes et de chapeaux, la chambre du canot est envahie et l'esquif minuscule démarre sous la poussée de l'hélice. Le quai dont nous nous rapprochons allonge l'alignement de ses façades étincelantes, les minarets rentrent leurs flèches sous les toitures de premier plan, et la colline perd l'entablement de son fauve donjon, que ciselait un nuage. Étonnement de nos premiers pas sur ce sol chargé d'orgueilleux passé et que l'histoire vient de choisir pour de nouveaux fastes, nous ne croisons dans les carrefours que citadins paisibles et mornes promeneurs, qui ne daignent même point s'attrouper devant le panorama majestueux de la rade. Les camelots brandissent leurs journaux ou nous proposent leurs bimbeloteries comme à des touristes de l'agence Cook. Dans l'avenue de la Victoire, les cinémas encombrent la chaussée de leurs affiches tapageuses, les tramways cornent, les mahonnes arc-boutent à la dalle du quai leurs proues ornementales. Un vieux Turc, affaissé près d'une borne, ouvre au soleil ses paupières chassieuses, d'où filtre vers les turbulences de la rue un regard machinal, noyé dans la narcose d'un songe. Est-ce là l'état de siège annoncé en manchette par la feuille que froissent nos doigts? Fidèle à ses traditions, la foule endimanchée déferle vers la Tour Blanche, bastille des janissaires, farouche tour du sang dont les cachots recélèrent tant de

crimes. Dans son ombre prospérèrent de frais jardins, et de pimpants orchestres y donnent aujourd'hui des concerts.

Voici pourtant, martelant le macadam de leurs bottes éperonnées, bombant un pourpoint avantageux tressé de brandebourgs et d'aiguillettes, des officiers grecs, le monocle à l'orbite, la lèvre hérissée du double aiguillon de la moustache. Soigneux de l'attitude et pratiquants de la scolastique apprise aux académies de Vienne et de Berlin, ils vont scandant d'un pas automatique leur morgue hautaine et courroucée, observant d'un front pensif l'importune Armada qui déroule sur le golfe l'insolence de ses pavoisements.

Voici des soldats, lourdauds aux jambes traînantes, paysans tortueux tirés par un décret royal du fond des ravins de Macédoine, et qui déjà connurent les fatigues surhumaines de la guerre. Sordides et haillonneux, une défroque de bure les vêt ; des sandales de corde ou des bottines à soufflets chaussent leurs pieds noueux, et des touffes de cheveux poisseux s'échappent de la coiffe fripée de leurs casquettes.

Quelques costumes bleuâtres, habillant des carrures martiales, découvrent dans les éclaircies de la cohue la couleur pâle des horizons de France. Mais pourquoi rencontre-t-on si peu des nôtres, sauf, silhouettes immobiles et poudreuses, sur le siège des camions, qui passent en grand vacarme, emplissant les nez d'une odeur d'essence? Celles de nos troupes qui ne sont point parties pour le front serbe — qui peut prévoir les surprises que nous ménage la Grèce en ses atermoiements? — sont cantonnées aux environs de la ville et attendent, en leur bivouac de Zeitenlick, que soient dissipées les incertitudes du moment.

Nous remontons la rue Venizelos, que bordent à mi-longueur les plus luxueux magasins de la cité. Dans la pénombre d'une voûte brillent sous des lampes électriques des étals d'orfèvrerie, où vers la gemme sollicitée par le chaland s'incline quelque profil sémitique. Rois indiscutés du commerce et de la finance, les Juifs sont partout dans la Thessalonique cosmopolite, hier ottomane, et qu'une victoire rendit grecque. — Enfoui dans son souk étouffant, amoureux du décombre et de l'obscurité propice à la prière, le Turc importé de Stamboul osa à peine rivaliser avec ces négociants solennels, cour-

tisans de la fortune. Aux pieds des visiteurs qui par distraction franchirent son seuil malsain, il étend sans faste des tapis vermoulus et des étoffes que tissèrent à son insu des mains germaniques. Fardées de sucre et d'écœurants parfums, ses confiseries n'ont pas plus de succès que sa faconde, et nos méfiances accueillent avec des hochements de tête ses protestations d'amitié.

Au sortir des ténèbres du marché couvert, nous suivons la rue Egnatia, carrefour des races et des religions, fourmillante impasse des Balkans, comme au temps des caravanes qui par ce chemin prolongé se traînaient de l'Adriatique au Bosphore. Sur les boues du pavé que vient d'humecter une ondée furtive, dans les flaques noirâtres, azurées par la distance, et qui, tendres chromos, renvoient l'image rose des balcons, patauge une procession multicolore, dont la calme démarche ne s'émeut point de la giclante éclaboussure des véhicules : evzones aux fustanelles plissées, dont les babouches jouent avec la balle des pompons, vieux Juifs en long manteau fourré, Crétois bottés de cuir verni et culottés de serge bouffante, soldats dépenaillés crottés jusqu'aux genoux, Grecques opulentes aux trop fins mentons engoncés dans des jabots trop flaccides. A cette agitation, dont nous détourne encore l'obsédante marmaille qui s'attache à nos talons, nous préférons la paix des venelles ombreuses, où le deuil d'un cyprès monte la garde auprès d'une mosquée croulante. Dépassée la place du Konak, qu'obstrue le flot des clients et des quémandeurs parmi le fumet des graillonnantes fritures, nous obliquons vers les hauts quartiers musulmans, qui, loin des rumeurs de la ville, s'adossent à l'enceinte tutélaire des remparts. Nonagénaires à barbe de safran qui pétunez sur un banc rustique, enfants en chéchia, vêtus de mousselines fleuries, qui jouez à la marelle ou revenez de la fontaine avec vos cruches d'eau, femmes voilées qui détournez de nous les taies de vos prunelles, colonnades de brique dont la chaux s'écaille, cimetières aux stèles renversées que piétinent les troupeaux, vieux portique qui servit d'arc de triomphe à l'envahisseur, chemin creux flanqué de moucharabiehs au bout duquel tremble la pointe d'un minaret, bastion hérissé de canons-fantoches, sentinelles qui ronflez le ventre au soleil, quelle

gratitude ne vous devrons-nous point, pour avoir un instant chassé de nos esprits les visions angoissantes de la guerre !

21 novembre.

Nos soldats commencent à circuler plus nombreux en ville. Leur belle tenue contraste avec l'air misérable des troupes grecques et, sur leur passage, la foule déjà se retourne avec sympathie. Quelques froissements entre patrouilles donnent parfois naissance à des altercations qui restent en suspens, faute d'un langage commun.

Un hydravion qui survole le quai arrête en même temps piétons et véhicules. Des nez s'aplatissent aux vitres des tramways, des tarbouchs se renversent en déployant leurs glands de soie. Cette exhibition porte ses fruits : le clignement commencé avec un mauvais pli de la joue, s'achève en un sourire d'admiration. Des mains d'enfants applaudissent l'oiseau merveilleux, et peut-être en sa tour, d'où son orgueil croyait dominer le monde, le muezzin voit-il dans cet envoyé du ciel un avertissement de son dieu.

Nous rejoignons le bord quand s'allument les réverbères. Mais pourquoi toutes les cheminées fument-elles? A partir de ce soir, les communications avec la terre sont interrompues. L'unique représentant de la flotte hellénique, un torpilleur aux allures de yacht, accosté au quai près du wharf, est tenu en respect par des monitors et des destroyers. Pauvre torpilleur rongé par la rouille et tranquille sur ses amarres, n'est-ce pas lui faire trop d'honneur que de le suspecter d'une trahison? Mais dans ce pays à neutralité précaire, où sous l'uniforme grec nous sont apparus des officiers trop blonds, la sécurité de nos escadres exige de telles mesures de prévoyance.

22 novembre.

Tout s'arrange. Les communications avec la terre sont rétablies. Qui parle de tension, de rupture de neutralité, de déclaration de guerre? Le tommy flegmatique, serrant sa pipe dans un rictus, n'arpente pas l'avenue d'un pas plus alerte. Des poilus, bras ballants, badaudent autour des bas-

reliefs de la porte de Galère, offrent leurs bustes à la boîte du photographe ou leurs semelles à la brosse du décrotteur. Un général, courbé sous le vantail d'une boutique, grignote des pâtisseries en pourléchant ses pulpes huileuses. Dans les salles surchauffées, où sur l'écran papillotant deux cents spectateurs suivent les tribulations de Maciste, voisinent fez ottomans et képis français, que sépara peut-être une tranchée de Gallipoli.

9-11 décembre.

En quelques jours, les événements se sont précipités sur le front de Serbie. Les Français n'ont pu joindre les Serbes, et chacun se replie de son côté. L'ultime espoir s'évanouit : l'aide russe promise par le tsar au ministre Pachitch. Régiments de Bessarabie qui paradiez, l'arme au pied, devant les caracoles de votre empereur, quel vent vous a dissous, ou plutôt quel zéphyr, amer et minutieux, a gonflé pour nous décevoir les baudruches de l'illusionnisme diplomatique?

La ville s'emplit de troupes retour du front : figures hâves, corps voûtés par les gibernes ballantes, jambes fléchissantes sous les capotes raidies de boue. Des Serbes osseux, aux joues défoncées par la faim, mordent à pleines dents les tranches de pain que leur débitent de rapaces mercantis. Leurs mâchoires gloutonnes trouvent encore la force, entre deux bouchées farouches, de maudire le peuple qui les a trahis, et l'un d'eux, payant en monnaie serbe son repas, rejette avec mépris la pièce de dix leptas qu'on lui rend.

Fleuve noir charriant en cascade les limons du Vardar, vaste marécage de tant de déluges quotidiens, Salonique ne renie point ses traditions de comptoir oriental, sans autre hygiène que celle du soleil pour assécher ses pestilences. Du carrefour des nations à l'arc-de-triomphe de Galère, une mer de boue flue, tourbillonne et clapote, et dans les ornières du trottoir chaque faux pas se botte d'une vase infecte. Les intempéries ni l'incurie du municipe ne sauraient ralentir le trafic et l'enfièvrement de la rue. Sur les souquenilles ou les uniformes détrempés les roues vertigineuses des autos décochent des seringuées d'eau gluante, des stalactites dégouttent du poitrail des chevaux, des visières des képis, des vieilles

pelisses judaïques qui secouent leur toison comme des barbons crottés. Non loin de la porte Vardar, à deux pas du marché sordide où des barbiers tondent les tignasses derrière les boulangeries en plein vent, des centaures au casque d'airain défient les trombes du ciel, telles des statues équestres immobiles sur leurs socles. L'éclair d'une lame jaillit soudain de leurs flancs, et les dix dragons saluent le général en chef au saut de sa limousine, l'emportent au grand trot vers Zeitenlick, dans un envol de crinières et de fanions.

14 décembre.

Le gouvernement grec a cédé aux exigences de l'Entente : une partie de la garnison a quitté Salonique pour Cozani et Sorovitch.

Malgré l'émigration des troupes grecques, on rencontre encore en ville beaucoup d'uniformes grisâtres. Ces soldats, qui savent qu'ils ne se battront pas, maudissent le décret qui pour une comédie les assembla sous les armes. Don Quichotte cavaliers cisaillant leurs ânes de leurs longues jambes, ils galopent sur le pavé en piteux escadrons, et couvrent les routes de leurs convois de charrettes, de mules et d'hétéroclite matériel, tels des romanichels traqués par la police. Où sont les fiers guerriers au franc regard, les evzones en court jupon, bardés de coutelas et de pistolets, les miliciens crétois au poing nerveux serré sur le pommeau des baïonnettes, et tous ces conquérants d'hier qui pendent, raccornis sur des bristols, aux devantures des photographes ?...

25 décembre.

La Tour Eiffel a souhaité bon Noël à tous, et dans le carré, déblayé de ses tables de bridge, un supplément d'ampoules électriques figure l'illumination d'une nef. En deux coups de marteau, planches et pavillons de timonerie improvisent un autel, où l'aumônier déballe ses surplis qu'a lissés un fer méticuleux. Un cantique, entonné par des voix graves, inaugure l'office de minuit, le piano devient un orgue solennel, le col bleu d'un matelot remplace la chasuble diaconale des

servants. La messe dite et le missel renfermé dans son coffre avec le ciboire et le manipule, un tintement de vaisselle et de cristaux court sur une nappe douteuse, violacée de placards qu'ont soigneusement épargnés des lessivages sommaires. Réveillons des Noëls d'avant-guerre, agapes familiales dans la tiède intimité de l'âtre, cohue des restaurants de nuit parmi l'obséquiosité des habits noirs, le pétillement des coupes et la fumée bleue des havanes, nous vous retrouvons ce soir en ce carré bas lambrissé de cornières, où fusent les rires et résonnent les voix. Viandes froides et coriaces que mâchent nos dents, ambre sans parfum dont se mouillent nos lèvres, foies gras éventés que hume, les narines battantes, le prêtre supplicié par le jeûne, vous êtes plus pour nous que les ortolans d'un festin guindé, où l'étiquette prohiberait les joyeuses réminiscences de jadis. Et quand, la tête à peine vacillante et l'estomac médiocrement rempli, nous regagnons nos tanières pour un bref sommeil, nous vous savons gré de nous éviter, pour les labeurs du lendemain, la barre du front et la gastralgie des veillées trop longues !

26 décembre.

En dépit de l'hostilité grecque, Salonique termine fiévreusement son organisation. Maîtres de la place, les Alliés entretiennent une armée de pionniers qui défrichent les terres incultes, empierrent les rues et nivellent les routes. D'un chemin tortueux au bout de la rue Saint-Démètre débouche une théorie tumultueuse de camions, tels des wagonnets dévalant dans le couloir d'une mine. Des explosions de dynamite enfument l'horizon et font trembler les sept tours de l'Acropole. Dentelée par l'érosion et à demi effondrée par la main des hommes, une colline enferme en ses flancs crevassés un éboulis de roches et de terreau, que des équipes de Serbes nerveux lancent à grandes pelletées dans des tombereaux vides. Des chiens faméliques errent parmi les mausolées juifs et les stèles musulmanes. Cubes blancs que le fossoyeur a jetés au hasard sur les sépultures, mannequins de pierre à turbans d'or qui derrière les balustrades se dressent comme des fantômes, éteignent au couchant leurs facettes de marbre et d'émail. En ces champs d'éternel repos, où les âmes, oublieuses

des préjugés et des querelles terrestres, vont s'évaporer à travers l'humus et vagabonder en feux-follets, c'est aussi là, dans le silence sépulcral du soir, que s'apaisent les rancunes des peuples. Sur le couvercle d'un mausolée, un soldat grec et un tommy jouent aux osselets, et les litiges de la partie sont réglés par un docte mendiant qui raccommode ses hardes. Le firmament pâli grelotte comme un épiderme aux approches de la nuit, et dans les opacités du lointain la Tour Blanche est encore un cierge incandescent, autour duquel bourdonnent les avions-insectes. Une sonnerie française éclate sur le sentier désert, qui festonne en longeant le cimetière. Est-ce pour troubler le dialogue des morts que nos patrouilles viennent ici claironner leurs tintamarres? Mais non, sous les tambours oscillent les hautes bottes de cuir verni et les brailles bouffantes : c'est un défilé de gendarmes crétois, une ronde nocturne de policiers qui descend en musique vers la basse ville.

9 janvier 1916.

Nous apprenons les détails de l'évacuation de Seddul-Bahr. Le décrochage s'est fait dans la nuit, malgré le mauvais temps ; il ne reste plus un seul homme dans la presqu'île. Les Français ont sauvé tout leur matériel, les Anglais ont sacrifié le leur pour alléger leur retraite. Tout fut détruit, canons et mitrailleuses, automobiles et motocyclettes qu'on lançait à toute allure dans la mer, stocks de vêtements que, plusieurs jours durant, des équipes s'employèrent à lacérer. Puis dans l'amoncellement des fourrages pétrolés éclata l'étincelle d'un court-circuit déclenché sur la plage par le doigt ponctuel du dernier soldat. Des hurlements de joie coururent sur l'eau au tonnerre de l'explosion. Face au brasier qui résumait pour eux tout un passé de cauchemars sanglants, ces hommes qui avaient tant souffert célébraient par ce cri l'autodafé de leurs illusions et de leurs misères...

XXX

UN AVENTURIER[1]

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

A Krasna, capitale de la province de Carolie. — Dans la maison de ville où est installé le quartier général. — Le cabinet du prince. — Portes au fond, à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, LE DUC, BÉATRICE.

JEAN.

Enfin, pour combien de jours avons-nous encore de vivres?

LE DUC.

Pour quinze jours, monseigneur.

JEAN.

Comment les habitants de Krasna ont-ils pris l'arrêté qui les rationne?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai, du 1er et du 15 juin 1920.

LE DUC

Très bravement.

JEAN

Ce peuple est bon.

BÉATRICE.

C'est bien simple, il vous aime.

LE DUC

Il est seulement à prévoir que le groupe républicain va profiter de cette occasion pour redoubler d'insolence. Vous êtes trop indulgent pour ces gredins, monseigneur.

JEAN.

J'ai fait arrêter le directeur de leur journal parce qu'il avait touché à la reine.

LE DUC

Ce n'est pas assez. Il faudrait les réduire au silence sur tous les points.

JEAN.

Comprimés, ils seraient plus dangereux.

LE DUC

Cela reste à savoir.

JEAN.

Ils seront avec moi... si je réussis.

BÉATRICE.

Comme vous dites cela ! c'est la première fois que vous exprimez ce doute.

JEAN.

Je vois la situation comme elle est. Je ne m'attendais pas que le jour où j'entrerais enfin dans la capitale de la province marquerait pour moi le commencement des vrais difficultés. Je me suis trop pressé, cela est certain. Je me suis trop éloigné, et trop tôt, de ma base d'opérations. C'est la première faute que j'ai commise, mais

elle peut devenir grave. L'ennemi a pu franchir l'un des passages qu'il m'était si facile de lui interdire auparavant. Nous sommes, maintenant, totalement investis, coupés de toute communication avec les postes de la montagne; prisonniers dans Krasna, voilà la vérité. Une seule chance de salut, c'est que Mircousch parvienne à remettre au général commandant la place de Lissa, l'ordre de ramasser toutes les garnisons montagnardes, de descendre en plaine et de prendre l'armée républicaine à revers en même temps que je tenterai contre elle une dernière sortie. Alors, peut-être, les deux tronçons de notre armée se pourront rejoindre... Or, Mircousch ne revient toujours pas.

BÉATRICE.

Mircousch reviendra. Ou, s'il se laisse prendre, ce ne sera qu'après sa mission remplie. Mircousch fera l'impossible pour se racheter. Le meilleur moyen de vous le rendre à jamais fidèle et jusqu'à l'héroïsme, c'était de lui donner une occasion insigne de travailler et de souffrir pour vous. J'ai confiance en ce pauvre homme.

JEAN.

Je vous fais de dures fiançailles, Béatrice.

BÉATRICE.

Non, puisque je suis près de vous.

JEAN.

Je vous nourris de pain de siège.

BÉATRICE.

Il n'est pas encore trop mauvais.

JEAN.

Hélas ! suis-je digne que vous enduriez tout cela à cause de moi?

BÉATRICE.

Je le crois, Renaud. (*Souriant.*) Mais, si vous ne le méritez pas, mon pays du moins le mérite.

JEAN.

Ah ! Ce n'est donc pas pour moi que vous vous dévouez?

BÉATRICE.

C'est pour vous puisque l'Alfanie et vous, c'est tout un.

JEAN.

Et si l'Alfanie et moi, c'était deux?

BÉATRICE, *sérieuse.*

Alors, je serais très embarrassée, monseigneur. (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

JEAN.

Vous sortez?

BÉATRICE.

C'est l'heure où je vais au couvent des Camaldules soigner mes blessés et mes malades.

JEAN.

Être blessé à mort, et, soigné par vous, mourir dans vos bras, et vous laisser un souvenir triste — et pur — je me dis parfois que c'est ce qui pourrait m'arriver de plus heureux.

BÉATRICE.

Vous avez mieux à faire, monseigneur.

LE DUC

Elle a raison.

(*Béatrice sort.*)

JEAN, *se ressaisissant.*

Oui, l'action est encore le meilleur opium... Duc, voici les ordres pour aujourd'hui. Diriger une fausse attaque du côté du Nava; pendant ce temps-là, pousser des reconnaissances sérieuses, le plus loin possible, du côté de Lissa, par où il est probable que Mircousch reviendra, s'il revient. Je ne vois malheureusement rien autre chose à faire... Et vous?

LE DUC.

Peut-être des prières publiques.

JEAN

Si vous voulez.

(*Le duc sort.*)

SCÈNE II

JEAN, PUIS LA REINE.

JEAN, *seul.*

Des prières publiques... Et pourquoi non? C'est un moyen de savoir en quels termes je suis avec Dieu, et si, pour lui, je suis le prince Renaud... Dieu doit penser très largement... Nous verrons...

LA REINE, *entrant en ouragan.*

Savez-vous, Renaud, ce qui arrive? Tout à l'heure, dans la rue, j'ai été, moi la reine, insultée par la populace, et mon cocher à eu toutes les peines du monde à me tirer de la bagarre. Et le plus fort, c'est que les mêmes qui criaient : « A bas la reine ! » — quelques-uns du moins — criaient aussi : « Vive le prince ! » comme si vous étiez mon ennemi, et comme si ces deux cris se complétaient l'un par l'autre. Tout cela par votre faute : vous avez eu la faiblesse de tolérer cet immonde journal, qui, en affectant de vous respecter, me couvrait quotidiennement d'injures. On dirait vraiment que vous voulez séparer votre cause de la mienne, et cela, convenez-en, est étrange.

JEAN.

Ce n'est pas moi, madame, qui sépare nos causes, mais c'est peut-être le souvenir de votre passé. Quant au journal dont vous vous plaignez, vous savez que j'en ai fait arrêter le directeur, du jour où il a passé, contre vous, des insinuations à l'insulte déclarée... Et tenez, je serais assez curieux de voir cet homme-là et de l'interroger moi-même. (*Il frappe sur un timbre; un officier paraît. — A l'officier :*) Faites conduire ici Kridlo, le prisonnier d'hier soir. (*Il lui remet un papier sur lequel il a écrit quelques mots. — L'officier sort. — A la reine :*) Pour vous, madame, c'est bien simple, ne sortez plus, puisqu'on ne vous aime pas, et surtout ne sortez plus en voiture dans une ville où l'on commence à manger les chevaux.

LA REINE.

Qu'est-ce que je ferai alors? Pas la plus petite distraction...

JEAN.

Ce n'est pas ici que nous pouvons donner des fêtes.

LA REINE.

Une nourriture ignoble.

JEAN.

La même que celle de vos dévoués sujets.

LA REINE.

Pas d'argent.

JEAN.

Je n'en ai pas de trop pour mes troupes. Et puis, qu'en feriez-vous?

LA REINE.

Ah! si j'avais su!

JEAN.

Qu'attendiez-vous donc en venant me rejoindre? Je vous ai pourtant assez prévenue qu'il ne s'agissait pas d'une partie de plaisir. Vous parlez comme si vous aviez du sang de bourgeois dans les veines. La vie que nous menons, plus d'un roi, parmi nos ancêtres, l'ont connue. Vous n'êtes pas plus pauvre, ni plus mal nourrie que ne fut, au siège de Zellac, notre aïeule la reine Bathilde. Quand on est de notre sang...

LA REINE.

« Notre » aïeule? « notre » sang?...

JEAN, *très froid.*

Eh bien! oui, comment faut-il dire? *(Railleur mais bon enfant.)* Allons, madame, montrez une âme un peu plus vaillante. Au temps où vous étiez la reine d'Alfanie (et je vous jure que vous le redeviendrez par moi), vous n'étiez pas exemplaire, mais vous aviez au moins quelque fantaisie et quelque audace dans vos divertissements. Ne pourriez-vous retrouver dans l'adversité un peu de l'esprit d'aventure qui vous distinguait au temps de votre grandeur?

LA REINE, *radoucie.*

Je le pourrais, si vous m'aidiez... si vous me traitiez en effet comme la reine. Mais vous m'écartez de tout. Il suffit que je vous demande une chose...

JEAN.

Mais non... essayez.

LA REINE.

Eh bien ! voici... C'est pour cette fourniture d'habillement... Je sais qu'elle est sollicitée par des gens très sérieux... oui, j'ai pris mes informations... la maison Dan et Nephtali... Ces gens-là ont toujours été très dévoués à notre cause, et lui ont même fait des sacrifices. Enfin, je crois vous rendre service en vous les recommandant d'une façon très particulière.

JEAN.

Qu'est-ce qu'ils vous donneront pour cela?

LA REINE.

Mais...

JEAN.

Vous voyez bien. Si je n'y veillais, vous passeriez votre temps à faire précisément ce que nous reprochons à nos ennemis. Désirez-vous quelque autre chose?

LA REINE, *démontée, puis se remettant.*

Eh bien ! oui ; ne serait-ce que pour mettre à l'épreuve vos sentiments pour moi. Je vous demande de nommer le lieutenant Dario capitaine.

JEAN.

Oui, madame... quand il le méritera. — Allons, ne soyez pas triste et ne m'en veuillez pas, je vous apprends — respectueusement — vos devoirs de reine, voilà tout. On avait oublié de vous en instruire, ce n'est pas votre faute.

L'OFFICIER D'ORDONNANCE, *entrant.*

L'homme est là, monseigneur.

JEAN.

Faites-le entrer. (*A la reine.*) Voulez-vous le voir, madame?

LA REINE, *vivement.*

Non, non.

JEAN.

Alors, à tout à l'heure.

La reine sort par une porte ; on introduit le journaliste par une autre.

SCÈNE III

JEAN, LE JOURNALISTE.

JEAN, *après l'avoir fait asseoir.*

Je vous ai fait arrêter, monsieur, parce que je le devais. Mais je vous sais honnête homme et n'ai point de haine contre vous. Je serais curieux de savoir le fond de votre pensée et pourquoi vous m'êtes si ardemment ennemi. Vous pouvez parler librement. Qu'avez-vous contre moi? Que me reprochez-vous?

LE JOURNALISTE.

Je ne pensais pas, monseigneur, avoir à vous l'apprendre. Je vous reproche le crime d'insurrection contre le gouvernement légal, et, par suite, contre le peuple même d'Alfanie.

JEAN.

Parlons sérieusement, monsieur. Si vous aviez échoué, vous et les vôtres, il y a quinze ans, c'est vous qui auriez été les insurgés ; et si je réussis, c'est moi qui serai demain le gouvernement légal. Vous savez mieux que moi, pour en avoir joué, que le suffrage universel est la grande duperie des temps modernes. Depuis que l'humanité dure, l'histoire se fait, les révolutions s'accomplissent sans que les neuf dixièmes des hommes y prennent part, le plus souvent sans qu'ils le souhaitent, presque toujours sans qu'ils en

profitent, toujours sans qu'ils le comprennent. La lutte n'est pas entre moi et le peuple ; elle est entre moi et la bande, ou, si vous aimez mieux, le parti qui gouverne. Toute la question est de savoir si ce gouvernement-là fait son devoir. Or, j'affirme qu'il ne le fait pas, et que lorsqu'il dit aimer et servir le peuple, il ment.

LE JOURNALISTE.

Êtes-vous sûr qu'à ce compte aucun de vos ancêtres n'ait jamais menti?

JEAN.

Beaucoup plus rarement, monsieur, car cela leur était plus difficile. Un des grands avantages de la monarchie c'est que l'intérêt personnel du roi s'y confond, sur les points essentiels, avec celui de la communauté. Le roi n'a pas à faire fortune, il n'a pas à conquérir le premier rang. Il peut se dévouer à tous sans arrière-pensée. Il est réellement l'homme de tous. Mais dans votre république, l'intérêt personnel des gouvernants étant toujours distinct de l'intérèt de ceux qu'ils représentent, ou même y étant contraire, le pouvoir devient vite une sorte d'hypocrite brigandage. Le désordre, partout, le vol et la prévarication, la corruption et la peur, la curée des places par une minorité insolente, forte de la sottise et de la lâcheté publiques, le pays mis en coupe réglée par une bande de politiciens et par les comités qui les soutiennent à la fois et les terrorisent ; — au fond tous les avantages publics et la réalité de la puissance aux mains de ce qu'il y a peut-être de moins recommandable dans la nation, voilà ce que nous voyons depuis quinze ans. En somme, beaucoup plus de charges et de misères, pas plus d'égalité en dépit des mots et moins de liberté et de justice que sous la monarchie, beaucoup moins, à coup sûr, que dans les villes que je vous ai arrachées, et où j'ai installé mon gouvernement : car moi, j'aime le peuple.

LE JOURNALISTE.

Vous l'aimez tant que, pour faire son bonheur, vous lui avez déjà tué quelques milliers de ses enfants. Si tout ce sang vous est léger, je n'ai rien à vous dire.

JEAN.

Le bien que j'apporte à douze millions d'hommes n'est pas trop payé de ces morts. Je prends cela sur moi, monsieur.

LE JOURNALISTE.

Vous avez votre foi et nous avons la nôtre. Je vous épargne donc les vieux arguments : l'absurdité du droit divin ou du droit de naissance, l'aventure toujours possible d'un roi imbécile ou scélérat, et le reste. La république, dites-vous, n'assure au peuple ni égalité, ni liberté, ni justice. Qu'importe si elle lui en donne l'illusion et s'il refuse, vous, de vous croire, quand même vous lui en donneriez la réalité? Et vous ne la lui donnerez jamais ; l'ordre monarchique peut dissimuler les plaies, non les guérir. Il se peut que les choses aillent mal ; mais, quand elles iraient plus mal encore, et quand, de tout ce mal sortirait votre victoire, ce ne serait pas pour longtemps. *L'humanité ne sera pas sauvée par quelques-uns, par des chefs qui lui diront : « Je t'apporte et t'impose la vérité », car* ELLE NE LE VEUT PAS. Vous dites aimer le peuple plus que ne font les politiciens qui vivent de lui : soit. Vous prétendez être plus honnête et plus désintéressé qu'ils ne sont : je vous l'accorde. Je vous accorde tout. Cela ne fait rien. Ils peuvent tromper le peuple ; le peuple ne hait pas d'être trompé ; il y a des phrases qu'il veut absolument entendre. D'ailleurs, vous avez ceci contre vous, que vous n'avez pas été choisi par lui, que vous ne tenez pas de lui votre pouvoir. Au moins, les autres, c'est lui qui les a faits, et qui croit les avoir faits librement, et il sent qu'il peut les défaire. Cela l'empêche de souffrir ou de s'apercevoir qu'il souffre. Le peuple vient à nous, parce que, quoi qu'on dise, nous sommes ceux qui lui apportons le plus de rêve. Ce n'est plus vous qui représentez en ce siècle l'éternelle illusion et l'éternelle espérance. Et c'est pourquoi nous ne vous craignons pas.

JEAN.

Oui, je sais, j'ai contre moi, dans beaucoup d'obscurs cerveaux, une brutale chimère de liberté sans sacrifice, de droits sans devoirs, de bas paradis étroitement terrestre : c'est contre elle que je lutte, et je m'en glorifie... Enfin, laissons cela. Pourquoi, dans votre journal, avez-vous insulté la reine?

LE JOURNALISTE.

J'ai dit ce qu'elle a fait jadis. Était-ce l'insulter? Mais j'aurais dû, je l'avoue, après avoir rappelé les particularités de son règne et de sa vie, lui offrir nos félicitations et nos remerciements. Car, ne vous y trompez pas, la reine est notre meilleure alliée. Partout ailleurs que dans cette province attardée, dernier asile de la foi

monarchique, son passé fait horreur. La reine est votre boulet : c'est elle qui vous perdra. J'ai tort de vous le dire, car c'est rendre service à un ennemi que de lui révéler les causes de sa faiblesse; mais j'ai voulu répondre à votre franchise par une franchise égale.

JEAN.

Le prince vous en sait bon gré, sinon le fils Je ne puis, monsieur, vous le comprendrez vous-même, vous remettre en liberté : mais on vous traitera bien. Si j'échoue, votre prison vous sera un titre auprès des vôtres.

LE JOURNALISTE.

J'y compte bien !

JEAN.

(Il frappe sur un timbre, l'officier paraît.) Qu'on remmène monsieur.

SCÈNE IV

JEAN, *seul.*

JEAN.

Ah ! mais elle m'ennuie, ma gueuse de mère, elle m'ennuie. Cet homme a raison. Je me demande si elle ne m'ôte pas plus qu'elle ne m'apporte, et si je n'aurais pas fait mieux de me passer d'elle.

L'OFFICIER, *annonçant.*

Sa Majesté la reine.

SCÈNE V

JEAN, LA REINE.

Eh bien ! J'espère que vous allez me fusiller cet homme-là.

JEAN.

Comme vous y allez ! J'ai fait, madame, ce que je devais pour notre dignité commune. Le malheur, c'est que je n'ai pu dire à ce

journaliste qu'il en avait menti. Voilà une sotte affaire, madame, et vous avez vraiment un passé trop chargé.

LA REINE.

Un fils me parler ainsi !

JEAN.

A la bonne heure, vous avez bien dit cela !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DARIO.

DARIO.

Monseigneur...

JEAN.

A-t-on des nouvelles de Mircousch?

DARIO.

Non, monseigneur, mais un parlementaire s'est présenté aux avant-postes. Il a une communication à faire à Votre Altesse Royale de la part du général en chef de l'armée républicaine.

JEAN.

Il est là?

DARIO.

Oui, monseigneur.

JEAN.

J'y vais. (*A lui-même.*) Ceci est assez inattendu.

SCÈNE VII

LA REINE, DARIO.

LA REINE, *appelant à mi-voix Dario qui est resté en arrière du prince.*

Dario ! (*Dario ferme la porte du fond.*)

La reine va s'assurer qu'il n'y a personne derrière les autres portes. Dario lui fait signe d'être prudente, mais elle se jette sur lui, et, visiblement par devoir, il la serre dans ses bras. Le couvrant de baisers :) Dario ! mon Dario !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

(*Il rentre à l'improviste et les voit dans les bras l'un de l'autre. Ils se séparent pendant qu'il ferme la porte du fond.*) Lieutenant Dario, Sa Majesté la reine me demandait tout à l'heure de l'avancement pour vous. Il faut le mériter, mon ami. Vous prendrez dès ce soir le service du lieutenant Starck au bastion Nord-Est. C'est un poste de confiance, donc périlleux. Votre compagnie sera probablement une des premières engagées dans la prochaine affaire. Ne me remerciez pas.

DARIO.

Bien, monseigneur. (*A part.*) Ma foi, j'aime autant.

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE IX

JEAN, LA REINE.

LA REINE.

(*Jean la regarde longuement.*) — (*Un silence.*) Eh bien ! après ! (*En larmes.*) Est-ce une raison pour me le faire tuer !

JEAN.

Il dépend de vous de le sauver, madame.

LA REINE.

Comment cela?

JEAN.

Vous voulez que je vous rende votre ami! que je vous laisse tranquille? Que je cesse de me mêler de vos petites affaires? Cela n'est point impossible si vous savez me comprendre.

LA REINE.

Voyons.

JEAN.

Vous êtes excessivement impopulaire, madame, et dans l'armée et dans la ville et dans tout le royaume. Les places dont nous avons pu nous emparer jusqu'ici n'ont eu, visiblement, aucun plaisir à être occupées en votre nom. Pressentez-vous où je veux en venir?

LA REINE.

Non.

JEAN.

C'est pourtant bien simple. Votre impopularité est un des principaux obstacles au soulèvement du reste de l'Alfanie. Eh bien! abdiquez en ma faveur; déclarez que vous résignez le pouvoir aux mains de votre fils, et cet obstacle disparaît... Ne vous récriez pas et écoutez-moi jusqu'au bout... Ce que je vous demande là n'est pas extravagant. Cela s'est fait maintes fois dans les maisons royales et jusque dans notre famille, quand l'intérêt dynastique l'exigeait et que c'était le seul moyen de conjurer une révolution imminente, ou de faciliter une restauration. J'y gagnerai beaucoup, je l'avoue, mais vous n'avez rien à y perdre. Vous n'aurez sacrifié qu'un vain titre : mais ce à quoi vous tenez le plus, honneurs, argent, plaisirs, liberté d'aimer les beaux militaires, tout cela, madame, vous l'aurez. Je ne vous fais pas tort au contraire, puisque vous serez par moi, très effectivement, la reine douairière, et que, sans moi, sous seriez encore à Vienne, à vous débattre contre vos créanciers... Allons, madame, un bon mouvement!

LA REINE.

Vous en avez de fortes, mon cher. Non là, vrai, c'est admirable. Savez-vous pourquoi Christian Ier a fondé Marbourg, pourquoi Conrad II a guerroyé soixante ans contre les Infidèles? pourquoi Hermann III?...

JEAN, *continuant.*

Et cætera, et cætera? « Pour que la couronne d'Alfanie, forgée par dix siècles de gloire et quarante générations de héros, coiffât un beau jour la tête insolente d'un aventurier, d'un vagabond, d'un enfant trouvé, d'un gueux qui n'a rien à lui, pas même son nom. » C'est bien cela, n'est-ce pas?

LA REINE.

Parfaitement. Et quand je songe que je n'aurais qu'un mot à dire pour faire rentrer ce misérable dans son néant... Si je le disais, enfin, ce mot?

JEAN.

On ne vous croirait pas : ou, si l'on vous croyait, à quoi cela vous servirait-il et que deviendriez-vous? Mon idée vous a surprise : vous n'étiez pas prête à l'accueillir. Mais vous réfléchirez, et nous en reparlerons.

LA REINE.

Vous êtes fou, il faut que vous soyez fou. Évidemment la détresse où nous sommes réduits, par votre incapacité, par votre présomption, par votre sottise, vous a troublé la cervelle... Ah ! je pourrais vous la donner, ma couronne. Elle ne vaut pas cher, grâce à vous, et vous ne la garderiez pas longtemps. Car vous êtes perdu, et vous le savez bien. Et après tout, cela me console un peu...

JEAN.

Perdu?... Écoutez. (*On entend dehors des cris « Mircousch !... Vive le prince Renaud ! »*)

SCÈNE X

Les Mêmes, MIRCOUSCH, LE DUC, BÉATRICE.

BÉATRICE.

C'est lui, monseigneur ! c'est lui ! En mauvais état, mais ça lui est bien égal. Il a rempli sa mission et vous rapporte une lettre du général Melchers. Ah ! le brave homme !

JEAN, *à la reine.*

Vous voyez, madame !

MIRCOUSCH.

Voici la lettre, monseigneur.

JEAN, *après avoir lu.*

Tout est au mieux. Mais comment as-tu fait?

MIRCOUSCH.

Monseigneur, j'ai eu de la chance.

JEAN.

Raconte.

MIRCOUSCH.

Monseigneur, je suis capable de rester immobile dix heures dans un fossé, dans un puits, dans la boue, dans les épines, n'importe où : affaire d'habitude. Mais, voyez-vous, tout est là. Donc, le premier jour, j'ai attendu, je ne sais combien d'heures, tapi dans un buisson, collé par terre... Vers le soir, un éclaireur a passé près de moi. J'ai sauté derrière lui, en croupe, et lui ai planté mon couteau entre les épaules. J'ai mis son dolman et son casque ; j'ai piqué à coups de couteau les flancs de la bête, pas trop profond ; et c'est comme ça que, vers la nuit tombante, à l'heure de la soupe, j'ai traversé les lignes au galop enragé du cheval en criant : « Arrêtez-le », pendant que je continuais à le piquer... Aux avant-postes, une sentinelle a tiré et m'a blessé à l'épaule... Une égratignure... Cinq cents pas

plus loin, le cheval tombait mort. Mais j'étais sauvé... Le lendemain matin, j'étais à Lissa et j'ai fait ma commission. Le général m'a très bien reçu. On m'a pansé ma blessure et j'ai mangé tout mon content. Ah ! on n'est pas rationné, à Lissa ! Pour revenir, j'ai passé une première journée au fond d'un puits, parce qu'il y avait dans tout le pays des soldats républicains envoyés en réquisition... Alors, je me suis procuré les habits d'un paysan... sans lui faire grand mal, mais tout de même en lui faisant un peu peur... et après, je l'ai enfermé dans sa cave... Il doit y être encore. J'ai reçu les réquisitionnaires à sa place, et je leur ai livré une voiture de blé. Tenez, j'ai le reçu, — et ils m'ont pris pour conduire la voiture... C'était pour le ravitaillement des avant-postes, heureusement. La nuit venue, je n'ai eu qu'à poignarder une sentinelle. Seulement, elle a crié, on m'a tiré des coups de fusil, et j'ai été touché à la jambe. Ça m'a un peu retardé. Mais, n'est-ce pas, le reste était facile... Quand je vous disais que j'ai eu de la chance.

BÉATRICE.

Bravo, Mircousch !

LA REINE, *retournée.*

Oui, oui, bravo !

JEAN.

Mircousch, je te remercie et je suis content de te revoir. Le général Melchers va exécuter mes ordres, et dans trois jours, nous tenterons la sortie... A moins que... Car moi aussi j'ai quelque chose à vous apprendre. Un parlementaire est venu me proposer, de la part du général en chef de l'armée républicaine, une suspension d'armes de douze heures. Je dois me rencontrer, hors des remparts, dans une maison que l'on m'indique, avec un délégué du gouvernement d'Alfanie. J'en conclus que nos affaires en vont beaucoup mieux que je n'étais en droit de le croire.

LA REINE.

Mon fils, vous plaît-il que nous oubliions nos ressentiments?

JEAN.

Certes ! (*Il lui baise les mains.*)

LE DUC.

A la bonne heure !

JEAN.

Tu as bien mérité de Sa Majesté et de moi, Mircousch. Je te porte à l'ordre du jour de l'armée et je te rends tes galons, en attendant mieux.

BÉATRICE.

Mes compliments, Mircousch.

MIRCOUSCH.

Madame... Monseigneur... je... Vive le prince Renaud !

JEAN, *à part.*

Les coups qu'il a reçus lui ont fait une foi. (*Mircousch chancelle.*) Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est vrai, il doit avoir besoin de repos... Appuie-toi sur moi, vieux compagnon.

(*Il sort avec Mircousch et la reine.*)

SCÈNE XI

LE DUC, BÉATRICE, L'OFFICIER D'ORDONNANCE.

L'OFFICIER, *à Béatrice.*

Une lettre pour Votre Altesse, madame. Une femme vêtue en Bohémienne l'a jetée à un soldat des avant-postes. Le soldat n'a pu s'emparer de la femme. Je ne sais rien de plus.

(*Il sort*).

BÉATRICE, *tendant la lettre au duc.*

Lisez.

LE DUC, *lisant.*

« Madame, la malheureuse à qui vous avez sauvé la vie à Lissa, et qui vous en garde une éternelle reconnaissance, vous supplie de vous trouver demain, un peu avant l'entrevue du prince et du délégué de la République, aux alentours de la maison où ils doivent se rencontrer. N'en parlez pas au prince. Vous n'aurez pas à vous en repentir. » Eh bien ?

BÉATRICE.

Eh bien, j'irai.

SIXIÈME TABLEAU

Une maison isolée dans la campagne. L'intérieur de cette maison, divisée en deux par une cloison percée d'une porte, est visible au spectateur. Un sentier abrupt serpente et disparaît au dernier plan, derrière des broussailles. Au premier plan, à droite, des rochers et quelques arbres ne permettent à ceux qui descendent le sentier de voir la maison qu'en arrivant tout près d'elle. — A l'horizon, les murs d'une ville.

SCÈNE PREMIÈRE

MARROCA, WETZEL.

WETZEL, *à quelqu'un dans la coulisse, à gauche.*

Vous m'attendez ici, capitaine. (*A Marroca, qui descend à droite, par le sentier.*) Les hommes sont là?

MARROCA.

Depuis longtemps... là-haut... derrière ces broussailles.

WETZEL.

Ils le connaissent?

MARROCA.

Ils le reconnaîtront à son manteau.

WETZEL.

Ils savent qu'ils ne doivent tirer que lorsqu'il sortira de la maison?

MARROCA.

Oui... Du reste, c'est de ce côté qu'il viendra. (*Elle montre la gauche.*) Il est allé veiller à l'enterrement de ses morts... Et vous, vous êtes sûr qu'il acceptera?

WETZEL.

Très sûr.

MARROCA.

C'est que ce n'est pas un homme ordinaire. Il y a des choses, je crois, qu'il préfère à l'argent.

WETZEL.

On y mettra le prix.

MARROCA.

Songez-y bien : il faut que, lorsqu'il sortira, il ait sur lui la preuve de sa honte, que ses partisans la découvrent en même temps que son cadavre, et qu'ainsi nous puissions dire que c'est eux qui l'ont assassiné... Nous sommes d'accord?

WETZEL.

Absolument. (*Il entre dans la maison, chambre de droite, par une porte de côté. — Marroca, restée seule dehors, regarde de tous côtés avec inquiétude. Au bout de quelques instants. Béatrice débouche de derrière les buissons du premier plan.*)

SCÈNE II

MARROCA, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Me voici. Que me voulez-vous?

MARROCA.

Ah ! c'est bien d'être venue. Mais allez, vous ne vous en repentirez pas. Je vais, d'un coup, vous payer ma dette. Car, par moi, vous allez connaître celui que vous aimez. Cet homme mystérieux, votre fiancé, votre maître, — aventurier ou prince, qu'importe? — voulez-vous voir son âme à nu? Il doit se rencontrer ici, tout à l'heure, avec l'envoyé de la République : voulez-vous, sans être vue, assister à cet entretien?

BÉATRICE.

C'est là ce que vous aviez à me dire? J'ai foi en lui, et ne suis pas une espionne. Adieu.

MARROCA, *la retenant.*

Si vous vous trompez sur son compte, comme je le crois, vous avez une occasion unique de le savoir. Mais s'il est tel que vous vous le figurez, que risquez-vous? Vous admirerez une fois de plus la beauté de son âme. Cela n'est-il pas tentant? Toujours on dérobe une partie de soi aux yeux à qui on veut plaire. C'est si rare de connaître avec certitude ce que sont ceux que nous aimons, quand nous ne sommes pas là ! Jamais amoureuse n'a refusé l'aventure que je vous propose... Ah ! vous voyez bien que vous hésitez !

(*Béatrice veut s'en aller. — Marroca lui barre le chemin.*)

BÉATRICE.

Laissez-moi partir.

MARROCA, *elle regarde depuis quelques instants vers la porte.*

Trop tard : car voici le prince. (*A part, surprise.*) Avec Mircousch.

BÉATRICE, *effarée.*

Lui? Mais il ne faut pas, il ne faut pas qu'il me voie ici. Que penserait-il de moi?

MARROCA.

Alors suivez-moi, madame. (*Elle l'entraîne derrière la maison.*)

BÉATRICE.

Hélas ! pourquoi suis-je venue?

MARROCA.

Vous êtes venue chercher de nouvelles raisons de l'adorer. Quel mal y a-t-il à cela?

BÉATRICE.

Allons, c'est Dieu qui l'a voulu.

MARROCA.

Évidemment.

(*Elles disparaissent un moment, puis, par une petite porte du fond, on les voit entrer dans la pièce de gauche, où elles demeurent pendant les deux scènes suivantes.*)

SCÈNE III

JEAN, MIRCOUSCH.

MIRCOUSCH

(Tous deux traversent la scène, venant de la gauche.) A votre place, monseigneur, je me méfierais.

JEAN.

Et mon étoile, Mircousch? Reste ici. *(Il lui indique l'extrémité de la scène, à droite, puis entre dans la maison par la même porte que, tout à l'heure, Wetzel.)*

SCÈNE IV

JEAN ET WERTZEL, *dans la pièce de droite* ; BÉATRICE ET MARROCA, *dans la pièce de gauche, qui est une sorte d'étable en appentis* ; MIRCOUSCH, *dehors.*

JEAN.

Le baron Wetzel? *(Il ôte son manteau et le jette sur une chaise.)*

WETZEL.

Oui, monseigneur. Voici les papiers qui établissent mes pleins pouvoirs.

JEAN, *après avoir regardé les papiers.*

Parlez, monsieur.

WETZEL.

Monseigneur, jouons cartes sur table. Votre entreprise a eu de beaux commencements. La République a commis la faute (je suis franc) de ne pas la prendre d'abord au sérieux, et vous avez très habilement exploité, dans celles de nos provinces où vivent encore des restes d'esprit monarchique, les mécontentements que ne manque

pas de susciter tout gouvernement quel qu'il soit. Mais la République s'est ressaisie. Le mouvement insurrectionnel a cessé de s'étendre. Huit ou dix mille aventuriers d'une part ; de l'autre, l'armée régulière d'un État de douze millions d'hommes : le résultat ne saurait être douteux et n'est plus qu'une affaire de temps.

JEAN.

Peut-être.

WETZEL.

Vous êtes bloqué dans Krasna. Vous n'avez plus de vivres que pour deux ou trois semaines... Toutefois, il est possible (je vous fais la partie belle), que, par un coup de désespoir, vous réussissiez à traverser nos lignes et à rejoindre Lissa. Dans ce cas, la pacification complète du pays serait sans doute assez longue. Vous pouvez, dans ce pays de montagnes, nous faire quelques mois encore une guerre de partisans...

JEAN.

Au fait, monsieur.

WETZEL.

Voici. Cette prolongation de la lutte coûterait encore la vie à quelques milliers d'hommes et beaucoup d'argent à la République. Or, puisque le résultat final est assuré, mon gouvernement s'est demandé s'il n'y aurait pas moyen d'épargner ce sang et de limiter cette dépense, tout en vous accordant, à vous, des satisfactions proportionnées à la force réelle que vous représentez et au dommage que vous pourriez encore causer à la République avant d'être écrasé par elle.

JEAN.

Question d'économie et question d'humanité.

WETZEL.

C'est bien cela.

JEAN.

Ajoutez qu'en m'achetant vous ruinez mon parti mieux qu'en me battant.

WETZEL.

Vous m'avez parfaitement compris. Mais je sens quelque ironie dans vos paroles et, avant de continuer, je voudrais savoir si cette

ironie présage un refus ou si elle n'est qu'un artifice adroit pour traiter une question un peu délicate.

JEAN.

Je ne le sais pas encore bien moi-même, monsieur. Cela dépend de ce que vous allez me dire.

WETZEL.

Permettez-moi donc de profiter de cette incertitude pour formuler les termes d'un accord que je souhaite vivement... Si la ville de Krasna se rendait immédiatement, et si le prince prétendant reconnaissait la République, mon gouvernement estime que cinq millions... Qu'en pensez-vous, monseigneur?

(*Un silence.*)

JEAN.

Cinq millions... oui, c'est quelque chose... Ce serait suffisant peut-être pour quelque chef de bandes capable seulement de vous importuner par une guerre de petits brigandages et de petites surprises. Mais un homme qui tient quarante lieues de pays, de Kesmark à Cattaro, vaut un peu mieux que cela, j'imagine!

WETZEL.

Mettons donc six millions?

JEAN.

Pour le capitaine de condottieri, soit. Mais que donnez-vous à celui qui, non content de conquérir, a su gouverner, et qui, dans toutes les villes dont il a pris possession, a su établir un régime si paternel et si sage que les habitants préfèrent sa guerre à votre paix?

WETZEL.

Il me semble que huit millions...

JEAN.

Et qu'ajouterez-vous pour le chef d'armée qui, ayant occupé la capitale d'une de vos provinces et l'une des places les plus fortes du royaume, y peut tenir, de votre propre aveu, trois semaines, peut-être un mois, — un mois pendant lequel il continuera de coûter à la République plus d'un demi-million par jour?

WETZEL.

Dix millions... est-ce entendu ?

JEAN.

Dix millions au prince héritier de Marbourg? Dix millions pour la joie de déshonorer en lui toute sa race, et de voir s'éteindre quarante générations de rois dans une honte plus rassurante pour vous que ne serait ma mort même? Allons, monsieur, cela vaut bien le double, convenez-en !

WETZEL.

On ne peut rien vous refuser, monseigneur.

JEAN.

Vous êtes enfin raisonnable.

BÉATRICE, *dans l'appentis.*

Oh !

WETZEL.

Voilà un blanc-seing du ministre des finances. J'écris : Payable au prince Renaud de Marbourg... en mains propres... le vingt juillet, c'est-à-dire dans huit jours?

JEAN.

Je n'y vois pas d'objection.

WETZEL.

A quelle banque?

JEAN.

Mettez la maison Stahéli, à Vienne

WETZEL.

Soit. (*Tout en écrivant.*) En retour, vous nous signerez une renonciation publique à vos prétentions au trône d'Alfanie. Et vous nous livrerez Krasna, ou, s'il vous est trop difficile de faire comprendre à vos partisans la nécessité d'une capitulation immédiate, vous nous procurerez les moyens de nous rendre maîtres de la ville sans effusion de sang, j'entends du sang des nôtres.

JEAN.

Il y à Krasna un parti républicain très agissant. Il suffira de ne plus le surveiller, puis de négliger la garde d'un bastion... Mais voulez-vous me donner cette traite?

WETZEL.

Volontiers, puisqu'elle ne peut vous servir que lorsque vous aurez fait ce que nous attendons de vous. (*Il la lui remet.*)

JEAN, *examinant le papier.*

Vingt millions... oui... c'est bien cela... Vingt millions... ce n'est pas la fortune, mais c'est une assez honorable aisance ; et ce n'est pas trop maladroit, au temps où nous sommes, d'avoir su tirer vingt millions d'une marchandise aussi décriée qu'un titre de prince... Je suis charmé d'être estimé vingt millions par des hommes intelligents, et qui connaissent le prix de l'argent, puisque l'argent est le seul roi dans vos démocraties... Et maintenant que je sais ce que je vaux... reprenez votre papier, monsieur, et reportez-le aux misérables qui vous ont envoyé. (*Il déchire le papier et en jette les morceaux à la figure de Wetzel.*)

BÉATRICE, *dans l'appentis.*

Oh ! madame, laissez-moi partir et qu'il ne sache jamais que j'étais là !

MARROCA, *sombre.*

Venez.

(*Toutes deux sortent par la petite porte du fond.*)

JEAN, *à Wetzel.*

Je crois, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

WETZEL.

En effet. (*Il sort de la maison par la porte de droite, tourne à gauche, et disparaît derrière la maison. Marroca rentre dans l'appentis, puis ouvre la porte qui communique avec la chambre où est Jean.*)

SCÈNE V

JEAN ET MARROCA, *dans la chambre*, MIRCOUSCH, *dehors.*

JEAN.

C'est encore vous?

MARROCA, *s'agenouillant.*

Jean, tu m'as vaincu. Tu es plus fort que moi, tu l'avais bien dit... Tu as bien fait de me sacrifier, là-bas, à ta destinée... Je t'ai entendu tout à l'heure : tu es grand... Épouse la princesse de Meyrias ; je ne la hais plus. Et d'ailleurs je suis devenue indigne de toi. Si tu veux, je confesserai publiquement que j'ai menti... Je ne te demande que de me laisser vivre près de toi, dans un coin. Je suis ta chose ; ta conscience est la mienne ; dispose de moi. Dis que tu me pardonnes.

JEAN.

Vous me parlez toujours comme si j'étais Jean Rock. Je trouve cet entêtement... singulier. Mais je crois à votre repentir.

MARROCA.

Tu as raison, Jean, de ne pas te trahir, même devant moi, toute seule. Je te comprends... je ne te demande pas d'être pour moi, ne fût-ce qu'une seconde et par l'aveu d'un regard, ce Jean Rock qui m'a aimée autrefois. Et pourtant cet aveu me serait une si grande joie, et ton secret serait si bien gardé !... Non? rien dans tes yeux?... Eh bien, j'accepte ce reniement, je ne m'en plaindrai plus. Quelle preuve plus forte veux-tu de mon obéissance?... Je te dirai, sur l'armée républicaine, des détails que je sais et qui te seront utiles ; ainsi mon infamie t'aura servi à quelque chose... Enfin, voulez-vous m'emmener avec vous, monseigneur?

JEAN.

Soit.

(*Elle lui baise la main. Jean se dirige vers la porte.*)

MARROCA, *se ressouvenant tout à coup.*

Non ! non ! Ne sors pas !... Ah ! mon Dieu, j'avais oublié !

JEAN.

Quoi donc?

MARROCA.

Rien, rien... Mais écoute : attends ici une minute, rien qu'une minute. Je vais prévenir Mircousch ; je sais qu'il n'est pas loin ; et, si tu l'as amené, c'est donc que tu peux maintenant compter sur lui... Attends, pour sortir, qu'il soit là... Oh ! tu n'as rien à craindre... Ne m'interroge pas : mais je sais ou je devine bien des choses, puisque je suis une espionne... Ne sors pas, je t'en supplie... Voyons, tu sais bien que je suis à toi, à toi tout entière, et qu'il ne faut pas avoir peur de moi.

JEAN.

Je n'ai pas peur de grand'chose. Si c'est une nouvelle trahison, je le saurai tout à l'heure... Je tente l'épreuve...

MARROCA.

Oh ! merci, monseigneur. (*Elle prend le manteau de Jean sans qu'il s'en aperçoive, sort de la maison et se précipite vers Mircousch. Appelant :*) Mircousch ! (*Mircousch s'approche d'elle. Jean est resté dans la maison.*) Oui, c'est moi. Tu t'étonneras plus tard. J'ai fait comme toi, j'ai eu honte, et je me suis redonnée à lui... Il est en danger ; tu peux le sauver ; le veux-tu?

MIRCOUSCH.

Si je le veux !

MARROCA.

Des hommes embusqués l'attendent... pour tirer sur lui, au moment où il passera... là-bas... Comprends-tu?... Passe à sa place ! (*Elle lui jette le manteau de Jean sur les épaules, de manière à lui cacher la moitié du visage.*)

MIRCOUSCH.

Mais...

MARROCA.

Tu hésites?... Va, il le faut... D'ailleurs, tu as des chances d'échapper... Si je pouvais, moi !... Mais va donc !... tu te souviens de Lissa?... Ah ! comme je t'aimerai encore !... Allons, va !

MIRCOUSCH, *après quelque hésitation, avec un mouvement d'épaules*

Il vaut bien cela... Marchons ! (*Il tourne derrière les rochers et les buissons du premier plan et commence à gravir le sentier. Au bout d'une quinzaine de pas, il est frappé de trois balles et tombe.*)

JEAN, *au bruit des coups de fusil, sort de la maison, accourt et se penchant sur Mircousch mort.*

Mircousch !

MARROCA.

Oui, mort pour toi. Me crois-tu maintenant?

JEAN, *douloureusement.*

Pauvre diable !

SEPTIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, DEUXIÈME SOLDAT.

(*La reine est assise à une table chargée de vaisselle d'argent. — Le soldat, vieux, vêtu comme un bandit, enlève un plat. — Coup de canon au lointain. Un silence.*)

LA REINE.

C'est tout le déjeuner?

LE SOLDAT.

Oui, Majesté. Le prince a dit de ménager les conserves.
(*Coup de canon.*)

LA REINE, *tressautant.*

Oh !

LE SOLDAT.

C'est l'ennemi qui s'amuse. Les troupes viennent de rentrer.

LA REINE.

Battues?

LE SOLDAT.

Il n'y en avait pas beaucoup d'engagées cette fois.
(*Coup de canon.*)

LA REINE.

Dis-moi, la compagnie du lieutenant Dario était-elle de l'affaire?

LE SOLDAT.

Je ne sais pas, Majesté.

(*Un silence.*)

LA REINE.

Cela va mal.

LE SOLDAT.

Oui, Majesté.

LA REINE.

Et ce sera bientôt la fin.

(*Coup de canon.*)

LE SOLDAT.

On dit que la ville peut tenir encore quinze jours.

LA REINE.

Et après?

LE SOLDAT

Après... On peut toujours mourir.

LA REINE.

Évidemment.

(*Bruit et murmures au dehors.*)

LA REINE.

Qu'est-ce que c'est?

LE SOLDAT, *regardant par une fenêtre.*

C'est le prince qui rentre, Majesté.

LA REINE.

Laisse-moi. (*Le soldat sort. — Coup de canon. — Seule.*) Très gai, vraiment... Oh ! mais, j'en ai assez, moi, j'en ai assez !...

SCÈNE II

LA REINE, JEAN.

LA REINE.

Encore battu?

JEAN.

Repoussé... avec des pertes légères... mais c'était prévu. J'ai voulu inquiéter l'ennemi sur un point, afin de l'attaquer plus sûrement demain, du côté où j'espère opérer une jonction avec le général Melchers. Rien n'est donc perdu, madame.

LA REINE, *insistant méchamment sur le mot « battu »*.

Et si vous êtes encore battu, ce qui est probable?

JEAN.

Si je suis encore battu, j'attendrai que nous n'ayons plus une bouchée de pain ; puis je rendrai la ville, — à moins que je ne la fasse sauter.

LA REINE.

Alors ce n'était vraiment pas la peine de refuser les millions de la République. L'offre était inespérée — et fort acceptable. Vous aviez moins de scrupules le jour où vous êtes venu me trouver à Vienne. Il faudrait pourtant opter, et avoir plus de génie ou moins de délicatesse. Ces millions, d'ailleurs, on ne vous les aurait jamais offerts si on ne vous avait cru, grâce à moi, le prince légitime. Ils étaient donc à moi, et vous me les avez volés. Cela me dégage, je pense. Faites sauter la ville si cela vous plaît : je serai loin à ce moment-là.

JEAN.

Cela signifie?

LA REINE.

Quand j'ai accepté vos propositions, mon cher, il était sous-entendu que vous réussiriez. Vous n'avez pas su : tant pis pour vous ! N'ayant plus rien à attendre, je n'ai plus rien à ménager. Je romps notre

pacte et je fais, moi la reine, ma soumission personnelle au gouvernement d'Alfanie. Je ne risque rien, n'étant qu'une faible femme... Bref, je m'en vais tranquillement d'ici, c'est clair.

JEAN, *menaçant.*

Essayez donc !

LA REINE, *balbutiant.*

Vous... vous...

JEAN.

Parfaitement !

LA REINE.

Mais c'est abominable ! Mais vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnière ! C'est tout de même un peu fort que, n'étant rien que par ma volonté, la puissance que vous tenez de moi ne vous ait jamais servi qu'à me maltraiter !... (*Elle s'assied désespérée.*) Et personne pour me défendre, ni même pour me plaindre !... Je n'avais qu'un ami... Vous me l'avez enlevé... Dario, mon pauvre petit Dario !... (*Se redressant.*) Qu'avez-vous fait de lui ?

JEAN.

Le lieutenant Dario, madame, a été tué hier, après s'être battu en brave.

LA REINE.

Assassin ! Assassin !... Ah ! c'est comme cela ! Eh bien, non seulement je m'en irai, mais je dirai tout... oui, tout ! Je dirai qui vous êtes, et que j'ai menti, et que j'ai été lâche, et que j'ai été infâme, cela m'est égal ! Et c'est une confession que le gouvernement républicain me payera cher.

JEAN.

On ne vous aurait pas cru il y a trois jours : on vous croira encore moins aujourd'hui. Car, de ceux qui savaient qui je suis, l'un, Mircousch, est mort pour moi, l'autre, Marroca, est prête au même sacrifice, et s'est faite, en attendant, la servante de ma fiancée.

LA REINE.

On ne me croira pas? Vous verrez si on ne me croit pas ! La honte même de mon aveu en garantira la sincérité. Et qu'est-ce

que cela me fait de confesser ma lâcheté pourvu que je te perde? J'irai, je crierai à toute l'armée qui tu es, voleur, faussaire, assassin de mon fils, assassin de Mircousch, assassin de Dario, et de tous ceux qui sont morts pour soutenir ton imposture !

(Entrent Béatrice et Marroca, attirées par ses cris.)

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉATRICE, MARROCA.

BÉATRICE.

Qu'y a-t-il?

LA REINE.

Ah ! vous arrivez bien ! Il y a ceci : cet homme n'est pas le prince Renaud ! cet homme n'est pas mon fils ! Il s'appelle Jean Rock, et je vous le dénonce à tous !... J'ai parlé autrement, c'est vrai : criblée de dettes, mon fils mort là-bas, ma race éteinte, j'ai accueilli le secours intéressé de cet homme, je suis entrée dans son mensonge ; j'ai voulu me servir de lui comme d'une arme contre mes ennemis. L'arme brisée, je la rejette... Je jure par Dieu et par la Vierge ; je jure par mon fils mort, que je dis à présent la vérité. Et maintenant, débrouillez-vous ! (*Elle sort comme une furie.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LA REINE.

MARROCA, *à Béatrice.*

Et moi, madame, je jure que Jean Rock est mort et que le prince est le prince Renaud. Mon serment vaut mieux que celui de la reine, car le sien est celui de la haine et le mien est celui du repentir.

JEAN.

Merci, Marroca. Mais laisse-nous.

(*Marroca sort.*)

SCÈNE V

JEAN, BÉATRICE.

(*Un long silence.*)

BÉATRICE.

La reine a dit vrai?

JEAN.

Oui.

BÉATRICE.

Vous n'êtes pas le prince Renaud?... Comment cela est-il possible? Et quelle étrange substitution s'était donc opérée à mon insu dans mes souvenirs d'enfant?... Ainsi, vous m'avez trompée! Quand, la mémoire pleine de son image chère — et lointaine — je croyais venir à lui... Ce n'était pas lui! Et vous avez froidement exploité la triste illusion de mes yeux, et vous lui avez dérobé le don que je lui faisais de mon cœur...

JEAN.

Je n'y ai pas eu beaucoup de peine, souvenez-vous, Béatrice. De vous-même vous m'avez nommé du nom de celui que vous aimiez de si loin.

BÉATRICE.

Un crime facile n'en est pas moins un crime; au contraire... Ah! malheureux! malheureux! pourquoi avez-vous fait cela?

JEAN.

Pour sortir d'une vie médiocre; pour jouer un rôle utile et bienfaisant aux hommes; que sais-je? pour l'orgueil même de tenter une entreprise inouïe. J'ai le droit d'être jugé, non sur un détail, mais sur l'ensemble de mes actes. M'avez-vous jamais vu manquer de courage et de générosité? Et, sauf l'artifice hardi sans lequel je n'étais rien, m'avez-vous vu manquer de loyauté et de franchise? N'ai-je pas tout sacrifié à la cause que j'avais faite mienne? Et ne me suis-je pas mis tout entier dans mon rôle, cœur, pensée et sang?

BÉATRICE.

Mais c'était un rôle ; et depuis des mois, chaque jour, à chaque minute, vous mentiez. Et je sens une douleur que je ne puis dire à songer que ces actions que j'admirais n'étaient que les gestes d'un tragédien, et que leur beauté apparente était corrompue et avilie par le mensonge qui était en elles.

JEAN.

Pourquoi? si ces actions étaient bonnes en elles-mêmes? si elles étaient efficaces? si elles propageaient chez les autres de beaux et virils sentiments? et si, ce que je prétendais être, j'étais digne de l'être en effet?

BÉATRICE.

Vous mentiez... et l'on dirait, hélas! que vous ne sentez même plus ce que ce mot-là signifie de honteux.

JEAN.

Je le sens si bien que mon mensonge initial m'a rendu d'autant plus scrupuleux sur tout le reste. A cause de lui, et pour n'avoir dans ma vie qu'un seul acte douteux, je me suis donné des vertus que je n'aurais sans doute jamais eues sans lui... Cela ne peut-il m'absoudre?

BÉATRICE.

Vous mentiez, et à ce mensonge, vous avez sacrifié des vies humaines.

JEAN.

Ce n'est pas à mon mensonge que je les ai sacrifiées, mais à l'idée que je défendais. Ceux de ces pauvres gens qui n'étaient, avant moi, que des vagabonds ou des coupe-jarrets, était-ce leur faire tort que d'employer au service d'une noble cause la violence de leurs instincts? Et quant aux autres, aux purs, aux croyants, était-ce les tromper que de leur rendre possible l'entreprise généreuse qu'ils rêvaient, et de leur fournir une raison de vivre et de mourir héroïquement?

BÉATRICE.

Vous mentiez!

JEAN.

Soit, mais avec plus de chances de mourir que de régner. Et peut-on dire enfin que j'aie menti?... Tenez, une chose que je n'ai pas racontée même à la reine, car elle ne l'aurait pas crue, — c'est que j'avais pour moi, dans cette aventure, l'assentiment de celui dont je prenais la place. Oui, le prince Renaud, avant d'expirer, m'a passé au doigt son anneau royal ; et sa dernière parole a été : « Fais ce que tu voudras. » Déjà il avait eu l'idée de cette substitution, et s'y était complu en passant, car c'était un philosophe un peu amer. Cela paraît fou, et cela est vrai pourtant, et je vous le dis, tout en sachant bien que vous ne le croirez pas.

BÉATRICE.

Oh ! je vous crois. Il suit de là que vous avez eu un complice, voilà tout.

JEAN.

J'en ai eu deux.

BÉATRICE.

Et quel est l'autre?

JEAN.

Mais... la reine.

BÉATRICE, *elle tombe assise.*

C'est vrai.

(*Un silence.*)

JEAN.

Vous ne m'aimez plus, Béatrice?

BÉATRICE.

Non, puisque ce n'était pas vous que j'aimais.

JEAN.

Vous me haïssez?

BÉATRICE.

Non ; pas même.

JEAN.

Alors?

BÉATRICE,

Ma vie est finie avec mon rêve. Je laisse à Dieu le soin de vous juger, et de juger la reine... Mais j'entre au couvent des Camaldules, et pour n'en plus sortir. (*Elle gagne la porte du fond.*)

JEAN.

Béatrice !... Un mot du moins, un mot de pardon... Ayez un peu pitié de moi, puisque je vais probablement mourir.

BÉATRICE, *solennelle.*

C'est parce que vous allez mourir que je ne parlerai pas... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

JEAN, *seul*, PUIS MARROCA, *entrant par une porte de côté.*

MARROCA.

Vous pleurez?

JEAN.

Ce n'est rien.

MARROCA.

Vous avez eu tort d'irriter la reine, monseigneur.

JEAN.

Oui, j'aurais dû la ménager. Mais ç'a été plus fort que moi. (*A lui-même.*) Cette vieille femme me fait horreur... sans doute parce que, ayant été ma complice dans une pensée basse, elle déshonore à mes yeux ce que j'ai fait avec son aide...

MARROCA.

Et la princesse de Meyrias a cru ce que disait la reine?

JEAN.

Oui. Et elle m'abandonne.

MARROCA.

Elle vous aimait donc bien mal. Mais elle va parler, elle aussi?

JEAN.

Non ; elle me fait l'aumône de son silence, — à condition que je meure... Mourir, cela me serait égal, c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux si je ne suis pas vainqueur demain. Mais voulez-vous savoir ce qui me torture et ce qui m'exaspère? Si la reine n'avait pas parlé, je n'en étais pas moins vaincu, — en admettant que je doive l'être ; je me faisais tuer, soit : mais je laissais une mémoire plainte, honorée, illustre... Et voilà que, pour un mot de cette vieille gueuse...

MARROCA.

On ne la croira pas, monseigneur.

JEAN.

On la croira : car enfin elle est la reine, et elle doit savoir ce qu'elle dit. Et puis elle va s'entêter dans son mensonge... Et ainsi, j'aurai triomphé d'un prodigieux amoncellement d'obstacles par la plus invraisemblable des aventures ; j'aurai eu de grandes pensées, et belles — et désintéressées, je le jure ! — et un moment j'aurai cru toucher du doigt mon rêve... et tout cela pour aboutir à quoi? A passer aux yeux de l'histoire pour un fourbe et pour un misérable, moitié criminel et moitié ridicule, quelque chose comme un faux Louis XVII à cheval !... Oh ! cela non, jamais ! jamais ! Si je suis le prince Renaud, cette destinée serait d'une ironie par trop atroce. Et si je ne suis pas le prince, je ne veux pas, je ne veux pas que l'avenir le soupçonne ! Je ne veux pas, je ne veux pas, entendez-vous? Il ne faut plus que la reine parle... (*Se calmant tout à coup.*) Mais c'est l'heure du conseil, j'ai à prendre mes dernières dispositions pour l'affaire de demain. Au revoir, Marroca.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII

MARROCA, *seule, lentement à elle-même.*

« Il ne faut plus que la reine parle... »

SCÈNE VIII

MARROCA, LA REINE.

(*La reine, très agitée, entre par une porte de côté.*)

MARROCA.

Qu'avez-vous, madame?

LA REINE.

J'ai... que j'ai voulu sortir de la ville et qu'on m'a empêchée de passer, moi, la reine. J'ai que j'en ai assez et que je ne tiens pas à être massacrée par les républicains quand ils entreront ! Je veux aller trouver leur général. Il sera bien obligé, n'est-ce pas? d'avoir pour moi des égards. En tout cas il n'aura pas grand effort à faire pour me traiter mieux qu'on ne me traite ici. On aurait dû comprendre pourtant qu'il ne fallait pas me pousser à bout... Vous savez bien, vous, que j'ai dit vrai tout à l'heure... Vous savez beaucoup de choses... Si vous le vouliez, vous pourriez, j'en suis sûre, me faire sortir par l'une des portes... Aidez-moi, je vous en conjure... (*Marroca se tait.*) Oui, vous l'aimez aujourd'hui, cet homme que vous haïssiez tant et que vous avez jadis dénoncé la première... Ou, si vous le haïssez toujours, c'est donc que vous préparez ici je ne sais quoi et que vous avez pris le plus long pour vous venger de lui ; et alors je crois que nous pourrons nous entendre. (*Marroca se tait. Craignant de s'être trompée.*) Mais je ne vous demande pas vos secrets... et tenez, si je puis m'échapper, grâce à vous, je me tairai, je les laisserai croire ce qu'ils voudront : est-ce là ce que vous désirez?... Et je ne serai pas ingrate, je vous en donne ma parole royale. (*S'approchant.*) Je vous en prie, je vous en prie.

MARROCA, *qui a écouté d'un air sombre.*

Venez, madame.

LA REINE.

Ah ! merci !

(*Marroca ouvre la porte du fond, laisse passer la reine devant elle, tire un poignard de son corsage et la frappe par derrière. La reine tombe avec un grand cri.*)

SCÈNE IX

MARROCA, LA REINE, *morte*, LE DUC, QUELQUES OFFICIERS ET SOLDATS, PUIS JEAN.

LE DUC, *voyant Marroca qui a gardé à la main le poignard rouge de sang.*

Arrêtez-la !

(*Des soldats s'emparent d'elle.*)

JEAN, *entrant par une autre porte.*

Que se passe-t-il?

LE DUC.

Cette femme vient d'assassiner la reine.

JEAN, *après s'être agenouillé un moment devant le cadavre, à Marroca.*

Pourquoi avez-vous commis ce crime?

MARROCA.

Cherchez. Et d'ailleurs, que vous importe?

JEAN, *au duc et aux autres.*

Laissez-moi l'interroger à part. (*Le duc et les soldats se retirent au fond de la scène. Le duc se penche sur la reine pour voir si elle respire encore. — Jean à Marroca :*) Ainsi, tu as fait cela?

MARROCA.

Cela t'étonne, Jean?

JEAN.

Tu m'as sauvé deux fois et je ne puis rien pour toi, ma pauvre Marroca !

MARROCA.

Qu'est-ce que cela fait? Ton dernier mot me paye de tout.

(*On l'emmène. Une partie des soldats sort de la salle.*)

LE DUC, *se relevant.*

La reine est morte. Vive le roi !

OFFICIERS ET SOLDATS.

Vive le roi !

CRIS, *dehors.*

Vive le roi !

JEAN.

Ils savent déjà?

LE DUC.

Il paraît, sire.

JEAN, *à lui-même.*

« Sire ! »... Braves gens !

(*Les cris : « Vive le roi ! » continuent au dehors.*)

JULES LEMAITRE

Le cinquième et dernier acte de : Un Aventurier *n'a pas été retrouvé dans les papiers de l'auteur. Il est même à peu près impossible, à l'heure actuelle, d'en reconstituer l'argument. D'après les souvenirs des contemporains, il paraît toutefois que ce dernier acte se passait dans la cathédrale de Krasna. Tout y était préparé pour le couronnement de Jean, vainqueur des républicains. L'intervention du duc d'Orsova, oncle de Béatrice, qui avait découvert la supercherie du faux prince, forçait Jean à se tuer. Et la dernière réplique de la pièce était (croit-on) celle-ci, que prononçait le duc en contemplant le cadavre de l'aventurier : « C'était un roi ! »*

LA JEUNESSE

DE MADAME CHRESTIENNE DE FRANCE

La Cour de France était jeune à l'automne de 1618. Quand les pages, fleur de la noblesse, avaient passé et annoncé à haute voix : « Le Roy, Messieurs ! », un adolescent de belle mine paraissait, bien cambré, portant le cordon bleu, manteau sur l'épaule, fraise au cou, toque emplumée, gants à crispin, haute canne dans la main gauche, le poing droit galamment appuyé sur la hanche... c'est Louis XIII, il a dix-sept ans, est adroit aux exercices du corps, danse à merveille, se montre excellent écuyer, selon les difficiles canons d'alors, qui lui ont été inculqués par M. de Pluvinel, ancien écuyer de Henri IV, fidèle à tous les principes de la vieille Cour, et qui voudrait que le Roy se façonnât sur l'exemple du duc de Bellegarde, grand-écuyer, « miroir de vertueux modèle à *pied et à cheval* » !

M. Lefèvre, précepteur de Louis XIII, ne lui a peut-être pas enseigné grand'chose; mais, si sur certains points le jeune Roi est ignorant, il a hérité du chef de son aïeul maternel une singulière habileté manuelle : le grand-duc François de Médicis : « ce gros homme noir, de visage et contenance pleine de courtoisie », que nous décrit Montaigne, et dont à Florence et au Poggio, il visita

le cabinet des distiloirs, vit l'ouvroir du tour et autres instruments, car il (le Duc) est grand méchanique... et prend plaisir à besoigner

lui-même, à contrefaire les pierres orientales et à labourer le cristal, car il est prince souingneus un peu de l'archemie et des arts méchaniques, surtout grand architecte...

Déjà le petit-fils est « bon confiturier, bon jardinier, sait faire des canons de cuir, des lacets, des filets, des arquebuses, de la monnaie », sans compter son goût passionné et un peu cruel pour les oiseaux, qui fit devenir « l'oiseleur » habile à siffler ses linottes, favori en titre et connétable de France. Il est amoureux de musique, enfant il l'écoutait avec extase, et composera plus tard des airs charmants ; la musique sera son délassement préféré, il aura souvent, pour secouer sa mélancolie, recours à sa guitare. Peut-être ce pauvre petit Roi, qui n'a jamais su à qui s'attacher, a-t-il quelque chose d'un peu inquiétant dans l'apparence, et qui justifie ce que la Reine Margot écrivait à son sujet deux ans auparavant : « il ne fera pas bon de se jouer de lui dorénavant ».

La Cour cependant est tout au plaisir ; le drame de l'assassinat du Maréchal d'Ancre (avril 1617) a passé comme un ouragan déjà oublié, non pas assurément par le jeune Roy, qui, la chose faite, s'était écrié, tout « allegro », dit l'ambassadeur vénitien : « *C'est maintenant que je suis Roy.* » D'ailleurs le sentiment général est en cette circonstance d'accord avec le Roy, beaucoup de gens sont de l'avis de l'envoyé du doge qui, au sujet de la mise à mort de l'indigne favori de Marie de Médicis, n'a pas hésité à déclarer que « la chose a été préparée avec prudence et exécutée avec bonheur ».

Le soulagement a été immense, ajoute le Vénitien :

le cri des misérables s'élève vers le ciel avec des paroles de grande opprobre contre la Reine et le Maréchal d'Ancre ;

aussi le peuple chante-t-il :

Au Louvre entrant il fut tué pour le bien de la France,
Arrêté et tué trop honorablement,
Car il devait mourir en haut d'une potence,
Et le ventre des loups être son monument.

La Cour a célébré cette délivrance d'une façon plus raffinée ; la Reine-Mère est à Blois ; son fils l'a vue partir avec un contentement qu'il n'a pas dissimulé ; en fait d'adieux

à sa mère, il a appelé cinq ou six fois à haute voix son nouveau favori que la Reine-Mère tentait de retenir : « Luynes, Luynes, Luynes », et on s'est occupé de préparer le ballet auquel le Roi va prendre part, et qui représente la victoire de *Phœbus* sur le serpent Python, emblème du Maréchal d'Ancre. On ne songe qu'à se divertir :

Vu que les ans n'ont qu'un printemps,
Passez amants doucement votre temps,
Vos jours s'en vont, et n'ont point de retour :
Employez-les aux délices de l'amour.

Ces délices-là n'occupent pas encore beaucoup le Roi ; après la curieuse nuit nuptiale, où deux pauvres enfants de quatorze ans ont été mis cérémonieusement au lit : le jeune mari, préalablement stimulé par les propos égrillards des vieux seigneurs de la Cour ; la petite Reine douce et soumise assurant la Reine-Mère qui lui parle tout bas, qu'elle ne désire que la contenter et plaire au Roi... On les a laissés là deux heures après avoir tiré les rideaux, puis au bout de ce temps, leurs nourrices respectives sont venues les chercher, la jeune Reine est retournée se coucher dans le petit lit qu'elle a apporté d'Espagne ; le Roi est rentré dans sa chambre, et cette tentative prématurée n'a pas eu de récidive... la petite Reine demeure délaissée, et maintenant ses femmes espagnoles qui la consolent, mais portent ombrage au Roi, vont la quitter. Il ne faut pas évoquer, en pensant à Anne d'Autriche, l'image un peu lourde de la régente de la minorité de Louis XIV, mais imaginer une petite infante toute gracieuse : « le feu de ses yeux qui fondait les nuages », déclare un contemporain, n'avait pas, il est vrai, réussi à toucher le cœur de son époux; mais néanmoins, elle était toute charmante celle que la galanterie française avait si bien accueillie.

Quittez votre Madry, perle du sang d'Autriche,
Paris avec ardeur tous les jours vous attend,
Son séjour gracieux en toute chose est riche.
. . . .
Vous assurez la paix, vous mettez bas les armes.
. . . .

Et puis, dans le Louvre, à côté du jeune couple royal, il y a « Mesdames sœurs du Roy », l'aînée, Madame Chrestienne, a douze ans et neuf mois, Madame Henriette, neuf ans ; mais les « Filles de France » entrent de bonne heure dans la vie, et à l'automne de 1618, il n'est question que du mariage de Madame l'Aînée avec le prince de Piémont, fils du duc Charles-Emmanuel de Savoie ; on attend la mission qui vient demander la main de l'auguste princesse, et à la tête de laquelle se trouve le cardinal Maurice de Savoie, fils cadet du duc, jeune prélat de vingt-six ans.

* * *

Madame Chrestienne, sœur du Roy, à peine sortie de l'enfance par les années, en est déjà bien éloignée par le caractère et l'intelligence ; d'ailleurs en étudiant les mémoires intimes de cette époque, on s'étonne du nombre d'enfants extraordinairement précoces : ils savent lire à quatre ans et même avant, on les mène au sermon, les saintes du xve et du xvie siècle, Marie-Madeleine Pazzi, S. Catherine Ricci, S. Catherine de Sienne commencent à se mortifier bien avant l'âge de raison, et celles qui demeurent dans le siècle en escomptent de bonne heure les délices. Madame Chrestienne est une petite princesse à l'âme ambitieuse, qui a eu la tête tournée par la magnificence des fêtes qui ont accompagné les noces de sa sœur aînée, Élisabeth de France, mariée au prince des Asturies, le jour même où Louis XIII épousait l'infante Anne d'Autriche (1615). Dès lors, la fille de Henri IV rêve elle aussi un fils de Roi ; déjà du vivant de son père, il a été question de son mariage, elle est donc tout accoutumée à cette idée, elle a même souhaité être choisie par le prince de Galles (que l'avenir réservait à sa sœur) et comme on lui objectait la religion, elle a déclaré se faire fort de le convertir... Elle ne doute de rien, et surtout pas d'elle-même ; elle se glorifie, et s'en glorifiera jusqu'à son dernier jour, d'avoir eu pour père un « si grand Roy »; fille des Lys d'Or, elle les aimera toujours avec passion, sans que jamais cependant cette affection la fasse forfaire à ses devoirs d'épouse, de mère, de régente. Physiquement, elle est grande pour son

âge ; elle se vante de ressembler à son père, quoiqu'elle ait quelque chose de l'opulente beauté italienne de sa mère, mais à cette heure de sa jeune vie, ses traits sont encore délicats, et n'ont pas revêtu cette empreinte de virilité qu'ils prendront de bonne heure.

Madame Chrestienne tient déjà une grande place, elle a une maison, une petite cour, tout un établissement particulier dont M. François d'Argonges, trésorier de « Mesdames sœurs du Roy » nous a laissé le détail le plus circonstancié : D'abord la gouvernante de « nos dictes dames » madame de Monglat ; puis les sous-gouvernantes, les dames, d'atour, femmes de chambre, une cinquantaine de femmes au moins. Ensuite l'intendant de la maison et finances, le secrétaire, qui est M. Nicolas Camus de Pontcaré.

Un écrivain.

L'« Ausmonière » de Madame se compose du « chappelain ordinaire, — le clerc de chapelle, un autre chappelain ».

Puis les écuyers, les pages, les gouverneurs et précepteurs des pages : Isaac Amard. Le tireur d'armes des pages, enfin tout un monde d'officiers subalternes.

Le médecin de Mesdames, les chirurgiens, « l'appottiquaire » qui fournit l'eau de naffe, l'eau de violette, l'eau de giroflée dont usent les petites princesses.

M. François Tison, « marchant parfumeur » : à cette époque les femmes faisaient un usage immodéré de parfums. Il fournissait sans doute le musc, parfum favori, les senteurs, les poudres, les sachets de roses, et les petits papiers dorés odorants, qu'elles glissaient dans leurs habits.

Des lavandières pour le corps.

Le *bouquetier* Lambere qui fleurit « nos dictes dames »; enfin le perruquier, le « coquillure », les brodeurs, les passementiers, le gantier Anthoine Manot qui reçoit la somme de 57 livres 12 sols tournois pour six douzaines de paires de gants.

Mesdames ont des tapissiers, des garçons de chambre, des valets de chambre, des huissiers de salle, des officiers de panneterie, des aydes, des chefs, des « pasticiers », des « pottagers », des échansons, des porte-tables et chaises, des porteurs de lits et coiffeurs : François Mayret et Jacques Bignon — des galopins, des baladins, le nain de Madame Chrestienne,

« Tiene » (Anthoine Boylan), qui a appartenu à Henri IV, ne quittera pas sa royale maîtresse, mourra à Turin, et y sera honorablement enseveli.

Je passe rapidement sur les nombreuses fonctions qui dépendent de la maison de Mesdames : « cochers de corps », « multiers pour littière », fourriers, maréchaux des logis, etc., pour en arriver à un personnage important, le premier tailleur, *Lancelot de Marigny*, qui doit « fournir de toutes façons de robes soie à coudre, fil, doublure, qui ne seron de soie ». Il y a encore quatre autres tailleurs du corps, et les belles étoffes dont ils confectionnent de somptueux ajustements sont achetées à profusion : c'est le satin écarlate *musqué* à 15 livres l'aulne, le satin de Louvain, le satin *blond* de Tournai dont l'aulne coûte 50 livres, le velours rouge cramoisi à 20 livres l'aulne, le crespon di Spaigne à 7 livres l'aulne et aussi de la futaine à doublure à 20 sols, du bazin à 50, de la thoile de Hollande à 3 livres 10 sols, et ainsi de suite, car la nomenclature est touffue. Puis vient Anthoine de Vailly, marchand de linge et de dentelle ; il devait avoir la partie belle... Joson de Belmar, dit Champaigne, est cordonnier des dictes dames, et son compte se monte à « 249 livres tournois » pour plusieurs paires de souliers et mulles de chambre chamarrés de passementerie et boutonnés ; voici à la fois huit douzaines de boutons.

Puis Nicolas Lagu, orfèvre, et joaillier, — les brodeurs, les brodeuses, l'horloger, les pelletiers, etc., etc.

Les dépenses étaient, bien entendu, proportionnées, et Madame Chrestienne contresigne les comptes avec Nicolas Camus ; à fin février 1619, la dépense du mois monte à 21 639 livres 5 sols.

Madame Chrestienne prit donc de bonne heure le pli d'être magnifique et le gardera toute sa vie. Du reste la Cour de Charles-Emmanuel où elle devait vivre était somptueuse, et rivalisait en luxe et élégance, si elle ne la dépassait pas, avec celle de Paris. Dans ce temps-là, pour faire un peu figure, il fallait à un courtisan 25 ou 30 vêtements complets, et certainement les belles dames en possédaient un nombre au moins égal, et que devaient être les obligations des « Sœurs du Roy » ?



LA MISSION

A la fin de septembre 1618, dans les beaux jardins du « Parco » de Turin, jardins enchanteurs qui avaient servi à Torquato Tasso (grand ami des deux ducs de Savoie Emmanuel-Filibert et Charles-Emmanuel) de modèle pour décrire les jardins d'Armide, le Sérénissime duc Charles-Emmanuel, entouré de son auguste famille, recevait les ambassadeurs des cours étrangères.

C'était un prince beau et supérieurement intelligent que ce petit-fils de François Ier, grand capitaine, grand politique, épris, comme tous les princes de la Savoie, de la grandeur de sa maison, et vigilant à l'accroître. Ce jour-là, le bruit courait du prochain départ du cardinal Maurice de Savoie, fils cadet du duc, pour la France, et la raison de ce voyage intrigue fort les envoyés des cours étrangères. Ranier Zen, ambassadeur de la république de Venise, comme de coutume le mieux informé de tous, écrit au doge :

> J'ai vu l'agent anglais au sujet de cette mission du Cardinal en France, il dit que le Duc aurait mieux fait de l'envoyer en Espagne. Il ne peut imaginer les raisons de cette idée, à moins qu'il ne soit question de mariage...

Et huit jours plus tard, le même envoyé écrit :

> Le Cardinal partira dans six ou huit jours, accompagné par le Comte de Verua, le Duc dit qu'il s'est décidé à l'envoyer parce que le Roi a insisté si fortement, il ne m'a pas dit que le mariage était décidé, mais il ne l'a pas nié.
>
> Le Duc ne paraît pas très sûr des raisons qui font désirer aux Français cette alliance avec lui.

Du moins il crut nécessaire de donner au curieux Vénitien cette impression, car comme on estimait certaine la dissolution des mariages français-espagnols : Louis XIII et Anne d'Autriche, Philippe et Élisabeth de France, et qu'il y aurait alors certainement la guerre, le désir de la France de se créer des alliés devait paraître très naturel à un prince aussi avisé que Charles-Emmanuel... Il lui restait encore des filles à

marier, et dans l'éventualité d'événements qu'on croyait inévitables, la Maison de Savoie pourrait fort bien être appelée à une autre brillante alliance; et lorsque, à cette même fête champêtre, l'ambassadeur d'Angleterre s'inclinant bien bas devant le prince lui dit qu'il devrait donner une des infantes à l'Angleterre, le compliment ne déplut certainement pas au duc. Les mariages contractés par les princes et princesses de la Maison de Savoie avaient grandement contribué à son prestige, une prévoyante sagesse y ayant invariablement présidé, et une unique alliance d'un prince de la maison avec la famille Médicis, si récemment encore « banquiers de la Cour de Rome », avait été tenue pour une mésalliance, dont ils s'excusaient.

Charles-Emmanuel, que ses peuples ont appelé le Grand, avait eu pour mère Madame Marguerite de France, fille de François Ier, et pour épouse l'infante Caterina, fille de Philippe II, avec qui il vécut dans l'union la plus tendre. La princesse, ardemment éprise de son époux, était morte de cet amour: une fausse rumeur avait apporté à Turin la nouvelle que le duc, qui guerroyait selon sa coutume, avait été tué. La duchesse, grosse de son dixième enfant, fut prise prématurément des douleurs de l'enfantement, et expira en disant : « Le duc, mon Seigneur, est mort. »

Elle laissait à son époux neuf enfants vivants. Le cardinal Maurice, choisi pour être envoyé en mission à la Cour de France, était membre du Sacré Collège sans être prêtre, amoureux d'art et des Belles-Lettres dont il sera toute sa vie le Mécène fastueux, et de toute façon qualifié pour l'ambassade délicate qui lui est confiée; c'est un prélat à la mine noble, plutôt dédaigneuse, il a le nez un peu trop long de son bisaïeul François Ier, une moustache et une barbiche alors portées par les princes de l'Église, ses cheveux roulés encadrent un visage intelligent, la robe rouge et l'aube de dentelle lui siéent fort bien, sa longue et fine main décèle la race, d'ailleurs plein de tact :

adroit, écrit M. de Genève (François de Sales), à mesler la qualité de grand Prince que sa naissance lui a donnée, avec celle de très digne Cardinal que sa profession lui fait tenir, alliait admirablement bien la franche et générale courtoisie qui est si désirée et estimée de cette

nation, avec la modestie et la bienséance qui est si précieuse par tout le monde.

Charles-Emmanuel, avec une habileté supérieure, a su entourer son fils en cette faste occasion par des hommes du mérite le plus distingué, car c'est une mission de la plus haute importance que celle de venir solliciter la main de la sœur du « Cristianissimo », de la fille de Henri IV, « l'âme la plus masle qui fut au monde », avait déclaré jadis Charles-Emmanuel, que l'assassinat du Roi de France avait « touché à outrance ». On ne se rend plus assez compte aujourd'hui de l'incomparable prestige qui, dans les siècles passés, entourait le Roi de France, et en quel souverain honneur était tenue son alliance ! Ceux qui accompagnent le jeune cardinal sont : le comte de Verrua (Filiberto Scaglia), François de Sales, évêque de Genève nominativement, mais en réalité évêque d'Annecy, l'évêque de Salucces, le président Antoine Favre, savoyard, spécialement chargé des négociations.

On peut facilement supposer que le saint prélat François de Sales, avait eu, lui aussi, une part prépondérante dans ces négociations; de tout temps il avait aimé la France, et lorsque en 1602 il était venu prêcher à Paris, où Henri IV l'avait appelé, un pacte d'amitié et de confiance avait été conclu entre ces deux grands cœurs. Il ne tint pas au Roi de France que François de Sales ne trouvât dans l'Église des Gaules tous les honneurs dus à sa sainteté et à son mérite, mais, fidèle à son prince légitime, il les refusa toujours, et ne put même, ce qu'il désirait fort cependant, obtenir la permission de revenir prêcher à Paris : jaloux de ses prérogatives, Charles-Emmanuel, en réponse aux requêtes de l'évêque à ce sujet, l'amusait d'espérances ; mais au dernier moment opposait son veto. Néanmoins, les sentiments de l'évêque de Genève demeurèrent intangibles, et l'assassinat de Henri IV, « ce grand cœur royal », lui arracha de magnifiques accents :

Aussi ai-je prié cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens, qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis...

. . . .

celui qu'on eût jugé presque immortel puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards desquels il avait si longuement fendu la presse

pour arriver à l'heureuse paix de laquelle il avait été jouissant ces dix dernières années, le voylà mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu au milieu d'une rue...

. . . .

Les sentiments du saint évêque n'étaient pas sujets au changement, car c'est lui qui a écrit : « L'amitié qui a pu cesser n'a jamais été véritable »; et ailleurs : « J'ai un certain cœur tenant qui jamais ne lasche sa prise. »

C'était donc assurément l'âme remplie de joie que M. de Genève était parti pour la mission qui allait donner une « fille de France » à la Savoie; puis à Paris il retrouverait nombre d'amis, avides de sa direction, et qui souhaitaient véhémentement sa venue, et la Mère de Chantal, sa brebis de prédilection, s'y trouvait précisément occupée à préparer la fondation du premier monastère de la Visitation.

François de Sales, à cette époque, avait cinquante et un ans et il ne lui restait plus que trois années à vivre ; déjà, comme il l'écrit à la Mère de Chantal, il était « pesant »; l'admirable portrait qui nous reste de lui fut peint précisément en cette année de grâce 1618. Je l'ai contemplé souvent dans le parloir de la Visitation de Turin où il se trouve. Le prélat a un visage un peu long avec un front magnifique et dégarni, front lumineux si l'on peut s'exprimer ainsi, l'arc des sourcils est net, le nez droit et aristocratique ; la barbe châtain clair, fournie et pleine; la moustache découvre bien les lèvres d'où il semble que la parole va s'échapper, les yeux désappointent, car un léger strabisme en gâte le regard, puis en contemplant plus attentivement ce noble visage, il s'en dégage une pénétrante mansuétude, avec un peu de l'accablement que donne la fatigue de la vie... cependant, le prélat continue à savoir être tout à tous, et durant le long voyage qui dura près de six semaines, avec bonne grâce il s'est prêté aux fantaisies du jeune cardinal, ils ont navigué quatre jours sur la Loire; l'évêque et le prélat devisent de beaucoup de bonnes choses. Son Altesse rame quelquefois, et veut que l'évêque rame avec lui : « Le prince pensait d'abord que j'ignorais cet art, écrit le prélat, mais il s'est trouvé que j'y étais passé docteur... »

Enfin on arrive à Orléans, où les attendent MM. de Béthune et Modène, on s'y repose deux jours. A Chartres, le jeune cardinal entend la messe ; le marquis de Cœuvres le prend dans le carrosse de Sa Majesté, il est conduit à Bourg-la-Reine où il dîne dans de la vaisselle dorée. Après quoi, le cardinal de la Rochefoucauld et Retz, le nonce, l'ambassadeur de Venise, viennent lui rendre visite. D'un autre côté, le duc de Nemours arrive de Paris à sa rencontre ; la capitale est en liesse, le cardinal de Savoie est merveilleusement accueilli. « Jamais, de mémoire d'homme, assure l'évêque de Genève, on ne vit un tel concours de peuple saluer l'entrée d'un prince. » Nombreux sont les carrosses qui l'accompagnent ; mais sur ce point particulier, on est encore très en retard sur l'Italie, car le jour où, à quatorze ans, le jeune prélat a reçu le chapeau, deux cents carrosses l'escortaient ; le temps est favorable, le cardinal écrira : « Le temps était serein et le soleil admirable (ce qui est miracle en ce pays). »

A Paris, l'hôtel du feu Maréchal d'Ancre, au faubourg Saint-Germain, attend les prélats et les ambassadeurs, et évidemment aucun d'eux ne s'étonne de l'étrange honneur, ils admireront très simplement les tapisseries merveilleuses, celle de Psyché, les tentures cramoisi et or, les lits et meubles magnifiques qui y sont prodigués.

Le cardinal s'empresse de se rendre au Louvre.

Le Roy, la Reyne, Monsieur, frère du Roy, Madame Aînée et Madame Cadette firent de grandes caresses à cette Altesse ; mais au-dessus de tous le Roy, et tous les siens disent qu'il a donné des signes d'une extraordinaire allégresse.

Son Altesse Sérénissime (le Duc de Savoie) a ici tant de serviteurs qu'ils ne se peuvent compter, et ses louanges s'entendent partout[1].

*
* *

LA FIANCÉE

« Le ris du ciel et la joie des Gaules. » Voilà comment est décrite la petite Madame à l'heure de ses fiançailles, « un bijou de piété et de vertu », écrit le nonce Bentivoglio, et en vérité, il semble que cette fille de France mérite tous ces jolis éloges

1. Lettre de saint François de Sales.

qui s'adressent à sa juvénile personne. Imaginons-la, avec sa jeune sœur Madame Henriette à son côté, attendant la visite de Son Altesse le cardinal de Savoie, le frère de l'époux qu'on lui destine; « la jeune princesse est vêtue d'une robe couleur incarnat toute constellée de diamants d'une inestimable valeur[1] ». L'amaranthe est la couleur de Madame Chrestienne, et les belles faveurs de cette nuance seront envoyées au royal fiancé. Monseigneur le cardinal est ébloui par l'éclat et la séduction de la jeune princesse « œilladant gracieusement, affectueusement ». Dès cette première heure, il est sensible à l'agrément de sa future belle-sœur.

Le cardinal, après cette première entrevue, décrit lyriquement la princesse :

Aussi affable et gracieuse que majestueuse et belle, et avec ces manières douces et l'agrément du visage qui remplissent chacun d'extrême contentement et allégresse.

M. de Genève n'est pas moins enthousiasmé, et voici en quels termes, écrivant en italien à Dona Ginevra Scaglia, il parle de madame Chrestienne :

Madame Aînée est une personne accomplie, ayant la majesté et la bénignité empreintes sur le visage, elle est grande pour son âge, et possède une grâce incomparable à caresser avec une modestie et gravité singulières; son prédicateur, qui est fort mon ami, et homme d'une grande piété, me dit qu'elle a une dévotion singulière, une prudence exquise, et une grande bonté...

Et plus tard, quand il la connaîtra bien, il parlera avec une vive affection de notre « petite Madame si bonne et si gaie, la plus brave Princesse qui soit au monde », car elle est toute en dehors, avec une ardeur de vivre qui lui fait vouloir faire tout « vitement ».

La jeune « Madame » se plaît assurément à l'entretien des prélats, car elle est sincèrement pieuse, et même en avançant dans la vie, un certain fanatisme s'ajoutera à cette piété ; elle manquera de la largeur d'idées de son glorieux père ; mais sa sincérité est indiscutable. Elle est fort capable de causer avec le jeune cardinal, car déjà elle a le goût des Belles-

1. Lettre de saint François de Sales.

Lettres, elle aime les Arts, et sera autant que l'était Henri IV passionnée pour l'architecture. Du côté Médicis, elle a pris la curiosité pour l'astronomie, et soyons sûrs que la comète qui se montrera au mois de décembre 1618 l'intéressera fort, et lui semblera avoir une connexité avec sa propre destinée ; plus tard, elle aura quelque faiblesse pour l'astrologie. Enfin, il ne fait pas doute que le choix est fort heureux et l'évêque de Genève a grande matière pour féliciter l'heureux fiancé : il le fait avec cet incomparable charme, ce bien dire, qui donne à ses paroles une double valeur.

Lettre de M. de Genève au Prince de Piémont.

Paris, 18 décembre 1618.

Monseigneur,

En cette générale allégresse de tout ce royaume sur l'heureuse conclusion du mariage de Votre Altesse, je ne puis ni ne dois m'empêcher de rendre quelque témoignage de la mienne, laquelle certes est d'autant plus grande que, d'un côté, je suis plus obligé à la bonté de Votre Altesse, et d'autre, j'ai reconnu plus particulièrement un très parfait assemblage de perfections en Madame, au visage, au maintien, au parler ; en la conduite de laquelle on remarque tant de traits de bonté, de prudence, de douceur et de dévotion qu'on ne scait discerner laquelle de ces perfections est plus parfaite. Et parce que la Sainte Écriture dit que le *Mary d'une femme bonne est heureux*, je puis dès à présent augurer toute sorte de bonheur à Votre Altesse pour ce regard, et en bénir Notre-Seigneur de tout mon cœur, puisque la même Escriture nous annonce : « La mayson et les richesses, nous sont acquises par nos pères, mais la femme sage et vertueuse, à proprement parler, est donnée comme un précieux présent de la libéralité divine... »

. . . .

. . . .

Ainsy donc, Monseigneur, à Dieu *soit de toutes parts honneur et gloire, avec très humbles actions de grâces*, pour les consolations qu'il donne et qu'il prepare encore à Son Altesse Sérénissime, et à la vostre de laquelle je suis sans fin,

Monseigneur,
Votre très humble, très fidèle
et très obéissant orateur et serviteur,
FRANÇ[s], Évêque de Genève.

La satisfaction du saint évêque a de solides bases, il connaît le prince qui est réservé à cette fille de Henri IV, et a tout

lieu de croire qu'il saura rendre heureuse la vie de la jeune épouse qui va lui être donnée. Victor-Amédée, prince de Piémont, a maintenant trente-deux ans, c'est un homme de belle prestance, haute stature, cheveux et barbe noirs, teint olivâtre, visage long, yeux vifs, « tenant plus de sa mère Catherine que de son père, infatigable au travail, assidu aux affaires, sobre de plaisirs et de table, simple d'habitude, aimant au-dessus de tout la chasse et la voulant splendide, de façons affables et courtoises, aimable, de cœur généreux »; et de plus, ce qui avait naturellement une immense importance aux yeux de l'évêque, les mœurs du jeune prince sont sévères. Le prélat en témoigne, non pas officiellement, mais spontanément et sincèrement, dans un mot qu'il écrit à la Mère de Chantal. Celle-ci s'occupait de trouver une situation à son fils, le baron de Chantal (le père de madame de Sévigné) qui n'était pas sans lui donner de graves soucis; elle avait pensé qu'il pourrait être attaché à la maison du prince de Piémont, et avait communiqué ce désir à l'évêque de Genève, il lui répond : « Vous scavez, ma bien chère mère, que la maison du prince est un monastère, et que pour choses du monde, il n'y veut souffrir de désordres, et bien que venant ici, il veuille s'accommoder à la liberté du pays, si est qu'il la veut vertueuse. »

Aussi le tumultueux baron de Chantal ne fit-il jamais partie de la Cour de Victor-Amédée !

Tout marchait à souhait, et à Turin, le duc de Savoie se déclarait ravi des nouvelles qu'il recevait de France :

Le Roy, a écrit à M. le Prince de Piémont avec le titre de beau-frère, le Roy d'Espagne a rendu témoignage d'agréement. En Piémont et en Savoie on a fait des allégresses incroyables, les festes de Noël, lors que le Prince reçut les couleurs des faveurs ou les faveurs de couleurs de Madame, et le Prince publia un cartel pour un tournois général auquel il invite toute l'Italie à venir voir mourir à ses pieds tous ceux qui diront que l'amaranthe n'est pas la plus belle de toutes les couleurs, et la Princesse qui favorise cette couleur, la plus digne qui ait jamais été, et que le Chevalier qui est son esclave, n'est pas le plus heureux du monde[1].

1. Lettre de saint François de Sales à la Mère de Chantal.

On voit que l'élément sentimental n'était nullement exclu des mariages royaux. Victor-Amédée aimera d'ailleurs tendrement sa femme et ne l'appellera que « *cuor mio* ».

L'extrême jeunesse de la fiancée ne paraît jamais causer la moindre hésitation à l'évêque de Genève, sa propre mère l'a mis au monde alors qu'elle n'avait que quinze ans, et lorsqu'il a marié son frère, le baron de Thorens, à la fille de madame de Chantal, la fiancée n'avait que quatorze ans !

On attend pour marier Madame Aînée qu'elle ait atteint treize ans révolus. Son anniversaire tombe le 10 février, et cette date-là est celle qui sera fixée pour son mariage.

***

LE MARIAGE

Le contrat a été conclu le vendredi 11 janvier, écrit le comte de Verrua au duc de Savoie, et l'envoyé du duc se fait quelque scrupule du jour choisi pour cette signature. Cependant, toutes les questions ont été réglées à la satisfaction mutuelle des parties ; la dot de Madame Chrestienne est de 400 000 écus ; 100 000 comptant, le reste en deux paiements.

40 000 écus de bijoux et la conduite de la fiancée hors du royaume aux frais de Sa Majesté.

Le prince de Piémont s'engage à donner 40 000 écus par an à Madame.

Voilà pour le matériel; au spirituel, on n'attend plus que la dispense de Rome, car les futurs conjoints sont parents au quatrième degré.

Enfin tout est réglé, et le 6 février, le prince de Piémont, qui a brûlé vingt-deux postes, arrive accompagné de son frère puîné, le prince Thomas. Les deux princes se hâtent de se rendre au Louvre, où ils trouvent le jeune Roi occupé à répéter un ballet qui sera dansé deux jours après les noces; l'accueil de Louis XIII à son futur beau-frère est tout ce

qu'on peut souhaiter, et ne va pas sans exciter quelque jalousie.

Il paraît, écrit l'envoyé Vénitien, que la Maison de Savoye présume de cette parenté avec de grands rois pour se mettre hors pair de la série des Ducs, et prétendre à des honneurs insolites et extraordinaires.

Puis après avoir vu les princes, ses réflexions se font plus bienveillantes :

Dimanche je me trouvai avec Son Altesse à l'Église des Chartreux... Je vis aussi le prince Thomas, et le trouvai gracieux, mais sobre de paroles, au contraire du prince Victor qui m'a paru prudent et aimable autant qu'on peut l'être.

A la Cour on trouve qu'il ressemble à François Ier, mais il ne lui ressemble point par les façons ; et avec son maintien majestueux, il n'est peut-être pas d'un caractère à devenir très populaire à la Cour de France, infiniment plus émancipée d'allure que celle de Turin. Le nonce Bentivoglio qui l'admire écrit :

Il a du grave et de l'espagnol... c'est un prince de hautes pensées, et qui se tient haut en toutes choses... tous le tiennent pour Prince de valeur, bonté et parole, et qu'il a toutes les bonnes qualités de son Père, sans en avoir les mauvaises.

On se plaît donc à reconnaître le solide mérite de Victor-Amédée, moins ardent, moins audacieux que son père, mais également intrépide ; la devise personnelle du prince est d'une modestie caractéristique : « *Plus de solidité que d'éclat* », et aussi une autre qui devait mieux plaire à Madame Chrestienne : « *Et tout, et bien* ». Aussi est-on tout à la joie, les épithalames se préparent, célébrant le « Renouvellement des anciennes alliances et confédérations des maisons et couronnes de France et de Savoye en la pacification des troubles d'Italie et du mariage du Sérénissime Victor-Amédée, prince de Piémont, avec Madame Chrestienne, sœur de Sa Majesté ».

AU ROY

par SCIPION GUILLET

(Intendant général et auditeur de Camp aux troupes françaises de da Las Monts)

Puis suit un tableau illustré de ces alliances.

Ici la couronne royale	Là la couronne ducale
Les Armes de France	*Armoiries. Croix. Lys.*
LOUIS VI. Alix. de Savoie.	AMÉDÉE VI. Bonne de Bourbon.
LOUIS IX. Marguerite, fille de Béatrice de Savoie.	AMÉDÉE VII. Bonne de France.
LOUIS XI. Charlotte de Savoie.	AMÉDEÉ IX. Yolande de France.
FRANÇOIS Ier, fils de Louise de Savoie.	CHARLES-EMMANUEL, fils de Marguerite de France.

et enfin
dans un médaillon les portraits des deux époux
et leurs noms l'entourant :

VICTOR-AMÉDÉE DE SAVOIE CHRESTIENNE DE FRANCE

De charmantes estampes du temps représentent le jeune couple se faisant face, ou Madame seule, vraiment exquise dans l'ajustement si seyant de la mode d'alors, la fraise abaissée, mais formant un gracieux éventail au cou ; elle y paraît si jeune, si enfantine, presque touchante. La parfaite décence de l'ajustement de la princesse est remarquable, et il en est de même dans tous ses portraits, même ceux pris bien des années plus tard.

Il est permis de supposer que le duc Charles-Emmanuel s'était secrètement leurré de l'espoir que ces heureuses fiançailles étaient annonciatrices d'autres accords, plus importants encore, et que dans un temps peu éloigné, une princesse de Savoie serait appelée à monter sur le trône de France ! Mais un événement inattendu vint renverser cette espérance.

Ranier Zen, l'envoyé vénitien à Turin, écrit :

Le baron Corsi est arrivé de France avec la nouvelle de la décision inattendue du Roy, de consommer son mariage avec la Reyne. Ceci a *grandement bouleversé le Duc.*

Et en effet, l'événement a eu lieu avant les noces de Madame Chrestienne.

Au commencement de janvier, la petite Reine avait été fort malade, maladie plutôt morale, il faut le croire, et causée sans doute par l'éloignement de ses dames espagnoles, puis-

qu'il suffit de l'arrivée de madame la connétable, devenue son intime amie, pour la sortir de l'extrémité de son mal.

On profita de l'heureuse occasion de cette convalescence pour exhorter le Roi à accomplir ce que le nonce appelait « la perfection du mariage ». Le connétable l'y encourage vivement, et enfin cédant aux persuasions, le 25 janvier, le Roy est presque porté jusqu'aux appartements de la Reine... le lendemain cette heureuse nouvelle vient réjouir la Cour, et renverser bien des projets.

Le prince de Piémont apportait à sa jeune fiancée des présents magnifiques, déjà elle a reçu ceux très beaux du prince-cardinal. La Cour admire

ce riche cabinet de pierreries que le Prince de Piémont donna à Madame, et surtout cet excellent bouquet de perles embelli d'une perle de si rare beauté et grosseur qu'elle n'a point trouvé sa pareille dans les Indes où elle est née, et d'où le Roi Philippe la fit venir pour le présent de noces de Madame Catherine sa fille.

Les noces de Charles-Emmanuel et de l'infante Catherine avaient été célébrées à Burgos avec une prodigieuse magnificence, et le duc de Savoie ne voulait pas que son fils aîné fût en rien inférieur aux traditions de la famille, le jour où il venait épouser une fille de France ; de cette France qui tenait le premier rang dans le monde.

Je suis la France florissante
En Roys, en armes, et en lois
Que par mon Roy ferai puissante,
Beaucoup plus que je voulois...

Les fêtes, les banquets se succédèrent, et enfin le dimanche 10 février au soir, dans une petite chapelle du Louvre, la bénédiction nuptiale est donnée aux époux par le cardinal de Larochefoucauld. Le Roy, la Reine, Monsieur, frère du Roy, Madame Henriette, tous les princes de sang sont présents, et le tout-puissant connétable, et les prélats. « Je fais ici, écrit M. de Genève, le noviciat de la Cour, mais jamais je n'y ferai profession Dieu aidant. » Assurément, le grand cœur du saint élève vers le ciel d'ardentes prières pour la

fille de Henri IV. Hélas ! les tribulations ne devaient pas manquer à la jeune princesse ; mais elle a d'abord dix-huit années heureuses devant elle, et, venue l'heure de l'épreuve, elle y montrera une extraordinaire force d'âme, digne du sang qui coule dans ses veines.

C'est dans ce même Louvre qu'à pareil jour, treize ans auparavant, la petite princesse est née — son baptême eut lieu à Fontainebleau et avait été l'occasion d'une pompe extraordinaire, — maintenant la voici devant l'autel, toute resplendissante en ses superbes atours, elle est charmante à voir avec ses cheveux blonds bien frisés en grosses grappes de chaque côté du visage, ses yeux bleus pleins de sérénité, sa bouche un peu grande, et une jolie fossette à son menton. Ce n'est pas une enfant, mais une femme qui se tient avec toute la noblesse qui convient à une « fille de France » ; elle est habillée de satin blanc richement brodé, et toute constellée de joyaux parmi lesquels étincellent ceux que le prince époux lui a offerts. Lui est également vêtu de satin blanc, et en tout point magnifique avec son visage martial, ses cheveux bruns relevés sur un beau front et une longue mèche d'amour dépassant du côté droit et tombant sur la collerette de dentelle qui a remplacé la fraise.

Il était alors dans la coutume que pendant la bénédiction nuptiale les époux fussent placés face à face, la main droite dégantée de l'épouse dans celle du marié, qui tient son chapeau de la main gauche.

Sans doute notre petite « Madame » accomplit-elle avec bonne grâce cette partie de la cérémonie, car déjà elle éprouve pour son époux cette parfaite confiance qui ira toujours en augmentant.

L'appartement de la Reine-Mère attend les nouveaux mariés. Cet appartement, avec son jardin particulier, son allée sous des arcades, sa terrasse regardant le fleuve, ses fontaines et ses volières, reprendra donc la vie ; le choix, pour étrange qu'il nous paraisse, soulignant avec éclat l'absence de la Reine-Mère aux noces de sa fille, ne provoque aucune réflexion chez les contemporains... Il est probable que celle des portes qui a été murée après l'assassinat de Concini afin d'empêcher les communications de Marie de Médicis

avec le dehors, a été dégagée, le désir du Roi est évidemment de rendre de toute façon honneur à Madame, sa sœur.

Il est certain que Madame Chrestienne a tout de suite aimé son époux; celui-ci a su faire preuve à son égard de cette courtoisie amoureuse que trente-cinq ans auparavant son père témoigna à l'infante Catherine, et il n'est pas douteux que le lendemain des noces, Madame Chrestienne n'ait reçu un présent de bijoux magnifiques, remerciement de l'époux, ainsi qu'il en avait été offert un à l'infante Catherine par le duc de Savoie. La petite princesse de son côté a conquis le cœur de son époux et le gardera toujours, il sera invariablement indulgent et tendre, et même faible vis-à-vis d'elle.

Les louanges de la mariée sont chantées en vers, où il faut chercher surtout l'intention.

Épouse de Victor, sœur du juste Louis,
Fille du grand Henry, image de Marie,
On ne peut voir ici qu'une ombre raccourcie
De tes perfections, car seule tu jouis
Du cœur de ton époux, des vertus de ton frère,
De l'esprit de ton Père, et beauté de ta mère.
Quel burin pourra donc tes vertus égaler
S'il n'apprend à parler ?

Les réjouissances se multiplient, feu d'artifice superbe, fête sur l'eau; le mardi 12, est dansé le ballet où la bonne grâce du jeune Roi brille, et assurément aussi, celle de la mariée. Rien n'égalait l'élégance de ces ballets, la séduction des décors où ils évoluaient, les palais enchantés qui y surgissaient, la dépense d'imagination qui s'y faisait, la beauté et la variété des costumes : la mythologie ou la « fable » comme on disait alors, et avec laquelle dans ce temps-là tout le monde était familier, est appelée à la rescousse, ce sont Zéphyr et Flore, Hercule et Pomone, Bacchus et l'Aurore, les grâces et tout l'Olympe, qui descendent sur la scène; les poèmes de l'Arioste avec *Roland*, les fées Urganda et Melissa, les génies et les chevaliers sont mis à contribution — nos ancêtres s'entendaient merveilleusement à organiser ces nobles divertissements si propres à faire valoir la grâce des personnes, et la beauté des visages; la musique, la lumière aux couleurs diverses, les pluies de bonnes senteurs répandues à propos

pour rafraîchir l'atmosphère, rehaussaient l'agrément de ces galants passetemps. Madame Chrestienne emportera avec elle dans sa nouvelle patrie le goût très vif des ballets, et même aux heures difficiles de la vie, alors qu'elle lutte pour conserver à son fils son héritage, elle fera à Chambéry exécuter d'admirables ballets, où son petit « Duchino », tout nu sous une résille rouge et or, couronné de plumes et de fleurs, aura un rôle important.



La bonne humeur du Roi emmène la noce et la Cour à Saint-Germain, où la chasse (plaisir des dieux) s'ajoute aux autres divertissements.

Henri IV, qui en douze ans dépensa six millions en bâtiments, avait construit le nouveau château, devant lequel :

six terrasses de briques et pierres se superposaient et descendaient en escalier jusqu'à la Seine; creusées dans la déclivité naturelle du sol, elles recouvrent chacune de belles galeries voûtées, de celles-ci quatre ont des grottes souterraines, où sont représentées différentes scènes mises en mouvement par la force de l'eau, et qu'on ne fait voir qu'à la lumière des torches — parmi celles-ci, Orphée jouant de la lyre, et les animaux qui le suivent en dansant ; dans la seconde ce sont le Roy et le Dauphin, dans la troisième, Neptune sonnant sa trompette, son chariot traîné par des chevaux-marins, dans la quatrième l'histoire de Persée et d'Andromède ; des moulins, des ermitages ; des hommes pêchant ; des oiseaux gazouillant, et nombre d'autres inventions. Il y a aussi une grotte sèche pour prendre le frais ; toutes ont une vue admirable sur le fleuve, et la belle campagne environnante, et principalement la forêt. Au bas est un parterre; la terrasse du haut a une demimile (anglaise) 900 mètres de long, avec doubles marches et des arcades et des balustres de pierre ; de grande et royale dimension.

Dans le pavillon du nouveau château sont de belles pièces bien peintes, et conduisant à un très noble jardin, où il y a un mail, au milieu duquel, d'un côté est une chapelle, avec une coupole de pierre, petite, mais d'une très belle architecture. Du parc on va dans la forêt qui étant très grande est remplie de cerfs, de sangliers sauvages, de loups et autres gibiers sauvages. La cour de tennis et le « Cavallerizzo » pour les chevaux du manège sont également remarquables [1].

Le cadre était donc choisi à souhait, et la jeune Cour s'y ébattait gaiement. Le prince de Piémont, chasseur passionné,

1. « Evelyn's Diary ».

« *la Caccia e la guerra e un istesso arte* », déclare une inscription de la « Veneria » de Turin, jouissait de son plaisir favori, et Madame Chrestienne qui, toute sa vie, aimera la chasse avec ardeur, suit son époux, montée sur quelque superbe cheval qu'elle guide d'une main ferme.

C'est au moment où la joie est à son apogée que tombe sur le jeune Roi et la Cour une foudroyante nouvelle. La Reine-Mère s'est échappée de Blois ! La nouvelle en arrive alors que Louis XIII est à la chasse, on apprend que Marie de Médicis a gagné Montrichart, où le duc d'Épernon (quittant son gouvernement de Metz) est venu la recevoir ! C'est aussitôt la consternation :

à Saint-Germain, — écrit l'envoyé Vénitien, — où le Roy s'était rendu avec la Reyne, Madame sa sœur, la sposa, le Prince de Savoye, toute la cour et les Seigneurs du Conseil, aussitôt arrivée la nouvelle de *l'accident* de la Reyne-Mère, changement de scène, les chasses, les jeux, les ris et les danses se changent en tristesse et pensées troublantes.

La Cour, y compris les nouveaux époux, rentre hâtivement le même jour à Paris.

Il s'agit de négocier avec la Reine-Mère à qui le père de Bérulle est d'abord dépêché, puis le cardinal de Larochefoucauld qui pose les bases d'un accommodement ; le gouvernement de Normandie sera retiré à la Reine-Mère, mais celui d'Anjou, avec le château d'Angers, lui sera octroyé avec Chinon et le Pont-de-Cé. Ce n'est pas le lieu de faire en détail l'historique de cette crise qui va donner un rôle important au prince de Piémont, devenu médiateur entre les hautes parties ; il est sage et maître de soi ; il accompagnera son royal beau-frère à Tours, puis se rendra à Angoulême auprès de la Reine-Mère et s'occupera d'établir les conditions de la réconciliation entre la mère et le fils.

Le duc de Savoie, qui suit de loin avec un vif intérêt le développement inattendu des événements, met son fils en garde contre l'astuce de Marie de Médicis, « il faut s'en méfier malgré les belles paroles, parce qu'elle est Florentine, et en a le sang si différent du nôtre ».

Marie de Médicis n'était plus la fraîche princesse qui dix-

neuf ans auparavant arrivait à Marseille en si magnifique apparat, et se montrait pour la première fois aux consuls qui la venaient accueillir dans sa robe scintillante à la mode italienne, et son teint éblouissant. Elle est maintenant accompagnée dans ses déplacements par le « raccommodeur du visage de la Reine », personnage considérable dont les recettes sont venues jusqu'à nous, et use la nuit du masque qui maintient les ingrédients précieux sur son visage, car elle compte sur sa séduction de femme, et n'a point renoncé à plaire ; aussi, lorsque le nonce Bentivoglio, habile à discerner de quel côté souffle le vent, la félicite avec mille compliments alambiqués sur son air de jeunesse, elle témoigne d'une grande satisfaction ! Le prince de Piémont, et son frère le prince Thomas usent également vis-à-vis de la Reine-Mère de la plus galante courtoisie.

Revenant de Tours au mois de juin, le prince de Piémont s'occupe de préparer le voyage de Madame ; mais avant de se rendre dans sa nouvelle patrie, elle ira prendre congé de la reine sa mère, qu'elle n'a pas revue depuis le matin de la veille de l'Ascension 1617, où, la Reine-Mère habillée, les princesses furent autorisées à prendre congé d'elle, et où Marie de Médicis, le visage appuyé au mur, pleura si amèrement.

Ce voyage n'est pas une mince affaire ; Madame Chrestienne emmène avec elle une suite nombreuse : c'est madame de Pommeuse, sa nourrice et le mari de celle-ci qui lui causera d'ailleurs mille soucis ; Tiene son nain, et tant d'autres ; mais sa chère madame de Monglat, celle que tous les enfants royaux appellent « maman Ga » et qui doit lui tenir fidèlement compagnie, ne peut d'abord se mettre en route pour l'accompagner à Tours ; et la raison en est donnée au prince de Piémont dans une lettre de M. de Genève, véritable modèle de délicatesse et de tact; voici ce qu'il écrit :

Paris, le 16 juin 1619.

Monseigneur,

La bonne madame de Saint-Georges[1] fait elle-même par lettre ses excuses à Votre Altesse de quoy elle ne s'est peu mettre en chemin

1. Jeanne de Harlay, baronne de Monglat, avait épousé, le 13 octobre 1599, Hardouin de Clermont, seigneur de Saint-Georges.

pour suivre Madame, mais elle n'a pas l'assurance de nommer la cause de son retardement parce qu'elle est extraordinaire pour elle, qui, n'ayant pu devenir grosse en tant d'années de son mariage a rencontré ce contentement en celle-ci comme plus heureuse pour la bénédiction des noces. Et d'autant qu'elle m'a prié de l'écrire à Votre Altesse, je l'ay fait, Monseigneur, suppliant encore pour moy votre bonté de se resouvenir que je ne suis plus ici que pour y attendre les commandements qu'elle me fera au retour de M. Carron, puisqu'elle me l'a ordonné, et qu'en tout je veux vivre,

de Votre Altesse

Monseigneur,

le très humble, bien obéissant et très fidèle orateur et serviteur,

FRANÇ[s] DE GENÈVE

***

La fille de Henri IV va traverser cette France qu'elle « aime de tout son cœur », et que son glorieux père a faite prospère et pacifiée. Elle ne reverra plus Paris, ni ce Louvre, ni les Tuileries; le voyage s'effectue par d'excellentes routes bien pavées, c'est Chartres, c'est Étampes. On traverse la forêt d'Orléans qui est dangereuse, et où vingt ans plus tard on assassinera encore les voyageurs. Enfin, c'est Orléans, un des joyaux de la France ; sur le grand pont, Madame salue dévotement le crucifix et la Pietà, qui commémorèrent les victoires de Charles VII et la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc; l'image de la « pucelle », armée, et les cheveux épars, fait pendant à celle du Roy.

Madame s'embarque sur la Loire afin d'arriver à Blois, et jouit de la beauté du fleuve. Devant ses yeux défile un paysage charmant où brillent les tuiles bleues des maisons du Blaisois !

Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine,

a écrit le chantre de la douceur angevine.

Et puis c'est Tours, le pont Saint-Elme, les belles rues longues, larges, bien bâties, l'église et le monastère de Saint-Martin ; le plus beau mail d'Europe qui a sept rangées d'arbres d'une hauteur majestueuse, et enfin la vieille maison qui a

servi jadis aux rois de France, et dont la façade est entièrement couverte de fleurs de lis sculptées dans la pierre, et où Marie de Médicis habite — aucune ville de France n'est plus séduisante. Peut-être la petite Madame, qui aime les Belles-Lettres, est-elle allée au Plessis, où le Roi possède une jolie maison et un jardin rempli de rossignols, et où repose, dans une chapelle, le poète qu'une reine de France a baisé sur la bouche !

La mission qui a accompagné le cardinal Maurice en novembre, avait repris en mars le chemin de la Savoie et du Piémont, sauf cependant M. de Genève et sa compagnie, qui suivent Madame, et s'arrêtent à Tours pour faire leur cour à la Reine-Mère, revenue en faveur, et auprès de qui se trouve son conseiller, « l'évêque de Lusson » (Richelieu). M. de Genève reçoit grand et bel accueil. « Le Roy et la Reine-Mère témoignent au prince de Piémont le plaisir qu'ils ont de ce que je suivisse Madame. »

L'évêque a été nommé grand ausmonier de la princesse de Piémont. « Madame, Son Altesse, M. le prince ont voulu que je fusse le grand ausmonier de ma dite dame »; mais comme il ne veut à aucun prix abandonner son diocèse, la charge sera remplie par M. de Boysi, le chanoine de Sales, son frère, que « non seulement notre chère Madame, mais Son Altesse et tous les princes et princesses, seigneurs et dames, chérissent grandement ». Le tintamarre de cette « presse » trouble un peu le bon évêque, il est étourdi par « cette Cour si grande et en laquelle j'avais tant de compliments à faire », écrit-il à la Mère de Chantal.

Là je vis la Reyne-Mère et lui fis la révérence à l'arrivée et au départ; et elle me favorisa grandement par le témoignage qu'elle rendit du désir qu'elle avoit de me voir, et de celui de m'ouyr et me voir plus longuement.

Néanmoins il faut bien avouer que le saint prélat en est plutôt dupe, il s'entretient longuement avec M. de Lusson, dont il résume en ces termes les confidences, « *qu'enfin il se rangerait à mon parti pour ne penser qu'à Dieu et au salut des âmes !* » Aucune vision prophétique de l'avenir ne lui révèle en Richelieu, le terrible cardinal qui sera l'adversaire

acharné de sa « chère petite Madame ». Cependant l'évêque a quelque nausée de la Cour :

La court m'est en souverain mépris, j'abhorre de plus en plus et luy (le monde) et son esprit et ses maximes et ses niaiseries. O Dieu, que c'est bien autre chose de voir un train d'avettes toutes concourant à fournir une ruche de miel, et un amas de guespes qui sont acharnées sur un cors mort pour parler honnêtement.

Marie de Médicis avec plus ou moins de sincérité avait donné le baiser de paix à ses enfants; le 4 septembre elle était arrivée à Cousière, maison du duc de Montbazon, beau-père du duc de Luynes. M. de Luynes vint l'y saluer; « la Reine Anne d'Autriche avec les princesseses et dames fut au-devant d'elle, puis le Roy et revinrent ensemble à Tours où ils demeurèrent dix ou douze jours ».

Le jeune Roi a pris congé à Amboise de Madame, sa sœur, il a donné l'ordre que le prieur de Vendôme l'escorterait jusqu'à Turin, et dans son carrosse elle est accompagnée par la duchesse de Vendôme, fille du duc de Mercœur, un de ces types admirables de grandes dames du XVIIe siècle dont on ne parle pas assez en évoquant les siècles passés, âmes extraordinairement trempées, chez qui la religion était une chose efficace, qui y conformaient rigoureusement leur vie, et au milieu de la magnificence de leur existence extérieure savaient s'imposer les plus sévères disciplines; celle-là en particulier était une véritable mère des pauvres, et, certainement, selon la pittoresque expression de l'évêque de Genève, ne faisait pas partie du nombre des bonnes âmes qui « veulent être vertueuses en mangeant du sucre ».

Le prince de Piémont était parti en avant afin de préparer les voies, et sa jeune épouse le suivait à petites journées; elle s'en allait sans tristesse, déjà profondément attachée à son nouvel époux, à qui, en toute sincérité, elle écrira « loin de vous je suis un corps sans âme », et cette fille de France si fière l'assurera être « celle qui vous aime de tout son cœur et qui vous est très obéissante esclave et obligée servante ».

M. de Genève, qui « n'en pouvait plus du grand tracas que nous avons fait », se trouvait, écrit-il, dans « la » carrosse, qui

précédait « celle » de Madame; les carrosses de ce temps étaient de vraies maisons roulantes, et l'équipage qui suivait, comprenant lits et meubles pour les gîtes, ne permettait que de voyager fort lentement; ainsi fait-on, entendant la messe et observant les fêtes, et tout procède à merveille.

En route pour Grenoble, l'évêque écrit :

C'est une grande consolation de voir notre petite Madame si gaye et toute bonne, et madame de Vendaume qui est une parfaite bonté, et tout son train si bien rangé et vertueux.

A Grenoble une réception splendide attend la princesse de Piémont. Le duc de Lesdiguières, gouverneur de la province, ancien compagnon d'armes de Henri IV, prodigue les fêtes et les honneurs à la fille du grand Roy; le duc de Savoie est venu en personne y accueillir l'épouse de son fils aîné.

Il n'y avait pas en Europe parmi les princes régnants de plus beau et galant chevalier que Charles-Emmanuel! Régnant depuis quarante ans, né[1], peut-on dire, le sauveur de son peuple, il avait rempli ces quarante années d'actions d'éclat et de réformes utiles, fortifiant sans cesse l'âme guerrière de son peuple; l'ambassadeur vénitien Bellegno écrivait que : « le duc de Savoie peut se vanter d'être le seul prince d'Italie qui tint vivante parmi ses peuples l'antique valeur de la nation »; aussi les ducs étaient-ils l'objet de l'amour de leurs sujets; « il n'y en a pas, déclarait un autre Vénitien, Donato, qui pour lui ne se fît martyriser, et il doit cette prérogative à la clémence et douceur de son gouvernement, et à la simplicité affectueuse avec laquelle il traite toutes sortes de personnes ».

Le duc avait le cœur fort sensible aux charmes féminins, et tout de suite il est fasciné par sa vive et ardente belle-fille, et ne désire que lui complaire.

Charles-Emmanuel avait choisi avec soin les dames et demoiselles d'honneur, les gentilshommes et les majordomes de la princesse de Piémont, tenant égale la balance entre le

1. D'après les traités, la naissance éventuelle d'un enfant mâle au duc et à la duchesse de Savoie entraînait le retrait immédiat des troupes françaises à Turin, et la libération du Piémont, rendu à ses princes légitimes. C'est ce qui se produisit à sa naissance.

pays au delà des monts, et celui au deçà, dont il s'efforçait d'unir les intérêts ; mais dorénavant, au mécontentement de plus d'un assurément, la jeune princesse, avec la permission du duc, façonnera tout à la Cour à la mode française... On ne l'appellera que *Madame Royale*, *Madame Reale*, et c'est sous ce vocable qu'elle vit encore dans la mémoire du peuple. Le duc est accompagné des chevaliers de l'ordre suprême, du nonce, et de ce Rainier-Zen, le perspicace envoyé vénitien.

Si quelque nuage de tristesse demeurait encore au fond du cœur de la petite princesse, les journées triomphales à Grenoble le dissipent; le duc de Savoie n'a d'autre souci que le bien-être de la jeune princesse ; il la précède comme un fourrier pour lui assurer bon gîte, il avertit même son fils que l'un d'eux a des cheminées qui fument... ; à Suze, afin d'éviter des ennuis de ce genre, il fait élever par enchantement un palais de neuf pièces avec un portique entre deux colonnes, pour recevoir Madame, et on offre au couple princier les spectacles d'une joute.

Le duc de Lesdiguières, les ambassadeurs, le nonce, toute la troupe des chevaliers de l'ordre suprême, escortent Madame Chrestienne jusqu'à Chambéry, où, le 22 octobre, après un mois de voyage depuis Amboise, par un temps admirable, elle fait son entrée au milieu de l'allégresse générale.

Maintenant, elle a quitté le beau royaume de France, et la dislocation commence ; le duc de Savoie, presque seul, traverse les monts pour rentrer à Turin attendre les époux ; M. de Genève prend congé de sa chère petite Madame, laissant le soin de cette âme si précieuse à son frère, M. de Boysi, et aise de penser que la sage madame de Monglat demeurera encore avec sa chère princesse :

sachant combien elle a de pouvoir et de vouloir pour le bien de notre maîtresse, et par conséquent, pour le contentement le plus désirable de Son Altesse et de M. nostre Prince et le bonheur de cet état.

Mais déjà la fille de Henri IV a compris qu'elle ne peut être heureuse qu'en se faisant aimer, et en adoptant tous les intérêts de son époux « qui sont les miens », comme elle le lui écrira. En même temps sa petite cervelle rêve de prendre une part

active aux choses de l'État... mais son beau-père, si indulgent qu'il soit, ne le lui permettra pas, et son heure est encore heureusement éloignée.

Enfin, le long et difficile voyage arrive à son terme, et le 20 mars le prince et la princesse de Piémont franchissent la Porta Vittoria érigée en l'honneur de cette faste occasion, et sur laquelle entre les colonnes de marbre se dressent les images de saint Louis, roy de France, et du bienheureux Amédée, duc de Savoie, bénissant leurs descendants.

La Princesse est accueillie dans sa nouvelle patrie par une lettre du saint évêque de Genève, dont la pensée l'accompagne fidèlement.

Lettre de saint François de Sales
à la Princesse de Piémont Chrestienne de France.

Annecy, 30 janvier 1620.

Madame,

Puisque, grâces à Dieu, vous voylà enfin arrivée au lieu auquel vous devies achever le voyage de votre bien heureuse venue en ces Estatz, il m'a semblé que je puis oser meshuy présenter de mes lettres à Votre Altesse, tandis qu'elles ne lui seront pas désaggréables. Et j'espère que celle-ci aura ce bonheur, comme écritte seulement pour y contribuer, en la façon que je puis, mon sentiment de joie publique et générale que toutes les provinces de la sujettion de Votre Altesse recevront en ce jour anniversaire qui nous représente celuy auquel par votre naissance, Dieu vous donna à la France, et treize ans après, par votre mariage il vous donna à cet Estat dans lequel sans doute chacun bénira à l'envie cet aggréable jour.

Mais moy, Madame, comme le plus obligé du monde, je le bénis et béniray incomparablement par les plus ardens souhaitz que mon âme puisse faire. Que ce jour soit à jamais conté entre les jours que Dieu a créés pour sa gloire ; que ce soit un jour d'eslite entre les jours qui sont destinés aux humains pour les acheminer à l'éternité ; que ce jour auquel Madame, vous fustes faite chrestienne, face jour à la Consolation de toute la Chrestienneté ; et face ce même jour, auquel vous avez été faite notre très honorée Dame et Princesse reluire la Sérénissime Mayson de Savoye en une heureuse et tous-jours auguste postérité de Votre Altesse.

Ce sont les vœux, Madame, que je fay, prosterné en esprit devant la divine Bonté, à laquelle selon le rang qu'il vous a plu de me donner

au service de Votre Altesse, j'offre et consacre tous les jours votre chère et prétieuse vie, afin que par la souveraine Providence il lui playse de la multiplier par une sainte fertilité d'actions chrestiennement royales et qu'à la fin elle la glorifie par la couronne de l'immortalité.

Je fay en toute humilité la révérence à Votre Altesse de laquelle

Madame je suis

Très humble, bien obéissant et très fidèle orateur et serviteur

FRANÇOIS E. DE GENÈVE

Annessi, le 30 janvier 1620.

Voilà donc notre petite « Madame » dans une ville et un pays dont elle ne connaît rien. Sa maison très importante est prête à la recevoir, et se compose de trois cents personnes ; cinquante dames, huit filles servent pour l'honneur ; un grand chambellan, une grande maîtresse, un grand veneur servent par quartier, à la mode française.

La réception réservée à Madame Royale, et par le duc et par la ville de Turin, est digne de sa haute qualité ; de belles et nobles fêtes vont se dérouler en son honneur; pour don de joyeux avènement, le duc offre en toute propriété à sa belle-fille, comme il lui aurait passé une bague au doigt, le château de Valentino, sur les rives charmantes du Pô, en face d'un horizon admirable de collines verdoyantes et de montagnes aux neiges éternelles ; ce Valentino sera pour la princesse de Piémont le nid préféré, elle y viendra souvent, l'embellira sans cesse, et en fera avec les années un lieu de délices.

La première des réjouissances qui l'attendent, sera le tournoi auquel le prince Victor-Amédée avait, un an auparavant, convié toute l'Italie... Le tournoi se déploie sur la place du château et sera la véritable apothéose de la jeune épouse.

Des chevaliers magnifiques, tous portant des surnoms symboliques : *Dragonte il fiero*, *Fulgimante l'Intrepido*, entrent, trois à trois, dans la lice ; puis en dernier vient le prince, le casque couronné de plumes argentine et amarante ; le somptueux harnachement de son cheval scintille au soleil, sa lance est dorée, son bouclier porte le nom de la princesse Amarante, il fait trois fois le tour de la piste et salue la Sérénissime infante et les juges du camp.

Le prince, pour l'occasion s'appelle : *Armidoro de l'Océan Indien, chef des chevaliers d'aventure de la royale Amarante.*

Les armes du prince sont un *Oiseau de Paradis* avec la devise :

Cœlestis Æmula Motu.

Le soir, le retour au palais neuf est accompagné par des torches de cire blanche, le duc et les princes et princesses suivent ; les rues sont illuminées et tous proclament :

« *L'Ombre des lys d'or donne la paix.* »

BRADA

L'ŒUVRE ET L'EXEMPLE

DE

PAUL ADAM

I

Le deuil de Paul Adam a été porté par l'unanimité des lettres françaises. Dans le suspens des théories, des objections, des aspirations diverses, les artistes et les écrivains ont rendu à l'homme et à l'œuvre un hommage d'autant plus spontané et vibrant que ce coup du destin s'attestait plus cruellement prématuré. Le respect douloureux de tous s'est incliné devant ce créateur frappé en pleine force spirituelle, au seuil des années culminantes de sa carrière. On a éprouvé la stupeur d'une clarté brutalemnt éteinte. Cette stupeur a dominé le tumulte des articles nécrologiques. Si leur improvisation a mêlé des jugements hâtifs au cri des affections meurtries, leur nombre et leur importance, leur imposant concours, ont fait mesurer dans le monde entier la grandeur de la perte que la France venait encore de subir par la disparition de ce haut et noble esprit qui l'avait servie avec un si persévérant amour. Il n'est point d'homme ayant acquis un nom et une autorité motivée dans nos lettres qui n'ait tenu à l'honneur de dire ou d'écrire son émotion. Puis, ainsi qu'il sied à la dignité de la tombe, une pause s'est faite, le silence s'est étendu.

Voici qu'il prend fin, et, devançant les délais du deuil, nous entendons de nouveau l'inflexion de la voix qui s'était tue. Le premier livre posthume de Paul Adam vient de paraître. D'autres lui succéderont, mais en celui-là, le penseur et l'artiste resurgissent tout entiers, et tout l'ouvrage est un radieux démenti à sa fin corporelle. Il s'appelle *Reims dévastée.* M. Gabriel Hanotaux, dans la préface que lui a dictée l'amitié admirative, écrit : « Il était dans la logique de cette belle vie littéraire et patriotique qu'elle s'achevât sur un hymne à la patrie... Paul Adam s'est soulevé sur son lit de mort pour tendre cette palme à la ville martyre... Que la France garde pieusement ces pages près de son cœur, parmi les plus belles fleurs qui lui sont consacrées, que l'histoire recueille cette superbe lamentation ! Reims la désolée aura trouvé dans cet homme aux paroles fortes et qui, déjà, regardait en face l'au-delà, un contemplateur digne d'elle. » On ne saurait juger plus véridiquement : mais on pourrait ajouter qu'en un tel ouvrage Paul Adam a tenu, plus que jamais, jugement sur lui-même, et semble avoir rassemblé toutes les puissances de son imagination, de ses ressources techniques, de sa foi, comme pour un suprême usage dans le pressentiment de les perdre bientôt. Ce livre est le testament moral autant qu'intellectuel d'un homme qui, dans l'indignation, la fierté et la douleur, a renoué autour des idées dominantes de son œuvre et de son labeur tous les motifs décoratifs et symboliques choisis par son art dans l'histoire et la vie.

Reims dévastée réalise en effet cette unité dans la complexité et cette liaison intime des faits et des symboles qui ont été pour Adam des dogmes et des disciplines. C'est un document historique par la relation rigoureuse et détaillée du crime allemand. C'est une évocation biographique, ethnique, esthétique et mystique du passé de la cité et de la cathédrale. Au récit des heures maudites de la guerre se juxtaposent l'étude de la lente édification du sanctuaire et la vision du sacre de Charles VII, en des pages d'un coloris somptueux où l'érudition s'anime et se transfigure. L'ouvrage, enfin, est un vaste poème en prose chantant la beauté sacrée des pierres, la pérennité de l'Idée qui les assembla, l'intangibilité du génie latin vainqueur et martyr : poèmes aux strophes majestueuses

que la révolte devant le sacrilège et la haine stupide enfièvre de plus en plus, poème aux cadences rythmées par la rumeur de la bataille, poème de colère, de pitié, d'ironie vengeresse arraché à l'âme éperdue d'amour pour l'art et la patrie, et s'achevant pourtant dans la haute sérénité d'un idéalisme indéfectible, dans l'apaisement d'un finale de symphonie.

Reims peut certes remercier la mémoire de l'écrivain qui a mis à un tel degré son talent et son cœur parmi les ex-voto de sa basilique outragée, et conserver son livre aux archives qu'elle reconstitue, comme un des plus précieux hommages de la pensée française. On ne dépeindra jamais plus fièrement, plus ardemment, ce que la cité sacrée a enduré. Mais nous pouvons d'autre part trouver dans ce testament autre chose que lui-même : il est impossible de le lire sans que le sens critique, par degrés, se réveille, et remonte de cet ouvrage aux précédents pour reconstituer la complexe et prestigieuse figure du créateur disparu. Les livres de Paul Adam, en effet, sont indissolublement liés : aucun ne répète, ne fait double emploi, et leur variété de décors est mise au service d'hypothèses multiples, mais une armature aussi solide que souple, d'autant plus essentielle qu'elle est mieux cachée, assure la cohérence de leur vaste cycle et y crée de si parfaites réversibilités qu'on pourrait dire que *Reims dévastée* est préparée par tous les autres ouvrages d'Adam, et s'y trouvait déjà en puissance. Comme on calcule une apparition d'étoile avant sa visibilité dans les espaces interstellaires, les cerveaux de l'ordre de celui de Paul Adam peuvent prévoir à quel moment de l'évolution générale de leur œuvre deviendra nécessaire, par ou malgré les circonstances, l'interpolation d'un livre qu'ils n'imaginent pas encore, mais dont ils savent qu'il devra naître et s'insérer librement, du fait même de la pression de tous les autres, comme la pierre d'une clé de voûte.

Reims dévastée est cette pierre, et incite invinciblement à suivre la courbe de la voûte jusqu'à la retombée de la nervure sur le pilier, et de là aux autres piliers, et à tout l'édifice construit de soixante volumes, en trente-cinq ans, par un surprenant maître-d'œuvre. Je voudrais qu'on me permît d'essayer d'envisager l'ensemble. Ce n'est point sans motif que me sont suggérés des termes et des images d'architecture. Il s'agit bien

d'une construction, d'une des plus grandes et des plus riches de détails luxuriants qui aient été tentées dans le siècle. L'architecte n'a pu en terminer la flèche suprême, mais il en a bâti et orné avec faste les nefs et les salles, car c'est à la fois un palais et un temple. En l'honneur de qui? La dédicace de *Reims dévastée* nous le dira : « A l'Esprit latin, fondateur, défenseur, conservateur de l'unité gallo-romaine depuis vingt siècles. »

Ce palais, ce temple, reposent au milieu de notre temps sur des assises considérables. La foule des lecteurs y est entrée avec attirance, déférence et effarement aussi, tant les avenues s'offraient nombreuses à sa pensée, tant l'artiste multipliait les suggestions de la fantaisie et du rêve, tant il exigeait qu'on s'enfiévrât et qu'on approfondît avec lui, tant, selon le mot saisissant de Stendhal, il montrait la résolution d'être « un de ces auteurs insolents qui forcent le lecteur à penser ». Je ne me flatte point de décrire l'édifice, et nous sommes encore trop proches de ses fondements pour ne point espérer du temps seul le recul nécessaire pour contempler les vastes profils de ses frontons et de ses coupoles sur le crépuscule d'une époque. Je me flatte moins encore de refaire l'analyse et la synthèse de tout ce qu'a pu contenir une mentalité aussi exceptionnelle que celle de Paul Adam. Il y faudrait un livre, et un auteur mieux doué. Mais enfin, cette œuvre, je l'ai vue se construire, et à mesure que son architecte y ajoutait une aile, j'ai pu assister à la réalisation progressive. Je ne prétendrai ici à rien d'autre qu'à un regard sur l'étendue de son œuvre et de cette vie : à montrer la beauté de l'éloge implicitement contenu dans ce reproche d'être trop riche d'idées — le seul qu'on ait jamais pu faire à Paul Adam : à pénétrer avec le lecteur dans le labyrinthe de son opulente création, et enfin, pour emprunter un terme au langage récent, à y préciser les principales « directives ».

II

L'aspiration à la synthèse est si fortement affirmée dans n'importe quel ouvrage de Paul Adam qu'on serait tenté de dire qu'il a conçu dès le début un plan vaste, et l'a méthodiquement réalisé, comme on l'a dit pour Balzac, Zola, Péladan,

et comme on le dit en général pour tous les auteurs de cycles romanesques. Cette idée *a posteriori* est aussi inexacte que facilement séduisante. Conduit à vingt-deux ans, en 1884, par une ruine familiale à demander tout de suite un moyen d'existence à ce métier d'écrivain qu'il n'envisageait encore que comme une vocation et une passion, ce jeune homme élégant, déjà nourri de connaissances et hanté de grands rêves, se trouva brusquement aux prises avec la gêne et cette angoisse de la production hâtive et forcée qui a glacé et désolé tant de natures délicates et ardentes. Il n'eut le temps, ni de choisir parmi ses plus beaux songes ni de les méditer, il se mêla à ce qui passait devant lui. C'était le naturalisme : de là, en 1885, son début dans le roman, *Chair molle*, qui lui valut un procès. Mais c'était aussi le symbolisme, encore velléitaire, et dont Adam devait rencontrer chez son premier camarade, le réaliste Robert Caze, les futurs fondateurs parmi des peintres impressionnistes. Dans cette transition, dans ce heurt d'aspirations confuses, Adam devait être vite et mieux attiré par les tendances que le nom de symbolisme a si mal définies, et cette évolution se marqua dès 1886 par deux recueils d'écritures et d'imagination également fantasques, en collaboration avec Jean Moréas. En 1887 il donnait tout ensemble des gages au naturalisme et à sa doctrine avec *la Glèbe*, et à une sorte de fusion de l'intimisme psychologique et de « l'écriture artiste » des Goncourt avec *Soi*, roman plein de souvenirs familiaux, évocation tendre et subtile des mœurs de la haute bourgeoisie de la fin de l'Empire aux premières années de la République. On relirait avec intérêt et charme ce livre introuvable où un des aspects de l'œuvre future d'Adam se précise déjà, où il est déjà tout lui-même dans l'art d'associer constamment un être à son décor.

Ces divers ouvrages, auxquels s'adjoignaient en une production fébrile nombre de contes et d'articles dans la *Revue Indépendante* et autres jeunes revues de ce temps, dénotaient les tentatives divergentes d'un esprit inquiet, sollicité par toutes les formes neuves, et s'interrogeant. Il faut en venir à 1888, à la publication d'*Être*, pour trouver la première tentative cyclique, celle des *Volontés merveilleuses*, réduite à une trilogie : *Être, En Décor, l'Essence de Soleil*, et vraiment le

progrès s'atteste surprenant. *Être*, réédité il y a quelques années sous le titre *les Feux du Sabbat*, est un très grand et très beau livre d'une personnalité intense réunissant les caractéristiques essentielles d'Adam. Transposition lyrique des événements de l'érudition et de l'histoire, superposition des puissances durables des symboles aux passions et aux énergies périssables des créatures, maîtrise dans la peinture violente des sites, des atmosphères et des foules, goût du faste décoratif jusqu'à l'exubérance luxuriante, union du sensuel et du tragique, emploi des leitmotive littéraires, voilà ce qu'on trouve dans cette évocation de l'âme médiévale incarnée par la puissante figure de la comtesse Mahaud de Horps, souveraine magicienne, sorcière, criminelle et suppliciée, sœur anticipée de Gilles de Rais. Il y a là déjà le maniement des masses, le souffle épique dans les descriptions de batailles, le sens du mouvement qu'on admirera plus tard, et même, tant l'unité de ce cerveau a été forte, on peut pressentir dans cet étonnant roman de 1888 certaines traces de la pensée et de la forme qui caractérisent les pages d'évocation médiévale de *Reims dévastée*.

Dès ce moment Paul Adam est devenu conscient de ses possibilités glorieuses, de sa manière à la fois solidaire et indépendante du double courant naturaliste et symboliste dont l'antagonisme a troublé ses débuts ; il semble prévoir les composantes et les directives principales de son œuvre, histoire transposée et allégorisée, souvenirs familiaux auxquels s'agrégeront ses idées générales sur la race, parallélisme constant et caché entre les figures vivantes et les démons qui les dominent. Il se crée aussi son style, extrêmement curieux par l'usage de l'ellipse ; style sans musicalité, tout entier conçu pour des effets rythmiques, saccadé, strapassé, musculeux, avec des rejets, des périodes tumultueuses brusquement brisées, assez semblable au grand vers libre d'un Verhaeren, mais sans timbres ; style de peintre-né, et de peintre d'ascendance flamande, haut en couleur, surchargé d'images vives et sensuelles comme la pâte d'un Rubens, et aussi d'une minutie de Primitif et de petit-maître dans l'adjonction des détails pittoresques au mouvement qui emporte tout : style d'impressionniste semblant agir par le contraste des couleurs

complémentaires, cinématique jusqu'à la fébrilité, éblouissant, trépidant, style auquel on reprochera de fatiguer les yeux du lecteur, de négliger les valeurs par une polychromie trop soutenue, de ne pas consentir aux sacrifices de simplification qui conviennent à la grande fresque, de mêler mille tableaux de genre à la décoration murale que sera le roman futur de Paul Adam : mais style, aussi, parfaitement indemne du grief d'incorrection, amusant, savoureux, imprévu dans ses trouvailles et par l'extrême virtuosité, la sûreté de la touche et de sa liaison logique à l'ensemble, révélant l'artiste à un rare degré.

En Décor et *l'Essence de Soleil*, dont je ne saurais tenter l'analyse non plus, faute de place, que des autres livres d'Adam, complètent donc en 1890 le premier essai cyclique. Cependant plusieurs années verront encore des tentatives très dissemblables. En 1889, le jeune écrivain, tenté dans sa surabondante activité par l'aventure enthousiaste du boulangisme, subit aux élections de Nancy un échec dont on ne pourra que se féliciter puisqu'il a conservé aux lettres toute sa force vive. Il ne m'appartient pas de commenter, sinon pour en noter l'intelligence, la droiture et le courage, les idées qui ont dicté l'attitude de Paul Adam à propos de la décentralisation, du socialisme revisionniste, des idées kropotkiniennes ou de l'internationalisme économique et social : je n'en veux dire que la constance d'un désir fervent de l'intégrité des traditions idéalistes du libéralisme français. Les livres qui secondent et suivent la trilogie des *Volontés merveilleuses* prouvent à la fois le mûrissement d'une technique et l'organisation préalable d'une vaste composition. Ils affectent le caractère d'études peintes et de cartons pour une œuvre considérable qui n'apparaît pas encore. L'auteur hésite, utilise des impressions d'enfance, s'aventure dans une voie, l'abandonne. *Robes rouges* (1891) est une étude psychologique et satirique d'un magistrat ambitieux et immoraliste, écrite avec un talent âpre et une sourde révolte dans un ton dont la sobriété surprend. *Le Vice filial* et *les Cœurs utiles*, de 1892, que compléteront en 1896 *les Cœurs nouveaux*, sont encore une tentative de cycle, d'un caractère sentimental, ironique et décoratif, où la peinture impressionniste des milieux modernes se ressent de

l'acuité des notations, en un art parallèle, d'un Forain ou d'un Lautrec.

Mais en même temps l'écrivain, dont la juvénile production s'accélère, déroute par deux nouveaux avatars ; *les Images sentimentales* (1893), où il revient avec tendresse et mysticité aux souvenirs familiaux de son adolescence heureuse ; *la Parade amoureuse* (1894), réunissant des contes d'une somptueuse sensualité ; *le Conte futur* (1893), contrastent vivement avec l'apparition d'un élément inattendu, la reconstitution érudite des *Princesses byzantines*, Irène et Anne Comnène — et on ne prévoit pas encore que c'est là une arche jetée au-dessus des années à venir vers *Basile et Sophia* et *Irène et les Eunuques*, ce chef-d'œuvre incontestable de l'évocation historique. On peut d'autant moins le prévoir qu'en même temps Adam fait jouer en collaboration avec M. Mourey, un drame opposant le capital au travail, *l'Automne*, et qu'il publie, avec la *Critique des Mœurs*, un livre de moraliste indigné, de partisan âpre, de satiriste social aussi corrosif que *Leurs Figures*, de Maurice Barrès. Bientôt ce seront d'autres amoncellements de matériaux pour la grande architecture dont l'idée se précise, mais toujours selon des directives isolées, qui tendent pourtant à devenir tangentielles. Le drame du *Cuivre*, écrit avec M. André Picard, présage l'étude future des puissances criminelles ou bienfaisantes de l'argent dans *le Trust*.

Les *Lettres de Malaisie*, inventant une île d'Utopie anarchique avec une verve et une ingéniosité surprenantes (1898), s'opposent à la *Critique des Mœurs* que continuent la même année les essais cinglants du *Triomphe des Médiocres*, tandis que *la Force du Mal* de 1896 n'était qu'un hors-d'œuvre, ainsi que, l'année suivante, l'amusante, délicieuse et perverse *Année de Clarisse*. Mais *la Bataille d'Uhde* (1897) est la révélation de facultés d'extrême puissance dans l'agencement des foules de guerre, et consacre un grand progrès sur *le Mystère des Foules*, de 1895, vaste roman en deux volumes, confus malgré ses qualités admirables, et s'achevant par une anticipation de la guerre de revanche où l'ardent patriotisme de Paul Adam s'est attesté visionnaire.

C'est ainsi qu'on arrive a la série cyclique dite *le Temps et la Vie*, qui consacra la réputation de l'écrivain. Il l'entreprendra

à trente-sept ans, et il y a quinze années qu'il s'y prépare par un emploi simultané de toutes les formes littéraires. Les volumes s'accumulent, les dates s'entremêlent, et telle œuvre, selon les chances de l'édition, semble suivre telle autre à qui elle préexista. Pour vivre, Adam doit puiser sans relâche dans sa magnifique imagination, consentir aux hors-d'œuvre, défier le surmenage, être inégal et hâtif.

Il est aisé au critique de blâmer l'excès de production, de relever les défauts, de conseiller plus de temporisation et de soin, et c'est d'une amère ironie quand l'artiste doit faire face à la dure vie quotidienne. Vingt-cinq volumes en quatorze années ont donné à Paul Adam la notoriété, la jeunesse le tient pour un de ses maîtres; l'évidence de sa valeur, l'opiniâtreté de son travail forcent les portes et violentent la routine et l'inertie. Mais il se vend mal, il déroute, il effraie par la vigueur même de son tempérament, par la rapidité et la complexité des inventions où il se risque, et on ne voit pas, derrière la prodigalité avec laquelle ce jeune homme jette ses livres, le besoin qui le voue à l'effort infructueux, à la gageure des dates fixes, à l'impossibilité de se recueillir et de se châtier. Dans une belle probité, il accepterait de s'épuiser, mais non de flatter la mode, de courtiser le succès facile. Sa virtuosité le lui permettrait, et dans cet amas de romans, de contes et d'essais il y a toutes les variétés, tous les prestiges, tous les jeux du talent. Il lui suffirait de répéter, comme d'autres, la note qui a plu. Il n'y consent pas, on le rejettera ou on le prendra non tel qu'il est, car il se renouvelle et se perfectionne, mais tel qu'il veut être, et il brave le sort, et il s'impose ses « années d'apprentissage » dans la joie d'écouter bruire en lui la rumeur des courants d'une création intarissable. Qu'est-ce pour lui qu'un livre de plus ou de moins, loué ou décrié? A peine une esquisse extraite de ses vastes cartons de fresquiste qui s'arme pour la composition définitive, et il lui suffit que le bénéfice réel d'un de ces volumes soit de lui avoir appris une nouvelle façon d'exprimer. Peu de jeunesses de grand écrivain ont été plus « dionysiaques » que celle d'Adam, dénué de toute pédanterie, ne s'attardant ni aux querelles d'écoles ni aux chicanes sur la technique, voyant largement et généreusement, adorant la vie, souriant aux déboires, entassant avec fougue

des ouvrages dont les défauts eux-mêmes étaient pleins de feu et dont chacun contenait assez de trouvailles pour dépiter les rivaux, nourrir les pasticheurs et certifier un grand destin.

III

La publication (1899-1903) de la tétralogie *la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz, Au Soleil de juillet,* a consacré la gloire de Paul Adam. Elle l'a placé, d'un consentement unanime, parmi nos grands écrivains, et elle reste considérée comme son œuvre la plus représentative et la plus parfaite. Elle a emporté les suffrages de l'enthousiasme par son éclat, sa puissance et sa cohésion. Elle est évidemment le « chef-d'œuvre » de son auteur au sens particulier du mot, c'est-à-dire qu'il a présenté en elle au jugement de ses pairs et de la critique une création de maîtrise réunissant toutes ses qualités, un morceau d'incomparable peintre de batailles et de foules, vivifiant l'histoire. Cette tétralogie mérite d'être tenue pour l'épanouissement central de la vie et de l'œuvre d'Adam, et tous les méandres de son édifice littéraire semblent y aboutir. Il serait pourtant inexact de séparer ces quatre romans de tous les autres. Ils offrent leur soutènement à la construction, mais la volonté d'une ordonnance cyclique le dépasse de toutes parts.

A partir de cette tétralogie, il devient inutile à une critique non biographique de préciser les dates dans les vingt années de production : et mieux vaut substituer à l'ordre chronologique un classement par réciprocités des tendances. Paul Adam, en 1890, touche à la maturité. Il a dépassé la période ingrate, il s'est trouvé, il sait ce qu'il veut, et sa réputation est faite dans un grand public dont il a capté l'attention et qui attend de lui des choses fortes et neuves. Ce changement de situation lui confère une assurance, redouble son élan et, désormais, les divers courants de sa pensée conflueront en un large fleuve d'idées qui s'accroîtra sans cesse. Il produira autant, mais plus à l'aise, avec le choix absolu de ses sujets et avec une abondance toute différente de sa précipitation antérieure. Les erreurs, les contradictions, les fautes de goût

et de mesure de sa tumultueuse création de jeunesse s'effaceront par la discipline de la quarantaine : elles n'auront d'ailleurs point été mieux comparables qu'aux « repentirs », aux « faux traits » des grands peintres dans leur hâte à cerner d'une ligne suprêmement expressive la forme idéalement entrevue. L'œuvre d'Adam va devenir l'énonciation éloquente et logique de tout un vaste ensemble de jugements individuels sur l'esthétique, l'histoire, la morale et la politique de la race, ses croyances passées, ses aspirations, ses références conscientes ou inconscientes aux symboles qui la dominent et aux puissances permanentes de l'univers. La division par volumes de cet ensemble de jugements ne sera qu'apparente : tous ces livres ne seront que les chapitres d'un seul livre, les fragments d'une Somme, les blocs sculptés et assemblés par un néo-gothique à la gloire de l'esprit latin. Ainsi faudra-t-il envisager — et c'est le seul exemple depuis Adam — le cycle des poèmes dramatiques de Claudel.

Il n'y a cependant pas brisure entre cette période inaugurée par *le Temps et la Vie* et la précédente, mais évolution normale : il n'y a pas désaveu et rejet des premiers éléments, mais refonte de leurs matériaux. Les souvenirs d'enfance et de famille retracés à l'écrivain par la femme supérieure et adorée qu'était sa mère garderont toute leur puissance, et son mariage avec une admirable confidente de cœur et d'âme entretiendra ce culte : car cette œuvre volontairement tout intellectuelle aura été créée dans la constance d'une atmosphère de délicate et aimante féminité. Dès 1888, Paul Adam aura rompu avec le naturalisme en déclarant que « l'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole ». Vers 1900, il ajoutera à cette profession de foi de l'idéalisme symboliste la formule hautaine de « l'émotion de pensée ». L'opposant à l'émotion sentimentale dont l'abus l'excède dans la littérature romanesque, il assigne au roman, à cette heure même où des critiques le déclarent usé et discrédité, le rôle altier d'une fresque illustrant des idées générales. Il exige de lui que, par le faste lyrique, par les ressources littéraires les plus intenses, il conduise le lecteur à se passionner, à s'émouvoir autant pour les beaux conflits des idées vivantes et visibles, générateurs d'immenses conséquences, que pour les conflits des

amours et des haines individuelles. Il convie ce lecteur à attendre du roman non des sensations fugaces, mais des motifs de pensée, à y voir derrière l'anecdote et les actes des héros les volontés profondes, souveraines et éternelles qui ont inspiré la race et dont chacun de nous est, consciemment ou non, le produit. Une telle conception s'apparente à celle du drame wagnérien, considéré comme la visibilité plastique et rehaussée de musique, d'une donnée philosophique et mystique. On peut la discuter. On ne peut nier la noblesse majestueuse de son ambition, ni la résolution lucide avec laquelle Adam en a posé le principe sans s'effrayer d'être incompris de la critique et du public, ni enfin l'immense talent avec lequel il l'a mis en œuvre. C'est elle en tout cas qui éclaire toute sa création de 1900-1920, en explique et en renoue les velléités antérieures, et en donne les directives. Il a voulu relever d'un seul effort le roman et le promouvoir au rang des suprêmes dignités littéraires, au rôle de révéler, de promulguer, d'illustrer les Idées-Forces, de les faire voir et toucher par la foule comme les déesses animatrices du monde, en les revêtant de toutes les riches ornementations de l'art littéraire. Là est son incontestable grandeur : elle force le respect, et, si tous ne sont pas venus se convertir dans son temple, du moins a-t-il élevé ce temple, œuvre exceptionnelle née de son esprit et façonnée par ses mains.

En possession de cette clé, le lecteur qui abordera l'édifice saura désormais y pénétrer et s'y guider plus aisément. La constatation d'un tel principe initial en engendre d'autres. Il en appert d'abord que les éléments dynamiques des livres d'Adam, ceux qui invariablement y créent l'action-sujet et ses péripéties, sont les rapports des Foules avec les Idées qui les mènent et qui, pour le philosophe ésotérique, le néo-pythagoricien, le scrutateur des Forces et des Nombres qu'est Paul Adam, sont les seuls êtres réellement vivants et agissants, dont il discerne et suit et décrit les incarnations successives dans les siècles et les races : et de là découle toute sa philosophie, et sa morale de l'individualisme altruiste, toute sa conception d'une élite sociale seule capable de régler l'initiation démocratique des foules, et sa prévision théorique d'une cité future. Il m'est impossible de m'étendre ici sur ce qu'il n'est

pas excessif d'appeler la philosophie et la sociologie propres à Paul Adam, qui y a prouvé des vues singulièrement vastes et profondes ; il faudrait un livre pour dessiner le diagramme de son développement spirituel en ces domaines. Je ne puis qu'en attester l'unité syllogistique, l'aptitude à saisir l'identité des contradictoires et à utiliser ceux-ci selon qu'il s'agisse de spéculation abstraite ou d'action positive : la merveille chez Adam a été, dans une existence intellectuelle qui semble effrénée et complexe jusqu'à l'incroyable, une rigidité mathématique dans le classement des hypothèses, une domination immuable de ses sujets et de soi sous l'apparence d'une création débridée. Je ne ferai allusion à cette part secrète, à ce substratum métaphysique et ésotérique de sa personnalité d'initié, que pour faire comprendre les raisons de l'aspect qu'il a donné au roman.

Le conflit des Foules et des Idées étant son thème essentiel, il s'ensuit qu'Adam n'a pu et n'a voulu être un peintre de caractères. On le lui a reproché, en comprenant mal sa conception particulière du roman.

Bien des silhouettes ironiques ou passionnées, dans la foule de ses personnages, montrent assez d'art évocateur, de don de faire vivre, et de faculté d'observation aiguë, pour prouver ce dont il eût été capable en s'attachant à l'étude minutieuse d'un caractère. Mais il gardait cette partie de ses compositions à l'état d'esquisses, parce qu'il se préoccupait d'un effet d'ensemble tout différent par le style et la visée. Le caractère individuel n'intervenait qu'à titre épisodique et secondaire dans ses masses d'humanité, qu'il traitait décorativement. Il n'y a pas dans son œuvre de souci anthropocentrique et, pour les mêmes raisons, la nature « naturelle » n'y apparaît pas. Il n'y cueille que quelques détails avec autant de brièveté que de justesse, il ne l'envisage vraiment que dans la mesure où elle est captée par le génie de l'homme conseillé par les Forces, et lui apporte ses énergies dont la souveraineté des Idées s'accroîtra.

De là résulte encore logiquement l'absence d'amour sentimental et idyllique dans cette œuvre où éclatent tant de pages d'une puissante sensualité. L'artiste ne leur a pas confié la mission d'une séduction scabreuse. Cette œuvre qu'on a pu parfois incriminer (« génie de luxure triste d'un artiste trop

charnel », disait jadis Jules Lemaître, et combien il eût revisé depuis son jugement !), cette œuvre est d'un cérébral chaste qui n'a jamais considéré l'instinct sexuel que comme une généralisation d'énergie, un trouble élan du périssable vers l'infini, un facteur puissant dans les actes intersociaux, et par conséquent comme une composante indispensable au même titre que les trois ou quatre grands mobiles qui s'opposent à l'inertie humaine : et c'est dans ce sens seulement qu'il a à intervenir. La chair n'est que le condensateur magnétique de l'Idée et, voluptueuse ou martyre, elle ne frémit que par ses rythmes. Il importe d'écarter cette critique qui consiste à imputer à carence ce qu'un artiste n'a pas voulu faire, et nul plus qu'Adam nettement n'a stipulé ses désirs et ses choix.

Ces données, à défaut de beaucoup d'autres, suffiront peut-être pour établir des divisions et projeter des clartés dans cette création si dense, pour isoler sans trop d'arbitraire quelques groupements de livres et en indiquer la cohérence, indépendante de la chronologie. Cette cohérence se constate dès le début de la carrière de l'écrivain. J'ai indiqué qu'il n'avait pas conçu un plan rigide, qu'il avait tâtonné pendant plusieurs années. Mais il avait créé d'emblée des livres si riches de sève, si lourds de presciences cursivement indiquées, qu'il y a eu recours plus tard, y a puisé sans les refaire, parce que le sens impérieux et originel de l'unité vivait en lui. C'est pourquoi on pourrait, comme dans *les Rougon-Macquart*, établir un arbre généalogique de ses principaux héros, figures agrandies, stylisées et transposées de sa famille, et dont le type le plus frappant et le plus vivant et allégorique tout ensemble est cet Héricourt dont la personne et la descendance, à travers les années, les livres et les décors, se retrouvent dans *En Décor, la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz, Au Soleil de juillet* et *le Trust*, constituant dans l'œuvre une véritable « histoire intellectuelle et sociale d'une famille » durant un siècle, et incarnant parfois Paul Adam lui-même, car sa meilleure biographie, il l'a lui-même écrite dans toute son œuvre.

Il ne sera pas inutile d'observer maintenant qu'on a loué ou blâmé Adam d'avoir osé tenter la forme du cycle romanesque, soit qu'on déclarât cette forme vicieuse ou désuète, soit qu'on incriminât la prétention de se vouloir guinder,

par une similitude de forme, au prestige d'un Balzac ou d'un Zola, sans même parler de la tentative cyclique faite par Péladan dans la *Décadence latine* ou ses séries d'ouvrages de mystique ésotérique. Il convient de remarquer que Paul Adam a été un artiste trop fin et trop souple pour ne pas apercevoir tout de suite, en plein naturalisme où il débutait, les graves défauts du plan rigide des *Rougon-Macquart*, plan dont Zola est devenu l'esclave et qui l'a condamné à exécuter des livres dont l'intérêt devait forcément être inégal, le procédé monotone, la redite inévitable et l'effet atténué : vingt fois le même livre interchangeable, les milieux seuls différant sans qu'on pût s'expliquer pourquoi tel ou tel livre de la série dût précéder ou suivre l'autre, toutes choses restant égales et le dernier ouvrage apparaissant comme un labeur démodé dans l'évolution de l'époque. Adam a été autrement avisé en adoptant le système de plusieurs cycles successifs, trilogies ou tétralogies (*les Volontés merveilleuses, l'Époque, le Temps et la Vie*), pas plus développés en somme que les groupements du *Bergeret* de M. Anatole France ou des *Romans du Lys* ou de *la Rose* de d'Annunzio, mais reliés par des idées générales et permettant ainsi à des spectacles et à des concepts nouveaux de s'insérer dans le cadre global. Une conception comme celle des *Rougon-Macquart* encercle une époque, mais quand elle arrive à échéance d'exécution, elle trouve des lecteurs tièdes pour qui la vie et les formes se sont renouvelées, et que ce pittoresque d'antan n'intéresse presque plus, parce qu'il parle comme au présent d'une phase sociale révolue.

L'unité cyclique, chez Adam, ne consiste point dans la continuité symétrique et l'antithèse prévue des personnages et des situations, mais dans la continuité d'un idéal exprimé par des incarnations successives. C'est ainsi que presque toute l'œuvre wagnérienne est l'illustration de l'unique idée de la rédemption par l'amour, mais rien n'est plus dissemblable que les rôles de Senta, Élisabeth, Lohengrin, Brunhilde ou Kundry, et c'est probablement là une des utiles leçons de composition qu'Adam a pu retenir de cette révélation wagnérienne qui eut tant de prestige à l'heure de ses débuts. Son œuvre est toujours « à la page ». L'élasticité de son armature a pu lui permettre de s'enrichir de l'impressionnisme, du

wagnérisme, du nietzschéisme, du socialisme moderne, des thèmes épiques de l'essor colonial ou de la grande guerre, d'*En Décor* à *la Ville inconnue*, ou à *la Terre qui tonne*, ou à *Reims dévastée*, sans que son système idéologique secret cessât de trouver dans l'évolution de nouveaux aliments.

L'assimilation à Balzac se soutient moins encore. Quelque admiration dont Adam ait maintes fois témoigné à l'égard de *la Comédie humaine* et de son formidable auteur, il suffira de rappeler que Balzac a été avant tout un peintre de caractères, le plus merveilleux en France depuis Molière, et qu'il les a recherchés dans tous les milieux sociaux, les soucis philosophiques, ésotériques et même politiques demeurant à l'état d'indications auprès de ses minutieux portraits de consciences. C'est exactement dans la proportion contraire que s'est dosée l'œuvre d'Adam. Et s'il a, comme Balzac, envisagé la puissance sociale de l'argent et pénétré l'importance du rôle des sociétés secrètes dans les régions sous-jacentes de l'Histoire, à l'encontre de trop d'historiens professionnels, de tels traits ont été communs non seulement à Adam et à Balzac, mais à trop d'autres auteurs, pour inciter sérieusement la critique à un parallèle. La conception cyclique a d'ailleurs été, de par son ambitieuse imprécision même, le fait d'une foule de romanciers disparates et inégaux, de feuilletonnistes comme d'écrivains plus relevés, qu'on pense à Eugène Sue aussi bien qu'à Hugo, à Dumas père qu'à M. Abel Hermant ou à M. Rosny : elle est trop impersonnelle pour qu'on ne s'en tienne pas à dire qu'elle vaut selon ce que l'auteur en fait.

IV

Il est maintenant loisible de sérier ces quelques groupes de romans d'Adam en dehors de leur chronologie, en les considérant comme l'histoire d'une énergie contemplative et créatrice aux cent actes divers, et de s'arrêter, sauf erreur et approximation, à six catégories, en se souvenant toujours de la sorte d'interpénétration, d'endosmose intellectuelle, qui crée d'incessantes réversibilités, et transporte certains livres, en totalité ou en partie, d'un groupe à l'autre comme diverses

valeurs et divers rappels de coloris se répondent dans un grand tableau.

Le groupe de romans de famille, d'enfance, d'amour, discrètement autobiographiques parfois, comprend *Soi*, *En Décor*, *les Images sentimentales*, *la Parade amoureuse*, *les Tentatives passionnées*, *l'Année de Clarisse*, *la Force du Mal*. Mais il faut ajouter la tétralogie dont *la Force* est le premier acte, puisqu'elle est l'histoire transposée de la famille artésienne d'Adam lui-même, et que le nom d'Héricourt est son pseudonyme romanesque appliqué à plusieurs personnages. On le retrouve d'*En Décor* au *Trust*, et il désigne tour à tour l'arrière-grand-père d'Adam, aide de camp de Moreau, tué à Wagram (Bernard Héricourt de *la Force*), son gendre le major Adam (Augustin Héricourt de *la Force*), d'autres parents (Omer Héricourt de *l'Enfant d'Austerlitz*), et le jeune auteur lui-même (Manuel Héricourt d'*En Décor*), jusqu'à s'incarner une dernière fois dans *le Trust*. Ces notations familiales ont donné à Adam l'occasion d'écrire nombre de pages d'un art achevé dans la description des mœurs de la bourgeoisie opulente de la Flandre française d'où il était issu, des pages dont l'intimisme tendre est une détente parfois exquise dans l'âpreté, la densité et la haute tension intellectuelle de son œuvre.

Le groupe des romans impressionnistes (j'emploie ce mot sous réserves) comprend *l'Époque*, c'est-à-dire *le Vice filial*, *les Cœurs utiles*, *les Cœurs nouveaux*, *le Mystère des Foules*, *Robes rouges*, appartenant à la première période : mais leurs procédés de composition et de style se retrouveront, modifiés, rectifiés, intensifiés, dans tous les autres ouvrages. Il existe une phrase-type de Paul Adam, qui peut être discutable, mais n'appartient du moins à nul autre, et semble bien être la transposition la plus précise des procédés de l'art impressionniste dans la prose, dans un tout autre sens que celle des Goncourt.

Le groupe des romans de *la Force* comprend non seulement la tétralogie *le Temps et la Vie*, où les luttes de l'Empire et les combats révolutionnaires sont retracés avec une incomparable fougue, mais encore *la Bataille d'Uhde*, *Combats*, *Dans l'air qui tremble*, *la Terre qui tonne*, la fin du *Mystère*

des Foules, le siège féodal d'*Être* : autant d'études peintes, adjacentes à la composition centrale de *la Force*. C'est là que s'est le plus dépensé le talent de l'évocateur et propulseur de foules, bien que chacune des centaines de petites figures épisodiques soit traitée, selon son plan dans la perspective générale, avec une précision psychologique aussi vive que condensée.

Le groupe des romans de l'argent, de son action, de sa répercussion dans l'organisation morale, industrielle et sociologique du monde moderne, comprend *l'Essence de Soleil*, montrant quatre aventuriers à la conquête de l'or, et, vingt ans après, *le Trust*, qui est le plus balzacien et l'un des plus grands efforts d'Adam ; livre épique, parachevé en cinq années, résumant d'énormes enquêtes, concentrant toutes les anticipations de l'esprit de son auteur, mettant, selon l'expression heureuse de M. Hanotaux, « l'énergie de notre temps en flacons comme la foudre dans une bouteille de Leyde, avec un style dense comme des notations de télégraphie sans fil ». C'est à propos de ce livre plus que de tout autre qu'on pourrait se hasarder à parler du « caractère d'onde hertzienne » de la liaison magnétique des idées et des façons d'exprimer, chez Adam. Mais ce grand livre, où s'énonce la philosophie des bienfaits de l'argent et des nombres par delà les tragédies des passions humaines, se rattache aux drames *l'Automne, le Cuivre*, à cet autre roman *le Rail du Sauveur*. Et comme ces œuvres ont nécessité de multiples recherches intercontinentales, on est amené à associer au même groupe plusieurs ouvrages de Paul Adam, notamment ceux qui l'ont conduit à entreprendre des voyages aux États-Unis, au Brésil et en Afrique équatoriale, *les Visages du Brésil, Vues d'Amérique*, et la magnifique épopée coloniale de *la Ville inconnue*, illustration romanesque de sa foi obstinée dans les ressources que les troupes noires offraient à la France. On sait que cette foi a fait d'Adam le collaborateur et l'ami d'un autre grand Français, le général Mangin, qui a parlé avec une émotion si haute devant sa tombe.

Le groupe des romans de l'Idée latine et de l'ésotérisme comprend *Être*, le poème ésotérique *Dieu*, inachevé, *le Lion d'Arras*, certaines parties des *Volontés merveilleuses*, et la

trilogie des études sur Byzance, *Princesses byzantines, Basile et Sophia, Irène et les Eunuques* ; ces dernières compositions, qui ont fait l'admiration des historiens, par la qualité de leur érudition, et des écrivains par l'intensité de leur vie évocatoire, ne sont pas des hors-d'œuvre. Elles ont leur place logique dans l'édifice, comme nous le verrons bientôt. Il en est de même pour les recherches d'ésotérisme qui tentèrent beaucoup Paul Adam èn sa jeunesse en compagnie de Stanislas de Guaita : elles contribuèrent à la création d'*Être*, il leur resta fidèle toute sa vie, et elles furent les bases de sa philosophie, de son symbolisme, les directives premières du système d'Idées-Forces, d'Idées-Vivantes, qu'il devait incorporer au roman.

Le groupe des essais de philosophie, sociologie, politique, morale, comprend trois romans : *les Lions*, étude de la formation des énergies collectives ; *le Serpent noir* (dont une variante scénique, *les Mouettes*) et *Stéphanie* sont les deux tentatives les plus précises qu'Adam ait faites dans le genre du roman psychologique, deux études très serrées des conflits de la morale de sacrifice altruiste et de l'immoralisme égotiste nietzschéen, qu'il y désavoua après une analyse strictement impartiale. A ces romans s'adjoignent, répartis sur vingt-cinq années : *la Critique des Mœurs, Lettres de Malaisie, la Vie des Élites*, impliquant *les Disciplines de la France, la Morale des Sports, la Morale de l'Éducation*, et s'opposant au *Triomphe des Médiocres*, les *Lettres de l'Empereur*, et une quantité d'articles et d'essais recueillis ou non dans les revues et les journaux par le polémiste vigoureux, le dialecticien, l'orateur, le théoricien politique que Paul Adam, presque inexplicablement, trouva le temps d'être, et dont le moindre est un microcosme de son esprit synthétique et généralisateur. Il a choisi la forme du roman, mais il lui était impossible de ne pas mettre en marche simultanément toutes les formes de la pensée, de ne pas vibrer à toutes leurs réciprocités infinies. C'est là le caractère « hertzien » de son cerveau. Il était « sensible à l'Idée », et cette antinomie de termes peut seule tenter d'expliquer l'apparente aridité qui a pu déconcerter le public, comme les joies profondes de ceux qui entrent vraiment au cœur de son œuvre. Une conception

complète du monde était en lui. Comment une époque obstinée à la délimitation et à la répétition des genres n'eût-elle pas jugé avec admiration certes, mais avec une stupeur presque scandalisée, ce romancier qui dépassait de toutes parts « la littérature »?

On sentira moins péniblement que moi-même l'insuffisance et le provisoire d'une classification que je ne propose qu'au titre d'un prolégomène. L'édifice que j'examine ici est achevé en toutes ses parties. Le dispositif de son armature a été calculé de façon si judicieuse que même l'intervention inopinée de la mort n'a pu laisser une lacune irrémédiable, une énigme à jamais séparée de sa solution. Mais l'œuvre était à la fois si cohérente et si extensible qu'Adam eût pu la nourrir, l'orner, la couronner durant bien des années, toujours finie et toujours indéfinie. On peut conjecturer de quelle glorieuse façon se fût attestée, maîtresse de toutes ses méthodes, la maturité de cette nature supérieure. Si l'on cherche le point de jonction de ces six groupes tangentiels où je n'ai même pas pu faire entrer tous les livres de Paul Adam, on est conduit à y situer la pensée altière qui a été l'adoration suprême de sa vie méditante et militante : la célébration de l'Idée latine, de l'Idée méditerranéenne, romaine, plus forte que la Force nordique — la civilisation du Droit contre l'irruption du féodalisme régressif, Minerve et Némésis contre Odin et Wotan, c'est-à-dire en somme toute la métaphysique de la grande guerre qu'Adam a eu la joie de voir s'achever victorieuse, telle qu'il l'avait attendue et prévue.

Cette Idée latine, républicaine, libertaire, il a voulu en retracer l'épopée, qu'il a appelée « l'histoire d'un idéal à travers les âges ». Il est allé en chercher les pressentiments jusque dans l'ésotérisme chaldéen, la philosophie de Pythagore, le culte de Mithra, le symbolisme des hypogées égyptiens, les concepts de la Panaghia byzantine. Il en a suivi les méandres dans l'illuminisme satanique ou mystique du moyen âge, dans Mahaud l'envoûteuse ou Jehanne la Sainte. Pour lui, malgré un protéisme incessant, elle s'est clairement continuée dans l'œuvre des Communes, dans l'action secrète des Templiers; puis, comme des régions supérieures de l'orchestre descend des cuivres aux bois et de là aux cordes du quatuor le fil d'or

de la mélodie continue, l'Idée saisie et dessinée en chacune de ses phases par un livre, s'est incarnée dans les Encyclopédistes, les armées de Bonaparte, les légionnaires de César refondant l'empire de Rome, le Tugendbund allemand et le carbonarisme mazzinien, les libertaires de 1830. Toute l'histoire a été expliquée par l'envers de sa trame et éclairée par les métempsycoses de l'Idée unique. Et elle s'est épandue enfin hors d'Europe, elle a franchi l'Océan pour aller dans les immensités du Sud-Amérique vivifier les jeunes nations, les essaims du génie latin et méditerranéen. Là-bas on acclamait et on a pleuré en Paul Adam un ami, un maître, et un apôtre de l'énergie idéaliste des Miranda, des San Martin, des Bolivar. Tel est le lien souple mais infrangible de sa philosophie évolutionniste évoquée par l'art du roman, le récit des mille épisodes du duel millénaire entre la Force et la Liberté, duel où notre unité de race et d'âme s'est formée dans la douleur des pires épreuves et la fierté des espérances indéfectibles.

Cette lutte séculaire, dont une phase décisive vient d'être marquée par la chute des derniers dynastes qu'Adam eût sans doute chantée, mais qui se continuera encore sous des formes économiques et sociales, c'est le désir altier de la peindre, et de peindre par elle l'agrégation, la mission et le rayonnement de la France, qui a conduit Adam à scruter les religions et les sciences, platoniciens et plotiniens, hérésiarques et mages, encyclopédistes, spinozistes et hégéliens, tous ceux qui ont attesté que « le réel, c'est le profond », tous ceux qui ont salué dans les Idées les Vivantes conductrices, les « Mères » gœthiennes, depuis le mythe du paradis perdu jusqu'au mythe de la cité future, non moins désirée et non moins inaccessible.

L'idéal proposé a nécessité l'usage de l'analyse et de la synthèse alternées ou combinées, l'aisance dans l'emploi, comme moyen d'art, de l'identité des contraires, le courage d'affronter le tourment de l'unité, de s'élever au-dessus des genres et des modes ; et ainsi la conscience d'Adam s'est-elle épurée et élevée à mesure que s'étendaient les investigations de son talent. Elle a vite rompu les frêles barrières qui isolent la littérature de la philosophie et de la morale. Au-dessus des êtres qu'il était apte à dessiner, il a conçu les lois et les secrets

qui dirigent la race et forment la substance même de leur volonté. Il a été frappé de la relativité et de l'irresponsabilité de leurs actes, il en a conclu qu'il n'existe de mal que par l'inscience : et à l'héritage idéologique de la latinité il a demandé la lumière avec cette foi dans la perfectibilité humaine, cet optimisme d' « impérieuse bonté » qu'ont formulés d'autres créateurs de romans, ses émules et amis Rosny, comme lui altruistes et soucieux de « l'émotion de pensée ». Il a voulu être, il a été le romancier épique de la connaissance, et tout ce qu'il a acquis dans ce but, il l'a incorporé à sa préconception, toute différente d'un plan rigide, de procédé et de visée uniquement littéraires. L'œuvre d'Adam s'est trouvée être du même coup ordonnée comme une vaste chanson de geste à la gloire de notre race, parce qu'il a constaté que l'Idée formulée abstraitement dans la Chaldée, l'Égypte, Rome, Byzance, l'ésotérisme et le maçonnisme, était devenue une réalité vivante et agissante dans la fusion gallo-romaine, sur la terre française, et que vraiment la France avait été le pays élu de cette Idée. « Gesta Dei per Francos » pourrait être l'épigraphe seconde de toute sa création.

Ce sont là jeux de prince. C'est, en tout cas, une étonnante restauration du roman dans ses dignités de forme encyclopédique liant histoire, science et poésie, usant de tous les tons, lyrique ou didactique, dramatique, analytique, épique, descriptif, oratoire, pour en rehausser la présentation d'une loi dans une fable. Ainsi l'ont voulu parfois Balzac et Flaubert, mais cela peut être dit aussi d'Apulée ou de l'*Odyssée*. Certes, une tentative aussi ample comporte des risques de discordance et d'inégalité dans la réalisation et il n'est ni possible ni logique d'y chercher l'idéal de perfection qu'on exige d'œuvres se mouvant dans un champ plus restreint, la notion de perfection comportant une certaine étroitesse proportionnelle. Il semblera juste à ceux qui ne voudraient considérer en Adam que le strict « romancier » de tenir pour admirables, par l'achèvement, la composition, la satisfaction des plus minutieuses conditions littéraires, des livres comme *Être, la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz, Au Soleil de juillet, la Bataille d'Uhde, le Trust, la Ville inconnue, Stéphanie, l'Année de Clarisse.* Ces dix livres, sur une soixantaine, eussent suffi à la gloire d'un romancier.

En des genres très divers ce sont là des romans sans reproche plausible, des morceaux artistiquement impeccables. Mais il s'agit d'autre chose que d'impeccabilité littéraire. Le roman ainsi compris ne relève pas uniquement de la juridiction littéraire et critique. Il devient un instrument de synthèse, il comporte une part de divination.

« Les poètes, dit Shelley, sont les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent : les législateurs non reconnus du monde. » Infiniment plus qu'un homme de lettres, Adam a été un poète au profond sens grec : sa main qui eût pu tenir l'épée si elle n'avait tenu la plume a été celle d'un réalisateur idéologique. C'est une femme-auteur qui remarquait récemment que *la Bataille d'Uhde* de 1897, où l'imagination de Paul Adam a reconstitué toutes les directives d'une défaite transformée en victoire finale dans le cerveau du général de Raxi-Flassans son aïeul, c'était déjà le dessin de la première bataille de la Marne, avec de troublantes similitudes : et cela se vérifie par la lecture, en effet. Le désir, aiguisé par la pratique presque ascétique de la contemplation, confère d'étranges lucidités. Anticipant la victoire qu'il espéra et calcula pour le triomphe de sa race, Adam n'a pas moins anticipé la crise économique qui paralyse l'univers à cette heure en montrant dans *le Trust* la puissance des Nombres, leur volonté aussi secrète et fatidique que celle des Nornes et des Parques des vieilles cosmogonies, leur emprise sur la vie des foules, leur pouvoir de tout bien et de tout mal. Il a montré en eux les symboles du déterminisme universel en lutte avec l'âme et le génie de l'homme, leur rôle de forces génératrices ou meurtrières des idées, leur rôle de dieux obscurs dans le bouleversement où, une fois de plus, nous voyons se débattre l'humanité.

La critique de l'avenir constatera que les inventions de ce romancier épique n'auront été que les approches conjecturales, de plus en plus serrées, pressantes, et rigoureuses comme les parallèles menées pour un siège, de ces vérités dont l'abandon avait failli nous faire mourir, et qu'il nous faudra reconquérir pour revivre. Toute sa vie d'initié et d'oseur aura été un hymne à la Patrie.

V

Tel a été l'artiste que nous avons perdu, telle a été l'œuvre qu'il nous a léguée. La place, si libéralement qu'on me l'ait accordée, m'est mesurée pourtant. Mais j'aurais le remords d'omettre quelques touches essentielles dans mon ébauche en ne disant pas quel noble caractère et quelle haute compréhension des vertus professionnelles exigeaient qu'une entière estime s'ajoutât à l'admiration que nous avions vouée à notre ami. Ce cérébral était un tendre, ce laborieux était un indulgent, et au fond de tous les creusets de son alchimie idéologique, il avait trouvé la simplicité et la bonté. Ses livres ont pu avoir leurs détracteurs : il n'a pu avoir un ennemi, malgré une existence mise au service d'affirmations passionnées. Il a connu des débuts très pénibles, une longue période d'efforts non récompensés ; si le succès et la gloire, contraints par la violence de son génie et l'évidence de son immense mérite, lui sont venus, ce fut lentement et, malgré tout, sans proportion véritablement juste. Il effrayait le lecteur indolent et facile, il était supérieur à toute mode, il fallait trop savoir et trop penser pour accéder au plan où il avait bâti son œuvre, aux cimes intellectuelles où il respirait à l'aise. Il est mort au moment où la pleine maturité lui promettait des années d'œuvres de pure maîtrise, et avant que l'Académie pût réaliser le vœu de beaucoup de ses membres en lui donnant l'investiture officielle due à un grand romancier et à un grand Français. Jamais une plainte, une parole de dénigrement ou d'amertume, ne sont tombées des lèvres de Paul Adam. Chevaleresque, courtois et gai, d'une gaîté qui était la pudeur de son respect tenace de l'intégrité artistique, la concession, la compromission n'ont même point attiré son mépris : il en ignorait le sens, et la joie de créer était tout pour lui, avec l'intimité du foyer. S'il a été, selon l'expression de Remy de Gourmont, un spectacle magnifique, il a été aussi un exemple magnifique, et l'honneur de notre état, et une négation vivante des laideurs de l'arrivisme. Il a eu le grand, l'inappréciable courage littéraire de vouloir et de réussir à replacer le roman d'idées, comme le fit en son temps

Delacroix pour la peinture d'histoire, à la hauteur de la grande poésie, d'oser cette forme cyclique que trop décrétaient périmée parce qu'elle outrepasse la culture restreinte, la réussite adroite et le petit effort des talents courts. On l'a senti : même ceux qui contestaient sa conception ou sa technique s'inclinaient devant ce maître-d'œuvre investi de ce don magique, mystérieux et rare, en ce temps, jusqu'à l'insolite, qui s'appelle la Puissance. Mais seuls les amis de Paul Adam ont su au prix de quelle stricte discipline, de quel front opposé à l'adversité, aux tentations ou aux passions de l'heure, de quel art dans la méthode et dans l'utilisation raisonnée de tout soi-même, de quelle foi filiale et familiale, de quel amour des devoirs exigés par l'idéal et la race, de quelles fatigues enfin, défiées par sa robustesse, il avait mérité que cette Puissance en lui restât pure et vivante. Les fondations de son œuvre étaient aussi vastes que la partie visible : sa faculté d'assimiler d'immenses et multiformes connaissances historiques, philosophiques, sociologiques, de les coordonner, d'y puiser sans erreur et de les illuminer par l'intuition, reste son secret.

On ne comprendra pleinement tout cela que plus tard. Il semble étrange de dire que cet écrivain célèbre reste en partie méconnu. L'édifice qu'il a construit, ressemble, dans notre époque, à ces basiliques qu'enserrait jadis un amoncellement de petites demeures bordant des lacis de rues sombres et étroites. Le temps seul déblaie pour de tels parvis la place spacieuse qui permet la contemplation aisée des tours et des flèches. Nous avons bien l'impression que, par la disparition de Paul Adam, un grand vide a été ouvert et n'est point près d'être comblé : mais nous ne pouvons le mesurer avec exactitude, derrière les palissades de livres circonstanciels et de réputations viagères que la production pléthorique d'une époque de graphomanie interpose entre nous et ce vide, pareil à une autre tombe, sur lequel nous restons penchés. Nous n'en sommes encore qu'à la sensation troublante d'une diminution de la force morale et mentale française par l'absence irrémissible de ce grand animateur des foules et des idées vivantes. Avec lui, un de nos élans est retombé, une de nos exaltations s'est éteinte.

Ceux qui cherchent d'autres thèmes, et d'autres façons d'exprimer, n'ont pas le temps ni la faculté de s'attarder, même s'il les a nourris de son exemple, et ils lui obéissent encore en s'éloignant rapidement sur les voies qu'il leur a ouvertes. Nous qui fûmes ses compagnons, nous honorerons fidèlement son œuvre en attendant qu'un jour ceux qui ne la virent point bâtir y pénètrent, et s'émerveillent, et proclament qu'un temps était grand où l'on trouvait encore de tels hommes. Il en sera de Paul Adam comme de cet Eugène Delacroix auquel on reviendra demander pardon et conseil un jour, et auquel il fait invinciblement songer malgré la dissemblance des temps et des moyens d'expression, par le don de vivifier l'histoire, par la domination d'un esprit ordonnateur et lucide sur une sensibilité enfiévrée, par l'emportement généreux d'une vision et d'une technique enivrées de créer, impatientes de réaliser, par un sentiment tragique, pathétique et somptueux des aspects et des êtres, par le fier amour de ce qui est vaste, par l'intuition du rôle souverain des symboles impérissables et de leurs réversibilités séculaires, par les mêmes défauts enfin, car ils en ont, et ce sont les mêmes, inséparables des tentatives démesurées du génie.

Ce mot, le plus redoutable, le plus éclatant et aussi le plus exposé à être discrédité par l'abus, il faut pourtant bien le prononcer, car c'est le seul qui convienne, et le seul qui puisse aussi donner l'explication des erreurs comme des éclats de maîtrise chez de tels hommes. Ce mot, je ne l'écris point à la légère, mais en pleine connaissance de cause, en pleine force de conviction réfléchie, après m'être scrupuleusement insurgé contre les suggestions d'une amitié de trente années : il me semble qu'elles ne doivent pas faire rendre une justice incomplète par crainte de l'outrepasser. Je crois qu'un critique n'ayant jamais connu Paul Adam, examinant son œuvre et la comparant à celles du siècle, ne pourra pas éluder la conclusion que, de 1885 à 1920, un écrivain français brûlant de la flamme du génie a réalisé une extraordinaire création.

CAMILLE MAUCLAIR

L'ORGANISATION ÉCONOMIQUE DE LA DÉMOCRATIE ALLEMANDE[1]

LES OUVRIERS ET LES EMPLOYÉS

II

La révolution allemande de novembre 1918 a eu pour résultat tout à la fois d'amener au pouvoir les chefs ouvriers et de permettre au syndicalisme allemand de se développer dans des proportions inattendues. L'Assemblée nationale allemande ne comprend pas moins de 77 secrétaires d'associations ouvrières sur un total de 214 députés[2]. Les principaux membres des ministères d'Empire et des ministères des États particuliers sont d'anciens fonctionnaires de syndicats socialistes ou de syndicats chrétiens. Gustav Bauer était, avant d'être chancelier, vice-président de la commission générale des syndicats socialistes ; Robert Schmidt, avant d'être ministre, était membre de cette même commission; Alexandre Schlicke a présidé le syndicat socialiste des ouvriers en métaux. Adam Stegerwald, le ministre prussien de la Bienfaisance, est encore aujourd'hui secrétaire des syndicats chrétiens. Joseph Giesberts, qui dirige le ministère d'Empire des Postes et Télégraphes, est un des fondateurs du syndicat chrétien des ouvriers en métaux. Mathias Erzberger lui-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1920.
2. Cet article était imprimé avant les élections de juin au Reichstag.

même a joué un rôle important dans le mouvement syndicaliste chrétien.

En même temps que ces chefs ouvriers prenaient en main les destinées de l'Allemagne, ouvriers, employés et fonctionnaires des villes entraient en foule dans les organisations syndicales, organisations « libres » ou socialistes, organisations chrétiennes, et même organisations libérales ou Hirsch-Duncker. Tous les travailleurs de l'Allemagne se trouvent aujourd'hui enrégimentés dans les syndicats. Les nouveaux ministres allemands peuvent donc s'appuyer sur une majorité solide. Sauront-ils utiliser ce puissant concours, pour fonder la démocratie en Allemagne et assurer son maintien et sa prospérité? Le nouveau régime républicain repose sur le syndicalisme, et participe par cela même et de ses qualités et de ses insuffisances.

*
* *

Ce sont les syndicats socialistes qui ont, depuis le mois de novembre 1918, subi le développement le plus considérable. Ils comptaient en juillet 1914 2 millions de membres. Ils en ont aujourd'hui 7 500 000.

Ce prodigieux accroissement, qui étonne et inquiète les chefs syndicalistes eux-mêmes, s'est accompli de la manière suivante : à la fin de janvier 1919 les syndicats réunissaient déjà 2 500 000 membres; à la fin de février, ils dépassaient le troisième million; à la fin d'avril le quatrième; au milieu du mois de juin le cinquième; au milieu du mois d'août le sixième. A partir de ce moment, l'augmentation s'est faite plus lente. Toutefois de la mi-août à la mi-novembre, c'est-à-dire en trois mois, le septième million fut dépassé.

Parmi lés 52 syndicats socialistes, 12 comptent plus de 160 000 membres et réunissent ensemble 5 910 000 ouvriers, soit près de 82 p. 100 de la totalité des membres des syndicats socialistes. Dix autres organisations ont 50 000 à 90 000 membres.

Avant la guerre, les syndicats socialistes ne formaient qu'un ensemble assez lâche, groupé autour de la *Commission générale des syndicats*. Des règlements de police très

sévères leur interdisaient de se constituer en une organisation unique, hiérarchisée et centralisée. La révolution de novembre fit tomber cette réglementation vexatoire. Les chefs syndicalistes réalisèrent alors l'œuvre qu'ils projetaient depuis longtemps. Le besoin d'une organisation centrale se faisait d'autant plus vivement sentir que le développement même des syndicats menaçait d'en compromettre l'existence.

Au Congrès des syndicats de Nuremberg, le 4 juillet 1919, fut fondée la *Ligue générale allemande des Syndicats* (*Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund*). La ligue a pour but d'assurer l'unité et la continuité de l'action syndicale. Elle se propose d'y parvenir :

1° en développant la propagande syndicaliste par la diffusion de tous renseignements d'ordre social, l'établissement de statistiques, la distribution de tracts ;

2° en assurant la protection de l'ouvrier par l'organisation de bureaux de consultations juridiques ;

3° en instituant des cours et des conférences ;

4° en délimitant nettement le champ d'action des différents syndicats ;

5° en leur procurant les moyens de se prêter un mutuel appui ;

6° en entretenant enfin des relations suivies avec les syndicats étrangers.

A la tête de la ligue se trouve placé un comité directeur, dont le président est Carl Legien, le vétéran des luttes syndicales. Les autres membres importants du comité sont Henri Loeffler (mineurs), Carl Giebel (employés de commerce), Ernest Silberschmidt (ouvriers en bâtiment), Louis Brunner (cheminots), Georges Schmidt (ouvriers agricoles) ; tous ces syndicalistes sont députés à l'assemblée nationale ou à l'assemblée prussienne.

Les *syndicats libéraux*, ou syndicats Hirsch-Duncker, ainsi appelés parce qu'ils ont été fondés vers 1868 par le docteur Max Hirsch et par Duncker, n'ont pas subi, tant s'en faut, un accroissement correspondant à celui des syndicats socialistes.

Au cours des années qui précédèrent la guerre, les syndi-

cats libéraux étaient en décadence. Le nombre de leurs adhérents diminuait chaque année :

1910	122 751
1911	107 743
1913	106 618

Ils groupent aujourd'hui 160 000 adhérents, répartis entre vingt-trois organisations. Parmi ces organisations il n'en est guère que deux qui aient vraiment quelque importance : le syndicat des « ouvriers en métaux » et le syndicat des « ouvriers de fabrique ». Ces deux groupements réunissent à eux seuls les trois quarts des membres des syndicats libéraux.

Le Président de l'Union des syndicats libéraux, Gustav Hartmann, ancien ouvrier en métaux, est député démocrate de Berlin. Trois autres syndicalistes libéraux sont députés à l'assemblée nationale et appartiennent également à la fraction du parti démocratique.

Quoique moins nombreux que les syndicats socialistes, les syndicats chrétiens n'en jouent pas moins un rôle au moins aussi considérable dans l'Allemagne nouvelle. Ils ont triplé de nombre depuis la révolution. Le petit tableau suivant marque les étapes de cet accroissement :

Fin 1913	341 735
Novembre 1918	390 000
Fin 1918	700 000
Mai 1919	900 000
Juillet 1919	1 000 000
Décembre 1919	1 100 000

Les syndicats chrétiens ont été fondés sensiblement à la même époque que les syndicats socialistes. Le premier syndicat chrétien, celui des mineurs de la Ruhr, fut constitué à Essen le 26 août 1894. Quatre ans plus tard, les syndicats chrétiens comptaient déjà 112 160 membres.

Moins surveillés que les syndicats socialistes par la police de l'ancien régime, ils purent dès leurs débuts s'organiser plus librement. Dès leur deuxième congrès (Francfort-sur-le-Main, juin 1900), ils constituaient déjà une *Union générale des syndicats chrétiens* (*Gesamtverband des Christlichen Gewerkschaften*).

L'Union est dirigée par un comité directeur et une Commission exécutive de cinq membres. Elle publie un bulletin mensuel, qui renseigne sur la vie syndicaliste chrétienne. Un secrétariat général, à la tête duquel se trouve Adam Stegerwald, veille à l'exécution pratique des décisions prises. Toute cette organisation centrale a été reconstituée au cours de l'année 1919.

Parmi les trente organisations ouvrières qui composent l'Union, les principales sont le syndicat des mineurs et le syndicat des ouvriers en métaux.

Le mouvement se trouve naturellement presque tout entier localisé dans l'Allemagne occidentale. La plupart des syndicats chrétiens ont leur siège en Westphalie ou en Prusse rhénane (cheminots: Elberfeld; mineurs, Essen; ouvriers en métaux, Duisburg; ouvriers en bois, Cologne, etc...). Le plus grand nombre des cartels syndicalistes locaux se trouvent rassemblés dans la vallée du Rhin. Il existait jusqu'à ces derniers temps un groupe important de syndicats chrétiens dans la région industrielle de la Haute-Silésie, mais il vient de se détacher de l'Union (février 1920), pour faire alliance avec l'*Association professionnelle polonaise* ou Union des organisations ouvrières polonaises de l'Allemagne (*Polnische Berufsvereinigung*).

Ce serait une erreur de se représenter le mouvement syndicaliste chrétien comme un mouvement purement catholique, ou de le considérer comme intimement lié aux destinées du centre catholique.

Les syndicats chrétiens se composent à la fois d'ouvriers catholiques et d'ouvriers protestants. Un certain nombre d'organisations, comme celle des « ouvriers agricoles, forestiers et vignerons » et celle des « ouvrières à domicile », ont même une direction purement protestante. L'Union compte en outre plus de 44 secrétaires ouvriers protestants, parmi lesquels se trouve le secrétaire général des syndicats chrétiens à Berlin.

Les syndicalistes chrétiens tiennent, d'autre part, à affirmer qu'ils ne soutiennent aucun parti bourgeois particulier, soit monarchiste, soit républicain, mais sont également favo-

rables à tous les partis politiques, qui n'admettent pas la doctrine socialiste. Le syndicaliste Bergmann déclarait le 4 octobre 1919 à l'assemblée prussienne :

Il n'existe dans les syndicats chrétiens ni organisations du centre, ni associations du parti national allemand. Nous comptons dans nos rangs des membres de tous les partis bourgeois, depuis ceux d'extrême droite jusqu'au parti démocratique inclusivement.

Il existe en effet à l'Assemblée nationale un syndicaliste chrétien, qui appartient au parti démocratique, et cinq autres, qui font partie de la fraction du parti national allemand. Ces derniers ont été élus par les syndicalistes chrétiens protestants et sont eux-mêmes des syndicalistes chrétiens protestants. Ils se sont groupés autour de Franz Behrens, ancien ouvrier jardinier, président du *Syndicat des ouvriers agricoles, forestiers et vignerons*, député de Posen.

Ces chefs ouvriers protestants constituent l'aile gauche du parti national allemand. Leurs déclarations énergiques en faveur de la classe ouvrière et du syndicalisme au Congrès du parti, en juillet 1919 à Berlin, soulevèrent les protestations indignées de l'aile droite conservatrice. Ce sont sans doute eux aussi des monarchistes convaincus, et même des monarchistes prussiens. Mais, très attachés à leurs libertés syndicales, et aussi, par voie de conséquence, à leurs libertés politiques, ils veillent avec un soin jaloux au sein du parti à la défense du suffrage universel.

Il est regrettable que la révolution de novembre ait éclaté, non point parce qu'elle a supprimé définitivement l'ancien régime, mais bien parce que, depuis le 5 octobre 1918, l'Allemagne était en possession d'un gouvernement populaire démocratique [1].

Les syndicats chrétiens sont, proportionnellement à leur nombre, les syndicats les plus fortement représentés dans les différents parlements. Ils comptent 30 députés à l'Assemblée nationale, 19 à l'assemblée prussienne, 13 en Bavière, 5 en Wurtemberg, 6 dans l'État de Bade. Le président du syndicat des mineurs, Hermann Vogelsang, est député à

1. Numéro du 15 novembre 1919 de la *Revue*, organe du syndicat chrétien des ouvriers agricoles.

l'assemblée prussienne ; le président du syndicat des ouvriers en métaux, Franz Wieber, est député à l'Assemblée nationale.

Le mouvement syndicaliste chrétien s'est non seulement développé, mais aussi considérablement unifié depuis la Révolution. La longue crise qui bouleversait depuis ses origines l'histoire du syndicalisme chrétien a pris fin. La conception des syndicats chrétiens interconfessionnels, que défendit jusqu'à sa mort l'archevêque de Cologne, le cardinal Hartmann, l'emporte aujourd'hui définitivement sur celle des syndicats purement catholiques, soutenus autrefois par l'évêque de Trèves et le cardinal Kopp, prince-évêque de Breslau. Le cardinal Hartmann a eu la satisfaction, avant de mourir, de voir triompher sa doctrine.

On distingue en Allemagne quatre grandes associations régionales d'ouvriers catholiques : l'*Union des Associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne du Sud* (Munich), l'*Union des associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne occidentale* (Muenchen-Gladbach), l'*Union des associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne orientale* (Dantzig), l'*Union des associations des ouvriers catholiques* (Berlin). Les trois premières associations ont un caractère purement religieux; elles laissent aux syndicats chrétiens le soin de défendre les intérêts économiques et sociaux de leurs membres. Les associations de Berlin au contraire se refusaient énergiquement récemment encore à reconnaître les syndicats chrétiens. Elles assuraient elles-mêmes la protection de leurs travailleurs dans le règlement des questions de travail.

Des négociations, entamées entre les associations berlinoises et les syndicats chrétiens au début de l'année 1919, n'aboutirent pas. Elles se heurtèrent à l'opposition décidée de certains membres du clergé partisans des syndicats confessionnels. Le 1er septembre 1919 seulement, la conférence des évêques tenue à Fulda décida, sur la proposition du cardinal Hartmann, d'inviter les associations catholiques berlinoises à se réunir aux syndicats chrétiens. Des pourparlers, immédiatement engagés, viennent d'aboutir à la fusion des deux organisations.

L'avantage numérique que les syndicats chrétiens vont

retirer de la fusion sera relativement minime : les associations catholiques ne comptent plus guère aujourd'hui que 70 000 membres. En revanche le prestige du syndicalisme chrétien va se trouver considérablement accru. Déjà, préoccupé d'élargir plus librement son action, il vient de rompre le contrat qui l'unissait aux syndicats libéraux Hirsch-Duncker et s'efforce dès maintenant de grouper en une puissante fédération toutes les associations professionnelles catholiques ou protestantes de l'Allemagne.

Au moment de la révolution de novembre 1918, syndicats chrétiens et syndicats libéraux avaient constitué en commun un cartel appelé *Ligue syndicale démocratique allemande*, qui plus tard, pour éviter des confusions regrettables avec les organisations du parti démocratique, avait transformé son nom en celui de *Ligue syndicale allemande* (*Deutscher Gewerkschaftsbund*). La Ligue comptait 1 500 000 membres. Elle devait grouper tous les ouvriers ou employés, défenseurs soit de la doctrine chrétienne, soit d'une conception démocratique de la société et de l'État, et leur donner les moyens d'agir efficacement sur la législation, l'administration et la vie économique. Cette collaboration entre syndicats chrétiens et syndicats libéraux, ainsi établie sous l'influence des évènements révolutionnaires et destinée avant tout à combattre le régime de terreur qui tendait à s'établir alors en Allemagne, ne pouvait être de longue durée. Le programme, composé hâtivement en novembre, n'offrait aucune base d'action commune, ni aucune possibilité de réalisation pratique.

Les syndicats chrétiens ont dénoncé leur contrat en janvier 1920 et reconstitué la *Ligue syndicale allemande*, en écartant les syndicats libéraux. La nouvelle ligue, forte de 2 100 000 membres, représente désormais un cartel solidement organisé. Elle souligne tout particulièrement dans ses statuts son caractère chrétien et national.

Toute organisation ouvrière a sans doute le droit d'utiliser sans distinction tous les moyens que met à sa disposition son caractère même d'organisation syndicale. La *Ligue syndicale allemande* toutefois ne se laissera jamais guider au cours des luttes sociales par le principe néfaste de la lutte des classes et de l'internationalisme mais seulement par le souci de l'intérêt national et le respect des biens les plus précieux de la culture allemande.

La ligue se décompose en trois groupes principaux : le groupe des syndicats chrétiens d'ouvriers, le groupe des syndicats chrétiens d'employés et le groupe des associations chrétiennes de fonctionnaires. Le siège de la ligue se trouve à Berlin, Kochstrasse, 9. Son président est le secrétaire général des syndicats chrétiens, le ministre Adam Stegerwald.

***

Le mouvement syndicaliste allemand s'est, comme on le voit, considérablement simplifié, concentré, organisé au cours de l'année 1919. Il n'existe plus aujourd'hui que deux grandes associations syndicales : la *Ligue générale syndicale allemande* (*Allgemeiner Deutscher Gewerkschafbund*) ou ligue des syndicats socialistes, que préside Carl Legien et qui comprend 7 100 000 membres, et la *Ligue syndicale allemande* (*Deutscher Gewerkschafbund*) ou ligue des syndicats chrétiens, que dirige Adam Stegerwald et qui compte 2 100 000 adhérents. Entre les deux ligues, les syndicats libéraux Hirsch-Duncker, groupements aux effectifs peu considérables, ne disposent que d'une influence réduite.

Les organisations indépendantes, les organisations purement professionnelles, les syndicats jaunes se sont dissous ou rattachés aux grands groupes syndicalistes existants. L'article 3 de la convention du 15 novembre 1918 signée entre les industriels allemands et les syndicats portait d'ailleurs un rude coup aux syndicats jaunes. Il stipulait formellement que « les patrons et les associations patronales devaient abandonner les syndicats jaunes à eux-mêmes et leur refuser tout secours direct ou indirect ».

Cette concentration du mouvement syndical allemand aboutira-t-elle en dernière analyse à la création d'un parti ouvrier unique? Non. Les ouvriers allemands s'y opposent, pour des raisons du même ordre que celles qui poussent les industriels allemands à se montrer hostiles à la constitution d'un grand parti politique patronal. Ils considèrent qu'ils ont tout avantage à laisser subsister à l'intérieur de chaque parti politique, monarchiste ou républicain, une aile gauche ouvrière ou syndicaliste. Ils estiment d'autre part qu'il vaut

mieux, pour le développement même et la prospérité du syndicalisme, laisser l'ouvrier allemand libre de choisir le cadre d'idées et de principes politiques, nationaux, religieux, dans lequel celui-ci désire exercer son activité syndicale.

Les chefs ouvriers allemands ne se préoccupent guère aujourd'hui que d'assurer et de maintenir la collaboration commune de l'organisation et de la doctrine syndicale.

La collaboration entre syndicats est une chose déjà ancienne. Carl Legien la signalait déjà avec satisfaction dans son livre de 1910 sur le *Mouvement syndicaliste*. Il se plaisait même à constater que l'entente la plus parfaite régnait entre syndicats chrétiens et syndicats socialistes, alors que syndicats chrétiens et associations professionnelles catholiques se faisaient une guerre acharnée. Cette bonne entente n'a fait que se développer depuis 1914. Syndicats chrétiens et syndicats socialistes ont eu à régler en commun pendant toute la campagne un important nombre de questions pratiques : protection du travail à domicile, organisation de bureaux de placement, réglementation du service auxiliaire national, paiement des indemnités aux blessés de guerre. La révolution de novembre 1918 a rendu la collaboration encore plus étroite. Le pacte du 15 novembre 1918, conclu avec les organisations patronales, porte la signature de tous les chefs de syndicats sans exception. Mais surtout, Bauer et Schmidt, anciens membres de la commission générale des syndicats socialistes, siègent au sein du gouvernement à côté de Joseph Giesberts et de Adam Stegerwald, les principaux chefs du syndicalisme chrétien.

Cette belle union entre syndicalistes est tout particulièrement saluée par les syndicalistes chrétiens. L'article 10 de leurs nouveaux statuts insiste spécialement sur l'« intérêt général qu'il y a pour la classe ouvrière à ce que de bons rapports continuent à régner entre les différentes organisations syndicales, à ce que même ces organisations engagent dans certains cas déterminés une action commune ».

***

Les organisations syndicales allemandes sont toutes d'accord pour prétendre qu'elles ne s'occupent pas de politique.

A une époque où les assemblées parlementaires, les ministères d'Empire comme ceux des États particuliers, les conseils municipaux même sont composés en majorité de travailleurs, les syndicats affectent tout spécialement de se tenir à l'écart des luttes de parti. Il y a là, dans la nouvelle organisation de l'Allemagne, une contradiction bien étrange, qu'on ne saurait trop souligner.

Déjà, dès les premières lignes de son livre sur le *Mouvement syndicaliste*, Carl Legien mettait en garde ses lecteurs contre l'erreur fondamentale, qui consisterait à considérer les syndicats comme des organisations de parti. Il reconnaissait que les syndicats Hirsch-Duncker avaient été fondés par des membres du parti progressiste, que des socialistes notoires avaient contribué à la fondation des premiers syndicats socialistes, que l'histoire même de la social démocratie allemande avait eu ses répercussions profondes sur le développement du syndicalisme. « Mais, continuait-il, il ne faudrait pas en conclure qu'il existe une union étroite entre organisations syndicales et organisations politiques. » C'est ce même souci de garder aux syndicats un caractère uniquement corporatif qui a amené les chefs ouvriers socialistes à dénoncer au dernier congrès de Nuremberg (juin 1919) la convention de Mannheim conclue en 1906 avec le parti socialiste allemand. Cette convention stipulait que, pour toutes les questions graves touchant à l'ensemble des intérêts de la classe ouvrière, les organes directeurs du parti et des syndicats devaient au préalable s'entendre. Le chef ouvrier Wilhelm Jansson expliqua au congrès que

la neutralité politique des syndicats n'était somme toute pas mise en question par la convention. Mais l'accord avait été conclu à une époque où il n'existait qu'un seul parti socialiste. La scission, qui s'était produite depuis à l'intérieur de la socialdémocratie allemande, risquait de compromettre l'unité d'organisation et d'action des syndicats allemands. Il était donc nécessaire que le congrès proclamât la neutralité des syndicats à l'égard des luttes de partis.

Le congrès vota une résolution, où il affirmait que

les syndicats libres accueillaient dans leurs rangs tous les travailleurs, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses.

La résolution ajoutait toutefois que

> les syndicats socialistes n'étaient pas de simples organes professionnels comme les Trade-Unions anglaises, mais se plaçaient sur le terrain de la lutte des classes et de la réalisation des principes socialistes.

Dans une brochure de propagande éditée récemment, l'Union des syndicats chrétiens a tenu de son côté à établir une fois de plus que « les organisations chrétiennes ne se rattachent à aucun groupement politique particulier, mais groupent des ouvriers de tous les partis, à l'exception de ceux qui appartiennent aux partis socialistes et qui vont de ce fait aux syndicats libres ». La brochure rappelle que le procès intenté en 1913 à Cologne par les syndicats chrétiens aux syndicats socialistes a prouvé péremptoirement que les organisations chrétiennes ne sont soumises ni à l'influence du clergé, ni à celle du centre catholique.

De même que les industriels allemands prétendent ne s'occuper que de leurs intérêts propres et de ceux de l'industrie allemande, les ouvriers de l'Allemagne ne cherchent qu'à défendre leurs intérêts professionnels et sociaux. Ils ne consentent à s'intéresser aux questions politiques que dans la mesure où l'influence et l'autorité des associations de partis peuvent leur être utiles, ou bien dans la mesure où le cours des événements politiques risque de les léser.

Les chefs ouvriers allemands nourrissent une forte méfiance à l'égard de la politique et des politiciens quels qu'ils soient. Les chefs ouvriers socialistes font remarquer que le parti socialiste n'a jamais réussi à grouper dans ses rangs plus du tiers des membres des syndicats libres. Carl Legien répéte que, depuis qu'il a été élu député de Berlin à l'Assemblée nationale, il n'a pas pris une seule fois la parole dans cette assemblée. Il plaisante volontiers ses anciens collègues de la commission générale des syndicats, aujourd'hui ministres responsables de la nouvelle Allemagne républicaine. Au congrès de Nuremberg, enfin, Théodore Leipart, le ministre du travail de Wurtemberg, comparant l'activité du parti socialiste et celle des syndicats, s'est écrié :

> Nous sommes plus haïs par les capitalistes que le parti lui-même. Les capitalistes considèrent le programme du parti comme un amon-

cellement d'utopies. Ils constatent au contraire chaque jour que les syndicats leur enlèvent un nouveau morceau de leur toute-puissance.

*
* *

Le pacte du 15 novembre 1918 définissait déjà avec netteté les caractères communs des associations syndicales allemandes. Le comité directeur de la *Ligue générale syndicale allemande* ou ligue des syndicats socialistes vient de les formuler de nouveau dans un ensemble de dispositions, que publie l'*Employeur*, organe officiel de la Fédération des associations patronales, dans son numéro du 1er février 1920.

1° *Composition des syndicats.* — Tout syndicat de travailleurs ne doit grouper que des travailleurs d'une même profession ou d'une profession semblable. Aucun patron ou représentant des patrons n'a le droit d'en faire partie. Il ne peut y avoir d'exception à cette règle que pour les membres des syndicats devenus dans l'intervalle patrons ou représentants des patrons, qui désireraient continuer à faire partie du syndicat auquel ils appartenaient. Toutefois ces membres extraordinaires ne pourront obtenir ni siège ni voix dans les comités directeurs, locaux ou généraux des syndicats. Ils ne pourront participer à aucun vote dans le groupement local auquel ils appartiendront. Tous les patrons, qui ont été admis comme tels dans les rangs des syndicats, devront être immédiatement écartés.

Tout syndicat doit reconnaître comme principe déterminant de sa politique la communauté d'intérêts qui réunit tous les travailleurs en face des patrons et les lie dans une même action.

2° *Direction des syndicats.* — La direction des syndicats doit être assurée au siège central, comme au chef-lieu de district et aux différents endroits, où le syndicat dispose d'organisations, par les travailleurs eux-mêmes. Tous les organes directeurs, quels qu'ils soient, doivent être élus suivant un mode de scrutin démocratique.

3° *But des syndicats.* — La tâche de tout syndicat doit consister à améliorer les conditions de travail et de salaire, à élever la situation économique, sociale, juridique des tra-

vailleurs dans le groupe professionnel auquel ils appartiennent.

4° *Méthode des syndicats.* — Pour atteindre le but qu'il s'est ainsi fixé, le syndicat dispose des moyens suivants :

a) négociations avec les patrons ou avec les organisations patronales, en vue de régler avec eux les conditions de travail et de salaire et d'établir les contrats collectifs;

b) arrêt du travail ou grève, lorsque les négociations ne peuvent aboutir à un résultat acceptable pour les travailleurs; ces derniers reçoivent alors une indemnité du syndicat; ils sont également indemnisés, lorsqu'ils sont victimes d'un licenciement forcé ou d'une mesure disciplinaire quelconque. Le montant de toutes ces indemnités est fixé dans les statuts du syndicat;

c) éducation intellectuelle et technique des membres de syndicat;

d) protection juridique des travailleurs, institution des caisses de secours;

e) reconnaissance des droits de l'ouvrier par la loi.

Les moyens financiers dont dispose le syndicat lui sont exclusivement fournis par les cotisations de ses membres. Il ne peut accepter aucun secours des patrons ou des organisations patronales.

Tels sont les caractères généraux de toute organisation syndicale allemande. Composée strictement d'ouvriers, elle ne recrute ses adhérents que parmi ses chefs, ses écrivains, ses orateurs, ses propagandistes, ses caissiers, etc., et ne tire ses ressources que des cotisations des travailleurs. Ces cotisations sont souvent considérables. La première catégorie des membres du Syndicat des ouvriers en bois, par exemple, paie une cotisation de 4 marks par semaine.



Existe-t-il une doctrine syndicaliste unique? A la suite des événements de novembre 1918, la conception que les ouvriers allemands avaient de leurs droits, s'est trouvée soudain transformée, élargie. Une idée nouvelle est apparue : celle de la *Démocratie économique*. La doctrine de la *Démocratie économique* est-elle partagée par l'ensemble des syndicats alle-

mands? Il est encore aujourd'hui assez malaisé, au milieu du chaos d'idées et de doctrines qui règnent en Allemagne, de déterminer avec précision ce que les ouvriers allemands entendent par *Démocratie économique.* Voici ce qu'il est possible d'en démêler jusqu'ici.

Les chefs ouvriers allemands continuent à considérer comme la base même de leur doctrine, cette idée que le travailleur ne doit pas être considéré comme une « chose », mais comme un être humain, un agent conscient de la production. L'ouvrier joue, à côté du directeur d'usine et de l'ingénieur, un rôle, modeste sans doute, mais certain dans le développement de la production économique. Son travail a une valeur propre, exactement comme celle du chef d'entreprise et du technicien. C'est pourquoi les questions de salaire et de conditions de travail doivent être étudiées à part, indépendamment de toute considération des frais de production. Le syndicat, représentant légal de la classe ouvrière, doit avoir tout pouvoir pour régler ces questions en commun accord avec les patrons et sur le pied d'égalité le plus absolu avec eux.

Toutefois, et c'est ici qu'apparaît l'influence des événements de novembre, l'amélioration de la situation matérielle des travailleurs ne peut constituer la tâche unique des représentations ouvrières. L'ouvrier ne doit pas être considéré seulement comme un facteur conscient de la production, mais bien comme l'aide et le collaborateur du chef d'exploitation. La masse des salariés a le devoir et le droit de faire entendre sa voix et de donner son avis dans le règlement des affaires économiques. Elle doit pouvoir travailler, elle aussi, de manière efficace à l'œuvre de reconstruction. C'est en vue de jouer ce rôle nouveau que les ouvriers allemands réclament aujourd'hui l'établissement d'une sorte de *Démocratie économique.*

Cette démocratie économique aura, tout comme la démocratie politique, ses principes fondamentaux : la *Gleichberechtigung* ou égalité de droits de l'ouvrier et du patron, l'*Arbeitsgemeinschaft* ou collaboration de l'ouvrier et du patron, le *Mitbestimmungsrecht* ou droit de décision à exercer par l'ouvrier en commun accord avec le patron. Comment les ouvriers allemands envisagent-ils l'application

de ces trois grands principes? Le rôle économique que les représentations ouvrières vont être désormais appelées à jouer sera-t-il limité à la discussion des grands problèmes économiques d'ordre général, ou bien s'exercera-t-il à l'usine même? Les chefs ouvriers se borneront-ils à réclamer et à favoriser la constitution d'organisations d'ensemble, comme les *Associations communes* et le *Conseil économique d'Empire*, ou au contraire exigeront-ils la création de « conseils » dans chaque exploitation industrielle particulière?

Les vieux chefs syndicalistes socialistes, habitués à leur routine d'avant guerre, se déclarèrent dès le début opposés à la formation d'organes nouveaux, qui seraient chargés de fonctions économiques. Ils prétendirent même limiter l'activité des organisations syndicales aux questions professionnelles et sociales.

L'égalité de droits entre employeurs et employés n'a de sens que si elle est exercée dans les limites mêmes du contrat collectif. Le contrat collectif doit exclusivement fixer les conditions de travail et de salaire, la durée de la tâche à accomplir, les heures supplémentaires. Il doit laisser le patron diriger en toute liberté la production, régler l'organisation de l'usine, assigner à chacun sa place et sa besogne. Il doit lui accorder même la faculté de donner un salaire supérieur à celui qui a été convenu, à l'ouvrier particulièrement capable, dont il désire s'attacher les services[1].

Dès les premiers jours de la Révolution Carl Legien, le syndicaliste bien connu, partit en guerre contre les « conseils », conseils d'exploitation ou conseil d'Empire. Il déclara le 2 février 1919 dans une réunion d'ouvriers :

Le besoin d'organiser un système de conseils ne se fait nullement sentir. On ne voit pas comment on pourrait l'incorporer dans la hiérarchie actuelle des organisations et représentations ouvrières.

Il s'éleva quelques semaines plus tard, le 24 mars 1919, à Weimar, avec violence contre toute concession faite à ce système :

Une politique de faiblesse aurait les conséquences les plus funestes. Les seules organisations qui soient en mesure de défendre les intérêts économiques de la classe ouvrière sont les syndicats. Comme

1. Wilhelm Jansson, *les Associations communes*, 1919.

l'expérience l'a prouvé, un groupement professionnel possède seul l'autorité suffisante pour faire triompher ses revendications. Par le fait même qu'ils sont établis sur la base de la représentation de chaque fabrique, les conseils sont condamnés à ne pouvoir agir efficacement.

Bien différente fut l'attitude des chefs syndicalistes chrétiens ! Dans son livre sur le *Parlement et les Conseils* (Berlin, 1919), l'économiste et sociologue Fritz Rathenau (qu'il ne faut pas confondre avec l'industriel et écrivain Walther Rathenau) se plaît à mettre en parallèle les déclarations de Carl Legien avec les lignes suivantes, que Joseph Giesberts, ministre d'Empire des Postes et Télégraphes et chef syndicaliste chrétien, écrivit le 29 avril 1919 dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* :

Nous n'avons pas suffisamment apprécié et surtout nous avons apprécié trop tard le fond de vérité saine que contient l'idée des conseils. La raison en vient de ce que cette idée nous a été apportée de Russie comme une conception d'ordre politique, et aussi de ce qu'elle nous arrivait accompagnée de toutes les manifestations tragiques de la révolution russe. Si le système des conseils assure aux ouvriers le droit de participer plus largement à l'organisation et au développement de la vie économique, il ne pourra que contribuer, appliqué d'une manière raisonnable, à ranimer le goût du travail et à établir une étroite communauté d'intérêts entre employeurs et employés.

Après le mois de novembre 1918, l'intervention des syndicats chrétiens a été décisive. Ce sont eux qui ont amené les organisations syndicales à dépasser les bornes étroites que la politique des tarifs assignait jusque-là à leur activité, et à rechercher dans une interprétation juste et raisonnable de l'idée des conseils, le moyen de faire participer plus directement la classe ouvrière à la vie économique du pays. C'est grâce à leur action énergique et résolue qu'aujourd'hui tous les chefs ouvriers allemands sans exception sont d'accord pour réclamer l'établissement d'un régime démocratique, non seulement dans l'économie générale de la nation et de l'État, mais aussi à l'usine elle-même.

Les syndicalistes chrétiens-protestants eux-mêmes, qui constituent en quelque sorte l'extrême droite du syndicalisme,

reconnaissent formellement la nécessité d'une représentation ouvrière à l'usine :

Je suis d'avis que dans les grandes entreprises les ouvriers doivent obligatoirement posséder une représentation. Il y a là une revendication de la classe ouvrière, dont nous, nationaux allemands, nous devons reconnaître la légitimité [1].

Les chefs syndicalistes libéraux sont encore plus explicites. Une résolution du récent congrès des syndicats Hirsch-Duncker reconnaît qu'il est indispensable de faire participer la classe ouvrière à l'administration même de l'entreprise industrielle, par la création de représentations ouvrières librement élues. Le chef ouvrier libéral Antoine Erkelenz l'a déclaré très nettement :

Dans toutes les exploitations doit être organisé le travail en commun (*Gemeinwirtschaft*). La participation de l'ouvrier à l'administration de l'entreprise, le droit de contrôle sur l'exploitation elle-même constituent l'essence même du droit ouvrier. Ils réalisent la démocratie à l'usine et représentent la base même de la démocratie politique [2].

Les syndicalistes socialistes, de leur côté, ont voté au congrès de Nuremberg une résolution où ils spécifient que

le droit de décision à exercer en commun accord avec les patrons doit être accordé pour toute la production, en commençant par l'entreprise industrielle particulière pour atteindre les degrés les plus élevés de l'organisation économique (§ 7).

Mais comment pouvoir réaliser pratiquement le régime démocratique à l'usine ? Une brochure de propagande des syndicats chrétiens intitulée *Économie commune* étudia dès le début de 1919 le problème et proposa ainsi sa solution :

Envisageons sans parti pris les réalités de la vie économique. Le champ de l'activité industrielle peut se diviser en trois domaines principaux. Un directeur d'exploitation, quel qu'il soit, a à déterminer :

1° le genre de produits qu'il désire fabriquer ;

2° la manière dont il réalisera la production (choix des matériaux, des procédés de fabrication, des ouvriers compétents) ;

1. Franz Behrens, Congrès national allemand, juillet 1919.
2. *Les partis et le système des conseils*, Charlottenburg; 1919, page 53.

3° les conditions dans lesquelles il emploiera ses ouvriers (taux des salaires, heures de travail, mesures d'hygiène).

Ce dernier point seul est réglé aujourd'hui par l'industriel en commun accord avec le syndicat dans le contrat collectif. Dans les autres domaines de l'activité industrielle, l'autorité du patron s'exerce sans contrôle. Le patron, fait-on valoir, possède seul les connaissances suffisantes pour savoir ce qu'il devra fabriquer. On sait assez avec quelle obstination routinière les ouvriers et les syndicats se sont constamment opposés à tout changement du genre de la production dans l'usine. Le patron, d'autre part, a seul qualité pour choisir ses matériaux, ses procédés de fabrication, son personnel. L'histoire des syndicats les montre trop souvent timidement attachés à tels ou tels matériaux, à telle ou telle méthode de production. Ces objections faites par les économistes conservateurs à l'intervention et à la compétence des ouvriers sont réelles. Il serait vain de prétendre que l'ouvrier prouvera ses capacités économiques, dès qu'il aura l'occasion de les exercer.

Mais, continuait la brochure syndicaliste chrétienne, il n'existe pas une séparation absolue entre les différents domaines de l'activité industrielle. La question du personnel est liée à celle des conditions de travail. Le choix des procédés de fabrication est en rapports étroits avec le mode de répartition et de division du travail. Il est donc possible d'ouvrir aux travailleurs les domaines de l'activité industrielle, qui leur restaient jusqu'alors fermés. Même en se plaçant au strict point de vue de l'amélioration matérielle du sort de l'ouvrier, on peut admettre que ce dernier soit appelé à donner son avis, sinon lors de l'embauchage des travailleurs, au moins lors de leur renvoi, qu'ils soient consultés, sinon sur la manière d'organiser la production au moins sur la façon de répartir et de diviser le travail.

Le problème de la démocratie à l'usine se trouvait ainsi posé d'une manière pratique. Les chefs ouvriers chrétiens aiment à le répéter :

C'est grâce à l'action du syndicalisme chrétien que le mouvement ouvrier a perdu peu à peu tout caractère négatif et critique. Nous avons contribué à développer à l'intérieur de la socialdémocratie et des syndicats libres le désir d'entreprendre un travail constructeur et utile [1].

1. *Économie commune*, Cologne, 1919.

Dans le rapport qu'ils viennent de rédiger pour l'année 1919, ils reprochent de même aux chefs ouvriers socialistes d'avoir fait autrefois aux travailleurs des promesses exagérées et de faire preuve aujourd'hui d'une timidité excessive à l'égard des réformes économiques et sociales. « Nous avons fait preuve de plus d'impartialité et d'objectivité, de jugement calme et réfléchi que les socialistes dans la question des conseils. »

Les chefs ouvriers socialistes reconnaissent eux-mêmes l'importance du rôle que joue aujourd'hui le syndicalisme chrétien. Le député socialiste majoritaire J. Meerfeld, syndicaliste de la vallée du Rhin, auteur d'un livre renommé sur le parti du centre, et en quelque sorte spécialiste des relations entre centre et socialistes, étudiant le 21 novembre 1919 dans le *Vorwaerts* la question de l'unification du parti socialiste, consacrait au syndicalisme chrétien ces lignes significatives :

Les ouvriers socialistes allemands sont partagés en deux camps ennemis. Une entente n'est possible que si les socialistes majoritaires font des concessions. Or, il est douteux que même alors l'intransigeance des Indépendants cesse et que les concessions des majoritaires aboutissent à un résultat. Il vaut mieux pour nous de rester en contact avec le syndicalisme chrétien que nous jeter dans les bras des révolutionnaires de gauche. Dans le prochain Reichstag, le Centre sera le parti déterminant. Si les socialistes majoritaires ne veulent pas que le Centre, suivant la pente naturelle de la majorité de ses membres, incline rapidement vers la droite, il faut qu'ils restent unis avec les chefs ouvriers chrétiens, dont l'influence, transmise au sein même du gouvernement par Erzberger, Giesberts, Stegerwald, est aujourd'hui prépondérante dans le grand parti catholique.

***

La doctrine syndicaliste allemande de la démocratie économique a trouvé sa première expression légale dans *la loi sur les « conseils d'exploitation »*, qui a été votée à l'Assemblée nationale le 18 janvier 1920.

Le pacte du 15 novembre 1918, conclu entre les syndicats ouvriers et les organisations patronales, prévoyait la constitution dans chaque exploitation de plus de 50 ouvriers d'une commission ouvrière, chargée de représenter le personnel de l'exploitation auprès du patron, et de veiller en commun

accord avec ce dernier à l'application des contrats collectifs établis entre organisations patronales et organisations syndicales. Cette disposition fut complétée et élargie quelques semaines plus tard par une ordonnance gouvernementale du 23 décembre 1918. L'ordonnance prescrivait la formation dans toute entreprise publique ou privée, dans toute administration, dans tout bureau, comprenant plus de 20 ouvriers ou employés, *de commissions d'ouvriers et d'employés* (*Arbeiter und Angestelltenausschüsse*). Ces commissions devaient servir d'intermédiaire entre le personnel de la fabrique et l'organe central professionnel qu'est le syndicat. Elles devaient veiller à la stricte exécution des contrats collectifs et, dans le cas où un contrat de travail collectif n'aurait pas été établi, régler elles-mêmes avec les patrons, sous réserve de l'approbation du syndicat, les conditions de travail et de salaire.

Les commissions, continuait l'ordonnance, doivent s'efforcer tout spécialement de faire régner la concorde dans le personnel de l'usine et d'assurer l'établissement de rapports cordiaux entre patrons et ouvriers. Elles apporteront un soin particulier à réclamer toutes mesures d'hygiène utiles et à proposer toutes dispositions propres à éviter les accidents.

Les commissions d'ouvriers et employés n'avaient, comme on le voit, que des attributions strictement sociales. Les *conseils d'ouvriers et d'employés* ou « conseils d'exploitation », qui vont être créés, disposeront au contraire de prérogatives d'ordre économique. Leur rôle ne sera plus limité à l'application ou à l'adaptation du contrat collectif. Il s'étendra également au second domaine de l'activité industrielle, tel qu'il a été précédemment défini (mode d'organisation de la production : choix des matériaux, des procédés de fabrication, du personnel). Le conseil d'ouvriers aura d'après la nouvelle loi :

1° un droit de décision à exercer en commun accord avec le patron dans les questions de personnel;

2° un droit de conseil ou d'avis pour tout ce qui touche à l'introduction de nouvelles méthodes de travail, et même d'une manière générale de tout perfectionnement destiné à augmenter la production.

1° Le projet de loi du gouvernement accordait à l'ouvrier le droit de régler sur le pied d'égalité le plus absolu avec le patron l'embauchage et le renvoi de personnel. Il justifiait cette proposition, non seulement par des considérations d'ordre matériel (nécessité de limiter les renvois d'ouvriers à une époque où va se produire sur le marché du travail allemand un excédent de main-d'œuvre — nécessité d'appliquer exactement les tarifs lors de l'embauchage); mais aussi par des considérations d'ordre moral : « Il ne faut pas seulement tenir compte lors de l'embauchage de l'habileté manuelle de l'ouvrier, mais aussi de ses aptitudes à commander et à diriger. » L'officieuse *Deutsche Allgemeine Zeitung* précisait dans son numéro du 9 août 1919 (soir) de la manière suivante le sens un peu vague de cette phrase :

De même que dans toute démocratie les citoyens ont à choisir leurs chefs par voie d'élection, de même les travailleurs auront à décider à l'usine, d'accord avec les patrons, de l'admission de tout ouvrier, particulièrement apte à remplir un rôle de dirigeant.

Le droit de décision que le projet gouvernemental accordait aux conseils d'exploitation a été sensiblement limité dans la rédaction définitive de la loi. Les conseils d'exploitation ne possèdent plus qu'un droit de réclamation lors de l'embauchage et du renvoi. Lors de l'embauchage, le patron doit se conformer à un certain nombre de prescriptions établies au préalable par voie d'accord avec les ouvriers. S'il ne le fait pas, il est tenu, sur une réclamation du conseil d'exploitation, de renvoyer l'ouvrier engagé irrégulièrement. Lors du renvoi, le patron doit également se conformer à certaines régles. Il n'est toutefois pas obligé de reprendre l'ouvrier injustement congédié. Il doit simplement lui payer une indemnité.

2° Le droit de conseil ou d'avis, que la loi accorde aux conseils d'ouvriers, pour toutes les questions qui intéressent la marche de l'entreprise industrielle, ne constitue pas une concession de pure forme. Afin de permettre au conseil d'exploitation d'exercer avec toutes les facilités désirables son droit d'avis, la loi contraint l'industriel à lui fournir « tous les renseignements qu'il jugera utile de demander sur tout ce qui peut intéresser la situation de l'ouvrier à l'usine ». L'indus-

triel sera en particulier soumis à l'obligation de présenter au conseil les registres où sont inscrits les salaires. Il devra lui indiquer le chiffre de la production, le besoin probable de main-d'œuvre, lui fournir même chaque année, pour toutes les exploitations qui comptent plus de 300 ouvriers, le bilan de ces exploitations. Dans toutes les entreprises enfin qui possèdent un conseil d'administration, ce conseil d'administration devra comprendre un ou deux représentants ouvriers, qui auront le droit de participer aux délibérations.

Ces innovations importantes ne doivent toutefois pas faire perdre de vue le caractère fondamental des nouvelles représentations ouvrières que crée la loi du 18 janvier 1920. Le conseil d'exploitation doit être avant tout l'auxiliaire du syndicat dans l'exercice de ses fonctions sociales. Le syndicat ne peut en effet établir que des contrats qui valent pour la moyenne, pour la normale. Chaque entreprise industrielle représente un marché du travail particulier, que conditionnent sa situation même, le terrain, la machinerie, les dispositions particulières des ouvriers, la proportion du travail intellectuel et du travail manuel. Il sera donc nécessaire que les conseils d'ouvriers adaptent aussi complètement que possible au caractère propre de la fabrique et à ses conditions de travail particulières les conventions générales établies entre organisations syndicales et organisations patronales; ainsi la loi sur les conseils d'exploitation, loin de porter atteinte à l'autorité des syndicats, la renforce au contraire. Les conseils sont avant tout chargés d'appliquer leurs décisions, ils restent placés sous leur tutelle. La loi assure d'ailleurs aux syndicats une représentation directe auprès des conseils d'exploitation.

***

L'élargissement de la doctrine syndicaliste allemande ne répond pas à des préoccupations d'ordre politique ; il n'a pas non plus pour objet d'étendre les droits de l'ouvrier dans le domaine économique ; il n'exprime guère au fond que la volonté passionnée, mais obscure et timide, de porter remède aux abus du régime capitaliste.

Les syndicalistes chrétiens protestants ou monarchistes ne

sont pas les moins violents à dénoncer les excès du capitalisme. Leurs déclarations au congrès du parti national allemand du 13 juillet 1919 à Berlin sont significatives :

C'est seulement quand l'ouvrier reconnaîtra que vous êtes décidés à le traiter comme un frère et à lui accorder des droits égaux aux vôtres, qu'il vous accordera sa confiance. Si vous voulez conquérir le pouvoir politique, il faut que vous ayez les masses ouvrières avec vous. Il est impossible que vous renversiez le gouvernement actuel sans les ouvriers... La classe ouvrière n'a pas joui dans l'ancienne Allemagne, en bien des points, de l'égalité de droits avec les autres classes. Dans de nombreuses contrées de la patrie allemande, elle a été exploitée au sens le plus exact du mot par les industriels [1].

Les patrons, qui sont habituellement de fins politiques, se sont montrés bien maladroits dans leur attitude à l'égard des ouvriers et des employés [2].

Les ouvriers de l'Allemagne sont plus préoccupés de ruiner l'absolutisme du régime capitaliste que de détruire l'autoritarisme de l'État Prussien. Les syndicalistes chrétiens déclarent attacher moins de prix aux réformes politiques qu'à la réalisation du programme syndicaliste. Ils réclament moins l'établissement d'un régime démocratique dans la vie politique que dans la vie économique du pays.

Les chefs ouvriers allemands ne prétendent toutefois pas toucher au caractère monarchique de l'organisation économique actuelle, aussi bien à l'usine que dans l'État. Il veulent seulement limiter les abus du régime capitaliste monarchique, et y parvenir moins par des réformes profondes, que par l'institution d'organes de contrôle, d'une sorte de régime parlementaire de l'économie publique :

Je ne vais pas, déclarait le chef syndicaliste chrétien protestant Franz Behrens, au congrès national allemand, jusqu'à vouloir fixer aux représentations ouvrières à l'usine des attributions telles que le bon fonctionnement de l'exploitation s'en trouve bouleversé. Il n'est pas juste de vouloir faire obtenir à la classe ouvrière une influence à l'usine telle que l'esprit de décision et d'initiative du chef d'exploitation se trouve finalement évincé.

Le syndicaliste socialiste Wilhelm Jansson écrivait de même

1. Discours du syndicaliste ouvrier Buechsen-Schuetz.

2. Déclarations de Clauss, membre de l'Association nationale allemande des Employés de commerce.

dans une brochure de propagande sur les « associations communes » :

Nous avons plus que jamais besoin, pour rétablir notre situation économique ébranlée, des qualités d'initiative et d'organisation du chef d'industrie. Plus encore qu'avant 1914 nous avons besoin du commerçant et de l'habile armateur de nos ports, pour rétablir, dans des conditions particulièrement délicates, les fils aujourd'hui rompus de nos relations avec l'étranger.

Son collègue Adolf Cohen s'écriait au congrés de Nuremberg :

Nous pouvons voter autant de résolutions que nous voudrons. Si nous ne nous plaçons pas sur le terrain des réalités, nous n'avancerons pas d'un pas. Si nous écartons les chefs d'entreprise, nous provoquerons ici le même chaos qu'en Russie. Où pourrons-nous trouver les compétences économiques nécessaires pour diriger l'industrie, si nous nous privons du concours des employeurs? Il faut d'abord que nous nous instruisions, que nous nous mettions sérieusement au travail, si nous voulons pouvoir recruter plus tard dans nos rangs des gens qualifiés, qui puissent discuter d'égal à égal avec les représentants des employeurs.

La « Démocratie économique », doit consister :

en un juste équilibre entre les intérêts des différents groupes qui participent à la production. Grâce à ce juste équilibre, l'ordre et la liberté régneront dans la vie économique et sociale de l'Allemagne [1].



Les syndicats ouvriers se sont efforcés également de transformer leur organisation intérieure afin de l'adapter à la situation nouvelle.

Les syndicalistes d'extrême gauche font grief aux organisations syndicales d'être des groupements strictement professionnels, d'éparpiller l'effort de la classe ouvrière, en répartissant les travailleurs en une multitude de groupes professionnels particuliers, dépourvus de liens entre eux. Cette dispersion, disent-ils, empêche l'ouvrier d'acquérir des connaissances économiques sérieuses. Elle limite son horizon à celui de

1. Franz Behrens, Congrès du parti national allemand.

l'atelier où il travaille. Elle tue le sentiment de la solidarité de classe et cultive l'égoïsme professionnel. Pour remédier à tous ces inconvénients, les syndicalistes d'extrême gauche réclament tout à la fois la réorganisation et la fusion des différents syndicats en vastes *Unions syndicales industrielles* (*Industrie Verbaende*), où ouvriers et employés d'une même entreprise, d'une même branche d'industrie, d'une même industrie se trouveraient réunis.

La majorité des chefs syndicalistes se refusent à réaliser une réforme aussi radicale.

Les syndicalistes d'extrême droite craignent que la répartition des ouvriers d'après les différentes branches de la production ne développe parmi eux un sentiment de classe étroit et défiant et ne nuise par conséquent à la collaboration entre employeurs et employés. Les syndicats chrétiens protestants prennent particulièrement à tâche de subdiviser leurs organisations en groupements purement professionnels.

Les syndicalistes socialistes estiment de leur côté que l'organisation professionnelle doit être conservée, qu'elle correspond mieux aux intérêts immédiats de la classe ouvrière. Ils pensent toutefois qu'il est possible et même avantageux de procéder à l'intérieur même des syndicats à une répartition des ouvriers par industries ou branches d'industrie. C'est dans ce sens que vont être poursuivis les efforts d'un certain nombre de syndicats pour se réorganiser ou se grouper sur la base de l'association syndicale industrielle, notamment par les syndicats des ouvriers en métaux et des ouvriers en bâtiment.

*
* *

L'évolution et le développement du syndicalisme allemand ont été contrariés et même un instant compromis par le déroulement des événements révolutionnaires. Les partis révolutionnaires ne se sont pas bornés à demander le renvoi des chefs syndicalistes compromis pendant la guerre, à réclamer la réélection des fonctionnaires de syndicats à des courts intervalles et la transformation des organisations syndicales en unions syndicales industrielles. Ils

ont exigé au cours des premiers mois de la révolution la suppression des syndicats et leur remplacement par les conseils. Ces revendications violentes ont pu compromettre un instant l'évolution du syndicalisme allemand ; elles n'ont jamais mis en question l'existence même des syndicats.

Après avoir tenté de se constituer dans les conseils des espèces de plates-formes indépendantes des syndicats, les partis d'extrême gauche ont vite reconnu qu'il était indispensable de conquérir à leurs idées les syndicats eux-mêmes. L'agitation révolutionnaire s'est alors fixé pour but de pénétrer à l'intérieur des organisations ouvrières elles-mêmes et de les conquérir les unes après les autres.

Quelle puissance ne serait pas la nôtre, s'écriait le syndicaliste révolutionnaire Dissmann au congrès de Nuremberg, si les cinq millions de membres de syndicats étaient entraînés de l'avant par nos moyens d'action révolutionnaires.

L'attitude des différents groupements révolutionnaires à l'égard de la question syndicale n'est toutefois pas identique. Aile droite et aile gauche du parti socialiste indépendant, aile gauche et aile droite du parti communiste ont chacune leur théorie particulière.

Les divergences d'opinion qui séparent les deux ailes du parti socialiste indépendant, se sont manifestées pour la première fois au grand jour dans une polémique de presse à laquelle donna lieu dans la *Freiheit* une résolution prise le 12 novembre 1919 par le comité exécutif des conseils d'ouvriers berlinois. La polémique eut pour principaux protagonistes Rudolf Hilferding, médecin autrichien, auteur d'un livre célèbre sur le capital, et Ernest Dauemig, un des chefs les plus en vue du mouvement révolutionnaire, ancien rédacteur au *Vorwaerts*, président exécutif des conseils berlinois. Les conseils berlinois avaient voté le 12 novembre 1919 une résolution, où ils condamnaient en termes sévères l'attitude prise par la *commission syndicale berlinoise*, pourtant composée en majorité d'indépendants, lors de la grève des ouvriers en métaux. L'aile droite socialiste indépendante, où se concentrent les politiciens du parti, ceux dont la préoccupation est de mener la lutte socialiste surtout par des méthodes politiques, pré-

tendit que les conseils berlinois voulaient faire jouer aux syndicats un rôle qui ne leur appartenait pas. Si l'on voulait conserver aux organisations syndicales leurs moyens d'action, il fallait leur laisser leur caractère propre qui était de permettre à l'ouvrier d'améliorer sa condition sociale (salaires, conditions de travail). L'action du parti socialiste indépendant ne pouvait être simple, mais devait s'exercer à la fois, et dans des proportions semblables, dans les organisations politiques du parti, dans les organisations économiques des conseils, et dans les organisations sociales des syndicats.

L'aile gauche au contraire, avec Dauemig, répliqua que les syndicats devaient être des organes de combat révolutionnaires, destinés à faire triompher la cause des conseils et de la socialisation. Elle se refusait à voir, avec les socialistes indépendants de droite, dans une interprétation de plus en plus large des principes syndicalistes l'acheminement lent mais sûr vers le socialisme, les considérait au contraire comme opposés à la doctrine socialiste, les termes de « démocratie économique » et de « démocratie à l'usine » ne représentant en réalité que des pièges tendus par le patronat à la classe ouvrière.

L'aile gauche fit prévaloir son point de vue au dernier congrès du parti (5 décembre 1919). L'aile droite n'en recueillit pas moins un nombre important de voix, de 100 à 120 sur 280 délégués.

La question syndicale divise également les deux ailes du parti communiste. A l'exemple des socialistes indépendants, l'aile droite communiste veut organiser la lutte à l'intérieur même des syndicats. Mais, tandis que les socialistes indépendants ne cherchent somme toute qu'à remplacer une bureaucratie par une autre, l'aile droite communiste veut parvenir à détacher des sections entières, complètement formées, des syndicats, pour les réunir ensuite en *unions d'ouvriers*. L'aile gauche communiste, elle, groupée autour du docteur Henri Lauffenberg et Fritz Wollfheim de Hambourg, veut engager la lutte contre le syndicat lui-même; elle veut lui opposer une organisation rivale, l'*organisation révolutionnaire d'exploitation* (*Revolutionäre Betriebsorganisation*). L'aile droite communiste constitue la grosse majorité du parti; elle a réuni 25

voix sur 43 au dernier congrès. On peut donc dire qu'il n'existe pas en Allemagne, à part les communistes de Hambourg, d'adversaires déclarés des syndicats.

L'action des partis révolutionnaires à l'intérieur même des syndicats a eu pour résultat de hâter la réunion d'un certain nombre d'entre eux en « unions syndicales industrielles ». Elle a réussi également à faire écarter certains des chefs ouvriers, qui s'étaient compromis au cours de la guerre. Elle a contribué enfin à assurer l'élection d'un certain nombre de comités directeurs socialistes indépendants à la place des comités directeurs socialistes majoritaires. Le syndicat des ouvriers en métaux et le syndicat des cordonniers par exemple, sont présidés aujourd'hui par des indépendants. Toutes ces transformations n'aboutiront toutefois pas en dernière analyse à faire des syndicats des organisations révolutionnaires. Les syndicats d'ouvriers allemands sont par essence évolutionnistes ; ils ne peuvent transformer leurs procédés, sans perdre par là même leur caractère propre et se condamner à disparaître. Les vieux chefs ouvriers le savent bien ; ils disent : « Les syndicalistes socialistes indépendants, qui critiquent notre programme, seront obligés de faire comme nous. Les comités directeurs indépendants qui ont été récemment nommés n'ont rien innové. Certains éléments d'extrême gauche les accablent déjà de leurs critiques. »

Il ne faut donc pas s'exagérer l'importance des discussions orageuses, qui ont lieu aujourd'hui à l'intérieur des syndicats socialistes entre majoritaires et indépendants. Elles ne provoqueront pas de scission. La violence du mouvement révolutionnaire s'apaise chaque jour. On peut dire qu'elle a atteint son point culminant au congrès du syndicat des ouvriers en métaux au mois de septembre 1919. L'action révolutionnaire pourra toutefois bénéficier longtemps de ce fait que l'idée de la « démocratie économique » est une idée nouvelle, et que les nouveaux principes syndicalistes de « l'égalité dans les droits », de la « collaboration dans le travail », du « droit commun de décision », ont été formulés pour la première fois en novembre 1918. L'évolution du syndicalisme allemand l'a fait sortir du domaine strictement social, pour le faire entrer dans le domaine économique et le rapprocher du

domaine politique. On ne peut prévoir dans ces conditions avec quelque certitude, quelles seront les destinées futures des syndicats ouvriers allemands, et l'importance de leur rôle.

*
* *

A côté des syndicats ouvriers, les organisations d'employés ont subi leur évolution propre.

Après avoir été les solides soutiens des partis de droite avant la guerre, après avoir, aux élections de l'Assemblée nationale, apporté un appui sérieux au parti démocratique, les employés évoluent maintenant, sinon vers le socialisme, au moins vers le syndicalisme. Des grèves ont éclaté un peu partout. Une lutte acharnée s'est engagée entre associations socialistes d'employés et associations bourgeoises au désavantage de ces dernières. Ce glissement vers la gauche n'est pas un phénomène passager, mais constitue un facteur important dans l'évolution sociale de l'Allemagne nouvelle.

Les diverses organisations d'employés constituent toutes désormais des organisations à caractère strictement syndical ; elles sont groupées en trois grandes ligues correspondant à peu près exactement à celles des syndicats ouvriers : la ligue chrétienne, la ligue libérale, la ligue socialiste.

La ligue chrétienne n'est autre que le groupement d'employés de la grande *Ligue syndicale allemande* dont nous avons annoncé précédemment la fondation et défini le caractère. Le groupement comprend une union syndicale catholique et une union syndicale protestante. L'union protestante s'appelle : la *Ligue syndicale des employés de commerce* (*Gewerkschaftsbund kaufmænnischer Angestellten*). Le syndicat le plus important de cette ligue est l'*Association nationale allemande des employés de commerce*. Cette association a pris une part active, avant la guerre, au mouvement de « la libre jeunesse allemande », mouvement aux tendances sociales marquées, qui eut alors un grand retentissement Son président, Lammasch, vient de publier sous le titre *les Causes de la Catastrophe* (Berlin, janvier 1920) un recueil de lettres envoyées du front par les membres de l'association. Ces lettres sont pleines de reproches sévères à l'égard du corps d'offi-

ciers et dénoncent l'aveuglement coupable des classes dirigeantes sous le régime de l'État autoritaire. L'union catholique est intitulée *Union d'Empire des employés de bureau allemands* (*Reichsverband der deutschen Angestellten*), elle est affiliée directement à la Fédération des syndicats chrétiens d'ouvriers.

La ligue libérale ou *Ligue syndicale des employés* (*Gewerkschaftsbund der Angestellten*), a été fondée le 22 juillet 1919 par l'*Association des employés de 1858* et l'*Association des employés de commerce* de Leipzig. Elle souligne tout particulièrement son caractère syndical (lutte contre le capital, exercice du droit de grève et du droit de coalition, établissement des tarifs collectifs), mais distingue, pour leur accorder des droits égaux, les travailleurs manuels ou ouvriers et les travailleurs intellectuels ou employés. Elle prétend défendre le droit au libre développement de la personnalité et faire de l' « idée libérale nationale » le lien moral, qui doit grouper tous les employés.

La ligue socialiste, l'*Union des employés libres* (*Arbeitsgemeinschaft der freien Angestellten*), se présente comme une association de prolétaires, dont l'action doit se conformer en tous points, à celle des syndicats d'ouvriers. Le principal groupement de cette association est l'*Union centrale des employés* (*Central Verband der Angestellten*).

Alors que les syndicats ouvriers collaborent, les syndicats d'employés s'entre-déchirent. Il n'existe pas de milieu social où il règne autant d'effervescence. Cette agitation tumultueuse est due principalement à ce que les classes moyennes souffrent tout particulièrement du désarroi économique et financier causé par la guerre. L'échec relatif des grèves qu'elles ont tentées n'a fait qu'accroître encore leur amertume. Les trois grandes organisations d'employés se font une concurrence acharnée, organisent des réunions, distribuent des tracts, font placarder des affiches où elles s'intitulent chacune avec orgueil « La plus vaste association d'employés du monde entier ».

Les deux associations chrétienne et libérale groupent toutes deux sensiblement le même nombre de membres, 300 000 à 350 000. L'association socialiste compte 650 000 adhérents ; la ligue centrale des employés, 350 000 membres.

Les syndicats d'employés socialistes ont subi un essor extraordinaire depuis la Révolution. L'*Association nationale allemande d'employés de commerce*, qui était avant la guerre le plus important syndicat d'employés, comptait alors 160 000 adhérents ; elle n'a dépassé que de peu son ancien chiffre : 175 000 (1er juillet 1919). Encore doit-elle ce succès très relatif à ce qu'elle reste bien organisée et soutenue par les autorités locales en Poméranie et en Prusse Orientale. Au contraire, la *Ligue Centrale socialiste des employés de commerce* est passée de 25 000 (juillet 1914) à 200 000 membres (juillet 1919).

La lutte entre employés chrétiens, libéraux et socialistes se prolongera vraisemblalement aussi longtemps que les trois grandes organisations ne se seront pas définitivement constituées. Il est probable qu'alors elles suivront le sort des associations ouvrières correspondantes et se détermineront d'après leurs directives. Les employés finiront par s'unir entre eux et par s'unir aux ouvriers, pour poursuivre, en accord avec eux, la réalisation d'une démocratie économique fondée sur le syndicalisme.

J. CHAPPEY

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

L'AMOUR ET LE SECRET

I

— Et puis, vraiment, qu'est-ce que ça peut vous faire? — dit Mathieu Landin, qui avait le goût d'une sagesse désabusée.

On ne lui répondit pas, tant la sagesse a toujours tort et, quelquefois, d'une manière si absurde qu'elle vous déconcerte et qu'on n'a point envie de causer avec elle. Mais il reprit :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, que Juliette soit la belle image de la vertu ou l'image de la beauté plus indulgente?

Et, soit qu'il eût raison peut-être ou qu'on eût envie d'éluder son reproche, on se tut. Mais il continua :

— Nous étions là, tous les cinq, vos deux ménages et mon célibat suranné, à regarder la lumière et l'ombre jouer comme deux jeunes filles un peu lasses dans cette agréable vallée. Le soir était charmant... Votre querelle a tout gâté.

Jacques Fontaille rit doucement et s'écria :

— Qu'il est douillet !... Ne lui dérangez pas le moins du monde sa tranquillité : il va pleurer.

— Oui, répondit Mathieu, je vais pleurer ! Quand une heure est jolie, sous le soleil ou les étoiles, et qu'on s'amuse à la détruire, je déteste ce vandalisme ; et je ne suis pas un homme

de progrès : cependant, le peu de civilisation que l'humanité s'est procurée condamne cette barbarie... Cette barbarie des opinions impatiente !

— Vous ne croyez à rien, vous; c'est bien commode ! — repartit Jenny Fontaille, et sans rire.

— Si c'est commode, veuillez en faire autant. On ne saurait trop exactement pratiquer les vertus qui rendent la vie plus aimable.

— Ce sont nos croyances qui nous empoisonnent la vie?

— Pas nos croyances : nos opinions ! Je n'en veux pas à vos croyances. J'ai les miennes, et je sais ce que je leur dois. Quand j'étais jeune et un peu anarchiste, j'avais une pétulance des plus fâcheuses, et importune à moi plus qu'à personne. Un beau jour, j'ai résolu de croire...

— A quoi, mon Dieu ?

— Précisément ! A votre Dieu, ma chère amie. Et puis, au gouvernement.

— Quel qu'il soit?

— Mais oui ! Pourvu qu'il soit.

— S'il gouverne mal?

— Tous les peuples ont toujours été mal gouvernés. Sauf de très courtes périodes et qui, le plus souvent, n'ont pas été les plus heureuses. Enfin, je crois au gouvernement. Je crois encore à deux ou trois choses principales. J'ai des croyances ; je n'en suis pas fier : j'en suis content. Mais je n'ai pas d'opinions : ça, je l'avoue; et, si je ne m'en vante pas, c'est que je suis bien élevé. Parce que, les opinions, il n'y a pas de peste plus dangereuse ! Tout le désordre vient des opinions. Voyez plutôt : le désordre s'est mis dans notre beau soir d'été, dès le moment que vous avez lancé vos opinions touchant la vertu de Juliette.

Ils devisaient ainsi, sur la terrasse fleurie d'un grand jardin qui, par de longues allées, descendait jusqu'à une vallée normande, ses prairies, sa rivière bordée de peupliers ; puis il y avait des collines, dont la ligne suivait la courbe gracieuse d'une corde qu'on lance. Tous les cinq étaient amis de longtemps et leur réunion dans la maison de campagne des Fontaille, ces mois d'été, continuait et resserrait leur intimité parisienne. Jacques Fontaille, peintre célèbre, avait épousé

depuis deux ans Jenny d'Ervise, veuve récente du romancier Denis d'Ervise : et d'Ervise était un camarade ancien de Fontaille et de Mathieu Landin, celui-ci amateur d'art et amateur de la vie, assez riche pour ne rien faire et trop intelligent pour travailler sans motif. L'autre ménage était de vieux amis, les Durny : Pierre Durny, l'égyptologue bien connu, comme disaient, pour abréger, les personnes à qui l'égyptologie est le moins familière. Les deux femmes avaient de peu d'années passé la quarantaine ; et les trois hommes la cinquantaine.

— Enfin, reprit Jenny Fontaille, vous ne croyez pas à la vertu des femmes : c'est désobligeant !

— Moi ? — répliqua Mathieu Landin. — Il faudrait être un fou, pour refuser une croyance si belle, si apaisante et si parfaitement digne de charmer les loisirs de l'humanité supérieure. Mais ce n'est pas sur ce thème anodin que la bisbille a éclaté.

— Il a raison, — dit Pierre Durny ; — c'est la vertu de Juliette que vous avez proclamée, affirmée, imposée comme une évidence.

— Or, — continua Mathieu Landin, — la vertu de Juliette, c'est une opinion sur un fait. Et, vous êtes bien de mon avis, vous, Durny, qui avez l'usage de l'histoire : sur les idées générales, tout ce qu'on voudra ; quant aux faits, nous n'en savons rien !

L'égyptologue ne dissimula point une grimace. Madame Durny, femme sans reproche et sans bonté, montra de l'entêtement :

— Je n'entends rien à votre philosophie. Mais Juliette a la réputation d'une coquette et, si vous me dites qu'on l'a calomniée, que voulez-vous? moi, dans l'incertitude, je crois le mal. Ne criez pas ! La calomnie, presque toujours, est une vérité inutile ou prématurée.

— Je ne savais pas ! — dit Jenny, un peu sèchement.

Comme cette maxime avait déplu, l'égyptologue intervint :

— Pour ce qui est de Juliette, ma bonne amie, l'incertitude n'existe pas. Car on sait tout : le jour et l'endroit... Ce fut à Chantilly : la date, je l'ai oubliée ; mais on la sait, le jour et l'heure.

— Vous y étiez, c'est évident ! On croit y être, à vous entendre !

Jenny se fâchait. Jacques, très opportunément, se rappela qu'on avait dit aussi que Juliette n'était pas, de nature, disposée à l'amour et qu'une singularité physique l'en préservait.

— C'est ça ! — fit alors Jenny. — En admettant qu'elle fût honnête femme, ce n'était pas sa faute !

Un jeune homme arrivait sur la terrasse, au moment où la causerie prenait ce mauvais tour. Il demanda :

— De qui donc parlez-vous?

— Ah ! — répondit Mathieu Laudin, — je te le donne en mille, mon cher Alain.

— De qui?

— De madame Récamier !

II

Ce jeune homme était un grand garçon mince et à l'air doux, Alain d'Ervise, le fils de Jenny Fontaille. A dix-neuf ans, au début de la guerre, il s'était engagé ; il venait de passer toute la guerre aux armées, les dernières années en Orient. Sa rentrée dans sa famille et son retour à la vie ordinaire ne se faisaient point aisément. Il avait des manières un peu étranges et dépaysées, ne reprenait pas sans peine son habitude et, à chaque instant, souffrait d'une espèce d'hésitation qui le rendait gauche avec grâce et plus touchant que bien facile à vivre. Au surplus, sa famille avait changé, pendant son absence, Jenny s'étant remariée. Jacques Fontaille, qu'il avait toujours connu, ami de son père et de sa mère, était maintenant son beau-père, était de la maison, gouvernait la maison comme la sienne et le traitait avec une autorité obligeante. Il fallait s'accoutumer à des nouveautés imprévues. En outre, la bisbille au milieu de laquelle il tomba, si anodine qu'elle fût, le troubla. Il regarda sa mère : elle sourit, d'une façon comme un peu contrainte et, visiblement, pour le rassurer.

— C'est l'amie de Chateaubriand qui vous anime à ce point? — dit-il, avec un étonnement quasi incrédule.

— Oui, mon petit : car ils sont fous ! — répondit Mathieu Landin.

Pierre Durny protesta :

— Est-ce une folie?... En tout cas, cette jolie femme a exalté bien du monde, et fort loin dans l'espace, avant de s'en émouvoir. Connaissez-vous cette anecdote? Vers le temps où Juliette et René promenaient leur bel amour sous les ombrages de Chantilly, Adalbert de Chamisso, poète et botaniste, fit un voyage de découvertes autour du monde. Son vaisseau aborda dans une île inconnue, que les cartes ne mentionnaient pas. Cette île était habitée par une peuplade aux mœurs paisibles et qui adorait une idole. Adalbert de Chamisso put voir l'idole... Une gravure encadrée, un merveilleux visage qui souriait... Il reconnut les traits charmants de Juliette Récamier, tels qu'Isabey les avait peints. Il ne sut pas comment cette image était arrivée en cette île perdue...

— Car l'origine des dieux est un mystère que la piété des fidèles ignore sagement ! — reprit Mathieu Landin.

— Et il est permis de supposer que l'idole sourit encore à ses adorateurs rouges ou noirs, coiffés de plumes, et que la religion de Juliette est, là-bas, constituée pour longtemps.

— Oui, — reprit Mathieu Landin. — Car, si les dieux ne duraient pas cent ans, la terre ne serait point habitable.

Une jeune femme survint, à qui Jenny tendit les bras et dit :

— Bonjour, Juliette !

A ce nom, peu s'en fallut qu'on ne rît d'abord ; puis un instant suffit à chacun pour s'apercevoir qu'il n'avait pas envie de rire, probablement : car une gêne remplaça vite la gaîté qui allait se produire. Seule fut gaie la jeune femme que cet accueil aurait pu embarrasser. Elle dit :

—Vous parliez de moi?

Et l'on eut presque trop d'empressement à certifier que non, que par hasard on ne pensait point à elle.

— Alors? — demanda-t-elle, un peu surprise maintenant.

Ce fut Mathieu qui se dévoua :

— Nous ne parlions pas de vous ; mais d'une autre Juliette, qui était moins jeune et qui n'était pas plus jolie que vous, il y a cent ans, et qui est désormais déesse dans une île dont je ne sais pas le nom.

— Vous jouiez aux portraits? — dit Juliette.

Un bavardage commença.

Cette Juliette nouvelle était fille d'une amie que Jenny

avait tendrement aimée, qu'elle avait perdue et qui lui semblait revivre en cette jeune femme. Juliette approchait de vingt-sept ans. Mariée à dix-huit ans, veuve l'année suivante, elle gardait l'aspect d'une jeune fille ; et son air d'ingénuité convenait à sa beauté parfaite. Elle était blonde, avec des yeux de la couleur de ses cheveux. Elle avait le teint mat qu'ont les jolies brunes ; et le soleil de l'été l'avait un peu hâlée. Ses traits étaient fins ; son petit nez très mince dessinait une ligne nette ; ses lèvres souriaient presque toujours ; et volontiers elle tenait les paupières à demi baissées. Elle s'habillait comme une jeune fille ; et, quand des inconnus l'appelaient « mademoiselle », c'est à peine si elle s'apercevait d'une erreur qu'elle ne songeait plus à corriger. Elle habitait, l'été, non loin de la maison normande des Fontaille, un petit château, une ancienne folie que lui avait laissée sa mère et dont le voisinage était la cause pourquoi Jenny avait jadis bâti sa maison là. Elle venait chez les Fontaille constamment : elle était chez eux plus souvent que chez elle.

Un peu plus tard dans la soirée, Alain, qui ne se cachait pas d'être nerveux, la pria de chanter. Et tous deux allèrent au salon qui, par une large fenêtre ouverte, donnait sur la terrasse. Les autres demeurèrent à leur place devant l'étroite vallée où l'ombre commençait de gagner, chassant la lumière et la contraignant de monter au faîte des collines. Juliette chanta la mélodie que Charles Bordes a jointe à ce poème de Verlaine, *Sur un vieil air*. Et le vieil air, « bien vieux et bien charmant », *Plaisir d'amour*, est l'accompagnement de la nouvelle musique. On l'entend à peine et à peine est-il là, comme nos souvenirs sont dans nos paroles soudaines. Parfois, il semble sur le point d'émerger, puis retombe et retourne à cette espèce de silence qu'est l'oubli : la nouvelle musique se dégage et va sans lui, mais de loin guidée par lui, retenue par lui, attristée par lui. Et l'on dirait qu'entre les heures passées et l'heure présente, l'âme s'est débattue et enfin ne triomphe pas sans mélancolie.

La musique, le soir et dans la demi-obscurité, est plus charmante, comme si la lumière était son ennemie et comme si elle attendait, pour s'épanouir à son gré, que la lumière

fût partie. La nature le sait bien, qui tout le jour ne fait que du bruit et garde pour la nuit ses rossignols et le moindre chant de ses feuillages remués. Juliette aussi chantait avec la plus fine douceur, donnait peu de voix et donnait beaucoup d'âme. Elle retenait sa voix ; ou plutôt c'était la rêverie, dans le chant comme dans le poème, qui ne laissait pas la voix aller aux vives allégresses. La rêverie était tout le passé. Comment, de tout le passé immense, épais et dru autant que le sol foulé de la terre, une pensée qui vient d'éclore a-t-elle pu se dégager? Et, prises dans le passé, leurs faibles captives, comment nos âmes ont-elles, pour surgir et pour fleurir, assez de force ou d'entrain, de gaieté?...

La voix se tut : le piano continua la mélodie où le chagrin d'amour s'emmêlait à la kyrielle des notes vives et menues ; puis le silence prolongea cette musique. Ainsi dure le parfum des roses qu'on ne voit plus, quand s'est éteinte leur couleur dans la nuit.

Mathieu Landin se leva. Et l'on fut un peu étonné de le voir prendre un mouvement qui n'était pas indispensable. Il s'approcha de la fenêtre du salon, marchant d'un pas résolu ; et, sur un ton de badinage, mais avec une étrange sincérité, il dit à Juliette :

— Vous n'avez donc ni sensibilité, ni rien?...

— J'ai mal chanté? — fit Juliette.

Il la regardait et ne l'écoutait pas. Il ne lui répondit pas et reprit :

— Du reste, les femmes n'ont pas de sensibilité. Si elles avaient la moindre sensibilité, elles en mourraient.

Jenny, éclatant de rire, s'écria :

— Il est fou !...

Mais lui :

— Pour n'en pas mourir, il faut la rude énergie des hommes ou plutôt leur stupidité admirable.

Ce fut à qui le raillerait de ses toquades. Et Jenny :

— Taisez-vous donc ! Elle a chanté comme un ange.

Il répondit, avec toute sa conviction pénétrée :

— C'est bien ce que j'ai voulu dire... Oui, comme un ange qui vivrait ici-bas où l'on n'est pas toujours heureux ! C'est Éloa, cette petite. Mais, moi, la musique des anges me boule-

verse. Et je vous admire avec pitié, vous autres qui avez entendu ça et qui survivez.

— Enfin, tu n'es pourtant pas mort? — lança Jacques Fontaille.

— Non ; mais je n'en vaux guère mieux.

Il était retourné s'asseoir et dodelinait drôlement :

— Je passe mon temps à endormir mes souvenirs...

— Vos mauvais souvenirs? — demanda madame Durny.

— Tous les souvenirs sont mauvais...

— Parle pour toi ! — dit Jacques.

— Sont mauvais, étant du passé, qui n'est que de la tristesse. J'endors mes souvenirs constamment, pour assurer mon repos. Et vous, Juliette impardonnable, vous m'avez imprudemment réveillé tout ça, tout ça, où je vais m'attrister pendant...

— Cinq minutes?

— Huit jours peut-être ! Voilà ce que vous avez fait, avec votre petite chanson bien douce et bien charmante... Il me semble que je suis dans une chambre dont les murs sont couverts d'une cretonne à fond blanc, sur laquelle, peints en rouge, noir et bleu, des Chinois alternent avec des oiseaux de la même couleur assez criarde. Il y a la même cretonne aux fenêtres et au lit dans une alcôve. Entre les deux fenêtres il y a une petite commode ventrue, avec des cuivres ciselés. Au milieu de la chambre, il y a un guéridon qui a toujours eu l'un de ses pieds plus court que les autres : on le calait avec un pion d'ébène qui venait d'un jeu de trictrac. Et il y avait, sur la cheminée de marbre jaune, deux chandeliers de cuivre à la cloche et une pendule de cuivre sous un globe. C'était ma chambre, à la campagne, chez maman. Et ce fut la chambre de mes premières amours.

Juliette le supplia :

— Monsieur Landin, soyez gentil, racontez-nous vos premières amours?

Il n'avait plus du tout l'air de plaisanter. Il répondit :

— Un peu plus tard, quand il fera tout à fait nuit.

— En attendant, — reprit Jenny, — vous qui êtes plus effrontés, racontez-nous vos premières amours... Vous, Pierre, et toi aussi, Jacques... Nous allons tout savoir... Mais dites la vérité.

— Moi, — dit Jacques, — moi, je me récuse.

— Hypocrite !

— Mais, non : ce n'est pas ça ; je vous jure.... J'ai beau chercher... Vraiment, je ne me rappelle plus... C'est drôle.

— C'est même un peu honteux ! Celle qui la première...

— Je ne me rappelle plus, je ne me rappelle plus !... Et vous avez tort d'en rire. Parce que ça me dégoûte et ça me fait de la peine.

— L'ingrat !

Jacques répétait : « Je ne me rappelle plus ! » avec une insistance si malheureuse qu'on ne l'en taquina point longtemps.

— Moi, — dit l'égyptologue, — j'avais sept ou huit ans. C'était au bord de la mer, en Bretagne, vers la fin de l'été. Il y avait des étoiles filantes. Et les grandes personnes disaient qu'il fallait faire un vœu en regardant tomber cette lumière. J'ai fait mon vœu, plus d'un soir, en tenant par la main une petite fille qui devait avoir à peu près quinze ans, qui était brune, habillée de noir et que j'adorais. Mon vœu, c'était de l'épouser.

— Et elle? — demanda madame Durny.

— Elle? Je ne sais pas. Nous avons passé tout l'été ensemble, depuis le matin jusqu'au soir. C'était une petite muette.

— Oh ! — fit Juliette, — c'est un symbole ! C'est un symbole, n'est-ce pas?

— Non, c'est la pure vérité. L'année suivante, mes parents m'ont ramené sur la même plage : Emma n'y est point revenue.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non. Comme je ne parlais pas à elle, je n'ai point osé parlé d'elle à personne. Je ne l'ai pas revue ; mais je ne l'ai jamais oubliée.

— Je n'en savais rien ! — dit madame Durny.

— Pardonnez-moi, ma chère amie... Et, si j'avais ton habileté de peintre, Jacques, je ferais son portrait, en ce moment, comme si elle était à poser devant moi.

— Et toi, Alain? — demanda Juliette.

Comme Alain ne répondait pas, Mathieu Landin sentit un élan de charité pour ce timide jeune homme :

— Laissez-le donc. C'est trop récent, ses premières amours !

— Alors, vous?

— Moi, ce n'est pas d'hier, en effet !... Vous n'avez donc pas lu, belle Juliette, une page de votre vieux Chateaubriand près de mourir? Il commande que, s'il meurt loin de sa Bretagne, on n'y rapporte point son corps avant cinquante ans révolus : « Un cadavre courant la poste me fait horreur ; des os blanchis et légers se transportent facilement... » Eh ! bien, voici les os blanchis et légers de mes premières amours : quelle poussière, hélas !... Mes premières amours, ce fut, et sans fadaise, une femme de chambre de ma grand'mère.

— Taisez-vous, Mathieu ! — s'écria Jenny.

— Je me tairai. Mais elle était accorte et bienveillante. Avec cela, pleine de tact. Elle m'aimait, pour ainsi dire, à la troisième personne : et avec tant de simplicité, pourtant ; avec une bonhomie délicieuse !

Le bavardage finit dans une mélancolie un peu absurde ; et ce fut comme si, en tombant sur la terrasse du beau jardin, sur les gens et les arbres, la nuit répandait de la cendre.

III

Alain, de même que d'autres soirs, reconduisit Juliette chez elle. Et, sur la route, elle lui donnait le bras. Il lui dit :

— Mes premières amours, que vous me demandiez...

Et il commençait de se taire. Elle sentait, sous sa main, le bras d'Alain prêt à faire un geste ; et elle dit, car le silence était soudainement pire que nulle parole :

— Tu ne m'as point répondu...

— Mes premières amours, c'était vous !

— Oh ! — fit-elle, plus étonnée que s'il lui avait dit que maintenant il était amoureux d'elle ; — mais quand cela?

Elle comptait en elle-même promptement que, depuis les cinq ans de la guerre, il ne l'avait pas vue; qu'avant la guerre elle n'habitait pas la France et voyageait ; et qu'enfin leur ancienne amitié, du temps qu'elle était jeune fille, datait au plus proche de ses dix-sept ans à elle et, quant à lui, de ses quatorze ans.

— Raconte-moi ! — reprit-elle.

Et elle ajouta :

— C'est gentil à toi, de m'avoir aimée. Raconte-moi !

— Il n'y a rien à raconter. Ou bien ce serait une histoire assez ridicule et qui n'en finirait pas.

— Elle n'a pourtant pas été bien longue?...

— Elle n'a pas été bien courte. Et puis, j'en sais tout le détail, jour après jour. Mais vous ne vous en êtes jamais aperçue?

Elle eut le ton de s'excuser, pour répondre :

— Non... Tu étais un enfant...

— Vous ne vous en êtes jamais aperçue, même un jour qu'en vous embrassant comme de coutume... parce que j'étais un enfant... j'ai fait glisser mon baiser de votre joue à votre cou?...

— Je ne m'en suis pas aperçue, — répondit Juliette.

Elle n'eût pas voulu quitter le bras d'Alain, de peur d'avouer ainsi plus d'émoi qu'elle n'en devait montrer. Mais il lui sembla que leur camaraderie perdait sa gentillesse innocente. Elle eût aimé à prendre gaiement cette anecdote d'un amour puéril : mais ni l'accent trop passionné d'Alain ne le lui permettait, ni le trouble qu'elle en éprouvait.

— Je vous ennuie? — demanda-t-il.

— Tu ne m'ennuies pas ! — répondit-elle. — Seulement, le soir fraîchit : marchons plus vite, veux-tu?

Et, comme si, pour marcher plus vite, elle avait à ramener les pans de son manteau, elle dégagea prestement sa main. Dès lors, libre, seule, déliée, elle se sentit plus maîtresse de soi, de sa volonté nette qu'elle improvisa. Elle dit :

— Tu étais un enfant précoce !

Et, de son mieux, elle rit avec simplicité.

Mais lui ne se prêta point à sauver par la plaisanterie amicale cette imprudence d'un aveu dont il redoutait le désastre. Il eut, comme les plus timides, une obstination singulière ; et, plus allait vite Juliette, moins il avait de minutes à lui parler : il se dépêcha.

— Le plus grand chagrin de mon enfance a été votre mariage. Ce dont j'ai souffert alors est une jalousie, une vraie jalousie d'homme. J'ai détesté votre mari...

Elle répliqua :

— Tu as eu grand tort !

Elle dit ce peu de mots d'une manière si étrange et d'une

voix si étranglée qu'il ne sut pas si elle suffoquait de colère ou bien de rire. Il s'arrêta, crut qu'elle s'arrêterait aussi et demanda :

— Pourquoi?

Mais elle ne s'arrêtait pas ; sans rien dire, elle refusait de s'arrêter, comme si elle avait résolu de ne pas lui montrer, même au peu de clarté des étoiles, son visage et ses yeux.

Il vint à elle, reprit sa marche auprès d'elle et, d'une façon pressante, il insista :

— Pourquoi, Juliette, avais-je tort? Je vous aimais... J'étais enfant, mais je vous aimais à la folie... Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie?... J'ai détesté votre mari... Pourquoi dites-vous que j'avais tort?...

Elle répondit :

— Mais parce qu'il ne le méritait pas !

Il aurait fallu, pour traduire au juste ces paroles énigmatiques, plus de temps qu'il n'en restait avant d'arriver à la porte de Juliette, où Alain s'en irait ; plus de temps et plus d'habileté. Il s'embrouilla dans quelques hypothèses : et il se tut. Quand il n'y eut plus que cent pas à faire, il se désola, crut qu'il avait gaspillé les minutes les plus précieuses de sa vie. Juliette, pour ne rien dire et pour ne point se taire, fredonna très doucement l'air du plaisir et du chagrin d'amour.

En quittant Juliette, Alain lui demanda :

— Est-ce que je vous ai fâchée?

Elle parut s'éveiller d'un songe et, la main tendue, répondit :

— Pas du tout !

Il hésitait à le croire, à quémander une assurance plus parfaite, à s'en aller. Elle lui dit :

— A demain, mon ami.

Et elle disparut.

IV

Le lendemain, dès le matin, Jenny appela son fils et lui offrit une promenade : ils iraient tous les deux dans la campagne, comme autrefois. Jacques était à son atelier ; les autres, où ils voulaient bien être : il y avait, dans la maison de Jenny, pendant les vacances, la liberté la meilleure.

Entre Jenny et son fils, la tendresse allait à une exquise camaraderie, autrefois. La tendresse n'avait pas diminué ; bien au contraire, elle prenait, chez Alain, des attentions toujours plus fines et montrait une alarme de sensibilité, souvent, presque douloureuse. Mais la camaraderie était, sinon moins franche, moins spontanée. Alain n'avait plus, avec Jenny, cet élan qui le rendait naguère un adolescent si aimable et cette espèce de naïveté, pour ainsi dire, qui ouvrait son âme toute grande aux regards de sa mère. Il s'en apercevait avec ennui, craignait que sa mère ne s'en aperçût et, plus il tâchait d'être naturel, mieux il voyait qu'il ne l'était pas. Jenny en souffrait singulièrement.

Ils se promenèrent, par les routes et les petits chemins. La matinée était délicieusement claire et tranquille. Les gens du village les saluaient : les plus vieux continuaient d'appeler Jenny « madame d'Ervise » comme avant son second mariage; d'habitude, elle en riait, mais non ce matin qu'elle avait son fils à son bras. La cloche de l'église sonna pour une messe, une petite cloche au son grêle et gai.

— J'aimais tant cette cloche, — dit Jenny. — Je n'avais qu'à en imaginer la sonnerie et je voyais toute la campagne environnante. Je ne peux plus la souffrir, depuis qu'elle a sonné la guerre.

— Tout ça est fini ! — répondit Alain.

— Oui, — reprit-elle, — c'est fini... Mais ça dure encore dans nos cœurs... Au fond, rien n'est jamais fini, vois-tu?

— Et pourtant, si ! — répondit Alain.

Leur causerie essayait de philosopher et avait ainsi l'air de donner le change à leur véritable pensée. Ce que disaient leurs lèvres n'était pas au juste ce que disaient leurs âmes. Dans leurs moments de silence, et même quand ils échangeaient le dialogue de leurs lèvres, leurs âmes avaient un autre dialogue qui n'était point un écho du premier, qui ne le doublait pas, mais qui partait d'une réplique et, à son gré, la continuait, la réfutait, la taquinait parfois.

« — Qu'est-ce qui est fini? — demandait Jenny sans mot dire.

» — Notre ancienne intimité.

» — Pourquoi ?

» — Mais parce que tu es remariée.

» — M'aimes-tu moins? Te sens-tu moins aimé?

» — Non, folle que tu es !... »

Alain regarda sa mère et elle le regarda, comme si leurs yeux soudain témoignaient de leur double pensée. Les mots que prononçait alors Jenny restèrent en suspens ; et, derrière les propos tenus à haute voix, le dialogue secret continua :

« — Me blâmes-tu, enfin, d'avoir épousé Jacques?

» — Non. Mais notre ancienne intimité est finie. Que veux-tu? c'est un fait ; et nous avons l'air de nous cacher, et de nous cacher de nous-mêmes, pour causer : de temps en temps, nous élevons la voix, comme si nous avions à déjouer une surveillance... Tu l'as bien remarqué? C'est ridicule et un peu triste...

» — Et bien tendre ! »

Leurs voix, pour énoncer les plus simples choses, avaient souvent l'inflexion, le tremblement, non de ce qu'ils disaient, mais de ce qu'ils pensaient. Bientôt, cette involontaire hypocrisie leur fut pénible au point que Jenny chercha le thème d'une causerie assez importante pour que tous deux s'y dussent engager sans arrière-pensée.

Alain la devança :

— Je voulais te demander... Hier soir après dîner, qu'est-ce qui vous animait d'un si grand zèle à défendre ou attaquer le bon renom de cette Juliette Récamier?

— Je ne sais pas... Ils m'impatientaient avec leurs potins et leur façon de croire qu'une femme n'est pas vertueuse. Qu'en dis-tu?

Il se taisait. Elle épiait sa réponse. Elle feignit de plaisanter :

— Tu n'en dis rien?... D'ailleurs, ces maximes générales ne sont que du bavardage. Tu trouves, n'est-ce pas?...

— Je crois surtout que ces maximes ne sont pas si générales ; et, quand on dit que les femmes... ceci ou cela..., on pense à une femme qu'on vante ou qu'on dénigre. Les gens ne sont pas de tels philosophes et, relativement aux femmes, leur philosophie est un alibi de leur gratitude ou de leur rancune à l'égard d'une ou deux.

Elle riait et attendait qu'il voulût rire. Mais il ne riait pas. Elle dit alors :

— Nos messieurs n'avaient pourtant rien contre la belle Récamier !

— Non !... Mais il m'a semblé qu'ils jouaient un peu méchamment sur le nom de Juliette et que leurs malices cherchaient, par-dessus la Récamier, Juliette notre amie...

— Mais que veux-tu qu'ils aient, à son égard, en fait de gratitude ou de rancune ?

Alain rougit et regretta probablement la maladresse de ses propos. Mais il insista :

— Tu m'entends bien ! Crois-tu vraiment qu'il n'y avait, de la part de personne, aucune allusion blessante à Juliette ? Et, toi-même, aurais-tu pris parti avec tant d'ardeur pour l'autre Juliette, si tu n'avais pas eu le sentiment que tu défendais ton amie ?

— Ah ! que sais-je ? — fit-elle.

Et elle songea :

« Comme tu l'aimes ! »

Il songea :

« Oui, je l'aime. Et je sais bien que tu le sais : tu n'as aucun besoin de me le dire. Mais réponds-moi comme si tu n'en savais rien ; réponds-moi pourtant avec l'exacte vérité qu'il me faut, tu le sens ! »

— Si tu veux la vérité, — dit-elle, — je l'ai cru un instant, qu'ils en avaient à notre Juliette. Je ne le crois plus ou, du moins, je n'en suis pas sûre. Mais il est bien certain que c'est notre Juliette que j'ai défendue, sous le nom de l'autre Juliette.

Elle songea :

« Et je l'ai défendue parce que tu l'aimes. Ou bien, c'est un peu plus compliqué : je l'ai défendue parce qu'étant jalouse d'elle, à cause de toi, je ne voulais pas être injuste... »

Alain reprit :

— Mais, eux, que peuvent-ils avoir contre elle ?

— Je n'en sais rien. Ça, je te le jure, que je n'en sais rien ! Et c'est parce qu'en définitive je ne leur vois aucune raison d'animosité contre elle... au contraire !... que je renonce à mon idée et que je crois sincèrement avoir été un peu absurde.

— Son mari est mort en duel ?

— Oui ! Tu sais bien? L'année qui a suivi leur mariage.

— Et ce duel, pourquoi?

— Mais, tu sais bien !... Son mari avait une maîtresse, qui l'a trompé avec un jeune capitaine : le capitaine et le mari se sont battus; le capitaine a tué son rival. Mais tu me fais dire ce que tu sais.

Oui, Alain savait tout cela, et le reste. Le reste, c'était la quantité des potins au milieu desquels se perdait la version la plus favorable au bon renom de Juliette. Mais il fut content que cette version, la meilleure et celle qu'il voulait qui prévalût décidément sur les autres, sa mère l'eût de tout cœur adoptée. En outre, il se souvint d'un mot de Juliette qui, la veille au soir, l'avait surpris et qui lui parut confirmer cette hypothèse. Elle riait d'une façon bizarre et dit : « Tu as eu bien tort !... » Il avait eu bien tort d'être jaloux de ce mari ; et ce mari ne méritait pas qu'on fût jaloux de lui : ce mari perfide et qui, peu de mois après son mariage, se battait pour une fille, elle n'avait pas dû l'aimer.

— Mais, — reprit Alain, — ce n'est pas tout ce qu'on a dit ?

— Évidemment ! — répondit Jenny.

Et, comme cette évidence étonnait Alain :

— Évidemment ! — reprit-elle. — Tu n'imagines pas que les malins aient perdu cette occasion d'être ingénieux? Le mari, étant mort, ne prêtait plus à la calomnie agréable. On le laissa tranquille ; et même on le glorifia, pour mieux dénigrer la vivante. On se plut à substituer à la maîtresse du mari un amant de la femme... Enfin, le capitaine aurait été l'amant de Juliette; et le mari de Juliette, un galant homme, ayant surpris les criminels, aurait forgé le prétexte d'une autre rivalité pour se battre avec ce capitaine sans déshonorer Juliette...

Et Jenny éclata de rire :

— Un bien galant homme, tu vois !... Peut-être aussi que ce garçon préférait, par coquetterie masculine, être aux yeux de tous un débauché plutôt qu'un mari malheureux... Il paraît que c'est plus flatteur.

Alain reprit avec vivacité :

— Mais tu crois donc à cette histoire?

Jenny, avec autant de vivacité, répondit :

— Pas du tout ! Non : c'est un vilain mensonge, comme il s'en débite à foison dans le voisinage des femmes. Et, si l'on connaît la férocité du prochain, ce qui émerveille, ce n'est pas qu'on ait calomnié notre Juliette, si jolie, n'est-ce pas?... si adorablement jolie, et spirituelle autant : c'est que la calomnie ait trouvé si peu de créance. Ils ne sont point arrivés à la déshonorer, figure-toi !...

— Ce qui m'étonne aussi, c'est que, jolie à ce point, son mari...

— L'ait trompée?... Ah ! tu es gentil, mon petit Alain !...

Mais l'un et l'autre s'aperçurent en même temps qu'ils se laissaient aller à dire tout haut ce qu'ils n'osaient qu'à peine se donner à entendre quelques minutes avant cela. Ils redoutèrent leur exubérance pleine d'aveux. Alain fut gêné d'une confidence que prodiguaient toutes ses paroles ; Jenny, de montrer que la confidence était inutile. Et ils ne dirent plus grand'chose. A quoi bon? Ce qui leur importait, ils ne voulaient plus le dire ; et un vain bavardage n'aurait pas égaré leur souci : du reste, leur promenade tirait à sa fin. Mais Alain remarqua sans le dire que, pour rentrer, Jenny prenait par le plus court et, sans le consulter, renonçait à un détour de chemin qu'elle aimait d'habitude. Elle dit :

— Je suis un peu lasse. Depuis cinq ans, tu n'étais pas là ; et, comme je n'avais pas de compagnon, je ne sais plus me promener.

Au moment où ils arrivaient à la grille de leur jardin, elle dit encore, en manière de conclusion :

— Du reste, Mathieu a été l'un des témoins de son mari, dans ce malheureux duel... Et c'est depuis lors qu'il a cette espèce d'inquiétude perpétuelle qui le rend si drôle et si touchant. Mais il a dû être au courant de tout, comme témoin. Et tu vois qu'il a beaucoup d'estime et d'amitié pour elle. Tu vois?

Mais Alain ne répondit pas. Cette insistance de Jenny à garantir la vertu de Juliette, au lieu de fortifier son assurance, le troubla. Il lui sembla qu'au surplus Jenny passait à un autre la responsabilité de croire à la vertu de Juliette. Il résolut de causer avec Mathieu.

V

Alain, dans l'après-midi, ne sut que faire. Il lui aurait plu de causer avec Mathieu et de lui poser deux ou trois questions nettes et qui eussent appelé des réponses catégoriques : il lui aurait plu davantage de causer avec Juliette et, pour le bonheur de la regarder ou de la sentir auprès de lui, certes il eût renoncé à tout le tracas de sa curiosité. Mais Juliette n'était pas là ; il ne savait pas quand elle viendrait : il l'attendait et ne savait pas combien de temps il l'attendrait. Quant à Mathieu, il était au salon, très occupé d'une partie d'échecs avec Pierre Durny, tandis que madame Durny brodait et que Jenny mettait à jour sa correspondance : on ne dérange pas un joueur d'échecs. La journée était chaude ; on avait baissé les stores du salon, qui, dans la pénombre, gardait ainsi un peu de fraîcheur et, semblait-il, gardait et enfermait tout ce qui restait de fraîcheur en ce monde.

A l'atelier, non loin de là, Jacques travaillait. On l'entendait travailler : car, au plus fort de la besogne, il chantait.

— Mais oui : comme les peintres ! — disait-il. — *Anch' io son' pittore !...*

C'était un garçon magnifique, très grand, très fort, content de ses muscles et content de la vie, un peu vulgaire, au gré de la timide esthétique du monde : il ne comptait pour rien du tout les petits raffinements et les colifichets de la tenue et des manières. Il n'avait pas beaucoup d'esprit, ne brillait pas dans la conversation, n'y cherchait qu'un délassement et, comme il disait en bon travailleur qui sait ce que parler veut dire, sa récréation. Mais, qu'on vînt à lui parler peinture, c'était, pour les plus délicats, une fête de l'écouter : il avait une science et un goût de son métier qui le rendaient éloquent ; ses mots caressaient son idée. Pareillement, ses doigts, quand il fallait écrire un bout de lettre, ne valaient pas ceux d'un écolier : mais, à dessiner, ils trouvaient une habileté souple et voluptueuse.

Comme il chantait, d'une voix de baryton qui s'amuse, Jenny s'arrêta d'écrire. Alain la regardait et elle ne le voyait pas. Elle appuyait le haut de son porte-plume à sa lèvre et,

sans rien dire à personne, toute seule à ce moment-là, elle riait de la bouche, des yeux et de tout son visage heureux. Aux hardiesses de la voix, elle riait davantage. La voix se tut, elle se remit à écrire. Alain songeait :

« Voilà aimer ! »

Et que sa mère fût amoureuse, était une chose qu'il n'avait pas prévue.

Il se leva, sous le prétexte que les chiens aboyaient, comme si leur vacarme l'étonnait. Quand il fut à la porte du salon, Jenny lui demanda :

— Où vas-tu?

— Voir ce qu'ont les chiens.

Les chiens n'aboyaient plus. Mais il sortit, n'alla point au chenil et monta s'enfermer dans sa chambre.

Il avait un extrême désir de voir un peu clair en lui-même. Il sentait sa pensée en désordre : il eût bien voulu la ranger. Seulement, il aurait eu besoin, pour cela, d'être calme, et, pour être calme, il aurait eu besoin que son rangement fût déjà fait. De sorte qu'il s'embrouillait en lui-même, assez tristement.

Ce n'était cependant pas la tristesse qui dominait en lui ; mais plutôt une nervosité insupportable et qu'il résolut de vaincre. « En définitive, quoi? » se demandait-il. Et il tâchait de s'examiner posément. Il était assis à un petit bureau devant sa fenêtre et tantôt regardait la cime des arbres verte sur le ciel bleu, tantôt se penchait sur une feuille blanche où il traçait des lignes de frivole géométrie. Deux sentiments qu'il reconnut en lui-même étaient, l'un, de nature à ne pas l'étonner, l'amour qu'il avait pour Juliette ; et l'autre, une curiosité de tout ce qui, ayant trait à Juliette, concernait aussi son amour. Ces deux sentiments étaient liés si naturellement qu'ils devaient accorder, au lieu de lui bouleverser le cœur comme ils faisaient. Ce qui causait le grand tumulte de son cœur, c'était, beaucoup plus que sa curiosité, le tour que cette curiosité prenait malgré lui: elle tournait au soupçon. Là-dessus, il se gourmandait. Pour se prouver à lui-même qu'il avait tort, il se fiait aux yeux si purs de la bien-aimée, à son air si franc, si loyal, à tant de beauté que n'accablait aucun souci du genre d'un remords ou d'une perfidie. Pour condamner son incer-

titude, il avait le témoignage de sa mère : et que voulait-il davantage?

Et puis, il aimait Juliette. Mais il n'avait aucune raison de supposer que Juliette agréât son amour. Si Juliette ne l'aimait pas, de quel droit bizarre exigeait-il qu'elle fût telle et non pas autre et qu'elle n'eût dans son passé que l'attente de lui et de sa déclaration qui n'était seulement pas faite? Il se crut assez ridicule.

Est-ce que Juliette savait qu'il fût amoureux d'elle? Ce n'était pas son aveu tremblant de la veille au soir qui la contraignait de répondre : il n'avait rien dit que d'un enfant qui n'était plus. Alors, au bout du compte, que voulait-il à Juliette? Ce n'était pas uniquement elle qui devait l'ignorer : lui-même ne l'avait pas décidé ; il n'avait pas décidé s'il épouserait Juliette, au cas où elle ne l'éconduirait pas. Non, ces projets n'allaient pas si loin dans l'avenir : au delà des journées toutes proches, il n'avait rien résolu ; voire il n'avait imaginé presque rien.

Et ce contraste lui parut, en somme, une extravagance : le vague où il laissait l'avenir et la précision qu'il réclamait pour le passé, la paresse quasi royale où il demeurait quant à ce qui eût dépendu de lui et la rigueur qu'il imposait à ce qui dépendait de Juliette.

Il se moqua de lui-même et se demanda si, avant d'aimer, il ne prenait pas des précautions méticuleuses, comme fait par métier le notaire de la famille avant de hasarder un contrat de mariage. Il eut honte de sa prudence. D'ailleurs, ce n'était pas avant d'aimer : il aimait Juliette et son amour ne serait pas le résultat d'une permission qu'il accorderait à lui-même si l'enquête à laquelle il se livrait tournait bien. « Tout cela, songea-t-il, est de l'absurdité... » Il songea encore et trouva que son absurdité avait aussi quelque chose de méthodique : et ce sont les deux caractères de la jalousie, n'est-ce pas? Il était jaloux de Juliette et jaloux d'une façon, pour ainsi dire, préventive. Il commençait de l'aimer par être jaloux d'elle; et cette jalousie empoisonnait son amour dès le commencement de son amour. Il eut peur de cette passion qui préludait mal.

Sa chambre était contiguë à celle de Mathieu Landin. Comme

il se consultait amèrement, il entendit que son voisin montait et bientôt serait à sa disposition pour causer. Il laissa passer un peu de temps, devina que Mathieu entrait chez soi, restait debout les mains dans les poches de son veston, regardait son fauteuil, son livre, enfin s'asseyait et se mettait à lire. Alain, sans mieux savoir ce qu'il dirait, alla frapper à la porte de Mathieu.

Et Mathieu l'accueillit avec sa grâce qui était à la fois cérémonieuse et familière. Il demanda :

— C'est une visite que tu viens me faire?

Il pria le jeune homme de s'asseoir et, comptant le mettre à son aise, il l'intimida.

— Je vous dérange? — dit Alain.

— Non. Je me proposais de lire un peu. Connais-tu ce livre? Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de ton père. C'est la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, par ce fou de quelque génie, Restif de la Bretonne. Ah ! quel homme ! et quelle peinture de l'amour malsain !... C'est une grande saleté, jolie pourtant : et l'on arrive à ne plus savoir où l'amour devient une maladie. Entre un bel amour et cet amour-là, il y a la différence du jour et de la nuit : mais, entre le jour et la nuit, le crépuscule est un moment bien pathétique, où l'on doute que le bien et le mal soient ennemis jurés et qui n'aient point affaire ensemble quelquefois.

Alain ne disait pas non, mais ne disait rien du tout. Il avait pris le petit volume et ne l'ouvrait pas : il en regardait la reliure.

— C'est joli, n'est-ce pas? — fit Mathieu. — Et c'est aussi joli à la main qu'aux yeux.

Il caressait le dos et les plats du livre à son tour. Il voyait Alain chercher soit une transition ou un exorde. Il redoutait ce qu'Alain se préparait à lui dire et, si la politesse et l'amitié ne l'avaient disposé à la mansuétude, il eût volontiers éludé la menace d'une conversation qu'il devinait qui ne serait pas un badinage.

— Tu as à me parler? — dit-il.

Et Alain commença :

— Monsieur Landin, vous avez été le meilleur ami de mon père...

— Oui, mon petit, c'est vrai. Et je suis ton ami. Tu n'as besoin d'aucun préambule avec moi. Et, s'il m'est possible de te servir... Je t'écoute.

— Merci. Vous étiez aussi l'ami de monsieur d'Arnais, le mari de Juliette. Et vous avez été son témoin...

Mathieu avait fermé les yeux et lentement levait la main droite. Il ne faisait pas signe à Alain de se taire : il montrait, sans le vouloir, un chagrin dont s'accommodait mal sa très douillette sensibilité. Alain se tut.

— Va, mon petit ; je t'ai promis de t'écouter... Seulement, ce duel est, dans ma vie, un souvenir atroce : tu n'en doutes pas... Je suppose que tu ne serais pas venu m'en parler, si tu n'avais une raison de le faire, si tu n'étais engagé à le faire par un motif impérieux. N'est-ce pas?

— Oui, — répondit Alain. — En deux mots...

— Il n'y a rien, mon enfant, qui se dise en deux mots. Allons, parle ; et je parlerai. Mais disons tout, à moins de ne rien dire. Tu es amoureux de Juliette... Ce n'est pas une question que je te pose : je t'avertis, pour ta commodité, que je le sais.

Tout juste à ce moment, la voix de Jenny appela, dans le corridor, Alain, qui hocha la tête, se leva, ouvrit la porte et, laissant Mathieu :

— Qu'y a-t-il?

— Tiens, tu es là?... C'est Juliette qui s'en va... Rien ! pour deux ou trois jours... Venez lui dire adieu, Mathieu et toi.

Ils trouvèrent dans le salon Juliette, qui racontait à Jacques et au ménage Durny son désagrément d'une dépêche qu'elle avait reçue et qui l'obligeait à partir. Et chacun d'affirmer qu'elle avait tort, qu'il suffisait de lire les journaux pour savoir que la chaleur, à Paris, était suffocante.

— Mais ce n'est pas pour mon plaisir ! C'est mon notaire qui me réclame : une signature à donner ; j'en ai pour deux ou trois jours.

— Mâtin ! quelle signature ! — dit Jacques.

— Vous partez? — fit Alain.

Comme il fallait répondre à tout le monde, jurer qu'elle était fâchée de partir et qu'elle serait de retour sans

tarder, le hasard fit qu'Alain fut le seul à qui elle ne répondit pas. Elle partit, regardant l'heure, assurant qu'elle manquerait son train, bavardant, courant, disant à peine au revoir.

VI

Alain, qui doutait si facilement, jusqu'à en souffrir et jusqu'à prolonger dans le passé une incrédulité douloureuse, voici qu'une certitude le prit, dont il fut enchanté. Cette certitude, il ne l'avait pas cherchée ; il ne l'avait pas obtenue par l'évidence d'un fait démonstratif ou par le travail du raisonnement. Elle s'imposait à lui toute seule et avec une clarté merveilleuse.

Il en était sûr, et il eût éconduit là-dessus le sourire des sceptiques : Juliette partait à cause de lui, et pour le fuir, parce qu'elle avait peur de l'aimer. Avoir peur d'aimer ou aimer, c'est la même chose : Alain se savait aimé de Juliette.

On lui eût dit que Juliette s'en allait pour deux ou trois jours et que, si elle comptait se guérir de son amour en si peu de temps, elle n'était pas bien effrayée. On lui eût dit qu'en partant elle n'avait pas l'air troublé, que la dépêche du notaire était une dépêche véritable et qu'il ne fallait pas un prétexte considérable ou un motif de suprême importance pour faire un tour à Paris en trois heures de chemin de fer. On lui eût dit ceci ou cela, le reste aussi, sans le déranger de son assurance.

Et, de même qu'il écartait d'un geste prompt les arguments à lui contraires, il argumentait en faveur de son désir avec une ingéniosité complaisante. Ce n'était pas une dialectique adroite, qui l'avait persuadé : mais il ajoutait à son agréable conviction le surcroît des jolies preuves. C'est généralement l'usage qu'on fait de la logique et de ses excellentes méthodes : elle ne nous procure pas nos opinions ; mais elle nous les recommande, une fois que nous les avons acquises et quand elles nous font plaisir. Saint Anselme, s'il est permis d'invoquer à tel propos son exemple, ne devait point à son argument célèbre sa foi en Dieu ; mais, comme il croyait en

Dieu, il aimait à lui consacrer le travail de sa raison discursive.

Bref, Alain se croyait aimé, parce que la personne qu'il aimait s'en était allée. Il en éprouvait une joie qui d'abord le consola de la séparation.

Deux ou trois jours, avait dit Jacques, c'était plus qu'il ne fallait pour donner une signature à un notaire... Eh! oui, mais il s'agissait bien de signature et de notaire!... Alain souriait à part lui et se disait qu'une jeune femme à qui l'on a conté qu'on se souvenait avec délices de lui avoir fait glisser au cou un baiser de précoce adolescent frissonne et se sauve comme, dans la forêt mythologique, les nymphes poursuivies par les jeunes sylvains.

Les nymphes se sauvent, puis reviennent. Juliette reviendrait bientôt.

Récemment, Alain se repentait de n'avoir point osé dire à Juliette qu'il fût amoureux d'elle et doutait qu'elle eût rien deviné au delà de sa puérile anecdote... Elle a tout deviné : maintenant il en est sûr et, du baiser au cou, si probant, se souvient comme d'hier. Juliette ne l'a point dédaigné ; Juliette, un peu effarouchée, se sauve : et le jeu désormais ne sera que de l'apprivoiser. Jeu ravissant et auquel il sera doux d'accorder une patience délicate !

— En vérité, — dit madame Durny, — qu'est-ce que Juliette va faire à Paris?

L'on se récria sur tant de zèle à chercher midi à quatorze heures.

— Elle vous l'a dit, ma chère amie ! — répondit l'égyptologue ; — et, de toutes vos hypothèses, aucune ne vaudra le simple motif que Juliette vous a donné.

— Au surplus, — ajouta Jenny, — elle n'avait aucun motif à donner.

— C'est bien cela qui m'avertit de me méfier, — reprit cette brodeuse opiniâtre, sans lever les yeux.

Et l'on eût dit que la monotonie sempiternelle de sa besogne laissait à son imagination trop de loisir pour qu'elle ne fût pas éperdument chimérique.

Jenny, à cause d'Alain que cette malveillance pouvait impatienter, protesta, mais eut le souci de ne point envenimer la querelle :

— C'est drôle, — dit-elle à son amie, — qu'avec tant de bonté...

— Mais je ne suis pas si bonne !

— Si ! tu es bonne, tu es gentille et tu es douce. Mais cette maxime que tu as adoptée de toujours croire le mal...

— Et de l'inventer ! — reprit Jacques.

Madame Durny, sans se fâcher le moins du monde, répondit :

— Mais écoutez-moi : ne me condamnez pas sans m'avoir entendue... Je crois le mal, et je l'invente et le préjuge, afin de me ménager de bonnes surprises : j'évite au moins les déceptions.

— Ce n'est pas déraisonnable, — fit observer Mathieu, — les optimistes sont toujours dans le chagrin, pour avoir trop compté sur l'excellence de la nature humaine : témoin leur Jean-Jacques. Les pessimistes sont la gaîté même : lisez *Candide* !...

Mais Jacques, avant de retourner à son atelier, déclara sans bonne humeur :

— Ça n'est pas une raison pour débiner Juliette !

Jenny, un peu inquiète, regarda son fils et fut bien étonnée de le voir qui souriait doucement, d'un petit air avantageux serait trop dire, mais satisfait et entendu. Elle songea :

« Décidément, je ne comprends plus rien à mon fils ! »

A l'atelier, Jacques ne chantait pas. Jenny guetta le prélude exubérant d'une romance, qui ne vint pas.

Mathieu, lui, se gardait de bouger. Il était enfoncé dans un bon fauteuil, les coudes aux bras du fauteuil, les mains reliées par le bout des doigts et les deux pouces à la poitrine, l'index au menton. Certes, il fût très volontiers remonté à sa chambre, afin d'y continuer tranquillement les amours du bonhomme Restif et de la fillette Sara, dans la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, afin surtout d'y apaiser le pénible tumulte qu'avait éveillé en ses souvenirs la soudaine irruption d'Alain : mais précisément il craignait d'avoir à reprendre la causerie au point où le départ de Juliette l'avait interrompue. Il n'osait point se lever et sortir, croyant qu'Alain n'eût pas manqué de le suivre. Même, il se figurait qu'Alain n'était là que pour l'attendre : cruel ennemi et persécuteur de son repos, Alain commençait

de l'épouvanter. Un scrupule de courtoisie l'empêcha enfin de garder sa quiétude ; et puis l'on se taisait d'une manière qu'il n'aimait pas. Il n'aimait ni les éclats de la conversation ni les silences et déplorait que l'habitude se perdît, dans la société, plus encore dans l'intimité, d'un bavardage nonchalant où s'éparpille agréablement la pensée. Il prit énergiquement son parti, délaissa son fauteuil et sa prudence, passa auprès d'Alain sans faiblesse : Alain ne fit pas du tout mine de le vouloir accompagner. Il en fut si surpris que c'est tout juste s'il ne provoqua point la scène qu'il avait redoutée. Il ralentit le pas ; et, en lui-même, il disait au jeune Alain :

« Voyons, voyons, tu n'as qu'à venir ! »

Il ouvrit la porte, sans se presser, et même avec un soin ridicule de n'aller pas vite. En fermant la porte, il jeta sur Alain, qui ne bronchait pas, un regard furtif. Non, Alain ne bronchait pas : il souriait d'une étrange façon.

Mathieu, en montant l'escalier, murmurait :

— D'ailleurs, ces jeunes gens sont incompréhensibles.

Cinq marches plus haut, il ajoutait :

— En vérité, ces jeunes gens n'ont pas le sens commun.

Il corrigeait, au palier, la sévérité de son jugement :

— Ces jeunes gens ont pourtant fait la guerre ; merci, mes enfants, et pardon !

Mais, comme il n'avait point envie de cette méditation pathétique, il sut l'écarter ; et, quand il fut dans sa chambre, il se confia aux imaginations libidineuses de Restif. A la fin de la journée, l'extrême chaleur s'adoucissait et l'air redevenait léger. Par la fenêtre, le ciel était d'un bleu tendre où se dessinait un croissant de lune. Mathieu se rappela un passage de ce fol Restif, lequel présente comme le plus actif remède encore trouvé contre le chagrin la lecture d'un ouvrage érotique, surtout s'il y a des images. Et Mathieu murmurait avec bonne foi :

— Je ne dis pas non : mais tu en as un peu trop mis : c'est tout le reproche que je te fais.

Et il continua de lire.

VII

Ni le soir ni le lendemain Mathieu n'eut à se défendre d'Alain, qui ne fit aucune tentative pour causer avec lui, et qui pourtant n'avait pas l'air de l'éviter, mais plus exactement paraissait avoir oublié cette démarche de naguère, si brusque et si fébrile. Et Mathieu bénissait le ciel.

Mais, dans le jardin, comme il baguenaudait avant le déjeuner, regardant les fleurs, Jenny l'aborda. Il lui demanda le nom d'une fleur et, satisfait de l'avoir appris :

— Je tâcherai, — dit-il, — de m'en souvenir... Les fleurs sont charmantes et leurs noms me plaisent ; mais je ne sais pas mettre leurs noms sur les fleurs. Ce sont pour moi comme deux mondes séparés, l'un réel et l'autre verbal : vous m'apprenez à les joindre. Il y a des rencontres parfaites et quelques-unes bien hasardeuses. N'importe ! j'y ai un grand plaisir et analogue à celui qu'a dû éprouver, dans le Paradis terrestre, la jeune Ève, le jour que Dieu l'avait chargée de nommer toutes choses...

— C'est bien possible ! — répondit Jenny avec trop de hâte.

Comme la hâte de Jenny prouvait assez qu'elle avait d'autres idées en tête, et plus graves, Mathieu s'attendit encore à une confidence et tâcha de l'esquiver :

— Figurez-vous, Jenny, qu'avant d'être nommées par la jeune Ève, les merveilles du Paradis et qui, plus tard, un peu avilies sans doute, sont devenues les merveilles de nos jardins et de nos champs, étaient pour l'humanité comme si elles n'étaient pas. Elles n'existaient qu'au regard du créateur : la créature, pour qui Dieu les a faites, ne les avait pas adoptées. Le nom qui les désigne marque la prise de possession. Pour les divers objets de la nature, c'est, à proprement parler, la naissance. Dieu a créé le monde, et la jeune Ève, par un acte de poésie, l'a donné à la pensée humaine.

Mathieu sentait que son discours se perdait non loin de ses lèvres, s'éparpillait et s'anéantissait comme font, dans l'air qui s'attiédit, les buées du matin.

— Oui, — répondit Jenny, — j'allais vous le dire... Mais ne croyez-vous pas qu'Alain soit amoureux de Juliette?

— J'allais vous le dire ! — fit Mathieu à son tour. — Mais alors asseyons-nous.... Eh ! bien, oui, je l'ai cru. Seulement...

— Vous ne le croyez plus?

— Je n'en sais plus rien. Du reste, je me demande si je n'ai pas l'esprit fait au rebours du sens commun. Je vois communément les gens aller de l'ignorance à l'opinion : c'est le bon chemin, dont je les complimente. Chez moi, la méditation — si j'ose appeler ainsi ma rêverie ordinaire — suit l'ordre inverse : j'ai d'abord un avis; plus j'y songe, et plus je m'aperçois que mon avis était sans valeur aucune.

— Ce qui est drôle, — reprit Jenny, — c'est qu'il était, tous ces jours-ci, hier encore, triste et nerveux. Juliette s'en va : il est gai comme un pinson. Vous avez dû le remarquer?

— Il m'a semblé que je le remarquais.

— Alors, s'il aimait Juliette, son départ lui ferait de la peine !

— Je l'aurais cru.

— A moins que ce départ ne soit concerté entre eux?

— Je ne le crois pas.

— Que croyez-vous?

— Je ne crois rien.

— Ah ! que vous êtes ennuyeux !

— Si vous y tenez, je crois que votre fils est en état... Comment dirai-je?... en état de réceptivité amoureuse. Il revient de la guerre ; il a passé cinq rudes années dans la contrainte : et le voici tout à coup libre, mais libre comme on ne l'est pas. Aucun souci, pas de métier... Finalement, à quel métier le destinez-vous ?

— Je ne sais pas. Il avait un goût très vif pour la peinture. Et Jacques ne demandait qu'à le guider. En attendant, il se repose.

— Bien ! Aussitôt, imaginez ce qu'est le repos, — en d'autres termes, le loisir, — pour un garçon de cet âge et dans ces conditions attrayantes : il fait de l'amour comme, s'il était malade, il ferait de la température.

— J'aime mieux ça !

— Moi aussi. Mais ne soyez ni surprise ni tourmentée.

A ce moment, Jacques sortit de son atelier, vint à Jenny et à Mathieu et ne parut point gai de les voir comme un peu moroses.

— Nous parlions d'Alain, — fit Jenny.

— Je vous laisse !

— Mais non. Pourquoi t'en vas-tu? Donne-moi ton avis. N'aie pas l'air détaché d'une question qui me trouble; et, quand il s'agit de ton beau-fils, vraiment, tu n'es pas très gentil de me laisser...

Jacques se rebiffa :

— Tu n'es pas juste !... Et tu me fais beaucoup de peine. Mathieu m'est témoin que, depuis le retour d'Alain, je lui ai bien offert dix fois de travailler dans mon atelier près de moi : s'il a besoin de mes conseils, il est sûr de me trouver. Mais je ne sais seulement pas s'il a encore ses projets de peinture : toi, le sais-tu?

— Non. Mais il ne s'agit pas de la peinture.

— Ah? Tant pis ! Pour ce qui est de la peinture, je suis là. Quant aux amours de mon beau-fils, je me récuse !

— Enfin, pourquoi?

Il fit semblant de rire et ne rit pas de très bon cœur :

— Eh ! bien, j'ai honte de vous le dire à tous les deux. Mais, vous l'avez voulu, vous le saurez. C'est que les amours des autres m'ont toujours paru incompréhensibles et même un peu dégoûtantes... Et toi, Mathieu?

Mathieu était ravi. Premièrement, il approuvait que la conversation prît ce tour de généralité presque philosophique. Ensuite, la maxime de son ami, pleine de sincérité animale, n'était pas pour lui déplaire. Il approuva, de toute sa mine bien contente, et fit, de ses bras, le geste qu'on fait plus souvent de la tête pour donner son assentiment. Jenny fut indignée contre ces deux hommes que l'égoïsme masculin réunissait :

— Les amours des autres?... Je ne vous parle pas des autres : je vous parle de mon enfant, qui n'est pas les autres, mais qui est moi !

— Ne vous fâchez pas ! — dit Mathieu.

— Mais si ! je me fâche. Mon fils est tout alarmé, triste...

Jacques l'interrompit :

— Fort gai depuis hier !

— Enfin, bizarre... Il est amoureux, j'en suis sûre... J'en suis bouleversée ! Ça vous est bien égal?... Et, si j'en parle, on dirait, à vous entendre et à vous voir, que je me mêle...

— De ce qui ne vous regarde pas ! — reprit Jacques. — Oui, je le dis et je le pense. Ce n'est pas ton affaire. Un jeune homme a ses aventures qui ne sont pas si élégantes qu'il ait à y convoquer sa mère.

— Ah ! tais-toi ! — fit Jenny, impatientée.

— Enfin, j'ai fait des sottises comme les autres, quand j'avais l'âge : et ma mère ne l'a pas su. Ou, si elle l'a su, elle n'en a rien dit à personne. Qu'est-ce que tu veux? c'est de la pudeur !

Jenny gardait un silence offensé. Jacques, de dépit, recourut assez rudement au témoignage de Mathieu :

— Est-ce que ta mère s'est mêlée de tes adolescences?

— Non ! — répondit Mathieu, très posément. — Du reste, mes adolescences n'ont pas été bien romanesques. Puis, ma famille était de bourgeoisie provinciale et, sans pharisaïsme aucun, très pudibonde. Ma tendre et sainte mère n'avait seulement pas l'imagination du péché : de sorte qu'elle a cru, avec l'innocence la plus jolie, que, n'étant pas marié, j'étais nigaud. Et j'avais bien trente ans qu'un jour je l'ai vue désolée parce qu'une de ses amies parlait devant moi d'une grossesse.

— Voilà ! — fit Jacques, triomphant. — Voilà le bon usage de nos familles françaises !

— Non ! — reprit Mathieu. — Non ! Et, quant à l'usage que Jenny préfère, il y a des précédents mémorables. Madame de Sévigné appelait la Champmeslé sa belle-fille et racontait à sa fille, avec l'entrain le plus déluré, les confidences libertines que son fils lui prodiguait. Je vous lirai sa lettre ce soir... C'est mon plaisir — et n'est-ce pas le vôtre? — de trouver, dans les circonstances les plus variées, un mot de nos bons écrivains — Montaigne les appelait nos bons amis du temps passé — qui nous rassure et nous fait sentir qu'ils sont toujours là, qu'ils nous accompagnent : on est moins seul !

Mathieu avait ainsi éteint à son gré le feu de la causerie et s'en félicitait. Mais Jenny ajouta inopinément :

— D'ailleurs, qu'il soit amoureux de Juliette, c'est une chance !

— Pourquoi? — dit Jacques, d'une façon très singulière.

— Mais parce qu'elle est une honnête femme !

— Et alors? — reprit Jacques.

— Alors, je suis plus tranquille que s'il était aux mains des filles. Ah ! mais oui ; je te jure que oui !

Jacques se mordit la moustache, haussa les épaules et n'eut pas la contenance la plus aimable.

Alain était à la fenêtre de sa chambre. Jacques lui cria :

— Eh ! bien, est-ce aujourd'hui que nous travaillons?

Alain répondit :

— Non, pas encore ; mais bientôt !

Quand Jenny se fut éloignée, Jacques dit à Mathieu :

— Il m'embête ! Je veux bien lui faire ses tableaux, mais pas son lit !

Mathieu, qui n'avait pas aimé cette réplique, fit une moue.

VIII

Alain n'avait envie de causer ni avec Mathieu, ni avec personne. Il était en gaieté. Même, il était en fatuité, pour ainsi dire. C'est flatteur, d'incliner une belle femme à vous aimer; c'est une victoire que, dans toute la nature, célèbre sans modestie le combattant masculin. Pour adoucir et tempérer de quelque cérémonie cet orgueil, il y a les sentiments que suggèrent la présence de la redoutable vaincue, la crainte de lui déplaire et d'exciter son esprit de revanche, le prestige de sa défaite glorieuse, la gratitude et la tendre complicité. Mais Juliette n'était pas là, pour intimider son triomphateur naïf ; de sorte qu'Alain se livrait sans vergogne à une allégresse un peu sotte.

Comme s'il venait d'abolir le passé, il ne s'embarrassait plus de ce mari, de ce duel et peut-être de cet amant que le duel donnait à supposer. Juliette, aux yeux d'Alain, datait de lui, née de la veille et née à point pour son amour, tout de même que la jeune Ève, à qui Mathieu faisait hommage d'un symbole inaugural, était née prête aux ardeurs du jeune Adam. Aussi Alain ne songeait-il plus à tout ce qui naguère alarmait sa ferveur. Si, par hasard, la vue de Mathieu l'avertissait d'y songer, il en souriait d'une façon narquoise et vani-

teuse. Ni le mari défunt ne le gênait, et ni l'amant éventuel. Même, avec une perversité primesautière, il s'en amusait comme d'incidents où éclatait sa suprématie.

Il se promena tout l'après-midi dans la campagne, seul, marchant d'un pas vif et gaillard.

C'est une erreur de se figurer que la perversité vient tard et est le signe d'une information désabusée. D'ailleurs, Alain n'était point arrivé à son âge sans folâtrer comme les autres jeunes gens ; et, en Orient pendant la guerre, les hasards ne l'avaient pas mal servi. Mais, en Orient et à Paris, les demoiselles de plaisir ont beaucoup plus de bonhomie que de malice et n'enseignent à un adolescent que ce qu'elles savent et qui est bien élémentaire. Elles n'ont de rouerie que le moins du monde et autant qu'il en faut pour se tirer d'affaire en des circonstances peu variées. Quant à l'amour, elles ne l'embrouillent pas de subtile idéologie et le réduisent au principal. Ce n'est point à elles qu'Alain devait aucune perversité : elles sont l'école de l'ingénuité. Mais la perversité d'Alain lui était commune avec toute jeunesse élégante et que la civilisation n'a point laissée à l'état de nature.

Par les chemins et les sentiers, la tête haute, badinant et sifflant, il promenait son esprit de conquête. Et, s'il avait rencontré l'amant de Juliette, — ô Juliette, pardonnez-lui ! — sans nulle insulte il l'eût pris par le bras et l'eût prié de lui conter le détail du bonheur qu'il se promettait.

Ce fut ainsi, dans un délire assez absurde, qu'Alain passa le premier jour entier que Juliette ne devait pas être là. Or, il advint que ce premier jour fut le seul de son absence. Vers le soir, et comme Alain sentait son amour gagner tout son être avec une délicieuse abondance, on apporta un mot de Juliette pour Jenny. Elle disait qu'elle était rentrée, un peu lasse d'une journée dans un Paris brûlant. Elle avait très vite achevé sa besogne de signature et bâclé ses courses ; puis elle avait pris le premier train pour son retour. On ne dirait pas qu'elle était une flâneuse et qu'elle se fût amusée en route. Elle se couchait. On la verrait le lendemain.

Madame Durny s'écria :

— C'est drôle !

On fit la guerre à madame Durny sur tant de malveil-

lance. Alain songeait : « O ma chère Juliette ! » et ne disait rien.

Jenny avait déchiré en quatre morceaux la lettre de Juliette et l'avait jetée dans une corbeille auprès de son petit bureau. Alain désira vivement de posséder ces bouts de papier sur lesquels avait couru la main de Juliette: il se promit de les ramasser quand tout le monde serait parti et d'y pouvoir lire une phrase que sa mère avait seulement résumée, où Juliette annonçait qu'elle était lasse et qu'elle se mettait au lit. Or, il faisait encore jour, le beau grand jour d'après-dîner dans la belle saison. Par la fenêtre ouverte du salon, le ciel resplendissait et pourtant n'avait plus son bleu dur de l'après-midi : les teintes s'adoucissaient et l'atmosphère aussi s'alanguissait d'une tiédeur un peu plus fraîche. Les hirondelles volaient haut, se poursuivaient, traçaient de longues lignes et criaient ; leur chasse ressemblait à un jeu, leur cri à un appel au plaisir achevé en plainte mélancolique et passionnée. Alain pensait à Juliette couchée dès avant la nuit : cette imagination lui était étrangement voluptueuse, galante à la manière des vignettes qu'on rencontre en feuilletant les petits volumes libertins du siècle avant-dernier.

La nuit vint et fut merveilleusement claire sous la lune et sous les étoiles. Des chauves-souris voletaient sous le feuillage des marronniers, lorsque sortirent du salon Jenny, Jacques et Alain, tandis que restaient à la table de jeu, sous les bougies, Mathieu et le ménage Durny. Jenny, son mari et son fils aimaient à respirer l'air du soir et, quelque temps, firent les cent pas dans une allée du jardin qui était celle par laquelle on gagnait la grand'route. Jenny avait à son bras gauche Alain, son mari à l'autre bras : elle était contente de les réunir ainsi et se faisait bien douce afin de les adoucir tous les deux. Jacques souhaitait bonnement d'être gentil et pardonné de sa mauvaise humeur matinale; de sorte qu'il multipliait, à l'égard d'Alain, les paroles qu'il s'avisait de croire le mieux paternelles.

— Si tu veux travailler avec moi, tu sais que tu peux compter sur moi comme sur un vieil ami. Trop content de t'enseigner...

— Merci ! — répondait Alain distraitement.

— ... le peu que je sais. Dame ! il est bien certain que mon art vieillit un peu...

Jenny l'accusait de coquetterie.

— Mais non ! — répondait Jacques ; et il s'attendrissait volontiers sur lui-même. — Je ne suis plus à la dernière mode ; je deviens suranné...

Comme on oubliait de le contredire, il se défendit :

— Mais quoi ! tous les maîtres ont passé par là et ne s'en portent pas plus mal. C'est un bon signe de maîtrise, quand on garde sa manière en dépit des modes nouvelles.

Il développa ce thème, et puis vint à une idée de l'art qui atteint sa perfection chaque fois qu'il est sur le point de se transformer. Est-ce un progrès? Non pas ! Mais un changement. L'art ne s'attarde jamais à nulle perfection, l'abandonne et en cherche une autre. L'art n'est jamais tranquille et n'est content qu'un peu de temps et quelquefois.

— Mais il y a pourtant, mon petit, un métier de peindre qui dure sous les espèces différentes, qui doit durer : s'il manque, tout est perdu. Voilà ce que je puis t'offrir : le métier. Tu l'emploieras à ta guise ; et ta guise ne sera pas la mienne.

Alain se confondait en remerciements. Jenny l'excusait d'ajourner le travail : après cinq ans de vie sauvage, il fallait reprendre le fil de sa pensée ; il fallait...

— Sans doute ! — répondait Alain.

— Bref, à ta disposition ! Quand tu voudras ! — concluait Jacques ; et il regardait Jenny, de l'air d'un homme qui agit bien.

Alain, cependant, n'avait qu'un souci, qui était de diriger la promenade jusqu'à la grand'route et puis, sur la grand'route, vers la maison de Juliette. Il conduisait sa mère, avec une sournoise habileté, de sa main qui, passant sous le bras de Jenny, la tenait au poignet. Jacques, tout à ses discours, suivait, inattentif et docile. Quand parut la maison de Juliette, Alain vit toutes les fenêtres éteintes, il songea : « Elle dort ! » Il préféra que ni sa mère ni son beau-père ne fît aucune réflexion de ce genre et dirigea une rapide conversion par le flanc gauche : il ne trouva aucune résistance et pressa le retour, pendant lequel on ne dit presque rien, à cause d'un peu de fatigue et à cause de cette langueur qui vous prend sous l'influence des belles nuits. Jenny sentait à présent la main de Jacques la ramener tendrement à leur chambre, tandis qu'Alain cédait

à quelque rêverie. Elle était heureuse et troublée cependant.

Avant de monter à sa chambre, Alain ne manqua point d'un prétexte pour aller quérir les fragments de la lettre de Juliette. Il les assembla et les lut, à sa fenêtre, au clair de la lune sereine... « Bonjour et bonsoir. Je vais me coucher... » Ce peu de mots lui parurent délicieux et lui enivrèrent sa pensée ardente. Il resta longtemps accoudé devant la lune et les étoiles. Ses yeux, à travers les masses brunes et blanches des arbres, cherchaient, ne voyaient pas et devinaient la maison de Juliette, et Juliette aussi dormante et peu vêtue. Il envoyait des baisers dans la nuit.

IX

Le lendemain, dès son réveil, Alain résolut de ne point laisser passer le matin sans avoir revu sa bien-aimée. Or, dans la petite lettre qu'il avait sous les yeux, Juliette disait à Jenny : « Vous me verrez demain. » Sans doute viendrait-elle, comme le plus souvent, sitôt après le déjeuner. Tout le monde serait là pour l'accueillir : Alain ne l'aurait point à lui, au gré de la nouvelle idée qu'il avait de son intimité avec cette jeune femme. En outre, et plus simplement encore, son impatience lui donnait de la vivacité. L'absence ne lui avait pas semblé longue ou affreuse, parce qu'il était alors tout occupé au grand bonheur de sa conquête imaginaire ou, du moins, faite en imagination, par une libre décision de son désir, et qui restait à proclamer, à constater d'abord. Indépendamment de tout ce tracas où le mettait sa fatuité de jeune homme, une vraie tendresse l'incitait à n'être plus séparé de Juliette : sous les complications les plus bizarres de l'amour, il y a toujours les naïvetés de l'amour, comme il y a sous le dessin le plus divers et sous la fantaisie extravagante d'un feuillage le cours habituel et régulier de la sève qui monte. Ainsi, Alain se désespérait de la lenteur des minutes qui le mèneraient à dix heures, le plus tôt qu'il croyait pouvoir aller chez Juliette.

Car il n'attendrait pas qu'elle vînt : il la devancerait, la trouverait seule et aurait un peu de temps avec elle, probablement. Ce n'était point une hardiesse extraordinaire, au

surplus, cette initiative. Entre les deux maisons, les allées et venues de voisinage étaient quasi perpétuelles ; et lui-même, que de fois avait-il fait ce chemin? Cette fois, il éprouvait un peu d'embarras, se consultait et, s'il n'hésitait pas en fin de compte, il se sentait pourtant pusillanime et de cœur endimanché.

Il eut un soin drôlement inutile de cacher son projet, fût-ce à Jenny. Cependant, il lui aurait dit : « Je vais voir Juliette », que sans doute elle eût répondu : « C'est une bonne idée », et voilà tout. Mais il voulait ne lui donner rien à répondre ni à penser. Il craignit qu'elle ne le priât, comme la veille, à quelque promenade : alors, il devrait inventer un prétexte à son refus et faire de l'embrouillement où il n'en fallait pas.

Il resta dans sa chambre et souhaita d'y rester jusqu'au moment où sa montre marquerait l'approche de dix heures. Mais on vint, pour le ménage : il dut céder la place et, promptement, se retira dans la bibliothèque, à l'étage des greniers. Cette cachette lui parut la meilleure : il ne crut point y risquer une autre invasion que de Mathieu, facile et discrète personne. Il était là, passé neuf heures, quand du jardin lui arriva le gai appel de sa mère. Il feignit de ne l'avoir pas entendu et soudain regretta de n'être pas sorti : dans la campagne, on ne l'aurait point rattrapé. Au deuxième appel, il céda, sans bonne humeur.

— Tiens ! tu es là-haut? Veux-tu faire un tour?

— Pas ce matin...

— Pourquoi?

— Je lis.

— Par un si beau temps?...

Il n'était pas si grand liseur, à son ordinaire. Son excuse ne valait rien, dont il fut ennuyé : ennuyé aussi d'avoir été peu obligeant et peu adroit. Sortir après cela, une demi-heure ou, plus exactement, vingt-neuf minutes après son refus de sortir, ne serait point aisé.

Il sortit secrètement, tout juste à la minute qu'il s'était fixée; il se sauva, d'une façon rusée et maligne.

Quand il arriva chez Juliette, on le fit entrer dans un petit salon qu'il avait toujours connu et qu'il pensa ne pas reconnaître. Et c'est qu'il ne l'avait jamais regardé, depuis son enfance, ni même les temps derniers. Nous ne sommes pas

attentifs et nous avons une propension naturelle à nous accoutumer qui vient de notre paresse naturelle et qui nous empêche de rien voir; il faut, pour nous éveiller de notre continuelle indifférence, un changement qui nous étonne et qui, dans le paysage ou les entours de notre vie, soit comme une note aiguë dans le silence ou dans le bruit monotone. Juliette n'avait point changé ses meubles ni leur disposition : mais Alain n'était plus le même et c'est lui, par son changement, qui modifiait le contact des objets et de lui-même. Il s'en amusa. Toutefois, il avait surtout à calmer une agitation très vive de son cœur et de son esprit.

Juliette se fit un peu attendre. Alain, souriant, l'accusa de paresse et l'imagina qui achevait de s'habiller, qui n'était pas toute habillée ; il lui murmurait tout bas de venir telle qu'au matin sont les femmes devant leur table à coiffer : cette image l'affriolait et cependant l'intimidait. Il n'avait plus son audace de la veille ; et, non loin de sa bien-aimée, il perdit l'assurance que l'absence lui permettait.

Or, la voici, la bien-aimée. Elle entre vite ; elle dit :

— C'est gentil à toi, d'être venu.

Elle est habillée comme l'après-midi et serait toute prête à sortir. Elle a son air de jeune fille et, dans les yeux, dans la physionomie et dans la voix, cette liberté gracieuse qui prouve qu'un être n'a rien en secret qui le retarde ou le retienne. Il suffit de la voir : on n'a pas à l'interroger. Alain, qui s'en aperçoit, n'ose guère lui poser les questions qui lui viennent aux lèvres. Mais, dans son émoi, il ne sait que dire et dit ce qui tout à l'heure lui semblait si urgent, ce qui maintenant lui paraît absurde ; il le récite ou le laisse tomber :

— Pourquoi êtes-vous partie, avant-hier?

Elle éclate de rire :

— Tu ne le diras à personne?... Eh ! bien, je suis allée à Paris... devine !... pour donner une signature à mon notaire. Et pourquoi je suis revenue dès hier soir?... Parce qu'on étouffe, à Paris !... Tu ne l'as donc pas cru? C'est drôle, qu'on ne vous croie jamais !

Du reste, l'incrédulité du prochain ne l'attristait pas. Elle trouvait le prochain, trouvait Alain déraisonnables et se montrait plus divertie que déconcertée par la déraison générale.

Sa gaieté eut assez vite gagné Alain, qui pourtant voyait s'écrouler tout le roman sur lequel sa joie récente et sa confiance de jeune homme étaient fondées. Ni le départ de Juliette ni son retour n'avaient avec lui aucun lien, ne lui offraient plus aucun signe d'un amoureux sentiment qu'il eût inspiré à Juliette. Et elle le traitait comme un enfant, continuait de le tutoyer et de lui être familière tout simplement.

Si, la veille, Alain s'était aperçu de ce mécompte et s'il avait soudain vu se défaire sa rêverie, la déception l'eût blessé : ce fut à peine s'il en souffrit, devant Juliette dont la présence lui remplaçait à merveille un mensonge. Il comprit que sa conquête n'était pas commencée : mais sa conquête aussi le tenta plus encore et l'anima du fin courage qu'il lui faudrait.

La sotte question qu'il avait posée à Juliette ne laissa pas, dans l'esprit de Juliette, une ombre : ce fut effacé aussitôt, comme si l'esprit de Juliette, n'admettant jamais aucune ombre, était pareil à ces plages de la Méditerranée où il n'y a que la couleur sous la lumière. Alain l'en admirait et l'en aimait si heureusement qu'il ne se demanda même pas quel usage de l'existence avait appris à une si jeune femme l'oubli, le pardon, l'art de n'être point offensée.

Il lui dit :

— C'est joli, chez vous.

Elle se récria :

— Mais tu étais déjà venu !...

— Je n'avais pas regardé, probablement ! — répliqua-t-il.

Le salon de Juliette, une pièce où entrait peu de clarté par deux fenêtres basses, et tout en boiseries blanches avec des amours blancs sur un fond bleu au-dessus des portes, était, pour ainsi dire, plein de passé. Il ne gardait pas seulement l'aspect d'autrefois, mais il gardait une âme ancienne qui un jour s'y était endormie et qu'on n'avait pas dérangée. Les portraits qui pendaient aux murs, les miniatures aux deux côtés d'un miroir terni sur la cheminée, les meubles qui étaient du Louis XV pour la campagne, et le tapis pour le silence, et le visage rayonnant du soleil au bas du balancier de la pendule qui ne battait plus, toutes choses dataient de la même époque lointaine et abolie.

— C'est vieux ! — dit Juliette.

— N'aimez-vous pas cette vieillerie?

— Pas encore ! — répondit-elle, avec tant de vivacité qu'elle affirmait ainsi son goût d'être jeune et à l'âge de vivre.

Autour de cette exclamation si juvénile, Alain se félicitait à part lui et composait un commentaire où il trouvait son avantage.

Elle reprit :

— Je n'aime pas beaucoup le passé...

Il osa risquer :

— C'est de l'ingratitude !

— Ou bien de l'indulgence, — répliqua-t-elle.

Et il se tut, comme si la discrétion l'y engageait. Juliette ne parut pas lui en savoir bon gré ou mauvais gré : ce n'était pas une manie qu'elle eût, ainsi que presque tout le monde, d'interpréter les paroles qu'on dit et celles qu'on ne dit pas ; de sorte qu'on perdait auprès d'elle tout bénéfice du sous-entendu, où se dépense la plus ordinaire ingéniosité de causerie. Mais, pendant qu'Alain se taisait avec délicatesse, elle avait continué sa pensée ; et elle dit :

— C'est vrai ! Nous avons beau avoir vingt ans, nous demeurons dans de vieilles maisons et dans de vieilles habitudes... Ça fait le bonheur de monsieur Landin. Chaque fois qu'il entre ici, ses petits yeux furettent partout, son petit nez flaire je ne sais quoi : de la poussière probablement ; et il me cite une belle phrase dont je ne sais plus l'auteur, selon laquelle nos villes et nos campagnes seraient habitées de plus de morts que de vivants. Cette pensée funèbre le ravit et, moi, me désole. Pas toi?

Sans écouter ce qu'il répondrait, si bien qu'il ne répondit pas, elle se leva, courut aux fenêtres et les ouvrit toutes grandes, comme si elle voulait que l'air frais du matin se précipitât pour chasser une odeur ancienne et malsaine. Alain la suivit et avec elle regarda le paysage illuminé de soleil.

Entre la maison de Juliette et cette jeune femme, il y avait un contraste qu'Alain n'avait pas remarqué encore et qui l'enchanta, le conflit du présent perpétuel et du passé, le combat de nos journées et de nos souvenirs. Elle avait

tourné le dos à l'ombre qui dormait dans le salon du temps de Louis XV ; elle ressemblait à cette matinée radieuse qui fleurissait avec ardeur dans la campagne et qui ne savait pas qu'elle n'était pas le premier matin du monde.

Il eut envie de voir Juliette dehors ; il l'y emmena ou elle y vint d'elle-même. Elle était toute différente de ce qu'il avait cru. Il commençait à la comprendre et l'aimait ainsi plus encore. Il l'aimait pour la spontanéité de sa jeunesse et pour sa nouveauté, comme d'abord il s'était pris à l'aimer pour le souvenir d'un amour enfantin. Or, elle avait trois ans de plus que lui et son mariage, son veuvage et le reste incertain lui composaient tout un passé, tandis qu'au retour de la guerre, et en dépit de l'ennui et de la souffrance, il reprenait sa vie cinq ans plus tôt à sa prime jeunesse. Mais elle était cependant plus jeune et plus neuve que lui : et c'est le printemps, qu'il aimait en elle, ou c'est le matin.

Seulement, à l'égard de cette Juliette qui abolissait le souvenir, Alain se sentait dénué de l'avantage et du moyen que lui donnait leur amitié ancienne si touchante et, pour peu qu'elle s'y prêtât, si troublante. Il avait pensé l'engager à son amour en lui rappelant — et elle ne s'en souvenait pas — son précoce baiser au cou et lui dire, à mots voilés : « Juliette, je continue... » Elle brisait toute continuité ; elle avait dénoué les liens qu'il croyait qui les unissaient déjà. Il ne l'avait jamais tenue et crut qu'elle lui échappait. Il eut hâte de rattacher leurs jours et leurs années, dont le fil s'était cassé. Il dit inopinément :

— Je vous aimais, dans le passé... Je ne suis plus un enfant...

— Ah ! — fit-elle, — je n'y étais plus : j'ai peu de mémoire... Tu n'es plus un enfant et je ne serai pas longtemps jeune : c'est grand dommage !

Alain reprit, sans ménager une suite à ses arguments :

— Et vous chantiez, l'autre soir, *Sur un vieil air*, d'une façon que le passé, le doux passé, fleurissait sur vos lèvres...

— Ah ! — dit-elle, — j'ai chanté, sur un vieil air, une chanson nouvelle. Et puis, tu sais, je ne fais pas une philosophie d'une idée que j'ai peut-être par hasard ou par mégarde. Si je me déprends du passé, tu penses bien que ce n'est pas pour m'emmailloter d'une philosophie !

Comme ils approchaient de la barrière où ils allaient se séparer, après avoir causé encore, et d'autre chose, et de n'importe quoi, Juliette lui demanda, un peu à brûle-pourpoint :

— Mais toi, pourquoi tant aimer le passé?

Il répondit bravement :

— Parce que je vous y aimais déjà.

Elle lui fit une gentille révérence et ne parut ni étonnée ni fâchée.

Il tourna vite les talons, trop vite pour avoir vu comment elle s'en allait, rieuse ou non. Il sentait son cœur se gonfler dans sa poitrine ; ses joues tremblaient ; des larmes lui venaient aux yeux. Mais il se disait avec satisfaction :

« Maintenant, c'est dit ! »

Il croyait pouvoir ajouter :

« Et au bout du compte, ce n'est pas trop mal dit ! »

X

Juliette vint, l'après-midi, comme elle avait promis de venir, tout de suite après le déjeuner, quand les Fondaille et leurs amis prenaient leur café sur la terrasse.

— Enfin, — dit madame Durny, — nous allons tout savoir !

Elle se ravisa :

— Nous n'allons rien savoir du tout !

Ses deux plaisanteries se perdirent dans le bruit du grand accueil que l'on faisait à Juliette. Et Juliette dit bonjour à tout le monde ; Alain n'eut qu'un « rebonjour ».

— Comment, — dit Jenny, — vous vous êtes déjà vus?

— Mais oui ! Vous ne le saviez pas?

Jenny eut la tendre indulgence de laisser tomber ici ce bout de causerie ou de l'égarer, de sorte qu'Alain fut tiré d'embarras. Il avait frissonné d'abord ; puis, dans la sécurité que lui donnait le bavardage général, il se repentit d'avoir été cachotier : mais il ne s'attendait pas que Juliette ne fît aucun mystère de leur entrevue. L'aveu si franc de Juliette lui déplut, à cause de sa mère qui l'avait cru, et sur sa parole,

enfermé dans la bibliothèque, à lire ; et à cause du peu d'importance que Juliette semblait ainsi attacher au début de son grand amour déclaré.

Mais il eut sa revanche, ou bien se la donna, quand l'égyptologue dit à Juliette, avec un accent de sincérité naïve :

— Pardonnez-moi; mais vous n'avez jamais été jolie comme aujourd'hui.

Or c'était si bien la vérité que tout le monde, au lieu d'y consentir seulement, parut content que ce fût dit et balbutia quelques mots de la même sorte ; et Juliette reçut ces hommages avec simplicité. Elle fit gentiment signe que ce n'était pas sa faute et qu'elle n'en savait rien. La beauté impose d'abord quelque déférence : il faut un peu de temps avant qu'on ne se reprenne et que les autres sentiments, tels que l'envie ou la moindre méchanceté, recommencent de tatillonner. Madame Durny essaya d'une pointe :

— Ça vous va joliment bien, d'avoir été à Paris !

Mais on ne l'écoutait pas : elle avait lancé sa piètre malice, comme un acteur découragé une réplique fade. Et Jacques, à califourchon sur une chaise, le menton sur ses deux poings, regardait Juliette en silence. Il se leva; les mains aux hanches, il regardait Juliette encore. Il lui dit :

— Laissez-moi faire un portrait de vous.

— Très volontiers, — répondit-elle. — Quand vous voudrez !

— Mais tout de suite !

— Un de ces jours? — demanda-t-elle.

Et elle s'assit. Mais Jacques ne consentit aucun délai.

— Croyez-vous, — fit-elle, — que je vais enlaidir si promptement?

— N'ayez pas peur. Mais il y a de ces moments où un être, comme un paysage, est mieux épanoui que jamais. C'est la lumière; et puis c'est je ne sais pas quoi : c'est lui.

— Vous êtes en fleur, belle Juliette ! — dit Mathieu.

Alain songeait à part lui : « C'est le soleil qui donne à un charmant paysage sa beauté la plus parfaite : à un visage, c'est le bonheur... » Et, complaisant pour soi ainsi que le sont les amoureux au temps où leur vanité n'est point empêchée, il estima que le bonheur de Juliette et, conséquemment, sa beauté venaient de lui.

Quand Jacques se fut éloigné pour préparer sa toile et ses couleurs, Juliette avoua qu'elle n'avait pas envie de poser. Les remontrances de Jenny la secouèrent de quelque nonchalance où elle s'abandonnait, les bras tombants, l'air soucieux. Et Jacques, de la porte de son atelier, l'appela.

— Oh ! non, — dit-elle, — dehors ! Vous n'allez pas m'enfermer dans votre serre chaude !... On étouffe, dans son atelier.

Mais Jacques ne pouvait peindre en plein soleil : elle était folle ! Ni à l'ombre des arbres : non ! Il la voulait à la lumière tamisée d'un rideau blanc qu'il avait si bien arrangé :

— Venez voir; et ne faites pas la petite fille capricieuse !...

Elle rit et ne parut pas avoir une autre intention que de simple gentillesse en disant :

— Alain, tu feras un croquis de moi, en même temps?

Jenny applaudit à cette bonne idée. Alain sentit, au bout de ses doigts, la crainte de sa maladresse et redouta l'émulation qui le prendrait, lui l'apprenti, auprès du maître si habile : et son orgueil souffrait déjà ; mais son amour était content. Il estima qu'il n'avait pas d'autre moyen de passer l'après-midi à côté de Juliette et que l'occasion lui était délicieuse à ne point refuser, de la regarder comme, sans le prétexte de l'art, il serait impertinent de le faire.

Quand Juliette fut la douce victime du peintre et du dessinateur, dans l'atelier, les autres continuèrent d'être indolents sous les branches des marronniers. Et, comme il arrive après un incident qui a dérangé une causerie vaine, ils semblaient un peu accablés, non d'une idée, mais du néant de leur pensée.

— Je suis enchantée qu'Alain travaille, — dit Jenny. — Cette petite Juliette va me le tirer de son marasme.

— Sois-en bien sûre ! — répondit madame Durny.

— J'avais un ami, — reprit Mathieu, — qui n'était pas un grand artiste, mais qui adorait la peinture. Il voyageait, visitait les plus belles galeries de l'Europe et, les tableaux qu'il aimait le mieux, il les copiait. La copie faite, il la détruisait : il n'a point laissé une toile. Mais il disait que, pour bien voir une œuvre d'art, il faut la copier, la regarder avec l'attention délicate, soigneuse et tendre que demande le moindre essai d'en faire autant. Et il m'a dit, sur la Joconde, des choses !...

Les peintres ont des plaisirs que nous ne connaissons pas, que nous devinons à peine.

Et Mathieu, les yeux à demi clos, avait un petit air voluptueux.

A l'atelier, Juliette obéissante avait pris la pose et ne s'y sentait point heureuse. Elle dit, avec un air de fatigue prématurée :

— Je ne pourrai pas rester longtemps comme ça !

— Pourquoi? — fit Jacques.

— Parce que je vais m'ennuyer ; et, si je m'ennuie, je m'endors.

Alain songea qu'il aurait aimé à la voir dormir ; et la pensée d'un tel sommeil lui caressa l'imagination. Mais Jacques protesta :

— Jamais de la vie ! Je suis là, pour vous empêcher de vous ennuyer.

— Au moins, — reprit-elle, — si vous me donniez un livre?

— Ah ! mais non. C'est ça qui vous endormirait. Ou bien il faudrait un livre comme on n'en fait pas : un livre tout pareil à vous, avec de la gaieté sereine, avec du rire aux lèvres et aux yeux, du rire qui n'éclate pas et qui est un état de l'âme sur le visage...

— Allons ! — fit-elle.

Jacques avait tout disposé à son idée, promptement et avec la justesse de décision qui révélait sa maîtrise. Alain s'était placé de côté, sans rien dire, et ne souhaitait que d'être oublié, seul à son plaisir. L'exubérance de Jacques, ses paroles, ses regards, sa joie de peindre et une ardeur qu'il répandait par tout l'espace environnant, ne laissaient pas un coin tranquille dans l'atelier. Mais Alain se fit pourtant une île de silence et de rêverie que battaient comme une houle les enthousiasmes et peut-être le génie du grand peintre. Ou bien il y avait, de Jacques à Juliette, une extraordinaire abondance d'effluves qui semblaient désordonnés ; d'Alain à Juliette, un trait mince, fragile et brûlant de méditation passionnée : il fallait toute l'intensité continue de ce trait, pour qu'il ne fût pas brisé par le violent tumulte des alentours.

Juliette peu à peu était devenue sage, ne bougeait pas et,

comme avait dit Mathieu, fleurissait. Dans un moment de relâche, Alain lui demanda :

— Juliette, à quoi pensez-vous?

Elle répondit avec bonne foi :

— Je crois que je ne pense à rien.

— C'est magnifique ! — s'écria le peintre.

— Mais alors, — reprit-elle, — j'aurai l'air stupide?

— Ah ! mais non !... Ça, je vous jure que non !

Et, comme il travaillait en pleine allégresse, il fit tout haut le commentaire de sa joie :

— L'aile du nez est la plus fine que j'aie vue. Et, si je la dessine tout au juste, je la dessine trop petite. Elle n'est pas trop petite : elle est parfaite. Les yeux de même et la bouche aussi. La bouche va me défaire mon ensemble. Chacun des traits est un chef-d'œuvre à lui tout seul...

— Taisez-vous ! — fit Juliette.

Mais il n'allait pas se taire :

— C'est un miracle, que vous ne soyez pas laide, avec tant de beautés qui sont presque impossibles à réunir. A la commissure des lèvres, il y a, au lieu d'une ombre, une lumière... Je ne sais pas comment c'est fait... Ça devrait supprimer toute la physionomie : et toute la physionomie est là. Elle se répand de là sur la joue, en lumière. Vous avez un visage de lumière !

Alain dessinait avec difficulté. Le commentaire de Jacques lui faisait remarquer des beautés qu'il n'avait pas vues, qu'il s'accusait de n'avoir pas vues et qu'il était incapable de rendre. Il enviait, moins en artiste qu'en amoureux, cet art subtil et souverain qui exaltait, auprès de lui, un autre homme ; et, s'il n'était pas exactement jaloux, du moins éprouvait-il un émoi désagréable à se dire qu'auprès de sa bien-aimée Jacques se substituait à lui d'une manière impérieuse et indiscrète. En même temps, les beautés que Jacques lui révélait si étrangement le charmaient, le troublaient et lui augmentaient son amour. Il était comme un peu niais et ravi, à connaître par le prochain la merveille qu'il avait commencé d'aimer avec imprudence.

Jacques bientôt n'eut pas de retenue ; et, parlant à Gygès, le roi Candaule ne racontait pas mieux son trésor que Jacques

n'avertissait Alain d'observer les délices de ce visage. Il appelait Alain, l'obligeait à se déplacer de son bonheur timide et à regarder comme il le voulait le passage d'une lumière à une autre lumière entre la joue et le cou par la ligne à peine marquée et si nette pourtant qui va de l'oreille au menton. Puis, sur le cou, d'une blancheur animée des nuances de la vie, il eut des mots d'une si tendre douceur qu'Alain frissonna de malaise et détourna les yeux.

La Juliette qu'il dessinait d'une manière un peu sèche avait-elle la ressemblance de la vraie Juliette? Elle ne ressemblait pas à la Juliette que Jacques voyait, montrait, louait et savait peindre. Celle-ci était la nymphe de l'été, couronnée de ses cheveux comme d'une moisson d'or et souriante aussi comme l'est la campagne au soleil qui ne l'accable point de ses rayons, mais l'en caresse. Plus pensive, plus retirée, moins belle et plus touchante, la Juliette d'Alain souffrait de l'art imparfait du dessinateur et avait cependant une grâce jolie. Puis, sur le cou, à la place où avait glissé son baiser d'autrefois, il posa une rose, et qui fut là sans que l'on vît d'où elle venait, ne descendant pas des cheveux, n'appartenant pas à une guirlande, ne montant pas d'une tige tenue à la main ; l'on eût dit de la peinture d'un miracle tel qu'on en trouve dans les recueils de légendes : une fleur naît sur la blessure de quelque martyre et cache le stigmate sous une allégorie énigmatique et charmante.

Alain, quand il eut achevé de dessiner la rose, ne dessina plus ; mais il ne bougea point et craignit d'avoir à montrer cette image. Juliette la demanda et dit :

— Tu as beaucoup de talent.

Jacques dit que ce n'était pas mal ; mais la rose le déconcerta :

— Et de cacher un cou pareil ! Ça, mon petit, c'est une folie.

D'ailleurs, il ne fut pas longtemps à épiloguer là-dessus ; car il était tout à son œuvre et achevait sa première esquisse avec une fougue admirable. Il ne parlait plus, ne chantait plus les louanges de Juliette et de sa beauté. Il avait une hâte, qui ne rendait pas ses mouvements désordonnés ; il avait un air farouche, la mâchoire serrée, les yeux en joie.

Comme Alain ne travaillait plus, il lui dit :

— Mon petit Alain, demande donc à ta mère qu'on nous prépare de l'orangeade ; ou bien du thé : préférez-vous du thé, Juliette?

Et, quand Alain fut sorti, ses mains rapides déposèrent la palette et les pinceaux. Il avança d'un pas ou deux vers Juliette et il lui dit, d'une voix qui s'étranglait dans son gosier :

— Vous rappelez-vous, Juliette? Juliette, Juliette, vous rappelez-vous?

— Mais non ! — fit-elle en un sursaut.

Il adoucit sa voix et répéta confusément :

— Juliette, vous rappelez-vous?

Elle s'était dressée. Elle semblait avoir peur. Cependant Jacques, immobile, la regardait avec une ardeur malheureuse. Il retourna lentement à son travail. Il ne travaillait pas encore, il n'était plus capable de travailler, quand Alain rentra. Mais Juliette avait repris la pose et l'on aurait à peine remarqué sur son visage un peu moins de sérénité.

Jacques dit, d'une façon rogue :

— Assez pour aujourd'hui, je suis las !

La brusquerie de Jacques ne devait pas étonner Alain ; car il avait de ces détentes nerveuses qui ne le rendaient pas aimable après une forte besogne.

Juliette parut contente du congé qu'on lui donnait. Elle se leva. Elle n'alla point regarder la peinture de Jacques ; et Jacques ne l'y invitait pas : il rangeait son attirail. Elle dit à Alain :

— Mène-moi faire un tour dans le jardin.

Elle lui prit le bras et elle s'y appuya d'une manière comme un peu abandonnée, tendre et aimante, qu'elle n'avait pas encore eue avec lui.

(A suivre.)

ANDRÉ BEAUNIER

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE ET LA CONFÉRENCE DE BRUXELLES

Au cours des séances qu'il a tenues à Londres, du 11 au 13 février 1920, le Conseil de la Société des Nations a décidé de convoquer une Conférence internationale en vue d'étudier la crise financière que traverse l'Europe et de « rechercher les moyens d'en conjurer ou d'en atténuer les dangereuses conséquences ».

Cette Conférence doit se réunir à Bruxelles le 23 juillet prochain. Les pays appelés à y prendre part sont :

L'Afrique du Nord, l'Argentine, l'Australie, la Belgique, le Brésil, le Canada, le Chili, le Danemark, l'Espagne, la France, la Grèce, la Hollande, les Indes, l'Italie, le Japon, la Norvège, la Nouvelle-Zélande, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, le Royaume-Uni, l'État serbo-croate-slovène, la Suède, la Suisse, la Tchéco-Slovaquie. On y prévoit même la présence de l'Allemagne.

Une invitation spéciale a été adressée au Gouvernement des États-Unis pour lui préciser l'objet et le but de la Conférence.

Le monde est actuellement plongé, écrit le secrétaire général de la Société des Nations, dans un désordre économique et financier dont les résultats actuels sont si graves et les conséquences à venir si dangereuses que la Société des Nations ne pouvait s'en désintéresser sans manquer à ses devoirs les plus essentiels... Le Conseil de la Société des Nations ne se dissimule pas la difficulté du problème

qu'il pose et il ne demande pas à la Conférence de lui fournir une solution définitive ; il désire que la situation actuelle soit discutée au point de vue international et il proposera aux délégués qui se réuniront à Bruxelles d'élever les débats au-dessus des discussions et des intérêts particuliers de chaque État. Son dessein n'est pas de réformer l'économie du monde mais d'en préparer l'amélioration en demandant aux personnalités les plus compétentes de tous les pays d'étudier impartialement la situation actuelle et de formuler des conclusions pratiques.

L'initiative prise par le Conseil de la Société des Nations est particulièrement opportune : elle peut démontrer aux plus sceptiques l'utilité, dans le monde, d'un organisme supérieur ; sa réussite justifierait les espoirs des hommes d'État qui ont la paternité spirituelle de cet organisme.

Il est probable que les débats de Bruxelles ne se limiteront pas à des discussions financières. Tous les problèmes économiques qui intéressent l'Europe devront être examinés si l'on veut leur trouver des solutions saines et pratiques au point de vue financier. Il est à présumer aussi que les vœux exprimés à la fin des délibérations, s'ils traduisent en formules nettes — comme on doit l'espérer — la préoccupation de l'équité et de l'intérêt général de l'humanité qui animera les délégués éminents des nations convoquées, présenteront un caractère assez impérieux pour que les gouvernements se croient tenus d'en poursuivre activement la réalisation. On peut considérer que ces assises solennelles marqueront une étape importante dans la réorganisation économique de l'Europe. Elles peuvent être le début d'une ère nouvelle.

Il est donc nécessaire, non seulement que chaque État se prépare à y participer avec des dossiers bien établis et dans un état d'esprit exempt de toute passion, mais encore que l'opinion publique en suive les péripéties avec la connaissance préalable des graves questions qui s'y discutent et des intérêts respectifs qu'on s'efforcera d'y concilier.

Nous voudrions, dans cette étude succincte, mettre sous les yeux de nos lecteurs les divers éléments du débat, et leur indiquer, — en même temps que les problèmes à résoudre, — les solutions qui nous paraissent les plus recommandables.

*
* *

Nul n'ignore que la guerre a fort compromis la santé de l'Europe. Il faut pour la rétablir des remèdes immédiats et énergiques. Quand on veut donner des soins efficaces à un malade, on doit, tout d'abord, se rendre exactement compte du mal dont il souffre, en déterminer les causes et la gravité.

Ce précepte de médecine courante s'applique dans le domaine économique : pour nous y soumettre, nous devons donc préluder par un exposé dont la trame sera formée de chiffres nombreux ; nous nous en excusons, mais ces chiffres sont si expressifs qu'ils dispensent de longs commentaires; ils nous permettront d'être plus bref.

La situation économique des États européens, en effet, découle de l'importance des pertes humaines qu'ils ont subies, de l'aggravation de leurs dépenses budgétaires, de la dépréciation de leur change, de l'excès de leur circulation fiduciaire, du déséquilibre de leur balance commerciale, de la diminution de leur flotte marchande, de la pénurie de transports et d'approvisionnements.

Si l'on joint aux données que fournissent les statistiques à cet égard quelques renseignements sur la situation sociale de chaque nation, on dispose de tous les documents nécessaires pour apprécier l'état matériel des peuples de notre vieux continent. Qu'on en juge.

La France a perdu sur les champs de bataille, pendant la guerre : 1 480 000 hommes, soit 57 p. 100 de ses combattants de 19 à 34 ans. De plus, l'excédent des morts sur les naissances dans sa population civile, pendant la même période, a été de 855 000 individus.

Notre dette certaine et personnelle s'élève à 238 milliards ; mais il faudrait y ajouter encore 60 milliards environ pour le service des pensions et retraites, et 180 à 200 milliards pour la réparation des dommages causés aux pays envahis si l'Allemagne était affranchie de cette charge ; dans ce cas, — on ne saurait trop y insister, — la France victorieuse serait de beaucoup la nation la plus endettée du monde entier. (Au change actuel, la dette contractée par la France vis-à-

vis de l'étranger représente, dans les chiffres ci-dessus, environ 60 milliards.)

Notre budget pour l'exercice 1920 atteint 43 milliards et demi, dont 18 milliards de dépenses ordinaires, 12 milliards pour le service des pensions et des retraites et 13 milliards de dépenses extraordinaires et diverses.

Notre circulation de billets de banque atteint 37 milliards.

Dans notre balance commerciale, les importations figuraient, en 1919, pour 29 milliards et les exportations pour 8 milliards, soit un déficit de 21 milliards qui, joint au déficit des années précédentes, représente, de 1915 à 1919, un excédent de nos importations sur nos exportations de 82 milliards.

Si l'on tient compte des frets que nous devons payer à l'étranger et de l'intérêt des emprunts contractés au dehors, on peut conclure que nous nous endettons, en ce moment, d'environ 2 milliards et demi par mois vis-à-vis de l'étranger.

Comme conséquence, le change français est déprécié : le franc équivaut à 0 fr. 52 à Londres, 0 fr. 42 à New-York, 0 fr. 45 à Genève, 0 fr. 49 à Barcelone ; par contre il vaut 1 fr. 36 à Rome, 3 fr. 82 à Berlin, 12 fr. à Vienne.

Nous extrayons de nos mines 30 millions de tonnes de charbon alors que notre consommation normale est de 75 millions ! Nous avons produit, l'an dernier, 48 millions de quintaux de blé, alors qu'il nous en faudrait environ 90 millions pour nourrir notre population sans le concours de l'étranger.

Le tonnage de notre flotte marchande est passé de 2 400 000 tonnes à 1 600 000 il y a quelques mois. Après les tractations poursuivies à Londres avec succès par M. Bignon, cet écart sera atténué, sans que nous arrivions encore aux chiffres d'avant-guerre, alors que nous aurions besoin d'une flotte d'au moins 5 millions de tonneaux ! Nos moyens de transport à l'intérieur ne sont pas moins insuffisants et leur pénurie est une des causes principales de la diminution de notre production industrielle : non moins grave pour nous est, à ce point de vue, la destruction de nos départements du Nord et de l'Est qui constituaient le foyer le plus ardent de notre vie industrielle et agricole. Faute de matières pre-

mières et de moyens de transport, la production française ne dépasse pas, en volume, le tiers de celle d'avant-guerre. La dépréciation de notre change, l'insuffisance du rendement de nos champs et de nos usines ont comme conséquences la vie chère qui entraîne, elle-même, un malaise social que nous n'avons pu qu'atténuer par la hausse des salaires et la réduction de la journée de travail.

Un courant de revendications sociales, — plus impressionnant d'ailleurs par sa violence verbale que par son volume, — s'est fait sentir récemment sur divers points du territoire et manifesté par des grèves qui ont inquiété le pays et par l'attitude menaçante des associations ouvrières qui voulaient profiter des difficultés de l'heure pour mettre à bas « le régime capitaliste » et lui substituer une organisation dans laquelle des délégués de la nation se fussent offerts à remplacer les patrons. Pour faciliter la révolution, on a fait dans certaines industries la « grève perlée », ce qui n'a pas favorisé le développement de la production. Il faut reconnaître, toutefois, que la France est la nation d'Europe où la situation ouvrière est à l'heure présente la moins inquiétante et où les excitations des agitateurs et des bolchevistes trouvent le contrepoids le plus pesant dans la raison calme des populations paysannes et même dans l'esprit droit et le sens critique de la plus grande partie des classes laborieuses.

C'est aussi le pays où l'atmosphère politique est la moins troublée et où la lutte des partis à l'intérieur commande le moins l'attitude des gouvernements vis-à-vis de l'étranger.

Malgré les dangers qui le menacent, le peuple français, grandi matériellement et moralement par sa reconstitution territoriale, reste uni, calme et confiant dans l'avenir. On n'a point l'impression que beaucoup de nations européennes puissent en ce moment lui être comparées à cet égard.

En Italie, la situation est autrement alarmante : des manifestations ouvrières se produisent à tout moment et sur tous les points du territoire. C'est que la cherté de la vie et la difficulté des approvisionnements présentent dans ce pays un caractère de gravité beaucoup plus aigu qu'en France.

L'Italie a perdu 460 000 hommes sur les champs de bataille; sa dette atteint 63 milliards ; son budget comporte 19 milliards de dépenses contre, seulement, 9 milliards de recettes. Ses importations s'élèvent à 16 milliards alors que ses exportations ne dépassent pas 4 milliards. Les matières premières manquent, plus particulièrement le charbon et le blé.

En Allemagne, les pertes de guerre n'ont pas dépassé 2 millions d'hommes, mais la population a diminué de 10 millions de sujets par suite des modifications territoriales résultant du Traité de Paix.

Le budget de l'Allemagne s'élève à 40 milliards de marks, dont 27 pour le budget ordinaire. La circulation fiduciaire dépasse 50 milliards. La dette atteint 220 milliards si l'on n'y ajoute pas les lourdes charges imposées par le Traité de Paix ; mais dans le cas contraire, ces charges qui ont été estimées à 300 ou 400 milliards de francs répresenteraient, au cours du mark actuel, une aggravation de dette d'au moins 1 200 milliards.

Avec un change au pair, la dette que lui lègue la guerre serait très supportable pour l'Allemagne sous la seule condition qu'elle reprît son activité ancienne et qu'elle eût terme et délais pour s'acquitter. Mais, à l'heure présente, l'Allemagne ne peut produire comme jadis parce que la dépréciation de son change l'oblige à acheter trés cher à l'étranger les matières premières qui lui font défaut, parce que sa flotte a été réduite de 5 millions de tonneaux à 712 000, parce que ses chemins de fer fonctionnent mal, non en raison de l'insuffisance du matériel, mais par suite de son piteux état et du mauvais esprit de la population ouvrière.

Si des causes d'ordre économique font obstacle à l'activité de l'Allemagne, celle-ci paraît surtout paralysée par les troubles politiques et sociaux qui ont été la conséquence d'un changement de régime et de l'irritation ou du désarroi causés par la défaite.

L'Allemagne serait, dit-on, exposée à deux périls également redoutables : la réaction et le bolchevisme. Formule inexacte, et qui n'exprime pas, semble-t-il, la réalité. Le bolchevisme est un régime qui peut s'adapter à des populations slaves, non au peuple allemand, discipliné et pratique. Le

communisme de Lénine n'est pas à redouter en Allemagne, et l'impuissance des agitateurs aux moments les plus favorables au succès de leurs entreprises, — le lendemain du coup d'État Kapp-Lutwitz par exemple, — nous en apporte le témoignage décisif. Le danger en Allemagne est à droite ; il est dans la prétention de la Vieille Prusse de maintenir son hégémonie sur tout le Reich parce que d'elle dépendent les emplois civils et militaires, la puissance et la richesse des Prussiens. C'est pour maintenir cette hégémonie qu'on persuade à tous les Allemands que le Traité de Paix est inexécutable, que le désarmement est impossible, que l'on fait les démonstrations de la Ruhr dans l'espoir de maîtriser cette riche province westphalienne qu'on ne veut à aucun prix laisser s'affranchir du joug prussien.

Grâce à une campagne tenace et probablement très coûteuse, la Prusse a fait croire à certains gouvernements alliés que ses efforts tendaient à protéger l'Allemagne contre une révolution sociale et qu'elle méritait, à ce titre, d'être aidée. « Il faut, dans ce but, reviser le Traité de Paix, disent ses émissaires : une fois soulagée des charges écrasantes qu'il fait peser sur elle, l'Allemagne pourra reprendre une existence normale et contribuer par sa production à la restauration de l'Europe ; la paix sociale qui régnera chez elle alors sera du plus salutaire exemple pour les autres États. »

En France, on dénonce à juste titre l'hypocrisie de ce langage et l'on prétend au contraire que le calme et la prospérité renaîtraient outre-Rhin le jour où, renonçant à se dérober à ses obligations, l'Allemagne se mettrait résolument au travail dans l'intention de les remplir, et de se libérer, non par la violence, mais par l'effort pacifique et l'épargne persévérante.

L'Autriche mérite, certes, plus de compassion que l'Allemagne : victime imprévoyante et aveugle de la politique des Hohenzollern, elle connaît aujourd'hui la détresse la plus noire ; elle a perdu 1 million et demi de soldats pendant la guerre et sa population est réduite à 6 millions de sujets, dont 2 millions et demi agonisent dans sa capitale jadis si joyeuse. Sa flotte est passée de 1 027 000 tonneaux à 37 000. Elle n'a pas de matières premières ; elle manque de vivres ; les

moyens de transport lui font défaut ; son papier-monnaie est presque sans valeur. Elle ne peut se procurer par l'exportation le minimum nécessaire à son existence, car, comme disait récemment le chancelier Renner : « Chez nous, il n'y a plus rien à vendre ! » Le Traité de Paix lui a conservé pourtant des chances de salut. Elle peut, sur le terrain économique, rapprocher ses membres disjoints. Mais les influences allemandes, dont elle n'est pas encore affranchie, s'opposent, bien entendu, à la réalisation d'un Zollverein danubien.

Sur l'état exact de la Russie, la vérité est assez difficile à connaître : le gouvernement soviétiste la cache avec soin. Tout récemment encore, il refusait d'autoriser l'entrée sur son territoire de la Mission d'enquête que le Conseil suprême avait décidé d'y envoyer. On peut dire toutefois, sans craindre de se tromper, que cette situation est lamentable. Si la Russie n'a perdu durant la guerre que 1 700 000 hommes sur les champs de bataille, — perte peu élevée pour une population de 120 millions d'habitants, — les victimes tombées à l'intérieur depuis la Révolution se chiffrent, prétend-on, par millions. La population russe en Europe est décimée par la famine ; le typhus fait parmi elle des ravages cruels. Les étrangers qui reviennent de Russie racontent qu'on n'y rencontre plus d'enfants au-dessous de 13 ans. Le charbon fait défaut partout ; les habitants des villes sont réduits à brûler les maisons de bois pour se chauffer. Le matériel de chemin de fer a disparu et les transports sont devenus presque impossibles. Entre Pétrograd et Moscou, il existe un train par jour, réservé aux fonctionnaires soviétistes. La monnaie est tellement dépréciée que le commissaire pour les Finances estime à 2 roubles et demi en or la valeur du billet de 1 000 roubles. Le gouvernement de Lénine, renonçant en partie à l'application de son programme, a, il est vrai, depuis quelque temps, porté tout son effort du côté de la réorganisation des forces économiques du pays ; il mobilise la population pour vaincre la disette : la journée de 12 heures a été imposée aux ouvriers. Mais, malgré ces mesures despotiques, — qui ont la singulière bonne fortune de recueillir l'approbation des socialistes occidentaux, — la production ne reprend pas et la misère ne s'atténue point. Les paysans gardent leurs pro-

duits pour leur propre consommation et n'en font point profiter les populations des villes. Aussi paraît-il douteux que les prévisions optimistes de M. Lloyd George sur le concours que la Russie apportera pour le ravitaillement des autres nations européennes se réalisent aussi rapidement qu'il l'a annoncé récemment à la Chambre des Communes.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres nations d'Europe éprouvées par la guerre, pour ne pas prolonger cet exposé : la Belgique, la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Grèce, la Hongrie, la Turquie traversent une crise douloureuse ; parmi elles, la Belgique est celle dont on peut attendre le plus prompt relèvement. Il nous est particulièrement agréable de le constater.

Partout, on constate le déséquilibre budgétaire, l'inflation fiduciaire, la dépréciation du change, l'excédent des importations, le manque de matières premières, l'absence de moyens de transport, le malaise, l'irritation ou la révolte des populations ouvrières.

***

En regard de ces peuples si profondément blessés, il faut placer ceux à qui la guerre a procuré, en Europe, plus d'avantages que de pertes : l'Angleterre d'une part, les États neutres de l'autre.

Notre puissante alliée a fait de lourds sacrifices pour assurer la victoire de l'Entente : elle a eu 658 000 tués et 300 000 disparus sur les champs de bataille, mais ce chiffre est à mettre en regard de la population de 450 millions d'habitants que comprend l'Empire britannique. Sa dette est passée de 18 milliards, en 1914, à 189 milliards, mais elle a comme contre-partie 60 milliards prêtés à des nations alliées. Jusqu'à l'exercice qui s'est terminé le 31 mars dernier, son budget comportait un fort excédent des dépenses sur les recettes (1 665 millions de livres contre 1 339 millions) ; la balance commerciale était mal équilibrée puisque les importations atteignaient, en 1919, 37 milliards contre 19 milliards d'exportations. Mais, grâce à des mesures très énergiques au point

de vue fiscal, économique et protectionniste, l'Angleterre est sortie des difficultés passagères que la guerre avait entraînées pour elle. Cette année, son budget est en équilibre et ses importations, d'après les prévisions du chancelier de l'Échiquier, ne dépasseront pas ses exportations. Le tonnage de la flotte anglaise est aujourd'hui égal et peut-être supérieur à celui de 1914 : il dépasse 19 millions de tonneaux. Il faut encore y ajouter la flotte interalliée dont nos amis ont jusqu'ici conservé la gérance. Le change britannique n'est plus que légèrement inférieur à celui des États-Unis et des neutres les plus favorisés.

Ces résultats sont dus à la rapidité des mesures prises chez nos voisins pour faire face aux conséquences financières de la guerre et au courage fiscal montré par leur population. L'Angleterre nous a donné à cet égard un grand exemple que nous ne saurions trop méditer. Il faut reconnaître toutefois qu'elle a été favorisée par sa situation géographique qui l'a mise hors des atteintes de l'ennemi, par la possession d'une flotte qui fait d'elle le premier transporteur du monde, par la richesse de ses houillères qui lui assurent des exportations infiniment rémunératrices.

Depuis l'armistice, l'Angleterre a tiré de son charbon et de ses bateaux tout le profit qu'elle en pouvait souhaiter. Le charbon, en Angleterre, coûtait, ces temps derniers, à l'acheteur étranger deux fois et demie plus cher qu'au consommateur anglais ; et l'étranger payait, de plus, aux armateurs d'outre-Manche, un lourd tribut pour transporter son combustible sur le continent.

Les charges de la guerre sont donc pour nos amis en voie de rapide amortissement et ils peuvent même envisager avec satisfaction les conséquences favorables que le grand conflit aura pour leur puissant pays. Ils sont affranchis de la concurrence maritime de l'Allemagne ; leur vaste Empire s'augmente encore de territoires immenses; leur influence sur des pays très riches, et qui jusqu'ici échappaient à leur contrôle, leur offre les possibilités d'action les plus brillantes et leur apporte des instruments de prospérité dont ils ne manqueront pas de faire un fructueux usage.

Quelques nuages sombres obscurcissent pourtant cet hori-

zon lumineux : la concurrence maritime des États-Unis dont la flotte égalera peut-être dans trois ans celle de l'Angleterre si celle-ci le permet ; le soulèvement de l'Irlande; l'acuité de la crise ouvrière en Grande-Bretagne et l'agitation des populations musulmanes dans les possessions d'outre-mer.

Le patriotisme anglais, le sens supérieur des nécessités politiques et économiques dont nos alliés sont doués leur permettront certainement de dissiper ces menaces.

Pour les pays neutres, la guerre a, sans aucun doute, été une source d'enrichissement : exempts des charges qu'entraînait la mobilisation, ces pays sont devenus les fournisseurs des belligérants ; leurs exportations se sont développées, leur change favorable leur a permis des spéculations financières considérables et très avantageuses : la Hollande, l'Espagne, la Suisse, les Pays scandinaves regorgent d'or. Mais cette prospérité elle-même n'est pas sans danger : elle a entraîné la cherté de la vie, l'augmentation des budgets, la hausse des salaires, des opérations qui parfois ont pu être imprudentes et par suite desquelles certaines banques acheteurs de marks ou de couronnes avant la dépréciation complète des monnaies allemandes ou autrichiennes seraient en fort mauvaise posture aujourd'hui si elles devaient liquider leur portefeuille.

Chez les neutres, la production nationale se trouve handicapée par l'importation des marchandises provenant des pays à change avarié ; par contre, les exportations se raréfient, les acheteurs étrangers ne pouvant supporter le poids écrasant de la prime du change. La variabilité des cours de celui-ci est de plus une cause d'insécurité très peu favorable au développement des affaires.

Aussi les États que la guerre a favorisés commencent-ils à s'inquiéter et se demandent-ils s'il ne serait pas temps de chercher à rétablir en Europe la situation d'avant-guerre.

***

Si, après cette revue rapide, on groupe en un tableau d'ensemble tous les personnages du drame qui se joue en Europe depuis six ans, on constate qu'à part quelques privi-

légiés, tous les acteurs souffrent, à des degrés divers toutefois, des mêmes maux, et courent les mêmes dangers.

Sept millions d'hommes sont morts sur les champs de bataille, et les maladies contractées sous les armes, les épidémies, la famine, les révolutions n'ont sans doute pas fait moins de victimes.

Les charges de la guerre ont endetté tous les États et obéré tous les budgets. Elles ont été la cause d'émissions de papier monnaie sans contre-partie, papier qui s'est déprécié en raison de son abondance et des appréhensions du public. Cette dépréciation a eu comme conséquences la cherté de la vie, et la baisse du change déjà déterminée par l'instabilité des balances commerciales. La crise du change a, elle-même, aggravé les dettes contractées à l'étranger. Quand la France achète pour 1 milliard de dollars aux États-Unis, elle ne s'endette pas aujourd'hui de 5 milliards de francs comme jadis, mais de plus de 12 milliards ; c'est ce qui explique l'énorme écart que présentent les chiffres d'importation et d'exportation dans les pays à change avarié : il saute aux yeux que, pour rétablir l'équilibre des balances commerciales, il faut avant tout guérir cette avarie mortelle.

Faute de pouvoir se procurer à l'étranger toutes les matières premières que transformaient jadis leurs usines, les États en détresse sont incapables de donner à leur production l'essor qui leur permettrait de reconstituer leur richesse détruite et de reprendre la vie normale d'avant-guerre : faute de produits alimentaires, les populations souffrent cruellement, et les travailleurs sont incapables de donner leur plein rendement.

L'un des hommes qui ont le mieux étudié la question des approvisionnements en Europe, pendant la guerre et depuis, l'éminent Américain qui assura le ravitaillement de la Belgique pendant son occupation, M. Hoover, déclarait, il y a quelques mois, qu'il faudrait que l'Europe importât avant la prochaine récolte assez d'aliments pour nourrir 100 millions d'individus :

Or, ajoutait-il, elle se trouve dans l'impossibilité de payer ces importations par des marchandises. Si on ne lui permet pas d'importer les vivres nécessaires, une population énorme est destinée à mourir de faim.

Il est à craindre que la perte de vies humaines d'ici à la prochaine récolte ne dépasse celle des quatre années de guerre. Pour secourir l'Europe, il faudrait que les pays extra-européens qui produisent les céréales en surabondance prélevassent sur leur production 18 millions de tonnes, le double de ce qu'ils envoyaient avant la guerre; ils peuvent le faire, mais qui les paiera?

Les masses ouvrières sont particulièrement affectées par la crise de la production et la cherté de la vie que ne compense pas, pour les familles nombreuses, la hausse des salaires. En même temps que la gêne matérielle, la guerre leur a apporté un trouble moral qui a jeté le désarroi dans leur esprit et surexcité leurs passions. Les deuils, les blessures, les fatigues de la lutte, — pour les vaincus, l'humiliation de la défaite ; — pour les vainqueurs quelques déceptions inattendues, — ont été un ferment de désordre, de paresse, d'indiscipline, ou même de colère et de révolte.

Les peuples, vainqueurs des régimes autocratiques, ont aussi puisé, dans leur légitime succès, une confiance exaltée en leurs droits individuels, sans voir nettement l'étendue des devoirs correspondants qui leur incombaient. Parmi leurs chefs, ceux qui ont compris leurs responsabilités, et qui se sont efforcés d'obtenir graduellement l'approbation des revendications qu'ils jugeaient justes, rencontrent l'opposition véhémente des extrémistes que ne trouble point le souci de reconstruire après avoir détruit.

Cette crise était inévitable ; elle peut avoir dans l'avenir, et si elle se dénoue sans catastrophe, quelques effets bienfaisants ; pour l'instant, elle contribue sans aucun doute à aggraver l'angoisse qui étreint l'Europe.

Dans un discours récent, un chef de gouvernement qui est aussi un économiste réputé, M. Nitti, résumait, dans une déclaration lue à la Chambre italienne, cette situation angoissante, en des termes que l'on ne peut, si graves qu'ils soient, considérer comme outranciers :

La situation des peuples de l'Europe sortis de la guerre se présente très difficile, dit-il, et même la situation des neutres n'est pas sans danger. A la grave crise économique correspond un trouble des âmes. Il y a des minorités désordonnées qui s'agitent pour de nouvelles entreprises. Il y a des majorités qui n'ont pas encore repris la discipline du travail.

Dans l'Europe entière, on consomme plus qu'on ne produit. Tous, nous sommes sous la pire menace : celle de la famine. L'Europe doit rétablir la paix et retrouver l'équilibre, sous peine de décadence. Vainqueurs et vaincus présentent, au point de vue économique, non pas des phénomènes différents, mais des phases différentes d'un même phénomène. Plus de trois cents millions d'hommes, en Europe, ne produisent pas ce qu'il faut pour l'existence. Les changes montent, et les foules, en haut et en bas, sous l'illusion de la politique du papier-monnaie, augmentent leurs dépenses. La Russie, réservoir de matières premières, et l'Allemagne, réservoir de travail, ne produisent presque plus.

***

Il n'est pas utile d'expliquer longuement les causes immédiates de la détresse que nous venons de décrire à grands traits. Chacun les a présentes à l'esprit.

L'arrêt presque complet du travail fécond pendant cinq ans, en raison du chômage de 50 millions de combattants, et de la concentration de l'effort de 200 millions d'ouvriers sur la production de guerre ; l'utilisation jusqu'à complet épuisement des stocks accumulés sur tous les points du globe qui constituaient le volant indispensable à la vie économique mondiale ; l'appauvrissement résultant d'une consommation stérile intense ; l'usure et la destruction d'un immense matériel qu'on n'a pas remplacé ; la rupture des relations entre les centres de production, les centres de transformation et les centres de consommation, — la difficulté et la cherté des transports, — sans parler des causes d'ordre moral ou social, — en un mot toutes les conséquences de la guerre ont donné à la paix un aspect douloureux et cruel. Nous avions prévu, dans cette Revue même, il y a cinq ans, les épreuves réservées aux belligérants à la fin des hostilités. La réalité dépasse encore nos prévisions.

Il n'est peut-être pas inutile de dire que ces épreuves ont des causes plus lointaines et antérieures à la guerre ; l'Europe cachait depuis longtemps en son sein des sources de troubles et de souffrances qui n'auraient sans doute pas, sans la guerre, provoqué des effets aussi désastreux, mais qui devaient, quand même, déterminer un jour parmi ses peuples une crise économique et sociale intense. Il faut rappeler ces dangers,

au moment où l'on cherche les moyens d'assurer le salut de notre grande malade.

L'un de ces dangers est né de la servitude des nations européennes à l'égard des pays qui les approvisionnaient en matières premières (charbon, coton, laine, produits oléagineux, bois, produits alimentaires); — l'autre se développait en même temps que s'accentuait, avec les progrès de la civilisation et des idées démocratiques, le déséquilibre existant entre les exigences des populations dont les besoins matériels et intellectuels devenaient de jour en jour plus étendus et plus impérieux et la possibilité de satisfaire ces exigences qu'offrait une organisation financière, industrielle et commerciale encore imparfaite. La marche des progrès eût dû être parallèle : le retard des derniers a créé un malaise qui tendait à empoisonner les peuples et qui a fourni d'ailleurs au socialisme un excellent bouillon de culture.

La disette de l'Europe, les difficultés d'approvisionnements et de change qui paralysent ses usines auraient été évitées si les peuples s'étaient davantage préoccupés depuis vingt ans de ne pas être à la merci de fournisseurs étrangers et exotiques.

Les revendications sociales n'auraient pas l'acuité qu'elles présentent aujourd'hui si les gouvernements avaient mieux compris la nécessité de donner à l'essor économique de leurs peuples une intensité suffisante pour permettre de procurer à ceux-ci le revenu qu'ils les avaient préparés à réclamer.

Si la Société des Nations ne veut pas borner sa tâche au règlement des difficultés immédiates, il convient qu'elle s'attache à résoudre pour l'avenir ces deux problèmes essentiels.

***

Nous espérons avoir mis en lumière dans l'exposé qui précède les caractérisques de la crise économique que traverse l'Europe et dont notre pays éprouve, autant que qui que ce soit, la lancinante anxiété : disette de matières premières, pénurie de moyens de transport, déséquilibre commercial et financier, dépréciation de la monnaie et du change.

Il nous reste à étudier les dispositions dont les victimes de la guerre peuvent attendre leur guérison, et sur l'opportunité et l'efficacité desquelles auront sans doute à se prononcer les membres de la Conférence de Bruxelles. Ceux-ci tenteront peut-être, au cours de leurs délibérations, de déterminer les remèdes capables de guérir les blessures propres à chaque État ; mais ils s'occuperont vraisemblablement davantage de médecine générale que de thérapeutique locale.

Les traitements à appliquer pour rétablir la santé de l'Europe sont en effet de deux ordres : les uns peuvent et doivent même être administrés par le malade lui-même ; les autres exigent une intervention extérieure.

Les États européens, par exemple, doivent s'efforcer de rétablir, par leurs propres moyens, l'équilibre de leur budget en restreignant les dépenses publiques et en accroissant leurs ressources fiscales : c'est ce qu'a fait l'Angleterre dès le début de la guerre et ce qui lui permet d'élaborer, en 1920, un budget dans lequel elle prévoit non seulement que ses dépenses n'excéderont pas ses recettes, mais encore qu'elle pourra consacrer une somme importante à l'amortissement de sa dette. Les autres peuples ont tardé, pour des raisons diverses, à réaliser la politique financière qui devait assainir leur situation économique. Les États-Unis nous le reprochent avec une sévérité excessive. Ils oublient, — comme l'a récemment rappelé avec beaucoup d'à-propos notre ministre des Finances à M. Hooston, secrétaire du Trésor américain, — que, pendant cinq ans, notre territoire a été envahi, qu'une partie de notre population a subi un dur esclavage, que nous avons supporté le poids de la guerre plus directement qu'aucun de nos associés. Depuis l'armistice, la lenteur apportée à la conclusion définitive de la paix, l'insécurité qui règne toujours en Europe et des préoccupations politiques et sociales ont encore retardé les initiatives budgétaires. Il est probable toutefois qu'au cours de la présente année, la plupart des États européens auront pris les décisions propres à assurer le rétablissement immédiat ou prochain de leurs finances. La tâche n'est pas aussi malaisée qu'elle le paraît : la dépréciation de l'argent chez les pays à change avarié rend plus

légères les charges des emprunts qu'ils ont contractés : l'augmentation considérable des revenus privés y facilite l'accroissement des recettes fiscales. Aujourd'hui, un budget de 18 milliards en France est, par rapport aux revenus actuels du capital et du travail, comparable au budget de 5 milliards de 1913. Sa progression ne dépasse pas celle des revenus du pays. La charge fiscale paraîtra lourde surtout quand les bénéfices exceptionnels et les recettes anormales diminueront.

Pour restaurer leurs finances, les États doivent aussi diminuer leur circulation fiduciaire en consolidant eux-mêmes par des emprunts les dettes contractées à l'égard des banques d'émissions, en s'interdisant toutes dépenses nouvelles qui ne seraient pas couvertes par un impôt ou par un emprunt. Il dépend aussi des initiatives prises dans chaque État par les pouvoirs publics que les transports intérieurs s'améliorent, que l'outillage public se développe en vue de faciliter les efforts de l'industrie et d'améliorer ses prix de revient. C'est aussi sous la pression vigilante et avisée de son gouvernement que chaque peuple parviendra à intensifier sur son territoire la production des matières premières et des denrées alimentaires grâce auxquelles se développera l'industrie, diminuera la cherté de la vie et s'améliorera le change. C'est aux gouvernements qu'il appartient enfin de faciliter l'importation des matières indispensables à l'activité industrielle et à l'alimentation de la population, tout en restreignant celle des articles de luxe ou inutiles.

La Conférence de Bruxelles ne manquera pas de rappeler, comme l'a fait le Conseil suprême en mars dernier, les initiatives qui incombent, à ces divers points de vue, à toutes les puissances européennes ; elle proposera même, sans doute, de faire de la réalisation des mesures que nous venons d'énumérer une condition du concours étranger ; mais nous pensons qu'elle reconnaîtra avec nous, que, s'il peut en résulter une amélioration de la situation de l'Europe, on ne peut en espérer le retour à un équilibre normal et la prompte restauration des forces économiques de notre continent. Il peut éviter la mort. Il ne rétablira pas complètement et rapidement sa santé sans intervention extérieure.

*
* *

Le temps n'est plus, en effet, où dans les provinces et les États les populations pouvaient vivre sans contact avec l'au delà de leurs frontières. Depuis longtemps, les relations internationales sont un des éléments essentiels de la vie économique des peuples; leur fonction circulatoire comporte, pour chacun, maintenant, des échanges avec les points les plus éloignés du globe. L'application de l'axiome, d'ailleurs très contestable, inventé par les économistes du siècle dernier, en vertu duquel une nation ne doit s'occuper que des matières ou marchandises qu'elle est le plus apte à produire, a contribué à rendre ces échanges plus nombreux. Convaincus sans examen, les États ne se sont pas préoccupés de puiser à des sources nationales les matières premières indispensables à leur existence, comme le coton, la laine, la soie, les produits oléagineux, le café, le riz. L'Allemagne a reconnu son erreur, peu de temps avant la guerre ; c'est une des raisons pour lesquelles elle s'est lancée dans une aventure dont elle escomptait comme principal profit la conquête d'un immense empire colonial producteur de toutes les matières qu'elle achetait au dehors. Sa défaite lui ôte l'espoir de se suffire à elle-même et la rend, plus que toute autre nation, tributaire des autres pays, auxquels elle ne pourra plus désormais s'imposer par la force, mais par l'échange de services réciproques.

Actuellement, aucune nation d'Europe ne peut se passer des matières premières qui viennent d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique. Vivre sur ses seules ressources métropolitaines serait pour chacune végéter lamentablement. Pour notre pays cependant, la servitude économique peut être de courte durée à condition qu'il se décide à exploiter son admirable empire colonial. L'intervention extérieure est donc inévitable pour l'approvisionnement de l'Europe en produits d'alimentation et en matières premières. Elle l'est également, pour la plupart des États, au point de vue des transports maritimes : en Europe, l'Angleterre, la Grèce, la Hollande, la Suède et la Norvège, seules, peuvent assurer leurs transports sur mer sans concours étrangers ; les autres États dépendent des marines marchandes de ces nations.

Avant la guerre, les peuples privés de matières premières ou de moyens de transport se les procuraient sans peine en les échangeant contre leurs marchandises fabriquées ou en les payant de leur or. Aujourd'hui, ces moyens de règlement leur font momentanément défaut. Depuis six ans, ils ont pu s'approvisionner en vendant des titres étrangers et grâce aux crédits qu'ils ont obtenus : mais les dettes considérables qu'ils ont ainsi contractées ont fait tort à leur signature. Comme ils n'ont encore à offrir, pour se libérer, que leur parole ou un papier-monnaie n'ayant pas cours légal hors de leur territoire, leurs prêteurs se montrent de plus en plus exigeants. Ils n'acceptent qu'au rabais papier et signature. D'où la crise de change actuelle qui rend les achats à l'étranger si onéreux qu'ils risquent de devenir bientôt impossibles. On sent qu'on est aujourd'hui à la veille du moment où il faudra fermer les usines dont le travail dépend de fournitures étrangères, si une aide financière du dehors ne permet pas à ces usines de continuer leurs approvisionnements sans subir le tribut écrasant que représente la prime du change étranger.

Cette aide financière ne peut venir que des vendeurs de matières premières et de frets, de leurs gouvernements ou de groupes financiers neutres. Les concours à obtenir sont si considérables, ils engagent tant de milliards, que l'initiative privée, seule, ne paraît pas en état de les procurer. Aussi a-t-on envisagé, depuis six mois, l'intervention des gouvernements, plus aptes à réaliser des opérations de si grande envergure. On a invoqué, pour justifier cette aide exceptionnelle, les devoirs de solidarité qui s'imposent désormais à tous les peuples et au nom desquels s'est constituée la Société des Nations. Le pacte solennel signé le 28 juin 1919 ne débute-t-il pas par ces mots : « Pour développer la coopération entre les nations et pour leur garantir la paix et la sûreté... »?

Le premier débat de la Conférence de Bruxelles devra, nous semble-t-il, être consacré à démontrer la nécessité de la solidarité internationale et à en faire approuver le noble principe. Les délégués de l'Entente pourront rappeler, à cette occasion, que la solidarité économique a existé pendant la guerre entre les Alliés et qu'elle leur a rendu des services qu'on n'a pas assez fait connaître. C'est une histoire qui mérite d'être

écrite un jour en détail. Mentionnons, pour qu'on en tire une leçon, que la politique de solidarité ne fut pas, d'ailleurs, appliquée dès le lendemain de la mobilisation et que les hésitations qui se produisirent au début eurent de déplorables conséquences : ce n'est qu'en 1917 qu'elle acquit le degré de perfection désirable. Grâce à cette politique, en laquelle l'intérêt trouva son profit en même temps que la morale, le prix des produits d'alimentation et des matières premières ne subit pendant quatre ans qu'une hausse modérée, la France trouva du fret malgré la guerre sous-marine et la dépréciation de notre change fut évitée. Au moment de l'armistice, la livre ne faisait que 3 p. 100 de prime sur notre franc et le dollar 5 p. 100. Age d'or peut-on dire aujourd'hui, quand on jette les yeux sur la cote des changes !

Nos délégués pourront exposer aussi les conséquences qu'a eues pour les nations continentales de l'Entente la rupture du pacte de solidarité. C'est au lendemain de l'armistice que ce pacte a été déchiré, malgré les efforts faits par le Gouvernement français pour obtenir sa prorogation. C'est qu'en Angleterre comme aux États-Unis les intérêts privés étaient impatients de profiter de la situation privilégiée de leur pays et les gouvernements ne pouvaient voir d'un mauvais œil un régime de liberté grâce auquel serait accélérée la réparation des lourdes pertes subies pendant cinq ans. Pour résister à la pression de leurs commerçants, ils ne pouvaient d'ailleurs invoquer, comme auparavant, les intérêts supérieurs de la Défense nationale. Ils ont cédé, sans imaginer, certes, à cette époque, les conséquences désastreuses de leur décision et la crise qui se produirait bientôt sur notre continent.

En décembre 1918, cependant, lord Reading écrivait à M. Clementel, alors ministre du Commerce, que son Gouvernement était disposé à continuer les accords intervenus pendant la guerre pour les textiles, combustibles, victuailles et minerais, si les États-Unis y donnaient leur adhésion. Cette adhésion ne fut pas donnée, et, sans doute, beaucoup d'Américains ont dû en éprouver, depuis, quelque remords. Ceux-là se sont rappelés que, parmi leurs compatriotes, des hommes éminents et autorisés avaient fait des promesses solennelles pendant la guerre : on libérerait la France de la totalité de sa

dette vis-à-vis des États-Unis ; elle pouvait compter durant la paix sur la même aide que celle qu'elle avait reçue au cours des hostilités. Nous entendons encore M. André Tardieu le déclarer solennellement du haut de la tribune de la Chambre. Ces Américains, soucieux de conserver à leur nation la pure auréole dont la guerre l'avait illuminée, s'efforcèrent alors d'établir et de faire aboutir des projets ayant pour but de donner à l'Europe l'aide refusée par leur Gouvernement.

Nous n'énumérerons pas tous les projets élaborés, avec une bonne volonté manifeste, pendant six mois, de l'autre côté de l'Atlantique, en vue d'assurer une aide financière efficace à l'Europe. Ils n'ont, en fait, abouti qu'à quelques ouvertures de crédit consenties par des banques américaines à des personnalités financières européennes, et à la prise de participations dans un certain nombre d'entreprises industrielles : concessions de chute d'eau, d'éclairage, de chemins de fer, d'exploitations forestières. Depuis lors, les jours ont passé ; et les bonnes volontés se sont émoussées. Les Gouvernements américain et anglais paraissent moins disposés que jamais, si l'on en croit leurs déclarations publiques, à une intervention officielle directe dans les affaires des États continentaux de l'Europe. M. Carter Glass, sous-secrétaire du Trésor, l'a déclaré formellement aux États-Unis, en février dernier.

Par contre le nombre des hommes d'État, des économistes, des publicistes qui sont convaincus de la nécessité de faire renaître, pendant la paix, la politique de solidarité qui à l'heure des combats fut si profitable à l'Entente, croît chaque jour. Ils demandent même que tous les États de l'Europe, sans distinction entre les vainqueurs et les vaincus, soient appelés à en bénéficier.

Dans un livre paru au début de l'année, et qui fit alors grand bruit, un Anglais qui fut le collaborateur de M. Lloyd George au Congrès de la Paix, M. Keynes, a préconisé un certain nombre de mesures qui s'inspirent manifestement de cette politique : suppression des dettes contractées par les belligérants durant la guerre, emprunt international, avances du Royaume-Uni et de l'Amérique aux nations éprouvées, fonds de garantie pour l'achat de vivres et de matériel. Un congrès d'hommes d'État et d'économistes qui se réunit à

Amsterdam, en février dernier, a, dans son rapport final, reconnu que pour restaurer l'équilibre financier et monétaire du monde il fallait une Entente internationale et une assistance mutuelle, et que l'isolement des efforts vouait l'Europe à la banqueroute. Le memorandum économique du Conseil suprême publié le 8 mars dernier envisage lui aussi l'aide à donner aux puissances européennes. « L'approvisionnement en matières premières étant essentiel au relèvement de l'industrie, dit-il, on devrait donner aux pays qui, dans les conditions actuelles des échanges internationaux, sont incapables d'acheter sur les marchés mondiaux et sont incapables par suite de reprendre leur vie économique les moyens d'obtenir des crédits commerciaux. » Et l'article 7 prévoit encore la réalisation d'emprunts internationaux en vue d'assurer la restauration des régions dévastées.

L'idée d'une collaboration financière de tous les peuples pour la reconstitution économique de l'Europe n'est donc pas, aujourd'hui plus qu'hier, considérée comme un rêve chimérique et irréalisable. Les lois d'équilibre qui régissent les fonctions de la vie matérielle des sociétés exigent, quels que soient les sentiments ou les intérêts privés en jeu, que cette aide se produise. Dans ce grand organisme qu'est notre planète, la circulation de la richesse est nécessaire, la production et la consommation doivent s'effectuer parallèlement, sinon c'est la congestion et l'apoplexie pour les uns, l'anémie et l'épuisement chez les autres : sans coopération internationale, ces deux maux, dont on ne saurait discerner le pire, suspendent sur le monde leur menace de mort.

Sans doute, aux États-Unis, comme en Angleterre, on préférerait ne pas intervenir dans les difficultés de l'Europe ; on s'effraye du risque que comportent des engagements qui ne peuvent être efficaces qu'à condition d'être considérables ; mais on sent tout de même qu'on ne peut demeurer indifférent au sort des puissances continentales, pour des raisons d'ordre moral aussi bien que matériel. Des nations qui sont entrées dans la guerre pour défendre les intérêts supérieurs de l'humanité, la justice et le droit, ne peuvent méconnaître aujourd'hui ces intérêts, plus gravement menacés qu'hier, sous

prétexte que leur action ne leur procurerait aucun profit immédiat et direct.

L'Amérique, qui a montré tant de générosité et d'enthousiasme sous les armes, sait qu'elle se déjugerait et compromettrait le légitime prestige qu'elle a acquis dans le monde si elle restait insensible à la détresse de l'Europe, alors que la guerre a été pour elle la source d'énormes profits. Il y a quelques mois, un financier réputé écrivait dans l'*Outlaw* que les États-Unis s'étaient enrichis de 500 milliards au moins de 1914 à 1918. L'excédent de leurs exportations a été, l'an dernier, de 4 milliards de dollars. Leur flotte s'est accrue de 6 millions de tonneaux. Ils se sont endettés par contre, dira-t-on, de 20 milliards de dollars ; mais cette dette comprend 5 milliards de prêts à leurs associés et elle serait presque compensée si les États-Unis avaient séquestré et réalisé tous les biens allemands se trouvant sur leur territoire et s'ils faisaient état des 700 000 tonnes de navires allemands confisqués au moment de leur entrée en guerre. Le peuple américain peut hésiter, mais il n'abandonnera pas des amis ruinés qui ont si largement contribué à sa prospérité. Pour l'instant, il se laisse absorber par les soucis de la politique et les difficultés intérieures que lui cause l'excitation de sa population ouvrière ; il a aussi, dit-on, vis-à-vis de l'Europe qu'il connaît encore mal, un mouvement de dépit dont il serait trop long d'expliquer les causes. Ce sont là impressions momentanées qui ne peuvent faire oublier aux États-Unis leurs nobles émotions de 1918 et la fraternité des champs de bataille.

D'ailleurs les États-Unis, comme l'Angleterre, sentent que la misère de l'Europe ne peut se prolonger sans avoir une répercussion dangereuse sur leur situation propre. Ils désirent sauvegarder leurs créances sur leurs associés : or la ruine des uns compromettrait gravement les autres ; le « renflouement » des débiteurs procurerait au contraire aux prêteurs d'hier un énorme profit, puisque les avances faites par eux dans les pays à change avarié, s'ils les consolident aujourd'hui en monnaie de ces pays, acquerraient alors une plus-value correspondant à l'écart entre le change actuel et le change revenu au pair. Quant aux transactions futures,

ils se rendent compte qu'elles sont menacées d'être interrompues si le change s'aggrave encore ou se maintient longtemps aux cours actuels; l'arrêt des commandes extérieures entraînerait pour les États-Unis et l'Angleterre une forte diminution de leur chiffre d'affaires et de leurs exportations, et pourrait aboutir à une crise économique redoutable.

Pour toutes ces raisons, on peut espérer que la politique de solidarité, c'est-à-dire d'intervention des pays favorisés par la guerre au profit de ses victimes, triomphera à la Conférence de Bruxelles. Ce sera déjà un résultat important, surtout s'il se précise avec netteté et sous une forme catégorique.

Les difficultés du débat augmenteront sans doute quand il s'agira de déterminer le caractère et les modalités du concours international.

Nous voudrions, en terminant cette étude, indiquer les directives générales qu'il nous paraît souhaitable de voir adoptées à ce propos par les délégués des nations à Bruxelles. Nous ne parlerons pas, bien entendu, des solutions de détail sur lesquelles ils auront aussi à prendre parti. Un tel examen nous conduirait trop loin.

***

Tout d'abord une question préjudicielle se posera à la Conférence : l'intervention internationale ne doit-elle être accordée que pour des buts purement utilitaires en vue d'assurer l'augmentation de la production mondiale, quels qu'en soient les artisans, — ou, doit-elle, au contraire, tenir compte des résultats de la guerre et des principes de justice qui ont dicté la constitution de la Société des Nations et qui doivent dominer son œuvre?

Cette question mérite d'être posée en présence de la campagne qui se poursuit depuis quelque temps, plus particulièrement en Italie, mais aussi en Angleterre et aux États-Unis. Des hommes influents, dans ces pays, y tiennent à peu près ce langage : « Les usines allemandes sont prêtes à fabriquer : elles ont du charbon, de la main-d'œuvre, des moyens de transport, un remarquable outillage qui a été encore

perfectionné depuis six ans; il suffit de rétablir le change de l'Allemagne et de l'approvisionner des matières premières qui lui font défaut pour qu'elle inonde l'univers de ses produits et procure ainsi, à tous, les avantages qui résulteront d'un accroissement de la production mondiale. D'autres peuples, comme la France, au contraire, ne sont pas en mesure de développer immédiatement leur activité industrielle parce que la ruine de leurs régions dévastées les prive de leurs principaux instruments de production. L'intérêt de l'humanité est de donner à l'Allemagne une aide financière; il n'est pas de donner cette aide à la France. Occupons-nous donc, tout d'abord, de l'Allemagne. »

Cette théorie révoltera évidemment la conscience des peuples qui ont combattu pour la Justice et pour le Droit, et qui placent le respect de ces principes avant même la satisfaction de leurs besoins matériels ! On s'étonne qu'elle puisse avoir fait des adeptes chez des peuples de haute culture, comme les peuples latins; il faut reconnaître cependant qu'elle est dangereuse par les apparences utilitaires qu'elle présente et l'autorité de ceux qui la défendent. Il faut espérer qu'en France il ne se trouvera personne, dans aucun parti, pour essayer de la justifier et que tout le pays fera bloc pour la combattre.

Ce n'est pas à dire que les Français méconnaissent la nécessité d'aider l'Allemagne. Les intérêts économiques de l'Europe ne nous sont pas indifférents et nous ne souhaitons pas que la misère et les privations du peuple allemand soient le châtiment des crimes commis par ses gouvernants. Le peuple français n'a pas de haine contre le peuple allemand; c'est contre l'autocratie et l'hégémonie prussiennes qu'il nourrit des sentiments de méfiance et de rancune, hélas trop fondés. Le jour où l'Allemagne sera affranchie du joug des hobereaux, des militaires et des fonctionnaires prussiens, où elle aura accepté de remplir ses obligations à notre égard, désarmé ses troupes, livré ses armes, renoncé au régime de guerre économique qu'elle maintient encore avec une énergie sauvage; le jour où les excitations qui ont pour but d'entretenir chez elle l'idée de la revanche et la haine contre les vainqueurs seront réprimées, et où des accords loyaux s'établi-

ront pour sauvegarder les intérêts matériels des deux nations, nos ennemis d'hier ne rencontreront de notre part aucune mauvaise volonté. Nous sommes bien convaincus que deux peuples voisins ont un intérêt incontestable à unir leurs forces pacifiques, et à collaborer au développement de leur prospérité mutuelle ! Ce n'est point une raison pour que nous acceptions sans une protestation indignée des solutions qui auraient pour résultat de concentrer sur les auteurs de la détresse européenne toutes les bonnes volontés financières, de reviser le Traité de Paix et de faire, en définitive, de la France victorieuse la grande vaincue de la guerre. L'inégalité de traitement n'est admissible qu'au détriment des agresseurs !

Il faut que les membres de la Conférence de Bruxelles se rendent compte que de tels projets ne seraient acceptés par aucun Français et que l'indignation qu'ils provoqueraient dans notre pays ne se manifesterait pas seulement par des protestations verbales.

Nous ne doutons pas que les délégués de la France à la Conférence de Bruxelles aient à cœur de faire régler dès le début cette pénible question et qu'ils obtiennent de leurs collègues une résolution qui nous donne un complet et définitif apaisement.

Nous leur demandons également de rappeler à la Conférence que, si le Traité de Paix n'a pas prévu formellement une priorité de droits pour la réparation des dommages causés aux régions dévastées, la nécessité de cette priorité se justifie par les arguments sur lesquels on s'appuie, aux États-Unis et en Angleterre, pour obtenir un concours financier immédiat au profit de l'Allemagne. Si celle-ci ne peut vivre sans matières premières, la France a besoin de reconstruire ses usines du Nord et de l'Est. Le Mémorandum économique du Conseil suprême ne déclare-t-il pas « que la restauration de ces régions est de première importance pour le rétablissement de l'équilibre économique en Europe et le retour à une situation commerciale normale. Il est évident, ajoute-t-il, que les fonds importants exigés par cette œuvre ne peuvent être tirés des revenus habituels et que, d'autre part, le travail de reconsti-

tution ne peut attendre le versement par l'Allemagne des sommes dues par elle à titre de réparation aux termes du Traité de Paix. »

Non seulement la Conférence aura à affirmer l'intérêt économique et moral de la priorité à accorder aux réparations dans les régions dévastées, mais elle sera qualifiée ausi pour suggérer aux Gouvernements, — qui sans doute n'auront pas adopté encore de solution sur ce point quand elle se réunira, — les combinaisons financières qui permettraient d'exécuter immédiatement ces réparations. On a préconisé déjà, à ce sujet, l'escompte par les États prospères de traites tirées sur les pays auxquels incombe la responsabilité des dommages subis. Il semble que cette mobilisation fort simple ne soit pas admise comme entraînant pour l'escompteur une charge immédiate trop lourde et des difficultés de recouvrement particulièrement pénibles pour les neutres. Si le système de l'emprunt international mis en avant à la Conférence de Hythe devait être abandonné en raison de l'abstention des États-Unis, on pourrait envisager, nous semble-t-il, une combinaison qui procurerait, à moins de risques, l'effet désiré : la remise par l'Allemagne à ses créanciers, à concurrence de sa dette, de titres d'une rente privilégiée garantie par hypothèque sur ses houillères, ses mines, ses chemins de fer et ses monopoles, étant entendu que toutes les puissances de la Société des Nations et les États-Unis s'engageraient à accepter ces titres en paiement des avances consenties par elles à leurs alliés pendant la guerre et de la dixième partie du montant des ventes futures faites par leurs nationaux à l'étranger. L'Allemagne, seule, ne serait pas autorisée à employer au règlement de ses achats au dehors les titres rapatriés par ses vendeurs.

En donnant, dans les transactions, une valeur libératoire aux nouveaux titres, on en assurerait la répartition dans le monde entier et on diminuerait ainsi le risque de chacun. Il y aurait, au début, accumulation de titres chez les pays dont les exportations dépassent les importations, mais le retour final en Allemagne de tous les titres émis serait inévitable puisque l'Allemagne devrait les accepter en paiement sans pouvoir en faire usage ensuite hors de son territoire. On peut considérer

que, chaque année, un dixième des exportations allemandes serait, dans ces conditions, payé en titres, ce qui ferait rentrer en Allemagne la totalité des titres émis dans un délai de quarante à soixante années. Cette combinaison favoriserait, d'ailleurs, les exportations allemandes et par conséquent la restauration économique de nos voisins.

Un des problèmes essentiels qui attirera l'attention de la Conférence sera évidemment celui de la dépréciation des changes continentaux. De cette dépréciation, résulte surtout la misère européenne. On se rend aisément compte que si l'intervention d'une fée bienfaisante pouvait, du jour au lendemain, procurer à chaque pays la possibilité d'acquitter le montant de ses achats au dehors sans subir les énormes pertes au change qu'il supporte actuellement, la situation mondiale se trouverait immédiatement modifiée. La Conférence doit chercher à jouer le rôle de cette fée bienfaisante en élaborant un programme financier propre à faciliter la parité des changes et en obtenant son application par ceux dont elle dépend. Les grandes lignes de ce programme sont faciles à tracer : il faut obtenir des prolongations de délais pour le règlement des engagements déjà pris ; il faut obtenir des crédits nouveaux pour la période de temps nécessaire à chaque nation européenne pour rétablir l'équilibre entre ses importations et ses exportations. La combinaison que nous avons exposée plus haut n'exclut pas l'application d'un vaste programme de crédit international.

Il conviendrait que la Conférence délimitât les opérations en vue desquelles des crédits pourraient être consentis. Il semble qu'il faille, tout d'abord, restreindre ces opérations à l'achat de matières premières et aux transports maritimes. Une étude précise des besoins de chaque nation devra être faite par la Conférence afin de déterminer l'importance, en quantité et en valeur, des demandes à satisfaire, la nature des matières à fournir à chacun, leur origine, les délais nécessaires pour s'acquitter, les possibilités de règlement par compensation. Chaque délégué aura certainement ces renseignements dans son dossier pour le pays qu'il représente. La Conférence n'aura donc qu'à procéder à une mise au point et à établir les contacts entre fournisseurs et acquéreurs.

La Conférence devra encore étudier le caractère et la nature des garanties qui pourraient être données par les emprunteurs à leurs créanciers. Il est souhaitable que les garanties envisagées prennent une forme aussi peu vexatoire et humiliante que possible : les conventions d'échange de matières premières, coton contre potasse, charbon contre fer, cuivre contre nickel, laine contre fonte et acier, dans lesquelles la simultanéité des échanges ne serait pas exigée, seraient, semble-t-il, parmi les formules à envisager, l'une des plus heureuses.

On peut prévoir aussi l'intervention des prêteurs dans l'exécution de travaux publics dont la réalisation aurait pour effet d'augmenter la richesse publique de l'emprunteur et d'accroître ainsi sa solvabilité. Pour ne parler que de la France, nous verrions sans crainte se réaliser un programme qui tendrait à confier aux États-Unis, par exemple, l'exécution de nos nouvelles voies ferrées africaines à charge par eux de consentir à la Métropole une ouverture de crédit importante. Nos amis savent, par leur propre histoire, quelle plus-value donne à la richesse nationale la constitution d'un réseau ferré étendu. C'est parce qu'ils ont construit 400 000 kilomètres de chemins de fer sur leur territoire que les États-Unis sont aujourd'hui le pays le plus riche du monde. Tous leurs hommes d'affaires sont bien convaincus que, si la France dotait son empire colonial de l'outillage nécessaire, sa fortune publique et privée serait décuplée. En nous aidant à créer cet outillage, les Américains augmenteraient considérablement à la fois les garanties que leur donnent notre signature et nos facultés libératoires : ils contribueraient en même temps à développer la production mondiale et, par conséquent, à améliorer les conditions de la vie et le montant des revenus individuels sur toute notre planète. Disons tout de suite, pour éviter tout malentendu, que pareilles combinaisons ne seraient accueillies favorablement dans notre pays que si elles ne comportaient ni concessions territoriales ni abandon de droits de souveraineté, et si elles stipulaient à notre profit la faculté de rachat de l'outillage créé, dans un délai déterminé.

Les dispositions que nous envisageons pour la France pourraient également être étudiées pour la plupart des pays

de l'Europe Centrale et des territoires de l'ancien Empire ottoman.

Allons plus loin : la Conférence de Bruxelles aurait intérêt à appeler l'attention de toutes les puissances sur les conséquences de l'insuffisante exploitation d'une partie des terres qui couvrent la surface du globe. Les troubles qui se manifestent partout parmi les populations ouvrières ont pour prétexte la modicité de leurs revenus qui n'est pas, comme essaient de le faire croire les chefs socialistes et les excitateurs, la conséquence d'une mauvaise répartition de la richesse, mais qui provient avant tout de l'insuffisance de la production mondiale et de l'élévation des prix de revient causée par la cherté des matières premières et des transports. La mise en exploitation des pays exotiques jusqu'ici laissés en jachère permettrait d'augmenter non seulement les revenus des habitants de ces pays, mais aurait encore sa répercussion sur les salaires et la cherté de la vie en Europe. En portant de ce côté leur effort, les nations enrichies contribueraient à atténuer le malaise social dont souffrent actuellement toutes les nations civilisées.

Les vœux que nous venons d'exprimer rapidement au sujet des directives générales de la prochaine Conférence peuvent se résumer en cinq articles :

1° Le Conseil de la Société des Nations devrait déclarer nécessaire l'intervention financière des puissances que la guerre n'a pas appauvries, au profit de celles qu'elle a éprouvées et qui souffrent de la dépréciation de leur change, de la pénurie des matières premières et des moyens de transport.

2° Cette intervention ne devrait pas avoir comme objet essentiel de venir en aide aux nations les plus aptes à intensifier immédiatement leur production ; elle doit, par respect pour les principes de justice et d'humanité qui ont présidé à la création même de la Société des Nations, favoriser ceux qui ont injustement souffert. L'aide aux auteurs responsables de la guerre doit leur être donnée en vue de leur permettre d'exécuter les engagements qu'ils ont pris en signant le Traité de Paix et pour réaliser chez eux une production profitable à leurs anciens adversaires aussi bien qu'à eux-mêmes.

3° Les États dont les territoires ont été dévastés et les usines détruites en exécution d'un plan prémédité et concerté des envahisseurs, doivent, en premier lieu, recevoir le concours qui leur permettra d'assurer la prompte réparation des dommages subis, — il importe à cet effet d'élaborer et de faire adopter par les puissances intervenantes une combinaison financière ayant pour objet la « mobilisation » immédiate de la créance des États ravagés sur l'Allemagne.

4° Les États les plus favorisés ont le devoir d'intervenir pour assurer l'amélioration des changes dont la dépréciation leur procure des bénéfices usuraires d'autant moins justifiés que les causes de cette dépréciation présentent un caractère plus exceptionnel. A cet effet, il est désirable qu'ils accordent à leurs débiteurs des termes et délais prolongés et qu'une organisation de crédit international perfectionnée soit rapidement constituée.

Les interventions financières nouvelles devraient avoir principalement pour objet l'approvisionnement des peuples en produits d'alimentation et en matières premières indispensables à l'industrie. Il conviendrait pour qu'elles produisissent les plus utiles résultats d'arrêter un programme précis des besoins de chaque nation et des moyens propres à les satisfaire pendant une période déterminée d'avance. L'intervention étrangère devrait prendre une forme aussi peu vexatoire que possible tout en donnant des garanties solides aux prêteurs.

5° La Conférence, estimant que la crise économique et le malaise social actuels résultent de l'appauvrissement du monde déterminé par l'inaction industrielle de l'Europe, considérant que tout effort fait pour intensifier la production sur quelque point du globe que ce soit permettra de reconstituer et d'augmenter la richesse universelle, recommande à toutes les nations de porter leurs initiatives du côté de la mise en valeur des territoires neufs jusqu'ici laissés en jachère, et de mettre leurs populations primitives, à l'aide des méthodes et du matériel en usage dans les pays civilisés, en mesure de contribuer plus largement au bien-être général.

Si ces vœux étaient adoptés et si les États prospères qui participeront à la Conférence décidaient, dans un bel élan

de solidarité et de générosité, qui serait aussi un acte de haute politique, de donner tout de suite aux nations éprouvées l'aide financière qui leur est indispensable, nous ne croyons pas être mauvais prophète en disant que la résurrection de l'Europe serait rapide et surprendrait les plus optimistes.

La guerre a duré cinq ans parce que l'Entente a montré de regrettables hésitations et a tardé à adopter les solutions vers lesquelles l'inclinait pourtant son bon sens : la coordination des efforts, l'unité de front, des moyens militaires appropriés. Si des erreurs nouvelles, des actes incertains, des isolements imprévoyants, de même nature, se produisent encore aujourd'hui, la détresse économique et financière de l'Europe n'atteindra son terme qu'au prix de nombreux deuils et de longues souffrances. Si, par contre, la conscience plus avertie des peuples, la clairvoyance des hommes d'Etat, l'esprit d'initiative et de décision des financiers et des industriels déterminent l'application rapide des mesures de solidarité qui s'imposent, l'heure n'est pas éloignée où l'on pourra parler sans ironie des bienfaits de la Paix. A rendre cette heure plus prochaine, la Conférence de Bruxelles peut largement contribuer.

E. DU VIVIER DE STREEL

LE BIEN-AIMÉ [1]

XV

LA REINE DE SPARTE

Les cavaliers traversaient les gorges d'Arcadie. A la grande plaine pacifique que borne le Ménale, cher au dieu Pan et aux Nymphes, avait succédé le pays montueux, tout en escarpements et en précipices, où le labour cesse, où vaguent seules les chèvres. Contournant les rochers, la route s'élevait lentement par des rampes successives, vers un ciel farouche de clarté ; pour éviter un pic ou un abîme, elle se jetait brusquement à droite ou à gauche, interrompait, puis reprenait son ascension obstinée, interminable. Quand ils avaient atteint un plan nouveau, un autre palier de la montée, les voyageurs se retournaient ; derrière eux, les régions quittées s'enfonçaient, creusaient dans un chaos splendide et violent des cratères d'ombre. Mais l'éther bleu fuyait toujours au delà de leur effort, et devant eux quelque obstacle jaloux, éboulis, croupe de montagne, éperon rocheux, barrait la vue. Avançaient-ils? Arriveraient-ils enfin au sommet d'où l'œil possède la terre conquise?

Mais, soudain, après un dernier coude de la route, la chaîne

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1920.

aux crêtes nombreuses qui forme le Taygète naquit de l'horizon et le remplit tout entier, grande vague immobile. Le Taygète, c'était Sparte, et c'était le but du long chemin.

Alcibiade apercevait le seuil de son nouveau royaume. Il le salua d'un ardent regard.

Pour quelque temps, en effet, le premier des Athéniens allait devenir Spartiate : l'ingratitude de ses compatriotes lui imposait cette métamorphose, nécessaire à son salut. A Thurion, il s'était embarqué sur un vaisseau marchand qui partait pour le Péloponèse, et il avait traversé la mer d'Ionie pour aborder à Cyllène, sur les bords de l'Élide. De là il avait écrit une lettre à son ancien ami Endios ; il y exposait le traitement injuste qui le chassait de sa patrie et déclarait que, forcé de vivre désormais hors d'Athènes, il ne trouvait que Sparte qui fût digne de le recevoir, lui, sa fortune et son génie. Il demandait donc un asile à ceux qu'il avait si durement combattus et promettait de leur faire dans l'avenir autant de bien qu'il avait pu leur faire de mal.

La réponse d'Endios ne fut point lente à venir : c'était un sauf-conduit pour traverser la Doride et l'annonce que Sparte acceptait le glorieux transfuge dans son armée et dans ses conseils.

Le fils voluptueux de Clinias s'était apprêté à paraître en Spartiate devant les Spartiates : une simple casaque rouge avait remplacé sa robe de Milet et son manteau flottant. Si sa chevelure demeurait longue et onduleuse, parce que les lois de Lycurgue permettaient aux Lacédémoniens cette parure des hommes libres, il avait fait tomber impitoyablement la barbe aux boucles légères et parfumées que ses amoureuses comparaient à l'hélichryse, et qui parait naguère sans les cacher les contours harmonieux de son visage. Ce changement lui seyait d'ailleurs, accentuant le ferme dessin des joues de marbre. Bien entendu il avait dépouillé la parure d'autrefois, quitté ses bracelets et ses bagues. Où était le temps des cigales d'or qui parsemaient sa chevelure? Du reste sa beauté, devenue maintenant héroïque et grave, gagnait à cette simplicité nouvelle.

Parvenus sur le plateau supérieur, les cavaliers continuaient leur marche avec plus de rapidité. Bientôt les montagnes en

s'écartant cessèrent d'arrêter la vue, et, tout entière étalée au pied du Taygète, la plaine de Laconie apparut.

La grandeur du spectacle naissait de cette opposition entre la montagne formidable et le monde pastoral étendu à sa base. La campagne, où les vergers célèbres alternaient avec les moissons et les prairies, se déroulait comme une mer apaisée jusqu'à l'un des horizons ; la masse sombre du Taygète, en face, remplissait l'autre. C'était l'été ; les neiges avaient fondu sur ses cimes crénelées, de sorte qu'il se profilait tout entier comme une immense muraille noire ; des plaques de verdure, sur ses premiers contreforts, semblaient des taches de mousse, et c'étaient de vastes forêts. Il surgissait, gardien sévère dressé aux portes de Laconie pour défendre toute la plaine heureuse que traversaient les eaux blondes de l'Eurotas à demi ensablé et bordé de lauriers-roses. Il faisait planer sur elle, menace et protection à la fois, son ombre gigantesque, et sa présence, en occupant la moitié du ciel, pesait tragiquement au paysage.

Gardée par la montagne, Sparte aux blanches maisons, coupées de jardins verts, ne semblait pas une ville comme les autres, mais une succession de villages encadrés de plantations, auxquels commandait le fort de l'acropole. On la devinait de loin telle qu'elle était : rustique et guerrière.

Elle reçut bientôt le fils de Clinias et son escorte.

La reine Timéa, femme du roi Agis, n'apprit point sans quelque intérêt de curiosité l'arrivée de l'Athénien Alcibiade, cet ennemi de sa patrie qui se présentait maintenant en allié. Certes, il lui était d'avance suspect comme tout homme d'Athènes le devait être à une digne Spartiate ; son patriotisme lui faisait un devoir de penser que rien de bon ne pouvait venir de l'Attique, et cet Athénien-là avait renom d'être à lui seul plus corrompu que tous les autres ensemble. Mais c'était précisément ce qui lui donnait envie de le connaître. Elle n'était point fâchée que l'occasion se présentât d'en juger par elle-même, et, d'avance, elle s'imaginait un Alcibiade efféminé, parlant d'une voix molle, traînant une longue robe d'acteur et secouant dans l'air les parfums de sa chevelure, chaque fois qu'il remuait la tête. Cette fantaisie, inspirée

par les rapports qu'on lui en avait faits, l'égayait beaucoup. Elle se promettait de rire aux dépens de l'étranger, elle qui dans cette cité austère trouvait si rarement un prétexte à rire. Et cependant, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, malgré des dispositions si peu favorables, une sorte d'attraction bizarre vers lui. C'était sans doute l'effet de cette espèce de charme que le vice, entrevu ou supposé, exerce à l'ordinaire sur les femmes qui ont abusé de la vertu.

Tel était le cas de cette reine Timéa, épouse inoccupée du roi Agis, dont elle vivait séparée, non seulement par les nécessités de la guerre qui le retenaient en Attique la plupart du temps, mais aussi à cause d'un événement que l'on avait jugé miraculeux. Le roi se trouvait dans la chambre de sa femme lorsqu'un tremblement de terre se produisit. Ils sont fréquents dans le Péloponèse, mais Agis vit dans celui-là un avertissement que les dieux lui donnaient d'éviter à l'avenir la couche de la reine. Les devins impitoyables l'ayant confirmé dans cette opinion, il accepta et imposa à son épouse un régime qui réduisait leur mariage à une simple apparence. Il s'en accommoda d'autant plus aisément qu'il dut presque aussitôt partir pour l'Attique, qu'il avait mission de ravager, mais Timéa, qui ne faisait point la guerre, tomba vite en mélancolie.

Si, au lieu d'être reine, elle eût été quelque femme du commun, il y aurait eu remède à cela, et elle n'eût point langui dans sa solitude. Tout était à tous, entre les Spartiates : les chevaux, les enfants, les femmes. C'est ainsi qu'un mari trop âgé, empêché de témoigner à sa compagne une affection plus sensible que celle d'un père, agréait volontiers la demande d'un honnête guerrier qui se présentait comme un suppléant ; la femme contractait ainsi une seconde alliance, reconnue par les lois de même que la première et qui la rattachait à une nouvelle famille. Loin que sa considération en souffrît, elle s'en trouvait augmentée, car cet arrangement lui procurait un surcroît de parents et de protecteurs.

Mais pour les personnes de sang royal, il n'en allait point de même. La royauté, à Sparte, appartenait uniquement à la famille des Héraclides, ou plutôt à deux branches de cette famille qui l'exerçaient simultanément, en sorte qu'il y avait

toujours deux rois, et le collègue d'Agis était Pausanias. Il ne pouvait être question d'introduire un étranger dans cette succession de princes héréditaires, dont les magistrats publics, les Éphores, contrôlaient si sévèrement l'authenticité.

Ainsi donc la condition royale privait Timéa de ces adoucissements que l'indulgence du législateur accordait aux autres. Et, vraiment, il n'était pas possible de regarder cette reine sans la plaindre, car nulle autre femme ne semblait avoir plus de droits aux félicités de l'amour.

C'est un fait reconnu de toute la Grèce que les filles de Sparte sont très belles. L'éclat physique qui distingue la race dorienne apparaît dans la splendeur de leurs traits et la noblesse de leur stature, mais aussi le législateur a tout fait pour leur conserver ce privilège. Il prescrit, en effet, qu'elles soient nourries de la même façon que les hommes, qu'elles boivent comme eux du vin, avec modération, et qu'elles participent à tous les exercices qui développent la force harmonieuse du corps. De là viennent aux femmes spartiates ces fraîches couleurs où le fard n'est pour rien, cette allure souple qui indique une vigueur contenue, et ces contours dont la robuste élégance fait envier par les autres Grecques leurs hanches et leurs seins. Ce n'est point que le sage Lycurgue ait été surtout préoccupé par le souci frivole des belles lignes, bon pour les ouvriers de la sculpture, mais il songeait à maintenir l'intégrité d'une race guerrière, et pensait d'avance aux héros qui dorment encore dans les flancs maternels, vases sacrés auxquels la nature a confié le dépôt des mystérieuses énergies.

En Grèce, la plupart des femmes qui n'étaient point des courtisanes vivaient presque uniquement au foyer, où leur tâche était de tisser des vêtements pour toute la famille. Lycurgue estima que des esclaves y pouvaient suffire, et que la tâche maternelle convenait seule à celles qui doivent enfanter des hommes libres. L'éducation qu'il leur avait prescrite tendait toute à les y préparer. C'est pour cela qu'il s'inquiétait de la beauté des corps, par quoi la santé rayonne visiblement. C'est pour cela que les jeunes filles de Sparte, laissant le fuseau et la corbeille aux lainages, luttaient entre elles demi-nues, à la façon des adolescents, et que, la tunique

flottante au-dessus du genou poli, elles couraient dans l'aurore, le long de l'Eurotas et de ses lauriers-roses, comme un essaim de Nymphes vagabondes lâchées à travers le printemps.

Or Timéa, parmi elles, était la plus belle et la plus grande : c'était sa beauté qui l'avait fait choisir par Agis dans une famille noble mais très pauvre. Agis, comme il arrive fréquemment aux fils, témoignait d'un goût opposé à celui de son père : Archidamas avait pris pour épouse une jeune fille si petite que le peuple s'était mis à dire : « Celle-ci ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets », et les Éphores qui jugeaient de tout, même des mariages royaux, l'avaient condamné, pour ce fait, à une forte amende.

Au contraire, l'épouse d'Agis était grande et majestueuse, comme Artémis elle-même, la déesse qui mène ses chasses hardies à travers les bois du Taygète, et se plaît à voir danser, sur les cimes les plus élevées, le chœur de ses Nymphes, aux ébats farouches. Si quelque peintre avait dû représenter sous la forme humaine la terre de Sparte, pastorale et guerrière, il n'aurait pu choisir, pour son allégorie, une autre figure que celle de Timéa, qui n'était que force, splendeur et puissante harmonie, depuis ses beaux talons jusqu'au corymbe de sa chevelure. Aussi l'injustice qui la privait de cet amour pour lequel elle était tellement faite semblait monstrueuse aux autres tout autant qu'à elle-même. Mais les dieux ne pouvaient manquer tôt ou tard de la réparer.

Peut-être est-ce dans cette intention qu'ils avaient conduit Alcibiade à Sparte.

Celui-ci, il est vrai, y arrivait dans des pensées fort différentes et ses premiers soins n'allèrent pas tout d'abord à l'amour. Il avait affaire ailleurs. Il s'agissait pour lui de renouer avec Endios une amitié solide ; ce dernier lui avait pardonné le mauvais tour dont il l'avait joué autrefois dans Athènes, lors de sa mission, mais il ne l'avait point oublié tout à fait. Quand la réconciliation fut parfaite, tous deux se concertèrent sur les mesures qu'il convenait de prendre dans l'intérêt de Sparte, à l'occasion de la guerre. La première qu'Alcibiade conseilla fut l'envoi d'un corps de troupes en Sicile, qui, sous le commandement de Gylippe à la longue chevelure, se joindrait aux Syracusains contre l'armée athé-

nienne. Ensuite, il engagea les Spartiates à faire fortifier la ville de Décélie, position qu'ils occupaient en pleine Attique ; de là, en effet, ils menaçaient Athènes, ils pouvaient la couper de toutes ses ressources et l'empêcher en outre d'exploiter les mines du Laurion, d'où elle tirait sa richesse principale.

Endios, cette année-là, avait été réélu parmi les Éphores. Ces inquisiteurs d'État étaient les vrais maîtres de la cité ; ils commandaient aux rois, ministres des sacrifices et archégètes de l'armée, ils les contrôlaient dans leurs fonctions sacerdotales et guerrières et se constituaient en tribunal pour examiner ou pour punir leurs fautes. Alcibiade disposait donc, par l'amitié d'Endios, d'une grande autorité dans la ville, mais il devait se hâter de mettre à profit son avantage, car Endios sortirait de charge dans quelques mois.

Agis était absent, à cette époque, et s'occupait à saccager l'Attique. Ne pouvant l'amener au roi, l'Éphore présenta donc Alcibiade à la reine, et ce fut ainsi que Timéa connut enfin celui dont la venue avait allumé dans son âme solitaire et mélancolique une si vive curiosité.

Il fut exactement tout le contraire de ce qu'elle attendait, à la réserve de sa beauté, qui surpassait cette attente même. Elle avait pensé voir quelque Ionien efféminé, elle trouvait un Spartiate aux joues rasées, vêtu de lainages grossiers, tout pareil enfin à ceux qui s'assoient en plein air autour des tables chétives où fume le brouet noir, dans les repas publics. Sinon qu'il n'avait pu, malgré tout, dépouiller une sorte de grâce majestueuse qui persistait sous cette récente austérité. Et quelque effort qu'il fît, il n'arrivait peut-être pas à donner à son langage, que la cadence attique avait longuement assoupli, une rudesse suffisamment dorienne. En entendant cette voix mâle et douce qui la saluait, la Spartiate fut troublée. Elle ne se souvenait pas que jamais une parole d'homme lui eût produit semblable impression. Aucune ne lui avait semblé jusqu'alors posséder cette sorte d'autorité caressante. Elle resta un instant sans répondre, et parut sortir d'une espèce de saisissement lorsqu'elle prononça, avec effort, ces mots que l'émotion abrégeait, autant que l'habitude imposée par son éducation laconienne :

— Sois le bienvenu, ô étranger, parmi nous.

Alcibiade, à cause de ceux qui assistaient à cette entrevue, la remercia avec une brièveté presque égale et une simple modestie. Mais il avait déjà décidé que la reine de Sparte serait sa maîtresse, et s'il lui arrivait de manquer parfois à sa parole envers les autres, comme la nécessité quelquefois nous y oblige, il la tenait toujours avec soi-même.

Il était tellement assuré de sa victoire, qu'il se permit une audace capable tout à la fois de le compromettre et de le faire chasser de cette Sparte qui l'avait si bien accueilli.

Au lendemain de leur entrevue, la reine Timéa recevait de l'étranger une lettre fort courte, à la mode laconienne. « La beauté de ton corps me plaît, lui disait Alcibiade, et je ne crois pas moi-même te déplaire. Puisque ton mari te néglige et te fait outrage, ne consens-tu point que je répare ses torts? » Mille dariques accompagnaient le message. Le fils audacieux de Clinias traitait la reine de Sparte comme une courtisane : il lui envoyait de l'argent !

Quelle était la raison d'une telle insolence? Voulait-il éprouver Timéa? Ou bien, comme beaucoup d'hommes que les femmes ont rendus cruels à force de les gâter, se faisait-il un plaisir d'humilier celle-ci par une conduite si méprisante? Peut-être l'ignorait-il lui-même. Dans son humeur bizarre, il lui arrivait de se contredire sans cesse, selon le caprice du moment. Tantôt, dans son désir de plaire, il employait les séductions d'une douceur féminine ; tantôt il s'abandonnait à sa superbe, à sa violence et au mépris naturel qu'il avait de l'humanité.

La reine renvoya l'insolent cadeau. Mais elle ne se vengea point de l'insulteur et toute sa colère fondit dans les larmes. Il y avait, dans cet Alcibiade, un charme puissant qui désarmait la haine. Hipponicos qu'il avait frappé au visage, Hipparète qu'il avait trahie, Endios qu'il avait joué si perfidement, personne ne pouvait lui tenir rigueur de ses offenses, et la pauvre reine outragée ne le pouvait pas plus que les autres.

Pourtant, il l'avait cruellement atteinte dans sa fierté et dans sa pudeur. Timéa, en effet, était fière pour bien des raisons : elle sortait d'une famille noble dont la gêne avait rendu l'orgueil irritable, elle était montagnarde, elle était

Spartiate, et elle était reine. Malgré les vagues désirs qui venaient assaillir parfois sa solitude, elle conservait encore une sorte de pudeur sauvage et charmante. Les filles de Lacédémone avaient beau courir et lutter les membres nus, frottées d'huile ainsi que les athlètes : ces créatures, farouches et brusques comme de belles cavales, gardaient dans la liberté extraordinaire de leurs allures une âme délicate, et, sous le hâle qui dorait leur visage, elles savaient délicieusement rougir. N'est-ce pas d'une Spartiate, Pénélope, fille du roi Icarios, que l'on raconte ce trait? Lorsqu'elle eut épousé le sage Odusseus, son père essaya de la retenir près de lui. Odusseus, voyant que ces prières faisaient impression sur elle, lui dit qu'il la laissait libre de demeurer ou de le suivre. Pénélope ne répondit rien, mais elle se couvrit le visage : alors Icarios comprit qu'elle voulait aller avec son époux ; il lui permit de partir, il érigea une statue à la Pudeur à cet endroit de la route où sa fille s'était voilée.

La noble Timéa ressentit donc vivement l'outrage qui blessait en elle l'âme chaste de sa race. Mais elle garda secrètes son offense et sa peine : elle ne dénonça point le téméraire aux tout-puissants Éphores ; en écrivant à son époux qui guerroyait toujours en Attique, elle ne fit point mention de ce procédé inouï. Et enfin lorsque Alcibiade se présenta devant elle, avec une mine suffisamment honteuse, il fut admis à lui exprimer tout son repentir.

Il revint plusieurs fois dans le palais rustique qu'entouraient de riches vergers accablés de fruits d'or. Il fit compliment à la royale hôtesse sur la beauté de ces arbres ; il comparait avec grâce le jardin de Timéa à celui d'Alcinoüs dans Homère, ou encore aux fabuleuses Hespérides où mûrissent les fruits d'ambre et de miel, qui fondent dans la bouche avec le parfum de l'ambroisie, si bien que pour y avoir goûté, l'homme devient semblable aux dieux, et ne veut plus jamais d'autre nourriture. S'il exagérait, dans ses vêtements et dans le régime de sa vie, la simplicité lacédémonienne, il n'avait point répudié les élégances du langage attique, et Timéa l'entendait avec plaisir, tandis qu'en images abondantes il la louait sur l'éclat de ses jardins : c'est une chose dont les Spartiates sont justement fiers.

Mais elle aurait bien voulu aussi qu'il lui parlât d'un autre sujet, et elle essayait de l'y amener.

Cette Dorienne, belle et bonne, sans plus d'artifices qu'une fleur des montagnes ou de la plaine, avait la curiosité de connaître par le menu la vie que menaient dans Athènes celles de son sexe, de savoir par quels moyens elles augmentaient ou prolongeaient leurs charmes et quelles façons subtiles elles employaient dans l'art de conquérir les hommes. Parfois, au milieu de ses questions, elle était prise tout à coup d'un embarras timide, qui l'arrêtait un instant, et elle rougissait à l'avance de ce qu'elle allait demander. Alcibiade se divertissait de ses naïves audaces et de son trouble, qu'il se faisait un plaisir d'accroître. Tantôt il semblait hésiter et se refuser presque à donner ces détails frivoles à la grave souveraine, tantôt il feignait une ignorance plaisante de ces sujets. Il irritait ainsi son désir de savoir et l'entretenait dans une agitation croissante, en ne lui révélant que peu à peu une corruption qui l'effrayait et l'attirait toujours davantage, à mesure que l'initiation se poursuivait, habilement retardée. Elle regardait, en l'écoutant, celui qui parlait ainsi, et qui, sous la rude simplicité de ses dehors spartiates, dévoilait peu à peu l'Athénien aux délicatesses infinies et aux ruses innombrables. Elle ne savait plus que penser, et elle cédait à un trouble qui confondait toutes ses idées en une seule : c'est qu'elle n'avait vraiment point vécu jusqu'alors. Alors, elle souhaitait de vivre la vraie vie, comme les Athéniennes, ou de mourir, si ce n'était pas possible.

Et tout cela signifiait déjà qu'elle aimait éperdument Alcibiade. Mais elle ne le savait pas encore.

Elle ne l'apprit que dans ses bras, un soir qu'ils étaient seuls au fond du palais agreste, tandis que le soleil déclinant faisait paraître tout noir le grand Taygète sinistre, et que l'eau blonde de l'Eurotas frissonnait doucement à travers la plaine, pâmée entre les lauriers-roses. La plainte d'un chalumeau mourait dans l'espace. Quand elle se fut éteinte tout à fait, la reine de Sparte, qui n'était plus qu'une amoureuse alanguie, entendit la voix d'Alcibiade murmurer tout contre son visage, et parmi ses boucles dénouées :

— O femme, si le divin ouvrier Héphæstos nous surprenait

en cet instant, comme il surprit autrefois son épouse et le belliqueux Arès reposant ensemble !... S'il nous enveloppait, comme il fit pour eux, de ces rets d'acier aux mailles ténues et pourtant invincibles où il les retint prisonniers de leur faute et de leur honte !... N'est-ce pas que nous accepterions avec joie cette bienheureuse captivité? Et si, armé de ces outils si puissants avec lesquels il forge les tonnerres de Zeus, il nous disait : « Voulez-vous, ô mortels, que de vos deux corps amoureux, qui s'enlacent et s'étreignent sans pouvoir se confondre, je ne fasse qu'un seul corps pour l'éternité? » N'est-ce pas que nous lui répondrions : « Fais de nous à ta volonté, Héphæstos, transforme l'amante et l'amant en un seul être, indissoluble et impérissable, afin que, dans l'Hadès comme sur terre, nous ne soyons plus qu'un éternellement. »

Il parlait, elle l'écoutait, enchantée et perdue. Après l'amour. les femmes n'aiment rien tant que les mots qui le célèbrent, et de la bouche aimée ils leur sont divins à entendre. Le plaisir de Timéa se prolongeait et se transfigurait en ravissement. Les révoltes tardives de sa pudeur se dissipaient dans l'extase, avant de naître. Vraiment, elle était fière de s'être donnée à cet Alcibiade, qui ne possédait pas seulement la beauté mais aussi le langage et l'intelligence des immortels. Bercée, flattée, enivrée par sa parole, elle goûtait de plus la joie d'admirer le Bien-Aimé, infiniment.

Alcibiade y mettait de la complaisance : il lui était naturellement agréable de parler d'amour, et il savait de plus qu'il en parlait bien. Les discours amoureux étaient de mode dans les banquets athéniens où prenaient part ensemble les débauchés et les sages : on mêlait l'éloquence à tout dans ce pays du bien-dire. En ce moment, qui sait si cet amant aux lèvres passionnées n'était point aussi, quelque peu, un rhéteur, qui se plaisait à cadencer selon son habitude des phrases arrondies et brillantes?

Mais, s'il y avait là quelque artifice, la belle amoureuse était trop ignorante pour le reconnaître, et il lui suffisait de croire que cette éloquence d'Alcibiade était en lui, comme sa beauté, un attribut divin.

Ils se revirent bien des fois et même sans prudence. Timéa, trop éprise, ne s'en souciait guère ; Alcibiade se fiait à la

chance qui l'avait toujours accompagné et servi dans toutes ses aventures. Pourquoi ne serait-il pas aussi heureux cette fois que dans les rencontres précédentes?

Il ne fit même point mystère de la chose à Timandra. Celle-ci l'avait suivi à Sparte où, n'étant connue de personne, elle ne risquait rien à demeurer près de lui sous l'habit de son sexe et l'apparence d'une esclave. Ceci, du reste, était à peine une fiction : quel esclavage eût été plus complet que le sien, tout volontaire?

En se l'imposant, elle avait accepté une obligation qu'elle remplissait avec exactitude, quelque étonnant qu'il puisse paraître: c'était de ne point s'opposer aux caprices amoureux dont le maître s'avisait. Elle avait mis de côté sa jalousie d'autrefois, assez intelligente pour comprendre qu'elle ne garderait Alcibiade que de cette façon, assez aimante pour le vouloir garder à un tel prix. Elle en était justement récompensée. Il ne pouvait désormais se passer d'elle, et s'il avait l'air de la traîner dans ses bagages, à travers les aventures de sa vie, elle demeurait peut-être plus près de son cœur que ses autres maîtresses, brillantes et passagères. Entre celui qui avait fait sa puissance de la crédulité des hommes et celle qui en avait fait de l'argent, entre l'homme public et la courtisane, il y avait sans doute des rapports dont ils s'apercevaient secrètement et qui les liaient par d'instinctives sympathies.

Timandra apprit sans sourciller qu'elle avait une auguste rivale, et parut le trouver tout naturel. Puisque Alcibiade venait à Sparte, ne fallait-il pas qu'il séduisît la reine? Elle se contenta de lui demander :

— Est-ce que tu l'aimes vraiment, ta Spartiate?

Alcibiade prit le temps de réfléchir et parut s'interroger soi-même avec sincérité :

— Après tout, — répondit-il enfin, — je ne crois pas. Une femme, même si elle est reine, ne saurait plus rien m'offrir de bien surprenant. Et ce n'est pas non plus que je prenne plaisir à outrager cet Agis dont j'ai cessé d'être l'ennemi. Mais, je te l'avoue, il me serait agréable d'avoir un fils roi de Sparte. Il y a longtemps que ces Spartiates nous rebattent les oreilles de leurs fameux Héraclides : un descendant d'Alci-

biade sur le trône dorien, au lieu d'un descendant d'Héraclès, ce serait assez piquant, n'est-ce pas?

Peut-être les dieux l'avaient-ils entendu. Un jour la reine, heureuse et terrifiée, lui annonça qu'elle était enceinte.

Mais des pensées plus graves le détournèrent bientôt de celles-là. Sparte venait d'apprendre le désastre des Athéniens en Sicile : l'armée prisonnière de Syracuse, Lamachos tué, Nicias condamné à mort. Les beaux hoplites qui étaient partis si joyeusement pour conquérir un monde, au milieu de l'allégresse populaire, par un matin éblouissant de thargélion, gisaient maintenant captifs au fond des latomies où la fièvre, les intempéries, la faim, les consumaient peu à peu.

Athènes était suffisamment accablée, les troupes spartiates n'avaient plus rien à faire contre elle en Sicile. En Asie, c'était autre chose : dans deux provinces les villes grecques commençaient à se révolter sourdement contre elle et se préparaient à lui refuser l'impôt, encouragées par ses malheurs et travaillées par les deux satrapes : Tissapherne, en Ionie ; Pharnabaze, dans l'Hellespont.

Alcibiade avait souvent rêvé de vivre sur la rive ionienne et d'y être obéi. Il y avait fait de fréquents séjours, il y avait intrigué jadis pour la cause d'Athènes, il était prêt à y intriguer contre elle. Commander en Asie, et surtout dans cette région privilégie par le climat, par le sol, par toutes les douceurs qui font aimer l'existence, avait toujours été son ambition suprême et le devenait de plus en plus parmi l'austérité spartiate.

Sans doute, le souvenir des femmes qu'il avait connues là-bas s'associait à son désir d'une vie magnifique dans cette Ionie convoitée. Car ses entreprises guerrières et les combinaisons de sa politique ne servaient pas seulement son ambition, elles étaient soumises en même temps à quelque intérêt voluptueux. Ainsi, ne prétendait-on pas qu'à l'époque où le peuple athénien l'écoutait encore, il avait fait assiéger Mélos et vendre ses habitants comme esclaves, pour être sûr de posséder une certaine jeune fille de ce pays? Elle était la seule femme qui eût jamais refusé de lui appartenir de bonne grâce.

Pour décider les Spartiates à l'action en Ionie, il mit en œuvre les ressources de son esprit et tout l'artifice de sa parole, ainsi que l'amitié d'Endios. Il y réussit sans trop de peine. Sparte, farouche gardienne des libertés de la Grèce au temps des guerres médiques, ne demandait pas mieux que de seconder la politique du Grand-Roi quand son intérêt l'y poussait, ou bien son animosité contre Athènes : elle était toujours prête à s'entendre avec les Satrapes. Alcibiade obtint que l'on commençât par cette campagne d'Ionie qui lui tenait à cœur, avant de passer à l'Hellespont.

Il ne se contenta point d'agir à Sparte, il envoya des émissaires dans l'île de Chios, qui était un merveilleux foyer d'insurrection contre Athènes. Il s'y rendit lui-même, pour attiser la révolte, qui devait enflammer l'Ionie entière.

Mais tout cela lui fit quelque peu négliger la reine.

Timéa commençait à s'inquiéter de ses distractions et de sa froideur, lorsqu'elle fut tirée de ce souci mélancolique par l'événement dont l'attente l'exaltait et la désespérait.

Il y avait dix mois que le roi Agis avait franchi pour la dernière fois le seuil de sa chambre, d'où le chassait l'interdiction des dieux : elle mit au monde un fils auquel la coutume de Sparte imposa le nom de son aïeul, Léotychidas, mais que sa mère ne devait jamais appeler qu'Alcibiade.

XVI

LE SATRAPE

Depuis le commencement des troubles en Ionie, Alcibiade avait quitté Sparte ; le jour de son départ, Timéa lui avait dit adieu, puis elle était montée sur la colline de l'Acropole, afin de le suivre plus longtemps du regard. Il avait pris la même route qu'Odusseus lorsqu'il emmena son épouse Pénélope ; il passa, avec son escorte, devant la statue qui rappelait le geste pudique de la fille d'Icarios, lorsqu'elle avait signifié, en se couvrant de son voile, sa volonté de partir avec son mari.

Timéa s'attrista longuement, à ce souvenir. Combien elle

était moins heureuse que la princesse, elle qui devait rester toute sa vie à Sparte, tandis que le Bien-Aimé s'éloignait d'un pas rapide ! Un pressentiment l'avertissait qu'elle ne le reverrait jamais plus. Longtemps après qu'il se fut effacé, avec ceux qui l'accompagnaient, dans l'immensité de la plaine, elle demeura, sur la colline, adossée à un platane sacré, tout chargé de guirlandes et de couronnes votives, qui s'élevait près d'un temple.

Elle gardait les yeux obstinément fixés à terre, et semblait ne rien voir. Car il n'y avait plus rien à voir pour elle dans le monde, depuis qu'Alcibiade avait disparu. Et elle versait des larmes. Les deux femmes qui étaient venues avec elle se taisaient, n'osant l'interrompre dans sa douleur par de vaines consolations. Mais elles admiraient comment l'amour peut faire souffrir une belle reine, aussi bien que la plus misérable des paysannes.

Cependant, Alcibiade se hâtait vers le terme de son voyage.

Alanguie par le regret et par sa maternité récente, la reine douloureuse demeurait au fond de son palais, entourée de ses femmes. Elle voyait en celles-ci, qui avaient été élevées avec elle, des amies de son âge plutôt que des servantes, et elle trouvait du soulagement à leur faire une entière confidence de son amour et de ses douleurs.

Elles l'écoutaient, en apparence, avec compassion, elles la plaignaient et même pleuraient avec elle. Toutes, elles caressaient l'enfant, que sa mère ne se lassait pas d'embrasser, en l'appelant son petit Alcibiade. Mais quelques-unes d'entre elles étaient perfides, et celles-là se promettaient bien de tout raconter au roi Agis, dès son retour, comptant d'en être récompensées. La délation est un procédé habituel à leur sexe, et, à Sparte, elle ne passait point pour méprisable chez les hommes eux-mêmes, lorsqu'un intérêt suffisant la justifiait. Un bon citoyen s'y faisait un devoir de dénoncer aux Éphores toute action répréhensible qu'il avait surprise, et de les aider ainsi dans la surveillance des mœurs publiques.

Dès son arrivée à Milet, Alcibiade était allé rendre visite à Tissapherne. Ces deux hommes, si admirablement disposés

pour s'entendre, furent enchantés l'un de l'autre. Ils se ressemblaient, voluptueux, raffinés, politiques adroits, bons chefs de guerre. Ils avaient la même ambition, démesurée. Alcibiade, comme Socrate le lui disait, eût souhaité l'empire du monde ; Tissapherne songeait secrètement à prendre la place du Grand-Roi. En attendant, il s'était installé dans sa satrapie comme dans un royaume ; il y semblait invincible et inexpugnable. Il avait solidement fortifié Milet, sa capitale, et dépensé, pour des constructions militaires, plus d'argent encore que pour ses châteaux et ses jardins.

Cependant, de jour en jour, se rapprochait le danger : Agis allait revenir. Il fallait prévoir sa vengeance.

Alcibiade était à Milet. Il aimait cette ville délicieuse, où toutes les voluptés flattaient ses sens, où les femmes étaient douces comme des fleurs, où la beauté grecque s'alliait à la magnificence de l'Asie. Quand il sortait, de tous côtés, les palais et les jardins enchantaient sa vue, et de nobles architectures le consolaient de l'Acropole et de ses splendeurs perdues. C'étaient les temples illustres de Déméter et d'Aphrodite, le sanctuaire d'Apollon Didyméen vers lequel affluaient processions et théories. La plaine du Méandre, aux portes de la ville, baignée d'air suave et de lumière sereine, paraissait à l'Athénien plus aimable encore que celle de l'Ilissos, si bien qu'en un tel exil, il ne pouvait vraiment regretter sa patrie. Tout ici se réunissait pour combler ses goûts de mollesse et de faste : les hommes qu'il croisait sur les promenades étaient vêtus de pourpre comme les rois, et les danses des femmes se répandaient sous les arbres en guirlandes de voluptés. Alcibiade en arrivait presque à oublier la guerre, Athènes hostile et Sparte soupçonneuse. Mais ses ennemis ne l'oubliaient pas.

Un jour qu'il rentrait dans sa maison, il y trouva un messager qui l'attendait avec impatience, tout anxieux. Alcibiade le reconnut pour l'avoir vu à Sparte, dans le palais de Timéa : c'était le frère de lait de la reine et le plus dévoué de ses serviteurs. Il lui apportait de sa part une scytale.

Cette missive secrète, écrite sur un papyrus enroulé autour d'un bâton et déroulé ensuite, ne devenait intelligible que si on la disposait de nouveau, avant de la lire, autour d'un

autre bâton. En Grèce et en Asie, les hommes de guerre, les conspirateurs et les amants employaient, à l'ordinaire, ce mode de correspondance secrète.

Alcibiade lut la lettre.

« Mon bien-aimé, disait Timéa, sitôt que tu auras reçu cette dépêche, si les Dieux permettent que tu la reçoives, monte à cheval, pars, réfugie-toi où tu pourras ! Agis est revenu, et il est fou de haine contre toi ; il veut désavouer l'enfant et il parle de te faire mourir. En toi, il déteste encore moins mon amant que son rival dans le pouvoir. Il a entraîné les Éphores et le Sénat ; je t'assure qu'ils veulent ta mort, et que, sans doute, l'ordre est déjà envoyé. Fuis, mon amour ; souviens-toi de Timéa quelquefois, quand tu seras loin d'elle. Si l'on me tue, au fond de l'Hadès, je t'aimerai, mon Bien-Aimé ! »

Alcibiade partit pour Magnésie, où il allait retrouver Tissapherne ; il n'emmenait qu'Arcas et Timandra.

Et maintenant, il vivait dans la mollesse auprès du Satrape. L'affection du despote se dépensait pour lui en prodigalités infinies. La beauté de son nouvel ami et son intelligence paraissaient au Barbare également surhumaines et l'emplissaient d'admiration : pour la manifester, il ne trouvait aucun hommage excessif. Il savait que les luxes préférés d'Alcibiade étaient les chevaux et les femmes, en y ajoutant la parure : il y voulut satisfaire. Le fils de Clinias eut les plus belles écuries, les plus belles esclaves, et les plus belles robes que l'on sût tisser en Carie et en Lydie ; il marcha désormais l'égal du Satrape, dans un éclat vraiment royal. Ou plutôt, il devint en tout son oracle et son maître : Tissapherne, comme il l'avait consulté sur les choses de la guerre, prenait son avis sur l'ordonnance de ses fêtes, le choix de ses maîtresses et celui de sa parure : il en avait fait l'arbitre souverain de ses élégances. Lui-même, il le reconnaissait, n'était qu'un Barbare, heureux de profiter à son école.

Il le promenait à travers ses jardins, que l'on nommait des « paradis ». L'un deux surtout était magnifique et tel que,

dans sa patrie, l'Athénien n'en avait jamais vu ; ceux de Milet eux-mêmes ne pouvaient s'y comparer. Il était grand ; l'artifice du décor le faisait paraître immense. Des chemins de sable fins comme une poudre d'argent encadraient les vastes rectangles de gazon, d'où s'élançait l'aigrette chatoyante d'un jet d'eau, ou la flèche immobile d'un haut cyprès dardé vers un ciel d'émail. D'autres cyprès s'alignaient le long des allées, qui devenaient magiques la nuit, aux rayons que les étoiles y laissaient tomber en fils d'or. Les platanes formaient des quinconces et des avenues ; leurs troncs vénérables étaient souvent chargés de colliers, car ils étaient princes et seigneurs parmi les arbres. Les cascades jaillissaient des tertres gazonnés et couvraient de leurs neiges bondissantes des rochers entassés avec art. On avait préparé pour le loisir des promeneurs, de place en place, les plus agréables séjours. Ici l'on avait creusé ou agrandi des grottes dont l'entrée, parmi des rocs ruineux, paraissait farouche, mais dont l'intérieur resplendissait de tentures, de trophées et de miroirs. Là où le terrain s'élevait, on avait construit des portiques, dressé des pavillons mobiles. Le plus grand plaisir de Tissapherne, selon la coutume des Perses, était de contempler son jardin, sans y entrer, du haut d'un de ces belvédères. Couché sur des étoffes milésiennes, à l'ombre d'une galerie qui le défendait du soleil, il regardait avec volupté les champs de roses dont les jeux de la brise et de la lumière avivaient la splendeur comme celle d'un brasier. Et il songeait alors aux parterres de l'Iran, sa patrie ; il s'étourdissait longuement des couleurs et des parfums. Ou bien des femmes d'Ionie dansaient autour de lui sur les peaux de chèvre d'Asie, douces à leurs pieds nus, et les clochettes d'or qui tintaient à leurs chevilles mêlaient des sons flûtés à la musique énervante des sambuques babyloniennes.

Tissapherne fut glorieux de montrer son jardin à Alcibiade, qui le loua.

— C'est le plus beau de mes paradis, — dit le Satrape. — Puisqu'il te plaît, je l'appellerai désormais l'Alcibiade.

Ainsi donc, Alcibiade, ayant dépouillé l'austérité spartiate, qu'il avait prise naguère comme un déguisement, se revêtait maintenant du faste persique et devenait pour la seconde fois

un homme nouveau. Cette seconde façon lui était sans doute plus agréable que l'autre, mais toutes deux lui seyaient de même, et toutes deux satisfaisaient ce besoin qu'il avait de se diversifier sans cesse et de se multiplier soi-même sous de changeantes apparences. Certes il lui plaisait de duper ainsi les hommes, mais il cédait encore à un instinct plus noble et plus digne de lui. Il se sentait fait pour vivre toutes les vies, de même que pour aimer toutes les femmes et en être aimé. Pouvait-il enfermer une si grande âme, une énergie si forte et de si vastes désirs dans le cadre d'une seule existence? Non, mais plutôt il les devait répandre dans toutes successivement, comme le bronze glorieux, docile aux rêves du statuaire, se répand dans toutes les formes qu'il inventa pour contenir la beauté.

Un autre trait de ce caractère était la maîtrise permanente de soi et le souci constant de la réalité. Alcibiade ne s'endormait point dans cette halte heureuse sous le ciel d'Ionie ; parmi les plaisirs, il préparait ses destins, au lieu de les abandonner à la providence distraite des dieux. Nonchalamment, il insinuait dans l'esprit du Satrape la défiance contre Sparte dont il le détachait peu à peu ; il lui laissait entendre qu'il ne fallait pas trop la fortifier, pour ne la point rendre indépendante du Grand-Roi, et se garder de trop affaiblir Athènes qui servait à l'inquiéter et à la retenir. Il lui persuadait habilement de laisser la Grèce divisée en deux forces à peu près égales, afin de demeurer entre elles comme un arbitre.

Ainsi, tout en se vengeant de l'injustice lacédémonienne, et en ouvrant dans l'avenir la voie d'une réconciliation avec sa patrie, il se ménageait à soi-même, aux côtés du Satrape, un rôle de négociateur, et il reprenait en Grèce le rang qu'il avait deux fois perdu. Il était encore celui à qui la Fortune ne résiste pas et qu'elle sert avec une docilité d'amoureuse.

XVII

LA RUSE

Désormais, Alcibiade ne regardait plus vers Sparte : tant qu'Agis vivrait, elle lui demeurait interdite. D'ailleurs, la patrie, même hostile, l'attirait à soi avec une force invincible, et il ne souhaitait plus que de se remettre en paix avec elle, par une réconciliation pleine de gloire.

Au fond, il n'avait jamais cessé tout à fait d'être Athénien, même au plus fort de sa rancune contre la Ville, et plus d'une fois, tout en la combattant, puisqu'il y était contraint, il avait su détourner d'elle des coups irréparables. Si, dans ce moment, il avait laissé le Satrape marcher à fond contre Athènes, celle-ci pouvait être écrasée sous ce nouvel ennemi. Mais au contraire il employait toute son adresse à le retenir.

— Crois-moi, — lui disait-il, — magnifique Tissapherne ; ne souffre point que les Spartiates deviennent trop forts : ils te paieraient d'ingratitude et ils se serviraient de leur puissance pour faire révolter les villes de l'Asie contre le Grand-Roi. Les Athéniens sont beaucoup plus traitables. Ne permets donc point à leurs adversaires de les abattre tout à fait ; ils t'en auront de la reconnaissance et deviendront pour to des alliés fidèles.

Ainsi parlait Alcibiade à Tissapherne, au seuil du jardin que le Satrape appelait maintenant du nom de son ami. Ils étaient couchés sur des carreaux de pourpre étendus à l'ombre d'un portique ; des vasques d'eau murmuraient autour d'eux, dont la musique les rafraîchissait autant que les jets limpides et glacés qui dispersaient dans l'air un poudroiement d'étincelles. Les Ioniennes qui dansaient tout à l'heure s'étaient retirées sur un signe du maître, comme des gazelles effarouchées. A présent les deux amis étaient seuls. Le jardin ouvrait à leurs pieds ses abîmes riants et sombres ; son haleine montait jusqu'à eux.

Le langage d'Alcibiade n'était point sincère ; il savait bien que les Spartiates n'useraient jamais de leurs forces contre le Grand-Roi, leur allié ancien, et qu'Athènes, au con-

traire, par sa démocratie turbulente, était l'ennemie-née du despote. Mais il avait déjà formé le dessein d'amener Tissapherne à conclure avec la Ville une amitié dont le premier effet serait son rappel, et son retour triomphant dans la patrie qui l'accueillerait en bienfaiteur.

Il apercevait maintenant, dans les mirages de l'avenir, Athènes couronnée de violettes, la patrie qui l'avait chassé et qu'il avait combattue, mais dont il ne pouvait se passer, pas plus qu'elle ne pouvait se passer de lui.

Certes il était sur cette côte d'Asie, entre Milet et Abydos, de délectables retraites. Il pouvait goûter le plaisir dans les jardins profonds du Satrape, entouré de musiques et de femmes, couché sur les gazons, au bord des eaux vives. Mais la Ville perdue avait encore plus de douceur, et rien n'était comparable à la colonnade du Parthénon qui se détache parmi les couchants de l'Acropole comme une syrinx d'or.

Certes, l'ami de Tissapherne pouvait, d'un froncement de sourcils, terrifier des myriades d'Asiatiques, âmes et fronts d'esclaves faits pour la poussière des pavés. Mais comme il était plus glorieux de régner par son génie sur le peuple d'Athènes, le plus libre et le plus fier des peuples, qui voulait bien avoir des idoles mais pas de maîtres, des amours mais pas de servitudes! Peuple-héros et peuple-femme, tel que, pour le conquérir, il fallait autre chose qu'un démagogue : un séducteur.

C'est pourquoi de toute son éloquence et de toute son astuce il travaillait à détacher lentement Tissapherne de la cause de Sparte et se préparait à devenir un négociateur de paix entre le Satrape et les Athéniens.

— Surtout, — disait-il, — garde-toi de prêter aux Spartiates l'appui de cette flotte phénicienne qu'ils ont demandée. Trois cents navires, c'est une force gigantesque. S'ils en pouvaient disposer, ces hommes du Péloponèse ne mettraient plus de bornes à leur ambition et à leur insolence : tu aurais travaillé contre le Grand-Roi et contre toi-même en élevant dans la Grèce une telle puissance de tes propres mains.

Il ajoutait :

— Tu peux m'en croire. Je n'ai point à me louer des Athéniens, qui m'ont proscrit et condamné à mort. Et si je te

conseille de ne pas les abandonner entièrement à leurs ennemis, c'est que je néglige le soin de ma vengeance pour celui de ton intérêt. Car tes libéralités et ta magnificence, noble Tissapherne, ont su m'attacher à toi.

Le Satrape écoutait avec complaisance ces flatteries et ces conseils mêlés habilement. Malgré ses astuces et sa fourberie, il tenait encore du barbare : il savait mal se défendre contre la souplesse athénienne. Et Alcibiade, auprès des courtisanes et des politiques, avait appris l'art de séduire.

Cependant les desseins secrets de l'exilé mûrissaient, prêts déjà pour l'exécution. Il entretenait des intelligences dans le camp athénien : il n'ignorait rien de l'état où se trouvaient les esprits. La flotte d'Athènes était alors rassemblée à Samos. Animés de l'esprit républicain et populaire, les marins ne supportaient qu'avec peine la tyrannie aristocratique des Quatre-Cents qui venait de s'imposer à la Ville par surprise. Ils songeaient à se révolter, et la plupart se ralliaient déjà à la cause du proscrit. Il n'attendaient qu'un signe pour se ranger sous son commandement. Deux de leurs chefs, Thrasylle et Thrasybule, lui en firent tenir l'assurance.

Alors le fils de Clinias comprit que son heure était venue et que les destins l'appelaient. Il allait enfin reprendre dans la Grèce sa place et son rôle.

Il fit répondre qu'il ne tromperait point l'attente de l'armée. Il irait à Samos, il paraîtrait devant les troupes, il leur dirait :

— Vous avez besoin de moi maintenant? Un citoyen n'a pas de rancune contre la patrie. Me voici !

XVIII

LE CHEF

La multitude guerrière couvrait le rivage de Samos ; il en sortait un grand murmure et des bruissements d'armes. Ce n'était plus la troupe ordonnée et immobile que les stratèges passent en revue, et qui se présente comme une force innombrable mais soumise, attendant qu'on la déchaîne. C'était

une foule de citoyens armés qui délibérait, avec autant d'indépendance que sur la place publique, de sa conduite et de ses intérêts. C'était le Peuple, parmi la forêt des lances.

Sous les casques chevelus, les têtes s'agitaient véhémentes, dans la colère ou l'enthousiasme. L'équipage de la Paralienne, la seconde galère de l'État, uniquement composé d'Athéniens libres, avait fait entendre, parmi les milices, le cri de la révolte et du patriotisme. Son chef revenait d'Athènes, où il avait miraculeusement échappé aux poignards des Quatre-Cents ; il disait les excès de ces nouveaux Barbares, le peuple en esclavage, les lois détruites, les hommes assassinés, les femmes violées, fouettées dans les rues, le mur formidable qu'on élevait au Pirée pour fortifier la tyrannie dans son repaire. Les soldats interrompirent son récit par une immense clameur.

Tous, agitant leurs piques comme un buisson d'éclairs ou frappant leurs boucliers de leurs glaives, ils vociféraient à la fois. On n'entendait qu'un cri : « Athènes ! Athènes ! » Ils voulaient marcher sur la Ville, ils réclamaient un chef pour les y conduire et les mener à l'assaut de cette tyrannie que leurs ancêtres avaient cru abattre pour toujours jadis, au fond des âges, et qui ressuscitait monstrueusement.

Puis, d'un seul coup, tous ces rugissements se turent, à l'apparition de trois hommes qui descendaient d'un navire et qui s'avançaient vers les soldats le long de la mer. Ils venaient d'un pas tranquille et causaient entre eux, en souriant. Ils avaient cette démarche assurée, sans hésitation et sans hâte, de ceux qui apportent le destin. C'était Thrasylle et Thrasybule, amenant Alcibiade.

Le camp frémit tout entier, une ondulation immense parcourut jusqu'au dernier rang cette foule guerrière, qui sentait qu'elle retrouvait un chef et un maître, celui qui tenait dans sa main le salut d'Athènes. L'âme populaire éprouve ainsi de grandes émotions obscures comme les frissons d'un élément. Pour Alcibiade, son visage savait dès longtemps demeurer impassible quand il le lui commandait, mais il n'était pas moins ému que cette multitude, et il savait bien qu'en ce moment sonnait pour lui l'heure fatidique. C'était son premier contact avec le Peuple qu'il voulait ressaisir : ceux qu'il voyait devant lui, agités à sa venue par un grand espoir encore

indécis, qui se tournaient vers lui avec des regards d'attente comme vers un demi-dieu, porteur de grâces, étaient sans doute les mêmes qui l'avaient exilé.

Il parla. On entendit de nouveau cette voix si sûrement persuasive, que les ennemis de l'Alcméonide n'avaient rien pu contre lui tant qu'elle avait résonné dans les assemblées. Il déplora son bannissement, funeste au Peuple encore plus qu'à lui-même, et quand il accusa l'injustice athénienne, de sourds grondements lui donnèrent raison, chacun oubliant qu'il y avait participé. Ensuite, il s'étendit sur les affaires politiques et vanta son crédit auprès du Satrape, qu'il se faisait fort de rendre entièrement favorable à la cause d'Athènes.

Ces assurances flattaient l'imagination crédule de ses auditeurs ; il s'en aperçut. Il quitta le ton d'un orateur et d'un chef pour leur parler comme un camarade, avec un entier abandon. Cette familiarité, à laquelle il daignait parfois condescendre, était un de ses moyens de séduction les plus assurés, et il le savait.

Il se permit des plaisanteries :

— Le Satrape, — dit-il, — vous aime tellement que, s'il peut être sûr de vous, il se ruinera plutôt que de ne pas vous fournir tous les subsides dont vous aurez besoin ; il ira, s'il le faut, jusqu'à vendre son lit ! Il me le disait l'autre jour encore.

Les soldats riaient, mieux convaincus que par des promesses et des déclarations solennelles. Ensuite, il reprenait un ton sérieux pour affirmer que Tissapherne était tout prêt à amener aux Athéniens le secours de cette fameuse flotte phénicienne, forte de trois cents navires, et dont l'intervention, sans nul doute possible, terminerait aussitôt la guerre à leur avantage.

— Seulement, — ajouta-t-il, — vous comprenez qu'avant de s'engager à tel point et d'engager aussi le Grand-Roi, il lui faut une garantie qui l'assure de votre loyauté. Cette garantie c'est mon rappel et la déposition des Quatre-Cents qui usurpent le pouvoir dans Athènes. Jamais il ne consentira de traiter avec eux.

Il n'avait pas achevé que tout le camp s'écriait :

— A Athènes ! à Athènes !

Il arrêta ces clameurs.

— Pas encore, mes amis, — dit-il, — pas encore ! Notre départ laisserait l'Ionie et la mer au pouvoir de nos ennemis ; leur flotte menace les îles et la côte. Vainquons d'abord les Spartiates. Ensuite, forts de cette victoire, nous irons à Athènes. Et nous y renverserons la tyrannie, si le Peuple, d'ici là, ne l'a pas lui-même jetée bas.

Tel était cet homme au multiple génie, qui se montrait au même instant dupeur d'oreilles, plein de jactance et de mensonges, politique aux vues larges, grand citoyen, et toujours, quoi qu'il fît pour ou contre l'État et la justice, un vrai chef et un vrai maître. Socrate avait eu jadis raison de dire :

« Il y a dans ce jeune homme quelque chose de divin. »

A Samos, Alcibiade apprit qu'Athènes le rappelait.

Le peuple ne le graciait pas encore : respectueux des formes judiciaires jusqu'à la superstition, il exigeait que le premier jugement prononcé contre lui fût cassé par un nouveau, avant de déclarer son innocence. Mais le banni était invité à revenir et à présenter sa défense devant l'Assemblée, qui lui réservait un acquittement triomphal.

Quel autre n'eût été séduit par cette offre de revoir aussitôt sa patrie, toute prête à le fêter? Alcibiade, qui ne désirait rien tant au monde, eut assez de grandeur d'âme pour se refuser cette joie, qu'il pouvait dès à présent cueillir.

— Je ne reviendrai pas les mains vides, — dit-il.

En effet, il voulait que son premier geste, en reparaissant devant le peuple, fût de les ouvrir, ces mains glorieuses, toutes pleines de victoires.

Il ne devait pas tarder longtemps à saisir la première.

La flotte lacédémonienne tenait les eaux de l'Hellespont, où Pharnabaze, satrape de cette province, l'avait appelée contre les Athéniens : Mindaros la commandait.

Les deux chefs athéniens, Thrasylle et Thrasybule, allèrent le provoquer dans la rade d'Abydos et tombèrent sur lui en surprise, par un de ces coups d'audace familiers à la tactique de leur race, toujours impétueuse. Une mêlée farouche s'engagea.

Les trompettes de bronze ébranlèrent la rade de leurs cla-

meurs ; les navires se cherchèrent. L'important était de ne pas se laisser aborder, chacun tâchait de s'effacer ou de ne présenter que sa proue à l'ennemi. Les archers avaient grimpé dans les hunes et, de là-haut, ils faisaient rage à coups de flèches, de pierres et de pesantes olives de plomb : les traits jonchaient la mer. Dès qu'un navire était assez près, des soldats, armés de faux à deux tranchants, coupaient les agrès ; d'autres, avec de longs trépans, perçaient la coque. Ou bien c'étaient des dauphins de plomb que l'on hissait à l'aide de poulies jusqu'au haut du grand mât et qu'on lançait de là sur les galères. Quand les grappins de fer avaient mordu les flancs de l'ennemi, on jetait d'un bord à l'autre des paquets de rames, ponts improvisés ; les hoplites y passaient, le poing crispé sur leurs glaives courts.

La bataille durait depuis longtemps ; les généraux athéniens sentaient leurs troupes faiblir. On vit alors à l'horizon, entre le ciel et la mer, quelque chose d'indécis, comme des ailes ou des voiles. On regarda mieux : c'étaient bien des voiles ; de nouveaux navirés arrivaient.

Un renfort, sans doute, mais pour qui? Chacun des deux partis se l'attribua et crut que ces voiles, de plus en plus distinctes, lui apportaient la Victoire dans leurs courbures enflammées par le couchant. La bataille s'interrompit une minute, haletante, et se dressa immobile sur la mer.

Les vingt-deux trirèmes approchaient ; la première hissa le pavillon de pourpre. C'était le pavillon d'Alcibiade ! C'était pour Athènes que la victoire venait sur les flots, les ailes déployées. Elle fondit au milieu de la mêlée et la dispersa, du vent de ces ailes formidables. Mindaros ordonna la retraite : Alcibiade le poursuivit jusqu'au rivage; l'armée du Satrape, qui occupait la côte, s'avança dans l'eau à la rencontre des Athéniens ; le cheval de Pharnabaze était mouillé jusqu'au poitrail. Mais cet effort des Perses n'aboutit qu'à rendre plus sanglant le triomphe d'Alcibiade.

L'ennemi se retira, et comme la nuit tombait, au haut du promontoire le fils de Clinias consacra aux dieux le trophée du premier triomphe qu'il remportait, depuis son exil, en combattant pour la patrie.

Quelques jours après, il était informé que son ami Tissa-

pherne venait d'aborder dans l'Hellespont. Celui-ci, trouvant que les Athéniens devenaient décidément trop forts et qu'ils avaient montré bien de l'audace en battant son collègue Pharnabaze, arrivait dans l'intention secrète de refaire une alliance avec les Spartiates. Alcibiade n'en pouvait rien savoir.

Il vint donc le trouver dans un appareil magnifique, mais presque sans escorte, avec son lieutenant Mantithée, pour lui faire part de sa victoire. Il l'aborda d'un air joyeux et triomphant, des présents aux mains.

— Noble Tissapherne, — lui dit-il, — ce commencement est de bon augure. A quelle gloire ne parviendrons-nous pas ensemble, si nous continuons d'associer nos heureuses fortunes? L'avenir te fera sans doute Roi des rois, à la place de Darios, et moi maître de la Grèce... En attendant, daigne accepter ces prémices de la guerre.

Mais le Satrape gardait un visage sévère et fermé. Il ne répondit qu'un instant après aux compliments et aux caresses de son hôte.

— Alcibiade, — dit-il, — je n'ai pas le dessein de trahir mon maître. Bien plus, j'estime que ton ambition et ta ruse te rendent dangereux pour moi aussi bien que pour lui. C'est pourquoi je te fais prisonnier.

Alcibiade reçut le coup sans changer de visage. Déjà, le Satrape ordonnait à ses gardes de s'emparer de lui.

Pour plus de sûreté, il l'envoya sous escorte dans la ville de Sardes, en pleine Lydie. L'armée athénienne, au lendemain de sa victoire, se trouva privée du chef qui seul lui avait rappris à vaincre.

Des semaines passèrent.

Découragés, les deux stratèges, Thrasylle et Thrasybule, demeuraient inactifs. La disparition d'Alcibiade les accablait et leur ôtait la force de l'initiative. Ils sentaient la confiance des troupes leur échapper, et se disaient que dans une occasion décisive elle leur eût manqué tout à fait. Aussi n'osaient-ils rien entreprendre. L'armée éprouvait, à l'égard du fils de Clinias, cette espèce de superstition qu'il savait inspirer à tous et en toutes circonstances. Elle se persuadait que sans lui rien ne pouvait réussir. C'était ainsi : la foule s'en remet-

tait à lui de ses destinées, sans plus raisonner qu'une femme éprise, qui livre toute sa vie à son amant.

Il avait disparu ; le soleil venait de s'éteindre.

C'était folie d'espérer qu'il revînt jamais. On ne pouvait pas s'échapper de Sardes, ville forte et munie d'une nombreuse garnison. Après avoir réussi par miracle dans cette aventure insensée, il lui aurait fallu encore traverser la Lydie et l'Ionie tout entière, franchir les défilés du Tmolos qui sont pleins de brigands, les déserts où rôdent les tigres. Les villes et les bourgades ne seraient pas plus sûres ; la tête du fugitif aurait été mise à prix le jour même de l'évasion, chaque passant deviendrait pour lui un assassin. Non, il n'y avait plus d'espoir : le fils de Clinias était perdu pour Athènes, et la Ville retombait sous le joug de son destin.

Or, deux mois n'étaient pas encore écoulés lorsque Alcibiade reparut à Clazomène.

XIX

LES VICTOIRES

Autour de celui qu'un prodige inconnu venait de leur rendre, ses amis se pressaient, l'interrogeant à la fois. Touchant ses vêtements, sa main, pour s'assurer que c'était bien lui qui revenait et non son fantôme, ils s'écriaient de surprise et de joie, ravis, confondus, incrédules encore au miracle qu'ils voyaient et qu'ils palpaient. Pour lui, il se bornait à sourire et paraissait le seul qui ne fût point ému.

— La chose est, — dit-il, — fort simple. Tissapherne ne m'avait fait arrêter que par peur des Spartiates, il m'a relâché aussitôt qu'il les a crus apaisés et il m'a fourni une escorte pour me reconduire.

Or, cela était faux : Alcibiade avait dû s'évader à ses propres risques. La déesse Aphrodite, pour le récompenser sans doute de lui avoir consacré une si grande part de sa vie, avait préparé et favorisé sa fuite. Cette beauté si fameuse du fils de Clinias, dont Athènes s'était éprise, ne manqua point de faire la même impression sur la femme du geôlier qui était

chargée d'apporter au captif ses repas. Elle considérait Alcibiade longuement et avec de tels soupirs qu'il n'y avait pas moyen de douter de sa passion. Avec quelques baisers il obtint sa liberté de cette sensible Lydienne. Elle lui ouvrit la porte de la prison pendant une absence de son mari, après avoir enivré ou soudoyé les gardes, procura les chevaux nécessaires pour le voyage et un homme de confiance qui devait servir de guide jusqu'à la première ville sûre. Elle surveilla le départ, qui eut lieu par une nuit sans lune. Quand il se fut évanoui dans l'ombre elle demeura, rêvant à la douceur des lèvres de cet Alcibiade qu'elle venait de sauver peut-être au prix de sa propre vie, et priant les dieux pour lui.

A Clazomène, il ne fit que se montrer ; il s'embarqua aussitôt pour chercher à Cyzique une nouvelle victoire contre la flotte spartiate qui tenait ces parages.

Les vaisseaux athéniens demeuraient ancrés dans une baie voisine. Alcibiade harangua les troupes ; il leur promit de l'argent, un ample butin et la fin prochaine de la guerre.

— Mais, — ajouta-t-il, — tout dépend du combat que nous allons livrer ; pour vaincre, j'exige de vous une obéissance rigoureuse. Quiconque, avant la bataille, aura quitté son navire pour descendre à terre sera puni de mort.

Personne ne murmura contre ses ordres : un tel chef ne pouvait rien ordonner que de nécessaire. Alcibiade voulait ainsi éviter de donner à l'ennemi le moindre indice sur ses forces ; les Spartiates avaient coutume de n'attaquer qu'en nombre, il fallait les faire croire à son infériorité. C'est pour cela qu'il cachait ses troupes.

La nuit vint, aussi obscure que celle qui avait favorisé son évasion ; la pluie achevait de brouiller les contours des choses, prises dans son grillage humide. Pour le succès de sa ruse, le Stratège n'aurait pu souhaiter mieux que ces ténèbres d'orage. Il partit avec quelques trirèmes et plongea dans le chaos d'ombre où se confondaient la mer et le ciel. De sa galère le navarque ennemi vit arriver vers lui ces quelques vaisseaux légers et méprisa l'effort dérisoire de l'adversaire.

« Voilà bien, se dit-il, en haussant les épaules, la folie de ces Athéniens. C'est avec cela qu'ils croient nous vaincre ! »

Et il fonça sur les trirèmes ; elles s'enfuirent sur la mer

démontée, comme des oiseaux pris de peur se sauvent devant la tempête. Mindaros pressait ses rameurs ; il avait hâte d'anéantir la misérable flottille. Les trirèmes étaient donc perdues?

Dès qu'elles furent sorties du détroit qui sépare l'île de Cyzique et celle d'Alosse, elles virèrent de bord, tout à coup. Celle du Stratège hissa le redoutable pavillon de pourpre; à ce signal, deux escadres, l'une à droite, l'autre à gauche, débouchèrent en même temps. C'étaient Thrasylle et Thrasybule, avec toutes leurs forces, qui venaient encercler la flotte lacédémonienne et lui couper la retraite, après son avance imprudente. Ce fut à elle de fuir.

Maintenant Alcibiade, avec ses légers navires, poursuivait Mindaros ; l'éperon des trirèmes athéniennes talonnait les trirèmes spartiates, qui ne purent que se jeter à la côte, où elles retrouvèrent l'armée du Satrape pour les défendre. La bataille continua sur le rivage : les soldats d'Alcibiade étaient emportés par la folie de leur victoire, elle faillit leur être mortelle ; ils ne voyaient plus ni leur petit nombre ni l'ennemi qui les entourait. La mort, qui avait lâché à regret Alcibiade le jour de Potidée, et qui était revenue deux fois contre lui, d'abord avec un peuple, ensuite avec un roi, allait-elle enfin, aujourd'hui, saisir sa belle proie?

Non ! Car les dieux avaient besoin de lui encore. A ce moment, les hoplites de Charès chargèrent avec cette fureur sublime qu'on ne vit jamais qu'aux guerriers athéniens. Vraiment, on eût dit un bataillon d'immortels, et non des hommes, tant ils étaient magnifiques et féroces ! Pallas, la Vierge au casque horrible, à l'égide noire, leur insufflait à tous son âme sanguinaire et elle les menait au carnage : ils la voyaient dans la nuée agiter sa lance qui renverse les cohortes.

Par elle, ce jour-là, les Athéniens eurent deux fois la victoire, sur terre comme sur mer. En face des flots, ils plantèrent deux trophées. Un butin immense était tombé aux mains des vainqueurs ; le navarque Mindaros avait péri ; son lieutenant envoya à Sparte ce message : « Hommes tués. Vaisseaux perdus. Que faire? »

Dans Athènes et dans toute l'Attique, l'encens des prières et la fumée des sacrifices s'élevèrent jusqu'aux dieux : il n'y

avait pas d'offrandes ni d'hécatombes dignes de la reconnaissance publique. Le peuple, répandu sur les places, délirait de joie et réclamait à grands cris Alcibiade.

Mais cette fois encore, il ne vint pas.

Il ne jugeait pas son œuvre terminée ; elle ne le serait que le jour où il aurait rendu aux Athéniens cet empire de la mer qu'ils avaient perdu : la Propontide et le Bosphore l'appelaient à présent. Il repartit. La terreur de son nom le précédait et lui soumit toutes les villes ; elles lui ouvraient leurs portes, se laissaient rançonner.

Il rencontra pourtant la résistance des Chalcidéens. Il se lança sur eux avec toute sa cavalerie, menant lui-même la charge : la maturité lui avait laissé la fougue d'un éphèbe à sa première bataille, et dans le tourbillon équestre qui se ruait derrière lui, il n'y avait pas un seul cavalier qui se précipitât dans la mort avec plus de furie.

Un peu plus tard, c'était Sélymbrie qui tombait. Des conjurés devaient livrer la ville et donner le signal de l'attaque en élevant une torche, à minuit, au-dessus des portes. Le signal fut fait trop tôt ; l'armée athénienne n'était pas prête. Alcibiade ne renonça point à tenter le sort. Il prit avec soi trente hommes déterminés et se jeta dans la ville. Ces trente, courant et hurlant, firent autant de bruit qu'une troupe nombreuse. Les habitants crurent que c'était l'armée tout entière qui entrait et leur surprise donna à celle-ci le temps d'arriver.

Enfin, ce fut le tour de Byzance. Les opérations traînaient; Alcibiade fit semblant de se décourager et de lever le siège; il retira ses vaisseaux. A minuit, les trirèmes revinrent, avançant silencieusement sur la mer comme des navires fantômes : la valeur d'Alcibiade triomphait dans l'éclat du jour, mais sa ruse recherchait la complicité de la nuit et c'est ainsi que la guerre montrait tour à tour les deux faces de cette double nature.

Comment connaître et juger un pareil homme? Enfant, il luttait avec un de ses camarades qui avait réussi à le terrasser ; ne pouvant lui faire lâcher prise, il l'attaqua à coups de dents. « Tu mords comme une femme, Alcibiade, dit l'autre avec dédain. — Non, répondit-il, mais comme un lion. »

Ils avaient raison tous les deux ; il savait être perfide comme la femme et formidable comme le lion.

Maintenant, l'œuvre était faite : Alcibiade avait rendu à Athènes sa souveraineté sur les mers. Il pouvait rentrer dans sa patrie. Si ses amoureuses lui conservaient malgré tout ce surnom frivole : le Bien-Aimé, sous lequel elles l'adoraient, il était désormais pour tout le peuple le Victorieux.

Oui, pour Athènes, sa figure changeait. Au lieu des innombrables amantes prises et laissées selon son caprice, les Victoires, en essaim, lui faisaient à présent cortège. Arrêtées sur leurs ailes immobiles, car il semblait avoir fixé ces déesses inconstantes, elles planaient amoureusement autour de son front, et elles lui tendaient leurs palmes dans la lumière.

Athènes se tournait vers son héros et l'appelait comme une femme éprise. Elle entonnait le refrain qui glorifie à la fois la beauté du Victorieux et sa prouesse :

« *Tenella Kallinikon !* »

XX

LE TRIOMPHE

Alcibiade rentrait dans sa patrie. Il ramenait vers le Pirée sa flotte victorieuse, que suivaient les vaisseaux captifs. La trirème qui le portait s'avançait la première sous une voilure de pourpre. Chrysogonos, vainqueur aux Jeux Olympiques dans le concours de la flûte, dirigeait les rameurs aux sons de cet instrument, et debout dans la robe tragique, l'acteur Callipide, faisant office de céleuste, excitait les rameurs du chant et de la parole.

Le goût naturel d'Alcibiade pour l'apparat et la magnificence, peut-être aussi l'habitude du faste asiatique prise à la cour de Tissapherne, l'avaient porté à vouloir dans un triomphe guerrier cette pompe théâtrale. Elle lui seyait d'ailleurs ; sa beauté, ses actions, sa gloire ne l'égalaient-elles pas aux héros de la tragédie? Mais il pensa tout à coup qu'elle pouvait offenser l'âme si démocratique de ses concitoyens : ils étaient jaloux et il ne faisait pas bon d'offusquer par de

tels raffinements la médiocrité ombrageuse du populaire. Sur l'ordre du Stratège, le chant et la flûte se turent soudain, avant d'arriver au Pirée.

On était au vingt-septième jour de thargélion, le mois brillant, le mois doré du jeune printemps : celui qui avait vu partir la flotte de Sicile, vouée, hélas ! à de telles catastrophes, et qui voyait maintenant revenir la flotte de Syracuse avec les victoires de l'Ionie et de l'Hellespont debout, tout éployées, sur ses proues.

Elle franchit le goulet, elle entra dans un fourmillement immense. Citoyens, étrangers, métèques, toute Athènes, presque toute l'Attique, était là. Tandis que la foule s'écrasait sur les môles, poussant par intervalles de longues clameurs, les plus agiles avaient sauté dans les vaisseaux et dans les barques qui étaient à l'ancre, ils avaient grimpé jusqu'aux hunes, ou bien ils chevauchaient les vergues, et de là-haut, ils jetaient aussi leurs cris de bienvenue qui semblaient tomber du ciel.

Pourtant, cette semaine était d'habitude la plus morne de l'année. On lavait alors les statues des dieux sur les places publiques et dans les sanctuaires ; il fallait les dépouiller de tous leurs ornements, et pour que la foule ne les vît pas dans cette nudité misérable, on les voilait. Aussi disait-on qu'à ce moment Pallas Athéné détournait les yeux de sa Ville ; on tendait des cordes autour des temples pour empêcher le peuple d'y entrer. C'étaient là des jours funestes, où les Puissances favorables demeuraient comme en sommeil ; les Athéniens évitaient d'entreprendre la moindre affaire et la plupart restaient tristement chez eux.

Mais Alcibiade revenait ; il n'y avait plus de superstition ni de prestiges, Athènes en fête accourait au-devant de lui.

Elle s'étalait frémissante depuis la jetée de l'Éétionéa jusqu'au promontoire. Les riches les plus dégoûtés se mêlaient sans vergogne à la canaille du port ; les enthousiastes sautaient dans des barques pour courir à la rencontre du Bien-Aimé, ne pouvant pas supporter d'attendre un seul instant de plus.

La Ville entière s'écria de joie. Enfin, c'était Lui !

On l'aperçut debout sur le tillac entre Théramène et Thrasybule. Le reflet des voiles de pourpre pâlissait magnifiquement

l'auguste visage, ce visage qui était celui du Destin et de l'Amour, que toutes les femmes avaient adoré, que les hommes eux-mêmes ne pouvaient voir sans une émotion sacrée. On y croyait lire, visiblement, le salut d'Athènes et tout l'avenir.

Des milliers de regards se rassasiaient de lui avec avidité. Il n'y avait rien dans son triomphe d'aussi merveilleux que lui-même. Et pourtant, quel triomphe c'était !

Deux cents trirèmes s'avançaient, fleuries de la poupe à la proue, toutes verdoyantes de branches d'olivier, ornées de bandelettes comme le front des convives dans une fête : n'étaient-elles pas parées pour le banquet de la gloire? Sur le pont s'amoncelaient les trophées : cuirasses et boucliers formaient la lourde base des pyramides de métal ; elles s'achevaient en un buisson de lances, de glaives et de dards qui jetaient avec brusquerie leurs étincellements, comme si l'on eût agité un miroir à mille facettes en plein soleil. Les casques entassés étaient des lingots d'or.

Les vaincus enchaînés venaient à la suite, sur leurs galères captives, par milliers. Il y avait des Spartiates en tunique rouge avec de longs cheveux, des regards farouches ; des Péloponésiens bigarrés, aux chlamydes brunes, blanches ou bleues, et des Thraces qui avaient l'air de bêtes sauvages sous leurs peaux de chèvres. Mais les Perses demeuraient somptueux, et l'on aurait dit d'autant de Xerxès avec leurs colliers, leurs mitres, leurs bracelets et leurs ceintures bariolées. Tout l'Orient captif défilait. A cette vue, Athènes se sentait encore une fois la reine du monde. Elle devait à Alcibiade d'éprouver à nouveau l'ivresse de Salamine et de Marathon, et son orgueil flatté se consolait de ce rêve perdu : l'empire de Sicile.

Elle avait hâte d'étreindre celui qui venait de la rétablir dans sa gloire et de la rendre à elle-même. Mais Alcibiade, bien que le navire fût arrêté, ne se pressait pas de descendre. On eût dit qu'il hésitait.

Au moment de débarquer, il sentait une appréhension soudaine. Ce peuple qu'il avait devant lui était le même qui avait failli tuer Périclès et Aspasie, qui l'avait condamné à mort par une sentence encore lisible sur la pierre de ses monuments. Il se rappelait ces mots de l'Olympien sur le monstre aux mille têtes, sur le Démos insaisissable : « En le contenant, je

le sentais toujours frémir. Pas un instant, je ne fus tranquille après la victoire. »

Après Cyzique, Byzance et Abydos, le vainqueur pouvait craindre encore.

Le murmure du peuple impatient montait de plus en plus, dominant celui de la mer ; cette majesté plébéienne souffrait difficilement qu'on la fît attendre. Des grondements d'irritation commençaient à se mêler aux clameurs d'un amour furieux.

Tandis que le stratège Théramène, mécontent de voir le fils de Clinias accaparer tous les hommages, gardait un silence farouche, Thrasylle toucha le bras du triomphateur.

— Descends, Alcibiade, — lui dit-il. — Tu entends : le peuple te réclame ; tu ne saurais tarder davantage.

Alcibiade n'hésita plus : il voyait venir à lui parmi la foule son ami Euryptolème, conduisant les délégués de toutes les hétairies qui avaient voté son rappel : avec eux venaient ses parents, ses fidèles, ses parasites familiers, les adorateurs de son génie, de sa beauté, de sa fortune. Le Victorieux leur ouvrit à tous les bras.

Les applaudissements et les acclamations firent trembler le rivage. On lui jetait des fleurs, ce qui ne s'était jamais fait pour aucun des sauveurs de la patrie. On lui offrait des couronnes d'or, parce qu'il était un roi, des couronnes d'airain parce qu'il était un héros. Les vieillards le montraient aux enfants, fiers d'avoir vu naître le prodige de cette destinée. Des citoyens tâchaient d'arriver jusqu'à lui pour baiser avec superstition les franges de sa cuirasse, de nobles femmes inclinaient sur sa main leur visage en pleurs. L'amour d'un peuple l'étouffait en le serrant comme une proie.

Il méprisa, en ce moment, toute autre volupté qu'il avait pu connaître. Maintenant seulement il était le Bien-Aimé. Il recevait le baiser de la Patrie ! Jamais les plus belles lèvres ne lui en avaient donné de tel. Sa pensée remonta vers les dieux, en qui, subitement, il venait de croire. Il les remercia. Et si cet instant était le dernier de son existence, si le poignard d'un ennemi devait jaillir tout à coup de cette foule pour le tuer dans son triomphe, il accepta joyeusement de mourir ainsi.

Elle était arrivée pour lui l'heure de pourpre et d'or où flambe toute la vie. Son cœur déborda, si vaste pourtant, et qui avait contenu tant d'ambition et de désir, tant de force et tant d'orgueil ! Il arriva une chose miraculeuse : Alcibiade pleura. Jamais le peuple n'avait vu ses larmes.

Cependant, retardée par la faiblesse de son âge, mais soutenue et poussée par le plus saint des amours, sa mère Dinomaché, à travers la foule, était parvenue jusqu'à lui. Ses deux mains se posaient sur les épaules d'un enfant à demi caché dans ses longs voiles, le fils d'Hipparète. Elle le lâcha et ses bras s'ouvrirent, tandis que le Victorieux magnifique l'attirait à soi toute tremblante. Alcibiade étreignait sa mère. L'orgueil d'avoir enfanté le plus beau des Grecs, le plus aimé et le plus triomphant, paya celle-ci des souffrances d'une longue vie.

Le regard de Dinomaché ne le quittait plus ; pouvait-elle, en un instant, apaiser une soif de dix années? Enfin, il la repoussa doucement, car le peuple s'impatientait de nouveau.

— O mon fils, — dit-elle, — reviens-tu enfin auprès de moi ramené par une paisible destinée? J'ai tant vieilli que je n'ai plus de force pour l'inquiétude et la souffrance.

Alcibiade sourit sans répondre. Il n'y aurait jamais de paix pour lui ni pour celles qui l'aimaient, depuis l'errante Timandra qui s'était vouée à le suivre, jusqu'à la patiente Dinomaché qui l'avait attendu dans la vieillesse et la solitude.

Mais déjà le cortège s'était mis en marche vers Athènes, en suivant les Longs-Murs. La mer étincelait à sa droite ; elle tressaillait doucement. Elle semblait partager la joie de cette Ville pour qui elle était de tout temps une alliée et une amie. Ne lui avait-elle pas donné ses premières victoires? La puissance athénienne naquit sur les flots le jour où fut lancée la première trirème. Et c'est du golfe de Salamine que se leva la liberté grecque, éblouissante. Aussi la mer chantait avec la même allégresse que le peuple, pour le retour du Bien-Aimé.

A quelque temps de là revinrent les plus augustes et les plus mystérieuses de toutes les grandes fêtes : les Éleusinies, qui avaient donné matière à la formidable accusation portée jadis contre Alcibiade.

Elles duraient neuf jours.

Le premier, la foule des Mystes se réunissait à Éleusis ; le second, ils se plongeaient dans les eaux purifiantes de la mer ; le troisième, on sacrifiait aux deux Déesses ; le quatrième, les prêtres portaient en procession la corbeille de Déméter ; le cinquième, les initiés couraient en agitant des torches autour du sanctuaire.

Le sixième jour était celui qui offrait le spectacle le plus curieux et le plus magnifique. Sur la Voie Sacrée, qui part du Céramique, un peuple de pèlerins accompagnait, dans son voyage d'Athènes à Éleusis, la statue d'Iacchos, le Bacchos populaire qui se plaît au tumulte des buveurs et à leurs cris injurieux. Son culte, qui se ressentait de l'étrangeté d'un temps très ancien, comportait à la fois des hymnes, des quolibets et des farces bruyantes.

Les Grands Mystères, effrayants et consolateurs, pleins d'épouvantements et de promesses ; les Jeux Gymniques, où prenaient part les athlètes de toute la Grèce ; les Petits Mystères et les Libations en l'honneur des Déesses remplissaient la fin de la Neuvaine sacrée. Mais, pour la foule de non-initiés, pour tous ceux qui n'avaient point de part aux faveurs mystiques dispensées par l'Hiérophante dans la nuit redoutable, le pèlerinage sur la Voie Sacrée à la suite d'Iacchos était la vraie fête parmi toutes ces fêtes. Divertissements pieux, spectacles et prétexte à folies, tous les instincts du peuple y trouvaient satisfaction.

Or, depuis sept ans, il n'avait plus lieu. Installés à Décélie, en pleine Attique, les Spartiates tenaient la campagne ; Agis s'appliquait à la ravager. En soutenant la querelle de Sparte, le roi outragé par Alcibiade vengeait interminablement sa propre injure. Ainsi, les chemins qui conduisaient au temple se trouvaient fermés. Les pèlerins s'y rendaient seulement par mer et en petit nombre.

Alcibiade décida de restituer aux Fêtes leur ancienne splendeur. Il voulut donner ce couronnement à son triomphe et, en même temps, effacer de l'esprit du peuple jusqu'au souvenir de l'ancienne accusation. Il décréta donc que le pèlerinage des Éleusinies se ferait cette année par terre, dans la forme habituelle, et en suivant la Voie Sacrée.

Ce jour magnifique arriva. Toutes les dispositions d'Alcibiade étaient prises. Un détachement avait reconnu les environs de Décélie, et s'y tenait pour prévenir les attaques de l'ennemi ; d'autres gardaient Céphisia, Acharné et Thria ; des vedettes étaient placées au sommet du mont Icarios, surveillant l'entrée du Défilé Mystique. Les troupes, en force, gardaient la Voie Sacrée ; tout le long du chemin, les hoplites faisaient la haie.

Les pèlerins avançaient avec confiance entre de vivantes murailles de guerriers et ils louaient hautement Alcibiade. Jadis, on lui avait dû de pouvoir célébrer les Jeux Olympiques, malgré les Spartiates, dont l'armée était aux portes de l'Altis ; aujourd'hui, on lui devait de pouvoir accomplir, malgré eux, le Voyage saint avec la pompe accoutumée. Ils se sentaient encadrés par une force invincible, à voir étinceler les armes et les panaches onduler. Ils allaient en chantant, couronnés de myrtes, les torches aux mains.

Autour d'eux, riaient les champs, les vergers, les vignes ; les narcisses et les lauriers-roses rougissaient et doraient les bords du Céphise qu'ils traversèrent trois fois, et à chaque arrêt, un tumulte de voix, un brouhaha de rires, de plaisanteries, de clameurs, s'élevait en l'honneur du dieu Iacchos, dont le nom signifie vacarme. Une bacchanale se déchaînait pendant ces intervalles dionysiaques, puis la Théorie se remettait en marche gravement.

On entrait dans le Défilé Mystique, resserré entre le mont Icarios, tout rocailleux, et le mont Corydallos, assombri de mélèzes et de pins. Une sorte d'horreur religieuse saisissait les pèlerins pressés dans ce couloir. Mais bientôt le défilé s'élargissait et laissait s'épanouir une vue divine : le golfe Saronique, l'immortelle Salamine, la baie d'Éleusis, mystérieuse et fermée pour mieux garder les sublimes Secrets dont elle est dépositaire, les Lacs Salés, formés par la mer, et qui sont les pêcheries réservées aux prêtres des Déesses. Éleusis attendait les pèlerins au fond de l'anse mystique : déjà, on apercevait le temple et l'acropole.

Rivage sacré qui gardait aux initiés les joies de la mort, ou plutôt de la vie immortelle. C'est aussi là qu'un jour, pour donner à cette fête un surcroît de splendeur inoubliable,

Phryné, la plus belle des femmes, se baigna nue dans la mer, au moment où la Théorie passait.

Après les fêtes d'Éleusis, Alcibiade fut comme un dieu au milieu d'Athènes. On lui offrait la dictature, on le suppliait de se faire nommer roi. Et son maître Socrate, adorant en lui un reflet visible de l'essence divine, refusait maintenant de lui donner des conseils.

XXI

LA VICTIME

Or, depuis qu'Alcibiade était revenu triomphant dans sa patrie, ainsi qu'elle l'avait demandé aux dieux, le cœur de Théano, fille de Ménon et prêtresse d'Aglaure, était agité de secrètes terreurs.

Loin de s'abandonnner à la joie qu'elle aurait dû ressentir en le revoyant, placé par le destin au-dessus de la condition humaine, elle ne cessait de trembler pour lui. Elle regardait avec une sorte d'épouvante cette élévation d'où il pouvait être à chaque instant précipité, et elle n'ignorait point que les dieux se plaisent à ces brusques renversements de notre fortune, qui sont un de leurs jeux favoris. De tous les mortels, celui qu'ils ont aimé et choyé davantage était Tantale de Sipyle, jusque-là qu'ils le firent asseoir à leur table et lui donnèrent part à l'ambroisie qui rend immortel. Puis, il leur déplut, et par leur colère, il tomba de l'Olympe au fond du Tartare. Là, une pierre sans cesse oscillante menace éternellement son front, qui se leva jadis si superbe et qui ne fait plus désormais que se dérober toujours à l'écrasement toujours proche. Ainsi nous gouverna, de tout temps, le caprice des Olympiens.

Théano eut un songe dans lequel Alcibiade lui apparut, environné de gloire comme un dieu sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'un peuple qui l'adorait en tendant vers lui des mains suppliantes. Tandis qu'elle le regardait, éblouie de cette vision, un coup de tonnerre déchira la voûte éthérée,

un signe de feu la parcourut, sinistre indice, à la gauche d'Alcibiade, qui tomba soudain dans un gouffre plus profond que le Barathre où l'on jette les criminels. Alors, elle s'éveilla.

Comme Théano s'était endormie après avoir invoqué Aglaure, dont elle était prêtresse, et la protectrice de la Ville, Athéné Polias, elle ne douta point que ce songe ne lui fût envoyé par elles, pour la confirmer dans ses craintes. Alors, elle les pria de lui faire savoir, par quelque autre marque, s'il n'était nul moyen de détourner ces présages du héros qu'elle aimait et de sauver cette tête si chère.

La nuit d'après, elle rêva encore et ce second rêve lui apporta leur réponse. Elle se vit elle-même, dans ses voiles de prêtresse, debout au bord d'un précipice, ayant devant elle Athènes, la campagne et la mer violette. Les Conseillères lui parlaient là un langage aisément intelligible pour elle, que l'on avait nourrie dans l'étude familière des oracles et des rites.

C'était à un rite en effet que l'avertissement surnaturel se rapportait, et il était fort anciennement connu dans toute l'Attique, depuis qu'Égée et les trois filles de Pandrose s'étaient jetés à bas de l'Acropole, pour obéir à l'ordre des dieux.

Le sacrifice volontaire de celui qui se précipitait dans un abîme [1] le réconciliait avec les Olympiens, s'il les avait offensés ou bien il obtenait le salut d'un autre, si la victime qui se sacrifiait était innocente. Après ces prières et ces songes, la fille de Ménon ne pouvait plus douter du devoir que lui prescrivait le ciel ; elle remercia, joyeuse, les Amies qui l'éclairaient.

Ce jour-là, Théano, purifiée par le jeûne et par les eaux lustrales, ne descendit pas de l'Acropole. Elle resta jusqu'au coucher du soleil dans la grotte d'Aglaure ; il n'y avait au logis, pour l'attendre, que son esclave Xanthia, car ses parents étaient morts dans la peste, et les deux vaillants jeunes hommes qu'elle avait appelés ses frères n'étaient point revenus de Sicile, ayant péri sous les murs de Syracuse en un combat ou langui jusqu'à la fin dans les Latomies affreuses. Elle pouvait donc ne penser qu'au seul Alcibiade, de même qu'elle était libre de mourir pour lui.

Elle y pensa tout le jour.

1. Katakremnismos.

Hélios triomphant fit flamber l'Hymette et le Pentélique, alluma dans la plaine l'incendie de midi, blanchit de sa clarté implacable les oliviers d'Académos, noya dans le feu les tombeaux du Céramique et donna aux colonnades des temples une scintillante vibration d'or. Théano rêvait d'Alcibiade, et parmi cette fournaise de vie, s'exaltait à l'idée que, pour lui, elle allait mourir.

Le soleil déclina. Les jeux du soir sur la campagne se répandirent en grandes ombres, îles flottantes d'une mer de lumière. Puis le crépuscule amena les Heures voilées qui se couronnent de népenthès. Comme Héraclès sur son bûcher, l'astre s'était couché sur Salamine en flammes, mais promptement le brasier s'était éteint, parmi des fumées violettes et des éclairs de soufre. Le beau golfe Saronique, qui brillait tout à l'heure comme les émaux de Perse, n'était plus qu'une opale alanguie.

Théano rêvait toujours, mais elle avait quitté la grotte d'Aglaure ; elle se tenait debout près du temple d'Athéné Victorieuse, qui se dresse sur un bastion isolé et surplombe le précipice. Elle avait choisi ce lieu pour être celui de sa mort amoureuse et mystique.

Elle contemplait encore celle du soleil, qui ressemblait aussi à un grand sacrifice religieux. L'astre laissait aux nues de longues traînées de son sang héroïque ; les vapeurs qui s'essoraient au-dessus de la tombe ardente où il venait de s'engloutir étaient les bouffées d'encens éparses autour d'un bûcher divin.

Demain, le soleil défunt renaîtrait plus splendide ; demain Alcibiade reparaîtrait plus glorieux devant Athènes dont il était le soleil, assuré de vivre parce que la vierge avait accepté de mourir pour lui.

Elle prit silencieusement et longuement congé de la colline sainte où son existence s'était écoulée parmi les rites, les processions, les prières. Elle revit la majesté des Propylées, et l'espace qui s'étend entre elles et le Parthénon, avec le peuple des statues éclatant le jour, mystérieux la nuit, le grand Quadrige de bronze et le Cheval de Troie et l'effigie géante d'Athéné Promachos. Elle revit le Parthénon avec la Salle des Vierges où elle avait travaillé, parmi des compagnes de

son âge au voile de la Déesse, et le Naos que remplissait de sa divinité l'image de Pallas. Elle contempla intérieurement une dernière fois toute la beauté qui revêtait ces hauteurs et qui l'entourait depuis qu'elle avait ouvert les yeux.

Elle fut heureuse de penser que cette beauté lui survivrait et s'accroîtrait toujours. N'avait-elle pas vu, dans sa courte existence, naître deux merveilles nouvelles, le temple d'Érechthée et ses cariatides qui, vêtues de la tunique ionienne aux plis transparents, portent avec tant de légèreté le faix de l'architrave, et cette chapelle d'Athéné Victorieuse, près de laquelle elle était, dont la frise retraçait les dernières victoires du Bien-Aimé dans le lointain Hellespont?

Elle bénit la montagne sainte, dont la splendeur ne périrait point ; elle bénit la vie pour sa force et sa grâce, la mort pour sa douceur et sa pitié. Elle bénit Alcibiade pour l'amour qu'il lui avait fait connaître sans le savoir. Car, elle l'avait dit un jour où l'on était venu lui demander des malédictions, elle n'était prêtresse que pour bénir. Elle n'était femme que pour aimer.

La nuit était venue, la lune éclatante s'emparait maintenant du ciel ; Athènes et la campagne étaient toutes blanches ; la mer Égée resplendissait d'un bleu sombre traversé par des rivières d'argent.

La prêtresse, debout au bord du gouffre dans ses voiles candides, ouvrit les bras comme un oiseau étend ses ailes, et se laissa tomber dans la nuit.

Mais son sacrifice ne devait pas sauver Alcibiade.

XXII

ÉPILOGUE

Sur la terrasse du château fort qu'il s'était fait construire dans la Chersonèse, à Niconticos, Alcibiade regardait la mer. Il vivait là maintenant dans la solitude, avec les deux plus fidèles compagnons de sa vie, Arcas, son vieil esclave, et Timandra, sa maîtresse, son esclave aussi.

Le peuple l'avait disgracié pour la seconde fois.

Alcibiade regardait toujours les flots, moins dangereux que la foule.

Il tressaillit, A quelque distance, la mer se couvrait de navires. La flotte athénienne arrivait. A l'embouchure du Fleuve de la Chèvre, elle s'arrêta, elle jeta l'ancre.

Ægos-Potamos ! L'histoire ne devait plus oublier ce nom.

D'un seul coup d'œil, Alcibiade jugea la situation. Toute cette armée navale venait se mettre à la merci de Lysandre, embusqué à Lampsaque, sur la côte opposée. Le mouillage choisi était détestable ; le pays n'offrant aucune ressource, les marins seraient obligés chaque jour d'aller jusqu'aux cantonnements assez éloignés, pour y prendre ce dont ils auraient besoin. Quelles facilités pour une surprise de l'ennemi !

Fut-ce une inspiration de ce patriotisme que les injustices répétées de la Patrie n'avaient pu éteindre en lui? Ou la révolte d'un homme du métier qui voit des incapables en train de commettre une faute absurde et voudrait l'empêcher? Alcibiade quitta aussitôt la terrasse, monta à cheval et courut vers le camp. Le galop de l'étalon thrace faisait voler le sable du rivage, le vent avait fraîchi et l'embrun fouettait le visage du cavalier.

Bientôt, la bête fumante s'arrêta à l'entrée du camp. La sentinelle reconnut Alcibiade et ne put retenir un cri de joie. Mais il ne parut pas l'entendre et dit seulement à l'homme d'un ton bref :

— Conduis-moi à la tente des Stratèges.

Le soldat obéit et guida son ancien général à travers le cantonnement. Le Pavillon du Conseil se trouvait assez loin de là. Tandis qu'Alcibiade et son guide avançaient, un frémissement courut d'une tente à l'autre, les hoplites sortaient un à un, regardaient, s'interrogeaient. Beaucoup avaient servi sous Alcibiade, ils l'avaient deviné de loin, ils éprouvaient la même agitation que le cheval qui sent venir son maître. Ils étaient anxieux et joyeux. Quel destin leur apportait-il?

Les stratèges étaient à conférer sous leur tente. A la vue d'Alcibiade, ils parurent surpris et mécontents.

— Que nous veux-tu? — lui demanda l'un d'eux, Tydée, le plus hardi.

Il leur dit ses craintes pour la flotte exposée à toutes les attaques dans ce mouillage hasardeux, surtout de la part d'un adversaire aussi rusé et aussi prompt qu'était Lysandre. Tandis qu'il parlait, il les vit sourire dédaigneusement. Il ne se découragea point, et continua avec chaleur, emporté par l'amour de la patrie, ou par le zèle de son art. Il les pressa de quitter la place au plus vite et de cingler vers Sestos, où ils trouveraient un bon port.

Alors, ils l'interrompirent, haussant les épaules et poussant un rire affecté :

— Nous ne voulons pas t'écouter davantage, — déclara Tydée, parlant pour tous les autres. — Ce n'est pas toi qui commandes ici, c'est nous. Sors et dorénavant garde-toi d'approcher de nos lignes sous aucun prétexte ; les sentinelles auront l'ordre de te traiter en ennemi. Sache donc, une fois pour toutes, que nous sommes résolus à ne plus te subir.

Alcibiade se retira en silence et lentement. Il remonta sur son cheval et traversa le camp de nouveau. Les soldats qui l'avaient reconnu accouraient, le suppliant de se mettre à leur tête. Il cachait son émotion et leur refusait d'un signe ; quelques-uns baisaient sa main, d'autres les rênes de l'étalon. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la sortie du cantonnement.

Il revint au pas de sa monture, le long de la mer, vers le château.

Ce qu'il avait prédit arriva.

Pendant que la plupart des marins étaient à terre, Lysandre, sur une trirème, s'approcha et reconnut que presque tous les vaisseaux étaient abandonnés. Il retourna vers Lampsaque à force de rames, agitant un bouclier au bout d'une pique. Ce signal rallia autour de lui la flotte embusquée : elle fondit sur les navires athéniens, s'en empara.

Quand les marins revinrent du cantonnement par petits groupes, les hoplites, qui avaient déjà débarqué, les massacrèrent. Les vainqueurs firent trois mille prisonniers, qu'ils égorgèrent tous.

La flotte athénienne était détruite.

De son château, Alcibiade avait tout vu. Lorsque Timandra le rejoignit sur la terrasse, elle trouva son visage mouillé. Depuis son triomphe, c'était la seconde fois qu'il donnait ses larmes à la patrie.

. . . .

Callisthène à Alcibiade. Salut.

« Si tu pouvais voir, Alcibiade, l'état où les barbares ont réduit Athènes, tu lui pardonnerais jusqu'à sa dernière ingratitude envers toi ; tu n'aurais plus que de la pitié pour elle. Sache que d'abord nous avons souffert les rigueurs d'un investissement qui ne laissait plus parvenir jusqu'à nous aucune des choses les plus nécessaires à la vie. Ce que nous avions subi au début de cette guerre, il y a vingt ans, est peu de chose en comparaison. La mer, alors, était libre, nous faisions venir du bétail de l'Eubée et des poissons du golfe Saronique. Cette fois, lorsque Agis eut bloqué le Pirée, nous nous trouvâmes privés de nos dernières ressources. Nous avons payé le boisseau de blé trois cents drachmes au lieu de deux cents, et la médimne de sel quarante drachmes. J'ai entendu des hommes crier de faim, j'ai vu des femmes frapper avec désespoir leurs mamelles vides qui ne pouvaient plus allaiter leurs enfants.

» Alors nous avons envoyé des députés aux Éphores de Sparte, pour traiter de la paix à tout prix.

» Traiter, quelle dérision ! L'agneau discute-t-il avec le loup? Lacédémone et ses alliés délibérèrent de notre sort. Thèbes voulait que tous les Athéniens fussent passés au fil de l'épée ; Corinthe l'approuvait. Croirais-tu que c'est Lysandre qui nous a défendus? « Vous ne pouvez pas, dit-il, détruire » une ville qui a jadis bien mérité de la Grèce, au temps » des guerres médiques. »

» Enfin, on nous a fait grâce. A quelles conditions !

» O magnifique Alcibiade, si tu t'étais trouvé là quand les députés nous apportèrent la réponse de Sparte, certainement tu te serais voilé la face de honte ! Il y avait de quoi humilier tout Athénien jusqu'à cet excès où l'on refuse de vivre. Nous devions livrer nos forteresses, laisser prendre aux Spartiates

ce qui nous reste encore de vaisseaux, abandonner toutes nos conquêtes et nous contenter désormais du seul territoire de l'Attique. Nous nous engagions enfin à n'avoir plus que douze navires de guerre. Une alliance éternelle avec l'ennemie qui venait de nous écraser scellait notre servitude.

» Ceci était l'humiliation suprême : nous devions, de nos propres mains, jeter à bas les Longs-Murs, ces Murs bâtis par Cimon et qui, reliant l'Acropole à la mer, sont à la fois notre défense et notre orgueil.

» Rien de tout cela ne nous fut épargné. Le seizième jour du mois de munychion, les Tuniques Rouges entraient dans la Ville. O Alcibiade, c'était l'anniversaire de Salamine ! A ce souvenir, nous aurions pleuré si nous n'avions craint de donner à nos ennemis trop de joie. La journée était belle comme pour une fête : les dieux n'avaient pas pitié.

» Nos trirèmes brûlaient au Pirée ; la mer et le ciel étaient en feu. Les Spartiates arrivèrent aux portes de la Ville. Si longtemps qu'il me faille survivre à la Patrie, je n'oublierai jamais l'arrogance de cet Agis lorsqu'il poussa son cheval et lui fit franchir notre seuil. Il se dressait sur sa selle, son regard s'emparait d'Athènes pour la posséder ou la détruire. Je vis qu'il regardait surtout avec haine la beauté de nos monuments, cette beauté attique que Sparte feint de mépriser et qu'elle envie. Peut-être ne songeait-il pas à la Ville seulement, mais à l'Athénien qui avait fait triompher Athènes à son foyer spartiate — à toi, Alcibiade.

» Et j'ai vu la chose inexpiable qui efface tout autre souvenir : les citoyens forcés de prendre en main le pic et la pioche pour démolir nos murs, nos murs sacrés. Les hoplites de Lacédémone les regardaient et riaient couronnés de fleurs ; ils avaient tiré du Céramique les pallaques aux joues fardées. Elles chantaient, elles dansaient. Les murailles saintes tombaient pierre à pierre, aux sons de la flûte des courtisanes. »

Ainsi parlait Callishène, dans sa lettre, qu'Alcibiade achevait de lire sur cette même terrasse d'où il avait contemplé la bataille. Quelque temps après, un navire marchand qui venait d'atterrir sur la côte de Chersonèse lui apportait d'autres nouvelles : le peuple athénien, sous la menace des piques lacédé-

moniennes, avait abdiqué son indépendance qui inquiétait encore ses ennemis. Il venait de se donner non pas un seul tyran, mais trente, et le premier acte de ceux-ci avait été de bannir le fils de Clinias, qui n'était jusqu'alors qu'un exilé volontaire; Théramène, son rival, avait combattu cette mesure, non certes qu'il le voulût épargner, mais il le jugeait plus dangereux, absent et libre, que présent et surveillé. On passa outre à ses remontrances.

Vers ce temps, les Spartiates, sur ses conseils, songèrent à se défaire d'Alcibiade.

Celui-ci ne se jugeait plus en sûreté dans son château sur le rivage. Il partit, emmenant Timandra, avec toutes ses richesses, ses chevaux, ses armes, ses bijoux, ses meubles. Une caravane le suivait; il voyageait en satrape. Et il allait chez un satrape, son ancien ennemi Pharnabaze, le maître de l'Hellespont. Il recommençait ce même jeu qui lui avait réussi à Sparte et en Ionie : de tels transfuges ne sont-ils pas toujours sûrs d'être accueillis?

Il allait en Phrygie, à la conquête d'une nouvelle fortune. Il suivit jusqu'au Bosphore le littoral de Thrace ; il passa le détroit sur un navire byzantin. En route, il fit rencontre, dans les montagnes de Bithynie, d'une bande de Thraces pillards qui l'assaillirent : il abandonna tout son argent, ses chevaux, ses armes, pour conserver sa liberté et celle de sa compagne. Que lui importait d'être volé? L'amitié de Pharnabaze lui ferait retrouver plus qu'il n'avait perdu.

Le Satrape était à Dactylion, dans la Petite Phrygie. D'abord qu'il vit Alcibiade, il lui ouvrit les bras.

— Voilà donc, — s'écria-t-il, — l'homme le plus extraordinaire de la Grèce que la Grèce n'a pas su conserver !

Et pour lui marquer la joie qu'il avait de posséder un tel hôte il lui donna aussitôt le revenu de la ville de Grynion, en Mysie, qui dépassait cinquante talents.

Alcibiade était venu auprès de Pharnabaze avec de grands desseins ; la faveur du Satrape n'était pour lui qu'un moyen d'obtenir mieux. Il lui fallait un sauf-conduit pour se rendre à Suze, à la cour d'Artaxerxès. Le rebelle Cyrus, avec le concours de Sparte, levait des troupes contre celui-ci en Ionie ;

Artaxerxès l'ignorait encore : sitôt averti par Alcibiade, il ne manquerait point, pour punir les Spartiates, de passer du côté d'Athènes. Cette fois l'alliance persique n'était plus un vain mot, les circonstances mettaient dans les mains du proscrit un levier assez fort pour ébranler l'auguste inertie du Monarque.

Le génie d'Alcibiade se portait encore au secours de la patrie. Il allait sans doute la sauver.

Ce fut alors que ses ennemis décidèrent de le faire mourir.

Il était en route pour la mission qu'il s'était donnée, lorsque Lysandre reçut en Thrace un message des Trente, par lequel ils lui demandaient de les débarrasser du seul citoyen qu'ils craignissent. Lysandre était une âme cruelle et fourbe. Il disait qu'on doit amuser les hommes avec des serments comme les enfants avec des osselets ; après la bataille d'Ægos-Potamos, il avait égorgé de sa main son prisonnier, Philoclès, un des généraux vaincus. Pourtant, il refusa d'être l'assassin d'Alcibiade.

Alors les Tyrans s'adressèrent aux Éphores de Sparte, implacables par patriotisme, au roi Agis et à sa haine, qui ne s'était encore satisfaite que sur la Ville et n'avait pu jusqu'à présent saisir l'ennemi qu'elle poursuivait depuis huit années.

Dans le rustique palais de Laconie, auprès d'une femme toujours belle mais flétrie par le souci, vivait un enfant plus gracieux que ne sont d'ordinaire les enfants de Sparte, un petit prince déshérité qui ne régnerait pas, que sa mère appelait devant tous Léotychide, et Alcibiade en secret. Lorsque parfois Agis rentrait dans sa demeure, en revenant d'une expédition, son visage s'assombrissait et la colère crispait ses poings guerriers, tandis que son frère plus jeune le regardait, avec un air d'indifférence. Celui-ci s'appelait Agésilas, il était faible et boiteux ; cette disgrâce physique, si rare à Sparte, le faisait remarquer. Il semblait doux, presque timide. Il devait être plus tard un grand roi.

L'époux de Timéa et les Éphores, s'étant consultés, envoyèrent à Lysandre une scytale pour lui ordonner formellement de faire tuer Alcibiade. Le Spartiate ne pouvait désobéir. Mais il se dit qu'une telle besogne convenait moins à un Grec

qu'à un Barbare, et il transmit la scytale à Pharnabaze, pour qu'il exécutât l'ordre, à sa place.

— L'alliance entre la Perse et Lacédémone sera rompue, si tu refuses, — dit-il.

Tuer son hôte ! Même à cet Asiatique, le crime parut monstrueux. Un dieu, peut-être le même qui conseillait Socrate, devait protéger Alcibiade, accumulant les obstacles pour retarder la fureur de ses ennemis.

Mais ce n'était qu'un retard. Pas plus que Lysandre à ses chefs, Pharnabaze ne pouvait résister à ses alliés de Sparte. Il parla à son oncle Magée et à son frère Suzamithrès ; il est des services qu'on ne se refuse point entre si proches parents. Ils consentirent à lui épargner un forfait contre les lois de l'hospitalité.

Alcibiade était déjà parti, et sur le chemin de Suze.

Pendant quelques centaines de stades, il avait descendu vers la mer, puis rejoint la grande route qui, de Sardes, se dirige vers la capitale de l'empire. Elle est la plus directe et la plus commode, car elle traverse des villes, et dans les intervalles, le voyageur rencontre des hôtelleries, nommées Maisons Royales, où il peut loger. Ces avantages sont d'importance pour celui qui doit accomplir un trajet aussi long ; il faut trois mois pour se rendre de Sardes à Suze, en faisant cent cinquante stades par jour.

L'automne commençait : Alcibiade n'arriverait qu'au milieu de l'hiver, qui n'est point à craindre dans ces régions heureuses. Il voyageait à petites journées, avec les fidèles compagnons de tous ses exils, Arcas l'Arcadien, et Timandra, l'ancienne courtisane, l'esclave et la maîtresse, également sûrs et soumis.

Autour de lui, la Phrygie était un beau désert : les plaines bleuissaient entre les montagnes comme la mer entre les falaises, et Alcibiade se rappelait les grands horizons de Thessalie. Des souffles puissants et salubres parcouraient sans cesse cette pastorale immensité. Au milieu des pensées qui occupaient l'âme d'Alcibiade, à la veille d'une telle entreprise, parfois quelque rêverie s'insinuait, venue de la Phrygie d'Homère, de Pâris que combattit son aïeul Ajax de Salamine, et il

songeait aux siècles évanouis, dont cette contrée était le tombeau.

C'est ainsi qu'il arriva au bourg de Mélissa, voisin du mont Élopos. Ses assassins y étaient déjà.

Suivis de nombreux cavaliers, Magée et Suzamithrès se firent secrètement reconnaître des principaux habitants comme des envoyés du Satrape, et les sommèrent de leur prêter main-forte dans l'accomplissement de leur mission. Après quoi, ils se cachèrent et attendirent Alcibiade. Mais, quand il vint avec sa petite escorte, ils n'osèrent pas l'attaquer, eux que protégeaient tant de complices et de satellites. Pourtant, ces deux Perses n'étaient point lâches. Mais le nom d'Alcibiade leur faisait peur.

Jusqu'à la nuit, ils restèrent dissimulés dans la cour d'une maison voisine de celle où il était entré ; ils s'y tenaient aux aguets. De leur cachette, ils purent reconnaître la chambre où son lit était préparé : son épée était au chevet. A un certain moment, il sortit. La nuit était venue ; Suzamithrès, qui était agile, se glissa dans la maison et prit l'épée. Il se sauva sans avoir été vu.

Maintenant, Alcibiade, avant de se reposer, s'entretenait dans la chambre avec sa maîtresse. Mais c'était Timandra surtout qui parlait ; pour lui, il paraissait sombre. Pendant quelque temps, elle essaya de le distraire en plaisantant, car elle était d'un naturel vif et enjoué. Mais il s'obstinait à ne point sortir de sa mélancolie, si bien qu'elle finit par s'inquiéter.

— Qu'as-tu donc? — lui demanda-t-elle. — Jamais je ne t'ai vu ce front morose. Sais-tu de quoi tu as l'air en ce moment? D'un de ces philosophes, disciples maussades de Pythagore, qui promènent dans Athènes leur face pâle, creusée par le jeûne, et leur barbe négligée. Fi donc, mon cher Alcibiade! Si tu te présentes devant le Grand-Roi avec une pareille mine, il prendra une singulière idée de nos Athéniens, à te voir ainsi, toi le plus Athénien de tous.

Elle réussit à le faire sourire et il passa la main dans ses cheveux qu'il aimait. Puis il répondit :

— Tu te moqueras de moi, femme, si je t'avoue la vérité,

et tu auras raison. Malgré moi, je me laisse troubler par des rêves que j'ai faits, ces deux dernières nuits.

— Quels rêves?

La voix de Timandra avait changé tout à coup, et cessait de feindre la gaîté. Cette femme était superstitieuse, et, pardessus tout, elle croyait aux songes.

— J'ai rêvé, — dit lentement Alcibiade, — que tu m'avais revêtu de tes plus riches habits. J'étais couché sur tes genoux, tu peignais mes cheveux et tu fardais mon visage. Moi, je demeurais insensible, comme un cadavre. Il me semblait que j'étais déjà mort et que tu prenais ces soins en vue de mon ensevelissement prochain... Tu inclinais ton visage sur le mien, et, longuement, tu baisais ma bouche. Mais je ne sentais pas ton baiser. J'étais comme une de ces momies liées de bandelettes, dont la face peinte clôt ses yeux dans les sarcophages d'Égypte, sous un masque d'or... Ensuite...

— Ensuite? — demanda-t-elle, haletante.

— J'ai fait un autre rêve... Magée, l'oncle de Pharnabaze, me poursuivait, l'épée à la main... Je le reconnaissais, bien que je ne l'aie vu qu'à peine un instant chez le Satrape... Il m'atteignait et il me coupait la gorge.

— Tais-toi !

Elle avait porté ses belles mains à ses joues devenues soudain glacées ; elle enfonçait ses ongles dans la chair délicate, et ses épaules frissonnaient.

Alcibiade poursuivit et ne semblait plus parler qu'à soi-même.

— Dois-je vraiment mourir bientôt et mourir ainsi? Certes, je n'ai jamais craint la mort. Mais il me semble que je devrais vivre encore pour Athènes et pour moi. Il est de grandes choses que je n'ai pas faites. Socrate disait : « Il y a en lui quelque chose de divin. » Si je mourais maintenant, aurais-je manifesté suffisamment ce divin qu'il reconnaissait en moi?

Timandra jeta un éclat de rire sonore et faux dans la nuit.

— Laisse tes chimères et tes fantaisies. Magée est bien loin de nous en ce moment. Il n'y a qu'une chose vraie dans tes rêves : mon baiser. Méchant, qui ne l'as pas senti et qui oses me le dire ! Sentiras-tu celui-ci, au moins?

Ses lèvres s'étaient collées à celles du Bien-Aimé. La nuit

d'automne était descendue depuis longtemps sur la plaine de Phrygie. Aucune rumeur ne sortait plus des maisons ni des champs. Les amants s'embrassèrent pour la dernière fois.

Les meurtriers sortirent de la maison voisine, un à un, avec des glaives, des piques, des flèches. Magée et Suzamithrès les conduisaient.

Au moment d'entrer, les Perses, de nouveau, reculèrent : la peur défendait seule contre eux le seuil du héros. Ils se consultèrent à voix basse pendant quelques instants. Ils ne s'éloignèrent pas : ils continuaient d'aller et de venir autour du lieu que la crainte leur interdisait. Quelques-uns portaient dans leurs bras, entassées, des choses qu'on ne pouvait reconnaître au milieu de l'obscurité.

Alcibiade dormait.

Le bruissement des flammes, une fumée âcre qui le suffoquait, le réveillèrent. Il comprit. Les ennemis de ses rêves l'avaient rejoint ; ils voulaient le brûler vif. L'éclat du brasier les lui fit voir.

Il sauta du lit, il chercha son épée : elle avait disparu. Il prit le poignard de son esclave, il jeta sur soi des couvertures et des hardes pour traverser le feu, enroula un manteau autour de son bras gauche en guise de bouclier. Puis il s'élança au dehors, parmi le crépitement des étincelles et les tourbillons de la fumée. Quand il sortit, demi-nu, sans une brûlure, de la mer de flamme qui rugissait, la face illuminée par le brasier, les lâches crurent voir un de ces dieux du feu qu'adorent les Cabires. Ils se sauvèrent ; une horde fuyait devant un homme.

Quand ils furent à distance, ils s'arrêtèrent, se retournèrent. Une nuée de flèches traversa l'espace.

Alcibiade tomba.

Ils n'osaient pas s'approcher encore. Lorsqu'ils virent qu'il ne faisait plus aucun mouvement, ils vinrent en hésitant près de lui, comme le chasseur vient au lion abattu, craignant un dernier sursaut de la redoutable victime. Mais le lion ne bougeait plus.

Alors, comme dans le rêve d'Alcibiade, Magée trancha la tête du héros. Il l'éleva à la hauteur de la sienne, son regard

affronta le regard mort, car il ne craignait que les vivants. Une rosée de pourpre tomba de ce col d'ivoire sur la terre phrygienne. Jamais la face du Bien-Aimé n'avait été plus belle.

Les Perses s'en allèrent ; ils devaient rapporter à Pharnabaze ce trophée qui était la preuve de leur obéissance.

Quand ils furent partis, on vit sortir deux formes de la maison incendiée ; elles traversaient sans y prendre garde la fumée et la flamme. C'était Arcas avec Timandra.

Pieusement, la courtisane lava et parfuma le corps décapité ; ses lèvres se posèrent sur les membres glacés avant de les ensevelir, comme le songe l'avait prédit, dans ses plus belles robes ; puis, aidée de l'esclave, elle porta le Bien-Aimé dans la demeure ardente qui devait être son bûcher sans hymnes et sans myrrhe, mais non sans pleurs.

Un demi-siècle après, Rome, victorieuse des Samnites, élevait sur l'ordre d'Apollon une statue au fils de Clinias, comme au plus vaillant des Grecs. Plus tard, Hadrien faisait ériger au lieu même de sa mort une image en marbre de Paros et ordonnait en son honneur des sacrifices annuels comme on fait pour les héros et pour les demi-dieux. Les derniers des Grecs, les Byzantins, placèrent son effigie dans leur gymnase. Et maintenant que la Grèce n'est plus, les femmes aiment toujours à travers la mort le Bien-Aimé, comme les Grecques aimaient Adonis.

MAXIME FORMONT

L'ÉCHEC DU PLAN XVII[1]

I. — Nomination du général Joffre en 1911 au commandement suprême

Au moment où se produisit le 1er juillet 1911 l'incident d'Agadir, M. Messimy était depuis la veille ministre de la Guerre. Le général alors désigné pour prendre, en cas de guerre, le commandement en chef du groupe des armées du Nord-Est était le général Michel, vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre. D'après le décret de 1890 sur le service d'état-major, son major général devait être le chef d'état-major général lui-même.

En réalité l'organisation du haut commandement que nous avions depuis plus de vingt ans était peu satisfaisante. Elle n'assurait au vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre, général en chef désigné, aucune autorité sur l'état-major de l'armée chargé de préparer l'organisation, l'instruction, la mobilisation et la concentration des armées qu'il aurait à commander. D'autre part les généraux, membres du Conseil Supérieur de la Guerre, eux-mêmes désignés pour prendre éventuellement le commandement de ces armées, n'avaient pas leurs états-majors constitués et n'avaient à peu près aucune action sur les troupes qu'ils devaient avoir sous leurs ordres.

Cependant il semble bien que de 1890 à 1911 il y ait tou-

1. Rappelons qu'en commençant, le 15 février dernier, la publication d'une étude sur le plan XVII, la Direction de la *Revue* s'était déclarée prête à accueillir les études contradictoires qui pourraient lui être adressées sur ce sujet par tout témoin ou acteur qualifié.

jours eu entente suffisante entre le général en chef désigné et l'état-major de l'armée. Mais au printemps 1911, un incident survint à la suite de deux conférences faites aux officiers de l'état-major de l'armée par le chef du 3e bureau sur la crise de l'offensive. Cet incident révéla une divergence de vues profonde entre le général en chef désigné parlant au nom du Conseil Supérieur de la Guerre et le conférencier.

Celui-ci, le lieutenant-colonel de Grandmaison, était le chef d'une jeune école ardente et bien décidée à faire prévaloir ses idées et à pousser ses adeptes au premier rang [1].

Le différend fut tranché par le ministre, alors M. Berteaux, en faveur du commandement, c'est-à-dire du général Michel. Le chef d'état-major général fut remplacé par le chef du cabinet du ministre, général Dubail; le lieutenant-colonel de Grandmaison fut affecté à un régiment d'infanterie. Mais l'incident avait fait beaucoup de bruit : le Parlement s'était inquiété de l'organisation de notre haut commandement ; une question au Sénat, une interpellation à la Chambre au cours desquelles les explications et les théories du nouveau ministre, général Goiran, ne parurent pas satisfaisantes, avaient amené la chute du ministère.

Une nouvelle organisation du haut commandement donnant au général en chef éventuel l'autorité nécessaire sur l'état-major de l'armée ne semblait pas devoir entraîner *a priori* un changement de personnes. Mais le général Michel s'était attaqué à forte partie. M. Messimy, par ses idées, ses attaches et son entourage, était évidemment bien plutôt de l'école Grandmaison que de l'école Michel. Il suffit pour s'en rendre compte de relire les dépositions qu'il a faites devant la Commission d'enquête sur la métallurgie. Sous la menace allemande d'Agadir, il se préoccupe d'abord de la valeur de notre commandant en chef : il le convoque, il l'interroge, il le juge ! Il le trouve, dit-il, en défaut sur un certain nombre de questions importantes [2].

1. Voir *le Plan XVII*, par ***, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 711 et suivantes, et les procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 159.

2. Déposition de M. Messimy le 30 mai 1919, procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 131.

D'autre part, dans sa déposition du 13 mai 1919 [1], le général Michel affirme, lui, que dès les premiers jours M. Messimy a essayé de lui persuader qu'il n'avait pas la confiance de l'armée. Quoi qu'il en soit, la résolution du ministre est rapidement prise. Il remplacera le général Michel ! Par qui? Par le général Gallieni [2]. C'est le plus capable et le plus digne. Mais le général se récuse, affirme M. Messimy ; d'abord parce qu'il est colonial, puis parce qu'il aurait exprimé au ministre son sentiment sur le général Michel en tant que généralissime [3]. Le ministre prendra donc le général Pau. Mais, sur une question que lui pose le ministre lui-même, cet officier général exprime la volonté d'être écouté pour le choix et la nomination des officiers généraux, et M. Messimy n'insiste pas. Alors ce sera le général Joffre. Il acceptera sous la pression du général Pau, à la condition d'avoir pour le seconder le général de Castelnau. Ainsi le ministre qui, en pleine crise d'Agadir, n'avait pas hésité à changer un général en chef qu'il jugeait insuffisant, n'a pas eu l'énergie d'imposer la charge du commandement à ceux qu'il jugeait le plus capables de l'exercer : ni à Gallieni, ni à Pau [4].

En définitive le général Joffre est choisi : il est désigné pour prendre éventuellement le commandement du groupe des armées du Nord-Est. Le 28 juillet 1911 un décret le nomme chef d'état-major général. Il aura sous ses ordres le chef d'état-major de l'armée et trois sous-chefs d'état-major dont le premier, le général de Castelnau, chargé de la direction des 2e, 3e et 4e bureaux, deviendra en cas de guerre son major général. Dépendant directement du ministre, ayant sous ses ordres le Conseil Supérieur de la Guerre, le Comité d'état-major et l'état-major de l'armée, le général Joffre aura sur toute l'armée (instruction, manœuvres, préparation

1. Mêmes procès-verbaux, p. 102.
2. Même déposition de M. Messimy, p. 132-133-134.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 125.
4. On a dit et on a écrit que c'est en raison de leur âge que ni Gallieni, ni Pau ne pouvaient être choisis. C'est faux. Le général Gallieni ne devait atteindre la limite d'âge que le 29 avril 1914 et ses services antérieurs justifiaient son maintien sans limite d'âge. Le général Pau ne devait avoir soixante-cinq ans que le 29 décembre 1913.

à la guerre, mobilisation, concentration, etc.), un pouvoir que nul n'avait eu avant lui.

En fait on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que pendant les trois années qui ont précédé la guerre le général Joffre a été à peu près omnipotent. Il a obtenu *tout* ce qu'il a voulu, il a pu faire *tout* ce qui lui sémblait bon. Maître à peu près absolu de l'avancement, pendant cette période, nul n'a été nommé général, nul général n'a obtenu un commandement sans qu'il eût tout au moins donné son assentiment. Quelle a été son œuvre?

II. — Le plan XVII, œuvre personnelle du général Joffre

Quelques publicistes ont cherché à amoindrir le rôle du général Joffre dans l'œuvre dont il a, c'est incontestable, « *l'entière responsabilité* ». Au lieu de s'en prendre à lui-même, on incrimine assez volontiers cet organe anonyme, « l'*état-major* ». Ce pelé, ce galeux est coupable de toutes les erreurs. Peut-être, un jour, des mémoires particuliers permettront-ils à 'historien de rechercher quelle a pu être, sur les conceptions et les décisions du général Joffre, l'influence des diverses personnalités qui l'entouraient : généraux du Conseil Supérieur de la Guerre, chef ou sous-chefs de l'état-major de l'armée, officiers du Comité d'état-major, officiers de grades inférieurs placés dans son entourage immédiat.

Dans la *Revue de Paris*, *** [1], certainement bien informé, prétend : « Le plan d'opérations initial exprime une résultante : il est moins l'œuvre d'un homme que « *la composante des jugements d'une collectivité plus ou moins restreinte* ».

Par là, *** entend-il atténuer la responsabilité du général Joffre dans la conception et la mise à exécution du plan XVII, ou bien revendiquer une part de la gloire de cette conception et de cette exécution pour une « *collectivité* » qu'il n'a malheureusement pas définie? Est-ce ainsi que le général Joffre et son entourage ont compris le rôle du commandement et de son aide organique : l'état-major? Le commandement doit-il

1. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 700.

vraiment subir l'impulsion de ses subordonnés ou, au contraire, leur donner ses directives, leur imposer ses idées, ses volontés, ses décisions, dont l'état-major n'a qu'à assurer l'exécution? En tout cas, si une collectivité quelconque devait avoir une influence sur la conception du plan d'opérations, il n'y avait de vraiment qualifié pour cela que le Conseil Supérieur de la Guerre. Or il n'a pas été consulté. Cela résulte des dépositions mêmes, toutes faites sous la foi du serment, à la Commission d'enquête sur la métallurgie, par le maréchal Joffre, et par les généraux de Castelnau, Ruffey, Maunoury, Berthelot, etc. Les généraux de Castelnau, Ruffey et Maunoury « *ont ignoré* » le plan d'opérations [1].

Le général Berthelot [2], pour son compte, déclare que le plan d'opérations ne peut pas être fait *a priori*, mais que, pour l'établir, il faut savoir ce que l'ennemi fait ou va faire. Il répond au président que l'on a attendu forcément le jour de la mobilisation pour faire le plan d'opérations, — que nous ne pouvions avoir au début qu'une *attitude défensive*, — que nous ne pouvions prendre l'offensive avant de savoir de quel côté se trouvait le gros des forces allemandes. En définitive, d'après lui, le plan d'opérations se fait au fur et à mesure des renseignements reçus sur l'ennemi.

C'est d'ailleurs ainsi que cela s'est passé, et c'était certainement la conception du général Joffre, car dans sa déposition faite le 4 juillet 1919, il a déclaré qu'« *un plan d'opérations est une idée qu'on a dans la tête, mais qu'on ne met pas sur du papier* »; et d'ailleurs que « *le plan de concentration* » est « *fonction du plan d'opérations* »!

On est donc en droit de conclure, contrairement à ce que *** a exposé :

1° Que le plan d'opérations d'après lequel a été établi le plan XVII, a bien été une conception du général Joffre *lui-même*, conception qui lui a été personnelle, et que n'ont connue ni le général de Castelnau, son sous-chef d'état-major chargé des opérations lors de l'établissement du plan XVII, ni le Conseil Supérieur de la Guerre,

2° Que la conception de l'offensive, telle qu'elle a été attri-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 121 et 162.

2. Id., 2e partie, p. 122 et 123.

buée par *** au général Joffre dans son exposé, est singulièrement démentie par la façon dont l'offensive a été envisagée, et pratiquée en août 1914 par le général Joffre et par le général Berthelot qui fut alors l'aide-major général chargé des opérations.

Quant au plan de concentration « *fonction du plan d'opérations* », une partie seulement aurait été communiquée aux généraux d'armée, la partie qui les intéressait personnellement [1], l'ensemble du plan leur restant inconnu. Mais le général Berthelot a eu soin de faire remarquer que les chefs d'état-major des armées connaissaient, *eux*, la *totalité* du plan de concentration puisqu'ils avaient participé à l'établissement de ce plan. Cette remarque est caractéristique : les chefs d'état-major étaient mis au courant, leurs généraux, non. Méthode coutumière à ce petit clan d'officiers à qui l'armée a appliqué le juste surnom de « Jeunes-Turcs ».

Quelle a pu être leur influence sur les idées et les décisions du général Joffre? Nul ne peut le dire. Il faut donc bien s'en tenir à la vérité réglementaire du commandement qui commande à des subordonnés qui obéissent. C'est d'ailleurs ce qu'a toujours fait le général Joffre avec une ténacité et une autorité absolues vis-à-vis de ses subordonnés immédiats, ses commandants d'armée. Ce sont eux qui avaient peut-être qualité pour lui exposer leurs opinions et leurs idées, et qui plus que tous autres pouvaient lui faire connaître et discuter avec lui ce que *** appelle « *les idées répandues dans la foule* ». Nous avons vu qu'il ne leur a pas demandé leur avis pour les questions les plus importantes : d'autre part il ressort nettement de la déposition du général Berthelot et de la sienne, qu'il n'entendait nullement laisser discuter ni la concentration, ni les opérations, qu'il voulait donner des ordres et ne pas demander d'avis. Ceux qui ont essayé de donner leur opinion ont été rabroués, ceux qui, au début de la guerre, ont insisté et exposé plus ou moins vivement des opinions contraires à celles du G. Q. G., les généraux Ruffey et Lanrezac, ont été sacrifiés.

Le plan XVII est bien l'œuvre du général Joffre. L'idée qu'il a eue dans la tête, qu'il n'a pas mise alors sur le papier, mais

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 122.

dont le plan XVII a été fonction, nous la connaissons d'une façon certaine aujourd'hui. Le maréchal l'a déclaré :

L'intention du général en chef était de se porter toutes forces réunies à l'attaque des armées allemandes, et cela en deux actions principales se développant : l'une à droite entre les Vosges et la Moselle, l'autre à gauche au nord de la ligne Verdun-Metz. Ces deux actions devaient être étroitement soudées par des forces agissant sur les Hauts de Meuse et en Woëvre.

III. — Le plan XVII et la doctrine de l'offensive

Dès 1911, le général Joffre avait donc la volonté expresse, dit ***, de préparer un plan de campagne offensif ; et il lui en fait gloire comme d'une chose toute nouvelle. Évidemment très bien renseigné, il s'efforce de faire ressortir la supériorité du plan XVII à ce point de vue sur les plans antérieurs, bien qu'il reconnaisse d'autre part que certains de ces plans envisageaient aussi cette offensive.

« *Attendre d'avoir toutes ses forces réunies pour attaquer* », c'est fort sage, mais est-ce donc autre chose que d'attendre, comme dans les plans précédents, la fin de la concentration pour prendre l'offensive? Or jusque-là tout permettait de croire que les Allemands, ayant l'initiative de l'agression, un système de voies ferrées plus complet, la volonté d'attaquer, auraient les premiers réuni toutes leurs forces et pris les premiers l'offensive. Le général Joffre n'a vraiment rien innové : en définitive l'attaque des Allemands sur Liége et la Belgique l'a réduit à garder sur son aile gauche jusqu'au 20 août une attitude strictement défensive. L'espace seul, qui de ce côté séparait les deux adversaires, lui a donné le temps de déclencher l'attaque qu'il avait préparée et qui est venue se heurter à l'attaque allemande. Qui donc pourrait croire que Saussier, Jamont, Brugère, de Lacroix, Trémeau ou Michel, ayant à appliquer un des plans précédents, et ayant la chance de terminer la concentration avant l'attaque allemande, seraient restés figés dans leurs lignes à l'attendre?

Ce ne sont ni le lieutenant-colonel de Grandmaison ni ses adeptes qui ont introduit la doctrine de l'offensive dans l'armée française où elle avait été quelque peu oubliée au

début de la guerre de 1870. Dès 1878 on la préconisait dans tous les cours de nos écoles d'officiers : depuis une trentaine d'années tous nos règlements en faisaient ressortir la supériorité sur la défensive. Dans toutes les manœuvres, petites ou grandes, quelles que fussent les dispositions prises et les péripéties du combat, la défensive avait toujours tort, toujours le défenseur était déclaré vaincu ! On peut dire que depuis longtemps, en 1911, la volonté de l'offensive était ancrée dans l'âme de tous les officiers français.

Au dire de ***, les deux conférences du lieutenant-colonel de Grandmaison se gravèrent dans l'esprit de notre haut commandement au point qu'on en retrouve les principes strictement appliqués dans « *le plan de guerre* » de 1911 [1]. Et plus loin *** expose la doctrine de Grandmaison qui peut se résumer comme il suit :

L'attaque est la meilleure des sûretés : il faut donc réduire, sinon supprimer, les détachements dits de sûreté, pour pouvoir attaquer avec tout son monde.

Il ne faut pas se préoccuper d'avoir un front égal ou supérieur à celui de l'adversaire, ni s'inquiéter que ce front soit plus petit que celui de l'ennemi. Dans ce cas, on lui fera « *le coup d'Austerlitz* », c'est-à-dire, on crèvera son centre.

Enfin, tout plan offensif, même mal engagé doit être poursuivi avec obstination et vigueur, c'est le meilleur moyen de réussir.

Le général en chef voulait, une fois ses forces réunies, attaquer les armées allemandes : à droite, entre les Vosges et la Moselle, à gauche au nord de la ligne Verdun-Metz, une armée masquant cette place forte. *** nous explique que le plan XVII permettait à nos armées de commencer leurs opérations actives à partir du douzième jour de la mobilisation. Or *rien* n'a entravé la concentration. Le 13 août, le général en chef a eu toutes ses forces réunies; *rien* ne l'a empêché par conséquent « *d'imposer à l'ennemi la bataille immédiate totale dans laquelle il se jetterait*, dit *** [2], *sans regarder en arrière* ».

Cependant il a déjà fait maladroitement attaquer et battre le 7e corps d'armée dans la tentative sur Mulhouse,

1. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 711.
2. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 722.

offensive lancée avec des moyens insuffisants avant d'avoir réuni toutes ses forces. Le 14 août il commence bien son attaque, mais sur la moitié de son front seulement, à droite, là où l'ennemi est resté sur la défensive et l'attend dans une région qu'il sait difficile et savamment fortifiée. A gauche, le général Joffre reste hésitant, et du 14 au 20 août il attend pour prendre sa décision. C'est que de ce côté l'attaque allemande sur Liége et la Belgique maîtrise sa volonté : il veut savoir, il veut être renseigné sur l'ennemi avant d'agir. Il perd de vue la doctrine et n'ose plus exécuter son plan tel qu'il l'a conçu, il attend que l'attaque allemande se soit dessinée pour tenter « *le coup d'Austerlitz* ». La préparation est mauvaise, les moyens sont insuffisants, le « coup d'Austerlitz » est raté ; il manque de se transformer en un nouveau « *coup de Sedan* ».

IV. — Le plan XVII. — Organisation et mobilisation emploi des réserves

Lorsque le général Joffre prit en 1911 les fonctions de chef d'état-major général, le général Regnault [1], sous-chef d'état-major depuis dix-huit mois, crut devoir lui exposer l'intérêt qu'il y aurait à adopter tout de suite pour le plan XVI une *variante* dont la préparation était complètement terminée. Cette variante devait modifier la concentration en augmentant le nombre de corps d'armée débarqués au nord de la ligne Paris-Metz [2].

Le général Joffre lui répondit que c'était inutile ; qu'on allait faire un plan nouveau et que ce plan serait applicable au printemps 1912 [3]. Il était donc bien résolu à faire œuvre nouvelle et à la faire rapidement.

Pour refaire le plan de mobilisation et de concentration, la première question à étudier et à trancher était évidemment l'organisation et l'emploi des réserves. Il s'agissait d'examiner

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie, p. 162.

2. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, déposition Messimy, p. 150. (Cette variante n° 1 aurait été adoptée en septembre 1911, sous la rubrique Plan 16 *bis*.)

3. Le nouveau plan n° XVII n'a été applicable qu'au printemps 1914.

quelles étaient les ressources fournies par le recrutement et de déterminer les forces qu'il était possible de mobiliser et d'amener en première ligne. Or un corps d'armée mobilisé comporte un effectif de 38 000 hommes environ ; la mise sur pied de guerre de tous nos corps actifs ne devait donc guère employer que 800 000 hommes, et nous avions plusieurs millions de soldats à mobiliser.

En 1911, sous le régime du plan XVI, chaque régiment d'infanterie mobilisait un régiment de réserve à trois bataillons. Dans chaque corps d'armée les huit régiments de réserve ainsi formés servaient à constituer :

1° Deux d'entre eux une brigade de six bataillons qui était ajoutée comme une 5e brigade au corps d'armée correspondant;

2° Quatre autres une division de réserve à deux brigades (12 bataillons), et le plan XVI amenait ainsi en ligne 22 divisions de réserve.

Les deux derniers régiments devaient être employés dans les places fortes.

Il eût donc été possible de constituer dans chaque corps d'armée un corps de réserve à huit régiments de trois bataillons comme le corps actif. Cela eût été d'autant plus facile en 1914 que la nouvelle loi de recrutement, en incorporant un an plus tôt la classe 1913, a laissé disponible une classe de réservistes instruits de plus.

Sans même envisager une nouvelle organisation, l'application pure et simple, le développement de ce qui avait été fait jusqu'alors aurait amené le général Joffre à organiser vingt ou vingt et un corps d'armée de réserve dans le plan XVII. En entrant dans cette voie et en cherchant à réaliser semblable organisation, il se fût aperçu sans doute [1] que nos ressources en armement (fusils, mitrailleuses, canons de 75, munitions d'infanterie et d'artillerie) ainsi qu'en habillement, étaient insuffisantes. Il aurait pu prendre les mesures nécessaires pour les compléter. Le général Joffre n'en jugea pas ainsi. Pour assurer un meilleur encadrement des bataillons de réserve, le moyen qu'il trouva fut d'en diminuer le nombre. Les régiments actifs ne formèrent plus que des régiments de réserve à deux bataillons. Dans chaque corps d'armée, deux

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 157.

régiments de réserve furent affectés au corps d'armée actif, non pas embrigadés comme dans le plan XVI, non pas affectés organiquement chacun à une des divisions actives, comme l'affirme par erreur le maréchal Joffre, dans sa déposition écrite [1], mais bien comme deux unités distinctes à la disposition du commandant de corps d'armée. Les six autres formèrent une division de réserve.

D'après la *Répartition des troupes françaises au 1er mai 1914*, il y avait en France 519 bataillons d'infanterie, 31 bataillons de chasseurs à pied et deux groupes de bataillons de zouaves [2]. Comme les bataillons de chasseurs étaient à six compagnies, que deux d'entre eux équivalaient à un régiment, quatre à une brigade, on voit qu'il eût été possible de former avec nos bataillons actifs de France mis sur pied de guerre, 23 corps d'armée actifs et demi ou 47 divisions. En y ajoutant les deux divisions du corps colonial, et les deux brigades coloniales qui ont été mobilisées en août 1914, les trois divisions d'Algérie nos 37, 38 et 45e [3], et la division du Maroc qui ont été amenées en France, il est évident que le général Joffre a disposé en 1914 d'assez de bataillons actifs pour pouvoir former et mettre en ligne, *s'il l'eût voulu*, 54 divisions d'infanterie, l'équivalent de 27 corps actifs. En y ajoutant les 20 ou 21 corps de réserve qu'il aurait pu organiser, comme il a été dit plus haut, il aurait pu opposer aux forces allemandes 94 divisions, dont 54 actives et 40 de réserve, l'équivalent de 47 corps d'armée, ce qui eût employé environ 1 800 000 hommes. D'après le maréchal [4], le plan XVII aurait amené en 1914, dans la zone des armées, 73 divisions d'infanterie, dont 25 de réserve. Dans la *Revue de Paris* [5], *** compte une division de réserve de moins, 72 divisions en tout dont 24 de réserve. Il semble bien qu'il y ait eu en réalité 48 divisions actives, en comptant pour une division

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 137.

2. *L'Einteilung des deutschen Heeres* indique qu'au 1er avril 1914 il y avait en Allemagne 669 bataillons actifs, de quoi former 27 corps d'armée.

3. Les 37e et 38e divisions et la division du Maroc ont été engagées dans la bataille des frontières, la 45e division n'a pu être engagée qu'à la bataille de la Marne dans l'armée du général Maunoury.

4. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 146 et 137.

5. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 512.

les deux brigades coloniales mobilisées en outre du corps colonial ; et 26 divisions de réserve. En tout 74 divisions, l'équivalent de 37 corps d'armée, environ 1 400 000 hommes.

La comparaison de ces chiffres qui résument d'une part ce qui aurait pu être fait en se conformant simplement aux errements anciens, et ce qui a été fait, autorise à conclure que l'organisation adoptée par le général Joffre nous a privés, en 1914, de 10 corps d'armée, de 20 divisions d'infanterie.

Les chiffres officiels suivants confirment ce qui précède :

A la séance de la Chambre des députés, en comité secret, du 17 juin 1916 (*Journal officiel* du 25 octobre 1919, page 27), le ministre de la Guerre a donné les indications suivantes sur la situation de nos effectifs dans la *zone des armées* (troupes, services, étapes, etc.). Au début des opérations, il y avait dans cette zone 1 900 000 hommes. Au 1er mai 1916, il y avait dans cette zone 2 753 000 hommes, soit une augmentation de 853 000 hommes. A cette date, il est vrai, on avait incorporé trois classes nouvelles, environ 600 000 hommes de plus. Mais le ministre fait connaître qu'à la même date du 1er mai 1916, le total général de nos pertes définitives (morts, prisonniers, disparus et réformés) s'élevait à 1 281 000 hommes. Si du total du chiffre des pertes et de l'augmentation d'effectif réalisé l'on retranche le total des trois classes incorporées, on voit que, par une organisation suffisamment avisée, le général Joffre aurait pu amener dès le début des opérations 1 500 000 hommes de plus dans la zone des armées. Il aurait pu avoir dans cette zone pour le premier choc 3 400 000 hommes au lieu de 1 900 000 hommes.

D'où vient ce dédain du nombre, d'une augmentation d'effectifs considérable qu'il était facile de s'assurer? Pourquoi ce million de réservistes inemployés dont parlait Jaurès? Le haut commandement avait-il pour les formations de réserve cette « *âme de marâtre* [1] » qu'avait pour elles M. Messimy, alors ministre de la Guerre? Tous se sont-ils trompés comme lui sur ce point ?

D'ailleurs, pour affirmer, comme il l'a fait en 1919 [2], qu'en

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, p. 145.

2. M. Messimy a reconnu son erreur devant la Commission d'enquête. « *Il* « *est certain,* a-t-il déclaré, que les formations de réserve avaient une valeur

1914 les divisions de réserve n'avaient aucune valeur offensive, il fallait que M. Messimy ignorât que l'armée du général Pau, qui a repris Mulhouse à la bataille de Dornach, était composée en grande partie de divisions de réserve. Divisions de réserve aussi, celles qui, le 25 août, ont remporté à Étain le succès dont il a été tant question à la Commission d'enquête. Divisions de réserve, celles du général de Lamaze qui le 5 septembre ont entamé victorieusement la bataille de la Marne. Divisions de réserve, toutes celles dont on s'est servi côte à côte avec nos corps d'armée actifs et qui nous ont donné le nombre nécessaire pour gagner sur la Marne la bataille perdue sur les frontières.

V. — Le plan XVII. — Ce que l'on savait de l'armée allemande. — La situation en 1911

On n'ignorait cependant, ni à l'état-major de l'armée, ni au Conseil Supérieur de la guerre, combien les Allemands se préoccupaient de l'organisation de leurs réserves. On n'avait pas oublié que, dès le début de la guerre de 1870, les Allemands avaient amené en ligne contre Metz une division de landwehr, et que d'autres avaient suivi. On savait combien la formation hâtive des corps d'armée français de la défense nationale les avait surpris et inquiétés ; combien malgré leur médiocrité ces formations improvisées les avaient gênés en retardant leur triomphe ! Les Allemands avaient pu, tout comme nous, se demander ce qui serait arrivé si, au lieu d'entrer en ligne en novembre et en décembre, ces corps d'armée, si médiocres qu'ils fussent, avaient été en mesure d'intervenir à la fin du mois d'août 1870. Ils n'étaient pas gens à laisser les Français préparer et employer des formations de réserve sans se tenir prêts à se servir des leurs. Nous le savions.

Du mois de mars 1910 au mois de juillet 1911 [1], le service

« défensive infiniment supérieure à celle que *nous* croyions, mais elles n'avaient « aucune valeur offensive ! » — *Nous*, c'est-à-dire l'entourage du ministre et du général Joffre.

1. Pendant cette période, le 2e bureau de l'état-major de l'armée et le service des renseignements ont été sous les ordres du général Regnault, sous-chef d'état-major général.

des renseignements dans ses rapports n'a cessé de signaler régulièrement l'existence des régiments de réserve, leur organisation et leur composition, les soins apportés à leur encadrement. On connaissait leurs appels réguliers dans les camps, l'instruction qu'ils y recevaient, les manœuvres auxquelles ils participaient. Leur formation en divisions et en corps de réserve était connue. On n'ignorait pas que la mise à la retraite prématurée de nombreux officiers généraux, tel Hindenburg, permettrait de leur assurer un bon commandement. Dans les exercices d'état-major, dont certains ont été connus de nous, les corps d'armée de réserve étaient employés à côté des corps d'armée actifs, les armées formées uniquement de corps actifs étant réservées aux ailes où le parti comptait chercher la décision.

En 1911, le service des renseignements fit parvenir à l'état-major de l'armée la critique par le général de Moltke, chef d'état-major général, d'un exercice sur la carte exécuté quelques années auparavant par le Grand État-Major allemand, critique qui fut, comme tous les documents intéressants, communiquée au Conseil Supérieur de la Guerre. Cette critique par celui qui devait conduire les armées allemandes en 1914, faisait ressortir : que les Allemands considéraient l'emploi des corps de réserve à côté des corps actifs comme de règle dans l'armée allemande aussi bien que dans l'armée française ; que seule la nécessité pour les armées allemandes d'atteindre l'armée française derrière sa barrière de forteresses entraînerait la violation de la neutralité belge ; enfin que dans ce dernier cas la masse principale allemande se trouverait à droite, la gauche restant strictement sur la défensive.

Tous ces renseignements répétés et concordants donnaient une certitude, celle que les Allemands mobiliseraient des corps d'armée de réserve et les emploieraient à côté de leurs corps d'armée actifs. Cette certitude, le sous-chef d'état-major général de 1911 l'avait, ainsi que ses subordonnés d'alors, et en quittant ses fonctions la chose était tellement évidente pour lui, que, sans se douter qu'il allait ainsi à l'encontre de la doctrine admise au 4 *bis* [1], il n'a cessé de le dire dans toutes ses

1. Le 4 *bis* du boulevard des Invalides était le lieu où siégeait le Comité d'état-major et le Conseil Supérieur de la Guerre.

conversations ultérieures avec ses chefs, ses camarades et ses subordonnés. Cette certitude, le général Michel l'avait aussi, puisque c'est là la raison d'être de sa proposition de février 1911. C'était aussi celle du général Picquart, ancien ministre de la Guerre, exprimée quelques jours avant sa mort en janvier 1914, et de bien d'autres. Cette certitude, le général Joffre et les siens ne l'ont pas eue. Les renseignements parvenus à l'état-major de l'armée à partir d'août 1911 ont-ils infirmé à tort les renseignements précédents? Ou plutôt, convaincus de la non-valeur offensive des divisions de réserve, et bien résolus à ne pas les employer dans leurs premières attaques, ont-ils cru volontiers que les Allemands feraient comme eux? Se sont-ils figuré que les régiments de réserve allemands s'enfuiraient comme des moineaux devant les attaques furieuses de nos régiments actifs?

Ce qui est certain, c'est la persistance du dédain des formations de réserve. Au printemps 1914, le général Joffre prescrivit par une circulaire de ne pas employer les bataillons de réservistes comme les bataillons actifs, mais de les consacrer à toutes les besognes secondaires dont ils libéreraient les régiments du corps d'armée[1]. Ce qui est certain, c'est qu'en août 1914 aucune division de réserve ne devait participer aux offensives des armées. Elles devaient couvrir les flancs, organiser et tenir des positions défensives, comme à Vervins ou sur la Meuse : tout au plus devaient-elles remplacer dans « *l'investissement de Metz* » les divisions actives poussées en avant. Celles d'entre elles qui ont pu être engagées dans les premiers jours l'ont été par suite des événements, non par la volonté du commandement supérieur !

Bien que devant la Commission d'enquête le maréchal Joffre n'ait pas nettement reconnu l'erreur de son jugement sur la valeur des formations de réserve allemandes, elle est certaine. Seule en effet elle explique la persistance avec laquelle il s'est si longtemps refusé à admettre la possibilité de la manœuvre allemande par la rive gauche de la Meuse, vers la vallée de l'Oise ; pourquoi il s'est figuré que si les

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 156. Dans sa déposition, le maréchal Joffre sans nier ces prescriptions a avancé que, « *dans tous les cas, il ne faut jamais prendre les choses au pied de la lettre* ».

Allemands étiraient leur droite aussi loin, leur centre serait affaibli au point de pouvoir être facilement crevé [1]. Cette erreur, *** l'attribue à ce que le « Haut Commandement français n'était pas ou était mal renseigné sur les possibilités militaires de l'Allemagne [2] ». Il se trompe. Les renseignements fournis au Haut Commandement français jusqu'au 28 juillet 1911 étaient parfaitement exacts, ils ont été confirmés par les événements de 1914. Pourquoi le général Joffre n'a-t-il pas fait état des renseignements antérieurs à sa prise de fonctions ?

La probabilité de l'attaque allemande par la Belgique avait depuis longtemps été envisagée par le Haut Commandement, elle avait été étudiée avec soin dans les divers exercices de l'état-major de l'armée.

En juillet 1911, le ministre de la Guerre savait depuis plus d'un an que l'intervention russe contre l'Allemagne ne se produirait plus dans les conditions qui avaient été fixées par la convention militaire primitive vieille de plus de quinze ans. On avait compté jusque-là sur une intervention immédiate, sur une sorte d'attaque brusquée contre l'Allemagne des 7 ou 800 000 hommes que la Russie avait en Pologne dès le temps de paix. A partir de 1910, les Russes soucieux, à la suite des leçons de la guerre japonaise, de donner un meilleur encadrement à leurs réserves d'hommes, avaient modifié leur mobilisation. Ils avaient retiré de Pologne une partie des troupes qu'ils y avaient précédemment, et les avaient éloignées de la frontière. Ils leur assuraient ainsi une mobilisation meilleure, mais retardaient naturellement leur concentration et leur arrivée en ligne. Un voyage du chef d'état-major de l'armée, général Dubail, avait été décidé pour la fin du mois d'août 1911, afin d'assurer une entente complète à ce sujet entre les deux armées. Le voyage eut lieu à la date fixée et le général Dubail a dû en rapporter au général Joffre des précisions satisfaisantes [3].

« Je lui explique, dit-il dans un rapport en parlant du tsar, que nous avons été amenés à concevoir une bataille décisive en Bel-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 158.
2. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, page 511.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie. Déposition de M. Messimy, p. 149.

gique-Lorraine du quinzième au dix-huitième jour, et lui montre l'intérêt qu'il y aurait à obtenir vers la même époque le concours efficace de l'armée russe sous la forme d'une offensive décidée sur Berlin...

Le dix-huitième jour, en 1914, a été le 19 août. A quelle date s'est produite l'offensive de Rennenkampf?

En août 1911 le général Dubail, subordonné du général Joffre, évidemment parti en Russie avec ses instructions, a donc parlé à l'empereur d'une bataille en Belgique. C'est qu'en effet l'invasion de la Belgique par les Allemands était considérée comme *certaine*, et *certaine* aussi la riposte que nous ferions. Cette conviction que l'on avait de l'invasion des Allemands par la Belgique avait amené d'autre part, entre les états-majors anglais et français, les pourparlers dont il a été, à diverses reprises, question. A la suite de l'Entente cordiale les deux états-majors avaient eu de part et d'autre à se préoccuper des moyens que l'armée anglaise aurait d'intervenir sur le continent, si les agissements de l'Allemagne contre la France et la Belgique déterminaient l'Angleterre à prendre part à la guerre. Sur les instructions du ministre lui-même, notre attaché militaire à Londres, le colonel Huguet, s'était mis personnellement en rapport avec les officiers de l'état-major anglais. Mais les pourparlers qui s'étaient tenus tout d'abord en dehors du 2e bureau de l'état-major de l'armée n'aboutissaient pas.

Les Anglais demandaient à ne pas débarquer leurs troupes à l'est de la Seine, mais bien à Cherbourg et au Havre. Ils désiraient que la nourriture de leurs troupes débarquées fût assurée pendant les vingt premiers jours par l'armée française. Les chefs des 3e et 4e bureaux de l'état-major français, d'ailleurs très sceptiques sur la possibilité et l'efficacité d'une intervention de l'armée anglaise sur le continent, manifestaient peu d'empressement à satisfaire l'intermédiaire qui venait leur parler officieusement de cette question. Le débarquement au Havre et à Cherbourg entraînait l'obligation de consacrer à l'armée anglaise la ligne Caen-Rouen-Amiens indispensable à notre concentration. La nourriture de l'armée anglaise dans les vingt premiers jours de la mobilisation ne pouvait être assurée que par la création d'une

station-magasin pour laquelle il eût fallu demander des crédits aux Chambres françaises. Or toute cette préparation devait rester secrète ! En définitive les deux états-majors ainsi consultés officieusement et séparément n'arrivaient pas à s'entendre. Dès que le général Regnault, sous-chef d'état-major général, eut sous ses ordres les 3e et 4e bureaux et fut au courant de leurs objections, il souleva la question auprès du chef d'état-major général. Une entrevue fut décidée. Elle eut lieu à Paris au mois de juin 1911 sous la présidence du général Dubail; trois officiers anglais dont était celui qui est devenu le maréchal Wilson, le général Regnault et ses trois chefs de bureau ainsi que le colonel Huguet y assistaient. Après quelques explications nettes et cordiales l'entente fut rapidement faite entre officiers anglais et français et les bases furent arrêtées, d'après lesquelles furent préparés plus tard, sous la rubrique « W », les transports qui se firent en août 1914. Quant à l'Italie, les assurances formelles de notre ambasssdeur, M. Barrère, avaient depuis plusieurs années rassuré l'état-major de l'armée. On savait que le pacte de la Triple-Alliance était strictement défensif et ne jouerait pas si l'agression ne venait pas de la France. Or nous savions bien qu'en aucun cas la France n'aurait la responsabilité de l'agression.

Telle était la situation au moment où, en 1911, le général Joffre eut à entreprendre *la préparation du plan XVII*.

VI. — La concentration du plan XVII

Le général de Castelnau a expliqué à la Commission d'enquête :

> Le plan de concentration, c'est l'ensemble des dispositions à réaliser pour réunir dans des conditions d'espace et de temps à déterminer et dans un dispositif approprié les troupes mobilisées éparses sur le territoire. C'est la réunion des moyens. Le plan d'opérations, ce sont les desseins arrêtés dans l'esprit du général en chef ou ses prévisions pour l'emploi de ses forces réunies.

Or on a vu que ce plan d'opérations, cette « *Idée* », le général Joffre entendait la garder dans sa tête et qu'il ne

l'avait pas mise sur le papier. Mais depuis il l'a fait connaître ; d'ailleurs c'est celle qu'il a mise à exécution ; on peut donc la juger en connaissance de cause.

L'Allemagne en nous attaquant pouvait : ou bien se conformer aux conventions diplomatiques et respecter les neutralités belge et helvétique, ou bien passer outre. Dans ce dernier cas, les armées allemandes pouvaient traverser la Suisse pour tourner au sud Belfort et notre barrière de forteresses et atteindre les vallées de la Marne et de la Seine. Au contraire, elles pouvaient passer par la Belgique pour nous attaquer par les vallées de la Meuse et de l'Oise. Puisque nous étions bien résolus à ne pas violer les premiers la neutralité de nos voisins, il était indispensable que le plan de concentration permît au général Joffre, dans chacune de ces trois hypothèses, d'entamer les opérations dans les conditions qu'il aurait conçues. L'hypothèse de la violation de la neutralité suisse paraissait la moins dangereuse pour la France, donc la moins vraisemblable. Le plan XVII s'en est peu préoccupé : au surplus, tel qu'il a été conçu, les forces concentrées à notre droite, et les divisions arrivant du sud-est auraient permis d'y faire face.

L'hypothèse de la violation de la Belgique était bien plus vraisemblable. C'était pour les armées allemandes la voie la plus courte et la plus facile vers Paris, par une région riche, où notre système de fortifications était le moins approprié à la guerre moderne. Cette hypothèse, le général Joffre l'a certainement méditée ; et il s'est demandé ce qu'il ferait, soit dans le cas où les armées allemandes se contenteraient d'atteindre les vallées de la Meuse et de la Sambre sans les dépasser, soit au contraire si, dépassant la Meuse pour atteindre les vallées de l'Oise et de la Somme, elles s'étendaient jusqu'à Lille. On ne peut s'imaginer un général en chef et son état-major préparant et étudiant pendant trois ans la guerre prochaine et n'envisageant pas cette dernière hypothèse, celle qui précisément s'est réalisée.

Quoi que puisse écrire ***, ou quelque autre interprète de la « *collectivité* », qui selon lui aurait inspiré le général Joffre, les déclarations du maréchal à la Commission d'enquête sont formelles à cet égard.

A la question suivante du président[1] :

Il nous a été expliqué que le plan de concentration tel qu'il était organisé et tel qu'il a vu le jour, avait soulevé les critiques de plusieurs membres du Conseil Supérieur de la Guerre et notamment des généraux Ruffey et Gallieni, parce que ce plan ne prévoyait pas l'hypothèse de l'invasion par la rive gauche de la Meuse, spécialement par Lille.

Le maréchal répond :

— *Cela m'étonne beaucoup, étant donné qu'à l'état-major nous avons toujours eu l'idée de l'attaque par là.*

Et plus loin : M. le président. :

— Êtes-vous au courant de cette opinion qui considérait l'étirement de l'armée allemande jusqu'à Lille comme une chance heureuse pour la France?

M. le maréchal Joffre répond :

— *Mais je l'estime encore et la preuve, c'est que notre bataille des frontières a été faite pour cela et si on avait réussi, nous avions toute la route ouverte !*

Ces déclarations expliquent les dispositions adoptées pour le plan XVII et leurs conséquences.

A la manœuvre allemande considérée certainement par lui comme seule vraisemblable, attaque contre notre gauche par le Luxembourg et la Belgique sans dépasser la Meuse et la Sambre, le général Joffre aurait pu vouloir riposter par la manœuvre inverse et prévoir la concentration d'une armée sur la rive gauche de la Meuse, armée capable d'agir sur le flanc ou les derrières de la droite allemande. Il suffisait pour cela, comme expose *** [2], de réserver à cet effet des troupes, soit en arrière de la frontière belge, soit dans la région parisienne à la poignée de l'éventail de nos voies ferrées, d'où le transport dans une direction quelconque pouvait être facile et rapide. Mais il eût fallu pour cela prendre une partie des effectifs consacrés à notre droite, ne plus y prévoir une forte offensive, et de ce côté se résigner, sinon à la défensive, du moins à ce que l'on a appelé longtemps des « *démonstrations* » offensives. Ce n'a pas été la conception du général Joffre.

A l'attaque allemande ne dépassant pas la Meuse, il entend

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, p. 155 et 158.
2. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 721.

riposter par une attaque directe au nord de la ligne Verdun-Metz. D'autre part il estime que, si les Allemands s'étendent jusqu'à Bruxelles, Mons et Lille, notre attaque au nord de la ligne Verdun-Metz n'aura que plus de chances de succès et de plus grands résultats. Dans ce cas, ce sera le « *Coup d'Austerlitz* ». Il ne modifiera donc rien à l'attaque qu'il entend préparer et qui, selon lui, répond le mieux aux deux hypothèses. Cette conception est bien celle du général Joffre, car le 14 juin 1912, le général de Castelnau, son sous-chef d'état-major, parlant en son nom à M. le député Vandamne et au général Lebas réunis pour examiner avec lui la question du déclassement de Lille, leur disait [1] :

Mesurez la distance qui sépare Malmédy de Lille et calculez le développement dangereux pour les troupes allemandes d'un mouvement aussi excentrique par rapport à leur ligne d'invasion. Ce serait une grave imprudence de leur part. *Mais ils ne commettront pas cette faute et nous n'aurons pas cette chance-là !*

Si invraisemblable que lui parût la manœuvre qui a été exécutée par la droite allemande, le général en chef se croyait donc, sans modifier les dispositions prises, tout prêt à en profiter.

Cependant *** affirme que le débordement allemand de 1914 était soupçonné à l'avance.

Manœuvre invraisemblable ou soupçonnée mais non pas redoutée, le général Joffre ne pouvait y croire ! Malgré tous les indices révélateurs, le 14 août 1914 à 13 heures, les trois généraux Joffre, Belin et Berthelot ont été unanimes à déclarer au général Lanrezac [2] que les Allemands n'étaient pas en mesure d'opérer avec de grandes forces à l'ouest de la Meuse.

Le plan XVII, le plan de concentration, est fait : c'est lui qui sera appliqué en 1914.

En première ligne, de Belfort à Hirson, 18 corps d'armée et 8 divisions de réserve seront répartis en quatre armées.

L'aile droite comprend deux armées : la 1re, général Dubail (5 corps d'armée et 2 divisions de cavalerie) et la 2e, général de Castelnau (5 corps d'armée, 3 divisions de réserve et 2 divi-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie, p. 182 et 194.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 78.

sions de cavalerie). Elle sera chargée de l'attaque entre les Vosges et la Moselle et se concentre entre Toul et Belfort.

L'aile gauche avec deux armées également : la 3e, général Ruffey (3 corps d'armée, 3 divisions de réserve, 1 division de cavalerie) et la 5e, général Lanrezac (5 corps d'armée, 2 divisions de réserve, une division de cavalerie), sera chargée de l'attaque au nord de la ligne Verdun-Metz. Elle se concentre de Commercy à Hirson, le gros de la 3e armée dans la région de Verdun, le gros de la 5e armée dans la région de Vouziers à Rethel.

Étant données la composition des 2e, 6e, 14e et 15e corps d'armée et l'adjonction à la 2e armée d'une brigade coloniale, on voit que l'aile droite a, dans chaque armée, la valeur de 11 divisions actives et qu'elle dispose en tout de 25 divisions d'infanterie. A la 3e armée, il y a l'équivalent de 8 divisions d'infanterie et l'ensemble de l'aile gauche avec la brigade du 2e corps détachée au corps Sordet comprend 23 divisions d'infanterie et demie. L'attaque de droite dispose donc de une division et demie d'infanterie de plus que celle de gauche.

En deuxième ligne, une armée, la 4e, général de Langle de Cary (3 corps d'armée dont un, le corps colonial, aura une 5e brigade) sera concentrée dans la région de Saint-Dizier-Bar-le-Duc. De là elle pourra venir appuyer soit l'attaque de droite, soit celle de gauche. Dans le cas où dès le début il paraîtrait utile de la consacrer à l'attaque de gauche, une *variante* permet de la concentrer plus au nord, vers Sainte-Menehould.

Enfin deux groupes de trois divisions de réserve, l'un en arrière de la droite, à Vesoul ; l'autre, à gauche, dans la région Hirson-Vervins, où il doit organiser une position fortifiée, restent à la disposition du général en chef. Celui-ci pourra disposer encore, au fur et à mesure de leur arrivée en France, des 3 divisions d'Algérie (37e, 38e, 45e), de la division du Maroc, et d'une brigade de chasseurs marocains ; et aussi de 12 divisions de réserve, du moins de celles qui ne sont pas affectées à des places fortes. En outre, les études faites prévoyaient la concentration de l'armée anglaise dans la région de Cambrai, mais pour une date plus éloignée que celle prévue pour notre offensive.

Du côté des Allemands, nous savons aujourd'hui par les dispositions mêmes qu'ils ont prises, quelle était la conception, la volonté allemande à laquelle allait se heurter la volonté de notre général en chef.

D'après *** [1], les Allemands auraient amené contre la France, en août 1914, 22 corps d'armée actifs, 15 corps et demi de réserve, et en formations d'ersatz et de landwehr, la valeur de 10 divisions d'infanterie, soit en tout 85 divisions. Or, d'après le document intitulé : « *Quatre mois de guerre* », qui a été publié par le G. Q. G. français en décembre 1914, les Allemands n'auraient employé contre nous en première ligne au début des hostilités que 21 corps d'armée actifs et 14 corps et demi de réserve, en outre, surtout en Alsace et un peu en Lorraine, 17 brigades mixtes « d'ersatz » (la valeur de 8 divisions et demie ou de 4 corps d'armée), le tout réparti en sept armées, savoir :

1re armée, von Klück, 4 corps actifs, 3 de réserve, au total 7 corps d'armée.
2e armée, von Bülow, 3 corps actifs, 3 de réserve, au total 6 corps d'armée.
3e armée, von Hausen, 2 corps actifs, 2 de réserve, au total 4 corps d'armée.
4e armée, prince de Wurtemberg, 2 corps actifs, 2 de réserve, au total 4 corps d'armée.
5e armée, Kronprinz impérial, 4 corps actifs, 3 1/2 de réserve, au total 6 1/2 corps d'armée.
6e armée, Kronprinz de Bavière, 4 corps actifs, 1 de réserve, au total 5 corps d'armée.
7e armée, von Heeringen, 2 corps actifs, 1 de réserve, au total 3 corps d'armée, avec des détachements de landwehr et d'ersatz.

Au total 35 corps et demi, soit 42 divisions actives, 29 de réserve, plus l'ersatz et la landwehr.

Mais, si l'on veut faire une comparaison équitable de la force numérique des armées allemande et française engagées en août 1914, du moment que l'on compte du côté allemand les formations d'ersatz et de landwehr, il faudrait ajouter aux 74 divisions d'infanterie françaises indiquées précédemment, les cinq divisions territoriales du général d'Amade, la garnison de Maubeuge et toutes les autres formations

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 512.

actives, de réserve ou territoriales existant en dehors des divisions de réserve dans les places ou les forts de la zone des armées.

En somme, à défaut d'une documentation authentique et complète, il semble bien qu'au début de la guerre les formations allemandes ou françaises opposées aient été à peu près équivalentes au point de vue numérique. La France a eu en plus, à sa gauche, l'appui effectif de 4 divisions anglaises et de 6 divisions d'armée belges.

Tout autant que le général Joffre, les Allemands sont résolus à prendre une offensive vigoureuse ; mais ils veulent contre la France une décision rapide qui, la mettant hors de cause, les laisse libres de se retourner du côté russe.

On ne s'attaquera pas directement à la barrière des forteresses françaises, on ira derrière elles chercher l'armée française ; on ira par le chemin le plus court et le plus facile, par la Belgique, par les vallons et les plaines de la rive gauche de la Meuse. Si la Belgique cède, ou si elle se contente de protester en retirant ses troupes sur Anvers, tant mieux, une armée d'avant-garde poussera jusqu'au contact des premières troupes françaises et, couverte par elle, la concentration, la préparation de l'attaque pourra se faire près de la frontière franco-belge. Si au contraire la Belgique résiste, tant pis (ou tant mieux peut-être dans les rêves pangermanistes), on en sera quitte pour faire la concentration à la frontière allemande. La manœuvre en sera retardée de quelques jours, mais elle se fera : deux corps suffiront à contenir l'armée belge. Quant à l'armée anglaise, si elle voulait intervenir, n'est-elle pas à dédaigner?

Seulement l'état-major allemand n'a pas de l'offensive la même conception que le général Joffre. Il reconnait la force défensive de notre frontière de l'Est et il ne veut pas s'attarder à des attaques directes contre elle : mais il sait aussi la valeur défensive de la sienne. Aux deux extrémités du front qui s'étend du Grand-Duché de Luxembourg au Rhin, il a créé deux solides régions fortifiées [1].

L'une, Metz-Thionville, étend ses défenses dans la vallée de la Seille, l'autre de Strasbourg à Molsheim barre la vallée

1. L'état-major français les connaît depuis longtemps d'ailleurs de la façon la plus précise.

depuis le Rhin jusqu'aux Vosges. Entre elles, il reste un passage de 80 kilomètres à peine, région difficile, couverte en partie d'étangs, ayant une série de positions très fortes dont l'organisation défensive a été étudiée et préparée avec toute la minutie dont est capable l'état-major allemand. Sur ce front de Metz au Rhin on ne laissera que peu de troupes, mais des troupes solides : les 6e et 7e armées (8 corps d'armée dont 6 actifs) et de nombreuses formations d'ersatz pour la Haute-Alsace. Ils attendront sur place l'attaque d'un adversaire que l'on sait enragé d'offensive : l'attaque repoussée, on le poursuivra.

Sur l'autre partie du front, au nord-ouest de Metz, il y a deux régions distinctes. Entre la Moselle et la Meuse, face à la gauche des armées françaises, un pays bien connu pour sa nature difficile : le Luxembourg et les Ardennes. On profitera de l'avance que donnera l'initiative de l'agression prise par l'Allemagne pour y pénétrer les premiers. Des forces puissantes : deux armées (10 corps d'armée et demi) s'y installeront, s'y organiseront et y attendront l'attaque française jusqu'au moment où elles se porteront en avant pour agir de concert avec la masse de droite.

Au delà de la Meuse, une masse comprenant trois armées (17 corps d'armée) et un gros corps de cavalerie chercheront, déborderont, détruiront la gauche des armées françaises et marcheront ensuite sur Paris ! Une de ces armées de droite (von Hausen 4 corps) dirigée sur Namur et Dinant peut d'ailleurs concourir éventuellement à l'action des deux armées du centre. Telles sont les deux conceptions d'après lesquelles les armées ennemies allaient se rencontrer en août 1914.

Résolus à attaquer à leur droite par la Belgique, les Allemands ne laisseront entre le Rhin et Metz qu'un minimum de forces, 8 corps d'armée, mais dans une région où la défensive sera savamment organisée, où l'avance ennemie ne pourra en tout cas être que très lente. Résolu à attaquer à droite et à gauche de Metz, du Rhin jusqu'à la Meuse, le général Joffre répartit à peu près également ses forces sur tout le front : plus de la moitié de ses forces de première ligne (25 divisions, 12 corps d'armée et demi) attaqueront entre Metz et le Rhin. Elles viendront s'y briser contre les fortifications allemandes.

VII. — Le plan XVII. — Son application

Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914. On apprend que dans la matinée les Allemands ont envahi le Luxembourg et le général Joffre décide que l'on exécutera pour la concentration, la *variante* qui amène la 4e armée un peu plus au nord, dans la région de Sainte-Menehould. Dans la même journée du dimanche l'Allemagne adresse à la Belgique sa sommation, et dès le 3 août le général Joffre sait la réponse qui lui est faite. Le 4 août, il apprend l'entrée des troupes allemandes en Belgique et l'attaque de Liége. Mais cela ne change rien naturellement à ses dispositions : que la manœuvre allemande se fasse par la rive droite ou par la rive gauche de la Meuse, le plan XVII à son avis *répond à tout*. Il se contente de prescrire l'envoi sur Laon, à leur arrivée en France, des deux divisions d'Algérie nº 37 et 38.

La couverture est mise en place, les transports de concentration commençent le 5 août. Le 13 août tous les éléments combattants seront sur la base de concentration et le 14 août l'armée française pourra commencer la grande offensive prévue ! Le général en chef n'attendra pas jusque-là. Dès le 5 août il donne l'ordre au 7e corps d'entrer en Alsace par le Sud, de se porter sur Colmar et Schlestadt, de détruire les ponts du Rhin et de masquer Neuf-Brisach [1] !

Le récit de *** nous permet de connaître de quelle façon les officiers du G. Q. G. à Vitry-le-François ont vécu ces jours d'août 1914. Il décrit au jour le jour leurs impressions, leurs états d'âme, comment ils ont présenté les situations successives au général en chef. Il fait voir comment ils ont interprété les renseignements divers qui leur parviennent, ne sachant quelle valeur attribuer aux uns et aux autres, naturellement portés à ajouter foi et à considérer comme sérieux et certains tous ceux qui flattaient leurs idées préconçues, tenant volontiers comme suspects ou faux ceux qui les heurtaient. C'est qu'en vérité, ils ont joué au Kriegspiel. Or, dans un Kriegspiel, tous les renseignements que donne la direction ont leur valeur, car ils ont pour but de définir aux

1. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 69.

yeux des deux partis une situation que *rien* ne matérialise. Mais dans la réalité qu'ils ont vécue, parmi la multitude des renseignements recueillis, il est humain — mais regrettable — qu'ils aient choisi ceux qui convenaient le plus à leurs idées. C'est ainsi, par exemple, que d'après ***, le 7 août on sait, d'une part, que Liége a été attaqué par des éléments de cinq corps d'armée, d'autre part qu'en Haute-Alsace, l'ennemi cède devant le 7e corps. La conclusion, c'est que, sous deux formes différentes : aspiration en Alsace, attaque brusquée sur Liége, ce sont deux amorces pour nous attirer, soit d'un côté, soit de l'autre et nous amener par des moyens différents à dégarnir notre centre au profit des ailes [1] !

Dès le 4 août cependant la Belgique a demandé l'aide de la France. Il pourrait y avoir intérêt à se rapprocher de son armée, ne fût-ce que pour lui donner confiance et doubler la valeur de ses troupes en leur apportant l'aide indispensable qu'elles réclament à bon droit. Cela, sans doute, était prévu. Mais on ne modifiera pas la concentration. Que les Belges fassent leur devoir !

Le corps de cavalerie Sordet entrera le 5 août en Belgique, mais ce n'est pas pour se joindre aux divisions belges. On le dirige sur la rive droite de la Meuse vers Neufchâteau, dans un pays boisé et difficile, où l'action de la cavalerie est à peu près impossible. Notre cavalerie couvrira le front de la 5e armée, couvert déjà par une autre division de cavalerie, et cherchera à dessiner le front ennemi et à découvrir les têtes de ses colonnes. Cela, c'est de la découverte ! Combien ce rôle eût été plus facile et mieux rempli sur la rive gauche, du côté où les Allemands avaient déjà manifesté leur présence, vers Liége, en avant et aux côtés des soldats belges! Quel réconfort moral leur aurait apporté cette belle cavalerie annonçant l'arrivée prochaine d'une armée française [2] ! Mais ce n'était pas le plan XVII.

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 335.

2. Si les Belges se résignaient tout de suite à faire tête à l'invasion allemande, et consentaient à opérer avec nous, la défensive de notre aile gauche devait être reportée de la région Maubeuge-Lille jusqu'à la Meuse, de Givet à la frontière hollandaise, pourvu que l'ennemi nous en laissât le temps. (Étude du plan de campagne français, par le général Lanrezac, p. 33.) L'ennemi nous en a laissé le temps !

Ce qui était bien dans ce plan, *** l'a longuement expliqué : c'est l'adoption par notre général en chef de la doctrine de Grandmaison : c'est l'*offensive décidée et résolue*, c'est la « *poursuite obstinée et résolue du plan offensif même mal engagé* ». L'instruction générale n° 1 du 8 août, 7 heures, précise les dispositions à prendre pour cette offensive, dispositions indiquées précédemment par la directive n° 1, au cas de la violation de la Belgique. Les offensives du 7e corps en Alsace, des 1re et 2e armées entre les Vosges et Metz sont nettement précisées. Pour la gauche, il n'en est pas de même ; on craint d'être prévenu par l'attaque ennemie et l'on prend les mesures en conséquence. Il est vrai qu'en terminant, on ordonne aux commandants d'armées de prescrire immédiatement les mouvements préparatoires de nature à faciliter l'offensive et à la rendre « *foudroyante* [1] ». Mais déjà l'on s'écarte de la doctrine et du plan primitifs. D'après le rapport du général Lanrezac en date du 25 juillet 1914, l'application de la directive n° 1 amènerait les têtes de colonne de la 5e armée, le treizième jour, soit le 14 août, sur le front Maissin-Paliseul-Bertrix-Saint-Médard [1]. Or à cette date, en vertu de l'instruction du 8 août et des ordres du général en chef, la tête du gros de cette armée était encore maintenue à 8 ou 10 kilomètres en arrière de la Meuse !

Au cours de son récit, *** explique et tente de justifier cet accroc à la *doctrine*, qu'il regrette du fond du cœur. Dans ses conclusions, en effet, il se demande ce qui aurait pu advenir, si l'on s'était conformé strictement au plan XVII, si à la date du 14 août la 5e armée était arrivée dans la région Neufchâteau-Paliseul, appuyée à sa droite par les 4e et 3e armées. C'eût été, selon lui, heureux. On peut en douter et se demander avec effroi ce qui serait advenu des 3e, 4e et 5e armées, ainsi poussées dans les Ardennes, au milieu des 1re, 2e, 3e, 4e et 5e armées allemandes, si les auteurs du plan XVII l'avaient strictement appliqué. Que l'on additionne les effectifs. La guerre eût certainement été plus courte, et le Kaiser aurait pu manger à Paris le déjeuner que, dit-on, il y avait commandé.

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 336.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 55.

Cependant l'instruction générale n° 1 s'exécute. Le 2e corps en couverture vers Montmédy est rattaché à la 4e armée qui vient se placer entre la 3e et la 5e. La 3e s'établit sur le front Saint-Baussant-Vigneulles-Ornes-Flabas. La 5e resserre son dispositif entre Vouziers et Aubenton, toujours en arrière de la Meuse. Mais le général Lanrezac, qui y voit clair, insiste : il voudrait tenir fortement la Meuse entre Givet et Namur [1]. Le 12 août enfin, le général Joffre *l'autorise* à porter le 1er corps de Mézières à hauteur de Dinant, et le même jour, il décide que les deux divisions d'Algérie (37e et 38e D. I.) seront affectées à la 5e armée en remplacement du 2e corps et qu'elles seront amenées par chemin de fer dans l'Entre Sambre et Meuse, dans la région Philippeville-Chimay-Rocroi. Du 8 au 15 août, au G. Q. G., les renseignements continuent d'affluer. Mais d'après ***, rien n'est assez caractéristique pour modifier la conception première. A droite cependant, l'on sait que les Allemands ont tendu l'inondation de la vallée de la Seille et ont préparé dans leurs lignes de multiples organisations défensives [2]. Ce n'est pas un indice de volonté offensive chez l'ennemi, et il est plutôt à craindre que notre attaque se heurte à une très forte organisation défensive et ne puisse, par là, progresser que très lentement sans remporter aucun succès décisif.

Cependant le 11 août, le général Joffre décide que la 1re armée se portera en avant le 14 août, elle sera appuyée par la 2e armée, dont les deux corps de gauche tiendront la ligne de la Meurthe. Le 13 au soir, le général fixe les premiers objectifs à atteindre. C'est pour l'aile droite la mise à exécution du plan XVII.

Quant aux 4e et 5e armées, l'intention du général en chef apparaît toujours de les pousser dans l'Ardenne belge dès le 15 août. Les renseignements recueillis jusque-là n'ont pas suffi à faire la lumière.

D'après ***, autour de Metz, les armées ont l'impression d'un dégarnissement sensible et signalent que les forces actives disponibles de l'ennemi ont dû être transportées au nord de Metz. Mais sur la rive droite de la Meuse notre cavalerie, dans le pays difficile où elle évolue, se heurte partout à des

1. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 72.
2. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 340.

tranchées garnies de faibles détachements de toutes armes [1]. Un rideau l'empêchè de voir, et ce rideau qui l'arrête avance de façon régulière. Le jour, nos avions ne voient rien. « *Si par hasard quelques colonnes en marche, se laissent repérer, on reste déconcerté* (sic) *de les voir aller du sud-est vers le nord-ouest.* » Sur la rive gauche de la Meuse les renseignements sont précis. « *Mais ils sont d'origine belge, on les croit tendancieux, on ne sait quelle créance leur accorder* [2]. » Pourquoi donc? Les Belges n'étaient-ils pas mieux placés que le G. Q. G. à Vitry-le-François pour savoir et juger ce qui se passait? De source neutre, le 13 août, 7 corps d'armée allemands marcheraient contre la France à travers la Belgique. On n'y croit pas : car, d'*autre part, on ne retrouve nulle part trace des éléments* de 5 corps d'armée qui ont attaqué Liége [3]. L'ensemble de tous ces renseignements amenait les officiers du G. Q. G. à croire que sur la rive gauche il s'agit d'un simple corps d'observation dirigé contre l'armée belge établie sur ses positions initiales de rassemblement [4]. Or un bulletin de renseignements venant du G. Q. G., communiqué le 9 août au général Regnault, commandant la 3e division d'infanterie, signalait déjà au nord de Thionville (de Thionville à Visé) 9 corps d'armée (les 3e, 3e de réserve, 7e, 10e, 4e, 19e, 12e, 8e et 18e) en colonnes se dirigeant vers l'ouest, et autour de Metz trois autres corps (16e, 21e et 13e). A partir du 12 août, le général commandant la 3e division d'infanterie a signalé régulièrement chaque jour le passage pendant la nuit précédente, devant son front, par Longuyon et Allondrelles, de détachements importants de toutes armes se dirigeant sur Virton et le Nord-Ouest. Plusieurs carnets pris sur des cadavres ou des prisonniers faisaient connaître l'origine de ces troupes qui venaient de la région Metz-Thionville où elles avaient été amenées par chemin de fer. L'ensemble des renseignements recueillis sur le front de la 5e armée étaient

1. En 1870, au mois de novembre, la cavalerie allemande a été impuissante à rien voir de ce qui se passait derrière les massifs boisés de l'Orléanais.

2. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 341, 342, 343.

3. Rien d'étonnant; après une affaire aussi dure, on a dû les faire passer en deuxième ligne.

4. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 352.

concluants. Mais les officiers du G. Q. G. lisaient-ils les renseignements envoyés par les armées [1]?

Le général Lanrezac, au contraire, était convaincu.

Il se rend à Vitry le 14 août : les généraux Joffre, Belin et Berthelot lui disent d'un commun accord : « *Nous avons le sentiment que les Allemands n'ont rien de prêt par là* », et le général Joffre maintient ses instructions précédentes. Cependant, en rentrant le jour même à Rethel, le général Lanrezac trouvait le bulletin de renseignements n° 38 émanant du G. Q. G. qui *laisse clairement entendre* que la masse de manœuvre allemande de droite, réunie entre la pointe nord du Luxembourg et Liége, comprendrait 8 corps d'armée et 4 divisions de cavalerie [2]. Pour se rendre compte de ce qui s'est passé ce jour-là et les jours suivants entre le général Joffre et le général Lanrezac, pour juger aussi l'erreur du G. Q. G. sur l'importance des effectifs ennemis, il est bon de ne pas perdre de vue ce que le général en chef et son état-major pensent et ce qu'ils espèrent d'une attaque allemande par la rive gauche de la Meuse. Il est bon aussi de se rappeler ce passage de la déposition du général Berthelot devant la Commission d'enquête [3] : « *Je vous dirai que devant l'hésitation que certains éléments montraient à l'attaque, il y avait parfois utilité à leur dire: allez, vous avez devant vous moins de monde que vous le croyez. Cela, c'était dans un but d'intérêt général et non pas dans un but d'intérêt particulier. Il est certain que dans une attaque il y a des troupes plus ou moins sacrifiées ; il faut tout de même qu'elles attaquent, même si elles ont affaire à des troupes supérieures. Si l'on n'attaquait que quand on est sûr que l'ennemi est faible, on n'attaquerait pas souvent.* » Thèse abominable qu'on a sans doute appliquée à bien des échelons de la hiérarchie. Le général Lanrezac n'en a-t-il pas été victime ?

Mais les événements vont se précipiter. Le 15 août, le 1er corps qui remonte vers Namur se heurte à Dinant à un détachement allemand qui vient d'y forcer le passage de la Meuse. Il l'attaque et le rejette sur la rive droite. Le général

1. Voir déposition du général Ruffey à ce sujet.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 79.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 132.

Joffre se décide. Le 15 août, entre 23 et 24 heures, la 5e armée reçoit l'ordre de laisser à la 4e armée le 11e corps et ses deux divisions de réserve ainsi que la 4e division de cavalerie, et de se porter dans la région de Marienbourg ou de Philippeville, pour agir de concert avec les armées anglaise et belge contre le groupe allemand du nord. Le corps de cavalerie Sordet et le groupe de divisions de réserve de Vervins passent sous les ordres du général Lanrezac. La 4e armée débouchera du front Sedan-Montmédy en direction générale de Neufchâteau. Le 16 le général Joffre a pris sa résolution et il la fait connaître au maréchal French dans une note que celui-ci montrera le 17 au général Lanrezac qui ne la connaît d'ailleurs pas encore. Il renforce sa gauche de 2 corps d'armée; le 18e qui est près de Toul remplacera le 11e à la 5e armée; il sera transporté du 16 au 20 août sur la base Nouvion-Lacapelle-Hirson. En outre, le 9e corps sera amené à la gauche de la 4e armée pour renforcer sa liaison avec la 5e. Mais, au moment où les deux dernières brigades du 9e corps vont s'embarquer à Nancy, il leur faut revenir vers le Grand-Couronné pour suppléer aux divisions de réserve qui les ont remplacées devant Delme où elles se sont fait battre. Le 9e corps sera complété vers le 24 ou 25 août seulement par la division marocaine.

Le 16 août, un pilote allemand est abattu à l'ouest de Dinant. Les officiers d'état-major du 1er corps ont gardé le souvenir de la morgue avec laquelle, à leurs questions, il a répondu : « Vous vous trompez, ce n'est pas une armée, mais *deux* armées allemandes qui avancent par la rive gauche de la Meuse ! » De ce qu'il a dit, d'après ***, le G. Q. G. n'aurait retenu que la composition exacte de l'armée von Bülow avec ses 4 corps actifs, ses 3 corps de réserve, son G. Q. installé à Liége [1].

Le 18 août à 8 heures, l'instruction générale no 13 indique à chaque commandant des 3e, 4e et 5e armées dans quelles conditions ils devront se porter à l'attaque. Ils auront pour objectif les forces allemandes réunies autour de Thionville, dans le Luxembourg et en Belgique. La 3e armée s'établira sur le front Jametz-Étain, face au nord-est, prête à déboucher en direction de Longwy avec ses 3 corps actifs.

1. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 361.

On lui enlève (en oubliant d'ailleurs de l'en informer) ses divisions de réserve qui, groupées d'abord sous les ordres du général P. Durand, puis du général Maunoury doivent *investir* le front sud-ouest de Metz et couvrir la droite de la 3e armée. La 4e armée sur le front Sedan-Montmédy attend le moment de se précipiter vers Neufchâteau dans les Ardennes. A gauche, la 5e armée et le corps de cavalerie opéreront en liaison avec les Anglais et les Belges. Si l'aile droite ennemie cherche à passer entre Givet et Bruxelles, on s'opposera à son mouvement en cherchant à déborder l'ennemi par le nord. Si l'ennemi n'engage sur la rive gauche de la Meuse qu'une fraction de son aile droite, la 5e armée laissera aux Anglais et aux Belges et aux divisions de réserve, le soin de combattre les Allemands de la rive gauche et se rabattra par Namur et Givet dans la direction générale de Marche et de Saint-Hubert.

Espérer le 18 août que les Belges coopéreront activement à l'offensive de la 5e armée, alors que le 17 le général en chef a téléphoné à 20 heures au général Lanrezac que Bruxelles s'affole, que le gouvernement se retire à Anvers, qu'il faut éviter à tout prix que l'armée belge suive ce mouvement : alors qu'on sait que le roi Albert, jusque-là nullement soutenu par l'armée française, ne veut pas laisser détruire son armée par les masses allemandes, alors que le 18 la retraite de l'armée belge sur Anvers est effective, supposer que le général Lanrezac pourra obtenir au dernier moment ce que n'a pas obtenu, ni peut-être demandé, le général en chef, — c'est un manque de jugement bien surprenant.

A la 5e armée, dont le mouvement en avant avait été si tardif par la volonté *seule* du général Joffre, la division de réserve qui doit relever le 1er corps à la garde de la Meuse ne doit atteindre Dinant que le 22. Les 10e et 3e corps renforcés chacun d'une division d'Algérie et le 18e corps n'atteindront la Sambre à la gauche du 1er corps que le 21. Les divisions anglaises ne pourront entrer en ligne que le 23 au plus tôt. Quant aux deux divisions de réserve qui restent au général Valabrègue, elles ne pourront pas arriver entre la 5e armée et les Anglais à temps pour prendre part à la bataille.

Le sort en est jeté ! Le général Joffre veut crever le centre

allemand entre la Meuse et la Moselle et se rabattre ensuite sur le flanc de l'aile droite allemande dont il coupera les communications. C'est décidément le « *Coup d'Austerlitz* ».

Seulement, entre Thionville et la Meuse, dans un pays qu'on leur représente comme vide d'ennemis, les 7 divisions actives de la 3e armée, les 11 divisions et demie actives et les 2 divisions de réserve de la 4e armée, en tout 18 divisions et demie actives et 2 de réserve vont trouver les armées du Kronprinz, du prince de Würtemberg et de von Hausen qui comprennent en tout 14 corps d'armée et demi dont huit actifs : soit 33 divisions d'infanterie. La 3e armée ne peut avancer d'ailleurs que si sa droite est protégée contre la région Metz-Thionville. Mais « *l'investissement* » de cette forteresse prescrit aux divisions de réserve n'est pas même commencé. Les divisions actives dont elles vont prendre la place n'ont pas eu à entreprendre cet investissement : « *il est à faire* ».

Sur la rive gauche de la Meuse, les Belges sont en retraite vers Anvers et l'armée Lanrezac comprenant 10 divisions et demie actives et 3 divisions de réserve, appuyée par 4 divisions anglaises, aura affaire aux deux armées de von Bülow et de von Klück, en tout 13 corps dont 7 actifs, 26 divisions d'infanterie.

Devant l'erreur de la conception, que peuvent peser les fautes possibles des subordonnés !

RÉSULTATS ET CONCLUSIONS

En Lorraine, les affaires n'ont pas marché.

Le 19 août l'armée de Castelnau battue à Morhange est rejetée vers le Grand Couronné de Nancy et l'armée Dubail se retire de l'autre côté de la Mortagne.

Dans la nuit du 21 au 22 août, les deux armées Ruffey et de Langle de Cary sont lancées à l'attaque. Sur les 7 divisions de la 3e armée, six sont engagées dans la journée du 22, toutes échouent dans leurs attaques avec des pertes plus ou moins considérables et reculent ; le 23, le front de la 3e armée est sur l'Othain.

Sur les 11 divisions et demie actives de la 4e armée, deux seulement ne sont pas engagées le 22. Des 9 autres, *une seule*, la 3e division à droite, se maintient sur le terrain du combat

à hauteur de Virton. A sa gauche, les attaques ont échoué partout : battues ou non, les divisions ont reculé dans la journée ou dans la nuit au delà de la Semoy. Le lendemain 23, la division du 9e corps qui est poussée en avant, le long de la Meuse, est battue à son tour et rejetée sur la rive gauche. Les tentatives de la 3e armée pour faire reprendre l'offensive sont vaines et le 24 août à la première heure, elle donne l'ordre de la retraite.

A gauche, sur le front de l'armée Lanrezac, le combat s'est engagé le 21 dans la vallée même de la Sambre. Le 22, la bataille se poursuit au sud de la Sambre ; le 23, elle s'étend à l'armée anglaise parvenue aux environs de Mons. Le soir du 23, l'ensemble de la 5e armée a tenu bon, sauf le 3e corps au centre qui a sérieusement fléchi. A gauche, les Anglais sont en retraite sur Maubeuge ; à droite, à Namur, les Allemands ont enlevé les forts du nord et la ville. En arrière de la droite, des troupes saxonnes ont surpris le passage de la Meuse au sud de Dinant. Une vigoureuse contre-attaque les a rejetées de Onhaye qu'elles avaient occupé sur le plateau. L'armée Lanrezac se trouve en échec sur son front devant l'armée de von Bülow ; elle est menacée sur son flanc gauche par l'armée de von Klück qui vient de forcer les Anglais à la retraite. A l'autre aile, la défaite de la 4e armée dont la gauche a reculé « *en déroute* » sur Mézières [1] laisse sa droite (le 1er C. A.) en échelon à plus de 100 kilomètres en avant sans autre appui que l'obstacle matériel de la Meuse.

La situation est des plus dangereuses. Le général en chef ne peut pas l'ignorer, il doit bien savoir le 23 ce qui est advenu de l'attaque des 3e et 4e armées. Mais il n'envoie aucun ordre, il laisse au général Lanrezac la responsabilité de se déclarer vaincu ou de risquer un désastre complet.

La retraite immédiate s'impose, écrit le général Lanrezac [2]; je prends le parti de l'ordonner, quoique convaincu que Joffre ne m'approuvera pas !

La bataille des frontières était perdue : le plan XVII avait échoué totalement.

GÉNÉRAL REGNAULT

1. *Revue de Paris*, 1er avril 1920, p. 507.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 184.

L'INITIATION A LA VIE SOCIALE

LES SOCIÉTÉS D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS

« Il y a des méthodes pour former des géomètres, des physiciens, des peintres, il n'y en a pas pour former des citoyens. »

Ce mot que Turgot prononçait avec amertume, il y a cent cinquante ans, demeure exact pour notre époque. Nous avons généralisé l'instruction, — ce qui est un progrès —, mais nous n'avons pas encore établi une méthode *d'initiation à la vie sociale* qui permette de développer chez l'adolescent les vertus civiques.

La vie collective suppose toujours l'action de l'individu dans un milieu hétérogène et parmi des groupes nombreux. L'enfant, au contraire, agit dans un milieu unifié et parmi des groupes réduits. Comment l'amener alors à passer de l'état simple à l'état complexe, à s'adapter à un monde dont il ignore tout et où chacune de ses expériences doit se faire à ses dépens? — En utilisant l'instinct social qui est en lui.

En effet, dès la six ou septième année, les enfants marquent une tendance à s'unir suivant un ordre et à discipliner, pour obtenir des effets utiles à tous, leur activité instable. Ensemble ils composent le thème d'une vie imaginative qui imite celle des hommes et leur permet d'expérimenter sur les choses leurs forces naissantes.

Soumis très tôt à cette notion d'ordre qui, dans la vie sociale, règle les gestes de l'homme, ils s'accoutument à distinguer entre les groupes où ils agissent : les écoles s'opposent aux écoles, les classes aux classes, les sections aux sections.

Et, de fait, selon qu'il appartient à la division *A* ou *B*, l'écolier n'est pas le même. Il subit des influences qui agissent sur ses habitudes et sur sa mentalité... De même un changement de classe, — donc de milieu, — provoque toujours chez lui des attitudes nouvelles. C'est ainsi qu'en montant d'un degré, il gagne en dignité et se reconnaît des droits sur ses camarades plus jeunes. Dans tous les lycées et collèges, les « grands » de 6e, par exemple, persécutent les « petits » de 7e qui, à leur tour, régentent les « mioches » de 8e. On sait à quel abus ces distinctions aboutissent dans les collèges anglais où les *fags* — les petits — sont vraiment la chose des grands [1].

Entre ces groupes, des rivalités s'établissent, dont tous les effets ne sont pas nuisibles, puisqu'elles stimulent le zèle et l'initiative, entretiennent le sens de l'invention, forment dans l'esprit de chaque écolier des repères, grâce auxquels il aperçoit son action dans l'ensemble de la vie scolaire.

Mais, pressés par le besoin d'agir et par l'esprit d'imitation, les enfants n'en restent pas là. Ils créent eux-mêmes des groupes, se donnent des chefs, instituent un règlement pour se discipliner.

Ces associations juvéniles sont assez connues pour que nous n'ayons pas à les décrire minutieusement [2]. Tout au plus en fixerons-nous les caractères essentiels et la signification.

De ces sociétés d'enfants, beaucoup ne sont que temporaires. Elles durent le temps d'organiser et d'épuiser un jeu, de mener à bien une expédition de maraude, de préparer aux environs d'une grande fête, — Noël, Pâques, la Chandeleur, le 1er mai — les objets ou le rituel que la coutume impose.

D'autres cependant prennent un caractère de permanence qui les rapproche des groupements d'hommes. Là où la vie enfantine présente une certaine densité et s'oppose à celle des adultes, — au village, dans les internats, dans les écoles

1. Le livre de R. Kipling, *Stalky and Co*, en fait la preuve.

2. Voir, entre autres, les travaux de Scheldon, Puffer, Mac Gee et l'enquête menée à l'Institut Solvey par J. Varendonck.

d'apprentis, par exemple, — on voit s'établir de véritables petites sociétés secrètes, ayant leurs signes de reconnaissance, leur langage chiffré, leur code d'honneur... Chose curieuse, en elles survivent des activités : mots, rites, sanctions, qui les apparentent aux plus lointaines civilisations, comme si, par les groupes d'enfants, des notions venues de l'origine des âges continuaient de cheminer, déformées et réduites, dans nos sociétés modernes.

Certains rites d'épreuves : les brimades par la douche froide, la peinture du corps, la lancée en l'air sur un drap, le balancement, les coups; certaines sanctions : les amendes, les corrections physiques, les « verticales », les « oignons », le désossement du poignet, la quarantaine, — sans oublier les expéditions de vengeance contre les groupes rivaux — ; la recherche du secret par la déformation du langage ou la convention des gestes, reproduisent quelques manières d'être des peuples primitifs.

Ces groupements, on le sait, sont organisés d'après le principe de la hiérarchie. Au sommet un chef, nommé soit directement par lui-même — ce qui est le cas pour les fondateurs de groupes, — soit par l'élection. Au-dessous, quelques gradés à divers titres ; puis les simples membres, dont un règlement fixe le droit d'admission.

Presque toujours aussi, comme dans les sociétés humaines les plus simples, il y a confusion des pouvoirs. Le chef est tout ensemble le législatif et l'exécutif. Il fait les lois et les applique, ses lieutenants et ses gendarmes lui obéissant aveuglément. Lui résiste-t-on? Il chasse les délinquants ou, de façon plus simple encore, supprime le groupe.

Parfois, cependant, on voit se former au sein de ces sociétés comme une ébauche de juridiction. De véritables tribunaux d'enfants se constituent qui, d'une part, jugent les délits privés et, de l'autre, décident des représailles légales ou d'une expédition de vengeance à entreprendre contre les groupes ennemis.

Dans ce dernier cas, l'influence des lectures est manifeste. Les enfants, formés en « Indianclubs », s'efforcent de reproduire dans ses diverses phases la vie des Peaux-Rouges. Devenus le « Grand Serpent noir », « Œil de Faucon » ou « Corne droite », ils poussent le cri belliqueux, partent sur

les sentiers de la guerre, relèvent les pistes des « Visages pâles », deviennent chasseurs de chevelures et, la lutte achevée, fument le calumet de la paix.

Mais, qu'ils soient créés pour le jeu, les sports, la petite guerre, la maraude ou tel exercice de l'esprit : — confection d'un journal, représentation d'une pièce de théâtre, — ces groupes juvéniles ont pour but, comme ceux des hommes, d'échapper à la société totale en empêchant l'intrusion d'éléments hétérogènes. De façon confuse, les enfants sentent que le milieu extérieur les repousse, leur est hostile. Ils se groupent pour lui résister, pour opposer aux « grandes personnes », qui ne savent ni les comprendre, ni tolérer le développement normal de leur vie imaginative, un système de défense et de ruse approprié à leurs moyens.

Ainsi recréent-ils, de façon presque spontanée, les vieilles distinctions en « classes d'âge » qui ont permis aux sociétés primitives et antiques de hiérarchiser les forces, les droits et les pouvoirs, — donc de se discipliner...

Certains verront en ceci un cas très net de reviviscence collective. Soit, si l'on admet que l'enfant, disposant pour agir de moyens aussi précaires que ceux de l'homme primitif, est forcément amené à construire sa vie de groupe sur des données semblables. Nous y distinguons surtout une forme de l'instinct de défense. Pour préserver sa personnalité naissante, échapper à la tyrannie de l'obéissance et au contrôle permanent des adultes, l'enfant doit s'affirmer comme un être distinct, donc exagérer les caractères qui l'opposent aux grandes personnes. C'est en se groupant avec ses semblables, en exaltant par la vie secrète ses manières d'être propres, qu'il parvient à découvrir et à sauvegarder son individualité.

Ainsi touchons-nous au motif essentiel qui sépare et rend étrangères l'une à l'autre les générations : l'incompréhension réciproque. Certes, on ne saurait demander aux enfants, qui ignorent tout de la vie mentale et des raisons d'agir des adultes, de s'adapter à eux. Mais il est pénible de constater que ceux qui ont connu l'enfance, qui en ont porté les peines et les contraintes, oublient le passé au point de proscrire chez les jeunes les élans nécessaires de la spontanéité.

Et, de fait, la majorité des parents, — bien qu'ils voient

revivre dans leurs enfants, par l'hérédité, leur propre jeunesse, — et la plupart des maîtres, — bien qu'ils se réclament de la plus sûre pédagogie, — ont l'esprit assez déformé pour croire que le système des interdictions et la discipline inflexible sont l'âme même de l'éducation.

Par bonheur, la nature travaille contre eux. Elle insuffle aux enfants l'esprit de résistance. Elle les arme pour lutter contre le nivellement des esprits et cette inertie des corps auxquels on prétend les soumettre. Elle leur révèle le pouvoir de la solidarité... A l'école, des ligues et des coalitions se forment contre le maître. Ailleurs, des sociétés d'enfants s'organisent pour revendiquer le droit à une activité plus libre et tourner la loi de l'autorité paternelle.

De là le caractère secret de ces groupes.

C'est parce qu'ils demeurent cachés qu'ils durent et résistent à l'action destructrice des adultes. C'est parce que leurs membres s'imposent des manières d'être particulières qu'ils se distinguent du milieu environnant et lui échappent.

Le premier devoir des adeptes est donc de s'engager par serment à ne pas révéler l'existence du groupe. Tout le monde connaît, pour les avoir pratiqués, ces rites d'incorporation qui rappellent ceux des peuples primitifs. Le nouvel initié crache par terre, pose le pied sur le crachat et jure en étendant la main au-dessus. Certes, en faisant ce geste, il ne croit pas reproduire un ancien rite manuel qui doit, matériellement, le contraindre. Il ignore la valeur que les peuples du début des civilisations attachent à cet acte, pour eux solennel entre tous. La salive, — comme le souffle, le sang, le regard —, ne contient-elle pas l'âme ou l'une des âmes de l'homme? La manifester dans un rite n'est-ce pas appeler dans l'avenir, sur le parjure, la vengeance des Esprits protecteurs de la société secrète? Des idées plus modernes d'honneur, de respect de la parole donnée se superposent chez l'enfant aux notions premières, transmises par la superstition populaire. Pourtant, comme sa pensée fruste encore et mal établie reçoit aisément les explications mythiques, il admet de façon confuse le pouvoir contraignant des gestes.

D'autres rites d'entrée, plus naturalistes, sont pratiqués dans les sociétés d'enfants et rappellent aussi les temps où

l'homme, ne disposant guère que de son corps et le considérant comme une chose sacrée, se servait de lui pour cimenter l'alliance.

Une fois constitué, le groupe, pour échapper à la surveillance et déjouer les projets contraires des adultes, impose à ses membres des manières d'être particulières : signes de reconnaissance, cris de ralliement, écriture et langage secrets.

Parmi les moyens dont dispose un groupe pour resserrer les liens qui unissent ses membres et se caractériser comme une chose indépendante, le procédé linguistique a toujours été le plus puissant. Dans la plupart des sociétés primitives, les femmes emploient une langue inconnue des hommes. De la troisième à la quatorzième année, les enfants ont aussi leur langage particulier, qu'il leur est ordonné d'oublier lors des cérémonies de l'initiation, quand ils entrent dans la seconde classe d'âge : celle des adolescents guerriers. De même certaines corporations quasi religieuses : les forgerons qui, partout, occupent une position intermédiaire entre les profanes et les magiciens ; les chercheurs de camphre et de bois d'aigle, en Indonésie, usent d'un langage sacré, interdit aux autres membres du village et de la tribu.

Ce n'est donc pas par simple manière de jeu, comme l'ont cru certains psychologues — Lasch et Hale, entre autres — que l'enfant crée des langages. Il obéit d'instinct à la loi qui régit les sociétés secrètes, des plus simples aux plus complexes.

Il faut constater, d'ailleurs, que sa faculté d'invention est assez réduite. En fait, il n'innove pas ; il se sert du langage courant qu'il modifie par métathèse, c'est-à-dire par incorporation ou redoublement des sons et des syllabes [1]. Le procédé le plus connu est l'adjonction de *de* et *ge*, le *ge* s'unissant aux voyelles de chaque syllabe pour les doubler [2].

***

L'instinct social, qui apparaît si vif chez l'enfant, ne s'affaiblit pas avec l'âge. On discerne, chez les adolescents,

1. C'est ce procédé que l'on retrouve dans le « javanais » des prostituées.
2. Voir O. Jespersen, l'Origine des espèces linguistiques. *Scientia*, t. VI, 1909, XI.

de façon aussi nette bien que plus volontaire, le même besoin d'union. Pour y satisfaire, il leur suffit le plus souvent d'adhérer à des sociétés déjà formées et fonctionnant sous le contrôle des adultes : sociétés de gymnastique, de sports, de préparation militaire, de scoutisme, Touring-Club, Ligue maritime... Mais, lorsque l'esprit d'invention les travaille, ils créent des groupes à eux dont ils ont la direction et dont la durée se mesure à la force du goût qui les a suscités, — groupes pour la publication d'un journal ou pour la mise en œuvre de fêtes et d'excursions aventureuses. Pourtant, ce ne sont là que des formes temporaires d'association. Les liens qui unissent les membres de ces petits clubs, comme les règles qui fixent les rapports mutuels, sont lâches et mal établis. Ces groupes éphémères disparaissent aussi vite et aussi aisément qu'ils sont nés.

Or, il existe de véritables sociétés d'adolescents qui, cimentées par la communauté des intérêts, maintenues par la rigidité de leurs cadres, reçoivent de la tradition une sorte de pouvoir efficace. Ce sont celles qui fonctionnent dans les classes dites « spéciales » des lycées, où se fait la préparation aux grandes écoles.

Dans ces classes, la coutume veut que tous les élèves adhèrent à une société dont l'origine remonte très loin et dont les statuts les engagent. Nul ne peut se dérober à l'obligation d'appartenir au groupe et d'en subir la loi. On retrouve ici ce phénomène d'incorporation automatique qui régit les « classes d'âge » dans toutes les civilisations primitives et antiques.

Ces groupes présentent un caractère nettement corporatif. Ils sont comparables à ces associations d'enfants de chœur, de jeunes sous-diacres, d'enfants bâtisseurs, d'apprentis qui, au moyen âge, ont tant fait pour émanciper les adolescents et maintenir leurs droits contre la tyrannie des adultes.

En effet, une même activité commande leurs gestes, dirige leurs aspirations, unifie leurs pensées : la préparation de l'examen. Ceux de *Flotte* (classe préparatoire à Navale), ceux de *Cyr* (classe préparatoire à Saint-Cyr), ceux de *Kaghne* (classe préparatoire à Normale-Lettres), ceux de *Taupe* (classe pré-

paratoire à Polytechnique), ceux de *Piston* (classe préparatoire à Centrale), ceux de l'*Agro* (classe préparatoire à l'Institut agronomique) sont liés entre eux par la même vie scolaire, fortement condensée et concourant au même but. Ils savent que leur travail de l'année est sous la dépendance d'une sanction, sociale entre toutes, puisqu'elle les introduit dans les cadres professionnels, en cas de réussite, et les en écarte, en cas d'échec.

Il importe donc que, pour atteindre le but désiré, le travail soit porté à son maximum. La première tâche du groupe doit être de préserver chacun du désordre et de l'obstruction systématique créés, dans les classes précédentes, par les paresseux, les agités, les indépendants pour réduire l'effort laborieux des plus sages ou des mieux doués.

Ainsi, c'est encore une fois l'instinct de défense qui crée et maintient le groupe. Grâce à la discipline que celui-ci impose, chaque candidat sauvegarde son droit au travail et réduit le nombre des obstacles dressés devant lui sur la route de l'examen.

On comprend alors pourquoi l'incorporation au groupe est obligatoire. En effet, s'il était possible de n'y pas adhérer, tous les faibles, les indisciplinés, les égoïstes continueraient, en lui échappant, à désorganiser la classe. Des forces adverses se ligueraient contre lui pour l'empêcher d'agir ou le détruire. Par le moyen de l'association, les jeunes gens obtiennent donc une ébauche de cet « ordre » qui est l'expression et la garantie même de la vie sociale et qui, tout en permettant l'effort collectif, protège et exalte l'effort individuel.

Une autre notion se retrouve à la base de ces sociétés : celle du passage d'un état à un autre, avec l'acquisition des caractères qui marquent ce changement de vie.

Pour les jeunes gens qui se préparent aux grandes écoles, il s'agit, en effet, de passer de l'état d'enfants à celui d'adultes, de la condition d'écoliers à celle de candidats. Or, dans la vie sociale, tout changement d'état est considéré comme une chose difficile, qui exige tout ensemble une adaptation du corps et une adhésion de l'intelligence. Les peuples primitifs l'ont si bien senti qu'ils ont institué pour ces périodes dangereuses une série de rites, que les ethnographes modernes ont nommés : « rites

de passage[1] », et qui permettent l'introduction progressive de l'individu dans sa situation nouvelle.

Dans nos sociétés, c'est l'éducation qui est chargée de pourvoir à cet apprentissage. Elle y parvient pour le premier âge. Mais, à l'heure où l'adolescent devient un homme, elle perd sur lui tout son pouvoir. Emancipé et déjà prêt à revendiquer ses droits à une vie personnelle, le jeune homme rejette avec force l'autorité des parents et des maîtres[2] et ne supporte que bien difficilement leurs conseils. Et pourtant, il faut que son entrée dans la société des adultes, — et plus particulièrement dans le groupe professionnel, — se fasse sans heurts pour lui et sans dommage pour la société. Quelle force le pliera donc à la discipline sociale? — Le groupe qui, en lui transmettant les coutumes traditionnelles et en l'obligeant à certains gestes, l'initiera à la vie des hommes.

Parvenus à cette période critique de leur existence, les jeunes gens discernent, de façon impérieuse bien que confuse, que chaque carrière comporte pour celui qui l'exerce une attitude particulière. Seuls ceux qui en ont acquis les caractères peuvent l'exercer avec profit. C'est pourquoi les membres des sociétés scolaires que nous avons décrites sont amenés à imiter, à l'avance, les gestes et les façons des membres de leur future corporation. Les rites qu'ils s'imposent servent à enseigner les nouvelles habitudes de vie.

Or, plus la carrière est enserrée dans des cadres rigides et soumise à des règles strictes, plus elle veut d'obéissance de la part de ses adhérents. Tel est le cas du métier militaire et de certaines professions administratives. Les groupes d'adolescents qui y correspondent se plient à ce principe. Dans les classes de *Flotte* et de *Cyr*, le groupe exige de tous ses membres une tenue impeccable qui se remarque dans les monômes et les défilés officiels. Ses règles internes imitent et reproduisent celles de la discipline militaire.

1. Les principaux sont ceux de la naissance, de la puberté, du mariage, du changement de classes d'âge, de la mort...

2. Dans les sociétés primitives, en Grèce, à Rome, cette nécessité d'une libération était si bien sentie que la religion l'exprimait par un rite. Vers la quinzième année, les jeunes gens, pour affirmer qu'ils échappaient au contrôle maternel, frappaient leur mère au cours d'une cérémonie solennelle, — geste qui, en toute autre circonstance, leur eût attiré les plus dures sanctions.

En même temps que la vie de groupe fixe en chacun les caractères professionnels, elle crée un idéal commun. On discerne, en effet, derrière les élans et l'agitation juvéniles, une immense admiration pour la carrière choisie. Celle-ci se présente à chaque esprit, non dans sa complète réalité, mais sous sa forme exaltante. Les hommes d'élite qui s'y sont distingués revêtent devant les jeunes imaginations un caractère de grandeur impressionnant. Élevés au rang de héros, ils servent de modèles aux jeunes générations qui rêvent de les égaler. Leurs portraits ornent les études et certaines anecdotes en leur faveur, qui circulent dans la classe, se déforment et s'agrandissent à la façon des légendes [1].

A l'inverse des sociétés d'hommes, qui se recrutent par choix ou cooptation, celles-ci, avons-nous dit, absorbent tous les membres de la classe. De même que nul ne peut échapper au groupe, nul n'en peut être exclu. — principe qui assure la surveillance de tous sur chacun et le maintien de l'ordre. Cependant, à l'intérieur du groupe, tous ne sont pas également actifs. Il y a des meneurs et des gouvernés, des passionnés et des inertes.

Les plus faibles comme les plus indifférents, les bûcheurs égoïstes et forcenés comme les « asociaux » subissent l'action du groupe plus qu'ils n'y participent. Ils préfèrent, en général, payer les amendes plutôt que de se joindre à leurs camarades dans les manifestations bruyantes. Ils composent cette catégorie des « amorphes », un peu méprisée et toujours brimée par les membres actifs.

Très anciennes, puisque certaines de leurs archives remontent à plus de cent ans — les groupes de *Taupe* et de *Cyr* de certains lycées se vantent de posséder des écrits du temps de Napoléon Ier et ceux de *Kaghne* des poésies d'Alfred de Musset écolier, — ces sociétés d'adolescents ont pris un caractère quasi officiel. Le proviseur les reconnaît comme licites et, périodiquement, reçoit leurs délégués.

Jusqu'en 1914, elles avaient seules le droit de fonctionner dans les lycées et les élèves des autres classes les considéraient avec respect.

1. Pour ceci, voir par exemple le poème qui ouvre *Stalky and Co* de R. Kipling, et le chapitre final.

Or, sous la poussée des événements, — la guerre ayant obligé les lycéens à jouer un rôle, en les faisant participer, soit à des œuvres pour les soldats, soit aux cérémonies civiques, — d'autres classes ont senti le besoin de s'unir, de fonder des groupes. L'esprit social, c'est-à-dire l'action sur les individus d'un principe de cohésion, d'une idée-force, les a pénétrés et leur a imposé ses modes de conduite.

C'est ainsi que les classes de rhétorique se sont mises à imiter les « spéciales ». D'abord contestées et brimées par les associations traditionnelles, qui leur déniaient le droit de porter les insignes d'affiliation : le calot, le béret, les galons, ces sociétés nouvelles ont fini, à force de ténacité, par s'imposer. Dans un lycée de la rive gauche, le groupe a même pris, sous l'influence d'un chef énergique que ses attaches avec des hommes politiques prédisposaient à l'action, un caractère semi-légal.

Bientôt, et toujours pour imiter les « spéciales » qui sont confédérées, les nouvelles sociétés créèrent une « Fédération des rhétoriques de France », dont l'influence s'étendit en province, y suscitant des groupements fortuits.

Le mouvement ne s'arrêta pas là. On peut dire que, de 1914 à 1918, on assiste dans les lycées à une véritable épidémie de sociétés. Les « secondes » à leur tour fondent leurs groupes, déclarés aussitôt illégaux, poursuivis et brimés par ceux de rhétorique qui défendent ainsi leur jeune droit à la vie, — ébauche de ce qui se passe chez les adultes, où les formations nouvelles sont toujours en butte aux préjugés conservateurs des groupes établis.

Chose plus curieuse encore, on voit l'esprit d'imitation gagner jusqu'aux lycées de filles. Dans certaines classes de 5e, où se fait la préparation au baccalauréat, les jeunes candidates se groupèrent en sociétés reliées à l'Association des rhétoriques de France.

Comment fonctionnent ces sociétés d'adolescents? Par l'organe d'un Bureau, élu au choix suivant le procédé du suffrage universel et qui comprend :

Un président : le *Z*[1], chef suprême et incontesté que le pro-

1. Nom formé par euphonie : préZident.

viseur convoque à temps fixes pour une entente commune; un *V. Z* (vice-président), dont la mission est d'assurer l'ordre; un *P.D.M.* (préfet des mœurs), qui censure ses camarades et qui est toujours choisi parmi les chahuteurs réputés pour leur extrême liberté de langage ; un *K.S.* (caissier), un *archi* (archiviste), qui prend des notes sur les professeurs et tient à jour les archives. Fait à noter et qui exprime le besoin de permanence du groupe, l'archiviste est toujours un interne, donc un de ceux qui, vivant exclusivement au lycée, sont amenés à reporter toute leur attention sur le groupe et à lui consacrer leurs loisirs.

A côté du Bureau et sous ses ordres viennent : le *P.P.* (préfet de police), assisté de ses *gendarmes*, dont le rôle est d'appliquer les sanctions et de régler dans la rue l'ordre des monômes ; le *P.D.E.* (grand décorateur de la classe) et le *Délégué* qui représente le groupe auprès des diverses associations : Ligue maritime, Ligue coloniale, Touring-Club, Club alpin.

Les *Z* de chaque lycée, constitués en un bureau général, élisent comme représentant de la collectivité un *Z des Z* ou *P.G.* (président général), assisté d'un *V.Z.G.* (vice-président général) et d'un *G.M.D.C.* (grand maître des chahuts) qui organise les grands monômes et répartit les places que chaque lycée doit y occuper.

Chaque membre du groupe reçoit une carte d'adhérent et doit porter l'insigne de l'Association. Pour *Flotte* et *Hypo-Flotte*, le béret bleu avec une ancre ; pour les autres, le calot qui varie de forme et de couleur selon les sections. Les *Cyrards* le portent bleu pâle à liseré rouge ; les *Taupins* bleu foncé avec un X rouge pour *Taupe*, un X jaune pour *Hypo-Taupe* ; les *Fumiers* ou *Agros*, vert avec un épi d'argent ; les *Purins* (Grignon) vert avec un épi jaune.

Les chefs portent sur le calot l'insigne de leur grade : six étoiles d'or pour le *Z des Z* ; deux bandes d'or pour les *Z* ; une bande d'or pour les *V. Z* ; une feuille de vigne pour le *P. D. M.*, etc...

Malgré l'activité extérieure qu'elles manifestent, ces associations ont tous les caractères des sociétés secrètes.

Elles ne doivent communiquer à quiconque leurs règlements,

leurs décisions et surtout leurs archives. Celles-ci sont interdites aux profanes et leurs textes les plus précieux ne sont que rarement remis aux initiés. C'est ainsi que dans un groupe de Kaghne qui possède des poésies inédites d'Alfred de Musset collégien, chaque membre doit apprendre par cœur ces poèmes qu'il ne reverra plus par la suite.

Les archives expriment la vie du groupe et sa durée. On se les repasse d'année en année, suivant des façons rituelles. Elles contiennent la série des jugements portés par les élèves sur les professeurs — ceux-ci étant notés de 0 à 20 suivant le degré d'intérêt de leur cours, leur équité, leurs bons mots, — des appréciations sur chaque affilié, le compte rendu des réunions, l'état de la caisse, l'emploi des fonds. On y rassemble aussi une quantité d'objets jouant le rôle d'amulettes et destinés à fixer le souvenir d'un acte collectif : pancartes et affiches subversives, enseignes dérobées dans la rue...

A l'inverse de la plupart des sociétés secrètes, celles-ci ne possèdent pas de langage particulier. Elles utilisent, en l'exagérant, l'argot de collège, déforment quelques mots en leur adaptant certaines règles de grammaire, — ainsi, par imitation du pluriel en *aux* des mots en *al* on dira : le *calal* pour le calot, le *bural*, pour le bureau —, déplacent le sens de certains mots : astuce devenant synonyme de : plaisanterie, mot d'esprit, piège verbal, et forment certaines expressions à l'aide de rapports d'idées ou de sons inattendus. Les classes de rhétorique de Henri IV s'appelleront les *rhéto-méthane* parce que la formule du méthane : $C. H^4$, donne, quand on la prononce : « c'est H. (enri) IV ».

A l'intérieur du groupe, l'action, si réglée soit-elle par la tradition, n'est pas une. L'esprit imaginatif et indiscipliné des jeunes gens ne se plie pas avec une invariable docilité aux règles établies. Des compétitions naissent, des rivalités se forment, des intérêts se bloquent. On assiste alors à la création de groupes secondaires, qui reflètent les opinions politiques naissantes ou les goûts particuliers, — groupes révolutionnaires pour la plupart, qui briment l'autorité des chefs, s'insurgent contre les lois, obtiennent la mise en accusation des *Z.* ou des *V. Z.* incapables, font des coups d'État, revisent la constitution. Sur eux agissent aussi les influences du dehors.

Ceux qui, avant la guerre, portaient le titre de « *Comités de salut public* » sont devenus depuis deux ans des « *Soviets* » qui affirment l'idée communiste... Animation excellente qui oblige les jeunes gens à penser par eux-mêmes, à discuter, à prendre une attitude devant les faits sociaux, à affirmer leur idéal.

Mieux même, le groupe en donnant des moyens d'expression et, si l'on peut dire, un ordre au besoin de violence qui agit chez tous les adolescents, le canalise et en prévient les effets. Il n'est pas sans intérêt pour le lycée, comme pour la société totale, que les chahuts soient organisés, les excès de langage tolérés à l'intérieur du groupe et jusque dans la rédaction des archives et que le surcroît des forces juvéniles se dépense périodiquement dans les monômes. Les peuples primitifs qui ont constaté ce besoin de décharge physique n'ont-ils pas introduit, au cours des cérémonies de l'initiation, des rites de violence nécessaires [1]?

Comme dans les sociétés primitives, où le travail des initiés concourt à la réalisation de fêtes publiques et solennelles, l'activité des groupes scolaires aboutit, à temps fixes, à l'organisation de monômes, — placés au moment de la rentrée des classes, à la veille des vacances, à l'époque des concours.

Le temps de l'examen correspond vraiment à ces périodes d'excitation collective où, chez les peuples primitifs, se créent les grands rites et s'extériorisent, sous des formes violentes et créatrices, les croyances du groupe. Ici, les jeunes gens surexcités par l'approche du concours, dont dépend la suite de leur vie, les nerfs tendus, anxieux, émotifs, éprouvent le besoin de resserrer les liens de leur activité commune, de dépenser leurs forces, d'échapper — ne fût-ce qu'un instant — à leur préoccupation essentielle. Ils organisent donc leur grand monôme de fin d'année, véritable embryon de fête, avec déguisements, ports d'insignes, rites de purification par l'eau et le feu, — dont le sens, certes,

1. Cf., entre autres, les déprédations rituelles des *Matasesen* (jeunes initiés) en Mélanésie et celles accomplies par les jeunes Spartiates. L'exubérance juvénile, qui correspond à un excès de vitalité organique, ne doit pas être refrénée à l'excès. Il faut l'admettre et lui fournir les moyens de s'exprimer, si possible, en activité utile. Jusqu'ici, ignorante de la physiologie, l'école n'a rien fait pour y pourvoir...

leur échappe, mais dont le simulacre survit, — et chahut organisé dans la rue, grâce auquel se rétablit en eux l'équilibre organique et se renforce leur volonté de réussite.

Les caractères et le sens rituel de ces manifestations s'exagèrent encore dans les groupes plus fermés. Les grandes écoles : Polytechnique, Saint-Cyr, Centrale, les Beaux-Arts — où les brimades composent de véritables rites d'entrée, ont maintenu de bien curieuses traditions, dont nous espérons donner quelque jour le détail. Leur étude permet de discerner toute l'aide que les faits sociologiques apportent aux données acquises par la psychologie et de quelle lumière ils en éclairent les contours souvent indécis.

*
* *

Sociétés d'enfants, sociétés d'adolescents, — devons-nous conclure de l'étude que nous en avons faite qu'elles sont, dans notre civilisation, la dernière expression de survivances primitives, bonnes tout au plus à retenir l'attention des ethnographes?

Non. Si ces groupements juvéniles sont ainsi généralisés, s'ils continuent d'agir malgré l'hostilité du milieu environnant, c'est qu'ils répondent à un instinct profond de la nature humaine. Par eux, l'enfant complète à sa manière, et suivant des procédés qui lui agréent, l'œuvre éducatrice de la famille et de l'école. Il s'impose des règles pour discipliner son corps, affermir son ésprit, tenter l'approche de la vie sociale, — règles qu'il n'accepterait de personne et qui, en raison même de leur caractère primitif, s'ajustent à ses facultés.

Les sociétés d'enfants, que l'on connaît et que l'on utilise si peu, sont pourtant à l'heure actuelle les seuls organismes qui, reproduisant une part de l'activité des hommes, soient aptes à initier la jeunesse à la vie sociale.

N'est-ce pas elles qui, en instituant le principe de la hiérarchie, en opérant une division du travail par le partage des fonctions, enseignent de quelle façon agit une société et s'y établit l'ordre?

Le rôle du chef, — comme dans tous les groupements très simples où l'autorité s'incarne dans un seul, — y est de

première importance. Choisi pour un ensemble de qualités qui l'élèvent au-dessus de ses camarades, le chef les incite à des actes méritoires, en même temps qu'il leur présente un type moral qu'il convient d'imiter. Parfois, sans même chercher à rallier les suffrages, sûr de sa force, il se contente de jeter dans les esprits un ferment d'énergie ou de rêve, dont chacun gardera toute sa vie l'empreinte [1].

Il peut arriver cependant que le groupe subisse l'ascendant d'un chef dangereux, qui captive les imaginations par ses audaces et son mépris de la règle. C'est celui-là qui, au village, mène des bandes d'enfants au pillage des vergers et des moissons et qui les engage à des attentats répétés contre la propriété. Dans les quartiers populeux des grandes villes, c'est lui qui crée le désordre dans la rue et organise les associations de jeunes voleurs. En classe, c'est lui qui entretient les chahuts et prêche l'irrespect. Il est d'autant plus nuisible que, dans ces petites sociétés où nul n'a encore conquis sa personnalité, la subordination des individus au groupe est quasi absolue. Le « meneur » prend sur ses camarades plus faibles un ascendant complet, soit qu'il les subjugue par son intelligence, soit qu'il les terrorise par sa brutalité.

L'esprit d'imitation, déjà si fort chez les enfants, se développe au sein de ces petites associations avec une extrême intensité. Les maîtres qui en ont constaté les effets ont cherché à établir un rapport entre l'existence de ces groupes et la résistance des écoliers à la discipline. Sans même chercher à les comprendre, et encore moins à les utiliser, ils les interdisent comme étant de nature à détruire l'effort éducatif de l'école.

Nous croyons avoir montré que si ces sociétés juvéniles ont leurs racines dans un besoin instinctif d'union et dans un désir d'indépendance, discernables chez tous les jeunes adeptes, elles ont aussi des raisons d'être qui les relient fortement aux habitudes sociales de l'homme. Nous désirons prouver, en outre, qu'étant partie composante de la vie de l'enfant, elles doivent être utilisées dans tout système d'éducation qui s'inspire de la nature même de l'homme et non d'un postulat doctrinaire.

Nous sommes donc ici en présence d'un problème de psychologie sociale. Ce n'est plus l'enfant agissant comme per-

1. Cf. *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier.

sonne isolée qu'il s'agit de juger, c'est l'enfant recevant du milieu où il se développe ses premiers eseignements de vie associée. Plus même, — c'est la masse des enfants agrégés, capables d'idées et de décisions, qu'il importe de comprendre et de diriger. La psychologie des manuels est impuissante à nous fournir des indications sur cette vie secrète, mystérieuse et pourtant si riche, des enfants unis par les liens d'une commune activité.

En pénétrant jusqu'à cet aspect nouveau et si plein de choses de l'existence juvénile, on apprend à varier et à assouplir les méthodes visant à la formation du caractère et à l'acquisition des habitudes. Ceux que la connaissance de l'enfant passionne et qui désirent établir des règles de direction en rapport avec sa vraie nature comprendront l'intérêt de cette science nouvelle dont nous préconisons l'emploi : la *sociologie* de l'enfant.

Quels avantages, les parents et les maîtres ne tireraient-ils pas d'une collaboration avec les enfants, obtenant leur aide et les associant à l'œuvre si difficile de l'éducation? Et d'ailleurs, pour qui aime l'enfant et se souvient de sa propre jeunesse, il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de pénétrer et d'atteindre de jeunes esprits, de ressusciter par eux des sensations, des désirs et jusqu'à des peines oubliés. Il est si bon d'entrer en confiance avec les enfants, de diriger ces consciences simples que, seule, la méfiance des grands oblige à dissimuler. Quel gain pour un maître de ne plus traiter sa classe comme une collection d'êtres abstraits que l'on éduque de façon uniforme, mais de l'apercevoir en sa vie diverse et passionnée, de modifier pour chaque esprit les moyens d'analyse psychologique, de noter les influences réciproques, de suivre le flux et le reflux des pensées et les variations survenues en chacun à mesure que l'action du milieu s'étend et se complique.

On ne connaît pas l'enfant lorsqu'on ne voit en lui que la « chose d'école », lorsqu'on ignore sa vie en dehors du travail de la classe, l'essor de ses facultés dans le jeu et dans l'invention, le nombre et la variété de ses images mentales, le choix de ses lectures et leur retentissement dans son esprit, l'empire de certains sur leurs camarades par les suggestions imprévues.

et curieuses de leur fantaisie. Seul le maître qui plonge ainsi dans chaque nature d'enfant est apte à manier sa classe, parce qu'il découvre dans cette investigation incessante les liens qui peuvent l'unir à elle.

Ces idées, que Rousseau avait entrevues à la lueur des données sociologiques de son temps, n'ont presque pas influencé les systèmes pédagogiques français. Plus soucieux de réalité, les Américains en ont fait avant nous l'application. Ils ont compris l'intérêt qu'il y avait à utiliser dans les collèges l'instinct associatif de l'enfant. En remettant à de jeunes chefs, choisis par leurs camarades, une part de la responsabilité qui jusqu'alors n'incombait qu'à eux, les maîtres américains ont obtenu dans les classes une meilleure discipline. Faire confiance à la jeunesse, lui laisser croire qu'elle est apte à se conduire est un procédé plus éducatif que de la traiter par la méfiance et la contrainte. Pourquoi ne pas admettre que les ordres du maître sont toujours considérés par les élèves comme un abus de pouvoir, une tentative contre la liberté? A l'inverse, les ordres donnés par un camarade chef de groupe sont toujours suivis, quelque rigoureux qu'ils soient, car celui-ci connaît les moyens d'agir sur ses condisciples ; ses arguments portent.

C'est donc par la *connaissance* psychologique que peut s'atténuer la distance qui sépare les grands des petits et l'opposition entre les classes d'âge. Sans cet effort des adultes, les enfants demeureront toujours rebelles à l'éducation. Ils se solidariseront pour conquérir leur liberté ou pour échapper aux sanctions. Car l'esprit de corps, si vif en eux, les incite toujours à se liguer contre les pouvoirs établis.

Même en dehors de tout groupement organisé, les enfants s'associent de façon spontanée pour déjouer les forces des grands. Il n'existe pas d'école où ils n'usent de procédés particuliers pour s'avertir de l'approche du maître, soit qu'ils emploient le cri traditionnel du lycée, — celui de Montaigne est bien connu de ceux qui fréquentent le Luxembourg, — soit qu'ils emploient des signes ou des formules chiffrés.

Dans nombre d'écoles, le chiffre 11 désigne un surveillant, 22 un professeur, 44 le censeur, 88 le directeur. Un maître est-il en vue, le chiffre passe en sourdine de bouche en bouche à

travers les couloirs et les cours et vient avertir les écoliers en veine d'indiscipline. Or, chose curieuse, placés dans des circonstances où il leur fallait échapper à la surveillance de gardiens implacables et ruser avec eux, les hommes ont eu recours aux procédés avertisseurs de leur enfance. Des prisonniers ont raconté comment, dans les camps d'Allemagne, ils s'étaient servis des nombres 11, 22, 44, pour signaler l'approche de la sentinelle, du feldwebel et du commandant.

Il importe donc, en matière d'éducation, d'étendre l'étude de l'enfant jusqu'à la connaissance de ses jeux, de ses langages secrets, de ses sociétés et de se servir, pour le maintien de la discipline, de l'ascendant pris par les jeunes chefs sur leurs camarades, ainsi que des moyens employés par eux pour régler l'activité du groupe.

Nous avons vu que, dans les lycées, les proviseurs acceptaient de conférer avec les délégués des « classes spéciales » et s'inspiraient parfois de leurs avis. Mais ces rapports se bornent trop souvent à un échange de vues courtois et distant. Il n'y a pas collaboration véritable, utilisation par le proviseur des sociétés d'adolescents, encore moins tentative pour faire comprendre aux jeunes gens le mécanisme de l'institution traditionnelle qu'ils utilisent, le sens des rites imposés et pour évoquer cette conscience collective que la sociologie moderne nous a révélée dans toute sa richesse d'émotions et d'idées et qui, à toutes les périodes de l'histoire, a incité l'homme à exalter la vie multiple et quasi divine du groupe social.

Pourtant, cette « initiation » aux principes qui dirigent la vie sociale ne serait pas vaine. Il est si aisé d'allumer la flamme dans l'esprit des jeunes gens, de leur communiquer la foi en un idéal... Il nous souvient d'avoir montré, pendant la guerre, à un élève de *rhéto-méthane*, comment, en certaines occasions solennelles, le groupe aurait pu agir pour exprimer en public l'exaltation patriotique de la jeunesse. Les monômes, au lieu de n'être que des sarabandes tumultueuses, auraient pu, disions-nous, prendre l'allure de défilés grandioses et démonstratifs. Les itinéraires, les insignes, l'attitude des chefs et le maintien des troupes, les chants. tout pouvait concourir à marquer le degré d'émotion où cha-

cun atteignait alors... Une attitude désordonnée et des fantaisies stupides ruinaient, au contraire, le sens de la manifestation. Le hasard fit que, peu de temps après, certaines notes, provenant du groupe scolaire auquel appartenait ce jeune homme, vinrent jusqu'à nous. Dans l'une d'elles, celui-ci apostrophait ses camarades, les exhortant à composer des cortèges dignes de jeunes Français conscients du sacrifice de leurs aînés et revendiquant pour ceux qui, en ces heures d'angoisse commune, rougissaient « d'aller faire les idiots dans la rue », le droit de refuser leur participation aux monômes.

Ainsi quelques mots avaient suffi pour préciser, dans un esprit jusqu'alors indifférent aux décisions du groupe, le sens de l'action nécessaire. Qu'on juge par là du pouvoir que pourraient prendre sur leurs élèves des maîtres intelligents et sur leurs enfants des parents vénérés s'ils savaient se servir, pour des fins précises, de l'instinct social qui pousse les adolescents à s'unir et à agir.

MARIE HOLLEBECQUE

LES LETTRES ET LA VIE

Suite du grand palmarès littéraire : *Bourse nationale de voyage*, réservée cette année aux poètes.

1er Prix, *Sous le clair regard d'Athéné*[1] de M. André Lamandé. — 1er Accessit, *les Montagnards*[2] de M. Henri Pourrat. — 2e Accessit, *la Mort du Feu*[3] de M. J. M. Renaitour. — 3e Accessit, *le Don de ma mère*, de M. Noël Garnier.

Comme bien vous supposez, tous ces recueils de poèmes traitent plus ou moins de la guerre, sujet qui restera probablement obligatoire pendant bien des années encore dans les concours poétiques, et surtout dans les concours officiels. Mais chacun des auteurs en traite différemment. Non que l'un ou l'autre témoigne à la guerre beaucoup de sympathie. Loin de là! Jusqu'ici la guerre, du moins chez les combattants, a eu ce qu'on pourrait appeler une mauvaise poésie. Si vous voulez vous en convaincre, parcourez une nouvelle anthologie guerrière, *le Livre épique*[4], publiée par M. Ernest Prévost et Charles Dornier. Vous y constaterez que, sauf quelques exceptions, les marques de considération qu'y recueille la guerre lui viennent généralement de poètes de l'arrière... *Major e longinquo...*

Seulement si pour les mères il n'est qu'une façon de maudire la guerre, pour les poètes il y en a plusieurs.

Celle du lauréat, M. André Lamandé, rentrerait plutôt dans la manière douce. Son livre, *Sous le clair regard d'Athéné*, constitue un recueil un peu disparate. En tête, des poèmes

1. Delalain. — 2. Payot. — 3. Jouve. — 4. Chapelot.

néo-grecs ou des poèmes intimes évoquant, par endroits, Charles Guérin; en queue, des poèmes semi-parnassiens sur saint Paul et Michel-Ange qu'on s'étonne de rencontrer là. Dans l'intervalle, deux séries de poèmes de guerre : les tranchées et le retour au foyer. Comme vous voyez, Athéné a de quoi regarder. Et les divers spectacles que lui offre M. Albert Lamandé sont, en tous points, dignes du goût de la déesse pour la mesure et l'eurythmie. Des vers gracieux, élégants et pleins. De l'émotion. Nulle rhétorique. Nul éclat de voix. En somme avec M. Lamandé la guerre s'en tire à bon compte.

Avec M. Henri Pourrat, elle a de temps à autre du répit. Car, dans *les Montagnards*, les sombres tableaux de guerre alternent ingénieusement avec des tableaux campagnards nous retraçant la vie rurale au cours des tragiques années. Les vers de M. Pourrat sont fermes, sobres, solides, avec un rien de rudesse savoyarde. Mais je ne sais pourquoi — qu'on ne croie pas là à un blâme — ses peintures rustiques me rappellent Brizeux, et j'y trouve moins des paysans que des « villageois ».

Avec le 2e accessit, M. J. M. Renaitour, cela se gâte davantage pour la guerre. Pour l'avoir aperçue de haut, le brillant pilote aviateur n'a pas conçu pour elle plus d'indulgence. Dans ses nocturnes et foudroyantes randonnées, non seulement il a appris à connaître toutes les horreurs que sème la guerre, mais il a contracté une inexorable rancune des meurtres, des destructions, des crimes antihumains où la guerre le contraignait. Déjà poète avant les hostilités, l'indignation a créé la plupart de ses vers récents comme jadis ceux de Juvénal. Les poèmes de *la Mort du Feu* vibrent constamment d'une colère qui ne pardonnera jamais. Ils valent principalement par la fougue, le mouvement, la vigueur. Je ne leur reprocherais que des inégalités dans le tir. Parmi ces bombes lancées sur la guerre, il en est qui tapent juste et fort, d'autres qui font plus de bruit que de mal.

Enfin, quant au 3e accessit, *le Don de ma mère*, de M. Noël Garnier, les opinions que professe l'auteur sur la guerre et la manifeste aversion qu'il lui porte ne nous arrêteront que peu, car dans ce livre ce qui frappe d'abord, c'en est la rare qualité poétique. Et quelle joie de quitter les « idées » pour la poésie, pour l'art !

Je vous ai déjà dit le sérieux défaut qui grevait jusqu'à présent la poésie de guerre : un réalisme étroitement descrip-

tif, nous ramenant, avec la régularité d'un film que l'on tournerait à l'infini, les mêmes tableaux, les mêmes épisodes, les mêmes angoisses, les mêmes atrocités, les mêmes misères. Film, selon le talent de chacun, plus ou moins réussi, offrant plus ou moins de vérité, de relief — mais au demeurant, clichés identiques : la boue, les boyaux, la soupe, l'attaque, l'heure H, les massacres, le sang, les bombardements... Et tout en reconnaissant combien était naturelle chez les combattants, l'obsession de l'enfer où ils avaient tant pâti, je regrettais que l'inspiration n'eût pas soulevé tel ou tel d'entre eux au-dessus de ces affreuses images, hors de l'observation purement matérielle, bref vers les hautes régions de la poésie.

Or voici, cette fois, un jeune poète qui, sans s'affranchir des appuis que procurent la sensation directe et le souvenir des impressions vécues, nous donne autre chose qu'un carnet de guerre en strophes, autre chose qu'un grand reportage versifié.

Le don que M. Noël Garnier a reçu de sa mère et en retour duquel il lui offre un livre, c'est la tristesse.

> Maman qui caressiez au plus fort des combats
>   Mon front lourd de mystères,
> Je vous dis aujourd'hui : « Le don le plus précieux
>   Transmis à ma jeunesse,
> Fleuri de votre bouche ou coulé de vos yeux,
>   Maman, c'est la tristesse !
> Non la vaine tristesse, impuissante à sécher
>   Les larmes de la vie,
> Mais la Pitié debout — même dans la tranchée —
>   De courage mûrie... »

Et c'est davantage encore : une sensibilité des plus aiguës et à la fois des plus discrètes, une émotion qui se communique d'autant mieux qu'elle est plus latente que proclamée, la profondeur des grandes peines qui s'exhalent plus qu'elles ne se crient.

Tous ces poèmes sont de guerre, la plupart ont pour cadre le front, la bataille. Mais ici le détail matériel se réduit au minimum ; point de repère pour situer le sentiment, touche de couleur pour prendre date. Juste l'inverse des précédents poèmes de guerre, où la description exacte accaparait presque tout, ne laissant fuser le sentiment que par surcroît ou par fugaces intermittences.

Et la forme même se ressent de cette transposition des valeurs. Variée de rythmes et de facture, extrêmement harmonieuse, elle reflète les sentiments plutôt qu'elle ne les exprime. Elle est souple, aisée, limpide, sans nulles surcharges d'images, de coloris, de clinquant. Elle n'ajoute au sentiment que ce qu'il faut de pittoresque pour le préserver de l'abstraction.

Sans qu'il y ait chez M. Garnier aucune trace d'imitation même involontaire, on songe en lisant ces graves et pénétrants alexandrins à certaines pages de *Sagesse*. Et dans quelques chansons, quelques complaintes — les meilleurs poèmes, à mon sens, du recueil — c'est comme un écho de Laforgue qui tinte à nos oreilles, et moins souvent le Laforgue humoriste et gouailleur, que le Laforgue si tendre et si tragique, jusque dans la raillerie, de la *Ballade du petit hypertrophique*.

Le Don de ma mère pose, au sujet de M. Noël Garnier, la question que soulèvent tous les livres de guerre. Dans la norme de la paix et de la vie civile, l'auteur retrouvera-t-il les accents qu'il doit au combat? Mais n'est-ce pas déjà pour lui un heureux augure que de s'être si délicatement distingué de ses émules et de nous avoir, à son premier livre, donné sur la guerre un peu de la poésie que nous attendions?

***

Il va de soi que par ces éloges décernés à M. Noël Garnier je ne prétends pas incriminer le verdict qui lui préféra d'autres concurrents. Qu'une erreur d'appréciation me soit imputable ou soit imputable au jury, des deux parts elle aurait d'ailleurs une excuse : l'extrême trouble qu'accuse la situation poétique actuelle.

Lorsque, il y a deux ans, j'ai commencé à vous parler ici des poètes, nul signe annonciateur de ce trouble ne se manifestait. C'était au contraire le calme plat. Le public avait conservé sur la poésie ses vues d'avant-guerre, et même d'auparavant ; mettons, si vous voulez, d'environ 1905. Pour lui la poésie actuelle, c'était d'abord les grands maîtres défunts du XIXe siècle : Victor Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Leconte de Lisle, — puis, à distance respectueuse, Baudelaire, poète de second ordre, et Verlaine qu'on ne lisait peut-être pas assidûment mais que la mise en musique de quelques poèmes avait assez répandu dans les salons. Puis au-dessous,

venaient les jeunes, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, les poètes qui étaient jeunes lorsqu'ils avaient débuté une quinzaine d'années avant.

Quant au symbolisme, école morte, école en faillite, école de ratés ainsi qu'en témoignait l'abandon public de ses adeptes ayant « réussi ». Mallarmé? Une gloire qu'on révérait sans doute, mais de loin, par tradition, par ouï dire, et dont on aimait mieux croire au génie que d'y aller voir.

Enfin à l'égard du mouvement poétique si actif, si important, qui s'était développé depuis le début du nouveau siècle, le public ne montrait ni faveur ni hostilité puisqu'il en ignorait jusqu'à l'existence. Charles Guérin était quasiment inconnu ou confondu à tout instant avec Maurice. Lorsque M. Francis Jammes fut proposé pour un grand Prix de l'Académie, il fallut épeler les lettres de son patronyme à beaucoup d'académiciens qui l'entendaient pour la première fois. Seul, parmi les nouveaux venus, M. Paul Claudel avait acquis une certaine notoriété parisienne, et moins encore comme chef d'école que comme dramaturge, moins pour ses poèmes que pour ses succès de théâtre. Quant à tant d'autres poètes si intéressants, si personnels, si divers, M. Paul Valéry, M. Georges Duhamel, M. Jules Romains, M. P.-L. Fargue, M. Valéry Larbaud, pour n'en citer que quelques-uns, leurs noms n'eussent fait retourner personne ni dans un thé, ni dans un salon, ni dans une rédaction. Ils étaient, sauf pour un tout petit nombre de lettrés, comme s'ils n'avaient jamais été. Et à l'horizon nul indice qui permît de prévoir, dans cet état de choses, une modification quelconque.

En principe, le grand public et, même le public qui lit, n'éprouve pour le changement qu'un goût modéré. Il s'accommode pendant des années des mêmes réputations ayant cours. Les nouveautés l'inquiètent plus qu'elles ne l'attirent. Il préfère les talents établis, les marques connues plutôt que des fournisseurs inédits, incertains, avec les produits desquels il faudra un effort pour se familiariser et qui souvent à l'épreuve ne donneront que déception, voire ennui.

Mais c'est du côté de la poésie que se note surtout ce misonéisme. La clientèle des poètes n'est pas que mince[1].

1. Un aimable lecteur m'informe spirituellement que Littré condamne l'expression : *n'est pas que, n'a pas que* dans le sens de *seulement*. Je vous signale cette faute qui m'est d'un emploi trop commode pour que je m'en corrige.

Elle est prodigieusement conservatrice et non moins paresseuse. Malgré elle, dans son ensemble, elle garde une prédilection foncière pour le vers « coulant » et facile, pour les cadences bien marquées, les images brillantes et, brochant sur le tout, la petite fleur bleue. Vers le reste il advient que la curiosité l'entraîne. Mais elle ne s'y hasarde qu'avec la méfiance du chat, ne sachant s'il va retirer du feu un marron ou un charbon rouge. Pour l'arracher à cette prudence et à cette inappétence des nouveautés, il n'y a guère d'efficace qu'une seule sorte de miracle : le scandale et la vogue qui souvent s'ensuit.

La fin de l'année 1918 obtint la grâce de ce miracle. Les cubistes en furent l'occasion. On en parla à cette place. On en parla ailleurs. Le bon ton imposa de s'en occuper. De là à ramener l'attention publique sur d'autres poètes nouveaux moins excentriques peut-être, mais non moins méritoires, il n'y avait qu'un pas. Les amis des lettres ne se firent pas faute de le franchir. Quelques revues, dites de jeunes, avaient, depuis la guerre, pris un large accroissement et en profitèrent pour pousser à la roue. De-ci, de-là, des conférences, des lectures s'organisèrent où les poètes susdits étaient mis en pleine lumière. Ici même — soit dit sans fausse modestie — des articles, des anthologies eurent leur part dans le mouvement. Et il n'est pas douteux que depuis quelque temps nous commençons à percevoir les résultats de cette propagande.

Chez les poètes les plus attachés aux anciennes formules et aux strictes règles de la prosodie, on relève sinon des signes d'inquiétude, du moins des amorçages de concessions. Les uns s'aventurent dans le poème en prose. D'autres ne reculent pas devant des escapades dans le vers libre et disloqué.

Parmi la clientèle d'avant-garde, parmi les personnes soucieuses d'être toujours à la page, mêmes symptômes d'agitation. Si cette clientèle ne lit pas à fond les poètes nouveaux, elle les achète, elle s'en enquiert, elle rougirait de les ignorer. Il lui arrive même de passer la mesure et de tomber dans l'injustice contre ceux qui, hier encore, lui représentaient les « jeunes ».

Enfin, mis à part les professionnels et les snobs, détail plus caractéristique : chez beaucoup de lecteurs cultivés se manifeste, chaque jour plus nette, je ne dirai pas une aversion pour les poèmes à forme régulière, mais une espèce de sévérité impulsive. Il n'est pas jusqu'à l'aspect matériel de ces

lignes d'égale dimension, de ces strophes d'étendue égale, qui n'indispose notre œil accoutumé aux caprices typographiques de la poésie nouvelle. Ce fut cependant dans ces lignes égales, dans ces strophes égales, que nos plus grands poètes enfermèrent leurs plus beaux chants. On ne se souvient que de ceux qui, dans les mêmes moules, coulèrent ensuite tant de paroles vaines ou vagues. Alexandrins, octosyllabes, sonnets, pantoums, à présent cela fait vieux. Aussi vieux que les bouquets de jadis avec leurs rangées concentriques de fleurs serrées telles des cartouches. Et pour vaincre ces préventions de notre premier regard, il faut maintenant aux poètes réguliers bien des dons, bien du charme, bien du talent.

Espèrent-ils nous captiver par l'habileté technique, les tours de force prosodiques, les jongleries verbales? Autre mécompte. La virtuosité ne fait pas que nous laisser froids. Elle nous agace par les intentions de duperie que nous lui prêtons. Elle nous hérisse d'hostilité comme devant les passes d'un bonneteur. En un mot, quoi qu'elle exécute, même de plus ingénieux, même de plus sensationnel, elle a cessé de nous avoir. Nous ne donnerions plus deux sous de ses rimes les plus riches. Nous retournerions volontiers à l'envoyeur la ballade la mieux envoyée. Et ce n'est pas chez nous, comme il serait possible de le croire, satiété de gens blasés sur des acrobaties toujours pareilles. Ce serait plutôt changement dans notre sensibilité, effet de lectures récentes nous ayant appris que la poésie pouvait être sans *cela* — — bien mieux, que chez les plus illustres poètes de jadis, la poésie était le contraire de *cela*.

Voilà, en résumé, si mes remarques personnelles ne m'abusent, le bouleversement opéré, depuis deux ans, dans nos goûts et préférences, par les poètes nouveaux. Sans nous détacher des maîtres du siècle dernier pour lesquels ils laissent notre admiration et notre tendresse intactes, ils ont détruit en nous la superstition de certains codes prosodiques que sanctifiaient à nos yeux tant de chefs-d'œuvre issus de leurs préceptes, mais qui, à y bien réfléchir, n'avaient d'autre valeur, d'autre force que celle qui provient de l'usage. Puis par le fait, par leurs recueils, ils nous ont montré tout ce que pouvait gagner la poésie en rénovation, en rafraîchissement, en extension à s'affranchir de ces procédés.

En quoi faisant, ils n'accomplissaient pas œuvre, comme il

pourrait sembler, de révolutionnaires. Bien au contraire, ils renouaient une tradition, ils reprenaient une tentative qu'on jugeait avortée quand elle n'était qu'interrompue : celle du symbolisme.

La faillite du symbolisme tant de fois proclamée par la critique, c'est comme la faillite du réalisme. Autant de « bobards » dont périodiquement se repaissent la presse, les salons, et que le lendemain ne manque pas de démentir. Les fantaisies de cénacles, les vogues de passage peuvent brusquement se dessécher ainsi qu'une mare. Tandis que le symbolisme, essence éternelle de la poésie, le réalisme, essence éternelle du roman, comment voulez-vous que ces deux grandes sources de la littérature puissent jamais tarir? Leurs flots par endroits rencontreront des barrages, des dépressions, se perdront un instant sous terre. Mais ce ne sera que pour réapparaître un instant après, plus entraînants, plus frais, plus vivaces.

« Ce qui fut baptisé de symbolisme, — écrit avec beaucoup de pénétration, dans la préface récente d'un recueil de vers [1], M. Paul Valéry, un symboliste qui a su réaliser ce prodige de rester fidèle à son idéal en le pliant aux prosodies anciennes, — ce qui fut baptisé du nom de symbolisme se résume très simplement dans l'intention commune à plusieurs familles de poètes (d'ailleurs ennemies entre elles) de reprendre à la Musique leur bien... Nous étions nourris de musique et nos têtes littéraires ne rêvaient que de tirer du langage presque les mêmes effets que les causes purement sonores produisaient sur nos êtres nerveux... Il faut supposer que notre voie était bien l'unique, que nous touchions par notre désir à l'essence même de notre art et que nous avions véritablement déchiffré la signification d'ensemble des labeurs de nos ancêtres, relevé ce qui paraît dans leurs œuvres de plus délicieux, composé notre chemin de ces vestiges, suivi à l'infini cette piste précieuse : à l'horizon, toujours, *la poésie pure...* »

De ce bref extrait, retenez ces deux mots : *poésie pure*. Vous avez là, comme il y a trente ans, tout le programme des poètes nouveaux, quelles que soient leurs diversités de tendances, — toute leur ambition, et aussi tout le secret de leur charme.

1. *Connaissance de la Déesse*, de M. Lucien Fabre, — poème à retenir et sur lequel il faudra revenir

Cependant, il faut bien le dire — sinon le tableau que nous traçons de la situation poétique actuelle pécherait par un fade optimisme — si ce charme exerce son attrait sur nombre d'entre nous, ailleurs il n'est pas sans se heurter encore à bien des résistances.

Les poètes nouveaux ont certes beaucoup fait pour la poésie en la délivrant par la discussion, par l'exemple, de formules périmées, qui l'enlisaient dans le verbalisme le plus artificiel et le plus stérile.

Mais s'ils ont libéré, purifié, n'en concluons pas qu'ils aient remplacé. J'entends que leur action jusqu'ici a été plus réformatrice que conquérante et qu'ils ont écarté de certaines œuvres plus de lecteurs qu'ils n'en ont acquis aux leurs.

A l'égard de la poésie il en résulte même chez quantité de personnes cultivées dont je vous parlais plus haut, une sorte d'incertitude qui tient du malaise. Elles se sentent dégoûtées des poètes de la vieille école sans éprouver pour ceux de la nouvelle cette attraction qu'on attend de la poésie. Les uns lassaient par la vétusté, l'uniformité, la monotonie, le factice. Chez les autres les obscurités, les transmutations verbales ou idéologiques, l'enchevêtrement des symboles, forment autant de durs obstacles qui séparent du plaisir final ; et je sais plus d'un lecteur, de la meilleure volonté, tout près de renoncer à un agrément qui ne s'achète qu'au prix de tant de traverses.

Si bien que, démodée en sa forme ancienne, rebutant parfois sous sa forme nouvelle, la poésie pourrait se trouver, à la longue, en passe de sombrer dans l'indifférence.

Il y a là pour nos poètes nouveaux un péril que je me reprocherais de ne pas leur signaler. En effet, si comme l'a justement observé Leconte de Lisle, la popularité va rarement au pur poète, une poésie qui ne constituerait que la délectation de quelques mandarins serait réduite à un bien précaire empire.

Dans l'occurrence quels sont les coupables? L'incompréhension du lecteur, qui, avec le temps, s'éclairera, s'amendera? Ou bien les poètes trop dédaigneux des clartés et des séductions?

Nous examinerons ce point, pièces en mains, une des prochaines fois. Car, depuis quelques minutes que je vous regarde, je crois me rendre compte que, pour aujourd'hui, c'est assez parlé poésie comme cela.

***

Avez-vous remarqué que le demi-monde était un des milieux les moins étudiés, les moins explorés par la littérature? Et lorsque nos écrivains s'en occupent, n'avez-vous pas été frappé de ce que présentaient souvent d'arbitraire leurs peintures desdits milieux?

Chez Balzac, on trouve Esther Gobseck. Mais, sans que je possède des notions précises sur ce que pouvait être une grande demi-mondaine vers 1840, Esther me paraît un type bien romantique, bien mélodramatique et d'une vérité bien sujette à caution. De même, une quinzaine d'années plus tard, j'ai peine à croire que les grandes courtisanes du temps fussent si romanesques, je dirai même si romance que *la Dame aux Camélias* et si pot-au-feu, si déclamatoires que la baronne d'Ange ou les irrégulières qui gravitent autour. De même encore dans *l'Éducation sentimentale*, Rosanette est certainement du roman le personnage le moins vivant, qu'on sent le moins familier à l'auteur et le moins directement observé. Tout cela, au surplus, concordant assez peu avec ce que nous révèlent sur ces dames les mémorialistes secrets de l'époque, les correspondances intimes ou tout simplement le ton d'un morceau tel que la fameuse *Lettre à la Présidente*.

Après, qu'avons-nous sur le sujet? Dans Zola nous avons *Nana* : prostitution de la rue, prostitution des coulisses, passe encore. Mais sitôt l'héroïne dans ses meubles, nous tombons en pleine fiction. Chez Daudet, dans *Sapho*, quelques hétaïres de second plan dont les croquis sont irréprochables. Mais la plupart fleurent la bohème, l'atelier, les planches. Ce sont moins des grandes courtisanes que des adeptes du monde artistique d'alors, de ces salons mixtes et interlopes comme était celui de Nina de Villard. Dans *Jack*, par contre, la touchante et comique Ida de Barancy, inoubliable silhouette d'authentique demi-mondaine ! Mais, comme telle, dès les premières pages, le rôle d'Ida est achevé. Ce sera dans les chapitres suivants la courtisane rangée des voitures et n'apportant sur les mœurs de sa caste aucune indication nouvelle. Quant aux romanciers plus récents, nous saluerons chez eux la délicieuse *Petit Chiquette* de Louis Codet, la délicieuse *Crapotte* de M. Henri Duvernois. Mais ce ne sont que petites femmes entretenues, nullement des demi-mondaines.

Sur ces dernières, tout compte fait, les seules pages offrant

de l'exactitude, ce serait celles que vous lisez dans quelques-uns des *Dialogues des courtisanes*, livre de début de M. Maurice Donnay, livre charmant et trop peu connu, qu'il écrivit, sous le pseudonyme de Lucienne, en collaboration avec une femme de beaucoup de talent, madame Jeanne Marni; ce serait quelques esquisses que j'y ai consacrées, accessoirement, dans un de mes premiers romans; et enfin, le dernier acte d'*Amants*, où certains traits caractéristiques du milieu sont rendus avec fidélité.

Dans le passé, j'ignore les raisons qui ont pu éloigner les écrivains d'un coin de la société, si intéressant à observer. Mais dans le présent, les raisons de cet éloignement me paraissent plus aisées à déterminer.

D'abord, ne serait-ce que les difficultés de la porte. Car le demi-monde est aujourd'hui d'un accès aussi difficile que celui de nos cercles les plus fermés. Pour y être admis et pour y obtenir ses aises, l'argent est un moyen utile mais non tout-puissant. On y rencontre souvent des débutants, n'ayant forcé l'entrée que par de gros versements et qu'on y voit fort dépaysés, dans un état d'équilibre fort instable. En réalité, à moins d'un heureux caprice ou d'un traitement de faveur, dû à tel ou tel motif, ce n'est ni à coup de billets bleus ni par les femmes que l'on pénètre dans le demi-monde. C'est par les hommes. Question de relations, question de camaraderie avec ceux qui y frayent. On est de leur bande, de leur groupe, de leur monde et, tout naturellement, à leur suite, on franchit le contrôle. Une fois dans la place, assurément, une liaison solidement établie et richement rémunérée ne nuira pas à votre crédit auprès de ces dames. Mais avant tout, l'essentiel pour être bien vu d'elles, sera d'avoir parmi leurs amis un aval, plusieurs avals même, et de n'y pas faire figure d'intrus.

Ce sont déjà là des conditions qui ne s'accordent guère avec ce que poursuivent nos jeunes littérateurs à leurs débuts. Mais il est encore d'autres entraînements qui, peu à peu, les écarteront du demi-monde.

Un jeune romancier débute. Il a vécu jusque-là dans sa famille ou dans quelque modeste logis, parmi des camarades de lettres, des peintres, des musiciens de sa génération. Si son livre ne réussit qu'à moitié, il continuera la même existence, les mêmes fréquentations. Si son livre connaît le succès, neuf fois sur dix, il commencera à « sortir », à aller dans ce qu'on appelle en littérature le monde, c'est-à-dire dans une dizaine

de salons bourgeois et cossus, plus ou moins amis des lettres, une dizaine de salons en enfilade, de salons qui se commandent et où repasse continuellement le même personnel masculin ou féminin. Milieux très suffisants pour fournir le cadre, les personnages, la matière des romans psychologiques ou de sentiment que nous lisons chaque jour. Milieux assez complexes, malgré leurs ressemblances, pour fixer l'attention d'un littérateur, sans qu'il songe à regarder ailleurs, et, qu'ayant sous la main des modèles à son gré, il s'inquiète d'en chercher dans le demi-monde.

Ou bien autre cas. Le jeune écrivain, soit vocation première, soit changement d'orientation, se dirige vers le théâtre. Il y rencontre beaucoup de comédiennes dont le train de vie ne correspond que rarement à leurs appointements mensuels et qui, au reste, ne se cachent pas des sources d'où elles en tirent le montant. Il voit leur luxe et y participe quand il est convié chez elles. Il se lie avec leurs commanditaires. Et de la similitude des moyens d'existence il conclura donc aussitôt à la similitude sociale. Dans son esprit, une confusion indélébile se créera entre la comédienne bien rentée et la grande demi-mondaine, entre la galanterie de la scène et celle du demi-monde. Et il se croira pour toujours fixé sur les us et mœurs de ce dernier.

Or rien de si contraire à la vérité que cette confusion, qui des planches a peu à peu gagné la presse, le boulevard, voire les salons, pour nous valoir ensuite du demi-monde les descriptions les plus fantaisistes. Cette erreur forme même comme la pierre de touche indiquant l'ignorance du demi-monde. Entre lui et le théâtre, bien qu'il y ait quelque communauté d'usages et de sentiments, il y a un abîme. A tel point que la plupart des grandes demi-mondaines se considéreraient comme discréditées en abordant les planches, et que si, par les nécessités du début, il leur est arrivé de traverser la scène, elles font tout pour qu'on oublie cette passagère compromission.

« Sa jeunesse de blonde adulée, puis sa maturité de demi-mondaine riche n'avaient accepté ni l'éclat fâcheux, ni l'équivoque, et ses amis se souvenaient d'une journée des Drags, vers 1895, où Léo répondit au secrétaire du *Gil Blas* qui la traitait de chère artiste :

« — Artiste? Oh! vraiment, cher ami, mes amis sont bien bavards ! »

Ainsi pense, ainsi s'exprime une véritable demi-mondaine quand un maladroit s'avise d'évoquer ses succès scéniques. Ainsi pense, ainsi s'exprime, Léonie Vallon, dite Léa de Lonval, l'héroïne principale de *Chéri* [1], le roman de madame Colette — où s'unit la plus profonde étude de sentiments à une des peintures les plus exactes, les plus vivantes, qu'on nous ait encore données de certaines régions du demi-monde. Mais écoutez plutôt l'histoire.

Chéri, c'est Jack. C'est le fils de la grosse madame Peloux, courtisane de haut bord, retirée des affaires, comme l'était Ida de Barancy. Seulement quelle différence entre Chéri et son vertueux devancier ! Quelle différence entre leurs sentiments, entre leurs ambitions, entre leurs destinées !

Oh! non! Chéri n'a aucun des doutes, aucun des scrupules, aucune des pudeurs de Jack. Sur sa mère il sait amplement à quoi s'en tenir, comme sur les origines de la fortune d'icelle et sur l'emploi à faire de cette fortune. Après des études fragmentaires et cahotées, à dix-sept ans, ce fils à Maman avait déjà toute l'autorité, toute la désinvolture, toute l'astuce des fils à Papa du jour, et, quelques années plus tard, c'est un maître de la grande vie. Goût de la dépense, du luxe, des raffinements mais rien que pour son usage personnel, l'œil ouvert sur les comptes des domestiques ou des fournisseurs, serré avec les femmes, en défense avec les amis, tantôt impérieux, tantôt cajoleur avec sa mère, tout tremble devant lui dans la somptueuse villa de Neuilly où madame Peloux, la « Harpie nationale », comme il la dénomme gaiement, a pris sa retraite... Quant à ses succès féminins, pas à les compter. Ceux qu'il voulait. Si beau, un jeune dieu, si amusant en sus, si dessalé, si cynique — tout pour plaire. « Être beau à ce point-là, c'est une noblesse », pensait de lui à certains moment Léa, l'héroïne du livre. Et une autre fois, le contemplant à la dérobée, tandis qu'il se vautrait dans un rocking-chair, « elle le traitait flatteusement, tout bas, de belle crapule ».

Cette Léa, dont je vous ai cité plus haut un trait, est une ex-camarade de la Harpie nationale. Mais malgré la cinquantaine proche, svelte encore, gardant ce suprême et délicat éclat que certaines de nos contemporaines conservent au mépris de toutes les lois du temps, elle fait figure de jeune femme, parmi les autres assidues de la villa de Neuilly,

1. Fayard.

boursouflées par l'âge, croulant sous la graisse, puérilement inconscientes de leur décrépitude — lamentable galerie dont madame Colette nous a croqué les plus bouffonnes et sinistres silhouettes. Élégance parfaite en outre, libre de tous liens, une aisance plus que large, hôtel avenue Henri-Martin — bref pour un gaillard aussi averti que Chéri, morceau de choix, morceau de roi. Il ne s'essouffle pas cependant à la conquérir. Cela se fait par hasard, à la faveur d'un soir d'été. Par plaisanterie, il la lutine. Un baiser, puis deux — et les voilà pour cinq ans aux bras l'un de l'autre, ne sachant au juste s'ils s'aiment, s'abandonnant aux plaisirs de la possession réciproque, elle savourant avec délices ce dernier repas de chair fraîche, lui choyé, adulé, gavé de prévenances, de caresses, de cadeaux... Et pas le sou à débourser ! Quand soudain, oh ! pas un drame, un incident. Madame Peloux a imaginé de marier Chéri avec la fille d'une de ses camarades, une jeune fille un peu plate peut-être, un peu pâlotte, mais éducation impeccable, de la gentillesse, de la volonté et, ce qui ne gâte rien, très beau parti, grosse dot, grosses espérances...

Et Chéri se laisse fiancer. Et Léa ne fait aucune opposition. Et tandis que les mamans discutent âprement le contrat, les deux amants se séparent.

La grâce, le tact, la délicatesse que déploie dans ces épisodes madame Colette, le comique et la mélancolie qu'elle a su faire alterner dans les dialogues, la finesse des nuances où se traduisent les sentiments de Chéri et de Léa, l'analyse malheureusement ne peut vous les rendre. Il n'y a que le texte pour vous en dire le charme.

Mais je dois précipiter le récit afin d'atteindre au point culminant du livre.

Sitôt séparés, dans ces deux corps qui ne se croyaient attachés que par l'épiderme, le cœur s'est éveillé, leur révélant à chacun une tendresse mutuelle qu'ils ne se soupçonnaient pas. La nostalgie qu'ils éprouvent l'un de l'autre est si forte que Léa, honteuse de sa douleur, a fui Paris pour la cacher et que Chéri, prenant en horreur sa femme, l'a quittée pour vivre à l'hôtel. La courtisane vieillie pleure son dernier amour, la jeune « gouape » son premier.

Trois mois ont passé. Léa s'est décidée à revenir. Le soir même du retour, à minuit, Chéri, qui n'avait cessé de rôder aux environs, surgit sur le seuil de la chambre. « Qu'est-ce que tu viens faire? — Je rentre! » Comment résister?... Et

à l'étreinte sensuelle de jadis c'est l'étreinte passionnée qui succède. Hélas ! autant en emportera une nuit. A tellement s'exalter dans l'abandon, Chéri s'est peu à peu forgé de Léa une image trop belle... Le lendemain, la lumière crue du matin tombant sur certaines flétrissures, lui dévoile la distance entre la réalité et le rêve. Mais lui qui jadis eût pris un plaisir pervers à cracher en raillant cette désillusion, l'amour l'a transfiguré au point que c'est à peine s'il se l'avoue... Il faut que ce soit Léa qui la découvre, lui en arrache l'aveu par des questions pressantes, déchirantes, irrésistibles, que ce soit elle qui le rhabille, le bouscule, le pousse dehors dans un grand geste de désespoir.

Ah ! que je voudrais voir au théâtre cette scène poignante où, sans reparties ajustées et formelles, rien qu'à l'aide d'interrogations et de répliques, des deux parts sommaires, tâtonnantes, à demi explicites, se montre dans une telle lumière la lutte de deux cœurs aux prises ! Voilà de l'humanité ! Voilà de la tragédie !

Et comme après une telle lecture semblent vaines les classifications littéraires, les querelles d'écoles, et tout le fatras adjacent ! Madame Colette est-elle une réaliste, une psychologue, un peintre de mœurs? Ces questions ne vous viennent même pas : on se dit simplement que c'est une grande romancière, une grande artiste, un grand écrivain.

La littérature féminine pourra d'ailleurs marquer cette quinzaine d'un caillou blanc, puisque, après madame Colette, la fin du mois a vu paraître trois autres livres dus à des autrices de marque : madame Marguerite Audoux, madame Jane Cals et madame Alphonse Daudet.

On se rappelle le mouvement de curiosité, puis le mouvement de vive faveur qui accueillit le premier roman de madame Audoux : *Marie Claire*. Octave Mirbeau avait lancé dans une préface à éclat ce qu'on appela alors ou depuis « le roman de la couturière ». Il y annonçait presque un chef-d'œuvre — et l'opinion se rallia à son avis, poussant jusqu'au quatre-vingtième mille ce beau livre de sincérité, de simplicité, d'émotion. Il faudra du reste, un jour, écrire l'histoire des préfaces d'Octave Mirbeau et de ses « préfacés ». Mirbeau dans la presse, dans les salons, parmi les gens sérieux, passait pour un emballé, un exalté, le contraire d'un cerveau pondéré. Or il se trouve que chaque fois que cet outrancier s'éprit

d'un auteur inconnu, il avait mis la main sur un grand talent, parfois même sur un maître du lendemain. Il y aurait là matière à un chapitre fécond en réflexions sur les dons, les fonctions et la mission de la critique.

L'Atelier de Marie Claire [1], le nouveau roman de madame Audoux, nous introduit dans une humble maison de couture. Rien des grands faiseurs. Un modeste atelier de petite couturière obscure. C'est une série de tableaux finement tracés des vicissitudes de certains petits patrons et de la médiocrité où se débattent leurs ouvrières. On y retrouve le faire discret, la sobriété de style, la sensibilité que nous avions aimés dans le premier roman de madame Audoux. Mais je ne vous cacherai pas que dans les peintures campagnardes de *Marie Claire*, dans les pathétiques souvenirs de son enfance opprimée, il me semblait y avoir plus d'ampleur, plus d'air, plus d'art.

Le talent de madame Jane Cals, qui publie en volume *la Ronde* [2], s'apparente assez avec celui de madame Colette, dans sa première manière, lorsque Claudine tenait encore plus aux champs qu'à la ville. Rien des sites, des atmosphères, des saisons ne reste indifférent à madame Jane Cals. C'est un cœur, même parmi les chagrins, même parmi les joies, toujours en communion avec la nature extérieure. Romancière par la clairvoyance, le pittoresque, l'émotion, l'ironie, poète par la façon de ressentir et d'exprimer. Et qui sait? peut-être plus poète que romancière. Le précédent livre de madame Jane Cals, *Rose*, que j'ai été, je crois, le premier à signaler, malgré l'aventure sentimentale qui en formait la trame, se rapprochait plus, avec ses petits chapitres morcelés, du poème en prose que du roman. J'en dirais autant de la savoureuse *Ronde* que vous avez eu le plaisir de lire ici. Cette fois le fil du récit est encore plus relâché et plus mince. Les cent figures de cette ronde symbolique en trois mouvements — cœur meurtri par l'abandon, cœur qui renonce, cœur qui ressuscite — ne se rallient les unes aux autres par aucun lien visible. Mais où voyez-vous le lien qui unit les uns aux autres les instants dont résulte le temps? N'empêche que la composition n'est pas le fort de madame Jane Cals. Mais ce n'est pas non plus son faible, puisqu'elle ne s'y applique pas. Tempérament spontané et hostile à tout procédé, on sent qu'elle n'écrit que pour son plaisir, dans le dédain des règles, n'ayant

1 Fasquelle. — 2. Fayard.

d'autre soutien que ses dons artistiques qui sont remarquables. Alors, laissons-nous donc aller aux chants de cette cigale albigeoise, sans leur chercher des querelles de solfège. Et gardons-nous de lui demander l'ordre, la discipline, le calcul que nous ne rencontrons que trop chez tant de fourmis de lettres.

Enfin madame Alphonse Daudet dans son *Journal de famille et guerre*[1] nous livre, au jour le jour, durant les années tragiques, ses angoisses de patriote, de mère, de belle-mère, de grand'mère. Aucune retouche évidemment, dans ces pages, aucune coupure, aucun amendement. La sincérité même. On devine que ce carnet de guerre est passé directement du tiroir de l'auteur aux presses de l'éditeur. Et littérairement, ce qui m'a particulièrement intéressé, c'est le ton de ce journal, les remarques dont il est semé sur la vie, le monde, les choses des lettres. Cela rappelle parfois les Goncourt. Plus souvent encore les *Notes sur la vie*, cet extrait des carnets intimes d'Alphonse Daudet, dont on souhaiterait la suite. Similitude dont ne s'étonneront guère tous ceux qui savent la part prise par madame Alphonse Daudet à l'œuvre du grand romancier. Dans ce livre même cette collaboration étroite est avouée officiellement. « Nous étions seuls dans toute la grande maison, écrit madame Daudet, évoquant d'anciens souvenirs de Champrosay, nous étions tout à notre travail : *Jack* ou *le Nabab*, après *Fromont* paru. »

Jusqu'ici on ne connaissait de cet effort commun que ce qu'en révélait une dédicace imprimée sur quelques exemplaires du *Nabab*, hors commerce, dédicace peu connue et que je recopie ci-dessous : « Au collaborateur dévoué, discret et infatigable, à ma bien-aimée Julia Daudet, j'offre avec un grand merci de tendresse reconnaissante, ce livre qui lui doit tant. »

La dédicace d'Alphonse Daudet, les lignes que je vous citais du journal, voilà un point d'histoire littéraire qui me semble désormais fixé.

*
* *

Au théâtre deux débuts littéraires intéressants : au Vieux-Colombier *la Folle journée*, de M. Émile Mazaud; à l'Odéon, *le Maître de son cœur*, de M. Paul Raynal.

Le sujet de *la Folle journée* évoque ceux que chérissait

1. Fasquelle.

l'école de Médan, et sinon par la donnée même, du moins par le choix des détails et la philosophie qui s'en dégage, il fait penser à un pénétrant roman de M. Henry Céard, dont le titre est presque pareil : *Une belle journée*. M. Émile Mazaud a du style, de la bonne humeur, de l'humanité, du don scénique. On a cité à son propos Jules Renard et M. Courteline. C'est vous dire que M. Mazaud est un littérateur.

Le Maître de son cœur témoigne aussi chez son auteur du sens du théâtre. M. Paul Raynal sait manifestement conduire une scène, fût-ce la plus longue et la plus ardue. Sa pièce, toute psychologique, accuse l'influence de M. de Porto-Riche. Mais le dialogue de M. Raynal est plus apprêté que celui de l'auteur d'*Amoureuse*, avec des répliques qui s'appellent l'une l'autre, des reparties qui s'emboutissent comme dans le théâtre de Dumas fils. M. Raynal, en outre, fait un peu trop montre de sa dextérité psychologique qui parfois tourne à la virtuosité. M. Raynal n'en est pas moins, lui aussi, un littérateur.

Est-ce que, par hasard, la littérature irait se mettre à envahir le théâtre? C'est que cela deviendrait très grave!

Quelqu'un qui, le cas échéant, ne se fût pas plaint de cette invasion, — puisque de longue date elle l'avait déjà préparée, — c'est notre pauvre et grande Réjane.

Qu'ajouter, sauf l'hommage de mon chagrin, à tant d'éloges qu'on lui a prodigués il y a quelques mois d'abord, puis il y a quelques jours?

Vous n'avez pas oublié, en effet, qu'avant l'apothéose funèbre que lui ont faite Paris et les lettres, Réjane de son vivant en avait récemment connu une autre, à l'occasion de sa croix.

Car juste à temps, le Gouvernement de la République s'était enfin décidé à décorer Réjane. Et, comme aux comices d'Yonville le sous-préfet remettant à la vénérable Catherine Leroux la prime de son demi-siècle de servitude, des ministres, en un grand banquet, étaient venus ,gravement, récompenser d'un ruban rouge ce demi-siècle de gloire dramatique. Et tant nous imposent les pouvoirs publics, que nul des discours d'ensuite n'avait relevé tout le navrant comique de ce paradoxe : le génie décoré à l'ancienneté!

A ce détail près, les discours en question furent d'ailleurs excellents comme la plupart de ceux qu'on prononça devant la tombe et comme la plupart des articles qui précédèrent les funérailles.

Je regrette cependant que, tout appliqué à retracer la car-

rière de Réjane, on ne nous ait pas donné de l'artiste et de la femme un portrait plus précis.

Réjane à la lecture d'une pièce nouvelle. Courtoise, mais méfiante, contractée, la figure d'une femme d'affaires qui défend sa peau, ne veut à aucun prix se laisser rouler. Puis peu à peu conquise, se détendant, si intelligente, si compréhensive, si apte à voir d'emblée en scène ce qu'on lui lit. Riant d'un franc rire gras, presque d'un rire de petite fille. Ou ses larges yeux marron qui se voilent de larmes. Les sanglots qui viennent. Le nez qui rougit. Une midinette à l'Ambigu.

Réjane aux répétitions. Sérieuse, attentive, rien qu'à son travail, fouettant tout le monde autour d'elle par l'activité dont elle offre l'exemple. Et la joie de l'auteur dès les premières répliques, cette joie si rare au théâtre qu'elle tient du miracle : entendre dire juste, le texte immédiatement en place, au diapason, pas une intonation qui ne le rende au plein, pas une intention qui se perde. Et tout ce qu'y ajoute l'invention personnelle de Réjane, un regard, un sourire, cette infinie variété d'expressions qu'elle avait apprise au contact de la vie et retenue de ses rôles légers de naguère, quand elle jouait des revues de cercles, des demi-opérettes, n'était qu'une petite Parisienne, une petite femme de théâtre. Tout ce que tant d'autres, qui ne passèrent pas par là, ne sauraient jamais donner.

Réjane, le soir de la générale. Moins sur la défensive que sur l'offensive. Un sourire qui veut être bon enfant, enjoué mais a du rictus d'un fauve. Les narines qui palpitent. Toute la physionomie tendue de volonté, presque de rage. L'impression non d'une comédienne qui va défendre votre pièce, mais qui marche à l'assaut du public.

Et ses défauts aussi, ses contradictions, ses sautes d'humeur. Car, avec un tel génie, comment être une sainte? Impérieuse, nerveuse, fantasque, quitte à se faire pardonner l'instant d'après par une plaisanterie, un trait de tendresse. Prompte à l'emballement, aux illusions d'un fol optimisme. Prompte également au dégoût, au cafard, au découragement. Raffolant de jouer avec des étoiles de sa grandeur, des artistes de son rang, puis sitôt en scène, agacée de leur contact, de leur concurrence. Mais tout cela dans un tel emportement de sincérité, une telle fougue féminine, et racheté si vite par tant de grâce ensuite, tant de bonté délicate... Non, je me trompe. Réjane n'était pas bonne. Elle était généreuse. Et qui à la générosité pourrait longtemps en vouloir?

Ce portrait dont je ne vous esquisse que des croquis, il me semble qu'un écrivain serait tout qualifié pour le parfaire — l'auteur qui, après Goncourt, tendit à Réjane la passerelle vers la haute comédie, j'ai nommé M. de Porto-Riche.

Quel accord entre ces deux tempéraments ! Je viens précisément de lire, de relire l'essentiel des pièces de M. de Porto-Riche dans une anthologie qu'il en a formée sous le titre d'*Anatomie sentimentale*[1]. Réjane n'a joué qu'une de ses pièces. Elle eût pu, en réalité, les jouer toutes, tant les héroïnes de chacune avaient d'affinités avec son talent. Et le secours, le surcroît d'éclat qu'elle leur eût apporté !

Je vous recommande la lecture du livre de M. de Porto-Riche, d'abord parce que vous y retrouverez les scènes les plus marquantes de son admirable répertoire, ensuite parce que la réunion de ces scènes est due à son choix. Autant sont suspectes, et généralement manquées, les anthologies composées par des tiers, autant me semblent précieuses celles auxquelles l'auteur présida lui-même. Verlaine procéda de même jadis pour ses poésies. Nous savons ainsi ses « pages préférées », comme dit le sous-titre de l'*Anatomie sentimentale.* Et quel meilleur juge d'une œuvre, que son auteur, qui y discernerait mieux que lui l'éphémère et le durable?

Mais ce qui corse encore l'intérêt de l'anthologie de M. de Porto-Riche, c'est le plan selon lequel il l'a conçue. Il n'a pas visé seulement à rassembler les plus belles scènes de son théâtre. Il a surtout voulu nous montrer ce que renfermait ce théâtre de vérité humaine et sentimentale.

Sur l'importance de cette contribution l'épigraphe, tirée d'un poème de M. de Porto-Riche, se montre assez modeste :

J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur.

Pourtant, quand un auteur élève publiquement pareil doute, n'est-ce pas de sa part coquetterie et ne sait-il pas d'avance la réponse de son siècle comme de la postérité?

FERNAND VANDÉREM

1. Ollendorff.

LES ÉLECTRONS ET LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

La science a, comme la vie, ses parvenus ; ils apparaissent tout d'un coup, leurs noms emplissent toutes les bouches, et pourtant on ne saurait dire qui ils sont ni d'où ils viennent. Tout le monde aujourd'hui parle des électrons, et puisque je le les prends à mon tour comme sujet de cet article, mon premier devoir serait de les présenter au lecteur. A défaut de papiers en règle, nous serons obligés de nous contenter d'un signalement approximatif; l'électron représentera, pour nous, un élément extraordinairement petit, auquel est attachée une charge électrique négative, la même pour tous les électrons. Comme sa masse matérielle est infime par rapport à cette charge, on peut, en première approximation, la tenir pour négligeable et voir dans l'électron un grain, ou un atome d'électricité négative, soumis par suite, et presque exclusivement, aux lois de l'électricité. La plus simple de ces lois, celle de Coulomb, nous enseigne que les charges négatives se repoussent entre elles à distance, tandis qu'elles sont attirées par les charges positives ; il en résulte qu'un électron placé dans un « champ électrique », remontera ce champ en allant du côté négatif qui le repousse vers le positif qui l'attire. Un peu moins connue, mais aussi importante, est la loi établie par le physicien américain Rowland; il en résulte qu'une charge d'électricité positive en mouvement possède les propriétés d'un courant élec-

trique qui s'écoulerait dans le sens de ce mouvement, tandis qu'une charge négative mobile équivaut à un courant électrique cheminant en sens inverse ; l'électron en mouvement sera donc sensible aux actions magnétiques, et sa trajectoire s'incurvera comme ferait un fil souple parcouru par un courant électrique dirigé au rebours du mouvement de cet électron.

Soupçonné par Sir William Crookes, révélé par les travaux de Jean Perrin, de Sir J. J. Thomson, de Lenard, dans cette période finale du XIXe siècle, qui a vu tant de merveilleuses découvertes, l'électron a influé de deux manières sur notre évolution scientifique. Dans le domaine des idées, il a introduit cette unité, qui est un des buts de la science, en permettant de rattacher à une même cause les phénomènes les plus dissemblables en apparence ; il s'est révélé comme le constituant universel du monde... Dans le domaine des applications, il a déjà rendu des services essentiels, dont le plus important consiste dans la solution parfaite du problème de la télégraphie sans fil. Et pour ceux qui aiment à regarder les progrès scientifiques avec le recul qui en dessine les lignes principales, c'est un spectacle curieux que de voir recommencer, avec les électrons, l'évolution qui s'est produite du XVIIe au XIXe siècle à propos des gaz ; pour caractériser ceux-ci, pour apprendre à les isoler, à les transvaser, à les peser, les analyser, une longue suite d'efforts a été nécessaire ; elle a trouvé sa récompense dans de fructueuses applications. De même aujourd'hui, nous apprenons à isoler les électrons, à les enfermer dans des récipients appropriés, à les diriger et à mettre en œuvre leurs propriétés; etdéjà le fruit des applications commence à mûrir.

L'Histoire, qui célèbre les noms des capitaines, oublie les auxiliaires qui fourbissaient leurs armes ; la Science, plus équitable, accorde un souvenir aux techniciens dont l'habileté professionnelle a permis de grandes découvertes; elle n'oublie pas Geisler, souffleur de verre de Bonn, qui sut fabriquer des tubes aux formes compliquées, les munir d'électrodes et les purger d'air ; mais le vide réalisé dans ces tubes était encore bien incomplet ; la pression y avoisinait un millimètre de mercure, c'est-à-dire 1/760 de la pression atmosphérique. Une raréfaction plus parfaite put être réalisée par Sprengel, physi-

cien allemand fixé en Angleterre, dont les trompes à mercure donnaient le millième de millimètre ; la trompe de Sprengel fonctionnait avec une lenteur désespérante ; c'est elle pourtant qui a permis la découverte des rayons cathodiques et des rayons X. A ce degré de vide, beaucoup d'air subsistait encore dans les ampoules radioscopiques : trente milliards de molécules s'agitaient encore dans chaque millimètre cube, troublant par leur présence le mouvement ordonné des électrons. Il était réservé à ces dix dernières années de réaliser une raréfaction dix mille fois plus parfaite : la pompe « moléculaire » de Gaede, la trompe à vapeur de mercure de Langmuir permettent aujourd'hui de pousser la raréfaction jusqu'au *dix-millionième de millimètre*, si bien que chaque millimètre cube de l'espace ultra-raréfié ne renferme plus que trois millions de molécules gazeuses ; le lecteur trouvera, sans doute, que c'est encore beaucoup ; en fait, il arrive qu'à cette dilution, où la masse d'un gramme occupe 5 millions de mètres cubes, la matière ne joue plus qu'un rôle insignifiant et les propriétés dominantes de l'espace sont celles des électrons.

***

Nous ne connaissons pas l'électron en repos ; il semble que sa loi soit de marcher toujours. Un flux continu d'électrons entraînés sur une trajectoire commune constitue un *pinceau*, ou *rayon cathodique*. C'est par ces rayons que nous avons pris connaissance des électrons eux-mêmes, et de leurs principales propriétés. Prenez un récipient en verre muni de deux électrodes métalliques, l'*anode* reliée au pôle positif d'une source électrique, la *cathode*, en forme de disque plat, rattachée au négatif. Faites le vide au millième de millimètre et laissez passer la décharge à l'intérieur de l'ampoule. Un faible sillage lumineux normal au plan de la cathode et qui se termine à la surface du verre par une tache fluorescente, voilà sous quel aspect nous est révélé le rayonnement cathodique ; tel est le phénomène qu'Hittorff a entrevu, que Crookes a illustré par de splendides expériences, dont Lenard, Perrin, J. J. Thomson et des centaines de chercheurs nous ont fait connaître la véritable nature.

Nous savons aujourd'hui que la cathode est le point de départ d'une multitude d'électrons, projetés normalement à sa paroi avec une vitesse qui a pour cause et pour mesure la chute de potentiel entre les deux électrodes; si nos sens avaient une acuité suffisante, nous verrions ces électrons jaillir de la cathode, tantôt en un point, tantôt en un autre, à la manière d'une rafale sortie d'une mitrailleuse ; ici, l'infinie petitesse des projectiles se rachète par le nombre et par la vitesse : dans un tube fonctionnant au régime ordinaire des ampoules radioscopiques, dix milliards d'électrons jaillissent en un millionième de seconde et balaient de leur tir l'espace rectiligne situé en avant de la cathode. Leur vitesse de projection atteint, suivant le voltage, 20 000, 50 000 et même 100 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire que, par rapport à eux, les plus rapides obus se traînent à une allure d'escargot. Une vitesse aussi « colossale » nous explique bien des choses ; elle nous montre d'abord qu'une trajectoire aussi tendue est pratiquement rectiligne ; elle nous aide à comprendre qu'un électron en marche emporte avec lui, en dépit de sa petite masse, une énergie balistique considérable, qui se traduit par des dégâts variés chaque fois que ce projectile infinitésimal vient à heurter la matière : la faible lueur que nous distinguions sur le trajet du pinceau cathodique n'était due qu'à une fluorescence provoquée par le choc des électrons contre les molécules gazeuses, et c'est pour cela qu'elle s'évanouit dans un vide plus poussé sans que le rayonnement cathodique ait cessé d'exister ; Lenard a pu suivre ce rayonnement, sur plusieurs mètres de distance, dans un tube soigneusement purgé de gaz et même l'en faire sortir à travers une petite fenêtre fermée par une feuille très mince d'aluminium ; les rayons continuent dans l'air leur marche rectiligne, mais ils y épuisent promptement leur force vive par les chocs contre les molécules gazeuses, et, après un parcours d'une dizaine de centimètres, ils ont disparu : les électrons qui les forment se sont enrobés dans une forme nouvelle, dont j'aurai à dire un mot tout à l'heure ; ils ont formé des *ions*.

Si nombreux que soient les électrons dans la trajectoire d'un pinceau cathodique, ils le sont pourtant des millions de fois moins que les molécules qui subsistent, à ce degré de vide,

dans le récipient; pourtant leur énergie supérieure et ordonnée s'impose seule à notre attention ; ce n'est pas la première fois qu'on aura vu une petite troupe, vigoureuse et bien commandée, imposer sa loi à une masse d'éléments inorganisés et sans énergie.

Les électrons foncent donc, droit devant eux, au sortir de la cathode ; pourtant, les forces électriques et magnétiques sont capables de les dévier ; en particulier, il suffit d'en approcher un aimant pour recourber les rayons cathodiques, exactement comme un conducteur électrique souple parcouru par un courant aboutissant à la cathode ; on peut ainsi les enrouler en arc de cercle ou suivant les spires successives d'une hélice et réaliser des apparences curieuses, qui confirment dans les moindres détails la théorie « balistique » dont j'ai exposé les grandes lignes.

Les rayons cathodiques dont j'ai parlé jusqu'ici, et qui furent seuls connus tout d'abord, sont ceux qui, dans les ampoules radioscopiques, produisent les rayons X par leur choc contre l'anticathode ; on n'a pas tardé à en trouver d'autres, caractérisés par une vitesse plus grande ou plus petite. Ainsi la découverte du radium entraîna comme corollaire celle des rayons β, qu'il émet ; ces rayons sont encore constitués par des électrons, mais lancés avec une vigueur dont aucun tube radioscopique ne nous a donné, jusqu'ici, l'équivalent ; leur vitesse s'est trouvée comprise entre 140 000 et 280 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire qu'elle approche de la vitesse de la lumière, qui paraît en constituer la limite supérieure ; c'est une constatation dont la haute importance n'a pas échappé aux physiciens ; le lecteur m'excusera si, pressé par l'objet de cet article, je ne m'attarde pas à en développer les conséquences.

A côté de ces rayons cathodiques ultra-rapides, il existe des rayons lents : lorsqu'on prend pour cathode, dans le tube à vide, au lieu d'une plaque métallique froide, un solide incandescent, par exemple une pastille de chaux portée au rouge par un conducteur électrique, on constate que la décharge, au lieu d'exiger des milliers de volts, se produit aisément en reliant les électrodes aux bornes d'une canalisation à 110 volts ; mais s'il faut moins de volts pour mettre les électrons en

mouvement, par contre, la vitesse qu'ils acquièrent est moindre. J'ai, pour mon compte, observé et étudié ces rayons cathodiques lents en prenant simplement comme cathode chaude le filament de charbon d'une lampe à incandescence ; les traces de vapeur mercurielle laissées par la pompe à vide dans le récipient suffisent alors pour illuminer, par la fluorescence de leurs molécules, la trajectoire du pinceau cathodique, qui peut aisément être suivi par l'œil ou photographié ; la vitesse de ces rayons cathodiques s'est trouvée de 4 à 5 000 kilomètres par seconde, dix fois moindre qu'avec les rayons cathodiques ordinaires ; aussi leur sensibilité au champ magnétique est-elle exquise ; le magnétisme terrestre suffit à les recourber d'une façon appréciable et l'approche d'un aimant leur inflige les plus curieuses déformations.

Pourtant, il existe des rayons plus lents encore, puisqu'ils ne font guère plus de 800 kilomètres à la seconde ; ce sont ceux qui se détachent d'une surface métallique électrisée négativement lorsqu'elle est frappée par la lumière ultra-violette ; et leur sensibilité au magnétisme est telle que, sous l'action de l'aimant terrestre, ils s'enroulent spontanément comme les cheveux crépus des nègres ; ce sont, pourrait-on dire, des rayons qui frisent.

Toutes ces expériences, toutes ces recherches de laboratoire au plus profond de la science pure paraissent nous entraîner bien loin des applications pratiques ; jamais, pourtant, nous n'en avons été plus rapprochés, et j'en veux, tout de suite, citer deux.

La première, c'est l'« Ampoule Coolidge », qui a renouvelé, depuis cinq ans, la technique radiographique. Jadis, lorsqu'on ne disposait, pour produire les rayons X, que des modèles courants à cathode froide, il était très difficile pour l'opérateur d'obtenir à volonté la qualité de ces rayons appropriée à chaque cas : rayons durs et pénétrants, pour la radiographie des organes profonds, ou rayons mous, préférables pour l'examen des régions superficielles. Avec l'ampoule réalisée par le physicien américain Coolidge, rien n'est plus aisé, au contraire, que de passer d'un régime à l'autre. La cathode, formée d'un cylindre creux de molybdène, est complétée par un filament de tungstène, enroulé à plat et qu'une pile spéciale per-

met de porter à des températures variables de 1 800 à 2 500 degrés ; comme l'ampoule est vidée de gaz jusqu'aux extrêmes limites qu'on sait atteindre aujourd'hui, la spirale incandescente est seule à fournir des électrons, et elle en émettra d'autant plus qu'elle sera plus chaude ; l'opérateur a donc le moyen d'accroître ou de modérer le flux d'électrons aussi facilement qu'on ouvre ou ferme un robinet ; un flux abondant, c'est-à-dire un filament très chaud, donnera des rayons X mous; il suffira d'abaisser la température du tungstène pour obtenir des rayons durs ; rien n'est donc plus facile que de produire avec certitude la radiation la plus efficace.

Les cathodes chaudes ont encore une autre application, presque évidente celle-là, mais il fallait y penser : toujours l'œuf de Christophe Colomb. Lorsqu'une ampoule à gaz ultra-raréfié est munie de deux électrodes, l'une incandescente et l'autre froide, les électrons jaillissent très facilement de la première, tandis qu'il faudrait des milliers de volts pour les faire sortir de la seconde ; il en résulte que le courant électrique, constitué par un flux d'électrons, passera très facilement dans un seul sens, celui où l'électrode chaude est cathode. L'appareil jouera donc le rôle d'une *soupape* électrique ; intercalé dans un circuit à courant alternatif, il n'en laissera passer qu'une demi-période, l'autre étant rigoureusement bloquée au passage. D'ailleurs, il n'est pas difficile, en combinant convenablement sur le circuit quatre soupapes identiques, de recueillir séparément les deux alternances en les juxtaposant dans le sens convenable ; le courant alternatif est ainsi automatiquement redressé: tel est le principe du *kénotron* et d'un certain nombre d'appareils aux noms apocalyptiques, que l'industrie ne tardera pas à utiliser, car si elle trouve avantage à produire et à transporter le courant sous forme alternative, c'est sous la forme continue qu'elle a, le plus souvent, à l'utiliser.

***

Voilà donc les électrons entrés dans la pratique du laboratoire, voire même de l'usine ; mais à les considérer ainsi en eux-mêmes, nous avons laissé de côté une question qui exige

une réponse: que sont ces électrons par rapport à la matière? Sont-ils, comme le pensait Crookes, les éléments d'un gaz extraordinairement subtil, sont-ils de la *matière radiante*? On ne peut répondre actuellement à cette question qu'en exposant, dans ses grandes lignes, la théorie *planétaire* de la matière, dont les créateurs, Sir J.-J. Thomson, Sir E. Rutherford, appartiennent à cette grande Ecole de Cambridge qui s'enorgueillissait, il y a peu de mois encore, du génie de Lord Rayleigh. D'après cette théorie, il y a, dans le monde, des électrons *libres* et des électrons *liés* ; ces derniers font partie de l'atome matériel comme les planètes du système solaire. Au centre de l'atome, une charge électrique positive, à peine plus grosse qu'un électron, forme le soleil de ce monde infinitésimal, autour duquel gravitent, en orbes fermés, un petit nombre d'électrons, un seul pour l'atome d'hydrogène, 2 pour l'hélium, 9 pour le fluor, 18 pour l'argon. Ainsi l'atome normal, électriquement neutre vis-à-vis de l'extérieur puisque les charges contraires s'y équilibrent, nous apparaît comme un domaine presque vide de matière et cependant interdit aux autres atomes: « Si nous imaginons, dit M. J. Perrin, les atomes d'un corps solide examinés à un grossissement tel que leurs centres paraissent distribués dans l'espace comme les centres d'une pile de boulets de 10 centimètres de diamètre, la matière qui correspond à chaque boulet n'occupera réellement qu'une sphère de diamètre inférieur au millimètre ; nous pourrons penser à de petits grains de plomb distants, en moyenne, de 20 centimètres. Pour l'air, vus à ce grossissement, les grains de plomb seraient en moyenne distants de 20 mètres. » Imaginez maintenant les électrons circulant dans cet espace à raison de quelques milliards de tours par millionième de seconde, et vous aurez dans l'esprit la représentation sommaire que les physiciens se donnent actuellement de l'atome.

Mais l'électron n'est pas éternellement lié à l'atome ; sous de multiples influences, son orbite se modifie et se change en une autre, plus élargie ; c'est pendant ce cataclysme atomique que l'atome rayonne de l'énergie, qu'il devient, par exemple, source de lumière. Ainsi, d'orbe en orbe, l'électron se libère progressivement du lien atomique, et passe à l'état libre d'électron interatomique. Cette liberté peut, il est vrai, n'être que

provisoire : un électron en voyage, lorsque sa vitesse tombe au-dessous d'une certaine limite, peut s'agréger un certain nombre de molécules, comme un bout d'ambre électrisé retient à sa surface des brins de paille, de plume ou de papier ; c'est surtout par ce mécanisme que se forment, dans les gaz, les *ions* gros et petits qui ne sont en définitive que des paquets de molécules collés électriquement au noyau, négatif ou positif, formé par un électron ou par le résidu d'un atome privé d'un électron. C'est en somme par ce processus d'ionisation que les électrons épuisent leur ardeur ; c'est lui qui, jusqu'à réalisation des vides très poussés, est venu compliquer l'étude des rayons cathodiques et masquer la simplicité de leurs propriétés.

Ainsi il existe, au cœur des corps conducteurs, comme les métaux, un monde d'électrons indépendants, qui errent au hasard tant que les forces électriques ne viennent pas régulariser leur course ; c'est grâce à leur agitation que la chaleur se transmet par conductibilité à l'intérieur des corps ; ce sont eux aussi qui transportent le courant le long d'un fil métallique et ce n'est pas un médiocre succès pour la science que d'avoir pu rattacher à une même cause les conductibilités calorifiques et électriques en expliquant pourquoi les corps qui transmettent le mieux l'électricité sont aussi ceux qui se laissent pénétrer le plus aisément par la chaleur.

Cette explication, qui constitue la *théorie électronique des métaux*, s'est montrée extrêmement féconde ; grâce à elle, nous sommes en état d'analyser le mécanisme interne des piles électriques et de comprendre l'origine de leur force électromotrice. Mais, parmi les développements de cette théorie, le plus intéressant pour notre objet et pour les applications qui en ont dérivé, est dû au physicien anglais Richardson.

Avec une audace que le succès a complètement justifiée, Richardson a assimilé ces électrons errants, en proie à une agitation incessante et désordonnée, aux molécules d'un gaz et il leur a appliqué les formules de la théorie cinétique. Faute de pouvoir le suivre sur ce terrain, je me rabattrai sur une comparaison qui rend compte assez fidèlement des résultats obtenus. Maintenons dans un flacon bouché, à température fixe, un corps volatil quelconque, par exemple un morceau

de camphre ; sa surface s'évapore jusqu'à établissement d'un état d' « équilibre mobile » où autant de molécules sortent du morceau de camphre par l'agitation moléculaire, qu'il en rentre dans le même temps par condensation. Si on relie maintenant le flacon avec un autre récipient, où l'on maintient la vapeur de camphre sous une pression plus faible, l'équilibre sera rompu ; les molécules sont entraînées par une distillation continue et d'autant plus abondante que la différence de pression est plus grande entre les deux vases communicants ; pourtant, si grande que soit cette différence de pression, elle ne pourra pas entraîner plus de molécules qu'il n'en sort par agitation moléculaire du morceau de camphre, si bien que le flux distillé est nécessairement limité, pour une certaine température du morceau de camphre; mais si on élève cette température, l'agitation moléculaire s'accroît avec elle et la distillation s'accélère.

Même chose arrive aux électrons libres enfermés dans un morceau de métal, par exemple dans la cathode de tungstène d'une ampoule.

Si le métal est isolé, il émet autant d'électrons qu'il en reçoit de l'extérieur, et un véritable équilibre mobile s'institue très rapidement ; mais si on établit, entre anode et cathode, une différence de potentiel, les électrons aspirés par la force du champ électrique, comme tout à l'heure les molécules par la différence de pression, s'écouleront en formant le flux cathodique ; ce flux, limité à chaque température par le nombre des électrons émis, sera l'origine et la mesure du courant électrique qui circule dans l'ampoule comme dans le circuit relié à ses électrodes. Presque insensible à froid, ce courant s'accroît rapidement avec la température de la cathode, et il ne prend une grandeur intéressante que lorsque celle-ci est portée à l'incandescence. Tel est, autant du moins qu'on peut l'exprimer par des analogies, le point de départ de Richardson ; le savant professeur du King's College de Londres est ainsi parvenu à des formules que l'expérience a vérifiées depuis avec une précision remarquable, et c'est, en somme, de ce travail purement théorique qu'est sortie la solution moderne du grand problème de la télégraphie sans fil.



J'ai exposé jadis dans cette Revue la naissance et les premiers développements de la T. S. F., fruit cueilli par Marconi sur la découverte géniale de Hertz, qui procédait elle-même des immortels travaux de Maxwell ; j'ai essayé de montrer par quelle suite d'efforts on est parvenu à accroître progressivement la portée, la sûreté et l'indépendance des communications. Le grand obstacle auquel venaient sans cesse se heurter les inventeurs consistait dans l'amortissement rapide des ondes électriques engendrées par les excitateurs à étincelles ; ces oscillations ressemblent à celles d'un pendule abandonné à lui-même dans un milieu visqueux, alors qu'une solution rationnelle du problème exigerait la production *d'ondes entretenues*, à l'image des mouvements, toujours pareils, effectués par le pendule d'une horloge ; pour cela, il est nécessaire de restituer constamment au système vibrant l'énergie qu'il cède au milieu ambiant.

Dès que cette condition fut clairement aperçue, la réalisation pratique d'ondes électriques entretenues devint l'objectif des inventeurs. Une première solution, mise au point en Angleterre par Alexanderson et en France par M. Bethenod, consiste à réaliser un alternateur à haute fréquence ; il suffirait évidemment qu'un alternateur ordinaire tournât mille fois plus vite, ou eût mille fois plus de pôles, pour engendrer du courant alternatif de fréquence appropriée à la télégraphie sans fil ; mais en réalité, on n'obtient ces fréquences, voisines de 100 000 par seconde, qu'avec des appareils coûteux, de construction difficile et d'entretien délicat : il faut chercher autre chose.

Dans le même temps où s'effectuèrent ces essais, un inventeur danois d'une rare ingéniosité, Poulsen, suggéra une idée différente. On savait déjà que l'arc électrique peut être amené, par des combinaisons de circuits appropriées, à prendre un régime vibratoire où l'intensité varie périodiquement : ainsi, dans *l'arc chantant*, de Duddell, ces variations périodiques produisent des dilatations et des contractions alternatives de la masse gazeuse incandescente entre les deux charbons : il en résulte, lorsque la période est convenable, un son à peu près musical et dont l'opérateur peut faire varier très aisément la

hauteur. Poulsen s'est proposé de faire vibrer l'arc, non plus quelques centaines de fois, mais quelques centaines de mille fois par seconde; il y est parvenu en étirant cet arc par l'action magnétique d'un électro-aimant et en refroidissant vigoureusement l'électrode positive, qui est constituée, dans ses expériences, par un tube de cuivre parcouru intérieurement par un courant d'eau. Il a pu, ainsi, envoyer des messages à plusieurs centaines de kilomètres avec une très faible dépense d'énergie. Pourtant, l'arc Poulsen s'était révélé, à l'usage, quinteux et indocile ; un rien suffisait à le dérégler, au milieu d'une transmission, et cet inconvénient inspirait les plus naturelles inquiétudes aux télégraphistes. Mais la guerre a été l'occasion d'un grand effort ; le secret des progrès accomplis dans cette période héroïque se dissipe peu à peu ; nous savons aujourd'hui que le procédé de Poulsen a pu être amené, par des moyens très simples, à un fonctionnement excellent ; il a suffi pour cela de mettre en jeu des puissances suffisantes, de faire fonctionner l'arc sous 7 ou 800 volts et de refroidir énergiquement le pôle positif par une vaporisation d'alcool. C'est par ce procédé que le grand poste radio-télégraphique de Lyon, établi au début de la guerre pour communiquer avec la Russie, a pu, non seulement remplir cet office, mais encore envoyer jusqu'en Chine, au poste de Changhaï, ces chers communiqués où se résumait la vie de la France.

Toutes ces solutions, pour ingénieuses qu'elles soient, ne peuvent pas être mises en parallèle avec les méthodes fondées sur l'emploi des tubes à rayons cathodiques ; on serait tenté de dire, si ce n'était pas une impertinence envers la science, que la solution définitive du problème de la télégraphie sans fil est maintenant acquise. C'est aux États-Unis, dans les recherches de Lee de Forest, et surtout dans les travaux poursuivis par Langmuir au laboratoire de la General Electric Company, que cette solution a mûri ; elle venait d'être mise au point lorsque la guerre a éclaté ; son adaptation aux besoins de la Défense nationale s'est poursuivie chez nous par les soins d'une commission où le colonel Ferrié, directeur technique de la radiographie militaire, avait sous ses ordres le sapeur Bloch, professeur au lycée Saint-Louis, le sergent Marius Latour, les sous-lieutenants Gutton et Rothé, pro-

fesseurs à la Faculté de Nancy. C'est des travaux de cette commission que sont sortis les nombreux dispositifs appropriés aux conditions variées de la guerre; mais l'élément constant de tous ces dispositifs, c'est la *lampe-valve à trois électrodes*; comprendre le fonctionnement de cette lampe, c'est posséder la lumière qui permet de se guider dans le dédale des combinaisons et des systèmes.

Imaginez, pour les dimensions et la forme extérieure, une lampe à incandescence ordinaire ; le vide intérieur a été poussé aussi loin que possible, afin que les électrons militarisés et en mouvement coordonné n'y soient point troublés par les vaines agitations des civils, je veux dire des molécules. Au centre, un petit filament rectiligne de tungstène, de 4 volts, que deux accumulateurs permettent de rendre incandescent à volonté. Autour du filament, une lame de nickel enroulée en cylindre et communiquant avec l'extérieur par une tige de cuivre qui sort de la douille : c'est ce qu'on nomme *la plaque*. Enfin, entre le filament et la plaque, une spirale métallique qu'on nomme *la grille*, reliée également à l'extérieur par une tige de cuivre. Ainsi, trois conducteurs métalliques en présence dans l'ampoule : le filament chaud, la plaque froide, et entre les deux, la grille, également froide; chacun de ces conducteurs peut être maintenu au potentiel électrique convenable à l'aide de contacts pris sur une batterie d'accumulateurs, le filament étant toujours négatif de façon à jouer le rôle de cathode; dans ces conditions, un flux d'électrons, parti du filament, ira s'absorber dans la plaque, entretenant dans le circuit extérieur correspondant un courant de quelques millièmes d'ampère : une pareille intensité est largement suffisante pour agir sur le téléphone, qui constitue l'appareil récepteur par excellence de la moderne télégraphie sans fil. Donc, le courant passe, ou plutôt passerait si la grille n'existait pas ; mais celle-ci, portier diligent placé sur le trajet des électrons, leur ouvrira ou fermera l'accès suivant les ordres qu'elle aura reçus ; si la grille est négative, elle repousse les électrons ; positive, elle les admet et il existe, entre ces deux états extrêmes, une position critique où la plus légère variation de potentiel de la grille suffit à provoquer instantanément l'arrêt ou le passage des électrons.

Supposez alors que cette grille soit reliée à l'antenne réceptrice ; les ondes transmises du poste émetteur se traduiront, dans l'antenne et dans la grille, par des variations périodiques de potentiel qui, ouvrant et fermant alternativement la porte aux électrons, produiront des variations d'intensité concomitantes dans le circuit récepteur filament-plaque-téléphone. Ce dernier appareil rendra donc un son, si les interruptions périodiques sont de fréquence musicale, et la réception des signaux, brefs et longs, du code Morse sera ainsi assurée ; la lampe aura rempli, suivant l'expression des télégraphistes, l'office de *relais*, c'est-à-dire qu'elle aura ouvert et fermé automatiquement le circuit local de réception.

Mais pour peu que les signaux perçus soient encore trop faibles, le montage se prêtera, avec une simplicité merveilleuse, à l'*amplification* : le courant oscillant, encore trop faible à votre gré, que les ondes ont produit dans le circuit filament-plaque, vous pourrez l'utiliser, dans la grille d'une seconde lampe identique à la première, pour produire des variations de potentiel : cette fois, la porte, au lieu de s'entre-bâiller, se fermera et s'ouvrira plus largement ; un courant plus intense passera entre le filament et la plaque de la nouvelle lampe ; s'il est encore insuffisant pour assurer l'audition directe, rien de plus aisé que de le renforcer dans une troisième, dans une quatrième lampe, et de rendre perceptibles à l'oreille les moindres rides de l'éther.

Ce même organe, si sensible pour écouter les vibrations, est tout aussi capable de les émettre, et sa grande supériorité sur les excitateurs à étincelles consistera à produire des ondes entretenues, se reproduisant indéfiniment semblables à elles-mêmes. Pour aider le lecteur à comprendre le mécanisme de cette génération, je lui rappellerai qu'on peut constituer un circuit électrique « oscillant » en y intercalant une spirale que les techniciens nomment *bobine de self*, et une bouteille de Leyde ou tout autre condensateur. Un circuit ainsi constitué présente une sensibilité extrême ; toute variation d'intensité, par exemple celle qu'on produit en allumant une lampe, s'y répercute en ondes successives comme les échos de la voix entre deux murs parallèles. Supposons que le circuit constitué par la pile, le filament et la plaque soit ainsi équipé ; l'allu-

mage de la lampe y produira des oscillations, qui s'éteindraient rapidement si la grille n'intervenait pas, à la manière de l'échappement d'un balancier, pour réparer les pertes et régénérer l'énergie vibratoire. Ce résultat sera atteint si le circuit de la grille s'enroule sur la même bobine de self que le circuit oscillant constitué comme il vient d'être dit ; ce double enroulement réalise une sorte de bobine de Ruhmkorff, où les vibrations du « primaire » se répercutent par induction dans le secondaire. Il arrivera donc que les oscillations nées dans le circuit de la lampe induiront dans la grille des oscillations de même période; ainsi la grille, ouvrant et fermant alternativement la porte aux électrons, entretiendra dans le circuit de la lampe les oscillations qui l'ont mise en branle. Ces vibrations, nées automatiquement, se maintiendront ensuite indéfiniment au même régime, et ce qui achève la perfection du procédé, c'est qu'il suffira de modifier la self, c'est-à-dire dans la pratique de faire glisser un contact de façon à faire varier le nombre de spires du circuit, pour modifier à volonté la période vibratoire; c'est ainsi qu'on a pu réaliser des fréquences comprises entre quelques centaines et cent millions de vibrations par seconde.

Avec une émission aussi parfaite, rien n'empêche plus d'accorder rigoureusement les deux systèmes émetteur et récepteur de telle sorte que, le premier n'engendrant que les vibrations de la période choisie, le second n'entende que celles-là et reste insensible à toutes les autres. C'est là un immense avantage puisque, chacun choisissant sa fréquence vibratoire, l'autonomie des communications se trouve assurée; pour mesurer le chemin parcouru, rappelons-nous qu'en décembre 1908, lors du tremblement de terre de Messine, tous les navires arrivant sur la rade de la malheureuse cité se hâtèrent de télégraphier aux postes du continent pour appeler au secours ; mais leurs appels simultanés se brouillèrent en une telle cacophonie qu'aucun renseignement utile ne put être transmis; aujourd'hui, dans une même cabine, deux, trois appareils de T. S. F. fonctionnent côte à côte, soit pour l'émission, soit pour la réception, sans qu'il en résulte de trouble pour les communications, ni de gêne pour les opérateurs.

Sur une science aussi fertile en applications qu'est celle de

la télégraphie sans fil, il faut bien dans une chronique comme celle-ci, s'en tenir aux idées directrices; pourtant, je m'en voudrais de ne pas tenter d'expliquer au lecteur un détail du dispositif récepteur qui est une petite merveille d'ingéniosité et de commodité. Supposons, pour fixer le discours, que les ondes transmises aient une longueur d'onde de 3 kilomètres; leur fréquence atteint par conséquent 100 000 par seconde; la membrane de fer du téléphone a trop d'inertie pour effectuer un pareil nombre d'oscillations, et, l'effectuât-elle, il n'en résulterait aucun son perceptible, puisque l'oreille n'est pas sensible au delà de quelques milliers de vibrations. On se tirait autrefois d'affaire en intercalant sur le circuit récepteur un interrupteur vibrant, nommé *tikker*, qui découpait les vibrations en « trains d'ondes » successifs: en supposant que le tikker laisse passer 435 trains par seconde, le téléphone exécutera pareil nombre de vibrations et rendra le son la_3. Mais il existe une autre manière, et bien plus avantageuse, d'atteindre au même résultat: supposons qu'à côté du système récepteur, dont l'antenne recueille 100 000 vibrations par seconde, on installe un nouvel appareil d'émission, réglé pour en produire 100 435; l'antenne recueille à la fois les ondes lointaines et les ondes produites à côté d'elles et supposées de même intensité; elle les superpose en produisant le phénomène des *battements*, bien connu de ceux qui ont accordé des instruments de musique; 435 fois par seconde les deux sources ajouteront leurs intensités, 435 fois elles seront en opposition et leurs vibrations s'annuleront. Le téléphone sera donc, finalement, soumis à un courant périodique de fréquence 435; il émettra le son la_3, et rien ne sera plus facile pour l'opérateur que d'obtenir la tonalité la plus favorable en modifiant légèrement le mode vibratoire du générateur d'ondes auxiliaire, puisque la hauteur du son de battement est toujours égale à la différence de hauteur des deux vibrations superposées. Un tel mode de réception est connu sous le nom d'*hétérodyne*, et c'est merveille de voir avec quelle sûreté il se prête à la réception des ondes; la portée des communications, pour une même puissance dépensée, est très supérieure à celle des anciens systèmes; l'autonomie des communications est largement assurée puisqu'on peut transmettre et recevoir simultanément des

ondes dont les longueurs ne diffèrent que de vingt ou trente mètres ; enfin, le secret peut être assuré par cette sélection parfaite des longueurs d'ondes, car il faudrait longtemps à un opérateur pour capter des ondes dont il ne connaîtrait pas d'avance la longueur.

De tous ces résultats, la guerre a fait foi ; sur tout le front des armées, des tranchées et des avions aux postes de commandement, les signaux se croisaient incessamment et l'espace transmettait fidèlement tous les messages. La paix doit profiter de cet essor. Actuellement, un réseau de postes essaimé sur toute la terre assure les communications avec le centre de l'Afrique comme avec les îles les plus isolées du Pacifique; en plein Océan, le navire n'est plus tout à fait seul ; bientôt, sans doute, la téléphonie sans fil, complétant les communications télégraphiques, aura triomphé des dernières difficultés : déjà, de son yacht *Electra*, en rade d'Alger, Marconi peut causer avec Londres.

Mais ce qui modifiera le plus profondément les conditions de notre existence, c'est que la T. S. F. devient capable d'assurer, dans des conditions pratiques, les communications individuelles à petite distance. Avec la lampe-valve, plus n'est besoin de mettre en œuvre des centaines de kilowatts et de dresser vers le ciel de gigantesques antennes ; des appareils relativement simples, de dimensions réduites, et de puissance médiocre, comme ceux qu'emportaient les avions, complétés par des antennes rudimentaires, permettent les communications dans un rayon de quelques kilomètres. Le temps n'est pas loin où, lorsque deux habitants d'une même cité voudront causer entre eux, ils pourront se dispenser de passer par l'intermédiaire un peu nerveux des demoiselles du téléphone; les commères « iront à l'antenne » au lieu d'échanger leurs babillages à la fenêtre, fournissant aux peintres de genre une belle occasion de rajeunir leurs sujets. Ainsi, la science s'apprête à donner aux hommes de nouvelles commodités pour organiser leur existence dans la paix et le travail; souhaitons qu'ils n'en profitent pas, une fois de plus, pour satisfaire leurs ambitions ou assouvir leurs rancunes.

L. HOULLEVIGUE

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

AUTOUR DU

WILLIAM SHAKESPEARE

DE VICTOR HUGO

Documents inédits.

A quatorze ans, Victor Hugo voulait être : *Chateaubriand* ou *rien.* A vingt-cinq ans, il avait changé de dieu et il s'inspirait de Shakespeare. La préface de *Cromwell,* où le jeune poète affirmait en 1827, avec tant d'éclat, le programme de la nouvelle école, assignait à la poésie trois âges, dont chacun correspondait à une époque de la société : l'ode pour les temps primitifs, l'épopée pour les temps antiques, le drame pour les temps modernes. Cette classification sommaire était discutable et Victor Hugo lui-même en a démontré l'inexactitude par son œuvre lyrique où s'atteste la puissance de son génie novateur. Mais, se croyant surtout un auteur dramatique, il mettait dans le drame « la poésie complète », dont la « vérité » était le caractère essentiel. Au nom de cette vérité, qui copiait la vie dans ses réalités et dans ses contrastes, Victor Hugo affranchissait la scène des règles arbitraires que les « douaniers de la pensée » lui avaient infligées. Il libérait le drame, « qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie ».

Mais, chef d'école, il n'en saluait pas moins un précurseur et un maître dans le *poeta sovrano*, William Shakespeare, qu'il mettait pour le drame au rang où il plaçait la Bible pour l'ode et Homère pour l'épopée, c'est-à-dire au premier.

Trente-sept ans plus tard, cette admiration ne s'était pas affaiblie et les circonstances donnèrent à Victor Hugo l'occasion d'en développer l'expression dans un des livres les plus touffus et les plus étranges auxquels se soit abandonnée sa fantaisie, que la sûreté d'un goût impeccable ne guidait pas et ne modérait pas toujours.

Exilés à Jersey, l'un par la proscription impériale, l'autre par la fidélité de son dévouement, Victor Hugo et son fils François-Victor étaient assis, un matin de la fin de novembre, dans la salle basse de leur maison de Marine-Terrace.

« Ils se taisaient, comme des naufragés qui pensent.

Dehors il pleuvait, le vent soufflait, la maison était comme assourdie par ce grondement extérieur. Tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil.

Tout à coup le fils éleva la voix et interrogea le père :

— Que penses-tu de cet exil?

— Qu'il sera long.

— Comment comptes-tu le remplir?

Le père répondit :

— Je regarderai l'océan.

Il y eut un silence. Le père reprit :

— Et toi?

— Moi, — dit le fils, — je traduirai Shakespeare. »

François-Victor Hugo consacra douze ans à ce travail difficile. Ce ne fut pas de la peine perdue. Aucune traduction ne vaut celle-là puisque aucune ne rend avec plus de loyale exactitude le sens littéral, le mouvement et la pensée du grand Anglais. Achevée en 1863, sa publication pouvait coïncider avec la célébration du troisième centenaire de Shakespeare, qui était né au mois d'avril 1564. Les éditeurs, Lacroix et Verbroeckhoven, ne manquèrent pas cette chance d'une réclame profitable, à laquelle ils eurent l'idée d'associer Victor Hugo. Deux ans avant, ils avaient publié *les Misérables*. Cette affaire fructueuse les engagea à en tenter une

nouvelle et il ne semble pas que Victor Hogo ait beaucoup résisté à leurs avances. En servant les intérêts de son fils, il servait aussi ceux de sa bourse, qu'il savait défendre, et ceux de sa gloire, dont il était le meilleur gérant, attentif à toutes les occasions. En était-il une de plus favorable que cette édition et le centenaire? En 1827, l'auteur de *Cromwell* avait abrité sous l'ombre du grand Shakespeare les audaces de sa jeunesse. En 1864, l'auteur des *Burgraves* se croyait de taille, et non sans raison, si l'on ne s'en tenait qu'au génie, à traiter avec lui de pair à égal. M. Edmond Biré a reproché à Victor Hugo d'avoir sacrifié Shakespeare et de ne lui avoir consacré que quatre-vingts pages à peine de son livre sur cinq cent soixante-quatorze. Le calcul de M. Biré est grossièrement inexact, malgré une précision qui veut être décisive. Surtout il témoigne d'une parfaite incompréhension de l'œuvre. Je conviens que le titre y prête avec sa brièveté péremptoire. Mais il suffit d'ouvrir la courte préface pour connaître les intentions de l'auteur.

« Le vrai titre de cet ouvrage serait : *A propos de Shakespeare*. Le désir d'*introduire*, comme on dit en Angleterre, devant le public, la nouvelle traduction de Shakespeare, a été le premier mobile de l'auteur. Le sentiment qui l'intéresse si profondément au traducteur ne saurait lui ôter le droit de recommander la traduction. Cependant sa conscience a été sollicitée d'autre part, et d'une façon plus étroite encore, par le sujet lui-même. A l'occasion de Shakespeare, toutes les questions qui touchent à l'art se sont présentées à son esprit. Traiter ces questions, c'est expliquer la mission de l'art ; traiter ces questions, c'est expliquer le devoir de la pensée humaine envers l'homme... »

La genèse d'un tel livre, né d'un agrandissement du point de vue primitif, s'affirme, mieux encore que dans les vingt lignes de la préface, dans les lettres adressées par Victor Hugo, au cours de son travail, à ses éditeurs. La dispersion des papiers de M. Lacroix les a fait tomber, il y a quelques années, entre mes mains. A plus d'un titre, elles sont curieuses puisqu'elles nous révèlent sous un aspect nouveau la pensée et le caractère de Victor Hugo. Décidément ce génie est inépuisable et il faut admirer son extraordinaire puissance de travail,

qui ne laisse rien au dépourvu et qui des plus hautes pensées descend aux plus petits détails. Je ne crois pas qu'il se soit jamais mieux livré que dans cette correspondance familière où le pontife, s'il m'est permis de parler avec irrévérence, cède la plume à un critique très avisé et à un homme d'affaires que l'on ne trompe pas sur ses intérêts.

La première des lettres que je possède est écrite de Hauteville House le 18 novembre 1863. Elle embrasse en peu de mots beaucoup de questions.

« Mon cher monsieur Lacroix, les jours sont courts, j'ai le livre à finir, et je ne puis écrire à la lumière. De là la rareté et la brièveté de mes lettres. C'est pour cela que j'aurais voulu vous voir, outre le cordial plaisir de passer quelques jours avec vous. Je trouve excellent que vous soyez d'accord avec M. Pagnerre. Vous pouvez considérer les bases du traité Pagnerre comme admises. Il y aura des points de détail à régler. Il faudra, je crois, deux éditions, une *parisienne* et une *belge*, pareilles à votre édition in-8° des *Misérables*, la feuille des *Misérables*, édition belge de 1861, devant servir d'étalon et de type. Je me dépêche d'achever, car il faudra se hâter de paraître, au plus tard *fin février*, à cause du jubilé de Shakespeare. Quant à la traduction anglaise, j'exclus absolument le nommé Wraksall, l'inepte traducteur des *Misérables*. Le livre de ma femme a été fort bien traduit en anglais, prendre le même traducteur.

Tous les autres points de votre lettre voudraient être discutés, entre autres les *Chansons des rues et des bois*. En divisant vos 50 000 francs en 30 000 pour *Shakespeare* (avant la lettre collective de M. Pagnerre et de vous), en 20 000 pour les *Chansons des rues et des bois*, vous avez abaissé votre proposition de 5 000 francs et fort modifié la situation. En outre, si vous étiez ici, je vous ferais voir par les traités et les chiffres qu'il n'est pas un de mes volumes de vers qui ne m'ait rapporté, en *douze ans*, BEAUCOUP PLUS de 25 000 francs. Le jour me manque, je clos bien vite cette lettre, et je vous serre la main. Causer vaudrait mieux que toute cette correspondance, ça avance lentement.

Mille affectueux compliments. »

Ainsi se trouvent posées les questions du type du volume, du traité à passer et de la traduction. La lettre suivante, du 6 décembre, va les reprendre et en ajouter de nouvelles.

« Mon cher monsieur Lacroix, il y a quatre jours, le 2 décembre, au moment précis où j'entrais dans ma treizième année d'exil, j'ai fini ce livre, *Shakespeare*. La copie est en train, le collationnement commencera demain. Je vous envoie ci-joint les projets de traité que vous me demandez. Vous avez attendu ma réponse, mais vous voyez qu'elle va au but. Vous savez mon habitude de n'écrire que pour des résultats et de ne vendre que des ouvrages terminés.

L'ouvrage intitulé : *William Shakespeare* aura trois parties et sera divisé comme il suit :

Première partie.

LIVRE Ier. — Shakespeare. Sa vie.

LIVRE II. — Les Génies. (Homère. — Job. — Eschyle. — Isaïe. — Lucrèce. — Juvénal. — Tacite. — Saint Paul. — Saint Jean. — Dante. — Rabelais. — Cervantes. — Shakespeare.)

LIVRE III. — L'Art et la Science.

Deuxième partie.

LIVRE Ier. — Shakespeare. Son œuvre.

LIVRE II. — Les points culminants. (Hamlet. — Macbeth. — Othello. — Lear.)

LIVRE III. — Les Critiques.

LIVRE IV. — Les Esprits et les Masses.

LIVRE V. — Le Beau Serviteur du Vrai.

Conclusion.

LIVRE Ier. — Après la mort. Shakespeare. L'Angleterre.

LIVRE II. — Le XIXe siècle.

LIVRE III. — L'Histoire définitive. Chacun remis à sa place.

Je continue, voulant vous préciser le plus possible dans votre esprit. Quel volume cela fera-t-il?

Réponse :

Notre édition type pour imprimer, c'est votre première (in-octavo) des *Misérables* à Bruxelles. La page de cet in-octavo a, en moyenne, 880 lettres. Mon manuscrit a 288 pages, et ma page a, en moyenne, 1 227 lettres ; ajoutez les blancs (nous en ferons le moins possible), les choses en marge, etc... ; j'entrevois que le volume ira à 26 ou 27 feuilles. Je ne puis rien affirmer pourtant, tout ceci est nécessairement approximatif.

Est-il utile que le volume soit un peu fort? Oui, sans hésiter; le public aime les travaux complets et les volumes où il y a de la substance. Celui-là a, je l'espère, de la moelle.

Maintenant, j'arrive à une observation importante. M. Pagnerre[1], dans sa proposition que j'ai entre les mains, ne fixe aucune limite; autant de feuilles, autant de 1 500 francs. Cependant, en y réfléchissant, j'avais pensé, dans l'intérêt de l'éditeur, qu'il fallait une limite, et je comptais en prendre l'initiative. Vous ne m'avez pas laissé ce plaisir ; cette initiative, vous l'avez prise, mon cher monsieur Lacroix ; mais vous l'avez prise *trop*. Votre modification à la proposition Pagnerre est radicale. Vous supprimez purement et simplement le prix au-dessus de 22 feuilles. Vous dites *trente-trois mille francs* sans réfléchir qu'il est juste, s'il y a une limite en haut, qu'il y en ait une en bas, et le volume alors, qu'il y ait 18 feuilles ou qu'il y en ait 25, devrait être dans tous les cas payé 33 000 francs. Votre modification, comme vous voyez, pourrait avoir des inconvénients. Je crois la mienne plus équitable et meilleure. Lisez l'article 9 des projets de traité, et je ne doute pas que vous ne soyez de mon avis.

Si pourtant vous n'en étiez pas, je n'ai aucune objection à rentrer dans votre chiffre, 22 feuilles et 33 000 francs. Je supprimerais, sans toucher au sujet Shakespeare, un certain nombre de livres (*l'Art et la Science, le Beau Serviteur du Vrai, Shakespeare et l'Angleterre*, d'autres encore) qui élargissent l'horizon, mais qui peuvent être retranchés sans troubler l'unité. J'ôterais ainsi environ quatre ou cinq feuilles que je réserverais pour une autre publication, la préface de mes œuvres, et que mon éditeur futur me paiera dix ou douze

1. Libraire parisien, qui avait publié l'édition de Paris des *Misérables*.

mille francs. Vous ne me ferez donc aucune peine en renonçant à les prendre pour deux mille francs.

Choisissez en toute liberté, et à votre aise, vous et M. Pagnerre, et faites-moi savoir votre choix.

Vous ne pourrez vendre le volume mince que 5 francs prix fort, le volume fort pourra être vendu 6 francs. Je fixe ces chiffres dans le traité, parce que c'est sur moi que retomberaient les plaintes. J'ai là sous les yeux *la Régence* de Michelet, le volume, préface comprise, a 480 pages, il ne coûte, *prix fort*, que 3 fr. 50, le mien sera à peu près aussi gros, si vous le voulez complet.

Si vous choisissez le volume de 22 feuilles, l'article 9 devra être modifié en conséquence. Si le traité vous va tel qu'il est, nous marcherons plus vite, vous n'aurez qu'à le faire copier à trois exemplaires sur papier timbré, vous signerez, ainsi que M. Pagnerre, ces trois exemplaires, vous me les expédierez, j'en garderai un et je vous renverrai les deux autres signés de moi. Je tiens à l'exclusion du sieur Wraksall.

Je vais presser la copie et le collationnement, afin que vous ayez le manuscrit, sitôt les signatures échangées ; même s'il se peut, avant les délais fixés. Vous, de votre côté, pressez l'impression. Vous savez que je ne fais jamais attendre les épreuves, le jubilé shakespearien anglais nous force à paraître vite. — Tout le monde est d'avis autour de moi qu'il faut de l'air (au moins cinq ou six mois) entre *Shakespeare* et les *Chansons des rues et des bois*. Nous avons donc le temps de reparler de ce volume-là. Quant au Victor Hugo de l'exil, vous ne m'en parlez plus, et ceci presserait pourtant. Je vous donnerai des choses inédites, et la saison des voyages va arriver très rapidement. Mille affectueux compliments. »

Si Victor Hugo, que son œuvre n'avait pas enrichi avant le succès retentissant et fructueux des *Misérables*, débattait ses intérêts matériels avec la plus habile énergie et en remontrait à son libraire, celui-ci n'hésitait pas à le suivre sur le terrain littéraire et à lui donner des conseils.

On verra par les deux lettres suivantes, écrites en février 1864, que Victor Hugo, loin de blâmer cette incursion, n'hési-

tait pas à en tirer parti. Il faisait son profit des suggestions qu'il trouvait bonnes et il résistait à celles qui ne lui paraissaient pas fondées.

H. H. Jeudi 11.

« Je vous donne tort pour Gœthe et raison pour l'Allemagne, il faut la satisfaire. Je vous enverrai par le prochain courrier quelques pages sur l'Allemagne (dont j'indiquerai la place, vers la fin du livre des Génies) avec un développement latéral sur Beethoven et la musique ; tout ce qui est de l'Art rentre dans le sujet. Mais comment vous, intelligence si distinguée et si élevée, pouvez-vous voir une infériorité de Dante à Shakespeare et me demander d'admettre Gœthe quand je n'admets pas Molière? Gœthe est surfait, il est temps de l'installer à sa place, au second ou troisième rang. C'est un talent, non un génie.

Je vous recommande mes observations sur les épreuves, faites-les toutes suivre, sans quoi nous perdrions du temps.

J'attends toujours :

1° La solution de la question Pagnerre, laissée à vous.

2° Votre mot sur la question Nadar.

3° *Et Primo, la lettre complémentaire du traité que vous avez à m'écrire* (voir ma lettre du 15 janvier).

Mille affectueux compliments.

Mon prochain envoi, vu les circonstances de la poste, ne pourra vous arriver que mardi soir 16.

Ci-incluses trois feuilles corrigées en première. »

Je voudrais croire qu'en écartant Gœthe de l'avenue où il rangeait « les immobiles géants de l'esprit humain », Victor Hugo ne cédait qu'à une préoccupation littéraire, mais je suis plus porté à penser qu'il satisfaisait une vieille rancune personnelle. Gœthe, esprit mesuré, ne goûtait pas toutes les hardiesses du romantisme naissant et *Notre-Dame de Paris* n'avait pas échappé à ses critiques. *Inde iræ.* Chez Victor Hugo, les ressentiments étaient durables : il aimait mieux se venger qu'oublier.

A la liste des génies qu'il avait adressée à Lacroix le 18 novembre 1863, Victor Hugo avait par la suite ajouté *Ézéchiel,*

« devin fauve » et « génie de caverne », dont le rugissement lui arrachait d'ailleurs une belle page. Mais on ne saurait trop s'étonner qu'il n'y ait pas inscrit Molière et Corneille. Pour Racine l'injustice s'explique par la lutte entre les deux écoles. Quant à Corneille et à Molière, elle serait une énigme si Victor Hugo n'avait pas dit qu'il leur a manqué « l'inconnu et l'infini » pour être, l'un l'égal d'Eschyle, l'autre l'égal de Shakespeare. Au premier abord cette opinion étonne : à la réflexion, on peut l'admettre. Mais s'il est vrai, comme Victor Hugo l'écrit, que « le chef-d'œuvre est adéquat au chef-d'œuvre », il est difficile d'exclure l'auteur de *Polyeucte* et celui du *Misanthrope* de la dynastie des génies « qui occupent des trônes dans l'idéal ».

Victor Hugo, hostile à Gœthe, ne refusa pas à Lacroix la satisfaction, peut-être plus commerciale que littéraire, qu'il demandait pour l'Allemagne.

H. H. Dim. 14.

« Voici, mon cher monsieur Lacroix, la satisfaction à l'Allemagne.

Cela fera le chapitre IV du livre II (*les Génies*).

Vous avez très bien compris pourquoi je n'avais point établi les poèmes anonymes. D'ailleurs, le *Romancero excepté*, ils sont fort inférieurs aux œuvres *nommées*. Je les ai tous, il y a beaucoup de fatras, je suis un Latin, j'aime le soleil.

Sous le même pli, vous trouverez la feuille 7 et force placards, mais en première.

Demain la fin des placards.

Mille bons et affectueux compliments.

V. H. »

Victor Hugo n'avait eu qu'à se souvenir du *Rhin* pour écrire quelques pages hâtives sur l'Allemagne, dont « l'âme sublime, si elle avait autant de densité que d'étendue, c'est-à-dire autant de volonté que de faculté, pourrait, à un moment donné, soulever et sauver le genre humain ». Il saluait l' « éveil généreux » de sa poésie et il disait : « Le grand poète définitif de l'Allemagne sera nécessairement un poète d'humanité, d'enthousiasme et de liberté. » Ce poète n'est pas venu, et à l'heure

où Victor Hugo annonçait son arrivée, le comte de Bismarck prenait sa place. On sait ce que l'humanité et la liberté y ont gagné !

Quant à Beethoven, Victor Hugo, tout en le qualifiant de sublime, ne le comprenait pas, et les lignes qu'il lui consacre sont un remplissage de commande, aggravé par une grossière erreur : « Beethoven, c'est l'âme allemande. » Certes, non : Beethoven, c'est une âme humaine, l'une des plus grandes et des plus profondes que le monde ait connues.

Deux lettres suivent, dont le seul intérêt consiste à montrer l'attention scrupuleuse avec laquelle Victor Hugo corrigeait les épreuves de son livre.

H. H. 17 février.

« La poste, mon cher monsieur Lacroix, ne m'apporte rien encore aujourd'hui. Ne craignez-vous pas qu'il ne se perde un temps qu'il sera difficile de ressaisir plus tard, même avec beaucoup d'épreuves par jour?

Voici encore deux intercalations que je vous envoie d'avance pour éviter les remaniements.

Veuillez, je vous prie, bien y veiller, ainsi qu'à la suppression du paragraphe indiqué dans ma lettre d'hier.

Mille compliments, et de tout cœur.

V. H. »

H. H. 16 février.

Je n'ai rien reçu par la poste aujourd'hui.

Je vous envoie, mon cher monsieur Lacroix, le reste des placards corrigés en première.

Le nouveau chapitre : De l'Allemagne et Beethoven rend inutile et supprime le paragraphe (du chap. V du livre VI de la 2e partie) commençant par : *Ce sont ces colères*, et finissant par : *Beethoven*. Vous ferez bien de le raturer, ou de venir pour éviter un remaniement sur l'épreuve. Il faut retrancher ces dix lignes qui feraient double emploi.

Je jette ceci bien vite à la poste.

Mille affectueux compliments. »

Au livre achevé, Victor Hugo avait ajouté, pour en marquer le caractère, la préface dont j'ai donné un fragment. En même temps qu'il expliquait à son éditeur la nécessité et le ton de cette brève introduction, il portait sur la deuxième partie de son ouvrage une appréciation qui a manqué à M. Biré pour la comprendre.

H. H. 18 février. Jeudi.

« Si vous avez eu le temps, mon cher monsieur Lacroix, de lire la *seconde partie*, vous avez dû remarquer, arrivé à ce point de votre lecture, que, si grand que soit le titre, le livre le déborde. Ce n'est point un livre purement littéraire, c'est un livre humain, social, politique même, et c'est par là qu'il devient *l'art pour l'art*, et qu'il va se rattacher à toutes les émotions nouvelles, à toutes les questions pendantes et à tous les intérêts vivants. Sa valeur est là, mais il ne suffit pas de le faire, il faut le dire, et le lecteur a toujours besoin qu'on lui mette le point *sur l'i*, c'est pourquoi j'ai écrit vingt lignes en manière de préface qui vous satisferont certainement. J'y donne mes raisons, et elles sont irréfutables. Votre objection sur *à propos*, si juste pour *le jubilé*, n'existe pas pour Shakespeare, le jubilé passe, *Shakespeare* reste. *A propos* de Shakespeare, *à propos* de Dante, c'est éternel. Cette préface a tous les avantages ; entre autres, elle nous dispense d'aucune mention sous le titre. Elle permet en outre de rectifier une erreur de pagination ; la chose sur Marine Terrace, mise à tort en *avant-propos*, fait partie du Livre premier dont elle est le premier chapitre, et doit y rentrer. Faites faire, je vous prie, cette rectification immédiatement ; le numérotage des chapitres du Livre premier et des pages de tout le volume doit être modifié en conséquence.

Voici quel sera l'ordre des huit premières pages réservées, pour être tirées à la fin.

1. Faux titre.
2. Titre.
3. Dédicace.
4. Préface.

Traduire faux titre du Livre premier commençant par ce qui est aujourd'hui à tort l'avant-propos.

Je n'ai pas encore eu d'épreuves aujourd'hui. Serez-vous assez bon pour transmettre sûrement cette lettre à notre excellent ami commun M. Louis Ulbach?

Bien à vous. »

Victor Hugo ne se désintéressait pas de la typographie de ses livres. Il avait là-dessus des idées qu'il indiquait et qu'au besoin il imposait à ses éditeurs. Lacroix, déjà renseigné par la publication des *Misérables*, fit, à l'occasion de *William Shakespeare*, une nouvelle expérience de ce goût obstiné, comme en témoigne cette lettre du 21 février.

« Vous oubliez toujours, cher monsieur, de m'écrire la lettre complémentaire du traité, et il en résulte que nos deux copies ne sont pas conformes. Je vous envoie ci-joint la lettre toute faite, vous n'aurez qu'à la dater, à la signer et à me la renvoyer, ce qui est indispensable pour rétablir l'identité des deux exemplaires du traité. J'attends cette lettre par le prochain courrier. (Relire au besoin ma lettre du 15 janvier.)

Je fais ce que je puis pour vous être agréable, mais je ne puis aller jusqu'à rendre cette édition (première en *principe*) tout à fait difforme. Or vos avis des LIVRES *avec filet* seraient une difformité. Il faut absolument à chaque *livre* comme à chaque partie : une page blanche, et sur ce point, il m'est rigoureusement impossible de rien céder. Ce que je puis céder, et je le fais avec plaisir, c'est le recto pour commencer tous les chapitres ; qu'ils commencent donc au verso, si le verso est page blanche, j'y consens. Pas de remaniements de ce côté. Cette concession de ma part vous fera gagner sur le volume au moins deux feuilles. Ce ne sera pas beau, mais vous serez content, et je serai charmé que vous soyez content. Quant aux faux titres des livres, ils sont nécessaires, et après la concession que je viens de vous faire, vous n'insisterez certainement plus. Au commencement de chacune des trois parties, deux pages blanches, faux titres se suivront, rien de plus simple. Mes livres offrent de fréquents exemples de cela ; ainsi que toutes les éditions de quelque luxe.

Votre intelligence est haute et rare, car il vous suffit de quelques lignes pour me la prouver. Nous finissons toujours

par être d'accord. Je crois, en effet, que l'Allemagne sera satisfaite. Merci pour vos bonnes et charmantes paroles.

Bien cordialement à vous.

V. H.

Je vous ai laissé la solution de la question Pagnerre, qu'avez-vous décidé?

Votre mot sur Nadar, je ne l'attends plus, et d'ailleurs nous serons tous d'accord pour attendre à sa première ascension.

Voici vos deux feuilles corrigées. Mais pour marcher et avoir du bon à tirer, il faudrait commencer par le commencement, suivre mes indications à la lettre, et m'envoyer des épreuves définitives. LE TEMPS PASSE ! »

Qu'attendait Victor Hugo de Nadar? Les problèmes de la navigation aérienne le hantaient et il y apporta des vues singulièrement prophétiques. Nadar était un aéronaute célèbre, dont les ascensions intéressaient le public : la lettre à Lacroix prouve qu'elles ne laissaient pas le poète indifférent.

Deux autres lettres, l'une du 23 février et la seconde du 24, sont relatives à des corrections typographiques : on peut les passer sous silence. Au contraire, avec la lettre du 28 février, nous arrivons à l'un des plus curieux incidents dont la correspondance fasse mention. Elle touche aux relatious de Victor Hugo avec Lamartine.

Lamartine avait été « ébloui et étourdi du talent devenu plus grand que nature » que Victor Hugo avait déployé dans *les Misérables*. Mais il avait été choqué par le « socialisme égalitaire » qu'il croyait y découvrir.

Pris entre ces deux sentiments, il craignait, avec son habituelle sincérité, de ne pouvoir les concilier dans une appréciation impartiale qui ne blessât pas Victor Hugo. Il s'en ouvrit à lui franchement. La réponse fut digne de la demande. Mis à l'aise par la liberté que lui laissait son ami de faire de son livre et de lui ce qu'il voudrait, Lamartine consacra en 1863 plusieurs *Entretiens* de son *Cours familier de Littérature* aux *Misérables* sous ce titre, qui suffit à en définir l'esprit : *Considérations sur un chef-d'œuvre ou le danger du Génie*. L'admiration y était grande, mais la critique y était

vive et Victor Hugo ressentit avec tristesse cet « essai de morsure par un cygne ». Il en souffrait évidemment encore, après tant de mois écoulés, lorsqu'il écrivait à Lacroix la lettre du 28 février 1866 dont cet incident explique l'ironie courroucée et l'âpreté de ton.

H. H. 28 février 1864.

« Vous me demandez, mon cher monsieur Lacroix, à propos d'un travail de M. de Lamartine sur *Shakespeare* que vous m'annoncez avoir (ayant celui-là, pourquoi êtes-vous venu chercher le mien? l'honneur très grand d'être l'éditeur de M. de Lamartine devait vous suffire), vous me demandez si je vois un inconvénient à faire coïncider la publication de l'ouvrage de M. de Lamartine avec la publication du mien. J'y vois plus qu'un inconvénient, j'y vois une offense, offense pour mon illustre ami Lamartine, offense pour moi. Cela fait une course au clocher. Nous devenons, Lamartine et moi, deux jeunes élèves concourant pour le prix sur un signe donné. Vous n'avez pas songé à cet énorme ridicule. De plus il y a là mauvaise odeur de spéculation, diminuant, pour une maison comme la vôtre déjà si haut placée, ce que vos rares intelligences combinées honorent. Vous descendriez brusquement de l'esprit des grandes affaires à l'esprit des petites. Vous me dites : « *Le succès que j'espère pour votre livre entraînerait la vente de l'étude de Lamartine.* » Je doute qu'il puisse m'être donné de remorquer un grand poète comme M. de Lamartine, et je doute qu'il soit agréable à M. de Lamartine d'être remorqué. Ceci, qui me froisse, ne le froisserait pas moins profondément, certes, s'il savait votre pensée. Cette pensée, elle est fâcheuse, abandonnez-la, mettez *au moins six mois d'intervalle* entre les deux publications pour l'honneur des deux écrivains et pour le respect dû à Lamartine; laissez l'étude de M. de Lamartine sur Shakespeare paraître à sa date dans la série que vous m'envoyez, et où elle est *la septième*. Ce tour de faveur que vous lui donneriez serait, je viens de vous le faire toucher du doigt, un tour d'offense. M. de Lamartine avec raison, s'il savait pourquoi vous le publiez en même temps que moi, ne vous le pardonnerait pas. *Six mois d'intervalle au moins.*

Je m'oppose formellement à toute simultanéité, et vous avez bien fait de me consulter. Mettez maintenant tous vos soins à l'exécution de notre traité, à la prompte publication du livre, à paraître, non *vers le 20 mars* (comme dit votre lettre), *mais le 20 mars* au plus tard. Hier encore je n'ai pas reçu d'épreuves. Relisez les détails de poste envoyés par moi, il faut maintenant attendre jusqu'à mardi. Trois jours de perdus.

Je vous ai dit, et je vous répète qu'une partie très importante de l'ouvrage : *Shakespeare et l'Angleterre*, donnant des conseils pour le jubilé, veut absolument être publiée au moins un mois avant ce jubilé, qui est le 23 avril. Un retard me forcerait de retrancher cette partie, *très importante*, j'y insiste, et qui deviendrait sans objet. Hâtez-vous, hâtez-vous; hâtez-vous. Ne faites pas sortir de son rang dans la série (la 7e) l'étude de M. de Lamartine, publiez-la en septembre, ou quand vous voudrez, la simultanéité étant évitée par six mois au moins, et publiez-moi en mars. (Le 20. Songez à cette date de rigueur désormais.)

Des épreuves ! des épreuves !

Mille affectueux compliments.

V. H.

Je vous dis ici pour M. de Lamartine ce que je voudrais que M. de Lamartine dît pour moi en pareil cas. »

Victor Hugo se servait avec habileté d'une maladresse de Lacroix pour éviter la simultanéité, dont on voit bien qu'il ne voulait à aucun prix, de son ouvrage avec celui de Lamartine. Il se donnait les apparences d'un bon procédé, qui sauvegardait la gloire et les intérêts de son illustre ami, mais au fond il redoutait une concurrence. Hélas ! elle n'était pas à craindre. Je crois bien que *Shakespeare et son œuvre* est le livre le plus faible qui soit sorti, dans ces douloureuses années de sa vieillesse abandonnée, des mains du pauvre Lamartine. C'est une compilation, faite de citations, où il n'y a vraiment rien à glaner, ni une pensée profonde, ni une formule originale. Le livre, inégal mais puissant, et à certaines pages tout à fait admirable, de Victor Hugo n'aurait pas eu

de peine à gagner le prix du concours que, par un souci de réclame commerciale, l'éditeur avait songé à instituer.

Lacroix dut s'incliner — mais il ne le fit pas de bonne grâce — devant une interdiction exigée avec tant de force. L'ouvrage de Lamartine ne parut qu'en 1865 après les délais voulus par Victor Hugo. Celui-ci donna dans son livre un coup de patte à son ami. L'un des *Entretiens* avait qualifié la biographie de l'évêque Myriel d' « un peu puérile » et d' « un peu niaise même ». Cette appréciation froissa Victor Hugo. Après avoir écrit qu'il admirait Shakespeare en bloc, « comme une brute », et s'être accusé de n'avoir pas plus « d'esprit que cela », il ajoutait : « Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé *niais*, par plusieurs écrivains et critiques distingués, et même en plus par mon illustre ami, M. de Lamartine, je tiens à justifier l'épithète. »

Les épreuves tardant à venir, Victor Hugo s'impatientait.

(Note pour l'imprimeur.)

Hauteville-House. 6 mars 1864.

« Je n'ai rien reçu hier encore, et je ne puis plus rien recevoir avant mardi 8 mars. J'aurai eu *deux* épreuves en *quatorze jours*. Ce retard est de jour en jour plus inconcevable, et l'étrange, c'est qu'il persiste, malgré mes insistances et mes avertissements. Un de ces inconvénients, ce sera de me contraindre à mutiler mon livre, en supprimant le chapitre *Shakespeare et l'Angleterre*, que ce retard, s'il se prolongeait, rendrait inopportun. Je presse l'imprimeur de toute mon énergie, et autant qu'il est en moi. Je lui envoie sous ce pli, afin d'éviter les remaniements et les doubles épreuves, trois intercalations que je lui recommande. Je pense que toutes les autres intercalations envoyées par moi à Bruxelles lui ont été immédiatement transmises à Paris. Je rappelle qu'aux termes du traité, ce livre doit être imprimé avec la plus grande diligence.

V.-H. »

J'ai dit que Lacroix n'avait pas cédé tout de suite à l'injonction que Victor Hugo lui avait adressée de ne pas publier

simultanément son livre et celui de Lamartine. Du moins avait-il cherché à diminuer par une formule équivoque le délai imposé. Mais Victor Hugo savait trop le sens des mots et il était trop attaché à ses intérêts, servis par une volonté tenace, pour se laisser tromper par une échappatoire. Il le fit entendre à son subtil éditeur dans une lettre qui, cette fois, ne supportait pas de réplique.

H. H. 10 mars.

« Mon cher monsieur Lacroix. Vous savez combien j'aime la précision, j'aurais donc souhaité qu'au lieu de cette phrase vague : *Nous éviterons la coïncidence des deux publications*, vous rendant un compte exact de ma lettre, vous m'écrivissiez nettement : *Nous trouvons vos observations parfaitement justes, et nous mettrons six mois d'intervalle entre les deux publications*. Quant à vos intérêts *sacrifiés*, je regrette de trouver le mot sous votre plume. Vous devriez parler de vos intérêts *sauvegardés*. C'est un service que je vous rends en vous empêchant de faire une très grave faute.

Pour ce qui est des *Chansons des rues et des bois*, nous n'en sommes encore pas (malheureusement !) à nous occuper de la couverture du livre.

Je ne puis vous envoyer la fin du manuscrit tant que je n'aurai pas la certitude de pouvoir comprendre dans l'ouvrage le livre *Shakespeare et l'Angleterre* dont l'actualité exige une publication très antérieure au jubilé (23 avril). Ce chapitre est très important, et je serais désolé d'être contraint de le retrancher. Occupez-vous, je vous prie, de ceci qui est fort sérieux. M. Claye affirme n'avoir reçu de vous que le *27 février* les indications pour l'imprimeur envoyées par moi le 15 janvier. Ceci explique la perte des quarante jours, mais pourquoi avoir perdu ces quarante jours, c'est ce que je ne m'explique pas. Vous sacrifiez ici des intérêts d'une façon bien inconcevable !

Si vous lisiez les lettres qu'on m'écrit au sujet de votre idée de publier en même temps le livre de M. de Lamartine et le mien, vous jugeriez l'étendue du service que je vous ai rendu.

5 heures. J'arrive de la poste. Je comptais y trouver des

épreuves, au moins les cinq feuilles qui restent sur les douze composées, ayant donné *sept* bons à tirer. Il n'y a rien à la poste.

Je commence à être très sérieusement inquiet.

Qu'est-ce que cela signifie?

Répondez-moi, je vous prie, avec précision à mes lettres. Pressez-vous ! pressez-vous ! pressez-vous ! le traité ! le traité !

Mille compliments.

V.-H.

Ci-incluses des intercalations pour le livre W. S. de la 2e partie.

Veuillez me dire *avec précision* si toutes mes intercalations ont été bien soigneusement remises à l'imprimeur. Autrement, ce serait encore des retards, et toute la peine que je prends pour hâter l'impression et éviter du remaniement serait perdue.

Vous parlez d'opportunité, c'est la saisir étrangement que de faire manquer l'époque nécessaire de la publication et de me forcer à tronquer mon livre dans sa partie immédiate et actuelle. »

Victor Hugo, lui, n'aimait pas à manquer l'opportunité Il était naturel que, publiant un livre, il désirât lui assurer les meilleures conditions de vente, et même, si l'occasion s'en présentait, qu'il fît une édition séparée d'une partie immédiatement accessible au grand public. Justement cette occasion parut s'offrir.

H. H. 14 mars.

« En effet, mon cher monsieur Lacroix, il faut *Stationers' Hall* et *Newington*, je reçois des deux amitiés shakespeariennes (Londres et Stratford, S. A.) l'avis qu'une *Vie de Shakespeare* par Victor Hugo, courte, traduite en anglais, avec le texte en regard, vendue bon marché (1 schelling 6 pence) se vendrait à *des cent mille* pendant les fêtes, et pendant la quinzaine des fêtes. Or cette *vie* est justement dans mon livre, il vous faut mon consentement pour l'en détacher, je vous

le donnerais si vous adoptiez l'idée. Vous auriez dans ce cas-là deux partis à prendre, ou vous entendre pour cela avec un libraire de Londres, ou faire la chose vous-même (faire traduire et éditer). Dans ce dernier cas, moyennant cinq cents francs la chose pourrait être traduite ici sous mes yeux par M. Talbot, très bon écrivain anglais, avec révision par mon fils. Pourtant le meilleur de tout, ce serait un libraire anglais, intelligent, qui ferait lui-même l'affaire, avec le luxe habituel d'annonces et de réclames, etc... On m'assure que vous pourriez *rafler* là (je répète le mot qu'on m'écrit) au moins quarante mille francs, cela en vaudrait la peine. Et cette vente, loin de nuire à la traduction ultérieure de tout le livre, l'annoncerait, la servirait, et mettrait en appétit. Voyez et décidez, bien vite. Si vous vous détermineriez à faire traduire ici, par M. Talbot, plus mon fils *supervisuel* comme disent les Anglais, il n'y aurait plus une minute à perdre. Cette vie est compacte et assez longue encore, surtout quand le temps presse. Écrivez-moi bien vite un oui ou un non à ce sujet. (N'en parlez pas à M. Marquand ; c'est par M. Talbot que la première idée est venue.) Je suis prêt à vous envoyer tout le reste du manuscrit (en réservant le livre *Shakespeare et l'Angleterre*). Vous savez pourquoi, mieux il me semble que cela ne presse pas du tout, malheureusement, puisque le caractère vous manque, et qu'avant de composer la *conclusion*, il faut que la 2e *partie* soit clichée, tirée et distribuée, or je ne sache point qu'il y ait encore une ligne de composée de la 2e *partie*. Tout ceci vous crie : Hâtez-vous ! vous allez perdre le moment favorable. Le succès immédiat, *certain et considérable si l'on paraissait fin mars*, est compromis par les déplorables et inexplicables lenteurs. Vous pourrez vous vanter d'avoir vous-même tué la poule aux œufs d'or.

Dimanche, 5 h. — Je viens de corriger les quatre feuilles ci-incluses. Je suis stupéfait. On n'envoie donc pas à Paris les intercalations que j'envoie à Bruxelles ! ! ! Voyez ma note à l'encre rouge, f. 10, p. 153. Cela fait que je ne puis vous envoyer que trois bons à tirer ; il me faut donc revoir la feuille 10. Et vous allez laisser échapper la vente énorme du jubilé ! et cela par votre faute ! je suis extrêmement contrarié.

Faites-moi envoyer, je vous prie, les bonnes feuilles au fur

et à mesure des tirages. Hâtez-vous ! Hâtez-vous ! *Vestra res agitur*. Tout à vous. »

Malgré ces exhortations pressantes, on ne se hâtait pas. Victor Hugo, navré et même furieux « de tout le temps perdu de si inexplicable façon », se plaignait vivement du tort que tant de lenteurs lui causaient : « C'est mon propre succès que vous minez par ces retards irréparables, je le crains. »

H. H. 16 mars.

« Mon cher monsieur Lacroix, une lettre de Paris m'avertit qu'il y a du caractère de fondu, et qu'on peut composer tout de suite la fin du manuscrit, ceci me détermine à vous l'envoyer. Je pense que le branle est donné, et que nous paraissons au plus tard dans les premiers jours d'avril. Vous verrez, en lisant, l'urgence de paraître. La *Conclusion* que je vous envoie, a des côtés actuels et immédiats, et, même en dehors de cela, c'est, comme vous en jugerez, la partie la plus importante du livre. Le livre sera gros, tant mieux, il justifiera ainsi le prix du volume un peu insolite. — Voici tous mes placards corrigés, stimulez l'imprimeur, qu'on m'envoie des feuilles bien revues (plus de placards), je ne demande qu'à donner des bons à tirer. *En avant, marchons !*

Je ferme cette lettre *in hastes*.

Mille bons compliments.

V. »

M. Lacroix ayant quitté Bruxelles pendant quelques jours, c'est son associé M. Verbroeckhoven qui reçoit les instructions et aussi les remontrances de l'auteur retardé et irrité.

17 mars. H. H.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven, de quoi est-ce que je me plains? de ceci : mes instructions, envoyées le 15 janvier, n'ont été exécutées que le 27 février, perte de quarante jours. Voici les faits : j'envoie, le 15 janvier, *la 1re partie*, avec mes *instructions* pour l'imprimeur, huit jours après, je reçois épreuves et placards, je me plains à vous. Cela occasionne des

retards et dans de certains cas, jusqu'à quatre renvois d'épreuves (relisez mes lettres), les placards continuent, enfin je reçois des feuilles mises en pages, je me récrie, on n'a tenu aucun compte de mes *instructions*, faux titres, pages blanches, etc... Réponse : c'est vrai, mais c'est que le caractère étant un peu trop gros, oblige à supprimer les pages blanches. J'insiste. Pourquoi a-t-on choisi un caractère trop gros? Enfin, comme le temps presse, je capitule, je maintiens les faux titres des *livres* et je concède les belles pages des *chapitres*. Tout cela, accompagné d'une inconcevable lenteur dans les réponses à mes questions, mène jusqu'au 27 février, perte de quarante jours. Supposons le caractère choisi moins gros (on pouvait le choisir juste, on savait, à dix pages près, le contenu du manuscrit), supposons mes instructions du 15 janvier suivies tout de suite, au lieu d'être inexécutées, puis discutées pendant six semaines, nous aurions gagné ces six semaines et le livre aurait paru ou serait prêt à paraître. Votre réponse aux ouï-dire de l'imprimerie me paraît juste, mais ce n'est point là la question. La question est dans les faits que je viens de vous rappeler, qui vous sont connus comme à moi, et qui sont inconcevables. — Du reste, je me borne à répondre à votre lettre, je ne récrimine pas, je rectifie, les récriminations sont stériles. J'aime mieux finir en vous remerciant de tant de bonnes et charmantes paroles où j'ai reconnu votre pénétration intelligente et délicate.

Maintenant tout est d'accord, marchons rapidement.

Mille compliments affectueux.

5 heures du soir.

Je n'ai pas attendu votre demande pour vous envoyer la fin du manuscrit. Vous l'avez en ce moment.

Encore des placards! et pleins de fautes; mais on m'enverrait dix épreuves comme celles-là sans m'arracher un bon à tirer.

M'envoyer les bonnes feuilles. — Que décidez-vous pour l'affaire *Vie de Shakespeare*? Attendre, c'est la manquer.

10 heures du soir.

Je vous renvoie vos quatre placards corrigés, je vais envoyer à la poste, je crains qu'il ne soit trop tard pour affranchir le paquet.

Les lettres de M. Olmer sont insolentes. C'est la première fois qu'un prote se permet ce style vis-à-vis de moi. Jusqu'à ce jour les ouvriers imprimeurs avaient tous vu en moi un ami. »

H. H. Dim. 19 mars.

« Les paroles qui vous ont semblé *dures*, mon cher monsieur Verbroeckhoven, ne sont que justes. Établir que là où j'ai écrit *dix* jours, il n'y en a que *huit*, c'est ne rien prouver. Ce détail est peu, et ce qu'il faut voir, c'est l'ensemble : l'inexécution de mes instructions du 15 janvier, l'envoi obstiné des placards, l'action (quand on n'a pas une minute à perdre) remplacée par la discussion pied à pied de toutes mes indications d'imprimerie, quarante jours ainsi perdus, etc., etc... Sans doute la maladie de M. Claye est pour quelque chose dans ces retards, mais n'y a-t-il pas une autre cause de lenteur, et bien grave, dans la mise à exécution dans la même imprimerie (personnel et matériel partagés), de ce projet de publication simultanée qui ne pouvait se réaliser par convenance pour les deux auteurs ? Je me suis plaint, et je le devais ; pour qui? pour vous. Vous laissiez perdre l'opportunité; le succès immédiat d'un livre m'importe peu, à moi. Je retrouve dans les années suivantes ce qui m'a échappé la première année. Vous aussi sans doute, vous avez pu réparer les fautes du point de départ, en douze ans d'exploitation, mais quand on peut tout avoir, pourquoi sacrifier de gaîté de cœur la moitié de son affaire? Supposez mes instructions suivies, pas d'impression partagée entre un autre ouvrage et le mien, pas de placards, de bonnes épreuves, pas de discussions (interminables), nous devrions gagner les quarante jours perdus, le livre aurait paru ou paraîtrait à cette heure ; or ceci vous donnait le marché anglais. Ce marché anglais, il est douteux que vous l'ayez maintenant, du moins je le crains. Londres a besoin d'un bon mois de publication à Paris. Alors Londres sait, c'est donc pour vous que je me plaignais à vous de vous. J'ai pris vos intérêts plus que vous-même. Vous devriez me remercier.

A présent laissons cela de côté, rallions-nous dans une pensée de rapidité et de réparation du temps perdu. Je pense que

vous vous êtes directement adressé à Londres même pour l'idée *Vie de Shakespeare par Victor Hugo*. C'était, en effet, comme je vous l'avais écrit, le meilleur moyen d'en tirer parti, un libraire anglais vous achetant l'idée et le droit, et l'exploitant lui-même. Mais la librairie anglaise est pirate, et si elle peut se passer de vous, elle le fera. Avec cette librairie-là, il importe de toujours prendre les devants. — A ce propos, s'il vous faut procuration de moi pour vos déclarations de propriété, envoyez-moi vite des indications, ne vous laissez pas arriérer.

Voici la couverture, le titre devra être pareil; pour ce qui est au dos, réglez le caractère le mieux possible.

Quant aux *Chansons des rues et des bois*, je n'ai pas compris ce que m'a écrit M. Lacroix, les demi-engagements ne signifient rien en affaires, je n'en prends pas, je signe des traités quand le moment est venu, le moment viendra et ma pensée est que, notre bon accord se maintenant, nous traiterons ensemble ; la meilleure des promesses, c'est la continuité des bonnes relations.

Je vous envoie tous les placards remis, mais à quoi bon ces placards? Voici, indiquée pour la quatrième fois, la marche à suivre : faire corriger avec *perfection* à l'imprimerie, sur le manuscrit presque sans faute, le placard et la première épreuve ; m'envoyer la seconde épreuve à peu près parfaite ; là-dessus on aurait toute chance d'un bon à tirer immédiat. Que de temps on économiserait ! Paraissons ! Paraissons ! M. Vacquerie veut bien veiller à ce que mes dernières corrections soient exécutées, en donner, sur *épreuve sans faute*, *le bon à tirer définitif*.

Rendez-vous bien compte de ceci, mon cher monsieur Verbroeckhoven, mes remontrances sont sollicitude pour vous A leur vivacité, mesurez l'intérêt que je vous porte. Votre jeune maison, si honorable et si considérable, est une construction excellente à laquelle je crois avoir un peu pris part, et je veux toujours et partout le succès pour vous.

Mille bons compliments. »

Le succès des *Misérables* avait fait la réputation universelle de la librairie Lacroix, Verbroeckhoven et Cie. Elle atti-

rait l'attention des jeunes écrivains. L'un d'eux, M. Octave Giraud, auquel Michelet portait une tendre affection, s'adressa à Victor Hugo pour le prier d'obtenir dans cette maison d'éditions la fonction de lecteur de manuscrits. Cette demande d'un inconnu, digne d'intérêt, explique le début de la lettre suivante, qui est tout à l'honneur de Victor Hugo.

28 mars.

« Vous trouverez, en tournant la page, mon cher monsieur Lacroix, une lettre que je vous recommande. Je serais charmé que vous puissiez faire quelque chose de ce que désire M. O. Giraud. Pesez sa lettre attentivement. Je lui ai dit que je ne pensais pas que vous eussiez besoin d'un lecteur de manuscrits. Mais comme écrivain, et ayant été aux colonies, il pourrait, ce me semble, faire d'excellentes et utiles révélations sur les questions que soulève l'esclavage, questions plus que jamais vives et saignantes. Un bon livre, nourri de faits, sur ces matières, pourrait être une très fructueuse affaire. Je vous recommande vivement ce point de vue. — Causons de votre lettre. Quelle que soit la cause du retard, il est profondément regrettable de paraître le 15 avril au lieu de paraître le 15 mars, c'est compromettre l'affaire, non au point de vue des douze ans d'exploitation, mais au point de vue de l'à-propos qui sera évidemment manqué. Un volume livré le 15 janvier, et publié seulement le 15 avril, c'est là ce que j'ai toujours trouvé, et ce que je trouve encore inexplicable. Trois mois pour un volume pressé ! C'est six semaines de trop ; quel que soit le succès possible, ces six semaines-là, précieuses entre toutes, sont perdues. C'est là ce qui m'a fait dire et me fait répéter que j'ai pris vos intérêts plus que vous-même. Il me paraît évident que la faute est à l'imprimerie. Votre tort est d'avoir souffert ce déplorable assoupissement. Rappelez-vous ma plainte (entre autres) sur ce fait de deux épreuves seulement en quinze jours (février). Du reste, prenons notre parti de l'irréparable et tâchons de tirer le meilleur parti possible de la situation ; sur cela nous sommes complètement d'accord. Je ne comprends pas les libraires de Londres, la *Vie de Shakespeare*, annoncée et vendue comme extrait,

était une annonce et non une défloration. On m'écrit et l'on me répète encore que dans la quinzaine du jubilé on en eût vendu *100 000*. — Vendre cent mille prospectus, et les vendre un schelling, c'est une bonne affaire. — Les libraires de Londres me paraissent errer complètement. — Envoyez-moi, je vous prie, le modèle des lettres que vous désirez que j'écrive. — Pour *les Misérables*, vous avez eu besoin de procurations en règle. Vous ne me demandez plus que des lettres, est-ce que la législation est changée? Réponse sur ce point.

Quant au titre, voici : — On m'écrit d'Angleterre que le titre *très attractif* pour les Anglais serait :

WILLIAM SHAKESPEARE par VICTOR HUGO	*fac-similé de la signature de Shakespeare qu'on a,* *fac-similé de ma signature.*

Qu'en pensez-vous? Si cela était admis pour l'Angleterre, cela pourrait l'être pour l'Allemagne. On me dit également que l'affiche devrait être longue et donner les deux noms ainsi :

SHAKESPEARE par HUGO *mêmes caractères.*

Cet assemblage par trait d'union serait très bon, m'écrit-on. Votre avis?

Quant à la France, je doute que cela fût bon, il faut le nom de William Shakespeare seul, tout au plus mes initiales en haut : V. H. Envoyez-moi une épreuve ainsi faite. »

29 mars.

« J'ai écrit à Aug. Vacquerie au sujet des fautes que je retrouve dans les bonnes feuilles. Aujourd'hui en relisant j'en trouve une très grave, mais je suis plutôt disposé à l'attribuer à une erreur sur la copie du manuscrit qu'à une méprise des imprimeurs. N'importe, il faudra absolument un carton, p. 189, ligne 27, au lieu de volonté de *possession* exclusive, il faut : volonté de *jouissance* exclusive. Le mot *jouissance* est d'autant plus nécessaire ici que le mot *possession* se trouve une ligne plus haut à la fin de l'alinéa précédent. Veuillez, je

vous prie, donner les ordres pour ce carton absolument voulu par la nature grave de la faute, et m'en faire envoyer épreuve. Quant à la faute, je le répète, c'est à la copie que je l'attribue.

10 heures du soir. — La poste, vu l'équinoxe, n'est arrivée qu'à 6 heures, distribuée à 7 heures, de là le retard. J'ai passé ma soirée à corriger; je vous envoie quatre bons à tirer. Je vous recommande mon travail sur la couverture (important); demain la suite.

Mille bien affectueux compliments. »

Le mot dont Victor Hugo exigeait avec tant d'énergie la correction nécessaire se trouve dans le passage suivant du livre : « Evergète, par volonté de jouissance exclusive, et traitant une bibliothèque comme un sérail, nous a dérobé Eschyle... » Évidemment *possession* ne valait pas *jouissance*, et l'on sait si Victor Hugo tenait aux mots :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant!

On était au 31 mars, l'impression n'avançait pas et Victor Hugo, dont l'événement devait justifier les craintes, se plaignait de retards qui pouvaient causer un préjudice sérieux à la publication.

« Mon cher monsieur Lacroix, l'inconvénient de ces lenteurs, c'est qu'elles sont suivies du grand galop, il faut rattraper le temps perdu, et l'on met les morceaux doubles; doubles, non, il faut dire triples ou quadruples. L'imprimerie m'a laissé pendant deux mois les bras croisés et m'en punit aujourd'hui par les travaux forcés. Cela ne serait rien si cela ne gênait que moi, et je ne m'en plaindrais pas, mais cela gêne le livre même dont le texte peut grandement souffrir de cette correction précipitée. Quand j'ai là huit ou neuf feuilles de suite, je n'y vois plus, et à moi-même les fautes peuvent échapper. Je vous ai donné contraint et forcé des bons à tirer que je regrette presque. Il m'est impossible de continuer à courir cette chance, il faudra donc m'envoyer en deuxième les épreuves que je vous expédie, d'autant plus qu'il y a un fort remaniement à faire. Du reste, cela marchera vite;

Aug. Vacquerie a eu l'excellente idée de m'envoyer directement les épreuves, je lui expédie en ce moment celles-ci mêmes en double, corrigées. Paris les aura le 2, en corrigeant le 3 (on peut travailler le dimanche à Paris), j'aurai le tout le 5, et l'imprimerie, toujours par envoi direct, aura tous les bons à tirer le 8. On sera grandement à l'aise pour paraître le 15. En même temps de votre côté, vous recevez tout, lisez tout, et m'envoyez tout. Ce double va-et-vient me donne double besogne, mais est très utile. Je ferme vite ma lettre avec mes meilleurs compliments. »

Si le volume paraissait le 15, il n'y avait pas de temps à perdre pour lui assurer la réclame dont les plus grands écrivains ne peuvent se passer. Lamartine ne disait-il pas que Dieu lui-même a besoin des cloches?

Victor Hugo savait à merveille faire sonner les cloches de sa renommée. Le 5 avril, il écrivait en hâte à son éditeur :

« Voici, cher monsieur, votre prospectus, très bien copié. J'ai effacé une ligne qui rapetissait votre rédaction excellente.

Je n'ai pas compris votre idée de me renvoyer mes corrections refaites à la plume, c'est imprimées que je les voulais.

Je me décide à envoyer directement à Paris les *bons à tirer* sur les bizarres épreuves non corrigées, je prie Vacquerie de veiller.

Demain je vous écrirai.

Mille bons compliments. »

Si excellente que fût la rédaction du *prospectus* préparé par Lacroix, Victor Hugo réussit à l'améliorer. J'ai sous les yeux le texte imprimé, qui porte ses corrections manuscrites. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Lacroix avait écrit : « Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare étudié par Victor Hugo, le plus grand génie du XVIe siècle jugé par le plus étonnant poète du XIXe siècle, voilà la bonne nouvelle que nous apportent les éditeurs des *Misérables*. » La rédaction était lourde : Victor Hugo l'allège et, simplement, — mais quel orgueil dans cette simplicité !

— il écrit : « Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare *apprécié* par Victor Hugo, *le poète de l'Angleterre jugé par le poète de la France.* Voilà... »

D'autre part, Lacroix avait écrit : « Ce sera un manifeste littéraire qui marquera dans le XIXe siècle. » Victor Hugo rectifie la phrase et il la complète : « *Ce sera le manifeste littéraire du* XIXe *siècle. Ce livre continuera l'ébranlement philosophique et social causé par* les Misérables. *La même vogue immense lui est assurée.* »

Victor Hugo, attentif à tout, se préoccupe d'éviter les contrefaçons et de servir, en temps utile, les journaux et les amis.

H. H. 6 avril.

« Renseignements pris, il est absolument nécessaire, mon cher monsieur Lacroix, qu'une déclaration de propriété soit faite au *Stationers' Hall*, autrement la contrefaçon est possible en Angleterre dès demain (c'est notre absence de déclaration qui a rendu légale la piraterie de Loffs). Je ne m'explique pas comment, vous qui avez pris si diligemment cette précaution pour *les Misérables*, vous ne la prenez point pour ce livre. Vous me semblez dormir. On m'écrit de Londres : *En ne paraissant point le 30 mars, vos éditeurs ont perdu des semaines dont chaque minute était une guinée.* — Et maintenant, vous oubliez le *Stationers' Hall*! Je ne sais plus quelles sont les formalités, mais il importe que vous vous en informiez promptement pour les remplir au plus vite ; s'il vous faut, comme je le crois, ma procuration, ne perdez pas de temps pour me la demander. Quant aux retards de l'imprimerie Claye, permettez-moi de vous dire qu'un *livre pressé*, et de moi, ne s'imprime pas sans convention préalable avec l'imprimeur, et sanction pécuniaire par jour de retard. *Hernani* a été imprimé en trois jours, *Lucrèce Borgia* en quatre jours, *Ruy Blas* en cinq jours, *Notre-Dame de Paris* en un mois. Avant de donner le livre à l'imprimeur, vous deviez faire avec lui vos conditions, et aller ailleurs, si elles n'étaient point acceptées. Aujourd'hui vous voyez les conséquences de cette précaution négligée, si simple et si facile à prendre pourtant ! — Je vous envoie les deux lettres que vous me demandez. Mais songez à la prise de pro-

priété, vous aviez pris propriété partout pour *les Misérables*, en Portugal, en Espagne, etc... Craignez de négliger des formalités et d'avoir plus tard à solder cette négligence en contrefaçons. Il est déjà bien tard pour cela. Occupez-vous du *Stationers' Hall.* — Vous trouverez ci-joint un paquet à l'adresse de M. Vacquerie qu'il faudrait lui transmettre le plus tôt possible, car cela importe pour la publication. Ce sont les pages frontispices signées de moi et destinées aux journaux et revues ; le paquet est sous bande volante pour que vous puissiez en prendre connaissance, il y a le paquet des journaux de Paris, puis des journaux de province, puis mes paquets à moi pour mes amis les journalistes. Ce dernier paquet dépense *20* des *40* exemplaires qui me reviennent (lisez-en la bande). Je vous serai obligé de m'envoyer ici *10* exemplaires (*6* pour moi, *4* pour les journaux. Marquand, Talbot, Mackensie, Kesler) cela fera *26* exemplaires, sur mes *40* ; c'est-à-dire 27, car j'entends que l'exemplaire offert par moi à mes *honorables et chers éditeurs et amis*, soit pris sur mes exemplaires personnels. Je pense que mon éloquent ami Bancel fera un article sur le livre, ce qui fait que l'exemplaire donné par moi sera fourni par vous. Je vous serai obligé de faire porter de ma part un exemplaire à M. Coumont, 1, place des Martyrs, ce qui portera à *28* le nombre de mes exemplaires dépensés. Vous ne m'en devrez plus que *12*. Outre le paquet pour la France que vous voudrez bien transmettre à M. Vacquerie (je vous l'envoie pour éviter la curiosité de la poste) vous trouverez deux autres paquets ; un pour la *Belgique*, l'autre pour l'*Angleterre*. Lille, est-ce bien M. Jules Géry, et la *Revue du Nord*? Je ne me trompe pas.

Ne laissez pas périmer la prise de propriété, il y a des délais de rigueur. En ne songeant qu'au droit de traduction, vous faites passer la question qui a le temps avant la question pressée. Il n'y a point péril en la demeure pour la traduction ; la traduction ne s'improvise pas, la contrefaçon s'improvise. On ne traduit pas en un jour, on contrefait en vingt-quatre heures.

6 heures du soir. — J'achève à vous, mon cher monsieur Verbroeckhoven, cette lettre commencée à M. Lacroix.

Je suis de votre avis, les initiales V. H. ne valent rien, il faut maintenir le titre dont j'ai donné le bon à tirer : *William Shakespeare* tout seul, les cinq derniers bons à tirer ont été envoyés directement à Vacquerie. On paraîtra le lundi 18 ; le retard est tiré, il faut le boire. Mais quelle fatalité d'avoir laissé perdre les quarante jours du 15 janvier au 27 février ! Enfin réparons la chose par le plus d'explosion possible. Cela vous regarde. J'envoie la table à Vacquerie. Transmettez-lui immédiatement sous une enveloppe le paquet ci-joint pour lui et dont vous comprenez l'importance. Le samedi 16 avril, M. Coumont se présentera chez vous pour moi, vous aurez à lui remettre 17 500 francs espèces, plus une traite de 17 500 francs à six mois [1]. Je vous donne avis. Occupez-vous des envois d'exemplaires avec frontispices en Belgique et en Angleterre.

Mille bien affectueux compliments.

V. »

H. H. Dim. 10 avril.

« Mon cher monsieur Lacroix. Mon fils qui vient de lire les journaux de Londres y a vu l'annonce que mon livre avait paru chez Blanckett. Ce serait là une grave, et plus que grave, infraction du traité, qui veut expressément (et vous savez à quel point j'y tiens) que le livre paraisse d'abord à Paris, et simultanément ailleurs. Mais je pense qu'il y a erreur. L'*Illustrated* que j'ai sous les yeux dit : *just published*. Je suppose que ce qui aurait paru, c'est la *Vie de Shakespeare*, dont je vous ai conseillé, ainsi qu'au libraire de Londres, la publication immédiate. Si c'est ce chapitre seulement, détaché et avec texte français en regard, c'est bien, *à la condition que cela soit donné comme extrait et annexe du livre, la publication partielle devant servir de prospectus à l'œuvre totale.* Si la petite publication était faite isolée et sans la rattacher à la première, cette publication deviendrait une faute, et le libraire Blankett aurait à s'en repentir. Mes correspondants de Londres écrivent que s'il y a une *baraque foraine* à Stratford-sur-Avon, des hommes porte-affiches, etc., il est encore temps de faire

1. Le traité assurait à Victor Hugo, en échange d'une cession de douze années, une somme de 35 000 francs.

une grosse vente. Pourtant quand on laisse manquer l'occasion, il y a toujours de l'irréparable et le hasard lui-même se mêle de punir les retardataires. L'arrivée imprévue de Garibaldi[1] fait diversion, et l'on doit bien regretter de n'avoir point paru il y a six semaines, la récolte serait aux trois quarts faite aujourd'hui.

Du reste, en relisant les annonces anglaises, *Vie et œuvres de Shakespeare par Victor Hugo*, mon fils pense comme moi que c'est du chapitre détaché qu'il s'agit, il est impossible que ce soit le livre lui-même. Vous n'auriez pu songer une seule minute à une telle violation du traité portant une si profonde atteinte au succès parisien, qui est la source du succès général. C'est impossible.

Je vous envoie une lettre de M. O. Giraud que je recommande vivement à votre attention. C'est là un plan excellent d'où sortirait, je le crois, un excellent livre. L'*Histoire de l'Homme noir* est une idée, je lui proposerais de mettre ce titre, qui éveille tout d'abord l'intérêt.

Serez-vous assez bon pour transmettre le plus tôt possible ce billet à M. Frédérix?

Mille affectueux compliments.

V. H. »

COMPTE DES FRAIS D'ENVOI DE MANUSCRIT ET D'ÉPREUVES (*William Shakespeare*).

Janvier	32 fr.	80
Février	11	20
Mars	38	80
Avril	16	25
	99 fr.	05

20 avril.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven. Nous sommes en compte; voici le relevé des frais de poste à votre charge.

1. Garibaldi fit en Angleterre un voyage triomphal, au cours duquel Victor Hugo lui écrivit : « Un homme n'a pas le droit de vous prendre à un peuple. Guernesey salue Caprera, et peut-être un jour lui fera visite. En attendant, aimons-nous. »

Veuillez, je vous prie, porter à mon actif ces 99 fr. 05 pour notre petit compte spécial (Tarride, Daëlli, etc.).

Voici la réponse à M. Lacroix, avec ce qu'il me demande. Lisez et transmettez le plus tôt possible. N'oubliez pas de m'envoyer l'*Indépendant* et les journaux belges auxquels j'aurais à écrire.

Envoyez-moi l'*Europe*.

Compliments. »

Enfin le livre sort. Un livre qui paraît, c'est un enfant qui naît, et les incertitudes, les craintes, les angoisses sont les mêmes. Enfant ou livre, l'affection paternelle est également inquiète. On l'entoure des mêmes sollicitudes et Victor Hugo, si habitué qu'il fût par sa longue et féconde carrière aux paternités littéraires, n'en éprouvait pas moins chaque fois les mêmes tressaillements. Il soignait ses livres nouveau-nés avec une tendresse vigilante qui se penchait sur leur destin pour guider leurs premiers pas et éviter leurs chutes. *William Shakespeare*, dont la naissance avait été pénible et longue, avait besoin d'attentions particulières. On verra par les trois lettres suivantes qu'elles ne lui furent pas épargnées.

H. H. 20 avril.

« Cher monsieur Lacroix. Je sais que tout va bien. Auguste Vacquerie m'envoie d'excellentes nouvelles de la vente ; ce dont je suis certain, c'est que le temps servira ce livre. Tant mieux donc s'il a la vogue du moment par-dessus le marché. Voici une page signée par M. A. Lavertujon et une autre par M. Oscar Tardy (du *Peuple*, 27 faubourg Montmartre), lui envoyer un exemplaire. Veuillez faire passer cette lettre à M. Perrier et envoyer cette autre à M. Boué de Villiers, à Évreux. MM. Louis Neyret et Dartigues indiquent la *Publicité* (à Marseille, v. Haxo), leur faire l'envoi, ainsi qu'à M. d'Etchegoyen, à *Ernée*, à M. Louis Boulanger, à *Dijon*, à M. Emmanuel Des Essarts, à *Sens* (A. Vacquerie sait l'adresse), à M. Emile Deschamps, à *Versailles*, et à M. Antoni Deschamps (savoir l'adresse par madame Louise Colet). C'est à M. Charles Bataille, l'écrivain et le critique

excellent que j'envoie la page que vous avez avec un exemplaire. Il écrit dans la *Revue Nouvelle*. Voici, je crois toutes vos questions répondues. Mille bien affectueux compliments. *Currendo.*

V. H.

Je recommande tout à vos bons soins.

Voici, de plus, une page signée pour M. Amédée Rolland qui fait l'article de la nouvelle *Revue de Paris*. Veuillez, je vous prie, la joindre à son exemplaire. Vous comprenez l'importance de faire bien tous ces envois. »

H. H. 26 avril.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven. Mes amis de Paris ont le soin de m'envoyer les journaux de Paris et de France que je puis avoir à remercier; si ce soin n'est pas pris pour les journaux belges, cela peut avoir de graves inconvénients que je vous laisse à apprécier. Jusqu'à présent (excepté le *Journal de Bruges*) je n'en ai pas reçu un seul. Il me semble que je dois avoir à remercier MM. Berardi et Frédérix. A tout hasard je leur envoie mon portrait-carte, ainsi qu'à Victor Gely et à Bancel. Aurez-vous la bonté de les leur faire porter le plus tôt possible? Vous trouverez aussi sous ce pli une lettre pour madame Bourson, que je vous prierai de vouloir bien lui envoyer *avec un exemplaire du livre*. Je crois qu'il serait important que je reçusse les journaux belges qui ont été ou qui seront bien. Je vous les recommande. J'apprends avec regret que M. Lacroix est indisposé, j'espère que ce ne sera rien.

Recevez mes plus affectueux compliments.

V. H. »

H. H. 5 mai.

« Cher monsieur. Voici une nouvelle lettre de Garibaldi, utile à publier dans les journaux belges, je l'ai envoyée hier à l'*Indépendance*. Voulez-vous vous charger de faire parvenir ces exemplaires à l'*Étoile*, au *Précurseur* et au *Journal de Bruges*? Voudriez-vous donner l'ordre de faire envoyer le

livre *William Shakespeare* (exemplaire français) à M. *W. M. Reynolds*, à Londres, 313, Strand ? Il est très chaud, et son journal se tire à 300 000. Le *Morning Advertise* qui a aussi une très vaste publicité (plus grande que le *Times*) a publié un article excellent sur le livre. Je pense que vous l'avez lu. Voudriez-vous faire passer ce petit mot à madame Marie Joly, et cet autre pli à M. E. Van Bemmel, son annonce est on ne peut mieux. M. Kesler vous prie de lui dire qu'il lui fait et qu'il va lui envoyer deux articles, un sur le livre de Vacquerie, l'autre sur mon livre. M. Van Bemmel peut compter sur ces deux articles auxquels M. Kesler travaille avec force. J'envoie à M. Van Bemmel mon portrait en remerciement de sa sympathie cordiale. Nous allons être, je crois, fort attaqués, et de beaucoup de côtés à la fois. Cela m'inquiète peu. En littérature, on ne tue que ce qui doit mourir. Mes ennemis ont le jour, j'ai le lendemain. Offrez mes hommages à madame Verbroeckhoven et recevez mes plus affectueux compliments.

V. H. »

Aux parrains attendus, sollicités ou spontanés dont l'appui vint au livre naissant, il se joignit une marraine illustre qui jeta sur son berceau ses souhaits de fée bienfaisante. George Sand publia, le 15 mai 1864, dans la *Revue des Deux Mondes*, une admirable *Lettre d'un Voyageur* qui était un chef-d'œuvre de pensée lumineuse et profonde, d'émotion délicate, de printanière fraîcheur. Victor Hugo et son *William Shakespeare* y étaient associés, avec quelle aisance et quelle grâce ! aux impressions de la nature et aux charmes d'une excursion délicieusement racontée. Voyager à la fois dans un livre de Victor Hugo et dans un paysage de la Creuse, c'était raffiner sur son plaisir, mais George Sand, qui n'était pas égoïste, le faisait partager à ses lecteurs au cours de vingt-deux pages pittoresques et nuancées où s'épanouissaient son génie, son esprit et son cœur.

Victor Hugo, surpris et ravi, — on l'eût été à moins — répondit par une de ces lettres de flatterie exquise dont il avait, quand il voulait plaire, le secret triomphant. « Quelle idée de génie d'avoir mêlé la nature à ce livre, de raconter

votre vie au village en même temps que l'art et la science, et de faire entendre, çà et là, à travers les grandes choses que vous dites, des bruits de feuille et des chants d'oiseaux. Dante dicte une page, Virgile l'autre. C'est l'enchantement dans la force. Ah ! Circé ! ah ! George Sand ! »

Cette fois, hélas! les enchantements de Circé furent stériles. *William Shakespeare* ne réussit pas.

Si les premiers jours avaient paru favoriser la vente du livre, le succès ne se maintint pas et Lacroix, dont les 35 000 francs étaient compromis dans cette aventure, ne dissimula pas son dépit à Victor Hugo, qui lui répondit le 12 juin avec une sérénité olympienne.

« Mon cher monsieur Lacroix, dans ma situation je suis cible et rien n'est plus simple que ces coalitions d'envie et de haine; Bonaparte s'y ajoute; les fonds secrets récompensent, et les aboyeurs reçoivent, leur besogne faite, le prix Monthyon de la police. Tout cela est dans l'ordre. Ayant les avantages de la situation, j'en dois avoir les inconvénients. Quant à vous, je ne vous apprends rien en vous disant que toute affaire faite avec moi peut osciller dans le commencement, mais dans un espace de dix ans, et à plus forte raison de douze, est immanquablement excellente. Consultez tous les chiffres de mon passé, il n'y a pas, dans tous les livres que j'ai publiés, une seule exception à cette règle ; il faut avoir foi, savoir attendre et pouvoir attendre. Tout est là. J'ai le lendemain. Vous m'écrivez que vous avez vendu 5 000 exemplaires et qu'il vous faut vendre 15 000 pour couvrir vos frais. Dans un temps donné, la réaction se faisant infailliblement pour le livre si bêtement attaqué (si habilement aussi, par les valets de plume, voyez mon livre, p. 337), avant un an d'ici, vous aurez vendu vos 15 000, et vous me l'annoncerez. J'ajourne jusque-là la publication des *Chansons des rues et des bois*. Rossini s'est tu après *Guillaume Tell*, je me suis tu après *les Burgraves*. *Guillaume Tell* chuté, *les Burgraves* sifflés, c'est une raison pour que l'auteur sourie et se taise. Il y a de la dignité dans ces silences-là.

Je n'ai pas reçu un seul des journaux belges (*Étoile*, *Écho du Parlement*, etc.) dont vous me parlez, il aurait été impor-

tant que je pusse lire les articles et écrire aux auteurs de ces articles ; aucun journal allemand non plus. J'ai lu de M. L. Ulbach dix lignes dans *le Temps* et dix dans *l'Indépendant*, mais non l'article dont vous me parlez. Envoyez-le-moi, je vous prie, je serais charmé de pouvoir remercier M. Ulbach.

Je suis heureux de vous savoir rétabli, et en pleine santé. J'approuve *les Misérables* à 10 francs, l'opération eût été prodigieusement bonne tout de suite après la première édition à 60 francs. Elle sera encore excellentissime. Ne perdez pas de temps.

16 juin. — Je n'ai pu fermer cette lettre plus tôt, je suis dans ce tourbillon de lettres que vous connaissez, et qui redouble après une publication. C'est un déluge, surtout de lettres anglaises et américaines. M. Kesler me prie de vous prier de dire à M. Van Bemmel que d'ici à dix jours il lui enverra un grand article sur le *William Shakespeare* pour la prochaine livraison de la *Revue Trimestrielle*, ainsi qu'il l'a promis ; il y travaille avec force. Voudrez-vous avoir la bonne grâce de faire remettre les deux lettres ci-incluses. Mes cordialités à vous et à vos aimables associés. »

La presse impériale avait, en effet, donné avec ensemble contre un livre littérairement discutable et qui dissimulait mal sous des digressions ou des allures transparentes le mépris et la haine du régime établi. En prévoyant les attaques des « valets de plume », Victor Hugo ne s'était pas trompé. « Jadis l'autorité avait ses scribes. C'était une meute comme une autre. Contre le libre esprit, le despote lâchait le grimaud. » Les grimauds, les scribes de l'autorité, les valets de plume, coûtèrent plus cher au libraire qu'à l'auteur, qui, ayant des droits, les faisait valoir.

H. H. Mercredi 13 juillet.

« Mon cher monsieur Lacroix, soyez assez bon pour me faire savoir si vous vous chargez toujours de faire toucher chez Tarride l'effet de 2 000 francs échéant fin juillet. Si vous vous en chargez, je vous enverrai immédiatement l'effet. Vous savez que sur ces 2 000 francs, il reviendra 200 francs à M. Settrand.

Nous avons un compte à faire, j'ai à vous rembourser l'argent reçu pour le traité non réalisé des *Châtiments*, vous avez encaissé pour moi sur Baëlli et Tarride, j'ai encore sur vous un compte de poste dont je vous ai envoyé le chiffre, ce chiffre de poste devra être diminué de ce que vous avez payé pour l'affranchissement des deux exemplaires de *William Shakespeare* envoyés à deux de mes amis, M. L. Boulanger, à Dijon, et M. d'Etchegoyen, à Ernée. Ces deux affranchissements doivent être à ma charge. Une fois l'effet Tarride encaissé (si vous vous en chargez), et M. Settrand satisfait, je vous serai obligé de m'envoyer le chiffre de la somme que je pourrai tirer sur vous dans les premiers jours d'août. Cette somme entre dans ma bourse de voyage.

Vous avez maintenant la fin de l'article de M. Kesler, copié par madame Chenay pour la *Revue Trimestrielle*. Victor qui l'a lu m'en a dit le plus grand bien. Vous m'avez parlé de *l'excellent article de M. Ulbach*, j'ai lu ses dix lignes d'annonce, je voudrais lire son article. Madame Chenay vous l'a demandé de ma part. Vous savez combien j'aime M. Ulbach, il est tout à fait votre ami, et je crois qu'il est un peu le mien, il doit s'étonner que j'aie tant tardé à le remercier. Envoyez-moi, je vous prie, son article. Mille affectueux compliments.

V. H. »

La correspondance relative à *William Shakespeare* s'achève sur une lettre du 22 janvier (1865?) qui oppose les scrupules de Victor Hugo à une proposition hardie, quoique assez fréquente, de son éditeur.

« Mon cher monsieur Lacroix. Mon fils F.-Victor, qui est à Bruxelles en ce moment, vous dira en détail ma réponse à votre lettre de la semaine passée. Il y a un point que j'ai omis. C'est la question au sujet de la 3e édition que vous voudriez faire du *Shakespeare* avec les 3 000 exemplaires restant. Je ne suis point d'avis de faire cette édition, elle ne serait point vraie et réelle. Il eût été bon de diviser, à l'époque de la publication, le tirage de 10 000 en quatre ou cinq éditions fort sérieuses de 2 500 ou 2 000 exemplaires chaque. C'était

l'avis de Vacquerie. Je regrette que vous ne l'ayez point suivi. Aujourd'hui nous serions normalement, en moins d'un an, à la 4e ou 5e édition *vraie*. Le raccommodage que vous me proposez n'est pas bon, il faut laisser cette édition de *dix mille* s'épuiser lentement, mais sûrement et sincèrement, la vraie nouvelle édition devant être un grand in-18° bon marché qui, loin de nuire à l'écoulement du reliquat in-8°, y aiderait. Le système des éditions bon marché servant de prospectus et de véhicule aux éditions de luxe a été pratiqué avec beaucoup de succès par plusieurs éditeurs français, et a toujours réussi depuis vingt ans, quand il s'est agi de mes ouvrages. Je vous le recommande. Je n'ai plus que la place de vous envoyer mon cordial serrement de main. »

Quoi qu'en pensât Victor Hugo, son *William Shakespeare* n'a pas eu « le lendemain » qu'il s'en promettait. Certes le livre, qui contient des pages très belles et très fortes de critique ou d'histoire, vaut mieux que le silence sous lequel on l'accable, et j'en pourrais citer de nombreux passages qui seraient l'honneur durable d'une anthologie. Mais il manque d'unité et de mesure. Et l'on sent trop que *Lui, toujours Lui* ! y réclame en gloire ses jetons de présence. Il n'est pas un de ses quatorze *Génies* auquel il n'ait prêté avec complaisance des traits transparents de son propre génie ou de sa vie tourmentée. *Ego Hugo* : jamais sa devise ne s'est étalée avec plus d'orgueil que dans ce livre partiellement manqué. Mais une hirondelle morte n'empêche pas le printemps de fleurir et, malgré *William Shakespeare*, Victor Hugo, paré de ses chefs-d'œuvre, a sa statue immortelle, avec les grands hommes qu'il a exaltés et avec ceux qu'il a omis, dans « l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain ».

LOUIS BARTHOU
de l'Académie française.

STRASBOURG 1918-1920

La France avait si peu voulu la guerre que, même pour l'organisation et l'administration de l'Alsace, elle n'arrivait pas à l'armistice avec un programme tout prêt. Des commissions s'étaient réunies, de 1915 à 1918, avaient élaboré de nombreux rapports, substantiels et judicieux. Pratiquement, les solutions essentielles étaient encore à l'étude ou en suspens, quand survint, avec la fin des hostilités, la « désannexion », qui exigeait des décisions immédiates.

*
* *

Des départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin en entier, partiellement de la Meurthe et de la Moselle, conquis en 1870, l'Allemagne avait fait, en 1871, une manière d'État, l'Alsace-Lorraine, *Terre de l'Empire* (*Reichsland*), ou, comme on traduit habituellement, *Terre d'Empire*, — propriété indivise de la Prusse, de la Bavière, de Bade, du Würtemberg, de tous les royaumes et grands-duchés qui avaient lié partie pour la conquérir. Au-dessus des préfectures et des sous-préfectures, — qui subsistèrent (*Bezirke, Kreise*), — il y eut, à Strasbourg, un lieutenant de l'empereur, le *Statthalter*, commun gouverneur de nos anciens départements ainsi réunis ; également commune, une représentation plus ou moins tamisée du pays (d'abord, *Délégation*, en une seule

Chambre, plus tard, *Diète* provinciale, avec Chambre haute et Chambre basse) ; commun, tout un ministère avec ses divers départements, justice, instruction publique et cultes, intérieur, finances, agriculture, travaux publics. Si cette organisation de l'Alsace, telle que le gouvernement de Berlin l'avait faite, s'accordait à celle de l'ancienne Confédération germanique, toujours visible et facile à reconnaître dans le cadre plus neuf de l'empire allemand, tout la séparait des principes et des traditions qui régissent la République française « une et indivisible ». Les pensées pouvaient encore rejoindre la France par-dessus les Vosges, mais c'est l'Allemagne qui était là, depuis plus de quarante ans, et elle ne souffrait point qu'on oubliât sa présence. Peu à peu, elle façonnait à sa manière les habitudes administratives et politiques du pays ; peu à peu, les Vosges formant frontière douanière en même temps que territoriale, l'activité commerciale, industrielle, financière, s'était orientée vers l'Allemagne ; le français était proscrit à l'école, ou sa place parcimonieusement mesurée. Il y aurait donc toute une réadaptation à faire, non des sentiments, mais des institutions, de leur forme et parfois de leur esprit : tâche qui se dressait, formidable, devant la France, à l'heure où celle-ci revenait, encore étourdie de la lutte...

Après une période d'à-coups et d'improvisations, où l'autorité n'avait pas de pouvoirs, où l'on supprima sans remplacer, la reconstruction commença. A la tête de chaque ministère furent placés de hauts fonctionnaires, détachés du Conseil d'État ou de l'Inspection des Finances, appartenant au cadre des Ponts et Chaussées, des Eaux et Forêts, de la Justice, de l'Instruction Publique, qui avaient donné ailleurs mainte preuve de leur compétence dans leur spécialité et de leur aptitude à administrer ; et l'homme qui, pendant près d'un an, reçut leurs rapports, leur donna ses directives, porta leurs efforts au maximum d'effets, celui-là savait comprendre rapidement les affaires, travailler par lui-même, décider, vouloir, — et il avait reçu, avant de rejoindre son poste, tous les pouvoirs nécessaires : ministre d'hier, ministre de demain, ayant, même « détaché », lui aussi, ses entrées au Conseil d'égal à égal. L'œuvre, entreprise d'une humeur vaillante

par M. Maringer, malgré les défauts d'un système dont il était le premier à déplorer qu'on ne pût se servir pour une action efficace et rapide, puis reprise et méthodiquement, tenacement poursuivie par M. Millerand, cette œuvre est grande et force le respect.

Il fallait, avant tout, — l'antique adage empruntant aux circonstances économiques du moment un sens particulièrement précis —, il fallait que le pays vécût.

D'où ce double programme.

D'abord, assurer le pain quotidien. Quoique l'Alsace et la Lorraine n'eussent pas souffert de la disette au même degré que certaines parties de l'empire, que les relations familiales entre citadins et campagnards eussent facilité la circulation en fraude du beurre, des œufs, du jambon, les vivres, les denrées de première nécessité, s'étaient de plus en plus raréfiés. Le pain était complètement noir, la ration de viande ne dépassait pas cent cinquante grammes par semaine, le vin coûtait quinze marks le litre, le chocolat était oublié ou inconnu, pas de café ni de bière véritable, pas de savon du tout, du coton et de la laine en papier. En quelques jours, en quelques heures, le ravitaillement fit merveilles; dans toutes les boutiques, à tous les foyers, ce fut, comme par enchantement, la résurrection.

Ensuite, éviter la faillite. Le retour de la France pouvait avoir pour conséquence immédiate et directe la ruine matérielle de l'Alsace. Le mark, en effet, constituait, à l'armistice, l'unité monétaire du pays, et, tandis qu'en 1871, lors du changement inverse de souveraineté, le rapport du franc au mark s'était maintenu très voisin du pair, en novembre 1918, au contraire, l'état du change allemand diminuait considérablement la valeur du mark (0 fr. 70 environ, au lieu de 1 fr. 25), de l'unité monétaire en usage, qui n'aurait bientôt plus cours légal. Il résultait de là une sorte d'obligation morale pour la France de reprendre aux Alsaciens et aux Lorrains les monnaies allemandes qu'ils avaient en leur possession, et de les reprendre à la parité du franc, ou à peu près, sous peine de créer en Alsace et en Lorraine une crise économique aiguë, puisque la population n'aurait plus entre les mains, sans cette mesure compensatoire, qu'une monnaie

dépréciée. L'arrêté du Président du Conseil, ministre de la guerre, en date du 26 novembre 1918, qui retirait au mark son cours légal à partir du 15 décembre suivant, prescrivit en même temps l'échange, au profit des Alsaciens et des Lorrains, de leurs monnaies allemandes en circulation contre des monnaies françaises au taux de 1 fr. 25 ; et la loi de régularisation du 23 avril 1919 devait ouvrir à cet effet un compte spécial dans les écritures du Trésor, jusqu'à concurrence d'un débit de deux milliards deux cent cinquante millions.

Le salut ainsi assuré, un autre devoir s'imposait : reprendre en sous-œuvre tout l'édifice administratif, les eaux et forêts comme l'enseignement, l'enregistrement comme les travaux publics. Non point pour le plaisir de recréer à sa propre image, mais par suite d'une nécessité absolue : on ne pouvait pas laisser les fonctionnaires allemands, tête et corps de cette administration, *Ministerium*, *Bezirke*, *Kreise*..., gouverner, administrer, rendre la justice, enseigner les enfants, comme s'il ne s'agissait pas d'un pays français redevenu français. La transition ne devait pas être trop brusque, certaines lois, certains règlements pouvaient être utiles à garder, même, peut- être, à généraliser dans le reste de la France, — mais il fallait aussi qu'on préparât le lendemain, qu'on remît l'Alsace et la Lorraine, sans précipitation comme sans nonchalance, dans le chemin qui devait les amener, en quelques années, jusqu'à ce terme : la réintégration dans la collectivité nationale, au même titre et sur le même plan que les quatre-vingt-six autres départements. Cette multiple et complexe réorganisation fut conduite selon les vues les plus élevées. Les deux évêques ont été nommés par le président de la République, sur la proposition de M. Clemenceau. L'instruction religieuse continue à se donner dans les écoles. On a largement — comme il était naturel, mais sans faire valoir cette méthode par une publicité de mauvais goût — utilisé les concours qui s'offraient dans le pays même pour occuper les places laissées vacantes par le départ des fonctionnaires allemands. On a définitivement réveillé de leur sommeil les projets de percées des Vosges, périodiquement assoupis depuis l' « annexion ». On a pris au compte de la France les légi-

times ambitions de Strasbourg relatives à son port du Rhin...

Pourquoi donc, après un si magnifique effort, après même, il faut le dire, tant de réalisations immédiates, pourquoi quelques-uns sourient-ils, — tel le sceptique aigri à qui l'on parle de mariage d'amour et qui murmure, comme une réponse toujours prête, le mot de La Rochefoucauld : « ... Il n'y a en pas de délicieux... »? Malgré l'importance et l'étendue de l'œuvre aecomplie, malgré le labeur, les sacrifices qu'elle démontre, il y a parfois, dit-on, non point un flottement dans l'opinion, rien, surtout, qui ressemble de près ni de loin à un regret de l'Allemagne chassée, de la France revenue, mais, chez certains, à l'égard de notre administration, une sorte de surprise inquiète, avec quelques récriminations. Pourquoi?

* * *

Il convient peut-être ici de rappeler quelle était, lors de l'armistice, la composition de la population en Alsace-Lorraine, la proportion respective de l'élément autochtone et de l'élément immigré. Le fait nouveau ne pouvait pas, on s'en convaincra aisément, modifier du jour au lendemain une pareille situation, sans qu'une grave perturbation s'ensuivît. Il y avait, en 1918, sur une population totale de 1.800.000 habitants, environ 400.000 Allemands, immigration qu'avaient attirée plus particuliérement les grandes villes (Strasbourg et Metz surtout, pour 50 p. 100 de leur population) ou quelques centres industriels de Lorraine (comme les arrondissements de Forbach et de Thionville). Qu'allait-on faire de ces Allemands? Personne n'en savait rien.

Tout le pays était contre eux, incontestablement, violemment : lointaine et toujours présente hostilité, tantôt proclamée avec éclat, tantôt plus silencieuse et comme contenue, mais non moins âpre, prête à se manifester au moindre incident, exaspérée, enfin, depuis quatre ans, par *leur* politique et *leur* attitude, les vexations de toute heure et de toutes catégories, l'amende, la prison, l'expulsion vers l'intérieur de l'Allemagne, résidence surveillée ou internement, la crainte, trop fondée ! de ce qu'*ils* auraient fait de l'Alsace après la

victoire[1], la joie insolente des « bonnes nouvelles », les sonneries de cloches qu'on ne voulait pas entendre, toutes ces souffrances, toutes ces colères expliquaient et justifiaient qu'on voulût se débarrasser de l'Allemand, lui faire repasser le Rhin (*iwer's Bächle*), réaliser, Hans et Gretel contre « chapeaux-verts », les images de Hansi... Quant à l'armée, à l'administration françaises qui arrivaient, — qu'elles ne tendissent point l'autre joue, nul n'en était surpris : trop d'horreurs remplissaient encore leur souvenir et leurs yeux, depuis l'agression brutale, en pleine paix, jusqu'aux crimes et aux destructions du Nord, dont on venait seulement d'apprendre après la libération, toute la monstrueuse vérité, — et trop claire était, chez ceux-là aussi, la conscience du châtiment que tenait en réserve pour la France l'Allemand victorieux... Un incident, un cri ! — et une Saint-Barthélemy éclatait, où beaucoup de gens n'auraient vu que la juste compensation de leurs cauchemars passés...

Peu nombreux, il est vrai, mais non moins passionnément français, d'autres firent un rêve. Maintenant que l'Allemagne n'était plus en Alsace, même s'il y restait des Allemands, ces esprits généreux souhaitaient voir s'étendre sur le pays le grand geste classique qui apaise avec une majestueuse assurance les flots soulevés... 400.000 Allemands ! leur expulsion en masse était-elle possible ? La France, avant 1914, n'avait pas de quoi les remplacer. Hélas ! depuis 1914... Et puis, l'Alsace en avait absorbé, assimilé, francisé bien d'autres. Il ne faut jamais oublier qu'elle est un pays-frontière, et que, si le Rhin, avant 1870, limitait la France à l'Est, l'Allemagne à l'Ouest, comme disent les manuels, il n'était pas encore devenu, entre les deux inconciliables, l'abîme. Les relations étaient assez fréquentes d'une rive à l'autre. L'échec de la Révolution de 1848 en Allemagne avait jeté en Alsace beaucoup de révolutionnaires vaincus ou déçus, qui y prirent racine, et, le jour venu, ne virent plus dans l'Allemand que l'ennemi. Même depuis l'« annexion », plus d'un Français avait rappelé — allusion ingénieuse, illusion parfois exagérée — le souvenir de la Grèce captive, qui séduisit son farouche vain-

1. Cf. Ch. Schmidt, *Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine...*, Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, une brochure in-18, 1919.

queur. Ils n'étaient pas tous également mauvais — qu'on entende ce mot dans son acception la plus générale ou qu'on en limite le sens au point de vue national —, beaucoup d'Alsaciens le reconnaissaient eux-mêmes, qui les poursuivaient d'une haine collective et criaient qu'on les mît tous à la porte, mais s'enhardissaient à mainte démarche discrète pour faire lever l'expulsion de celui-ci, surseoir à l'expulsion de celui-là. Il n'était que juste de reconnaître leur activité, leur esprit méthodique, leur patience à s'instruire, leur audace à entreprendre. Pourquoi ne point tirer parti d'une situation aussi spéciale, et n'imagine-t-on pas les heureux effets pour la France d'une « révocation de l'Edit de Nantes » à rebours?... Ce n'était qu'un rêve, comme l'exécution loyale du traité de Versailles elle-même et dans la même mesure qu'elle. La réalité, de ce côté-ci du Rhin, était « fonction » de l'autre côté. Dans le premier moment, accablés par l'imprévu du désastre, ils se faisaient volontiers déférents, leur modestie nous sollicitait à l'indulgence, presque tous, soudain, se découvraient un grand-père qui avait servi dans les contingents westphaliens ou hessois de Napoléon (tandis qu'en 1871, on peut le dire en passant, aucun Alsacien ne se serait vanté d'avoir un ancêtre chez le vainqueur d'alors...). Mais, à mesure qu'on s'éloignait de l'armistice, leur attitude n'était plus la même. Là-bas, de l'autre côté, ils s'obstinaient à ne se croire ni responsables ni vaincus. Alors, de ce côté-ci, peu à peu, on relevait la tête, on parlait haut l'allemand par les rues, — eux qui, pendant ces quatre années, avaient interdit tout mot de français en public... —; tout bourgeois qu'on est, on guette aux kiosques l'arrivée des journaux qui prêchent le grand soir, on ricane en voyant passer, les jours de grève, certains cortèges tumultueux, on ricane, et l'on y reconnaît un peu de son désir réalisé....

Ce ne fut donc, en masse, ni l'expulsion, ni l'absorption. Alors, il ne restait plus guère que le hasard : le hasard poussé par la dénonciation, le voisin qui a souffert d'une concurrence, le tiède d'hier qui veut paraître ardent, la tentation d'un appartement dont il serait si facile de provoquer la vacance,... tous les mobiles parfois inélégants, qui se donnent libre cours dans les périodes troublées, la vengeance, l'intérêt, la peur : Tacite demeure vrai hors de Rome, et loin du Régent, Saint-

Simon. Il y eut des conduites vers Kehl où l'on ne saurait fixer longtemps son esprit sans voir une ombre se profiler sur l'avenir : petit commerçant, employé retraité, jadis venu tout jeune d'Allemagne, élevé en Alsace, marié avec une Alsacienne et depuis longtemps « assimilé », dont les fils, au lieu de devenir peut-être de bons Français, iront grossir là-bas, de toutes leurs rancunes, l'armée de la haine ; industriel actif et riche, fortement refaçonné, lui aussi, depuis son enfance, et qui n'aura pas de cesse qu'il n'ait rétabli sa puissance commerciale ailleurs en supplantant sur le marché sa propre firme d'hier... Je n'insiste pas : je sais trop que la critique est aisée et j'ai voulu seulement montrer combien l'art est difficile, combien délicate l'alternative. On peut dire pourtant qu'il y avait bien quelque illogisme — et quelque danger aussi —, tandis que nous préconisions en Rhénanie occupée une politique aimable, à annihiler ainsi, par l'effet certain de ces expulsions, l'effet éventuel de notre propre propagande. Et voici que, pour porter cet illogisme et ce danger au comble, survint tout à coup l'invraisemblable alinéa 6 du paragraphe 2 de l'annexe à la Section V du Traité de paix, qui prescrit la naturalisation de droit, sur leur simple demande, sans enquête, discrimination ni opposition possible, de toute une catégorie de personnes — identiques à celles que nous venions d'expulser pendant de longs mois[1]....

Au problème des Allemands s'ajoutait, complication supplémentaire, une question des Alsaciens, et certaines mesures, en partie nécessaires, relatives à la population autochtone, contribuèrent à agiter encore les esprits.

Une double raison avait présidé, je crois, à l'institution des *Commissions de triage*, qui, prévues bien avant l'armistice, formées d'hommes compétents (civils ou mobilisés, généralement originaires d'Alsace), commencèrent à fonctionner immé-

1. Les Allemands mariés à des Alsaciennes, ou réciproquement. Voici le texte de l'article : « Dans l'année qui suivra la mise en vigueur du présent » traité, pourront réclamer la nationalité française les personnes appartenant » à l'une des catégories suivantes : ..... 6°) Le conjoint de toute personne soit » réintégrée en vertu du paragraphe Ier, soit réclamant et obtenant la nationalité française aux termes des dispositions précédentes... *La réclamation de* » *nationalité pourra faire l'objet d'une décision individuelle de refus de l'auto-* » *rité française*, SAUF DANS LE CAS DU NUMÉRO 6° DU PRÉSENT PARAGRAPHE. »

diatement après l'entrée des troupes : d'abord, séparer, parmi les Alsaciens, le meilleur grain du médiocre, pour rejeter celui-ci — même au delà du Rhin (ce qui peut, toutefois, paraître assez singulier, puisqu'il s'agissait de citoyens redevenus français...) ; ensuite, les garantir contre l'éventualité de décisions trop brusques de l'autorité militaire, si celle-ci, pressée d'agir, s'était contentée d'informations superficielles. Principes excellents, mais qui, à l'user, se révélèrent gros d'incidents et de conséquences pénibles. Peut-être ne se seraient-ils montrés que sous leur beau jour, si l'on avait avancé dans le pays tranchée par tranchée et qu'il eût fallu, à chaque village gagné, assurer ses derrières. Il n'en était pas ainsi. Mais pouvait-on, même après l'éclat de ce retour triomphal, unique dans l'histoire du monde, faire confiance à *toute* la population *alsacienne*, feindre d'ignorer les défaillances qui avaient pu se produire, chez certains timorés, au cours du drame, laisser revenir enfin la grande paix heureuse, sans évoquer d'abord le passé récent et lui instruire son procès? Cette mansuétude absolue et générale ne parut point possible. Trop de gens avaient souffert... Qu'on imagine l'état d'esprit d'un homme qui a connu, pendant quatre ans, la prison, l'exil, une existence heurtée et difficile, loin de chez lui, loin de sa famille restée en Alsace et tracassée par l'autorité allemande, loin de ses fils qui combattent dans les rangs français, imaginez-le revenant au pays avec la victoire et rencontrant sur son chemin, peut-être à sa porte, son dénonciateur ! Sans une épuration, il semblait que la justice immanente, qui venait de prouver magnifiquement son existence, n'aurait pas fait œuvre complète. Mais, quelle que soit l'équité des juges, une besogne comme celle-là ne va jamais sans de multiples remous, qui ne demeurent pas toujours superficiels : accusations réciproques, calomnies et querelles, voyez encore le duc et ses *Mémoires* ! Et qui se flatterait de soutenir qu'on a bien renvoyé les pires, qu'on n'en a pas gardé d'autres, plus douteux, moins faciles à ressaisir?

Au bout de quelques semaines, nouvelle aggravation. Pour diverses raisons d'ordre administratif et de contrôle, et parce qu'aussi le public s'irritait chaque jour davantage de voir circuler « comme avant » tout ce qui était « boche » ou

« demi-boche », on décida de répartir la population en catégories alphabétiques, qui prirent bientôt, dans la langue courante, forme d'adjectifs : on *est* « *carte A* », ou « *carte B* », ou « *carte C* », ou « *carte D* ». Je laisse de côté les deux dernières : les « *cartes C* », c'est-à-dire les ressortissants de puissances neutres, et, sauf à y revenir un instant, les « *cartes D* », les Allemands, puisque j'en ai déjà parlé tout à l'heure. Restent *A* et *B* : *A*, les Alsaciens, nés de parents et de grands-parents tous Alsaciens (c'est-à-dire Français), et *B*, nés en Alsace de parents et de grands-parents parmi lesquels figure un ascendant (ou une ascendante) originaire d'Allemagne, — même si l'impétrant est né avant 1870, même si l'ascendant est arrivé en France il y a un siècle ou davantage. Éducation, vie en commun, les mille réactions de la société sur l'individu pendant trois ou quatre générations, rien ne compte : soudain, voici le *pedigree*, qui tient lieu de tout, implacablement : « Aux quartiers qu'on exige d'un Français d'Alsace...? » insinuerait irrévérencieusement Figaro... Conséquences les plus diverses, comiques et tragiques. La loi ? la femme ne suit plus la nationalité de son mari, que dis-je? elle ne suit plus son mari lui-même, car, s'il est *A*, il a le droit de circuler en Alsace comme il lui plaît, et, si elle est *D*, même mariée avec *A*, les guichets de la gare lui sont interdits. La logique? On aurait pu trouver plus d'une « *carte B* » parmi les personnalités en évidence qui arrivèrent de Paris au lendemain de l'armistice : « *carte B* », un des plus justement considérés, parmi les chefs de service de la première heure, — « *carte B* », quatre galons au képi, derrière moi, dans la tribune centrale, le jour de la première visite présidentielle, — « *carte B* », pour qui l'on ouvrît le ban, l'autre matin, avec les formules solennelles de la réception dans la Légion d'honneur. La justice? On vient de voir que, de l'aveu même de l'administration, un *A* n'est pas nécessairement un pur entre les purs ; combien de *B*, par contre, — dont certains ne pouvaient même pas se douter de leur tare originelle, — avaient pensé et agi toute leur vie en Alsaciens ardents, allaient en pèlerinage à Nancy ou à Belfort tous les 14-juillet, furent notoirement parmi les plus *deutschfeindlich* pendant les quatre années de guerre, les plus confiants, malgré tous les communiqués Wolff, dans la vic-

toire française, les plus enthousiastes à l'heure attendue de la délivrance, — et, aujourd'hui, parce qu'une grand'mère qu'on n'a jamais connue, était venue de Kehl sous Louis XVIII, *le déshonneur d'être carte B !* — je ne dramatise pas : j'en ai vu pleurer de honte... Car cette catégorisation à outrance n'eut sans doute qu'un seul effet heureux : celui de faire apparaître combien vibrait jusqu'au fond du peuple l'amour-propre de la carte *A*, l'ambition de la carte *A*, en un mot, la fierté d'être Français. Elle en a eu assez d'autres : les vexations, les suspicions, la difficulté de s'expliquer devant des scribes qui n'ont point la vertu de patience, l'impossibilité de trouver du travail, les intrigues pour changer de classe, les déconvenues démoralisantes (« les Boches me traitaient de Français, — maintenant que nous sommes Français, voilà que je suis Boche »), mille répercussions profondes et durables. Durables, comme il arrive, même quand la cause initiale eut disparu, quand, après quelques mois, la *réintégration* commença de jouer, proclamant qu'il suffisait, pour être Français, en Alsace comme ailleurs, d'être fils de Français [1].

... Il faudrait rappeler, ici encore, jusque dans la libre et nécessaire critique, les circonstances de l'action. Si l'on a catégorisé peut-être avec trop d'entrain, si l'excellence de l'intention n'a pas toujours suffi à conserver à cette entreprise de classification épuratrice en grand tous ses partisans du début, c'est que la matière était particulièrement difficile à traiter, l'exacte justice difficile à satisfaire, dans cette société que secouaient encore les frissons d'une crise ethnique et morale de quarante-huit années, peut-être unique, elle aussi, dans l'histoire...

***

Après ces causes d'agitation quotidiennes, qui provenaient en partie de la position géographique du pays et de ses plus récentes vicissitudes — l'envahissement par groupes compacts à la suite du traité de Francfort, certaines immigrations

1. Ou petit-fils, si le père est né après 1870 ; sans tenir compte, cette fois, ni de la mère, ni de la grand'mère paternelle, ni des grands-parents maternels.

individuelles plus anciennes, étaient des faits dont nous avions peut-être insuffisamment prévu, mais dont nous n'avions pas créé l'extraordinaire complexité, — il faut bien, pour être vrai, en indiquer d'autres, dont il dépendait de nous, semble-t-il, avec une méthode plus sûre, de pallier les effets.

On a vu tout à l'heure ce qu'était l'œuvre immense de la valorisation. La France ne voulait pas que les Alsaciens et les Lorrains eussent à marquer comme une date néfaste dans leurs bilans personnels le jour qui les lui avait rendus, frémissants de joie et de confiance. Or, pour n'avoir été, sans préparation ni réflexion suffisante, qu'un chaleureux élan de finance primesautière, la valorisation n'a pas produit tout l'effet moral qu'on était en droit d'espérer. Dès le premier jour, les spécialistes avaient estimé qu'on pourrait faire mieux à moins de frais. En valorisant le mark à 1 franc, au lieu de 1 fr. 25, selon l'avis le plus fréquent, ou, selon d'autres, en limitant l'opération quant à son extension, d'après des règles non moins libérales, mais plus sages, on eût provoqué le même enthousiasme pour ce grand acte de bienveillante justice, et l'on aurait pu se montrer plus large dans le règlement des innombrables cas spéciaux. Après avoir dépensé sans compter, on se prit à réfléchir : d'abord, parce que la récapitulation des comptes de banques sur documentation précise fit ressortir des chiffres qui dépassaient de centaines de millions toutes les prévisions ; en outre, parce que le Traité de paix n'accordait à la France le droit de réclamer à l'Allemagne le remboursement des billets échangés qu'au taux moyen du mois précédant l'armistice, c'est-à-dire à 81 cm. 34 le mark, et non point à 1 fr. 25, — d'où un déficit, pour le Trésor français, de 43 cm. 66 par mark échangé. Maintenant qu'il fallait veiller à la dépense, apparurent des quantités de problèmes qu'on ne sut comment résoudre. L'échange de la monnaie allemande contre la monnaie française était intégralement opéré. Mais la valorisation des dépôts à vue et à préavis se trouvant dans les banques, — lesquelles avaient immédiatement crédité leurs clients à raison de 1 fr. 25 au mark, sans que l'administration des finances les eût couvertes jusqu'à présent que par une avance partielle? Mais la situation de nombreuses collectivités,

syndicats ouvriers, caisses agricoles, assurances, etc., obligées aujourd'hui de faire face à leurs engagements de toutes sortes sur la base de 1 fr. 25, alors que leurs avoirs ou leurs fonds de réserve sont constitués, dans des conditions qu'on ne saurait leur reprocher, par des titres allemands ou par des effets dont les souscripteurs sont allemands? Il ne serait pourtant pas juste qu'un industriel, un banquier, un simple particulier, dont l'actif et le passif auraient été, en novembre 1918, de 100 000 marks, par exemple, fût ruiné. en un instant, de par la conversion de son passif en 125.000 francs, tandis que son actif ne serait plus représenté que par 81 340 francs[1] (les 81 cm. 34 au mark stipulés dans le Traité de paix.)

Et surtout il y a la multitude des cas en instance, pour lesquels on se heurte à tous les bureaux, on attend des réponses, on implore des solutions, on s'énerve à ne rien voir venir : des quantités d'Alsaciens qui se trouvaient au delà du Rhin au moment de l'armistice, pour des raisons très dignes de considération et parfois de reconnaissance, et qui n'ont pu revenir à temps pour la date du 15 décembre 1918 (la date extrême fixée pour le cours légal du mark par l'arrêté du 26 novembre) — non que le désir leur en manquât, mais par suite de difficultés administratives de toutes sortes, soulevées tantôt par l'Allemagne, tantôt par la France. Défilé lamentable ! L'un, déporté pour *Deutschfeindlichkeit*, se débarrasse, pour « faire » un peu d'argent et rentrer plus vite chez lui, des quelques meubles qu'il avait emportés, revient tout heureux, mais trop tard... ; l'autre, évacué par les Allemands sur l'Allemagne, lorsqu'en août 1914 les troupes françaises pénètrèrent en Alsace, puis, autorisé à rentrer chez lui, — mais, impossible, le front faisant frontière ! *chez lui*, c'était Dannemarie, Dannemarie, une des localités de la haute Alsace non abandonnées par les Français après la retraite de Mulhouse : il reste en Allemagne, essaie de vivre, s'établit au hasard, liquide dès l'armistice son établissement temporaire, et revient — huit jours après la date fatidique ; un autre (qui habitait au pied du Hartmannswillerkopf), réfugié dans le Palatinat, veut ren-

1. Cf. *Chambre de Commerce de Strasbourg, Procès-verbal de la séance extraordinaire du* 22 *janvier* 1920.

trer en Alsace dès le lendemain du 11 novembre, mais le commissaire aux réfugiés, n'ayant pas reçu d'ordre, s'oppose à tout départ, — et les instructions régulières ne sont arrivées que le 28 décembre ; un autre, curé de village, près de la frontière suisse, emprisonné par les Allemands comme suspect, puis expulsé, n'a pu revenir, lui aussi, qu'après le terme fixé : profitant du voisinage de la Suisse, avant que ses biens ne fussent sous séquestre, il avait réussi à mettre en sûreté quelques papiers allemands dans une banque de Bâle, — et il attend toujours « sa » valorisation ; celui-ci, fait prisonnier par les Anglais en Afrique au mois de novembre 1917, n'a été remis par les Anglais aux Français qu'en mai 1919, n'a pu revenir qu'en juillet... ; et celui-là, à qui ses propos anti-allemands valurent vingt jours de prison, puis mobilisé, fait prisonnier en Roumanie, d'où il n'a pu revenir qu'au mois de mars 1919 ; et celui-ci, qui représentait à Francfort les intérêts d'une des plus puissantes industries françaises ; et celui-là, citoyen français, toléré en Alsace par l'autorité allemande, prisonnier civil, ainsi que sa femme, après la déclaration de guerre, autorisés tous deux, à cause de leur âge, à se rendre en Suisse : d'où ils ne purent revenir en Alsace qu'à la fin décembre 1918, non sans avoir « passé au Consulat français », où « on nous a dit que nous ne pouvions emporter d'argent allemand, — sur leur conseil nous l'avons placé à Bâle », dans une banque alsacienne, — et il y est toujours, non valorisé... Aussi bien, partout, comme au consulat, qu'ils rentrassent par Kehl, par Rastatt, par Griesheim, par l'un ou l'autre des centres de rapatriement, le personnel de service donnait avec autorité des renseignements vagues, promettait, parlait d'un « avis dans les journaux », qui paraîtrait « dans une quinzaine », pour dire « où chacun pourrait changer son argent »...

Parce qu'on a manqué de sang-froid, ou de docilité aux conseils des techniciens, le souvenir du bienfait collectif risque de s'évanouir parmi la multiplicité des déceptions particulières : ainsi parfois, dans la joyeuse splendeur des fêtes illuminées, les gerbes les plus brillantes retombent en dangereuses étincelles...

D'une autre mesure également improvisée les conséquences pèsent lourdement sur l'esprit public en Alsace et en Lorraine. Aux fonctionnaires envoyés de l'intérieur furent attribuées des indemnités spéciales. Et c'était justice, — mais avec quelques réserves.

Il était indispensable qu'au lendemain de l'armistice, chacun des départements ministériels détachât, comme on l'a vu, dans le pays désannexé un certain nombre de fonctionnaires de son ressort, auxquels il était normal de tenir compte des dépenses supplémentaires qui résultaient de leur envoi en mission : pour quelques semaines, pour quelques mois, sans qu'il fût possible de leur donner d'avance la moindre indication sur la durée probable de leur absence, ils laisseraient chez eux leurs familles ; loyers, frais de maison continueraient à courir ; c'était une double existence, dont l'Etat devait porter la responsabilité pécuniaire, jusqu'à ce que leur mission prît fin. Autre cas. Parmi ces fonctionnaires, il y a — et on ne le dira jamais assez — des chefs de service éminents, de ces hommes qui, par leur faculté d'adaptation, par leur puissance d'organisation et d'initiative, par l'action qu'ils exercent sur tout un personnel et celle qu'ils peuvent exercer sur le développement de tout un pays : ailleurs les retenaient leurs attaches de famille et leurs habitudes d'existence, une carrière définitivement engagée, désormais facile, qui ne leur laissait plus, comme on dit, que des lauriers à cueillir ; et, pourtant, tels d'entre eux poursuivraient volontiers l'œuvre qu'ils avaient eu mission d'entreprendre ici, œuvre importante et délicate, lourde de travail et de responsabilités ; l'Alsace a besoin de leurs capacités, ils lui consacrent tout un renouveau de leur activité et de leurs talents. Troisième exemple, d'un ordre à peine différent. L'Université allemande de Strasbourg jouissait d'une grande réputation. Nous voulons lui garder un prestige au moins égal. Les professeurs allemands disparaissent. Il faut donc les remplacer par d'égales valeurs, par des maîtres auxquels leur savoir, leurs travaux ont valu une égale autorité. Or, chacun sait ce que représente la situation d'un professeur à la Faculté de médecine de Paris, par exemple, les avantages moraux et matériels qu'il doit à de longues années de labeur, à la fréquentation quotidienne de

l'élite scientifique, des corps savants de la capitale, à une clientèle illimitée. Si on veut attirer, retenir de tels hommes à Strasbourg, il faut bien — je m'excuse de la brutalité de l'expression — leur faire des offres capables de les séduire. Il y va de l'intérêt de l'Alsace, de l'intérêt de la France.

Mais, normales, temporairement, dans le premier cas, pour une plus longue durée, dans le second, le troisième, et beaucoup d'autres, certes ! ces indemnités cessent de l'être quand elles s'appliquent à tous les fonctionnaires indifféremment, non point seulement à des organisateurs en mission, non point seulement à des hommes qui abandonnent une situation conquise à grand'peine ailleurs et qui peuvent enrichir l'Alsace de leur personnalité, mais encore à tous ceux, même très jeunes, même débutants, inexpérimentés, sans « états de service », qu'on y envoie par le simple jeu des rouages administratifs. Et la France, appauvrie en « matériel humain », n'avait pas toujours le choix. A Lunéville, pas d'indemnités, à Château-Salins, des indemnités, et, parfois, quelles indemnités ! A côté d'eux, le personnel local, qui comprend des hommes d'âge, d'expérience, sachant les deux langues, reste en fonctions, avec son traitement sans indemnités, soit un total étrangement inférieur. D'ailleurs, pour beaucoup de ceux que leurs administrations respectives mettaient ainsi à la disposition du Service général d'Alsace et de Lorraine, la mutation s'accompagnait d'un avancement, parfois très avantageux par lui-même et qui aurait dû suffire. Enfin, personne ne saurait prétendre que tous ces fonctionnaires dussent leur nomination à une connaissance spéciale du pays, ou à des qualités particulières qui en imposeraient à leurs collègues autochtones. Dans les dernières années du régime allemand, les Alsaciens avaient maintes fois reproché au gouvernement impérial de traiter l'Alsace-Lorraine comme un pays d'exploitation trop rémunérateur pour ses fonctionnaires, et nos sympathies encourageaient volontiers ces manifestations de l'opposition alsacienne. Nous ne recommencerons pas l'expérience à nos dépens, nous saurons faire le départ nécessaire entre les avantages légitimes et les autres, mais il ne faudrait pas laisser trop longtemps à l'opinion alsacienne l'occasion de s'égarer, car la délicatesse de la tâche ne suffit pas à justifier certaines

inégalités, ni certaines prodigalités, invraisemblables, mais vraies. L'administration française n'était-elle pas assez ingénieuse pour trouver au problème une solution plus élégante? On a peine à le croire. En tous cas, si quelqu'un a pu supposer un seul instant que ce système des indemnités, conçu et appliqué comme il le fut, suivrait un bonhomme de chemin sans soulever des tempêtes de récriminations sur son passage, c'est que, le jour où Descartes écrivit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », l'auteur du *Discours de la Méthode* fut le premier des humoristes.

*
* *

Au-dessous des questions d'ensemble, qu'importent les détails? « L'administration est bien compliquée, routinière, vieillotte; le fonctionnaire se préoccupe trop de ses patrons politiques et de ceux du voisin; il accueille avec une indifférence presque hostile les affaires nouvelles, même utiles à l'État, mais qui dérangeraient sa tranquillité bureaucratique » : tous les Français, chaque jour, répètent de tels propos, citent de tels exemples, toute la France se plaint — quelquefois même à tort ou avec excès... — de ces mœurs administratives; pourquoi les Alsaciens ne les remarqueraient-ils pas à leur tour, et n'en souffriraient-ils point comme d'une déception? « Ne jamais savoir à quel service s'adresser, être renvoyé d'une porte à l'autre, aimablement, mais interminablement, n'arriver à rien si l'on n'a pas un ami dans la place, mais, dans le cas contraire, arriver à tout... » : un Parisien sourirait, parce qu'il connaît de longue date toutes ces misères. « Qu'est donc devenu...? — Vous ne savez pas?... Il est parti... avec de l'avancement... — Comment? pour avoir si mal réussi ici? — Sans doute !... » De cette surprise aussi Paris serait surpris. Mais nous ne sommes pas à Paris... Et quelques honneurs de qualité, qui n'ont récompensé, notoirement, que d'habiles entregents... : je vous le dis, le boulevard est loin, et, ici, on s'étonne encore. Aussi bien, dans tous les temps, les plus avides de récompenses sous le régime nouveau ne sont-ils pas toujours ceux qui ont le moins coqueté avec l'ancien ; se faire oublier serait un aveu ; il est aussi prudent qu'agréable

de reparaître en bonne et brillante place. Pourtant, avoir, du front occidental, envoyé un peu trop de bonnes choses à l'arrière, avoir escompté un peu trop complaisamment le rapport éventuel d'une expropriation de biens français, avoir, en un mot, trop ouvertement « misé sur le mauvais cheval », ne sont pas des titres à la bienveillance particulière de notre administration. « Ce n'est pas tout d'être blâmé, disait déjà M. de Sartines à Beaumarchais, il faut encore être modeste. » Quelques-uns ont un peu manqué de modestie, mais leur succès a prouvé que M. de Sartines avait tort. De cela aussi, qui sait? un Parisien sourirait. En Alsace, selon l'expression familière qui revient dix fois par jour en ce moment dans les propos strasbourgeois, « cela fait faire beaucoup de mauvais sang », parmi ceux qui ne se poussent point dans le monde et qui se sont contentés d'être fidèles, même quand la cause paraissait perdue. Mais il doit y avoir beaucoup de joie au ciel, s'il est vrai que les pécheurs repentis y donnent le ton...

De temps en temps, je l'accorde, on a bien ri, même en Alsace : ainsi, au mois de février 1919, quand parut, sous l'en-tête officiel : « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — POSTES ET TÉLÉGRAPHES », cet Annuaire des abonnés au téléphone de Strasbourg, où la Préfecture ne figurait que sous le nom de l'ex-préfet allemand : PAULI, *Bezirkspraesident* (*Amtszimmer*) — *4977*, où la résidence du Haut-Commissaire de la République s'appelait toujours : STATTHALTER-PALAST, *Brandgasse* — *180*! ainsi, encore, quand le *Journal Officiel* publia, au mois d'août 1919, des nominations d'officiers d'Académie au titre d'institutrices « à la *Höhere Mädchenschule* privée » de Colmar, ou de professeur « *à l'Oberrealschule* », ou de « directrice intérimaire de *Mädchen Mittelschule* à Strasbourg » ; ainsi, toujours quand l'Administration des Postes, au cours de l'été de 1919, — plusieurs semaines après la signature du Traité de Versailles, — fit placarder, sur toutes les boîtes aux lettres des mille sept cents communes d'Alsace et de Lorraine, cette formule, singulièrement apte, n'est-ce pas ? à rétablir dans les esprits la notion de l'intégrité nationale... : « En vue de faciliter les correspondances *à destination de la France*... ! »... J'en passe... Ah ! oui, on a bien ri à Strasbourg ; mais peut-être aurait-il mieux valu ne point prêter à rire... Et aussi, qu'on

n'eût pas toujours à revenir du plaisant au sévère, — parce que trop de maladroits sont arrivés de Paris, et d'ailleurs « en France », négociateurs de dérogations, orateurs aux apostrophes déplacées (« Oh ! entendre cela, à Strasbourg !... » interrompit quelqu'un, un soir...), trop de plaisantins ou de sots, prompts à considérer comme « Boche » l'hôtelier qui n'a pas de chambre disponible, le petit employé qui ne veut pas signer une « souscription à tempérament », le contrôleur de tickets qui ne s'exprime pas encore couramment en français... Ce ne sont que détails, je le sais, mais qui importent, au contraire, parce qu'ils sont nombreux (je n'ai fait qu'un choix discret), divers à l'infini et de la vie de chacun, de la vie de tous les jours. Vraiment, on ne peut exiger, parmi tant de petits faits contraires, que les Alsaciens montrent, à toute heure, à tout instant, une âme de « 22-novembre [1] », et s'étonner qu'à leur bonheur même se mêle parfois quelque « mauvais sang ».



Certains, dit-on, se complairaient à cette humeur... Je sais bien qu'il est délicat pour un amant passionné de jouer les Alceste :

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
A ne rien pardonner le pur amour éclate.

Mais Célimène elle-même ne serait-elle pas doucement émue, si l'homme aux rubans verts, sans « fermer les yeux aux défauts qu'on lui trouve », proclamait, du même coup, qu'elle n'y est pour rien? que seuls l'ont ainsi faite ces « vices du temps » dont il voudrait « purger son âme »?

Ce sont, en effet, les vices du temps, je veux dire les quarante-huit années de l'occupation allemande, qui ont limité l'horizon de l'Alsace. Un acte diplomatique ne contient en apparence que des stipulations territoriales, financières, économiques. Les conséquences d'un autre ordre ne se révèlent que plus tard. Ainsi du traité de Francfort : ce fut

1. Le 22 novembre 1918, jour de l'entrée des troupes à Strasbourg, est resté la date symbolique de la délivrance.

un de ses plus tristes effets que ce resserrement de l'Alsace entre les Vosges et le Rhin, qui la contraignit peu à peu — ne pouvant être française, ne voulant être allemande — à ne plus penser qu'à elle-même. Cette mentalité-là aussi, quand elle se dessina, dans les quinze ou vingt dernières années du régime allemand, nos sympathies l'encouragèrent, car nous y voyions une garantie contre l'intrusion du germanisme en Alsace. « L'Alsace aux Alsaciens » fut alors une commode plate-forme d'opposition. « C'en est fini pour toujours, a très bien dit M. Millerand dans son beau discours de Phalsbourg, de ces formules étroites et égoïstes qui furent, un jour, la traduction heureuse et nécessaire de votre résistance à l'Allemagne. Vous voici rentrés dans la grande unité française... [1] » Mais nous avions observé naguère sans déplaisir le progrès de ce mouvement, et, qu'il ne nous fût pas possible, aujourd'hui, de l'arrêter brusquement, de faire comprendre à chacun, du jour au lendemain, la différence des temps et des situations, rien de plus naturel. Aussi bien de nombreuses raisons s'opposaient-elles à ce que cet état d'esprit s'évanouît avec le régime allemand, comme par un coup de baguette magique. Tandis, par exemple, que les Alsaciens de 1871, obéissant à un sentiment de dignité très méritoire, mais qui n'était pas sans péril pour la collectivité alsacienne, s'obstinèrent dans l'abstention totale, la génération suivante, habile à faire pièce à ses maîtres, s'engageait peu à peu dans des avenues jusqu'alors interdites ou jalousement surveillées. Si donc quelques-uns de ces jeunes hommes, toujours maintenus en sous-ordre dans la hiérarchie judiciaire ou universitaire du pays, soudain débarrassés de leurs chefs allemands, se jugeaient, d'office, capables de remplir les plus hautes places enfin vacantes, même en brûlant les étapes, c'est là un phénomène trop général à l'heure actuelle, ailleurs non moins qu'en Alsace, pour qu'on s'étonne de le voir se produire quelquefois ici, à la faveur des circonstances spéciales qui ont défait, refait, encore défait, encore refait l'ossature administrative du pays. Toutefois, dans la fièvre du moment et le bouillonnement de la vie renaissante, cette ten-

1. Discours prononcé le 12 octobre 1919, à l'inauguration du monument aux défenseurs des trois sièges.

dance a eu ses outranciers. Sans aller jusqu'à dire, comme ce brave garçon, plus simple encore que simpliste : « Toute notre potasse passait en Allemagne, maintenant elle s'en ira en France, nous ferions mieux de garder notre potasse pour nous » — et les mines du Haut-Rhin en produisent 100 000 tonnes par an !... — quelques-uns n'ont pas toujours une vue large des choses. Ils rétréciraient volontiers le champ de l'Alsace jusqu'à en exclure, dit-on, ceux qui ont quitté le pays après 1871, même, peut-être, ceux qui l'ont quitté en 1914, agents naturels, pourtant, de la liaison à rétablir, dont la seule présence eût écarté de la place autant d'éléments moins capables de comprendre, dont la seule ambition était de bien servir, sans indemnités, ceux-là, pour l'honneur et la joie de servir chez eux ! D'autres ne se rappellent pas qu'on a maintenu, nommé ou promu plus d'un fonctionnaire originaire du pays, uniquement parce qu'il était sur place et en place, — ou bien, s'ils y pensent, m'assure un observateur sans doute malicieux, c'est pour en dire encore bien davantage sur son compte, — *parce que* des leurs... Dans leur hâte légitime à vivre une vie nouvelle, ils oublient qu'on ne peut pas les mettre tous au premier rang avant de les avoir formés à nouveau. Qu'ils se rassurent ! — car c'est là une différence essentielle — : l'Allemagne de 1871 et, plus encore, celle qui a suivi, les effrayait à juste titre, ayant un trop-plein de population administrative, commerçante, ouvrière à déverser sur le pays ; or, il n'en est pas de même de la France de 1918, et il ne saurait s'agir de remplacement, mais de directions et d'encadrements, sans lesquels, si chaude qu'ait été l'étreinte du retour, quelle que soit la bonne volonté des cœurs, la réadaptation réciproque serait perpétuellement différée, à chaque instant compromise, et, pour tout dire, impossible.

D'autres symptômes révèlent une déformation d'un autre aspect, mais d'une même origine.

L'Allemagne a trop gouverné l'Alsace. La Prusse, il ne faut pas l'oublier, l'avait prise directement au sortir du second Empire. Quand la liberté est revenue, les Alsaciens ne l'avaient pas vue depuis 1848. Aussi ne l'abordent-ils pas sans quelque gêne, qui se traduit tantôt par des hésitations, tantôt par des privautés également singulières. A quelqu'un qui lui deman-

dait s'il avait souscrit au récent emprunt, un paysan des environs de Wissembourg répondait : « Non... pas encore... je ne demande pas mieux, mais je ne sais pas s'il faut... le sous-préfet ne nous l'a pas encore dit... » Certains réclameraient volontiers, comme je l'ai entendu moi-même, un échange : « un peu plus d'ordre, un peu plus de fermeté contre un peu moins de liberté ». En revanche, les enfants des écoles, dans la joie de notre arrivée, croyaient l'obligation scolaire abolie, la *Freiheit* qu'ils criaient, c'était la liberté de ne plus aller en classe, — et il y a bien un peu de cet état d'esprit, même chez ceux qui ne sont plus des enfants... On s'étonne que l'administration française n'ait pas à son tour une officieuse *Strassburger Post*, pour dire « ce qu'il faut penser » et pour corriger les bruyants « échos » auxquels d'autres feuilles s'amusent parfois, enfin libres ! devant un public qui n'est pas encore immunisé contre le racontar du jour par l'on-dit du lendemain. Ils ne respiraient plus, depuis trop longtemps, qu'un air raréfié, et, par la faute de ce régime, les voici, aujourd'hui, un peu surpris par le vent du large, obligés de refaire un apprentissage de la liberté, ces hommes qui, « du temps français », s'y étaient montrés des maîtres, amis de l'équilibre, jusque dans les évolutions les plus hardies.

... Et puis, il faut bien avouer que la vie les a un peu gâtés, depuis quelques années : à quoi l'on s'accoutume aisément, non sans un inconscient désir qu'il en soit toujours ainsi. Par un heureux et juste retour, la guerre, cette fois, les a épargnés. Ils ont eu leurs angoisses, — des angoisses dont la France doit leur garder une reconnaissance éternelle, — ils ont eu leurs privations et leurs douleurs, mais ils n'ont pas vu de leurs yeux, chez eux, les ruines et les désorganisations qui séparent, comme deux mondes, 1919 de 1914. Les admirables rouages administratifs dont ils se souviennent étaient d'une régularité parfaite, — peut-être un peu moins parfaite aujourd'hui, — de l'autre côté du Rhin... ; et ils ne se disent pas toujours que, si le train de Fegersheim ou de Pfaffenhofen n'est pas arrivé à l'heure, ce retard n'est qu'une des infimes et lointaines conséquences du cataclysme universel, qu'il n'est point nécessairement un fait de mauvaise administration locale. On n'a pas été, à deux reprises en cinquante ans,

parmi des drames effroyables, l'enjeu d'une rivalité plusieurs fois séculaire et l'objet de l'attention passionnée du monde, sans acquérir dans cette situation éminente quelque assurance de jugement. Si quelques-uns acceptent plus volontiers le changement qui les favorise que celui qui les dérange, cela n'est-il pas humain, et de tous les temps? Contre la législation de l'enregistrement et son introduction précipitée, j'ai entendu de nombreuses plaintes; contre la loi de sursis, aucune. Pour qui ne connaît pas toutes les nuances de la langue française, plutôt que de travailler à les apprendre, — dur labeur, pour des hommes faits !... — la tentation est forte, parfois, d'ériger en principe tout ce qui favoriserait le maintien d'un état de choses où elle n'était pas indispensable : raison de toutes les raisons, en vérité, une de ces raisons *incognito*, d'autant plus puissantes qu'on ne les avoue pas, aux autres ni à soi-même, — et qui s'aperçoit clairement au fond de presque toutes les réserves, les bouderies et les nervosités.

Péchés véniels que tout cela, et qui ne se rencontreraient point chez des hommes d'une moins haute intelligence, moins raisonneurs parce qu'ils seraient doués d'une moins vive raison; petits défauts de bons Français, si Français qu'ils estiment n'avoir pas d'effort à faire pour le paraître, et qui aiment à parler politique — par où ils sont aussi de la famille.... —, et qui voudraient la France parfaite, toujours et en tout, pour n'avoir pas à lui reprocher quoi que ce fût, à elle....

* * *

La vie normale n'a pas repris sur la terre. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ait repris en Alsace, dans un pays où, pour la deuxième fois depuis un demi-siècle, tout a été bouleversé : nationalité, cadres politiques et administratifs, langue, commerce, industrie, matières premières et débouchés, fournisseurs et clients. Pour que reprenne enfin cette vie normale de l'Alsace dans la vie normale de la France, pour faciliter, en même temps, la réadaptation, une mesure, parmi d'autres, apparaît nécessaire, dans un délai qui ne soit pas trop éloi-

gné, mesure purement extérieure en apparence, mais qui touche au fond même des choses, en réalité.

Sous un autre drapeau, avec des méthodes différentes, le Commissariat général de la République ne faisait pourtant que prendre la suite du statthalter impérial. Une solution de continuité — on faillit en faire l'expérience.... — ne pouvait aboutir qu'à un désastre : il était impossible de revenir brusquement du type *Reichsland* au type *département*. Et M. Millerand a admirablement constitué l'organisme indispensable. Mais « ce grand ouvrier qui sait comme on fonde », a peut-être fondé trop bien. Il a négligé, en le constituant, d'en assigner un terme à sa durée. Sans doute, je ne l'ignore point, il lui apparaît comme la forme visible, tangible de ce régionalisme qui occupe souvent ses pensées, expérience actuellement limitée qui servirait de modèle et, si je puis dire, de point de départ pour le reste de la France. Mais, d'abord, le régionalisme *alsacien-lorrain* n'est qu'un mot, précisément parce qu'*Alsace* et *Lorraine* en sont deux : entre l'une et l'autre, on ne saurait trop le répéter, les différences (langue, religion, aspect physique, produits du sol, etc.) sont infiniment plus nombreuses que les analogies, leur désigation sous une expression commune ne date que de 1871, n'est que la traduction de : *Elsass-Lothringen* ; entre Alsace et Lorraine, le trait d'union est d'origine allemande, et il n'en est pas un : un régionalisme régionaliste, et non point administratif, unirait peut-être Metz à Nancy, non à Strasbourg. Ensuite, sans s'arrêter au principe, il faut bien reconnaître que la réalisation n'en paraît ni prochaine ni certaine : M. Millerand lui-même est préoccupé d'autres soins et il est trop clair qu'on ne saurait, dans ces conditions, laisser indéfiniment à ce pays sa forme administrative allemande. Il ne serait pas bon qu'aux yeux des Français, ni des Allemands, ni des Alsaciens et des Lorrains, l'ex-Alsace-Lorraine prît l'habitude de considérer le temporaire, même indispensable, je le répète, et il l'est encore — comme un définitif, qu'elle devînt une sorte de territoire « à part », « en l'air », « pour soi », dont on continuerait, pendant de nouveaux lustres, à étudier l'âme et tâter le pouls comme si elle n'était pas revenue à son état normal. Et ce retour aux trois départements, aux départements sans

statthalter, ne serait nullement un obstacle au maintien de toutes les transitions plus longtemps nécessaires à l'heureux groupement de certains services communs.

Aussi bien, à supprimer cet échelon supérieur, rapprochera-t-on peut-être — autre avantage inestimable — l'administrateur des administrés : le pouvoir verra de moins haut, de moins loin, le public, le vrai public. Ce n'est pas connaître le pays que d'avoir « reçu » quelques-uns de ceux dont on sourit à Strasbourg en disant d'eux: « *toujours les mêmes* » ; « toujours les mêmes » aux réceptions de 1920, de 1919, de 1918, de... — oui, paraît-il, pour quelques-uns... — de 1914, de 1913, de 1912.... On a beaucoup travaillé au Commissariat général, énormément, peut-être trop : on n'a pas toujours eu le loisir de prendre contact avec les réalités profondes. Les jours où l'opinion est un peu fébrile, ne voir dans cet accès qu'une « menée boche », c'est un diagnostic séduisant, mais trop facile, et dangereux. Regardez le Palais du quai Lezay-Marnésia, les grands ministères de la place de la République : les fenêtres sont hautes et larges, mais elles ne s'ouvrent que sur la ville neuve, la ville des notables et des fonctionnaires, des « baillives » et des « élues ».

***

L'Alsace, la France alsacienne, n'est pas tout entière sous ses lambris dorés. Elle est aussi, sans élégances et sans phrases, chez ceux qu'on n'invite pas. Elle est même chez ceux qui hochent la tête en murmurant, comme elle était, en d'autres temps, chez d'autres grognards. Elle est dans ces anciens, qui s'amusent parfois à donner du *Nunc dimittis* un correctif profane, en l'accompagnant d'un geste joyeux du poing : « Non ! non !... il y en a qui disent qu'ils peuvent mourir maintenant ! moi, c'est maintenant que je veux vivre... » Elle est dans l'ardente et robuste génération de ces hommes qui n'ont pas vu l'Alsace française, qui ont à peine vu la France, mais qui y ont tant vécu, de tout leur cœur, de tout leur esprit, par toutes les traditions du foyer familial, par tout ce qui attirait, retenait, occupait leur attention outre Vosges, qu'ils devinrent encore plus Français que leurs pères :

de leurs pères ils ont le patriotisme ombrageux, et cette nuance de sentiment que j'ai déjà notée tout à l'heure dans un autre domaine, cette fierté spéciale qu'on trouvait jusque chez les plus humbles avant 1870, au fur et à mesure du progrès de la langue française dans le pays : fierté de sentir croître en soi chaque jour, dans ses habitudes de pensée et de vie, ce quelque chose que je ne veux pas définir, pour n'être pas suspect de rhétorique, mais que tout le monde comprend et que résume le mot *français*. Pour ceux-là, la joie de la patrie retrouvée domine chacun de leurs jours, ils savent combien elle a souffert, ils lui font confiance et crédit à travers toutes les difficultés : « Il n'y a pas de plus grand honneur que d'être redevenus Français, s'en va répétant l'un d'eux, et cela vaut bien quelques changements d'habitude !... » Elle est, la France, dans la masse immense, modeste, anonyme, de ceux qui ne demandent rien, que ne tentent ni les honneurs, ni les places : la rapiéceuse de linge du Neudorf, qui n'a de récriminations que contre ceux qui récriminent et voudrait les fuir, « si elle saurait mieux le français », jusqu'à l'autre bout de la France ; l'ouvrière en journées, de Brumath, qui, malgré ses cinquante ans passés, s'est astreinte à suivre des cours de français, le soir, et revient tout heureuse, chaque semaine, de ses courses à Strasbourg, parce qu' « elle a tout compris ce que disaient les dames dans les magasins » ; le paysan dont on me parle un peu partout, pour qui le maître d'école « ne sait rien », quand il ne sait pas le français ; l'aubergiste, ici, près du Vieux-Marché-aux-Poissons, qui remarquait avec peine, dans les dernières années, la montée du flot allemand recouvrant peu à peu certains îlots jusqu'alors restés français dans le dialecte familial, qui souffrait d'entendre ses enfants, à la sortie de l'école, parler de *Schirm* au lieu de *parablie*, d'*Isenbahn* au lieu de *gâre*, de *Bourgermeisteraml* au lieu de *mairerie*, — et maintenant, pour qu'ils ne gardent même pas leur accent, pour qu'ils soient bien des « Français comme les autres », les « envoie apprendre » à Lunéville ou à Besançon ; l'instituteur de la rue Sainte-Aurélie, qui, avant 1914 comme depuis 1918, fidèlement, patiemment, réunit autour de lui un public d'ouvriers et d'employés pour leur faire chanter des chœurs en français ; —

et tant d'autres que je pourrais nommer, qui, eux aussi, leur journée finie, avant 1914, pour maintenir, comme depuis 1918, pour faire revivre, consacrent leurs heures du soir à enseigner leur joli français un peu traînant, un peu chantant. La France, elle est dans mon village, où, — comme partout, d'ailleurs, du hameau à la ville, — dès l'entrée des troupes, toutes les enseignes, d'un joli mouvement spontané, ont revêtu leur plus bel aspect français, où la Grand'Rue, qui n'avait pas d'autre nom jusqu'alors, et qui n'est, en vérité, que la grand'route, s'est aussitôt divisée en quatre sections pour faire honneur à quatre généraux, — sans parler d'un cinquième, dont on a mis le nom aussi sur une belle plaque bleue, au coin de la rue qui monte, en face de la mairie, parce qu'il est né là, et qu'il en est parti, il y a quelque quarante ans, pour le lycée de Nancy, pour Saint-Cyr, — pour le Chemin des Dames, l'Italie, les Flandres, la Champagne, la Picardie... Elle est dans ces vieux quartiers de Strasbourg, au Finckwiller, à la Krutenau, où les enfants — l'avenir rejoint le passé... — chantent en rond : « *Meunier ! Meunier ! tu dors...* », jouent à « *Pelote-au-mur* » en comptant très correctement : « ... *Quatre-vingt-onze !... Quatre-vingt-douze !... Quatre-vingt-treize !...* », sans trop accentuer les *z*... Elle est, la France dans cet admirable cri du cœur que j'ai entendu, l'autre matin, devant la caserne Stirn (l'ex-caserne Manteuffel), tandis que venait d'y rentrer, après je ne sais quel service, le bataillon d'honneur, avec le colonel, le drapeau, la musique : quelques curieux se pressaient à la porte, petites gens des faubourgs, et n'osaient pas dépasser la guérite du factionnaire; le colonel leur ayant dépêché un sergent, pour inviter à franchir le seuil ceux qui voudraient voir de plus près le salut au drapeau, une brave femme, à côté de moi, manifesta son émotion et sa joie par cette exclamation dont on ne saurait dire si elle était plus touchante ou plus profonde : « *Die sind Mensche !* » « CEUX-LA, CE SONT DES HOMMES ! »

GEORGES DELAHACHE

1er Août 1920.

POÈMES

A LA NUIT D'ÉTÉ

O nuit qui dans le fond de nos chambres pénètres
Avec l'air végétal,
Quand le vent embaumé jette par les fenêtres
Une heure de cristal,

O nuit d'été, nuit noire et brûlante qu'encombre
Un million d'odeurs,
Où la volupté pleut et ruisselle dans l'ombre
Jusques aux profondeurs,

Nuit pleine des amours des tilleuls et des hêtres,
Unanime encensoir,
Nuit, exaltation des puissances des êtres
Dans l'impudeur du noir,

Baiser du jour et des ténèbres, sacerdoces
De l'hymen éternel,
Gigantesque, odorant et tiède lit de noces
De la terre et du ciel,

Sommet de l'an, minute extatique et bénie,
Désir des rameaux verts,
O rêve des saisons, ô moment de génie
De l'aveugle univers,

Tu passes, nuit d'été, tandis qu'en vain j'essaie
De mettre dans des mots ton ciel de sombre argent !
Et tu t'enfuis ainsi que l'oiseau dans la haie
Devant ma main qui veut saisir ton vol changeant !

Va, passe, avec le vent enroulé dans tes voiles,
Avec tes bruits soyeux qui chantent çà et là,
Passe avec tes parfums, tes fleurs et tes étoiles,
Et là-haut va-t'en dire à Dieu qui t'envoya,

Va lui dire qu'en bas, à tâtons, nous, les hommes,
Adorons le divin que tu berces, ô nuit,
Peut-être en notre abîme obscur, tels que nous sommes,
Peut-être plus fervents et plus tendres que lui,

— Que lui qui te créa pourtant, heure d'ivresse,
O nuit par qui le cœur bat dans tout jeune sein, —
Car nous ne savons pas où va notre tendresse
Et si ce que notre âme adore existe bien !

PRINTEMPS PARISIEN

O beaux soirs de Paris,
Beaux soirs chaudement gris,
O perle mourante du jour !
O lune ronde en or !
O vapeur rose encor,
Dans le treillage de la Tour !

Premier enivrement
D'Avril tiède et charmant
Aux brumes de ce climat-ci,
Quand on sent par instants
Pénétrer le printemps
Par la fenêtre du taxi !

Celui qui n'est pas né
Dans ce lieu fortuné
Sur qui l'univers a les yeux
Ignore à tout jamais
La grâce en fleur des Mais
Entre les frontons glorieux !

O charme encore accru
Du printemps apparu
Dans ces paysages pétrés !
Beaux feuillages divers
Qui sont encor plus verts
Par-dessus les vieux murs sacrés

Quand sur la Seine, au soir,
Arrêté, l'on croit voir
L'antique Cité fendre l'eau,
Ou quand sous l'Arc vermeil
Le triomphal soleil
S'endort comme un autre Hugo,

Il émane de l'air,
Du vent vif, du ciel clair,
Des toits bleus, des fins horizons,
Et surtout de ce blanc
Au marbre ressemblant
Dont Paris bâtit ses maisons,

Il souffle, il monte au cœur
Une telle douceur
Mêlée avec un orgueil tel
Qu'un enfant comprendrait
L'ineffable secret
Qui d'un grand peuple fait un seul être immortel !

ODEUR NOCTURNE

Un parfum de verdure humide erre ce soir
Dans Paris poussiéreux encor de la journée ;
On sent qu'il vient de par delà l'horizon noir,
Des immenses forêts dont la ville est cernée...

Et nostalgiquement je pense à ma Forêt
Où les biches ont dû jouer dans l'herbe neuve
Tout ce beau jour, au fond d'un « gagnage » secret,
Sur le bord de la mare où la harde s'abreuve.

Qu'il est profond, ce vent qui passe dans Paris
Plein du parfum fruité des ramures lointaines !
On sent qu'il a couru sur des bourgeons mûris ;
On sent qu'il s'est baigné dans de tièdes fontaines.

Et parfois, arrêté soudain aux carrefours,
Ému de quelque chose errant à travers l'ombre,
Je reste là, sourd au fracas des fardiers lourds,
Dans le noir, écoutant la brise aux souffles courts,
Humant l'herbe et de verts roseaux sur une eau sombre...

CRÉPUSCULE

Le silence embaumé par la résine chaude
S'étale sur la mer qui berce ses écumes ;
Le soleil pourpre glisse entre d'ardentes brumes,
Le premier vent du soir au ras de l'herbe rôde.

Un myrte près de moi balance une fleur frêle,
Si frêle qu'on dirait un rêve de lumière;
Des abeilles, pillant en hâte une bruyère,
Rebondissent de fleur en fleur, comme une grêle.

Que fais-je là, couché sur les tièdes aiguilles
Des pins que le soir lent rougit, aux cris des filles
Qui jouent dans le village après ce jour torride?

Alentour le monde est, — et je vis !... Dans l'espace,
Brusquement, sans plisser sur la mer une ride,
Je sens comme un vent froid l'Éternité qui passe...

FIN D'ÉTÉ, PLUIE...

Fin d'été, pluie... Un vol de feuilles, déjà jaune,
Tourne sur le trottoir qu'un vent fiévreux essuie.
Qu'a-t-il donc de si doux, ce premier vent d'automne?
Et pourquoi suis-je heureux ainsi, sous cette pluie?

Il nous vient des bonheurs du fond de l'univers
Plus vrais et plus profonds que nos propres bonheurs :
C'est comme si soudain de grands mondes meilleurs
Apparaissaient portés sur un souffle, en un vers.

Nous croyons être nous, chacun sent sa limite,
Nous disons : C'est ma main, c'est mon front, c'est mon âme.
En quoi mon œil est-il le mien? Il est la flamme
Plutôt qu'il mire, il est le ciel rond, qu'il imite.

Le monde à chaque instant, d'un bout à l'autre bout,
Vibre en nous : le dedans sans cesse et le dehors
Communiquent par ce détroit qu'est notre corps.
Nous croyons être nous ; nous ne sommes que tout.

Et c'est du fond de tout que nous vient telle joie
Où notre âme la plus profonde est réjouie.
Une rose lointaine à ce vent doux s'éploie ;
Des aïeux sont heureux en moi, sous cette pluie...

MUSICIENNE

Dans le mur, profond rectangle doré,
La fenêtre s'ouvre au soir de septembre,
Mais trop haute, hélas ! pour montrer la chambre,
Et ne laissant voir qu'un lustre éclairé.

Une voix en sort... La rue est déserte,
La province suit son rêve du soir ;
Tout près la forêt parfume l'air noir,
On sent respirer la fenêtre ouverte.

Une voix de femme au timbre émouvant
Chante un lied si triste où l'âme aime et doute.
Et je rêve au bas du mur, et j'écoute,
Seul, les pieds dans l'eau, tel qu'un mendiant.

Aucun nom pour moi ne t'aura nommée,
Chanteuse d'en haut que je ne vois pas :
Je vais repartir en hâtant le pas ;
Ton ombre au plafond semble une fumée...

Mais ta voix m'était une aumône en bas,
Et je t'ai, pendant un moment, aimée.

ASTRE MORT

Tu baisses lentement vers la mer, lune triste
Qui verses ta lueur rouge et désespérée
Sur l'abîme liquide où s'enfle la marée,
Où la lointaine houle atlantique persiste.

Astre éteint, globe errant de neige dans les cieux,
Gel éternel teinté de pourpre, enfer glacé !
Comme on sent qu'à jamais ton destin est passé,
A ce morne reflet dont tu navres les yeux !

Et pourtant cette mer qui gronde et qui délire,
C'est ton pouvoir encor qui la hausse vers toi ;
Sa longue houle suit ton regard qui l'attire,
Elle bat comme un cœur de ton lointain émoi...

Ainsi nous oscillons sous des astres sans flammes,
Et les religions mortes guident nos âmes...

DEO ÆTERNO

Bien des hommes qui seuls croient posséder une âme
Vous prônent en ces jours de génuflexions,
O vous, le Saint des Saints de toutes les Sions,
L'innombrable foyer des adorations,
Le point d'azur qui brûle au cœur de toute flamme !

Ils disent que nul n'est heureux qu'en vous servant :
Mais de quoi s'agit-il? d'être heureux? ou sincère?
O Présence qu'un mot du cœur soudain resserre,
N'est-ce pas qu'une chose est seule nécessaire :
Non vous nommer, mais vous sentir d'un cœur fervent?

Dieu qui régnez partout où palpitent des êtres,
Sur les troupeaux la nuit comme sur leurs pasteurs,
Vous êtes plus nombreux que n'ont cru tous vos prêtres,
Vous qui flottez les soirs d'automne entre les hêtres,
Vous qui criez dans le silence des hauteurs !

Les plus humbles bontés du destin vous enseignent,
O vin de toute soif, ô lit de tout effort,
Répit du vagabond pansant ses pieds qui saignent,
O sanglot foudroyé des amants qui s'étreignent,
O beau rêve innocent de l'assassin qui dort !

Aussi vous ne prenez pas garde quand on doute,
Dieu si présent partout que vous restez caché !
Que vous importe à vous que l'on s'attarde en route
Et qu'on s'arrête et qu'on hésite et qu'on écoute,
Puisque dans tous les sens on a vers vous marché?

Vous nier même avec un cœur vrai n'est pas crime,
O vous dont l'hypocrite est le seul réprouvé,
N'est-ce pas, Perle au loin tremblante dans l'abîme,
Horizon deviné dans la nuit, d'une cime,
Fleur qu'invisible on sent, Lys secret et sublime,

O vous qu'on cherche encor quand on vous a trouvé !

FERNAND GREGH

EN IRLANDE

DES FEMMES

Les mœurs sont pures ici. Dans cette grande cité de 300 000 habitants et plus, on ne trouve rien qui rappelle les bandits de Londres, nos apaches ou nos *nervi*. On se promène, à toute heure de jour et de nuit, d'un bout à l'autre de la ville, en toute sécurité, — hors, naturellement, le cas où l'on appartient à la police anglaise.

Plus encore que les crimes de sang, les crimes passionnels sont rares, ou même simplement les situations irrégulières, et ces frasques de jeunesse que, chez leurs fils, nos mères françaises trop souvent considèrent avec une indulgence amusée. Quant aux professionnelles de la galanterie, que tout bon Irlandais déclare à l'usage exclusif des troupes « étrangères », à peine une douzaine arpente-t-elle timidement les étroits trottoirs de Grafton Street. Encore sont-elles, ici comme partout, assez malaisées à reconnaître ; mais ailleurs c'est trop souvent que les honnêtes femmes copient l'air provocant et les ajustements risqués des autres ; ici, ce serait plutôt que les autres ont l'effacement modeste de bonnes mères de famille...

De sa vertu, l'Irlande ne tire pas peu d'orgueil. Elle prétend hautement, en ces matières, détenir le record du monde. C'est un article du *Credo* national. Pour avoir semblé le révo-

quer, même partiellement, en doute, le dramaturge Synge, voici quelques années, connut un beau tapage. Et patriotes comme gens de bien, explicitement ou par allusions, ne manquent pas de nous faire sentir, à nous autres Français, cette réputation de réprouvés dont nous sommes assez bêtes, souvent, pour être au fond plutôt flattés.

L'Église s'attribue la gloire de cette pureté de mœurs ; et tous les actes de la vie irlandaise sont si intimement, et comme inconsciemment, baignés de religion qu'elle n'a sans doute pas tort. Mais de plus, l'homme semble avoir de nature, ici comme chez les autres races du Nord, dans l'imagination et dans les sens, un calme extrême, et qui d'ailleurs, par un retour des choses, lui facilite le respect de la loi religieuse. Mille petits faits rendent la chose sensible. Un soldat dans le tramway prend tranquillement sa femme sur ses genoux, sans que nul cille seulement des yeux. — Le samedi après-midi, en été, passent des mail-coaches qui emportent à la campagne, où ils vont passer ensemble les deux jours du *week-end*, des dizaines de jeunes gens : la voiture est étroite, les passagers nombreux, bien des jeunes hommes ont une jeune fille sur les genoux, le bras autour de sa taille, et traversent ainsi publiquement toute la ville, en cet arroi que nous dirions galant. — Les fiançailles durent parfois des années, et, malgré les signes — surtout épistolaires — du plus vif attachement, les attentions et les folies d'usage, il ne semble pas qu'aucune des parties marque jamais grand'hâte d'en arriver à la fin naturelle du mariage. Assez souvent, après un long temps même, les deux intéressés s'aperçoivent de leur méprise, les fiançailles se rompent, et chacun s'en va tranquillement de son côté. Plus d'une fois, dans un salon, en me présentant quelqu'un, on ajoutait à mi-voix : « C'est un *ancien* de madame Une Telle. » Il fréquentait assidûment chez elle, et, loin d'avoir pâti des orages de la passion, chacun semblait avoir gardé de l'autre le plus sympathique souvenir : c'étaient deux routes qui s'étaient trouvées diverger, et voilà tout. — L'autre jour deux jeunes femmes auraient voulu me voir : j'étais au lit, malade. — Oh ! — me disait plus tard l'une d'elles, — avec un Irlandais, nous serions bien entrées ; mais nous ne savions pas si c'était permis, selon vos idées françaises. »

Et à chaque instant, on reçoit, comme un nouveau petit choc, cette sensation rafraîchissante et vive d'innocence.

Le type des femmes est souvent beau. La beauté irlandaise est fameuse en pays saxon. Assurément il s'en rencontre d'une taille colossale, armées de membres terrifiants, et qu'on imagine plutôt, comme l'héroïne Grana Uïle, menant leur clan à la bataille. Mais d'autres gardent cette attendrissante faiblesse, sans laquelle nous ne concevons guère le charme de la femme. Beaucoup ont la peau mieux que blanche : nacrée ; les beaux cheveux épais, blonds de tous les blonds, depuis le lin jusqu'à la flamme ; les yeux gris ou vert-de-mer. Certaines, enfin, sont d'une beauté parfaite et singulière, comme ces filles de Limerick qui mêlent, dit-on, au sang gaël le sang des anciens marins espagnols, et joignent au teint éblouissant, aux chevelures fauves de par ici, d'ardents yeux noirs de gitanes.

Elles ne s'habillent même pas mal. Quand on est accoutumé aux nuances sobres des modes françaises, on est d'abord secoué par l'audace des couleurs qu'elles risquent. Mais d'abord on ne voit pas ici, autant que de l'autre côté de l'eau, ces attristantes jeunes beautés de soixante ans et plus en bleu de ciel ou jaune serin. Et puis, claire et blonde comme elle est, l'Irlandaise peut oser des teintes qui nuiraient à des chairs moins lumineuses ; et les verts éclatants qu'elle préfère se composent avec sa blancheur d'une façon réjouissante aux yeux, et qu'on trouve après tout qui lui sied. Enfin peut-être n'a-t-elle pas, quant à la toilette, les mêmes idées que sur le continent, et n'y poursuit-elle pas les mêmes fins.

— Que vos Françaises ont le goût étroit et refrogné, — me disait l'une d'elles : elles s'en tiennent à quelques tristes couleurs, fauve, bleu marine, noir surtout, qu'elles ne craignent pas qui leur tuent le teint. Mais s'il en est de plus variées, plus gaies et plus belles, devons-nous les sacrifier parce qu'elles nous sont plus dangereuses, et mutiler les joies que la bonne nature nous offre?

La réflexion donne à penser. Elle rejoint les miennes, quand j'écoutais une femme, de moi assez peu connue, me conter avec simplicité qu'elle et son mari avaient six ans de

différence, elle en ayant trente-quatre et son mari... vingt huit! Evidemment, au prix des nôtres, ces femmes ignorent la coquetterie, le désir d'attirer l'admiration des hommes et la jalousie des femmes. Je dis : au prix des nôtres, parce que c'est là un sentiment trop inné chez les filles d'Ève pour leur être, où que ce soit, absolument étranger. Mais enfin, ici, il leur est visiblement moins absorbant. Ou, si vous préférez, la beauté de la femme n'a point ici ce prix unique, n'obtient pas cette adulation assidue et caressante qui, ailleurs, sous-entend toujours la possibilité de l'amour. On conçoit aisément ici, l'on observe journellement autour de soi, dans les rapports d'hommes à femmes, le sentiment tranquille et reposant de l'amitié. Et même, d'aient certains, ils manquent par trop évidemment, ces rapports, d'un minimum d'arrière-pensée; on y regrette je ne sais quelle légère incertitude, et cette sorte d'insécurité, jouée ou sincère, qui en fait souvent le charme trouble et délicat.

Mais la plupart, ici, n'ont pas même la notion que les choses puissent être autres. Les femmes se plaisent dans cette atmosphère de camaraderie virile. Quelques-unes exagèrent, tendent au type suffragette, et réclament l'absolue égalité avec les hommes. J'en sais une, charmante, qui ne fume pas — la chose est rare, ici — : si, dans un dîner, le domestique qui passe cigarettes et cigares ne s'arrête pas pour elle, elle le rappelle, se fait présenter les boîtes *comme à un homme*, remercie, et, seulement alors, lui permet d'aller.

Cet été j'avais pris l'habitude d'écrire mes lettres après-dîner et de les porter moi-même au *pillar-box* voisin, avant la levée de minuit. Presque en face de chez moi, un grand arbre déborde dans la rue par-dessus le mur d'un jardin, et l'abri qu'il offre au passant contre le soleil, ou les brusques ondées qui menacent toujours sous ce ciel incertain, fait de cette place un lieu d'asile. Chaque soir que je passais, mes lettres à la main, à quelque heure que ce fût, je trouvais deux jeunes gens en station sous mon arbre. Ils apparaissaient ponctuellement sur le coup de huit heures. C'étaient la décence et la discrétion mêmes. Ils ne s'embrassaient pas. Ils ne se prenaient pas les mains. Ils ne se parlaient pas à voix basse. Ils cau-

saient à distance, posément, de sujets évidemment paisibles. Leur mutuelle passion montrait, plutôt que de l'ardeur, de l'application et de la conscience. Ils venaient au rendez-vous avec la même exactitude qu'au bureau, faisant d'ailleurs la semaine anglaise, mais, hormis cela, se tenant à leur métier avec une assiduité admirable. A huit heures, la séance était ouverte ; à neuf, elle se poursuivait ; à dix, de même ; à onze, encore ; à minuit, toujours ; après, j'ignore. Ils avaient la constance des astres, ou encore de ces jaquemarts qui sortent à point nommé des vieilles horloges allemandes marquer les demies et les quarts. Plus d'une fois je me suis senti tout près de leur apporter quelques encouragements : ils me donnaient des impatiences...

A l'entrée de l'hiver je n'ai plus retrouvé mes deux amoureux. Ils ne montent plus la garde sous leur arbre. Mais mon inquiétude subsiste. Est-ce qu'ils sont réellement arrivés à conclusion? Est-ce simplement qu'ils poursuivent ailleurs, dans un abri mieux clos, leurs astronomiques amours, par exemple dans les *Four Courts* ou la *National Gallery*, aux pieds du Laocoon qui fait des poids entre ses deux serpents, et qui, j'en ai peur, ne les inspirera pas davantage?

ANECDOTES

Hors pour les veuves de guerre (et encore !), le deuil est peu sévère en Irlande : une vieille tradition, diffuse et tenace, veut qu'il attire la mort sur le reste de la maison. Mais une Française que je sais, ayant perdu quelqu'un des siens, attire l'attention générale avec son voile noir. Un soir, le long du Grand Canal, une pauvresse la croise, une pauvresse d'Irlande, en haillons, drapée dans son châle, pieds nus, avec, dans les bras, une gerbe de ces belles roses qui abondent ici dans la saison. La misérable l'accoste :

— Le vôtre aussi, comme tant d'autres, est donc tombé là-bas ! Vous voilà seule sur la terre ! Que Dieu vous aide ! Vous lui mettrez cela sous son portrait. Ça lui fera plaisir ; et vous, ça soulagera votre cœur.

Et, sans laisser placer un mot à la Française stupéfaite, elle lui plante dans les bras la grosse gerbe de roses, et s'en va.

*
* *

Pendant la guerre, m'a conté un prêtre, nombreuses étaient les femmes qui s'accusaient en confession, comme d'un péché, d'avoir maudit le Kaiser.

*
* *

C'est la première fois que je suis reçu chez madame X... Elle m'amène tous ses enfants, jusqu'au dernier poupon dans sa bercelonnette, me montre son jardin en détail, me fait visiter sa maison pièce à pièce. Dans le salon, en face d'une gravure en couleurs plutôt modeste, elle me dit :

— Il y avait bien le pendant chez le marchand ; mais, vous savez, nous ne sommes pas riches ; nous sommes un ménage qui commence. Quand monsieur X... aura gagné un peu d'argent, nous achèterons l'autre gravure.

*
* *

L'unique hôtel est plein, à cause d'un congrès archéologique. Une dame de la ville a bien voulu, pour ces trois jours, nous prendre en pension. Au moment du départ, elle me présente une note absurdement infime, qui sûrement couvre à peine ses frais, et, comme je proteste :

— Ma maison n'est pas une auberge, — dit-elle, — si je pouvais, vous ne payeriez pas.

*
* *

Un autre jour, nous roulions, un ami et moi, sur la route de Tipperary. Il faisait chaud. Nous entrons dans un cabaret. Nous demandons l'un de la bière, l'autre du lait. Au moment de régler :

— Neuf pence la bière, — nous dit la femme.

— Et le lait ?

— Oh ! le lait, nous l'avons à la maison. Nous ne le vendons pas.

***

Je remonte Sackville Street (soyons Irlandais : O'Connell Street [1]) avec un ami. La foule grouille entre la colonne de Nelson et la statue de Parnell. Nous parlons français. Tout à coup je me sens happé par le bras : c'est un *Dublin Fusiliers*, des épaules de vingt-cinq ans, mais une figure de dix-huit, joufflue, imberbe, rose comme du jambon de Limerick, avec un blond duvet follet qui s'illumine au soleil.

— Vous êtes un Français, monsieur. Oui. J'ai été vivant en France depuis 14. Mon nom est Patrick So and So, d'Enniskillen. En France pendant quatre ans. Connaissez-vous Arras? Je connais aussi. Et Frévent? J'y ai été à l'arrière deux semaines. Et Saint-Pol? Je dois marier une Française, monsieur, une Française de Saint-Pol. Elle m'a promis, elle doit venir habiter en Irlande avec moi, quand j'ai un bon métier toute l'année. Mais, vous savez, avec les femmes on n'est jamais sûr. Alors, comme un soldat démobilisé, j'ai fait une application pour la *Royal Irish Constabulary*. Si j'aime les Anglais? Ne savez-vous pas le proverbe, qu'il faut toujours se défier du sourire d'un Saxon? Oh ! c'est une bonne place : logé, bien payé, la retraite... Peut-être la Française viendra, mais il n'y faut pas trop croire. Sinon, je marierai une fille d'Enniskillen. Quand vous venez à Enniskillen, vous devez demander pour Patrick So and So. Ah ! j'ai vraiment un bon prospect devant les yeux.

Il me conterait encore ses affaires de cœur, jovial, expansif et décousu, si mon ami ne me tirait par la manche.

***

Une petite étrangère, devant qui des Irlandaises dansaient leurs danses nationales, battait des mains, enthousiasmée. Le lendemain au retour de la messe, elle entend frapper.

1. O'Connell est le patriote irlandais qui affranchit les catholiques. Lord Sackville n'était qu'un vice-roi. Les Nationalistes le dépouillent de sa rue, qu'ils donnent à O'Connell.

Elle ouvre. Ce sont les danseuses de la veille, qui sont venues exprès pour elle ; l'une se met au piano, et pendant des heures, l'autre danse, danse, danse, pour le plaisir de la petite fille.

*
* *

La dernière fois que je rentrais de France, j'ai pris à Westland-Row une de ces bizarres et légères voitures sans carrosserie qui sont les fiacres de Dublin. Beau cheval, comme presque toujours. Cocher d'une saleté mémorable, coiffé d'un melon qui semble une pièce historique, la figure apathique et douce, avec cette expression spéculative qu'on prend aux longs loisirs amoureusement savourés. Il mène bon train, l'air est coupant, me voilà rendu.

— Combien ?

— Six, monsieur.

Il me vole de moitié, mais avec tant de gentillesse que je lui tends six et demi. Alors lui, dans son effusion, il me donne une grande poignée de main.

*
* *

... J'aime ces gens.

MISÈRE

La misère à Dublin a quelque chose de saisissant et d'horrible : c'est qu'elle n'a plus la pudeur de soi-même, et sinon s'exhibe, du moins ne tente évidemment rien pour se dissimuler. Beaucoup de gens mendient, les enfants surtout, mais aussi des femmes et des vieillards, marqués d'une affreuse déchéance. Les misérables sont en loques (même, d'ailleurs, des gens qui ne sont pas tout à fait misérables : le boy du marchand de légumes, le cocher du *hack*, le toucheur de bêtes qui pousse ses moutons à l'abattoir). Et quand, en France, nous parlons de *loques*, c'est par hyperbole : nous voulons dire des vêtements élimés, rapiécés, mais enfin sommairement entretenus ; ici, il faut entendre *des loques*, au

sens littéral du mot. Les coudes passent aux manches trouées, les jupes s'effilochent, de larges accrocs carrés pendent, les souliers — s'il y en a — ouvrent une gueule béante : on dirait *les Misères de la guerre*, suivant Callot, qui se promènent. La saleté est grande ; les visages ni les mains ne sont clairs ; et la chevelure, même des femmes, semble ignorer par trop la brosse ou le peigne. Les malheureuses ! on les voit, vers le soir, causant avec une voisine sur le pas de leur porte, où la poussière s'accumule dans les coins émoussés, ou bien faisant quelques pas sur le trottoir souillé, toutes pareilles et comme vêtues d'un uniforme, avec ce grand châle noir ou beige dont elles s'enveloppent, tête nue, parfois pieds nus, un nourrisson au sein, et des marmots accrochés à leur lambeau de jupe. Encore c'est une vue supportable l'été ; mais de novembre à mars, par les humides jours d'hiver, à voir les petits aboyeurs de journaux qui piaillent de leurs voix aiguës, ou, vers les quais de la Liffey, les nuées de mômes sordides qui trouvent encore, les pauvres ! dans la divine enfance le secret de jouer sur ce gras pavé noir, à voir tout ce petit monde pieds nus, qui avec des engelures vives, qui avec un pansement infect, et piétinant dans la boue glacée, il n'est cœur si dur qui ne s'émeuve.

Les *slums* où vivent ces pauvres gens sont épars dans toute la ville, et non pas seulement dans les bas quartiers : aux portes mêmes de Stephen's Green, entre le square et Wexford Street, on trouve des bouges ignobles. Il y a une chose que je n'ai vue qu'en Irlande : ce sont des maisons qui, en pleine ville, croulent de vétusté, sans que nul y paraisse prendre garde, et finissent par s'effondrer, laissant dans la rangée des autres leur place vide et creuse, comme une dent qui manque. Les vitres sont absentes, le toit filtre, les murs font ventre. Avec du papier goudronné, des bouts de planches, les tristes occupants s'ingénient à durer. Ils ne quitteront le bouge que si décidément il leur tombe sur la tête [1].

1. A vrai dire, la *Corporation* de Dublin fait tous ses efforts pour que les bouges soient à peu près couverts et clos. Certaines puissantes compagnies cherchent à loger leurs employés chargés de famille. Mais il y a encore là plus de bonne volonté que de résultats effectifs. Les employés des tramways reçoivent une maisonnette, quand ils ont au moins trois enfants ; mais alors, les maisonnettes sont déjà trop petites !

A la fin du XVIIIe siècle, les lords qui résidaient ici, les membres du Parlement irlandais, s'étaient fait bâtir, presque tous sur le même modèle, de beaux hôtels délicatement décorés par deux ou trois artistes italiens dont les noms subsistent. Grandeur et décadence! Parlement, lords, ont émigré à Londres ; le silence s'est emparé des beaux hôtels déserts, et à la longue, plutôt que de les garder inoccupés, les héritiers les ont loués aux pauvres. Derrière les portes de mahogany massif (à moins que les antiquaires juifs ne les aient emportées) dort à présent un peuple loqueteux ; sous les frises pompéiennes roule la puante fumée du fourneau où mijotent des ratatouilles. Parfois chaque pièce abrite toute une famille, le père, la mère, six, huit enfants, et plus. Les cabinets sont communs. L'eau ne monte pas aux étages. La saleté, le manque de nourriture substantielle et d'air, la promiscuité malsaine font de ces pauvres gens, ai-je besoin de le dire? une proie désignée pour toutes les contagions. Que la tuberculose s'abatte sur l'un d'eux, elle videra la chambrée, sinon la maison. Quand on passe, après la messe, dans York Street toute grouillante d'enfants qui ont quand même, pauvres petits! malgré leurs pieds violets et leurs mines hâves, misérablement essayé de s'endimancher, et qu'on pense au fameux dicton : « Les grandes familles ont sauvé l'Irlande », on ne peut s'empêcher de répondre à part soi : à travers quelles souffrances, et quelles hécatombes?

Naturellement, ces terribles conditions de vie engendrent les mêmes vices ici qu'ailleurs. Malgré la naturelle douceur de la race, les mœurs s'en ressentent, il arrive que l'homme tape, et boive, et la femme aussi. C'est en partie dans ces *slums* que le recrutement anglais a trouvé le plus de volontaires : manger à sa faim, être vêtu chaudement, et n'avoir qu'à risquer sa peau, quelle aubaine pour l'homme! et pour la femme, n'avoir plus d'homme à la battre, toucher la *separation allowance*, parfois, hélas! être maîtresse de la boire, quelle chance inespérée! Il y a de bonnes histoires là-dessus. Il y a celle des deux matrones debout au comptoir du *public-house*, et qui supputent leurs allocations.

— Combien touchez-vous donc par semaine?

— Trente shillings. Et vous ?

— Deux livres et plus, à cause des enfants.

Ensemble, levant leurs verres :

— A la santé du Kaiser ! qu'on ne le batte jamais !

Il y a l'histoire des deux femmes qui comme vous, ô Syracusaines de Théocrite ! aiment mieux leurs maris de loin que de près, et qui craignent pour leur tranquillité.

— *This bloody old pope!* — disent-elles, — ce pape de malheur ! il essaye de faire la paix ! Mais quand donc avons-nous eu tant la paix?

Il y a l'histoire (que je garantis authentique, celle-là) du *canvasser* de Belfast-Ouest qui va solliciter pour de Valera contre Joseph Devlin :

— Pour qui allez-vous voter? demande-t-il à une électrice.

— Et pour qui donc voter que pour le « petit Joe »? Est-ce que, sans lui, mon homme serait parti à l'armée? et est-ce qu'il aurait été tué? *Who would I vote for but « wee Joe » ? Didn't he get my man into the army and wasn't he killed?*

Avant tout, cette misère vient du fait que Dublin n'a pas d'industries, du moins au regard de sa population : il y a plus de main-d'œuvre que de travail, d'où le chômage et les bas salaires. En 1917, dans la ville où tout un quartier, détruit par le bombardement lors de la semaine de Pâques, est à rebâtir, on voit se dérouler des manifestations de sans-travail[1]. A la même époque, nombre d'ouvriers sans spécialité ne gagnaient pas une livre par semaine ! Depuis les conditions du travail (au moins manuel) se sont améliorées, les salaires ont crû largement ; mais c'est une question de savoir si le prix des choses ne croissait pas plus vite, et la misère avec. Quant au travail intellectuel, voici un sondage : un maître dans une école secondaire me disait qu'aujourd'hui encore, après la guerre, on offrait couramment à ses élèves ayant terminé leurs classes et cherchant une place dans le commerce, des gages de *sept shillings six à dix shillings par semaine* !

Mais, il faut le dire, ce qui accroît la misère, c'est la paresse. Dublin est toujours tapissé de ces *corner-boys*, « les gars du coin ». On les voit par grappes inégales, trois, cinq,

1. L. Tréguiz, *l'Irlande dans la crise universelle*,

dix, jusqu'à quinze ou vingt, qui causent paisiblement, adossés au mur, et puis s'en vont leur journée faite. Le soir beaucoup s'entassent au poulailler de l'*Hippodrome*, toujours plein à craquer d'habitués qui ont trouvé de quoi payer leur place, et peut-être n'ont pas mangé. Des pauvres femmes des *slums*, beaucoup aussi, me dit-on, sont bien apathiques. Quand du deuxième ou troisième étage il faut descendre prendre l'eau en bas, et parfois la monter dans une casserole, faute d'argent pour acheter un seau, c'est trop de peine d'aller en chercher pour qu'on la gâche en ablutions. Raccommoder les habits? Il faudrait savoir coudre ; et, même dans une classe plus haute, l'Irlandaise n'a, je crois, ni le soin ni l'orgueil domestiques de nos ménagères françaises. Et puis, avec six, huit, dix enfants, on n'y arrivera jamais. Épuisée par les maternités successives, harcelée par le manque de tout, consciente du néant de tout effort, la femme renonce, désespère, s'abstient : ainsi, par un triste retour, la misère engendre la paresse, la paresse aggrave la misère. La mère gaspille la journée en bavardages interminables, ou bien en lentes promenades le long des quais, du côté du soleil, gardant souvent dans un visage précocement flétri de beaux yeux frais et farouches, et traînant, derrière son éternel châle noir, l'éternelle séquelle de ses marmots morveux et dépenaillés...

La boisson aussi est un maudit danger pour ces pauvres gens. Ici l'ivresse ne vient pas, comme chez nous, par degrés, bavarde, excitée et comique, après des heures passées aux bouteilles et au rire, entre joyeux drilles. Elle est brute et morne, vraiment laide. Un soldat entre au *public-house*, boit coup sur coup deux ou trois verres, whisky ou porter, et sort assommé, titubant et muet. Ainsi trop souvent des femmes.

L'Église a très efficacement lutté contre ce vice qu'avec quelque imprudence, les Anglais donnent pour national à l'Irlande, et Dublin reconnaissant a élevé une statue, d'ailleurs regrettable, au P. Mathieu, apôtre de la tempérance. Un des meilleurs moyens employés par le prêtre, c'est de faire prononcer aux premiers communiants, contre toute boisson alcoolisée, un vœu d'abstinence complète, jusqu'à

leur majorité. Il est rare qu'ils l'enfreignent, et, après vingt ans, l'habitude d'être « sec » est prise. Mais la mesure la plus efficace, quoique indirecte et visant plutôt, j'imagine, à nourrir le fisc qu'à moraliser, ç'a été la formidable élévation votée sur les droits de consommation. Pour le whisky ils ont passé de quatorze à cinquante shillings le gallon. Désormais, vraiment, boire est cher. Le verre de *stout* qui valait avant la guerre deux pence, se paie aujourd'hui sept. Le whisky qu'on avait pour quatre pence vous coûte un shilling quatre. L'ivrognerie a cédé du terrain.

Toutefois n'exagérons rien. On a ici une secrète complaisance pour le poivrot. J'ai maintes fois observé le sourire indulgent et, comme en France, à demi complice, dont les passants suivent ici la démarche incertaine d'un quidam évidemment « bu ». Et je ne saurais oublier ni le noble vieillard, candide comme l'inconscience, qui, en plein midi, au bon soleil d'Ormond Quay, sous le regard égayé des citoyens, gâtait de l'eau contre la porte d'une boutique, ni le bachique Silène que je trouvai, un soir de cet été, sur la route du Scalp, cuvant sa boisson dans la poudre du bas-côté, la tête sur une pierre, sans chemise, et dans un appareil à ce point débraillé qu'il ne dissimulait à la belle nature à peu près rien de ce qu'il devait à sa munificence.

POLITIQUES

Le thé froidit, oublié dans les tasses. L'homme, assis sur un de ces commodes sièges bas, qui sont faits de deux coussins superposés, joue avec deux petits chats qu'il tient sur ses genoux, adossé au piédroit de la cheminée. C'est une figure où domine un air général de froide intelligence. Souvent les gens d'ici font à tel patriote le dangereux compliment de « n'avoir jamais voulu perdre de vue les rives de la patrie » ; tel n'est pas celui-ci : il a vu le monde, l'Angleterre, le continent, l'Amérique, manié les choses de la politique et de l'administration. Il a la parole distincte, unie, lente, avec une sorte de martèlement, où sonne alors sa voix grave, sur les mots importants ; et cette ponctuation monotone des phrases,

la haine évidente de l'effet, — du moins dramatique —, l'honnêteté intellectuelle qui cherche à convaincre l'esprit et méprise d'émouvoir les nerfs, tout cela, plus éloquent que l'éloquence, crée la confiance et produit la persuasion. Toute netteté et toute lumière, cet homme est un prêcheur-né.

— Vous êtes surpris, — me dit-il, — de voir la politique mêlée àtoute chose en Irlande, à la vie économique, à l'université, à l'art. Mais on ne l'y mêle pas, elle y est. Et il n'en saurait être autrement. Le fait capital ici, et qui reste dominant, est le fait de la conquête. La conquête subsiste et se perpétue. Au XVIIIe siècle, elle avait procuré l'anéantissement politique, économique, et même moral, du peuple irlandais. Au XIXe, il a recouvré la liberté religieuse, et, dans une certaine mesure, la terre jadis confisquée. Mais toutes les clefs de son activité économique, banques, chemins de fer, lignes de navigation, sont dans les mains anglaises. Les places, influentes ou fructueuses, vont aux Anglais, protestants ou francs-maçons. Si quelques catholiques s'y glissent, c'est que, ambition ou snobisme, ils sont plus ou moins gagnés aux sentiments du vainqueur ; et — un peu pareils aux grands juifs qui se glissent dans les vieilles aristocraties — ils encourent le mépris de la *society*, comme inférieurs, et des Irlandais, comme traîtres. Exemple : ces places haut rentées de justice, dont on choisit les titulaires parmi les avocats : il faut être « conseiller du roi », c'est-à-dire s'être affiché « loyal », pour y accéder; et vous n'y verrez jamais un catholique, qui n'ait donné des gages. C'est devenu un moyen de gouvernement que de solliciter par la corruption de ces grandes places la faiblesse des caractères; et n'est-ce pas? dans ce pays pauvre, la tentation est forte...

» Ainsi l'Irlande se sent menée par l'étranger, et souvent contre, ou du moins sans souci de ses intérêts. Par un simple réflexe de *self-defense*, elle tend, sans grande force, hélas ! à le chasser pour lui substituer les siens. Et voilà pourquoi la politique pénètre partout, infecte, empoisonne, vicie tout ; voilà pourquoi, si l'Université protestante de Trinity-College élit un catholique comme professeur d'irlandais, toute la presse s'empare de l'affaire; voilà pourquoi, ici, rien n'est simple.

» Et moins que jamais, rien n'est simple. Avant la rébellion

les choses étaient à peu près claires. Il y avait les nationalistes qui, faute de pouvoir obtenir la liberté, voulaient, qui plus, qui moins, de la liberté. Il y avait les Anglais (ou les Unionistes : ce sont les mêmes gens) qui ne voulaient donner ni la première chose, ni la seconde, même quand ils faisaient semblant. Mais à présent qu'est survenu le tiers parti du Sinn Fein, qui réclame la République et l'indépendance, les nationalistes tirant dans le dos des Sinn Feiners, tous deux honnissant la faction anglaise, les Sinn Feiners eux-mêmes, sous leur unité apparente, n'étant pas toujours d'accord, la moindre question devient d'une complication inextricable, où souvent je me perds moi-même.

» Ce que va faire l'Angleterre devant cette situation? Rien, rien, et rien. Tout n'est-il pas au mieux? Confusion, déchirements, faiblesse, que désirer de plus ? Sans doute elle continuera à donner aux badauds d'Amérique, et d'ici, et peut-être à elle-même, la comédie des réformes irlandaises, mais avec l'idée bien arrêtée de n'aboutir jamais. Telle est la règle du jeu. Alimentons les colonnes de la presse, faisons papoter les bavards, *Keep them talking*, disent de nous les gens de Londres, avec un sourire de mépris. En 1914, c'était l'histoire du Home Rule, ce ridicule Home Rule qui ne nous laissait même pas le contrôle de nos finances, et auquel, d'ailleurs, rien qu'en haussant le ton, l'Ulster orangiste mettait définitivement son veto. Encore les lambeaux que Carson en souffrait étaient-ils trop beaux pour nous, je pense, puisque *l'Ordre en Conseil* de septembre 1914 en renvoyait la mise en vigueur jusqu'après la guerre. En 1917, ç'a été la farce de la Convention, — convention purement consultative, notez-le —, dont rien n'est sorti, dont rien ne pouvait sortir. Aujourd'hui c'est le *Comité de cabinet sur les affaires d'Irlande* qui prétend recommander, « après consultation de l'opinion irlandaise », l'arrangement à imposer ici, et que ces ingouvernables Celtes sont incapables de trouver eux-mêmes... Il s'agit avant tout, comme dit le *Times* du 13 octobre, « de mettre sous les yeux de l'étranger impartial un monument de la bonne foi anglaise », En termes plus clairs, il s'agit d'une parade sur le devant de la baraque, où l'on battra la grosse caisse à l'usage des nigauds du monde entier.

» Dans le fameux *Comité*, on ne voit que « Die-Hards »,

durs-à-cuire de Carson : les Shortt, les lord Birkenhead, les Walter Long, les Craig. De vrais Irlandais, pas un. Voilà les gens qui vont « interroger » et, je pense, « satisfaire » l'opinion irlandaise. C'est la même ironique dérision qui, en ce moment même, envoie au Caire une Commission d'enquête où la seule présence de Lord Milner et du général Sir John Maxwell est considérée par toute l'Egypte comme une provocation. Supposez, monsieur, qu'en 1913, après les affaires de Saverne, l'Empereur Guillaume eût envoyé Deimling et von Reuter s'enquérir des aspirations de l'Alsace...

» La vérité, c'est que, touchant un règlement en Irlande, le Comité Long-Shortt ne fera de propositions que dérisoires. La secrète raison d'être en est autre, et double : il est un os que l'on jette à l'opinion anti-anglaise en Amérique, pour tenter de l'assoupir jusqu'aux élections de 1920 ; il est un prétexte pour ajourner une fois de plus, comme il en donnera le conseil, l'application du Home Rule inscrit au *Statute Book* en 1914 et qui, sans cela, entrerait en vigueur automatiquement six mois après la conclusion de la paix, le 28 décembre prochain[1]. La farce est grosse, n'est-ce pas? mais, si grosse soit-elle, elle suffit bien pour abuser les gens mal ou peu renseignés, et c'est tout ce qu'on y cherche.

» Derrière la toile de la baraque se traitent les affaires sérieuses. C'est là qu'on décide et qu'on agit. Pour surveiller les armements des Ulstériens qui nous menacent de la guerre civile par la bouche de Sir Edward Carson[2], on nomme là-haut le général Hackett Pain, qui était leur chef d'état-major en 1914. On maintient ici Macpherson que naguère, dans un speech assez humoristique, Asquith s'excusait d'avoir politiquement mis au monde sous l'étiquette libérale pour le voir, peu d'années après, mener en Irlande la pire réaction. De mois en mois, Lord French et lui, qu'un insoutenable paradoxe continue à armer des pouvoirs discrétionnaires réservés au temps de guerre (*Defence of the Realm Regulations*), aggravent

1 Cette conversation se place en 1919.

2. Le 12 juillet, pour l'anniversaire de la bataille de la Boyne, où les Orangistes de Guillaume III écrasèrent les Catholiques, 1690, Sir Edward prononça le discours le plus provocant dans la pensée comme dans les termes. Certains membres du Parlement demandèrent des poursuites, qui furent écartées. Le général Hackett Pain vient d'être admis à la retraite.

le régime de répression militaire, — cela au nom de la libérale Angleterre, champion de la liberté des petites nations, l'a-t-elle assez dit? dans la grande guerre. Naturellement cette politique exige un énorme déploiement de force ; mais cela, vous l'avez pu voir, comme tous, aisément autour de vous. En manière de riposte, les gens fusillent de temps en temps, un peu partout, policiers et soldats : la tyrannie a une soupape, l'assassinat : n'est-ce point votre Montesquieu qui a dit quelque chose dans ce goût-là?

» Et cette lamentable situation est sans issue. Ni les Irlandais n'accepteront jamais la situation qui leur est faite — ce serait la fin de l'Irlande —, ni les Anglais n'y consentiront jamais un changement, du moins substantiel. Si le triomphe du *Labour Party* changerait quelque chose à l'attitude de l'Angleterre? Non, Monsieur. Il est vrai que le parti travailliste grandit de l'autre côté de l'eau ; vrai aussi que sur ses programmes il inscrit la *self-determination* pour l'Irlande. Mais dans tous les pays où les révolutionnaires sont encore l'opposition, ce libéralisme décevant leur est commun. Il leur est utile, en ce que, par là, leur propagande peut reprocher aux gouvernements bourgeois un impérialisme égoïste ; il leur est facile, en ce que, n'ayant aucune des responsabilités du pouvoir, ils n'ont encore rien à ménager. Du jour où ils tiendraient le sceptre, ils en prendraient les vues (voyez les Bolcheviki) ; et, se réveillant plus Anglais qu'hommes à principes, ils trouveraient que, dans l'intérêt de l'Angleterre, ce que Pitt et Cromwell ont fait a été bien fait.

» C'est par trop l'intérêt économique de l'Angleterre que de garder à ses portes une Irlande purement agricole. Que gagnerait-elle, à voir se développer ici une vie industrielle, sinon la perte d'un marché pour ses produits manufacturés, avec la crainte de voir exporter ailleurs nos produits agricoles, qu lui font besoin? Et ne serait-il pas naïf à elle de ne plus imposer aux échanges irlandais le passage obligatoire par les ports anglais, surtout Londres et Liverpool? De là ces entraves, acharnées et secrètes, qu'elle met à toute communication directe entre cette île et le continent ou l'Amérique. Les Américains ont vaguement parlé de paquebots qui devaient faire escale à Queenstown : cela ne prendra jamais corps. Quant

à vous, vous deviez établir un service de Dublin ou Cork au Havre ou à Saint-Nazaire. Une réunion avait eu lieu ici à la Chambre de Commerce. La Compagnie était créée, disait-on, la moitié des fonds souscrits. Et tout à coup, plus rien, projet évanoui !

» Et c'est aussi, à l'Angleterre, prudence politique, de garder « l'île-sœur » isolée, pauvre et faible. Vous avez senti la haine qu'on garde ici pour elle, et qui certes a des causes, historiques et actuelles, trop évidentes. Mais ce qui rend les choses inexpiables, c'est qu'il s'y ajoute un malentendu sans remède, c'est que les deux peuples sont l'un à l'autre irréductibles, inintelligibles. Le pesant Saxon ne comprend pas notre exubérance celte ; de notre besoin de pérorer, de rire et de plaisanter, il conclut à notre manque de sérieux. Et puis, il est un réaliste, un homme du moment pour qui l'avenir n'est pas encore, et surtout le passé n'est plus. Il est vraiment stupéfait, et indigné, qu'on évoque contre lui des histoires périmées, Cromwell et Guillaume d'Orange, les Lois Pénales et 1798, la Grande Famine et les évictions, vraiment cela lui était passé de l'idée; il avait sincèrement oublié nos souffrances ; il nous avait de bon cœur pardonné ses cruautés... Que vient-on lui radoter là?

» Et il a, en partie, raison. Surtout dans le monde moderne, le passé est le passé. Tenez, à Copenhague — dans ce Copenhague qu'en 1801 la vertueuse Angleterre attaqua de la même sorte et pour les mêmes motifs que, voici cinq ans, les infâmes Boches ont fait la Belgique — à Copenhague donc, on a élevé des monuments pour perpétuer la mémoire du bombardement anglais. En vain. Le vrai souvenir a disparu des âmes. Au lieu qu'ici, l'émigration de 48, les massacres de Wexford, le sac de Drogheda, la bataille de Clontarf, où Brian Boru tomba enseveli dans son triomphe, en 1014 ! — mais c'est d'hier, nous l'avons vu, nous le vivons, c'est nous-mêmes. A perpétuité l'Irlande vit dans son passé, de son passé, qui sait? peut-être parce que le présent continue tellement le passé.

» Et cela emporte deux conséquences. La première, c'est que l'Angleterre voit là une injustice, et s'en aigrit. L'autre, c'est qu'enfermée par là dans son vieux crime, prisonnière de l'affreux passé, elle n'osera jamais courir le risque de rendre à la liberté une victime d'une si tenace mémoire, d'une si

implacable rancune. Les anciennes violences, et la peur de les expier, l'enchaînent à des violences nouvelles...

» Sinn Féiner, moi? Je ne sais pas. Je ne crois pas. Le Sinn Féin se nourrit, et nourrit les siens, d'illusions énormes où je ne saurais entrer. Mais voici en quel sens le Sinn Féin, et d'une façon générale tout mouvement radical en Irlande, a raison. Comme il est absolument sûr que les Anglais n'octroieront jamais rien, il n'en coûte pas plus cher de revendiquer tout plutôt que quelque chose; il y a même là un avantage, celui de manifester, de la sorte la plus énergique possible, la révolte de conscience chez un peuple esclave. De ce point de vue, le Sinn Féin a peut-être rendu au vieux Nationalisme constitutionnel le service de l'obliger à prendre conscience de lui-même, n'y ayant aucune différence, au fond, entre les deux doctrines, que de tactique, et de franchise vis-à-vis de soi-même et des autres. Et puis enfin il n'est pas mauvais que l'état de semi-rébellion où le Sinn Féin maintient le pays force les Anglais à étaler, bien malgré eux, au grand jour tout l'odieux d'une politique de compression, et leur enlève la chance, qui serait vraiment trop belle, d'en garder le profit sans en subir la honte. Mettre à nu l'hypocrisie de leurs attitudes libérales, arracher le masque de leur vrai visage, c'est peut-être en effet la seule chose que la misérable Irlande puisse aujourd'hui faire encore elle-même.

» Mais, à côté de ces vues justes, que d'illusions dans le Sinn Féin, ou alors de bluff! Eoin Mac Neill [1] va, dit-on, répétant : « Quand il sera bien avéré que l'Irlande est la seule nation blanche au monde qui reste sous la domination de l'étranger, on peut être bien tranquille, c'est une situation qui ne saurait durer. » Et pourquoi non, si l'étranger garde la force, et la détermination d'en user?

» Cette tournée de propagande que fait maintenant en Amérique le « Président » de Valera, que donne-t-elle? que peut-elle donner? La force des choses même n'accule-t-elle pas le porte-parole du Sinn Féin à une position paradoxale et contra-

1. Professeur d'irlandais à University-College, Dublin, député de l'Université nationale d'Irlande. Chef d'état-major des Volontaires Irlandais en 1916, la rébellion éclata à Dublin malgré son opposition. Il fut condamné à la servitude pénale à perpétuité, puis gracié, et réélu à sa chaire professorale.

dictoire? Est-il bien qualifié pour parler à l'Amérique de la victoire, l'homme qui se tint dans la connexion la plus étroite avec Hearst, le roi de la presse germanophile et ennemie de la guerre? Celui qui vante aujourd'hui aux Yankees la valeur irlandaise les aidant à porter bas le Boche, est-ce le rebelle qui s'est battu, d'ailleurs bravement, pour la République d'Irlande, cette République qui faisait publiquement, dans sa proclamation de naissance, allusion à ses « braves alliés d'Europe »? est-ce le chef de ces Sinn Féiners que l'amiral américain Sims accusait tout récemment encore, non seulement de sympathie, mais d'activité pro-allemande pendant la guerre? Que de faiblesse dans une attitude si double !

» Même l'influence irlandaise aux États-Unis n'est pas telle qu'on vous en rebat ici les oreilles. Les Irlandais ont le nombre en Amérique, mais l'influence réelle, non pas ! Il en va de même en Australie : on mène ici grand bruit de ce que dit, ou ne dit pas, le docteur Mannix, archevêque de Melbourne : reste à savoir si le million d'Irlandais qu'il représente n'est pas quelque peu mésestimé par les quatre autres millions de blancs qui le submergent, et si les faits et gestes du prélat ont là-bas l'importance qu'on veut bien leur donner ici. En Amérique, les Irlandais, à droit ou à tort, sont trop souvent considérés par la population anglo-saxonne comme une racaille inférieure. De fait, presque tous viennent de ces familles, si misérables, hélas ! de l'Ouest irlandais, et, à côté de ceux qui réussissent, beaucoup continuent à croupir là-bas dans la misère, encore, des petits métiers. La politique américaine est une sentine fort puante, et plus encore que celle de Londres ou que la vôtre. A tort ou à droit, ce sont les Irlandais, fort grands bavards, fort grands politiciens, qu'on accuse là-bas de la corruption qui l'infecte, eux qu'on accuse d'avoir monté Tammany-Hall, eux à qui on impute le système. Leur faiblesse? ils l'ont montrée en 1916 : ils n'ont pu arriver à discipliner les Germano-Américains, presque tous purs hommes d'affaires, curieusement dépourvus d'éducation politique, indifférents, même, aux choses de la politique, et, bien qu'ayant partie liée avec eux, ils n'ont pu que retarder, sans l'empêcher, l'entrée en guerre des États-Unis. A tout instant vous voyez de Valera triomphalement reçu ici, haran-

guant là un immense meeting. Reçu par qui? Haranguant qui? Voilà ce qu'il faudrait préciser. Un meeting d'Irlando-Américains, oui. Reçu par des municipalités amies, oui. Mais cinq minutes à la Maison-Blanche (où il n'a jamais eu accès) suffiraient à lui prouver que, hormis le vœu platonique émis l'autre jour par le Sénat, l'Amérique ne lèvera pas le petit doigt pour libérer l'Irlande. Quant à prétendre, avec Griffith, que, si l'Amérique regimbe à ratifier le traité de paix, c'est qu'il menace les droits de l'Irlande à la liberté, laissez-moi sourire — et passez-moi le mot barbare! — de tant d'Irlandocentrisme...

» Conclure? Mais, monsieur, il n'y a pas de conclusion. Des faits sont des faits ; ils sont ce qu'ils sont parce qu'ils ne sont pas autres, et c'est tout ce qu'on en peut dire. Des vieux crimes du passé une semence a levé de défiance, d'une défiance de part et d'autre incurable, et qui rend la solution impossible. Voilà tout. J'ai parfois songé, seulement, qu'il est triste d'assister au gâchage délibéré d'un peuple qui eut ses heures de grandeur, qui n'est pas méchant, mais à qui (et c'est trop naturel, hélas !) l'état morbide où on l'a réduit depuis trois cents ans, où il continue à vivre, dans l'agitation, la souffrance et la fièvre, a fait perdre quelques-unes déjà de ses vieilles qualités.

» Quand je dis la solution impossible, j'entends la solution de raison ; car, pour les solutions de force, nous en tenons une dès maintenant, et même, j'en ai peur, toutes les solutions à venir ne dépendront jamais que de variations de force. Vous avez lu les récentes déclarations de l'amiral Sims : en avril 1917, quand, devant les 900 000 tonnes coulées, l'Angleterre supputait qu'elle n'en avait plus que pour six mois, l'Irlande a failli conquérir son indépendance : et, j'ai regret à vous le dire, monsieur, mais à ce moment-là l'Irlande et la France lisaient assurément les statistiques — d'ailleurs fausses — de l'amirauté dans des sentiments bien différents. C'est dans le même espoir, indéfectible et toujours trompé, que l'Irlande épie tout ce qui pourrait affaiblir ou jeter bas l'Angleterre : une nouvelle constellation d'alliances, cette fois antibritannique, une rivalité économique entre l'Angleterre et les États-

Unis, des tendances centrifuges dans l'Empire, une dissolution éventuelle par le bolchevisme, que sais-je encore? L'Irlande se donnerait au diable pour se débarrasser des Anglais.

» *England's emergency, Ireland's opportunity.* Embarras de l'Angleterre, chance pour l'Irlande. Vous connaissez ce vieux dicton, la loi même du destin. Les Anglais nous l'ont-ils assez reproché? Mais, en même temps, ils se chargent, et surabondamment, d'en démontrer la justesse. Ils sont vainqueurs, ils ont les colonies, ils ont les matières premières, ils ont la mer, ils ont tout : cette toute-puissance, qu'en font-ils à notre égard? ils resserrent nos chaînes. Alors, de quoi se plaindront-ils si, au premier jour qu'elle leur manque, nous cherchons une fois de plus à secouer le joug?

» Vous nous en avez beaucoup voulu, vous autres Français, de la rébellion de 1916, qui, aux plus mauvais jours de Verdun, fit refluer ici cent mille Anglais. Je n'aurais pas perdu ma soirée si j'avais pu vous faire entendre que vous avez le droit de nous haïr, peut-être, mais de nous condamner, non pas! Ou bien alors, vous nous donneriez celui de vous condamner, à notre tour, pour votre alliance avec nos tyrans. Non, l'Irlande s'est levée contre les Anglais, non *parce que* c'était, mais *quoique* ce fût tirer dans le dos de la France. L'Irlande n'avait qu'un devoir, et qu'un droit : celui de combattre pour l'Irlande. Au hasard des fortunes, vous fûtes les ennemis mortels et aujourd'hui les plus fermes alliés de l'Angleterre : qui vous le reprocherait? Dans les deux cas, vous défendiez votre vie, ne vous inquiétiez de rien ni de personne autre, et faisiez bien. Pourquoi pas nous?

» Aujourd'hui, à vue humaine, l'Irlande n'a rien à espérer ; mais à la prochaine occasion elle reprendra les armes. J'en suis sûr. C'est la force des choses qui le veut. Et peut-être est-ce pour l'Irlande un sort inéluctable, d'âge en âge, de génération en génération, de se soulever, et d'être écrasée pour se soulever encore, et de recommencer toujours, par la nécessité de prouver qu'il y a toujours une Irlande, une Irlande qui ne plie pas, qui ne consent pas, qui ne se rend pas, et par celle — tant qu'il y aura une Irlande — de réserver l'imprévisible avenir. »

L'homme se tut. Il n'avait pas élevé la voix. Il scandait seulement ses paroles d'un geste monotone, en hache, de la main droite, et de son accent martelé. Sans une chaleur aux pommettes, son visage exprimait toujours cette lucidité dure et cet empire sur soi-même, qui, par rigueur intellectuelle, se refusent toute illusion, même patriotique. Je pris congé. La froide et pompeuse avenue semblait grandiose sous le clair de lune désert et glacé. Dans le fond du ciel, entre les deux roides perspectives des sévères maisons de brique nue, on discernait un fin linéament sombre : le noble horizon des montagnes qui cachèrent, un temps, Robert Emmet proscrit. Et j'avais tout de même le cœur un peu serré.

LES AMÉRICAINS

Ce soir la délégation irlando-américaine qui vient de visiter l'île fait ses adieux à Dublin avant de se rembarquer.

A son propos, j'ai beau chercher à comprendre la politique du gouvernement anglais ; ma logique française n'arrive point à interpréter cet empirisme, et n'y découvre qu'incohérence. Ce qui me console, c'est que la moitié de la presse britannique porte là-dessus le même jugement. — Les Irlando-Américains ont demandé que la cause de l'Irlande fût entendue à la conférence de la paix. Ils ont envoyé en délégation à Paris MM. Walsh, Dunne et Ryan. Lloyd George a accepté (sous la pression de Wilson?), puis différé de les recevoir, puis renoncé tout à fait à une entrevue, enfin consenti à leur délivrer des passeports pour l'Irlande. Voilà qui ne se suit guère. Si on laisse pénétrer les Américains ici, c'est, je pense, qu'on va leur dissimuler au mieux l'appareil de rigueur qui boucle le pays. Le truc est classique. Il n'en est rien. A Mountjoy, ils ont pu entendre les prisonniers politiques se plaindre de traitements illégaux : encellulement, menottes, douches glacées, assister à une scène de violence entre le député Sinn Féiner Pierce Beasley et ses gardiens. Ils ont vu, sur les routes et dans les villages, les soldats casque en tête et baïonnette au canon. A eux-mêmes l'entrée à Westport

a été interdite, sans explication ; leurs autos arrêtées en pleine campagne et forcées de rebrousser chemin ; le professeur Eoin Mac Neill, député de l'Université nationale, qui les accompagnait, plus ou moins bousculé par un colonel. S'il y a un dessein dans cette série de complaisances et de rebuffades, j'avoue qu'il m'échappe. Et s'il n'y a en pas...

J'ai parfois rêvé que le renom de la diplomatie britannique pouvait bien n'être qu'usurpé. La réussite séculaire des Anglais dans les affaires du monde nous abuse peut-être ; ne leur viendrait-elle pas de l'heureuse place qu'ils y occupent, intangibles derrière le « rempart des vagues »? Elle les range invariablement dans la coalition qui toujours se reforme en Europe pour abattre l'hégémonie du plus fort ; elle leur permet toutes les bévues, parce que ces bévues ne mettent jamais leur vie en danger ; elle leur donne le temps de les réparer. Pour la France, avec sa dangereuse situation géographique, le Boche qui suit le jeu sans laisser passer une faute, et le ruisseau du Rhin entre deux, de moindres gaffes auraient cent fois été mortelles. L'on confond peut-être valeur avec succès, et l'on donne au dessein ce qui vient de la chance...

C'est une nuit d'étoiles sans lune, bleue, sombre et transparente. Les plates façades de briques semblent plus nues et plus noires, à s'enfoncer ainsi dans les ténèbres limpides, en géométriques lignes de fuite. Quelques phares d'automobiles dardent brutalement leur éclatant pinceau et découpent, comme à l'emporte-pièce, mille têtes attentives, immobiles et levées. En approchant, on discerne, dans la noirceur, les arbres de Fitzwilliam Square, noyés d'une torpeur silencieuse les grilles qui les cernent, les deux policemen de garde, interminables et maigres, leurs pieds démesurés, et l'ironique reflet, venu on ne sait d'où, qui joue sur la pomme d'argent de leur casque noir et qui semble se rire de leur haute figure lugubre et dégingandée. Là-haut en face, au premier étage, deux drapeaux côte à côte, le drapeau étoilé et le drapeau tricolore de l'Irlande, palpitent doucement dans la pénombre. Trois fenêtres, grandes ouvertes sur un salon ruisselant de

clarté, semblent d'or dans la façade noire, et l'on dirait des bouches lumineuses d'où ne sauraient tomber sur cette foule obscure que des paroles d'annonciation, de lumière et de joie.

De fait un homme apparaît au balcon, silhouette découpée sur le fond de gloire, et dont on ne peut reconnaître que la stature exceptionnellement haute. Je questionne mon voisin le policeman : « Est-ce de Valera? » Mais le gendarme est sans pitié : il me prend pour un « rebelle », craint de se compromettre et s'éloigne muet et digne, sur ses vastes pieds ouatés d'épais « Philipps ». Là-haut l'homme parle. La voix est claire et mesurée, mais je n'y comprends goutte ; puis soudain je reconnais l'énergie scandée des syllabes anglaises. Il avait, suivant le rite, commencé en gaélique : c'est de Valera.

Après lui apparaît un grand vieil homme, puissant et lourd. Les lustres du salon jettent sur sa tête blanche une lueur d'argent. Et dès qu'il ouvre la bouche, on se regarde stupéfait : ce n'est pas une voix humaine qui en sort, c'est un mugissement, c'est la clameur de bronze d'un porte-voix, faite pour dominer les rumeurs de la mer ou celle des foules d'outre-Océan. La voix énorme éclate et s'enfle, et roule dans la nuit taciturne, va déferler là-bas au fond de l'immense square, et revient rapportée, dans l'intervalle des silences, par un attentif écho. Enfoncés sous leurs draps dans leurs maisons éteintes, les Unionistes de ce quartier élégant n'en doivent pas perdre un mot. Les vitres loyalistes tintent au rude choc des syllabes nasales. Oh ! le discours est simple : une attaque, directe, et d'une incroyable violence, contre la domination anglaise ; l'assurance de l'amitié américaine ; l'affirmation que la justice va régir le monde, et délivrer l'Irlande. Tout cela théorique, enivrant, généreux et vague, sans engagement ferme (et pour cause !), sans vues précises sur les possibilités, sans contact avec la réalité des faits, plein d'une emphase généreuse et stérile. Pour une tête froide, il est clair qu'une telle harangue ne changera pas un iota aux choses qui sont ; mais elle verse aux pauvres têtes obscures qui écoutent là dans l'ombre, levées et immobiles, l'ivresse de l'illusion et, il en faut convenir, l'Américain corse

le *cocktail*. « La justice ne doit pas être le privilège des grands intérêts du monde. La justice qu'ont obtenue Serbie et Tchèques et Pologne, il faut que l'Irlande l'obtienne. La justice est la même pour tous les hommes qui vivent sous le ciel... » *Justice, justice !* Le mot répété sonne à tout instant, lancé comme un boulet, éclatant et sonore, de toute la force explosive de l'accent saxon, et l'écho nous renvoie encore, exact et obstiné : *Justice !* Il y a comme une incantation dans ces litanies opiniâtres de la Justice, dans cette voix tonnante dont les éclats sauvages déchirent impérieusement le nocturne silence ; et quand elle s'éteint, la foule qui se taisait, enivrée et muette, après une seconde de surprise, soudain éclate en furieux transports, cris, sifflets, acclamations, délire...

Mais là-haut les quatre leaders garnissent le balcon, et soudain, d'un accord tacite, une voix s'élève, unanime et nombreuse, avec cette contagieuse puissance d'émotion que recèlent les chœurs, toutes les clameurs collectives ; et c'est le *Soldier's Song*, et sa mélodie un peu dansante, un peu molle et autrichienne, mais tout de même belle, religieuse et grave :

« Soldats nous sommes, soldats dont la vie est vouée à l'Irlande. Quelques-uns nous viennent du pays par delà les flots. Elle a juré d'être libre, la vieille terre de nos pères : elle n'abritera ni le despote ni l'esclave. Cette nuit nous occuperons la vallée du danger, pour Erin, advienne que pourra ! Dans le rugissement du canon et le fracas des feux de file, nous chanterons le *Chant du soldat*. »

En Tipperary ou en Clare, cette chanson-là vaudrait trois mois de prison ; à Dublin, elle passe. Le prix du *Soldier's Song* en Irlande, c'est comme le prix du beurre en France : ça dépend de l'endroit, et de la tête du client.

... Rentrée à Paris, la mission américaine a fait paraître dans la presse un rapport horrifique sur la condition de l'Irlande. Arbitraire et caprice de la soldatesque, négation des libertés même les plus élémentaires, interdiction de meetings, suspension de journaux, lettres de cachet, brutalités sans nombre allant jusqu'à l'assassinat, traitements infamants et

barbares infligés aux prisonniers politiques, voilà le régime anglais en Irlande. Naturellement le Chief-Secretary Macpherson lance un démenti. Les Américains défient Macpherson d'affronter un arbitrage impartial. Une polémique s'engage. *Keep them talking*, faites-les bavarder...

Le tableau est noir ; mais c'est peut-être qu'on l'a poussé au noir. Et par le procédé assez primitif de la généralisation imprudente, — ou délibérée. Exemple : pris séparément, les sévices contre *tel* prisonnier, les abus de la force contre *telle* population seraient sans doute hors de conteste. Ce qui l'est moins, c'est d'inférer, et d'affirmer, que *toutes* les populations, *tous* les prisonniers anti-anglais sont traités de la sorte. Comme je me plains de tant de légèreté, on en convient tout de même, mais on ajoute : « Quelque outrance est nécessaire pour remuer ces masses immenses, et un peu frustes, d'outre-Atlantique ; c'est la manière américaine. » Hélas ! c'est bien ce que j'avais cru entrevoir. Ainsi tonnaient l'autre jour, du balcon de Fitzwilliam Square, les déclamations généreuses de Ryan. Ainsi les films qui nous viennent de là-bas, avec leurs péripéties brutales et naïves, visent avant tout à secouer des nerfs un peu gourds. Ainsi le rapport américain, qui connaît son public, charge intentionnellement les tableaux terrifiants, pour émouvoir de lourdes imaginations sensuelles. O Démos, Démos, dont les flagorneurs plus que jamais feignent d'adorer la suprême sagesse, est-il donc écrit que la vérité, délicate et modeste, n'est point faite pour toi? que tes courtisans, en effet tes maîtres, te verseront toujours, pour te séduire à leurs fins, le vin épais qui seul monte à ta tête fumeuse? Que j'eusse préféré, pour mon compte, un rapport tout en petits faits contrôlés, indiscutables, établis sur le ton paisible et courtois d'une critique impartiale, sans éloquence, sans conclusions peut-être ! Comme si les choses, telles qu'elles sont, ne se suffisaient pas à elles-mêmes, et qu'il fût nécessaire d'accuser, en la maquillant tant soit peu, la comique laideur de leur vrai visage...

DANS LA RUE

« La Comtesse » est relâchée ; elle arrive ce soir au bateau de Holyhead : le *Dáil Eireann* a décidé de lui offrir une solennelle bienvenue.

« La Comtesse », c'est madame Markiewicz, Irlandaise d'origine, et femme d'un Polonais. Il y a une quinzaine d'années, tous deux appartenaient à une petite bande riche, élégante et joyeuse qui n'avait guère, me dit-on, d'autre souci que d'épater le bourgeois en lui menant au nez une vie « bien parisienne ». Depuis la guerre, le comte est, je crois, en Pologne. La comtesse, elle, a été touchée de la grâce : elle est entrée en politique. On l'a vue, à la semaine de Pâques, en uniforme vert et buffleteries fauves, participer à la défense de Stephen's Green et, quand il fallut capituler, baiser son pistolet avant que de le rendre. Elle a été condamnée à mort, en fait : déportée en Angleterre, puis graciée. Ces chances diverses lui ont valu, des Irlandais, un siège de député pour Dublin-Ville, et du Château, cette fois sans jugement et par simple mesure administrative, une nouvelle déportation en Angleterre, d'où elle revient ce soir.

Depuis ce matin, il y a ici, dans les bons endroits, une animation insolite. Des conciliabules se tiennent, des ordres passent. Quelle belle occasion pour rompre en visière à l'autorité ! Il n'est pas un Irlandais qui boude aux coups, même dans la perspective d'en prendre plus que d'en donner. Et puis, il y a ici bon nombre de soldats, américains ou australiens, qui, avant de retourner chez eux, sont venus voir leurs parents irlandais ; ils sont entourés, choyés, prêchés : quelle aubaine s'il pouvait s'en trouver dans la bagarre, pour faire scandale et soulever l'opinion outre-mer ! Les bons bourgeois tranquilles, habitués à l'opposition *respectable* de Redmond, et qu'effraye la turbulence de leurs cadets, redoutent de leur part un tel calcul. Du côté Sinn Féiner, les tout jeunes, qui n'ont pas pris part à la rébellion, sont les plus ardents ; les « vieux soldats » de 1916, qui, ayant fait leurs preuves, peuvent s'offrir le luxe d'être sages, ont, je le sais, toutes les peines du monde à calmer ces têtes chaudes.

— C'est extraordinaire, — me dit l'un d'eux, — il y a des gens qui ont envie de se faire fusiller tous les huit jours ! J'irai voir ça.

Vers cinq heures, un ami et moi, nous descendons Grafton Street, fourmillante et lumineuse. Devant Trinity College, venant de College Green et tournant l'ancien palais du Parlement, débouche une troupe assez nombreuse, deux ou trois cents jeunes gens, qui marchent au pas, en colonne par quatre. Depuis la révolte, tout entraînement militaire est interdit, notamment le pas cadencé et les formations en ordre serré : le défi est évident. Bien mieux, parmi les vestons et les chapeaux mous, il y a trois ou quatre uniformes verts, — l'uniforme proscrit des volontaires irlandais. Une vingtaine de policemen sont accotés aux grilles de Trinity, gigantesques, avec leur uniforme noir, leur casque noir à boule d'argent et cette visière, aussi bordée d'argent, qui leur descend drôlement en angle sur le nez. Ils regardent défiler l'ennemi avec un flegme total : ce sont d'impassibles machines qui s'en remettent à leur officier tout proche du soin de les animer en leur donnant des ordres et même, j'imagine, des sentiments.

Plus loin que la statue de Parnell, nous sommes montés à la Ligue Gaélique. Et voici les joueurs de cornemuse qui sortent de l'hôtel en grand costume, pour aller corser la bienvenue à « la Comtesse ». On les a pris beaux et bien faits. Ils ont le bas à revers et le genou nu, la jupe et la veste vertes, et, accroché sur l'épaule par une large fibule d'argent, le manteau de bure claire qui tombe jusqu'au jarret, à grands plis nobles et drapés. Sur la tête, le béret à plumes de coq. Au bras, le *bag-pipe* à deux anches, enrubanné, pareil à nos bombardes bretonnes. L'apparition est singulière, archaïque et charmante. Et nous voilà redescendus avec eux jusqu'à la colonne de Nelson.

La vaste avenue est noire de monde. Nos volontaires de tout à l'heure se sont multipliés et attendent, immobiles, par compagnies distinctes. Une foule énorme se déverse de toutes les transversales dans O'Connell Street, tournoie, reflue à l'aventure, joyeuse et bruyante, et, je crois, joyeuse jus-

tement de faire du bruit et d'en entendre. Et puis on peut toujours espérer, un pareil soir, quelque occasion d'en faire davantage. Les tramways tintent, tintent éperdument, pour diviser les remous humains. Çà et là, sur d'étroits îlots de policemen, oscillent les boules d'argent scintillantes. La nuit est tout à fait tombée. Une petite pluie froide s'est mise à fondre, fine et acharnée. Les pylones électriques, comme des yeux qui se referment et s'ouvrent, tantôt semblent près de s'éteindre, et puis ont de grands sursauts de lumière, qui s'allongent en traînées luisantes sur le gras pavé noir. L'Hôtel des Postes, bombardé et brûlé lors de la rébellion, ouvre ses fenêtres béantes comme des orbites vides. On piétine dans la boue et les demi-ténèbres.

Nous reconnaissons, dans une section, quelques volontaires.

— Pourquoi êtes-vous là?

— C'est l'ordre.

— La comtesse est-elle arrivée?

— On ne sait pas.

— Viendra-t-elle?

— On ne sait pas.

— Jusqu'à quand restez-vous là?

— On ne sait pas.

— On ne vous a rien dit?

— Si. D'attendre.

Vraiment ce n'est pas mal : ne rien savoir, ne pas comprendre, être sous la pluie, et attendre, mais c'est presque le tout du métier de soldat : voilà un entraînement militaire que les Anglais n'interdiront pas. Allons souper !

... Il n'y a rien eu. « La Comtesse », empêchée d'arriver à la gare de Westland-Row, a reçu l'ordre, à Kingstown, de rentrer chez elle directement en automobile. La réception a raté. Mais, quelques jours après, un officier qui passait en side-car, conduit par un soldat motocycliste, ayant voulu couper le cortège funèbre de Pierce Mac Cann, mort d'une pneumonie dans les prisons anglaises, la moto a été jetée dans la Liffey, et, n'eût été leur fuite précipitée, les hommes suivaient.



Dublin, tout farci de somptueux pastiches néo-grecs, colonnades, frontons et pilastres, n'abonde pas en monuments vraiment beaux ; mais c'est une jolie chose que *Mansion-House,* menue et simple, de proportions parfaites, un peu inspirée de notre XVIIIe siècle, il me semble, avec son élégante balustrade de pierre ponctuée de quatre fiers candélabres. On y donne ce soir un concert pour l'anniversaire de Connolly, le chef travailliste fusillé en 1916 ; quelqu'un m'a aimablement procuré une invitation, et je m'y rends en flânant.

Dans Grafton Street, une section de fantassins kaki me dépasse, tous jeunes, beaucoup petits et manifestement non-adultes. Leurs joues rasées et roses leur donnent l'air d'avoir seize ans. Ils vont, propres comme des sous neufs, leurs boutons de cuivre armoriés étincelant de tripoli, le pli de la culotte marqué encore au-dessus des bandes molletières. Les hommes ont le casque en assiette creuse, d'un vert rugueux, un peu penché sur l'oreille, et, au canon, la baïonnette courte et plate. L'officier, un bambin qui n'a pas vingt ans, a la casquette sur la tête, le casque accroché sur la poitrine au baudrier, le stick à la main et, dépassant la manche, un gentil petit mouchoir de soie violette. Quarante soldats en tenue de campagne qui remontent une rue, cela semble tout naturel à un Français ; dans ces pays moins militaires, sans conscription, le spectacle est plus rare ; on ne le voit guère en Angleterre, et les Irlandais s'en plaignent comme d'une provocation.

En arrivant au *Mansion-House* je trouve une foule drue et remuante. De temps à autre une rumeur. Allons, bon ! la réunion est interdite. L'éternelle *Dublin Metropolitan Police* est là, cinquante ou soixante hommes dans leur uniforme de pompes funèbres, au pied de l'escalier d'honneur et sur le trottoir d'en face, devisant par petits groupes. Et puis... Mais c'est bien ça, c'est mon petit lieutenant de tout à l'heure. Ses hommes sont derrière lui, dans le garage de l'Automobile-Club. Lui, il a mis son casque pour avoir vraiment l'air de jouer au soldat ; mais il a toujours sa jolie figure puérile, poupine et rose, comme d'un petit Tommie de plomb, et,

dans la manche, son gentil mouchoir de soie violette. Il cause gravement avec l'officier de police ; il est manifestement content d'être là, de jouer un rôle : c'est si jeune ! De temps à autre, un monsieur se détache de la foule, parlemente, essaye d'entrer : peine perdue ! il faut faire demi-tour. Seuls, quelques prêtres passent sans difficulté : même la police anglaise n'arrête guère les prêtres, ici.

Une soirée manquée... Je rentre tout doucement, en flânant dans les allées paresseuses de Stephen's Green. A un moment il m'a semblé de loin voir des gens courir, entendre comme une rumeur et quelques coups de fouet. Puis, plus rien. Des gamins qui s'amusent... Rentrons !

... J'ai une servante assez pittoresque, grande fille solide de la montagne, aux vifs yeux noirs, toujours gaie et chantante. « Qui donc est roi de France, demandait-elle un jour : Albert de Belgique, n'est-ce pas? » Et, en dépit de mes excuses embarrassées, elle a paru un peu scandalisée que nous n'eussions pas de princes, car, dans un pareil pays, je vous demande un peu ce qu'ils peuvent mettre sur les shillings. Ces notions, un peu confuses, sur la politique étrangère n'empêchent pas les convictions fortes : elle m'a un jour présenté sa nièce, jeune personne d'environ trois ans, qui, pressée de décliner son état civil, s'est bornée à me répondre : « *I'm a Sinn Feiner.* Je suis Sinn Féiner. » Ma bonne, devant que monter le journal, y jette un coup d'œil, et alors, elle m'annonce les nouvelles les plus dignes d'intérêt. En France, elle suivrait le grand roman populaire : le feuilleton, ici, ce sont les meurtres politiques. Ce matin, rien qu'à la voir entrer, je suis sûr qu'il y a un beau tableau. « Quatre coups de revolver sur la police », me dit-elle : c'était donc ça, cette bousculade, ces claquements de fouet, hier soir...



En tournant au coin de ma rue, à quarante mètres de chez moi, je suis tombé sur deux tanks arrêtés. L'un, débrayé, vibrait tout entier des belles détonations profondes et régulières d'un gros moteur tournant bien rond. L'autre était en

panne, ouvert et muet. Déjà un attroupement l'entourait, curieux et bon enfant. Je fis nombre. Par l'étroite porte aux vantaux rabattus, on entrevoyait toute une machinerie énigmatique et inhumaine. Il y avait une manivelle qui commandait une chaîne de mise en marche, et aussi une large bande de cuir qui était le siège du pilote. Une haleine d'huile surchauffée sortait de là dedans, par nauséabondes bouffées. Un mécanicien maculé, aux mains luisantes de cambouis, tripotait quelques organes mystérieux, essayait de mettre en route, et sortait aspirer l'air libre, écarlate, étouffé par l'atmosphère terrible de la machine immobile. Puis l'officier s'évertuait à son tour, un grand, mince et très brun, tout jeune, qui se pliait en deux pour tenir dans la chambre exiguë ; et je déplorais le douloureux destin de sa culotte, si bien pincée au genou, avec ses basanes de cuir blanc, toute fraîche, et qui, d'instant en instant, se truitait de graisse noire. Des gamins, montés sur les chenilles, s'amusaient à orienter dans tous les sens le canon des mitrailleuses ; indulgence ou mépris, les soldats laissaient faire. A quinze mètres de là, l'autre engin ronflait toujours, prêt à démarrer, fermé, veillant sur son frère... Ses chaînes sans fin hérissées de pustules, les sortes de globules proéminents d'où sortaient les mitrailleuses et qui viraient dans l'orbite, tels des yeux d'insecte, lui prêtaient comme une vie fabuleuse. Et, camouflé d'un violent bariolage, on eût dit un monstre, issu des âges géologiques ou légendaires, qui venait de quitter son marais natal, et qui guettait, menaçant, assis sur l'arrière-train, enduit de vase noire, de limon jaune et de pourriture verte.

Tout à coup, une explosion, puis deux, puis cent, puis le rugissement énorme d'un moteur affolé. L'autre tank était dépanné. Les hommes disparurent dans l'ouverture, comme engloutis; les vantaux d'acier claquèrent; et vers les suaves verdures de Stephen's Green, les deux engins s'en allèrent à leur petite allure, se dandinant aux ornières du macadam, avec une sorte de bonhomie formidable.



Juin et juillet furent splendides, cette année : d'ailleurs c'est à la campagne qu'il pleut toujours, Dublin même est relativement sec. Pendant des jours et des jours, nous avons eu des ciels immaculés, lumineux et purs, avec, parfois, de ces beaux nuages blancs dont on aimerait, tant ils semblent palpables, toucher la boule cotonneuse et brillante, et qui appareillent en flotte majestueuse vers l'au-delà des horizons.

C'était tous les jours un amusement presque intellectuel de suivre dans cet air limpide les quadrilles des avions, démêlant là-haut d'invisibles figures, difficiles et précises. Ils arrivaient de l'aérodrome de Tallaght, tantôt plusieurs, tantôt rien qu'un, solitaire et fantaisiste, tantôt une escadrille entière, rigidement alignée en angle d'oies sauvages. Ils surgissaient du ras de l'horizon, si rapides et dans un air si plein de silence, qu'on en percevait l'approche souvent à les entendre avant que de les voir. C'était un bourdonnement léger, comme d'un frelon qui danse ; et quand, impatienté, on levait les yeux pour chercher l'obsédant insecte, l'engin arrivait déjà sur vous, museau trapu, ailes tranchantes, passait en foudre sur vos têtes dans un puissant grondement inégal et huilé.

J'en ai vu jusqu'à treize ensemble : douze gros avions de bombardement qui avançaient sévèrement en coin, laissant passer chacun, au ras de la carlingue, deux têtes noires et minuscules, et devant eux, menant le bal, un avion de chasse court, vite et souple, qui laissa bientôt là ses gros frères, comme ennuyé de leur train raisonnable, pour se livrer tout seul, dans le soleil, à d'étourdissants caprices. Tantôt il glissait sur l'aile à donner le vertige, tantôt se cabrait en chandelle pour retomber sur la queue pendant une interminable seconde, tantôt se vrillait horizontalement suivant une imaginaire hélice, et tout d'un coup, une lubie lui prit de descendre jusqu'à deux cents mètres des toits pour y boucler, le plus dangereusement possible, une série d'impeccables boucles. Suivant l'incidence de la lumière, les ailes rigides et vernies apparaissaient ou bien roses d'un rose d'aurore, ou noires comme des élytres, ou transparentes et quasi dissipées, et alors la dure bête fuselée planait là-haut d'une sorte sur-

prenante et magique, invraisemblablement soutenue par le vide, impondérable dans l'éther. Là-bas, avec un éclair, eux aussi, sur leur aile penchée, les douze gros frères viraient sagement de conserve. Et toute la journée, avec des fuites simulées vers le camp de Tallaght, et des retours obstinés qui ramenaient comme des guêpes sur une figue, la ronde à l'affût revint sur la ville où elle tournait, tournait, inlassable et soupçonneuse.

Quelques semaines après, je traversais le canal. La mer était dure, le vent froid : je descendis me coucher. Je trouvai dans la cabine un officier avec l'uniforme ardoise et les ailes brodées d'or de la *Royal Air Force.*

— Don't trouble, — lui dis-je en entrant.

— Vous ne me dérangez pas du tout, — me répondit-il tout à trac, dont je fus fort marri, mais avec un tel accent que j'en fus consolé.

Nos couchettes se voyaient. Au lieu de dormir, nous causâmes, en franco-anglais. Il rentrait chez lui, démobilisé. Ce n'était plus un métier, à Tallaght ! Jamais la paix ! Tous les jours, ou presque, prendre l'air. Ils portaient des bombes suffocantes, petites et trop peu lourdes pour défoncer une maison, mais bonnes à dissiper les attroupements dans la rue. C'était surtout les toits qu'ils avaient consigne d'observer, et de nettoyer au besoin. On avait conservé trop mauvais souvenir des *snipers* embusqués là-haut pendant le soulèvement. Croyez-vous cela? dans la semaine après la reddition, quelques enragés tiraillaient encore. Il en avait assez! Ce n'était pas trop tôt... — il chercha, et, trouvant son français indigent ou pâle, conclut d'un air furieux : *To leave this damned country,* — de quitter ce sacré pays !

5 novembre 1919.

HERCÉ

L'AMOUR ET LE SECRET[1]

XI

Le lendemain, Juliette ne vint pas, après le déjeuner, comme elle en avait l'habitude. Et l'on s'en étonna.

— C'est drôle ! — dit Jenny. — Et son portrait?

— Son portrait, — répondit Jacques, — je ne le finirai pas. Je l'ai raté : n'en parlons plus.

Jenny insista. Et Jacques montra qu'il était de méchante humeur : on savait bien qu'il ne travaillait pas autrement que dans la joie et, du moment que ce portrait ne l'amusait pas, il y renonçait.

— Pourtant, — dit Jenny, — tu semblais hier si content !

— Eh ! bien, je ne le suis plus ; voilà tout !

Il se leva et alla s'enfermer dans son atelier.

Madame Durny ne se tint pas de badiner sur la fâcheuse nervosité des artistes et nota que les égyptologues ont une placidité meilleure. Son mari ne songea point à la remercier du compliment et même lui fit un signe de se taire. Où il montrait de l'ingénuité : ce n'est pas le silence qui vaut rien pour remplacer une causerie maladroite. Mieux avisé, Mathieu parla d'autre chose : voire, il eut soin que l'autre chose ne fût pas indifférente et, puisqu'on était à quelque

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1920.

chicane, il ne prétendit que substituer une bisbille à une autre.

— Juliette a probablement la migraine, — dit-il.

— Je ne crois pas ! — fit madame Durny.

Elle regarda furtivement Mathieu, qui la guettait et souriait. Et son regard interrogeait Mathieu, qui répondit :

— Moi, je suis comme vous : je n'en sais rien.

Mais Jenny n'avait pas envie de rire; et c'est à cause d'elle que Mathieu tâchait de détourner la causerie. Elle, ce n'était pas tant la mauvaise humeur de son mari qui la désobligeait que l'impatience de son fils : elle ne doutait pas qu'il ne souffrît de voir, entre Jacques et elle, si bien établie et comme installée, cette familiarité des brouilleries, même insignifiantes. Puis Jacques apparut à la porte de son atelier, qui l'appelait :

— Jenny ! Viens deux minutes, s'il te plaît.

En se levant, elle n'osa point regarder Alain. Quand elle fut à l'atelier, l'on entendit, non pas les mots de Jacques, mais sa voix, qu'il ne ménageait pas beaucoup. Et Mathieu proposa une promenade, qu'aussitôt on lui refusa, sous le prétexte d'un orage menaçant. Il consulta le ciel, qui était parfaitement pur, et dit :

— C'est vrai !

Jenny revint et madame Durny lui demanda :

— Eh ! bien, ce portrait?

— Je ne l'ai pas vu.

Jenny avait dit ce peu de mots d'une façon si évasive, et elle avait si nettement montré sa volonté d'arrêter là le questionnaire auquel se fût amusée la manie tatillonne de son amie, que l'on se tut. Mais, comme Alain, sans rien dire plus que les autres, l'épiait et l'interrogeait d'un regard involontairement impérieux, elle le regarda aussi et eut l'air étrangement triste, humilié surtout. Elle éprouvait un sentiment de honte et croyait que son fils l'avait surprise en état de misère conjugale. Très évidemment, elle désira que se défît la réunion de ces quatre personnes qui, autour d'elle, composaient un bien gênant tribunal de curiosité affectueuse ou maligne. Durny s'en aperçut et, sous prétexte d'aller voir le déjeuner des poules à la basse-cour, sut emmener sa femme. Restaient Alain et Mathieu : la présence de Mathieu,

parfaitement ami, n'empêcherait pas Alain de parler tout de même que s'il était seul avec Jenny : dont elle eut peur. Et elle souhaitait de causer avec Mathieu.

— Va donc voir, — dit-elle à son fils, — pourquoi Juliette ne vient pas.

Alain comprit que c'était là un stratagème, et un peu gros, en vue de l'éloigner. Il n'aima point cette supercherie, et s'en étonna, de sa mère si tendre, et fine et adroite. Pour qu'elle agît de cette manière prompte et mal ménagée, qu'y avait-il? et quel chagrin la pressait de se confier à Mathieu? Il fut inquiet. Puis il fut blessé dans son amour-propre et dans son amour filial : cet émoi fit que, durant quelques secondes, il hésita. Mais le projet de revoir Juliette le tenta. Il sortit et, le long du chemin, se rappelant tout le détail de la scène, comprit que sa mère avait précisément deviné ce qu'il ferait, comment son incertitude céderait assez vite et pourquoi : pendant qu'il hésitait ou croyait hésiter, Jenny, sans bouger, sans le regarder, savait aussi bien que lui, mieux que lui, ce qu'il pensait secrètement ; et elle attendait qu'il se levât tout juste au moment qu'il s'était levé. Cette facile inquisition le choqua. Bientôt, il en rit, satisfait d'avoir eu la clef des champs et, amoureux, satisfait d'aller voir sa bien-aimée. Elle, sa bien-aimée, ne risquait-il pas de l'importuner? Si elle n'était pas venue, sans doute n'avait-elle pas envie d'être dérangée. Mais il lui dirait d'abord : « C'est maman qui m'envoie ! » Et, de cette commodité que sa mère lui procurait, il eut l'esprit amusé, le cœur attendri.

Demeurée seule avec Mathieu, Jenny ne fut pas longue à s'épancher.

— Mathieu, — dit-elle, — que se passe-t-il?

— Ma bonne amie, je vous l'aurais demandé : mais j'ai coutume d'être discret avec méthode et, s'il n'est pas question de vous, avec indifférence.

— Cette maison, — reprit Jenny, — devient absurde.

— Absurde ! — consentit Mathieu.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous? et Jacques principalement?

— Pourquoi vous a-t-il appelée?

— Pour me dire qu'il n'achèverait pas le portrait de Juliette.

— Il l'avait dit.

— Pour le redire et, cette fois, avec une espèce de fureur inutile. Et pour me conjurer d'obtenir qu'on ne lui parlât plus de ce portrait : ni vous, ni moi, ni Juliette. Et je dois bien savoir qu'un artiste n'est pas une machine qu'on met en branle à volonté. En définitive, ou l'on aura la patience de le laisser travailler à sa guise, ou il me priera de hâter notre rentrée à Paris.

— Qu'avez-vous répondu?

— Rien... Que j'étais de son avis.

Mathieu fit une moue et dit :

— Vous n'avez pas été gentille... Mais non, ma bonne amie ! Somme toute, il était de méchante humeur et vous appelait pour vous demander une querelle comme, en d'autres cas, on demande un service. Et, ce qu'il vous demande, vous, avec votre douceur désobligeante, vous le lui refusez ! Une querelle, et c'était fini : ça va durer comme un orage qui n'éclate pas.

— Mais pourquoi est-il de mauvaise humeur?

— Il vous aime?

— Assurément ! Vous en doutez?

— Non. Mais vous le savez mieux que moi.

— Je le sais, je le sais !

— Alors, tout ça n'est rien.

— Mais non, tout ça n'est rien. Qu'est-ce que vous imaginez? Dieu, que vous êtes célibataire, Mathieu ! Vous ne connaissez rien à la vie conjugale...

— Probablement.

— Ce n'est pas la vie amoureuse !

— Je m'en doutais.

— Ce qui m'ennuie, c'est qu'entre Jacques et Alain, ça ne va pas. Vous en êtes-vous aperçu?

— Oui.

— A quels signes?

— Aux mêmes qui vous ont avertie.

— Ils ne s'aiment pas?

— Non. Et, en quelque sorte, pas du tout !

— Alain déteste son beau-père.

— Il est jaloux de lui?

— De son art?
— Non.
— C'est à cause de moi?
— Probablement.

Mathieu alors montra, malgré sa courtoisie, tant de lassitude que Jenny décida de ne pas continuer la causerie. Et elle s'en alla. Mathieu tira de sa poche un petit volume, commença de lire, s'aperçut qu'il ne lisait pas, ferma les yeux, comme il faisait pour méditer. Puis il parut avoir pris une résolution quasi importante. Il se leva, se dirigea vers l'atelier de Jacques, d'un pas rapide. Quand il fut à la porte de l'atelier, sur le point d'y frapper, le médius en avant, soudain sa résolution s'évanouit : de sorte qu'il tourna les talons et, frôlant les murs, à petits pas, se dirigea vers l'escalier, puis monta s'enfermer dans sa chambre.

XII

Alain, chez Juliette, apprit qu'elle était sortie. Elle n'avait pas dit où elle irait. On la croyait chez les Fontaille, où Alain savait qu'elle n'était pas : et l'on n'en savait pas davantage.

A la pensée qu'il aurait toute la journée à passer sans la voir, Alain sentit une étrange douleur, où dominait la crainte de l'ennui. Les heures s'allongeaient devant lui comme un désert sans route et sans fin. Que faire?... Et la déception n'était pas ce qui le tourmentait le plus : il eût accueilli le moindre divertissement, même si Juliette n'en avait pas été ; quelque fillette un peu plaisante aurait suffi à lui donner de la patience jusqu'au soir ou au lendemain. Mais, alentour, ce n'était que la campagne, le village, les champs et les prairies sous le soleil, les fermes ombragées de bouquets d'arbres, le silence, la morne quiétude, et puis les routes qui, dans tout ce repos résigné, sont comme les indices du désir et de la nostalgie : les routes et leurs écriteaux ou leurs bornes avec le nom des cités lointaines ; les routes et, de distance en distance, les estaminets et les auberges où ne demeurent pas longtemps les voyageurs et les vagabonds ; les routes qu'on

voit qui montent les collines et qui les descendent du côté qu'on ne voit pas, vers l'horizon.

Deux heures sonnèrent à l'église... Deux heures seulement? Alain consulta sa montre, n'admettant pas qu'il ne fût que deux heures. Il était deux heures moins dix : l'église avançait toujours. Ces dix minutes de surcroît furent celles que ce jeune homme terriblement désœuvré se sentit le plus incapable de subir. Un petit gémissement sortit de ses lèvres ; ses doigts frémirent, tandis que ses bras lui semblaient lourds et ne ballaient seulement plus au rythme de sa marche lente.

Alain rentrait chez lui et comptait qu'en ne se pressant pas il occuperait au chemin les dix minutes avant deux heures ; puis il faudrait, d'heure en heure, gagner le soir. Il ne trouva au jardin ni sa mère, ni Mathieu, ni personne à qui répondre que Juliette n'était pas là. Il ne chercha pas davantage, sortit encore, prit la route et s'avisa de l'aventure qui devait lui gaspiller le mieux sa journée : il irait à la rencontre de Juliette. Mais où la rencontrer? Certes, il ne le savait pas ; et comment deviner la promenade qu'elle avait pu faire? Eh bien, il irait au hasard et, par les chemins, serait en quête de sa belle.

Ce fut un jeu qui l'amusa. Il se piqua au jeu et voulut être ingénieux. Il connaissait plusieurs itinéraires qui étaient, depuis son enfance, le cours de toutes les sorties. Mais Juliette, qui s'en allait seule et sans annoncer aucun projet, ne serait pas où d'habitude se dirigeait la promenade : elle avait voulu être seule, échapper au bavardage de tous les jours ; sans doute aurait-elle choisi les sentiers les plus embrouillés et les moins connus. Alain se crut habile et multiplia les probabilités et l'erreur. Il se dépêchait par moments, sautant une haie, dévalant dès qu'il imaginait un raccourci. Mais, à mesure qu'il avançait dans sa course et non dans sa découverte, l'immensité de la campagne le décevait. Au bout d'une heure, il craignit d'être allé trop loin, beaucoup plus loin que ne vont, n'est-ce pas? les jolis pieds, si fin chaussés, d'une Juliette. Il revint sur ses pas. Il rôda autour du village. Il retourna dans la campagne et, de détour en détour, vint à ne plus savoir où il était. Alors, il songea qu'à l'imitation des

sylvains de la fable il poursuivait une petite nymphe : s'il l'attrapait, il l'aurait à son gré.

Quelle sottise ! Il ne l'aurait point à son gré le moins du monde et peut-être la fâcherait tout simplement. Elle a voulu être seule : et tout à coup le voici, qu'elle n'attend pas, qui l'impatiente et qu'elle éconduit !... Alain ne sut pas s'il ferait mieux de renoncer à cette poursuite ; et, comme il aimait Juliette sans être sûr qu'elle eût pour lui un peu plus que de l'amitié presque banale, une idée de cérémonie le tenta de mieux agir et plus discrètement. Il se disait qu'il était un sot et que Juliette n'avait aucune envie de le rencontrer. Mais il se dit : « Tant pis pour elle ! Moi, j'ai envie de la rencontrer ! » De sorte que ne dura guère le scrupule qui d'ailleurs l'avait pris dans un moment de lassitude.

Il s'assit au pied d'un chêne et regarda devant lui. La campagne était charmante, un grand jardin de verdure offert aux jeux plaisants de la lumière et de sa sœur plus douce l'ombre. Elles jouaient, l'une à se cacher, l'autre à chasser de toutes ses cachettes la discrète et un peu sournoise. Et la lumière était partout ; mais le regard la découvrait ici et puis là et, croyant la poursuivre, lui donnait ainsi l'air de courir. Ses blancs vêtements flottaient de son épaule à ses jambes. Quelquefois, on eût dit que cette blancheur tombait et ne laissait qu'une rose nudité bondir, sauter les fossés, les broussailles, danser sur l'herbe, se baigner à la rivière, ensuite repartir et, blessée d'une épine ou d'un caillou, tacher la plaine de ces gouttes de sang, les coquelicots. L'ombre se dissimulait, toute petite, en divers recoins, où on la devinait sans la voir, peureuse sous les saules, plus tranquille sous les pommiers ; à côté d'une ferme, un marronnier d'Inde au feuillage lourd lui donnait un asile où elle s'endormait.

Alain, si jeune, eut grand'hâte de voir se dérouler jusqu'au dénouement les péripéties de cette comédie que la lumière et l'ombre lui offraient : ce jour-là, les mêmes péripéties que chaque jour, vers l'heure où la lumière, cette folle enfin lasse, irait à défaillir et où l'ombre, s'étant mieux ménagée, sortant de ses cachettes, viendrait, pour la nuit, la couvrir de son voile. Cette aventure quotidienne, Alain ne l'avait jamais

regardée avec la complaisance attentive sans laquelle ni la nature ni les âmes ne se révéleront à vous.

Or, la beauté de ce qu'il regardait l'enchanta si bien qu'il eût voulu en consacrer le souvenir et, peintre ou poète, en immobiliser le charme fugitif par le symbolique moyen de la couleur ou des mots. Il n'était point poète et n'eût pas su trouver l'image de son plaisir. Peintre, il l'était à peine encore. Et il sentait que son esprit ne fixait pas ce mouvement de vie rapide et le perdait au lieu de le saisir. Il lui semblait qu'en son esprit coulait, glissait, disparaissait bientôt, une félicité ravissante, comme le sable ou l'eau entre des doigts qui ne peuvent se joindre, ou comme un parfum dans la brise. Arrêter une belle minute est le désir auquel répond le stratagème de tous les arts, et la garder, l'éterniser peut-être. Il n'était point poète, et peintre à peine, artiste qui prélude et ne possède pas son métier. Mais, amoureux, il l'était beaucoup mieux, et comme l'art et l'amour ont cette analogie exquise, il crut que son émoi se réaliserait dans l'âme de sa bien-aimée, cette âme étant une œuvre d'art que vous formez à l'imitation de la vôtre, si vous êtes habile et elle un peu docile. Le croissant de la lune se dessina, d'un blanc pâle sur le ciel bleu. Ces deux couleurs étaient jolies. Alain aurait voulu qu'auprès de lui Juliette les trouvât jolies et, d'un sourire, lui montrât qu'elle était contente, émue, attendrie. De tout son cœur, il appela Juliette, qui ne vint pas : il l'en désira davantage.

Il n'avait plus cette vivacité hardie et cette impertinence qui le lançait à la poursuite de sa bien-aimée, il avait moins d'effronterie et plus d'égards, à la fin de la journée, quand lui apparut soudain Juliette. Elle rentrait à la maison, sans hâte et sans gaieté, des fleurs des champs aux mains. Alain n'osa point s'élancer vers elle ; mais il s'approcha d'elle timidement. C'était dans un chemin découvert, peu ombragé, qui montait. Et elle n'allait pas vite. Alain lui dit :

— Bonjour. Mais où étiez-vous donc?

— Tu me cherchais? — fit-elle.

Et visiblement elle n'aima point qu'on l'eût cherchée. A la naissance de son nez, un pli se marquait ; et son visage prenait un air de dureté. Alain craignit de lui avoir déplu.

— Êtes-vous fâchée de me voir? — demanda-t-il.

— Un peu. Et pourtant non. Car j'ai à te parler.

Alain marchait auprès d'elle et ne disait point un mot.

— J'ai à te dire... Et je n'en suis qu'à ne plus savoir si je ne ferais pas mieux de me taire. C'était mon intention, le premier jour. Enfin, tant pis ! écoute-moi... J'ai à te dire qu'il ne faut pas m'aimer.

— Pourquoi? — demanda-t-il avec douceur, mais avec plus de curiosité que de chagrin.

S'il n'avait pas plus de chagrin, c'est aussi que Juliette, en le priant de ne la point aimer, avouait que cet amour ne lui était point ignoré ni même indifférent. Les jeunes gens, et en dépit de toute fatuité qui leur est naturelle, redoutent le dédain des jeunes femmes plus que les empêchements d'aucune sorte. Ils se trompent : c'est leur jeunesse qui leur vaut une obligeance quelquefois retardée par la difficulté mondaine. Alain sourit en demandant : « Pourquoi? » Et bientôt il ne sourit plus : car le visage de Juliette ne l'y engageait pas. Elle était nerveuse et triste.

Elle ne répondit point à sa question, de sorte qu'il eut à redire, et cette fois avec beaucoup d'inquiétude :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aime?

Elle garda encore le silence. Il ajouta :

— Est-ce ma faute, si je vous aime?

Elle répondit, mais comme au hasard :

— Ce n'est pas ma faute non plus !

Et lui :

— Ce n'est pas une faute !

Ils cheminèrent quelque temps et ne disaient plus rien. Ce fut Alain qui se mit à parler ; et il eut tort : il ne sut pas que le silence est le complice d'amour le plus industrieux. Il avait cette promptitude un peu sommaire qui vous fait recourir à des arguments lorsqu'il vaudrait mieux attendre et laisser les sentiments jouer à leur guise. Il ne voyait pas clair dans l'âme de Juliette et, suivant la simple logique, supposa que, pour lui défendre de l'aimer, Juliette ne pouvait avoir que l'une ou l'autre de ces deux raisons, les deux peut-être : elle ne l'aimait pas ou bien, l'aimant, n'était pas libre

de l'aimer. L'embarras de l'interroger là-dessus le retarda, mais ne put, hélas ! le décourager.

— Pour me défendre de vous aimer, — dit-il avec plus d'entrain que de prudence, — il faut que vous ne m'aimiez pas...

Elle rit, sans aucune allégresse :

— Il y aurait d'abord cela ! — fit-elle.

— Ou bien que vous ne soyez pas libre de m'aimer.

Elle rougit et ne fit pas semblant de n'être pas en colère :

— Il y aurait cela ensuite ! Mais enfin, tu m'aimes : et, avant de me le dire... tu ne me l'as point envoyé dire !... t'es-tu avisé de savoir, je ne dis pas, si je t'aimais ou, du moins, si ton amour devait me plaire ou m'offenser? Puis tu m'aimes et tu ne sais pas si j'en suis contente ou fâchée; tu m'aimes : et aussitôt tu as le droit de me demander de quel droit je ne t'aime pas, si je ne suis pas libre et si je n'ai point un amant déjà !

— C'est vrai, — dit Alain, — je suis une brute !

— Mais non, — répliqua-t-elle; — tu es un gentil garçon comme les autres.

Alain détesta cette réplique, où il sentit que Juliette avait mis une rancune trop ancienne et le résumé d'une information trop nombreuse. Il devina, qui l'avaient devancé auprès de Juliette, une exécrable quantité d'amoureux et de prétendants, les uns timides, non les autres, et comme Juliette avait dû travailler à les éconduire. Une sorte de jalousie le frôla. Il se souvint de l'air jeune fille que gardait Juliette, malgré l'usage de la vie et la science de ses vilenies. Il leva discrètement les yeux sur elle et ne lui trouva plus le même visage. Elle n'avait point, à ce moment, l'air jeune fille et elle soupira :

— Si tu savais comme nous sommes au marché ; mais oui, au marché, nous les femmes, les jolies femmes, dans le beau monde !

Elle eut cet abandon qui la fit se montrer moins pure qu'elle le semblait d'habitude. Un plus roué que ne l'était le jeune Alain se fût promis d'aller au marché, sûr de l'y trouver. Le jeune Alain n'eut pour elle qu'une pitié qui attendrit son amour.

Il murmura :

— Pardonnez-moi. Ne soyez pas triste. Ne pleurez pas.

Elle pleurait un peu. Il était sur le point de lui dire :

— Je vous promets de ne plus vous aimer !

Puis il songea qu'elle avait esquivé ses deux questions, l'une de savoir si elle ne l'aimait pas, l'autre de savoir si elle n'était pas libre de l'aimer. Certes, il comprenait le tort qu'il avait eu de l'interroger si nettement : plus encore, il regrettait sa maladresse et d'avoir perdu la possibilité de poser derechef ces deux questions d'où dépendaient et son bonheur et le soin qu'il devrait avoir de son bonheur. Il regrettait sa maladresse et venait à soupçonner Juliette de l'éluder trop adroitement. La causerie semblait finie, entre elle et lui : comment revenir à ce qui avait tourné si mal et tourné court si brusquement?

Tous deux sentaient la même difficulté à recommencer la causerie et à laisser le silence établir entre eux, qui marchaient côte à côte, un éloignement pénible et encore plus gênant. Juliette, qui se savait aimée, refusait l'amour qui s'offrait à elle et, somme toute, ne s'en débarrassait pas. Vous faites une visite à la campagne et l'on vous donne un splendide bouquet : c'est un aimable procédé, qui vaut des remerciements ; mais vous aurez les mains chargées de ce cadeau jusqu'à la ville et ne cherchez que le moyen de le jeter sans être vu. Ainsi Juliette eût pris son parti d'un hasard qui l'aurait délivrée d'Alain. Quant à lui, les sentiments de Juliette lui étant à peu près inconnus, il hésitait sur la façon de la quitter ; en attendant, il ne la quittait pas. L'un et l'autre, d'ailleurs, comprenaient que leur brouillerie avait besoin de quelque arrangement : car ils devaient se voir désormais comme naguère et, aux yeux de Jenny, de Jacques, des Durny et de Mathieu, sembler amis comme devant.

Ce problème du cérémonial à organiser fut ce qui les occupa secrètement. Juliette avec son habileté de femme et, si elle n'avait pour Alain qu'une petite amitié, Juliette avec sa tranquille beauté que nul émoi ne troublerait, se tirerait d'affaire bien aisément. Alain craignit d'être gauche et ne compta point réduire à son obéissance un amour qui, même blessé, ne lui mourait pas dans le cœur.

Ce qu'il fit de bien fut de se taire et d'attendre. Il ne le fit pas du tout par un calcul ou par une de ces lâchetés que l'injuste Amour récompense : mais il ne dit rien, ne sachant que dire. Et, comme le chemin montait ; comme, à la fin des jours d'été, la chaleur accumulée devient plus lourde et accablante, il arriva que Juliette ralentit peu à peu son allure et, sans avoir l'air d'y penser, prit le bras d'Alain pour s'y appuyer. Il en éprouva une joie troublante et, avec une tendre compassion, dit à Juliette :

— Vous êtes lasse?

— Oh ! oui, très lasse, Alain, si tu savais !

Elle n'était plus fâchée ; elle n'était plus que lassitude qui s'appuie, grâce dolente et beauté qui s'abandonne. Avec transport, avec un zèle attentif et doux, Alain l'aima d'être si lasse, de l'avouer et d'oublier toute rancune et tout orgueil.

— Mais d'où venez-vous? — demanda-t-il. — Et quelle promenade avez-vous faite, si loin, toute seule et toute la journée?

Peu de minutes plus tôt, il n'aurait point osé l'interroger ainsi ; elle, de son côté, ne l'aurait pas laissé l'interroger. Mais, à présent, il n'était plus un amoureux qui s'informe : il n'était plus qu'un ami bienveillant. Elle répondit :

— Je ne sais pas où je suis allée. Très loin sans doute.

Elle ajouta, un peu de temps après :

— Je voulais être seule et préparer ce que j'avais à te dire. Je te l'ai dit. N'en parlons plus.

— S'il n'y avait qu'à dire un mot pour être obéi, — répondit Alain, — vous avez dit ce mot, certes, et vous méritez d'être obéie... On jette une pierre dans l'eau ; cela fait un peu de remous : et puis le calme se rétablit... Mais je vous mentirais, si je vous disais que je vais me calmer ainsi.

— Hélas ! — dit-elle.

Et, comme il l'avait plainte, il devina qu'elle avait pitié de lui. Mais, avec une extrême rapidité de sentiment, elle reprit :

— Que veux-tu? Nous avons à continuer d'être des amis. Nous n'allons pourtant pas raconter cette histoire !... Ou bien il faut que je m'en aille. Si tu y tiens, je m'en irai.

Ce peu de mots fut pour Alain la déception la plus fâcheuse. Il crut que Juliette ne songeait qu'à la difficulté mondaine et crut qu'elle ne s'était approchée de lui, appuyée à son bras, que pour le faire obéir à ses précautions d'élégance et de commodité. Elle s'en aperçut et s'avisa d'être pardonnée :

— Préfères-tu que je m'en aille?

Et sa pensée se prolongea au delà de la petite phrase qui avait expiré sur ses lèvres émues, comme si elle disait encore : « Souffriras-tu de mon absence moins que de ma présence familière? A défaut de l'amour que je t'ai refusé, ne veux-tu pas de l'amitié? »

— Ne vous en allez pas ! — répondit Alain.

— Alors? — reprit-elle. — Alors, plus de folie !

Il se tut : et elle n'attendait pas qu'il promît d'être sage, ne l'étant pas, l'étant moins que jamais.

Au bout de la montée, le village se découvrit et la maison de Juliette, qui serait le terme de leur causerie et de leur intimité. Cette vue soudaine et qu'ils avaient oublié qui fût si prochaine les étonna et bouleversa les idées dans l'esprit d'Alain. Juliette dit seulement :

— Il faut rentrer chacun chez soi.

Alain s'écria :

— Mais, ce soir, vous viendrez à la maison. Si vous ne veniez pas, qu'en dirait-on?... Vous viendrez : et moi, j'aurai à vous revoir, devant tout le monde, comme si de rien n'était !

Juliette sourit :

— Ce que tu m'as reproché de penser, tout à l'heure, voici que tu le penses. Ne le pensais-tu pas déjà, quand mon souci des uns et des autres t'a paru si mesquin?

Juliette souriait ; mais Alain cédait à son émoi :

— Je ne vous ai rien reproché !

— Même sans le dire?

Il frissonna :

— Vous voyez en moi plus clairement que je n'y vois ! Et moi, je ne vois pas clair en vous. C'est affreux !

Il était si étrangement agité qu'elle le ramena un peu en arrière, afin que du village on ne les vît pas. Il s'acharnait :

— Mais non ! Je ne vois pas clair en vous.

— Que ne vois-tu pas?

— Vous m'avez dit de ne pas vous aimer. Mais je vous aime. Et, au surplus...

— Quoi encore?

— Vous ne m'avez pas dit que vous ne m'aimiez pas !

Il avait la voix étranglée. Il était en larmes. Et, absurdement, il répétait :

— Dites-le-moi !... Dites-le-moi, je vous en conjure !...

Juliette le vit pareil à ces malades qui supplient le médecin de les tuer. Elle essaya de donner le change à sa question par de gentilles paroles et insignifiantes. Mais les lèvres convulsées ressassaient :

— Dites-moi que vous ne m'aimez pas !

Pour l'apaiser le temps qu'il rentrât chez lui, elle chez elle, Juliette lui eût dit n'importe quoi. Mais elle savait que nulle réponse, vraie ou fausse, ne l'eût apaisé. Elle refusa de lui dire qu'elle ne l'aimait pas et, pour s'en aller, croyant que c'était ainsi beaucoup mieux, profita d'un moment où la déraison d'Alain semblait céder à la fatigue.

XIII

Alain rentra. Jenny l'attendait :

— Te voilà enfin ! Qu'as-tu fait, toute la journée?

Il raconta qu'il s'était promené, que la campagne était plus belle que jamais et que son rêve serait de peindre un jour la nature comme il l'avait vue, comme un être vivant qui a des joies, des lassitudes et des moments de méditation retirée.

— As-tu rencontré Juliette?

Il répondit que non, tout simplement, et s'étonna de la facilité avec laquelle il mentait si bien. Même, il ajouta :

— N'est-elle pas venue?

Et, comme Jenny répondait que non :

— Elle viendra ce soir sans doute.

Il épia, sur le visage de sa mère, un signe de quelque soupçon, ne vit rien, fut content de lui. En s'habillant pour le dîner prestement, il se disait qu'il était, en somme, très fort et déplora de n'avoir pas ces beaux moyens d'hypocrisie

et de maîtrise désinvolte à l'égard de Juliette : il se promit de corriger sa manière et d'être un homme.

Au dîner, tout alla si bien que ce fut à ne pas comprendre comment s'était arrangée, dans l'âme d'un chacun, l'espèce de contrainte qui, peu après midi, rendait alarmante la réunion de ces quelques personnes. Émerveillé, Mathieu songeait qu'une telle détente, et sans orage, était un cadeau que leur faisait leur futilité. Du reste, la température s'adoucissait également. Par les fenêtres ouvertes, il entrait de la fraîcheur. et sans qu'un orage eût marqué ce changement de l'atmosphère. Mathieu songeait que les caprices des âmes et de la nature dépendent de lois très compliquées et défient toute prévision, de sorte qu'il n'y a qu'à profiter de leur amabilité passagère et bien venue.

Jacques n'était plus de mauvaise humeur et son retour à la clémence n'avait ni affectation ni effronterie. On eût dit que lui-même ne se souvenait pas d'avoir été si affreux ou ne s'apercevait pas de sa nouvelle aménité. Jenny se réjouissait de voir autour d'elle renaître le bienfait par excellence de la bonhomie. Ce fut à peine si madame Durny pensa méfaire ; elle demanda :

— Et Juliette, l'a-t-on retrouvée?

Jacques intervint le mieux du monde :

— Vous oubliez la règle de la maison, qui est la liberté. Ne soyons pas à nous créer des habitudes, des horaires et des protocoles de famille ou d'amitié. C'est si bon, d'être à sa guise ! Mathieu, raconte-nous comment la vie serait charmante si les hommes ne prétendaient pas se gouverner les uns les autres.

— Évidemment ! — répondit Mathieu. — Mais, si je vois comment l'humanité serait heureuse, je ne compte pas le lui enseigner.

— Mauvais garçon !

— Mais non ! L'humanité serait heureuse, par l'effet d'une sagesse un peu triste et qui a de l'analogie avec la très rare vertu de l'indifférence. L'humanité n'est pas sage, n'est pas triste et n'est pas indifférente : car elle est jeune, terriblement jeune !

Durny se récria. Cet égyptologue cita les dynasties presque

immémoriales et en deçà desquelles il faut supposer d'autres dynasties : le souvenir en a disparu.

— Oui ! — reprit Mathieu, — vous autres égyptologues, vous allez loin dans la poussière. On veut aller plus loin que vous : les géologues vous traiteraient bien aisément comme fait, dans le *Timée*, un prêtre d'Égypte qui appelle les Grecs des enfants. Le plus vieil échantillon d'ossements humains qu'on découvre dans les couches du sol les plus reléguées est le témoin d'une époque récente, si l'on veut compter comme il faut. Mais l'humanité n'en sait rien : l'humanité n'a rien appris des égyptologues ni des géologues et garde une puérilité ravissante. Elle n'a et n'aura jamais la philosophie désespérée que récompense le bonheur.

— Mais, — dit Alain, — votre idée du bonheur ressemble à la mort.

— Voilà, — consentit Mathieu, — le seul reproche qu'elle mérite et la raison pour quoi j'y renonce.

Il demanda un peu de champagne et, gaiement, but à la santé de la vie et, comme Juliette arrivait, but à la santé de Juliette, qui détacha une rose de sa ceinture et la lui donna.

Cette arrivée de Juliette fut, pour Alain, d'abord une surprise. Il l'attendait, et l'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Il n'eût pas deviné que Juliette aurait tant de sérénité oublieuse et, tout au juste, le même air que les autres soirs. Elle lui dit bonsoir comme d'habitude. Il crut pourtant qu'elle avait, en lui disant bonsoir, examiné son visage très vite et remarqué probablement que lui non plus ne gardait pas la trace de son émoi et de ses larmes. Il craignit qu'elle n'en fût que trop bien rassurée, de sorte que leur querelle importante s'anéantît, au grand dommage de son amour.

L'on n'alla point dehors, mais au salon. Juliette avait apporté son sac à ouvrage, d'où elle tira de la broderie et, près d'une lampe qui, dans le demi-jour, faisait un rond petit et jaune, elle commença de tirer l'aiguille quand les autres étaient encore à ne savoir ce qu'ils feraient. Jacques bourrait sa pipe. Durny allumait un cigare et sa femme lui reprochait de trop fumer. Mathieu, avec Jenny, bavardait à demi-voix, sur le pas de la porte qui donnait sur la terrasse ;

bientôt, ils s'éloignaient un peu et s'accoudaient à la balustrade. Alain n'osait point s'approcner de Juliette ; et, semblait-il, Jacques non plus. Il fallut que le ménage Durny, venant à eux, les réunît.

Mathieu disait à Jenny, sur la terrasse :

— Votre mari est le meilleur mari du monde. Il n'a, en somme, qu'un défaut, mais qui n'en est pas un, chez un mari.

— Quel défaut?

— Une certaine intrépidité de l'égoïsme, qui fait qu'il n'essaye point d'accorder son humeur au désir des autres personnes. Mais, quoi ! vous ne vous en apercevez quasiment pas : et j'avais bien raison de dire que l'égoïsme n'est pas un défaut, chez un mari. Vous auriez été beaucoup plus malheureuse avec un autre garçon, plus doux, entaché d'incertitude et, par exemple, avec moi.

— Mathieu ! — fit-elle, à tout hasard, ne sachant pas s'il badinait ; et il ne badinait qu'à demi.

— Quand je vous ai priée d'être ma femme, j'ai commis l'une de ces fautes qui montrent que je suis un imprudent. Il y a eu votre sagesse, pour m'avertir de l'erreur où je me lançais.

Elle répondit :

— N'est-ce pas?

Et, comme elle pensait à autre chose, elle ne sut pas qu'elle avait assez rudement peiné son vieil ami trop anodin.

— Mais, — reprit-elle, — je ne sais pas ce qu'a pu faire Alain toute la journée. Et Juliette qu'on n'a pas vue... Qu'en dites-vous?

— Ils n'ont pas l'air de grands coupables.

— A quoi reconnaît-on les grands coupables?

— Ordinairement, les grands coupables ont un air d'innocence que je ne trouve point à ceux-là. Et puis Juliette, qui est veuve et qui, avant cela, était la femme d'un imbécile, tant d'hommes lui ont fait la cour qu'elle est blasée. Elle est accoutumée, pour ainsi dire, à l'odeur de l'amour et n'en perdra plus la tête. Faut-il vous l'avouer? c'est la tristesse que me donne ce joli être à qui la vertu a fait une espèce d'invulnérabilité presque monstrueuse. Tout à l'heure, à dîner, je vantais les rares mérites de l'indifférence. Eh bien !

je ne connais, pour être dignes de l'éloge, que Juliette et moi : et encore, moi, je m'applique ; elle, c'est du génie, un don du ciel. Et, avec ça, regardez-la : quel entrain, quelle frémissante gaieté, quelle vivacité des yeux où brille la lumière de l'âme !... Décidément, j'avais tort de vous définir Juliette comme je faisais ; l'on a toujours tort de croire que des mots définissent personne.

— Vous ne la croyez plus indifférente?

— Je ne sais plus ! Ce que je sais est que je suis un vieux raisonneur, de qui se rit la spontanéité d'une petite femme.

Juliette, après avoir été un moment seule et comme abandonnée auprès de la lampe, était le centre autour duquel se faisait l'assemblée des trois hommes et de madame Durny, venue pour n'être pas délaissée. L'on venait toujours à Juliette, ou volontiers ou faute de pouvoir, elle étant là, créer ailleurs un attrait suffisant. Elle riait, racontait une histoire : on lui savait gré de parler ou de se taire. L'esprit qu'on avait auprès d'elle, c'est à elle que l'attribuaient le narrateur et les écouteurs ; et sans abnégation ni injustice : elle animait, ne dît-elle rien, la causerie. Elle était de la ferveur qui se répandait joliment : elle était du plaisir qui fleurissait de toutes parts ; elle était du printemps.

Alain, sous le charme d'elle, sentait s'évanouir en lui le chagrin, s'anéantir l'incertaine tribulation de sa journée. Docile à elle, et moins sans doute à sa volonté qu'à son prestige naturel, il ne résistait plus au bonheur simple de son très innocent voisinage. Le contentement qu'elle lui donnait fit que, tout bas, il lui demandait pardon d'avoir désiré davantage, un amour particulier, pour lui tout seul, tandis que maintenant l'amour de Juliette lui semblait un abondant bienfait sans privautés, auquel chacun devait également participer. Mais il se souvint de l'avoir vue, peu d'heures de cela, si émue, triste à cause de lui, lasse et courroucée, apitoyée aussi. Cette bonté qu'elle avait eue de lui être attentive et de lui accorder le privilège étonnant de quelques larmes lui parut extraordinaire et digne de sa gratitude émerveillée. C'est ainsi qu'autrefois Juliette Récamier dompta ses plus dangereux adorateurs et sut réduire à

l'obéissance les militaires entreprenants et les littérateurs exaltés.

Mathieu songeait à cette anecdote ancienne, quand Jenny le ramena de cette rêverie à la minute où ils étaient.

— Rentrons ! — fit-elle.

Mais il lui dit d'abord :

— Il fallait bien qu'une Juliette Récamier fût exactement honnête, sous peine de tomber à n'être qu'une gourgandine, au milieu de sollicitations si nombreuses. De telles femmes ont le choix entre tout ou rien. Comme elles ont pour amant tous les hommes, elles sont bien obligées de n'écouter point cet universel amant. L'indifférence les sauve. Je crois à l'indifférence de Juliette !

— Mais vous êtes amoureux d'elle?

— Ingrate !... Et qui ne rachetez pas le dommage d'une telle ingratitude par le présent de la moindre jalousie !... Mais, à parler comme il faut, oui, je suis amoureux d'elle, en quelque sorte et ainsi que l'est cet égyptologue, et l'est votre fils...

— Et l'est mon mari? Bien obligée ! Rentrons...

Jacques, auprès de Juliette, faisait le beau, sans coquetterie ; ou, du moins, s'il avait assurément le désir de plaire, il savait à peine qu'il le voulût. Il n'allait point à la galanterie et, devant tout le monde, aux fadaises du vocabulaire amoureux. Il parlait peinture, mais avec tant de passion magnifique et de chaleureuse éloquence qu'on l'admirait : et lui, montrait si bien sa maîtrise et la souveraine intelligence qu'il avait de son art qu'un bel athlète n'est pas plus content d'exhiber sa forte carrure, la souplesse de sa taille et ses biceps qui roulent à son gré. Les fatuités de l'esprit ne sont pas moins ardentes et luxurieuses parfois que l'orgueil musculaire. Il parlait de Rubens et de la véritable peinture qui n'a aucun besoin de recourir à des symboles ou allégories pour exprimer, disait-il, une idée.

— D'abord, qu'est-ce qu'une idée? Si vous avez des mots pour la rendre, cette idée-là n'est pas une idée de peintre et n'est tout au plus que de la littérature ou de la philosophie. Voilà précisément la sottise de quelques préraphaélites et autres dessinateurs de rébus ; avant eux, la sottise de ces

fameux Primitifs, que les gens de lettres ont mis à la mode et qui, avec toute leur ingéniosité, sont des peintres à peine. Des poètes, si vous voulez : des peintres, non. Dame ! ils préludaient tant bien que mal au grand art de peindre et n'avaient pas encore découvert les délices de la peinture. Illustrateurs de l'Évangile ou de la Vie des saints, rigoureux et craintifs, ces moines dévots copiaient et coloriaient un épisode ou sa méditation : lisez plutôt le livre et le commentaire ! Mais la peinture, la vraie peinture, écarte ces bandelettes où la pensée entortille... quoi donc?... la vie ; pas la vie des saints : la vie des hommes et des femmes, la vie épanouie et toute nue !

— Oh ! — fit madame Durny.

— Mais oui, toute nue ! Habillez-la de beaux vêtements ou de guenilles, ça m'est égal : ce sont alors les vêtements et les guenilles qui ont la splendeur et le mouvement de la vie. Mais il me faut de la concupiscence. Et je veux que la peinture soit bête, si vous appelez bêtise le bel instinct de vivre. La peinture est païenne : et c'est pour ça que les chrétiens du moyen âge n'ont rien compris à la peinture ; et c'est pour ça que les métaphysiciens d'aujourd'hui faussent encore la peinture.

Comme Juliette, un doigt levé au bout du fil, écoutait et semblait enchantée, Jacques lui demanda :

— Ai-je raison? Dites-le !

— Oui ! — répondit-elle. — Et, quand je chante, je voudrais abolir les paroles ; ou bien je ne suis contente que si les paroles vont s'évanouir dans la musique et ne sont plus que des sons qui fleurissent.

— Ah ! Juliette... — reprit Jacques, ravi d'alterner avec elle un même sentiment de leurs arts. — Et moi aussi, je voudrais qu'on ne vît plus, dans mes tableaux, une physionomie, un geste et ce que les idiots appellent un sujet, mais la seule expression de la vie par la couleur.

— Oui ! — reprit à son tour Juliette. — Il ne faut pas mélanger les arts. Un bel art suffit à lui-même. Je crois qu'un art qui a recours à d'autres arts donne un signe de pauvreté. Est-ce que je me trompe? Aujourd'hui, les littérateurs, qui font abus de pittoresque et recherchent les

sonorités verbales, empruntent les moyens de la peinture et de la musique. Ce n'est pas à recommander. On ne faisait pas ça autrefois. Lisez *la Princesse de Clèves* ou *Candide* : c'est tout à fait sans couleur et sans mélodie ; c'est de la littérature.

— Écoutez-la, écoutez-la : elle parle d'or ! — s'écria le peintre.

Et il continua :

— Une belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, irez-vous lui demander à quoi elle pense et consacrer vos pinceaux à traduire sa méditation?

Juliette ne dit plus rien; Juliette se souvint d'avoir été, la veille, cette belle femme qui avait exalté l'enthousiasme du peintre.

— Mais non ! — reprit Jacques. — Non, si vous n'êtes pas un psychologue, mais un peintre. Si vous n'êtes pas un psychologue ou un malingre, vous peindrez tout bonnement comme elle est belle, ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne !

Il concluait ainsi, au déplaisir de tout le monde. Et le très vif éclat de rire que Juliette eut la grâce de placer dans le silence qui succéda aux derniers mots de Jacques, ne réussit point à réparer les dégâts. Madame Durny eut son air pincé, sans trop savoir ce qui l'engageait à vouloir des symboles dans la peinture. L'égyptologue semblait importuné de cent objections qui lui venaient à l'esprit et qu'il n'osait pas formuler. Mathieu n'était pas attentif à la théorie d'art, et seulement à l'exubérance de Jacques. Cette exubérance était aussi ce qui importunait Jenny et, sans qu'elle eût de jalousie, à proprement parler, lui montrait son mari trop enflammé d'une ardeur qui venait de Juliette. Elle n'était pas jalouse, mais comme un peu dégoûtée, d'une façon presque irréfléchie, et se sentait pareille à une pauvre femme d'ouvrier buveur, qui tâche d'entraîner son mari hors de chez le marchand de vin. Elle regardait Juliette et elle était surprise de n'apercevoir que simple gaieté, sans gêne aucune, et sérénité parfaite.

Mais Alain, plus que personne, frémissait. Il avait reçu au cœur un coup désagréable, au visage un camouflet : car

sa bouche tremblait un peu, ses yeux battirent ; Jenny seule s'en aperçut. Les paroles de Jacques avaient offensé Alain cruellement. La belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, il l'avait reconnue pour Juliette. Et, « vous peindrez tout bonnement comme elle est belle ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne », cette brutalité le révolta comme un affront. Puis il se souvint d'avoir éprouvé, pendant qu'il attendait Juliette ou la cherchait, l'après-midi, ce même double sentiment de l'art et du désir amoureux. Certes, il ne l'avait pas noté, fût-ce à part lui, de cette façon rude et grossière. Il n'aurait point osé ! Il observait, à l'égard de Juliette, une réserve délicate : et voici que toutes ses fines précautions de déférence et de timidité exquise, Jacques les saccageait avec une fureur passionnée ; Jacques survenait et lui prenait sa bien-aimée. Il assistait à ce coup de force et ne bougeait pas. Il eut honte de sa faiblesse.

Jacques s'était moqué de lui et de ce pauvre dessin grêle où, la veille, la main tremblante, il essayait de copier à la fois et la beauté de Juliette et la rose de son amour, fait de brûlant souvenir et d'espérance inquiète : un symbole, une allégorie et, le préraphaélite malingre et suranné, c'était lui, de qui se raillait le peintre magnifique. Juliette ne l'avait pas remarqué peut-être? Car elle applaudissait à l'insolent discours de Jacques, sans pitié pour son adorateur malheureux. Méchante !... Et il l'accusait de frivolité : il aimait encore mieux l'accuser de frivolité que d'une lâcheté ou d'une pire complaisance. Il détesta qu'elle fût d'accord avec Jacques et rapprochée de Jacques, donnée à lui par cette communauté d'opinion, touchant l'art et la peinture ou le chant. D'ailleurs, il ne s'avisa point de savoir si l'opinion qui les réunissait devait, par sa justesse, emporter l'assentiment d'elle-même et sans aucune intervention du cœur. Tout simplement, il n'admettait pas que Juliette fût de l'avis de Jacques et contre lui. Car il n'était point en l'état de scepticisme où il faut qu'on soit pour traiter une idée, comme une idée, non comme une caresse ou une insulte. L'idée de Jacques, et de Juliette, hélas ! insultait à lui. Déjà il n'en doutait pas, étant à ne douter de rien, lorsque Jacques, par une singulière insistance, ajouta :

— Et toi, mon petit Alain, si tu m'en crois, redoute par-dessus tout l'influence de la littérature et de la poésie ; redoute...

Jacques avait pris un ton doucereux de bon maître qui chapitre son élève. Alain rougit, se leva et répondit sèchement :

— Mais oui ! c'est compris.

— Quoi? — reprit Jacques, l'air bien étonné.

— Je vous répète que j'ai compris depuis longtemps...

— Mais quoi?

— Cet apologue du grand peintre, du beau modèle et de l'apprenti maladroit !

Jacques, furieux et qui n'avait pas attendu cette révolte, regarda Jenny et, les bras écartés, la tête en avant, la mine abasourdie, prenait Jenny à témoin de ses bonnes intentions si injustement méconnues. Ça voulait dire : « Et vous me priez d'être pour lui un père et un patron ! » Alain, lui, regardait sournoisement le beau modèle : et, s'il avait vu, cette fois, Juliette prendre parti pour le grand peintre, contre l'apprenti, sans doute n'aurait-il pas eu de patience ; il était lancé dans l'imprudence et, pour aller beaucoup trop loin, jusqu'à une absurdité, ne guettait qu'un signe de sa destinée : or, Juliette lui était la destinée. Elle avait le front penché sur sa broderie et semblait confiner là toute son attention. Mais le regard attire le regard ; et les femmes ont plus que nous cette divination de l'appel que leur adressent nos yeux. Juliette leva les yeux et, d'une moue amicale des lèvres, avertit Alain de se calmer, fût-ce pour elle et à sa prière. Il ne lui fut pas indocile. Jacques s'était assis à la table ronde auprès de laquelle était la réunion. Sans plus rien dire, il attrapa un jeu de cartes et nerveusement fit une réussite. Mais il ne dissimulait pas beaucoup sa colère et l'adoucissait à peine un peu d'un air de mansuétude assez douloureuse et difficilement résignée.

Durny essaya de donner le change à la polémique, en formulant l'une des objections que lui paraissait comporter la doctrine de l'art exubérant. Le symbole, à son gré, ne méritait pas le dédain que Jacques lui infligeait, l'art étant symbolique de nature...

— C'est possible ! — répondit Jacques. — Et, au surplus, ça m'est égal.

Durny se tint pour battu. Jenny espéra que Mathieu serait plus habile et, d'un regard, le consulta : Mathieu était dans son fauteuil, petit et rencogné, comme un homme qui sent déchaînées autour de lui les forces élémentaires de la nature et qui provisoirement ne bouge pas. Jenny, de tout son cœur alarmé, souhaita quelque diversion de hasard et, comme le hasard ne lui venait pas en aide, elle recourut à la seule initiative possible, à Juliette.

Elle lui demanda :

— Qu'as-tu fait, cette après-midi?

Elle dit cela comme elle eût dit n'importe quoi, pour que Juliette dît n'importe quoi. Mais, sitôt prononcée, sa petite phrase lui parut si maladroite qu'elle aurait voulu vite l'effacer : mauvaise question, trop soudaine, et périlleuse en outre, si déjà les deux absences d'Alain et de Juliette, au cours de cette après-midi, l'avaient mise en quelque émoi. Juliette l'eut promptement rassurée.

— Cette après-midi, j'ai pratiqué, — dit gaiement Juliette, — les plus recommandables vertus...

— Qui en douterait? — fit madame Durny

— Vous ! — répondit-elle. — Mais vous avez tort. Il faisait beau : j'avais envie de me promener. Au lieu de quoi, je suis allée rendre visite à mes vieux cousins Le Fébure. A pied ! Sans ombrelle !

— Un bâton de pèlerinage et les coquilles ! — reprit Jacques, tiré de sa mélancolie par le gai bavardage de Juliette et qui oubliait sa colère de bienfaiteur déçu.

— Pourquoi, — demanda Jenny, — ne m'as-tu pas dit ça? Je t'aurais accompagnée...

— Quel dommage ! Mais ça m'a pris après le déjeuner, sans préméditation, comme une mauvaise pensée. On a des moments de vertu, si imparfait qu'on soit, et quitte à s'en repentir.

— Comment vont-ils?

— Mes vieux cousins? Le mieux du monde ! Je les ai trouvés dans leur jardin, sous le cèdre, attablés à un bésigue. Le bonhomme avait sa pipe à la bouche et, auprès de lui,

sur un petit guéridon, sa tasse de café vide et, à moitié vide, son verre de cognac. La bonne femme, ses bésicles au nez, minaudait joliment : pour qui, mon Dieu? par habitude ! Elle était habillée de soie noire et si maigre, si mince qu'elle ressemblait à un parapluie fermé. Ils passent toutes leurs journées pareillement, soit au salon, soit au jardin, selon le temps, été comme hiver, et depuis des années. Il y a longtemps qu'ils ont quatre-vingts ans l'un et l'autre. Comme il est sourd, elle ne lui adresse pas la parole ; et lui, par courtoisie, se tait, de sorte qu'elle n'ait point à lui répondre : ils se montrent leurs deux cent cinquante et leurs cinq cents, ou les marquent, sans les montrer, quand ils seraient en peine de les montrer. Parce qu'ils trichent, tous les deux, et feignent mutuellement de ne pas s'en apercevoir.

— Quelle horreur ! — s'écria madame Durny.

— Pas du tout ! Ils sont très contents l'un et l'autre. Et c'est un ménage modèle. Toute leur vie, et jusqu'à l'âge de ne plus courir, ils ont couru chacun de son côté : elle qui le trompait et lui qui la trompait ; ça ne peut même plus s'appeler tromperie ! Tous deux infidèles, mais discrets, polis et doux. Jamais un reproche, ni jamais un mot d'impatience. Les dehors d'une excellente amitié conjugale. Et enfin les voici au bout du chemin, futiles et aimables compagnons, qui arrivent sans accidents, sauvés...

— Par le mensonge ! — s'écria madame Durny.

— Mais non : par le silence ! Je vous jure que ce n'est pas la même chose.

Mathieu, qui était enchanté, souriait à Juliette et, pour l'approuver, dodelinait, tandis que, d'une de ses mains, il avait l'air de scander, de modeler, de caresser les paroles de la jeune femme. D'ailleurs, cette anecdote n'égaya que lui, parce qu'il avait seul le goût des petites consolations désabusées. Les autres gardaient une juvénilité qui n'est pas volontiers contente et se payaient d'aphorismes peu contrôlés. Mathieu, son délice un peu pervers était de voir sa vieille et morne philosophie rajeunir et embellir du fait de la gentille femme qui l'avait adoptée, ou semblait l'avoir adoptée, en tout cas, avec grâce : il aima l'odeur de l'automne parmi les roses du printemps.

Après avoir, ainsi que les autres, subi presque naïvement l'espèce de vague tristesse qui émanait de l'évocation de ces vieillards doux et perfides, Jacques soudain s'en amusa et rit, comme d'une farce qui a bien tourné, de leurs deux fraudes consenties. Son rire fut jovial, cynique et franc. Son rire fut aussi, à l'adresse de Juliette, un hommage un peu gros et tel que sans doute elle ne l'eût pas désiré, un hommage pourtant et qu'elle accueillit.

— C'est vrai, — dit-il, — on parle beaucoup trop! Menez-moi chez vos cousins Le Fébure. Je ferai leurs portraits, comme le vieux Franz Hals, quand il fut las des hommes d'armes et des confréries de buveurs joyeux, peignit les bons vieux et les bonnes vieilles qui administraient les hospices de Harlem, visages de silence et d'hypocrisie compassée.

— Non! — répondit Juliette. — Vous êtes trop jeune!

Et Mathieu l'applaudit.

Mais, Alain, cette philosophie du silence n'agréait point à sa vivacité. Il remarquait avec chagrin l'analogie de cette philosophie-là et de l'obstination douce avec laquelle Juliette avait, l'après-midi, éludé ses questions pressantes. Surtout, il était éperdu d'apprendre que, l'après-midi, Juliette fût sortie pour aller chez ces Le Fébure, et non pour songer à lui, pour être seule et chercher le moyen d'éluder son amour. Elle ne lui avait rien dit de tel, et ne lui avait pas dit le contraire peut-être. Que lui avait-elle dit? Il ne le savait plus. Mais, pour le moins, elle lui avait gardé le silence que madame Durny appelait mensonge.

Il s'était, depuis son incartade, cantonné dans une espèce de solitude morose et dont il éprouvait de l'ennui, de la gêne, comme si la révolte de son orgueil aboutissait à quelque bouderie. Eh! Jacques lui-même, plus malin, n'avait-il pas boudé? Mais, plus malin décidément, Jacques avait su, le moment venu, et venu vite, faire sa rentrée dans la causerie, sans nul embarras, et y prendre la première place. Manque de dignité? Plutôt mépris de la querelle et du querelleur : il dédaignait de s'attarder à n'être point d'accord avec ce jeune homme et, pour ce jeune homme et sa petite impertinence, il ne se fût privé d'avoir son aise auprès de Juliette! Alain lui enviait

sa désinvolture, si commode, un peu vulgaire et qui pourtant n'était point vile.

Seulement, à chacun sa manière : et l'on ne modifie pas d'une minute à l'autre son personnage. Le principal était de marquer, à défaut d'importance reconnue, la volonté de n'être plus un adolescent facile à mener, à houspiller, à duper : Alain tâchait de fortifier sa fatuité. Puis, comme il n'avait de prétentions éveillées qu'à l'égard de Juliette, c'est à elle qu'il résolut d'ôter l'envie de le négliger. Il se montait la tête à propos d'elle et, par amour, venait mentalement à la traiter en ennemie. Les reproches qu'il avait à lui adresser, les questions qu'il avait à lui poser, les plaintes qu'il avait à lui infliger formaient un réquisitoire éloquent dont la véhémence le bouleversait. L'amour d'elle tournait contre elle et, pour cela, ne cessait pas d'être l'amour ; mais la méchanceté de l'amour était plus vive en lui que sa douceur.

Il avait une grande hâte de se trouver enfin tête à tête avec sa bien-aimée et guettait, aux aiguilles de la pendule, l'heure où ordinairement finissait la soirée. Elle finissait toujours de même et, pour ainsi dire, mourait de sa belle mort. Quelqu'un pliait son ouvrage, ou bien rangeait un jeu de cartes, ou bien se levait pour regarder le baromètre et annoncer le temps du lendemain. C'était le signal auquel on obéissait avec nonchalance et avec la ponctualité que donne l'habitude, vers onze heures un quart. Mais il arriva que l'heure habituelle passa, sans que s'en aperçût personne, excepté Alain que son impatience tourmentait. Jacques parlait et n'arrêtait point de parler et d'être beau de fougue et de fantaisie heureuse. Il avait premièrement supprimé sa mauvaise humeur, et puis aboli l'inquiétude qui en était résultée, le tout à sa guise et à sa minute choisie : comme on redoutait ses moments de hargnerie, on lui savait gré de ses bonnes détentes. Et maintenant il gouvernait un empire aimable et satisfait : Alain contenait malaisément sa fureur d'émeutier qui n'a point son coup préparé.

Soudain, Juliette bondit :

— Quelle horreur ! Minuit bientôt !...

Alain murmura en lui-même :

— A nous deux, maintenant !

C'était l'usage, depuis l'arrivée d'Alain, qu'il la reconduisît tous les soirs qu'elle venait. Au moment de partir, elle dit :

— Mais, Alain, ne te dérange pas. La route est sûre et il fait clair comme en plein jour. La lune est splendide.

Elle ne faisait aucune cérémonie, ordinairement. Alain crut qu'elle s'avisait de lui échapper, redoutant sa juste querelle.

— C'est vrai ! — reprit Jacques. — Il fait clair comme en plein jour...

Est-ce que Jacques ne tâchait pas de la lui enlever?

— Ah ! mais non ! — fit Alain. — Je vous conduis.

Et, comme il avait eu, sans le vouloir, le ton de la polémique, Mathieu eut soin de placer quelques mots qui ne fussent là que pour faire tampon, le cas échéant :

— Belle Juliette, on ne va point vous laisser sur les routes.

— Je n'ai pas peur du loup ! — dit-elle.

Et Alain ne sut pas si elle le défiait de l'effrayer en aucune façon. Mais, à tout hasard, il releva le défi et, fort de son irritation lentement accrue, il se croyait un garçon de qui l'on a fini de se moquer.

XIV

Dehors, c'était la splendeur douce du clair de lune.

Dans le jardin du ciel, désert et vaste, s'épanouissait la fleur unique ou, dans ce miroir d'eau, ce nénuphar. Dont Juliette fut si bien charmée qu'elle s'arrêta une seconde à regarder la merveille resplendissante. Alain d'abord ne songeait point au clair de lune et avait toute sa pensée occupée autrement. Mais Juliette, qui regardait la céleste beauté, fit que lui-même leva les yeux : et alors, il reçut, sans l'avoir voulue, la bénédiction de tranquillité que répand la nuit manifeste.

Puis Juliette et Alain partirent. Juliette s'attendait que ne fût pas commode le compagnon qu'elle aurait en chemin, tout chargé d'amour, de rancune et de sentiments brouillés. Quant à savoir au juste où il en était de son émoi et de ses projets, elle n'avait qu'à le guetter sans rien dire. Et l'on

est gauche, à ne rien dire quand paraît si urgente la nécessité de parler; mais le subtil enchantement du clair de lune excusait le silence. Alain lui-même, son interrogatoire au bout des lèvres, cédait malgré lui à ce conseil d'une sagesse taciturne. Et Juliette, qui avait à redouter les récriminations d'un amant déraisonnable, se sentait protégée par la blanche déesse la lune : assurance un peu fragile et qui ne la dispensait pas de toute inquiétude ; elle se fiait à son courage beaucoup mieux.

Par les belles nuits éclairées, il y a une contrariété singulière entre le ciel si pur et la terre où luttent la lumière et l'obscurité. Dans les espaces découverts, l'influence du ciel domine. Mais, sur la route, l'ombre des arbres fit de bizarres dessins ; les taillis creusèrent des trous noirs ; les deux bords de la route et, plus loin, les bois, les fermes et les granges composèrent un paysage méticuleux, sournois et plein d'embûches. Alain fut ainsi ramené à son propos, qui n'avait point le calme de l'éther, mais la complication tatillonne d'en bas. Et Juliette, l'ayant deviné, dit seulement :

— Nous y voilà !

Elle était un peu narquoise, mais sans nulle méchanceté ; de sorte qu'Alain prit pour un encouragement sa moquerie : toutefois, il adoucit le ton de ce qu'il allait dire et qui, dans sa pensée, criait plus fort.

— Oui. Je voulais vous demander... Vous êtes donc allée tantôt chez vos cousins Le Fébure?... Vous m'aviez dit...

— Je ne t'avais pas dit le contraire.

— Ah ! c'est possible... Mais, moi, j'avais entendu le contraire.

— Alors, c'est ta faute.

Elle se tut et bientôt reprit :

— Mais, si tu veux absolument savoir la vérité, je vais te la dire : eh ! bien, non, je ne suis pas allée, cette après-midi, chez mes cousins Le Fébure. Es-tu content?... Mais oui, tu es content ! Comment ne le serais-tu pas? Cela te prouve que j'avais, à cause de toi, quelque chagrin qui me rendait incapable de rien faire et que j'étais, à cause de toi, en détresse dans la campagne. C'est ridicule — et c'est inévitable, je n'en doute pas, — c'est ridicule cependant que la tendresse que tu

as pour moi ne soit contente que de m'attrister : n'y pensons pas !... Après cela, ce qui te fâche, c'est que j'aie dit que j'étais allée voir mes cousins Le Fébure, n'y étant point allée. N'est-ce pas?

— Oui.

— Mais toi, quand tu es rentré, as-tu raconté à Jenny ta journée? As-tu dit à Jenny : « J'ai passé ma journée à courir après Juliette? » Si tu as dit cette vérité-là, j'ai à t'en vouloir plus que tu n'as à me reprocher un mensonge. Est-ce que tu l'as dit?

— Mais non ! Vous savez bien qu'on me tuerait plutôt que de profaner le secret de mon cœur.

— Ah ! mon pauvre petit, le secret de ton cœur, tu ne le dissimules pas très bien. Tu n'as aucune hypocrisie !... Ce qui te fâche, c'est que j'en aie, à ce qu'il semble, pour deux. J'ai raconté tout le détail de ma visite. Mais, quoi ! j'ai raconté une visite qui remonte à quelques jours ; et, comme les Le Fébure ont toutes leurs journées pareilles, tu peux être sûr que je n'ai rien dit, à leur sujet, qui ne fût la vérité même, avec une exactitude parfaite... A moins qu'ils ne soient morts ce matin ! Seulement, ça, je n'y peux rien : ça dépasse mes prévisions. Et, en somme, si l'on n'est point un astrologue ou un prophète miraculeux, on arrange son existence quotidienne selon les probabilités : c'est humblement tout ce qu'on peut faire de mieux.

Elle plaisantait avec tant de bonne grâce que, peu à peu, Alain perdait l'entrain de la tourmenter. Elle le divertissait ; mais elle ne le persuadait pas. Comme, d'ailleurs, la route n'était pas longue, entre les deux maisons de Jenny et d'elle, sa malice ne fut bientôt que de gagner du temps. Si elle réussissait encore à divertir Alain le long de trois cents mètres, elle aurait éludé la difficulté principale et ajourné le reste. Arrivée à sa porte, elle dirait adieu, serait gentille, un peu insignifiante et irait dormir.

Elle reprit :

— Je ne crois pas qu'ils soient morts ce matin... Ces Le Fébure : je te parle de ces Le Fébure !... S'ils étaient morts et que Jenny m'en fît la guerre, je lui apprendrais ce que c'est que le mensonge. Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais le

mensonge est un péché qu'on ne commet pas tous les jours. Mentir, Alain, c'est dire le contraire de la vérité aux personnes qui ont le droit de vous la demander. Mais oui! Nous ne sommes pas tenus de dire la vérité à tout bout de champ. Ce serait la fin du monde! Les diseurs d'inutile vérité sont des anarchistes ou des fous qui ont juré la perte du prochain. Regarde-les : tu remarqueras qu'ils ont, le plus souvent, les yeux dissemblables, des tics nerveux ou enfin quelque signe de vivre sous l'empire du Mauvais. Eh bien! il plaît à Jenny de me demander ce que j'ai fait de ma journée : ce n'est pas une raison pour que j'aie le devoir de lui répondre ; ah! mais non, pas du tout! Par bonheur je suis bien élevée, je sais ce que parler veut dire et je prends sa question pour ce qu'elle est : je réponds au gré de ma fantaisie.

Comme ils avaient déjà passé la barrière du jardin et suivaient l'allée qui menait à la porte de la maison, Juliette, en guise d'adieu un peu tendre et qui dût laisser Alain très satisfait, dit :

— Je n'ai pas dit la vérité à Jenny, parce qu'elle n'avait pas le droit de l'exiger : et, au surplus, elle ne l'exigeait pas ; car elle est simple et bonne. Mais, à toi, je l'ai dite, parce que l'aventure de notre journée et notre amitié qui a subi aujourd'hui des tribulations te donnaient quelque droit, dont je suis sûre que tu ne voudrais point abuser, quelque droit de m'interroger. Je pense que tu m'en sauras bon gré. Du reste, ce n'est pas un grand cadeau que je te fais ; je t'ai donné ce que j'avais : un peu de vérité, puisque tu en étais si curieux. A demain. Je suis ton amie. Adieu.

Ils étaient à la porte de la maison. La maison dormait, fenêtres éteintes. A la porte seulement, derrière des barreaux de fer, luisaient des vitres sous les reflets de la lune ; les poignées de cuivre aussi étaient brillantes. Juliette mit la clef dans la serrure. Alain ne partait pas et il semblait immobilisé par une hésitation poignante.

— Adieu, — dit-elle encore.

Mais, au lieu de s'en aller, docile comme elle y comptait, Alain lui prit la main qui tenait la clef, ôta cette clef, tourna la clef lui-même et, la porte une fois ouverte, il dit à Juliette :

— Soyez bonne! Permettez-moi d'entrer cinq minutes. Je

ne peux pas vous quitter ainsi ; je ne le peux pas, Juliette !

Elle le regardait avec étonnement. Ce n'était plus le garçon que, tout à l'heure, elle amusait de propos futiles et croyait avoir éconduit sans trop de peine. Il avait pris une force de volonté singulière ; et, à son tour, Juliette se sentait dominée. Elle répondit doucement :

— Non. Je te verrai demain. Songe comme il est tard.

Et elle essaya de rire :

— Et ça réveillerait la maison. Qu'est-ce qu'on dirait? Je suis brave, mais pas devant les ragots des domestiques.

Il entra, bel et bien.

Quand il eut ainsi marqué sa résolution nette, son visage devint suppliant. Juliette se résigna, chétive et puis étrangement troublée. Elle ne savait plus exactement ce qu'il était opportun de faire. Elle obéissait ; et Alain, qui la suivait, la conduisait pourtant. Elle ouvrit la porte du salon, trouva dans l'obscurité son chemin jusqu'à la prise d'électricité. La soudaine lumière d'une lampe les éblouit un instant l'un et l'autre. Elle s'assit dans une bergère et attendit qu'Alain voulût parler. Elle ne montrait ni colère ni amitié, plutôt une espèce d'ennui indulgent. Alain, resté debout, rayonnait de joie craintive et n'avait pás envie de bouger où de rien dire. Un peu plus tard, sa voix tremblait pour dire seulement :

— Merci !

Or, il avait un air de si humble bonheur qu'elle en fut touchée et le récompensa de son rire un peu triste où l'on voyait son âme, ordinairement cachée sous la gaieté non pas feinte, mais seule apparente.

— Si vous saviez, — reprit Alain, — comme je vous remercie !

— Mais de quoi, mon Dieu ! Car enfin nous nous voyons tous les jours. Et tu n'as qu'à venir me voir, si le cœur t'en dit.

— Vous savez bien que ce n'est pas la même chose. La preuve que vous le savez est que d'abord vous me refusiez le grand plaisir que vous me faites. Je m'en irai bientôt ; mais il me restera de vous avoir eue pour moi tout seul, en confidence, un peu de temps, la nuit...

Le dernier mot la rappela au sentiment d'une imprudence et, comme Alain l'avait voulu, lui fit l'effet d'une caresse : contre quoi elle se défendit par le menu stratagème d'un badinage.

— Il faut avouer que c'est une heure indue, pour une visite !

Mais Alain s'était assis en face d'elle ; et il lui dit :

— Je m'en irai bientôt. Mais, pour ce peu de minutes, faites-moi la grâce de garder votre visage vrai, qui ne rit pas pour se cacher derrière sa gaieté. J'adore votre rire ; mais je le verrai tous les jours : ce que je ne verrai plus, c'est votre âme beaucoup moins gaie, un peu triste même et, j'allais dire, bleue et grise.

Il l'avait désarmée. Elle s'aperçut qu'elle s'était dévoilée et qu'elle ne lui jouerait plus la comédie de frivolité qu'elle jouait sans cesse à tout le monde, à elle aussi le plus souvent. Elle en éprouva une gêne et comme un désagrément de pudeur offensée. Puis, tout ce qu'elle était sur le point de dire, selon ses habitudes de causerie, expira sur ses lèvres : son âme vraie n'avait pas l'habitude de rien dire. Une larme lui vint aux yeux.

— Sois content, — dit-elle, — je ne ris pas.

— Vous rirez bientôt... Je suis égoïste, n'est-ce pas? d'aimer votre mélancolie. Je le sais bien !... C'est que j'ai tant de chagrin ! Si vous en avez un peu, vous m'êtes plus amie.

— Quel chagrin as-tu?

— Vous le savez !

— Mais non ! Ne me dis pas que c'est le chagrin que je t'ai donné cette après-midi. Tu étais triste déjà.

— Vous vous en êtes aperçue? Eh bien ! oui. Mon retour à la maison m'a déçu. Je n'y ai pas retrouvé ce que j'y avais laissé. Ce n'est plus la même maison : vous comprenez? Quand je suis parti, ma mère était uniquement ma mère. Il y avait aussi mon père : je l'aimais bien. Vous l'avez connu : c'était un homme qui n'avait pas un grand génie, mais qui avait une simplicité sans reproche. Il parlait peu ; on lui prêtait peu d'attention... J'aimais davantage ma mère : je l'adorais. Et elle m'adorait aussi !

— Et maintenant?

— Maintenant... Vous êtes beaucoup trop fine pour ne pas sentir que ma mère n'est plus à moi comme elle était à moi !... Il y a, entre elle et moi, son mari. Entre elle et moi, jadis, il n'y avait personne. Je ne crois pas qu'elle eût pour mon père un amour qui me prît rien d'elle. Tandis que, Jacques, voilà son adoration nouvelle...

— Ah ! que veux-tu?

— Je le déteste !

— Ça se voit, mon pauvre petit !

— Tant pis !... Ah ! qu'il le voie : ça m'épargne de le lui dire !

— Jenny en serait désolée.

— Je ne veux pas qu'elle soit désolée ; je ne veux pas lui faire de peine. Mais elle a profité de mon absence pour épouser cet homme. C'est une chose qui me blesse d'une façon perpétuelle et atroce. Il était ami de mon père, et de ma mère, et de moi. Je l'ai connu dès mon enfance, comme un vieil ami. Je vais à la guerre ; je reviens : et le voici chez moi. Chez moi? Ou moi chez lui : je ne sais pas !

— Voyons ! Ça ne s'est pourtant pas fait si brusquement, ce mariage ! Tu as été averti?

— Évidemment ! Elle m'a écrit... Seulement, j'étais en Orient, où il y avait la fièvre et la guerre : je pouvais y rester, comme tant d'autres ! Il m'a semblé que, si je mourais, il valait mieux qu'elle ne fût pas seule. Et puis, j'étais loin : de loin, vous savez, rien n'est rien !

— Qu'as-tu répondu?

— Ce qu'on répond. Mais vous étiez là, vous, quand ce mariage s'est fait, sans moi? Vous en savez plus que moi.

— J'ai su, — reprit Juliette, — ce que tout le monde a su : que Jenny épousait Jacques. Mais je n'étais pas là : je voyageais.

— Mettons que j'ai tort, si vous voulez : je ne dis pas non ; mais il me fait l'effet d'un voleur. Il m'a volé maman...

Alain eut un sanglot dans la voix; et puis il eut les yeux pleins de larmes, quand il ajouta :

— Et vous, peut-être !

— Et moi? Tu es fou !

— Oui ! Toute la soirée, j'ai eu l'impression qu'il vous

volait à moi. Ah ! je sais bien que vous n'êtes pas à moi. Mais, puisqu'on voit que je vous aime, — vous me l'avez dit, — sans doute l'a-t-il vu : et, toute la soirée, il n'a fait que me ridiculiser à vos yeux et vous plaire plus qu'il ne m'est donné de vous plaire...

— Jaloux !

— Ah ! oui, je suis jaloux. Si vous pouviez m'ôter cette jalousie-là, vous me feriez plus de bien qu'on ne m'en a fait quand on m'a ôté de la poitrine cette balle qu'un Boche m'y avait mise. On m'a sauvé la vie. Je suis plus malade que je ne l'étais ; je souffre davantage !

Les amants qui annoncent qu'ils vont mourir de leur blessure sont une engeance détestable et qui abuse de la pitié que les gentilles femmes ont toujours prête. Juliette, parmi les vains adorateurs de sa beauté, tolérait le plus difficilement ceux-là, dont le stratagème lui paraissait une lâcheté. Peu s'en fallut que les plaintes d'Alain n'éveillassent en elle un sentiment de ce genre. Mais elle s'aperçut qu'elle l'eût regretté, de sorte que sa courte fâcherie tourna en complaisance.

Alain reprit :

— Cet homme a dévasté le souvenir de mon enfance !

Et il prononçait de grands mots. Ses phrases n'avaient pas de simplicité. C'est que, dans la passion qui vous emporte, on perd le sens de la mesure ; ce qu'on éprouve et qui vous a bouleversé vous ôte le soin qu'il faudrait pour trouver l'expression juste d'un vif émoi : l'on dit ce qui vous vient à la pensée et qui manque de l'exacte loyauté que donne l'étude. La sincérité du cœur est naïve, non la sincérité du langage.

Dans ce désordre, Juliette avait un peu de peine à se reconnaître. Mais elle était patiente et attentive. Elle laissait se dérouler la kyrielle des mots et, à de certains moments, attrapait la pensée vraie de ce jeune homme éperdu. Elle sentit comme il l'aimait, comment il aimait en elle son enfance à lui, son enfance blessée par les nouvelles conjonctures, et comment il rêvait de continuer avec elle une ferveur qu'avait exaltée son premier baiser de petit garçon qui s'éveille déjà. Cela était voluptueux et doux, mêlé de précoce libertinage

et de fidélité exquise. Cela était, pour lui, délicieux ; pour elle, un peu étrange et assez bien enveloppant.

— Comprenez-vous que je vous aime? — dit Alain.

— Mais oui ! — répondit-elle, avec une bonne foi qui, un autre jour, l'eût fait sourire. — Mais oui, je le comprends !

Si vraiment livré que l'on soit au lyrisme du cœur, on n'évite pas de raisonner ; et la dialectique intervient dans les couplets de l'amour.

— Ce que vous ne comprenez pas, — reprit Alain, — c'est pourquoi vous seriez amoureuse de moi comme je suis amoureux de vous... Hélas ! moi non plus ! je l'avoue. Mais enfin...

Ce qui l'empêcha de continuer, c'est la modestie : car il voyait se dessiner clairement dans son esprit la file des arguments qu'il opposerait à l'indifférence de Juliette, à l'ignorance où il la croyait d'elle-même et d'une vérité qu'elle avait tort de ne pas découvrir. Théorèmes ingénieux, et d'une ingéniosité franche, qui aboutissaient tous à la conclusion voulue : « Vous voyez bien que vous m'aimez ! » Seulement, cela ne saurait se dire, sans ridicule de plaideur ensorcelé. Alain se tut et Juliette s'attendrit d'un silence où elle entendait plus de vérité que n'en contiennent les mots éloquents.

Soudain, l'évidence fut telle, dans l'esprit d'Alain, qu'il en frémit : Juliette devait l'aimer ; et, si elle ne l'aimait pas, c'est qu'elle était amoureuse de Jacques. L'esprit bâtit de ces nécessités logiques, bâtit avec des fantômes d'idées les solides châteaux d'une certitude et, ses dépendances, les preuves. Son raisonnement, qui lui semblait rigoureux à merveille, Alain n'eût point osé le développer à Juliette et peut-être ne l'aurait pas su déduire comme il faut ; mais il ne se tint pas de poser la question décisive. Celle-ci, sans les motifs dont elle était la conséquence, éclata singulièrement :

— Mais vous méprisez Jacques?

Elle n'évita point d'être un peu surprise et répondit :

— C'est un bel artiste.

Alain reçut cette réponse avec un tel chagrin déconcertant qu'il eut un brusque effort d'énergie à faire pour se rebiffer :

— Enfin, vous ne l'aimez pas?

— Mais non ! — fit-elle.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas !

Il crut qu'elle ne voudrait pas le répéter, soit que son insistance l'eût contrariée, ou qu'elle hésitât peut-être à mentir. Mais elle dit :

— Sois content : je ne l'aime pas.

Il eut aux yeux une allégresse qui disait absurdement : « Alors, vous m'aimez? » Et elle répondit à ces paroles qui n'avaient pas été prononcées :

— C'est toi que j'aimerais, si je n'avais pas résolu de n'aimer personne.

Elle rougit. Ses mains tremblèrent. Ses lèvres serrées auraient tremblé, si elle n'avait mis toute sa force à les contraindre. Mais elle regardait Alain fixement et avec une espèce d'effroi douloureux. Alain ne bougeait pas : car il éprouvait cette paralysie que vous inflige un bonheur inexprimable. Ses regards, confondus avec les regards de Juliette, brûlaient d'une ardeur extraordinaire. Ils s'aimaient : leur mutuel amour les enchanta quelques instants. Puis, sans qu'ils eussent parlé davantage, leur entente se défit : Juliette songeant à la résolution qu'elle avait prise de n'aimer personne; et Alain ne songeant qu'à cet aveu qu'il possédait comme une âme qui s'est livrée.

Alain voulut prendre la main de Juliette : et c'était sa première audace, non toute sa folie. Elle retira sa main, se dressa et, blanche maintenant, glacée, elle dit :

— Tu me l'as fait dire ; tu m'as arraché ce qu'il ne fallait pas dire. C'est un grand malheur : tu as tort de ne pas t'en apercevoir.

Il répliqua :

— Mais vous m'aimez !

— Je t'aimerais...

Et, au moment d'ajouter « si », les impossibles conditions qui tout à l'heure lui semblaient un empêchement si évident qu'Alain lui-même, et fût-ce avec désespoir, s'inclinerait devant leur hostilité farouche, tombèrent en ruines dérisoires. Elle ne mentait pas : elle avait sa résolution prise de ne pas aimer Alain ; de n'aimer personne, et il ne s'agissait que d'Alain, depuis peu. Et l'on aime sans le vouloir ; mais l'on

s'abandonne ou l'on se refuse à la velléité d'amour. Et, pour n'aimer pas ou agir comme si elle n'aimait pas, elle avait, terriblement nettes dans sa pensée, plus de raisons que n'en réclame une décision, de telle manière qu'elle se croyait protégée. Protégée contre Alain? Mais oui ! Et non qu'elle admît de lui énumérer tant de raisons : le total suffisait, le total que résumait son refus d'être amoureuse. Elle avait montré de la faiblesse en avouant qu'elle aimerait et, autant dire, qu'elle aimait ; et la force dont elle se croyait assurée, elle en gardait la fierté, elle n'en gardait pas le bénéfice tutélaire. Elle se sentit démunie ; elle eut peur, elle eut honte et pitié d'elle-même.

Alain ne la ménageait que le temps de maîtriser en lui trop de zèle imprudent. Il eut de l'impatience, dont elle fut épouvantée.

— Alain, — s'écria-t-elle, — je ne veux pas t'aimer !

Et sa voix était suppliante. Mais Alain, vif, lui demanda :

— Pourquoi?

— Ah ! pourquoi? — répondit-elle. — Qu'importe ! Je ne peux pas, je ne veux pas être ta femme. Et, si je t'avertis que tu me mets à la torture en me questionnant davantage, peut-être que tu voudras bien avoir pitié de moi.

Il la regardait avec stupeur ; il n'avait pas l'air de comprendre ce qu'elle lui disait. Alors, elle redit :

— Jamais je ne serai ta femme, jamais !

Et elle fut bien étonnée de voir qu'il n'était pas accablé de douleur. Est-ce qu'il ne l'entendait pas? Elle répéta :

— Non, jamais, jamais !

Il devait l'entendre ! Alors, s'il ne se récriait pas, c'est qu'il ne croyait pas que ce fût la vérité? C'est qu'il la croyait entichée d'un caprice de l'âme, dont il saurait la délivrer? Mais non : jamais, jamais ! Et elle répétait à demi-voix, presque machinalement, ces deux syllabes désespérantes qui ne le désespéraient pas. Il conservait son air d'allégresse confiante et quasi provocante. Il avait toute sa figure en joie ; il la laissa répéter : « Jamais ! jamais ! » et bonnement répliqua :

— Vous aurez beau dire, vous n'arriverez pas à me faire de la peine. Il est trop tard : je suis heureux !

Elle pensa défaillir. Il la soutint et l'aida quand elle voulut de nouveau s'asseoir dans le fauteuil où elle était avant son aveu. Elle appuya sur ses genoux ses deux coudes et appuya son front sur ses deux paumes. Elle dit :

— Je suis donc folle? Ou, si je ne suis pas folle, c'est toi qui es fou. Car je te dis ce qui est notre malheur : et tu ris.

— Notre malheur, quand vous m'aimez?

— Tu ne comprends donc pas? Je t'ai dit que je ne voulais pas être ta femme. Et je t'ai dit la vérité : n'en doute pas... Seulement, ça t'est bien égal, à toi, parce que, tu n'oses pas me le dire, mais tu le dis à toi-même, que je peux être ta maîtresse... Eh ! bien, non : je ne veux être ni ta femme ni ta maîtresse ! Ne crois pas que je fasse la mijaurée. Ce n'est pas ça : je ne t'en voudrais pas, d'avoir eu cette idée-là, qui ne m'offense pas. Je n'en suis pas à m'offenser, mais à te dire... il m'en coûte assez pour que tu aies la charité de n'insister plus : promets-le-moi !... que je ne veux pas t'aimer...

— Mais vous m'aimez !

— Je ne veux pas... Tu peux m'en croire et briser là un interrogatoire qui me tue !

— Quel interrogatoire? Je ne vous ai rien demandé...

Elle s'aperçut de l'imprudence qu'elle avait commise et de l'absurdité qu'elle avait eue d'agacer la curiosité d'Alain qu'elle voulait qui fût résigné au silence.

— Ah ! c'est vrai, — fit-elle.

Et elle pleura comme une pauvre petite enfant qui a été trop maladroite et que sa confusion met au supplice. Alain s'avisa de la consoler, s'approcha d'elle et, doucement, lui dit à l'oreille :

— Pourquoi ne voulez-vous pas être ma femme?... Vous vous taisez. Mais, un jour, c'est vous qui me le direz, de vous-même. Alors, je vous démontrerai que votre excuse ne vaut rien... Dites-le donc ce soir?

Il la traitait si gentiment qu'elle adora cette douceur qui, grâce à lui, revenait à eux. Elle avait craint les rudes questions d'un jaloux : au lieu de quoi, elle trouvait une bonté discrète. Plutôt que de gâter une si charmante surprise, elle bavarda :

— Mais, voyons, je suis plus âgée que toi ; je serai vieille quand tu seras encore jeune !

— Et puis?

— N'est-ce donc rien?

— Non, ce n'est rien !... Est-ce là toute la raison qui vous a mise en tel émoi pour me dire que vous ne seriez pas ma femme? En tout cas, soyez tranquille et ne craignez pas que je vous laisse repentir de m'avoir dit que vous m'aimiez. Regardez-moi et dites si vous voyez en moi autre chose que du bonheur.

— Ce soir ! — dit Juliette.

Et, visiblement, elle imaginait de tristes lendemains dont elle avait peur. Alain, tout à son bonheur présent, tâchait de l'y ramener.

— Eh ! bien, oui, ce soir ! — répliqua-t-il. — Et je ne sais pas ce qui nous attend... Que redoutez-vous? moi, je ne redoute rien. Vous croyez deviner mieux que moi les jours et les années : ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr, c'est que nous nous aimons. Vous n'allez pas vous dédire...

— Ah ! — fit-elle, — non...

— Cela me suffit !

Et il s'attendait qu'elle fût désormais rassurée, comme il était sûr de lui et d'elle. Mais il ne la vit pas surmonter promptement son trouble et il reprit :

— Vous ne regrettez pas de m'avoir dit que vous m'aimiez ?

Elle hésita quelques secondes, où Alain l'épiait sans crainte. Elle hésita pourtant ; et puis elle répondit :

— Non, je ne le regrette pas... Mais, toi, ne le regrette jamais !

Comme pour sceller son engagement de ne le regretter jamais, il lui baisa la main. Juliette donnait sa main, l'abandonnait ; et elle sentit que le baiser d'Alain lui était doux. Elle mit son autre main sur l'épaule d'Alain. Et elle lui dit :

— Embrasse-moi !

Il l'étreignit passionnément et avec la timidité qu'elle lui eût reproché de ne point avoir. Une extrême folie le hantait : il en fut le maître. Son baiser fut d'abord à la joue de Juliette ;

puis aux lèvres, un instant : elle frissonna et, vite, se déroba. Lui, ne desserra guère son étreinte. Il fit descendre au cou de Juliette, à la place qu'il avait, sur son dessin, marquée d'une rose, le baiser continu qu'elle ne refusait pas, son baiser d'amant que rendait plus anodin, plus innocent? non : plus amoureux encore, mais comme un peu plus permis, le souvenir sournois et délicieux. Au cou s'attarda le baiser.

Quand Alain releva la tête, Juliette le regarda aux yeux. Elle n'était pas offensée ni honteuse. Mais elle consultait, dans les yeux d'Alain, l'âme de ce garçon, la vit modeste et l'en aima plus volontiers. Son air, à ce qu'elle observa, n'était pas victorieux et plutôt demandait pardon et disait merci : dont elle l'approuva ; les femmes ont tant de fierté dans la faiblesse !

Alors, elle reprit une souveraineté opportune. Elle ne se souvint pas d'avoir été pusillanime, un peu chétive entre les bras d'un jeune homme qui, au bout du compte, l'avait conduite où il voulait, dolente et alarmée. Elle dit, avec une tendre gaieté :

— Maintenant, tu vas t'en aller, bien sagement !

Il ne protestait pas : il était docile et charmé. Il balbutia :

— Juliette, mon amour et mes délices !

Elle se leva de la bergère où elle avait été aux mains de l'amour. Elle parut se dégager sans peine de l'enchantement qui l'avait tenue captive et auquel cédait, comme à une extase, Alain silencieux. Elle tendit ses deux mains, que les deux mains d'Alain saisirent. Comme par jeu, elle le tira de sa langueur et l'obligea de se lever à son tour de la chaise où il était assis tout à côté de la bergère. Il fut debout, en face d'elle, et leurs visages rapprochés allèrent encore à un baiser, que prestement Juliette finit d'une rire tendre et amusé. Elle répéta :

— Maintenant, tu vas t'en aller. Il est temps ; il est tard.

Il ne disait pas non ; mais il ne s'en allait pas. Elle crut qu'elle n'avait pas à le chasser, mais à le réveiller :

— Allons ! Sauve-toi... Veux-tu bien te sauver?

Elle était si simplement gaie, après avoir été bien triste, elle semblait soudain si délivrée des pensées qui tout à l'heure

assombrissaient son amour et ce changement se faisait d'une si rapide manière que d'abord Alain ne sut pas la suivre dans sa gaieté. De ses doigts, elle lui caressa le front, comme si elle y effaçait une mauvaise idée :

— Ote-moi de ce front, — dit-elle, — toute la rêverie que je n'y veux pas. Et puis va-t'en, mon petit Alain, je t'en prie.

Elle le poussa un peu et lui offrit le bras, où il s'appuya :

— Et ne faisons pas de bruit !...

Dans l'antichambre, elle n'alluma point les lampes. Ils cheminèrent, comme deux ombres, dans la nuit et, à la porte de la maison, retrouvèrent avec étonnement la clarté de la lune. Alain, qui avait aimé la clarté jaune de la lampe et la nuit momentanée, aima cette lumière de la lune, si fraîche. Il dit à Juliette :

— Venez vous promener...

— Mais tu es fou ! — répondit-elle. — Adieu.

Un baiser furtif et dont Juliette esquiva l'insistance fut leur adieu. Elle ferma la porte et la rouvrit tout aussitôt :

— Ne crains pas de faire crier le gravier. C'est comme si tu venais de me ramener. J'arrive, j'allume l'électricité ; je ne fais mine de rien du tout. Bonsoir !

Il sourit ; et cette malice de Juliette l'amusa. Cette malice de Juliette le secoua de la torpeur où il avait l'esprit nonchalant et l'avertit de songer qu'il était un jeune homme en train de galanterie.

Juliette alla éteindre la lampe du salon. Deux ou trois bonnes claques rendirent au coussin de la bergère sa rondeur honnête. La chaise où Alain s'était assis fut éloignée à distance respectueuse. Et il n'y avait pas, dans le salon, d'autres signes d'aucun désordre. Juliette examina toutes choses, promptement ; et, satisfaite d'avoir bien rangé ses meubles, alla se coucher. En montant l'escalier, elle s'aperçut que ses jambes étaient un peu lasses, de marche en marche, et que sa main s'appuyait à la rampe, et que dans sa tête les idées n'étaient pas si bien rangées que les meubles dans le salon.

XV

Dehors, Alain fit quelques pas et puis s'arrêta pour allumer une cigarette. Il n'était pas pressé ; il n'avait pas envie de s'enfermer dans sa chambre : la fraîcheur de la nuit le tentait de baguenauder. Comme il s'arrêtait, au moment de frotter l'allumette, il crut distinguer, à quelque cinquante mètres, un homme et le reconnut : c'était Jacques.

Quand Alain, pour reconduire Juliette, s'en était allé, lui Jacques avait éprouvé une impatience qui offensait la joie orgueilleuse et presque libidineuse de sa belle soirée où Juliette l'admirait et lui donnait la repartie comme elle eût donné son cœur, avec un entrain généreux. Il pensait à elle, un peu plus tard, dans sa chambre : il avait dit bonsoir à Jenny et s'était retiré dans sa chambre assez vite, sous le prétexte de l'heure avancée ; et Jenny ne l'avait pas retenu davantage. Il s'était lavé ; puis, au lieu de se mettre au lit tout de go, il se vêtit de son costume d'atelier, large pantalon, vareuse large : et, par un caprice, il ouvrit ses contrevents au clair de la lune. Ses fenêtres ne donnaient pas sur la route qui menait à la maison de Juliette. Mais sa chambre, voisine de la chambre de Jenny, était, de l'autre côté, voisine de la chambre d'Alain. De sorte qu'il entendrait, d'un côté, cesser le bruit dès que Jenny serait couchée ; de l'autre côté, il entendrait Alain rentrer. Lorsque Jenny dormirait et qu'Alain serait de retour, il se réjouirait d'une solitude où il pourrait songer à Juliette, sachant qu'Alain l'aurait quittée, songer à Juliette seule comme il était seul et tous deux animés encore de la ferveur qui tout à l'heure les avait réunis : la concupiscence qui n'a point ses commodités cherche de folles équivalences de rêverie, chez les gens d'imagination que l'art ou la littérature accoutume aux supercheries de l'idéal.

Mais Alain ne rentrait pas. La demi-heure qu'il aurait fallu pour aller à la maison de Juliette et revenir, en flânant beaucoup, était depuis longtemps passée que Jacques avait beau coller son oreille à la muraille, il n'entendait rien dans la chambre d'Alain. Les minutes, après cela, lui furent un exaspérant supplice. Il épiait le moindre bruit de la maison, le

bois des meubles qui craque et cette espèce de murmure intermittent qui est comme la voix étouffée de la nuit.

Jacques eut la velléité d'ouvrir la porte de Jenny et d'annoncer, comme une chose un peu bizarre, ceci : Alain n'était pas rentré ! Mais Jenny dormait, probablement... Il éteignit sa lampe, afin de voir s'il passait un filet de lumière sous la porte de Jenny. Pas de lumière : elle dormait. Et, s'il l'éveillait, à quoi bon? Elle avait, pour Alain, tant de faiblesse ! voire, elle favorisait, Jacques n'en doutait pas, n'en doutait plus, les amours d'Alain et de Juliette : il en était scandalisé !...

Jenny dormait ; toute la maison, pareillement. Jacques sortit à pas de voleur. Où allait-il? Mais voir, bel et bien voir, ce qui se passait là-bas, chez Juliette. Sur la route, il s'attendait à rencontrer Alain. S'il le rencontrait, il lui dirait : « J'étais inquiet. Sais-tu qu'il est tard, pour se promener? Je suis venu à ta rencontre. Ne crains-tu pas de tourmenter ta mère? » Il était arrivé ainsi jusqu'à la maison de Juliette ; il avait vu de la lumière aux fentes des persiennes. Et alors, pris d'une étrange panique d'amour blessé, il s'était caché pour attendre. Il avait vu ces deux amoureux, sur le pas de la porte, se baiser aux lèvres. Il aurait crié, il eût bondi vers eux : mais ce qui le retint d'agir en sauvage, ce fut cette hésitation que donne un certain usage de la pensée : l'impulsion perdue, bonne ou mauvaise, on est sans vertu ou sans crime.

Alain le vit. Son premier soin fut de ne broncher aucunement, d'allumer sa cigarette et, pour gagner du temps, de feindre de n'avoir rien vu. Ensuite, la colère s'empara de lui et faillit le lancer contre l'espion, le traître... ou, quoi encore?... le rival éperdu de jalousie et qui l'avait insidieusement filé. De quel droit? Cette jalousie dont Jacques donnait la preuve, Alain la sentit en lui-même. Il se contint : ce fut l'effet de son bonheur qui l'enivrait de bel et doux orgueil. Il se prit à marcher comme si de rien n'était.

Cependant, Jacques se dissimulait habilement : Alain ne le vit plus.

Alain, sur la route, craignit que Jacques ne commît une imprudence et, comme il était en pleine absurdité, ne fît un scandale : n'essayerait-il pas d'entrer dans la maison de Juliette ; et avait-il en tête un crime, une infamie, quelque

idée furieuse et désespérée? Alain retourna sur ses pas, grimpa sur un talus d'où il aperçut, blanche sous la lumière de la lune, la maison tranquille et la porte fermée. Non! Jacques n'était pas un tel audacieux ; Jacques avait eu l'audace hypocrite de le suivre, de le guetter et d'informer par de petits moyens sa jalousie : et puis Jacques rentrait chez lui, par les petits chemins. Alain le méprisa ; et ce mépris n'abolissait point la haine, mais l'avilissait et l'envenimait d'un nouveau poison.

Le poison le pire était une inquiétude qui tout à coup vint à l'esprit d'Alain : de quel droit Jacques était-il jaloux de lui? La jalousie est déraisonnable : pourtant Jacques ne devait pas être jaloux, si Juliette ne lui était de rien du tout !... Juliette ne l'aimait pas : certes, non ; pas du tout ! Mais il aimait Juliette : il l'aimait jusqu'à risquer cette aventure de sortir en pleine nuit, d'aller par jalousie guetter aux buissons le passage de son rival, et pourquoi? pour le tuer? mais non ! pour savoir. C'est l'atroce manie des jaloux, la manie de savoir, quitte à ne rien faire de ce qu'ils savent : ils n'en font que du chagrin pour eux, les pauvres gens, les imbéciles !... Et Alain, qui analysait la jalousie de Jacques, oubliait ainsi la sienne. Mais la sienne le tourmenta, quand s'imposa cruellement à sa pensée la certitude abominable d'un amour qui, n'étant pas le sien, lui profanait sa bien-aimée. Ce n'était pas sa faute à elle : et il ne l'accusait pas. Il n'avait pas besoin de l'accuser pour se martyriser lui-même ainsi que l'exige la jalousie. Juliette !... On vous a pris malgré elle une femme que vous aimez ; on l'a prise de force : et qu'elle ne se soit pas donnée ne suffit pas à votre consolation. Si l'on vous aime votre bien-aimée, il n'est pas de consolation, même à vous dire qu'elle n'y consent pas, même à vous dire qu'elle ne le sait pas.

Et puis Alain se souvint de sa mère : Jacques la trahissait ! La pauvre femme, qui croyait à ce fourbe, Alain l'eût vengée et se fût lui aussi vengé, en prenant Jacques à la gorge, et le secouant, et l'obligeant à confesser la double ignominie de son escapade nocturne !... On ne prend pas les gens à la gorge, dès qu'on se demande si l'on n'aurait pas raison de le faire : Alain, qui épiloguait à part lui, tournait à une mansuétude

analogue au sentiment qui avait rendu Jacques plus sage que résigné. Pourtant la colère, un moment, le surmonta. Il s'arrêta, regarda autour de lui, aussi loin qu'il put, la route et les champs qui la bordaient : s'il avait alors aperçu Jacques, sa colère était hardiment prête. Il ne le vit pas. Il soupçonna que Jacques le voyait et, plutôt que d'être vu en posture un peu sotte, il continua son chemin.

Jacques le voyait ; Jacques le suivait, non sur la route, mais au long d'un sentier que de hauts talus encaissaient : la lune, déclinant vers un petit bois, au delà de ce sentier, n'y jetait point de lumière. L'ombre était plus noire au voisinage de la lumière ; et, si Alain regardait par là, cette clarté lui rendait l'ombre impénétrable : Jacques se défilait avec une adresse de braconnier, ne se cachait seulement pas, regardait Alain sans se gêner et, plus il le regardait, plus il sentait irritée la jalousie impétueuse, et maintenant très embarrassée, qui l'avait jeté aux trousses du jeune homme.

Il gaspillait sa rancune et sa fureur jalouse : il n'avait plus guère de souci que de rentrer chez lui, d'être dans sa chambre et de n'éveiller point Jenny. Les arguments de la prudence, au moment des périls bourgeois, en quelque sorte, vous occupent assez pour empêcher toute diversion de fantaisie ou de chimère. Jacques avait peur. Il avait peur d'Alain, de Jenny, peur de tout le monde, peur du scandale : il ne songeait plus qu'à résoudre le problème de rentrer chez lui sans qu'on sût qu'il était sorti. Comment faire? Il ne croyait pas qu'Alain l'eût aperçu ou, du moins, l'eût reconnu. La merveille serait d'arriver à la maison le premier : promptement il se coucherait ; l'on ne saurait pas qu'il ne dormît point depuis longtemps. Mais Alain, sur la route, allait vite : et Jacques devait, pour l'éviter, suivre les détours de sentiers que n'éclairait pas la lune. Moins jeune, il était moins leste, avec un chemin plus long, plus difficile aussi. Fallait-il courir? Il en était capable encore. Mais il s'avisa d'un raccourci, lequel traversait un arpent de prairie, celle-ci en pleine lumière de la lune ; impossible de s'y aventurer : si Alain tournait la tête par là, il le verrait. Jacques, au lieu de courir, attendit qu'Alain l'eût dépassé. Il renonçait à son projet d'arriver le premier : il n'avait plus à se presser, mais au contraire à perdre du temps.

Il attendrait qu'Alain fût rentré, fût couché, fût endormi. Pourvu qu'Alain s'endormît, après son plaisir dont Jacques était bouleversé ! A ce moment où Jacques le détestait le plus, l'embarras où il se trouva le tenta d'essayer un arrangement, que sa fierté n'approuvait pas, avec Alain. Somme toute, il capitulerait sans conditions : et le bavardage arrangerait toutes choses passablement. Au lieu de hasarder plus qu'il ne le voulait à cette course de vitesse ou de lenteur calculée, il appellerait Alain, lequel serait surpris, sans doute, et hargneux. Il lui dirait : « Toi aussi?... Toi aussi, la beauté du clair de lune te fait battre la campagne?... » Et, sur la beauté du clair de lune, il l'étourdirait, jusqu'à le persuader peut-être. Puis, tous deux, comme des romantiques en maraude, ils rentreraient à la maison, chantant le beau clair de lune d'été.

Seulement, Alain se mit à courir : Jacques en fut déconcerté.

Alain, qui, ne sachant plus où était Jacques, l'imaginait à ses trousses, rageait de ne pas le découvrir, ne consentait point à le chercher, ne désirait pas de le rencontrer, mais peu à peu souhaita d'en finir avec ce ridicule espionnage. Principalement, il n'aurait pas dit ce qui l'importunait, ce qu'il redoutait : la présence invisible de Jacques lui était une espèce de taquinerie insupportable ; il croyait entendre le pas de Jacques près du sien. Ce compagnon mystérieux lui déplut tant que ce fut pour lui échapper qu'il se mit à courir.

Il n'avait pas le cœur tranquille et détestait qu'un épisode si dérisoire lui brouillât de mesquine absurdité son bonheur. La haine de Jacques lui troublait l'amour de Juliette. Il ne réussissait pas à donner à l'un ou l'autre sentiment une prépondérance qui l'eût délivré de ce partage. Il était misérable au sortir de la félicité.

Jacques se fit tout petit, rengaina son projet d'un accord, au surplus, dangereux, attendit et guetta. Il ne bougeait plus : il avait pris son parti de rentrer le dernier, de rentrer quand il serait possible de rentrer.

Les deux hommes n'étaient pas loin de chez eux. Et voici Alain devant la grille du jardin, qui n'est pas fermée à clef. C'est l'habitude : quand on sort, le soir, on prend la clef ; l'on

ne ferme qu'au retour. Au moment de fermer à clef la grille, Alain se dit : « Mais il ne pourra plus rentrer, s'il n'appelle ou ne sonne, enfin s'il ne réveille au moins le concierge, qui parlera. Je l'enferme dehors ! » Cette idée lui parut assez attrayante : il en rit. Cependant, les histoires qu'il y aurait ne seraient fameuses ni pour l'un ni pour l'autre, et ni pour Jenny surtout. Alain trouva, et fut content, le stratagème de taquiner Jacques sans inconvénient : il ferma la grille à clef; mais il laissa la clef dans la serrure. Jacques s'affolerait, verrait enfin la clef, saurait qu'Alain s'était moqué de lui... Alain monta jusqu'à sa chambre doucement.

Jacques arriva, comme Alain l'avait prévu, effaré, peu de minutes plus tard. Et jamais clef, tournant dans une serrure, ne fut maniée plus terriblement. Jacques, n'ayant plus à se cacher d'Alain, monta presque sur les talons de l'impertinent. Il était joué ; il murmurait entre ses dents :

— Sale gamin ! Tu me le payeras !...

(A suivre.)

ANDRÉ BEAUNIER

A L'ASSAUT DES MONTS

(CROQUIS DE TIRAILLEURS)

LES MONTS

Une chaussée qui passe, rectiligne, au travers d'un bois clairsemé de bouleaux et de charmilles dont les teintes claires et les rameaux graciles se détachent en opposition vive sur les grosses taches noires, massives, des sapins. L'effet de contraste est intéressant où la douceur élégante des branchettes argentées met une discrétion de bon ton à la violence du vert sombre; mais la dentelle des bouleaux, par place, est déchiquetée, certains sapins sont décapités, d'autres sont culbutés et sous la chaussée et dans le sous-bois les obus ont creusé des trous. Les plaies du sol sont toutes fraîches, les taches de soufre qui jaunissent certains entonnoirs attestent que les éclatements sont récents.

Un camion nous a amenés jusqu'ici et la poussière ronge nos yeux, cuit la peau et assèche nos narines et nos gorges, nous sommes contents de sortir de l'entassement de l'auto et de nous ébrouer à la lumière matinale. Le canon, à l'aube de ce jour, est muet, des oiseaux chantent la joie du printemps et le soleil qui dissipe ses dernières buées, a un réveil en bonne humeur. Nous savons gré aux choses et aux gens de cette bataille de ne pas nous assourdir dès l'arrivée.

Nous sommes là un groupe d'officiers avec notre commandant, ce qui constitue l'état-major d'un bataillon de tirailleurs algériens. Notre division a mission d'emporter un de ces jours une position sur laquelle des troupes s'acharnent depuis

plusieurs semaines et nous venons reconnaître notre part du secteur d'attaque. Depuis trois jours, nous logeons à deux bataillons de tirailleurs dans un village exigu, le troisième bataillon, des zouaves, bivouaquant dans un camp. Voici plusieurs nuits que nous dormons assez mal sur des litières de paille trop rare, mêlés à nos hommes que la perspective de la bataille rend bruyants. Les uns, parmi les indigènes, répètent inlassablement des chants langoureux et plaintifs sur des flûtes étranges, les autres jacassent, les autres jouent leur dernier argent aux cartes et se disputent; quelques Français se soûlent. Il faut bien, en vérité, profiter de ses derniers instants et la trêve que la nuit impose aux cris paraît trop longue à ces gens qui se disent que les lendemains sont incertains. Toutefois, dans l'ensemble, la tenue est bonne et le moral satisfaisant; les indigènes acceptent posément la perspective du combat, en professionnels indifférents et fatalistes.

A la descente du train qui nous a amenés dans cette région, d'un tertre, nous avions pu voir au loin des crêtes dénudées dont le front chauve fumait. Leur silhouette aride, lunaire et volcanique à la fois formait, par delà les champs, les bois, la campagne pacifique et verte, une apparition bizarre sur l'horizon; quelque chose d'artificiel et d'irréel, découpé dans une fantasmagorie et posé là; un décor farouche pour quelque drame walkyrien que des opérateurs noieraient dans la fumée. Nos organes, que les expériences précédentes ont avertis, avaient alors senti par anticipation l'arome frelaté de ces artifices et de cette chimie.

Sur les bords de la chaussée, s'amorcent des boyaux crayeux où nous attendent des guides et nous partons vers l'avant. Nous nous enfonçons dans le bois où un parfum de sève émane de la terre; de jeunes feuilles sortent des bourgeons; ces impressions de fraîcheur nous remettent des ennuis de la poussière. De-ci, de-là, des emplacements de batteries, soigneusement masqués; tout y dort à cette heure; dans les longues batailles, la lutte qui a duré tout le jour s'est aigrie pendant la nuit où l'obscurité traîtresse fait tendre les nerfs, et c'est à l'aube que les deux adversaires lassés se recueillent. Tout d'un coup, une bouffée de chaleur épaisse : il n'y a plus

d'arbres sur nos têtes et nous voici dans la plaine. Un désert, cette plaine. Au loin, face au boyau, la silhouette des monts. Nous marchons toujours sous la chaleur accablante et l'horizon semble reculer à mesure que nous avançons. C'est bien le décor aperçu il y a quelques jours, son dessin se précise. Sur la plaine dévastée, les monts apparaissent comme de grosses taupinières fraîchement soulevées, percées de trous, remuées d'éboulis. Le plan directeur signale des bois sur leurs flancs; nous les cherchons, curieux de repérer où passent nos lignes et celles de l'ennemi, mais les artilleurs nous ont fait la farce de tout raser et rien n'en subsiste, même pas un tronc déchiqueté.

Le canon se réveille et le mont se met à sursauter et à fumer. Les sifflements de la réplique ennemie passent par-dessus nos têtes et les éclatements vont fracasser le bois que nous avons laissé loin derrière et d'où nos batteries tonnent sans arrêt au milieu du brouillard de poudre. En l'air quatre avions français ronronnent, ils jouent entre eux, tournoyant autour des flocons blancs dont les encadre le tir des canons allemands. Il se dépassent, se survolent, contournent dans une volte audacieuse et moqueuse le dernier éclatement. Des abris, des têtes curieuses sortent pour suivre leurs évolutions. Tout à coup, un frisson d'angoisse, notre souffle s'arrête dans nos gorges serrées. Là-haut, bêtement, deux avions se télescopent : des ailes qui se replient, un fuselage amputé de ses plans s'abat, chute lourde d'un corps, tournoiement éperdu de l'autre avion qui n'a plus qu'une aile et qui tombe désemparé. Trois pièces d'étoffe, trois ailes détachées qui flottent comme trois loques, marquent dans le ciel la place du drame. Vers le point de chute, entre les lignes, des hommes courent et les batteries allemandes convergent leurs feux pour écraser ce qui reste de cet écrasement.

En silence, notre course vers l'avant s'active à travers les boyaux tandis que la bataille se rallume. Voici ce qui doit être le bois des Bouleaux, il n'en reste plus que cinq ou six arbustes mutilés, penchés de-ci de-là sur le bord des entonnoirs. Mais les obus ont creusé ici dans l'humus et, du sol, où sont hachés pêle-mêle des racines et des branches, se dégage le parfum délicat et exquis de la sève des bouleaux ; senteur à la fois

fraîche et grisante, puissante et discrète, comme celle qui imprègne la lettre qui a séjourné dans un cuir de Russie, comme sentent aussi certaines chevelures d'enfants. Parfum de l'âme des bouleaux blessés, senteur extraordinaire qu'il n'est donné de rencontrer qu'à la bataille, lorsqu'un grand nombre d'arbres viennent d'être au même moment pilés jusqu'à la racine. Dans la nuit cette odeur est un repère embaumé qui guide celui qui erre dans la plaine, lorsque le vent, empesté des puanteurs de la chimie teutonne et des charognes, s'est, par hasard, rafraîchi, au passage, sur ce qui fut un jour le joli bois des Bouleaux.

Plus loin le sol se transforme en chaos, le délabrement est devenu un ravage où chaque parcelle du sol a subi un désastre. On croirait marcher sur les cendres calcinées d'un immense foyer. Loin, très loin, lorsque nous nous retournons, la ligne du bois par où nous sommes entrés fait un trait vert, qui s'estompe dans la buée fumeuse des départs, couronnée par le panache des éclatements. Le duel d'artillerie s'acharne là-bas ; sur la plaine, entre nous et le bois, plusieurs barrages dressent leurs barrières successives et donnent l'impression de portes qui se sont refermées derrière nous. Il semble qu'il a fallu marcher longtemps, longtemps, pour en arriver où nous sommes et pourtant nous nous enfonçons plus loin encore dans l'enfer.

De place en place, dans un abri, quelques hommes tapis ; d'autres qui se pressent en rasant le long d'une levée de terre ou qui courent de trou d'obus en trou d'obus. « Où sont les postes de secours? Où sont les lignes allemandes? A mi-côte ou sur la crête? » Ils ne savent pas, ils ne savent rien. En somme, bien peu de monde sur ce champ de bataille en proportion des obus. Si les canonniers visent autre chose qu'à défoncer le terrain, ils perdent leur temps.

Le commandant a vu les quelques officiers survivants du bataillon que nous relevons. Nos emplacements sont reconnus ; si les monts restent à prendre, ces pentes anciennement allemandes sont à nous et, ma foi, notre artillerie les a joliment travaillées ; en ce moment même, cela a l'air de pleuvoir dru sur l'ennemi : « On les aura ! »

Nous refaisons en sens inverse l'interminable trajet des

boyaux. Enfin voici le bois. Pendant ce temps la rumeur du canon élève sa voix tempêtueuse ; on dirait que d'énormes vagues s'écrasent contre la falaise, et comme des monstres apocalyptiques, là-haut, les monts fument toujours et grondent.

LES TIRAILLEURS

Les hommes que nous allons mener au feu, « les tirailleurs », sont mêlés, pour la moitié Kabyles, pour la moitié Arabes ; parmi eux quelques noirs des oasis sahariens et, très rares, quelques Juifs et peut-être un ou deux Mozabites. Arabes et Kabyles sont de beaux hommes minces, souples, aux membres allongés. On les distingue à première vue par leur profil ; si leur figure est de teint également mat et chaud, légèrement bronzé, les Arabes ont le visage ovale, le nez busqué où l'œil largement fendu en amande évoque l'Orient, tandis que les Kabyles, un peu plus trapus, qui ont la tête ronde et dont quelques-uns sont blonds, rappellent des types auvergnats ; ils se targuent, certains qui sont plus cultivés, de descendre d'anciens légionnaires romains. Les uns et les autres sont résistants, étonnamment. Les uns et les autres présentent pour beaucoup, au déshabillé, des peaux maculées de chancres et de lèpres, mais sous l'uniforme kaki cela ne se voit pas et la chéchia cache bien des pelades. Ils sont encadrés par quelques Français, pour la plupart des Français d'Algérie, d'origine italienne, maltaise, espagnole ou levantine ; ces Algérois sont résistants, frugaux, disciplinés ; ils parlent un français étrange et ont, des races méditerranéennes, le bavardage, l'emphase et quelque astuce qui ne gâtent cependant pas leurs grandes qualités. Algérois et Algériens vivent côte à côte dans le régiment, cachant, sous l'ordre militaire et les relations de camaraderie, la mésestime que les uns et les autres se gardent dans leur cœur. Le Français d'Algérie, qui reste intraitable sur la question de préséance, vous prévient dès l'abord que l'indigène est menteur, fainéant et faux, et capable, après des années qu'il vous a servi avec docilité, apparente résignation et même amitié, de vous assassiner; capable, ce qui est plus grave, de travailler au rabais, à des tarifs inférieurs à ceux

des syndicats. L'Arabe, de son côté, vous confie que le Français d'Algérie, qui vous parle avec son accent italien ou espagnol, est un étranger, qui l'exploite, et il nous affirme que, lui, a des titres à être Français antérieurs aux siens ; et il l'accuse de le gruger sans vergogne, d'être menteur, fainéant et faux. L'Arabe dégrossi qui peut s'exprimer laisse entendre que les indigènes attendent, de leur effort dans cette guerre, une amélioration de leur régime politique. Ils vous disent : « Les Arabes font les tirailleurs, il n'y a pas un assaut de cette guerre dont ils ne soient, tandis que les Juifs, que vous avez naturalisés d'emblée, font campagne dans les batteries côtières d'Algérie. » Le Français de là-bas, qui a entendu la conversation, abonde alors dans ce sens ; c'est un des rares points où les deux partis sont d'accord et ceci me rappelle la fable bien connue du caïd qui bat l'Arabe, lequel bat le nègre, lequel tape sur le Juif, qui n'a comme consolation que de rosser l'âne. Ici, à défaut d'ânes, nous avons des mulets.

Ces contestations mêmes viennent confirmer l'impression de loyalisme sincère qui se dégage au milieu des troupes algériennes, et ces contestations ne sont à tout prendre qu'une surenchère des uns et des autres à vouloir être plus Français. Certes le tirailleur, à qui on demande le gros effort fourni par les troupes de choc, trouve parfois que la bataille est dure et longue la guerre, mais jamais je ne l'ai vu manifester un sentiment contraire à l'esprit loyaliste. Là seulement où il revendique, c'est au sujet de son tour de permission qu'il voudrait régulier et de son désir d'être en tous points traité comme les Français. Là il est jaloux. L'ordre coranique basé sur la notion du droit et le compte exact du juste et de l'injuste lui a appris à ressentir violemment l'injustice ; autant il se soumettra, d'ailleurs, au châtiment, si rude soit-il, s'il a failli.

Nos tirailleurs actuels ne sont plus les vieux guerriers légendaires des colonnes d'Afrique. De ceux-là, il n'en reste plus que des morceaux. Ce sont encore des volontaires, mais recrutés par mode de conscription presque obligatoire, qui les appelle sous les drapeaux, tout en leur laissant les bénéfices de l'engagement. Ils appellent cela « être engagés bésiff ». Ces gens ne sont donc plus des êtres d'exception, des homme de guerre, mais représentent, comme nos régiments, la mas

populaire et sont le reflet de la race ; ce sont des artisans, des paysans, et l'amour de la terre transparaît chez nos Kabyles dans l'empressement qu'ils mettent à aider le paysan lorrain à cultiver sa terre lorsque les loisirs du cantonnement le leur permettent. Les qualités militaires de ces gens sont ainsi sensiblement les mêmes que celles des ruraux français ; ils rachètent en endurance les quelques défauts de finesse et d'attention qui les font inférieurs pour certaines spécialités délicates ; car, dans cette guerre savante, la fantassin tout court a vécu ; il est mitrailleur, fusil mitrailleur, grenadier à main, pionnier, grenadier à fusil, signaleur, coureur, bombardier et les quelques rares voltigeurs, titre donné aux non spécialisés, doivent avoir la hardiesse et le coup d'œil du patrouilleur. L'Arabe lanceur de cailloux excelle dans le lancement de la grenade. Il partage le dégoût du Français pour la pelle et la pioche, mais, si chez ce dernier la claire vue de la nécessité d'aménager le terrain a raison maintenant de son ennui, l'Arabe, qui est un grand enfant, fait moins le profit de l'expérience ; il a dans les traditions du sang l'amour de la guerre en fantasia, il n'aime pas le combat immobile et silencieux et attend pour se taire ou se cacher que son insouciance l'ait fait repérer et que les obus écrasent la position ; alors, malgré sa passivité native, le bombardement fatigue vite ses nerfs et l'Arabe fataliste se révèle être aussi un émotif et un impulsif. Il est avant tout l'homme du « baroud », de la bataille, de la ruée au milieu du feu et des cris. Disciplinée et combative, cette troupe est une belle troupe d'assaut.

En marche. La colonne étend à perte de vue son long ruban kaki. Devant moi, berceur et m'endormant sur ma selle, c'est toujours le cahotement bruyant et monotone des voiturettes de mitrailleuses, crissement de roues, tintinnabulis de gamelles, de seaux, de marmites mal arrimés sur les caissons, que secoue l'allure saccadée des mulets rétifs, que leurs caprices forcent à trotter à grand renfort de jurons pour rattraper la place qu'ils ont perdue. De temps à autre, sur la houle des casques qui se balancent au loin à la cadence de la marche, les fusils se dressent, fixés à l'épaule, le pas se rythme, des bouffées de clairon et de tambour arrivent, c'est la traversée d'un village.

Les enfants amusés sont contents de voir des tirailleurs ; sur le pas des portes, les femmes regardent en silence, un peu effarées et l'on sent qu'elles font des vœux pour que cette bande de mograbins, qui ne leur dit rien de bon, aille cantonner plus loin. Des rangs, un loustic parmi les indigènes singe l'accent des bonnes Lorraines et crie : « Marie, ferme el porte, v'là les noërs ! » Et, à cette plaisanterie toujours renouvelée, la section des mitrailleurs s'esclaffe. Les mitrailleurs rient, mais pas les muletiers; l'Arabe qui conduit un attelage ou tient un cheval est grave et n'admet pas la plaisanterie alors qu'il accomplit sa sérieuse besogne ; je lui trouve toujours ainsi un air d'officiant. Sur le bord de la route, les hommes en bleu horizon, les tringlots, les territoriaux, regardent passer ces guerriers bronzés qui sont la terreur des Boches et les tirailleurs se redressent. Hors du village, la marche reprend « à volonté » ; la colonne redevient bruyante, car l'indigène assez silencieux, recueilli presque, lorsqu'il est au cantonnement, est bavard pendant les marches : il marche plus facilement que le Français et ne fatigue pas et puis le vieil instinct du nomade l'excite et le changement met son cœur en joie.

Tout à coup, une chanson de route enlève le pas des mitrailleurs. C'est une sorte de refrain auquel un rythme oriental met une note originale et que les hommes scandent en frappant dans leurs mains tandis qu'une voix clame le chant ; cette voix grêle, nasillarde et perçante doit être la même que celle du muezzin qui verse du haut du minaret sur la ville rose, qu'illumine le soleil levant, l'appel aux fidèles... Il neige... C'est étonnant ce que ces Africains supportent aisément les rigueurs de cet hiver lorrain alors que l'été gras et épais de la Champagne leur pèse terriblement. Ces nostalgiques du grand soleil d'Afrique ruissellent alors sous la lourde capote ; mais, à les croire, l'atmosphère torride du pays natal est limpide et légère.

Quelques types. — Le Kabyle des champs porte souvent une moustache frisée dans une figure ronde au teint cuit. Il est robuste, simple, ouvert aux idées occidentales et donne l'impression d'un honnête terrien ; il frappe par ses ressemblances avec de braves campagnards de quelque village perdu

d'Auvergne. L'Arabe des villes, celui du « Bled » — car, quoi qu'en pense la majorité des Français, le « Bled » veut dire la ville, le lieu habité, civilisé, par opposition à la campagne, à la brousse — ce citadin, souvent gras, a le nez entre des yeux en amande, ou bien il est mince, flexueux et blême sous son teint mat ; tantôt il sent le Levantin, tantôt il a les allures troublantes de quelque éphèbe exotique et douteux ; intelligent, verbeux, il vendait avant la guerre des tapis ou des olives, était garçon de café ou chauffeur ; il est polyglotte, parle arabe, sabir, français et argot ; c'est le client du « toubib », l'assidu de la visite, c'est de tous le moins bon soldat. L'Arabe des champs : celui-ci, sec, le nez busqué, la barbiche en pointe, l'œil profond, est sombre et taciturne : ce doit être quelque pasteur montagnard ; distant et impénétrable, il ne parle pas français, cause peu aux autres Arabes ; son œil ne s'allume de quelque affection ou de quelque malice que pour tel de ses intimes qui, passant, lui lance une parole ; il peut rester une journée entière adossé au pilier d'une grange, figé dans son immobilité muette. Il est loin de nous et farouche. Parmi ces sauvages, il y a, égarés dans le bataillon, quelques Marocains ; grands, barbus, mystérieux, leur colère doit être féroce car leur sourire énigmatique montre les dents et fait flamber les yeux, cruellement. On frappe à la porte : « Qui est là? — C'est moi. — Qui, moi? — Hadji ben Mohamed. » Entre un Arabe grand et fort; sa barbe clairsemée cache mal dans le visage des trous de petite vérole. « Moi, ne veut rien dire, on donne son nom ! — Je vous avouerai, monsieur le major, que, dans le cas présent, je suis obligé de reconnaître que le terme n'était pas très explicite... » Langage aussi savant et distingué sortant de cette barbe embroussaillée peut vous étonner, mais celui-ci est un personnage : l'écrivain, le « taleb ». Les indigènes écrivent beaucoup à leur famille, à laquelle ils semblent très attachés, mais beaucoup ne savent pas écrire, alors, ils dictent leurs lettres au taleb.

Aujourd'hui, revue de cheveux ; la tondeuse va sévir, mais ici plus encore que dans un régiment de France, son travail salutaire, mais attentatoire à l'esthétique individuelle, va soulever des protestations. C'est que, chez nos hommes, une curieuse originalité règne en matière d'art capillaire, et

pour sauver leur élégance, les tirailleurs vont se retrancher derrière la religion : ils sont « marabouts », pèlerins de la Mecque, et revendiquent de porter le marabout. Voyez ces têtes rasées où le blanc du crâne tranche sur le brun du visage et admirez cette houppe de poils qui s'élève du sommet du crâne comme une flamme noire. Cette mèche audacieuse s'appelle le marabout, elle est l'apanage du pèlerin de la Mecque, du parfait croyant, par où Allah le saisira après sa mort pour l'emporter au paradis des houris ; aussi notre homme y tient-il. D'où palabres sans fin avec l'officier tandis que la tondeuse rageuse grince d'impatience. Autre mode qu'il est de bon ton de porter, consiste à se faire couvrir le chef d'une gamelle ; le coiffeur rase tout ce qui dépasse et il reste sur le sommet de la tête une calotte noire qu'auréole le blanc du pourtour épilé ; l'effet ainsi obtenu est irrésistible. Quelques marabouts qui ont fait la preuve de leur dignité sont autorisés au port emblématique de la mèche, mais le marabout triomphant a toujours l'air quelque peu farceur et ses camarades, qui semblent bien souvent le considérer comme tel, le craignent respectueusement cependant : c'est un rusé compère qui a droit à l'estime de ses congénères.

Voici des noirs. — Ils proviennent des oasis du Sud ; les Arabes bronzés méprisent ces fils du Sahara, car leur peau est vraiment trop foncée à leur avis ; les Français les appellent tous indistinctement « Blanchette ».

La visite. — Une cour des miracles au dessin de laquelle Callot aurait collaboré avec Delacroix ; l'anachronisme des manières répondrait peut-être à l'étrangeté de la chose où, sous le ciel pâle et parmi les pâles couleurs d'une cour de ferme d'Occident, des gens accroupis au long d'un vantail ou des béquillards appuyés sur d'indescriptibles bâtons, expriment leurs douleurs plus ou moins véridiques en des attitudes dramatiques et des jérémiades d'un lyrisme tout oriental, qui demanderaient l'ampleur d'un burnous plutôt que la stricte sobriété d'un uniforme kaki. Quelques figures nouvelles, parmi lesquelles quelques vrais malades, mais, dans l'ensemble, de vieux clients qui inventent chaque jour

une nouvelle maladie et qu'aucune des défaites quotidiennes ne rebute. Ils sont ainsi une douzaine au bataillon, c'est peu, mais cela suffit pour que leurs ruses compliquent la visite. Ils trichent en enfants et inventent de si énormes malices qu'elles sont vite découvertes ; mais certaines sont tellement grosses qu'elles peuvent vous éblouir. « Ia toubib, tu vois comme je suis malheureux. Tu es un père, je me confie à toi. Vois comme j'ai la fièvre aux jambes, elles ne peuvent plus me porter ; je tombe, là, pour toujours. » Il est incontestable qu'à ces mots votre bonhomme s'assoit par terre ; il dit avoir « la fièvre », ce qui, en sabir, est un mot passe-partout qui signifie toutes les douleurs et toutes les maladies. L'examen ne révèle, chez le soi-disant mourant, aucune affection. Faites-lui-en la remarque, il se défendra un peu, mais changera vite d'avis : « Peut-être je n'ai rien aux jambes, cela est puisque tu ne vois pas de mal, mais, vois, comme j'ai la fièvre au ventre. — Non, il n'y a rien. — Soit ! mais alors je dois avoir la fièvre aux yeux. — Makache! » Après ce marchandage, que n'abrègent que les menaces, cet éclopé s'en va en gémissant. Dans la coulisse, vous pouvez l'entendre qui invoque Allah et les prophètes avec accompagnement de soupirs mélodramatiques. Une heure après, vous le retrouvez ingambe au travail, riant avec ses camarades et qui vous salue amicalement en vieille connaissance. Il recommencera demain s'il n'est pas en prison. Il ne vous en veut pas et ne conçoit pas que vous lui en vouliez. « C'est la guerre », dit-il, avec une résignation fataliste ; il a tenté sa chance, vous avez gagné au jeu, tant pis, « Mecktoum ».

L'Arabe surveille à la visite si vous êtes un « homme juste », il craint les inégalités et, peut-être, est-il bon d'ignorer si tel est Arabe, Kabyle, noir, Français d'Algérie ou de France, pour ne connaître chez tous que le soldat français.

Amar et Ben Guelfond. — Amar est mon cheval, Ben Guelfond mon ordonnance ou mieux son ordonnance, à lui cheval, car je connais Amar et j'ignore tout de Ben Guelfond ; alors qu'Amar et Ben Guelfond ont l'air d'être très liés. Ben Guelfond sert Amar avec une passion amoureuse et, sous le respect de l'indigène, je sens que je commets une profanation, moi

Roumi, en montant le bel animal. Celui-ci est un coursier arabe, fin, gracieux, nerveux et joueur, dont les caprices font mes délices. Il méprise le trot et adore les galopades sans frein ; il aime faire des farces et, au gué, si une minute d'inattention le lui permet, il s'empresse de me jeter dans la rivière ; ceci, en manière de plaisanterie. Au demeurant, nous sommes les meilleurs amis du monde. Lorsqu'on le comprend, Amar est enjoué, affectueux et franc. Ben Guelfond, docile et serviable, est insaisissable; outre qu'il est impassible et muet, il ne parle pas français. Ben Guelfond qui porte, entre deux mèches tombantes de moustaches, une barbiche vénérable, ressemble à s'y méprendre à Confucius, non que je connaisse ce dernier, mais tel que je me l'imagine : teint jaune de vieille porcelaine, œil songeur bridé aux tempes, front sillonné de rides, profondes comme un concept boudhiste. Mais Ben Guelfond, qui est mahométan, doit ignorer Boudha. Ainsi, tant il est taciturne et réservé, je ne connais à Ben Guelfond d'autre ami même arabe que le cheval ; leurs tête-à-tête à l'écurie sont interminables, Ben Guelfond accroupi considérant amoureusement Amar et Amar secouant aimablement sa crinière : au fait, ils doivent parler entre eux du pays lointain que dore le soleil.

Les cadres. — Les officiers sont pour beaucoup d'anciens sous-officiers. Anciens de l'armée d'Afrique, gens de carrière qui aiment le métier, ils connaissent les tirailleurs et savent les manier. Ils ont un passé militaire qu'attestent leurs médailles coloniales ; ils ont fait l'apprentissage de la guerre dans les colonnes du Maroc, mais la rudesse monotone de cette campagne leur fait regretter les aventureux et pittoresques combats du Maghreb. Ce sont d'honnêtes professionnels qui tiennent la comptabilité de leurs exploits en regard de leurs annuités ; ils ont l'expérience de la discipline et l'esprit militaire est tout entier absorbé chez eux dans un très vif esprit de corps. Tout en regrettant l'antique « flottard », le large pantalon rouge à bande bleu ciel et le képi de satin mou, cabossé en fantaisie, ils estiment que le drap kaki vous confère, de son fait, les splendeurs de la gloire et posent en dogme que les troupes kaki sont les premières de toutes. Il

est certain qu'à leurs yeux les « bleu-horizon » sont des « pékins » et, s'ils éprouvent quelque commisération pour le fantassin, frère de misère, les artilleurs, les aviateurs, sont d'ignobles embusqués et ce terme implique beaucoup d'indignation et aussi, peut-être, quelque envie. Ils tiennent en médiocre estime les freluquets et les pommadins qui ne savent pas absorber les pleines rasades de rouge pinard, ainsi que ceux, seraient-ils saint-cyriens, « qui ont appris dans les livres »! Certains font usage d'une langue curieuse dont la syntaxe originale est adoucie par des liaisons extraordinaires; ce n'est pas de l'arabe, non plus que du sabir, cela se rapprocherait plutôt du français; cela s'appelle, je crois, le « gendarme ». Ils ont gardé de leur séjour sur la terre africaine un amour profond et nostalgique de l'Algérie et une méfiance de l'indigène, puisée dans les opinions du colon, entre deux absinthes ; méfiance que ne partage pas celui que l'Arabe appelle par excellence le Français, l'officier d'avant-guerre, soldat intègre et frugal qui vivait dans la brousse infinie, comme lui nomade, et que sa curiosité des choses de l'Afrique attirait bienveillamment vers les fils de l'Islam. Dans l'ensemble, nos nouveaux officiers que sont ces vieux tirailleurs connaissent les ruses du « carottier » indigène et sont les bons conducteurs de leur section.

A côté d'eux, il y a quelques « cosaques », des « risque-tout », deux amis inséparables, chefs d'une même compagnie. Ce sont deux gamins, l'un mitron et l'autre saute-ruisseau, ou quelque chose d'analogue, deux recrues qui ont gagné leurs galons à la pointe de leurs baïonnettes. Le ruban de leurs croix de guerre est bardé d'étoiles et de palmes, l'un d'eux qui a vingt et un ans porte la croix de la Légion d'honneur. Les Arabes, grands connaisseurs en bravoure, amants de l'honneur et de la gloire, les adorent et suivent les exemples de leur héroïsme.

Voici une figure originale : le dévotieux de Barbusse, néophyte si fervent qu'il lui a dédié son fils en holocauste, zélateur de l'antimilitarisme qui exige de ses hommes une discipline qui le fait craindre comme pas un et qui se bat comme un brave qu'il est. Bourgeois coquet, raffiné, amateur de luxe, qui proclame une foi de prolétarien bolchevik ;

anarchiste qui passe pour un aristocrate ; officier bienveillant dont les hommes détestent la sévérité distante ; il est parti comme simple troupier et son courage véhément l'a distingué au feu et pourtant il est suspect à ses camarades. Intelligence subtile, aiguë, nerveuse, toujours en éveil, curieuse de nouveauté, qu'absorbe tout entière une facilité oratoire par où fuit sa pensée ; où l'affirmation paradoxale sert de logique. Mais lui-même, paradoxe vivant, gagne votre sympathie : c'est un charmeur ; c'est un joueur qui joue avec les idées comme il joue avec sa vie, élégamment, comme il joue au pocker ; c'est un beau joueur et aussi un beau soldat.

Il y a, au bataillon, quelques officiers indigènes. Ils ont été parmi les tirailleurs les meilleurs, ils ont gagné leur récompense et ne cherchent plus guère qu'à vivre sur ces lauriers. Ils n'ont droit qu'à la chéchia quand les autres portent le képi et en ceci seulement ils se distinguent

Un nouvel officier vient d'arriver au bataillon, c'est un ancien de la Somme. Svelte, distingué, juvénile, il a un visage fin et joli. C'est un chasseur d'Afrique qui s'est engagé dans l'infanterie. Ce bel officier vient de commettre un crime; il a déserté. Oui, il a tout simplement déserté, profitant d'une permission pour quitter, quelque part dans le Midi, le dépôt auquel il avait été affecté après blessure glorieuse; il l'a quitté pour venir au front rejoindre ceux qui vont se battre. Les menaces de punition, les arrêts, le conseil de guerre, rien ne fait à cet entêté ; son insoumission est totale, il veut se battre.

Cet autre, capitaine, est un Salésien, inspiré et paternel. Il s'efforce de comprendre et de pénétrer affectueusement l'âme de ses Arabes et ceux-ci lui confient les secrets de leurs chagrins. Ce moine guerrier, prêtre et soldat, est un psychologue averti. Nous avons de longues discussions métaphysiques ou bien nous nous enfonçons dans les mystères de l'âme guerrière où nous cherchons la qualité essentielle de la bravoure pour ne trouver que ses formes infiniment variées. Les braves sont ceux qui bondissent dans la gloire et aussi ceux qui tiennent dans l'obscurité ; l'un affronte la mort parce qu'une foi l'inspire et le console, cet autre la nargue et la cherche parce que désespéré ; celui-ci joue sa vie

parce qu'il croit à sa chance ; celui-là est impavide, car il ignore la mort, sa rude écorce ne la sent pas qui rôde autour de lui ; l'un néglige le danger parce qu'il est dominé par l'action où sa part de besogne absorbe son attention ; l'autre est ivre ; l'autre est un héros, qui accepte en fanatique de l'idée le sacrifice suprême.

La nouba. — Ce qui constitue le plus bel ornement d'un régiment de tirailleurs, par quoi il affirme son originalité et son exotisme, c'est sa nouba. La nôtre est la coquetterie du colonel et il la choie. En tête, marche son drapeau vert et rouge, bordé de bleu ciel, brodé d'une main de Fathma et de croissants jaunes. Notre nouba fait beaucoup de bruit ; quelque vingt moricauds soufflant dans des ritas, qui sont des clarinettes primitives aux sons aigres et nasillards et cependant perçants comme ceux des trompettes avec lesquelles on amuse les enfants ; cette musique donne au loin l'impression de quelque fête champêtre. Il n'y a pas d'autres instruments que les ritas. Il n'y a en plus que des tambours ; les tambourinaires les tiennent sous un bras tandis que de l'autre, avec l'unique baguette courbe qui leur sert à taper, ils scandent le rythme du chant des ritas. Il y a aussi une grosse caisse, énorme, que porte un nègre gigantesque ; sa tête domine toute la nouba de sa pleine lune noire.

Malgré le faible débit, quant à la sonorité de leurs instruments, nos noubistes à force de peiner et de s'acharner essaiment toute la journée leur musique aigrelette et leurs fausses notes dans l'atmosphère du cantonnement. Qu'ils apprennent ou qu'ils donnent un concert, ils répètent inlassablement, graves, imperturbables, la même phrase. La redite obsédante de cette phrase où la gaîté même s'exprime en mineur, où l'accord des tonalités est imparfait, où le chant finit sur une note indécise comme un appel inquiet, met dans l'air quelque chose de trouble et d'irritant comme une nostalgie.

Parfois les clairons se joignent aux noubistes et lancent à tue-tête les accents connus du *Père Bugeaud* qui alternent alors avec les vagissements des ritas qui s'essayent à *la Mère Michel*. Avec *la Mère Michel* et *Lustucru*, nos noubistes se

distinguent ; sous leurs lèvres, l'air prend un cachet exotique du plus amusant effet ; c'est là leur grand morceau, car, lorsque ces pipeaux arabes se mêlent de musique occidentale, l'affaire devient du plus haut comique. Ainsi, nos gens ont entrepris un beau matin de jouer la marche turque de Mozart, mais le faux orientalisme de cette turquerie se trouva fort mal en point de l'expérience ; car, les ritas ayant un nombre de notes très limité et leur tonalité ne concordant pas avec la gamme usée par le vieux maître, le jeu consista à ne rendre que les notes exprimables dans leur langage simpliste, quitte à passer outre et à compter la mesure en attendant, de-ci, de-là, une note qu'ils puissent rendre ; pour boucher les trous on les remplit avec une ritournelle de la belle Fathma. Il est fort utile en l'occurrence de posséder le programme pour retrouver de loin en loin dans l'air bien connu une mesure. Comme a pu le dire quelque part le bourgeois dont Molière fit un grand mamamouchi, ce divertissement est du dernier galant.

La danse des tirailleurs. — Voici un grand rassemblement d'indigènes pressés autour de la nouba, qui fait un cercle. Au centre, un homme se ceint d'une écharpe rouge, et l'air de la danse commence, lent et langoureux, l'homme a croisé ses mains derrière la tête qu'il renverse ; les yeux mi-clos, il glisse quelques pas et son corps souple ondule et se tord et tressaille par instant dans des trémoussements lascifs. Les Arabes autour accompagnent la nouba en battant la cadence de leurs mains, chantant et riant. La nouba est redevenue arabe pour la danse primitive, sexuelle, provocante, où s'exprime la sensualité africaine. Deux joueurs de rita se sont détachés, ils suivent pas à pas le danseur se penchant à son oreille pour lui verser les accents nerveux de leur chant. Celui-ci se précipite, presse ses appels, s'affole et le danseur s'exalte. L'homme qui tout à l'heure était laid est devenu beau, ses yeux flambent, sa face renversée prend une immobilité extatique tandis que se convulse son corps et la danse voluptueuse se mue en une furie barbare. Le rythme des tamtams devient désordonné, inverse la mesure ; ritas et chanteurs ne poussent plus que des cris sauvages. Les Arabes ne rient plus, ils se

taisent, et, lorsque le danseur vertigineux les approche, ils s'écartent apeurés, fascinés cependant, et l'on sent que dans leur imagination de grands enfants ce convulsionnaire répand une terreur mystique. Le danseur s'arrête exténué, il titube et fait le tour du cercle des curieux qui plaquent sur son visage des pièces d'argent qui adhèrent sur son front et sur ses joues ruisselantes de l'effort. Tout à l'heure, il reprendra la danse de tout son corps sans que bouge sa figure et que tombent les pièces qui ont l'air d'y être incrustées. A la fin, d'un revers de main il cueillera cette fortune et la mettra comme une chique dans sa bouche.

En ordre de marche et quand le canon tonne au loin, les chants aigres de la nouba prennent des accents sauvages qui évoquent la vision pittoresque et féroce de hordes barbaresques. Mais, derrière elle, nos tirailleurs, au pas cadencé, donnent l'impression d'une troupe disciplinée, solide et résolue.

L'ordre est venu. C'est demain que nous montons à l'attaque et cette nuit même que nous partons. Les noubistes seront mes brancardiers.

LES COMBATS

Dans le noir, un homme courbé en deux nous guide à grandes enjambées ; nous le suivons, nous roulons plutôt, dans un désert de pierre, bosselé de trous et de talus informes ; il faut marcher des pieds et des mains pour s'accrocher aux montées des talus, tandis que les pierres roulantes se dérobent, tandis que l'on glisse dans les trous d'obus, en butant contre des blocs de béton ou dans des lacis de fils de fer épars. Mes hommes, qui portent des paniers, des sacs de masques et de pansements, ahanent et jurent en arabe. La lueur fugace d'un éclatement éclaire par instant notre caravane qui tend le dos alors que chante par-dessus nos têtes le vol des éclats. Une odeur de phosphore se répand. Une fusée qui jaillit de temps à autre siffle en jet de vapeur, trace une parabole d'étincelles, puis allume là-haut son globe incandescent ; sur la craie, dont la blancheur nous éblouit, les aspérités sur-

gissent alors, exagérées par les ombres qu'avive le contraste des contours illuminés, et cette clarté, qui nous déshabille de notre manteau d'ombre, semble vouloir nous trahir. Nous sommes sur les pentes du mont, sur ce qui fut la position allemande au début de l'offensive, mais les Allemands sont encore là, tout près, qui tiennent le sommet et nous dominent des crêtes voisines. Voici des heures que nous avançons dans la plaine désolée, nous avons si chaud que nous sommes trempés sous notre équipement de combat, casque, vivres, masque, qui pèsent. Nous nous félicitons du calme relatif de cette nuit, l'ennemi nous a ignorés et nous a laissé traverser la plaine sans incident. Il a même eu l'obligeance d'attendre que nous ayons traversé le bois et la zone des batteries pour y concentrer une canonnade qui nous semble assez nourrie. Derrière nous, des incendies s'allument, des gerbes de feu d'artifice s'élèvent ; ce sont, dit-on, des dépôts de fusées et de grenades qui sautent.

Voici au ras du sol un trou qui bâille comme une bouche d'égout, au milieu d'éboulis de craie. Ceci va être, paraît-il, mon quartier général, le poste de secours du bataillon, le P. S. Les obus qui ont ravagé les environs ont fait une masse informe de la butte de craie qui le recouvre, elle est échancrée de tous côtés par les trous des explosions. Un trou plus noir tranche à cette heure sur le moins noir ambiant et s'enfonce dans la terre. Quelques planches supportées par deux madriers étayent cet orifice étroit dans lequel nous nous aplatissons et nous laissons glisser sur le dos accompagnés des pierres qui l'obstruent et roulent avec nous dans le fond. Cette descente originale aboutit à une excavation d'un peu moins de deux mètres de large sur un peu moins de trois mètres de long, creusée à une profondeur de vingt marches dans la craie. Nous nous sommes engouffrés dans ce trou, deux médecins, quelques hommes, tandis que le reste des infirmiers et des brancardiers essayent vainement de s'y insérer, eux et beaucoup de paniers.

C'est ici un carrefour de boyaux, ou de ce qui fut autrefois des boyaux, car il n'en reste plus qu'une ébauche dont les bords rongés se sont évasés à mesure qu'ils se comblaient. Mais les vestiges de boyaux constituent des pistes, les pistes

que suivront d'eux-mêmes les blessés qui peuvent marcher, et ceci les amènera à passer chez moi.

Voici cinq jours et cinq nuits que notre bataillon occupe les positions. Les hommes se creusent des niches dans la craie ; de-ci, de-là, d'anciens abris effrondrés ont été dégagés et tant bien que mal réparés. Ce travail de terrassement est dur, car la craie est rebelle à la pioche et le trou s'approfondit lentement. C'est le travail de Pénélope, car à mesure que sur le terrain rasé se révèle une levée de terre, l'artillerie ennemie s'acharne sur elle et la nivelle. Il a fallu vingt hommes et une journée pour obtenir un remblai capable d'abriter un homme jusqu'aux jambes, on a poussé ce travail sur quelque trente mètres et les obus arrivent qui annihilent tout cet effort. A ce jeu décevant les effectifs fondent, une compagnie a déjà perdu le tiers de ses hommes, car les obus tombent sans arrêt. Cependant ces coups ne sont encore que fantaisies de solistes, maintes fois dans la journée les chœurs interviennent et ils sont infatigables ; leur grosse voix ne se tait plus une heure durant, deux heures, parfois même trois heures, une nuit entière ; ce n'est plus le martèlement distinct de tout à l'heure, c'est le pilonnage continu, forcené. Il faut rentrer dans son trou, seul le guetteur veille. Dans notre caveau, on entend le double bruit du choc en terre que répercute le sol et l'explosion à la surface. Il y a un grondement lointain qui ressemble au bruit que font les bulles qui éclatent à la surface d'un corps en fusion, on dirait que la terre est en ébullition. Puis, sur cette basse continue, des coups plus proches dont l'explosion violente fait trembler le sol et qui détache des blocs de craie aux parois de notre abri, des éclats ronronnent en passant l'orifice de notre trou. Rompant le sourd tamtam, des sifflements hurleurs, rageurs passent au-dessus de nous dont le vent nous gifle et qui soufflent la bougie qui grésille dans l'ombre humide de notre tanière. Puis, toujours les vols cinglants d'éclats qui piaulent ou vrouvroutent. Un craquement déchirant après un hurlement lugubre, comme un coup de masse asséné sur nos têtes, la sensation d'un choc perçu par tout l'organisme, la bougie qui nous éclairait est une fois de plus soufflée par le vent, une fumée âcre nous enveloppe dans l'obscurité, de la pous-

sière nous étouffe, des pierres roulent, le boisage a gémi. Abasourdis, à tâtons, nous rallumons, nous sommes saupoudrés de terre, l'entrée est à demi bouchée par les gravats ; pendant une demi-heure, il va falloir déblayer pour qu'un second coup ne nous enfouisse pas et que l'accès soit libre pour les blessés qui vont arriver dès que le ralentissement du tir de barrage permettra à une âme vivante de s'aventurer hors de sa cachette. L'air est infecté d'odeurs sulfureuses, phosphoriques, aliacées et autres innommables et nous ne savons au juste si le masque est utile ou non. Tout à l'heure, au-dessus de nos têtes, quelques hommes sont passés en courant dans le noir, sous l'averse d'acier, s'appelant au milieu du vacarme, cherchant à tâtons un chemin qui les sorte de cet enfer, ahanant. L'un d'eux nous a entendus, dans l'obscurité il a aperçu notre abri et a pu s'y engloutir. Il est là, muet, qui halète dans un coin, c'est un soldat du génie. Nous autres, travaillons toujours à nous dégager, de la pelle et de la pioche, et la terre bouillonne toujours et les coups de pioche font voler des pierres qui viennent battre les parois de notre escalier tandis que les éclats d'acier s'enfoncent dans les madriers qui l'étayent. Des cris arrivent de la sape qui aboutit à notre abri, on me raconte précipitamment en arabe des choses que je ne comprends pas. La tête d'un Français émerge. Qu'est-ce qu'il y a? L'extrémité de l'abri vient de s'effondrer, un obus a pénétré dans la sape ; des hommes, ils étaient dix, sont ensevelis. Par le haut, rien à faire, un amas de je ne sais combien de mètres cubes de pierre; tout est enfoncé, et sous cet effondrement il ne doit plus y avoir qu'une bouillie. Nous tentons le dégagement par la sape, nous ne pouvons travailler qu'à deux à la fois ; à la longue, une jambe vient qui n'a plus de corps. Nous sommes ici peu de monde et désarmés, j'envoie chercher du secours. Peut-il venir au milieu de ce déchaînement de mitraille? Il faudrait cent hommes, et qu'ils travaillent deux jours sans répit et que la moitié, durant ce travail, soient assommés par les obus... Aucun cri, il n'y a plus là que des cadavres... La sape est pernicieuse lorsque l'obus l'écrase ; ce n'est pas seulement la blessure, c'est plus que la mort, l'enfouissement inéluctable.

Un choc sourd, violent, brutal, tout proche comme un coup

de pic, dans le roc, puis un silence, puis l'explosion sourde, profonde et le gémissement étouffé de la terre comprimée. Ce sont des obus de rupture qui éclatent loin dans le sol, après avoir cheminé à la recherche des abris. O ce silence angoissant qui suit le choc, l'attente de savoir où va cette poussée qui perfore à la recherche de sa proie. De nouveau, une bordée de cinq obus. Un souffle brutal qui nous a effleurés. Encore des pas en haut, un homme qui appelle. Aussitôt un craquement déchirant, un effondrement ; l'abri a résisté, une forme humaine s'effondre au milieu de nous, blessé? Non. L'homme est hébété.

Puis, petit à petit, les coups s'espacent ; un silence impressionnant remplace le vacarme ; seuls quelques coups isolés éclatent encore, comme si les batteries se taisaient à regret ; les artilleurs ont dû sortir quelques provisions qui leur restent et ils veulent s'éviter la peine de les rentrer au caisson. Dans le silence on tend l'oreille, ce bombardement est-il le prélude de quelque action? L'attaque va-t-elle se déclencher?... Quelques coups de fusil de guetteurs qui s'énervent, quelques grenades. Venant de loin, passant haut dans le ciel, le sifflement grave et magistral des gros obus, gens imposants qui vont sans se presser chez l'ennemi ou bien... en viennent. Au loin le grondement des éclatements, sur l'arrière, vers les batteries, et le ronflement des bordées lointaines qui tombent sur quelque secteur voisin du front d'attaque. C'est redevenu la musique normale du champ de bataille. Les volées rageuses de nos 75 dont le départ sonne comme un coup de clairon lorsque donne la batterie de droite, et qui fait entendre, lorsque fonctionne la batterie de gauche, se détachant nettement à coups précipités dans le silence, le double bruit « toum-pam ». Maintenant tous ces bruits font à nos oreilles assourdies, partie du silence.

Des plaintes, des cris, ce sont les premiers blessés qui arrivent. Puis des piétinements dans l'obscurité, des discussions en arabe sur la façon de descendre le brancard, ce sont les porteurs qui amènent un homme avec quelques autres blessés graves, qui se sont traînés à leur suite. Il était dix heures et demie cette nuit quand le tir de barrage a débuté, voici l'aube où il vient de finir. Le travail commence, les

pansements, les gémissements, l'encombrement, le sang, l'horreur pitoyable des plaies, l'odeur fade et écœurante de la sanie, et il faut faire vite avant qu'un nouveau tir vienne interdire les transports. J'ai quatre brancards, il leur faut une heure pour faire le trajet jusqu'au poste régimentaire avec de grands blessés à qui je dois réserver ce mode de transport. Mais voici des tirailleurs qui ne sont blessés qu'à un doigt, à la main, qui peuvent marcher; eux aussi revendiquent l'honneur d'être portés ; ils encombrent ce bout de tranchée éventrée, non protégée, et d'un moment à l'autre je sens que le tir de barrage va se déchaîner à nouveau et tout hacher. J'essaye de les décider à partir d'eux-mêmes sur l'arrière ; pendant ces vains palâbres, un maudit 88 arrive mathématiquement, toutes les cinq minutes, et éclate sur nos têtes. Le bonhomme qui tire ainsi depuis des jours doit être actionné par un mécanisme d'horlogerie. Mais quand diable dort-il, l'Austro-Boche servant cette pièce? Quel enragé maniaque ! On a dû lui signaler quelque agitation à mon carrefour, car le voici qui lance une rafale. Elle a un résultat. Ce sauvage de Teutonie a l'amour de la discipline poussé réellement à l'extrême : plus que tous mes arguments, sa délicate et obligeante attention a rétabli l'ordre dans mon domaine et tous mes faux mourants, amateurs de palanquin, se lèvent et courent comme des lapins vers le poste d'arrière.

Un brancardier nous apporte la nouvelle : G..., le médecin auxiliaire, vient d'être tué. Pendant qu'il faisait un pansement un obus lui a tranché la carotide. Il est porté mourant au poste de secours régimentaire. C'était un collégien encore, un enfant gai et sympathique. C'était un brave qui ne craignait pas la bataille ; lorsque nous étions montés au feu, sa résolution sereine et joyeuse se lisait dans un sourire fier. Il connaissait le devoir et l'aimait. Il est mort en brave.

Le sixième jour de notre entrée dans la bataille est passé, et l'ordre de donner l'assaut n'arrive toujours pas. A subir plusieurs fois par jour le pilonnage, le régiment, qui fond, s'impatiente, nos tirailleurs voudraient en finir une bonne fois avec l'ennemi. Les salves des canons, comme des vagues de fer et de feu, s'écrasent et jaillissent en gerbes sur les pentes des

monts ; à grands coups de bélier, nos 400 frappent et défoncent le sol pour crever les voûtes des tunnels dont l'ennemi a creusé toute la colline. Les mines, les torpilles s'acharnent et labourent le sol. Ce sont des coups sourds, profonds, angoissants, et il semble que la terre craque et tressaille dans ses entrailles.

Le commandant et son capitaine adjoint viennent prendre avec moi leurs repas ; on fait réchauffer des viandes conservées dans une gamelle, une vieille boîte de conserve où flambe de l'alcool solidifié est notre cuisinière, nos genoux sont notre table. Par la conversation du commandant et de son adjoint, j'entends que les attaques précédentes ont raté parce que, nos vagues d'assaut lancées et ayant occupé le mont et ses pentes septentrionales, deux contre-attaques ennemies se déclenchaient ; l'une en flanc partant de tranchées intactes, l'autre débouchant immédiatement sur nos derrières, prenant à revers, entre deux feux, nos troupes fatiguées par l'assaut Cette dernière contre-attaque était effectuée par des troupes fraîches, que l'on avait dépassées sans les voir, et qui sortaient de terre comme par enchantement par de mystérieux orifices. Ces portes de l'enfer étaient l'orifice de tunnels immenses que l'ennemi avait creusés sous le mont et dont les galeries pouvaient contenir, cachés et abrités, la valeur de deux régiments. L'ennemi cernait alors ainsi nos soldats surpris, fatigués par leurs efforts victorieux, les massacraient et, ayant anéanti les occupants, redevenaient maîtres du terrain. Maintenant nous connaissons le procédé de l'ennemi, les issues de son tunnel sont repérées et sa manœuvre sera déjouée. Il faut donc tout d'abord bloquer les tunnels, aveugler leurs sorties, effondrer leurs voûtes, asphyxier leurs occupants. C'est l'œuvre des 400. Notre régiment est spécialement chargé d'assurer une progression sur les flancs de l'attaque principale pour enrayer la contre-attaque latérale ; car l'ennemi, en face de nous, est là, en avancée, dans de solides tranchées que la contre-tpente rend peu accessibles au tir d'artillerie elles sont munies d'abris résistants où il y a une garnison respectable et d'où il s'élancera pour prendre à revers ceux des nôtres qui auront conquis la crête. Cette tranchée est la tranchée d'Erfurt. Tandis que nos torpilles et les 210 s'acharnent sur les blocs de béton qui l'étayent, notre artillerie pilonne Erfurt.

Nos patrouilles s'efforcent de savoir si dans Erfurt les Allemands tiennent toujours et peuvent offrir quelque résistance. Nous devons prendre et nous prendrons Erfurt. En attendant, notre situation est précaire. En face d'Erfurt profonde, solide, garnie, nous n'avons que des trous d'obus écornés. Pour permettre l'abordage d'Erfurt, il faut tracer à coups de pioche une parallèle de départ assez proche d'elle pour que d'un bond notre attaque tombe sur ses occupants. L'ennemi s'en doute et écrase notre travail et nos travailleurs sous un feu infernal. Combien restera-t-il de combattants pour l'attaque?

La nuit vient de tomber et, pour rompre la monotonie du feu d'artillerie, les fusils tiraillent sur les lignes, les mitrailleuses se dérouillent et les grenadiers s'essayent. Un camarade arrive dans mon poste, c'est le lieutenant mitrailleur, adepte de Barbusse, l'ami H... Au feu décidé et brave, il est beau joueur, comme au pocker. Il essuie sa figure barbouillée de terre avec le plus exquis petit mouchoir de soie kaki, tandis que la boue qui encroûte ses vêtements se craque à l'endroit des genoux qu'il plie pour s'accroupir dans mon repaire. Il est essoufflé, exténué ; je sais qu'il descend de patrouille.

« Avez-vous quelque chose à boire?... Oui, je vous raconterai cela tout à l'heure ; à boire d'abord, mon vieux ! »

L'ami H... a fini de boire et il me raconte son extraordinaire aventure. Un drame vient de se passer là-haut. Les travaux de terrassement qui préparent la fameuse parallèle se font la nuit ; dans l'obscurité, les hommes creusent parfois à genoux lorsque le bombardement l'exige. Pour qu'ils joignent les deux points obscurs que leur travail doit relier, il faut le jalonner. Pour jalonner, il faut voir clair. S'il fait clair, le jalonneur est vu et tué. Il faut profiter de la pénombre du crépuscule. Donc au crépuscule deux patrouilles partant chacune d'un des points extrêmes doivent parcourir le trajet dans le *no man's land*, à la rencontre l'une de l'autre, et se rejoindre à mi-chemin des quelque cinq ou six cents mètres qui les séparent. Il est important qu'elles partent à la même heure, car leur temps, tout autant que leur direction, est leur plus sûr repère. Dans le sol haché, défoncé, où le valonnement absurde et paradoxal des trous d'obus vous désoriente, où les repères

que sont les quelques ouvrages espacés et qui pourraient vous guider sont camouflés et trompeurs, sous les fusils hostiles et la mitrailleuse qui vous guette, il faut aller droit autant que possible et ne pas s'égarer chez l'ennemi. Sur ce terrain contesté, les obus des deux partis exercent leurs méfaits.

A l'heure prescrite, H... s'engage avec deux hommes dans ce ravage inexploré. La pénombre est propice, l'instant est suffisamment calme. Ramper de trous d'obus en trous d'obus ne va pas, cela trompe ; il est plus certain de marcher debout, l'œil fixé à la boussole phosphorescente. Nos gens se dressent... l'ennemi reste dans une ignorance indifférente. Que de grenades à terre ! Il faut s'en garer. Des fils de fer enchevêtrés dans lesquels il ne faut pas buter, le bruit d'une chute est traître... un petit bois ! du moins ses restes. Mon Dieu, que les branches mortes qui craquent sont bruyantes dans cette solitude silencieuse... Là, en face, des formes ! On dirait qu'elles bougent. Amies ou ennemies? Ramper vers elles... ce sont des tronçons d'arbres mutilés qu'anime la fantasmagorie du soir. Bon, la nuit vient plus dense... Depuis combien de temps notre patrouille marche-t-elle? Dans cette jungle de ferrailles, de piquets, de pierres, il est difficile de se rendre compte. Il y a longtemps cependant. Où est donc l'autre patrouille? La jonction aurait déjà dû se produire. Mais au fait quel est ce bois qu'aucune carte n'indiquait? Est-ce chez l'ennemi ici? Pourtant la boussole indique bien la direction « est, nord-est, est », c'est cela même... La nuit s'assombrit... qu'il fait noir! Une fusée s'élève... qu'il fait clair ! combien d'yeux braqués?... L'ombre règne à nouveau, il fait bon dans l'ombre. Les artilleurs s'énervent, il serait peut-être prudent de ne pas s'attarder. Les autres sont peut-être là à côté, si on appelait?... Quelques appels, discrets d'abord dans le silence, puis qui s'enhardissent... nul ne répond.

Il faut prendre une décision : revenir sur ses pas? C'est loin ; l'autre rive du désert doit être plus proche ; en tout cas autant jalonner jusqu'au bout et achever le travail puisque les autres se sont égarés. Se sont-ils égarés ou sont-ils tombés dans une embuscade? Les Allemands prévenus ne guettent-ils pas un peu plus loin? H... est sûr de sa boussole, la direction est bonne. En avant donc ! Marcher, ramper, tomber, s'écor-

cher, s'embourber... Enfin voici une levée de craie au ras du sol qui semble bien avoir des contours plus réguliers qu'un simple cratère d'obus. Ce doit être un ouvrage : Français ou ennemi? bonnets ronds à bande rouge ou casque kaki? On dirait ici un casque... oui... on parle tirailleur. Allons ! un bond et cela va être fini. On s'agite dans la tranchée. Il faut être prudent et d'abord se faire reconnaître. Appels : « France ! deuxième régiment ! Lieutenant H... ! » Un coup de feu. Les deux tirailleurs de la patrouille qui s'étaient dressés s'affalent dans les trous. « Ne tirez pas ! France ! C'est moi, H... ! » Deux coups de feu... des grenades... une salve... et puis tac, tac, tac, la mitrailleuse qui balaye implacable et cherche la voix entendue dans le noir. Seraient-ce les Boches? Mais non, puisque c'est une mitrailleuse française qui tire. « Bon Dieu ! ne tirez pas ! Patrouille amie ! cessez le feu !... » Rien à faire que s'aplatir au fond d'un trou jusqu'à ce que ces gens se fatiguent de tirer. C'est tout de même enrageant d'être arrivé si près du but et de ne pas s'en sortir. L'ondée de la mitrailleuse cingle l'air et écorche les bords du trou d'obus. Il faut se faire petit petit, rentrer la tête sous le casque et gratter la terre avec ses doigts. Ils tirent avec une précision qui fait honneur à la mitraille française ; malgré le délicat de la situation, cette constatation réjouit le cœur de H... : parfait mitrailleur, il n'a pas mal dressé ses hommes. Mais vont-ils s'arrêter !... Enfin cela se calme. Quelques coups de fusil encore d'un qui se tait à regret... se dresser, un bond, quelques enjambées, sauter dans la tranchée et se faire reconnaître : « Debout ! » Mais les sacripants font bonne garde ; nom de nom ! les fusils repartent de plus belle : ils auront leur proie, ces imbéciles; les voilà maintenant qui lancent des grenades. De plus en plus proches les explosions gagnent et leur gerbe d'éclats sifflent aux oreilles. Rien à faire ; si, une chance encore à tenter : il faut les égarer; il n'y a que cela, se taire, puis bondir sur le côté de trous d'obus en trous d'obus. Les Allemands commencent à s'agacer de ces tiraillements et ils tirent de leur côté, sensiblement inquiets. Combien sont-ils, des deux côtés, à guetter cet homme? Heureusement qu'un homme est mince dans la nuit. Encore quelques bonds... sauvé ! Les deux fidèles tirailleurs aussi. La boussole, que l'on avait plaisantée,

avait donc raison : H... est arrivé au point extrême, à l'endroit désigné. Mais pourquoi donc ont-ils tiré? Il paraît qu'une patrouille boche... mais ceci est une longue histoire.

Et H..., que raconter son drame a détendu, rit de l'affolement de nos gens à sa vue; il plaisante et conclut : « Nous recommencerons demain. Allons, vieux, encore un peu à boire ! » Et je lui verse à pleins quarts l'eau de mes blessés, si précieuse denrée qu'il faut aller chercher, sous la rafale, là-bas, là-bas, au bois des bouleaux parfumés. Ce tonnelet, il a fallu le détacher tout à l'heure du cou du porteur qui s'est fait tuer ; et l'autre, le remplaçant, a mis une heure d'angoisse à apporter ceci sous le barrage.

Voici une nuit qui ne sera pas tranquille. Bombardements, puis bombardements et bombardements, toujours le pilonnage. Les nuits sont nerveuses, l'ennemi cherche à enrayer une attaque qu'il sent menaçante ; il multiplie ses tirs de barrage pour nous isoler, il coupe les passages et cependant seule la nuit est propice pour les corvées qui montent des vivres, des grenades, des sacs à terre. Et dans l'obscurité où ils s'égarent, s'appelant à la recherche de leur route, s'affolant pour s'abriter un instant contre un parapet puis rebondissant, chassés par l'obus, mus par la volonté d'arriver, des hommes courent vers l'avant, vers l'arrière et l'on entend des bruits de pas pesants, des gamelles qui s'entre-choquent, des soupirs de fatigue. C'est une galopade de bêtes traquées. Quand le feu est trop serré, des hommes pantelants s'effondrent parmi nous et s'abritent un instant, sans mot dire ; c'est dur quand il faut qu'ils repartent. Il faut bien. Pour combler des vides, on a rappelé de l'arrière, où ils se croyaient assurés contre la bataille, un cuisinier et une ordonnance français. Ils sont impressionnés et me confient leur angoisse au passage. L'un d'eux qui est monté il y a trois heures vient d'être massacré par une torpille. L'autre se présente au poste et me dit qu'il ne peut trouver sa compagnie, il tremble; je l'oriente; il me serre la main en me quittant et me dit : « Je sais qu'il faut que je meure cette nuit. — Allons, allons ! quelle idée, il y a dix jours que nous sommes ici et tous ne sont pas morts ; attends un peu, remets-toi. — Non, il faut que je parte, je dois mourir. » Sans attendre de réponse, il s'est lancé dans le noir, comme un

fou. Les obus s'écrasent autour de nous ; dans un craquement, il m'a semblé entendre un cri déchirant. On l'a retrouvé enfoui à moitié, dans un creux d'homme sculpté dans le parapet, il était assis, son corps n'avait plus de tête. On vient demander du secours pour une équipe de territoriaux. Ils montaient des caisses de grenades et se sont fait surprendre par les obus; les grenades ont sauté, mêlant leurs éclats à ceux des obus; c'est un métier scabreux de porter des grenades sous le feu de barrage. Ils se sont fait surprendre dans le mauvais passage, celui que j'appréhende toujours pour mes blessés et mes brancardiers. Il y a là, entre nous et l'arrière, un passage de plusieurs centaines de mètres où aucun parapet ne peut résister ; il est nivelé à chaque minute, il est au vu de l'ennemi et aucun repli de terrain ne le garantit. Il n'a, comme abri possible, que des trous d'obus et ceux-ci tour à tour comblés et bouleversés par de nouveaux cratères font de ce terrain un sol mouvant qui n'est jamais pareil à chaque passée. Il me coûte du monde.

Des jours et des nuits, dont chaque minute semble interminable et qui ensemble fuient dans une monotonie d'angoisse, de fatigue, d'insomnie, pareillement écrasés sous les obus, se succèdent ; que c'est long, que c'est long, quand va-t-on donc attaquer? Il n'y aura plus personne !... Le bruit court que c'est pour ce soir, l'attaque. Voici une visite. C'est B..., un jeune lieutenant, le joli chasseur d'Afrique, flegmatique et élégant. Un brin de causette, un fond de gobelet de « gnaule », une cigarette. Il vient de voir le commandant. La parallèle est à peu près faite maintenant. Nos patrouilles, chaque nuit, s'efforcent de savoir où en est la préparation d'artillerie sur Erfurt, la tranchée ennemie. Les uns la disent écrasée, évacuée, fils de fer rasés ; les autres, intacte, les Allemands aux aguets.

Ces patrouilles de nuit ne disent rien qui vaille à B... La nuit on ne voit rien ; avec ces renseignements contradictoires d'aveugles ou d'affolés, on risque de tomber dans des pièges ou sur un guêpier, où l'on se fera écharper sans pouvoir passer. B..., en bon cavalier, aime les éclaireurs qui voient. Il vient d'offrir au commandant d'y aller lui-même, en plein jour. Point n'est besoin d'une cohorte, il se fait fort avec deux hommes sûrs de tenter l'aventure — « avec du culot » cela

réussit toujours — qu'on lui laisse le loisir de choisir son moment et d'ici la nuit la chose sera faite.

C'est audacieux. C'est judicieux aussi, mais quels risques ! « Evidemment, répond tranquillement, posément B..., mais quel beau coup à tenter, et puis... si cela rate... c'est que j'y reste... Si j'y reste ? Eh bien alors, c'est la preuve faite qu'il y a du monde là-bas. Si j'y reste?... Et après?... Je suis convaincu qu'Erfurt est garnie, mais je suis certain qu'en y allant carrément on se tire de ces machines-là. »

Ce détachement calme, réfléchi, décidé exprime la volonté inflexible d'accomplir ce devoir. Une grande pitié me prend de pleurer, de le retenir, de ne pouvoir supporter ce sacrifice. Mais il est de ces acceptations, conscientes et si lumineuses, indiscutables, qu'elles n'admettent pas que leur virilité soit souillée d'une pitié qui les blesserait. La noblesse de certaines âmes les fait si grandes que vous n'avez droit envers elles qu'à un respect muet. Le soldat n'admet pas que l'on discute son droit à se dévouer, lorsque l'acquiescement entier de son âme au devoir fait qu'elle-même est le devoir, sa raison même de vouloir et d'obéir. Cette discipline est sainte parce qu'elle dépasse l'homme pour jaillir du plus pur de son âme. Cette discipline m'ordonne, à moi, de me taire, respectueusement... Et pourtant, il va se faire tuer !... « Au revoir, vieux, bonne chance, quand vous reviendrez de là-haut venez vite me voir, n'oubliez pas que j'ai un petit fond de « gnaule » que je vous garde. »

En cette fin de journée, j'écoute les coups de fusil qui résonnent douloureusement dans mon cœur, je cherche à deviner leurs intentions, anxieusement. Voici B... ! Le miracle s'est produit. Il est un peu pâle, fatigué. Les vêtements sont déchirés par les balles, une a traversé son portefeuille mais lui est indemne. « Eh bien, voilà ! Cela a été très bien. Nous sommes partis tout tranquillement avec mes deux tirailleurs. Deux bons que je connais ; ils emportaient chacun une musette de grenades ; rien d'autre, cela fait du bruit ; moi, des grenades dans mes poches et mon revolver. Nous rampons jusqu'en face d'Erfurt ; plus de fils de fer ; c'était exact. Le parapet par contre est en état et vient d'être réparé, on l'entretient donc soigneusement... pourtant je ne vois

personne. Il faut cependant savoir. Un bond : je saute dans Erfurt, revolver au poing. De loin en loin deux ou trois guetteurs qui se sauvent effarés. Partout des amas de fusées et de grenades prêtes à l'usage, des sacs à terre prêts à combler les dégâts de nos tirs de destruction. Je me promène un peu pour voir : partout des abris intacts... Des cris d'alerte, il sort des Boches de tous les côtés. J'ai vu, cela me suffit, je rejoins mes deux tirailleurs qui lancent leurs grenades dans le tas de Boches pour me dégager. Et alors, sauve qui peut ! Un temps de galop vers nos lignes, dans les trous, les bosses et les fils-ronces. Les Boches se sont ressaisis et nous mitraillent ; fusils, grenades, tout s'en mêle; des fusées demandent l'artillerie. Un cri! je me retourne, c'est ce pauvre Aïssa qui touché s'effondre. Je me dis : « C'est dégoûtant de courir comme cela devant les Boches, ils vont croire qu'ils nous font peur. » Je retourne et ramasse Aïssa et nous rentrons tout doucement. Aïssa qu'on va vous amener doit avoir une cuisse fracassée. Pas malin, les autres, ils avaient une cible merveilleuse, ils n'ont réussi qu'à loger dans le pan de ma capote et dans la cuisse d'Aïssa ; tir un peu nerveux. En revenant vers Aïssa, j'ai pu observer Erfurt : les Boches qui étaient alertés et sortis de leurs casemates, étaient là au coude à coude. Je sais ce que je voulais savoir, Erfurt est garnie et solidement. Et voilà, ce n'était pas plus malin que cela. Nous sommes fixés. »

Là-dessus, nécessité d'un ajournement de l'attaque pour reprise de la préparation d'artillerie. Compte rendu du commandant sur les résultats de la patrouille de B... pour expliquer les choses à qui de droit, qui s'imagine qu'Erfurt est évacuée, et lui signaler qu'il y a erreur. Qui de droit, à qui le colone la transmis la note, ne veut rien croire; ses avions lui ont dit qu'ils ne voyaient personne dans la ligne ennemie (évidemment, puisque la garnison non alertée était cachée sous terre). On répond que l'on a envoyé tant et tant d'obus, donc tout doit être nivelé. Qui de droit ajourne néanmoins l'attaque ; mais il n'est pas convaincu et demande d'autres preuves. C'est bien, B... recommencera demain !

On vient de m'apporter B..., il y est retourné. Il est pâle sur son brancard, très pâle. J'ai envie de m'agenouiller devant

lui et de pleurer : « Eh bien, quoi, vieux? qu'est-ce qu'il y a? Ceci n'est pas grave? vous voulez nous faire peur !... » Il a deux balles dans le ventre, cela ne pardonne pas. Il est blême, son pouls se dérobe et bat follement. Il ne se plaint pas, sa voix est faible mais ferme. Ses yeux lucides et clairs voient encore. « Je sais ce que j'ai, ce n'est rien, un séton, une balle qui m'a écorché le ventre. » Je sais qu'il sait aussi, ce que signifie la balle qui a pénétré dans l'abdomen et je sais, alors, qu'il veut ne pas savoir parce qu'il veut ne pas faiblir. Double plaie pénétrante, c'est la mort étant donnés sa pâleur, le cerne profond de ses yeux ; il saigne en dedans. On l'emporte rapidement vers l'arrière, vers les chirurgiens pour qu'ils tentent l'ultime chance. Cette chance, pourvu qu'elle le sauve ! Il est si jeune, si beau, si belle son âme... Mais cet espoir n'existe pas. Ainsi mourut B..., sans peur.

B... a sauvé notre bataillon d'un désastre. C'est ce soir à cinq heures l'attaque et maintenant l'artillerie s'acharne sur Erfurt et la pulvérise. Les 210 écrasent ses abris et le tir est si nourri, si puissant, qu'il a fallu pour un instant évacuer notre parallèle où ronflaient les éclats de nos obus.

Tins, voici Zaouï ! C'est un jeune tirailleur, à la bonne figure ronde, éveillée, des yeux gais et loyaux : « Tu es blessé? — Non. » Il a une balafre au front et profite de ce qu'il passe ici pour se faire panser. Ah non ! Il ne veut pas se faire évacuer, l'heure est trop belle! C'est ce soir que l'on se bat, il ne voudrait pour rien au monde ne pas en être. Il a grande allure : en trophée, deux baïonnettes allemandes ornées de leurs glands rouge et blanc sont passées à la façon d'un yatagan au travers de sa ceinture de cuir, un casque allemand pend à son côté, il se redresse et porte fièrement, comme une décoration, la balafre qui lui coupe le front. Il a été conduire au poste de commandement deux prisonniers qu'il vient de faire dans un raid audacieux sur les lignes ennemies. Trois de ses camarades l'accompagnent, leurs yeux flambent et rient à la fois; tout est démoli là-bas, disent-ils, et ils sont certains du succès.

Un jeune sous-officier d'artillerie : d'allure correcte et distinguée, il n'a certainement pas vingt ans. Sa figure est criblée de petits éclats de grenade, il vient me demander quelques touches de teinture d'iode et une piqûre antitéta-

nique. D'où vient que lui, artilleur, a reçu de la grenade? « Oh! c'est bien simple, j'étais aux avant-postes comme observateur du tir de ma batterie quand j'ai vu une patrouille chez vous qui partait vers les Boches. Alors cela a été plus fort que moi, j'ai ramassé une musette de grenades et je suis parti avec eux. » Il ajoute comme pour s'excuser : « Je me suis dit, puisque je suis observateur, c'est encore dans la tranchée ennemie que je verrai le mieux les effets de notre tir... Et puis je n'avais jamais vu ce que c'était qu'une patrouille. — Alors, vieux brave, êtes-vous content? — Oui, bon tir ! Nous nous sommes promenés un peu là dedans. Mais à un tournant de boyau, des Boches sont sortis d'un abri et nous ont envoyé des grenades, j'ai juste eu le temps de me coucher pour éviter de prendre toute la gerbe ; j'ai surtout été touché par des pierrailles, c'est pour cela que je viens vous demander du sérum. — Vous savez donc que les éclats de pierre peuvent être plus mauvais que... — Oui, mon père qui est médecin m'a renseigné. » Ce grand garçon est sympathique. Son équipée l'a laissé absolument calme. On devine qu'une flamme enthousiaste brûle en lui et éclaire son âme et pourtant il est froid, concis, mesuré. Il s'en voudrait que son courage ne fût pas réfléchi, il s'en voudrait que l'on pût croire qu'il a couru un risque inutile et qu'il a commis quelque faute de technique dans l'exécution de son devoir ; c'est un sport dont il veut avoir la pratique. Il y en a beaucoup comme lui dans les jeunes.

Le bombardement croît en intensité, on n'aurait jamais cru que cela fût possible. Les batteries allemandes, muettes au début de la journée, prises sans doute alors à partie, se réveillent. Elles ont dû changer de place. Il arrive maintenant sur nous de plein fouet des obus, ils battent mon abri. Je vois avec regret que le parapet qui protège l'entrée s'écorne de plus en plus ; c'est ennuyeux, car nous sommes obligés de travailler en plein air sous cette modeste protection, étant donné que le souterrain est trop étroit. Je crains qu'il y ait des dégâts dans ma clientèle. Un obus arrive encore sur l'entrée, ébranlant tout notre antre et il faut encore déblayer et dégager l'accès... mais nous commençons à en avoir l'habitude.

L'heure est venue. Un grand silence, notre artillerie s'est

tue. C'est une grande impression de silence que celui où l'on n'entend plus que les rafales des 75 et le pilonnage allemand. On dirait une chorale enfantine après l'ouragan des cuivres d'un grand orchestre. Attente où l'on épie tous les mouvements, où l'on guette tous les bruits pour savoir. Je ne vois que des trous d'obus; d'ici et là, un coureur qui bondit; debout sur les buttes de craie, les signaleurs qui agitent leurs fanions, impassibles au milieu des éclats. Coureurs, signaleurs et pigeonniers qui transmettent les ordres et doivent faire connaître la bonne nouvelle ; les progrès de l'artillerie nous ramènent aux anciens temps, car les fils téléphoniques ne résistent plus aux bombardements, maintenant ils sont hachés. Les signaleurs croient que cela va bien, ils ne savent pas, mais on a transmis à plusieurs reprises l'avis « allonger le tir », c'est un bon sigue.

Une lourde galopade dans le boyau. Une vingtaine d'Allemands débouchent. Deux s'enfoncent dans mon poste de secours. J'accours et les en déloge. Ils cherchent à s'abriter des obus allemands dont le tir semble leur déplaire considérablement. Toute cette bande affolée virevolte sur place dans mon carrefour, demandant la direction de l'arrière. Je les fais mettre sur la voie et tout ce monde dévale en sautant sous les bombes. Ils courent courbés en deux, tenant à deux mains sur leur tête leur gros casque de tranchée qui s'entête à ne pas tenir, le feldwebel qui détale devant tient en l'air son portefeuille comme s'il exhibait un coupe-file. La fuite éperdue de ces prisonniers allemands sous le tir allemand est assez grotesque et égayante ; ils mettent un empressement non caché, somme toute assez compréhensible, à sortir de la guerre.

Toute la nuit ce sont des blessés, les innombrables blessés, l'horreur des visages fracassés d'où pend un œil, des épaules déchiquetées, des poumons à nu, des membres écrasés, du sang, des gens qui rendent, des plaintes, la cohue, la pestilence fade, la lumière vacillante de la bougie. « *Elma ! Elma ! Shrob !* (De l'eau ! de l'eau ! à boire !) » Les grands blessés muets se plaignent sourdement. Il y en a qui meurent pendant qu'on les panse. Ces terribles cadavres, que l'on enterre, que l'obus déterre un instant après, et qu'il faut ensevelir à nouveau jusqu'au prochain obus. L'afflux des blessés va croissant.

Voici la nuit passée, l'aube passée et nous faisons toujours des pansements. Quatre brancards et seize porteurs, quelquefois trois kilomètres de portage dans un sol effondré par les obus, des obus qui labourent ce sol et le soulèvent en gerbe, de la mitraille qui s'abat en pluie sifflante, des pierres qui cinglent; à tâtons dans le noir ou aveuglés par l'explosion, toute la nuit et toute cette matinée blafarde, mes brancardiers ont accompli leur humble et méritante mission. Il y a des vides parmi leurs équipes, des morts. A cette heure, ils titubent de fatigue, exténués, ils s'effondrent sur le sol n'importe où, incapables de chercher mieux... et, lorsqu'il faut repartir, ils repartent. Une compagnie pour combler mes pertes m'avait donné parmi elle ses meilleurs soldats, elle ne m'a pas trompé. Lâchant les brancards qui prennent deux et quatre porteurs pour un blessé, chacun a chargé un blessé sur ses épaules; c'est lourd un homme, les épaules plient sous le poids, les pieds butent sur le sol traître et inégal; il est impossible dans ces conditions de songer à éviter les balles ; comme au désert, ils recommençaient sans accepter un répit, imitant en cela un vieux marabout qui se distingue à ce combat par son dévouement. Ce marabout est un type parmi mon personnel ; il vit à l'ordinaire taciturne et réservé, plongeant son nez busqué et sa barbiche mince dans ses songeries ; il ne quitte celles-ci que pour jouer sur une flûte aux sons très doux des chants mélancoliques ; il ignore la rigidité des attitudes militaires, mais il est d'une politesse exquise, politesse arabe aux rites cérémonieux. S'il se tient solitaire, renfermé dans son existence discrète et raffinée, il est pourtant toujours prêt à aider quiconque dans son travail; au feu, il fait plus que son devoir, discrètement toujours ; il faut le surveiller pour savoir et ne pas abuser de ses forces. Il est marié et est père de deux enfants; il semble les adorer, et je sais que bien loin au delà de la mer, dans une bourgade aux maisons blanches, sa femme est cruelle et le rend très malheureux.

J'ai vu mes deux camarades, les deux inséparables braves, le jeune lieutenant de vingt ans qui a la Légion d'honneur et son émule. Leur compagnie a bien donné, leurs hommes ont été splendides comme ils l'escomptaient. Ils sont partis à l'assaut une soixantaine, ce qui restait après le pilonnage ;

celui-ci avait encore commis un méfait quelques minutes avant l'heure fatidique : les Allemands avaient placé une bordée de 210 en avant de la parallèle, une autre en arrière, devant et derrière, la terre s'est soulevée en deux vagues formidables qui se sont brisées l'une contre l'autre, enfouissant la parallèle et douze hommes qui étaient sur ce point. Les survivants, comblant le vide, ont serré les rangs — si tant est qu'il y ait rang dans nos batailles actuelles — et, à l'heure dite, suivant ses chefs, la compagnie s'est ébranlée... Sans courir, lentement, posément, pour ne pas s'essouffler, pour ne pas dépasser le rythme de l'accompagnement d'artillerie. « Pour ne pas aller trop vite et nous enfourner dans le barrage, me raconte-t-on, je marchais en comptant mes pas, l'œil fixé sur ma montre, calculant la cadence ; cela empêche de s'intéresser trop aux éclatements. Arrivés au niveau de la tranchée boche, un bond au milieu des grenades et nous étions dedans. Nous nettoyons les abords à la grenade, les Boches sortent des abris en faisant camarade... mais il y en a au moins deux cents. Quelques hommes pour les tenir en respect, et en avant ! vers leur seconde ligne. Cela avance bien, mais voilà une mitrailleuse qui nous prend en flanc, l'ennemi nous attend et nous reçoit avec des salves de grenades. Nous tombons sans pouvoir aborder. Nous tombons toujours... nous ne sommes plus qu'une poignée... rien à faire... il faut reculer. Alors, pour que l'on ne se sauve pas, j'ordonne de ramener tous les blessés, ce sont eux qui régleront la marche. Nous revenons au pas — mais dans la première tranchée, nos prisonniers, se rendant compte de la résistance sur leur ligne de soutien et se voyant en nombre supérieur, redeviennent mauvais. Ils ne font plus du tout camarade, ils nous reçoivent à coups de fusil et de grenades... Nous sommes pris entre les deux tranchées. En avant ! il faut sortir de là, nous rattaquons à rebours la tranchée que nous avions déjà une fois conquise à l'aller. Il ne s'agit pas de se faire prendre. Nous abordons la tranchée, nous la franchissons, car il ne faut pas espérer nous y maintenir à un contre quatre, toutes munitions épuisées. Nous transbordons nos blessés par-dessus et nous rentrons à la parallèle... ; il a fallu faire vite cette fois, car le 75, dans la crainte d'un retour offensif de l'ennemi, com-

mençait à déclencher son barrage qui nous barrait la route; les obus boches s'en mêlaient aussi, se disant que quelques dizaines de tirailleurs seraient peut-être encore capables de les réattaquer. On a dû abandonner du monde. Nous n'étions plus beaucoup et il a fallu nous réorganiser aussitôt en vue d'une contre-attaque. Heureusement que l'ennemi, que nous venions d'échauder, ne se sentait pas en verve. »

Ce que les deux amis ne disent pas, c'est qu'ils étaient à l'aller, les premiers, comme à la manœuvre, et, au retour, les derniers.

Malgré des vicissitudes, le régiment a l'un dans l'autre progressé et occupé de nouvelles positions. On annonce qu'on va nous relever, depuis le temps que nous sommes en bataille nos troupes sont décimées, si l'on peut appeler décimé ce qui est réduit de moitié et parfois des deux tiers. Les survivants sont exténués, un à-coup nous laisse deux jours sans vivres, il devient difficile de tenir. Puis on annonce que nous réattaquons le lendemain. Tous ces bruits s'infirment l'un l'autre, ce sont des on dit d'agents de liaison ou d'hommes qui remontent des cuisines ; on ne sait rien. Les blessés qui arrivent disent que telle compagnie n'a plus que quarante hommes et que si les Allemands veulent reprendre le terrain, il n'y a plus assez de défenseurs pour les repousser. Mais plus grave que tous ces propos aigris, désolant plus que tout, des fantassins qui errent dans le secteur racontent que la révolte gronde à l'arrière, que l'on nous laissera là parce que la division qui devait nous relever a refusé de monter. Allons-nous être obligés de nous faire tuer jusqu'au dernier à cause de ces lâches ! Et chaque jour la relève est ajournée. Puis les esprits reprennent leur sérénité, il paraît que nous allons refaire une attaque pour rectifier nous-mêmes la ligne et ceci raffermit les cœurs.

Bombardements, rafales des barrages, martèlements systématiques, la bataille se ranime. Toujours la même sensation de vie précaire, la même fatigue, les mêmes nuits sans sommeil, l'estomac qui vous brûle de mal manger. L'inquiétude des camarades au sujet de la faiblesse numérique de leurs troupes, désorganisées par les vides, qui vous tourmente. Tantôt la pluie et la boue qui vous pénètrent, tantôt un soleil torride qui vous accable. Le manque d'eau, la crasse qui vous étreint.

Les Allemands mènent la vie dure à nos avant-postes, surtout à nos postes de mitrailleuses qu'ils écrasent sous d'énormes torpilles. Leur fracas est terrifiant et, outre les pertes qu'elles occasionnent, leur ébranlement dont frémissent toute la terre et l'air, lasse horriblement les survivants.

Sur le terrain désolé, délabré, pulvérisé, je chemine avec un tirailleur quand les maudits artilleurs allemands décident de se livrer sur moi à une expérience psychologique qui me paraît d'un goût désastreux. Nous allons sur les pentes du mont, titubant parmi les trous d'obus et je constate avec satisfaction que le tir ennemi tape à droite, tape à gauche à une distance somme toute raisonnable. Nous allons cahincaha ; mais voici qu'il me paraît que le tir gagne sur ma droite, il progresse vers nous systématiquement ; mais voilà qu'à gauche, il se rapproche aussi. Oh là ! ceci devient réellement inconvenant : les deux branches de l'étau se resserrent, régulièrement, mécaniquement, ces deux barrages se rejoignent sur notre route, les sifflements se font de plus en plus proches, leur souffle nous gifle, les éclats nous rasent de plus en plus... et nous ne sommes pas encore près d'être arrivés à mon poste. J'ai, ma foi, fort envie de courir, mais il y a derrière trois odieux ballons boches qui semblent regarder avec une curiosité déplacée cette scène ridicule. Être surpris par l'ondée, soit ; mais la voir venir progressive, implacable ! Je rage, mais l'idée que quelque ballonnier teuton, regardant par hasard en cet instant dans sa longue-vue, pût s'esclaffer de me voir galoper dans la plaine me retient, et puis... il fait si chaud.

Qu'il est difficile de s'orienter sur cette mer de craie, les vagues des cratères limitent la vue ; nul arbre, nul abri, nul être sur cette solitude fumeuse. Tout à l'heure il m'a semblé voir au passage une roue de caisson démonté ; il faudrait retrouver cette tache noire, c'est notre route.

Je revois comme en songe un mur que nous avons longé pour venir ici. Ce mur vénérable couvert de sa barbe de mousse était effondré par place et ses trouées laissaient voir le beau tapis verdoyant d'une prairie qui s'inclinait doucement vers un ruisseau, caché dans le bosquet. Des arbres en fleur, les pétales neigeaient sur l'herbe verte. Lorsque nous redescendrons, les arbres n'auront plus de fleurs. Mais nos morts,

eux, n'en verront plus le printemps. Ici la fureur teutonne a fait un désert, un désert qu'il faut des heures et des heures pour franchir. Il ne faut pas que les barbares attentent plus longtemps au printemps de la vallée, où la sève, qui sourd, espère et croit à la joie de vivre. L'attaque est encore remise, nous continuons à subir le pilonnage.

Un porteur m'apporte un mot. Il émane de quelque sommité dans un lointain centre d'évacuation, c'est un blâme à mon adresse. Il paraît que j'ai oublié une paperasse, j'ai attenté aux formalités administratives. Après tout il a peut-être raison ce chef, car ce souci du règlement qu'il me rappelle a une valeur de grande sérénité ; le calme de cette conception qui veut ignorer la bataille, le désarroi absurde des obus, des mines, des mille accidents qu'ils occasionnent, pour leur substituer la règle normale; pour que reste, permanente au milieu du fracas, la volonté intelligente des hommes et l'ordre qui a élaboré la discipline. Il y a un apaisement dans la compréhension de cette discipline ; elle dépasse les hasards qui peuvent atteindre les individus et elle émane d'un ordre qui veut et doit rester supérieur aux contingences de la bataille.

Des blessés qui gémissent se pressent dans le boyau. Des brancardiers se faufilent, enjambant les gens couchés et assis, dans l'embarras du poste, où sur deux mètres carrés dix hommes sont tassés dont deux sont des blessés couchés à qui nous faisons leur pansement ; de la sape, d'où ils sortent en rampant, les brancardiers s'interpellent en arabe, passent par-dessus les têtes un brancard ; en haut, le caporal brancardier sacre et jure, insistant sur ses jurons qu'il répète en sabir et en arabe. Des blessés appellent : « Elma ! Elma ! (De l'eau !) » Là-dessus les obus mènent grand tapage. Près de la bougie qui nous éclaire obscurément, dans le bruit, dans la cohue, sur une planchette qui vacille, mon caporal secrétaire écrit sur les carnets les nom, grade, références diverses de chaque blessé. Voici vingt jours et vingt nuits qu'il tient cette comptabilité ; tout son temps et tout son esprit sont pris à cette besogne. Il écrit sans arrêt et vite tant il y en a ; il n'en oublie pas un. Pour lui la bataille consiste à écrire sans fin sur des carnets réglementaires. Cette besogne l'absorbe et je m'étonne qu'il ne s'inquiète jamais du sort même de la

bataille : telle compagnie avance-t-elle ou recule-t-elle? Ce brave Cévenol, placide et blond, semble indifférent, le combat ne l'intéresse pas ; les blessures, les pansements, le portage ne l'intéressent pas ; il n'a d'attention que pour ses carnets et il souffre visiblement, lorsqu'il faut que j'appose mon diagnostic, que mon écriture vienne troubler la belle ordonnance de sa calligraphie de sergent-major. Je m'imagine qu'il remplirait aussi posément ses écritures à deux kilomètres en arrière s'il nous fallait reculer, qu'à deux kilomètres en avant si nous emportions la position. Son cœur ne participe-t-il donc pas de l'effort de cette lutte?... Un obus tout proche a fait frémir tout l'abri ; un souffle empoisonné balaie choses et gens ; les pierres tombent ; la bougie est soufflée ; des cris ; dans le noir, la poussière s'ajoute pour nous aveugler. On rallume. Et j'observe alors que mon bon secrétaire a sauvé son encre, sa plume et ses précieux carnets, au milieu du désastre. Il se remet en place près de sa bougie, nettoye sa table, époussète ses papiers pour reprendre vite ses écritures interrompues de si grossière façon. Mais il constate avec consternation que de la boue et du sang ont maculé quelques paperasses. Il va les recommencer, « on n'envoie pas des papiers tachés ». Pour le reste, tel maintenant étendu dans le boyau et qui était porté sur les rapports comme petit blessé, passera dans la catégorie des décédés, mais le fameux état récapitulatif des pertes de la journée partira à l'heure prescrite. Il n'y a certes pas dans la conduite de ce brave garçon l'héroïsme de mes brancardiers, mais il y a quelque grandeur dans cette sérénité méticuleuse !

Le billet que j'ai reçu tout à l'heure me confirme que B..., qui s'est sacrifié en preux pour sauver le bataillon, est mort. Je le savais déjà après avoir vu ses horribles blessures. Mais sa mort même n'est pas une fin, elle est une action.

Le feu des batteries d'accompagnement s'accélère. L'heure est venue... on entend quelques coups de feu, des mitrailleuses... joie ! les mitrailleuses se taisent, de ce silence brusque qui s'éteint comme la voix dans une gorge que l'on serre. Ils ont réussi à les « museler ». Des gens circulent sur les pentes et le tir ennemi ne les en empêche pas.

Le duel d'artillerie se ranime. Si l'ennemi contre-attaque,

pourrons-nous tenir? Il ne nous reste plus que quelques hommes disséminés sur le mont par petits postes ; il n'y a pas moyen de réunir les maillons de la chaîne. Nous avons engagé jusqu'à notre dernier homme, il n'y a plus de réserve à la tranchée de soutien ni aux secondes lignes. Derrière nous, l'espace sur la plaine est libre sur huit kilomètres, jusqu'aux batteries. Nous avons l'impression qu'on nous exprime jusqu'à la dernière goutte, et dans ce désert ravagé par les tirs d'artillerie, dans cette solitude qui a des kilomètres et des kilomètres de profondeur, où il faut marcher pendant des heures et des heures avant d'en sortir, les quelques paquets de fantassins isolés ont le sentiment d'être perdus dans un monde étrange et lointain où règne la rage brutale des obus qui sont cent contre un.

... Enfin voici les reconnaissances de la relève. Cette fois nos remplaçants sont là, le bruit ne sera pas infirmé. Longue marche à travers la plaine dans l'aube morose. Des obus au passage sur le bois des Bouleaux, où l'humus est de plus en plus bouleversé, mais où le parfum délicat du bois persiste toujours, malgré que les derniers obus y mêlent, flottant par bouffées, des relents de phosphore : mais la senteur de la terre est plus forte que la puanteur des compositions teutonnes. Le bois des batteries est tout vert maintenant, avec de larges tonsures pelées là où le tir a été violent. Les départs des grosses pièces qui crachent à notre nez, cachées dans la pénombre du sous-bois, nous surprennent et nous aveuglent : éblouissement subit, lueurs violettes et grandes flammes rapides comme une langue de feu qui lécherait la brume, puis le fracas et le souffle de l'explosion, un sifflement. Pour la forme, quelques shrapnells allemands. Une journée de bivouac et la marche plus loin vers l'arrière, du bataillon, gros maintenant comme une compagnie. Puis, le cantonnement dans quelque village étriqué et effondré par le tir des batailles passées. Mais, entre les murs délabrés, l'herbe verte a repoussé, une eau claire et joyeuse chante au bout de la prairie ; on peut se laver de son masque de crasse, respirer la vie sur une terre vivante. Là-haut le profil des monts tressaille et fume toujours, là-bas où la terre est morte.

ANDRÉ GILLES

LES ARTS ET LA VIE

Le retour aux principes suppose une très belle âme que nous n'avons pas. Cela n'a lieu qu'en présence des agents de police.
André Breton et Ph. Soupault
(Les Champs magnétiques.)

I. L'esprit nouveau en art. — II. Objets d'art prêtés
III. La « jeune peinture »

L'esprit nouveau en art.

Je lis : « *Le romantisme nous a laissé le culte du talent et de l'originalité... Il semble que le monde se soit liquéfié, et glisse entre les doigts. Tout est possible, tout est permis, tout est bon* » ; et encore :

« *Mais l'homme désire avoir des croyances et des valeurs. Il sent qu'il a possédé un bien irremplaçable ; il s'efforce de le reconquérir par la ruse, et installe de petits sanctuaires dans un monde mécanisé, comme on plante des jardins sur le toit des usines. Dans le stock des temps passés, on va chercher ici une religion de la nature, là une superstition, une rareté, une naïveté artificielle, une fausse gaieté, un idéal de la force, un art futuriste, un christianisme épuré, une antiquité, une* stylisation. *Pendant un temps on vénère l'idole, moitié par conviction, moitié par comédie, jusqu'à ce que la mode et l'ennui la fassent tomber dans le néant.* »

En découvrant ces lignes qui m'avaient été signalées par André Gide, il me sembla que je rélisais des fragments de mes anciens articles. Les circonstances firent que je reçus le livre de M. G. Raphaël sur W. Rathenau pendant un séjour que je faisais à l'hôtel, dans une ville d'eaux qui est un microcosme

facile à étudier. L'hôtel, le « Palace » est sans doute la demeure de l'avenir ; il était curieux de m'y retrouver enfin, après la guerre, c'est-à-dire après « *la révolution universelle, l'éruption tumultueuse des couches profondes des laves souterraines, innombrables et enflammées de l'humanité. Cette révolution ne s'accomplit pas, comme l'annonçaient de vieux augures démodés, sous la forme désordonnée de foules en émeute, la fourche et la faux à main, une si faible secousse n'eût pas suffi à soulever le monde hors de ses gonds.* »

Ce fut donc en face d'un Ruhl-Palatz à 18 étages, encore sous séquestre, et si disproportionné avec une petite ville du Bourbonnais, que je me familiarisai avec les vues d'un Allemand éminent dont nos ennemis d'hier attendent tellement pour l'avenir, et déjà autour de nous circulaient des mittel-Européens hépatiques, ramenant de chez eux des chapeaux du Tyrol et des « complets » à épaules hautes et carrées. Le faste, l'élégance des nouveaux riches se fondaient dans une foule de provinciaux venus de toutes les parties de la France, pour refaire leur santé dans ce qui est, pour eux, un Eldorado, la cité des plaisirs, des luxes, des fêtes. Théâtre, concert en plein air, dancing, concours hippique, bataille de fleurs et une vingtaine de galeries de tableaux anciens et modernes, donc presque autant que de parfumeurs et de joailliers. Les orchestres en plein vent répandent leurs mélodies comme un jet d'eau sur des parterres aux fleurs chaque jour renouvelées.

« *Les années de travail consacrées à une broderie précieuse, sont irrémédiablement perdues pour l'habillement des malheureux ; les pelouses d'un parc, au gazon coupé six fois l'an, auraient produit du blé à moins de frais ; le yacht de plaisance avec son capitaine, son équipage, son charbon, ses vivres représente, tant qu'il existe, une perte sèche pour le tonnage mondial productif.* »

Qui parle ainsi? Un grand artiste, un amateur milliardaire capable de posséder les plus belles collections, un homme qui s'enferme, dit-on, pour faire de la musique, auprès de sa mère ou pour lire des poèmes, sa journée une fois conclue, et cet idéaliste, c'est le chef de l'Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft, l'industriel qui par son génie pratique a sauvé l'Allemagne de l'étreinte du blocus, pendant la guerre.

« *Lorsqu'un Romain envoyait cinq cents esclaves capturer un poisson rare, lorsque l'Égyptienne faisait dissoudre ses perles*

dans du vin, leur conception du luxe pouvait peut-être se justifier, car les esclaves étaient nourris pendant leurs journées de travail, et les pêcheurs de perles dédommagés des périls qu'ils couraient pour plusieurs années à l'avance. Notre conception doit être différente... »

Quant on vient de lire de nombreux extraits des livres écrits par cet étrange personnage sur *le Royaume de l'âme, la Rénovation économique, la Rénovation morale, la Rénovation politique,* on regrette que Rathenau ne se soit pas exprimé sur l'avenir de l'art tel que le concevait son esprit d'artiste, de savant, de philosophe, d'homme d'action, de capitaine d'industrie.

C'est bien souvent malgré nous qu'à lire, le crayon à la main, des pages choisies par M. Gaston Raphaël, nous avons pour nous-même prolongé ce qui nous semblait être le raisonnement de l'*Industriel idéaliste* et nous en avons déduit des conséquences, en nous tenant au point de vue de l'artiste.

A la *Critique du temps présent* fut consacré le premier grand ouvrage de Rathenau. Il analyse les imperfections que chacun y constate et envisage les moyens éventuels d'y remédier. Eh bien ! Certains problèmes se sont éclairés pour nous, à la lumière de sa lanterne. D'abord, il nous rappelle à propos ce que nous oublions trop dans notre orgueil d'artistes, à savoir que nous sommes nés peu après les débuts de l'ère que Rathenau appelle de « mécanisation » et que nous avons été formés par elle ! Combien parmi nous en effet se doutent-ils de la formidable révolution au milieu de laquelle nous reçûmes les principes qui allaient se développer au point de faire de nous des individus aussi différents de leurs père et mère qu'un Américain est différent d'un Anglais, ou un jeune homme de 1920 d'un autre de 1914? La seconde moitié du XVIIIe siècle subit en effet l'empire de la machine, règne dont le début du XXe siècle marque, grâce à la guerre « cubique algébrique », l'apogée. Plus nous nous éloignions de la civilisation qui nous précéda et dont notre atavisme nous avait marqués, plus devenaient graves, bizarres et déroutants les effets qu'inconsciemment nous subissions de cette « mécanisation » universelle.

On pourrait presque expliquer par le plus ou le moins de tradition héritée qui demeurait en chacun de nous, les divergences de vues, les querelles esthétiques souvent absurdes qui nous divisèrent ; absurdes, vaines, stériles, parce qu'elles

étaient de moins en moins inspirées par une conviction, par un amour sincère ; si bien qu'un caractère comme celui de Degas, complètement isolé, égaré dans la société pratique et « mécanisée » où il acheva sa vie, faisait figure de fou, pour la plupart de ses cadets.

« *Les trois générations — si à nos pères et à nous on joint nos enfants — qui se sont succédé depuis 1850, nous les comprenons de plain-pied, et connaissons bien leur caractère : elles sont mobiles et sociables, primesautières, avides de réflexion et pleines d'aspirations mélancoliques, arrivistes et agitées. Celles qui sont en deçà de la coupure nous sont plus étrangères : elles sont faites d'hommes sédentaires, fixés sur leurs biens héréditaires, entourés d'objets faits à la main, accomplissant leur vie selon les cycles traditionnels.* » Il faudrait ajouter : se contentant de peu.

En considérant nos contemporains, on dirait — et c'est là une des caractéristiques de l'esthète bourgeois d'avant-garde, comme de l'artiste créateur, — on dirait qu'ils veulent se faire pardonner leur atavisme, qu'ils « s'évadent » plus bruyamment, pour courir à la recherche du nouveau, du rare, de l'étrange. Les « arrivistes » et les « agités » sont plus nombreux parmi nous.

Ce qui nous a tant de fois frappés, dans les premiers des « temps nouveaux », et nous frappe davantage à mesure que nous progressons, c'est que notre agitation est celle du cauchemar, au moins du rêve ; nous sommes dupes d'une illusion d'optique ; la plupart de nos aspirations nous entraînent vers un idéal hautain d'indépendance, vers un individualisme qui — prétendent certains — caractérise l'art d'aujourd'hui ; très soumis au contraire, nous ne faisons qu'un métier, étant des ouvriers, des manœuvres sous un patron anonyme et supérieur, qui nous régit très durement, sans jamais se révéler à nous, en appliquant des lois économiques encore mal définies. Si bien que jamais, peut-être, l'artiste n'aura été sans le savoir plus dépendant, que depuis qu'il se proclame libre ; captif de son désir illimité, malgré toutes les voies que semblent ouvrir à son imagination les moyens matériels de le satisfaire, il produit infiniment plus qu'il ne devrait, en quelque sorte à la série, d'après le modèle qui lui impose son mystérieux patron — la foule. Les lecteurs de ces chroniques comprendront pourquoi je leur parle des écrits de Walther Rathenau ; ils illustrent ce que nous n'avons

cessé de dénoncer dans cette Revue, comme un des pires écueils de notre époque : l'œuvre d'art devenue un article de commerce courant, la surproduction, les rapports de l'artiste avec le public par le canal de l'intermédiaire ou du marchand. Or l'intermédiaire, le placier, le commis-voyageur, on devine qu'ils sont la bête noire de Herr W. Rathenau, ainsi que le critique, le faiseur de préfaces, le littérateur aux gages du commerçant d'art et de l'artiste, et usant de la plume comme un bateleur débitant un boniment devant une baraque de foire ; la concurrence ; l'exportation, enfin et surtout la nécessité du jeu à la hausse ou à la baisse ; la hausse extravagante, le plus souvent sans aucun fondement ; les ventes aux enchères où les « porteurs » d'un certain titre feront l'impossible pour l'empêcher de tomber ; bref l'objet d'art traité comme une balle de coton. Et, contrairement à ce que la plupart des gens croient, c'est, comme conséquence, une monotonie remarquable dans les ouvrages modernes qui se rangent tous à peu près dans deux vastes catégories correspondant (grosso modo) à deux « demandes » du public — comme les meubles ou les toilettes.

Avant de donner des exemples, pour plus de précision, citons, de M. Georges Raphaël, ce commentaire à des pages de Rathenau : « Quel contraste entre l'existence patriarcale, toute proche de la nature, contemplative d'autrefois, et celle que mènent les hommes actuels ! L'école, les voyages les instruisent, ils voient dans une seule rue de leur ville plus de richesses et de merveilles que n'en possédaient Babylone, Bagdad, Rome ou Byzance... on juge, on classe, et l'on passe avidement à d'autres nouveautés. D'autre part le travail n'est plus une fonction de la vie, une adaptation du corps et de l'âme aux forces naturelles, mais une fonction étrangère, un gagne-pain qui n'en finit jamais. Aussi le respect de l'autorité s'efface ; quand le fils répétait exactement le travail du père, il savait que celui-ci avait acquis plus d'expérience que lui, et demandait naturellement son conseil. De nos jours, le fils qui voudrait ne rien changer aux méthodes de son père sombrerait sans rémission ; d'autres procédés et d'autres habiletés sont nécessaires, on ne respecte plus que le succès. »

Ceci, qui a trait à la production en général, serait aussi vrai, s'appliquant aux arts. Mais il n'y a rien à faire là contre !

Telles les conditions communes à nous tous, et, en effet, l'artiste doit chercher sans doute d'autres procédés. S'il s'obstine, comme nous l'y avons souvent encouragé, à se pénétrer des maîtres et à s'instruire par leur exemple, il fait œuvre caduque.

Sinon...? mais nous connaissons trop ce à quoi peut aboutir l'artiste qui veut tout briser. M. Picabia est célèbre.

Si nous apercevons les tares de l'état de choses actuel, quels en sont les remèdes? L'Art épuré dans l'Avenir, est encore pour nous une nébuleuse, d'après l'auteur de *Die neue Wirtschaft.*



Je crois que c'est dans son discours à la jeunesse germanique (*An Deutschlands Jugend*) que Rathenau, en rêvant d'un ordre nouveau, étatisé, tenant du communisme et s'appuyant sur les Élites, vitupère la femme d'aujourd'hui, la « femme de luxe » qui fait des emplettes immodérées ; il lui attribue la dépravation du goût, car elle ne sait pas discerner le bon travail sincère et utile, à quoi elle préfère le clinquant ; désir d'éclipser les autres, abus dignes de peuplades nègres, qui sont tolérés sous le régime dit de « liberté économique », mais qui seraient impossibles dans la Cité Future, dans l'*ordre nouveau.*

Bien plus, Rathenau combat l'esprit de famille. Ceci est plus grave ; néanmoins il faudra le supprimer ce sentiment, car il contribue à maintenir l'inégalité sociale. L'Élite aristocratique devant être une sélection, opérée dans les quatre classes : la noblesse, la grande et la petite bourgeosie et le prolétariat. « *L'hérédité physique et matérielle sera supplantée par l'hérédité spirituelle qui, aujourd'hui déjà, régit les domaines immatériels ; plus de descendants, mais des disciples; plus de népotisme, mais partout le choix. Ce sera l'apanage de peuples entiers de transmettre les coutumes et les convictions ; l'éducation sera l'affaire de la communauté; l'aristocratie, qui devra à la fois servir et commander, sera elle-même l'artisan de son destin et la protection de ses « Élus ». On inspirera à nos petits enfants l'horreur des apparences trompeuses, on leur apprendra l'amour de la sincérité.* »

Nous ne citons ce tableau un peu banal, quoi qu'y ajoute

Rathenau, que pour que le lecteur se demande quelle sera la place de l'art. Je vois l'art — peut-être est-ce heureux! — disparaître tout à fait pour des siècles; oui, c'est heureux, car quelle renaissance, au xxve siècle! Voyons un peu quelle idée s'en fait Rathenau : « *On estimera davantage le travail d'un balayeur que celui d'un bavard ou d'un intrigant* (quel?), *condamnera avec moins de sévérité des bizarreries maladives que les parades de la richesse et jugera avec plus d'indulgence les maisons pour matelots dans les ports que les petits cénacles d'artistes!* » Bravo! le côté « prud'homme » de Herr Rathenau, ne nous déplaît pas. On le retrouve chez presque tous les grands sociologues, même chez notre Proudhon — sans jouer sur les mots. Donc, ni la vanité ni l'ambition n'ont jamais rien créé de grand. Nous tâcherions en vain d'imaginer l'art plastique de l'avenir, selon le désir de notre idéaliste, de ce grand mystique; il supprimerait même la peinture religieuse, puisqu'il dit : « *Je tiens les églises pour des formes terrestres de la mécanisation — qui encadrent la foi pure, la protègent contre l'atteinte des siècles et l'adaptent aux foules conformément à leur nombre et à leurs capacités; je crois à la durée, à la mission sacrée et à la spiritualisation croissante des églises et estime particulièrement celles qui savent comme un organisme vivant se renouveler et se développer; mais je crois aussi à la possibilité* d'une religion sans église, *de la communauté libre et d'une confession individuelle...* »

De quelque côté qu'on appréhende les ouvrages écrits par cet étonnant réformateur de la société, si l'on est convaincu, entraîné par la noblesse des aspirations et si l'on approuve sa sévère critique du temps présent, il faut avouer que l'œuvre d'art semble avoir perdu sa raison d'être et qu'il ne lui sera guère laissé de place sur ce globe (si ce globe doit jamais connaître le bonheur). Ce qui ne veut pas du tout dire que disparaîtrait le sentiment de l'art. Au contraire! Mais l'art, qui est pour tant d'hommes la joie de la vie, on le concevrait, comme fait Rathenau de la religion *sans église*, épuré, spiritualisé, à part et au-dessus de l'œuvre, indépendant de la main de l'homme; la nature n'est-elle pas à elle seule l'œuvre d'art-type? De la contempler n'offre-t-il pas des jouissances esthétiques bien supérieures à ces pauvres bibelots où la chétive créature s'évertue à la représenter avec un pinceau, des couleurs, un crayon ou un ébauchoir?



Dans une ville d'eaux où, préoccupés uniquement de leur pauvre carcasse, des centaines d'individus subissent un même régime, une même discipline hygiénique, les mêmes exercices, et accordent dans l'intervalle un répit obligatoire à leurs activités habituelles, nous avons, pour la première fois, cru deviner ce que pourrait être le charme d'une existence réglée comme les théoriciens sociologues l'entrevoient... vaguement. Il suffit pour cela de se livrer à une légère transposition.

Voici des hommes, des femmes, jeunes, mûrs ou vieillards qui, pour leurs loisirs, écoutent, pendant vingt et un jours de cure, des symphonies qu'exécutent des « mercenaires »; certains contemplent des jardiniers — payés, mais qui pourraient ne pas l'être et faire ce joli travail pour l'État (comme d'autres conduiraient des locomotives), composant, semblables à des émailleurs chinois, des plates-bandes ravissantes ; d'autres buveurs d'eau lisent les romans du cabinet de lecture, brodent en soie des pantoufles ou des coussins ; il y en a qui, frustrant trois cent mille camarades, achètent des bijoux. Une émeraude d'un million exposée dans une vitrine tente bien plus de dames que ces tableaux de Didier-Pouget, de Fragonard, ou de Marquet, dont s'honorent d'autres vitrines de bazars environnants. — Tous les divertissements, depuis la manucure, la leçon de beauté, jusqu'au cinéma et à la chiromancienne, convoquent de honteux oisifs. Eh bien ! Nous imaginons assez bien le même rythme d'une telle existence, où la discipline observée avec joie, à cause des bienfaits qu'elle répand sur la communauté, serait aussi rigoureuse pour la culture physique que pour les quelques heures de travail dues par chaque citoyen à l'État. Il est presque trop facile de transformer le tableau que nous offre un Vichy, un Luchon, avec quelques touches, afin qu'au lieu d'être animé par des ploutocrates et des esclaves de l'âge de la mécanique, il nous présente les images pacifiques et purifiées des heureux bénéficiaires de la « rénovation morale » selon Herr W. Rathenau.

Les jardins ravissants des Thermes sont remplacés par des champs de blé et d'avoine ; les palmiers par des pommiers

ou des cerisiers, ce qui est bien plus utile ! Les kiosques à orchestres mécaniques sont suspendus en l'air, les casinos, gratuits, sont souterrains pour ne rien faire perdre à la culture et à l'habitation ou bien sont construits au-dessus de ces demeures communes, « Palaces Sanatoria », au prix desquels nos Excelsior, nos Ritz et nos Majestic ne sont qu'un décor de théâtre de mauvais goût. L'hygiène a fait place nette de ce clinquant, de ce faux art d'époques de mécanisation et de richesse individuelle. L'idéal, dans une demeure, ne serait-il pas en effet celui de la maison d'opération? Quelque chose de net, de lavable, qui n'exclut en rien les belles lignes. L'œuvre d'art ne pouvant et ne devant plus être la propriété d'un seul individu, rien ne nous empêche d'espérer, comme tant d'esthéticiens socialistes, qu'il serait à nouveau créé des œuvres d'art anonymes comme les cathédrales gothiques et destinées aux monuments publics, aux promenades, aux théâtres, aux ministères et aux écoles. C'est cette transformation, cette « réforme » esthétique, qu'à côté de Herr W. Rathenau, chacun de nous a le droit de se représenter.

L'auteur croit à la nécessité de réglementer la production et c'est là une des plus curieuses parties de son plan. Il ne s'exprime pas particulièrement à celle des artistes, mais, de même que nous le signalions plus haut, pour la vie quotidienne, il n'y aurait que quelques touches à ajouter au projet qu'il a publié en vue de tirer le meilleur parti de ce dont dispose son pays (pour l'Office d'Économie politique). Il s'agit de supprimer la libre concurrence contraire au bon rendement économique, d'abolir le commerce des intermédiaires.

Les lecteurs, qui ont suivi mes campagnes de presse et lu mes derniers livres, savent l'importance que prend à mes yeux la question de l'intermédiaire — marchand professionnel, avoué ou masqué ; et ce que nous pensons du rôle du faiseur de boniment, c'est-à-dire le critique, le journaliste, le littérateur même du plus grand talent. Nous sommes parvenus à un stade où, positivement, il n'y a plus rien de légitime, de sage et de raisonnable, dans le métier d'artiste. La peinture et la sculpture modernes deviennent redoutables comme des plaies bibliques — mettons comme des pétrolettes dans la rue. Il faut que cet ordre de choses ait une fin ; nous la sentons proche.

Mais, dira-t-on, voulez-vous donc supprimer l'art? Non ;

encore une fois, il ne sera que transformé... et pour l'éducation. Pour l'éducation des masses, il y aurait des musées où s'exhiberaient des modèles — types de toutes les écoles, de toutes les civilisations, de tous les climats, depuis l'origine dont la mémoire humaine garde le souvenir jusqu'à l'heure bénie où l'homme aura enfin compris que l'Art épuisé ne devrait plus être pratiqué pendant quelque mille ans.

Toute plaisanterie serait odieuse en uns i grave sujet; disons donc, avec toute la gravité dont nous sommes capable, suppression partielle de ce qu'à l'âge de mécanisation les peuples civilisés ont fini par dénommer *art*; il est sinon probable, souhaitable du moins que les exercices en soient abolis, comme immoraux, malsains, antisociaux, puisque, pauvres copies, ou restes d'une civilisation inique, cruelle, barbare.

Mais que vaut le grand espoir de Walther Rathenau en une « rénovation morale » des hommes? N'est-ce pas une utopie que d'attendre une amélioration de la nature humaine? Certes oui, si l'on entend par là que l'engeance des méchants disparaîtra de cette terre, mais là n'est point la question. Si notre regard exercé sait faire le partage entre les bons et les mauvais, ces derniers de plus en plus se verront mis au ban de la société. Et il ne s'agit nullement de l'amélioration de la nature humaine, mais de l'esprit qui domine la société actuelle et qui, lui, est susceptible de changer. Nous pouvons être demeurés cruels, corruptibles, serviles, n'empêche que nous n'admettons plus la torture, les procès de sorciers, les lazarets d'incurables (MM. G. Raphaël et Rathenau sont optimistes) ni les tabatières bourrées de sequins d'or glissées dans la main des diplomates ou des juges (MM. G. Raphaël et Rathenau ignorent le monde des objets d'art et de la curiosité et que nos soldats et paysans ne tolèrent plus d'être menés à la cravache). Un jour peut donc venir où l'injuste et vicieux génie de la mécanisation sera proscrit à son tour. Quand se produira la transformation annoncée? A de certains moments, il semblait qu'elle fût en cours d'exécution; déjà esquissée dans l'ordre économique actuel, elle n'aurait besoin que d'un effort relativement faible et de brève durée pour s'achever. « *Du moins en Allemagne, dit Herr Rathenau, en tant que politiquement, l'État national pourrait être réalisé sans qu'on modifiât même une seule ligne du droit écrit — y compris le droit constitutionnel prussien.*

» *A d'autres moments, au contraire, l'échéance est reportée*

à une date non fixée, mais infiniment lointaine. L'œuvre à accomplir est incommensurable; l'univers est sorti de ses gonds, et nulle main ne paraît assez puissante pour le remettre en place. »

Nous ne savons rien des conditions actuelles de l'Allemagne, mais il n'y aurait pas grand'chose, en tout cas, à regretter, si les conceptions de Herr Rathenau, si terriblement redoutables pour les faiseurs d'objets d'art — disons même de l'Art, dans le sens moderne du mot — devaient bientôt être réalisées dans la pratique par un régime draconien d'impérialisme étatiste.

En France, quant à nous, nous voudrions espérer que les quelques bons artistes qui sont l'honneur de notre race, fussent protégés... mais par qui le seraient-ils? Pourrait-on espérer qu'ils le fussent mieux sous un régime qui nous est décrit comme le meilleur et dont une partie des habitants de ce globe de toute l'ardeur de leur âme souhaitent la venue?

***

Objets d'art prêtés.

Si nous admettons que des milliers d'artistes se détruisent en détruisant l'art et le sens du Beau, et souhaitons même qu'ils se décident à cultiver les champs — il faudra néanmoins protéger les œuvres d'art, les chefs-d'œuvre du passé — lesquels deviendraient l'ornement des futures existences, et des ustensiles d'éducation. Il y aura des musées. Qui est-ce qui choisira, éliminera?...

Nous avons posé cette question.

Il ne s'agit pas de savoir s'il existe quelque façon de faire un don, ou de léguer des œuvres d'art à un musée ; mais de rechercher quels seraient les hommes et quelles seraient les commissions propres à faire passer des examens de sélection, qui inspireraient confiance aux donataires, assureraient aussi l'avenir de nos collections publiques.

M. Louis Matinon nous rappelle que les murs et les vitrines des « Arts décoratifs » sont accueillants à tous, comme

leur gracieux conservateur. Nous ne l'ignorons pas, mais regrettons même qu'il ne soit pas plus sévère et qu'une sélection ne soit pas encore accomplie dans ce de plus en plus riche trésor ; non que l'on doive, comme le souhaitent quelques personnes trop renchéries et tendancieuses, supprimer radicalement le Salon Majorelle, le prodigieux piano de Prouvé, qui voisine avec le « surtout » aux petits enfants se jouant avec des paniers à primeurs, dus au ciseau d'un sculpteur officiel défunt. Ce sont là des documents d'époque, du style républicain spécial à l'ère Carnot-Loubet-Fallières, donc très intéressants pour l'historien. Néanmoins, le grand goût de M. Matinon doit souffrir parfois dans les salles modernes de son Pavillon de Marsan.

Nous savions, aussi, que le château des Papes, à Avignon, est un havre bien désirable, pour les œuvres d'art orphelines et sans toit.

Dans les réponses reçues je note, soit une bonne humeur sereine, un optimisme qui est celui de M. Raymond Kœchlin ; ou bien un scepticisme qui ne laisse guère de place à l'espérance. D'une façon générale, nos correspondants estiment qu'en France, nulle commission, nul examen, même à plusieurs degrés, n'empêcheront nos musées de recevoir de mauvaises libéralités et d'en refuser de bonnes. Un très distingué jeune critique d'art, M. René-Jean, cite l'exemple des Meissonier de la collection Chauchard ; certes, il en est trop, de ces Meissonier ; mais M. René-Jean se plaindrait-il si un Chauchard d'aujourd'hui léguait au Louvre soixante Van Gogh, même aussi détestables, aussi pauvres que le spécimen choisi par M. le comte Camondo, ou qu'un autre Van Dongen, légué au Luxembourg depuis la guerre? Non. D'autres personnes en seront scandalisées. Quant à nous, nous dirons : il faut que nous possédions des Van Gogh, historiquement importants ; mais alors, qu'ils soient des meilleurs.

Mais qui décidera? Un des plus illustres connaisseurs-amateurs, en peinture anglaise, a légué à l'État un Turner qui n'en est, assure-t-on, pas un.

Comment éviter de telles erreurs? M. René-Jean propose un mode de sélection où le Temps serait le principal juré. Six ou sept de nos correspondants émettent la même pensée. Il s'agirait d'inaugurer en France le système des « *Œuvres d'art prêtées* », comme il est tant appliqué en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne.

Ceci nous semble de beaucoup la solution la plus avantageuse, et la plus sûre. Comment n'y a-t-on pas encore songé chez nous? Est-ce faute de locaux assez vastes? Non, le Louvre ne manque pas de couloirs, de paliers, de vestibules. Le Musée des Arts décoratifs pourrait s'étaler encore. Non, la place ne manque pas.

En principe, tout don d'une certaine valeur artistique aurait le droit d'être vu, étudié par le public, pendant une période de six mois à dix ans. Les « modalités », comme on dit aujourd'hui, c'est justement elles que nos correspondants devraient rechercher.

Au bout de quelques mois, ou ans, l'opinion des visiteurs s'exprimerait suffisamment, pour que l'on pût savoir si le « prêt » intéresse ou n'intéresse pas le public — et ceci serait un premier degré dans les différentes épreuves dont le résultat est, en somme, ce que nous appelons réputation, gloire ; ou bien oubli, insuccès, etc., etc.

Ce ne serait certes pas là un verdict sans appel ; mais le jugement d'une époque. A chaque époque, surtout à la nôtre, il est deux classes d'œuvres d'art, deux tendances, deux formes d'opinion : celle de droite, celle de gauche. Il faudrait donc tenir compte de deux courants d'opinion. Or, ces courants ne sont perceptibles, dans l'océan de la production moderne, qu'autour des ouvrages qui ont quelque mérite et puissance, ne fût-ce que celle d'éveiller l'attention, et de faire parler d'elles.

Ce que nous voudrions savoir, c'est le sentiment des conservateurs de musées et des commissions officielles — quant à ces « *Œuvres prêtées* ».

***

La « Jeune Peinture ».

Galerie Manzi-Joyant.

Comme faîtage des salons du Printemps, et de la « Paris season » 1920, le directeur d'une nouvelle revue d'Art a présenté tous ses petits varlets sur les marches du palais, où Arlequin tient sa boutique.

Sachez, d'abord, qu'il y avait quelques œuvrettes assez gentilles dans ce « Salon ». J'aurais volontiers acquis une esquisse de 20 centimètres sur 22 centimètres par madame Marie Laurencin. Le prix ? — Quinze mille francs ! — En le divulguant, le commis-vendeur lui-même s'est pincé les lèvres. Si ces prix de débutants suivent la hausse des méconnus d'il y a trente ans, mon Laurencin vaudra deux millions au vingt et unième siècle. Il y avait un auto-portrait du fameux Luc-Albert Moreau, assez émouvant, dans ses proportions colossales à la Mirbeau. Un bien beau Cézanne, un exécrable Renoir comme dais à cette chapelle — et beaucoup, beaucoup de formules archiconnues, ennuyeuses comme des rengaines de music-hall.

La préface, au catalogue, digne de figurer chez les plus délicats bibliophiles, tient le record du genre. M. Louis Vauxcelles sortira toujours premier du concours après toutes les finales, car il est si « racé » qu'on pourrait étudier sur lui l'âme même, le génie pratique d'une grande « gens » — avec ses excès, ses passions, son instinct qui le pousse au dévouement, sa persistance dans la haine, son opiniâtreté, sa patience. Mais est-ce ici le lieu d'esquisser le portrait d'un homme qui, comme tant de gens, se dépeint lui-même à fond, dès qu'il prend la plume?

Ce qu'il y a de plus grave pour la « Jeune Peinture » — ou le groupe qui s'arroge ce titre habilement commercial — c'est qu'elle se laisse présenter par un critique-type de l'époque de la mécanisation, plutôt que par l'autre pasteur de ce troupeau, le lieutenant porte-drapeau Joachim Gasquet, leur ami et un artiste, celui-là,

Où donc apercevait-on une bizarrerie savoureuse, naïve et non préméditée, à l'exposition de la Galerie Goupil? Nous n'y avons reconnu que centons et anas, faiblement répétés et inscrits sur la toile, d'une main qui... voudrait, mais ne peut atteindre ni au style, ni à la construction, ni à aucune des qualités dont, seule, la naïveté, à défaut de la science, donne une sorte d'équivalent.

Les recherches de ces jeunes gens me sont d'autant plus sympathiques qu'elles ressemblent fort à celles auxquelles j'ai consacré une partie de mon existence. On approuve aujourd'hui ces peintres de faire précisément ce qu'on reprochait à ceux de ma catégorie. Je me suis vu accusé — et avec quelle violence — de me livrer à des essais dans toutes les

techniques, m'inspirant, disait-on, à chaque nouvelle œuvre d'un style qui rappelait celui d'un vieux maître. En effet, j'ai cherché tous les procédés, avec une curiosité infatigable, convaincu qu'en dehors des modèles classiques il y avait impossibilité de procéder à une création. L'indépendance n'a jamais favorisé la personnalité, ni donc la création. On se trouve ainsi dans les conditions de faire de la *bonne* peinture, mais pas de la *nouvelle*, comme veulent nous en persuader les cornacs de ces néo-maîtres.

M. Vauxcelles invite les amateurs à délier leur bourse (car tout, aujourd'hui, ramène à cela une expositon d'objets d'art) ; puis il gourmande l'État (dont il est le décoré) et s'adressant aux critiques : « Ah ! mes confrères, je vous en prie, quittez ces airs méprisants. Soyons humbles. Ne nous guindons point en pions de l'Idéal. Et surtout ne découvrons pas des artistes dont la carrière s'achève. Quel mérite y a-t-il à compiler deux cents pages sur un sexagénaire? Penchons-nous vers la jeunesse et vers la vie ! »

Ce morceau final est lapidaire, d'une noblesse digne du d'Hozier. Mais contre qui s'attaque donc ce fonctionnaire en service commandé? Et « sa » jeunesse, « son » groupe, s'ils ont de quelque chose à se plaindre, ce n'est ni du manque de publicité, ni de l'indulgence, ni de la camaraderie. Nulle autre « jeunesse » n'aura respiré une pareille atmosphère de « générale » à triomphe, et où les auteurs sont traînés sur la scène. On aura fait d'eux d'effarants « m'as-tu-vu ».

Le catalogue, bien imprimé, beau papier, très dispendieux, s'enrichissait non seulement d'un chef-d'œuvre par le Président Écrivain-Esthète, mais de quelques croquis de ses administrés.

A part un dessin de René Durey, il n'y a guère que des griffonnages aussi plats qu'ambitieusement « stylisés ». De même que lorsque nous entendons *la Mort de Socrate*, nous nous demandons si notre émotion n'est pas due plutôt à Platon qu'à la charmante ingénuité de Satie, de même dans la compagnie de nos jeunes gens, agréable comme elle peut nous l'être, nous nous demandons si ce n'est pas à un heureux choix de souvenirs classiques qu'ils doivent leur charme. Ce qu'on aime surtout dans cette peinture, c'est ce retour du goût aux belles choses des musées et c'est évidemment le contraire de quelque chose de frais, de neuf, d'inventé. Si bien que ce pour quoi leur pré-

facier les loue a toutes les apparences d'une gageure. Il existe en littérature un procédé analogue qui est facile et qui consiste à se donner du style en empruntant à la Bible ou aux mystères du moyen âge des formules archaïques. Ne suffit-il pas, par exemple, de placer le verbe devant le sujet et de supprimer tous les pronoms sujets pour jouer le moyenâgeux, ainsi que l'a fait M. Jean Variot ; on obtiendra des phrases comme celles-ci : « Se leva le guerrier, marcha trois jours, gagna la cité », le tout assaisonné de « oncques » et de « hors çà ».

Qu'on joigne à ceci leur volonté de réagir contre les formules les plus modernes de la peinture impressionniste et néo-impressionniste, voilà qui met bien des entraves à cette invention par où les peintres peuvent découvrir cette personnalité dont M. Vauxcelles est si féru.

Le plus évident des résultats c'est que les admirations changent constamment. Van Gogh, par exemple, est beaucoup moins prisé aujourd'hui qu'un bon daguerréotype de 1830. Un jeune maître comme M. Favory s'en va disant que Degas ne sait pas dessiner. Il se prépare une manifestation réparatoire en faveur de Cabanel. C'est la grande roue de la loterie qui tourne.

Mais j'emprunte quelques lignes à l'article de M. André Michel :

« J'ai pris le chemin de la rue de la Ville-l'Évêque et de cette galerie Manzi dont j'ai bien connu le fondateur, au temps où il dirigeait *les Arts* et collectionnait mystérieusement les vieilles pierres... Je me suis fait un devoir d'acheter — quoique vraiment un peu cher — le catalogue dont on m'avait dit que la préface était à lire... Et, pour me mettre en état de grâce, je l'ai lue du commencement à la fin.

» J'ai été fort déçu. J'attendais des explications ; je n'ai trouvé que des invectives.

» Elle débute ainsi : « Voici nos chers jeunes gens, la fleur de notre race, les plus sensibles, les plus hardis, partant les plus traditionnels. Ils se groupent, se serrent les coudes, *repoussant les faux sages de l'École*, n'accueillant chez eux que le talent et la sincérité. » Et ces quelques lignes étaient pour nous mettre en goût... Mais le ton change bientôt et l'éreintement qu'annonçait déjà l'allusion aux faux sages de l'École, l'inévitable éreintement de Bonnat et de Jean-Paul Laurens

se déclenche bientôt, suivi de couplets encore plus accablants contre la critique, la « critique ignare » qui préfère « les lauréats, les timides, les virtuoses, toutes sortes de gens sans muscles, sans nerfs, sans cœur ni cerveau », qui ne comprend rien à rien, réduit la fleur de notre race « à chercher en tâtonnant sa technique, son métier, à *consulter les ancêtres des musées* (bravo !) pour y retrouver les lois de la composition, les secrets de l'harmonie décorative, des accords, des valeurs ». Vous ne serez pas surpris des méfaits de cette critique ignare quand vous aurez lu la suite, — dégustez bien le trait final contre les malheureux qui, « ayant aimé Renoir et Monet vers 1885 » — (autant, n'est-ce pas, avant la naissance du monde et sa reconstitution par le cubisme) — « *ont préféré se reposer dans un musée qu'ils époussètent !* »

» De tels coups — et tombés de si haut — qui se relèverait, Seigneur ! *Domine, quis sustinebit*? En somme le préfacier nous laisse entendre qu'entre Baudelaire et lui, il n'y eut que des pions, « des pions de l'idéal ». Pour Baudelaire, il n'a pas assez d'épithètes, abondantes certes, mais bien mal choisies et qui donneraient à penser qu'il l'a insuffisamment lu et bien mal compris. Il le loue surtout pour « son courage *usuel* et généreux » (voyez-vous la tête de Baudelaire lisant cette petite phrase !) et nous invite pour finir, après nous avoir dit notre fait, à être « humbles », de cette humilité dont il nous donne chaque jour l'édifiant exemple, de cette humilité qui lui est *usuelle* pour tout dire et parler comme lui, et à nous « pencher vers la jeunesse et la vie ».

» Dès le seuil franchi, j'ai été comme assailli par une impression de sénilité, de rabâchage vieillot ; il m'arrivait, des parois, comme des grincements de formules creuses, de triangles et de polyèdres en fer-blanc peinturluré qui s'entre-choqueraient lugubrement...

» Regardons de plus près. Deux groupes d'exposants : 1° les invités (morts ou *mûrs*) ; 2° les sociétaires, les jeunes — et c'est eux, hélas ! après vérification, qui donnent surtout cette impression de sénilité.

» Si ces jeunes gens nous font trop souvent l'effet d'être empêtrés et comme ratatinés dans les liens d'une raison jacobine et sectaire, de travailler sous une cloche pneumatique, devant quelque glace déformante ou sous la discipline d'un géomètre ou d'un arpenteur délirant, s'il nous semble que, théoriciens éperdus et fous d'orgueil,

ils étouffent systématiquement en eux toute spontanéité, tout élan, tout amour, il faut prendre la peine de nous détromper autrement que par des calembredaines ou des injures [1]. »

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

1. Qu'on ajoute, à ce témoignage, ceux de MM. Jean-Louis Vaudoyer et Longnon.

M. J.-L. Vaudoyer écrit dans *l'Opinion* :

« *Nous voyons bien les robustes, franches et solides qualités de M. Derain. Il est de la race des Géricault et des Courbet.* (Ici, je me permets de tirer Jean-Louis par le pan de sa veste de chambre : dites, ô mon ami, Chasseriau, Bénédict, Masson.) *L'admiration que lui portent certaines gens touche au fanatisme. Mais les obligations d'un artiste ne devraient-elles pas être à la hauteur de ses dons? Nous songeons, devant ces ébauches qui nous donnent tant de plaisir et de confiance et qui évoquent en effet le souvenir des maîtres, aux modulations très heureuses d'une très belle voix, mais qui ne donnerait jamais davantage que ces modulations alléchantes. Le seul tableau de M. Derain est un tableau vivant: cette* « Boutique Fantasque », *la meilleure chose (avec le* « Tricorne » *de Picasso) donné par les Ballets Russes nouvelle manière, et qui, par la justesse et l'aplomb de ses accents colorés, par une sorte d'épaisseur de la composition, rappelait sans cesse que M. Derain n'est pas seulement un décorateur de théâtre, mais un peintre-né.* »

A « peintre-né », j'ajoute en grognant : très menacé par ses panégyristes et autres entraîneurs. Voici ce que M. Longnon dit aux lecteurs de *l'Action Française* :

« *... La manière de Rubens ne réussit pas mieux à M. Favory. On le prend ici la main dans le sac ; c'est une transposition toute crue de l'Hélène Fourment à la petite pelisse, qu'il expose. Mais il prend Jordaens pour Rubens et c'est à travers Jordaens qu'il imite le peintre d'Hélène Fourment ; de là une redondance de dessin, une boursouflure des formes encore plus grossière que dans son tableau des Indépendants...*

... M. André Lhôte a abandonné le cubisme pour essayer d' « intégrer » *l'impressionnisme dans une espèce de néo-classicisme : il tâche à rendre le relief des formes par la décomposition du ton dans l'ombre et dans la demi-teinte. Tentative intéressante et digne d'être encouragée, mais c'est toute une technique à créer.* »

ESSAD PACHA

L'Albanie, qui n'a aucune unité géographique, aucune unité politique, a une réelle unité nationale : dans ses plaines, ses massifs, ses couloirs, ses bassins, parmi ses clans et ses tribus, chez ses orthodoxes, ses catholiques, ses musulmans, la langue, où les moins avertis retrouvent des racines latines, isolée entre le grec et le slave, a créé là une nation. Tant que l'Ottoman domina les Balkans, l'idée albanaise ne s'affirma guère au milieu de peuples également sujets. Dès 1878, le congrès de Berlin attribuant au Monténégro une fraction de l'Albanie du Nord, se constitua une *Ligue albanaise*, embryon des espérances nationales. Dès lors, aux dires de tous ceux qui ont connu le pays ou qui ont approché les notables en exil, « l'idée albanaise » fut un drapeau qu'agite l'élite et qui galvanise la foule. Cette passion s'affirme par un certain nombre de notions communes que répètent à l'envi les notables, chrétiens ou musulmans, beys ou cheiks, chefs de bande, propriétaires, commerçants : désir d'une Albanie indépendante ; haine du Grec ou du Slave voisin, accessoirement aujourd'hui impopularité d'Essad, haï comme instrument de l'étranger, tantôt du Grec, tantôt de l'Italien, surtout du Serbe.

Où les patriotes se séparent, c'est sur les moyens de réaliser

cette Albanie libérée : il y eut, depuis les guerres balkaniques, quelques rares partisans d'une grande Turquie, des grécophiles dans les villes commerçantes du Sud, parmi les marchands de Koritza en relations avec la Grèce, des serbophiles dans le Nord, des italophiles peu nombreux mais très actifs dans le Sud, des austrophiles massés dans le Nord et le centre, des essadistes, une clientèle, autour de Tirana, de Dibra, enfin quelques nationalistes intransigeants, faibles encore en 1912. Les austrophiles l'emportèrent d'abord. La conférence de Londres (août 1913), qui créait le royaume indépendant d'Albanie sous la souveraineté du prince de Wied, avait contraint les Albanais à ce dilemme : hégémonie de l'Autriche, mais groupement des Albanais en un État, victoire de l'Entente, mais partage de l'Albanie entre Grecs et Serbes. La conférence de Florence, qui, en décembre 1913, consacra les travaux de la commission de délimination de l'Albanie méridionale, guidée par le désir d'accroître le lot des protégés voisins, élimina serbophiles et grécophiles : l'Europe donnait aux Serbes le centre intellectuel de Dibra, aux Grecs le pays des Chameriotes ; les violences des nationalistes firent le reste, le sous-préfet serbe de Pogradets, les bandes grecques qui dévastèrent Tepeleni, Liaskoviki. Les grécophiles, jadis nombreux sous le régime ottoman, disparurent. Les Serbes gardèrent à leur solde quelques chefs de l'Albanie centrale : ainsi Essad pacha et son groupe, des clients fidèles à l'ancienne et illustre famille des Toptani de Tirana.

L'Autriche eut en Albanie une politique fort habile : vieille protectrice des confédérations catholiques du Nord (Malissores, Mirdites), elle réussit néanmoins, par une organisation libérale, à s'assurer le concours politique et militaire des musulmans du centre. L'indépendance albanaise fut proclamée, la langue albanaise considérée comme langue officielle, l'aigle bicéphale albanaise arborée à côté du drapeau autrichien, les pouvoirs indigènes maintenus, des fonctionnaires albanais établis comme préfets et pris indistinctement dans le Nord, le centre et le Sud, ce qui faisait une propagande pour les pays inoccupés (à Berat Haidar bey Staria de Colonia, à Elbassan Abdul bey Jupi de Colonia, à Doubrazzo Bedjet Arslan des environs d'Argirokastro). Il n'y eut qu'un

commissaire civil autrichien à Scutari, puis à Tirana, qui conserva la haute main sur les préfets.

Pourtant l'appui prêté par Bethmann-Hollweg et le baron Schenk aux revendications de la Grèce sur la Haute Épire, la famine et toutes les difficultés de la vie engendrées par la guerre, enfin la politique française à Koritza détachèrent de l'Autriche pas mal de partisans qui demandaient à la nation protectrice des bénéfices plus immédiats.

L'Italie, dès décembre 1914, édifie le camp retranché de Vallona ; ses soldats en sortent, en octobre 1916, pour occuper la grand'route Santi-Quaranta-Koritza : occupant Delvino, Argirokastro, Klissoura, Liaskoviki, chassant les Grecs de l'Albanie du Sud, ils furent d'abord accueillis avec enthousiasme. Mais les Italiens furent victimes de leur inexpérience coloniale et de leur mégalomanie : leur colonisation administrative ne tendait rien moins qu'à écarter les Albanais influents : ils réduisirent à un rôle de figurant le préfet albanais de Vallona, remplacèrent celui d'Argirokastro par un officier de leur armée, installèrent dans les tribunaux des officiers italiens, dans les écoles des instituteurs italiens qui durent enseigner obligatoirement l'italien, limitèrent au négoce des marchands italiens tout contact avec l'extérieur. Seule leur timidité militaire arrêtait sur la route de Koritza, près d'Ersek, leurs patrouilles qui assuraient la liaison avec l'armée française qui venait d'entrer à Koritza.

L'armée grecque, parvenue a Koritza en décembre 1912, avait dû l'évacuer dès mars 1914, en exécution des décisions de Florence ; elle y revint en octobre 1914. Deux ans après, l'armée française, avançant au delà de Florina, puis sur les rives orientales des Lacs, afin de couvrir son flanc gauche, s'installait à Koritza que les Grecs durent quitter (novembre 1916). L'administration militaire française laissa 14 notables koritzéens, chrétiens et musulmans, « délégués du peuple albanais », proclamer le 10 décembre 1916 l'indépendance du Kaza (province de Koritza) sous la protection militaire française. Jusqu'alors, les Albanais n'avaient connu que leurs protecteurs officiels, Autrichiens, Italiens, ne considéraient la France, la grande puissance philhellène, que comme leur ennemie décidée. L'attitude des diplomates dans les

commissions, les allégations des Italiens qui basaient leur refus d'octroi d'administration autonome sur le désir de ne pas déplaire à la France, les encourageaient dans cette méfiance. Soudain on hisse à Koritza le drapeau albanais, on institue une commission mixte de chrétiens et de musulmans, sans emprisonnement, sans exil (hormis 5 meneurs grecs), sans effusion de sang. Ce fut, dans l'Albanie du Sud et à l'étranger, parmi les Albanais d'Amérique, une explosion de joie : de nombreux notables voyaient dans la France le champion de la résurrection albanaise. La colonie américaine, dite *Fédération albanaise Vatra*, envoyait le 3 mars 1917 de Boston ce télégramme enthousiaste : « Les Albanais d'Amérique sont profondément reconnaissants au commandement français... pour avoir hissé le drapeau national albanais à Koritza. Vive la France libératrice! » Les Albanais du Canada fêtaient également la « délivrance albanaise ». Essad pacha, qui avait débarqué à Salonique en septembre 1916, derrière l'armée française, ne se montrait point à Koritza.

L'histoire d'Essad pacha est obscure. Sauf la mention des postes qu'il occupa sous le régime ottoman ou dans l'Albanie du prince de Wied, on n'a en somme recueilli sur ses débuts que des histoires incontrôlables, si vraisemblables soient-elles. Son aspect extérieur — fortes moustaches noires barrant une figure saillante et dure, yeux noirs profonds, qui ne regardent jamais en face l'interlocuteur, tête carrée, massive sur un corps solide, grand, lourd — dénonce l'Oriental patient, tenace, habile, volontaire, qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Un tel homme a des serviteurs et des ennemis : ceux-ci ont rempli de dénonciations la presse européenne ; les premiers sont payés pour se taire. En Albanie, il y a peu d'indifférents. Dans ces conditions, la vérité est malaisée à saisir. En tout cas, on rencontre peu d'Albanais qui défendent le pacha : ses plus proches parents lui reprochent sa cupidité, suspectent son patriotisme ; beaucoup de ses amis de jadis l'ont abandonné et accusent sa vénalité, sa duplicité.

Il est d'une grande famille de l'Albanie centrale, du clan des Toptani : il naît à Tirana en 1864. Il paraît avoir eu l'ado-

lescence tumultueuse, batailleuse de tous les jeunes gens, fils de propriétaires féodaux, qui se procurent les ressources à la mode du moyen âge. On le trouve avec son frère Gani à Constantinople vers 1884, au service d'Abdul Hamid : il passe pour un agent du sultan et on l'accuse de plusieurs méfaits, vols, assassinats (en 1884, meurtre d'Ibrahim Motch qui avait porté contre Essad une plainte pour vol de 50 000 francs ; en 1890, assassinat de Djavid bey, fils du grand vizir Halil Rifat, sur le pont de Galata), pillages (du Tékké de Kochtan près Klissoura en Albanie d'où il aurait tiré 200 000 francs), etc.

En tout cas, il semble avoir rendu à Abdul Hamid de signalés services, car nous le voyons en 1890 pacha, conseiller à la préfecture de Stamboul, puis commandant de la gendarmerie à Ianina. Aux dires de ses ennemis, ses fonctions de police furent moins fructueuses pour les populations que pour lui-même. Le maréchal Osman pacha, gouverneur de Ianina, se serait avisé que le rançonnement systématique dépassait les bornes permises même à un fonctionnaire hamidien et aurait demandé son rappel. La mutation fut faite : mais Essad, envoyé à Scutari, fut en même temps nommé général (1901).

Lors de la révolution jeune-turque de 1908, Essad s'entend aux côtés du Comité Union et Progrès qui pose sa candidature à Scutari et le fait élire député. En 1912, il est dans Scutari avec le commandant turc Hassan Riza qui défend la forteresse contre les Monténégrins. L'énergique résistance de la place valut à Essad une grande réputation militaire : il se fit acheter d'autant plus cher. Il communique avec les Monténégrins, leur promet Scutari en échange de sa reconnaissance comme chef de l'État albanais, invite à dîner Hassan Riza, qui, sortant de table, à quelques pas de la porte de son hôte, est assassiné ; Scutari est remis aux Monténégrins. Essad quitte la ville avec les honneurs militaires et se retire dans ses terres, à Tirana.

Dans l'anarchie albanaise qui précède le traité de Londres, on rencontre le nom d'Essad dans toutes les négociations engagées. L'Italie et l'Autriche semblent s'être disputé à coups d'argent l'influence du Toptani dans l'Albanie du centre. Mais il mange aussi aux râteliers turc et grec : Bekir bey est son intermédiaire auprès des Jeunes-Turcs et les Grecs lui

auraient fait tenir 150 000 francs par le métropolite de Dourazzo.

A Vallona un « gouvernement provisoire » a proclamé l'indépendance de l'Albanie, tandis que se réunissait la conférence de Londres. Les grands féodaux albanais furent les vrais maîtres de l'Albanie sous le « gouvernement provisoire » d'Ismaïl Kemal. Celui-ci, pour éviter les intrigues d'Essad, lui offre le « ministère » de l'Intérieur. Mais la brouille survient; Essad se rend à Dourazzo, y forme un autre « gouvernement », c'est-à-dire un comité de notables : il constitue ses forces, aidé, à la mode locale, des recruteurs de toute clientèle, son prêtre, le cheik Hamdi, son condottiere, Osman Bali, l'un et l'autre tout dévoués à sa cause, mais au surplus se détestant. En face d'Essad se dresse Salih Butka, petit homme borgne et laid, dont un fils a été tué par les gens d'Essad : il devait fatalement combattre tous ceux qu'Essad paraissait soutenir, le prince de Wied d'abord, l'Entente plus tard. L'histoire de l'Albanie n'est alors que la lutte entre ces grands chefs de clan. Essad a d'abord mené une violente campagne contre les décisions de Londres qui invitaient à démissionner les chefs de Vallona et de Dourazzo, puis contre le prince de Wied : on répand en Albanie des cartes postales allemandes, où les images d'actrices le plus légèrement vêtues sont censées les portraits de la future reine ! Soudain cette propagande cesse : on répand le bruit qu'Essad a reçu un million de Roumanie. Toujours est-il qu'il va chercher et intronise le prince de Wied.

Sous le règne nominal du *Mbret*, les chefs de clan restèrent les maîtres. Salih Butka, qui passait pour être à la solde de l'Autriche, assassina les deux fils du cheik Hamdi, le fidèle d'Essad. Essad fait pendre son propre cousin, Moussah effendi, mufti de Tirana, qui conspirait avec les austrophiles dans le propre fief des Toptani ; Essad alors soutenait la politique italienne. A son tour, Salih Butka ameute ses partisans à Dourazzo contre Essad, fait bombarder la maison du pacha, qui se réfugie à bord d'un torpilleur italien, puis à Naples.

C'est le tour du prince de Wied d'être contraint à quitter la place (3 septembre 1914). Essad rentre à Dibra, où il a également des partisans, établit un « gouvernement provisoire »,

se fait chasser par la foule, appelle les troupes serbes et, avec leur aide, frappe énergiquement ses ennemis : son « ministre des finances », Nedjati bey, est assommé à coups de gourdin. Ainsi se maintient-il plusieurs mois au pouvoir dans la région de Dourazzo, Kavaïa, Krouïa, Dibra ; il s'entend parfaitement avec les Serbes.

La puissance d'Essad est limitée à ces quelques villages de l'Albanie centrale : ses plus fidèles clients sont à Tirana, à Dibra. Les Grecs entrent à Koritza (octobre), les Italiens s'installent à Vallona (décembre). Le 29 décembre, le Monténégro capitule et l'armée autrichienne paraît dans l'Albanie du Nord. Les Serbes en retraite arrivent par les routes de Podgoritza, d'Elbassan. Essad propose son concours à la Serbie et à la France, offre l'assistance de 10 000 hommes, dont la solde lui est payée : il a, en tout et pour tout, 400 hommes. Les Serbes passent et s'embarquent. Essad, qui a lié sa fortune à celle de l'Entente, les suit jusqu'à Dourazzo, se rend à Corfou, puis en Italie.

Tant que l'armée française, débarquée à Salonique en octobre 1915, parut aventurée en Macédoine, Essad fut en Italie. Quand le général Sarrail commence en septembre 1916 la reconquête de la Macédoine, Essad débarque à Salonique, s'y fait recevoir en souverain, souverain *in partibus*, s'installe dans la ville et met à la disposition du commandement français son *tabor* de 450 fidèles.

C'eût été réclamer beaucoup d'un tel homme que lui demander d'être exclusivement francophile. Son ancien ministre, Chahin bey, qui ne l'aime évidemment pas, mais que nombre de compatriotes représentent comme un honnête homme, a dépeint le pacha « un commerçant politique qui se vend au dernier enchérisseur ». Un jour, au Konak de Salonique, Essad, en veine de franchise, se laissait aller à cette confidence : « Si les Français me gênent et si les Serbes ne veulent m'aider, je n'ai pas sur la tête un panier d'œufs pour craindre de les casser. Je connais les moyens de tomber d'accord avec les Autrichiens. »

Il ne se fit pas faute de les chercher. Tandis qu'il envoie dans les confins albanais quelques-uns de ses fidèles, il fait

de Salonique son quartier général, s'installe luxueusement dans le quartier des Campagnes, se fait donner de l'Excellence, gardé militairement par de paisibles sentinelles aux ceintures pleines de cartouches, au petit fez de feutre blanc. Son drogman, Nusset, reste en rapports avec les consuls d'Autriche, de Bulgarie jusqu'au jour où le général Sarrail met fin à ces intrigues en expulsant les consuls. Dans le palais même d'Essad, Nusset continue à manifester une véhémente germanophilie. L'organe d'Essad à Salonique est le journal turc *Havadis*, dont le propriétaire, Arif effendi, avait été jadis, avec ses journaux et le *Nouveau Siècle*, le *Ieni Assir*, à la solde du baron Schenk. La propre femme d'Essad, une Turque, est installée à Genève; son beau-frère, le docteur Aziz, du Comité Union et Progrès, est à Genève l'émissaire du gouvernement ottoman. Ce relais de Genève facilite la correspondance entre les Albanais de Salonique et les parents de Tirana occupée par les Autrichiens.

Le flirt d'Essad et des Autrichiens remontait à l'époque de la retraite serbe, où il recueillait les officiers ennemis prisonniers et les renvoyait en Autriche; en janvier et février 1916 il invitait ses amis des villages albanais à rechercher les officiers autrichiens, que l'armée serbe avait traînés avec elle, et à les faire rejoindre sous déguisement le front bulgare. Durant l'année 1917, de nombreux agents d'Essad franchissaient les lignes pour rassurer les émigrés sur le sort de leur famille. Les commensaux d'Essad, qui prennent le titre de « ministres » du « gouvernement albanais », ne manquent point d'étendre leur protection aux nombreux espions qui pullulent à Salonique, aux agents autrichiens qui ont réussi à passer nos lignes. Les Albanais qui, dans leur pays de montagnes boisées, de gorges abruptes, où le front n'est point continu, circulent sans cesse de la vallée du Skoumbi aux plaines de Koritza, trouvent très naturelle la contrebande du sel, du tabac, des bonnets, emportent la correspondance, celle d'Essad en particulier.

Telles furent, durant deux ans, les manifestations de l'activité d'Essad. Installé à Salonique, désireux d'y attendre en toute tranquillité la fin de la guerre, il s'assure pour plus tard aussi bien l'aide française que l'appui discret de l'Autriche.

Excepté pour les parties de chasse sur les collines de Naoussa ou les steppes de Ienidjé-Vardar, il ne sort guère de la ville ; il va visiter, généralement loin des lignes, à Negotchani, à Ostrets, dans la plaine de Monastir, les fidèles de son *tabor* ; une fois, en mars 1918, afin de soigner sur place sa popularité en baisse, il s'aventure jusqu'en Albanie, évitant Koritza, gagnant, par les Lacs et Pogradets, la région malaisée de l'Albanie okhridienne : là, dans la haute vallée du Skoumbi, ses hommes, disséminés par groupes de 10 ou 15 sur quelques pitons avancés, guettaient de loin quelques petits postes semblables perchés sur les crêtes que les Autrichiens paraissaient tenir. C'est à quoi se bornèrent ses relations avec le *tabor* : il se contentait ordinairement, irrégulièrement, tous les deux ou trois mois, de faire tenir la solde par son caissier, Eumer effendi, qui emportait aussi, clandestinement, les lettres : les mercenaires les glissaient, durant la nuit, de l'autre côté des lignes.

Partout où il passe, Essad affirme, clame sa fidélité à l'Entente : il invite ses gens à se plier à la discipline des guerres modernes, vante l'utilité des travaux de campagne aux hommes qui trouvent indigne de délaisser le fusil pour la pioche, a l'air de s'étonner des désertions qui le couvrent « de ridicule », refuse de transmettre aux autorités militaires des demandes de relève « indignes de lui ». Avant tout, on le voit préoccupé de son influence, d'une propagande en sa faveur : il se soucie de l'attitude des notables albanais restés dans la zone autrichienne, projette l'envoi d'émissaires qui gagneraient à sa cause des austrophiles comme Salih Butka ; il s'intéresse fort aux entretiens qu'un de ses clients aurait eus avec le kaïmakan (sous-préfet) de Dourazzo, envoyé de l'Autriche, qui aurait prêché la fin des luttes albanaises fratricides. Naturellement, il écarte ces offres fallacieuses : il préférait, disait-il, rentrer les armes à la main dans le pays de ses pères. Il est l'allié de l'Entente. Mais en Orient notre influence est fonction de nos succès sur le front occidental : Essad, avec sa finesse coutumière, ne manque point de faire entendre cette note à quelques interlocuteurs.

En juillet 1918, tandis que les Italiens s'avancent dans un pays vide, entrent à Bérat, franchissent le Devoli, les troupes

françaises enlèvent les massifs boisés de l'Albanie okhridienne; en août, tandis que, devant des renforts autrichiens, les Italiens repassent le Devoli, évacuent Bérat et laissent en l'air la gauche française, deux de nos bataillons d'étapes, algériens, indochinois contiennent vers Tomoritza douze bataillons autrichiens. Le tabor albanais est appelé à la rescousse et occupe une partie du front.

Au delà des gorges du haut Skoumbi, au milieu de forêts de hêtres, dominée par les « selles » grises et nues du Goratop, par les murs de grès, escarpés, crénelés de Longa, une clairière : des chevaux broutent, des Albanais, le fez plat et blanc sur la tête, le vêtement kaki des coloniaux français, flânent ; quelques tentes : c'est le poste de commandement du « chef de bataillon » Halid Leche. Ce féodal d'Albanie (c'est un notable des environs de Dibra) paraît plutôt un commerçant rusé qui trafique de ses fusils et de ses hommes : jaune, glabre, les cheveux hirsutes sous le bonnet albanais, vêtu d'un mauvais uniforme de troupe, sans galons, les yeux plissés énigmatiques, les lèvres pincées et dures, le long nez pointu, il tient du Hadji Stavros et du Louis XI : ce chef qui a son monde, fait peur à ses hommes, n'ignore point la force de la France que, pour le moment, il lui convient de servir. En septembre 1916, quand les Français parvinrent sur les premières terres albanaises du Sud, quelques chefs de l'Albanie du Nord songèrent à créer des bandes : tous les Albanais sont habitués aux guerillas ; placés dans l'alternative ou de voir leurs biens saccagés ou de toucher des rations de vivres, les hommes de l'Albanie des Lacs préférèrent faire la guerre étant vêtus et nourris ; les agents recruteurs parcouraient au reste les villages, enrôlaient de force les mâles, depuis des enfants de quinze ans jusqu'à des vieillards de soixante. C'est ainsi qu'Halid Leche se mit à la tête d'un « bataillon » de 1 100 hommes; ceux-ci ignorent « le pacha »; Halid Leche est en fort mauvais termes avec Essad. A côté, un petit noyau de vieux essadistes, 400 fidèles de la région de Tirana. Leur chef, Osman Bali, épicier des environs de Krouïa, s'est élevé par la force de son poing, de son fusil et par la grâce d'Essad : son seigneur excepté, il n'obéit à personne.

Essad se donne volontiers comme chef de toutes les « troupes » albanaises : mais il ne retient même point ses clients qui ne se plient guère à la garde d'un secteur. La saison de la moisson fut toujours en Albanie l'époque de la trêve : en août pour la récolte des blés, en octobre pour celle des maïs, les soldats, recrutés dans l'Albanie conquise, rentrent chez eux travailler aux champs ; les « bataillons » fondent, se volatilisent ; après l'engrangement, les « déserteurs » reviennent.

Le 29 septembre 1918 l'armistice est signé avec les Bulgares ; l'armée autrichienne d'Albanie, en l'air, se prépare à évacuer le pays ; l'armée italienne la suit. Essad se propose de rentrer à Tirana, à Dourazzo en vainqueur. Les Italiens l'accusent d'avoir partie liée avec les Serbes : on l'invite à transférer son « gouvernement » de Salonique à Paris. Il y vécut princièrement deux ans. Cependant c'est à Tirana même que s'installe un « gouvernement national albanais », qui ne veut point entendre parler d'Essad. En avril 1920, durant les conférences de San-Remo, les partisans d'Essad, 150 venus de Dibra, 150 de Tirana (chiffres donnés par ses adversaires), tentent de renverser le gouvernement de Tirana : ce coup de main échoue. Les patriotes, qui revendiquent une Albanie libre des Italiens comme des Serbes, soupçonnent Essad d'intriguer à Paris avec les ennemis de l'Albanie. Le 13 juin, un jeune Albanais l'assassine.

JACQUES ANCEL

Le gérant : ED. PAUPHILET.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE[1]

PREMIÈRES IMPRESSIONS — SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

C'est le 5 septembre 1867 que je fus présenté à l'Impératrice Eugénie. J'avais été installé, la veille, par le général Frossard dans mes fonctions de précepteur ou, pour parler plus exactement, de répétiteur du Prince Impérial. Le Prince, qui relevait alors de maladie, se trouvait seul au château de Saint-Cloud avec sa petite cour, qui se composait de trois ou quatre personnes, perdues dans l'immensité du grand château désert. Depuis vingt-quatre heures, admirant le changement magique qui s'était fait dans mon humble existence, je me laissais fasciner par cette royale solitude. J'errais dans ces galeries pleines d'objets d'art, mais encore plus remplies de souvenirs. A travers les fenêtres entr'ouvertes, j'écoutais chanter ces jets d'eau, qui « ne se taisaient ni jour ni nuit » ; je regardais le soleil dorer ces gazons sur lesquels avaient traîné la jupe de Marie-Antoinette et celle de Marie-Louise.

Le 5, après le dîner, nous fumions un cigare, à la nuit tombante, dans la cour d'honneur, pendant qu'au-dessus de Paris, vague et lointaine, une lueur commençait à planer. Un bruit de roues, des lumières qui montaient en file attirèrent notre attention vers l'avenue : « C'est l'Empereur, c'est l'Impéra-

1. La *Revue* commence aujourd'hui la publication d'extraits d'un volume, qui paraîtra prochainement. *L'Impératrice Eugénie*, par Augustin Filon, qui fut le précepteur du Prinee Impérial.

trice ! » crièrent mes compagnons, habitués à ce genre de visites. Ils coururent pour se trouver à la descente et saluer Leurs Majestés. Je fis comme les autres et me trouvai, un instant après, au milieu d'une foule de personnes inconnues dont aucune ne paraissait faire attention à moi. Ces messieurs et ces dames montaient l'escalier, derrière les souverains, dans un joyeux brouhaha. Je les suivis. Il y eut un temps d'arrêt dans le premier salon, placé entre le cabinet de travail du Prince et la chambre de l'aide de camp. J'étais caché par plusieurs personnes et je fus très surpris d'entendre l'Impératrice dire tout haut à l'Empereur :

— Il me semble que j'aperçois une figure nouvelle.

Aussitôt, et comme par enchantement, mes voisins qui, jusque-là, n'avaient pas paru me voir, s'écartèrent à droite et à gauche.

— C'est le nouveau précepteur de Louis, monsieur Filon, que je te présente, — dit l'Empereur auquel j'avais été amené, le vendredi précédent, par le général Frossard.

Par ce premier mot, l'Empereur mettait à néant ce titre de répétiteur, choisi à dessein par le gouverneur, et dont il ne fut plus jamais question.

Je m'inclinai très bas et ne pus voir le sourire de bienvenue qui m'était adressé par la souveraine.

Là-dessus, l'Empereur et l'Impératrice passèrent chez leur fils et je ne vis plus rien d'eux ce soir-là.

Le surlendemain, la Cour vint dîner à Saint-Cloud. L'Impératrice allait, de là, avec le service, faire une promenade à Versailles et à Trianon, aux flambeaux. Elle invita « la jeune Cour », comme on nous appelait, à l'accompagner. La jeune Cour avait fort envie de s'amuser. En particulier, j'aurais eu un plaisir extrême à revoir, dans de pareilles conditions et en une telle compagnie, des lieux que j'aime tendrement et où se sont passés les meilleurs jours de mon enfance. Mais la convenance nous obligeait à décliner respectueusement un amusement que notre Prince ne pouvait partager. C'est ce que nous fîmes. Pendant le repas, je m'étais trouvé placé entre une des nièces de l'Impératrice, Louise d'Albe, et son chambellan, le très aimable comte de Cossé-Brissac, qui devint plus tard un de mes amis. J'étais bien en

vue et je me sentais observé, car s'il m'importait beaucoup de connaître la mère de mon élève, elle n'était pas moins curieuse de savoir quelle espèce d'homme M. Duruy et M. Frossard avaient placé auprès de lui. J'ai toujours eu la vue très basse et, comme je n'osais me servir de mon lorgnon, l'Impératrice ne fut encore pour moi, ce soir-là, qu'une voix entendue à distance.

Le lendemain, 8 septembre, eut lieu le départ pour Biarritz. Durant le voyage, l'Impératrice m'adressa gracieusement la parole à plusieurs reprises, mais je ne pus prendre sur moi de la regarder en face ou de lui répondre autrement que par des monosyllabes, quoique tout le monde, autour de moi, parût merveilleusement à l'aise auprès d'elle.

Nous arrivâmes à la villa Eugénie le dimanche 9 et, dans l'après-midi, j'eus avec l'Impératrice une longue conversation qui marqua la fin de mes timidités et le commencement de mes surprises. En effet, je trouvai une femme entièrement différente, physiquement, intellectuellement et moralement, de celle que j'avais imaginée. Il y avait quatorze ans qu'elle était sur le trône et, durant cette période, enfermé dans une pension, puis dans une École, ou habitant une ville de province, je ne l'avais jamais vue et ne la connaissais encore que par des portraits. Deux, surtout, m'avaient frappé. L'un était ce profil de Winterhalter, si souvent reproduit par la gravure et dont je devais, plus tard, rapporter à Camden l'original, sauvé du désastre par le régisseur de Fontainebleau. L'autre était cette peinture officielle dont une copie ornait les grands hôtels de ville de province et que les enlumineurs d'Épinal n'avaient pas complètement gâtée. L'Impératrice y était représentée debout, coiffée d'un diadème de pierreries, avec le manteau impérial dont la traîne balayait les marches du trône. Winterhalter lui avait donné un regard doux, rêveur, voilé, presque mélancolique, un regard qui va chercher dans l'ombre de l'avenir ou du passé je ne sais quelle espérance ou quel regret. Dans l'autre tableau, au contraire, elle apparaît jeune, éclatante, naïvement heureuse, comme si l'artiste avait voulu que sa physionomie exprimât, avant toute chose, l'étonnement ravi de sa haute fortune. Ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres ne peut donner une idée du caractère

ou des facultés intellectuelles de celle qui leur a servi de modèle. Dans la suite, je l'ai revue à certains soirs, délicatement majestueuse dans sa splendeur impériale et j'ai retrouvé, dans son regard, cette suave et rêveuse mélancolie que Winterhalter y avait aperçue. Mais, quand je la vis, pour la première fois, de près, à Biarritz, rien, en elle, ne rappelait ces deux attitudes. Aucune pose, aucun souci de l'effet. Plus simple et plus naturelle dans tous ses gestes et dans toutes ses intonations qu'aucune des femmes qui l'entouraient, elle ne semblait nullement se rappeler qu'elle eût un rôle à jouer, pas plus celui de jolie femme que celui de souveraine. Après tant d'années écoulées, je crois la voir encore sur la terrasse de la villa Eugénie, telle que je la vis ce dimanche-là. Elle n'avait ni chapeau ni ombrelle et, s'abritant les yeux de sa main fine, gantée de suède, elle abandonnait tout le reste aux brutalités de ce soleil presque espagnol qui lui faisait faire mille grimaces et qui ne ménageait pas un teint déjà légèrement endommagé. Il lui eût été facile, par mille moyens que toutes les femmes connaissent, de dissimuler certaines taches ou certaines meurtrissures à peine visibles, laissées sur son visage par la souffrance physique ou morale. Mais elle ne recourait que rarement à ces moyens. A part l'innocente poudre de riz, son seul artifice était un coup de crayon noir très appuyé, dont elle soulignait les cils de la paupière inférieure. Elle en était venue à considérer cette ligne noire comme un trait essentiel de sa physionomie et ne se serait pas reconnue elle-même sans cette ombre artificielle qui changeait l'expression de son regard. J'oserais presque dire qu'elle y tenait à force de sincérité. Le supprimer, c'était se déguiser, se contrefaire. Aussi la verra-t-on refuser d'omettre cette particularité de toilette dans une circonstance critique où cette omission pouvait être son salut. Mais je reviens à la terrasse de Biarritz et à notre première conversation. Elle me demanda de permettre à ses nièces d'assister à quelques-unes des leçons du Prince Impérial en attendant l'arrivée, très prochaine, de leur gouvernante[1]. Puis,

1. Cette gouvernante, choisie parmi les plus distinguées des dames de Saint-Denis, était mademoiselle Redel qui épousa, quelques années plus tard, Victor Duruy.

l'entretien roula sur l'éducation du Prince. Elle en parla librement, avec une chaleur et une franchise qui me stupéfièrent et me charmèrent, car elle semblait, dès ce premier jour, entièrement sûre de moi. Elle eut un mot gracieux, presque affectueux, pour mon maître, Victor Duruy, que je croyais sa bête noire, et s'exprima, sans l'ombre de ménagement, sur certaines personnes que l'on disait haut placées dans sa faveur. Ses vues devançaient celles qui ont été proposées, depuis trente ans, par les meilleures autorités pédagogiques ; elles étaient justes, neuves, hardies. L'Impératrice voulait que l'on fît, avant tout, l'éducation du caractère, que l'on inspirât à son fils l'indépendance du jugement avec le respect de la liberté d'autrui, l'initiative, « le courage de penser, disait-elle, qui précède le courage d'agir ».

Mon impression fut profonde. Dès ce moment, disparut l'image, purement artistique, de la Beauté sans pareille et sans défaut qui posait sur le trône comme la reine des fées au centre d'une apothéose de théâtre. A sa place, il y avait une femme de tête et de cœur pour laquelle je me sentais un dévouement passionné.

Cette impression se serait, cependant, effacée si elle n'avait été confirmée par les impressions reçues les jours suivants.

A la date du 19, j'écrivais à ma mère : « Il est impossible de s'imaginer une personne à la fois aussi séduisante et aussi souveraine que l'Impératrice et il n'y a rien de plus spontané que l'envie qu'on éprouve de lui plaire et d'être regardé par elle avec bienveillance. C'est une nature toute chevaleresque et de premier mouvement, avec une science pratique dont la précision étonne, à chaque instant, les gens de telle et telle spécialité. Elle discute avec un éclat qui m'abasourdit et elle a même un don bien rare chez une femme, l'éloquence [1]. »

Telle l'Impératrice s'était montrée avec moi, telle elle était

1. L'Impératrice s'amusait, pourtant, à nous raconter comment, dans telle ou telle occasion solennelle, elle était restée muette et s'était enfuie au cours d'une cérémonie, un jour entre autres, où elle présidait la Société du Prince Impérial. Je considérais ces anecdotes comme de pures plaisanteries qu'elle faisait à ses propres dépens, car je l'ai toujours vue trouver sur place le mot juste, ou énergique, ou pittoresque que la circonstance réclamait. Il ne fallait pas la croire sur elle-même. Elle m'a bien dit qu'elle était poltronne, et cela un jour où elle venait de montrer un courage extraordinaire.

avec tous. L'Empereur faisait constamment des questions et accueillait les réponses, souvent absolument nulles, qu'on lui faisait, avec un grognement vague qui eût pu être interprété dans les sens les plus divers ; mais, comme il inclinait la tête de côté en souriant des yeux et des lèvres, l'interlocuteur pensait l'avoir ravi. L'Impératrice, elle, discutait sans trêve, et ceux qui la contredisaient le plus hardiment me parurent ses préférés. Je citerai, parmi ceux qui lui tenaient tête à Biarritz en 1867, l'amiral Jurien de la Gravière et le baron Corvisart, médecin de l'Empereur. Les autres personnes du service maugréaient contre eux et les accusaient « d'exciter l'Impératrice », comme si c'eût été le plus grand des crimes de la faire parler. Je ne tardai pas à me rendre coupable du même crime. L'Impératrice connut, très vite, que je lui étais entièrement dévoué, bien que je n'eusse aucunement l'air de me mourir d'amour pour elle. Cette attitude lui plut et fut la première cause de la bienveillance qu'elle me témoigna, bienveillance qui eut des éclipses mais qui me revint toujours et qui a été la fierté de ma vie. Je n'en raconterai pas ici le progrès, car cela n'aurait d'intérêt pour personne. Mais elle me valut de précieuses confidences. Je les ai recueillies à l'époque où elles me furent faites et dans les termes dont l'Impératrice s'était servie. Je les place ici selon l'ordre des temps auquels elles se rapportent. J'y joins quelques détails que m'ont appris certaines correspondances inédites placées plus tard entre mes mains ou que m'ont révélés des témoins oculaires d'une bonnne foi indiscutable. J'élimine les innombrables anecdotes qui me sont venues de seconde main, si intéressantes qu'elles me paraissent et de quelque source authentique qu'elles proviennent. Les pages qu'on va lire ne forment donc pas un récit suivi ; elles ne peuvent être considérées, à aucun degré, comme une vie de l'Impératrice, mais, d'un autre côté, elles ont une sorte d'intérêt autobiographique, car c'est elle, pour ainsi dire, qui va prendre la parole, et, à défaut de ses véritables « mémoires » que nous eussions été si heureux de lire et qu'elle n'a pas voulu écrire, on retrouvera quelque trace de ses impressions personnelles et de son *moi* intime dans ce qui suit :

« Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre. Ma mère accoucha sous une tente, dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient pensé d'un pareil présage? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde. »

L'Impératrice m'a très souvent parlé de son père et de sa mère. Elle avait, pour la mémoire du premier, une sorte de culte et il y avait de l'attendrissement dans la façon même dont elle souriait en rappelant ses excentricités. Tous ceux qui l'ont connue intimement savent que la miniature de son père Cyprien de Montijo ne la quittait point. Dès les premiers jours d'exil, je la retrouvai sur sa table, comme je l'avais vue tant de fois aux Tuileries. Une partie du visage disparaissait sous un bandeau noir qui rappelait une glorieuse blessure reçue au service de la France. Des traits fins, énergiques et pâles, qui n'étaient pas sans rapport avec ceux de sa fille; Eugénie était, de corps et d'âme, une vraie Montijo, avec quelques gouttes de sang wallon et écossais : d'où le bon sens qui apparaissait lumineux, à certaines heures, et faisait contrepoids aux héroïques folies. Le père de l'Impératrice avait pris le titre de comte de Montijo à la mort de son frère aîné, Eugenio, oncle et parrain de l'enfant. On admirait ces deux hommes si on les connaissait. Eugenio avait fait une tentative magnifique et désespérée pour renverser l'infâme Manuel Godoï, et pour sa peine il a reçu les insultes de l'histoire plate et bourgeoise qui se courbe jusqu'à la boue devant le succès :

Sed quid

Turba Remi? — Sequitur Fortunam, ut semper, et odit
Damnatos...

Dès 1845, M. Thiers implorait Mérimée pour obtenir, grâce à lui, de madame de Montijo des renseignements sur le caractère et les aventures de son beau-frère. Il les obtint et les travestit avec ce sans-gêne et ce mépris absolu de la vérité qui l'ont toujours caractérisé.

Quant au cadet, Cyprio, libéral et philosophe, il aimait la France parce qu'elle était, à ses yeux, la patrie de la philosophie et de la liberté. Mais il admirait aussi le génie

et la gloire. C'est pourquoi il servit la France et Napoléon. C'est lui qui, à la tête de nos jeunes polytechniciens, tira sur les alliés, en 1814, les dernières volées de canon envoyées par les batteries de Montmartre. Il était donc fort digne d'être persécuté par Ferdinand VII et il le fut.

Quant à la comtesse de Montijo, sa femme, je ne l'ai jamais vue. Je la connais par un délicieux portrait de Goya, par les conversations de l'Impératrice et surtout par la correspondance inédite de Mérimée qui couvre trente et une années, sauf quelques interruptions, et, vers la fin, quelques ralentissements. La comtesse de Montijo se reflète dans ces lettres qui lui sont adressées et qui nous font connaître ses goûts, ses occupations, son caractère, sa manière d'être envers ses amis et envers ses filles. Il n'y a pas à douter de sa rare intelligence des choses de la littérature, surtout de l'histoire et, plus encore, de la politique.

J'ai expliqué dans mon livre, *Mérimée et ses amis*, comment elle aidait le célèbre écrivain dans ses recherches philologiques ou archéologiques, ou lui fournissait des sujets de romans.

« Ma mère, me disait l'Impératrice, voulait faire le bonheur de tout le monde, mais pas à leur manière, à la sienne... Ce qui lui appartenait, choses et gens, était au-dessus de tout. Ses filles d'abord. Elle les vantait d'une manière gênante pour elles, lorsqu'elles étaient là. Jusqu'à ses petits arbres rabougris de Carabanchel qui lui semblaient plus grands que les marronniers des Tuileries ! C'est cet optimisme qui la faisait réussir. Elle triomphait des difficultés à force de ne pas les voir. Tenez, vous connaissez Lesseps, qui est le cousin-germain de ma mère : hé bien, c'est absolument le même caractère. Tous deux ont réalisé l'impossible. Lorsque ma mère devint aveugle, elle fit des efforts incroyables pour dissimuler aux étrangers et se cacher à elle-même cette infirmité. Elle prétendait se diriger seule et diriger les autres : elle renversait les meubles, se heurtait aux murs, voulait passer par des portes qui étaient closes. Tant il lui en coûtait de s'avouer vaincue, même par la maladie ! »

La correspondance de Mérimée m'a appris, et l'Impératrice, dans ses conversations, m'a souvent confirmé que la

comtesse de Montijo avait la passion de marier les gens. On conçoit que le mariage de ses propres filles tînt le premier rang dans ses préoccupations. Quand elle en avait le temps, elle fabriquait des académiciens. Elle avait un peuple d'amis, de protégés, de créatures, dont elle ne perdait jamais de vue les intérêts dans sa multiple et incessante activité. On l'a soupçonnée de faiblesses dont elle était incapable : on eût été mieux fondé à l'accuser d'ambition. Mais cette ambition n'était pas si déraisonnable, et elle la justifiait plus qu'à demi par des dons assez rares chez une femme : constance, énergie et sang-froid. Comme *Camerera mayor* elle fit, en quelque sorte, partie du cabinet Narvaëz en 1847 et 1848. Elle prit même, à cette époque, une influence si considérable qu'elle inspira de la jalousie au président du Conseil. Lorsqu'elle joua, contre l'avis de sa fille aînée, et, pour ainsi dire, à l'insu de la principale intéressée, la grosse partie qui fit Eugénie de Guzman Impératrice des Français, elle avait rêvé, cela est évident, une grande influence politique dans notre pays. En quoi elle fut cruellement déçue ; mais ce n'est que justice de dire que cette influence, si elle se fût exercée, eût été intelligente et libérale.

Ces jours de grandeur étaient encore loin lorsque le couple proscrit des Montijo vint s'installer à Paris dans un très modeste appartement. « Nous n'étions pas riches, me disait l'Impératrice, et mon père n'avait pas tort lorsqu'il voulait nous habituer, de bonne heure, à la pauvreté qui devait être notre lot. Mais il exagérait un peu lorsqu'il prétendait nous faire porter des robes de toile en toute saison, lorsqu'il empêchait ma mère de nous acheter des parapluies ou de nous faire monter avec elle en voiture. » L'éducation des deux petites filles fut un peu négligée. Cependant elles passèrent quelque temps dans un des meilleurs couvents de Paris, au Sacré-Cœur. Elles prirent des leçons de musique et de peinture. Pour savoir jusqu'à quel point l'Impératrice profita de ces leçons, il n'aurait pas fallu s'en rapporter à elle, car elle avait l'habitude de se ridiculiser à plaisir. Elle racontait qu'un de leurs amis étant venu les voir pendant leur séjour à Paris, s'était écrié :

« — Ah ! comme on voit bien que vous êtes logées en garni !

» — Et à quoi cela se voit-il?

» — Mais à ces croûtes sur les murs. »

« C'étaient des aquarelles de moi, ajoutait piteusement l'Impératrice. » Si l'histoire est vraie, le visiteur ne s'y connaissait guère. J'ai vu des aquarelles de l'Impératrice : elles étaient d'un coloris agréable et juste, d'un ton doux et fin.

Elle prétendait n'avoir jamais été capable de chanter, mais elle sentait vivement la musique. Elle goûtait peu nos opéras-comiques. « Quand on commence à s'intéresser à ce qu'ils disent, remarquait-elle, ils se mettent à chanter et quand on commence à s'intéresser à ce qu'ils chantent, ils se remettent à parler. » Elle n'aimait pas davantage certains opéras italiens, car elle faisait peu de cas des tours de force et des virtuosités, mais elle était sensible à la qualité du son, au sentiment, au style et je l'ai vue émue jusqu'aux larmes par certains chants qui remuaient en elle des fibres profondes.

Malgré sa situation de fortune si précaire, la comtesse de Montijo avait des relations dans le grand monde parisien. C'est à cette époque qu'elle connut les Castellane et les Delessert. Cécile Delessert, fille de M. Gabriel Delessert, devint l'amie intime d'Eugénie de Montijo. Après son mariage avec M. de Nadaillac, qui était un ennemi ardent de la dynastie impériale et qui fut préfet des Basses-Pyrénées sous le gouvernement de Thiers, elle se cachait pour rendre visite à l'Impératrice. Je l'ai vue venir à Biarritz sous un voile épais et s'enfuir en hâte au bout d'une demi-heure. En revanche, Édouard Delessert était, fréquemment, l'hôte des Tuileries et de Compiègne. On disait qu'il avait éprouvé jadis pour la compagne des jeux de sa sœur un sentiment plus fort que l'amitié.

Madame de Montijo voyait aussi des artistes et des gens de lettres. Mérimée, que son mari lui avait amené, en Espagne, lors du premier voyage que fit au delà des Pyrénées l'auteur de *Clara Gazul*, était au premier rang parmi ceux-là et lui présenta plusieurs de ses amis; entre autres Stendhal qui fut, pour les deux enfants, et resta, jusqu'au bout, pour l'Impératrice « Monsieur Beyle ». « Il venait le soir, m'a-t-elle dit,

et nous prenait chacune sur un de ses genoux pour nous raconter les campagnes de Napoléon. Les jours où il venait étaient pour nous des jours de fête et, quand il était là, on ne pouvait pas nous décider à aller nous coucher. » Jamais l'Impératrice n'a lu, je crois, une ligne de Stendhal. Elle conservait, soixante ans plus tard, toutes ses illusions sur lui. C'était, pour elle, un vieux monsieur très bon, qui adorait les petites filles et qui parlait admirablement. Ce flétrisseur d'âmes avait éveillé en elle les instincts héroïques ; ce réaliste sans pitié lui avait inoculé la passion du grand et ce que j'appellerai le sentiment du merveilleux dans l'Histoire.

Elle eut, vers ce même temps, une autre admiration plus vive encore, mademoiselle Rachel. La grande tragédienne, alors à ses débuts, venait chez la comtesse de Montijo et lui donnait souvent des places pour venir l'entendre. « Elle nous voulait tout près d'elle, dans l'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche (qui fut, sous l'Empire, attribuée au Surintendant des Beaux-Arts). Notre émotion, notre enthousiasme, nos larmes l'inspiraient. Elle suivait dans nos yeux dilatés le *crescendo* de sa puissance tragique. » A cette époque Rachel paraissait à Eugénie de Montijo un être vraiment extraordinaire, placé au-dessus des défauts, et des faiblesses de l'humanité. Longtemps après, les confidences de l'Empereur lui-même l'éclairèrent sur certains aspects du caractère de son héroïne [1].

Elle garda toute sa foi dans le génie tragique de mademoiselle Rachel. Un soir, à Farnborough, en avril 1885, elle

1. J'ai eu entre les mains une lettre curieuse du Prince Louis-Napoléon à M. Vieillard, où il lui recommandait mademoiselle Rachel et le priait de lui servir de guide comme à une jeune fille sans expérience et que mille périls menacent, que mille tentations assiègent. La vérité est qu'à cette époque elle était la maîtresse du Prince. Je tiens le fait de l'Impératrice. A ce sujet elle m'a raconté l'anecdote suivante, Rachel faisait une tournée dramatique dans le nord de l'Angleterre et le Prince Louis l'accompagnait. Avec eux, comme troisième voyageur, se trouvait dans le compartiment le prince Napoléon-Jerôme, alors tout jeune. Le Prince Louis s'endormit, durant le trajet. Ayant, par hasard, entr'ouvert un œil, il vit son cousin et sa maîtresse qui s'embrassaient. Là-dessus, il referma l'œil et continua tranquillement son voyage ; mais, dès le lendemain, il reprenait le train de Londres.

L'Impératrice ajouta en souriant :

— Comme c'est bien lui, n'est-ce pas?

— Oui, — me permis-je de répondre, — comme c'est bien eux !

déclama la tirade de *Phèdre* qui était restée dans sa mémoire avec les intonations de la grandre actrice :

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée...

C'était après le dîner. Les hommes étaient dans la salle de billard et trois dames seulement étaient assises avec l'Impératrice, travaillant autour d'une grande table. Ma femme était l'une d'elles et me raconta, dès le soir même, cette récitation qui l'avait vivement frappée à cause de l'accent extraordinaire qu'y avait mis l'Impératrice.

Je reviens à ces années d'enfance et d'adolescence. La petite fille qui devait être l'Impératrice Eugénie y apparaît dans des attitudes très différentes, à la clarté de deux ou trois anecdotes. « Eugénie de Téba avait deux ans quand Mérimée fut présenté à la comtesse de Montijo. Quelques années plus tard, un des amis de Mérimée le rencontra rue de la Paix ; il tenait par la main une adorable petite fille de cinq ou six ans. Frappé de la grâce et de la gentillesse de cette enfant, l'ami de Mérimée demanda qui elle était. C'est, répondit-il, une petite Espagnole, la fille d'une de mes amies... Je vais lui faire manger des gâteaux [1]. »

Un autre jour, déjà grande, elle se promène sur le boulevard avec sa sœur. Elles voient un pauvre corbillard qui s'achemine vers le Père-Lachaise. Pas une âme ne le suit, pas même le chien qui, dans un tableau célèbre, mène tout seul le deuil de son maître. Ce convoi solitaire fait passer une émotion douloureuse dans l'âme des deux jeunes filles. « Suivons-le ! » dirent-elles. Et les voilà, escortant jusqu'à la fosse commune le pauvre inconnu. Plus tard, l'Impératrice Eugénie se souvint de ce corbillard abandonné qui s'en allait sans une larme et sans une bénédiction. De ce souvenir naquit l'institution des aumôniers des dernières prières. L'Impératrice avait voulu que, là où la famille et l'amitié étaient invisibles, la religion, du moins, fût toujours présente.

Un nouveau règne, rompant avec les traditions de Ferdinand VII, avait rouvert les portes de l'Espagne aux exilés en leur restituant tous leurs biens. Mais le comte fut, d'abord, le seul à en profiter et c'est seulement après sa mort, en 1839, que

1. Préface de Louis Fagan, *Lettres de Mérimée à Panizzi.*

la mère et les filles repassèrent les Pyrénées. Alors commença une existence très différente de celle qu'elles avaient menée à Paris. A ce moment, si je ne me trompe, l'institutrice anglaise des deux jeunes filles, miss Flowers, était déjà en fonctions auprès d'elles. Ce nom revenait fréquemment dans les réminiscences de l'Impératrice comme le remords souriant de mille fautes innocentes. « Pauvre miss Flowers ! » disait-elle, et l'on devinait tous les chocs donnés par les folles et impétueuses jeunes filles au rigorisme de la vieille demoiselle, nourrie dans les idées de miss Edgeworth et de Jane Austen. L'Angleterre, prude et sentimentale d'alors, ne songeait guère à pratiquer les sports et à professer le flirt comme elle l'a fait depuis. Miss Flowers enseigna l'anglais à ses élèves, et n'y réussit pas mal. l'Impératrice prononçait fort bien l'anglais, mais elle avait un vocabulaire très limité à sa disposition : d'où une certaine répugnance à causer dans cette langue. Quant à sa langue maternelle, il ne paraît pas que son long séjour en France lui en eût fait perdre la pratique. Des hommes du monde, qui étaient, en même temps, des esprits très cultivés, m'ont souvent dit que l'Impératrice parlait le pur castillan et que son débit était d'une dignité et d'une netteté classiques. En effet quand elle causait avec ses anciens compatriotes, la différence était frappante même à l'oreille d'un étranger. Rien ne ressemblait moins à cette série de petites détonations précipitées qui semble caractériser une phrase espagnole dans la conversation ordinaire, que l'accent plein et soutenu dont elle s'exprimait.

Avant même de repasser les Pyrénées, Eugénie de Guzman avait écrit à Mérimée. Les amusements de Madrid ne lui firent pas oublier, à elle ni à sa sœur, les amis laissés derrière elle. Les deux lettres suivantes, adressées toutes deux à Beyle, en font foi. Le texte original de ces lettres est entre les mains d'un collectionneur bien connu, qui les a récemment communiquées à la presse. La première est datée de décembre 1839 :

« Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attends avec impatience l'année 1840, puisque vous nous faites espérer de vous revoir. Vous me demandez ce que je fais

à présent. J'apprends à peindre à l'huile un peu, riant, travaillant comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner quelques leçons et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris à Paris.

» A présent, l'Espagne est dans une grande agitation. Tout le monde désire la paix et Maroto, général carliste, est passé au camp Cristino, moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les autres petits officiers ont suivi son exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa, Biscaye, ont reconnu la reine légitime. On annonce que don Carlos et la duchesse de Bura ont passé en France ; Cabrera s'est dirigé vers Jaramon et vingt cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. A Madrid, il y eut de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on l'a proclamée tant de fois que je n'y crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et miss Flowers vous présentent leurs respects et moi, je suis, monsieur, avec dévouement, votre affectionnée amie.

» E. GUZMAN Y PALAFOX »

La seconde lettre est datée de décembre 1840 et, quoiqu'elle soit signée de l'aînée, me paraît exprimer assez bien les sentiments des deux sœurs pour prendre place ici.

Madrid, décembre 1840.

« Mon cher monsieur, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, mais j'en été empêchée d'abord par un voyage que nous avons fait à Tolède où nous avons vu des choses magnifiques. Il faut, monsieur, que vous vous déterminiez à faire un voyage en Espagne. Tâchez donc d'y venir à présent que la reine est à Barcelone, et à Valence, et de là, en trois jours, par la diligence, à Madrid : ce qui rendra bien heureuses vos petites amies. Nous recommencerons nos bonnes causeries, car ici, nos seuls amusements sont d'aller toutes nos après-midi, à une maison de campagne tout près d'ici, où nous courons comme des bien heureuses.

» Nous n'avons point d'amies, car les jeunes filles de Madrid sont si stupides qu'elles ne parlent que de toilettes et, pour

changer, mal les unes des autres. Et moi qui n'aime pas à avoir des amies de la sorte ! Et quand je vais faire une visite, je ne fais que bouger et je ne leur parle que pour leur dire adieu. Vous devez être bien content à présent que l'on va apporter les cendres de Napoléon. Moi aussi, je le suis et je voudrais être à Paris pour voir cette cérémonie. Il faut que vous alliez à Paris aussi, mais avant, il faut venir ici et nous pourrons alors faire ce voyage ensemble.

» Adieu, mon cher monsieur, croyez à l'amitié de votre affectionnée

» PACA PORTOCARRERO Y. P. »

La maison de campagne dont il s'agit, c'était Carabanchel. L'Impératrice ne pouvait, même dans les dernières années, prononcer ce nom sans que sa figure s'éclairât d'un rayon de jeunesse. Carabanchel était une fantaisie du fameux ministre Cabarrus, qu'un hasard de la destinée a fait le père de madame Tallien et le grand-oncle de l'Impératrice Eugénie. Il avait voulu bâtir sa résidence et se créer un parc dans un endroit pour lequel la nature ingrate et réfractaire n'avait rien fait. Elle avait paru se laisser vaincre, mais n'avait jamais accepté définitivement sa défaite. Au surplus, qu'importait ? L'attrait de Carabanchel, dans ces heureuses années, était en celles qui l'habitaient alors, qui le poétisaient de leur grâce, l'embellissaient de leur beauté. Il y avait de l'amour dans l'air : Mérimée dit qu'on entendait des soupirs dans tous les coins. On dansait à Carabanchel, on y jouait la comédie et, au besoin, on y chantait le grand opéra, car rien n'arrêtait madame de Montijo. J'ai demandé à l'Impératrice quelle part elle prenait à ces divertissements. Je n'ai pu obtenir d'elle qu'une anecdote où elle s'attribuait, comme c'était son habitude, un rôle ridicule. « Comme je ne pouvais ni jouer ni chanter, on m'avait chargée de représenter, dans *Norma*, une femme qui tient dans ses bras certain petit enfant dont la présence est nécessaire à l'action. J'entre en scène avec le baby. Il se met à crier, probablement parce que, dans mon trouble, je le tenais avec la tête en bas et les pieds en l'air. Alors, je le jette sur une chaise et je me sauve. On ne m'a plus jamais rien demandé.

Maintenant vous connaissez toute ma carrière dramatique[1]. »

On a vu, par la lettre à Stendhal, combien les souvenirs napoléoniens étaient restés vivaces dans l'imagination des deux jeunes filles. Un incident de leur vie vint ajouter un nouvel aliment à ce sentiment, donner une sorte de vie romanesque à ce qui n'avait été jusque-là, qu'un culte retrospectif. C'est ici que le nom et l'image du Prince Louis-Napoléon, entouré d'une auréole de souffrance et de persécution, apparaissent pour la première fois, dans l'existence de la jeune fille. C'est là que commence le roman de Louis-Napoléon et d'Eugénie Guzman. Je le donne ici, tel qu'elle me le raconta à Camden Place dans l'été de 1873, quelques mois après la mort de l'Empereur. Je notai ces souvenirs le soir même, aussitôt après être remonté dans ma chambre.

LE ROMAN DE LOUIS-NAPOLÉON ET D'EUGÉNIE DE GUZMAN

Je laisse la parole à l'Impératrice :

« Nous allions souvent aux eaux dans les Pyrénées et nous avions des amis dans cette partie de la France. Lorsque nous demeurions à Pau, nous allions très souvent chez la marquise de Castelbajac, mère du marquis que vous connaissez [2]. Là nous entendîmes un soir une artiste appelée madame Gordon. Nous ne savions rien d'elle, sinon qu'elle avait joué un rôle dans la conspiration de Strasbourg[3] trois ou quatre ans auparavant et c'était assez pour exciter chez nous une très vive curiosité. Elle parlait sans cesse de « son prince », auquel elle se disposait à rendre visite, et je buvais ses paroles. Figurez-

1. L'Impératrice joua aux Tuileries *les Portraits de la marquise*. Ce qu'elle se rappelait avec le plus de plaisir, c'étaient les répétitions, l'argot de théâtre dont se servait Octave Feuillet, l'auteur de cette bleuette. Il recommandait au jeune premier de ne pas « s'asseoir sur elle ». Il lui disait aussi : « Mais vous nasonnez ! Pourquoi donc nasonnez-vous comme ça? »

2. Le marquis de Castelbajac, écuyer de l'Empereur jusqu'en 1870. C'était un des plus beaux gentilshommes que j'aie connus. Sa respectueuse fidélité envers ses souverains ne s'est jamais démentie.

3. On sait qu'en 1840 le Prince Louis-Napoléon essaya de provoquer un mouvement populaire contre le Gouvernement de Louis-Philippe. Il fut arrêté et traduit devant la Cour des pairs. Condamné à la détention perpétuelle, il fut enfermé au château de Ham (dans la Somme), d'où il s'évada en 1846.

vous mes impressions. Un conspirateur, un prisonnier, un prince, un Napoléon : il y avait tout ce qu'il fallait pour me monter la tête ! Je rêvai de faire un pèlerinage à la prison de Ham. Ma mère se laissa convertir à cette idée folle et il fut convenu que nous accompagnerions madame Gordon dans sa prochaine visite au Prince Louis. A ce moment une révolution — je ne me rappelle plus laquelle : il y en a eu tant ! — survenue en Espagne, nous rappela brusquement à Madrid et nous laissâmes madame Gordon exécuter seule le projet de voyage fait en commun [1].

» A son retour, elle vint nous voir à Madrid et tout ce qu'elle nous raconta du prince augmenta ma sympathie. D'ailleurs vous pensez si le terrain était bien préparé par les souvenirs de mon père et par les récits de M. Beyle. J'avais la religion de Napoléon dans le sang. Il m'eût semblé tout simple qu'on se fît tuer pour l'héritier de ce nom-là !

» Après la révolution de février, et quand le Prince eut été nommé président, nous fûmes présentées à l'Élysée par Bacciochi que ma mère connaissait. Un de mes premiers mots fut :

« — Monseigneur, nous avons bien souvent parlé de vous avec une dame qui vous est bien dévouée.

» — Et qui donc?

» — Madame Gordon. »

» Le Prince me regarda d'un air singulier. Il savait ce que je ne savais pas : quel métier avait fait madame Gordon avant de se faire accepter comme artiste dans les sociétés les plus collet-monté ; qu'elle était, à l'époque de la conspiration de Strasbourg, la maîtresse du colonel Vaudrey. On a même prétendu qu'elle avait eu des relations avec le Prince lui-même [2].

» Mais ce n'est pas vrai. Quelque temps après, nous étions, ma mère et moi, invitées à dîner à Saint-Cloud. Nous arrivons

1. On sait que madame Gordon ne s'était pas vantée en parlant de ses relations avec le Prince et avec les principaux membres du parti bonapartiste. Elle contribua à rapprocher Louis-Napoléon et Louis Blanc entre lesquels s'établit un commerce de lettres et de visites. Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution de* 1848, qui n'est guère qu'une autobiographie et un plaidoyer, raconte que, lors d'une de ces visites à Ham, le Prince, en prenant congé de lui, lui cria du haut de l'escalier : « Vous embrasserez madame Gordon pour moi. »

2. Le Prince a démenti ce bruit dans le post-scriptum d'une lettre encore inédite que j'ai eue sous les yeux.

au palais et nous trouvons des voitures prêtes à nous conduire à Combleval, cette petite maison qui est située dans le parc à mi-chemin de Saint-Cloud et de Villeneuve. Nous étions en toilette de gala et nous nous attendions à voir nombreuse compagnie. Nous fûmes extrêmement étonnées de ne trouver que le Prince-Président et Bacciochi. Le dîner se passe. C'était dans les longs jours de l'été. En se levant de table, le Prince m'offre son bras « pour faire un tour de parc ». Bacciochi s'approche de ma mère pour lui servir de cavalier. Mais je le préviens en disant au Prince : « Monseigneur... ma mère est là », et je m'efface pour lui faire comprendre que c'est à elle que revient l'honneur de lui donner le bras. Le Prince, sans mot dire, offre le bras à ma mère et je prends celui de Bacciochi. »

Au souvenir de cet incident, l'Impératrice souriait.

« Je ne crois pas, reprit-elle, qu'il se soit amusé beaucoup, ce soir-là. Le lendemain de cette escapade, ma sœur nous gronda très fort. Il fut décidé que, pour faire oublier notre imprudence, on ferait un voyage. Si je me souviens bien, nous allâmes sur les bords du Rhin.

» Deux ans passèrent. Le 2 décembre 1851, lorsque l'issue de la lutte paraissait encore douteuse, j'écrivis une lettre à Bacciochi pour lui dire que je mettais tout ce que je possédais à la disposition du Prince, en cas d'échec. Bacciochi garda la lettre dans sa poche et ne la montra que quand le péril fut passé. C'est alors que les relations se renouèrent sur un pied différent. Le Prince savait maintenant un peu mieux qui nous étions et le souvenir de la pauvre Gordon n'était plus là pour nous compromettre. Nous fûmes invitées en 1851 aux grandes chasses de Fontainebleau. J'arrivai la première à l'hallali et je reçus le pied du cerf de la main du Prince. Le général Fleury, — alors le commandant Fleury, — vint m'informer que, d'après l'étiquette, comme j'avais le pied du cerf, je devais rentrer au château aux côtés du Prince. Je croyais que c'était une simple affaire d'usage comme les honneurs qu'on rend à la reine de la fève. Mais cette rentrée triomphale me valut un déchaînement de jalousies et de calomnies. Ce fut à Compiègne que le Prince me parla d'amour pour la première fois, mais je tournai la chose en plaisanterie.

» Le 1er janvier 1852, — l'Empire avait tout juste trois semaines d'existence, — nous étions, ma mère et moi, à la réception officielle et nous fîmes une profonde révérence au nouvel Empereur. Tout le monde me regardait. Au bal qui eut lieu le soir, ou le lendemain soir [1], je me rencontrai près d'une porte avec madame Fortoul au moment où l'on se rendait au souper. Madame Fortoul [2] m'insulta à haute voix en s'étonnant que j'eusse la prétention de passer avant elle. Je devins très pâle et je me rangeai en disant : « Passez, madame ! »

» Il y avait, dans la salle des Maréchaux, une quantité de petites tables dressées pour le souper. Je devais prendre place à la table impériale et le trouble affreux où j'étais ne pouvait échapper à l'Empereur. Il se leva à deux reprises et vint se placer derrière moi.

» — Qu'avez-vous? — me dit-il.

» Je lui répondis :

» — Sire, je vous en prie... tout le monde nous regarde ! »

Après le souper, l'Empereur insista pour savoir la cause de mon émotion :

» — Je veux le savoir. Qu'y a-t-il?

» — Il y a, Sire, qu'on m'a insultée ce soir et qu'on ne m'insultera pas une seconde fois.

» — Demain, — dit l'Empereur, on ne vous insultera plus. »

» Rentrées chez nous, nous fîmes à la hâte nos préparatifs de départ. Nous voulions aller en Italie ; mais ma mère reçut, ce jour-là, une lettre de l'Empereur qui lui demandait ma main et avant la fin de ce même mois de janvier 1853 nous fûmes mariés à Notre-Dame. »

Madame de Montijo avait mené toute cette campagne, joué cette grande partie avec une audace que le reste de la famille avait blâmée comme périlleuse et qui l'était, en effet, au plus haut degré. Elle triomphait maintenant ; mais quelques mois après, elle quittait Paris avec son confident et ami, Mérimée, qui l'escorta, je crois, jusqu'à Tours et reçut ses secrètes doléances. Son gendre lui avait fait comprendre qu'elle ne serait rien en France qu'une étrangère de distinction. J'ai

1. Je reproduis cette caractéristique incertitude sur la date réelle.
2. Femme du ministre de l'Instruction publique.

trouvé des traces de ce désappointement dans sa correspondance avec Mérimée, semée d'épigrammes contre l'Empereur, lequel est désigné par le nom de « Monsieur Isidore ».

Quant à l'Impératrice elle-même, je doute qu'elle ait travaillé à sa propre élévation. Elle s'était laissé faire par les circonstances et avait vécu dans un conte de fées, fascinée par l'étrangeté de sa destinée, bien plutôt que poussée par une vulgaire ambition. Elle détesta la politique dès qu'elle la comprit. Non seulement elle n'aima pas le pouvoir, mais elle n'avait pas besoin de luxe. Je l'ai entendue dire à une jeune fille qui, élevée dans la richesse, parlait de prendre pour mari un jeune homme sans fortune : « Tu es bien moins capable d'épouser un pauvre que je ne l'étais à ton âge. » Je suis persuadé qu'elle disait vrai, car je ne l'ai jamais entendue mentir.

(A suivre.)

AUGUSTIN FILON

L'AMOUR ET LE SECRET[1]

XVI

Alain dormit le mieux du monde. Et Jacques avait eu grand tort de supposer que le bonheur tiendrait ce jeune homme éveillé. Le bonheur n'est point une alarme : on dirait que les gens les plus divers en ont une espèce d'habitude, malgré les apparences, tant ils le reçoivent comme leur dû et, pour ainsi parler, sans cérémonie. Le bonheur endort des existences tout entières : il endormit Alain qui, de sa rentrée jusqu'à huit heures du matin, ne fit qu'une traite. Il fut éveillé par la cloche du petit déjeuner.

Jacques, pareillement. Mais Jacques ne faisait alors que de s'endormir, après une nuit détestable d'agitation, de colère et de crainte. Il maudit cette cloche importune et tout aussitôt fut debout, comme en sursaut. D'ailleurs, il avait la tête lourde, les jambes fatiguées d'avoir couru dans la campagne, de s'être mis à croupetons pour n'être pas plus haut que les taillis d'ombre. Et il grinchait :

— Ce n'est plus de mon âge, ces machines-là ! Je suis un vieux bougre. Et les jarrets me font mal.

Les mains aux hanches, il essaya de se tenir en équilibre sur un pied, tandis que, de l'autre jambe, il s'exerçait à un bon rythme d'allongements et de rétractions alternés, comme

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août 1920.

font les abeilles dans Virgile. Soudain, l'idée lui vint de se dépêcher. Il était ordinairement levé plus tôt que personne : et il ne fallait pas montrer, ce matin-là, que la régularité de sa vie fût dérangée. En outre, il eût aimé à se trouver avant Alain dans la salle à manger, de manière qu'Alain dût lui souhaiter le bonjour : il verrait, à ce bonjour, comment tournaient, plus ou moins mal, ses relations de famille avec ce garçon. Pour dissiper la migraine et se rendre les paupières moins gonflées, la peau du visage moins lâche, il multiplia ses ablutions d'eau froide. Et il soufflait encore dans son éponge qui le suffoquait un peu, quand il se souvint de Jenny, de cogner à sa porte... Jenny était déjà descendue. Elle avait dû, avant de descendre, s'apercevoir qu'il dormait, s'en étonner et n'oser pas l'éveiller, sachant qu'il avait le réveil mauvais. Il s'habilla promptement et ne fut en bas que l'avant-dernier, mais avant Alain.

Le déjeuner du matin dans la salle à manger, c'était un rite et qui ennuyait tout le monde : les uns, qui avaient à se dépêcher pour être à l'heure ; les autres qui, prêts de bonne heure, avaient faim depuis longtemps. D'habitude, c'était Jacques le plus matinal et qui avait faim ; c'était madame Durny, lente à sa toilette et fabriquée même en son négligé, qu'on attendait : Jacques montrait de l'impatience et, madame Durny, un zèle malheureux. Mais on n'eût point supprimé ce rite du repas pris en commun : la liberté ne commençait qu'ensuite ; et c'est une bonne hygiène, tout compte fait, de préluder à sa journée par la contrainte.

Jacques fut assez penaud, ce matin-là, de n'avoir pas devancé madame Durny, laquelle triompha d'importance. Elle avait, dans le badinage, une façon de sécheresse tatillonne qui n'était point agréable. Et Jacques avait une vanité enfantine qui le rendait mal résigné aux plus petites déconvenues. Tous les incidents, menus ou non, de la vie, le mettaient en état de concours; et son esprit d'émulation perpétuelle gâtait beaucoup ses plaisirs, soit qu'un de ses tableaux fût, au Salon de peinture, offusqué par l'œuvre d'un camarade, soit qu'à la chasse il n'eût pas tué le plus de lapins, soit qu'au bavardage il ne sentît pas sa prépondérance. Les taquineries de madame Durny eurent un air de représailles. Elle disait :

— Au fond, vous êtes grand dormeur !

Jacques prétendait à ne dormir que très peu, à ne dormir que moins que personne. Et Jenny redouta qu'il ne prît mal, dès le matin, quelque plaisanterie : toute la journée en devrait pâtir. A son étonnement, Jacques fut la douceur même. Non qu'il parût très bien en veine de rire ; mais il se montrait bon sire et conciliant. Il avouait :

— Oui, j'ai dormi comme une souche !

Et sans doute madame Durny l'impatientait ; car elle redoublait de fierté narquoise : mais il redoublait d'humble bonhomie. C'est qu'il venait d'apercevoir l'utilité, le bienfait de ces Durny dans son ménage. Ces Durny étaient ce qu'on appelle les amis ; en d'autres termes, les indifférents. Il vaut mieux dire les amis : car l'indifférence les eût privés de leur caractère actif et de cette curiosité le plus souvent malveillante qui animait leur rôle de témoins, de confidents et de faux frères. Ce genre d'amis importune l'intimité parfaite, mais fournit, dans les moments de péripétie incommode, les alibis les meilleurs. Jacques n'aurait point aimé, ce matin-là, se trouver soudainement en présence de Jenny, en présence d'Alain, ni en présence de tous les deux ; Mathieu lui-même, avec tous les inconvénients de l'amitié sincère, l'eût mal secondé ou l'eût gêné peut-être : les Durny, et madame Durny surtout, lui furent involontairement secourables et, puisqu'on recherche la complicité céleste avec plus d'entrain que la bénédiction divine, lui semblèrent providentiels. Bref, il accueillit complaisamment une polémique un peu sotte et qui, d'autres matins, l'aurait exaspéré.

Il était, comme il disait, de bon poil, quand Alain parut.

Alain s'était éveillé d'une manière langoureuse. Il croyait continuer un beau rêve. Il avait eu, même dans son sommeil, une impression de volupté contente ; et sa première pensée nette fut de se dire que la réalité de son bonheur ne démentait pas les chimères de sa nuit hantée de charmantes images. Ses bras se souvenaient d'avoir tenu la bien-aimée ; ses lèvres, de l'avoir goûtée. Il aurait voulu ne pas bouger. Il appelait la bien-aimée et, de ce qu'elle ne vînt pas, il n'était pas extrêmement désobligé, sachant qu'il la verrait bientôt et que le progrès normal de l'amour la lui préparait, comme l'été mûrit

les fruits pour les gourmands, et la lui donnerait à point joliment : aucune autre méditation ne se mêlait à son désir, dont la sécurité calmait la vivacité. Juliette l'aurait blâmé de borner ainsi une tendresse qu'elle eût souhaitée plus diverse et autrement subtile. Les femmes ont le soin de compliquer l'amour : et c'est leur pudeur, née de leur faiblesse, qui habille de colifichets ou de gracieuse parure un sentiment dont la nudité les alarme ; un jeune homme a plus de naïve effronterie, surtout dans le temps des préludes. Alain ne songeait à nulle jalousie et ne songea même à la sournoise querelle qui, de son beau-père, lui faisait un ennemi et, de sa famille, lui faisait un milieu perfide et plein de traquenards, que plus tard en descendant l'escalier.

Son apparition dans la salle à manger fut, pour Jacques, un moment difficile. Un coup d'œil qu'il lança furtivement sur Alain ne le rassura guère : Alain, que le soudain contact de sa famille dérangeait de sa rêverie amoureuse, avait son air froid, son air guindé de timidité orgueilleuse. Jacques affecta de se pencher vers madame Durny et de continuer avec elle une causerie attrayante. Alain disait bonjour à sa mère, à Durny, à Mathieu. Il faisait le tour de la table. Jacques ne fut pas sûr que le terrible garçon n'aurait pas l'insolence de le négliger, devant Jenny, d'où résulterait bientôt une jérémiade pénible, et devant tout le monde, d'où il faudrait que résultât sur-le-champ quelque chicane. Il n'eut pas envie de risquer mal à propos cette aventure et, au mépris de sa dignité qu'il sacrifiait à la prudence, il s'avisa de conquérir la politesse qui pouvait lui manquer : ce fut lui, contre le protocole et la bienséance, qui s'avança.

— Bonjour, Alain ! — dit-il, la main tendue, et trop content si Alain consentait à lui répondre.

Mais, comme il était lancé, il ajouta :

— Tu as bien dormi?

Ces derniers mots étaient d'exubérance inutile et dangereuse. Jacques les regretta dès qu'il les eut dits. Il attendit une réplique et ne fut pas déçu, mais vexé. Alain, qui n'avait pas refusé la main que Jacques lui offrait, s'amusa visiblement de répondre, avec une gaieté qui n'était pas dans sa manière :

— Pas mal ! Et vous?

Jacques présentait le dos à la moquerie et fit semblant de n'avoir rien reçu : vite, il recommença de causer avec sa voisine et secrètement la bénit d'avoir l'esprit de conteste, où il trouva la diversion la plus opportune. En somme, le persiflage de son beau-fils aboutissait à peu de chose. On dut croire que le beau-fils jouait d'une allusion, mais tardive et déjà faite, à la paresse matinale qui avait retenu Jacques au lit plus longtemps que les autres jours : fadaises ! et que, d'ailleurs, Alain n'aurait ni assez de toupet, ni assez d'esprit pour épicer nouvellement. Jacques fut très satisfait, tranquillisé aussi, d'observer que ni sa femme, ni personne du tout ne faisait un sort quelconque à cet essai de raillerie.

Mais, s'il était ainsi délivré de sa première crainte, il lui restait l'ennui très inquiétant d'avoir été moins malin que son adversaire. On n'avait pas compris la méchanceté d'Alain : Jacques l'avait comprise, et qu'Alain lui marquait sa volonté de suprématie. Jacques se disait : « Il me tient ! » et se sentait à la discrétion d'un garçon qui, le cas échéant, lui serait impitoyable. En fin de compte, l'algarade n'était que retardée : et certes, le temps gagné, en pareille affaire, est de bonne prise ; mais la menace pesait sur lui.

De son côté, Alain se disait : « Je le tiens ! » et, par sa façon d'être, il ne manquait pas de se prouver à lui-même sa maîtrise. Il n'avait pas besoin pour cela d'être insolent : ce n'étaient pas les mots, qui lui servaient à houspiller Jacques, mais tout uniment son air bien assuré, tandis que Jacques dissimulait peu son agitation ; et c'était parfois le jeu malicieux d'incliner la causerie sur les pentes où Jacques refusait d'aller. Touchant le clair de lune et la beauté de la nuit précédente, la solitude que l'on a sur les routes passé minuit, les chiens de garde qui sont tant accoutumés à leur sécurité qu'ils n'aboient même plus quand on rentre, il eut de petites phrases d'un tour anodin, perfides et qui mettaient Jacques à la torture. Il parlait plus que d'habitude et, les tentatives de riposte que faisait Jacques, il les rendait promptement des ratés. Jacques feignit de remarquer l'heure avancée, pour s'enfuir et gagner son atelier comme un refuge. Alain se félicita de l'avoir mis en déroute.

XVII

Après le déjeuner du matin, l'on flânait d'ordinaire à combiner les projets de l'après-midi ou bien à conclure que rien ne vaut de laisser au hasard l'idée d'une promenade à laquelle on ne tenait pas. Il arriva, ce matin-là, que les Durny allèrent au jardin, s'étant esquivés ; et Durny avait trouvé le moyen d'attirer Mathieu, sans que Jenny s'en aperçût, parce qu'elle copiait une recette de confitures, ni Alain qui, n'ayant plus Jacques à tourmenter, s'abandonnait au souvenir vague et léger de Juliette.

Dans le jardin, Mathieu eut madame Durny à sa droite et Durny à sa gauche, qui l'emmenèrent assez loin.

— Monsieur Landin, — disait madame Durny, — aidez-nous ! Il faut que nous nous en allions. Jenny va trouver ça extraordinaire...

— Moi aussi ! — répondit Mathieu. — Jenny comptait vous garder au moins deux semaines encore.

— Nous y comptions pareillement, — fit Durny.

Et ce ménage vous prenait de grands airs mystérieux, le mari avec plus de précaution, la femme avec une espèce de frénésie. Or, ils cachaient si peu et plutôt ils découvraient si volontiers leur souci que Mathieu sentait qu'il les eût obligés en leur demandant : « Qu'y a-t-il? » Mais il n'avait aucun désir de savoir ce qui les agitait ; il craignit de le savoir. Et il répondit évasivement :

— Nous allons bien vous regretter.

— Mais, — reprit madame Durny, — vous qui avez tant d'influence, et la meilleure, sur notre amie, secondez-nous !

— Comment cela? — dit Mathieu, les bras effarés.

— En trouvant tout naturel que nous partions et, quand elle poussera les hauts cris, en l'amenant à nous approuver.

— Je veux bien, — répondit Mathieu qui, à ce prix, croyait se délivrer d'une confidence ; car il ne détestait rien davantage.

Mais on n'échappe point à sa destinée. Mathieu en fit l'épreuve ; et les remerciements que lui faisait Durny avec

beaucoup de componction, madame Durny ne balança guère à les interrompre pour insinuer :

— Cela vous sera d'autant plus facile que je suis sûre que vous nous approuvez.

— Pas du tout! — répondit Mathieu poliment, — je n'approuve pas que vous partiez.

C'était jouer à des jeux de longueur : madame Durny était pressée...

— Mais si ! Vous savez bien que mon mari a besoin de repos, après de longs mois de travail, et qu'ici, depuis quelques jours... Vous m'entendez à merveille !

Mathieu, pour avoir la paix, faillit avouer qu'il entendait assez bien tout cela. Mais, comme il s'agissait de Jenny, la paresse lui eût semblé abominable. Et il protesta :

— Je ne vous entends pas le moins du monde.

— Allons ! fin comme vous êtes, et si clairvoyant, vous ne voyez pas que la maison de notre amie est bouleversée?

— Pas du tout !

— Qu'un drame se prépare? Vous ne sentez pas que l'atmosphère est chargée d'orage? Vous vous moquez de moi ! Vous ne devinez pas que Jacques est amoureux fou de Juliette, Alain aussi? et qu'il va éclater... je ne sais quoi... entre le beau-père et le beau-fils?

Mathieu, somme toute, ne répondit pas, n'aimant point à mentir et n'aimant point à galvauder la vérité, madame Durny en fut piquée.

— Vous m'étonnez ! — fit-elle.

— Mais, — reprit Mathieu, — c'est pour ça que vous partez?

— Oui ; mon Dieu, oui ! Je trouve que, dans ce drame...

— Oh ! dans ce drame?

— Hélas !... Je trouve que nous sommes de trop. Puis, que voulez-vous? le repos de mon mari avant tout !

Durny était un peu confus de l'importance que sa femme attribuait à son repos : Mathieu, qui le regardait, n'avait pas l'air de le trouver si fatigué. Madame Durny répondit à ce que Mathieu n'osait pas dire :

— Ça ne se voit pas, qu'il est fatigué? Mais je le sais, moi !

Et Mathieu, poliment, se récusa.

Quand il fut seul, un aphorisme le hanta, selon lequel les rats se sauvent du navire qui va sombrer. Ces Durny, comme des rats, se sauvaient avec une hâte bizarre. Mathieu n'aurait aucun chagrin de leur départ ; mais l'instinct qui leur faisait prendre la fuite n'était pas un signe négligeable : évidemment la destinée de Jenny et de son ménage était en péril. Mathieu en avait, depuis quelques jours, le sentiment, la crainte. Mais son usage ancien d'écarter les pensées douloureuses l'empêchait de s'arrêter à celle-là, de l'analyser et de savoir bien nettement s'il convenait de l'examiner. Voici que les rats l'avertissaient de son tort. Il se retira dans sa chambre, l'âme inquiète.

Ces Durny l'offensaient, par tant de lâcheté animale. Quant au repos de l'égyptologue, il n'en avait aucun souci et se disait avec simplicité : « Ce n'est pourtant pas lui, au bout du compte, qui a bâti les pyramides ! » Le repos de Durny était le prétexte que madame Durny utilisait, parce qu'elle préférait ne pas dire la seule raison de leur départ ; et Durny endossait le ridicule de cette excuse, plutôt que d'avouer que sa femme et lui avaient peur. Ils avaient peur de quoi? Le drame qu'ils redoutaient qui fût près d'éclater ne les concernait pas : ils n'étaient pas menacés. Mais ils avaient peur, et ne raisonnaient pas, et tout uniment cédaient à une impulsion de poltronnerie.

Mathieu, qui avait le goût de raisonner, savait aussi que la logique n'est pas ce qui gouverne la réalité, voire n'est pas une fidèle image des lois ou des hasards qui gouvernent la réalité. Il raisonnait pour le plaisir et ne croyait pas devoir se fier, dans les circonstances où il fallait hésiter et choisir, à ses conclusions les mieux dérivées. Il accordait plus de créance à l'instinct, que d'autres appellent vue intuitive. Mathieu n'allait pas méconnaître l'inepte et si utile avertissement des rats.

Donc, Jenny était en péril. Mathieu aimait Jenny et se souvenait de l'avoir toujours aimée, avec un discret renoncement, du temps qu'elle était jeune fille, et puis mariée, et puis veuve ; remariée, il l'aimait encore et ne tolérait pas l'idée d'un malheur qui dût l'atteindre. Mais, pour la sauver, que faire? Il avait son dévouement tout prêt : il ne voyait pas comment la protéger et, dépourvu d'initiative, il lui offrait, pour qu'elle

en fît ce qu'elle voudrait, mieux avisée que lui probablement, le sacrifice de sa tranquillité : car il n'avait rien de plus précieux à offrir. Premièrement, il veillerait à ce que le départ des rats ne fût point à Jenny la cause d'un émoi pareil à celui qu'il éprouvait. Les Durny, tout méprisables qu'il pût les trouver, auraient en lui un auxiliaire, un complice fieffé, pour l'amour de la pauvre Jenny, charmante et menacée, analogue à la guerrière Camille qui ne voit pas venir dans l'air limpide le trait mortel.

XVIII

Jenny, quand elle eut copié cette recette pour les confitures, vit Alain désœuvré. Le désir la prit de causer avec lui à cœur ouvert, ou presque ouvert, et de savoir, autant qu'on peut savoir ce qui se passe dans une autre âme et fût-elle bien chère et toute proche, le sentiment qui le dressait contre Jacques d'une façon chaque jour plus hostile. Depuis longtemps, elle souhaitait de s'informer à ce propos : elle redoutait aussi de le faire et, si elle obtenait une réponse un peu nette, elle craignait de rendre ainsi plus nette et moins facile à modifier la rancune dont le jeune homme semblait chargé. Mais la scène du déjeuner matinal, si anodine en apparence, l'avait alarmée, plus que d'autres épisodes. Elle n'en comprenait pas tout : elle comprenait que, moins étaient évidents les motifs de la querelle, plus était significative cette querelle à demi cachée, voilée de précautions. Elle ne devinait pas tout; mais elle en devinait assez pour souffrir. Elle dit :

— Veux-tu m'accompagner dans ma chambre, Alain? Je serais contente de causer avec toi, puisque nous avons la chance d'être seuls.

Dite très simplement, cette petite phrase étonna et parut émouvoir Alain, qui répondit :

— Mais oui, très volontiers.

En chemin, Jenny se tut, n'ayant point la tête à bavarder et, pour ce qu'elle dirait, voulant le calme et l'intimité de sa chambre. Mais elle corrigea d'un bon sourire ce qu'aurait d'un peu trop solennel sa demande de causerie : Alain put observer

qu'elle souriait, non des yeux, des lèvres seulement et que son regard était plein de tristesse. La chance d'être seuls : était-ce, pour Jenny, une chance qu'elle appréciât si tendrement? alors, pourquoi ne l'avait-elle pas mieux préservée, cette chance dont la privait sans cesse Jacques, l'intrus? enfin, quelle était la causerie urgente et qui valait un appel si subit?

Quand ils furent dans la chambre de Jenny, Alain ne savait pas ce qu'il éprouvait de bizarre et de gênant qui le guindait et ne lui permettait pas d'être, auprès de sa mère, le bon enfant d'autrefois.

— Tu me fais beaucoup de peine, Alain, — dit Jenny, — en n'étant point aimable ni même exactement poli avec ton beau-père...

Il pensa se récrier, tant l'offensait, plus encore que le reproche, l'ennui de voir que la chance d'être une fois tête à tête avec sa mère tournait à parler de Jacques. Il eut un geste des bras qu'il arrêta vite et, au lieu de s'exalter, il se confina. Au lieu de s'épancher vaille que vaille, il fut retiré en lui-même et, de paroles, un peu sec.

— Aimable, je n'en sais rien. Mais poli... Quelle impolitesse me reproches-tu?

Elle le regardait avec mélancolie.

— Oh ! — fit-elle, — ne chicanons pas sur des mots : nous nous aimons trop, toi et moi !... Mais, lui, tu ne l'aimes pas?

Elle avait le ton de le supplier plutôt que de l'interroger. Il n'eut le courage ni de lui refuser la réponse qu'elle implorait, ni de lui accorder un mensonge. Et il rougit au point de sentir ses joues le brûler.

— Pourquoi? — reprit Jenny, sans qu'il eût répondu encore. — Tu l'aimais autrefois : j'en suis sûre, et qu'il avait pour toi beaucoup d'amitié. Si je n'en avais pas été sûre, Alain, l'aurais-je épousé?... Alors, qu'y a-t-il? et qu'avez-vous l'un contre l'autre?... Mais, parle : tu sens bien que ton silence est, pour moi, pire que tout ce que tu me dirais.

Alain sentit principalement que, s'il affligeait sa mère, c'était à cause de Jacques et la faute de Jacques : dont il conçut la colère la plus injuste et la plus naturelle.

— Tu me demandes ce que nous avons l'un contre l'autre : lui as-tu demandé ce qu'il a contre moi?

— Mais il n'a rien contre toi...

— Demande-le-lui.

Jenny était découragée et le laissait voir.

— Je veux bien le lui demander. Mais, si je me suis adressée d'abord à toi, ce n'est pas ce qui doit te fâcher : c'est la preuve que j'ai plus de facilité à causer avec toi et que, dans ma misère, une vraie misère du cœur, je viens à toi, comme je crois que tu viendrais à moi plutôt qu'à personne. Allons, sois gentil !... Tu aimais Jacques ; tu ne l'aimes plus. S'il a eu tort en quelque chose, dis-le-moi. J'en serai plus heureuse : un tort se répare, une querelle s'apaise et l'on n'y pense plus. Ce qui serait irréparable et sans apaisement possible ni oubli, c'est le désaccord auquel on ne connaît pas de motif et l'antipathie à laquelle on ne peut rien. Si nous en étions là, je n'aurais plus qu'à pleurer. Tu ne me dis rien?... Mais je t'ai pris au dépourvu : remets-toi. Sans doute aussi je suis maladroite et j'aurais dû... je ne sais pas ce que j'aurais dû faire ou dire, pour que nous fussions cœur à cœur, une maman et son grand fils en train d'aveux et de promesses...

Alain répondait à part lui : « Le premier tort de Jacques est de t'avoir volée à moi; son second tort, de vouloir me voler Juliette. » Seulement cela ne pouvait se dire à une femme qui avait l'âme effarée. Hors de là, que répondre? Alain, qui, malgré lui, gardait une raideur importune à lui-même autant qu'à sa mère, ne s'apercevait pas de son erreur qui était de se cantonner dans la dialectique et d'y chercher la solution d'un problème sentimental : les élans de la tendresse ont plus de pouvoir consolant qu'un argument de raison. Or, il y avait bien de la tendresse, la plus délicate et vive, dans cette jalousie qu'il éprouvait à propos de sa mère. Que ne le disait-il? C'est que la jalousie qu'il éprouvait à propos de Juliette, et qu'il n'aurait pas avouée sans crime, se confondait avec l'autre jalousie, la seule qu'il lui fût permis de confesser et dont l'aveu pût avoir une douceur étrange et bienfaisante. Il ne parvenait pas à rompre la glace où le figeait l'incertitude. Mais Jenny vint à gémir :

— Alain, tu me fais mal !

Et elle pleura, dont Alain fut touché au point que sa rigueur se détendit enfin. Il s'approcha de sa mère et la cajola :

— Ah ! — dit-elle, — j'en étais à ne plus savoir si tu ne commençais pas à ne plus m'aimer, moi aussi !

Elle avait un air de si pure souffrance qu'il eut pitié d'elle et qu'il l'adora.

— Moi, ne plus t'aimer? Vilaine, un peu ingrate !... Si je ne t'aimais pas tant, peut-être que j'aurais mieux accueilli mon rival...

— Ton rival? Tu es fou !...

Il s'aperçut qu'il embrouillait, comme un peu les deux sentiments, les deux vocabulaires de ses jalousies confondues. S'il en fut penaud, le temps d'y songer, son entrain surmonta son hésitation :

— Mais oui, mon rival ! Je ne suis pas seul dans ton cœur !

Il était agenouillé auprès de Jenny et la regardait dans les yeux. Il lui parlait comme à une bien-aimée. Elle mit ses doigts sur la bouche d'Alain. Il crut qu'elle allait sourire ; mais elle s'attrista encore et dit :

— J'aurais dû rester veuve... Je n'ai pas cru te faire tort... Je ne t'ai pas moins aimé depuis lors... Tu n'as point de rival dans mon cœur. C'est mal parler et c'est mal imaginer les tendresses d'une femme, que de les voir en lutte ou en compétition. Ce n'est pas cela, je te jure !... S'il en était ainsi dans le cœur des hommes, j'aurais à craindre qu'un jour la tendresse que tu as pour moi ne fût écartée, effacée par une autre : et je n'ai pas à le craindre, n'est-ce pas?... Seulement, je sais bien, tu es mon enfant et un enfant ne se figure pas que sa mère soit une femme. Pourtant je ne suis pas vieille ; je ne l'étais pas, lorsque, étant veuve, il m'a coûté... je n'ai pas honte, Alain, de te parler comme je fais... il m'a coûté d'avoir fini ma vie de femme. Aurais-je dû m'y résigner? Dis-le-moi. Tu n'auras point la dureté que n'ont ni le monde, qui est impitoyable pourtant, ni l'Église, qui est sévère... Et puis, je n'en sais rien. Tu n'étais pas là, pour me conseiller : c'est peut-être ton absence qui m'a rendu la solitude plus amère... Cependant, je t'avais écrit, pour te demander la permission qu'une fille demande à son père et que, moi, je te demandais. Tu m'as répondu — j'ai ta lettre, infiniment bonne et intelligente — que j'avais raison d'épouser Jacques. Tu as donc changé d'avis?... Alain, si tu peux le faire

sans nul mensonge, dis-moi que tu n'as point changé d'avis !

Avant qu'Alain ne répondît, elle ajouta :

— Autrement, que veux-tu que je devienne?

Telle est ordinairement l'exigence des femmes, leur sincère déloyauté : elles réclament un libre avis dont elles ne vous laissent pas la liberté. Alain n'aurait pas mis sa mère à cette extrémité de ne savoir que devenir : il était douloureusement troublé de la sentir éperdue, elle si raisonnable, et suppliante, elle qui lui avait appris l'obéissance, et dépendante de lui, elle qui avait tant de prestige. Il préféra fausser la vérité de son âme et répondit :

— Tu as bien fait.

— Tu me le dis avec indulgence? — reprit-elle.

— Eh ! bien, — répliqua-t-il, — pourquoi ne veux-tu pas de mon indulgence?

— Alain !

— Plutôt, donne-moi la tienne en échange.

Et ils étaient au sourire qui naît parmi les larmes, quand on vint à cogner à la porte. Jenny n'avait pas dit encore : « entrez », Jacques ouvrit la porte et Alain détesta cette promptitude.

— Pardon ! — dit Jacques.

Et Jenny.

— Une seconde !

Jacques se retira, la mine très hérissée. Alain secrètement n'admettait pas qu'il fût permis à Jacques d'entrer ainsi dans cette chambre d'une femme qui était sa mére. Il se redressa, un peu blême. Quand Jacques se fut retiré, Jenny, prenant la main d'Alain, dit à demi-voix :

— Si je t'avais demandé de lui tendre la main, l'aurais-tu fait?...

Il n'y avait point à mentir : Jacques était dans la chambre voisine ; et Jenny l'eût appelé. Alain répondit :

— Je te disais bien que j'aurais besoin de ton indulgence. Laisse faire au temps : on ne fait rien sans lui.

Elle fut déçue et pourtant fut contente de sentir que l'amour d'elle amadouait ce jeune révolté.

— Toi non plus, — dit-elle, — ne fais rien que le temps

ne puisse faire beaucoup mieux. Sois docile au temps : aide-le même, je t'en prie !

Il la baisa au front, partit et fut blessé de ce qu'elle le laissât partir afin que Jacques n'attendît plus. Elle avait dit : « Une seconde ! » Et, la seconde passée, Jacques avait son tour de confessionnal et d'absolution !

Ce qui était, pour Alain, le plus fâcheux résultat de sa causerie avec sa mère, il le résumait ainsi très distinctement :

« Je ne le tiens pas du tout ! Je le tiendrais si, pour en finir avec lui, je n'avais pas à la désespérer. J'en finirais avec lui en dénonçant qu'il est amoureux de Juliette. Jamais de la vie ! A moins qu'il ne m'y force. Et alors, par pitié pour elle, est-ce que je n'aurais pas pitié de lui? Je ne le tiens pas : il me tient ! »

XIX

Dans sa chambre, Jacques attendait que fût écoulée la seconde qu'Alain avait trouvée courte et qu'il trouvait longue. Vieil enfant gâté par la vie, l'art et l'amour, accoutumé aux préséances du génie et de la chance, vieux garçon mal au courant d'un ménage et d'une famille, plus amant que mari et de nature désinvolte, il rageait de faire antichambre à cause d'un gamin qu'il eût employé, au temps des grands maîtres, dûment reconnus, à broyer les couleurs et nettoyer les pinceaux. Détestable gamin, qui le surmontait, le traitait à sa guise et le mettait en posture indigne ! Jacques n'était pas d'humeur à supporter cela. Il le dirait à Jenny ; ou plutôt il ne le dirait point à Jenny, terriblement susceptible sur le chapitre de son fils : mais il le lui donnerait à entendre. Voire, le cas échéant, peut-être s'aviserait-il de filer doux. Jacques était l'un de ces hommes qui ont la rébellion très vive et promptement apaisée par les motifs de la prudence. On ne sait jamais bien où ils en sont de la colère ou de l'adresse, dans un perpétuel va-et-vient d'orgueil et de soumission maligne.

Jacques, en outre, n'imaginait pas qu'il ne fût point question de lui, autour de lui et même assez loin de lui. C'était l'effet de son égoïsme, comme on dit; mais l'égoïsme n'est

e propre de personne et ce mot ne définit pas un caractère. Jacques se croyait le centre et le soleil d'un petit univers, ce qui est vrai de chacun de nous ; mais il croyait sincèrement cet univers plus étendu qu'un autre et plus soumis à l'influence qu'il y répandait : il ne se trompait qu'à demi et n'avait tort que de ne point dissimuler sa puissance ou la tranquille certitude qu'il en affichait. Si Jenny était gaie, il s'en complimentait. Si elle avait le visage triste, il lui demandait : « Que t'ai-je fait? » Et il ne doutait pas que ce ne fût à cause de lui. C'était la vérité, presque toujours. Mais il eût aussi bien demandé à Dieu : « Seigneur, que vous ai-je fait? » les jours de mauvais temps. C'est ainsi que Jacques devina que Jenny et son fils parlaient de lui et n'avaient point ensemble cette conférence quasi secrète pour un autre motif que de lui.

Or, là-dessus, il n'était pas tranquille, estimant qu'il avait tout à craindre d'Alain, qui ne lui montrait que trop de mauvaise intention. Quant à l'hostilité de ce jeune homme, il n'avait pas tort ; mais il ne concevait pas les arguments, de qualité sentimentale et filiale, qui empêchaient Alain de se venger. Il se méfia ; il résolut de ne pas rester sur la défensive, et d'attaquer. Jenny l'appela. Il entra et parut d'abord en train de bonhomie :

— Vous parliez de moi? — demanda-t-il.

— Je bavardais avec mon fils.

Il eut le visage éclairé d'un rire un peu faux :

— Tu as une façon de dire : « mon fils ! » à me faire trépasser de jalousie. Dis un peu : « Je bavardais avec mon mari ! » que j'entende comment ça sonne dans ta voix. Tu n'oses pas?... « mon mari ! » ça sonne mal. « Mon amant ! » sonnerait mieux : mais ça ne se dit pas.

— Ça se dit tout bas, — répondit Jenny avec plus de complaisance que de spontanéité.

— Dis-le, pour voir !

— Mais non, laisse-moi...

Elle dit cela avec douceur. Et pourtant, un autre jour, Jacques eût fait une scène pour moins encore. Il ne fit point de scène et repartit :

— A propos de ton fils, je suis venu te parler de lui...

Ce n'est pas grave, si tu veux ; mais tu devrais le surveiller.

— Il a vingt-quatre ans. Il était lieutenant de chasseurs, le mois dernier.

— Surveille-le !

— Mais tu t'en charges, il me semble?

— Tu verras si j'ai tort. Sais-tu seulement à quelle heure il est rentré, cette nuit, ce beau lieutenant?

— Non.

— Passé deux heures !

Jacques s'attendait que Jenny fût indignée : elle ne l'était aucunement et ne montrait pas plus d'émoi que de surprise. Elle était donc informée? Et par qui? mais par le coupable, à coup sûr ! Jacques soupçonna que, pour n'être pas dénoncé, Alain avait eu l'astuce de se dénoncer lui-même et la malice d'arranger les choses de la façon le mieux présentable : Jacques se dit que le stratagème était bon.

— Il se sera promené au clair de la lune, — répondit Jenny. Elle n'ajoutait pas : « Toi aussi, d'ailleurs, à ce qu'il paraît ! » De sorte que Jacques avait encore la facilité de prendre les devants et, quant à lui, d'éventer les finesses d'Alain, s'il prenait à ce garçon la fantaisie de le taquiner, comme Alain lui avait éventé les siennes. Puis il y avait beaucoup mieux à faire ; et ce lieutenant de chasseurs ne risquait pas la grande stratégie : Jacques aurait plus de hardiesse.

— Le clair de lune, ce n'est pas son affaire ! — s'écria-t-il, en haussant bien ses larges épaules. — C'est pour les poètes et les peintres, le clair de lune ! Mais ce beau lieutenant a passé auprès de Juliette, chez elle et portes closes, les deux heures de nuit qu'il n'était point chez sa maman. Voilà ce que je sais.

— Comment le sais-tu?

— Ça, c'est mon secret !

Et il était grandement fier...

— Mais je vais te le dire.

Et il était grandement généreux...

— Je l'ai suivi.

Et il sentit qu'une filature de ce genre n'était pas un exploit très magnifique et dont il fût très agréable de se vanter. Mais il trouva une draperie honorable, et qu'il eût voulue fastueuse, pour sa petite vilenie :

— J'ai cru que c'était mon devoir et que tu me saurais gré de mon souci paternel. Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas?... Eh bien !...

Et il raconta sans trop d'embarras toute son aventure. Il n'avait point à mentir. Il ôtait seulement de la vérité ce qui ne convenait point à son personnage, la médiocrité de sournoiserie, la fuite assez tremblante, le détail de la clef qu'Alain avait laissée à la serrure de la grille pour lui montrer qu'il se moquait de lui ; et Jacques se dégageait de son récit sous l'aspect le meilleur : on ne voyait que dévouement, noble souci de la morale et de la respectabilité. Jenny l'écoutait, plus étonnée de Jacques et de l'initiative qu'il avait prise que de l'escapade du jeune Alain. Jacques ne comprenait pas qu'elle demeurât si tranquille et, pour l'émouvoir au sujet de son fils, il donnait beaucoup d'éloquence, inutilement.

— Voilà ! — dit-il. — Et c'est désormais à toi de savoir s'il te convient que ton fils...

Jenny l'interrompit :

— Est-ce qu'Alain t'a vu?

— Je n'en sais rien ; je ne crois pas... S'il te convient que ton fils se compromette et compromette une jeune femme de nos amies à dix minutes de chez toi... Tu n'as pas l'air de trouver ça inquiétant?...

— Non, — dit-elle avec simplicité, — ma foi, non.

— Tu m'étonnes.

— Mais non ! Je ne vais pas tenir Alain comme un enfant. Ce que je crains est qu'il s'ennuie à la campagne. Et, s'il se plaît à la campagne, pour des raisons qui ne sont pas mon affaire, je me figure encore que c'est à cause de moi : et j'en suis contente. Laissons-le se divertir : il est jeune.

— Ah ! bien, très bien ! Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé.

Jenny ne le félicitait pas, comme il avait conscience de le mériter, pour sa nuit perdue au service de son beau-fils. Il oubliait que tout cela ne fût que feintise; il était dupe de sa comédie et songeait à se plaindre qu'on ne lui rendît pas justice. Mais, faute de remporter le succès qu'il avait escompté, il se loua en lui-même de l'habileté avec laquelle il esquivait la

médisance : Alain pouvait parler à présent; Jacques se sentait sûr de soi et tout à fait hors de procès. L'affaire était arrangée, sans appel. Et c'était bien, c'était fort bien ! Les mains dans les poches, les regards bas, il allait et venait dans la chambre et n'attendait plus qu'un mot de Jenny pour retourner à son atelier.

Jenny, au bout de quelques secondes, pensa le délivrer :

— Du reste, je te remercie. Tu es gentil de veiller sur mon garçon...

— Eh ! j'ai cru bien faire !

— Tu as bien fait ; mais...

— « Mais ne recommence pas »? C'est juré ! On a toujours tort de se mêler...

— « De ce qui ne te regarde pas »? Ne me fais pas dire...

— Ce que tu penses? Mais si ! Ça vaut mieux.

— Bête ! Essaye donc de me comprendre, au lieu de jouer à deviner tout le contraire.

— Enfin, c'est ton fils !

— Et tu m'as promis qu'il serait le tien?

— Tu vois comme ça me réussit !

— Allons, tais-toi : tu vas être méchant. Et, comme ce n'est pas ton projet, ce matin, garde ça pour un autre jour... Alain est amoureux de Juliette...

— Eh ! tu n'as pas besoin de me le dire. Ça se voit ! Il ne se cache pas : je n'ai jamais vu plus effrontément montrer son cœur à tous les passants.

— Jacques ! Tu es affreux ; il est impossible de causer avec toi... Je t'ai déjà dit que cet amour ne me déplaisait pas. Je crois que Juliette l'aime aussi.

Jacques frissonna :

— Elle te l'a dit?... Comment le sais-tu?

— Je le suppose. Et toi?

— Je n'en sais rien du tout ! Brr... Je n'en sais rien. Je suis comme toi : je n'en sais rien !

Jenny se tut, le temps d'observer, avec une soudaine intensité de chagrin, que Jacques frissonnait. Et, l'observant toujours, elle reprit :

— Je sais par toi que, cette nuit, pendant deux heures, ils ont causé...

— Causé? Oui. Je l'espère.

— Et Alain, ce matin, m'a paru gai comme jamais... Un peu moins gai tout à l'heure, mais à d'autres sujets... J'imagine que ce matin son air de bonheur venait de Juliette.

Jacques tourna sur ses talons, comme pour ne plus montrer son visage, et recommença de marcher.

— Assieds-toi ! — dit Jenny. — J'ai un peu de migraine et tu m'étourdis.

Il fut obéissant, prit un parti d'énergie et, venant s'asseoir devant Jenny, le buste penché, les coudes aux genoux, les mains jointes en avant de lui et les yeux large ouverts, il dit :

— Alors?... Alors, tu vas favoriser cette aventure galante? Je te supplie de n'en rien faire !

— Je ne te croyais pas un tel moraliste?

— Je ne suis pas un moraliste. Et qu'Alain prenne son plaisir où il le trouve : j'en suis enchanté. Mais pas chez nous.

— Il épousera Juliette.

Et Jenny ne dit pas ces trois mots sans avoir voulu les dire. Elle épiait, sur le visage de Jacques, le signe de l'émoi qu'elle attendait.

Jacques bondit :

— Ça non !... Je dis non : c'est non !

— Pourquoi?

Il était hors de lui, hors d'état de simuler un autre sentiment que sa colère et sa volonté acharnée.

— Non ! non !... N'en parlons plus : je te répète que c'est non !

— Pourquoi? — répéta Jenny, — avec une obstination douce.

— Je ne veux pas de ce mariage ! Je n'en veux pas !

— Pourquoi? — répéta Jenny, et de telle façon que Jacques sentît la nécessité de répondre.

Mais il ne répondait pas. Il fallut que Jenny lui demandât :

— Tu as une raison, pour t'opposer à ce mariage?

Il faisait de grands mouvements du dos et des épaules et ne s'avisait plus de ne pas étourdir Jenny en allant et venant à longues enjambées.

Il essaya de riposter :

— Mais toi, tu as une raison de vouloir absolument ce mariage, qui me répugne, et qui a l'air de t'enchanter parce qu'il me répugne?... Ce n'est pas vrai?... J'en suis à ne pas savoir si tu ne viens pas d'en inventer l'idée, uniquement pour me la lancer à la figure... Car enfin, si je t'ai bien comprise, Alain ne t'en a point parlé tout net? Juliette non plus ne t'en a point parlé : tu m'as dit que tu la croyais amoureuse d'Alain ; tu n'en savais rien, ni moi non plus. Et, tout à coup, tu veux les marier, tu l'exiges. Il a suffi que je t'avoue que la galanterie par où ils commencent me déplaisait pour qu'aussitôt le rêve de ta vie, la passion de ton cœur, fût de les marier. Pourquoi? C'est à mon tour, chacun son tour, de demander pourquoi?

— Eh ! bien, — répondit Jenny, pâle et le visage contracté, — chacun son tour aussi de répondre ! Après cela, si tu veux croire que j'aie une raison que je ne te dis pas, crois-le : et je te la dirai à mon tour, probablement. Mais, d'abord, réponds-moi !

Jacques cherchait le moyen de se défiler. Jenny reprit :

— Jacques, il faut répondre. Il est possible que nous ayons été, l'un et l'autre, plus loin, sur le triste chemin de la vérité, beaucoup plus loin qu'il n'était prudent de le faire. Tant pis ! Il est trop tard pour revenir sur nos pas. Tu dois sentir que notre vie commune et que notre bonne entente conjugale est comme interrompue et le sera jusqu'à une réponse de toi qui supprime la question que tu m'as fait te poser.

Jacques fut ébaubi. L'effrayante lucidité de Jenny le déconcertait. Et la question, comme elle était posée, contenait si évidemment la réponse qu'il fallait en grande hâte l'effacer, l'embrouiller dans un vif désordre de mots, de sentiments ou d'idées. Jacques s'y efforça :

— Mais tu es folle! Est-ce qu'il s'agit de notre ménage et de nous?

Jenny ne lui permit pas de s'échapper :

— Jacques, réponds-moi. Pourquoi ce mariage te paraît-il révoltant?

— Mais Juliette est moins jeune qu'Alain !

— C'est possible : mais toi, tu es plus jeune que moi.

Jacques ne sut pas si elle plaisantait :

— Comment? J'ai onze ans de plus que toi !

— Tu es beaucoup plus jeune que moi : et tu le prouves. Ah ! tu ne le prouves que trop, mon pauvre ami ! Mais l'âge de Juliette ni l'âge d'Alain n'est ce qui t'a rendu si furieux. Ne mens pas !... Tu entends bien ; je te dis : ne mens pas ! et j'ai le droit, le droit désespérant de te le dire.

— Ah ! mais non, pas du tout ! Je ne t'accorde pas le droit de me le dire.

Il pensa se mettre en colère : et, à la faveur de cette colère, il s'en irait. Il s'écria :

— Et puis, au bout du compte, marie-les : ça m'est égal !

Jenny répliqua :

— Si même tu y consens de guerre lasse, tu ne m'as pas dit pourquoi le seul projet de ce mariage t'a fait frémir. Allons, dis quelque chose, dis ce que tu voudras : dis-le, par charité pour toi et pour moi... Tu ne trouves rien? Je te supplie de trouver quelque chose !... Veux-tu que je t'aide?... Est-ce que, par hasard, Juliette ne serait pas une honnête femme, digne de mon garçon?

Jacques eut l'air d'un homme en péril et qui voit le salut venir d'où il ne l'attendait pas, d'où il voudrait le refuser, et qui n'est plus à faire le difficile :

— Eh bien, c'est ça ! — murmura-t-il.

— Juliette n'est pas une honnête femme?

— Non !

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit d'abord?

— Mais parce qu'on a honte de parler ainsi d'une femme.

— Et comment le sais-tu?

— Je le sais !

Jenny eut à vaincre un sanglot pour répliquer :

— Jacques, tu viens de me mentir deux fois. Avant de me mentir une autre fois encore, va-t'en. Fais-moi la grâce de t'en aller. Nous causerons un autre jour.

Jacques frappa du pied, croisa les bras, prit une pose et puis sortit, mais consterné, en claquant la porte.



XX

Jenny attendit le temps qu'il fallait pour que Jacques se fût éloigné. Elle écouta ses pas dans l'escalier, puis le bruit de la porte qu'il devait ouvrir en gagnant son atelier. Alors, elle sortit de sa chambre et monta, en courant presque, à la bibliothèque où elle était à peu près sûre de trouver Mathieu. Il était là, ne lisant pas, un livre sur ses genoux, un de ses doigts servant de signet ; et il regardait, par la fenêtre ouverte, la campagne, où il ne voyait absolument rien, parce qu'il songeait au présage si alarmant que le départ des rats lui imposait.

La soudaine arrivée de Jenny le bouleversa. Elle n'eut pas besoin de rien dire pour qu'il sût que le présage commençait à se réaliser. Elle, ordinairement si tranquille, même dans les moments d'un émoi qu'elle dissimulait avec élégance, elle qu'il appelait « Votre jolie Sagesse », n'était plus à faire bon visage et à laisser la vie autour d'elle se démener sans l'atteindre : elle s'assit auprès de Mathieu et, tout de suite, elle pleura. Ses larmes, comme si elle les avait longtemps retenues, coulaient avec abondance. Mathieu s'écria :

— Jenny !... Jenny !...

Et machinalement, il allait ajouter : « Qu'y a-t-il? » Mais il ne le dit point, sachant et ne sachant que trop ce qu'il y avait. Il lui prit la main, qu'elle lui abandonna et qu'elle lui reprit bientôt parce qu'elle devait s'occuper de ses larmes et les éponger. Son mouchoir en fut trempé, à ne plus servir qu'à lui mouiller davantage les yeux et les joues. Mathieu lui tendit un mouchoir qu'il avait dans sa petite poche et qu'elle accepta sans rien dire et qui, plus grand que le sien, lui couvrit mieux tout le visage dans la paume de sa main.

— Jenny !... Jenny !... — répétait Mathieu, tout simplement pour qu'elle sût, ne le voyant pas, qu'il était auprès d'elle, attentif à elle.

Mais il ne lui disait pas de ne pas pleurer. Car il pensait que, de pleurer, la soulageait et que, délivrée de ses larmes, elle aurait assez de calme revenu pour lui parler et lui dire en quoi il pouvait la seconder. Seulement, il devait lutter, lui aussi,

contre le chagrin qu'il recevait de la voir si affligée : il ne gardait quelque sérénité qu'à se dire qu'elle avait besoin de lui et besoin de le trouver bientôt prêt à la servir. Elle pleurait encore, et pleurait un peu moins pourtant. Lui, malgré son trouble, méditait, avec la puérilité méticuleuse que l'on a hors de propos, de recouvrer son mouchoir ensuite et puis de l'enfermer dans une petite boîte sur laquelle il inscrirait : « Larmes de Jenny. » Et voilà ce qu'il aurait sauvé d'une tempête où il n'osait encore deviner quels seraient les naufrages.

Quand Jenny se fut apaisée autant que c'était possible, elle dit à Mathieu :

— Mon pauvre ami, je suis perdue !

Comme il se taisait, par un scrupule délicat, Jenny reprit :

— Vous ne paraissez pas étonné. C'est que je ne vous apprends rien. Vous saviez donc? Pourquoi ne m'avoir pas avertie?

Mathieu fut obligé de lui demander :

— Qu'y a-t-il?

— Oh ! — fit-elle, — vous le savez bien. Jacques est amoureux fou de Juliette, amoureux fou ! S'il ne me l'a pas dit, c'est tout comme !... Je m'en doutais. Ou plutôt non. Je croyais deviner que Juliette lui était une occasion de quelque joie et qu'il aimait à être beau devant elle. Mais ce n'est pas cela : c'est du délire ! Il ne m'a point aimée ainsi... Et il ne m'aime plus, s'il m'a aimée !

Elle pleura encore un peu. Mathieu aurait voulu argumenter contre le désespoir de Jenny. Seulement, il ne voyait d'arguments que de nature à confirmer ce que Jenny pensait. Et il avait une habitude ou une manie d'honnêteté mentale qui l'empêchait d'inventer une dialectique obligeante.

— Voyons, — dit-il, — assurons-nous de ce que vous croyez.

Il était de bonne foi et procédait avec Jenny comme il eût fait avec lui-même...

— Moi aussi, je me suis aperçu que Juliette, par sa présence et, autant que j'en puis juger, sans le vouloir, communiquait à son esprit, à ses propos et généralement à ses manières, une flamme inaccoutumée. Ce n'est pas douteux. Mais je n'en étais pas autrement tourmenté. S'il faut le dire,

je n'ai guère vu aucun homme auprès de Juliette et qui ne fût tenté de lui plaire. M. Durny, pourtant si confiné dans son étude...

— Mais non, Mathieu !...

— Et moi-même, s'il faut l'avouer...

— Mais non, Mathieu : ce n'est pas ça du tout !

— Ce n'est pas ça exactement, — reprit Mathieu. — Mais tenez compte de la différence des natures. Jacques a une exubérance, et comme un feu dans l'imagination, que nous n'avons ni monsieur Durny, pour diverses raisons, ni moi...

Jenny aurait accueilli volontiers le peu d'espoir que toute hypothèse lui eût offert ; et elle écoutait Mathieu avec beaucoup de complaisance. Puis l'effort que tentait ce parfait ami pour lui proposer, à défaut d'une preuve impossible, au moins le bénéfice de l'incertitude, la touchait ; en même temps, le loisir de n'avoir plus qu'à l'écouter la reposait. Seulement, aucun doute ne résistait à l'évidence qu'elle avait acquise. Mathieu s'accusait en vain d'une faiblesse qui ne portait nulle atteinte à son fidèle sentiment : ce n'était pas la même chose ; et Jenny s'en fût amusée, un autre jour, non pas dans ce désordre de sa vie. Elle écarta cette consolation dérisoire et détruisit le fragile essai de sécurité provisoire que Mathieu lui avait combiné ; elle le détruisit en un tournemain.

— Non, Mathieu, non ! Je n'en suis pas à me leurrer d'illusions : je sais.

— Ah ! — dit Mathieu, — s'il y a des faits nouveaux...

— Il est sorti la nuit passée, — reprit Jenny, — sorti de sa chambre voisine de la mienne : je ne m'en suis pas aperçue. Il a suivi Alain, l'a espionné par jalousie. Alain, qui avait reconduit Juliette, s'est quelque temps attardé auprès d'elle, chez elle : et Jacques était à les épier, comme un rôdeur. Comprenez-vous, Mathieu? Comprenez-vous mon effroi, mon dégoût, ma misère? J'ai mon fils et mon mari amoureux de la même femme, courant après la même femme, et qui peuvent se rencontrer... je ne sais pas... se prendre à la gorge ! Ils sont chargés de haine l'un contre l'autre. Et ce n'est pas tout mon malheur, de savoir mon mari détaché de moi pour l'amour d'une autre femme : il faut encore que je craigne, entre mon

fils et lui, la conséquence d'une ignoble rivalité, un drame comme les journaux en racontent... Ah ! quelle ignominie !...

— Vous menez les choses à l'extrémité, — dit Mathieu.

— Ce n'est pas moi qui les y mène, — répliqua Jenny, — elles sont à ce point. Mon pauvre Mathieu, imaginez que, cette nuit, Alain ait vu Jacques le guetter, le filer, lui prouver qu'il en veut à Juliette... Je ne sais pas ce qui serait arrivé, je ne sais pas.

— Alain n'a pas vu Jacques?

— Non, par bonheur !

— Mais Jacques a vu...

— Alain? Puisqu'il était à ses trousses !

— Il vous l'a dit?

— Comme je vous le dis !

— Au bout du compte, il n'est rien arrivé...

— Non ! Mais ce n'est pas Jacques, pour la violence, que je redoute : il est poltron... Ce n'est pas ça que je veux dire... Il a pourtant, jusque dans la colère, une mollesse un peu lâche... Mais oui ! j'aurais tort de ne pas le voir comme il est : et il faut que je m'accoutume à cette lucidité... Alain, lui, est dangereux, avec sa fierté, avec son ardeur contenue et secrète. Il ne parle presque pas : tout est dans lui. Et son amour de Juliette, je le sens bien, c'est une folie fervente et c'est toute sa vie, toute l'intensité de sa vie engagée au risque-tout.

— Mais, — reprit Mathieu, — Jacques vous a dit...

— Son escapade? Oui ! En sournois, et glorieux !... Il s'est vanté auprès de moi du soin qu'il avait eu de veiller, aux dépens de son sommeil, sur la conduite de son beau-fils...

— Et vous êtes sûre...

— Qu'il mentait? Oui !... La conduite d'Alain, si elle ne le gêne pas dans ses amours, il s'en moque... Et, si vous aviez vu sa fureur, son exaspération de jaloux blessé, quand je lui ai dit que je comptais marier Alain et Juliette... Ah ! je verrai toujours ça... Je ne pourrai plus le voir sans me rappeler les yeux qu'il avait dans sa crise et la figure abominable qu'il a faite, à la pensée que sa Juliette ne serait pas pour lui : sa figure était un scandale impudique, une honte et, pour moi, quelle insulte !...

— Ma pauvre Jenny ! — fit Mathieu.

— Je l'ai pressé de me dire pourquoi il refusait que Juliette épousât mon garçon. Cette question l'a pris au dépourvu...

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien... Que Juliette n'était pas une honnête femme.

— Alors, c'est qu'il ne l'aime pas?

— Mathieu, vous êtes trop naïf !

Mathieu réfléchit un instant et consentit :

— C'est vrai. Je raisonnais mal et trop théoriquement. Ma pauvre Jenny !

— Ah ! oui, votre pauvre Jenny ! Songez, Mathieu, à la débâcle de mon existence. Je ne vous dis pas que je souffre : ce n'est rien, de souffrir ; on s'y accoutume, on oublie... On ne s'accoutume pas à ce qu'il faut que j'endure et qui n'est pas la douleur d'un moment : on n'oublie pas la ruine de son cœur.

— Vous aimez Jacques comme au premier jour?

Mathieu dit cela posément et s'étonna de dire tout haut ce qu'il s'était dit en lui-même tant de fois, avec tant de secret, tant de mélancolie aussi. Jamais il n'aurait cru qu'il parlerait ainsi à Jenny, d'une façon qui lui sembla si hardie et presque dénuée de pudeur. A la pensée qu'elle était là, auprès de lui, dépourvue de la réserve et des précautions qui avaient toujours paré leurs sentiments, il connut le drame et eut conscience qu'elle et lui, dans une catastrophe, dépouillaient toute coquetterie, toute élégance et les délicats mensonges du cœur bien élevé, pour ne plus chercher que le sauvetage.

— Ah ! — répondit Jenny, — présentement, je ne l'aime pas : j'ai horreur de lui et de ce que j'ai vu de lui. Mais je l'aimais, vous l'avez dit. Je l'ai aimé de toute mon âme... Dame ! une jeune fille, on la marie : la seconde fois, je me suis mariée.

Et Jenny avait dit cela par un élan de sincérité, dont la présence de Mathieu fit qu'elle rougit, tardivement. Mathieu sourit et ne sut pas rendre gai le sourire que sa bonté accorda au trouble de Jenny. Peu s'en fallut que, pour l'encourager, il ne répondît :

« Mais oui, c'est tout naturel ! »

Il se retint de le dire, comme aussi Jenny se retint de lui demander pardon. Le silence que tous deux gardèrent fut de meilleure charité, mieux entendue, que les maladroites paroles qu'on dit faute de savoir se taire. Mathieu s'avisa de ne penser point à lui-même et d'abolir la rêverie trop personnelle qui l'eût diverti de songer à Jenny uniquement. Il ne le fit pas sans effort : non que l'égoïsme eût en lui beaucoup de résistance ; mais il éprouvait, au souvenir de son amour docile et malheureux, une douceur qu'il devina que Jenny éprouvait pareillement et qui, malgré la tristesse inévitable, calmait la farouche véhémence de l'autre amour et de son dénouement terrible. Jenny était comme alanguie dans le chagrin. Ce fut Mathieu qui la tira de sa langueur :

— Il faut, — dit-il, — aviser. Et sans retard.

— Non, — répondit-elle, — tout est perdu.

— Je ne vais pas vous laisser mourir devant cette dévastation, devant ces décombres de votre destinée.

— C'est vrai, — dit-elle, — que j'en mourrais !... Du reste, je veux bien mourir. A présent, ma vie est pire que la mort. Mais je ne veux pas de ce drame dont j'ai peur. Je ne veux pas que mon fils et mon mari...

Elle trembla ; et les mots ne sortaient pas de son gosier.

— Oui, — répondit Mathieu, — nous empêcherons ça.

— Ça, — fit-elle, — ça seulement ! Ne vous occupez pas de moi. Parce que moi, voyez-vous, Mathieu, c'est fini de moi !

— Ah ! mais non ! — répliqua-t-il, — ah ! mais non, ce n'est pas fini de vous. Parce que, voyez-vous, — et la rougeur lui montait au visage. — Parce que, voyez-vous, Jenny, j'ai bien pu me sacrifier à votre bonheur, mais pas à votre malheur : ça, je refuse !

Il n'en aurait pas dit davantage. Il se fût repenti d'en avoir tant dit ; mais le doux remerciement qu'il aperçut dans le regard de Jenny le rassura. Au bout de quelques instants, il reprit, s'étant ressaisi :

— Je ne sais pas du tout ce que je dois faire : il faut y penser. Mais vous êtes venue me trouver pour que je vous aide : c'est bien cela? Je suis tout à vous. Un autre serait plus habile. Comptez sur moi. Seulement, n'allez point à l'encontre

de mes initiatives : et, comme je ne sais pas du tout ce qu'elles seront, ne bougez pas.

— Je me fie à vous.

— Oui. Mais ce n'est pas l'affaire d'une heure. Avant que je ne vous dise mes projets, ne brisez rien ; soyez comme si de rien n'était. Par exemple, il faudra déjeuner avec nous, avec Jacques. Il y aura les Durny : c'est le salut! Si Juliette vient, cette après-midi, vous serez comme d'habitude. C'est promis? En échange, il m'est impossible de rien vous promettre, ma pauvre Jenny !

— Je n'ai aucun espoir ! — dit-elle.

Et il songeait : « Moi non plus ! »

XXI

Jenny se retira sans qu'il y eût, dans ses paroles ni dans son air, plus d'agitation. Comme elle disait qu'elle n'avait aucun espoir, elle n'en avait aucun. Mais l'amitié de Mathieu la délivrait de la solitude où elle s'était sentie éperdue. Elle voyait plus nettement son irréparable malheur : elle n'était plus entourée de fantômes. Elle s'en alla doucement.

Mathieu ne chercha point à la retenir. Il constatait qu'elle pouvait, pour un peu de temps, se passer de lui : et il devait s'occuper de la servir. Il éprouvait un bienfaisant désir d'activité. Ce qui lui manquait, c'était une idée juste et précise de l'emploi qu'il ferait de son entrain. Là-dessus, la tête lui tournait ; et, s'il se fût abandonné à son émoi, il eût tout simplement gémi : « Pauvre Jenny ! » Jenny partie, après qu'il eut fermé derrière elle la porte de la bibliothèque, il n'osa point retourner à son fauteuil et s'y asseoir, n'ignorant pas que, s'il commençait de méditer sur le tracas dont il avait à se mêler, il n'en finirait pas et, à force d'ingéniosité, aboutirait à la tristesse fainéante.

— Allons ! — dit-il, — c'est le moment de ne pas s'égarer parmi les erreurs qui mènent à la vérité.

Le petit volume qu'il avait placé, à l'arrivée de Jenny, sur la planchette d'un guéridon, le dos en l'air et les plats écartés comme les ailes d'un oiseau qui se pose, il le prit, d'un bout de

papier marqua soigneusement la page où il s'était arrêté de sa lecture et, pour le ranger, grimpa l'échelle : c'était un de ces livres libertins que les personnes scrupuleuses veillent à ne pas mettre à portée de la main sur les rayons d'en bas. Et Mathieu, qui avait de l'ordre, savait aussi que, de ranger autour de soi les objets, vous range les idées dans l'esprit : car nous avons le mécanisme du cerveau sensible à tout exemple, comme l'est un miroir aux alentours.

Quand il descendit de l'échelle, il tenait son idée principale, qui fut d'aller trouver Jacques ; et puis? de causer avec lui, de le gourmander, de le ramener à la raison? tout cela était vague et Mathieu n'avait point hâte de le définir : tout cela dépendait de Jacques autant, pour le moins, que de lui ; et l'on a tort de prétendre fixer le détail des minutes prochaines. Mais Jacques était le dieu ou le démon, le démiurge abominable des calamités où Jenny avait à pâtir. Il fallait s'adresser à lui. Et comment? Mathieu, qui redoutait d'imposer, selon le penchant qu'il y avait, ses raisonnements à la réalité, ses métaphysiques aux phénomènes, se résolut à suivre tout bonnement son impulsion, laquelle était assez forte pour le conduire. Et tandis qu'il descendait à l'atelier de Jacques, son impulsion devenait plus valeureuse : à la pensée de Jenny menacée, il détestait Jacques et déjà prenait, sur ce mauvais homme plus aimé que suivant ses mérites, l'ascendant de l'indignation, la suprématie d'une juste colère.

Jacques demanda, d'une voix bourrue :

— Qui est-ce?

— C'est moi ; c'est Mathieu.

— Entre !

Et Jacques vint au-devant de lui, sans palette à la main, car il ne travaillait pas. Il ne joua aucune comédie, n'en eut pas le temps. Mathieu, à brûle-pourpoint, lui saisissant le poignet, l'interrogea :

— Est-ce que tu deviens fou, Jacques?

Jacques secoua son poignet, croisa ses mains derrière son dos, se campa devant Mathieu ; mais il ne répondit pas.

— Te rends-tu compte de ce que tu as fait? — reprit Mathieu.

— Ah ! çà, mais... — fit Jacques impatienté.

— Non, non. Pas de mots inutiles ! Tu sens bien que je ne suis pas venu pour mon plaisir, ni pour le tien, mais pour tâcher d'arranger avec toi, tant bien que mal, le résultat de tes folies. D'ailleurs, tu es chez toi : s'il te plaît de me jeter à la porte, dis-le.

— C'est que j'en ai rudement envie ! — répondit Jacques, en fureur.

— Oui, mais tu ne le fais pas. Alors, je reste. Écoute ; je ne suis pas ton ennemi. Je ne peux pas être ton ennemi...

— Parce que tu es l'ami de ma femme?

— Précisément ! Peut-être aussi te souviens-tu que j'ai pour toi une amitié qui a fait ses preuves depuis un bon quart de siècle...

— Ses preuves?

— Mais oui, ses preuves de fidélité, de patience et d'admiration : le tout avec la même simplicité ; l'admiration comme les autres sentiments. Et l'amitié par-dessus tout, je te le répète. A présent, tu viens de briser ton ménage.

— C'est la première nouvelle.

— Ah ! çà, tu ne t'en doutais pas?

— Ma foi, non !

— Eh ! bien, tu le sais. Mais voyons, Jacques, nous n'allons pas jouer au plus malin. Le plus malin, ce n'est pas moi. Mais je suis venu pour te servir.

— Pour me servir? En es-tu bien sûr?

— Pour te servir, oui. Et Jenny plus que toi : c'est vrai. Seulement, votre sort à tous les deux est lié. Je ne servirai pas l'un sans l'autre. Et, en tout cas, ce n'est pas moi que je sers ; tu me connais : je ne mens pas. Mais toi, tu es dans un état de frénésie à ne plus savoir où tu en es. Veux-tu de moi pour te servir ; ou n'en veux-tu pas? Je te parais un peu niais, pour me mêler d'une telle aventure. C'est possible. Mais enfin, tu n'as pas mieux à ta disposition, ni moins perfide, ni plus dévoué. Prends-moi, faute d'un plus habile.

Jacques essaya de se débattre. Mais il cédait à la nécessité. Seulement ses paroles furent en retard sur le rapide changement de son émoi ; et il n'eut pas du tout le ton fougueux, mais le ton presque plaintif, pour répliquer :

— Je n'ai besoin de personne.

— Allons ! — fit Mathieu. — Tu as besoin de moi. Ne fais pas le faraud. Viens-nous-en.

Il le prit doucement au poignet derechef et l'amena devant la cheminée, où il y avait de vieux fauteuils à oreillettes. Jacques se laissa conduire, s'enfonça dans l'un des fauteuils ; et Mathieu, en face de lui. Mathieu ne doutait pas de l'avoir dompté ; il doutait seulement de le tenir assez bien pour ne pas le laisser échapper. Il éprouvait un peu de lassitude et, n'eût été son grand souci de Jenny, la tentation de renoncer à une besogne qui lui semblait aussi rude que vaine l'aurait persuadé. Il ne permit point à Jacques ni à lui-même d'esquiver le tourment.

— Jenny m'a tout raconté.

— Alors, pourquoi m'interroges-tu?

— J'en sais autant que Jenny. Elle sait ce que tu lui as dit. C'est le reste, que j'ai besoin de savoir.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

Jacques résistait encore, mais faiblement et comme par une révolte dernière de son orgueil et de sa fatuité compromise. Il ne rembarrait plus Mathieu ; et toute son attitude était d'un homme qui a cessé d'être le plus fort. Mathieu ne perdit pas son temps et ne risqua point sa chance à des chicanes.

— Enfin, tu es amoureux de Juliette?

Jacques se rebiffa de son mieux :

— Mais je n'ai pas dit ça ; je ne l'ai pas dit.

— Eh ! bien, dis-moi le contraire !

Et Jacques était vaincu. Non qu'il lui parût impossible de disputer à Mathieu les preuves que Jenny et Mathieu possédaient ou croyaient posséder : l'imprudence qu'il avait eue, la nuit et le matin, n'était pas difficile à rattraper ; et l'on ergote sur des cas plus désespérés. Seulement, la vérité est puissante, même en des âmes qui n'ont point à l'égard d'elle un fin scrupule, si elle coïncide avec une passion qui lui communique sa vivacité.

— Oui, — répondit Jacques, — j'aime Juliette. Tu as voulu le savoir ; tu le sais. Après cela, que me veux-tu? Je l'aime !

— C'est un amour insensé.

— C'est un amour !

Et il se tut, comme s'il avait résolu de subir en silence, et fût-ce dans les tribulations et le martyre dont Jenny et Mathieu lui infligeaient le commencement, cette fatalité de l'amour, qui a une gravité qui impose. Mathieu lui trouva, dans cette patience obstinée ou résignée, une espèce de grandeur absurde qu'il n'avait pas prévue et qui, un instant, le dérouta.

— Mais, — demanda-t-il, cherchant ses mots et confus de leur médiocrité, — ça t'a pris ces jours-ci? Tu étais, jusqu'à ces jours-ci, tranquille et bon enfant. Juliette était là : tu ne semblais pas troublé de sa présence plus que monsieur Durny ou moi?

— C'est vrai.

Mathieu insista :

— En somme, ça t'a pris depuis le retour d'Alain?

— C'est vrai.

— Oui ! Et depuis que ce jeune homme, lui aussi et probablement lui d'abord, était amoureux de Juliette?

— Lui d'abord : non ! Mais le reste, oui, c'est vrai.

Mathieu reprit :

— C'est un amour de jalousie.

— C'est vrai.

— Écoute-moi. Si tu voulais être attentif à ce que j'ai de très sûr à te dire, tu comprendrais ton aventure. La voici. Tu es au bout de ta jeunesse : je connais ça. Tu avais encore de la jeunesse à brûler : le voisinage d'un jeune amour la fait flamber ; ces jeunes gens t'ont mis le feu à tes brindilles d'arrière-saison. Ça ne durera pas !... Si tu consens à n'être pas absurde, Jacques, tu laisseras cette flambée d'amour consumer ce qu'elle a touché. Allons ! si gaillard que tu sois et, je l'avoue, beaucoup plus gaillard que moi, nous avons le même âge à deux ans près : à nos âges, mon bon ami, je peux bien te le dire, le plus fort est fait. Seulement, ne te jette pas dans le brasier comme un jeune étourdi. Patience ! Ça s'éteindra tout seul. Est-ce vrai?

— Non : tu n'y es plus !

— Ah! — répondit Mathieu avec bonhomie; — tu n'es pas simple : tu refuses la vérité, qui est plus modeste que toi.

Jacques se leva et frappa du pied rageusement. Il allait

répliquer : il en avait très long, très beau à dire. Mais il y renonça et dit seulement :

— Tu n'y es plus ! Ce n'est pas du tout ça.

— Mais si ! — reprit Mathieu, qui était sûr de lui. — Et tu as beau te rebeller, Alain épousera Juliette : alors, tu seras guéri ; tu n'es pas loin d'être guéri.

Mathieu croyait si bien avoir raison qu'il escompta une victoire plus facile qu'on ne l'eût espérée et qu'il apporterait à Jenny avec joie, en lui disant : « Patience, vous aussi ; laissez brûler les dernières brindilles ! »

Mais Jacques, d'une voix nette, le détrompa :

— Juliette n'épousera point Alain.

— Mais si !

— Jamais !

— Enfin, tu prends à ton beau-fils la femme qu'il aime et dont il est aimé? Voilà ce que tu fais !

— C'est lui qui me l'a prise ! Il ne l'aura pas.

— Il ne te l'a pas prise : tu t'es mis à l'aimer...

— Je l'aimais déjà !

— Depuis quand?

— Depuis longtemps.

Mathieu eut l'air de trouver ce renseignement un peu vague, et il allait le dire, quand Jacques reprit :

— Mais où veux-tu en venir? A quoi bon tout cela? Tu as les intentions les meilleures, j'en suis sûr ; et tu voudrais tout arranger, pour Jenny d'abord, et même pour moi. C'est inutile. Rien à faire ! Et, si tu me dis que c'est affreux, je ne dis pas le contraire ; mais je n'y peux rien. Je suis marié ; j'aime une autre femme. Et, que je l'aime sans espoir, c'est possible : mais je l'aime. Toi, tu me dis : « Renonce à cet amour ! » Je n'y renonce pas. Tu me dis que je ne suis pas aimé : c'est possible ; mais ça ne m'empêche pas d'aimer. Et tu dois sentir que cet amour-là est dans mon cœur, dans ma pensée, assez ardent pour résister à tes reproches ou à tes remontrances. Tu es comme moi : tu n'y peux rien. Tu me racontes que mon amour est une affaire de jalousie : je n'en sais rien. Tu me racontes que je suis vieux et à la porte du tombeau : j'y emporterai mon amour, probablement. Que je suis fou : je ne dis pas non. Mais l'amour d'un fou n'est peut-être pas moins tenace

que l'amour d'un sage. Au surplus, on n'avait qu'à me laisser tranquille. Je ne faisais de mal à personne. Si j'étais amoureux, on ne s'en apercevait seulement pas : je n'avais par la joie insolente. Rappelle-toi : je vivais posément, comme un autre bonhomme de peintre, comme un autre bonhomme de mari... Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé tranquille?... Ah ! mais, vous êtes imprudents : que diable ! ne taquinez pas les animaux. J'étais en cage : un bon vieux lion de ménagerie ; un lion tout de même ! Je n'étais pas dangereux ni méchant. Mais vous me taquinez : vous m'ôtez ma proie? Non, vous ne l'aurez pas.

Mathieu ne voyait pas son ami pareil à un lion très exactement. Mais il se souvint du jeune Achille, dans l'*Iliade*, qui mène un grand tapage et qui se plaint aussi de ce qu'on lui veuille ôter sa proie. Achille est un jeune homme ; et Jacques n'était plus à l'âge d'une telle véhémence. Puis la belle Briséis est, à précisément parler, la concubine du jeune Achille, qui regrette maints plaisirs et la volupté nocturne...

— Enfin, — demanda Mathieu, — Juliette n'est pas ta maîtresse?

Jacques hésita une seconde et, avec un accent de vérité brusque, répondit :

— Non !

— Tu ne me le dirais pas?

— En tout cas, je te dis que non : tu peux me croire. Mais qu'est-ce que ça peut te faire? Et, si je me contente plus facilement que tu ne l'imagines, ce n'est pas une raison pour que vous me voliez mon bonheur.

— C'est une raison pour que tu ne sois pas si acharné à cette proie, comme tu dis, et qui n'est pas la tienne !

— Oui, — reprit Jacques ; — j'entends bien. Tu conjectures que mon amour est un amour de tête, comme on dit, et qu'on en vient à bout? Mais ce n'est pas un amour de tête. Non : tout mon être y est engagé, mon art aussi ; toute la machine vivante et animale qui fait que je suis moi, que je respire et que je je peins !

Mathieu était de ces hommes que la subtilité intelligente et la bonne foi rendent faciles à la persuasion. Quand on s'est aperçu que les âmes sont extrêmement variées et que leurs mouvements n'obéissent pas à un petit nombre de lois rigou-

reuses, on admet plus volontiers la sincérité d'un chacun. Les doctrinaires, savants ou non, car il y a des doctrinaires de toute espèce et de la moindre, qui est la plus intolérante, nient durement ce que n'avait pas prévu leur doctrine. Mathieu était dépourvu de cette force infirme, et faute d'un tel soutien, montrait parfois de la faiblesse. Jacques lui parut déraisonnable et véridique : là-dessus, il n'avait pas tort. En telle occurrence, il avait coutume de s'incliner devant la vérité, fût-elle absurde : et c'est ainsi qu'il n'était pas un homme d'action. Mais il avait, ce jour-là, résolu d'agir. Il accepta, comme un fait monstrueux et authentique, l'amour de Jacques pour Juliette. Il ne débattit plus à l'encontre du fait et, le fait admis, prétendit s'attaquer aux conséquences.

— Voilà, — dit-il, — pour hier et pour aujourd'hui. Mais demain? Tu aimes Juliette, d'une façon... pardonne-moi : nous n'en sommes plus à ménager les mots... d'une façon formidable et saugrenue ; enfin, tu l'aimes ! Et elle?... Sait-elle seulement que tu l'aimes?

— Vous n'êtes pas plus malins qu'elle : et vous l'avez deviné. Une femme sait toujours qu'on l'aime : le jour qu'on le lui dit, on ne le lui apprend pas.

— Elle le sait ! Mais si elle ne t'aime pas?... L'amour que tu as pour elle ne te donne pas un droit sur elle... Si elle épouse Alain?...

Jacques recommença de parler fort :

— Je t'ai dit qu'elle ne l'épouserait pas !

— Si elle l'aime?

— Si elle l'aime, elle ne l'épousera pas !

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais !

— Si je sais le contraire?

— Tu ne sais pas le contraire ! Et, si tu savais le contraire, si c'était vrai... ce ne l'est pas !... mais, si c'était vrai, je te jure que ce ne serait pas encore vrai. Parce que, moi, j'ai le moyen d'empêcher ça.

— Tu n'as aucun moyen d'empêcher ça.

— Tu m'en défies?

Mathieu eut peur de Jacques et n'osa point le défier.

— Tu as raison de ne pas m'en défier, — reprit Jacques. —

Et, si tu veux rendre service à tes amis, à Jenny, à son fils, à Juliette et, subsidiairement, à moi, le meilleur service que tu puisses rendre, le voici : arrange-toi pour qu'on ne me pousse pas à bout. Dis à Jenny, à son fils et à Juliette, dis-leur avec assurance qu'il ne faut pas me pousser à bout. Parce que c'est moi, tu m'entends bien, c'est moi qui aurais le dernier mot. J'ai mon moyen, qui est un moyen sûr, et atroce.

— Tu te vantes?

— Non, je ne me vante pas. Ce que je te dis, n'en doute pas. Avertis-les.

— Mais je ne veux pas être le commissionnaire d'une rodomontade.

— Ah ! sapristi, mon pauvre Mathieu, que tu as tort !

— Quel est ton moyen? C'est un crime?

— Une espèce de crime.

— Tu veux tuer Juliette?... Alain?... Jenny?...

— Je ne suis pas un assassin.

— Tu veux te tuer?

— Ce n'est pas la peine.

— Alors, tu te moques de moi : je ne te crois pas.

— Tu as tort !...

Jacques devenait effrayant de résolution farouche. Et Mathieu sentait le drame rôder autour de lui.

— Écoute, Jacques, — dit-il avec énergie, — c'est assez de cachotterie autour d'aveux qui n'en sont pas. Tu m'épouvantes : je te le confesse et je ne crois pas que tu veuilles profiter de ma candeur, si tu n'es pas aussi méchant que tu es fou. Mais je ne te quitterai pas avant que tu ne m'aies dit ce que tu as dans la tête. Dis-le-moi ! Tu as un crime en tête : je ne veux pas que tu commettes un crime.

— Eh ! bien, ne m'obligez pas à le commettre !

— Ton moyen sûr et atroce, dis-le moi !

— Jamais de la vie !

— Tu me le diras.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu me le diras. Tu vas bien voir que tu me le diras ! Je te propose un marché. Tu ne tiens pas à commettre un crime? Tu m'as dit toi-même que tu ne le commettrais que si on t'y obligeait. Je te jure que, si tu ne m'as point menti

et que si ton moyen sûr et atroce est véritablement sûr et atroce, tu n'auras point à l'employer.

— C'est juré?

— Oui. Seulement, je suis juge de ton moyen. C'est moi... ce n'est pas toi, c'est moi tout seul... qui déciderai si je préfère te laisser commettre ton crime ou te le rendre inutile. Et, si tu m'as trompé, si tu t'es joué de ma pusillanimité ou du souci que j'ai de Jenny, d'Alain et de toi-même, je passerai outre. C'est convenu?

— Oui, c'est convenu. Mais je suis tranquille. Et, si tu es déçu d'abord, c'est que tu n'auras point encore tout compris : attends un peu, avant de crier victoire. Je n'ai besoin de tuer personne ; mais je ne te promets pas qu'ensuite il n'y ait personne de tué : je ne sais pas. Quant à moi, je n'ai besoin de tuer personne : et je n'ai qu'à dire ceci... Tout bonnement ceci : et c'est une chose qu'on n'a pas le droit de dire ; mais je le dis, et voilà mon crime...

— Parle !

— Juliette a été ma maîtresse...

Il le chuchota plutôt qu'il ne le dit. Mathieu répliqua :

— Je ne te crois pas !

— Allons donc ! Quand un galant homme vous dit qu'il n'a pas été l'amant d'une femme, on n'est pas forcé de le croire. Mais quand...

— Tu n'es pas un galant homme !

— Non ! Mais quand un goujat vous dit...

— On n'est pas forcé de croire un goujat !

— Tu n'es pas forcé de me croire. Mais tu n'étais pas forcé non plus de venir me trouver, moi goujat, pour me faire des remontrances de galant homme...

— Je ne te savais pas un pareil homme !

— Bah?... Mais, à présent que tu me sais un pareil homme, tu n'es pas forcé d'insister. Je te dégoûte et, sauf respect, tu m'embêtes : brisons là.

Mathieu aurait brisé là volontiers. La violence des paroles qu'il échangeait avec Jacques le désolait ; et, si emporté qu'il fût malgré lui par leur double colère, il entendait à l'arrière-fond de son âme une voix dolente et qui lui reprochait de s'être lancé dans une aventure pour laquelle il n'avait ni apti-

tude ni habileté. Mais il répliquait à part lui : « Je suis embarqué ! L'on ne fait point escale en pleine mer... » S'il avait pu disparaître soudainement ou, par un autre miracle, anéantir le tumulte que suscitait son imprudente initiative, sans doute aurait-il accueilli avec beaucoup de satisfaction cette aubaine de lâcheté : seulement il ne voyait aucun stratagème d'évasion. L'offre que lui présentait Jacques de rompre la causerie était séduisante et inacceptable. Jacques le savait bien ; car il reprit :

— Ce n'est pas moi qui t'ai appelé. Je ne te demandais rien. C'est toi qui viens et qui réclames des vérités, dont tu as peur. Tu réclames des vérités ; on t'en donne : et te voilà tout effaré. Tu fais une piètre figure, si tu te voyais ! Avec tout ça, tu t'es promis de nous sauver. Plus exactement, tu t'es promis de protéger une famille honnête et distinguée contre les entreprises d'un goujat. Tu veux sauver Jenny : et tu te sauves.

— Mais non, je ne me sauve pas. Et ne crois pas m'intimider !

— Tu t'imagines que tu n'es pas intimidé, parce que tu élèves la voix et que tu m'injuries, comme les enfants qui chantent dans les ténèbres? Tu as peur de la vérité. D'ailleurs, je comprends ça.

— Je n'ai peur de rien ! — s'écria Mathieu.

Et il sentit que cette déclaration dépassait de beaucoup sa pensée.

— Eh ! bien, si tu n'as peur de rien, tu vas tout savoir...

— Mais tu m'as tout dit, je suppose?

— Eh ! non. Tu m'interromps ; tu parles tout le temps. Je ne t'ai pas dit la moitié de ce qu'il faut que tu saches pour accomplir ta besogne tutélaire et pour mettre en garde contre moi Juliette, Alain, Jenny surtout.

— Parle.

— Après cela, tu décideras s'il vaut mieux se moquer de moi ou tenir compte de mes ignobles volontés. Y es-tu?... Oui?... Mais tu vas recevoir un coup : c'est toi qui l'auras voulu.

— Parle ! Enfin, parle !

Mathieu avait l'impression que Jacques lui faisait durer le supplice avec méchanceté, que Jacques se jouait de lui et

savamment l'exténuait avant de l'accabler. Mais Jacques n'était pas un tel bourreau et, quand il reprochait à Mathieu d'avoir peur, il n'évitait pas, lui non plus, toute appréhension : la quantité de ses paroles lui retardait le moment de dire ce qui ne serait pas facile à dire et qui déjà le gênait à la gorge. Il continua :

— Tu l'as voulu. C'est le rôle que tu as choisi, avec une bonté à laquelle je rends hommage, de te placer entre Jenny et moi, pour recevoir le coup terrible, mais inévitable. Au bout du compte, il sera moins dur pour toi qu'il ne le serait pour elle ; et, bien que j'aie de l'amitié pour toi, j'aime encore mieux l'infliger à toi qu'à elle, pauvre femme !

Jacques allait s'attendrir. Et Mathieu eut l'horreur de cette exubérance qui réunissait à la brutale rudesse la nervosité sentimentale. Du reste, il ne mit pas en doute la grossière sincérité de Jacques. Mais il nota ce mouvement de timidité imprévue et comme la voix de Jacques fléchissait, tremblait et peu à peu cédait à l'angoisse, quand ce fanfaron lui murmura presque à l'oreille :

— Écoute... J'ai été l'amant de Juliette il y a quatre ans, lorsque Jenny n'était pas encore veuve et que j'étais l'amant de Jenny depuis dix ans.

Mathieu entendit cela ; et tous les mots, les uns après les autres, lui furent comme un tour de roue donné à l'instrument de supplice qui lui écrasait la poitrine et lui comprimait le cœur. Premièrement, il regardait Jacques et le guettait, pour ainsi dire. Mais il baissa les yeux, parce qu'il lui venait une espèce de honte qui, étant la honte de Jenny, était la sienne et plus amèrement. Même, il ferma les yeux, afin de ne plus voir, non seulement Jacques, mais rien au monde. Ses mains frissonnantes l'importunaient ; et les fleurs de laine vive du tapis lui faisaient mal aux yeux. Il ne s'écria point, à propos de Jenny comme tout à l'heure à propos de Juliette : « Ce n'est pas vrai ! Je ne te crois pas ! » Non qu'il eût, pour Jenny, moins de confiant respect que pour Juliette, non certes ! Mais, cette fois, il s'agissait de lui : sa blessure ne lui laissait pas l'énergie de réagir. Et ce n'est pas la faute de Jenny qu'il accepta sans la mettre en doute : ce qu'il accepta, ce fut le malheur dont il était accablé. En outre, il ne songeait pas

à invectiver contre Jacques : c'est qu'une seule pensée l'occupait et le prenait tout entier, la pensée de la seule Jenny, soudainement différente de ce qu'il l'avait crue ; et profanée, il n'osait pas se le dire, il n'osait pas s'en apercevoir : mais différente jusqu'à n'être pas reconnaissable. Dans son esprit, réduit à l'inactivité, devenu tout au plus un lieu vague où les idées et les images se combinaient à leur guise, l'image de Jenny se modifiait, l'image et l'idée même de cette femme qu'il avait toujours aimée, qu'il aimait encore et qu'il ne retrouvait plus pareille pour l'aimer pareillement. De longues secondes passèrent sans qu'il eût avec netteté conscience de ce qui venait d'arriver et qui était une chose étrange, absurde, abominable. S'il était mort ou s'était endormi, la mort ou le sommeil n'aurait pas eu à lui ôter beaucoup de vie ou beaucoup de sentiment : car il avait l'âme à demi évanouie.

Quand il rouvrit les yeux, la vue de Jacques tout d'abord l'offensa comme un affront. Mais Jacques n'était pas à l'insolence : il pleurait. Mathieu aurait pu détester ces larmes : elles lui parurent bien naturelles et telles qu'il en eût répandu lui-même, si la stupeur ne l'avait rendu gourd comme sont les doigts que le froid paralyse.

Mathieu avait un immense chagrin : Jacques pleurait. Mathieu n'aurait pu dire un mot ; Jacques ne put se taire. Et il arriva que leurs sentiments, si confus et enchevêtrés, les réunirent dans une alarme commune. Jacques dit à Mathieu :

— Je savais bien que tu aurais beaucoup de peine...

Mathieu lui fit un signe assez brusque d'avoir à ne pas continuer sur ce chapitre.

— Bon ! — reprit Jacques. — Mais tu ne m'empêcheras pas de te demander pardon. C'est fait : prends-le comme tu voudras !... Et puis juge-moi comme tu voudras. Je ne suis pas un poète ni un philosophe...

« Tu es un cochon ! » répliquait Mathieu en lui-même.

— Je suis un amant de la vie et de la beauté ; je suis un peintre.

Ces grands mots semblaient à Mathieu ridicules à un point tel qu'il en eut l'intelligence en déroute. Puis, avec le goût de l'équité, avec la manie de l'incertitude qui était chez lui une espèce de vertu mentale, il songea que ces grands mots

étaient, malgré leur vulgarité, le signe véritable de cette âme puissante et pourvue de quelque génie. Jacques lui paraissait à la fois scandaleux et magnifique, analogue à l'été. Les différences qu'il y avait de Jacques à lui, et que proclamait Jacques avec un bel entrain, le disposèrent à ne pas juger cet extraordinaire garçon, mais à l'examiner comme un spectacle aussi intéressant que déplaisant. Les monstrueux phénomènes de la nature, même s'ils vous ont blessé, vous les étudiez plutôt que vous ne les injuriez : ce sont les personnes les moins réfléchies, et dans les temps de l'humanité primesautière, qui insultent les vents, l'orage et croient châtier la mer en furie; Mathieu était bien au delà de tels emportements. Puis, dans sa tristesse, une douloureuse curiosité le tenta de connaître le détail de son malheur. Une telle curiosité est malsaine, comme le sont la plupart des sentiments que suscite la jalousie ; et, pour autant qu'il y eût de jalousie dans son chagrin, Mathieu cédait à l'impulsion la plus naïvement masculine. C'est ainsi qu'il fut amené à supporter les confidences de Jacques : il ne les aurait point sollicitées, mais il ne les refusa point. Jacques, lui, subissait un vif émoi de cordialité. Ce qu'il ne devait pas dire, et qu'il avait dit à Mathieu, l'exaltait. Il s'émerveillait d'avoir surmonté la difficulté d'un pareil aveu : si bien que ce n'était plus un aveu, mais le splendide épanchement de sa personnalité impétueuse, magistrale et devant laquelle il admirait que s'inclinassent — car il ne les voyait pas autrement — les colères et les rancunes de Mathieu, ses reproches de délicatesse offensée.

— Que veux-tu? J'avais passionnément aimé Jenny. Cela durait, je te l'ai dit, depuis dix ans. J'avais passionnément désiré qu'elle fût libre : elle ne l'était pas ; je l'attendais. Tu sais ce que c'est, que d'être amant? C'est d'attendre ! A chaque rendez-vous, on attend; et l'on attend au jour la journée : on y perd son temps, et puis son désir. On ne travaille plus ! Un artiste qui ne travaille plus est un homme fini. Est-ce que je m'en suis rendu compte? Je n'en sais rien; mais il faut croire qu'il y eut en moi une rébellion de mon art, qui ne voulait pas défaillir. Bref, au bout de dix ans, j'attendais encore Jenny : je ne l'attendais plus comme d'abord. Si elle n'était pas devenue libre, notre amour serait allé à une espèce

d'amitié fidèle et, sans doute, à une espèce de liberté mutuellement consentie. Je n'aurais pas cessé d'aimer Jenny ; non pas ! mais je serais arrivé à une tendresse calme, discrète et à laquelle son mari même, son mari, n'aurait rien eu à reprocher... Comme toi, mon bon ami ; comme toi !...

— Il ne s'agit pas de moi ! — fit Mathieu.

— Évidemment ! — reprit Jacques. — Enfin, j'étais à ma onzième année d'une liaison qui s'éternisait. Tu m'entends bien? Pour rien au monde, je ne l'aurais brisée... Je ne suis pas de ces gens qui ont le cœur en girouette... Seulement, alors, j'ai rencontré Juliette !

Et, à ce mot qui lui fut comme la joie fulgurante d'un souvenir, Jacques eut le visage illuminé. L'afflux de sa pensée le fit taire. Mathieu se taisait aussi : Jacques, après l'avoir dégoûté, le déconcertait ; Jacques trop heureux, à qui Jenny s'était donnée et qui n'avait pas su qu'il recevait le plus merveilleux présent faute duquel Mathieu vivait à peine. Ce gaspillage de son bonheur lui semblait une sottise autant qu'une infamie.

— C'était au Cap d'Ail, près de Monte-Carlo, il y a quatre ans. J'étais allé faire le portrait de la grande-duchesse Nadine Kasimirovna, une femme superbe, un tempérament : dévote, avec ça ! C'est Raspoutine qui lui conciliait, à ce qu'on dit, le tempérament et la dévotion : passons ! Mais Juliette, qui par hasard était là-bas, dans cette lumière... Tu ne peux pas te la figurer dans cette lumière, avec sa beauté, avec sa gaieté, avec son éclat : c'était du soleil changé en femme... Il n'y a que les peintres pour savoir ce que c'est qu'une femme : vous autres, vous n'y connaissez rien !... Vous autres qui les aimez l'hiver comme l'été, à la clarté des lampes et dans la pénombre septentrionale, vous croyez que vous les aimez. Allons donc ! ce n'est pas de l'amour : c'est de la polissonnerie. Mais oui ! Vous vous cachez dans les petits coins pour vous raconter des histoires : c'est du libertinage confidentiel et de la câlinerie de psychologues. Moi, quand je me promenais avec Juliette, sur la route, nos pas avaient un rythme de galop ; nous respirions le grand air et c'était l'amour qui entrait dans nos poitrines, avec le grand air venu de la mer à la côte et que nous attrapions au passage, comme des gourmands. Quelquefois, je lui

disais d'aller devant, pour la voir mieux : mon bras consentait à ne plus la tenir serrée contre moi, pour que mes yeux fussent contents à leur tour. Elle s'éloignait en courant. Sa robe soulevait de la poussière, qui l'enveloppait comme un châle de soleil. Elle riait : et j'entendais l'éclat de rire du soleil. Un jour, comme nous revenions d'une de ces promenades, est-ce qu'elle était lasse? ou alanguie de quelque manière? je n'en sais rien... mais j'ai été l'amant de la lumière!

— Et elle? — demanda Mathieu, d'une façon qu'il ne rendit pas narquoise volontairement.

Jacques aurait buté à cette question qui ressemblait à une facétie méchante, s'il n'avait été emporté par sa fougue assez brutale et qui eût vite écrasé plutôt que de l'écarter cet obstacle de rien du tout.

— Elle? Ce n'est pas mon affaire. Mais, l'autre jour, quand elle est arrivée, l'après-midi, radieuse... Il faisait beau, tu t'en souviens? Elle vous a tous émerveillés : moi, j'ai cru reconnaître ma lumière... J'ai voulu faire son portrait. Et il m'est remonté au cœur, à la tête, il m'est revenu aux doigts, pour peindre, et au cœur, pour aimer, et à la tête, pour comprendre ce que c'est que la beauté, toute ma joie méridionale et qui, un peu plus, m'aurait donné du génie. Seulement, on m'avait collé ce petit jeune homme...

— Il t'a gêné?

— Mais oui! J'avais besoin de toute ma joie : j'aurais fait un chef-d'œuvre. Et la seule présence de ce petit me taquinait ma joie... C'est bien ce que Jenny voulait...

— Note que ce n'est pas Jenny qui t'a donné ce compagnon.

— Qui est-ce?

— Juliette!

Jacques eut l'air de chercher dans sa mémoire et dit :

— C'est possible!... En tout cas, j'en ai assez d'avoir tout l'entrain de ma vie et de mon art empêché par ce jeune homme; j'en ai assez : qu'on se le dise!

Mathieu insista :

— Jenny ne se méfiait pas ; c'est Juliette qui a dû se méfier.

— C'est possible! Mais je te répète que je ne veux plus de ce garçon dans ma vie et dans mon art, qui sont deux choses qui n'en sont qu'une!

— Si Juliette ne t'aime pas, et l'aime, tu auras beau crier...

Jacques haussa les épaules et répliqua :

— Toujours tes calembredaines d'amour ! Mais te figures-tu qu'il y a quatre ans, au Cap d'Ail, elle était amoureuse de moi? et que je suis assez bête pour le croire? assez dadais pour en souffrir? Ah ! mon pauvre vieux !... Tu t'imagines que les femmes nous aiment? Allons donc ! elles se donnent à nous : c'est tout ce que nous leur demandons.

— Il y a pourtant une femme qui t'aime !

— Eh ! bien, oui! — reprit Jacques, un peu troublé d'abord et qui se fut bientôt ressaisi. — Mais précisément elle devrait comprendre que ce n'est pas la même chose !... Que Jenny m'aime, tu ne me l'apprends pas. Je l'ai toujours si bien su que c'est pour elle que j'ai fait mon sacrifice de l'autre. Tu n'y es pas? Mais écoute-moi, au lieu de parler, si tu veux savoir. C'est vite fait, de vous traiter un homme de goujat : mais on l'écoute! Après ça, tu me diras si j'ai très mal agi. Le même jour, j'avais fini le portrait de la grande-duchesse et j'avais eu ma récompense de Juliette. Le lendemain dès l'aube, une dépêche : d'Ervise est mort, Jenny est libre ; et moi, je ne le suis plus !... Un an plus tôt, pas plus d'un an, cette nouvelle m'aurait enchanté ! Ce jour-là, elle m'a surpris. D'Ervise était malade. Je n'en savais rien. Jenny le soignait avec un admirable dévouement : elle ne m'écrivait pas ; elle n'avait pas le temps. Et, tu sais comme elle est superstitieuse : elle n'osait pas m'écrire, dans ces tristes circonstances. Je vais chez Juliette ; et... tout ça me troublait... je lui ai dit... je lui ai tout dit. Elle m'a répondu...

— « Allez-vous-en »?

— Oui. Mais j'y étais bien résolu.

— Elle t'a chassé...

— Je m'en allais !

— Elle ne t'aimait pas !

— Eh ! non ; mais... Jamais tu ne comprendras, jamais !... Je suis revenu à Paris. J'ai revu Jenny. Tu sais le reste : je n'ai pas manqué à mon devoir. Si je n'avais pas épousé Jenny, je serais un misérable : je n'en suis pas un. Pauvre Jenny !... Et je ne me vante pas : ç'avait été le rêve de ma jeunesse, de l'épouser ; je l'épousais ! Vous étiez là deux ou trois à lui

faire la cour : elle m'aimait et je l'aimais ; enfin mon devoir a coïncidé avec mon bonheur. Juliette : je n'y pensais plus. Quoi ! est-ce que tu n'as jamais oublié aucune des femmes qui t'ont marqué de la complaisance? Moi, je me dis souvent qu'on doit retrouver dans les enfers le troupeau vieilli de ses bien-aimées : et quel châtiment ! Je l'avais si bien oubliée, Juliette, qu'au bout de quelques mois je l'ai revue, ma foi ! comme une amie.

— Et elle?

— Comme un ami. A me demander si je n'avais pas rêvé tout ça !... Jusqu'à ces dernières semaines. Tu l'as bien vu? Elle m'amusait, je la trouvais jolie, elle égayait notre campagne un peu austère. Elle me faisait plaisir à regarder et à sentir autour de nous. Mais comme toi, mon vieux, comme Durny, comme le jardinier, qui saccage nos plates-bandes pour lui donner des roses ! Moi, si j'étais un peu plus émoustillé pourtant, c'est naturel et tu m'excuseras : tu es plus rêveur, je suis plus emporté. Mais enfin, tout ça n'était rien ; je me tenais bien : tu m'as vu ! Oui, jusqu'au jour que le jeune homme est revenu et s'est mis à n'avoir pas notre réserve. Ça aussi, tu l'as vu !... Moi, je l'ai vu, je le vois ; et je ne peux pas le voir !... Cette jeunesse amoureuse m'a réveillé ; il y a désormais autour de nous une atmosphère d'amour qui me grise. Il n'en fallait pas tant, probablement. Il aime Juliette... ah ! mais non, pas comme je l'ai aimée : je l'en défie bien !... Mais il l'aime, comme je ne l'ai pas aimée : il l'aime pourtant. Et elle l'aime, comme elle ne m'a pas aimé : ça j'en suis sûr. Est-ce que je suis jaloux? Parbleu, oui ! Mais c'est bien plus que de la jalousie. C'est un autre amour, qui naît en moi, qui s'épanouit en moi, et qui veut s'épanouir davantage. Il me semble que j'aperçois, en Juliette, des beautés qui m'avaient échappé, qui me rendent fou : et c'est le petit, comprends-tu ça? qui me les montre. Il me semble que je dormais ; et mes yeux s'ouvrent : c'est le petit, qui me les ouvre. Il y a une nouvelle Juliette, qui est celle que j'ai aimée, je la reconnais, et qui est une autre, et je la veux. Cette nouvelle Juliette, c'est le petit qui l'a créée? Pour lui? Ah ! mais non : pour moi ! Je ne la lui donne pas, je ne la lui laisse pas. Si tu me dis qu'elle ne sera pas pour moi, je te réponds qu'elle ne sera pas pour lui. Ça, non ! Ça, jamais de

la vie ! Pour empêcher ca, je t'ai dit que j'avais mon moyen ; je t'ai dit le moyen que j'avais. Avoue qu'il est atroce, mais qu'il est sûr.

Mathieu assistait à la frénésie de Jacques ; et il songeait à ces deux vers de *la Coupe enchantée* :

Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avait pas.

Les derniers mots de Jacques le ramenèrent de sa rêverie à la réalité urgente : il s'agissait, non d'une aventure étrange et digne d'aguicher un esprit curieux, mais d'un drame où il avait accepté d'intervenir. Jacques, d'ailleurs, le secoua :

— Eh ! bien? Tu m'as offert un marché : si mon moyen te paraissait pire que le reste — et qu'en dis-tu? — alors, tu m'ôterais l'utilité de m'en servir.

Mathieu frémit :

— Bref, tu irais, pour empêcher la réunion d'Alain et de Juliette, tu irais jusqu'à cette ignominie de raconter... et à Jenny !... ce que je sais?

— Oui : c'est bien ça.

— Tu ne le ferais pas !

— Je le ferais. Tu le vois bien? Tu en conclus que je suis fou. Les fous sont dangereux : il ne faut pas jouer avec les fous.

— Jenny en mourra. Tu l'auras tuée...

— Toi qui aurais pu la sauver, qu'auras-tu fait pour la sauver? Parce qu'en définitive je ne vois par pourquoi tout ton effort de diplomatie porte sur moi. Il y a... l'autre côté... que tu pourrais voir? Avec moi, rien à faire. Débrouille-toi : ça te regarde. Si tu parviens à m'épargner ce que tu appelles une infamie, je t'en serai bien obligé. Tâche de réussir. Mais, si par malheur tu ne réussis pas, moi je réussirai.

— C'est ton dernier mot?

— Je croyais bien te l'avoir dit.

— Tu me fais horreur !

— Ça n'avance à rien.

Mathieu s'en allait. Jacques le rappela :

— Mais toi, ton dernier mot?

Mathieu hésita. L'horreur qu'il avait de Jacques le pressait

de partir. Et puis il craignit principalement une folie de ce fou. Il répondit :

— Fais-moi crédit jusqu'à ce soir. Et, d'ici-là, tiens-toi tranquille.

— Oui ! Seulement, veille à ce que je ne sois pas mis en cas de légitime défense. Rien de mon côté ; mais non plus de l'autre côté ! Parce que...

Mathieu sortit, ayant ouvert la porte rudement et la fermant avec douceur, afin de ne pas faire de bruit : car il était épouvanté.

XXII

Dehors, il respira la fraîcheur de l'air et crut qu'il avait risqué l'asphyxie entre les quatre murs de l'atelier qu'emplissait la folie de Jacques. Il aurait voulu se promener dans le jardin, laisser sa tête en désordre s'y apaiser. Il s'épongea le front, qu'il avait en sueur, et s'attendit qu'une migraine fût le résultat de son impétuosité. Il prenait une allée d'ombre. Mais il aperçut, au bout de cette allée, Jenny en train d'éplucher des rosiers. Elle avait, comme d'habitude, les mains gantées pour éviter le dommage d'une piqûre ou d'une éraflure ; elle avait, à la ceinture, un petit panier, pour y mettre les fleurs fanées : elle maniait le sécateur avec la même vivacité que toujours. Elle n'entendait pas Mathieu, qui ensuite se méfia de faire crier le sable. Et elle ne le vit pas. Mathieu n'eut qu'un désir, qui fut de se retirer sans être vu. Que dirait-il à Jenny? En outre, il n'avait pas envie de la revoir avant d'avoir à part lui arrangé le secret pardon qu'il devrait lui accorder. Elle semblait la même et n'était plus la même cependant. Elle était en réalité la même et, aux yeux de son fidèle adorateur, avait changé : voilà ce que Mathieu lui pardonnerait bientôt, non pas soudainement. Mathieu, qui avait besoin de gagner du temps et d'être seul, retourna sur ses pas, résolut de monter à sa chambre et ne craignit que d'en être empêché. Pourvu qu'il ne rencontrât personne ! Il lui fallait du silence.

Il songeait que sa causerie avec Jacques avait tourné plus

mal qu'il ne l'eût redouté. Il avait trouvé Jacques plus atteint qu'il ne l'imaginait d'abord et que Jenny, en se disant perdue, ne l'imaginait. Finalement, Jacques lui avait posé le détestable ultimatum qu'il aurait fallu anéantir : mais comment l'anéantir? Et Mathieu, qui se reprochait de n'avoir pas été habile, n'espérait pas l'être mieux désormais : pourtant, il y allait d'un incalculable malheur.

Comme Mathieu arrivait à l'étage de sa chambre, il aperçut Alain dans le corridor. Pour l'éviter, il continua son chemin, feignit de monter à la bibliothèque; mais Alain courut après lui :

— Monsieur Landin, vous rappelez-vous que, l'autre jour, j'avais avec vous une conversation qu'un hasard, je ne sais plus lequel, interrompit.

Alain parlait d'une façon vive et nerveuse.

— Je m'en souviens, — répondit Mathieu, — et du hasard qui nous a interrompus : ce fut le départ de Juliette, que Jenny était venue nous annoncer.

— Oui. Peu importe. Mais j'étais à vous demander...

Mathieu s'en souvenait aussi. Et il s'étonna qu'une question de ce genre lui fût posée ainsi, brusquement, sur la marche d'un escalier, dans un corridor : une question de ce genre méritait la sécurité d'une chambre et la porte fermée aux indiscrets. Peu s'en fallut qu'il ne priât ce prompt jeune homme d'entrer chez lui, où ils causeraient, s'ils avaient à causer. Mais il préféra éluder un long entretien.

— J'étais à vous demander, — reprit Alain, — si, lors de ce duel où succomba le mari de Juliette, on ne l'a point calomniée ; je dis calomniée.

— C'est possible ! — répondit Mathieu. — Le monde est méchant. Mais il n'est rien venu à mes oreilles : il est vrai qu'on sait que j'entends mal la calomnie.

— En tout cas, il n'y avait rien à dire contre elle, absolument rien?

— Ah ! par Dieu, non ! Je te le jure.

— Merci, monsieur Landin, merci !

Alain, rayonnant d'allégresse, lui serra la main. Mathieu sourit à cette jeunesse heureuse et allait dire : « Il n'y a pas de quoi ! » Mais il dit seulement, et ne sourit plus :

— C'est tout ce que tu voulais savoir?

Alain fit un signe que oui. Et Mathieu :

— Au revoir donc, à déjeuner.

Comme il avait monté quelques marches vers la bibliothèque, l'idée lui vint qu'il donnait à Juliette un certificat de vertu qu'elle n'avait pas continué de mériter : il le savait tout récemment. Et ce qu'il savait maintenant ne changeait rien à l'autre histoire. Il avait dit la vérité : mais, fort de cette vérité, qu'est-ce qu'Alain n'allait pas faire? Exactement ce que, lui, Mathieu se proposait d'empêcher : conclure son mariage. Mathieu s'arrêta : il hésitait à rappeler Alain. Mais non ! Alain n'en voulait pas savoir davantage ; Alain refusait d'en savoir davantage et s'était sauvé, content de la réponse qu'il avait reçue, trop content !... Mathieu se souvint de don Quichotte qui, s'étant fait un sabre de bois, a grand soin de ne pas l'essayer, crainte de le casser.

« Malicieux garçon ! se dit Mathieu. Et comme il l'aime ! »

Au moment d'ouvrir la porte de la bibliothèque, Mathieu sentit qu'Alain, dans sa grande joie d'amoureux content, lui avait serré la main si fort qu'elle lui faisait mal.

« Comme il l'aime ! se dit Mathieu. Tout est perdu ! »

(La fin prochainement.)

ANDRÉ BEAUNIER

LA GUERRE

AURAIT-ELLE PU ÊTRE TERMINÉE PLUS TÔT?

Les écrits relatifs à la conduite militaire de la guerre se multiplient dans tous les camps. Documents officiels, témoignages privés, matériaux divers, du chaos desquels l'histoire essaiera et peut-être réussira un jour à dégager la vérité.

Mais la guerre n'avait pas seulement opposé des armées à des armées. Toutes les forces intellectuelles, morales, religieuses, des peuples belligérants et des nations neutres étaient en mouvement.

A côté de la guerre militaire, il y a eu aussi la guerre des diplomaties et la guerre des propagandes. L'Entente, sur ce plan de son action, fut-elle inférieure, supérieure, ou égale à ses ennemis? A-t-elle fait, pour obtenir plus tôt l'issue victorieuse du conflit mondial, tout ce qu'elle pouvait, donc tout ce qu'elle devait?

Je n'ai pas aujourd'hui le dessein, qui peut-être serait prématuré, de résoudre ce problème historique. J'entends seulement apporter un témoignage à cette enquête qui restera longtemps ouverte, et spécialement sur cette question dont les difficultés présentes rendent l'intérêt passionnant : « Aurait-il été possible, en 1917, de terminer la guerre ou d'en approcher la fin, en dissociant la coalition des Empires centraux? »

Dès les premiers mois de 1915, je m'étais attaché à étudier de près, par de fréquents voyages en Suisse, les procédés de la propagande allemande. De cet observatoire, placé géographiquement, intellectuellement et moralement au centre de l'Europe en armes, il était plus facile que de tous les cabinets des chancelleries, de connaître le fort et le faible de nos ennemis, de découvrir, derrière les apparences d'une organisation formidable, les faiblesses qui pouvaient nous le livrer, d'étudier les ressorts secrets de la guerre spirituelle par laquelle il doublait son effort militaire.

Il n'y avait pas en effet que des Allemands en Suisse : les représentants de toutes les Nations que, bon gré mal gré, l'Empire bismarckien avait entraînées dans son agression, s'y donnaient rendez-vous. L'exil à Lugano des ambassades ennemies auprès du Saint-Siège avait attiré autour de cette dépendance *in partibus* du Vatican, toute une nuée de négociateurs volontaires ou en missions officieuses, qui y nouaient et y dénouaient, au cours des jours, le réseau des plus subtiles intrigues.

En observant ce va-et-vient incessant de diplomates et d'ambitieux, je crus apercevoir pour l'Entente diverses possibilités d'actions, soit diplomatiques, soit extra-diplomatiques.

C'est ainsi que, dès les premiers jours de 1917, m'apparut nettement la possibilité de détacher la Bulgarie, la Turquie et l'Autriche-Hongrie du bloc central. En ce qui concerne l'Autriche-Hongrie, la mort de François-Joseph, l'avènement du jeune empereur Charles, les sentiments de la nouvelle impératrice, fière de son sang Bourbon et impatiente de secouer la pesante domination des Hohenzollern, m'apparaissaient comme des éléments substantiels d'une action diplomatique comportant, malgré des inconvénients dont je ne me dissimulais pas la gravité, sinon des certitudes, du moins des chances sérieuses de succès bien faites pour les compenser.

Déjà s'était produite l'intervention si significative du prince Sixte de Parme auprès du Gouvernement français.

Ce qui, par suite d'erreurs qu'il était possible d'éviter dans une nouvelle tentative, avait échoué en février, ne

pouvait-il se produire bientôt sous une forme différente ?

C'est dans cet esprit, et principalement pour que la France fût prête à saisir toute chance qui s'offrirait à elle de diriger les événements, que je commençai en avril 1917, dans le *Journal des Débats* ma campagne pour le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège.

Quelques jours plus tard, à la suite d'entretiens avec M. Ribot, alors président du Conseil, j'adressai à cet éminent homme d'État, sur les moyens qui me paraissaient propres à isoler l'Allemagne de ses alliés, une Note [1] pour l'histoire de la guerre que je crois devoir publier aujourd'hui :

ISOLEMENT DE L'ALLEMAGNE PAR LA DISSOCIATION DE SES ALLIÉS

Il est prudent d'envisager un long délai pour arriver à une victoire purement militaire.

Il convient de songer aux événements redoutables qu'un tel délai comporte.

La guerre ne pourrait se prolonger indéfiniment que sous la triple menace de la ruine, de la famine et de la Révolution.

La Révolution russe, dont on s'est d'abord réjoui à cette heure. nous inquiète. Quelles en seront les répercussions dans l'univers?

Les époques de crise, comme celle que nous traversons, sont propices aux grands bouleversements.

Le chef militaire peut prévoir l'épuisement des forces ennemies : il peut conclure une alliance avec le temps. Mais il est d'autres forces avec lesquelles doit compter l'homme d'État.

La famine? On y arrive pas à pas. Le mouvement se précipite. Des millions d'hommes, depuis des années, consomment sans produire. A l'intérieur, toute l'activité nationale gravite autour des armements. Récemment encore on employait le mot de vie chère. Aujourd'hui on parle de pénurie. Et demain?

Établir un parallèle entre notre situation économique et celle de nos ennemis ne comporte rien de fécond. Ceux-ci, ayant depuis deux ans pratiqué la restriction, y sont entraînés. Il est probable qu'ils feront la soudure. Les greniers de la Hongrie, de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Turquie sont abondants. Leur infériorité a été

1. La Note est datée du *7 mai 1917*, et ceux qui voudront la rapprocher des événements qui ont terminé la guerre s'apercevront que je ne m'étais pas fait d'illusions sur ce que serait la fin de la coalition des Empires centraux et sur les conséquences de la Révolution russe.

compensée par notre imprévoyance. Ils ont en mains l'arme sous-marine.

J'ai fait, depuis le début des hostilités, trois voyages d'études en Suisse. Par sa position géographique et politique, par sa situation traditionnelle de terre d'asile pour les proscrits et les intrigants de l'Europe centrale et orientale, par l'originale fortune de guerre qui a transformé l'un de ses cantons en succursale du Vatican, la Suisse est l'observatoire le mieux placé pour percevoir, dans leur ensemble et dans leurs détails, les mouvements complexes de l'opinion et des intérêts européens.

Des conversations que j'ai eues avec des politiques et des hommes d'affaires de nationalités diverses, qui, chaque fois, dès mon arrivée et plus particulièrement lors de mon dernier séjour, provoquaient de toute façon les occasions de m'entretenir, j'ai rapporté la conviction réfléchie — que je vous ai exposée — qu'il était possible d'ores et déjà de dissocier la coalition de nos ennemis.

Je vous ai d'abord parlé de l'Autriche. Elle poursuit en ce moment, continuant ainsi son histoire paradoxale, deux politiques opposées et contradictoires.

Sa politique officielle, dont la direction appartient à l'Allemagne, suppose et affirme un accord parfait entre les deux empereurs et les deux chancelleries.

La première a pour but la paix allemande, la paix de la *Mittel Europa*, qui, en dépit des protocoles, consacrerait la vassalité des Habsbourg à l'égard des Hohenzollern.

La seconde tiendrait à une paix autrichienne qui, par un heureux équilibre entre les sacrifices inévitables et les compensations possibles, émanciperait l'Autriche du joug de fer subi depuis un demi-siècle.

Comme je vous l'ai exposé, je suis porté à croire que l'Autriche n'a plus la liberté de mouvements nécessaire pour échapper à l'étreinte de son allié suzerain. Il faut cependant tenir compte des éléments impondérables qui luttent contre la prédominance de Berlin : le besoin de la paix, les souffrances populaires, les haines des nationalités opprimées par la Hongrie, les passions et les intérêts catholiques.

Ce serait, à mon avis, une faute que de ne pas essayer de les conjurer avec les rancunes légitimes et les ambitions naturelles des nouveaux souverains.

Mais seule une intervention puissante, pure, aux yeux de l'Autriche, de tout soupçon d'inféodation à l'Entente, pourrait tenter la négociation ou en suggérer les possibilités.

Je vous ai dit qu'à mon avis ce rôle ne pouvait être rempli que par le roi d'Espagne ou par le pape, ou par les deux, agissant d'accord ou séparément. J'ajoute que l'examen attentif de la situation intérieure de l'Espagne, qu'on néglige trop souvent lorsqu'on apprécie son attitude internationale, me permet de penser que cette colla-

boration discrète d'Alphonse XIII et de Benoît XV pourrait, en ce moment, être envisagée avec grande faveur par les hommes d'État libéraux.

Je vous ai indiqué, Monsieur le Président, que cette haute utilité immédiate de conversations officielles entre le Gouvernement de la République et le Saint-Siège m'avait décidé à commencer sans retard une campagne en faveur de la reprise de nos relations diplomatiques avec le Vatican, dont, à d'autres points de vue, l'urgence ne s'imposait pas.

J'ai ajouté qu'à mon avis l'initiative législative d'une pareille mesure appartenait essentiellement au Gouvernement, qui ne devait d'ailleurs en assumer la responsabilité qu'après s'être assuré, par de franches négociations avec les groupes parlementaires, une majorité substantielle.

Mais il me semble — tant nos intérêts nationaux sont engagés dans la question — qu'il appartiendrait au Gouvernement, par tous les moyens dont il dispose, de préparer l'opinion française à un changement contre lequel s'élèvent encore trop de préjugés, tout en disposant officieusement le Saint-Siège aux conditions nouvelles dans lesquelles devra avoir lieu la reprise des relations.

Je vous ai ensuite entretenu d'un second moyen, dont la possibilité m'était nettement apparue en Suisse, de dissocier le bloc ennemi. Il consisterait à en détacher la Bulgarie [1]. Il est impossible que votre pénétration n'ait pas envisagé la même solution.

Les conséquences de cette initiative, si elle était couronnée de succès, sont telles qu'elles doivent vous décider à la tenter.

La Bulgarie neutralisée, sinon gagnée à notre cause, c'est le rêve de la *Mittel Europa* mis en pièces, donc le coup moral le plus fort assené au peuple allemand,

Je crois connaître la psychologie de nos ennemis, l'état d'esprit de leurs grands commerçants, de leurs chefs d'industrie, de leurs hommes d'affaires, dont la confiance dans les revanches économiques de la paix, reste l'armature de la résistance allemande. Que nous brisions en Bulgarie un anneau de cette chaîne qu'ils s'imaginent solidement tendue de la mer du Nord aux terres d'Orient, nous aurons assuré l'effondrement de leur suprême espérance. Toute diminution du moral de l'Allemagne vaut, à cette heure décisive, une victoire sur le front.

J'ai ajouté — et c'est là une considération capitale — que si la Bulgarie quittait le champ de bataille, la présence à Salonique d'une armée alliée ne serait plus nécessaire. Intérêt immense en toute circonstance, que cette libération d'un fret, d'un matériel et d'un personnel utiles ailleurs, mais auxquels les ravages de la guerre sous-marine confèrent une pressante et douloureuse actualités.

1. C'est exactement ainsi que les choses se sont passées *un an après*.

Nous savons quelle décision s'imposera dans quelques mois si ces ravages continuent. Comment l'accepterait dans notre pays l'opinion publique énervée par les deuils et les privations ? Quel succès pour le Gouvernement, si le retour de nos troupes d'Orient s'expliquait par la paix bulgare?

Même au point de vue de notre politique intérieure, l'intérêt de la tentative que je vous conseille n'est pas contestable.

Comment la réaliser? Deux voies vous sont offertes ; les négociations officielles, les moyens révolutionnaires.

Je ne méconnais pas que l'action diplomatique serait préférable, en ce sens que plus sûre dans ses résultats, elle est immédiatement praticable.

Elle présente cependant un grave danger qui ne m'a pas échappé. Le succès seul et le succès complet excuserait auprès de l'opinion des négociations avec un homme comme le tsar Ferdinand. A tort ou à raison, le Gouvernement qui, les ayant entreprises, y aurait échoué, serait pulvérisé par le mépris populaire.

Ce serait cependant — et non sans grandes chances de réussite — un beau coup d'audace fait pour séduire un homme d'État clairvoyant et courageux.

Malgré ce que je viens d'exposer, je préconise dans votre intérêt le moyen révolutionnaire. S'il comporte une perte de temps, il présente cet avantage précieux de ne pas compromettre votre diplomatie.

Officiellement traité ou révolutionnairement préparé, de quelle monnaie serait payé le détachement de la Bulgarie du bloc allemand?

Politiquement, par Cavalla; les difficultés de cette reprise ne sont plus insurmontables.

Mais quand dans notre conversation nous avons été amenés à parler des prétentions bulgares sur la Macédoine, je vous ai exposé que très certainement la Macédoine pouvait être remplacée par une charge hardie de cavalerie de Saint-Georges. Je crois fermement que la rapacité bulgare ne voit actuellement dans les prétentions sur la Macédoine qu'une valeur d'échange.

Le tsar Ferdinand a compromis ou semble avoir compromis sa fortune dans la guerre actuelle : ses propriétés d'Autriche et de Hongrie seraient menacées s'il abandonnait ses alliés. J'ai des raisons de croire qu'un remboursement avec intérêts usuraires lui paraîtrait préférable aux chances de plus en plus problématiques de la victoire et à toutes les menaces que la défaite dresserait contre son trône.

Par ailleurs, que l'affaire soit menée diplomatiquement ou révolutionnairement, les hommes d'État bulgares ont des appétits qui ne demandent qu'à être satisfaits.

L'Allemagne n'a pas hésité, pour jeter la Bulgarie dans une guerre que ne justifiait ni n'expliquait aucun intérêt national, à employer des arguments que la perspective de la paix rendrait plus persuasifs encore, si nous nous décidions à en user.

Chaque journée de guerre coûte à la France et à l'Angleterre près de 300 millions. Je vous ai dit, Monsieur le Président, et vous m'avez approuvé, qu'il me paraîtrait de bonne politique de risquer le coût d'une ou deux de ces lourdes journées pour économiser, en hommes, en travail humain et en argent, les frais de plusieurs mois, sinon de plusieurs années de lutte.

* * *

Si l'opération bulgare était réalisée, la Turquie, privée de sa base stratégique, serait à la merci de l'Entente. Mais ce serait négliger les chances de succès que nous offrent les dissensions publiques et secrètes qui déchirent l'Empire ottoman, que de ne pas tenter concurremment de ce côté des manœuvres de dissociation.

Les liens qui unissent la Turquie à l'Allemagne sont factices. Sans doute le chef du clan politico-militaire responsable de cette alliance, Enver Pacha, est complètement inféodé à l'Allemagne. De lui, il n'y a rien à attendre ou à espérer ; tout ce que nous pouvons souhaiter à son égard est sa disparition.

Talaat et Djavid, ses complices, sont ses ennemis personnels. Talaat surtout, que l'on dit désintéressé, est sincèrement, exclusivement Turc. La crainte de voir son pays démembré par les Alliés le retient dans la vassalité allemande. Que les renoncements de la Russie révolutionnaire permettent aux Alliés d'organiser en Turquie un contrôle politique et financier qui, si rigoureux soit-il, sauve la face de l'Islam, il ne paraît pas impossible de concilier à nos intérêts ces deux hommes d'État.

Nombreux sont les membres du Comité Union et Progrès qui n'ont encore connu ni les honneurs, ni la fortune et auxquels la situation présente de la Turquie fournit plus de prétextes pour tenter un retour vers les anciennes amitiés.

Je vous ai parlé, Monsieur le Président, des intéressantes conversations qui ont été échangées en Suisse avec Saddik Pacha et Riffaat Pacha. Riffaat faisait ses préparatifs de départ pour Berlin : mais il était facile de comprendre qu'il aurait préféré regagner Paris. Saddik, l'ancien réprésentant du khédive à Constantinople, est l'une des intelligences les plus remarquables et l'une des consciences les moins scrupuleuses de l'Orient.

Si les objectifs à poursuivre ne se présentent pas pour la Turquie avec la même netteté que pour la Bulgarie, la nécessité des pourparlers officieux n'en est que plus urgente.

Il ne s'agit pas de se substituer au futur Congrès de la Paix ni de préparer des partages ou des attributions de territoires, mais de réunir des notions qui échappent fatalement aux agents officiels, de découvrir les aspirations secrètes, les besoins secrets des hommes qui peuvent à un moment donné changer la direction des événements à l'intérieur des nations belligérantes. Il s'agit de constituer, par tous

les moyens que des intermédiaires non officiels peuvent employer, des groupements d'ennemis de l'Allemagne jusque dans les capitales de ses alliés et de préparer ainsi la transformation à notre profit des nationalismes qui, actuellement, sont dressés contre nous.

On ne songe pas à ajouter une rallonge démocratique au secret du roi, à instituer une diplomatie officieuse hostile ou antipathique à la diplomatie officielle. On désire seulement que, partout où les hommes et les choses s'y prêtent, soit organisé le rabattage, vers notre camp, de toutes les énergies qui peuvent servir notre cause.

J'ai été heureux, Monsieur le Président, mais non étonné, de constater, qu'en véritable homme d'État, vous entendiez ne négliger, si hardie qu'elle soit, aucune des initiatives capables de hâter l'avènement de la paix.



On se rappelle ce que fut le printemps de 1917. L'offensive militaire fut arrêtée ; il n'y eut pas d'offensive diplomatique.

La Note du pape, lancée en juillet, suscita les commentaires que l'on sait. Au milieu des passions déchaînées, c'était cependant l'idée d'une paix rapide qui prenait son vol.

Je revins en Suisse vers la fin d'août.

Je croyais n'avoir qu'à y continuer tranquillement ma campagne d'observations, lorsque l'occurrence — je ne puis dire le hasard — d'une rencontre imprévue me ramena en plein centre des préoccupations qui avaient inspiré ma Note du 7 mai.

Dès mon retour à Paris, je me fis un devoir de rendre compte à M. Ribot, tout d'abord verbalement, puis par une Note, de cette rencontre et des deux entretiens auxquels elle donna lieu.

C'est cette Note que je crois utile de publier aujourd'hui.

PROPOSITION AUTRICHIENNE

Le 28 août dernier, à Berne, au Bellevue Palace-Hôtel, où j'étais descendu, on me fit passer la carte du docteur E. M... Le nom du visiteur était accompagné de la mention qu'il était le gendre d'un ancien ambassadeur des États-Unis en France, avec lequel j'avais entretenu de très cordiales relations. Lors de la mission en Amérique

dont j'avais été chargé par le ministère Waldeck-Rousseau, ce diplomate m'avait muni de précieuses lettres d'introduction. Je me fis donc un plaisir de recevoir immédiatement le docteur M..., son gendre.

Après une conversation cordiale, qui roula sur son beau-père, toujours vivant et sur sa jeune femme, que j'avais connue jeune fille, le docteur me fit connaître le but précis de sa visite. Il m'expliqua qu'un de ses amis, sujet autrichien, m'ayant aperçu *par hasard*, dans le hall de l'hôtel du Bellevue Palace, n'avait pas voulu, malgré nos anciennes relations à Paris, m'aborder à l'improviste et sans mon consentement, dans la crainte de ne pas recevoir de moi l'accueil que lui auraient assuré nos rapports de jadis, si la guerre ne l'avait pas fait notre ennemi. Mais comme il avait à m'entretenir d'un sujet d'importance, selon lui, capitale, il se servait de l'intermédiaire du docteur pour me demander un rendez-vous.

Je ne pus m'empêcher de faire observer au gendre de l'ambassadeur des États-Unis, combien me paraissait invraisemblable la coïncidence d'une rencontre *fortuite* et d'une communication importante et urgente. Il convint galamment sans s'expliquer davantage que le mot « hasard » traduisait inexactement l'ensemble de circonstances qui avaient conduit M. de X... sur mon chemin.

Mes souvenirs sur M. de X... étaient précis. Je l'avais connu alors qu'il jouait dans la vie parisienne un rôle distingué. Je l'ai retrouvé ensuite à l'époque où je fus amené à faire venir en France Wilbur Wright pour prouver la possibilité de voler en avion. Il était parmi les assidus du camp d'Auvour où chaque samedi j'invitais mes amis et certaines personnalités étrangères à assister aux premiers vols du premier aviateur. Dans la suite, lorsque les inventeurs français se basèrent sur les procédés Wright pour développer la fabrication des avions, j'ai eu fréquemment la visite de M. de X...

Quelques années plus tard, vers 1913, je rencontrai d'une façon toute fortuite M. de X... dans une rue de Budapest, au cours d'un voyage de vacances que je faisais avec ma femme et mes enfants. Il portait avec élégance un uniforme d'officier d'état-major hongrois. Il me raconta qu'il accomplissait une période d'instruction en qualité d'officier d'ordonnance d'un général. M. de X... est un homme distingué et cultivé. La France entretenait alors de bons rapports avec l'Autriche-Hongrie. J'acceptai sans scrupule son invitation à déjeuner avec ma famille chez lui.

La guerre survenue, je ne pensai plus à lui. Sans la visite du docteur M... et la demande de rendez-vous, ces souvenirs seraient probablement restés endormis dans ma mémoire.

Pour en revenir au docteur M... je ne lui cachai pas mon aversion pour la rencontre qu'il me proposait.

Je demandai néanmoins à mon interlocuteur le temps de réfléchir, ne voulant pas opposer à une démarche du gendre d'un ancien ambassadeur des États-Unis, un refus précipité, voulant surtout entretenir notre ambassadeur à Berne de cette proposition.

Je priai donc le docteur M... de repasser le même soir à sept heures pour recevoir ma réponse.

La présence en Suisse de M. de X..., son désir d'utiliser nos anciennes relations pour amorcer une conversation sur la paix dont je croyais pouvoir d'avance fixer le thème, ne m'étonnaient pas. J'ai trop souvent signalé depuis trois ans les allées et venues des agents de l'Autriche, politiques, ecclésiastiques, mondains, socialistes,

Bien que désireux de décliner l'appel de M. de X..., je n'en fis pas moins part à mon ami M. Beau, notre ambassadeur, qui fut exactement de mon avis.

Dans ces conditions, je fis savoir le soir même, quand le docteur M... revint me voir, que, tout réfléchi, il m'était impossible de recevoir M. de X...

Le docteur ne me cacha pas son désappointement. Il insista sur le sérieux, sur l'intelligence de M. de X... qui saurait m'expliquer, en toute sincérité et à ma satisfaction, les motifs graves qui l'avaient fait me rechercher.

Je persistai dans mon refus. M. M... paraissait désolé de devoir téléphoner le lendemain à Montreux où, d'après lui, était retourné M. de X..., l'échec de sa démarche : « En toute hypothèse, lui répliquai-je, il eût été trop tard pour que M. de X... vienne de Montreux ici. En outre ma soirée de demain est prise et je pars après-demain matin par le train de 9 heures 15 pour Morges (je déjeunais en effet ce jour-là chez M. Maurice Muret, rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*), je ne puis recevoir M. de X... ce même jour à Lausanne, j'en repartirai d'ailleurs le lendemain pour Évian et Paris. N'imputez donc pas mon refus à mon mauvais vouloir, mais simplement à une impossibilité matérielle. »

Racontant quelques instants après cette conversation à l'ambassadeur, je fus soudain obsédé par la pensée que, grâce à l'imprudente indication de mon train, je trouverais M. de X... à la gare. Si bien que, résolu à l'éviter, je priai M. Poncet, professeur à l'École polytechnique, en mission permanente en Suisse, qui se rendait par le même train à Genève, de monter dans le compartiment qui nous était réservé.

M. Poncet fut fidèle au rendez-vous. Au départ, M. de X... ne parut point. Comment avais-je pu m'imaginer qu'il essaierait de me rencontrer dans le train après ce que je lui avais fait dire par le docteur M...? En cours de route, je racontai à M. Poncet la crainte que j'avais eue de me trouver dans le train nez à nez avec un Hongrois et je lui fis le récit du singulier travail d'approche dont j'avais été l'objet.

Nous roulions depuis environ une heure, lorsque, à une petite station, dont je n'ai pas retenu le nom, la portière de notre compartiment s'ouvrit : M. de X... y pénétra, faisant un grand salut à l'autrichienne.

Léger soubresaut de ma part. Pour prévenir M. Poncet de la

qualité de notre compagnon de route, je lui adressai la parole :

— Que faites-vous donc par ici, monsieur de X...?

M. de X... pâlit, et sans s'arrêter à dissimuler l'ennui qu'il éprouvait de ne pas me trouver seul, il me raconta qu'il soignait à Montreux une grave maladie de cœur. Puis, subitement et comme fatigué de sa contrainte :

— Monsieur Weiller, — me dit-il, — j'ai une communication importante à vous faire. Voulez-vous venir causer avec moi dans le compartiment voisin qui est vide?

Je considérai rapidement que, quelque défiance que m'inspirât M. de X..., mieux valait, à présent qu'il était à côté de moi, savoir ce qu'il voulait me dire que l'ignorer. Je le suivis quelques instants après.

Nous eûmes alors une conversation qui devait se prolonger longuement.

M. de X... commença par me rassurer sur sa santé. Il fallait me donner, me dit-il, une preuve de sa loyauté en me fixant tout de suite sur les conditions de son séjour en Suisse. Sa maladie de cœur n'était qu'un prétexte pour son congé. Attaché au ministère de la Guerre autrichien, confident et mandataire de l'ami le plus dévoué de l'empereur Charles, il était en Suisse, en service commandé, par ordre de son souverain, pour y travailler à la paix. Mais sa mission était si secrète que son frère lui-même, attaché à l'ambassade d'Autriche à Berne, l'ignorait.

Je l'écoutai. Sur ses lèvres je retrouvai d'abord ce que tant d'autres m'avaient déjà dit en Suisse et ailleurs (et que le ministre des Affaires étrangères retrouverait dans mes Notes antérieures) : le sentiment profond du nouvel empereur et de l'impératrice Zita, quant à la déchéance qu'entraîne pour l'Autriche-Hongrie sa dépendance de plus en plus étroite de l'Allemagne, leur appréhension de la victoire tout autant que de la défaite.

M. de X... me dit :

— Le jeune empereur n'est pas responsable de la guerre. L'impératrice est française de cœur. Je suis envoyé en Suisse pour y préparer « la paix de l'empereur », qui n'est pas celle du Gouvernement officiel.

— Tout cela est parfait, — lui dis-je, — et si vous le voulez, assez vraisemblable pour être vrai. Mais ceci ne m'explique ni pourquoi vous vous adressez à moi, qui n'ai pas qualité pour traiter de la paix, ni pourquoi vous m'avez cherché, ni comment vous m'avez trouvé.

M. de X... me répondit avec franchise qu'il n'était pas en Suisse pour me rencontrer. C'était un autre personnage très haut placé[1] qu'il comptait y voir, dont l'entrevue avec lui était en préparation par les soins d'un ami commun.

1. Le nom du haut personnage a été indiqué par moi au président du Conseil, ce qui ne signifie pas que ce haut personnage sût qu'il était attendu.

Ce personnage tardant, M. de X... qui, savait l'importance et l'urgence de sa mission, consultait chaque jour les listes d'étrangers des grands hôtels. C'est ainsi qu'il vit un jour mon nom parmi ceux des hôtes du Palace Hôtel de Lausanne. Il s'y rendit aussitôt : j'étais parti. Ni par les sollicitations les plus aimables, ni par l'attrait d'un gros pourboire, il ne put obtenir du personnel mon adresse que je n'avais d'ailleurs pas laissée à l'hôtel où je n'attendais aucune correspondance. C'est alors qu'il pensa à se servir, pour avoir cette adresse, de son ami le docteur M... Il se rendit à Berne et venait de rédiger avec le docteur, dans le hall du Bellevue Hôtel, un télégramme par lequel ce dernier, se donnant comme mon médecin, demandait cette adresse au Palace-Hôtel de Lausanne, lorsque, au moment de porter ce télégramme à la poste, ils m'aperçurent en train de causer à quelques pas d'eux avec un de mes amis, M. Sawyer, le représentant du ministère des Munitions anglaises à Berne.

Je ne pus m'empêcher de faire observer à M. de X... que toutes les généralités qu'il m'avait exposées sur les sentiments de son souverain étaient pour nous fort peu intéressantes, si elles n'aboutissaient pas à des conclusions précises, et je mis en doute la véracité de son allégation, quant au rendez-vous projeté avec un grand personnage français.

Comme il protestait :

— Nommez-le-moi, — lui dis-je.

— Volontiers, pourvu que vous me donniez votre parole d'honneur de ne pas répéter son nom.

— Je n'ai pas, — lui répliquai-je, — de parole d'honneur à vous donner. Un entretien qui débute par de telles exigences est sans intérêt, — et je me levai pour regagner mon compartiment.

M. de X... ne me laissa pas faire un pas.

— J'ai confiance en vous, — me dit-il. — Vous n'abuserez pas de la confidence. Le personnage que je comptais voir, que j'attends, c'est M. ...

— Il ne serait pas venu.

— Vous vous trompez ! l'ami qui me sert d'intermédiaire a toute sa confiance. Et il s'agit en somme de l'intérêt de la France, autant que de l'intérêt de mon pays.

» Mais puisqu'il n'est pas là et que le temps presse j'ai pensé qu'un membre du Parlement de votre autorité pourrait recueillir utilement la pensée de Sa Majesté.

J'écoutai alors M. de X... et je résume son exposé.

L'empereur Charles a trouvé la guerre dans l'héritage de François-Joseph qui n'était plus, depuis longtemps, qu'un instrument entre les mains des Allemands. Il veut finir la guerre, qui, si elle se prolonge, et quelle que soit son issue, entraînerait la ruine de son empire, la honte et peut-être la perte de sa couronne[1]. Il comprend

1. Clair pressentiment, si l'on consulte la date de la Note.

que la paix qu'il désire ne peut être obtenue sans des sacrifices. Il est prêt à les faire. Mais la condition du succès des pourparlers qu'il va falloir engager, c'est qu'ils ne soient, au moins au début, connus que de la France et de l'Angleterre.

J'arrêtai là M. de X..., par la simple observation que le plus clair résultat d'une action diplomatique ainsi conduite serait une brouille avec l'Italie, avec laquelle nous avons partie liée en toute loyauté réciproque. C'est inadmissible.

M. de X... se récria :

— Les propositions de l'empereur sont de nature, — dit-il, — à satisfaire l'Italie. Sa Majesté est prête à lui abandonner le Trentin.

— Mais c'est la proposition que Bulow avait déjà faite à l'Italie, avant son entrée en guerre, — répliquai-je, — et qu'elle avait refusée. Et c'est cela, de cette offre aujourd'hui saugrenue encore, que vous me faites confident? Voyons, et Trieste et toutes les autres revendications de l'Italie?

— Mais Trieste, c'est notre seule fenêtre sur l'Adriatique. Sans Trieste, nous étouffons.

Puis, après une hésitation :

— Eh bien! malgré cela, malgré tout, nous abandonnerions Trieste, pourvu que l'on trouvât la formule qui nous permît l'accès économique à la mer. Nous voulons la paix.

— Soit, mais il n'y a pas que l'Italie, il y a la Serbie, la Roumanie, il y a les appétits bulgares.

— Eh! la Serbie, — me répondit M. de X..., — Sa Majesté serait heureuse de la reconstituer et même de l'agrandir, mais au détriment de la Bulgarie. Les événements vous prouveraient d'ailleurs que l'intervention de l'Autriche, l'aide qu'elle donnerait aux Alliés mettraient la Bulgarie dans l'obligation d'abandonner aux Serbes ce que les puissances alliées décideraient de leur donner.

» Et quant à la Roumanie, c'est la faute des Russes si elle a été si cruellement vaincue. Ils sont partisans du principe des nationalités, ils ne lui refuseraient pas la Bessarabie. Nous-mêmes, nous nous prêterions à des rectifications de frontières, du côté de la Transylvanie roumaine.

» Tels sont les sacrifices que l'Empereur Charles est prêt à faire, sûr d'emporter l'assentiment de ses peuples, si une compensation qui concorderait avec les vœux et les intérêts des Alliés maintenait le prestige de sa couronne.

» Cette compensation consisterait dans la constitution du royaume de Pologne, composé de la Pologne autrichienne, de la Pologne russe et de la Posnanie, que, cette fais encore, notre intervention mettrait l'Allemagne dans l'obligation de restituer à la Pologne reconstituée, sous le protectorat de l'Autriche ou sous la forme d'une monarchie trialiste.

» Moyennant quoi l'Autriche-Hongrie, quittant l'alliance de l'Allemagne, la victoire de l'Entente serait assurée.

— Tout cela est fort beau, — répondis-je à M. de X... — mais ce n'est ni vous ni moi qui pouvons, en causant de ces projets, les rendre réalisables ni même possibles.

Nous approchions de Lausanne. M. de X..., surveillé, disait-il, par sa propre police autant que par celle des Alliés, désirait descendre à une petite station où il passerait inaperçu. Il me demanda un rendez-vous pour le voir le soir à dix heures. Très intéressé, je ne crus pas devoir le lui refuser.

Il arriva à l'heure fixée.

— Je comprends, — dit-il dès l'abord, — que vis-à-vis des puissances alliées je n'aie pas qualité pour présenter avec l'autorité nécessaire, les offres de Sa Majesté. Mais je suis prêt à vous donner la liste des hautes personnalités qui, dans les conditions que je vais vous exposer, pourraient parler au nom de l'empereur avec toute l'autorité nécessaire.

» Par exemple, le comte Esterhazy sera prochainement à Davos. Il serait en état d'engager des négociations. Mais pour lui je fais des réserves que je vous exposerai tout à l'heure. »

Et M. de X... m'exposa pendant près d'une heure les conditions dans lesquelles pourrait se produire ce qu'il appela « le coup de théâtre ».

La France se mettrait d'accord avec ses alliés pour demander un très court armistice (deux à cinq jours au plus), cette brièveté étant nécessaire pour que, ni de part ni d'autre, l'armistice ne puisse dissimuler aucun préparatif militaire.

Avant la demande de cet armistice, un protocole verbal serait dressé entre l'Autriche et les Alliés. L'Autriche y exprimerait son désir de paix, sa volonté de ne pas continuer la guerre pour sauver la couronne des Hohenzollern, et y indiquerait le jeu ci-dessus exposé des concessions qu'elle veut faire et de la compensation qu'elle réclame.

La répercussion de ce protocole, dès qu'à la faveur de l'armistice, il serait rendu public, serait immense en Allemagne, notamment en Bavière, où la dynastie serait poussée à se substituer aux Hohenzollern dans un empire constitutionnel. Le contre-coup pourrait d'ailleurs être plus profond encore sur les institutions impériales. Ce serait la fin du prussianisme.

L'Autriche, tranquille du côté de l'Italie et de la Russie, ferait son affaire de la Bulgarie, qu'elle réduirait au nom des Alliés.

Pour mettre sur pied ce projet, l'empereur serait disposé à envoyer, sous sauf-conduit, en France, à Dijon par exemple (je ne sais pourquoi M. de X... a insisté sur le choix de cette ville) un des cinq personnages suivants :

1° Le comte Esterhazy, qui fut président du Conseil à trente-six ans. Cependant l'empereur le considère comme un esprit inquiet, plutôt « poltron » et rétif devant les responsabilités. « Son choix d'après mon avis personnel, dit M. de X..., ne serait pas désirable. »

2° Le baron Mussilin, ministre d'Autriche-Hongrie à Berne, en qui l'empereur a une confiance entière.

3° Le prince de Hohenlohe, ancien stathalter de Trieste et président du Conseil.

4° H. de Pflügen, officier de liaison diplomatique entre l'empereur et Mackensen,

5° Et de préférence Joseph Hunyadi, l'ami le plus sûr de l'empereur, son confident, son ami fidèle, celui qui fait et défait les ministres.

La conversation ne finissait plus. Je laisse de côté tous les détails pour m'arrêter aux lignes principales que j'ai traduites aussi fidèlement que possible.

Comme conclusion, M. de X... proposa de me dicter une note sur « la procédure » à suivre pour arriver à l'accord. Je prétextai une douleur à la main pour le prier de tenir lui-même la plume. Il écrivit alors sous mes yeux les feuilles dont copie entière est jointe à la présente note et *que j'ai oublié de détruire*.

Enfin, M. de X... me donna de sa main, toutes les indications nécessaires pour correspondre avec lui suivant une formule convenue. Je joins à cette note la copie textuelle de ces indications. Il était deux heures du matin quand l'entretien prit fin. Je n'ai pas revu M. de X... et jusqu'à la fin de la guerre, je n'ai échangé aucune correspondance avec lui.



M. Ribot m'accusa réception de ma communication écrite.

En novembre, le ministère démissionna. M. Clemenceau arriva au pouvoir. La guerre prit une tournure nouvelle. L'empereur Charles fut un vaincu dans la politique de son Empire avant de l'être définitivement dans la guerre. Je n'ai pas à revenir sur des pages d'histoire connues de tous.

J'ai profondément regretté, en 1917, qu'aucune suite n'ait été donnée aux propositions officieuses de l'empereur d'Autriche. Il était possible d'entamer ces négociations en parfait accord avec tous nos alliés. Même si, comme je le crois aujourd'hui, elles n'avaient pas abouti au but indiqué par M. de X..., qui fut l'un des émissaires envoyés par l'empereur Charles, il eût été facile de les faire tourner au désavantage de la coalition des Empires centraux, et, sinon à la dissociation, du moins au relâchement de leur alliance.

Je n'accuse personne d'ailleurs d'un manquement volontaire au devoir. Je ne me dissimulais pas les inconvénients des tractations de ce genre. Mais, selon le mot si opportunément rappelé à la Chambre par M. Millerand : l'art de l'homme d'État est de choisir entre de grands inconvénients.

LAZARE WEILLER

POÈMES

I

4 DÉCEMBRE 1915

Tout se lève dans ma mémoire : l'hôpital
Immense, nu, glacé, — pis encore : banal ;
L'office ; le jour sale, un de ces jours funèbres,
Gras, et tout chassieux encore des ténèbres
Qui n'ont pas le cœur, pleins de paresse et d'ennui,
De se laver de toute l'ombre de leur nuit ;
Et la garde, entrevue en un brouillard de larmes,
Alignée à la porte et figée au port d'armes.

C'est comme un cinéma qui tourne. Je revois,
Comme s'il était là sous mes yeux, le convoi
Morne et strict, en sa nudité réglementaire ;
Cet air déshérité des choses militaires ;
Et, pauvre réconfort ou dérisoire orgueil,
Le drapeau, — le drapeau sur ce jeune cercueil !

Je nous revois marchant tous quatre dans la boue.
Je la regardais fuir et jaillir sous la roue,
Inconscient. Par intervalles il pleuvait :
Une aigre averse, un coup de fouet brusque et mauvais.
Un vieux fiacre grinçant suivait là-bas derrière,
Et malgré moi, cherchant en vain une prière,

J'écoutais, obsédé, l'essieu strident. Parfois
Un bref coup de chapeau, un court signe de croix
Au passage de l'inconnu qu'on porte en terre,
Puis on filait ; il en meurt tant, des militaires !
Je revois les troupiers, leur hâle paysan,
Leur dandinement gauche et leur regard pesant
— Figures de grognards ou de légionnaires — ;
L'officier de service, un lourd quadragénaire ;
Le son mou du piétinement sur le sol gras ;
L'homme à ma droite, avec son fusil sous le bras,
Un vieux, morose, le poil gris, les yeux honnêtes ;
Et la haie, au loin devant nous, des baïonnettes
Au rythme lent du pas dardant leur éclair bleu.
C'est comme un cinéma qui tourne. On marche. Il pleut.
Des gens passent confusément sous la bourrasque.
Officiers au fond d'une auto, la main au casque,
Cycliste enduit de boue, et plus loin artilleurs
Que je regarde sans les voir, l'esprit ailleurs...

Ainsi le prompt oubli, le cortège sommaire
Sans amis, sans enfants, sans épouse et sans mère ;
L'adieu sec d'une ville étrangère ; ainsi donc
La détresse, la solitude, l'abandon ;
La méchanceté froide, unanime et subtile
De toutes choses, jour maussade, averse hostile,
Fiacre sordide au grincement exaspérant ;
Le salut de tous ces bourgeois indifférents
Qui n'ont pas même interrompu leur causerie,
— O gloire ! — c'est donc ça, mourir pour la patrie !

... On longe un mur, puis on tourne, — et soudain je vois...
Terrifiant !... Des croix, des croix, des croix, des croix !
Un peuple muet, là, dort en terre chrétienne.
Il a fallu bien les serrer pour qu'ils y tiennent
Et gardent de la place aux autres — qui viendront...
Qu'ils sont nombreux, files profondes, large front !
Quatre mille dans cet immense cimetière
Entassés ! quatre mille, une brigade entière !
Les quatre mille croix pressent, pressent leurs fûts.

Un champ de seigle a ce fourmillement confus,
Mais il frémit, il a des grâces balancées,
Il vit ! Au lieu qu'il faut chercher dans la pensée
Quelque chose de mort, d'immobile et de nu.
Tenez : les échalas déserts, l'hiver venu,
Et leur pullulement régulier, maigre et roide.

Telles ces tombes ont l'uniformité froide,
La symétrie avare et triste qui fait froid.
Tous sont égaux, rigueur exacte ; tous ont droit
A l'allocation fixe et réglementaire,
C'est-à-dire une place à soi, six pieds de terre,
— Voici la sienne : huitième rang, numéro trois, —
L'écriteau blanc qu'on cloue au bois noir de la croix.
Le grade, le nom, l'âge inscrits dans un cartouche,
Une date, — c'est tout. Attendez : le mort touche
Un nouveau matricule à son entrée au corps.

Car c'est leur dernier régiment à tous ces morts,
Un camarade à gauche, un camarade à droite ;
C'est la chambre banale et la couchette étroite.
Ça, des ceps en quinconce ou du seigle en sillons?
C'est une troupe en colonnes de bataillons
Qui sent peser sur son épaule inanimée
La servitude glaciale de l'armée !

Pauvre petit ! voilà donc où nous te laissons,
Obscur fétu parmi la funèbre moisson,
Numéro dans un rang perdu, presque anonyme,
Sans rien de personnel, de caressant, d'intime ;
Et dans ses voiles noirs notre petite sœur
Menue et sanglotant s'en va, seule douceur
Féminine, seule pitié tendre et légère,
Seul luxe à toi dans la communauté sévère
Où tu seras si seul quand nous serons partis !
Voilà donc où nous te laissons, pauvre petit !
Brisé de peine et de regret, ivre et débile,
Je revois ton visage à jamais immobile

Et mon dernier baiser donné dans ton linceul,
Je pleure à te laisser là, seul...
Mais es-tu seul,
Soldat, soldat qui dors entre les quatre mille?

II

L'ÉVOCATION

Il mangeait ce soir-là, si faible ! entre deux poses.
De chez nous il avait reçu de bonnes choses,
Des poires, un poulet, de ce vin du Layon
Qui semble un or liquide, un fluide rayon,
Illustre, et qui résume en son antique gloire
L'opulente splendeur des beaux pays de Loire.

Il mangeait de tout son courage, lentement.
La sueur de l'effort lui coulait par moments
Des tempes creuses dans la barbe épaisse et rèche ;
Un tic, à temps égaux, crispait sa lèvre sèche ;
Mais quand il rencontrait mon regard inquiet,
Plein d'une vision heureuse, il souriait.

Car du poulet doré, de la poire juteuse
Émanait une odeur natale et capiteuse.
Nous sentions, de bien-être et de rève envahis,
L'arome ancien du vin nous prendre, et le pays
Religieusement surgir de l'âme obscure.
C'étaient les espaliers au mur blanc de la cure ;
L'air cru du puits ; l'air tiède et mielleux du verger ;
Le modeste horizon paré des tours d'Angers ;
Sous les chênes, l'eau paresseuse de la Loire
Où les bètes, au crépuscule, viennent boire.
Précision des souvenirs crus oubliés !
C'étaient les prés cernés de grêles peupliers ;
Le passeur, à pleins bras halant sa charroyère.
Les brochets qui le soir chassent sur la rivière ;
Le relent familier du chanvre qui rouit...

Et voici qu'émergeant des jours évanouis
Flottait autour de nous une image angevine,
Une présence vraie, invisible, divine,
La lointaine Patrie au sourire enchanté,
La Patrie, apportant la vie et la santé
Dans la chair de ses fruits et le sang de sa vigne.

III

LE RUBAN

Trois signets ; une image à son nom, en mémoire
Du premier jour qu'enfant il a communié ;
Sa mise à l'ordre de l'armée ; un bout de moire
Qu'on dirait rouge encor du sang qui l'a payé.

Trois signets marquent le missel de sa marraine
Aux endroits les plus chers, aux feuillets les plus lus,
Où l'âme le plus volontiers s'attarde et traîne,
En redisant le nom de celui qui n'est plus...

Reliques d'un passé si mort, et si modeste !
Qui se souvient encor de lui, pauvre biffin?
Sauf quelques cœurs brisés, voilà tout ce qui reste
De son humble existence et de son humble fin.

Il a si peu vécu ! si court fut son passage
Du lit de sa naissance, hélas ! à l'autre lit !
Et de son dévouement obscur et sans tapage
Qu'attendre, que sur lui l'universel oubli?

Il fut de ceux qui paient la rançon de la guerre,
La masse, les soldats sans gloire, les petits,
Ceux qui pendant la paix déjà ne pesaient guère,
Et qu'ensuite l'oubli formidable engloutit.

Ils sont morts, confesseurs et martyrs de la race ;
Mais vois, leur pas furtif déjà s'est effacé,
Et l'on a tant de peine à déceler leur trace
Qu'on se demande encor parfois s'ils ont passé.

Il fut des pauvres gens que le dieu sacrifie ;
Il n'a même pas vu la victoire, en tombant ;
Et voici la cendre légère de sa vie :
Quatre lignes d'éloge, une image, un ruban...

IV

PASTORALE

Te voilà revenu dans ta splendeur brutale,
Impérieux Été ! Vois, pétale à pétale,
Ce soir, la rose généreuse se déclôt :
Défaillante, elle s'offre avec toute son âme,
Cette âme sensuelle et passive de femme,
Ardente comme un cri, tendre comme un sanglot.
Te voilà revenu dans ta splendeur brutale !
Le parc, en son orgueil silencieux, étale
L'épaisse frondaison d'un vent noir et profond
Ainsi qu'un triomphal et monstrueux trophée.
Et les filles, sans bien savoir ce qu'elles font,
Peignant avec langueur leurs tresses décoiffées,
Respirent la pesante odeur des seringas,
Le sucré, l'entêtant parfum qui par bouffées
Leur arrive des jardins proches. Et les gas,
Sans savoir ce qu'ils ont ou sans pouvoir le dire,
Trouvant leurs seize ans lourds, nerveusement s'étirent
Et mordillent la fleur serrée entre leurs dents...
La vie est là partout qui sourd, jaillit, pullule.
Dans l'air strié par l'éclair bleu des libellules
Bourdonnent en essaims mille insectes stridents.
Parfois un bruit furtif dément la somnolence
Du parc, cri d'un oiseau, crécelle d'un grillon,

Qui soulignent crûment l'équivoque silence.
Tout un fourmillement sournois de vibrions
Grouille dans le bassin sous l'eau calme et nacrée !
Violence muette et brute ! Ardeur sacrée !
La vie, en sa paresse feinte, peine et crée ;
Et la bête et la plante et la chose en gésine
Ont le murmure imperceptible d'une usine
Lointaine, qu'assourdit l'éloignement trompeur,
Et dont le hurlement n'est plus qu'une rumeur
Qui nous parvient, confuse, à peine, après des lieues...
L'air torride s'élève en vibrations bleues ;
La couleuvre tressaille et bouge en sa torpeur ;
Le pollen dans un rayon d'or s'affole et danse :
Le jour paraît plus lumineux, l'ombre plus dense,
Et du ciel immuable un soleil plus ardent
Verse au monde repu, gorgé jusqu'à l'orgie,
Inépuisablement la joie et l'énergie,
Et darde encore, à rais toujours surabondants,
Sa force dans l'azur toujours inaltérable.

Sûrs d'eux-mêmes, dans leur puissance et leur santé,
Les marronniers à quintefeuilles, les érables
Dont papillote le clair feuillage argenté
Bruissent paisiblement de leur voix innombrable.
Dans le gouffre inversé de l'espace aveuglant,
Plus loin qu'eux, les ormeaux hardis, d'un seul élan
Plongent leur tête altière au plus creux de l'abîme ;
Une brise là-haut les berce, et se trahit
A l'oscillation insensible des cimes.
Et là, près des géants fraternels, l'homme infime
Par l'harmonie universelle est envahi ;
Roulé, dissous parmi les choses unanimes,
Tu l'appelles, Été vainqueur : il obéit ;
Il sent avec le flot qui bat dans ses artères,
Battre toute la vie énorme de la terre,
Et communie avec le monde, ô Père, Été,
Dans ta féconde plénitude et ta beauté.
...Te voilà revenu dans ta splendeur brutale,
Été, comme une fleur immense épanoui !

Et, baigné d'une joie obscure, végétale,
Aspirant ta clarté d'un regard ébloui,
Ce blessé même, pâle, et si faible, et qui boite,
Il sourit du plaisir de vivre, hélas !...
Et lui,
Froid, raide, il gît là-bas sous terre, dans sa boîte.

26 juin 1916.

V

ÉLÉGIE

Et puis, va, ce n'est qu'une étape — pour attendre —
Que cette couche avare où tu dors à l'étroit.
Va, nous te donnerons un jour un lit moins froid
Où la terre te soit plus légère et plus tendre.

Non pas chez nous, hélas ! Et pourtant, au pays
Ceux des nôtres couchés sous l'if au cimetière,
Sur la terrasse, au bord de la molle rivière,
Comme ils t'auraient fait place et t'auraient accueilli !

Le lieu funèbre aussi, dans sa paix villageoise,
Eût pris lui-même un air d'accueil et d'amitié.
Et du moins, pour ne pas te perdre tout entier,
Je graverai ton nom sur l'angevine ardoise.

Mais toi, d'un seul amour dès l'enfance enivré
Avec cette absolue ardeur des âmes neuves,
L'exil, la cruauté lente des jours d'épreuve
T'avaient rendu plus cher ton Éden recouvré ;

C'est vers lui que toujours s'en allait ta tendresse
De la tranchée, et que tu rêvais le Retour ;
Et peut-être, au tombeau, troublant ton sommeil lourd,
Passe encor quelquefois le regret de ta Bresse.

Dors en paix ! tu le goûteras, ce beau Retour
Qui hante dans la mort tes songes solitaires,
Et tes os frémiront au baiser de la Terre
Qu'à tes yeux éblouis transfigurait l'Amour.

***

Ce sont les charmes d'autrefois qui la revêtent,
Car tout y reste encor ce que tu l'as quitté :
Telle jadis, en sa fidélité muette,
Elle t'offrait quand tu rentrais, la tâche faite,
Sa douceur humble et sa tranquille intimité.

Voici le train chétif à l'haleine essoufflée
Auquel mon regret prête une poignante voix :
Clameur interminable, aiguë, inconsolée.
Et qui semble se plaindre à toute la vallée
Que tu sois revenu pour la dernière fois.

Voici la gare, avec la femme à la bascule ;
Voici la croix de pierre au détour du chemin
Où, sans peur du troupeau qui trotte et se bouscule,
Ton fils venait tout seul t'attendre au crépuscule
Et t'emmenait, ta main sur sa petite main ;

Voici l'eau vive qui de la terre imbibée
Jaillit sous le talon dans le chemin bourbeux ;
Le « char » qui rentre, avant que la nuit soit tombée ;
Sous le joug, les géants cagneux, nuque courbée ;
Et l'enfant qui sifflote et va piquant ses bœufs ;

Voici, lointaine encor, la bonne odeur d'étable ;
Puis, quand le pas sonore arrive près du clos,
Les beuglements d'appel qui montent, lamentables ;
Puis, au fond du jardin déjà sombre, la table
Sous la lampe, et que baigne un lumineux halo.

La chatte solitaire et dédaigneuse rôde,
Léchant sa robe rousse et clignant ses yeux doux ;
Et quand dans le sentier passe un gosse en maraude,
Le braque jaune et le bleu d'Auvergne clabaudent
A pleine gueule, en gambadant comme des fous.

Seul atteste l'absence un gazon indocile
Qui bossue, inégal, le tennis déserté ;
Car tout ici, dans sa grâce heureuse et facile,
Semble attendre l'enfant que la guerre en exile
Et se garder pour lui tel qu'il l'avait quitté.

Monte avec moi — la nuit n'est pas tout à fait noire —
A la chambre où partout tu parais vivre encor.
Tes habits sont toujours suspendus dans l'armoire ;
Et qui sait quelle obscure et pieuse mémoire
Lui conserve toujours la forme de ton corps?

O bien-aimé, ton souffle anime l'atmosphère
Où dort, seule à présent, la mère de tes fils.
Les cadres sur le mur sont ceux que tu fis faire.
Dans les vases sont les œillets que tu préfères.
Le brin de buis toujours pend sous le crucifix.

Et maintenant, ouvrons doucement la fenêtre !
Attends que le vantail en silence ait tourné !
Ce que tes yeux savaient, ils vont le reconnaître,
Et le passé divin peut-être va renaître
Puisque l'heure est pareille aux heures qu'il est né.

L'étang luit faiblement où tu prenais des carpes
Et que mange un peu plus le jonc multiplié ;
Et frissonnant comme un suave accord de harpe,
Le vent noue et dénoue en furtives écharpes
La vapeur vespérale autour des peupliers ;

Par delà les prés noirs et les arbres tranquilles,
Au bord du ciel qui fonce un trait d'or est resté ;
Les pigeons querelleurs roucoulent sur les tuiles,
Mais l'horizon, barré de cimes immobiles,
Décore l'humble lieu d'ordre et de majesté.

Reconnais-tu l'étang, la maison, la cépée?
O soldat de retour, te sens-tu bien chez toi?
Et libre, et pour toujours ayant quitté l'épée,
Entends-tu cette voix au silence échappée
Et l'intonation traînante du patois?

Car c'est toi dont l'âme invincible m'accompagne !
O soldat, nous t'avons apporté ton congé ;
Et ce n'est plus le morne exil, l'âpre Champagne,
C'est la mélancolique et paisible campagne
Qui t'espère toujours et qui n'a pas changé.

Court-elle, la caresse indicible qui traîne
Par ce lieu qui t'aimait, sans émouvoir ton cœur?
Et peux-tu, dans ta tombe impassible et sereine,
Rester sourd à l'appel déchirant des sirènes
Que sur la Saône, au loin, lancent les remorqueurs?

Obéis au roucoulement de tes colombes !
O soldat, tu n'es plus qu'un père et qu'un amant :
Cède à l'odeur de feuille et d'eau qui vient des Dombes !
Exauce l'anxieuse attente de la combe.
Et viens-t'en réveiller la Belle au bois dormant !

III

Un soir, un soir, te désirant du fond de l'âme
Et berçant sa misère au chant du déversoir,
Celle qui, seule, fut pour toi toute la femme
Verra comme une brume où serait une flamme
Vaguement apparaître et prendre forme, un soir...

Elle se penche à la fenêtre, elle regarde.
Quelqu'un ce soir, elle en est sûre, est revenu.
On dirait... On dirait... Stupéfaite, hagarde,
Elle halette ; — et dans la chambre, sous sa garde,
Dort le beau nouveau-né que tu n'as pas connu.

Tremblant d'effaroucher la figure indécise,
Elle retient les coups de son cœur haletant.
L'air de force... Le nez busqué qui se précise...
Et voici que la haute image s'est assise
Au bord de l'eau, sur le remblai du pâle étang.

Pêcheur, la lune accroche et souligne ta gaule ;
Tu viens bien tard pêcher dans ce miroir dormant.
...Et l'ombre lumineuse aux puissantes épaules
Est là, paisible, assise, et rêvant sous le saule
Qui jadis entendit votre premier serment.

1915-1916.

ROGER CHAUVIRÉ

EXCURSION

DANS LA THESSALIE TURQUE

(1858)

Je suis très reconnaissant à la *Revue de Paris* de vouloir bien présenter à ses lecteurs quelques extraits de mes souvenirs de l'École d'Athènes. Ce sont des notes prises au jour le jour, dans une excursion que j'ai faite en Thessalie, pendant l'été de l'année 1858, alors que cette province était encore sous la domination des Turcs. Au cours du même voyage, visitant les célèbres monastères de la région et, particulièrement, les Météores, j'y ai découvert et copié une série de documents byzantins dont beaucoup appartiennent à l'époque où la Thessalie était occupée par les Serbes. Les circonstances m'ont ainsi mis familièrement en rapport avec deux périodes de son histoire, distantes l'une de l'autre, mais toutes deux intéressantes pour la connaissance des populations qui l'habitent et pour l'étude de l'éternelle question d'Orient.

DÉPART D'ATHÈNES

Le 19 juin 1858.

Enfin je pars pour ce voyage depuis longtemps projeté, qui doit être ma dernière excursion pendant mon séjour à l'École d'Athènes.

Il s'agit pour moi de rattacher l'une à l'autre, par une tournée finale, les deux régions que j'ai précédemment explo-

rées pour mes travaux de l'École, le mont Olympe et l'Acarnanie. Je tiens beaucoup à revoir les grandes pentes occidentales de l'Olympe, pour mieux me rendre compte de leur rayonnement, par de nombreux contreforts, vers la plaine de Thessalie. J'en profiterai pour visiter cette importante province, en prêtant une attention particulière à l'état du pays et aux populations modernes, si diverses de race, qui l'occupent. Trois ans après la guerre de Crimée et après les réformes par lesquelles on s'efforce d'établir en Turquie un régime plus libéral, l'heure est favorable pour de pareilles observations. Je franchirai ensuite les défilés du Pinde et je descendrai plus rapidement vers l'Acarnanie, où il me reste quelques recherches à compléter.

Je suis accompagné pendant les premiers jours par mon collègue de l'École d'Athènes, Hinstin, qui vient avec moi jusqu'à Larissa et qui se dirigera ensuite de son côté vers Salonique.

Du Pirée, le Lloyd autrichien nous fait débarquer sur la rive orientale de l'isthme de Corinthe. Ensuite, avec des chevaux, nous nous engageons dans les montagnes qui s'étendent au nord-ouest de l'isthme, et nous atteignons dans la soirée le bourg d'*Hypata*, connu au moyen âge sous le nom de *Néopatras*. Là nous sommes reçus très obligeamment dans la maison même du juge de paix, maison de bonne apparence, bien munie de tapis et de couvertures de toutes couleurs ; mais cette abondance, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, est loin de garantir la tranquillité de notre sommeil.

PASSAGE DES THERMOPYLES

20 juin 1858.

C'est plutôt pour nous une délivrance de partir avant le jour, par une nuit encore tout étoilée. Deux mulets, conduits chacun par un *agoyate*, nous sont nécessaires pour faire notre route à travers les rudes montagnes de l'ancienne Doride, qui défendaient, au nord, les abords de Delphes et la route de l'oracle. Comme nous sortons d'une épaisse forêt de chênes, tout à coup, sur notre droite, le Parnasse s'offre à nous, illu-

miné par le soleil levant, tandis qu'à ses pieds les montagnes plus voisines et la vaste forêt sont encore noyées d'ombre : les cimes qui le couronnent se groupent en deux sommets, et c'est de ce côté qu'il est véritablement le double mont.

Nous continuons à nous diriger vers la ville de Lamia, sur la frontière gréco-turque, mais en faisant un coude assez prononcé, afin de visiter en passant le défilé des Thermopyles. Sur ce point nous ne sommes pas d'accord avec nos guides, dont l'idée fixe est de nous faire arriver le plus tôt possible à Lamia, par le chemin le plus rapide et le plus court. Heureusement la carte nous tient en garde contre leurs sournoises indications.

Maintenant, le haut massif montagneux commence à s'abaisser vers la mer. Les forêts de chênes qui couvrent le versant oriental s'éclairent sous les feux d'une chaude matinée. Partout dans l'herbe des bois, je remarque avec surprise une belle plante de nos jardins, croissant ici à l'état sauvage, la rose trémière aux larges fleurs simples, qui s'épanouissent le long de sa hampe verticale. Un vallon très ombragé débouche sur des pentes ardues, en face d'un admirable spectacle. Devant nous est la mer, bordée ici par toute une zone de blanches alluvions et fermée au loin par les montagnes de l'île d'Eubée. On reconnaît parfaitement comment ces alluvions, en gagnant de siècle en siècle, ont élargi peu à peu l'ancien défilé historique des Thermopyles, entre la mer et les escarpements de la côte. Sur notre gauche, l'imposante masse de l'Œta nous étonne par ses flancs à pic et ses crêtes noircies de sapins.

Après une descente assez longue et assez compliquée, nous nous trouvons à présent de plain-pied avec le sol même du passage et nous pouvons suivre sur le terrain les phases successives de la bataille.

Une grande caserne de gendarmerie marque aujourd'hui le point le plus étroit de l'ancien défilé, où il y avait à peine la place pour « une seule route de chariots ». Un peu plus loin, le terrain praticable s'élargissait jusqu'à présenter un demi-plèthre (50 pieds) : là était construit ce mur percé de portes et protégé par un fossé que remplissaient des sources thermales (d'où le nom de *Thermopyles*, c'est-à-dire les *Portes-*

Chaudes). C'était là que les Amphictions, conseillers de la confédération des tribus grecques, avaient fixé la frontière officielle de la Grèce, surtout contre les incursions des Thessaliens ; car personne ne pouvait songer d'avance à l'invasion des Perses. Nous devons progresser encore pour trouver l'endroit où les Spartiates se déployèrent et moururent en combattant.

Il nous reste à chercher ensuite le chemin qui remonte, sur notre gauche, jusqu'au village de *Damasta*, poste d'observation bien situé pour reconnaître le sentier de montagne par lequel le traître Ephialte révéla aux Perses le moyen de tourner l'héroïque petite armée.

C'est à ce moment que nous sommes contraints de livrer bataille à nos coquins d'agoyates. Ils en ont assez des Thermopyles et prétendent de gré ou de force écourter notre visite. Ils se jettent sur les cordes de nos mulets et se croient maîtres de diriger la caravane. Deux ou trois coups de cravache appliqués sur leurs doigts suffisent pour leur faire lâcher prise.

Nous trouvons un auxiliaire inattendu dans un gamin d'allure décidée, occupé à faire pâturer sur le terrain des alluvions un troupeau de grands bœufs gris à longues cornes. Cet enfant, pour une drachme que je lui promets, prend résolument notre parti. Il abandonne ses bœufs à son petit frère, un bambin qui ne semble pas encore très solide sur ses jambes et que nous voyons bientôt disparaître en clopinant dans les hautes herbes. Les bœufs iront comme ils voudront ; mais, grâce à notre nouveau guide, nous voici dans le sentier qui monte à Damasta. Les deux agoyates, après avoir pesté, gesticulé, interpellé notre petit allié, qui sait fort bien leur répondre, finissent par nous suivre en geignant et en suant à grosses gouttes, car la chaleur est rude.

Damasta est un petit village qui domine de grandes pentes de terre. Nous y sommes accueillis par de très braves gens ; ils nous donnent l'hospitalité à l'ombre de leur platane et dans un coin frais, encadré de vieux figuiers, de vignes grimpantes et de pommiers chargés de pommes vertes. Nous déjeunons de *xinogala* (lait caillé), au milieu de la population accourue pour nous voir.

Pendant que le *protoghéros* (premier vieillard, nous dirions doyen du conseil municipal) s'empresse et se fait notre ser-

vant, le *proédros* (maire, président du même conseil), bonhomme rustique, aux larges épaules, me raconte à sa façon la bataille des Thermopyles. Il connaît fort bien Léonidas, qui fut tué dans l'action, mais il y avait encore un autre général, nommé... *Bonapartis* ; celui-là, il ne saurait dire ce qu'il est devenu ! On pense avec quelle curiosité amusée je récolte cet embryon de légende, avec son formidable anachronisme, qui d'ailleurs n'a rien de contraire aux lois du *folklore*, mais qui éveille singulièrement mes susceptibilités françaises.

Quant au sentier qui permit de prendre à revers la position des Thermopyles, il doit répondre à la continuation même du chemin de Damasta, contournant au-dessus du village une épaisse montagne boisée de chênes (l'*Anopœa* des historiens), pour redescendre par le ravin de Drakospiléa vers l'ancien bourg d'Alpènes.

Nos agoyates trouvent encore moyen de nous faire entrer à Lamia vers midi, si bien que le commandant Tassoulas, pour lequel nous avons notre principale lettre de recommandation, fait encore sa sieste : il nous faut patienter un bon moment, avant de pouvoir apprécier la grande cordialité de son accueil.

Une partie de la journée se passe à faire quelques autres visites et surtout un certain nombre de démarches utiles auprès des consulats et du service de la Santé, afin que tous nos papiers soient bien en règle et que nous puissions, dès demain matin, franchir le défilé de *Phourka* et la petite ville turque de *Dhomoko* (anciennement *Thaumakoi*).

On nous signale seulement à Lamia quelques restes hélléniques dans la forteresse et sur la côte. Les minarets, avec leurs fidèles cigognes, sont des souvenirs de l'époque où la ville était sous la domination ottomane.

COMMENT ON N'ENTRE PAS EN TURQUIE

21 juin 1858.

Nous partons le matin de Lamia, mon camarade Hinstin et moi, aimablement accompagnés par plusieurs officiers grecs en uniforme, qui nous font un bout de conduite à cheval. En nous retournant nous voyons la ville, avec son châ-

teau et ses minarets ruineux, se dessiner de loin sur les montagnes. L'Othrys que nous traversons est une chaîne déboisée, monotone, aux pentes molles et gazonnées, tapissées cependant en cette saison, d'une multitude de fleurs. L'herbe y fourmille aussi de minuscules crapauds, qui s'en vont par milliers sautillant tous dans la même direction ; c'est un passage de ces petits batraciens.

Arrivée à *Dervéni-Phourka*, point qui marque la frontière grecque ; c'est une simple caserne entourée d'un fossé. Là, nous remercions notre escorte de cavaliers ; mais nous ne faisons qu'une courte pause, car nous avons hâte d'être en Turquie. Un jeune sous-lieutenant, originaire de l'Épire, commande ce poste depuis trois ans, sans s'y ennuyer, d'après ce qu'il nous assure. Il est vrai que, pour le moment, il y passe sa lune de miel, avec sa jeune femme, petite personne pâle et maigrelette, qu'il a épousée récemment et amenée dans sa solitude. Comme autres compagnons, en plus de ses soldats, il a encore deux fonctionnaires, *l'hyghionomos* (surveillant de la santé) et le *télônis* (préposé à la douane).

De l'autre côté de la frontière, le passage est occupé par un poste turc, dont le chef, le très glorieux (*endoxotatos*) Hassim-agha, est un Albanais à l'œil de travers, à la poitrine velue, quelque peu débraillé dans son costume national. La caserne en ruines, où nous le trouvons presque seul, fait pauvre figure quand on vient de quitter la caserne grecque tenue militairement. Il est le premier à nous avertir que ses Albanais sont descendus à la ville de Dhomoko, pour chercher leur solde.

Cela ne l'empêche pas de nous accompagner en personne, par obligeance, dit-il (*dia to katiri*). Il nous donne même, comme supplément d'escorte, son domestique et trois chevaux chargés de sacs de clous. Quelques indigènes, qui passent aussi la frontière, se joignent à la caravane.

Ici la conversation change de ton. Notre guide daube sur les Grecs, qui « n'ont pas pu seulement prendre le château de Dhomoko. J'ai vu leur roi, l'autre jour ; qu'est-ce que c'est qu'un roi qui s'en va ainsi au petit galop, avec vingt-cinq hommes à sa suite ! Notre pacha en avait deux cents ! Parlez-moi du Sultan à Constantinople, quand il sort len-

tement de son palais, son cheval tenu par la bride ! » Tout se résume en une comparaison avec les chats qui font le gros dos. « Les Grecs, dit-il, sont petits, mais ils lèvent la queue haut comme ça. » Il accorde pourtant qu'ils sont braves (*pallikaria*).

Hassim a fait la guerre, il y a trois ans, contre les Monténégrins. Leur habitude d'attaquer par masses et d'aller droit à l'ennemi, semble digne de blâme à notre Albanais ; il les accuse de manquer de prudence. Ce n'est pas ainsi que s'y prennent ses compatriotes : ils se dispersent, ils se glissent derrière les rochers, baissant la tête et déchargeant leurs armes à l'improviste. Le très glorieux Hassim nous mime, tout en marchant, la manière de combattre des Albanais : il se jette de côté, il bondit, il se courbe presque jusqu'à terre, en imitant par des *top top* répétés le bruit des coups de fusil : pendant cette représentation, il est tout geste et tout onomatopée.

Un marchand bulgare, qui s'était mis à notre suite, nous parle des redoutables brigands de son pays. Les brigands bulgares sont des brigands à cheval, qui le soir grisent leurs bêtes avec du vin et, franchissant de nuit une distance énorme, s'en vont très loin faire quelque coup de surprise, dans une région où ils sont totalement inconnus : puis, le coup fait, ils reviennent de même, sans jamais pouvoir être retrouvés.

Aux dernières lueurs du jour, nous arrivons à Dhomoko. Par-dessus les maisons, nous entrevoyons le fameux panorama de la plaine de Thessalie, qui avait fait nommer la ville antique *Thaumakoi* [1]. Il était écrit cependant que nous n'aurions que l'avant-goût de ce spectacle grandiose et que nous n'en jouirions pas réellement.

Notre troupe a fait halte devant un petit homme au geste impératif, coiffé du fez et portant la *stambouline* [2] des fonctionnaires turcs. C'est le chef de la Santé, l'exécuteur tout-puissant du régime des quarantaines, que la Grèce et la Turquie décrètent, suspendent et rétablissent à tout propos, rien que pour se faire pièce l'une à l'autre. Après avoir laissé passer en quelques minutes nos compagnons de route, le petit homme

1. En relation avec le grec *thauma*, signifie *étonnement, admiration, merveille*.
2. Sorte de redingote boutonnée droit.

s'avance vers nous et brusquement nous ordonne de descendre de cheval. Nous ne voyons, Hinstin ni moi, aucune raison d'obtempérer à cette injonction malséante : nos firmans, nos certificats de santé sont parfaitement en règle, contresignés par le consul de Turquie à Lamia ; nous les tendons du haut de nos montures à notre interlocuteur. Il fait alors la simagrée de prendre ces papiers avec des pincettes, comme si nous lui apportions le choléra. Il ajoute que nous n'en devons pas moins mettre pied à terre, afin qu'il puisse mesurer notre taille. Cela tourne à la dérision ; considérant notre dignité d'Européens comme engagée dans ce conflit, nous persistons à rester en selle.

En conséquence, le libre passage nous est refusé : nous devons tourner bride et revenir à la frontière grecque, distante de plus d'une lieue. Il se fait tard, nous n'avons pas mangé depuis Lamia, et, pour comble d'agrément, une pluie fine commence à mouiller nos habits. Nous repartons, placés sous la garde d'une douzaine d'Albanais, dont la compagnie n'est rien moins que rassurante. Ils ne sont autres que les soldats d'Hassim-agha, remontant à leur caserne, mais sans leur chef, resté à Dhomoko. En route, l'un d'eux tente à plusieurs reprises de m'enlever le fusil à deux coups que j'ai en bandoulière, cela, dit-il, par pure complaisance, pour m'aider à le porter. Déjà il l'a saisi par la crosse ; mais je lui explique que les deux coups sont chargés et que je tiens à le porter moi-même.

Cependant, à la hauteur du poste turc, nos gardes s'arrêtent et nous laissent continuer seuls jusqu'à la caserne grecque. Là, nouvelle mésaventure : nous hélons de loin, dans la nuit, la sentinelle : il nous est répondu que, d'après le règlement militaire, les portes sont fermées au coucher du soleil et ne se rouvriront que le matin à son lever. Nous voilà contraints de nous enrouler dans nos couvertures, sur le glacis du fort, à la belle étoile et sans souper ! Heureusement la pluie n'a pas duré; mais pour moi la nuit est pleine de réflexions. Il va nous falloir faire un grand détour de plusieurs étapes et rentrer en Turquie par la route de Volo. La conclusion est que je me jure à moi-même de ne plus jamais soulever en voyage de pareilles questions d'amour-propre, qui me barrent ainsi le chemin.

AU COUVENT DE VARLAAM

7 et 8 août 1858.

Après avoir quitté le couvent de Saint-Étienne [1], je suis de nouveau en route avec mon cavalier turc, Liman-agha. L'higoumène de Saint-Étienne, qui se rend au Météore, nous accompagne pendant la première partie du chemin, monté sur un vigoureux bidet et la tête ombragée d'un grand parasol. Nous apercevons sur les roches voisines le monastère de *Haghia-Triadha* (la Sainte-Trinité), qui est un des trois couvents de moindre importance encore occupés. Notre compagnon de route m'apprend que cette communauté, n'étant pas riche, n'a pas le moyen de renouveler le câble qui sert pour l'ascension ; la corde est simplement renouée. Cela ne m'eût pas empêché de risquer l'aventure, pour voir s'il n'y avait pas là aussi quelques documents curieux ; mais c'est le temps qui me manque.

Un peu plus loin, le troisième de ces monastères et le plus pittoresque, le petit couvent de *Roussani*, se montre à nous, bizarrement perché sur une grande lame de pierre, parmi toute une forêt de roches pointues.

A la bifurcation des deux chemins, je prends congé de l'higoumène, qui s'éloigne dans la direction du Météore. Bientôt nous sommes dans une gorge profonde, au pied de l'épais massif rocheux de *Varlaam*, dont les pans sont taillés à pic. Il y a même par endroits des érosions, qui les rétrécissent à la base et leur donnent un aspect encore plus inaccessible. Très haut au-dessus de nous, les toits saillants, les balcons et les constructions surplombantes du monastère débordent de tous côtés les escarpements. C'est un modèle d'architecture en surplomb.

Nous crions : une ou deux têtes paraissent aux balcons de bois. On nous demande si nous voulons monter, et, sur notre réponse affirmative, un moinillon dégringole prestement un

1. Les trois extraits qui précèdent font connaître les débuts du voyage, tandis que les deux suivants appartiennent aux dernières journées.

peu plus loin, par des échelles articulées, pour organiser mon ascension.

L'énorme câble commence à descendre avec son crochet de fer et le filet que l'on y a suspendu. Le moinillon me fait asseoir à la turque au milieu du filet à larges mailles, qu'il a étalé sur le sol, et m'y installe avec mon sac et ma couverture de voyage. Les mailles qui forment le bord circulaire sont ensuite relevées autour de moi et passées toutes ensemble dans le crochet. Liman-agha me déclare qu'il ne goûte pas ce genre de locomotion et qu'il est heureux de s'en aller au bas des rochers, au *métokhi*, avec ses chevaux.

Mon ascension commence. J'aime fort cette façon d'aller, elle est douce et sans heurts. On voit au-dessous de soi, entre ses jambes croisées, l'abîme sur lequel on pèse et dont rien ne vous sépare qu'un mince, mais solide, réseau de cordes. Il faut seulement fermer parfois les yeux ; car le filet se prend à tournoyer sur lui-même, et il n'y a pas d'autre moyen d'éviter l'étourdissement. Il arrive aussi que l'on frôle presque la paroi du rocher ; je puis la toucher du doigt. C'est, comme partout aux Météores, une roche terreuse, mais plus dure que le ciment ; cette terre pétrifiée est toute mêlée de petits cailloux vivement colorés, que je n'ai pas de peine à reconnaître pour identiques aux jolis galets du haut Pénée.

Enfin je suis au niveau de la barbe des Pères, qui me regardent à travers les mailles, curieux à bon droit de connaître la figure du visiteur qu'ils viennent de hisser. Deux bras vigoureux saisissent l'inconnu dans son enveloppe et le tirent à l'intérieur du balcon. On me dégage et me voici sur mon séant, au milieu des moines étonnés, près du gros cabestan qui a servi à l'ascension. Arrive l'higoumène, un grand homme sec, dont le nez pointu et les lèvres pincées ne me laissent pas espérer une abondante moisson de chrysobulles.

On me fait visiter tout de suite l'église, qui n'est pas très grande, mais très bien disposée en forme de croix, avec l'abside et les deux bras du transept également arrondis à leur extrémité. L'ensemble de ces courbes est d'un heureux effet ; on peut ainsi embrasser presque d'un seul coup d'œil l'ensemble des peintures, qui ont conservé tout leur éclat. La nef ne dépasse pas non plus de beaucoup la longueur des trois

autres branches, comme cela se comprend dans une église construite surtout pour les moines. La voie d'accès par le câble et le filet n'est pas faite pour les foules et ne pourrait amener, même aux fêtes les plus solennelles, un groupe nombreux d'assistants. Il faut se souvenir à tout instant que l'on est ici réellement séparé du monde, dans une sorte d'île aérienne « escarpée et sans bords », et que toute chose, même l'architecture, y est soumise à cette condition. Il en résulte que le plan de l'édifice est beaucoup plus ramassé qu'à l'ordinaire et se ramène presque tout à fait aux proportions de la croix grecque. On ne doit pas rattacher à la première conception un grand vestibule couvert, rajouté après coup : les moines s'en servent pour engranger leur provision de maïs.

Sur une grande tuile carrée, placée près de l'abside, en dehors de l'église, est gravée une inscription qui peut se traduire ainsi :

« Nectarios et Théophanès, prêtres-moines et fondateurs, « originaires de Joannina, de la famille des Apsaras, en l'an-« née 7050, quinzième de l'indiction. » La date répond à l'année 1542 ap. J.-C.

A l'intérieur de l'église, une inscription plus détaillée complète celle qui précède, mais elle ne la suit pas de tous points :

« Ce divin et très vénéré temple du vénérable monastère « de Tous les Saints a été élevé de fond en comble et renou-« velé (?) par les très bienheureux parmi les prêtres-moines, « les deux frères kyros Théophanès et kyros Nectarios, en « l'année 1548 ; il a été renouvelé en 1780. »

L'écart chronologique entre les deux textes s'explique facilement. La tuile carrée n'est plus sans doute à sa place primitive et ne dit pas à quelle partie des constructions elle se rapporte ; elle rappelle à quelle époque l'église a été terminée. Le premier renouvellement dont elle parle peut provenir d'une erreur de lecture ; mais il n'est pas impossible non plus qu'il fasse allusion à quelques restes d'une chapelle plus ancienne. Les *Apsaras* ou *Apsarades* étaient une riche et puissante famille de Joannina, déjà mentionnée dans la *Chronique d'Épire*, consultée antérieurement par moi.

On observera que le vocable de *Tous les Saints* désigne ici le monastère en même temps que l'église. Quant au vieil

ascète Varlaam, qui, deux cents ans plus tôt, escalada le premier ces rochers et sans doute y laissa quelques restes d'un premier ermitage et d'une humble chapelle, les inscriptions n'en disent rien. Seule la tradition a très justement conservé son nom et l'a fait prévaloir. Je sais, par le *Discours Historique*, que Varlaam était contemporain d'Athanasios et qu'il appartenait comme lui à la période initiale de la ferveur ascétique ; un détail pittoresque le représente, en effet, défendant à coups de fronde, du haut de son rocher, Athanasios, attaqué sur le sien par des brigands.

La fondation de Nectarios et de Théophanès tombe au contraire en pleine domination ottomane, à une époque beaucoup moins intéressante pour l'histoire du pays. C'est le régime turc déjà quelque peu adouci et passé presque en habitude, sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), ainsi que nous l'avons précédemment observé pour la reconstruction du couvent de *Dousko*. Les nouveaux maîtres musulmans du pays commencent à voir dans les monastères grecs des établissements de production agricole, parfaitement ordonnés, très portés à rechercher la protection du pouvoir et disposés à la payer par des contributions et des redevances. On peut dire aussi que les Turcs ne sont pas non plus sans considérer avec une certaine faveur des excentricités religieuses comme celles de ces stylites : n'en possèdent-ils pas des équivalents dans leurs tékés de derviches? De toute manière, ce n'est plus le temps des bulles d'or ; on ne peut guère espérer mettre la main que sur des actes plus récents et moins solennels.

Les pères me font faire un excellent déjeuner, avec *glyko* et vin du cru. Cela ne veut pas dire qu'ils cultivent la vigne sur leur rocher ; mais, à mesure que les anciens ermitages devenaient des monastères, chaque communauté s'est ingéniée à occuper auprès des précipices, sur les premiers emmanchements de la chaîne et dans toute la région environnante, des parties cultivables pour jardins, vignobles, terres à blé, emplacements de moulins à eau. Ces accroissements ont même été la principale cause des luttes qui ont soulevé les couvents les uns contre les autres. C'est encore dans le *Discours Historique* que j'ai trouvé le vivant tableau de l'une de ces batailles entre

moines[1] : « Les très bienheureux pères kyr Nectarios et « kyr Théophanès, qui habitaient le rocher de Varlaam, vou-« lurent avoir un coin de jardin dans le bois, afin de se pro-« curer un peu de délassement. Durant trois années pleines, ils « le défrichèrent, le plantèrent, s'appliquèrent à le tailler avec « soin... Mais, après que finalement ils l'eurent bien nettoyé « et qu'ils l'eurent enclos, alors s'alluma contre eux la jalousie. « Les Météorites ne donnèrent pas de sommeil à leurs yeux « avant d'être descendus pour détruire la nouvelle plantation, « ce qui arriva bientôt. En effet, pendant toute la Grande « Semaine, les malheureux firent chaque jour des rassemble-« ments pour se concerter sur les moyens d'accomplir cette « œuvre de destruction..... Armés d'une quarantaine de « hachettes, ayant mis leur higoumène à leur tête et s'étant « retroussés et boutonnés comme pour aller en guerre, ils « coururent au jardin et le hachèrent avec fureur, jusqu'à ce « qu'ils l'eussent enfin détruit. »

Il est vrai que depuis cette époque, le couvent de Varlaam a trouvé moyen de réparer ou de compenser le dommage.

Pour la visite de la bibliothèque, c'est l'higoumène en second, le prohigoumène, qui est chargé de me servir de guide. Il y a là dans une salle basse, où malheureusement les livres moisissent, une collection assez nombreuse de beaux manuscrits, principalement des évangiles et des exemplaires des Pères de l'Église, dont deux ou trois sont ornés de miniatures byzantines. Au bout de quelque temps, je me résous à faire la grande demande, celle des documents intéressant le monastère. Si les chrysobulles font défaut, il peut y avoir des lettres patriarcales, des chroniques inédites. N'est-ce pas à Varlaam que l'archevêque Ghérasimos de Raska dit avoir transcrit le *Discours Historique*, dont je viens de trouver une copie au monastère de Saint-Étienne? Pour ces communications, le prohigoumène me renvoie à l'higoumène, et celui-ci, comme je m'y attendais, fait la grimace, puis la sourde oreille. J'insiste, je le poursuis, mais rien n'y fait. De dépit, pour ne pas perdre mon temps, je vais dessiner, regarder l'horizon, visiter tous les recoins du monastère.

Cela, du reste, est aussi du temps bien employé. Varlaam,

1. Voir ma *Mission de Macédoine*, p. 445-446.

par sa situation, par les proportions moyennes du terrain qu'il occupe, par la disposition de ses bâtiments, est le véritable type du couvent suspendu, fait pour abriter ce perfectionnement de l'ascétisme dû à l'ingéniosité byzantine, ce que j'appellerai une communauté de Stylites. Il y a bien une plate-forme naturelle au sommet du rocher; elle a juste la dimension qu'il faut pour porter l'église et laisser un peu d'air entre elle et les constructions qui l'encerclent. Cette cour centrale est égayée par quelques arbres, dont un grand cyprès. Tout autour les dépendances dans leur variété d'aspect, cellules, réfectoire, magasins couronnent exactement les bords du rocher à pic, en les dépassant de leurs toits saillants et de leurs galeries suspendues dans le vide : une coupole enfumée marque la place de la cuisine ; mais il faut noter surtout une seconde église, plus petite que la première et peut-être plus ancienne, simple chapelle dédiée aux trois hiérarques, c'est-à-dire aux trois grands docteurs de l'Église grecque, saint Basile, saint Jean Chrysostome, et saint Grégoire de Nazianze.

Le soir, à dîner, je suis magnifique de silence et d'effets de sourcils : enfin j'ouvre la bouche, j'invective, je fais éclater ma colère et j'obtiens que l'on me communique demain les manuscrits du couvent.

Les documents que l'on m'apporta le lendemain matin sont pour la plupart rédigés en langue roumaine, comme celui que j'ai déjà rencontré à Saint-Étienne. Cela s'explique par le fait que Varlaam possède d'importantes propriétés en Valachie, auxquelles il doit principalement sa richesse. Plusieurs des jeunes moines viennent de ce pays, et l'higoumène y a passé lui-même de longues années. Ces relations tiennent-elles au nom de Valachie porté entre temps par la région des Météores et à la nombreuse population roumaine qui en habite les montagnes? Cela n'a rien d'impossible. Parmi les documents grecs, deux lettres patriarcales, de dates peu anciennes, 1648 et 1742, ne font que consacrer ces donations, ce qui n'est pas d'un intérêt majeur pour mes recherches.

Au moment où je fais mes préparatifs de départ, je suis abordé par une vieille connaissance que je ne reconnais pas au premier moment, un vieux moine à longue barbe et à figure

intelligente, C'est l'higoumène de la Panaghia d'Elassona, que j'avais rencontré en 1855 dans son couvent, lors de mon voyage au Mont Olympe. Il est ici en exil (*exoria*, comme disent les Grecs), à la suite des intrigues qu'il dit avoir été dirigées contre lui par un parti hostile. Il me porte envie en voyant que je vais redescendre dans le filet; mais à son égard, la consigne est inexorable. Depuis l'exil de l'archevêque Ghérasimos, Varlaam est décidément un lieu choisi volontiers pour de pareils internements, et l'on peut dire qu'il est disposé tout exprès.

AU COUVENT DU MÉTÉORE

Du 8 au 12 août 1858.

Par une chaude matinée, un moinillon me conduit jusqu'au couvent du *Météore* ou du *Large-Rocher*, qui étale, en effet, ses constructions sur une plate-forme moins resserrée que celle de Varlaam. Les deux massifs, également escarpés, sont d'ailleurs tout voisins. La cérémonie du filet, du crochet et de la corde recommence dans les mêmes conditions. Je suis reçu en haut par un brave homme d'higoumène, qui paraît très flatté de ma visite et m'accueille par de bonnes paroles. Voilà qui est d'un heureux augure pour un dénicheur de bulles !

Pappa-Kallinikos n'est pas aussi bien harnaché que ses collègues des deux précédents monastères. Il me confie tout de suite que son couvent est dans une mauvaise passe ; les dettes contractées par un ancien higoumène en sont la cause. Lui-même n'a été envoyé ici par le patriarche que pour relever les affaires. Son monastère à lui, auquel il n'a pas voulu renoncer, est le petit couvent de *Korbovo*, près de Trikkala. Le Météore, comme Varlaam et Saint-Étienne, possède en Valachie des *métokhia* de grande valeur, qui font sa richesse ; mais ils ont été abandonnés pour quatre ans à des créanciers de l'ancien higoumène, celui-ci n'a laissé sur le Large-Rocher que les murailles.

L'higoumène par intérim est heureusement un homme d'action et de commandement ; il fait marcher à la baguette

un jeune moine et deux ou trois domestiques qui sont sous ses ordres. Il a remeublé fort modestement la salle des étrangers, avec des coussins qui répandent une grosse odeur de foin. La cuisine ne vaut pas celle de Varlaam; mais on voit que les gens font de leur mieux. Le bon père préside le repas ; il l'assaisonne de récits entrecoupés de brusques appels à ses moinillons en guenilles. Sa plaisanterie coutumière est d'employer le *ghell* solennel des Turcs appelant leurs serviteurs.

Chose extraordinaire, il est le premier à me proposer de visiter la bibliothèque, il a hâte d'apprendre par moi ce qu'elle peut contenir de précieux. Seulement, le vieux *pneumaticos*, qu'il charge de me conduire, aime à faire sa sieste; il est du temps des anciens higoumènes et seul résiste au mouvement général imprimé par leur successeur. Il faut patienter et attendre son réveil.

L'église, consacrée à la Transfiguration (*Métamorphosis*), est spacieuse et très belle. Elle n'est pas sombre ainsi que beaucoup d'églises byzantines, mais éclairée à plein jour par un grand nombre de petites fenêtres. Cela augmente encore l'effet de ses peintures, admirables de conservation; l'intensité du bleu d'outre-mer, qui remplit presque tous les fonds, devait donner à l'esprit contemplatif des anciens moines une vision du paradis. On remarque aussi le large développement du transept : les deux bras dessinent d'abord des angles droits, comme pour se terminer carrément ; mais, sur ces angles s'ouvrent des demi-rotondes, qui donnent à l'ensemble une disposition presque circulaire. Dans l'intérieur de l'abside, flanquée de deux absidioles, est peinte l'inscription suivante : « Ce saint et très vénéré temple de notre Seigneur et Dieu « Jésus-Christ a été élevé et construit par le travail et la « dépense de nos bienheureux pères, Athanase et Joasaph, « en l'année 6896 (= 1388 ap. J. C.). Quant à l'image du « fondateur, elle a été peinte par le plus humble des frères « en l'année 6992, deuxième de l'indiction (= 1484 ap. « J. C.). »

Toute cette partie, contenant le sanctuaire proprement dit ou *hiéron*, passe en effet pour plus ancienne que le reste de l'église; on la fait remonter à la première fondation, commencée par Athanase et continuée par le fameux roi-moine Joa-

saph, prince royal de Serbie et se disant Paléologue. Nous l'avons déjà plusieurs fois rencontré en parcourant nos documents byzantins; mais nous le trouvons enfin ici dans le monastère qu'il a illustré par sa présence. Nous avons même l'heureuse fortune de voir, non loin de l'inscription, son image auprès de celle d'Athanase : car il y a deux figures, distinguées par leurs noms, et non pas une seule, comme le ferait croire le texte qui précède. Aucune différence d'ailleurs dans les deux représentations; elles portent le même costume : un manteau brun, sur une robe blanche, et pour ceinture une corde serrée par un anneau de fer. Telle était la modeste tenue des anciens ermites et ascètes de la thébaïde; cela n'a rien de commun avec le costume actuel des moines grecs.

A propos des peintures, je dois mentionner aussi dans l'abside une remarquable figure du Christ en costume royal, assis sur son trône, recevant de sa mère une supplique, inscrite tout au long sur le rouleau que la Panaghia tient à la main. Ces peintures ne sauraient d'ailleurs remonter à l'époque de la construction primitive, la date de fondation qui les avoisine ne peut avoir été mise là que de souvenir et sur des documents plus anciens. La même observation semble devoir s'appliquer aussi à une autre inscription gravée extérieurement en lettres profondes et soignées, sur le meneau du marbre qui divise en deux la fenêtre de l'abside. Elle est ainsi conçue : « En l'année 6896 (= 1388 ap. J. C.) a été construit ce très « vénéré temple de Notre Seigneur Jésus-Christ par le concours « du très honorable entre les moines Joasaph. » Ce meneau peut très bien avoir reçu après coup la gravure des lettres. L'identité des deux dates répondant également à l'année 1388, montre qu'elles se rapportent à l'achèvement de la première construction par Joasaph, nommé seul dans la seconde inscription. Cette date est d'ailleurs pour lui particulièrement grave, si l'on réfléchit que l'année suivante, en 1389, les Serbes, malgré des prodiges d'héroïsme, vont être battus par les Turcs à *Kossovo*. Ainsi, pendant que, dans l'ancienne Serbie, un chef militaire, le *knès* Lazare, s'efforce de préparer la résistance à ce formidable assaut, le dernier héritier de la dynastie serbe, Jean Ourosh Paléologue, en religion le moine Joasaph, vêtu de la robe et du manteau des

stylites, préside à la construction d'une église sur les rochers inaccessibles de la Thesssalie.

La nef et les parties qui en dépendent sont au contraire plus récentes d'environ deux siècles, comme l'indiquent nettement les inscriptions placées au-dessus des portes. L'une, gravée sur une plaque de marbre, donne la date 7053 (= 1545 ap. J. C.). Une seconde inscription tracée au pinceau et directement en rapport avec la décoration picturale, retarde encore la construction de huit années, sans doute pour y comprendre l'achèvement des peintures.

Les constructions nouvelles sont d'ailleurs édifiées, comme les plus anciennes, avec grand soin, sur des fondations taillées dans le roc, pour les garantir contre l'écoulement des eaux. Il est remarquable surtout que ces agrandissements considérables coïncident comme époque avec les constructions de Varlaam et pareillement avec celles de Dousko. Ces dates, comprises entre les années 1542 à 1558, correspondent toutes au règne de Soliman le Magnifique ; elles attestent par des faits la politique plus libérale de ce sultan envers ses sujets grecs et l'espèce de renaissance qui en résulta pour l'architecture religieuse et monastique.

Au même higoumène est due la construction de la *trapèza* [1], le réfectoire du monastére, bâtiment formé par une série de coupoles, que supportent des piliers massifs. Au-dessus de l'entrée, on lit sur une grande brique la date de 7065 (= 1557 ap. J. C.).

Une sorte de niche, en dehors de l'église, contient aussi un fragment d'inscription peinte sur enduit, détaché sans doute à la suite de quelque restauration des anciennes peintures et soigneusement encastré après coup dans cette maçonnerie. On comprend que les moines l'aient conservé, car c'est une inscription funéraire d'Athanase, le premier fondateur du Météore. Par malheur, les deux dernières lettres numérales de la date sont effacées et empêchent de la déterminer. Voici ce que j'ai pu lire. « Le serviteur de Dieu Athanasios... (ici « un mot incomplet)... Père supérieur et fondateur de ce mo- « nastère, s'est endormi dans le Seigneur, en l'année 70... « cinquième de l'indiction. » Cela confirme, de toute manière,

1. Littéralement table.

l'assertion du *Discours historique* sur le titre de « Père » donné aux premiers fondateurs. On y a seulement ajouté ici l'épithète de *katholikos* indiquant que l'autorité de ces Pères était générale, ce qui m'a permis de traduire par « Père supérieur ».

Les constructions du Météore sont loin d'occuper toute la superficie du Large-Rocher ; elles n'en couvrent que l'angle sud-est. On ne se trouve pas encerclé par les bâtiments, comme à Varlaam; la plus grande partie de la plate-forme a été laissée à son état naturel, et l'on y circule librement.

Enfin on m'avertit que je puis me rendre à la bibliothèque ; Pappa-Kallinikos s'y trouve auprès du *pneumatikos*, pour tenir en éveil son activité. Il ne lui laisse aucun répit qu'il n'ait ouvert successivement devant moi tous les volumes placés sur les rayons. Le monastère possède des trésors comme manuscrits, mais ce sont presque sans exception des manuscrits religieux, dont plusieurs ornés de miniatures. Je remarque un recueil contenant divers traités pieux ou moraux de l'empereur Léon le Philosophe; le texte est écrit en lettres d'or, sur parchemin, dans un format se rapprochant de notre petit in-8. Il ne faut pas oublier de précieux imprimés, parmi lesquels un très bel évangile grec de Robert Estienne. Comme il se fait tard, je remets au lendemain de soulever la question des Chrysobulles. Je me contente de faire porter dans ma chambre un manuscrit contenant la *Vie de saint Athanase* en grec vulgaire, dans laquelle j'entrevois un utile complément d'informations sur l'histoire même du Météore.

Je commence par prendre d'importants extraits de cette biographie. Athanase avait fait son noviciat au Mont-Athos, sous le patronage du vieux moine Grégorios, d'après un système d'apprentissage qui prévaut en Orient pour beaucoup de carrières, religieuses ou civiles, pour la vocation monastique comme pour la médecine par exemple. Une attaque de corsaires les ayant contraints tous les deux à quitter la Sainte Montagne, ils entendirent parler en chemin des Roches-Météores, de leur merveilleuse situation et des miracles d'ascétisme qu'y accomplissaient les premiers ermites. Ils s'y rendirent aussitôt, et pendant plusieurs années, choisirent pour leur résidence l'une des moins praticables de ces roches, un

étroit rocher terminé en pointe, d'une médiocre hauteur, mais escarpé et isolé de toutes parts et pour ces raisons nommé *Stylos* (la colonne). C'est là que l'on vit Athanase, dans une anfractuosité creusée en caverne, s'occuper de tissage et de vannerie.

Cependant son patron, son *ghérôn*[1], finit par ne plus pouvoir supporter une vie aussi rude. Athanase dut le reconduire jusqu'à Thessalonique, confiant momentanément le Stylos à un autre père, celui-là d'une telle humilité qu'il voulait, s'il venait à mourir, être laissé en pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages. C'est ce qui arriva : Athanase, lorsqu'il revint, ne fut averti d'avoir à chercher et à ensevelir la dépouille mortelle que par un corbeau, apportant sous ses yeux un des doigts du mort.

C'est alors qu'Athanase décide de s'établir sur le Large-Rocher, où son ermitage prend de plus en plus la forme d'un petit monastère. Il y admet d'autres moines, au nombre de quatorze, qu'il emploie à cultiver quelques terres et quelques vignes au pied des escarpements, Il fait installer l'échelle, et il obtient « d'un puissant personnage appartenant à la race des Triballes », les fonds nécessaires pour la construction d'une église. Or, les Triballes ce sont les Serbes, suivant l'usage des écrivains byzantins, qui se plaisent à déguiser les noms nouveaux des envahisseurs sous ceux des anciennes populations soumises à l'Empire.

Athanase ne nous est pas représenté par sa biographie comme entretenant de très bons rapports avec *Préaloubos*, le César établi à Trikkala par le premier envahisseur serbe, le roi Étienne Doushan. On doit croire cependant que les relations s'améliorèrent de tous points après que le frère de Doushan, le roi serbe Siméon Ourosh (appelé Ourésis par les Grecs), marié à une princesse grecque et désireux de se rendre populaire dans le pays, fut venu s'installer lui-même à Trikkala, en se parant des titres impériaux. Je serais très porté à reconnaître en lui le « haut personnage » serbe qui fournit des fonds pour la première église du Large-Rocher. Cela expliquerait d'autant mieux comment le propre fils de Siméon qui n'est autre que le roi-moine Joasaph, entra lui-même au

1. Littéralement *son vieux*.

Météore. Il n'aurait fait que continuer l'œuvre paternelle, quand « il développa en largeur et en hauteur la construction primitive, déjà fort belle ». D'après la même notice, le successeur immédiat d'Athanase fut le moine Makarios, Joasaph étant alors absent et se trouvant à Thessalonique.

Pendant que je termine ma copie, arrivent deux moines de Varlaam. Ils viennent conférer avec l'higoumène, qui s'est fait l'arbitre des différends entre Varlaam et Saint-Étienne. Leur visite me cause cependant quelque appréhension ; ne vont-ils pas raconter des histoires au brave père sur mes copies, et jeter la défiance dans son esprit ? En effet, lorsque je me dirige vers la cave obscure qui sert de bibliothèque, Pappa-Kallinikos, au lieu de nous accompagner, se contente de dire quelques mots à l'oreille du *pneumatikos*. Celui-ci, quand nous nous trouvons tous les deux seuls au milieu des manuscrits, a la naïveté de me montrer la caisse aux chrysobulles, mais il en a perdu la clef. La ruse n'est pas forte, elle se complique du fait que l'higoumène, demandé par moi, prend prétexte du repas servi pour ne pas venir.

C'est encore à table que l'incident se dénouera. Je demande avec insistance que cette clef se retrouve. D'ailleurs, il est facile d'envoyer un exprès à Kalabaka et de ramener un serrurier : Liman-agha se chargera bien volontiers de la commission. De toute nécessité, je dois voir les bulles ; c'est le désir formel de l'Empereur des Français, dans l'intérêt même du monastère.

Enfin, un peu plus tard, la clef est retrouvée : Pappa-Kallinikos renonce franchement à sa comédie et me conduit ouvrir moi-même le trésor. La caisse est pleine de documents de toutes les couleurs, sans compter les lettres patriarcales, les firmans turcs, etc... Je suis au comble de mes vœux; mais il me faut promettre au père ma protection auprès de l'Empereur. La première fois que je serai reçu par Sa Majesté, je lui parlerai de Pappa-Kallinikos et de son couvent.

Mon travail de copie, commencé dès la veille, continue à marcher bon train. Pappa-Kallinikos y assiste le plus souvent qu'il peut. J'ai à peine ouvert un document qu'il m'en demande le contenu, pour s'étonner bientôt que je n'aie pas encore fini de prendre mes notes.

Parmi les nombreux manuscrits placés sous mes yeux, cinq pièces seulement appartiennent en réalité aux archives du Météore.

Il y a d'abord trois ordonnances (*prostagmata*), confirmant l'organisation primitive du groupe d'ermitages que nous avons appelé la thébaïde de Stagi. Toutes les trois sont adressées à ce Nilos, que nous connaissons déjà, par une inscription, pour avoir inauguré, vers 1367, le titre de *Premier* de cette thébaïde « lorsque régnait à Tukkala le roi serbe Siméon Ourésis ». Le synchronisme est d'autant plus utile à noter que pas un seul des trois actes n'est daté ni signé ; on y trouve uniquement la mention insuffisante de l'indiction, tracée en manière de signature avec le cinabre au vermillon impérial. Dans ces conditions, je les attribuerais, l'un au roi Siméon Ourosh, nommé Ourésis par les Grecs, les deux autres à son fils, le roi-moine Joasaph.

La pièce capitale pour le couvent du Météore est une lettre écrite en 1386, par la fille de Siméon, « la reine Marie L'Ange Ducas Paléologue », à « son frère et très doux seigneur dont le nom, sous l'habit divin et angélique, est Joasaph moine ». Elle lui donne d'abord le reçu d'un important dépôt qu'elle avait mis en garde sur le rocher du Météore. La lettre se termine par un acte de donation concernant certaines parties de ce dépôt, léguées par elle à Joasaph et assurées contre toute revendication qui pourrait inquiéter les moines. Signature en vermillon.

Citons enfin un règlement (*orismos*) de l'an 1388, émanant du César Alexis L'Ange, à propos de quelques dépendances du « monastère ». L'acte est adressé au *Père spirituel*, qui se nomme alors Makarios. Signature à la couleur bleue.

Les autres manuscrits que j'ai entre les mains ne sont pas ici dans leur dépôt d'origine ; mais proviennent des anciens couvents de *Leukosada* et de *Zavlantia*, situés dans la plaine. Je suppose qu'ils auront été transportés au Météore lors de la conquête turque. Il y a parmi eux, à côté de plusieurs documents en langue serbe, trois importants chrysobulles grecs des envahisseurs serbes de la Thessalie, l'un d'Étienne Doushan, les deux autres de son frère Siméon Ourésis. Les signatures et les titres impériaux sont tracés au vermillon. C'est encore

devant moi une longue journée de copie à joindre aux précédentes.

Pour me détendre un peu, ma seule ressource de temps à autre a été d'aller faire le tour de l'étroit pâtis alpestre qui couronne le Large-Rocher. J'ai plaisir à fouler l'herbe drue qu'émaillent, parmi d'autres fleurs, les grandes corolles jaunes d'une sorte de millepertuis. De ce plateau la vue domine sur les gorges du Haut-Pénée : le lit blanc du fleuve s'avance entre des bois sauvages et vient passer derrière la roche d'Haghia; de l'autre côté, s'étend la plaine de Thessalie, estompée de chaudes vapeurs. Même la nuit, je remonte volontiers jusqu'à un pauvre arbre chétif que les moines ont planté sur le point culminant et j'y reste un temps assez long, retenu par le charme du silence et de l'isolement dans un pareil lieu. J'entre malgré moi dans le sentiment des anciens stylites; je goûte un moment le grand calme de la vie contemplative planant au-dessus des agitations de la vie commune.

Aux heures des repas, la conversation de Pappa-Kallinikos m'apporte une distraction d'un tout autre genre. Ses idées sont faites sur toutes choses : il a de la lecture, mais une lecture d'almanachs, ce qui, à tout prendre, est presque de la science pour un moine grec. Il m'amuse par ses brusqueries et par les histoires invraisemblables auxquelles il croit fermement ; par exemple le voyage du Pape, visitant, avec un Empereur de Constantinople, les églises et les couvents grecs et faisant dire de force une messe latine au Mont-Athos. Les chrétiens de la Thessalie et de l'Empire n'attendent, paraît-il, leur délivrance que des Français ; c'est une prophétie de saint Kosmas, qui vivait au siècle dernier et qui a dit : « Quand vous verrez les Français débarquer à Valona, prenez du sel et du pain et retirez-vous dans les montagnes ! » Interprétez que ce sera l'origine d'une lutte terrible contre les Turcs et que les habitants paisibles feront bien de se tenir à l'écart.

Liman-agha, qui trouve le temps long à l'écurie, vient aussi presque tous les jours au pied du couvent faire sonner sur le roc les sabots de nos montures, pour me rappeler qu'il y a un autre monde deux cents mètres plus bas et que j'ai un voyage à terminer, au bout duquel est la patrie.

Ce matin de bonne heure, je quitte décidément le couvent du Météore, dont le souvenir me restera cher à cause de la franche et simple hospitalité que j'ai trouvée pendant plusieurs jours sur cette cime de rocher si bien séparée du monde. Je vais être obligé de dire adieu à la Thessalie et d'abandonner ma bonne allure de voyage, nomade et flâneuse. Beaucoup d'autres points encore auraient mérité d'être visités ; mais j'ai compté les jours et compté mes écus ; il faut songer au retour. Le souci des affaires sérieuses et de la réalité commence à me tirer par la manche et me rappelle vers Paris. Liman-agha m'attend au pied du rocher, avec ses chevaux bâtés et sellés pour la route, et regarde à tout instant en l'air si son effendi ne va pas enfin lui descendre des nues.

Mon aumône d'adieu est moins lourde que je ne l'aurais voulu. Pappa-Kallinikos, tout en me faisant faire un dernier tour le long des couloirs, me recommande de ne pas l'oublier auprès de l'Empereur des Français. Ce que je lui ai donné de plus solide c'est, avec une livre turque destinée à son couvent, une bonne paire de ciseaux qu'il enviait et quelques paquets de quinine pour son usage personnel. Enfin me voici dans le filet et bientôt suspendu au milieu des airs, puis assis sur le sol, entre Liman-agha et mon coursier, le fringant Douro.

LÉON HEUZEY

UNE MÈRE

I

— Hé ! Louis, la soupe est prête... Viens-tu manger?

La femme prêta l'oreille un long moment, mais rien ne lui répondit que le caquetage bavard des poules.

Alors elle se détacha du cadre de la porte, traversa la cour, gagna le chemin. Elle était grande et maigre, avec un beau visage sévère.

Trois hommes la croisèrent et leurs bras lourds esquissèrent un salut,

— Bonsoir, madame Bernier.

— Bonsoir, bonsoir, — fit-elle. — Avez-vous point vu Louis?

— Oui, oui, il était avec nous dans le pré. Il s'en vient par derrière.

— C'est bien, je m'en vais l'attendre. Allez toujours manger. Il y a un moment que la soupe est prête.

Elle s'assit au bord du chemin sur le talus.

Devant elle, l'immense plaine déroulait à perte de vue, comme un tapis magnifique, ses blés mouvants, ses prés verdoyants et la grise chevelure de ses avoines. Par endroits la terre, rousse et grasse, s'offrait dans sa splendide nudité.

A droite, le soleil descendait derrière un rideau de tremblants peupliers. Le ciel couleur d'or pâle était semé de

petits nuages roses immobiles et légers, qui semblaient les pétales soyeux de quelque fleur immense effeuillée par le jour. Et la terre était toute parée d'une grâce mélancolique et tendre.

La femme laissait errer ses yeux sur les lignes familières de l'horizon. Soudain elle se dressa. Un pas inégal et traînant faisait gémir les cailloux du chemin.

— Enfin te v'la, mon garçon, — cria-t-elle. — Sais-tu qu'il se fait tard?

Son froid visage s'était transformé soudain. Le regard s'amollissait, se fondait en une étrange douceur pour se poser sur l'affreux petit être qui arrivait en clopinant.

Il avait la taille d'un enfant, un pauvre corps tout déjeté de longs bras d'infirme et, sur d'étroites épaules, une tête énorme, blême et fripée comme celle d'un vieux.

— Te v'là tout trempé de chaud, mon pauvre gars... Tu t'es trop fatigué bien sûr. Donne-moi le bras, tiens. Ça te reposera pour marcher.

— J'ai faim, — dit-il.

La voix était rauque et sans timbre.

— Je pense bien, c'est qu'il est tard. Vois, il fait déjà nuit. Il y a un joli moment que la soupe est prête. Mais j'en ai mis de côté pour toi dans une petite casserole près du feu. Ça fait qu'elle sera bien chaude quand même.

Elle le traînait à son bras, le soutenait, le portait presque. Ils arrivèrent ainsi devant la maison. Près de la porte, un vieux sommeillait dans un fauteuil. Dans la grande salle, les hommes avaient fini de souper. Ils restaient assis devant leurs assiettes vides, le dos courbé, les bras repliés sur la table, dans cette attitude lourde et lasse que prennent les gens de la campagne lorsqu'ils s'arrêtent enfin.

— Bonsoir, Louis, — firent-ils en se levant pour sortir.

— Bonsoir, — dit-il.

Il s'assit au bout de la table et se mit à manger. Il mangeait vite et salement, à la façon des bêtes, avec un bruit de lèvres goulues.

La femme, penchée vers lui, essuyait du coin de son tablier les traînées de graisse dont il se barbouillait le visage.

— Pas si vite, Louis, — disait-elle doucement. — Tu n'es

pas pressé, mon petit gars. Prends ton temps... En veux-tu encore? Y en a d'autres, tu sais...

Mais, repu enfin, il repoussa son assiette, but un grand verre de vin et s'assit dans un coin sur une chaise basse où il s'endormit.

La femme alors s'approcha de lui, et accroupie par terre, se mit à délacer les grosses chaussures terreuses. Puis elle le déshabilla avec des gestes patients et doux, sans qu'il parût sortir de sa torpeur. Lorsqu'il fut presque dévêtu, elle le prit tout doucement dans ses bras robustes et l'emporta dans la chambre à côté, avec d'infinies précautions pour qu'il ne s'éveillât pas.

Elle s'en vint alors devant la maison, et s'assit à côté du vieux pour goûter la fraîcheur du soir.

La nuit doucement tombait du ciel comme un souple voile gris. Un peu de jour rose traînait encore à l'horizon, mais déjà la terre s'endormait, paisible et recueillie, sous la caresse du ciel.

Un long temps, le vieux et la femme restèrent silencieux. Puis elle parla :

— Père, — dit-elle, — le voilà qui court sur ses vingt-trois ans, il faut songer à le marier.

— Le marier? — fit le vieux de sa voix branlante. — Que vas-tu chercher là? Il ne se plaint pas, on n'est pas malheureux. Reste donc en paix. Les soucis s'en viennent bien tout seuls sans qu'on leur coure après...

— Je ne dis pas non, — reprit-elle, — mais c'est égal, je veux le marier.

— Le marier, c'est bon à dire. Mais l'as-tu bien regardé, ton garçon? Pour se marier faut être deux, et quelle fille voudrait de lui?

— Alors, vous aussi, — cria-t-elle, — vous aussi vous êtes contre lui. Vous allez peut-être dire aussi que c'est un infirme, un monstre... et demain vous l'appellerez « le Tordu », comme les autres.

— Que non, que non, — bredouillait le vieux tout apeuré. Mais elle poursuivait, la voix brève et dure :

— Oui, oui, je sais, vous êtes tous contre lui. Si jamais je venais à lui manquer, vous le laisseriez bien crever comme

une bête dans un coin. Heureusement que je suis solide, et tant que je serai là personne y touchera, personne lui fera tort d'un sou, et celui que j'entendrais dire que mon garçon est pas comme les autres, celui-là, je l'en ferais repentir. Il est comme les autres, comme les autres, — répétait-elle d'une voix obstinée. — C'est sûr qu'il n'est pas fort, mais pour sa taille, il fait bien son travail quand même. Et s'il ne cause pas beaucoup, c'est que ça ne lui plaît pas. Il comprend tout, aussi bien que n'importe qui.

A bout de souffle, elle s'arrêta :

— Je dis pas non, je dis pas non, — répétait le vieux en hochant la tête.

— S'il ne se marie pas, — reprit-elle, — on dira que la plus pauvre et la plus laide en ont point voulu, et on continuera à rire de lui. Mais moi, je lui trouverai une belle fille vigoureuse qui lui donnera de beaux enfants. Quand il sera là avec sa femme et ses petits dans une des plus belles fermes du pays, qui c'est qui viendra dire qu'il n'est pas comme les autres?... Et puis surtout, — poursuivit-elle plus doucement, — je me dis que si une fille lui plaisait, ça le réveillerait peut-être, il viendrait peut-être à l'aimer... Ah bonnes gens ! Qu'est-ce que je donnerais pas pour lui voir une figure contente!

— Tu as une idée? — demanda le vieux.

— Oui, j'ai mon idée, Je pense à celle des Leroy. Elle est belle et solide, et elle n'a pas le sou. D'ailleurs, — fit-elle avec un petit rire bref, — je peux choisir. Y en a pas beaucoup qui feraient les dégoûtées. La vie est dure pour les pauvres gens et l'argent est plus fort que tout.

Puis soudain, âprement :

— Je pense pas que vous y trouviez à redire... Vous m'avez bien vendue, moi, dans le temps, pour ça... Je veux au moins que mon garçon en profite.

Et le vieux ne répondit pas.

II

L'histoire était courte, lamentable et banale.

Elle avait à peine dix-huit ans lorsqu'elle fut donnée en

mariage au plus riche fermier du pays qui était vieux et malade. Il mourait deux ans après, quelques semaines avant la naissance de l'enfant.

Quand on lui porta sur son lit l'affreux petit être auquel elle venait de donner le jour, elle ne pleura pas, elle n'eut pas une plainte. Seulement, elle l'arracha presque des mains qui le lui présentaient et le serra contre elle, sauvagement.

A force de soins constants, d'efforts patients jamais lassés, et par un don d'elle-même sans cesse renouvelé, elle lui donna la vie une seconde fois. Il fut tout de suite sa raison de vivre, le seul but de son existence. Elle l'aima d'un amour unique, sauvage et brutal comme celui d'une bête. Et parce qu'il était faible et laid, elle se prit à haïr les autres enfants qui étaient beaux et robustes. Et parce qu'il était difforme, elle détesta l'humanité tout entière qui pouvait rire de lui.

Elle suivait avec une émotion angoissée le développement du malheureux petit être. Il grandit un peu, prit quelques forces. Vers douze ans, il commença à s'occuper de menus travaux. Et ce fut une joie pour la mère. Elle disait qu'il était maladif, mais ne voulait pas convenir de sa difformité.

D'aucuns le croyaient simple d'esprit, mais ceux qui travaillaient à la ferme affimaient qu'il ne l'était pas et qu'il comprenait tout comme un autre. Cependant il parlait à peine et nul n'eût pu dire sous quelle forme l'intelligence vivait dans cette énorme tête. La mère elle-même ne savait pas. Ce qui la désespérait par-dessus tout, c'est qu'il paraissait ne rien sentir. Il mangeait, dormait, travaillait ou se reposait, mais jamais ses immobiles petits yeux gris ne reflétaient ni plaisir ni peine.

« Seigneur, gémissait parfois la pauvre femme, je donnerais dix ans de ma vie pour l'entendre rire ou pleurer. »

On les voyait au village le dimanche seulement lorsqu'ils venaient à l'église. Elle passait entre les groupes, droite et fière dans sa robe noire, les yeux durs, la bouche serrée, tout son beau visage figé dans une sombre immobilité. Et son fils clopinait à ses côtés, roulant sur ses épaules déjetées sa grosse tête de vieux.

On l'avait surnommé « le Tordu », mais on se le disait tout bas parce qu'on avait peur de la femme.

C'est ainsi qu'elle devint méfiante, âpre et dure et que ce trop violent amour lui dessécha le cœur comme un vent brûlant.

III

Le jour était splendide.

Sous le ciel immobile, d'un bleu presque sombre, la terre grésillait, craquait de chaleur.

La mère et le fils s'en allaient côte à côte dans la campagne bourdonnante, parmi les odeurs violentes et les crissements d'insectes.

Le chemin ondulait entre d'immenses champs de blé que le soleil trempait d'or.

— Vois, — dit la femme, — comme les épis sont lourds. On coupera ça la semaine prochaine. S'il ne tombe pas d'eau d'ici là, la récolte sera belle.

Et tous deux regardaient le flot mouvant, pénétré de lumière, dans lequel une impalpable brise faisait courir des frissons d'ombre. Bientôt le chemin quitta les blés, les mena vers un bois de pins.

— Asseyons-nous là, — dit la mère, — nous nous reposerons. Comme tu as chaud, mon garçon. Te v'là tout en sueur...

Et elle lui essuyait le visage avec un grand mouchoir frais qu'elle avait tiré de sa poche.

Des flammes d'or palpitaient dans les maigres chevelures des pins, des coulées de lumière enveloppaient les troncs roses.

Louis le Tordu suivait de ses yeux sans pensée la danse folle et légère des taches de soleil sur le tapis roux des aiguilles.

Soudain, au détour du chemin, une fille apparut.

Elle était robuste, grasse et fraîche. Autour de son joli visage rond, ses cheveux blonds se tordaient en mèches capricieuses, en anneaux légers, et sa peau lisse semblait poudrée d'or par le hâle.

Elle avait l'éclat humide et charmant d'une fleur au premier matin. Dans la splendeur accablante de l'été, elle

était toute la grâce du printemps, non pas le printemps affadi des poètes, mais le vrai printemps de la terre, frais et dru.

Comme elle passait devant eux sans les voir, la mère la héla :

— Hé, Marie ! Te v'là bien fière aujourd'hui. Tu veux donc reconnaître personne...

La fille eut un petit sursaut de surprise et s'arrêta.

— C'est sûr que je vous avais point vue, madame Bernier.

Il y avait dans sa voix une nuance de respect.

— Alors, comme ça, vous êtes venus faire un petit tour.

— Eh oui, donc. On prend la fraîche ici un moment. Et toi, où t'en vas-tu courir?

— Dame, je m'en vais retrouver les autres. Faut bien rire un peu le dimanche. On a assez de mal toute la semaine durant.

— Tu travailles toujours chez les Rey?

— Eh bien sûr, — fit-elle avec une moue boudeuse. — C'est pas drôle, tenez, d'être toujours chez les autres. On peine toute la sainte journée et on gagne seulement pas de quoi s'acheter un corsage neuf pour les dimanches.

— C'est-il que tu serais coquette, Marie?

— Et pourquoi que je le serais pas? — fit-elle en riant, — c'est pas parce qu'on a pas de sous que ça vous empêche d'aimer la toilette. Tout le contraire, ça vous fait bien plus envie...

— Allons, allons, viendra peut-être un jour où tu pourras t'acheter ce qui te plaira... Dis-moi, Marie, tes parents sont-ils là? j'aurais un mot à leur dire. Je m'en vais en profiter tant que je suis par ici.

— Oui, pour sûr, ils sont à la maison. Alors je vous quitte. Bonsoir, madame Bernier; bonsoir, Louis...

Et elle s'en alla de son pas alerte.

Louis le Tordu ne l'avait pas quittée des yeux pendant tout le temps qu'elle était restée là, et maintenant il penchait la tête pour mieux suivre la jeune silhouette jusqu'au détour du chemin.

— Louis, — dit alors la mère, — il est temps de te marier, et c'est la femme que j'ai choisie pour toi. Je t'ai conduit là parce que je savais qu'elle passerait. Te plaît-elle?

— Oui, — fit-il, — elle me plaît. C'est celle-là que je veux.

— Tu l'auras, — dit-elle simplement.

Au bout d'un moment elle se leva, brossa d'un geste soigneux les petites aiguilles sèches qui restaient accrochées à sa jupe de laine noire.

— Reste ici à m'attendre, — fit-elle. — J'ai une course à faire tout près. Je serai vite de retour.

Elle se remit à marcher, sortit des pins et prit à travers champs pour aller plus vite. Elle contourna un petit bois de bouleaux aux troncs luisants, aux chevelures légères. Alors la maison lui apparut, toute basse, accroupie sous son toit de tuiles.

Devant la porte, un homme était assis. Au bruit des pas, il dressa son visage osseux barré d'un long nez.

— Tiens, madame Bernier, c'est pas souvent qu'on vous voit par chez nous...

Il la dévisageait de ses tout petits yeux froids et perçants.

— Rentrez donc, ma femme est là.

Il se leva. Il était petit et sec comme un morceau de bois à brûler.

— Louise ! — cria-t-il.

Mais, attirée par le bruit des voix, elle était déjà sur le seuil, encadrant dans la porte étroite sa grande et robuste silhouette.

C'était une femme un peu lourde, mais fraîche encore, et son large visage était plaisant à voir entre les bandeaux à peine décolorés de ses cheveux blonds.

— C'est vrai, — dit-elle, — c'est rare de vous voir par ici, madame Bernier. Mais c'est un plaisir aussi. Entrez donc.

La salle était petite et pauvrement meublée. Ils avancèrent une chaise à la visiteuse et s'assirent tous deux sur le banc.

Puis il y eut un silence.

L'homme et la femme attendaient, respectueux, mais brûlants de curiosité. Ils savaient qu'il y avait un motif à cette visite et que la fière madame Bernier n'avait pas coutume de rendre visite au pauvre monde pour le plaisir.

Mais elle, soudain vaguement émue, cherchait ses mots.

— Voilà ce qui m'amène, — fit-elle enfin. — Je veux

marier mon fils. J'ai pensé à votre fille. Elle est pauvre, et si belle qu'elle soit, elle risque fort de rester pauvre toute sa vie. Mon fils est un peu maladif, mais il est travailleur et pas plus sot qu'un autre. Vous savez ce que vaut la ferme et ce qu'il y a comme terre. C'est peut-être le plus riche parti de la commune.

Elle se tut. Il y eut un petit silence que coupa la femme Leroy :

— Excusez, madame Bernier, c'est pas pour vous déplaire ce que j'en dis, mais ce mariage nous convient point. On est pauvres, mais on a sa fierté quand même et on voudrait pas donner notre fille pour de l'argent. Elle est belle et ne craint pas le travail. Elle trouvera bien un amoureux qui la prendra pour ce qu'elle est. Voyez-vous, madame Bernier, quand on est jeune et solide et qu'on s'aime bien, la pauvreté fait point peur. Pour votre garçon...

Mais la mère l'interrompit, la voix brève :

— C'est bien, — dit-elle en se levant, — n'en parlons plus.

— Vous sauvez pas comme ça, madame Bernier, cria l'homme en sautant du banc. — Et toi, — fit-il se tournant vers sa femme, — qui c'est qui t'a permis de causer comme ça? C'est-il moi ou toi qu'est le chef ici? C'est affaire entre madame Bernier et moi.

— Jean, — dit-elle, d'une voix basse et plaintive, — tu ne feras pas ça...

— Te tairas-tu? — cria-t-il.

Elle se leva et sortit.

— Maintenant que nous voilà tranquilles, on va pouvoir causer, madame Bernier. Alors comme ça, la fille vous plairait pour bru...

Elle le savait âpre et rusé. Tout de suite elle l'arrêta.

— Y a pas à causer. Je vous ai dit tout ce qu'y avait à dire. Ça vous plaît pas : j'en trouverai d'autres.

Il s'alarma.

— Vous fâchez pas, madame Bernier, j'ai pas dit ça. Seulement, je peux pas vous donner la réponse là tout de suite. Faut bien que j'en cause à la petite.

— J'entends bien, — fit-elle. — Parlez-lui ce soir. Vous viendrez demain après souper me dire la réponse.

L'homme acquiesça avec une feinte humilité.

Mais tandis qu'elle s'éloignait, toute droite dans sa robe sombre, les petits yeux gris la suivaient, aiguisés de ruse mauvaise.

IV

Le lendemain soir, comme la mère achevait de ranger la vaisselle du souper, Leroy arriva.

— Bonsoir, — dit-il sur le seuil.

— Bonsoir, — fit-elle sans interrompre son travail.

— Bonsoir, — répéta le vieux.

L'homme entra, posa son bâton dans le coin de la porte.

La femme continuait à ranger ses assiettes.

— Asseyez-vous, — dit-elle enfin.

Lorsqu'elle eut terminé, elle s'installa sur une chaise basse, et tirant de sa poche une longue chaussette noire, elle se mit à tricoter.

Leroy s'agitait sur le banc et regardait le vieux.

— Vous pouvez parler, — dit-elle. — C'est mon père. Il est au courant de l'affaire qui vous amène.

— C'est bon, — fit-il. — Alors, madame Bernier, je suis venu comme on avait convenu, mais je sais pas trop que vous dire. C'est pas non, mais c'est pas oui tout de même. J'ai causé à la petite. Elle dit pas non, mais elle met ses conditions... J'ai bien essayé de lui faire entendre raison, mais cette jeunesse en fait qu'à sa tête. De mon temps, si mon père m'avait dit...

Mais la mère l'arrêta d'un mouvement impatienté.

— C'est bon, c'est bon, madame Bernier, on y vient. C'est aussi que je sais pas trop comment vous dire ça... Ces filles de maintenant, ça vous a des idées...

Et sur un nouveau geste de la femme :

— Enfin quoi! son idée, c'est qu'elle voudrait être maîtresse dans la maison. Elle dit comme ça que ça lui sert à rien d'épouser un garçon riche s'il faut qu'elle garde la place d'une servante. Elle veut commander le monde, tenir la bourse. Enfin, madame Bernier, j'ai honte de vous raconter toutes ces sottises...

La figure exprimait une humilité désolée, tandis que, sous ses paupières demi-closes, ses petits yeux aigus fouillaient le visage de la femme.

Elle avait laissé tomber son tricot sur ses genoux et demeurait immobile, les yeux un peu fixes.

Enfin elle se leva.

— C'est bien, — fit-elle seulement, — il en sera comme elle le veut.

Et voyant qu'il allait parler :

— Ça suffit... vous pouvez partir maintenant.

« Elle y tient », pensait l'homme en tirant la porte derrière lui.

Et sa longue bouche tremblait d'un rire silencieux.

V

C'est ainsi qu'on fiança Louis le Tordu avec Marie Leroy, la plus jolie fille du pays.

Le premier dimanche qui suivit, elle s'en vint à la ferme avec ses parents. On leur fit visiter la maison tout entière, les longues étables, et la basse-cour, et la haute grange lemplie jusqu'au plafond de foin gris, odorant et sec.

Puis on les promena dans le clos, sous les pommiers trapus aux branches ployantes de fruits, dans les longs herbages frais où paissaient de grosses vaches rousses.

Louis le Tordu clopinait par derrière. La mère marchait devant et faisait les honneurs de sa terre.

— Ce pré-ci, — disait-elle, — est le plus beau du pays. Voyez comme l'herbe est drue. Les bêtes y sont depuis plus d'un mois.

Et comme on traversait un bois :

— On a coupé ici voilà dix ans, — fit-elle. — On pourra recommencer bientôt. Ils sont beaux déjà.

Elle montrait les jeunes hêtres aux troncs droits et nus qui jaillissaient vers le ciel avec la grâce flexible de longs adolescents.

A la lisière du bois, elle s'arrêta. Et désignant d'un geste fier tout un morceau de plaine qui ondulait devant eux :

— Voyez, — dit-elle, — tout est à nous jusqu'aux peupliers que vous apercevez là-bas. Voilà le blé coupé. On commencera à rentrer demain.

Ils restaient tous là immobiles, silencieux. Ils regardaient la terre hérissée de chaume et les tas de gerbes blondes accroupis de place en place.

Leroy cherchait à dissimuler la flamme d'âpre joie qui brillait dans ses petits yeux. Mais la fille ne dissimulait rien et laissait éclater sur son joli visage toute la satisfaction puérile et vaniteuse qui lui gonflait le cœur.

La mère Leroy était conquise, elle aussi. En vraie paysanne qu'elle était, elle n'avait pas résisté longtemps à l'étalage de tant de richesses. Elle en restait tout éblouie et, malgré la droiture de son cœur, elle sentait tous ses scrupules s'en aller en vagues fumées.

« Sûr qu'avec tout ça, se disait-elle, la petite sera forcée d'être heureuse. »

Ils revinrent ainsi chaque dimanche.

Quelquefois, en semaine, Marie arrivait seule le soir après souper, quand elle était bien sûre de ne rencontrer personne. Car elle ne voulait pas qu'on le sût au village avant le mariage. Elle se disait qu'une fois mariée, devenue riche tout à coup, personne n'oserait rire.

La mère ne paraissait pas garder rancune à la jeune fille du sacrifice qu'on lui avait imposé. Elle l'accueillait avec un évident plaisir, et sa voix un peu rude se nuançait de douceur pour lui parler. Elle lui enseignait toutes les choses de la maison et lui apprenait ce qu'elle aurait à faire.

— Il faudra commander, — lui disait-elle, — puisque tu l'as voulu. Sauras-tu? Tu es si jeune.

— Oui, bien sûr, je saurai, — disait la fille, les yeux brillants.

Louis le Tordu ne parlait guère plus que de coutume. Il la regardait, mais si elle s'adressait à lui il répondait à peine et si elle tardait à venir il ne paraissait pas s'en inquiéter.

La pauvre mère passait par des alternatives d'espoir et de découragement.

Un dimanche, alors qu'elles étaient toutes deux assises

dans la salle, il sortit un moment et rentra avec un gros bouquet des dernières roses de l'été, serré dans ses doigts noueux.

— Prends-les, — dit-il seulement en les tendant à la jeune fille.

— Merci, Louis, te voilà bien galant, — fit-elle en riant.

Et la mère, qui ne savait plus rire, se prit à sourire, d'un sourire de timide espérance.

Ce soir-là, quand ils furent seuls dans la grande salle, elle l'attira à elle, le regarda longuement.

— Alors, mon petit gars, — fit-elle, et sa voix était d'une étrange douceur, — alors elle te plaît, tu l'aimes, tu es content?

— Oui, — dit-il, — je suis content.

Mais il y avait dans sa voix tant de morne indifférence, tant de stupide inertie, que la pauvre femme sentit son cœur se serrer.

D'un geste très doux elle le repoussa.

— Va, mon petit, va...

Docile, il s'en alla s'asseoir auprès du vieux qui sommeillait devant la porte.

Elle resta seule, immobile, sentant tous ses pauvres espoirs se disperser comme des feuilles sèches dans le vent.

« Le père avait raison, pensait-elle, à quoi bon tant de mal !... »

Longtemps elle demeura ainsi, écrasée sur sa chaise, dans l'ombre traînante et le pesant silence.

VI

Quoique le soleil fût couché et la nuit presque venue, une chaleur accablante écrasait la terre.

Ils étaient sortis tous les trois, le vieux, la mère et le fils, pour respirer un peu mieux et ils se tenaient assis côte à côte, immobiles et silencieux, dans l'ombre étouffante.

— C'est de l'orage, — dit enfin la femme, — ça va peut-être nous ramener le beau temps pour samedi.

— Ça serait à souhaiter, — fit le vieux. — Une noce

avec la pluie, c'est guère plaisant. Le jour que je me suis marié, moi...

Un grondement l'interrompit, secoua brutalement le lourd silence.

— Voilà l'orage sur nous, — dit la mère.

Elle achevait à peine qu'une goutte s'écrasa sur sa main.

— Rentrons vite, — fit-elle. — Passe premier, Louis. Je vais ranger les chaises.

La pluie tombait déjà, tiède et drue, rebondissant sur la terre sèche.

Comme la femme tirait la porte derrière elle, une voix lointaine encore perça le bruit de l'averse.

— Fermez pas... J'arrive...

— Qui c'est donc qui crie comme ça? — fit-elle en s'avançant sur le seuil. — Ah ! c'est vous, Leroy ! En v'là un temps pour courir les chemins...

L'homme était devant la porte et se secouait avant d'entrer.

— Fallait que je vous cause, madame Bernier. C'est pour ça que je suis venu malgré que le temps menaçait.

— C'est bon, — dit-elle seulement. — Asseyez-vous toujours et laissez-moi éclairer la lampe.

Dans la demi-obscurité, on la voyait aller et venir, se baisser, se relever.

Enfin la lampe s'alluma, lourde et trapue sous son abat-jour de porcelaine blanche.

Comme elle se retournait vers Leroy, elle rencontra le regard sournois et rusé qu'il coulait vers elle. Elle en reçut un petit choc et sentit son cœur se serrer.

— Que voulez-vous?... Parlez, — fit-elle en s'asseyant dans l'ombre de son coin favori.

— Voilà, — dit-il de cette voix trop douce qu'il prenait toujours en s'adressant à elle. — C'est que c'est pas facile à dire, madame Bernier, non pour sûr, c'est pas facile... C'est encore un coup de la petite... mais c'est une autre affaire... Elle m'a fait fâcher quand elle est venue me raconter ça ce matin. Je voulais pas venir, c'est elle qui m'a forcé... Ah misère ! si elle m'en fait voir, celle-là! Et si près de la noce ! Une chose qu'était si bien convenue!...

— Que veut-elle? — dit la mère. Et sa voix avait peine à ne pas trembler.

— Ce qu'elle veut... ce qu'elle veut... Non, vrai, je sais pas si je vais être assez osé pour vous le dire, madame Bernier...

— Parlerez-vous? — cria-t-elle.

— Eh bien ! elle dit comme ça qu'elle sera jamais maîtresse tant que vous serez dans la maison. Y a plus de vingt-cinq ans que vous menez les affaires par ici. Vous aurez beau dire que c'est elle qui commande, c'est toujours vous qui déciderez, c'est toujours vous qu'on écoutera; c'est toujours à vous qu'on viendra demander s'il faut faire ça, ou acheter ça...

— Alors, — dit la mère d'une voix calme, — alors comme ça, elle voudrait que je m'en aille...

— Oui, excusez, madame Bernier, c'est ça qu'elle voudrait...

Et il l'enveloppait de son mauvais regard où se glissait la méfiance de ce trop rapide succès.

La femme se leva :

— Partez, — fit-elle la voix brève, — allez-vous-en... Je ne veux pas vous revoir ici.

Leroy vit qu'il avait été trop loin. Il gémit :

— Écoutez, madame Bernier, faut pas vous fâcher tout de suite comme ça...

— Allez-vous-en, — répéta-t-elle.

Elle le regardait avec d'étranges yeux fixes qui lui firent peur.

Il ouvrit la porte. Des trombes d'eau s'écrasaient sur le sol. En un instant le seuil de la salle en fut tout éclaboussé. Leroy eut un mouvement de recul et se retourna. Mais la femme était toujours là debout et le regardait. Alors il tira la porte derrière lui.

Un long moment elle resta ainsi immobile, puis elle se laissa tomber sur le banc et demeura silencieuse, les yeux vagues, les mains sur les genoux.

Enfin elle leva la tête, chercha son fils du regard. Il était juché sur une haute chaise, ramassé sur lui-même comme un paquet informe.

— Louis, — appela-t-elle doucement.

Il ne bougea pas.

— Louis, — dit-elle encore.

Alors il se dressa comme s'il s'éveillait.

— Viens ici, mon petit gars, viens près de moi.

Il descendit de sa chaise, s'en vint vers elle en clopinant.

— Louis, — dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, — Louis, mon petit gars, as-tu compris?

— Oui, — fit-il seulement.

Avidement les yeux de la mère plongeaient dans les yeux sans pensée, avidement ils y cherchaient une petite flamme de vie qu'ils ne trouvaient pas.

Alors tout à coup, à bout de nerfs, ébranlée d'émotion, elle se mit à crier :

— Alors ça ne te fait rien... Mais tu ne sens donc rien, tu n'as donc rien dans le cœur, rien dans le corps... C'est donc les autres qu'ont raison... On te donne la plus belle fille du pays, deux jours avant la noce on te la reprend et ça ne te fait rien, rien, rien, — répétait-elle rageusement. — Tu as tout de même bien compris que c'est fini, qu'elle ne reviendra plus, que tu ne la verras plus.

Puis brusquemsnt, se reprenant.

— Qu'est-ce qui me prend?.. Je suis folle... Pardonne-moi, mon pauvre gars, c'est la fatigue et le souci qui me travaillent la tête. Mais c'est fini maintenant.

Elle lui caressait les cheveux avec une main tremblante de tendresse.

— Là, mon petit gars, tu vas aller te coucher maintenant et demain on n'y pensera plus.

Et elle ajouta, s'efforçant de sourire :

— Et puis, vois-tu, c'est mieux comme ça. On continuera de vivre tous les deux bien tranquilles et on aura encore de bons moments.

Louis le Tordu ne disait rien. Au bout d'un moment, il se dégagea des bras qui l'étreignaient et retourna dans son coin se percher sur sa chaise.

La mère se leva, vint s'asseoir près du vieux.

— Père, — dit-elle à voix presque basse, — père, vous aviez raison. J'aurais pas dû chercher si loin. Je me suis donné de

la peine, je me suis fait du tourment, tout ça pour rien du tout. J'ai même pas réussi à le réveiller un peu, à le voir content ou chagriné. Et maintenant je ne retrouve plus de courage pour reprendre la vie comme avant.

— Oui, — dit le vieux, — tu vois, tu aurais dû m'écouter. Je suis qu'un pauvre vieux qui ne sert plus à rien, mais j'ai encore la tête solide et je vois encore bien les choses.

Et, après une pause, il ajouta :

— Regarde un peu quelle fille que tu allais lui faire épouser.

— Elle n'est pas mauvaise, la fille. Elle aime bien la toilette et elle aurait bien voulu pouvoir s'acheter des affaires... mais c'est tout. C'est jamais elle qu'aurait inventé tout ça. C'est le père qui a tout fait. Je le connais bien. Pour de l'argent, il vendrait sa femme et sa fille. Elles ont peur de lui comme du diable. En criant un peu, il les fait passer partout où il veut. C'est moi qui le gênais pour être le maître ici, — conclut-elle avec un petit rire bref.

Elle se tut. Le grésillement de la pluie enveloppait la maison.

— Louis, — appela-t-elle, — il est temps d'aller au lit, mon petit gars.

Comme il ne répondait pas, elle se retourna et ne le vit plus sur sa chaise.

— Tiens, — dit-elle, — il est parti se coucher sans que je l'aie entendu.

Elle entra dans la chambre à côté, mais en ressortit aussitôt, le visage tourmenté.

— Il n'est pas là, — fit-elle, la voix un peu haletante. — Il a dû sortir... Et par ce temps... Qu'est-ce qu'il a eu?..

En hâte, avec des gestes maladroits, elle allumait la grosse lanterne, ouvrait la porte. La pluie tombait toujours, violente, drue, et la terre toute détrempée était semée de larges flaques.

— Louis, — criait-elle, — Louis, es-tu là?

Haletante, elle prêtait l'oreille. Mais elle n'entendit rien que le bruit de la pluie. Alors, affolée, elle se mit à courir, gagna la grange, puis les étables, l'écurie, les remises. Elle ouvrait les portes, jetait son cri : « Louis, Louis es-tu là? » Elle s'arrêtait un instant pour écouter et reprenait sa course.

Ses jupes trempées plaquaient à ses jambes, l'empêchaient d'avancer, mais elle allait tout de même, ruisselante, égarée, écartant d'une main tremblante ses cheveux que la pluie lui collait au visage.

— Il est parti, — gémit-elle soudain, et elle se mit à courir vers la barrière qui fermait la cour.

C'est alors qu'un bruit étrange et continu la cloua sur place, vacillante d'angoisse. C'était un gémissement sauvage et rauque qui ressemblait à la plainte d'une bête et qui traînait au ras du sol dans le bruit grésillant de l'averse.

— Louis, — hurla-t-elle, — Louis, c'est toi, c'est toi?

Elle bondit. La lanterne projeta un faisceau de clarté sur une masse sombre écrasée sur le sol.

Couché à plat ventre dans la boue, les bras en croix, la figure collée à la terre, Louis le Tordu pleurait...

Un instant, la mère resta immobile, la tête perdue, regardant d'un œil stupide le misérable corps qui se tordait dans la boue, écoutant ce rauque gémissement secoué de cris, de hoquets, de sanglots.

Puis soudain, reprenant conscience, elle jeta sa lanterne, s'abattit sur lui, l'arracha à la terre, et le serrant contre elle avec une violence sauvage, elle se remit à courir dans la nuit vers le carré lumineux que découpait la porte ouverte.

Elle entra, se laissa tomber sur une chaise, sans prendre garde au vieux qui, tout tremblant, bredouillait des mots confus.

— Tu pleures, — cria-t-elle, — tu pleures, c'est-y possible? Mais tu l'aimais donc, mon petit gars, tu l'aimais donc... Mais tu es comme les autres, alors... Seigneur ! c'est-y possible, c'est-y possible? — répétait-elle d'une voix éperdue.

Elle serrait contre elle avec une joie farouche le malheureux corps ruisselant, tout gluant de boue ; elle collait avidement sa bouche sur les cheveux trempés, emmêlés de paille, sur le gros visage maculé de terre. Une large flaque se formait sur le carreau, autour de la chaise, mais la femme n'y prenait pas garde. Elle poursuivait, haletante, triomphante :

— Depuis quand que tu l'aimes, mon petit gars, dis-moi

ça, dis-moi ça... Alors ça te faisait quelque chose quand tu la voyais arriver?..

Mais lui, tout à coup, allongeant son grand bras, chercha à se dégager de l'étreinte qui retenait son corps, tandis que sa voix hoquetait, tour à tour grêle, rauque, glapissante :

— Laisse-moi... laisse-moi... C'est ta faute, à toi... C'est toi qui l'as fait partir...

Sa blême figure grimaçait de rage, ses longues mains s'accrochaient à celles de la mère, la pinçaient, la griffaient.

Elle se laissait faire, le visage extasié, la bouche tremblante d'un petit rire de bonheur.

— Fâche-toi, mon petit gars, fâche-toi, — disait-elle. — Ah! bonnes gens, c'est-y possible! Te voilà bien vivant maintenant. Tu étais quasi mort auparavant. Si jamais j'aurais cru que je t'entendrais crier comme ça, que je te verrais remuer comme ça!..

De fait, il continuait à crier :

— C'est toi qui l'as fait partir... Va la chercher... Va la chercher...

Alors se penchant vers lui, si près que sa bouche touchait le grimaçant visage.

— Sois tranquille, mon petit, — dit-elle, — je te la ramènerai et elle ne s'en ira plus. On fera la noce après-demain, comme c'était convenu. Alors tu es content, dis? tu es content?

— Va la chercher, — criait-il toujours, — va la chercher...

— J'irai demain, je te le promets. Je ferai tout ce que tu voudras, tu sais. Je veux te voir heureux, moi. C'est ça que je veux...

Longtemps elle lui parla ainsi avec une voix toute frémissante de tendresse et de joie.

Sur ses genoux, il se calmait. Par moments un hoquet, une sorte de sanglot le secouait encore, mais tout son corps se détendait et son visage reprenait sa stupide immobilité.

Lorsqu'elle le vit tranquille, elle se leva tout doucement en le maintenant contre elle et le porta dans la chambre. Elle le déshabilla, essuya avec des linges très doux le vilain corps trempé d'eau boueuse. Puis elle le coucha, l'embrassa encore et rentra dans la salle.

Alors elle vit le vieux, tassé dans son fauteuil, qui la regardait avec de pauvres yeux navrés.

— Père, — dit-elle, — c'est un beau jour pour nous et il faut se réjouir. C'est comme si le petit était revenu à la vie.

— Alors, — fit-il après un long moment, — alors, c'est toi qui partiras?..

— Oui, — dit-elle simplement, — je partirai.

— Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça... où iras-tu?

— N'importe où, — fit-elle avec un geste vague. — J'emporterai son bonheur avec moi, ça m'en fera encore plus que je n'en ai jamais eu. J'en ferais bien d'autres pour le voir content.

— Mais tu ne le verras pas, — insista le vieux, — puisque tu ne seras plus là...

Le visage de la femme se crispa, ses lèvres tremblèrent.

— Tais-toi, — gémit-elle, — tu vois bien que je ne veux pas y penser ce soir, que je voudrais garder toute ma joie.

— Tu ne le verras plus si tu t'en vas, tu ne le verras plus, — répétait le vieux de sa voix flageolante.

— Ah! tais-toi! mais tais-toi donc, — criait-elle. — Tu ne comprends donc pas le mal que tu me fais...

Le vieux se tut.

Comme une masse, elle tomba sur une chaise, y resta écrasée, le corps inerte, la tête perdue, le cœur broyé entre sa joie qui vivait toujours et la détresse affreuse qu'elle sentait monter en elle.

VII

Le jour se lève. La terre s'éveille, heureuse et reposée, dans le matin léger. Le ciel délicat est une rose immense que la nuit vient d'épanouir. Et toute la campagne humide sourit dans ses brumes mauves à la jeunesse du jour.

La femme marche à grands pas dans le chemin. L'orage a passé. Avec le jour elle a retrouvé son robuste équilibre de paysanne et son cœur solide qui sait ne pas défaillir.

Et elle s'en va dans ce même chemin où elle avait conduit son fils un mois auparavant.

Voici les pins aux troncs roses sous lesquels ils s'étaient

reposés. Et voici les bouleaux aux chevelures légères qui cachent la maison.

L'étroite cour est vide. Mais la porte est ouverte. Elle entre. Ils sont là tous les trois autour de la table, courbés sur leurs assiettes ; ils mangent en silence.

— Bonjour, — dit-elle.

La fille pousse un petit cri. Leroy fait un mouvement pour se lever.

— Restez, — dit-elle, — je n'en ai pas long à dire.

Elle s'arrête un instant, mais reprend aussitôt avec une voix ferme et nette :

— J'ai réfléchi. C'est vous qui aviez raison. Il faut qu'elle soit maîtresse chez elle. La noce est toujours pour demain. Je partirai après.

La fille est devenue très rouge. D'un mouvement brusque, elle attrape son tablier et s'en cache la figure. Leroy baisse les yeux à son habitude. Mais la grosse Louise se lève et dit :

— Je laisserai point faire ça, madame Bernier, non pour sûr je laisserai point faire ça. Il sera pas dit qu'à cause de ma fille vous serez chassée de chez vous...

D'un geste la mère l'arrête.

— Soyez tranquille, Louise, je serai pas malheureuse. J'ai des parents pas bien loin d'ici qui seront contents de me voir arriver. Je me reposerai. C'est bien mon tour. Et puis je reviendrai, plus tard...

Et comme la femme Leroy à demi convaincue va répliquer :

— A demain, — dit-elle simplement.

Elle sort. Et par l'étroite fenêtre ils la regardent s'éloigner, fièrement dressée dans le soleil.

VIII

— Allons, grand-père, chantez-nous quelque chose. Y a pas de repas de noce sans chanson, vous savez.

Mais le vieux ne veut pas chanter ; il aurait plutôt envie de pleurer, le vieux. Les trois femmes non plus ne font pas joyeuse figure.

Cependant Leroy se démène sur sa chaise, parle fort, lance les grosses plaisanteries d'usage. Mais personne ne rit, sauf Louis le Tordu qui par moments éclate d'un étrange rire, bref et rauque. Il est assis entre sa mère et sa femme. On l'a vêtu pour la circonstance d'un habit de drap fin qui serre son malheureux corps et en accuse toutes les difformités.

La mère lui passe les meilleurs morceaux, lui essuie le visage, lui verse à boire. Et sans cesse, penchée vers lui, elle questionne à voix basse : « Tu es content, mon petit gars? » Anxieusement elle guette la réponse comme si elle avait besoin de se pénétrer plus profondément encore de la conviction qu'il est heureux. Mais Louis le Tordu ne prend pas garde à elle et lui répond à peine. Il ne quitte pas des yeux la jolie fille qui mange silencieusement à côté de lui.

— Hé Marie ! — crie le père, — qu'est-ce que t'as à faire cette figure-là? T'avais si bien envie d'un corsage de soie. C'est-y qu'il te plaît pas, celui-là? T'en achèteras un autre, si tu veux. N'est-ce pas, Louis?

— Pour sûr, pour sûr, — dit le garçon, — t'achèteras tout ce que tu voudras, Marie...

Mais la fille hausse les épaules et ne répond pas.

Sur la table, les plats succèdent aux plats pendant près de deux heures. On se lève enfin. On se groupe autour de la cheminée.

— Marie, — dit l'homme, — si tu nous allumais une flambée? La journée est fraîche et puis ça ferait plaisir à voir.

Docile, elle se lève, s'en va chercher dehors une grande brassée de bois bien sec. Bientôt la flamme se dresse, se tord, et le feu s'épanouit, fantasque, mouvant, magnifique. La sombre pièce en est toute transfigurée. De petites vies légères et frémissantes s'allument aux flancs polis des meubles.

La mère est assise près du vieux et lui parle à voix basse :

— Vous faites pas de mauvais sang pour moi, père. J'emporte de l'argent pour les premiers jours. Et puis après, je travaillerai. J'ai encore de fameux bras et ça fera passer le temps. Pour le reste, de savoir qu'il est heureux, ça sera déjà bien du bonheur.

— Ma pauvre fille, ma pauvre fille, — gémit le vieux.

— Allons, allons, père, faut pas vous mettre dans des états

pareils. Je serai pas malheureuse que je vous dis. Et puis je suis pas partie pour toujours. Quand un bout de temps sera passé, c'est sûr et certain qu'il faudra que je vienne voir mon garçon. A ce moment-là, je serai plus qu'une pauvre sans le sou, on me connaîtra plus dans le pays. Alors ils me laisseront bien rester là dans un petit coin... Je bougerai pas, je ferai pas de bruit, je regarderai mon petit qui sera heureux. Et il y aura peut-être des petits enfants qui me grimperont aux jambes...

Tout son pauvre visage s'éclaire déjà à ce pâle bonheur entrevu. Mais le vieux continue à geindre.

Dans l'étroite fenêtre, on aperçoit un coin de ciel où roulent de longs nuages. Par moments, le vent pleure sous la porte.

La femme laisse errer ses yeux sur toutes les choses familières qui peuplent la longue salle. Le silence est haché des bruits menus qui depuis tant d'années accompagnent sa vie heure par heure.

Brusquement elle se lève. Elle a son visage de tous les jours, ses yeux froids, sa bouche fière.

— Il est temps que je parte, — fait-elle simplement.

— Vous êtes pas forcée de partir ce soir, — dit Leroy. — On n'est pas à un jour près.

— Laissez, je préfère ainsi.

Tous se sont dressés et forment autour d'elle un cercle silencieux.

Elle s'en va dans la chambre, en ressort au bout d'un moment avec un châle dont elle s'enveloppe et un grand panier à couvercle qu'elle pose sur la table.

Puis elle s'approche du vieux.

— Adieu, père.

— Ma pauvre fille, ma pauvre fille... Faut-il que j'aie vécu si vieux pour voir ça! Ah! misère...

— Laissez, père, — fait-elle en l'embrassant, — cela vaut mieux ainsi.

— Adieu, Leroy, — dit-elle en passant devant l'homme sans lui prendre la main.

Elle embrasse la grosse Louise qui s'essuie les yeux, puis la fille qui semble clouée au sol.

— Marie, — dit-elle, — te voilà sa femme, c'est à toi que je le laisse. Soigne-le bien. Rends-le content.

Enfin elle s'approche de son fils, l'embrasse une fois sur chaque joue comme si elle le quittait pour quelques heures seulement, avec cette émouvante simplicité que gardent toujours les gens de la campagne.

— Es-tu content, mon petit gars? — interroge-t-elle pour la dernière fois.

— Oui, — dit-il, — je suis content.

Cette fois-ci quelque chose a frémi dans sa voix, quelque chose qui ressemble à de la joie. La mère l'a saisi. Elle sent son cœur s'épanouir.

Elle prend son panier, ouvre la porte.

Une bouffée de vent acide jette dans la salle une âcre odeur d'automne

— Quel vilain temps! — gémit la femme Leroy. — Partez pas ce soir, madame Bernier. Attendez demain matin...

— Oui, — crie la fille, — âttendez...

— Non, — dit-elle, — je préfère partir. Allons, adieu, adieu...

Et la porte retombe.

L'homme essaye un gros rire.

— Allons, Louise, — dit-il, — faut nous en aller, nous aussi. Ils ont envie d'être tranquilles, ces enfants. Pas vrai, Louis?

Louis le Tordu éclate de son rire étrange.

Leroy s'approche de sa fille.

— Voyons, Marie, — dit-il, — t'as pas fini de faire cette figure-là?..

Mais elle se détourne et ne répond pas...

. . . .

Maintenant ils sont seuls, avec le vieux qui s'endort en geignant dans son fauteuil.

Le vent secoue la porte et claque un volet contre le mur de la maison.

Déjà le fond de la salle est ouaté d'ombre grise. Mais le feu jette autour de la cheminée une belle clarté dansante. Louis le Tordu s'en approche, tend les mains vers la flamme et s'étire.

— Il fait vilain dehors, — dit-il, — mais ici on est bien.

Puis il se tourne vers sa femme. Un rire de contentement le secoue tout entier.

La fille, alors, fixe sur le petit monstre des yeux pleins de terreur.

Elle s'abat sur une chaise en gémissant, et le visage caché dans ses bras repliés, elle pleure de remords, de détresse et de peur.

GENEVIÈVE REYNIER

LE PLAN DE CAMPAGNE ALLEMAND

DE 1871 A 1914

En Allemagne, avant 1914, toutes les questions concernant l'organisation de l'armée, sa mobilisation, sa concentration étaient préparées par le grand état-major, dont le chef devenait en cas de guerre, chef d'état-major de l'armée de campagne. L'Empereur prenait bien à la mobilisation le titre de chef suprême des armées de terre et de mer (*Oberster Kriegsherr*), mais, en fait, il abandonnait ses pouvoirs au chef d'état-major de l'armée de campagne (*Chef des Generalstabs des Feldheeres*) et au chef de l'amirauté (*Chef des Admiralstabs*), qui devaient se mettre d'accord pour assurer l'unité de décision dans toutes les questions exigeant la coopération de la flotte et des armées de terre : en cas de conflit le chef d'état-major des armées de campagne avait voix prépondérante [1].

Le chef du grand état-major devenu chef d'état-major des armées de campagne était donc le personnage de l'empire auquel incombait au point de vue préparation et conduite des opérations la responsabilité la plus lourde.

Aussi n'est-il pas étonnant de voir actuellement de nombreux critiques d'outre-Rhin rejeter toutes les causes de la première défaite de la Marne, sur le général de Moltke le

1. Von FALKENHAYN : *Die oberste Heeresleitung*, p. 3.

jeune, chef du grand état-major depuis 1906 et véritable généralissime en 1914. Les uns lui reprochent d'avoir conservé le plan d'opérations de von Schlieffen, son prédécesseur au grand état-major, puis de l'avoir appliqué trop servilement; les autres estiment au contraire qu'il s'en est trop écarté.

Les premiers déclarent que von Schlieffen en préparant l'invasion de la Belgique pour tourner l'aile gauche française et de Moltke en suivant ce plan n'ont assuré aucun avantage réel aux armées allemandes, que par contre ils ont déterminé la Belgique et l'Angleterre à se ranger aux côtés de la France, ce qui fut la faute militaire la plus lourde de conséquences de toute la campagne[1]. « Pourquoi, disent-ils, avoir attaqué la France, puisque le maréchal de Moltke, dont on ne peut mettre en doute le génie, avait décidé, pour le cas où l'Allemagne aurait à lutter à la fois contre la Russie et la France, de prendre l'offensive contre la Russie et de demeurer sur la défensive face à la France[2] ? » D'ailleurs, ajoutent ces critiques, alors même que dans son essence le plan de Schlieffen eût été bon, l'état-major allemand en 1914 ne sut pas l'utiliser : il était tellement imprégné de ce plan, qu'il l'appliqua brutalement, sans tenir compte des circonstances nouvelles, sans faire preuve de souplesse d'esprit, encore moins de génie ; il conduisit les opérations mécaniquement, inconsciemment, par réflexe, pourrait-on dire[3].

Les partisans de von Schlieffen, et ce sont les plus nombreux (car tous les chefs militaires actuels de quelque importance sont ses élèves et ses admirateurs fidèles), déclarent au contraire que la violation de la Belgique était une nécessité absolue, qu'il fallait attaquer d'abord la France et en finir au plus tôt avec elle, et que seule l'exécution intégrale du plan de Schlieffen pouvait donner aux armées allemandes une

1. Docteur STEINHAUSEN : *Die Grundfehler des Krieges und der General-Stab*, p. 34 et suivantes. — Colonel IMMANUEL : *Siege und Niederlagen im Weltkrieg.* — GOTHEIN : *Warum verloren wir den Krieg*, chap. III. — Colonel GAEDKE : *Wie der Krieg verloren wurde.*

2. GOTHEIN : *loc. cit.*, p. 63.

3. STEINHAUSEN : *loc. cit.* Il faut signaler en outre que le général von Bernhardi était déjà avant la guerre un adversaire de la doctrine de von Schlieffen. (Voir *Vom Heutigen Kriege*, 1er vol.)

victoire rapide et décisive[1]. Le plan était excellent, mais il fut lamentablement exécuté.

Pour permettre à chacun de prendre position dans cette discussion et pour faciliter la compréhension des événements d'août et septembre 1914, pour autant qu'ils relèvent des décisions du Grand Quartier Général allemand, il est nécessaire d'indiquer dans leurs grandes lignes les plans d'opérations que les différents chefs du Grand État-Major allemand avaient prévus de 1871 à 1914, pour le cas où l'Allemagne serait amenée à combattre simultanément la France et la Russie.

De 1871 à 1914 le Grand État-Major allemand a eu quatre chefs successifs :

De 1871 à 1888, le maréchal de Moltke, qui avait rempli les fonctions de Chef d'état-major des armées de campagne en 1866 dans la guerre contre l'Autriche, en 1870-1871 dans la guerre contre la France;

De 1888 à 1891, le comte de Waldersee, qui depuis 1882 était le collaborateur principal de Moltke au Grand État-Major où il remplissait les fonctions d'Oberquartiermeister (quartier-maître général);

De 1891 à la fin de 1905, le comte von Schlieffen ;

De 1906 à 1914, le général de Moltke, neveu du maréchal et nommé souvent de Moltke le jeune pour le distinguer de son oncle.

***

LES PLANS D'OPÉRATIONS DU MARÉCHAL DE MOLTKE

Dans les premières années qui suivirent le traité de Francfort, de Moltke crut l'armée allemande assez forte pour pouvoir prendre simultanément l'offensive contre la France et

1. LUDENDORFF : *Meine Kriegserinnerungen*, p. 19, 45, 54. — FALKENHAYN : *loc. cit.*, p. 12. — TIRPITZ : *Erinnerungen*, p. 250-252. — BETHMANN HOLLWEG : *Betrachtungen zum Weltkriege*, p. 168-168. — Colonel BAUER : *Könnten wir den Krieg vermeiden, gewinnen, abbrechen* ? p. 10-12. — Général KÜHL : *Der deutsche General stab*, p. 24 et 153. — HAUSEN : *Der Marnefeldzug*, p. 47 à 60.

la Russie, au cas où l'Allemagne serait amenée à lutter contre ces deux puissances. L'armée allemande comprenait alors 18 corps d'armée (37 divisions) soit 469 bataillons, 465 escadrons, 300 batteries de campagne, formant un total de 400 000 hommes environ non compris les officiers et les volontaires d'un an[1].

Vers 1875, voyant la France se relever rapidement de sa défaite, de Moltke estima qu'il ne lui était plus possible de mener simultanément deux guerres offensives. Il changea son plan et décida de n'attaquer qu'un seul de ses adversaires pendant qu'il se tiendrait sur la défensive vis-à-vis de l'autre[2]. La France devant, à son avis, être prête la première, c'est elle qu'il attaquera avant que la Russie n'ait eu le temps de terminer sa mobilisation ; puis une fois la victoire initiale obtenue sur le front occidental il se retournera contre son adversaire de l'est pendant que la diplomatie allemande, en l'occasion Bismarck, réglera avec Paris la question de la paix, au besoin sur la base du *statu quo ante*.

Vers 1879-1880 de Moltke changea encore une fois son plan d'opérations : il n'était plus possible, pensait-il, d'obtenir sur la France le succès initial rapide jusqu'alors escompté, car non seulement la France s'était ressaisie moralement, mais elle avait encore reconstitué son armée et avait couvert sa frontière de l'est d'une série de fortifications que les armées allemandes n'auraient pas le temps d'enlever avant la fin de la mobilisation russe. Contre la Russie au contraire les conditions de la lutte s'étaient considérablement améliorées, puisqu'une alliance venait d'être conclue entre l'Allemagne et l'Autriche, et qu'on pouvait rassembler autour des frontières de la Pologne une masse de troupes formidable. Moltke retourna donc son plan : en cas de conflit sur deux fronts, il se tiendra sur la défensive à l'ouest, prendra l'offensive en Pologne avec le gros des forces allemandes et l'ensemble des armées autrichiennes, de façon à détruire les premières forces russes rassemblées. Il comptait opérer comme suit[2] :

1. Huit divisions prélevées sur huit corps d'armée différents furent chargées d'occuper les territoires français jusqu'au paiement intégral de l'indemnité de guerre.

2. Général KUHL : *loc. cit.*

Sur le front occidental, les Français devant selon toute vraisemblance prendre l'offensive en Lorraine, les armées allemandes destinées à lutter contre la France, soit une douzaine de corps d'armée[1], se concentreront à l'ouest de la Sarre, sur une position s'étendant approximativement de Forbach à Sarre-Union, tandis que de faibles détachements seulement seront laissés en Alsace. Estimant que les Français chercheront de préférence à enfoncer une des ailes de cette position, de Moltke prévoit de fortes réserves derrière chaque aile, pour éviter qu'elles ne soient bousculées.

Si, contrairement à toute vraisemblance, les Français envahissent la Belgique méridionale, les armées allemandes les attaqueront dans leur flanc droit en partant de la région Metz-Trèves, et les contraindront à faire face au sud pour combattre parallèlement à leurs lignes de communication.

Si les armées allemandes ne peuvent résister en Lorraine à l'assaut des armées françaises, les forces de Haute-Alsace se replieront sur Strasbourg, les forces de Lorraine sur Mayence et Francfort où elles prendront position derrière le Rhin et le Main. Affaiblies par les détachements qu'elles auront dû laisser devant Metz, Strasbourg et Mayence, les armées françaises après avoir franchi le Rhin ne seront plus supérieures en nombre aux armées allemandes ; elles seront trop faibles pour continuer leur marche vers l'intérieur de l'Allemagne en détachant de nouvelles forces pour couvrir leur flanc gauche ; elles n'oseront défiler devant la position du Main et seront obligées de l'attaquer; d'ailleurs de toute façon l'heure sera venue pour l'armée allemande de reprendre l'offensive, d'autant plus qu'à cette date la décision aura été obtenue sur le front oriental et qu'il sera possible de ramener des forces vers l'ouest.

Comment de Moltke comptait-il obtenir contre la Russie cette décision rapide dont il avait tant besoin? Il estimait que les Russes concentreraient contre l'Allemagne trois armées (une sur le Niemen et deux sur le Narew), contre

1. A la suite du septennat voté en 1882, l'armée allemande comprit à partir de 1881 : 18 corps d'armée (37 divisions) soit 503 bataillons, 465 escadrons, 340 batteries formant un total de 427 000 hommes environ non compris les officiers, ni les volontaires d'un an.

l'Autriche trois armées également (deux en Wolhynie, une en Podolie), enfin qu'ils auraient une armée en réserve autour de Varsovie. A ces armées de Moltke comptait opposer la masse des forces autrichiennes rassemblées en Galicie, et sept corps d'armée allemands concentrés en Prusse orientale : deux corps dans la région Lyck-Gumbinnen et cinq corps entre Hohensalza et Ortelsburg. Le gros des forces allemandes devait marcher sur la Narew en direction de Pulstuk-Ostrolenka, pendant que les armées autrichiennes, se couvrant sur leur flanc droit, se porteraient sur Lublin. De Moltke espérait ainsi avoir toutes ses forces réunies pour la bataille décisive de Pologne.

Les Russes pouvaient cependant réagir et même chercher à obtenir l'initiative des opérations. De Moltke estimait qu'il leur était impossible de songer à prendre l'offensive en direction de l'ouest, car ils s'exposeraient ainsi à être écrasés entre les deux masses rassemblées en Prusse et Galicie, mais ils pouvaient prévenir l'armée allemande en envahissant immédiatement la Prusse orientale avec leur armée du Niemen. Dans ce cas de Moltke comptait profiter de l'avantage que lui conférait le fait de combattre sur la ligne intérieure pour accabler successivement les armées russes : si les armées de la Narew ne bougent pas il jettera le gros des forces allemandes au-devant de l'armée du Niemen ; si au contraire les armées de la Narew se mettent également en mouvement, c'est contre elles que le gros de l'armée allemande se portera pendant que les corps de Prusse orientale contiendront l'armée du Niemen et se replieront devant elle en combattant.

Défensive à l'ouest, offensive à l'est, tel fut en résumé le plan de Moltke pendant les dernières années de son commandement. L'entrée de l'Italie dans l'alliance austro-allemande ne changea rien à ce plan : de Moltke considérait les armées italiennes comme un appoint de forces destiné surtout à immobiliser des forces françaises sur les Alpes, à couvrir le Haut-Rhin, donc à affaiblir la masse offensive ennemie qui devait envahir la Lorraine. Éventuellement il leur réservait une participation au siège de Belfort.



Dès le mois de novembre 1881 de Moltke, âgé de quatre-vingt-un ans, avait demandé à l'empereur de le relever de son commandement à cause de son grand âge. Guillaume Ier n'osant se séparer de son grand conseiller militaire avait rejeté cette demande en accordant toutefois à de Moltke un adjoint, le comte de Waldersee, qui prit les fonctions de quartier-maître général créées spécialement pour lui. Waldersee assuma désormais la tâche principale de directeur du Grand État-Major, mais de Moltke ne se désintéressa nullement des grandes questions d'organisation de l'armée et de préparation à la guerre. En 1886, quand l'opinion allemande fut alarmée par le renouveau de patriotisme qui se manifesta en France à la suite des incidents de frontière de Pagny-sur-Moselle, de Moltke saisit habilement l'occasion pour demander au Reichstag, deux ans avant l'expiration du septennat de 1881, une augmentation de 31 bataillons et 40 batteries, soit 41 000 hommes. Malgré l'intervention personnelle de Moltke à la tribune, où il alla jusqu'à déclarer que la guerre serait certaine si on ne lui donnait pas ses 31 bataillons, malgré l'intervention de Bismarck, le projet fut rejeté, le gouvernement dut dissoudre le Reichstag, et convoquer une nouvelle assemblée pour obtenir l'augmentation désirée (février 1887)[1]. De Moltke en profita pour réorganiser ses grandes unités et créer deux divisions nouvelles : la 32e au XIIe corps saxon, la 33e au XVe corps prussien.

Mais il ne s'en tint pas là. Avait-il réellement peur de la France et douta-t-il du succès des armes allemandes en cas de conflit? Le 28 mars 1887, il écrivait à son neveu : « Nous sommes arrivés à ce mois d'avril si critique et M. Boulanger n'a pas commencé sa marche sur Berlin. Peut-être le temps est-il trop mauvais? Peut-être pourrai-je encore passer un été à Creisau[2]. » Le tout est qu'au mois de novembre le gouvernement faisait déposer sur le bureau du Reichstag un pro-

1. L'armée allemande comprit alors : 18 corps d'armée (39 divisions) soit 534 bataillons, 465 escadrons, 364 batteries de campagne et un effectif total de 468 000 hommes environ non compris les officiers, ni les volontaires d'un an.

2. *Moltke*, par Max Jahns, p. 638.

jet de loi sur une nouvelle organisation de l'armée, qui, en créant le deuxième ban de landwehr et en étendant la durée du service dans le landsturm jusqu'à quarante-cinq ans, augmentait de plus d'un million d'hommes les réserves que l'Allemagne pouvait employer en campagne. Dans la séance historique du 6 février 1888, après que Bismarck eut prononcé les fameuses paroles qui reflètent toute l'âme allemande : « Nous Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre au monde », après que de Moltke fut monté à la tribune pour féliciter le chancelier, et lui serrer les mains devant toute l'assemblée frémissante, la loi fut votée[1].

L'Allemagne pouvait avoir désormais des réserves formidables avec sa population qui augmentait sans cesse.

De Moltke n'eut pas la joie d'organiser ces réserves : cette tâche revint à ses successeurs, le comte de Waldersee d'abord, le comte Schlieffen ensuite.



LE PLAN DE WALDERSEE

Waldersee succéda à de Moltke à la fin de 1888. En 1890, il profita de la création de quelques unités pour grouper encore des régiments en surnombre et constituer quatre divisions nouvelles : les 34e, 35e, 36e et la 5e division bavaroise. Avec la 33e division en surnombre au XVe corps et la nouvelle 34e division il constitua le XVIe corps à Metz ; avec les 35e et 36e divisions il forma le XVIIe corps à Dantzig.

Désormais l'armée allemande du temps de paix comptait 20 corps d'armée (43 divisions) soit 538 bataillons, 465 escadrons, 434 batteries, formant un total de 487 000 hommes environ, non compris les officiers ni les volontaires d'un an.

Comment le comte de Waldersee comptait-il employer ces forces en cas de mobilisation? Pendant la courte durée de ses fonctions (1888 à 1891) il semble avoir beaucoup hésité sur le

1. Désormais tout Allemand devait le service militaire obligatoire de 17 à 20 ans dans le landsturm 1er Ban, de 20 à 22 ans dans l'armée active, de 23 à 27 dans la réserve, de 27 à 32 dans la landwehr 1er Ban, de 32 à 39 dans la landwehr 2e Ban, de 39 à 45 dans le landsturm 2e Ban.

plan d'opérations qu'il devait adopter. En 1886, alors qu'il n'était encore qu'adjoint de Moltke, en tant que quartier-maître général, il avait préconisé l'offensive contre l'ouest, car il estimait que la France, où l'opinion était surexcitée, entrerait la première en lutte avec l'Allemagne et que la Russie n'interviendrait que beaucoup plus tard. Par la suite, quand il fut chef du Grand État-Major et qu'il eut toute la responsabilité des décisions il n'osa changer l'idée principale du plan de Moltke, à savoir défensive contre la France, offensive contre la Russie. Dans ce but il comptait employer : sur le front occidental 13 corps d'armée actifs avec leurs divisions de réserve ; sur le front oriental 7 corps actifs et leurs divisions de réserve, concurremment avec les armées autrichiennes [1].

Admettant que les Russes se tiendraient sur la défensive face à l'Allemagne et prendraient l'offensive contre les Autrichiens, Waldersee avait l'intention de concentrer les forces allemandes dans la zone Ortelsburg-Johannisburg-Lyck. Tandis qu'un détachement rassemblé dans la région de Soldaud, se porterait sur Pulstuk pour attirer l'attention des Russes, le gros des armées allemandes, divisé en deux armées de force égale, prendrait l'offensive pour écraser au plus tôt les armées russes en formation : une armée partant de la zone Ortelsburg-Lyck se porterait sur la Narew en direction de Lomza-Bialystok ; l'autre armée partant de la région de Gumbinen marcherait vers le Niemen en amont de Grodno.

Le comte Waldersee ne méconnaissait pas les difficultés auxquelles se heurterait son offensive s'il était contraint de la déclencher en période de pluies, car il savait que la coupure de la Narew serait alors infranchissable et qu'une grande partie de la zone d'opérations serait impraticable. Aussi se réservait-il la possibilité de décider au moment de la mobilisation s'il n'y aurait pas lieu de se tenir sur la défensive face à la Russie et de prendre l'offensive contre la France : dans ce cas il comptait nous attaquer entre Toul et Épinal, comme Moltke l'avait déjà prévu dans l'hypothèse d'un conflit localisé entre la France et l'Allemagne. Mais Waldersee se rendait compte également que cette attaque contre la France

1. Général von Kuhl : *loc. cit.*

devenait de jour en jour plus difficile, car l'Etat-major français, en construisant les forts de Frouard, Pont-Saint-Vincent, Manonviller, avait barré les grandes voies de ravitaillement futures des armées allemandes, et menaçait, en continuant à fortifier les hauteurs de Nancy, de réduire de plus en plus la zone de libre invasion. Il fallait donc le cas échéant pouvoir briser rapidement ces forts d'arrêt, écraser les fortifications de campagne du couronné de Nancy : Waldersee fit augmenter l'artillerie lourde allemande, qui de 125 batteries en 1890 passa à 149 en 1893.



LES PLANS D'OPÉRATIONS DE VON SCHLIEFFEN

Von Schlieffen succéda en 1891 au comte de Waldersee ; peu après sa prise de commandement l'alliance franco-russe devint une réalité, et le chef du Grand État-Major allemand se rendit parfaitement compte qu'en cas de conflit l'Allemagne aurait désormais à lutter sur deux fronts à la fois, tandis que jusqu'alors elle avait été en droit d'espérer que sa diplomatie réussirait à retarder l'intervention d'un de ses deux adversaires possibles.

Pendant les premières années de son commandement, von Schlieffen conserva lui aussi le plan d'opérations de Moltke [1] : défensive à l'ouest, offensive à l'est ; deux raisons surtout semblent l'y avoir déterminé : d'une part l'insuffisance de l'armée allemande en artillerie lourde pour briser notre ceinture fortifiée, et d'autre part la crainte de voir l'Autriche, abandonnée à ses seules forces, capituler rapidement devant le colosse russe.

Mais peu à peu ces scrupules firent place dans son esprit à des scrupules plus graves encore : en face de la Russie, adversaire puissant, mais lent à s'armer et à se concentrer, la France lui parut de plus en plus un adversaire plus redoutable encore, non pas tant par le nombre de ses soldats que par le fini de

1. Von Kuhl : *loc. cit.*

sa préparation, la rapidité de sa mobilisation et de sa concentration, l'esprit offensif et les aptitudes manœuvrières de ses chefs. De 1894 à 1899, von Schlieffen pesa et repesa les inconvénients et les avantages du plan de Moltke, il étudia les possibilités de plans nouveaux, et finalement arriva à cette conviction que l'Allemagne devait attaquer d'abord la France avec le maximum de forces, pendant que les armées autrichiennes, aidées de quelques corps allemands, contiendraient les armées russes en les attaquant d'ailleurs elles aussi, car l'offensive seule permet de vaincre.

*
* *

LE PREMIER PLAN DE VON SCHLIEFFEN

Comment von Schlieffen concevait-il l'exécution de son plan offensif contre la France? Selon lui la condition primordiale de ce plan devait être d'assurer aux armées allemandes une victoire initiale *rapide* et *décisive* afin de permettre ensuite, aussitôt que possible, le transport vers le front russe d'une notable partie des forces employées contre la France.

Cette solution rapide ne pouvait pas être obtenue en se contentant d'attaquer de front le dispositif français entre la frontière belge et la frontière suisse. Entre Verdun et Toul ainsi qu'entre Épinal et Belfort on se heurterait à un système fortifié qu'il était impossible ou tout au moins extrêmement difficile de rompre rapidement même avec une artillerie formidable. S'engouffrer dans le vide entre Toul et Épinal serait bien dangereux, car on s'y trouverait vraisemblablement en présence du gros des forces françaises s'appuyant sur des coupures de terrain déjà très fortes par elles-mêmes. Il fallait donc envelopper le front français et cela d'autant plus que l'histoire montrait que seules les « batailles d'enveloppement » avaient été de vraies batailles « décisives », de vraies batailles de « destruction », donc de vraies victoires.

Tenter l'enveloppement de l'aile droite française en passant par la Suisse ne parut à von Schlieffen, ni pratique, ni

prudent. En agissant ainsi on était sûr d'avoir contre soi l'armée suisse forte de 200 000 hommes au moins, armée solide qui pour être masquée exigerait la valeur de deux ou trois corps d'armée; il faudrait prélever ces corps sur l'aile gauche allemande, ce qui affaiblirait d'autant son pouvoir offensif et enveloppant. En outre le terrain était extrêmement difficile, et les voies ferrées nécessaires au ravitaillement de la masse d'invasion très insuffisantes.

La décision devait donc être cherchée contre l'aile gauche française, qui selon toute vraisemblance s'établirait entre Stenay et Sedan. Von Schlieffen estima qu'il n'était pas possible de tenter le débordement de cette aile en se contentant de manœuvrer entre Verdun et la frontière belge, car les communications de l'armée d'enveloppement, passant forcément par Thionville et Stenay, seraient constamment menacées par la garnison de Verdun, selon toutes prévisions considérable; en outre, après avoir franchi la Meuse et conversé vers le sud pour tenter l'enveloppement du dispositif français, cette armée courrait le risque d'être elle-même attaquée au flanc par des troupes réservées débouchant de la région de Rethel.

Ce mouvement d'enveloppement n'était donc pas assez ample : il fallait que l'aile gauche française, concentrée dans l'Argonne septentrionale, fût abordée non pas d'est en ouest, mais de nord-est en sud-ouest, et même si possible de nord en sud. Pour atteindre ce résultat il fallait envahir la Belgique. Von Schlieffen ne se laissa pas arrêter par cette considération, bien que le général von Stein, dans ses Souvenirs, laisse entendre que son ancien chef ait établi de nombreux plans d'opérations où il respectait la neutralité de la Belgique, « sans en avoir été d'ailleurs jamais satisfait », ajoute-t-il [1]. Von Schlieffen se décida donc pour l'enveloppement de l'aile gauche française, avec invasion de la Belgique méridionale. Si cette puissance demeurait neutre, tant mieux pour elle et pour l'armée allemande : si au contraire elle prenait fait et cause pour la France on se contenterait d'observer son armée en l'empêchant de déboucher de la Meuse entre

1. Von Stein : *Erlebnisse*, p. 33.

Namur et Liége. Point n'était besoin de s'affaiblir en forçant le passage de la rivière et en courant sus à l'armée belge : l'essentiel était d'aller avec le maximum de forces et au plus vite vers la décision, c'est-à-dire vers la bataille d'enveloppement des Ardennes françaises. D'ailleurs il fallait que le mouvement tournant n'eût pas une ampleur trop considérable, car l'armée allemande devait être constamment en mesure de passer à la contre-offensive dans le flanc des forces françaises du centre au cas où celles-ci préviendraient l'attaque allemande en prenant elles-mêmes l'offensive soit au nord soit au sud de Metz.

En 1900 von Schlieffen arrètait définitivement son premier plan d'opérations offensif contre la France [2]. En cas de conflit il concentrera six armées sur le front Saint-Vith-Trèves-Sarrebruck-Sarrebourg-Strasbourg. Une septième armée sera échelonnée derrière l'aile droite entre Düren et Call.

Les 1re et 2e armées franchiront la Meuse entre Donchery et Stenay, couvertes sur leur flanc droit, face à l'armée belge, par la 7e armée. La 3e armée franchira la Meuse entre Verdun et Stenay. Les 4e et 5e armées enlevant Nancy, Frouard, Pont Saint-Vincent, marcheront sur Neufchâteau, couvertes sur leur flanc gauche, en direction d'Épinal, par la 6e armée.

Les forces allemandes qui devaient franchir la Meuse au nord de Verdun comprenaient donc au moins douze corps d'armée, forces que von Schlieffen estimait suffisantes non seulement pour assurer le débordement de l'aile gauche française, mais encore pour bousculer éventuellement tous les éléments réservés qui se présenteraient pour les arrêter ou les attaquer en flanc. La victoire de l'aile droite allemande lui semblait donc assurée et si les événements prenaient également une tournure favorable dans la trouée de Charmes, c'était l'armée française tout entière que l'on pouvait capturer en un nouveau Sedan.

Plus des 4/5 des forces de campagne mobilisées par l'Allemagne étaient rassemblées dans cette vue en face des frontières françaises : les faibles forces laissées contre la Russie, cinq corps d'armée et demi et quelques divisions de landwehr,

2. Von Kuhl : *loc. cit.*

étaient concentrées en Prusse orientale où elles devaient défendre le terrain pied à pied et se replier au cas de nécessité derrière la Vistule.

Ce plan d'opérations, prévu pour le cas où l'armée allemande aurait à lutter sur deux fronts, était également applicable si le conflit était localisé à l'origine entre l'Allemagne et la France. Mais si, la guerre éclatant entre l'Allemagne et la Russie, la France gardait la neutralité, le plan devenait sans valeur. Dans ce cas von Schlieffen comptait attaquer la Russie avec le gros de ses forces tout en se ménageant la possibilité d'intervenir contre la France. Deux armées devaient être concentrées en Prusse orientale : la plus forte devait se porter vers la Narew sur le front Pulstuk-Lomza-Bialystok, l'autre se couvrant en direction d'Ossowietz et Augustow devait attaquer les forces russes du Niemen en les débordant par le Nord. A l'intérieur de l'empire une armée était maintenue en réserve prête à être transportée soit sur le front occidental soit le front oriental. Si les Français mobilisaient et prenaient l'offensive, cette armée transportée rapidement par voie ferrée devait les attaquer par surprise dans leur flanc gauche.

En résumé, le premier plan offensif de von Schlieffen contre la France était caractérisé par une attaque de vive force contre le centre de notre dispositif combinée avec une puissante attaque débordante par la Belgique méridionale. Quelles pouvaient être les raisons pour lesquelles von Schlieffen ne renonçait pas à nous attaquer entre Toul et Épinal bien qu'il reconnût toutes les difficultés et tous les risques de cette attaque ? Il faut les chercher sans doute dans son désir de prévenir offensivement l'attaque française de Lorraine qu'il tenait pour certaine et dans son espérance d'immobiliser ainsi, non seulement notre centre, mais encore nos réserves statrégiques qu'il situait dans la région Bar-le-Duc-Vitry, afin de les empêcher de roquer vers le Nord au secours de notre aile gauche menacée.

Quoi qu'il en fût, du fait que la masse des armées allemandes prenait l'offensive au nord de Verdun, l'aile gauche de von Schlieffen était considérablement affaiblie, et pouvait être

refoulée en Lorraine par le gros des armées françaises. Pour parer au danger de cet écrasement, von Schlieffen demanda à la fortification de lui venir en aide : c'est en effet à partir de 1899 que l'on voit le budget des fortifications augmenter progressivement en Allemagne[1] : Metz se hérisse de « Feste » qui augmentent de plus en plus son rayon d'action; Strasbourg est remis en état et complété par la « Feste » de Mutzig. Le groupe des places de Metz et Thionville d'une part, Strasbourg et Mutzig, complété par la position éventuelle de la Bruche, d'autre part, constituent deux barrages puissants, destinés à limiter nos zones d'offensive possibles et surtout à diviser nos forces si elles pénètrent en Lorraine et en Alsace.

La masse des combattants allemands a commencé à glisser vers le Nord, mais des masses de béton commencent à les remplacer en Lorraine et en Alsace.

* * *

LE DEUXIÈME PLAN DE VON SCHLIEFFEN

Dans l'établissement de son premier plan d'opérations offensif contre la France, von Schlieffen avait admis que l'aile gauche française serait concentrée dans la région de Stenay. Ultérieurement il reçut des renseignements lui laissant supposer que cette aile gauche s'étendrait davantage vers l'ouest et qu'elle aurait un échelon réservé dans la région Laon-la Fère. Il en résultait pour von Schlieffen que son plan d'opérations devenait caduc, parce que le mouvement débordant qu'il avait prévu n'avait pas une ampleur suffisante et que les trois armées destinées à franchir la Meuse au nord de Verdun n'étaient pas assez fortes pour s'étendre vers l'ouest jusqu'à la région de La Fère.

Décidé à maintenir son plan d'enveloppement de l'aile gauche française, von Schlieffen fut donc amené à renforcer son aile droite, et pour trouver la place nécessaire au débarquement de ses nouveaux corps d'armée, à étendre sa concen-

1. En 1899 il passe de 7 millions à 11 et demi ; en 1900 il est de 25 millions ; en 1905 il sera de 45 millions.

tration vers le nord jusqu'à la région Aix-la-Chapelle-Düren-Dusseldorf. Dans ces conditions l'aile droite allemande ne pouvait plus, pour déborder la zoneLaon-La Fère, se contenter comme autrefois quand il s'agissait de déborder la zone Stenay-Sedan, de passer au sud de la Meuse en défilant devant l'armée belge rassemblée entre Liége et Namur. Il lui fallait plus d'espace et pour cela passer au nord de la Meuse : d'ailleurs elle avait besoin de vivre et le réseau ferré du Luxembourg belge, déjà insuffisant pour le ravitaillement du centre allemand, ne pouvait à plus forte raison lui venir en aide : l'aile droite allemande avait besoin de la voie ferrée Aix-la-Chapelle-Liége-Namur, ou à défaut de la ligne Aix-Liége-Bruxelles. Liége était donc nécessaire de toute façon : alors c'était la lutte presque certaine avec l'armée belge, à moins que son souverain ne livrât passage aux armées allemandes ; c'était aussi la lutte probable avec l'Angleterre. Von Schlieffen ne se laissa pas arrêter par ces considérations, mais, pour être prêt à toute éventualité, il renforça au maximum son aile droite et pour cela, après avoir réduit à l'extrême les forces qu'il comptait laisser sur le front oriental et sur les côtes, il préleva encore des corps sur son aile gauche, qui concentrée en Lorraine n'eut plus qu'une mission défensive.

Aux armées concentrées dans la province Rhénane et destinées à exécuter le vaste mouvement de conversion à travers la Belgique et le nord de la France, von Schlieffen affecta la valeur de 23 corps d'armée actifs, 12 corps 1/2 de réserve, 8 divisions de cavalerie, 16 brigades de landwehr. L'aile gauche en Lorraine et en Alsace ne devait comprendre, outre les garnisons de Thionville, Metz, Strasbourg, et Neuf-Brisach, que la valeur de 3 corps 1/2 actifs, 1c orps 1/2 de réserve, 3 divisions de cavalerie et 10 brigades 1/2 de landwehr[1].

Les forces rassemblées dans la Province Rhénane devaient être réparties en 3 groupements principaux, à savoir :

Un groupement Nord, comprenant 9 corps actifs, 7 corps de réserve, 5 divisions de cavalerie, ayant pour mission de

1. General Kuhl, *loc. cit.*

franchir la Meuse entre Namur et la frontière hollandaise, de gagner le plus rapidement possible le front Bruxelles-Namur en coupant l'armée belge d'Anvers, pour se rabattre ensuite vers le sud afin d'envelopper l'aile gauche franco-anglaise et la rejeter vers l'est. Les corps de réserve devaient assiéger Namur et Maubeuge et investir Anvers. Ce groupement devait être renforcé aussitôt que possible par deux corps actifs prélevés sur les forces de Lorraine.

Un groupement central, comprenant six corps d'armée actifs et une divison de réserve, chargé de franchir la Meuse entre Namur et Anvers.

Un groupement Sud, comprenant 8 corps actifs, 3 divisions de cavalerie, chargé de franchir la Meuse entre Mézières et Verdun.

Enfin 5 corps de réserve groupés dans la région nord de Metz devaient couvrir le flanc gauche du groupement précédent contre toute attaque française débouchant de Verdun ou de la Woëvre méridionale.

Les forces laissées en Lorraine devaient comprendre seulement 3 corps 1/2 actifs, un corps de réserve et 3 divisions de cavalerie, ainsi qu'un groupement de 6 brigades de landwehr. Elles devaient avoir pour mission d'attirer sur elles le maximum de forces françaises et pour cela de tenter une attaque sur Nancy. Si les Français prenaient eux-mêmes l'offensive en Lorraine — ce qui était à souhaiter — elles devaient se replier et ne pas se laisser entraîner dans des combats décisifs.

Quant à la Haute-Alsace, elle devait être abandonnée sans restriction aux incursions possibles des Français, car von Schlieffen estimait que la victoire de son aile droite la libérerait rapidement. Aussi ne laissait-il au sud de Strasbourg que des forces de landwehr, soit une brigade en Haute-Alsace et 3 brigades 1/2 à l'est du Rhin supérieur.

Tel était dans ses grandes lignes le deuxième plan de von Schlieffen : on peut le résumer en disant qu'il consistait uniquement en une attaque massive et aussi foudroyante que possible des quatre cinquièmes des forces allemandes mobilisées contre notre aile gauche qui, débordée, écrasée, rejetée

vers l'est, devait entraîner notre centre dans sa débâcle et venir s'effondrer avec lui sur les derrières de notre aile droite, soit sur la Moselle, soit sur le Jura et la Suisse.

Plan colossal dont le succès, estimait von Schlieffen, dépendrait avant tout de la puissance de ses armées d'extrême droite : fortes initialement lors de leur concentration, elles ne devaient à aucun prix être affaiblies en route ni par les obstacles qu'elles auraient à surmonter (armées belge et anglaise, places de Namur, Anvers et Maubeuge) ni par les difficultés provenant de l'étendue des territoires à occuper et de la longueur des lignes d'étapes à surveiller. Il fallait donc que ces armées fussent sans cesse renforcées, afin que, telle la grande armée de 1812, elles n'aillent pas toujours s'affaiblissant. Pour cela von Schlieffen comptait les alimenter d'abord de deux corps prélevés en Lorraine, puis de toute la landwehr laissée dans les places de l'intérieur, enfin par des corps de nouvelle formation qui devaient être constitués dès le lendemain de la mobilisation avec les réservistes et landwehriens en excédent dans les dépôts. Les voies ferrées aboutissant sur le Rhin entre Duisbourg et Coblenz devaient déverser sans arrêt ces renforts dans la Province Rhénane dès la concentration terminée.

Von Schlieffen comptait donc, si la bataille initiale n'était pas livrée plus au Nord, aborder le front Verdun-Rethel-Reims-La Fère avec 25 corps actifs, 12 corps 1/2 de réserve, 6 corps de nouvelle formation. Certes les Français pouvaient prendre des contre-mesures, mais à quoi serviraient-elles contre une masse aussi formidable?

Ils pouvaient par exemple rassembler rapidement des forces pour tenter une contre-offensive contre l'aile droite allemande : Schlieffen ne s'en alarmait pas, car il estimait que les armées allemandes avec leurs corps d'armée au coude à coude et « alignés comme les bataillons à l'exercice » constitueraient un mur d'acier qui écraserait comme un fétu de paille les armées françaises reformées en toute hâte avec des corps pris de droite et de gauche et non encore soudés. Combien von Schlieffen aurait frémi s'il lui avait été donné d'assister à la marche des armées de Moltke jeune en août et septembre 1914, et combien il aurait été étonné de trouver en face

des armées allemandes tirant les unes vers l'est, les autres vers l'ouest, non pas des armées sans cohésion mais un mur d'airain plus compact, plus solide que le mur allemand où s'ouvraient déjà de larges brèches !

Les Français pouvaient aussi étendre leur gauche vers l'ouest et chercher à atteindre la Somme : dans ce cas Schlieffen prévoyait que l'armée allemande s'étendrait de son côté jusqu'à Amiens et même Abbeville en cas de besoin !

Si les Français s'établissaient derrière l'Oise de Paris à La Fère, von Schlieffen comptait attaquer cette position de front, pendant que son aile droite investissant les fronts ouest et sud de Paris avec 6 corps contournerait la capitale avec 7 autres corps de façon à déborder largement l'aile gauche française. Il comptait également employer cette manœuvre si les Français se retiraient sur la Marne et la Seine.

Le cas que Schlieffen redoutait le plus était celui où les Français, ayant une avance sur l'armée allemande au point de vue mobilisation et concentration, réussiraient à se réunir aux Belges et aux Anglais sur le front Namur-Anvers, ce qui rendrait impossible l'enveloppement de l'aile gauche ennemie. Il fallait donc, pour parer à ce danger, que l'aile droite allemande fût concentrée au plus tôt au nord-ouest de Liége et que cette place fût enlevée dès les premiers jours de la mobilisation par une attaque brusquée. Si néanmoins Anglais, Belges et Français parvenaient à former un front continu au nord de la Meuse, von Schlieffen estimait qu'il devait renoncer à son plan primitif : se tenant sur la défensive en face de l'aile gauche alliée, il comptait attendre que le centre de l'armée française prît l'offensive au sud de la Meuse pour le prendre en flanc en débouchant de la zone Metz-Thionville-Trèves.

Le 2e plan de von Schlieffen était un plan formidable mais pour être réalisé dans toute sa puissance il exigeait des forces formidables elles aussi. Dès 1892, pressentant que bientôt il se déciderait à cette offensive contre la France au sujet de laquelle il hésitait encore, offensive beaucoup plus ardue que celle prévue jusqu'alors contre la Russie, von Schlieffen avait travaillé à accroître sans relâche la puissance de l'armée

allemande. Pour vaincre en quelques semaines une nation telle que la France il ne suffisait pas d'organiser les nombreuses réserves que la loi de 1888 avait mises à la disposition du Grand État-Major, il fallait des armées de premier choc aussi puissantes que possible en nombre et qualité : en 1893 von Schlieffen obtenait du Reichstag, pour l'armée du temps de paix, outre 60 batteries, 173 demi-bataillons qu'il transformait en 1897, grâce à de nouveaux crédits, en 42 régiments et 21 brigades : il put donner ainsi à chacun des corps d'armée existant à cette date une 5e brigade. Groupées entre elles en cas de guerre, ces 21 brigades en surnombre pouvaient constituer 5 corps d'armée actifs nouveaux! En 1899 von Schlieffen faisait comprendre au Reichstag que les grandes unités créées de toutes pièces à la mobilisation n'avaient pas la cohésion des corps constitués dès le temps de paix, et il obtenait les crédits nécessaires pour former, avec une partie des brigades en surnombre, 5 divisions nouvelles (les 37e, 38e, 39e divisions prussiennes, la 40e division saxonne, la 6e bavaroise), et 3 corps d'armée nouveaux, le XVIIIe en Hesse, le XIXe en Saxe, le IIIe bavarois à Nuremberg. Il obtenait en même temps 80 batteries de campagne.

En 1904 l'armée allemande comprenait :

23 corps d'armée (48 divisions)[1], 625 bataillons, 472 escadrons, 574 batteries de campagne, alors qu'en 1891, à la prise de commandement de von Schlieffen, elle ne comptait que 20 corps d'armée (43 divisions), 538 bataillons, 465 escadrons, 436 batteries. En 13 ans l'infanterie allemande s'était donc accrue d'un septième environ, l'artillerie de campagne de plus du quart !

Une autre conséquence du deuxième plan de von Schlieffen fut l'extension considérable donnée à la fortification : l'Alsace étant abandonnée aux incursions de l'armée française il fallait que Strasbourg-Mutzig fussent un barrage puissant capable de limiter l'invasion vers le nord ; l'aile gauche s'appuyant à Metz il fallait qu'elle ne pût être tournée par une armée française qui, poussant en direction de Sarrebruck, se rabattrait vers le Nord. Aussi les forts de Strasbourg furent-ils renforcés,

1. Exactement 106 brigades soit la valeur de 53 divisions ou 26 corps d'armée et demi

le rayon de la place de Metz considérablement étendu vers l'Est et complété par la position éventuelle de la Nied, entre Courcelles et Sarrelouis.

***

LE PLAN DE MOLTKE JEUNE.

Moltke jeune, nommé chef du Grand État Major en 1906, conserva les idées essentielles du plan de von Schlieffen, mais sur le front occidental il renforça peu à peu son aile gauche, que son prédécesseur lui avait léguée trop faible, estimait-il. Ne pouvant admettre comme Schlieffen que l'Alsace fût laissée sans défense, il désigna tout d'abord le XIVe corps actif, stationné en temps de paix en Haute-Alsace et dans le duché de Bade, pour assurer, concurremment avec quelques brigades de landwehr, la garde de la région Mulhouse-Colmar et des passages du Haut-Rhin, en lui recommandant toutefois de ne pas se laisser entraîner dans des affaires importantes et de se replier en cas de besoin soit sur Strasbourg soit à l'est du Rhin.

Par la suite de Moltke renforça de façon plus notable encore son aile gauche et créa dans cette vue une nouvelle armée, la 7e, composée de 3 corps actifs, d'un corps de réserve et de plusieurs brigades de landwehr.

L'ensemble des forces qui en cas de mobilisation devaient se concentrer entre Metz (exclu) et la frontière suisse, comprenait donc désormais deux armées d'égale force, les 6e et 7e armées, soit un total de 8 corps d'armée sans compter les unités de landwehr et de garnison des places de Strasbourg et Neuf-Brisach. En 1914 l'aile gauche de Moltke devait donc être deux fois plus forte que celle prévue par von Schlieffen. Comment Moltke avait-il obtenu le renforcement de ces deux armées de Lorraine et d'Alsace? Était-ce à l'aide de créations nouvelles ou tout au moins de prélèvements effectués sur les unités chargées de la défense du front oriental ou des côtes de la mer du Nord et de la Baltique? Non. De 1906 à 1914 les effectifs de paix de l'armée allemande avaient bien subi une augmentation considérable de 165 000 hommes envi-

ron dont 44 000 hommes en exécution de la loi de 1912 et 117 000 en exécution de la loi de 1913. Mais cette augmentation avait surtout servi à égaliser le nombre de bataillons des régiments d'infanterie, à renforcer leurs effectifs, enfin à créer un nombre considérable d'unités spéciales (artillerie lourde, compagnies de mitrailleuses, troupes de communication et d'aérostation, etc...). L'état-major allemand avait voulu surtout augmenter la valeur guerrière de son armée et faciliter sa mobilisation en lui donnant tous les organes dont elle aurait besoin en campagne ainsi qu'en diminuant le nombre des réservistes à incorporer dans les corps actifs[1]. En 1912, de Moltke avait bien obtenu la création de 2 corps d'armée nouveaux, le XXe à Allenstein et le XXIe à Sarrebruck, mais les unités qui entraient dans leur constitution existaient déjà sur place où elles étaient en excédent dans les corps de Prusse orientale d'une part, et dans ceux d'Alsace-Lorraine d'autre part. Schlieffen avait d'ailleurs prévu la création de ces 2 corps en cas de mobilisation.

De Moltke n'avait donc pu renforcer son aile gauche par des créations nouvelles. Quant à son armée du front oriental, au lieu de l'affaiblir il fut contraint au contraire de la renforcer, quand il se rendit compte que la mobilisation de la Russie était plus rapide et que la Prusse orientale était de plus en plus menacée. En fait, pour renforcer ses armées de Lorraine et d'Alsace de Moltke n'eut d'autre solution que de décaler vers le sud le dispositif de von Schlieffen, en faisant roquer vers l'aile gauche des corps appartenant aux armées centrales, et en remplaçant ceux-ci par des corps prélevés sur les armées de droite.

Peu avant la déclaration de guerre, de Moltke, ayant de plus en plus la certitude que nos armées prendraient l'offensive en Lorraine et ne tenteraient qu'une diversion en Haute-Alsace, enleva à la 7e armée un de ses corps et le passa à la 6e armée chargée de défendre la Lorraine.

1. En exécution de la loi de 1913, l'armée allemande devait comprendre sur le pied de paix 25 corps d'armée (50 divisions) soit 670 bataillons, 550 escadrons, 642 batteries de campagne, 194 batteries lourdes formant un total de 661 000 hommes non compris 36 000 officiers, 110 000 sous-officiers, 18 000 volontaires d'un an environ et 10 000 employés.

Comment de Moltke comptait-il exécuter son plan offensif contre la France? De nombreux écrivains militaires allemands nous ont fourni à ce sujet des déclarations détaillées et concordantes[1].

Les 1re, 2e, 3e, 4e et 5e armées formant une masse formidable de 26 corps d'armée débarqués entre Metz et Dusseldorf, devaient se concentrer entre Tongres et Thionville, pendant qu'une partie de leurs forces, mettant la main dès les premières heures de la mobilisation sur Luxembourg et s'emparant aussi rapidement que possible de la place de Liége, devaient s'assurer la possession de ces deux nœuds de voies ferrées indispensables aux ravitaillements ultérieurs des corps allemands. Leur concentration une fois terminée, ces cinq armées, pivotant autour de Thionville, devaïent décrire à travers la Belgique et le nord de la France une vaste conversion au cours de laquelle les armées d'aile droite auraient pour mission de couper l'armée belge d'Anvers si celle-ci se rassemblait entre Bruxelles et la Meuse, puis de déborder largement l'aile gauche française, éventuellement aussi le corps expéditionnaire anglais, pour les rejeter vers l'est sur notre centre. Les cinq armées continuant leur conversion devaient refouler notre gauche et notre centre vers la Moselle ou même vers la Suisse et le Jura.

Les forces concentrées en Lorraine et en Alsace devaient comprendre : le long de la Nied, de Pange au sud de Merzig, donc face au sud-est, un groupement de cinq brigades de landwehr, renforcées de deux régiments de pionniers et de deux régiments de mortiers ; entre Courcelles et Sarrebourg, donc face au sud-ouest, la 6e armée forte de 5 corps ; dans la région de Strasbourg la 7e armée face à l'ouest et au nord-ouest, forte de trois corps dont un détaché provisoirement en Haute-Alsace pour appuyer les brigades de landwehr

1. *Der Grosse Krieg*. Monographies publiées sous la direction du G. Q. G. allemand : *Liége-Namur*, chap. Ier ; *die Schlacht bei Longwy*, p. 12 ; *die Schlacht bei Mons*, p. 10 ; Général Ludendorff : *loc. cit.*, p. 19, 20, 45, 54. — Général Falkenhayn : *loc. cit.*, p. 12. — Général Stein : *Erlebnisse*, pp. 43 à 46 et 53, 54. — Colonel Bauer : *loc. cit.*, pp. 12 à 17. — Général Kuhl : *Der deutsche Generalstab*, p. 177 et suivantes. — X... : *die Schlachten an der Marne*, chap. Ier. — Général Baumgarten Crusius. *Der Wahrheit eine Gasse*, p. 10. — Général von Hausen : *der Marnefeldzug*. Critique de Kircheisen, p. 39 à 41, 47 à 60.

du duché de Bade. La mission de cet ensemble de forces était double : couvrir le flanc sud du dispositif offensif constitué par les cinq armées du centre et de droite ; attirer ou immobiliser nos forces de Lorraine pour empêcher le haut commandement français de les transporter vers son aile gauche menacée d'enveloppement. Dans cette vue les 6e et 7e armées, placées sous les ordres d'un même chef, le prince héritier de Bavière, devaient, si nos forces de Lorraine demeuraient sur la défensive, se porter sur la Meurthe et la Moselle pour les accrocher ; si au contraire nos corps de Lorraine prenaient l'offensive, la 6e armée devait se replier en direction de la Sarre où elle ferait front à nouveau pendant qu'au nord le groupement de landwehr de la Nied, au sud la 7e armée débouchant de la région nord-ouest de Strasbourg, attaqueraient en flanc nos forces aventurées vers l'Est.

En attendant d'être appelée par la 6e armée, soit pour prendre l'offensive vers la Meurthe, soit pour contre-attaquer en Lorraine, la 7e armée devait couvrir la Haute Alsace et la partie méridionale du duché de Bade, car une offensive débouchant de Belfort était considérée comme des plus vraisemblables, et il ne fallait pas, avant la victoire éclatante de l'aile droite, laisser la Terre d'Empire, symbole de l'Union allemande, exposée sans défense aux entreprises des chauvins de France.

Si l'offensive des armées françaises de Lorraine se produisait avant le déclanchement du mouvement en avant (Vormarsch) du centre et de l'aile droite allemande, la 5e armée, débarquée avec ses cinq corps dans la région Metz-Thionville-Merzig-Sarrebruck, devait être à même d'intervenir face au Sud pour appuyer le groupement de landwehr de la Nied. De même pendant les premiers jours de la conversion générale la 5e armée n'ayant pour ainsi dire pas à bouger, devait se tenir prête à se jeter dans le flanc gauche des armées françaises de Woëvre et de Lorraine si l'ordre lui en était donné.

On remarquera que dans ce plan il n'était nullement question de longer les côtes de la mer du Nord et de la Manche ni de s'emparer des ports d'Anvers, Calais, Dunkerque, Boulogne, le Havre, ni de couper les armées anglaises de leur

bases. Et cela se conçoit naturellement[1] : l'état-major allemand voulait frapper vite et fort, pour cela il voulait avant tout détruire nos forces de campagne, estimant que tous les objectifs secondaires tomberaient d'eux-mêmes quand nos armées auraient été battues ou refoulées vers l'est. Anvers ne pouvait être gênant que si sa garnison était importante, donc si une partie notable de l'armée belge s'y réfugiait ou si des corps anglais y débarquaient, et d'ailleurs point n'était besoin même dans ce cas de s'emparer de la place dès le début des opérations puisqu'elle ne gênait nullement les ravitaillements de l'armée allemande ; il suffisait de la masquer avec des forces strictement suffisantes. Au contraire Liége, Namur et Maubeuge devaient être pris et le plus rapidement possible parce que barrant la grande voie ferrée de la vallée de la Meuse. De même il n'y avait pas lieu d'immobiliser au début des forces devant Dunkerque et Calais, ni d'en laisser à Boulogne, car on ne pouvait avoir la prétention d'empêcher les Anglais de débarquer en France : s'ils ne pouvaient prendre pied sur le continent à Boulogne, il leur restait le Havre, Cherbourg et Brest. Donc point n'était besoin d'aller raser avec l'aile droite les côtes de la mer du Nord et de la Manche, si des forces ennemies importantes ne se rassemblaient pas sur le littoral : l'aile droite devait conserver le maximum de forces pour être sûre de la victoire contre l'aile gauche anglo-française, et le mouvement débordant ne devait pas avoir une ampleur exagérée susceptible de nuire à la rapidité de la conversion : masse et vitesse de l'aile droite, pensait l'État-Major allemand, étaient les deux facteurs essentiels du succès.

En face de la Russie, outre les garnisons des grandes places de Koenigsberg, Thorn, Graudenz, Posen, Breslau, qui chacune avait une réserve générale de la valeur d'une division, de Moltke ne laissait que de faibles forces de campagne : en Prusse la 8e armée comprenant trois corps d'armée actifs et

1. Sur cette question l'amiral von Tirpitz est formel. Il déclare dans ses *Souvenirs*, p. 250 à 255, que le maréchal von der Goltz et lui étaient seuls partisans de la prise de Calais et Boulogne. Non soutenu par von der Goltz il essaya en vain à plusieurs reprises dans le courant du mois d'août 1914 de faire pression sur le chancelier et sur de Moltke pour que l'aile droite allemande coupât les Anglais de leurs bases les plus proches de l'Angleterre.

trois divisions de réserve; en Silésie un corps de landwehr de deux divisions. Le choc principal des armées russes devait être supporté par les armées autrichiennes qui, rassemblées en Galicie, devaient prendre l'offensive en direction de Lublin. Mais de Moltke n'avait pu obtenir cette offensive de ses alliés qu'en leur promettant de son côté une offensive de la 8e armée — qui d'ailleurs n'eut jamais lieu — en direction de la Narew[1].

Si de Moltke ne laissait en face de la Russie que de faibles forces il comptait leur donner l'appui de fortifications puissantes et il obtenait au budget de 1913 un crédit extraordinaire de 300 millions destiné en majeure partie aux grandes places de l'Est, Koenigsberg, Thorn et Graudenz.

La garde des côtes de la Mer du Nord et du Schleswig et l'observation de l'armée danoise étaient confiées au IXe corps de réserve et à 4 brigades mixtes de landwehr des 9e et 10e régions.

Enfin 17 brigades mixtes dites « d'Ersatz » groupées par 2 ou 3 en divisions d'Ersatz[2] devaient être formées dès les premiers jours de la mobilisation avec les ressources disponibles des dépôts. En attendant que les corps de 2e ligne prévus par von Schlieffen[3] aient pu être constitués, ces divisions devaient former une première réserve générale à la disposition du haut commandement : de Moltke avait prévu l'emploi d'une partie d'entre elles sur le front oriental[4].

***

Si nous comparons les plans de Schlieffen et de Moltke il nous faut reconnaître que le plan de Moltke était beaucoup

1. Wissen und Wehr 1920 : *Erstes Heft*, p. 55.—Nowak : *Der Weg zur Katastrophe.*

2. Le docteur Spickernagel, dans son *Ludendorff*, déclare (p. 19) que ces divisions ont été constituées en 1913 à l'instigation de Ludendorff, pour renforcer l'aile droite allemande et remplacer les trois nouveaux corps d'armée dont il avait demandé en vain la formation dans son mémoire de 1912.

3. Ces corps furent formés en août et septembre 1914 principalement avec des « volontaires pour la durée de la guerre ». Ce furent les corps de réserve XXII à XXVIII et la 6e division de réserve bavaroise, au total 13 divisions. dont 9 furent jetées dans la bataille de l'Yser.

4. Wissen und Wehr : *Erstes Heft*, 1920, p. 55 et 89.

moins hardi que celui de son prédécesseur. L'un et l'autre recherchaient la destruction brutale, rapide de l'armée française par l'enveloppement de notre aile gauche. Ayant pris la décision de violer le territoire belge, Schlieffen voulait tirer tout le parti possible de ce crime et, à chaque nouvelle d'une parade possible de notre part, allongeait davantage son aile droite vers le nord et lui donnait plus de masse. « Faites-moi une aile droite aussi forte que possible, toujours plus forte », disait-il à ses collaborateurs quand il était chef du Grand État-Major, « c'est tout ce que je vous demande ! » — Plus tard, quand rendu à la vie civile il consacrera ses loisirs à l'étude de l'histoire militaire, il maintiendra plus fermement que jamais sa conception de la bataille basée sur l'enveloppement d'une aile ennemie, et si possible sur l'enveloppement de ses deux ailes, bataille de destruction idéale telle que celle de Cannes où Hannibal, avec une armée inférieure en nombre, réussit cependant à envelopper complètement l'armée du Consul Terentius Varro. Et Schlieffen, ayant sans doute appris les modifications que de Moltke voulait faire subir à son plan, ne craignait pas d'écrire : « Les plans de campagne les plus difficiles à établir sont ceux où l'on doit se défendre contre plusieurs adversaires... Au point de vue militaire il faut savoir perdre en temps voulu (celui qui veut tout défendre ne défend rien) ; il faut savoir sacrifier une province à un de ses ennemis et avec toute sa puissance marcher contre les autres, les contraindre à la bataille, mettre tout en jeu pour les détruire et ensuite se retourner contre son autre adversaire. »

Et Schlieffen était homme à le faire ! Mais de Moltke?... Certes il faut reconnaître que depuis 1906 la situation militaire de la Russie s'était considérablement améliorée, et pouvait nécessiter un renforcement de la 8e armée allemande en Prusse orientale, mais elle ne pouvait en rien influencer le dispositif de concentration des forces allemandes destinées à agir contre la France, une fois leur nombre fixé. — Or, Moltke au contraire de Schlieffen descendit sans cesse vers le sud le centre de gravité de son groupement offensif. On dirait que c'est à contre-cœur qu'il a accepté le plan que lui a légué son prédécesseur, que c'est par respect pour ce

général, dont tous autour de lui vantaient le génie, qu'il n'a apporté que successivement des modifications à ce plan. On dirait que c'est à son corps défendant qu'il a consenti à laisser son aile droite au nord d'Aix-la-Chapelle, que c'est avec appréhension qu'il a envisagé le siège brusqué de Liége et qu'il aurait préféré renforcer encore davantage ses forces de Lorraine et d'Alsace. Qui sait si, la guerre ayant éclaté quelques années plus tard, de Moltke ne serait pas revenu au premier plan de Schlieffen, s'il n'aurait pas attaqué dans la trouée de Charmes et ne se serait pas contenté d'un mouvement débordant passant seulement par Mézières? Qui sait aussi s'il n'aurait pas renforcé sa 8e armée en Prusse orientale comme il le fit pendant quelque temps avec deux corps prélevés sur le front occidental? Qui sait même s'il ne serait pas revenu franchement au plan de son oncle, le grand de Moltke, qui préconisait la défensive contre la France et l'offensive contre la Russie? Les nombreux Kriegspiele où il faisait étudier par son état-major les possibilités de succès des armées allemandes au cas où elles attaqueraient avec le maximum de forces les armées russes n'en sont-ils pas des indices?

Quoi qu'il en soit, le plan de Moltke en 1914, image fidèle du tempérament du futur généralissime, reflétait le doute et la crainte qui rongeaient son âme. Celui qui en temps de paix, dans le calme du cabinet de travail, renforçait sa gauche en Lorraine au détriment de sa droite offensive et cela par crainte d'une attaque française possible, celui-là aurait-il une force de caractère suffisante pour maintenir coûte que coûte son plan initial dans les angoisses de la lutte, d'une lutte sur deux fronts différents? Si de leur côté ses adversaires manifestent énergiquement leur volonté, saura-t-il leur opposer une volonté plus tenace? Si l'un de ses subordonnés jette un cri d'alarme saura-t-il lui résister et ne voir que ce qu'il faut voir, n'entendre que ce qu'il faut entendre?

Pour en juger, examinons quelques-unes des décisions prises par de Moltke aux mois d'août et septembre 1914.

***

La concentration allemande s'effectue du 2 au 6 août,

conformément au plan prévu en temps de paix. Mais dès le 16 août l'initiative et la volonté des commandants des armées françaises et russes d'une part, les appréhensions et l'indépendance des commandants des armées allemandes d'autre part, vont mettre de Moltke à une rude épreuve.

Pendant la deuxième semaine d'août, le prince héritier de Bavière, chargé de défendre la Lorraine avec les 6e et 7e armées, rend compte à de Moltke qu'une puissante attaque française est imminente en direction de la Sarre. Il déclare qu'il n'est pas assez fort pour résister, qu'il lui faut des renforts... Le 16 août au soir, de Moltke lui envoie six divisions : l'aile droite allemande, à laquelle elles étaient en majorité destinées, en est affaiblie d'autant.

Le 22 août, ce même prince héritier de Bavière, si inquiet quelques jours auparavant, se laisse emporter par l'orgueil de la victoire de Lorraine et se lance à fond à la suite des 1re et 2e armées françaises en retraite. Il nous estime en déroute ; il croit que le centre français est enfoncé, que la trouée de Charmes lui est ouverte, qu'il n'a qu'à s'y jeter pour aller vers la Marne et la Seine tendre la main à l'aile gauche (von Klück et von Bülow) qui arrive du Nord. Dans son imagination, il voit déjà réalisée la grande bataille à double enveloppement, qu'il substitue dans son esprit à la bataille d'enveloppement simple prévue par le plan initial. Quelle gloire pour la Bavière si c'était son armée et non l'armée prussienne qui ouvrait la porte à un nouveau Sedan !

Et de Moltke, trop émotif, entraîné probablement lui aussi par la grandeur de ce nouveau plan, lâche la bride au prince de Bavière, dont les armées bourrent, comme un cheval sur l'obstacle, vers la trouée de Charmes : le 25 août les armées françaises leur brisaient les reins sur la Mortagne... 25 août ! Date fatale ! Car à cette même heure, en Prusse orientale, la 8e armée allemande est menacée d'être cernée par les armées de Rennenkampf et de Sansonow. Son chef appelle au secours depuis le 22 : de Moltke le relève de son commandement et le remplace le 23 par le duumvirat Hindenburg-

Ludendorff. Mais cela ne suffit pas, il leur faut des troupes : de Moltke décide, le 25 au soir, de leur envoyer trois corps d'armée. Deux partiront effectivement ; mais comme ils ne peuvent être prélevés sur l'aile gauche qui est en pleine bataille, bataille malheureuse, d'ailleurs, et qu'on ne peut attendre même quelques heures, de Moltke les prend... sur sa droite qui s'affaiblit encore !...

Devant Maubeuge de Moltke laisse le VIIe corps de réserve et une brigade du VIIe corps actif ; devant Anvers, le IIIe corps de réserve : l'aile droite allemande s'affaiblit toujours !... le plan de Schlieffen est compromis...

C'est en vain que de Moltke rameute des côtes du Schleswig le IXe corps de réserve et deux brigades de landwehr ! C'est en vain qu'il rameute les garnisons de Cologne, Wesel et Mayence ! c'est en vain qu'il organise en hâte une division de marine ! Ces troupes ne peuvent rejoindre l'aile droite offensive, elles doivent être jetées devant Anvers et à la garde des voies de communication !

Attaquées en Belgique, les 21 et 22 août, les 4e et 5e armées allemandes, que commandent respectivement le duc de Wurtemberg et le prince impérial, ont dû faire face au sud, au lieu de marcher en direction du sud-ouest. Accrochées à nouveau quelques jours plus tard aux passages de la Meuse elles appellent à leur tour au secours : et de Moltke, pour les aider, ordonne à son centre et à son aile droite de marcher en direction du sud et non plus du sud-ouest : Paris ne sera plus débordé... le plan de von Schlieffen perd de son ampleur...

Le 2 septembre, toujours pour aider son centre, de Moltke ordonne à son aile droite de refouler les Français au sud-est de Paris : elle n'attaquera même plus la capitale, elle se contentera de l'observer : le mouvement d'enveloppement perd encore de son ampleur...

Le 4 septembre, de Moltke télégraphie à ses armées :

« L'ennemi a échappé à l'enveloppement de nos 1re et 2e armées... Il transporte des renforts vers l'ouest... Il n'est plus possible de rejeter toute l'armée française dans la direction du sud-est contre la frontière suisse... »

Le mouvement enveloppant a échoué... le plan de Schlieffen s'écroule définitivement...

Il semble donc que l'on puisse conclure que de Moltke, en perdant de vue les idées fondamentales du plan de Schlieffen, à savoir puissance de la masse offensive et ampleur du mouvement débordant, porte une large part de responsabilité dans la défaite des armées allemandes.

CAPITAINE KOELTZ

LES LETTRES ET LA VIE

Voici, avec août et septembre, la grande saison des lectures qui s'ouvre ou est censée s'ouvrir. Encore qu'en dehors de l'auto, du tourisme, du dancing, du footing, du yachting, du baccara, de la chasse et autres divertissements adjacents, on ne voie guère les heures que laissent ces deux mois pour les plaisirs de l'esprit, respectons la légende et causons un peu romans.

Ce me sera d'autant plus aisé que, depuis quelque temps, un classement spontané semble s'opérer entre les romans récents. Sans doute parmi les romanciers actuels on continue à ne distinguer aucun groupement d'école. Mais, par contre, les divers genres que comporte le roman accusent tous les jours une vitalité individuelle, un relief séparatiste qui ne vont qu'en s'accentuant. Roman d'aventures, roman psychologique, roman de mœurs, roman social, etc., chacun d'eux forme une espèce de casier où viennent s'insérer d'office les livres qui en relèvent. Il n'y a plus pour le lecteur qu'à les laisser faire et, une fois tel ou tel casier rempli, à en examiner le contenu.

C'est présentement le cas pour deux de ces rayons : le roman personnel et le roman humoristique. Celui-là étant le plus chargé des deux, c'est par lui que nous commencerons, quitte à revenir, le mois prochain, sur le second, si aujourd'hui la place nous manque.

Je ne serais pas éloigné de croire que la confession fût la forme primitive du roman. C'en est, à coup sûr, la forme la plus abordable. Pour y rendre ses sentiments, ses pensées, ses observations, l'auteur n'a pas besoin de recourir à des personnages interposés. Fiction ou réalité, c'est lui-même qui est en scène. Il s'adresse directement au public. Il parle à la première personne. Il se dépeint. Il se raconte. Il peut se permettre le sans-apprêts de la confidence cordiale. Il n'est pas contraint d'insuffler aux héros de l'aventure une vie propre et indépendante de la sienne. Il les décrit moins en créateur qu'en spectateur. Et le maximum d'effort auquel se haussera son imagination consistera le plus souvent dans un avant-propos, où il déclare n'être que le dépositaire du récit qu'on va lire : manuscrit perdu, manuscrit trouvé, manuscrit légué.

Avec tant de facilités à son actif, on devine la tentation que constitue le roman personnel pour les débutants de tout âge, de tout sexe et de tout calibre. Voyez plutôt la liste des célébrités qui s'inscrivirent à son armorial. C'est d'instinct au roman personnel que sont allés tout droit ces illustres débutants romanciers, issus de la politique, de la sociologie, de l'art et qui s'appellent, entre autres, Senancour, Chateaubriand, Benjamin Constant, Fromentin.

Mais, en dépit de ses séductions, le roman personnel a par ailleurs ses précipices : la fadeur, la vulgarité, la pauvreté d'esprit, le ridicule. Pour un roman dont l'auteur s'efface derrière ses personnages, si médiocre soit-il, on n'aura qu'une sévérité objective et technique qui néglige l'homme pour ne viser que l'œuvre. Tandis que, dans un roman où l'écrivain s'offre lui-même en pâture, fatalement les critiques qu'on adresse à son héros perceront jusqu'à sa personne, et de tout ce que le public dit contre l'un une partie rejaillira contre l'autre.

Aussi est-ce avec plaisir que j'aborderai la revue des derniers romans personnels par un ouvrage de tout repos, dont

on vient de nous donner deux précieuses réimpressions : j'ai nommé *Adolphe*.

Vous m'objecterez peut-être que la nécessité de ces rééditions ne se faisait pas sentir. Vous aurez tort. En principe on ne saurait jamais trop réimprimer un chef-d'œuvre du rang d'*Adolphe*, ne serait-ce que pour faire pièce à tant d'autres réimpressions qui ne prennent grade de chef-d'œuvre que parce que tombées dans le domaine public. Et en fait, lorsque vous aurez lu ces nouveaux *Adolphe* vous comprendrez l'inanité de votre objection.

Le premier, publié par M. Gustave Rudler [1], outre des notices excellentes, renferme en effet une préface quasiment inédite et du plus vif intérêt. Imprimée dans la deuxième édition de la traduction anglaise d'*Adolphe*, elle était jusqu'à ce jour inconnue, même des spécialistes. Nous y apercevons Benjamin Constant se défendant contre le soupçon d'avoir écrit un roman à clefs et, malgré l'âpreté du ton, se défendant assez faiblement. « Par bonheur, déclare rageusement Constant, ces prétendus rapprochements (je traduis tant bien que mal) sont trop vagues et trop éloignés de la vérité pour faire la moindre impression. Ils ne proviennent d'ailleurs pas des meilleures classes de la société. Ils furent l'invention de ces personnes qui n'étant pas admises dans les milieux du grand monde, les observent du dehors, avec une curiosité mal informée, une vanité ulcérée et cherchent à trouver ou à créer le scandale dans une sphère dont ils sont exclus. »

Puis, plus loin, rappelant que madame de Staël subit les mêmes accusations pour *Delphine* et *Corinne*, il proclame que prêter à l'illustre autrice des procédés si noirs, c'est pure calomnie, « toute perfidie mondaine étant incompatible avec le caractère de madame de Staël, ce caractère si noble, si courageux devant la persécution, si fidèle en amitié, si généreux dans le dévouement ». Ce qui, venant du rigoureux peintre d'Ellénore, me paraît réaliser, dans le bluff, un joli record.

Mais heureusement Constant ne se borne pas à ces pieux mensonges et il y ajoute, sur son œuvre, les remarques les plus significatives : « J'ai voulu peindre dans *Adolphe* une des principales maladies morales de notre siècle, cette fatigue,

1. Imprimerie de l'Université, Manchester, et, à Paris, Champion.

cette incertitude, cette absence de force, cette analyse perpétuelle qui place une arrière-pensée à côté de tous les sentiments et qui par là les corrompt dès leur naissance... Adolphe nourri, dès son enfance, des arides leçons d'un monde blasé, a adopté pour gaîté sa triste ironie, pour règle son égoïsme et n'est parvenu qu'à dompter ses bonnes qualités. Et ce n'est pas dans les seules liaisons du cœur que cet affaiblissement moral, cette impuissance d'impressions durables se fait remarquer : tout se tient dans la nature. La fidélité en amour est une force comme la croyance religieuse, comme l'enthousiasme de la liberté. Or nous n'avons plus aucune force. Nous ne savons plus aimer ni croire ni vouloir... »

Et ainsi de suite pendant des pages, s'épuisant toutes à exprimer l'ultime substance de l'œuvre, à en amplifier la portée sociale — quitte à écrire sept ans plus tard, dans la préface de 1823 : « Tout ce qui concerne *Adolphe* m'est devenu fort indifférent ; je n'attache aucun prix à ce roman », — puis à faire l'impossible, l'année suivante, pour en obtenir une réédition.

De ces inconséquences qui, comme tant d'autres, forment de Benjamin Constant une nature si captivante à démêler, vous trouverez toutes les explications souhaitables dans la préface dont M. Robert de Traz a fait précéder la seconde réédition d'*Adolphe* [1], que je vous mentionnais. On a écrit sur Benjamin Constant et sur *Adolphe* bien des articles, bien des livres, signés des plus grands noms. Je ne m'y rappelle guère de vues plus précises, plus pénétrantes et, pour tout dire, plus complètes que celles qui composent la préface de M. de Traz. C'est là de la critique comme j'ai la faiblesse de l'aimer — où l'on sent non seulement l'homme qui sait les livres mais aussi qui a pratiqué la société, le monde, les plaisirs, la vie de son temps. Et puis, ce qui ajoute au prix de ce frappant portrait, c'est l'analyse de l'esprit suisse romand, qui lui sert comme de légende. Tout le cosmopolitisme de Benjamin Constant, dont tant d'historiens littéraires ont fait leurs choux gras, ne se réduit-il pas finalement à ses attaches helvétiques qui l'éloignaient moins de l'étranger qu'un Français de pure souche ? Ce que nous dit M. de Traz sur les

1. *Collection helvétique.* — Georges Crès.

particularités, les affinités de l'esprit romand ne laisse plus là-dessus de doutes.

En général, je ne raffole pas de ces préfaces dues à des écrivains plus ou moins notoires et dont les éditeurs ornent les chefs-d'œuvre classiques. Ces cadets prenant par la main un maître de jadis pour le présenter au public, tel un débutant, cela m'a toujours semblé un choquant renversement des rôles, une procédure aussi paradoxale que superflue. La préface de M. Robert de Traz ne fait pas qu'échapper à ces reproches. Les vingt pages où elle se développe seraient dignes de figurer en tête de toute réédition d'*Adolphe* ; et rien que pour leur relief, leur ramassé, leur nouveauté, elles mériteraient les honneurs de la plaquette.

***

Parmi les romans personnels plus récents que nous a apportés le mois dernier, se rencontre-t-il un nouvel *Adolphe*? On sera probablement fixé à cet égard dans une cinquantaine d'années. En attendant, ce qui caractérise les volumes en question, c'est d'avoir tous pour signataires des écrivains du sexe fort. Depuis quelques années, sous ce rapport, nos romancières faisaient à leurs confrères une concurrence redoutable. Elles avaient presque totalement accaparé le roman personnel, y introduisant même des confidences d'ordre physique, dont on ne trouvait jusque-là l'équivalent en audace que dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau. D'où résultait une sorte de déséquilibre dans le bilan de notre psychologie amoureuse : d'un côté les dames qui ne cachaient rien de leurs impressions sensuelles, de l'autre les écrivains mâles qui s'abstenaient, sur les leurs, de toute espèce de révélations.

Deux tout au moins des romans personnels nouveaux semblent vouloir renoncer à cette pudibonderie traditionnelle. Et si l'on ne peut dire absolument que les auteurs « mangent le morceau », ils y donnent des coups de dent qui l'entament sensiblement.

Le premier de ces défectionnaires n'est autre que M. Mau-

rice Magre, poète ardent que Baudelaire a marqué de son empreinte, conteur habile, alerte et pittoresque. Son héros anonyme — mettons pour la commodité du récit qu'il s'appelle Jean — avait comme amie une charmante et élégante petite femme des milieux artistiques, des milieux ateliers : Rose-Thé. Un soir, dans un faubourg du Midi, soudain, il avise une certaine Paula, brune troublante mais appartenant à une galanterie plus qu'au-dessous de la moyenne — et c'est aussitôt le coup de foudre, le besoin de cette Paula, qui ne cesse ensuite de tourmenter Jean, malgré sa profonde affection pour Rose-Thé. Mais le Midi est loin, et proche le boulevard où les Paula parisiennes pullulent. Jean finit par y recourir chaque jour, car la Paula quotidienne est devenue pour lui une nécessité. Cas de psychologie masculine fort intéressant, n'est-ce pas, par son mélange de sentiment et de sensualité brutale. M. Maurice Magre nous en donne la clef dans le titre du livre : *l'Appel de la Bête*[1]. Tel jadis Dumas fils incarnant la Bête de l'Apocalypse dans *la Femme de Claude*. Telle la *Belle Hélène* plaidant la Fatalité. Comme explication, cela me paraît un peu sommaire. Néanmoins je suivais avec curiosité le héros de M. Magre, intrigué de voir jusqu'où la Bête le mènerait et si elle aurait raison de son cœur, quand brusquement Rose-Thé trompe Jean. Et c'est une toute autre histoire qui commence : souffrances de Jean, remords de Jean, le martyre connu de l'amant trahi... Pour une fois que s'annonçait une franche étude des sens masculins, la voilà qui s'arrête à mi-chemin. C'est vraiment dommage.

Je vous annonce à peu près la même déception avec la *Vie inquiète de Jean Hermelin*[2], de M. Jacques de Lacretelle. La seconde partie ne nous retrace guère qu'une vague aventure d'amours provinciales, aux abords d'un dépôt de petite ville. Mais la première partie présente une réelle valeur de renseignements sur la puberté masculine et sur les troubles dont elle peut agiter une âme délicate. Le jeune Jean Hermelin, nature raffinée et sensible, n'est pas à la façon du héros d'*Armance* un petit *babilan* et il n'est pas davantage un petit saint sans reproches. Dès la première enfance, dans

1. Fasquelle. — 2. Grasset.

ses amourettes avec de petites amies — épisodes dont quelques-uns font penser aux *Jeunes Filles en Fleurs* — nous le voyons prompt aux entraînements du cœur, avide même des rapprochés. Et plus tard, au lycée, l'amitié qu'il porte à certains camarades n'ira pas sans inquiéter ses scrupules. Et plus tard encore, près de telle ou telle aimable petite femme, il éprouvera tous les signes du désir le plus agissant. Pourtant enfant, adolescent, presque homme, chaque fois un incoercible recul l'écarte des réalisations. Est-ce timidité? Plutôt répugnance — effroi de l'abîme qu'il aperçoit entre ce qu'il souhaiterait de l'amour et le néant qu'il en redoute. Mais s'il résiste à l'accomplissement, il reste sans forces contre les images. La volupté ne cesse de le hanter et de l'attirer. Lui aussi, la Bête constamment l'appelle et dans quelles ruelles mal femmées et dans quels Bois de Boulogne aux promeneurs suspects ! Jamais à ses appels il ne tournera la tête, jamais il ne s'arrêtera. Mais il lui faut chaque soir accourir où ils murmurent, où ils chuchotent. Répétition quotidienne du pourchas enfiévré d'Amaury — rappelez-vous *Volupté* — à travers les bouges du Palais-Royal...

Dans un style sobre et dépouillé, dont le serré n'exclut pas la grâce, M. de Lacretelle nous offre là une étude de sensualité masculine qui compte. Mais, comme M. Magre, il stoppe en route, ne nous dévoile son héros que jusqu'à vingt ans. Et je répéterai : pour le butin de la vérité, c'est dommage.

M. Eugène Montfort allait-il, avec la confession qu'il nous apporte dans *Un Cœur vierge* [1], combler les lacunes laissées par M. Magre et M. de Lacretelle? Sur ses romans antérieurs, et sur la hardiesse de certaines de ses pages, je ne dissimule pas que je m'y attendais. Je faisais erreur. Le titre n'a rien d'ironique et, à la place des fleurs vénéneuses que j'escomptais, dans *Un Cœur vierge*, c'est le lys, la pervenche, le myosotis qui s'épanouissent.

Moitié défi, moitié goût de l'aventure, un peintre a pris ses quartiers d'été dans une île perdue de la côte bretonne, que seules rallient au continent les nécessités du ravitaillement. Un jour, tandis qu'il est à ses pinceaux, surgit devant

1. Flammarion.

lui une pure et délicieuse enfant à l'aspect préraphaélite. Fille de nobles ruinés qui habitent un fortin démantelé de l'île, Anne est plus que la candeur même : l'ignorance intégrale. Au point qu'elle ne sait pas ce que c'est que la peinture et qu'il faut que le peintre lui explique l'emploi des couleurs et des toiles. Mais si l'éducation d'Anne a été négligée, non moins l'est sa surveillance. Grâce à la liberté dont elle dispose, chaque matin Anne revient voir sur la falaise son bel étranger. Et celui-ci, au spectacle de tant d'innocence jointe à tant de beauté, s'attendrit, s'exalte, s'emballe au sentiment le plus violent en même temps que le plus poétique. Anne ne serait-elle pas l'âme de l'île, la princesse lointaine qui, à son insu, l'a attiré dans cette Thulé armoricaine!... Et vous devinez la suite. Figurez-vous Chloë aux prises avec un Daphnis averti, puis le point d'honneur que met ce dernier à respecter l'ingénuité de sa compagne... Cette idylle qui « sent le sel et le varech », comme disait Marcel Schwob, d'un autre ouvrage de l'auteur, dans son réalisme même, a tout le charme d'une estampe légendaire et primitive. Mais sur les tréfonds des faiblesses masculines, n'en espérons nulle lumière, car dans *Un Cœur vierge*, au lieu de l'appel de la Bête, ce serait plutôt l'appel de l'Ange.

Enfin dans la quatrième des confessions nouvelles, dans *le Cercueil de verre*[1], de M. Maurice Rostand, ni l'appel de l'une ni l'appel de l'autre. L'amour ici n'est plus en cause. Le cercueil transparent où le héros nous invite à regarder, c'est celui où gît sa jeunesse. Le débat dont il nous fait juges, c'est moins un débat de sentiments qu'un débat d'idées. Les cœurs en lutte ne sont pas ceux de deux amants, mais celui d'un père et celui d'un fils. Déposition d'autant plus topique que le témoin qui l'accomplit a cessé d'être des nôtres, s'étant suicidé, par expiation, sur la tombe même de son père tué au front. Ce dénouement à la vérité semble assez discutable. On se dit, tout au moins, qu'un tel sacrifice eût trouvé meilleur emploi au service de la patrie qu'à celui d'une justification individuelle. Mais discutable ou non, ce suicide rentre, en fait, dans les règles du genre.

1. Flammarion.

Semblablement, Jean Hermelin avait péri à la guerre après avoir écrit son journal. De même tant d'autres héros de romans personnels. On dirait sur eux un sort. Les trois quarts de leurs confessions sont posthumes et pourraient porter en sous-titre : *les Morts qui parlent.*

Notez que, d'une manière générale, je ne conteste pas le libre emploi de ce subterfuge. Si c'est un moyen un peu usagé, ce n'est pas un moyen prohibé. Et le roman ne dispose pas de tant de procédés d'expression pour qu'on le chicane encore sur ceux qui s'offrent à sa portée.

Néanmoins, si une convention de ce genre semble admissible et tolérable dans un roman de pure fiction, elle ne va pas sans gêner le lecteur dans une sorte d'autobiographie où la réalité du fond prime nettement le tour romanesque de la forme.

Or, je ne crois pas passer la discrétion en avouant que le *Cercueil de verre* nous donne beaucoup moins l'impression d'un roman imaginé de toutes pièces que de souvenirs personnels fleurant l'immédiate actualité. Si bien que le dénouement tragique qui termine le livre nous incommode autant, qu'au cours du récit, certaines transpositions de lieux, de noms, de personnages qui appellent continuellement la remise au point, la remise au vrai. Pour exposer publiquement un cruel différend qu'ont certainement envenimé et dénaturé la malignité, l'envie, les bruits de la ville, pour plaider utilement la cause, et, si j'ose dire, l'âme de son jeune héros, M. Maurice Rostand pouvait-il procéder différemment? Il ne m'appartient pas de le décider. Je constate simplement le malaise que nous causent dans son livre le chevauchement constant de la réalité sur la fiction, les disproportions de leurs doses respectives, et l'incertitude même de l'auteur entre son rôle de romancier et son rôle de mémorialiste.

Mais ces constatations faites, tâchons d'oublier le nom du signataire, la rumeur qui s'agite autour, les souvenirs qu'il suscite. Et dès ce moment nous goûterons mieux le drame qu'il nous conte, toute la fougue et parfois la poésie qui en émanent.

Sur les divergences idéologiques qui contribuent à séparer de son père le héros du *Cercueil de verre*, l'un traditionaliste,

rationaliste, croyant, l'autre plutôt libertaire, incrédule, épicurien, l'un tenant pour la morale stricte et rigide, l'autre pour les libres essors du cœur et de l'instinct — sur l'effet notamment de ces divergences, je demeure assez sceptique. Vous savez mon tort de n'attribuer aux idéologies qu'une importance assez restreinte dans les lettres, et plus restreinte encore dans le courant de notre existence ou de nos sentiments. J'ai donc peine à croire qu'un père et un fils passent de la tendresse foncière à la haine pour des différences d'opinions. Les scènes où ces opinions s'affrontent m'ont donc plus intéressé qu'ému.

Mais il en est d'autres bien plus probantes, où en une phrase, en un mot M. Maurice Rostand accuse avec beaucoup de clarté l'incompatibilité des deux natures, leurs antipathies en matière d'esthétique, de conduite, de tenue, et où l'on distingue au vif les failles qui, en s'élargissant, devaient entraîner la rupture.

Les confessions d'enfance du héros ne sont d'ailleurs pas moins instructives. On a là un enfant d'un autre siècle que celui de son père. Ses rêveries, ses aspirations, ses anxiétés, s'accordent pour indiquer en lui une génération dissemblable de la précédente. Tout au plus pourrait-on leur reprocher des accents un peu chateaubrianesques et sentant à l'excès les *Mémoires d'outre-tombe*. Souvenons-nous que Chateaubriand, quand il employait ce ton de surhomme, atteignait plus que la soixantaine, après quarante années de vie publique et de gloire mondiale. Je sais bien que le jeune héros de M. Maurice Rostand est lui aussi, censément, au bord du tombeau. N'empêche que, avec ses vingt-cinq ans net et sa carrière à l'aurore, il eût gagné en vraisemblance à adopter un diapason moins surélevé.

Par exemple, ce qui me surprend c'est qu'entre le père et le fils l'entente n'ait pas fini par s'établir sur le terrain littéraire. Car, malgré l'antinomie des tendances, je distingue dans leurs talents plus d'un point similaire. Ces croquis de femmes séduisantes, osées, élégantes, cette façon d'en parler mi-tendre, mi-impertinente, cette prestigieuse description d'un bal mondain au Ritz, cette saisissante mise en scène d'une sombre et symbolique mascarade, où donc, sinon en prose, du moins

en vers, ai-je lu des pages approchantes? Serait-ce dans les *Musardises* ou bien encore dans *l'Aiglon*?

Et puis autre pont entre eux : le mordant, l'esprit satirique. Le héros de M. Maurice Rostand ne semble pas avoir toujours eu à se louer de la bienveillance de ses contemporains, si j'en juge sur les portraits peu flattés qu'il nous trace de nombre d'entre eux. Et le crayon dont il les dessine m'évoque également, en plus appuyé, une manière connue...

Je songe, devant ces silhouettes outrancières, à ce qu'en eût pensé certain grand mort. Son amitié ou son admiration pour quelques-unes des victimes eût souffert, je suppose, de la violence, voire de l'injustice de ces caricatures. Mais peut-être aussi sa malice eût-elle souri en y retrouvant, par endroits, la griffe et le bec aigu de *Chantecler*.

Alors, avec tant de traits communs, pourquoi cette longue et tragique brouille?



Qui donc m'a rapporté ce propos d'Oscar Wilde à M. André Gide : « Gide, promettez-moi de ne plus dire *Je.* » Cette boutade vous révélerait, si vous l'ignoriez, que M. André Gide est un spécialiste du roman personnel. Et effectivement, tous les romans de M. Gide sont écrits sous forme de confession, à la première personne, selon les strictes règles du genre.

Seulement dans la pratique de tout genre, il y a la manière ; et la manière de M. André Gide n'est pas celle de tout le monde. Loin de là.

Ce qui la différencie d'abord, c'est la substance même des récits où elle s'applique. Dans la plupart des romans personnels, l'auteur cède au besoin ou à la facilité de narrer une aventure de son existence, une anecdote où il prit part comme acteur ou comme spectateur. Les livres de M. Gide ne renoncent certes pas aux avantages des péripéties, des conflits et autres épisodes propres à stimuler l'intérêt du lecteur. Mais ces artifices extérieurs ne leur servent qu'à nous mieux faire saisir l'essence la plus cachée de leurs âmes. En un mot, même dans les personnages où il semblait le plus s'incarner, ce n'est

pas l'histoire de sa vie que nous a contée M. André Gide, c'est l'histoire de sa sensibilité.

En outre, au lieu de profiter nonchalamment des commodités inhérentes au genre, M. Gide s'est astreint aux plus dures exigences de l'art du roman : ordre, composition, progression. Sans doute, pour s'être imposé une telle discipline, aura-t-il senti les périls du roman personnel. Des amateurs doués d'un esprit supérieur comme Chateaubriand, Benjamin Constant, ou d'un esprit distingué comme Fromentin y donneront, en passant, un chef-d'œuvre. Tandis que, neuf fois sur dix, le professionnel n'y verra que la pente douce à dévaler et roulera rapidement dans la négligence et le débraillé.

On sent chez M. André Gide un souci constant de se garder contre ces faiblesses. Tous ses romans sont extrêmement surveillés, d'une tenue irréprochable, d'un équilibre parfait, sans une bavure, sans une faute d'observation ou de perspective. Souvent très fragmentés, sans lien apparent, les chapitres n'en présentent pas moins la ferme trame du roman le plus « suivi ».

Si donc M. Gide a persisté dans le roman confidentiel, ce n'est pas pour y trouver des aises dont il fait si peu usage. C'est plutôt parce que cette forme lui permettait d'exprimer des nuances de pensée, des intimités de sentiment qui perdraient force et vérité à être censément perçues par un tiers.

Prenez tels romans de M. Gide comme *l'Immoraliste* ou la *Porte étroite*, vous serez frappés par l'harmonie entre les caractères des personnages et leur sensibilité, leurs propos, leur ton. Mais supposez les mêmes sujets traités objectivement, du dehors, selon les procédés du roman courant. Fatalement, à l'exécution, la moitié en tombera, ou si elle subsiste, on se demandera par quels moyens l'auteur s'est procuré des secrets d'âme si reculés; et toute la vraisemblance du récit en sera aussitôt atteinte.

Cette faculté de donner l'impression de la réalité la plus directe malgré ce qu'a toujours d'un peu factice la confession romanesque, vous en trouverez une preuve nouvelle dans le récent petit récit de M. André Gide : *la Symphonie pastorale*[1].

1. Éditions de la Nouvelle Revue Française.

L'aventure se passe en Suisse. Dans un élan de charité, un brave homme de pasteur vaudois recueille au foyer d'une pauvresse qui vient de mourir, sa petite fille Gertrude, misérable loque, à demi idiote, envahie de vermine, et, qui pis est, aveugle. Au retour chez lui, accueil glacial. Amélie, la femme du pasteur, « une personne d'ordre qui tient à ne pas aller au delà du devoir », se montre peu satisfaite de cette charge s'ajoutant à celle de ses cinq enfants. Les enfants, eux non plus, ne font pas rose mine à cette vilaine petite sœur de surcroît. Pourtant, peu à peu cela se tasse. Le pasteur patiemment a entrepris l'éducation, l'animation de la larve humaine qu'est Gertrude. Avec les années, la voilà une jeune fille, et même une charmante jeune fille. Elle sait lire avec les doigts. Elle connaît par assimilations l'essentiel du monde extérieur. Une audition de la *Symphonie pastorale* où le bon pasteur, tel Baudelaire ou Rimbaud, l'initie aux couleurs par l'intermédiaire des sons, achève de la débrouiller. Elle aborde la musique, elle se repaît des saintes écritures. Et c'est avec le bon pasteur tout un commerce spirituel qui s'organise, de longues promenades mystiques, des entretiens affectueux qui, chaque jour, côtoient de plus près l'amour. Bien entendu, le bon pasteur ne s'avoue pas le coupable penchant qui l'entraîne vers sa jeune catéchumène. Il refuse même encore de se l'avouer quand, ayant surpris des serrements de mains un peu plus vifs qu'il ne conviendrait entre Gertrude et son fils aîné Jacques, il prie celui-ci de déguerpir... Mais du reste, n'est-on pas tout au grand événement qui se prépare : l'opération prochaine où Gertrude va peut-être recouvrer la vue. Gertrude part. Elle revient. Elle voit. Hélas! à peine a-t-elle vu son bienfaiteur, qu'elle se jette à l'eau. Le bon pasteur, dans sa candeur, se perd en conjectures sur cet acte de démence. Il faut que Gertrude, à l'agonie, lui en révèle le double sens :

« — Quand vous m'avez rendu la vue... ce que j'ai vu d'abord, c'est notre faute, notre péché...

Puis elle continue :

» — Quand j'ai vu Jacques, j'ai compris que ce n'était pas vous que j'aimais ; c'était lui. Il avait exactement votre visage ; je veux dire qu'il avait le visage que j'imaginais que

vous aviez. Ah ! pourquoi m'avez-vous fait le repousser? J'aurais pu l'épouser.

» — Mais, Gertrude, tu le peux encore !

» — Il entre dans les ordres, — dit-elle impétueusement. »

Car, dans l'exil, mi-conviction, mi-représailles, Jacques non content de se convertir au catholicisme y a converti Gertrude... Et sa confession terminée, Gertrude expire.

Que de coups successifs sur une même tête ! Le pauvre pasteur en demeure effondré :

« — J'aurais voulu pleurer, — conclut-il, — mais je sentais mon cœur plus aride que le désert. »

Malgré l'émotion qu'on en ressent, ce dénouement semble un peu mélodramatique comme un peu conventionnelle la philosophie qui s'en dégage. C'est au fond la philosophie du *Voile du Bonheur*. Bien avant M. Clemenceau, elle a beaucoup servi. Dans tout conte, tout apologue, il est classique que, devant les hideurs du monde, l'aveugle, rendu à la vue, regrette amèrement sa cécité. C'est symbolique, c'est poétique. Cela ne me paraît rien que moins démontré. Il nous faudrait là-dessus le témoignage des intéressés ou celui des savants qui ont observé leur retour à la lumière. Et jusqu'ici, ces documents nous manquent.

Déplorerons-nous, d'autre part, comme je l'ai entendu faire par certains lecteurs, que M. Gide ait quelque peu brusqué la métamorphose physique et mentale de son héroïne, au lieu de nous montrer un à un les degrés de cette transformation? Psychologiquement ces minuties eussent pu avoir leur charme. Artistiquement, à mon sens, elles auraient constitué une grave faute de composition, poussant au premier plan Gertrude et les phases de sa progression, quand le personnage principal, l'intérêt principal du livre, ce sont le pasteur et ses débats de conscience, dont Gertrude n'est que l'occasion et la comparse.

Si donc j'avais un grief à formuler, ce serait plutôt contre l'anonymat dont M. Gide masque son héros. Ce personnage si heureusement venu, tracé avec tant d'art et de vérité, un des meilleurs que nous ait donnés M. Gide, méritait mieux que l'incognito : un nom qui nous permît de l'inscrire au livre d'or des types littéraires.

Par sa pureté d'âme, la délicatesse de ses scrupules, ses vacillements continuels entre les impulsions du péché et les commandements de l'Écriture, évidemment le bon pasteur s'apparente avec les précédents héros de M. Gide. Mais combien nous sommes loin ici du nietzschéisme professionnel de *l'Immoraliste* ou du sombre et farouche piétisme de la *Porte étroite* ! Combien plus près de l'humanité moyenne! Et pour tempérer ce que certains traits du personnage garderaient encore d'exceptionnel, d'au-dessus de la norme, bref d'ibsénien, quelle ironie discrète en marge et quel léger humour, pareil au *cum grano salis* que Renan souhaitait parfois au bas de ses écrits!

Et puis, n'oublions pas l'atmosphère, l'ambiance. Quiconque a tant soit peu fréquenté la Suisse et ses milieux calvinistes ou luthériens, parmi la contrainte, mitigée d'échappatoires, qu'impose le moralisme local, sera séduit, dans *la Symphonie*, par l'extraordinaire rendu de ces mœurs. Il n'est pas jusqu'aux épisodes secondaires où l'on ne sente flotter ce parfum helvétique. Lisez, par exemple, tel goûter chez mademoiselle de M..., une personne de la bourgade, qui a hospitalisé Gertrude. On croit percevoir l'étincelante propreté du logis, ses parquets reluisants, ses claires porcelaines, l'allure modeste de ses hôtes, la malice des regards sous les paupières baissées, la chantante douceur de l'accent natal. Et pourtant M. Gide ne fournit nulle de ces indications ; c'est par un détail matériel insignifiant, un propos, une réplique, qu'il nous transporte magiquement en plein pays de Vaud.

J'admire comment, sans rien perdre de sa finesse ni de sa poésie, sans rien emprunter à la technique naturaliste ou psychologique, et en conservant le tour personnel si contraire au roman d'observation, cet écrivain parti des extrêmes confins du symbolisme a graduellement atteint à un réalisme si accompli, à une exactitude si proche de la vie courante.

Lui qui passait hier pour un auteur « difficile », ésotérique, le voilà aujourd'hui presque à la portée du plus grand public. Des gens commencent même à demander s'il songe à l'Académie. Je ne sais sur ce point que répondre. Mais si un jour prochain M. Gide se dirigeait de ce côté, je gage bien que ce n'est pas sa parfaite *Symphonie* qui lui barrerait la route.



Au théâtre, les suprêmes fusées.

L'Odéon nous a donné *l'An XII* de MM. Aderer et Ephraïm, version scénique de la mort du duc d'Enghien. Si mes souvenirs ne m'abusent, c'est, il me semble, la troisième pièce qu'inspire la tragique fin du malheureux prince. Ce n'est des trois ni la moins ingénieuse comme thème ni la moins pittoresque comme détails. Mais je serais surpris que ce fût la dernière.

Au Théâtre des Arts, on a applaudi *les Quatre Coins* de M. Nozière, comédie gracieuse, spirituelle, quoique un peu trop symétrique, un peu trop empreinte de métier. Certains épisodes de sentiment nous y montrent pourtant autre chose que l'adresse de M. Nozière : sa finesse littéraire, sa sensibilité. On y devine celles-ci toutes prêtes pour une œuvre où elles domineront au lieu de ne tenir que le second rôle.

Après quoi, ce fut les concours du Conservatoire, avec leur concert coutumier de récriminations contre la médiocrité des concurrents. A l'égard du physique de ces jeunes comédiens, la critique a même encore aggravé sa sévérité des années précédentes. Méconnaissant le *Gnothi séauton*, la critique dramatique ne veut plus en scène que des Adonis ou des Ganymèdes, et demain, si on la laisse faire, elle réclamera le Barathre pour les candidats ne réalisant pas tant de tour de poitrine, tant de tour de mollet, tant de tour de biceps. Bien des grands comédiens de jadis, cependant, sans parler de ceux d'à présent, eussent été fort en peine pour répondre à de telles exigences. Mais le fait est là, que je rappelle aux jeunes comédiens du Conservatoire : la critique dramatique tourne au conseil de revision et, pour obtenir son exeat, désormais, une culture physique intensive s'impose.

Du côté des dames, au concours de comédie, une complication extérieure nous menaçait. Si l'on ne récompensait pas une des aimables concurrentes, on risquait de mécontenter un gouvernement allié. Le jury qui, cette année, comme par hasard, ne se trouvait composé que de littérateurs sans adjonction de nul fonctionnaire, a froidement passé outre à ces risques et a refusé la récompense. Indépendance qui

l'honore. Néanmoins, si cet hiver notre ravitaillement en charbon rencontre des difficultés, nous saurons à qui nous en prendre.

Finalement, aux dames n'a été décerné qu'un seul second prix de comédie. L'élue fut mademoiselle Renaud dont je vous avais signalé, l'an dernier, les dons de grâce et de sincérité. C'est vous dire si le verdict a été de mon goût.

Mais tandis qu'un à un les théâtres ferment, voici soudain la presse qui bouge.

Déjà, il y a quelques mois, M. Jules Bertaut avait réuni, dans deux volumes intitulés *le Paris d'avant-guerre* et *Ce qu'était la province française avant la guerre*, de très pénétrantes chroniques, dont beaucoup eussent fait excellente figure dans le roman le plus observé.

Aujourd'hui, à son exemple, c'est M. Jean Bernard qui rassemble dans la *Vie de Paris* ses articles de 1919, véritable histoire de l'année, mine de faits et d'anecdotes pour les annalistes futurs ; c'est M. Michel Georges-Michel qui, dans l'*Époque tango*, republie ses esquisses parisiennes d'avant-guerre, du Jean Lorrain moins esthète peut-être mais mieux informé.

Puis, comme las de parler des autres, les journalistes se mettent à parler d'eux-mêmes. Et c'est madame Louise Faure-Favier qui, dans un roman gouailleur et ému, *Mademoiselle Loin du Ciel*, nous décrit l'intérieur d'une certaine gazette, rappelant, à s'y méprendre, un journal tristement célèbre dont les piliers finirent à Vincennes. Et c'est enfin M. Robert de Jouvenel qui, dans un bref volume didactique, nous enseigne *le Journalisme en vingt leçons*.

Comme professeur en la matière, impossible de rêver mieux. M. Robert de Jouvenel, en effet, n'est pas que l'auteur célèbre d'une formule et d'un livre fameux : *la République des camarades*. Par la verve, le style, la connaissance et de son époque et de son art, il compte au premier rang des meilleurs chroniqueurs de maintenant. En outre, esprit libre, qui n'écrit que selon sa pensée, même au péril de sa quiétude, ainsi qu'il le prouva sous la tyrannie, n'attendant pas, comme Tacite, la chute de Néron et de Pallas pour leur exprimer ses critiques, mais les servant tout de suite, toutes

chaudes. A quoi il y avait quelque mérite, puisque, alors, le crime de lèse-majesté s'assimilait facilement au crime de lèse-patrie...

Le journalisme enseigné en vingt leçons par un tel maître, quelle perspective ! Comme utilité et comme agrément, cela promettait pour le moins autant que *le Latin sans larmes*. Hélas ! dès les premières pages, il vous faudra rabattre de ces espoirs. Car ce que nous livre M. de Jouvenel, dans son petit traité, ce ne sont pas les secrets du journalisme, c'en sont les misères.

Ingérence perpétuelle des commanditaires, des administrateurs, dispersion du directeur entre les solliciteurs à recevoir, les démarches à effectuer, les affaires à discuter, le secrétaire de rédaction, captif de ses fonctions, et ne sachant de la vie présente, de la société actuelle que ce qu'il en happe dans le trajet entre son fauteuil et l'imprimerie, les rédacteurs réduits par la maigreur de leurs salaires, à une existence aussi casanière, aussi restreinte, et forcés de puiser dans les anas, dans les vieux livres l'essentiel de leur copie, la centralisation du reportage et des nouvelles par les agences officielles, les feuilles de ces agences uniformisant de leur colonnes pareilles la presse entière...

Où vous croyiez sinon à une apologie du moins à un tableau du journalisme actuel, vous lisez un réquisitoire. Et d'autant plus saisissant qu'il est rédigé sans déclamation, avec bonne humeur, je dirais presque, avec une sorte de joie perverse ! Et d'autant plus attristant qu'on ne voit guère de démenti à y opposer !

A ce réquisitoire pourtant manque une conclusion, quelques pages qui nous indiqueraient, à défaut du remède, l'origine du mal. Peut-être M. de Jouvenel l'a-t-il jugée trop évidente pour la mentionner? Mais les profanes l'ignorent et, ne fût-ce que pour pallier à leurs yeux les travers de la presse du jour, mieux eût valu avouer qu'en grande partie ces travers étaient de ceux qu'engendre la servitude.

Le mot vous étonne. Ne possédons-nous pas la liberté de la presse, inscrite au code, protégée par les tribunaux, libérée de la censure? Certes, comme le démontre M. de Jouvenel, à un journal ami de la prospérité, la sagesse

commandera toujours de sacrifier une part de cette indépendance et de se ranger aux ordres du pouvoir. Seulement les autres, s'ils préfèrent le franc parler, n'ont-ils pas le droit sur la politique, les finances, l'extérieur, de tout écrire ? Assurément, et si bien, même, que le désintéressement de ces francs-parleurs leur a valu un titre d'honneur. On les qualifie de journaux d'opinion par opposition, je présume, aux feuilles qui n'ont pas uniquement l'idéal pour moteur.

Mais, en dehors des hautes questions ayant trait à l'État et à sa gérance, il est incontestable que l'exercice de ces libertés se heurte constamment à mille difficultés, dont la première et non la moindre est, pour toute gazette, le souci de vivre. Or pour vivre, le journal ne dispose pas de deux moyens. Un seul se présente : la publicité. Et pour capter la publicité un seul appeau : des abonnés, des lecteurs.

Vous discernez aussitôt tout le réseau d'obligations qui peu à peu enserrent la presse.

Attirer, séduire le lecteur, affaire d'ingéniosité, de mise en scène, de mise en pages. Mais pour le retenir, combien plus d'efforts et de ménagements ! Il s'agira de ne jamais le choquer, de ne jamais l'effaroucher, de ne jamais l'alarmer, de ne jamais risquer une ligne qui contrarie ses convictions, qui heurte ses intérêts ou qui trouble son optimisme.

Puis envers les publicités diverses, mêmes égards et même obédience. Respect à la publicité financière et respect à la publicité industrielle. Respect à la publicité des théâtres et respect à celle des grands magasins. Respect à la publicité mondaine et respect à celle des éditeurs. N'est-ce pas au surplus question de loyauté et n'y aurait-il pas mauvaise grâce à recevoir d'une main tandis qu'on égratignerait de l'autre?

Après cela, et sauf ces réserves, sur tout le reste liberté de langage absolue, et, comme disait Figaro, pourvu qu'on ne parle « ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, on peut tout imprimer librement ».

Le miracle, c'est que parmi tant d'entraves et sous le faix

d'une si lourde discipline, la presse ait conservé tant de vitalité, tant de relief et même un tel attrait qu'elle nous demeure indispensable.

Peut-être effet de l'habitude. A force de ne pas trouver dans le journal ce que nous y espérions, nous nous sommes résignés à ce qu'il nous offrait. Nous avons cessé de lui demander plus qu'il ne pouvait donner. Nous nous contentons de ce qu'uil nous donne : dans les feuilles extrêmes, l'écho de nos luttes politiques — dans les autres, le reflet de nos extériorités publiques.

Quant à la vie intime de notre temps, à sa sensibilité, à ses mœurs, nous n'en cherchons plus rien dans les gazettes. Nous allons d'instinct où nous sommes sûrs d'en être renseignés : dans les livres, chez les poètes, chez les penseurs, chez les romanciers.

FERNAND VANDÉREM

LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

I

C'est à une opposition tout à fait nette de deux « Américanismes », c'est-à-dire de deux théories sur les relations des États-Unis avec l'Europe, que vient d'aboutir la lutte entre le Président Wilson et le Sénat américain au sujet du Traité de Paix et de la Société des Nations. Dans les programmes des Conventions républicaine et démocrate, à Chicago et à San Francisco, on chercherait en vain les formules de compromis que la majorité des sénateurs républicains et quelques démocrates proposaient naguère encore. La Convention républicaine, après avoir félicité les sénateurs qui ont mis le Traité en échec, omet de recommander qu'il soit voté, même avec réserves, et la Convention démocrate s'en tient au Traité et à la Société tels qu'ils sont, hormis quelques précisions de forme. Donc, l'« Américanisme », c'est, pour les uns, une indépendance aussi complète que possible à l'égard de l'Europe ; pour les autres, une participation constante à ses affaires.

Jamais cette opposition ne se serait marquée aussi nette, si elle n'avait été vraiment dans la nature des choses, car elle

n'était pas du goût de la majorité des hommes politiques des deux partis. Leur intérêt était d'éliminer le Traité et le « Pacte » de la campagne présidentielle, parce que, pour eux, gens de métier, c'était un mauvais programme. A les entendre, les électeurs étaient las de la controverse ; ils étaient accoutumés à ce qu'une campagne présidentielle fût menée sur une question d'ordre intérieur (question monétaire, tarif, etc.); enfin et surtout le Traité risquait de provoquer une scission à l'intérieur de chaque parti au moment même où il convenait qu'il se présentât en rangs serrés à la bataille. Chez les Républicains, il y avait l'ex-Président Taft, partisan depuis toujours d'une Société des Nations ; il y avait le sénateur Lodge et la majorité des sénateurs républicains, partisans du Traité et du Pacte, mais avec de très sérieuses réserves ; il y avait enfin les sénateurs Johnson et Borah, adversaires déclarés et du Traité et de la Ligue. Chez les Démocrates, il y avait le Président, défenseur intransigeant du Traité, et, en opposition ouverte avec lui, M. W. J. Bryan, partisan d'un vote immédiat avec réserves. Pour chaque parti, aller ainsi au combat sur une idée provocatrice de désunion n'était pas sage. Éliminer Traité et Ligue de la campagne, grâce à une ratification immédiate avec réserves, aurait eu au surplus l'avantage de fournir un moyen indirect, impersonnel, mais sûr, de retirer tout pouvoir sur les deux Conventions aux tenants des idées extrêmes : du côté républicain, au sénateur Johnson, qu'il était délicat pour le groupe des Conservateurs de mettre hors de cause en raison de ses idées radicales, mais qui se trouverait éliminé si le Traité était voté avant la Convention ; du côté démocrate, au Président Wilson, qui gênait M. Bryan et ses partisans.

C'est l'intransigeance du sénateur Johnson et du Président Wilson qui a prévalu sur la modération des partisans du compromis. Ce Traité, qu'on aurait bien voulu étrangler à la muette, le voici qui, sans y être prié, s'est installé d'autorité en plein centre des « Plates-formes » des deux partis. Et il ne s'agit plus du Traité avec réserves ou du Traité sans réserves comme naguère ; ce qui est en question, c'est le Traité tel qu'il est ou quelque accord qui ne ressemblera pas au Traité tel qu'il est.



« Les bosses » du parti républicain avaient exactement flairé le danger qu'il leur fallut affronter à Chicago : ou bien recommander le vote avec réserves et risquer la sécession du sénateur Johnson et probablement la désastreuse formation d'un tiers parti comme en 1912, ou bien il fallait donner au sénateur Johnson dans la rédaction du programme une satisfaction telle, à propos du Traité, que, même s'il n'était pas choisi par la Convention, il serait empêché moralement de quitter le parti. Le petit groupe de sénateurs qui mena la Convention se résigna au moindre mal : on sacrifia l'idée pour se débarrasser sans dommage du candidat. Toutefois, il est bien sûr que les Républicains conservateurs n'eussent pas fait ce sacrifice s'ils n'avaient senti la popularité de l'Américanisme du sénateur Johnson : en lançant au Sénat leur campagne pour « américaniser » le traité que le Président avait rapporté d'Europe, le sénateur Lodge et son groupe n'avaient pas soupçonné la force des sentiments que le sénateur Johnson allait mettre en branle parmi les masses, et depuis longtemps déjà le mouvement avait échappé à leur contrôle.

C'est la forme extrême de leur thèse que consacre la Convention de Chicago. Source d'humiliations pour les États-Unis, parce qu'il « contient des stipulations intolérables pour un peuple indépendant », source d'irritation pour les autres pays, parce que « certainement il entretiendra l'injustice, les hostilités, les disputes entre nations », le *Covenant*, à lui seul, condamne le Traité, auquel il n'aurait jamais dû être incorporé : « Il eût été logique de faire la paix avec l'Allemagne d'abord, puis de déterminer nos futures relations avec nos associés de guerre, afin de sauvegarder la paix du monde... ; mais le Président Wilson ne fit pas cela... Il força les puissances alliées et associées à accéder à sa demande que le Pacte fût lié au Traité[1]. » Mais, Pacte mis à part, le Traité, tel qu'il est, aurait-il été acceptable pour l'Amérique? Non, d'après le sénateur Lodge : toute la partie qui concerne l'Europe et le Proche Orient aurait dû être négociée par les Alliés, sans l'Amérique : « Si le Président avait dit : de *nos* propres affaires dans l'hémisphère

1. Lodge. *Key note Speech* devant la Convention de Chicago.

américain nous prendrons soin nous-mêmes; en Extrême-Orient nous avons aussi des intérêts que nous désirons voir protégés ; mais *vos* questions européennes, vous devez les régler vous-mêmes et nous accepterons le règlement sur lequel vous tomberez d'accord, car nous ne sommes pas ici en quête de territoires ou pour dicter votre politique en ce qui concerne territoires et frontières, — alors vraiment nous eussions mérité la gratitude du monde[1]. »

Voilà donc condamnés, sans circonstances atténuantes, le Traité et le Pacte présentés par le Président. Il est vrai qu'après la Convention, la presse républicaine s'est efforcée d'affirmer que la « Plate-forme » du parti n'empêche ni la ratification du Traité et du Pacte avec réserves, ni l'acceptation éventuelle par les États-Unis de devenir membre de la Société des Nations. Toutefois, s'il est vrai que la « Plate-forme » n'empêche pas la ratification, il est sûr qu'elle ne la recommande pas. Elle loue les sénateurs qui se sont opposés à la ratification du Traité, elle ne parle pas du tout des deux tiers des sénateurs républicains qui étaient partisans de le voter avec réserves, et ne conseille nullement de reprendre leur politique. Comment sortira-t-on de l'état de guerre? Par une ratification du Traité avec réserves? par un traité séparé avec l'Allemagne? sans traité du tout? La « Plate-forme » ne le dit pas. La difficulté est esquivée.

Que propose-t-on? La création d'une association internationale « basée sur la justice internationale et devant fournir des méthodes qui garantiront la règle du droit public par le développement de la loi et la décision de cours impartiales, qui permettront au surplus de réunir immédiatement une conférence internationale toutes les fois que la paix sera menacée par un acte politique, de telle sorte que les nations qui se sont engagées à respecter la justice, l'équité et à les défendre, puissent exercer leur influence et leur pouvoir pour prévenir la guerre. » Cette promesse très générale de mettre au service de la loi, toutes les fois qu'elle sera attaquée internationalement, non seulement l'influence, mais encore le pouvoir des États-Unis, signifie-t-elle que M. Harding, s'il est élu, pourra inviter les puissances, sinon à négocier un nouveau Traité,

1. *Id.; ibid.*

car l'Europe, on le proclame, est maîtresse chez elle, au moins à former une nouvelle Société des Nations? Les Républicains prétendent qu'ils peuvent réaliser leur projet «sans impliquer » le peuple américain « dans une multitude de querelles dont il est incapable de juger les mérites ». Il ne peut s'agir ici que de l'Europe, car il n'est pas de « querelles » dans l'hémisphère ouest ou en Extrême-Orient qui n'intéresse les États-Unis. Dès lors, cela équivaut à dire que les États-Unis ne seraient disposés à mettre en commun leur influence et leur pouvoir au service de la justice internationale, que lorsqu'il s'agirait de l'Extrême-Orient, car la doctrine de Monroe prévient toute ingérence de l'Europe dans l'hémisphère ouest et réciproquement toute ingérence de l'Amérique en Europe. Donc, valable à tout moment pour l'Extrême-Orient, jamais pour l'hémisphère ouest, presque jamais pour l'Europe, sauf dans des cas exceptionnels dont les Etats-Unis seuls seraient juges, il est clair qu'avec cette association nouvelle nous serions très loin du Pacte, même ratifié avec réserves. D'autant plus que la « Plate-forme » ajoute : « Le *Covenant* du Président Wilson a répudié à un degré qui n'était pas du tout nécessaire et qui n'est pas justifiable la politique de tout temps en honneur dans l'intérêt de la paix qu'ont formulée Washington, Jefferson et Monroe et qu'ont suivie tous les hommes politiques américains chargés du gouvernement depuis plus d'un siècle », d'autant plus enfin que la fierté de l'isolement traditionnel inspire la péroraison du discours d'ouverture du sénateur Lodge : « Nous entendons un cri timide : l'Amérique sera isolée ! Nous n'avons pas peur. Les États-Unis ne peuvent être isolés : le monde a trop besoin d'eux. Nous ne pourrons jamais faire la sourde oreille au cri de l'humanité souffrante, mais quoi que nous fassions devra être fait à notre manière, librement, sans contrainte étrangère. »

En résumé, pour les États-Unis, selon les Républicains, une double prétention : entrer dans une Ligue destinée à protéger la paix internationale, et pourtant se désintéresser du Traité qui définit cette paix en Europe ; participer à la vie de cette Ligue, et pourtant conserver jalousement leur indépendance : tout cela n'est pas d'une conciliation aisée. Aussi, plus que cette satisfaction platonique donnée à l' « al-

truisme » américain, ce que le public a retenu de cette « Plate-forme » républicaine, c'est son rejet du Traité et son exaltation des traditions qui prêchent l'isolement.

Le sénateur Johnson s'en est déclaré satisfait. Comment ne l'aurait-il pas été? Avant la Convention, en réponse au *Mc Clure's Magazine* qui lui demandait son programme résumé, il avait déclaré : « Mon premier appel est en faveur de l'Américanisme, cet Américanisme si parfaitement défini par notre Constitution et qui maintenant est menacé par le Pacte de la Société des Nations. Le droit de vivre notre vie à notre manière, conformément à nos institutions, avec notre souveraineté inentamée et notre traditionnelle politique intacte, d'être toujours prêts à répondre au cri de l'humanité ou à l'appel de la civilisation, mais d'y répondre à notre convenance, à notre heure et à notre guise, d'être libres de tout lien avec l'impérialisme, avec la diplomatie d'Europe et d'Asie, bref le droit d'être nous-mêmes, voilà l'Américanisme que je défends. » On comprend aisément qu'il ait vu dans le programme de son parti un triomphe de sa thèse et qu'il ait ajouté : « C'est une grande victoire pour l'Américanisme. »

***

Cette victoire du sénateur Johnson sur le sénateur Lodge à l'intérieur du parti républicain a décidé la victoire du Président Wilson sur M. W. J. Bryan à l'intérieur du parti démocrate [1]. Le Président avait dit : « Il n'y a qu'un moyen de déterminer la volonté du peuple sur la Société des Nations, c'est d'en faire la question centrale de la prochaine élection. »

1. Ce n'est pas la première fois que le sénateur Johnson prête indirectement et involontairement un appui décisif au Président Wilson. En 1912, c'est M. Johnson, en se détachant du parti républicain et en se présentant comme vice-président sur le « ticket » du parti progressiste dont Roosevelt était le président, qui rendit possible la victoire des Démocrates et fit élire M. Wilson. En 1916, c'est M. Johnson qui, en ne soutenant pas énergiquement dans son propre État, la Californie, le candidat de son parti, M. Hugues, permit au Président Wilson de l'emporter dans cet État et de gagner sa réélection. En 1920, c'est M. Johnson, qui, en imposant au parti républicain sa thèse extrême sur le Traité et la Ligue, consolida la position également extrême, mais contraire, qu'avait prise le Président Wilson dans son parti

Et M. Bryan répliquait : « Une campagne en faveur de la ratification sans réserves vaudrait au parti une défaite écrasante. » Mais, après la Convention de Chicago, il ne s'agissait plus pour les Démocrates, à San Francisco, de décider s'ils iraient à l'élection sur la question : Traité avec réserves ou Traité sans réserves ; la question était désormais : Traité tel qu'il est, ou pas de Traité du tout. Désormais le conflit sans issue entre l'Exécutif et le Législatif dont les Républicains et même quelques Démocrates rejetaient l'entière responsabilité sur l'entêtement du Président, les Démocrates ne manquèrent pas d'en rejeter la responsabilité sur les Républicains : n'était-il pas clair que leur désir si souvent proclamé de voter le Traité avec réserves avait toujours dissimulé, chez eux, une résolution secrète de lui faire complètement échec?

La Convention démocrate de San Francisco, dirigée de bout en bout par le Président Wilson et ses partisans, a relevé le défi : « Ratification immédiate du Traité dans son intégralité, mais sans aucune réserve qui l'entamerait essentiellement ; pas d'inconvénient à accepter n'importe quelle réserve qui définisse plus clairement ou plus spécifiquement les obligations des États-Unis envers leurs associés dans la Ligue. » Et, reprenant les déclarations que le Président avait faites dans tous ses discours pendant sa tournée à travers le pays au cours de l'été de 1919, le sénateur Cummings, président de la Convention, précisait ces réserves de forme : « C'est l'intention évidente du Pacte de mettre à part la doctrine de Monroe et les questions domestiques ; pas un Américain ne peut être envoyé hors de son pays sans une action formelle du Congrès, et le droit de se retirer de la Ligue est absolu[1]. »

Par contre, se basant sur l'adhésion de l'Amérique à une Société des Nations, adhésion qu'avait déjà recommandée la « Plate-forme » démocrate de 1916 sur laquelle le Président Wilson avait été réélu, adhésion réitérée dans tous les dis-

1. *Key note Speech* à la Convention démocrate de San Francisco. — Le candidat démocrate, le gouverneur Cox, réduit à deux les réserves interprétatives à apporter au Pacte : toutes les puissances devenant membres de la Société des Nations entendent qu'elle a essentiellement pour objet le maintien de la paix dans le monde ; elles entendent également que le pouvoir de déclarer la guerre appartient au Congrès des États-Unis et que rien dans le Pacte ne peut être interprété comme un abandon de ce pouvoir.

cours du Président qui servirent de base à l'Armistice, le Président et la Convention démocrate ont refusé tout compromis de fond : « La question qu'il est de notre devoir de porter devant les électeurs n'implique rien moins que l'honneur des États-Unis et l'acquittement de leurs plus solennelles obligations, leurs obligations envers leurs associés dans la grande guerre et envers l'humanité à qui ils ont donné de la manière la plus explicite leur parole qu'ils entraient dans la guerre, non pas simplement pour gagner une victoire les armes à la main, mais aussi, pour établir, comme suite à cette victoire, un concert de nations tel qu'il garantirait la permanence d'une paix basée sur la justice [1]. »

***

Voilà donc la question clairement posée. L'élection du Président va prendre le caractère d'un referendum sur deux formes d' « Américanisme ».

De part et d'autre, même patriotisme et même désir de ne pas rester insensible au « cri de l'humanité ou à l'appel de la civilisation », mais ce patriotisme et cet altruisme s'exprimant par deux conceptions radicalement différentes des rapports à établir entre les États-Unis et l'Europe.

D'un côté, respect d'une tradition qui a fait l'Amérique forte, satisfaction de reprendre un isolement béni, répugnance à toute alliance. Le monde a besoin des États-Unis; les États-Unis n'ont besoin de personne. L'intérêt que les États-Unis portent aux pays étrangers, Amérique Centrale, Amérique du Sud, Extrême-Orient, Europe et Proche Orient, va décroissant selon cet ordre géographique. Il est du devoir des États-Unis, et dans l'intérêt du monde, qu'ils sauvegardent jalousement leur indépendance, qu'ils ne s'engagent à rien, qu'ils ne s'engagent avec personne. Et si, en pleine liberté, à un moment, ils décident d'agir, de le faire à leur heure, à leur manière.

D'un autre côté, conviction qu'à situation neuve il faut des solutions neuves : depuis la dernière guerre à laquelle

1. Lettre adressée par le Président Wilson en mai 1920 à la Convention démocrate du Kansas.

les États-Unis, en dépit de leur volonté de rester neutres, n'ont pas pu ne pas participer, la « situation détachée et distante », dont parlait Washington, apparaît comme une chose du passé. L'adhésion à une Société des Nations n'équivaut pas à l'alliance avec un pouvoir déterminé que déconseillait la *Farewell Address* [1]. Les États-Unis ont besoin du monde autant que le monde a besoin des États-Unis et l'intérêt politique de l'Amérique ne peut se limiter arbitrairement à certaines régions géographiques. Il est de leur devoir de participer continûment à la vie d'une Société des Nations, et de tenir constamment à sa disposition influence et pouvoir pour prévenir la guerre et organiser la paix.

Ce dilemme restera probablement au premier plan de la campagne électorale pendant toute sa durée. Des deux côtés, il y aura des retours offensifs de la part des deux « machines » politiques qui estiment que la question ainsi posée compromet dangereusement les chances de leur parti ; elles essaieront de faire dévier la lutte sur des problèmes d'ordre intérieur, la Prohibition, les rapports du capital et du travail, etc. Jusqu'à présent leurs efforts se sont heurtés aux déclarations du candidat démocrate qui, d'accord avec le Président Wilson, entend mener sa campagne sur le Traité. Le sénateur Harding a répliqué qu'il était heureux de relever ce défi : « Nous sommes plus que consentants à faire de l'élection un referendum national sur la question de savoir si pour quatre années de plus nous aurons des Démocrates prêts à livrer la République. » Dans les précédentes campagnes présidentielles la politique extérieure comptait peu : après avoir exprimé leur égale ferveur pour la doctrine de Monroe, les partis se battaient sur le tarif. Pourtant, en 1916, le Président Wilson fut élu parce qu'il avait préservé l'Amérique de la guerre (*he kept us out of war*) ; mais les Républicains eux ne soutenaient pas qu'il aurait fallu partir en guerre. Leur candidat, M. Hughes, se bornait à dire que les Républicains eux aussi auraient garanti la paix à l'Amérique, et il se con-

1. « Une partialité excessive pour *une* nation étrangère, une haine excessive pour *une autre* font que, sous l'empire de ces sentiments, on ne voit de danger que d'un côté et qu'on voile et même qu'on favorise les artifices dont se sert l'autre parti pour pousser son influence. »

tentait d'ajouter : avec plus d'honneur. Ce n'était donc pas la question générale des rapports de l'Amérique avec l'Europe qui était posée comme elle l'est cette fois.

Il y a eu jadis et naguère des campagnes présidentielles où les candidats comptaient plus que les plates-formes : ce fut le cas de toutes les campagnes auxquelles Roosevelt participa ; ce fut le cas aussi de la campagne de 1916 qui réélut Wilson; mais cette année, c'est le contraire. Ce n'est pas pourtant que les partisans des divers candidats se soient fait faute de vanter aux électeurs « l'Américanisme » personnel de leur champion. Il y eut d'abord, ce qu'on peut appeler l'Américanisme des épigones de Roosevelt, — cent pour cent d'Américanisme, avec le « push », le « magnetism » du grand leader, — qui se disputaient son héritage, l'un, le général Wood, l'ex-colonel des « rough riders », l'organisateur des cours militaires de Plattsburg, le partisan passionné, comme Roosevelt, de la conscription moralisatrice, antidote contre le bolchevisme; l'autre, le sénateur Johnson, l'ancien compagnon de Roosevelt sur la liste progressiste en 1912, convaincu que de radicales réformes sociales sont nécessaires si l'on veut rétablir le « fair play » sur le continent américain depuis qu'il n'offre plus comme jadis autant de place pour tous. Il y eut aussi l'Américanisme des grands réalisateurs, ayant attaché leur nom à des tâches dont le patriotisme américain s'est enorgueilli : le nettoyage de Cuba par le général Wood ; le ravitaillement de la Belgique et du nord de la France par M. Hoover. Il y eut enfin l'Américanisme du grand homme régional, tel le gouverneur Lowden, dont le principal titre était de représenter excellement l'esprit du « Middle West ». Mais tous ces Américanismes de personnes n'ont pas supplanté l'Américanisme d'idées : pour ou contre la Société des Nations.

Du côté des candidats désignés, rien non plus qui puisse distraire les électeurs du problème à résoudre. Il n'était pas possible de choisir deux candidats sinon plus semblables, dans leur personne, au moins plus analogues par leurs qualifications. Tous deux de l'Ohio, — ce qui n'est pas un hasard, car les Républicains avaient le plus grand intérêt à désigner un candat qui pût ramener au parti cet État transfuge depuis 1912 et 1916, alors qu'il avait élu Wilson, et les Démocrates avaient

un intérêt égal, quoique contraire, à désigner un candidat qui pût joindre l'Ohio au « solid South », — tous deux nés pauvrement dans une ferme de l'Ohio ; tous deux apprentis journalistes ayant mangé de la vache enragée de l'Ohio; tous deux plus tard réalisant le rêve de leur jeunesse en devenant directeurs et propriétaires de journaux de l'Ohio; tous deux choisis par le suffrage de l'Ohio, l'un comme député, puis comme gouverneur à trois reprises, l'autre comme gouverneur, puis comme sénateur... Vraiment, cette fois, entre candidats, il sera impossible de jouer comme de coutume, de différences d'origines, de classes, de professions et surtout de régions, — jalousies entre la côte de l'Atlantique, la vallée du Mississipi, et l'Ouest. Il faudra trouver autre chose et l'on devra se battre sur des idées.

Par conséquent, plus que toute élection qui l'a précédée, la campagne actuelle se prête à être étudiée par un étranger, sans qu'il coure le risque de paraître indiscret. En France, où, depuis un an, nous ressentons chaque jour les effets de l'hésitation des États-Unis à ratifier les engagements qu'un Président, au milieu des acclamations, avait pris en leur nom, c'est une obligation de comprendre les raisons profondes, traditions, sentiments, qui les font hésiter.

Ce ne sont pas simplement des raisons de circonstance, à propos d'une élection : elles touchent à l'idée que l'Amérique a toujours eue d'elle-même et de son rôle dans le monde. Ce ne sont pas exclusivement des raisons de parti : le parti démocrate, qui, en majorité, derrière son Président, est en faveur de la Société des Nations, était au pouvoir pendant la neutralité que l'Amérique a gardée au cours de plus de la moitié de la guerre, et c'est alors, parmi les Républicains, dans l'opposition, que l'on trouvait le plus d'hommes désireux de voir leur pays se battre aux côtés des Alliés. Ce ne sont pas non plus seulement des raisons de personnes, car les chefs du parti républicain, les plus irréductiblement hostiles aux engagements internationaux, les Root, les Lodge et d'autres, sont bien loin personnellement d'être de parti pris hostiles à l'Europe. Et il n'en est aucun qui n'ait donné en particulier les preuves les plus réelles, les plus touchantes de son active sympathie pour la France. C'est l'Amérique tout

entière, Républicains comme Démocrates, qui s'est battue, et de quel cœur, à nos côtés et il est certain que la France, si elle était attaquée comme elle le fut en 1914, de nouveau verrait l'Amérique entière, sans distinction de partis, se dresser pour la protection du droit.

Si ce ne sont principalement ni des raisons électorales, ni des raisons de partis, ni des raisons de personnes, mais quelque chose de plus profond et qui tient de l'instinct, sous forme de traditions obscurément senties, et de la raison, sous la forme d'un idéal clairement conçu, qui place les États-Unis en face du dilemme que nous avons dit, alors il doit être possible d'en parler sans passion ni parti pris.

II

Toutefois, il faut reconnaître que, avant de se livrer sur des principes, la lutte contre le Traité s'est engagée à propos d'élections sur une question de personnes et que cette question de personnes continuera à jouer un rôle au cours de la campagne présidentielle.

Le parti républicain, pendant toute la participation des États-Unis à la guerre, avait refréné son opposition, mais amassé des rancœurs. Les Républicains étaient persuadés qu'eux surtout, par tradition, avaient les hommes et les vues à la taille du formidable conflit mondial, alors que le parti démocrate, de traditions provinciales, n'avait ni ces hommes ni ces vues. Pourtant le Président n'avait pas fait appel au concours des Républicains dans le Gouvernement. Il n'avait pas tenté une œuvre de « concentration » analogue à celle qui était tentée en France et même en Angleterre où cependant une distinction tranchée entre le parti aux affaires et le parti dans l'opposition est de si ancienne tradition. Le Président, au pouvoir, était resté chef de parti ; il avait mené la politique de guerre « on party line ». En novembre 1918, à la veille d'un renouvellement partiel de la Chambre et du Sénat, il fit appel aux électeurs. Ce fut pour réclamer au profit du parti démocrate tout le crédit de l'effort fourni par le pays pendant la guerre et pour avertir les électeurs que voter pour les candidats démo-

crates, c'était, à la veille de la paix, le vrai et le seul moyen de lui donner l'autorité de parler au nom de l'Amérique. Un tel appel paraissait impliquer qu'on ne pouvait avoir confiance dans les Républicains pour protéger les intérêts du pays. On n'était plus qu'à deux années de l'élection présidentielle : la « machine » républicaine voulait bien à la rigueur laisser le Président démocratiser le monde, mais elle ne voulait pas laisser les États-Unis aux Démocrates. Les Républicains votèrent en masse, et se servirent de la partialité du Président pour rallier les votes des Indépendants. Résultat : les Républicains gagnèrent une légère majorité au Sénat, plus forte à la Chambre. Toutes les difficultés ultérieures sont sorties de cette élection, et se sont accrues à mesure qu'on se rapprochait d'une autre élection, l'élection présidentielle. Si le Président, après avoir eu *sa* guerre, avait *sa* paix, son parti en 1920 aurait les plus grandes chances de rester au pouvoir. Ainsi, le conflit entre le Président et le Sénat se trouve encadré entre l'élection législative de novembre 1918 et l'élection présidentielle de novembre 1920. Un intérêt électoral a, de part et d'autre, enfiévré la discussion du Traité et de la Ligue.

Telle fut la première occasion du conflit dont le centre fut l'accusation d'autocratie dirigée contre le Président. C'était un méditatif, habitué à former ses idées dans la solitude. Loin d'avoir besoin de les éprouver sur autrui, il était persuadé que rien ne le « dévitalisait » plus, selon sa propre expression, que d'entrer en contact avec des cerveaux étrangers, et certainement il appréhendait d'avoir à changer les idées qui le satisfaisaient. Les quelques conseils qu'il prenait, il n'allait pas souvent les chercher auprès du pouvoir législatif, ni même auprès des secrétaires qui formaient son cabinet ; il avait ses conseillers privés ; ses sources d'information à lui, non officielles. Ses pouvoirs du temps de paix : commandement des armées de terre et de mer, droit d'initiative en politique extérieure, privilège de représenter en sa seule personne tout le peuple des États-Unis, avaient pris en temps de guerre une ampleur presque illimitée. Ses discours sur la guerre et la paix, ses notes à l'Autriche, à l'Allemagne, aux Alliés qui définirent les conditions politiques auxquelles l'armistice pouvait être conclu, furent son œuvre personnelle. Il négocia

l'armistice sans le Sénat. Puis vinrent successivement la nomination de la Commission des plénipotentiaires, où ne figurait aucun sénateur, aucun Républicain, hormis l'Honorable Henry White, détaché depuis longtemps de la politique active ; la décision du Président d'aller négocier lui-même en Europe, loin des conseils du Sénat, enfin le séjour à Paris pendant trois mois, avec un Sénat mal renseigné et qui s'énervait que fussent méconnues ses prérogatives, car la Constitution des États-Unis donne bien au Président le pouvoir de « faire les traités », mais ce pouvoir le Sénat le partage[1].

Avant le retour du Président, en mars, le conflit était déjà ouvert : trente-neuf sénateurs avaient publié un manifeste demandant au Président d'abandonner son projet d'une Société des Nations et de conclure une paix immédiate. Le Président, qui avait tout subordonné à la fondation de la Ligue, répliqua, à Boston, le jour de son arrivée, et à New York le jour de son départ, que l'architecture du Traité serait défigurée si le Covenant ne lui servait plus de propylées. Et il repartit, entouré d'objections encore plus vives que lors de son premier départ. La guerre durant, il avait concentré trop de pouvoir entre ses mains pour que, lui absent, les affaires intérieures n'en souffrissent pas. Et puis on lui reprochait, d'une part, en se mêlant abusivement des affaires d'Europe d'y faire haïr l'Amérique, d'autre part, hanté par son désir de gagner des adhésions à son idée de la Société des Nations, de faire trop de concessions à l'Angleterre, à la France, au Japon. On ne lui sut aucun gré, dans la rédaction définitive du Pacte, d'avoir tenu compte des objections au sujet de la doctrine de Monroe et des problèmes domestiques. Le parti de l'opposition au Sénat depuis longtemps était pris[2] : représenter à l'opinion que par un abus de pouvoir, contraire à la Constitution, le Président avait autocratiquement assumé l'entière responsabilité de négocier le Traité. Cette responsabilité on la lui laissait ; mais quand il déposerait

1. Constitution of the United States. Art. II, Sect. II, Par. 2 : He « (The President) Shall have power, *by and with the advice and consent* of the Senate, to make treaties, provided two-thirds of the Senators present concur. »

2. La déposition devant le Sénat de M. Bullitt, ex-secrétaire de la Commission américaine, apporta un nouvel aliment au feu qui couvait. Il représentait le secrétaire d'État Lansing comme hostile à la politique du Président, comme rare-

le Traité devant le Sénat, on verrait. Le Président revint définitivement en juillet. L'opposition qu'il trouva était telle qu'il comprit qu'il ne la briserait pas seul et par une attaque de front. Déjà, comme gouverneur de New-Jersey, il avait coutume d'en appeler au peuple contre l'emprise des « bosses » ; il résolut cette fois encore de porter lui-même le conflit devant le pays pour qu'il lui prêtât son appui contre le Sénat. Cette résolution était en tous points conforme à l'esprit de la Constitution, car le Président est l'élu direct du peuple ; conforme aux traditions, car le Président au pouvoir reste chef de parti ; conforme aussi au tempérament du Président, qui, dans sa solitude, avait toujours fait preuve d'un art merveilleux à deviner et à interpréter les sentiments vagues, mais profonds des dizaines de millions d'Américains moyens qui font l'opinion; conforme enfin à sa méthode d'en appeler au peuple par-dessus la tête de ses représentants, qu'il s'agît d'un peuple ennemi, avant l'armistice, qu'il s'agît d'un peuple associé, à propos de Fiume.

Il partit en campagne, qualifia de « contemptible quitters » les sénateurs qui recommandaient qu'on se dégageât de l'Europe, trouva, à mesure qu'il s'avançait vers l'Ouest, des définitions plus claires et plus populaires de sa politique, puis fut soudainement terrassé par le mal et rapporté mourant à Washington. Dès lors que l'appel au peuple était interdit au Président épuisé, le conflit était désormais impossible à dénouer. L'isolement du Président s'était renforcé ; seuls sa femme, son médecin, son secrétaire le voyaient. Laissé sans direction, le parti démocrate dont les traditions étaient plutôt en faveur de l'isolement, eut une politique assez vacillante tout en demeurant loyal au Président ; à vrai dire seuls les sénateurs du « solid South » soutinrent ses idées jusqu'au bout ; les sénateurs démocrates des États situés au nord de la Mason and Dixon line se laissèrent gagner à l'idée de la ratification avec réserves. L'opposition

ment consulté, comme ayant déclaré qu'heureusement le Sénat ne comprendrait pas ce que signifiait le traité, sinon qu'il ne le voterait jamais. — Plus tard, au début de cette année, la démisison du secrétaire d'État Lansing, à la suite d'une correspondance pénible que le Président lui avait adressée parce qu'il avait réuni le Cabinet, en l'absence M. Wilson malade, raviva les accusations d'autocratie dirigées contre le Président.

s'amplifia, devint irréductible ; le Traité aurait pu être voté à la fin de l'été avec quelques réserves, puis ce ne fut plus possible, car peu à peu on le perdit de vue et l'on se passionna presque exclusivement sur le conflit des deux pouvoirs [1].

L'opposition avait commencé petitement avec une poignée de sénateurs, quinze irréductibles au total, dont trois Démocrates et douze Républicains, parmi lesquels un conservateur comme le sénateur Knox, des radicaux comme les sénateurs Borah et Johnson. Ainsi, sur les quatre-vingt-seize membres que compte le Sénat, quatre-vingt-un sénateurs n'étaient pas hostiles à une ratification, et soixante-quatre eussent suffi pour assurer la majorité requise des deux tiers. La plupart, après avoir fait valoir les prérogatives du Sénat, ne demandaient qu'à être rassurés par le Président. Les irréductibles l'emportèrent. Au début, ils étaient assez impopulaires, car le pays, se rappelant dans quel esprit il était entré en guerre, croyait ferme à la Société des Nations, mais, petit à petit, ils s'enhardirent en constatant la prise progressive que leurs arguments avaient sur le grand public. De nombreux radicaux, anciens partisans du Président, déçus par une Ligue des Nations qui, disaient-ils, ne pouvait avoir comme objet que de consacrer et de défendre l'impérialisme du Traité auquel elle était liée, furent d'un grand secours aux irréductibles. C'est dans les éditoriaux de la *New Republic*, de la *Nation*, du *Dial*, et plus tard dans le livre de Keynes que les Sénateurs allèrent chercher des raisons pour justifier leur opposition. Ils trouvèrent un appui aussi auprès des Allemands et des Irlandais d'Amérique et de toutes les nationalités qui estimaient avoir des motifs de se plaindre du Traité, Chinois, Indiens, Égyptiens, Coréens, etc. C'est en vain que les hommes des deux partis s'entremirent pour trouver un compromis, l'ex-Président Taft par exemple du côté des Républicains, M. W. J. Bryan, du côté des Démocrates ; en vain que Lord Grey, au retour de son ambassade, publia, dans une lettre ouverte au *Times*, des conseils de sagesse ; en vain que la France et l'An-

1. Ce n'est pas le premier traité que le Sénat américain rejette. Voici les précédents : Traité entre l'Angleterre et les États-Unis, 1869 ; Traité présenté par le Président Grant en 1870 pour l'annexion de la République dominicaine aux États-Unis ; Traité général d'arbitrage présenté en 1897 par le Président Mc Kinley.

gleterre firent savoir officieusement qu'elles s'accommoderaient d'une ratification avec réserves; en vain que les ouvriers de l'*American Federation of Labor* votèrent en juillet 1919 par 29 000 voix contre 400 leur fidélité à l'idée de la Société des Nations [1], en vain, que les adhérents de la *Church peace union* par 17 000 contre 816; que les fermiers de la *National Grange*; que les collèges, au cours d'un vote pris dans tout le pays, se déclarèrent en faveur de la ratification. Le Président ne voulut faire aucune concession sur l'article X et le Sénat continua d'affirmer que le seul obstacle à la ratification d'un traité, qu'il voulait bien accepter à condition qu'il fût américanisé, était l'intransigeance d'un autocrate.

La place que tenait dans le conflit la question des droits du Sénat est indiquée par le fait que sur quinze réserves produites au cours de la discussion six étaient destinées à sauvegarder ces droits qu'il disait méconnus par le Traité. Il faudrait un vote du Congrès pour remplir les obligations de l'article X, pour accepter un mandat de la Société des Nations, pour que l'Amérique fût représentée à ladite Société et que ses représentants fussent désignés, pour que les réglementations de la Commission des Réparations fussent valables au sujet des exportations et importations entre l'Allemagne et les États-Unis, pour que l'Amérique participât aux dépenses de la Société des Nations, et fût représentée officiellement à la Conférence internationale du Travail.

Et cette querelle de l'Exécutif et du Législatif, avec ce qu'elle avait de personnel contre le Président Wilson, a pesé aussi sur le choix des candidats des deux partis.

M. William Mc Adoo était certainement l'homme le plus connu du parti démocrate après le Président Wilson et M. W. J. Bryan, en raison de son rôle personnel dans les campagnes de lancement des « Liberty loans », et aussi de la faveur dont jouissent le *Federal Reserve Act* et la *Rural Credit Legislation*, lois financières qu'il avait mises sur pied comme secrétaire du Trésor. S'il ne fut pas choisi par la Convention de San Francisco, c'est qu'elle craignit que sa qualité de gendre du Président ne l'exposât dangereusement comme candidat à une campagne qui avait déjà commencé contre le «Kron-

1. Même manifestation au Congrès annuel de 1920, tenu à Montréal en juillet.

prinz » et toute « perpétuation de la dynastie wilsonienne ».

La nomination par les Républicains du sénateur Harding comme candidat à la présidence représente aussi une grande victoire pour le Sénat. C'est la première fois qu'un sénateur en exercice obtient cet honneur; c'est un groupe de sept sénateurs qui, réunis dans la chambre d'un hôtel à Chicago, décidèrent, dans la nuit du 11 au 12 juin, que le général Wood et le gouverneur Lowden ne pouvant être nommés, le sénateur Harding serait choisi et qui, le lendemain, imposèrent leur choix à la Convention. Avec l'élection du sénateur Harding à la présidence, le centre du pouvoir qui avait été à la Maison Blanche sous Roosevelt et Wilson serait ramené au Capitole où il était au temps de Mac Kinley. C'était assez du gouvernement personnel, et, par delà l'indépendance du président Wilson, on visait retrospectivement l'indépendance d'un Roosevelt. Précisément le sénateur Harding par son caractère avenant, sa douceur, sa docilité à prendre conseils et à les suivre, rappelait presque trait pour trait son compatriote de l'Ohio, l'ex-Président Mc Kinley, si regretté par tous les « bosses » du parti qui, depuis sa mort, n'ont jamais retrouvé, sauf peut-être auprès du Président Taft, leur influence de jadis à la Maison Blanche. Avant la Convention, le sénateur Harding avait envoyé au *Mc Clure's Magazine* la profession de foi suivante : « S'il y a quelque mérite dans mon cas, c'est que je crois au gouvernement exercé sous la garantie des partis politiques de préférence à toute domination personnelle et que à la fois mon expérience et mon inclination m'aideraient à maintenir entre le Congrès et les forces du gouvernement des relations qui représenteraient la plus haute assurance d'un gouvernement constitutionnel respectueux de la loi. »

Ainsi l'heure de la revanche pour le Sénat humilié était venue : il avait réussi à retourner l'opinion, il jouissait de sa popularité ; il désignait comme candidat à la présidence un sénateur de toute confiance, et par la bouche d'un de ses leaders, le sénateur Lodge, en pleine Convention de Chicago, il dénonçait le Président sur un ton de vainqueur : « M. Wilson et sa dynastie, ses héritiers et ayants droit, tous, quels qu'ils soient, — c'est-à-dire tous ceux qui, le genou ployé, ont servi ses desseins, — doivent être écartés de tout contrôle, de toute influence sur le gouvernement des États-Unis. Ils doivent être

écartés des fonctions et du pouvoir, non parce qu'ils sont démocrates, mais parce que Wilson personnifie une théorie de gouvernement et d'administration qui n'est pas américaine. Ses méthodes, ses assauts constants, quoique parfois indirects contre la Constitution, contre toutes les traditions de gouvernement libre attentent à la vie même des principes américains, sur lesquels nos gouvernements se sont toujours fondés. »

***

Anathème de grand-prêtre chassant du temple le sacrilège et sa tribu, — une telle excommunication majeure trahit le culte dont en Amérique la Constitution est entourée.

La Constitution, le respect de la Constitution, il n'est rien d'analogue en France au sentiment que ces mots éveillent en Amérique. Ce n'est pas que nous ne tenions à notre Constitution, mais à vrai dire nous ne nous avisons guère que nous y tenons que lorsqu'il est sérieusement question de la modifier, tandis qu'aux États-Unis, principal sujet des préoccupations politiques, la Constitution est un constant objet de fierté nationale. La nôtre, née seulement en 1875, n'est que la dernière venue de beaucoup d'autres constitutions républicaines (1791, an III ; 1848). Votée par une majorité de monarchistes parce qu'ils ne réussissaient pas à se mettre d'accord sur un roi, elle s'est modestement contentée de monter jusqu'au ras de terre les fondations d'attente d'une république parlementaire. Le provisoire a duré; sur ces fondations a foisonné la souveraineté du Parlement qui a tout recouvert. La Constitution anglaise, toute en coutumes, n'a aucune architecture ; la nôtre avec un minimum de règles écrites et beaucoup de coutumes n'a guère plus de ligne, de style.

La Constitution américaine, au contraire, édifiée en 1781 dans des circonstances solennelles, a toujours dominé, immuable, l'histoire des États-Unis de la masse puissante et bien équilibrée de ses hautes architectures auxquelles la Déclaration d'Indépendance forme portail. Consacrée à l'idée de souveraineté populaire, se prêtant largement, magnifiquement, au déploiement de la vie nationale, mais selon certains rites définis qui marquent à chacun sa place, son rang ; agrandie

depuis un siècle, et chaque fois avec la même consécration solennelle du peuple souverain, monument de foi séculaire, la plus haute antiquité de ce pays neuf, dont le style vraiment américain s'est depuis propagé sur d'autres continents neufs, la Constitution pour les États-Unis, c'est un peu ce qu'est pour la France la cathédrale de Reims.

Son caractère sacré, la Constitution américaine le tient du fait que son autorité représente ce qu'il y a de plus proche de la souveraineté populaire qui est suprême. Or, le peuple qui, voilà près d'un siècle et demi, éleva ce monument à la taille de ses besoins et de son idéal, était animé d'un individualisme ombrageux, très défiant de l'autorité en matière politique, parce qu'il l'avait connue usurpatrice en la personne du roi d'Angleterre et de ses agents. Limiter le gouvernement fut donc son idée essentielle : de fait, d'après la Constitution, le gouvernement américain en la totalité de ses organes, exécutif, législatif, judiciaire ne concentre pas la totalité des pouvoirs souverains. Le peuple en délègue un certain nombre par l'intermédiaire de la Constitution, et se réserve le reste en vertu de la même Constitution. Le Xe amendement, adopté en 1791, le déclare expressément : « Les pouvoirs qui ne sont pas délégués aux États-Unis par la Constitution, ni interdits par la Constitution aux États individuels sont réservés aux États respectivement ou au peuple. »

La Constitution demeure ainsi la loi suprême au-dessus du gouvernement, loi qui règle en ses grandes lignes la vie de la nation, et qui aussi descend dans le détail de la vie de tous les jours. C'est ainsi que le XVIIIe amendement interdisant la fabrication et la vente de boissons alcooliques, aucune législation ni du Congrès national ni des Assemblées législatives des États individuels ne peut autoriser cette fabrication ou cette vente. Et il en va de même toutes les fois que le peuple américain veut mettre un droit en sûreté : il le retire du domaine législatif et le confie à la Constitution. Une fois qu'il est là, il est à l'abri.

Dès l'origine, la Constitution est ainsi apparue au peuple américain comme la gardienne bienfaisante de ses droits contre les fantaisies ou les abus de pouvoir de ses représentants. Elle est là qui veille, au besoin s'interpose : on ne peut l'oublier.

Et cette gardienne est gardée à son tour par la Cour Suprême de Justice, qui a le pouvoir de déclarer qu'une loi votée par le Congrès, n'étant pas constitutionnelle, n'est pas valide. Et c'est pourquoi cette Cour Suprême participe au respect sacré dont le peuple entoure sa Constitution.

Or le Président Wilson, au jugement des républicains, a doublement violé la Constitution. D'une part, les méthodes qu'il a suivies pour la négociation du Traité n'ont pas respecté la séparation des pouvoirs ; d'autre part, le Pacte qu'il a signé reconnaît à une autorité étrangère un droit qui n'appartient qu'au Congrès américain.

En effet, les pouvoirs que le peuple délègue par la Constitution sont partagés de telle manière qu'ils se limitent strictement. La séparation entre l'exécutif et le législatif est beaucoup plus marquée aux États-Unis que chez nous ; ni l'exécutif, ni le législatif n'y agit librement, même dans son domaine propre. C'est une grande complication de poids et de contrepoids afin d'arriver par la balance à l'équilibre. La Confédération de 1777 ne prévoyait pas de pouvoir exécutif distinct ; le Congrès cumulait pouvoirs exécutifs et pouvoirs législatifs ; cela ne marcha pas et la Convention constitutionnelle de 1787 renforça l'exécutif, mais pas trop. Le Président est le premier citoyen de l'État, élu par le peuple, non par le Congrès, jouissant pour quatre années de vrais pouvoirs exécutifs. Il a le droit de veto sur les lois votées par le Congrès ; mais une majorité des deux tiers de chaque Chambre du Congrès peut surmonter ce veto. Le président nomme tous les ambassadeurs, les juges de la Cour Suprême et tous les hauts fonctionnaires de l'État, mais, pour rendre valides ces nominations, il faut le consentement d'une majorité de sénateurs. Le président négocie tous les traités, mais il faut pour rendre valide un traité le consentement des deux tiers des sénateurs présents.

Le peuple, ainsi protégé par la Constitution, est donc assuré que sa volonté ne sera ni surprise, ni brusquée. Rien ne peut aller vite au milieu de ce jeu de poids et de contrepoids ; le frein est là qui bloque tout le mécanisme dès la moindre résistance. Il n'y a que le peuple qui ait le pouvoir de desserrer ce frein, soit en manifestant son sentiment sur la question en suspens, de telle manière que le Président ou

le Congrès change la position qu'il a prise, soit en nommant, à l'expiration de leurs pouvoirs, un nouveau président, ou une nouvelle majorité au Congrès. Il n'y a point en Amérique cette soupape de sûreté qu'est chez nous la responsabilité ministérielle devant la Chambre, soupape qui joue vite et sûrement en cas de conflit entre l'exécutif et le législatif, et dont l'action peut se renforcer au besoin d'une dissolution de la Chambre. Aux États-Unis, le Président, en raison de sa maladie, n'ayant pu pousser plus avant son appel au peuple, le « deadlock » a subsisté, les deux pouvoirs dont la collaboration est requise pour qu'un traité soit valide sont restés face à face, irréductibles. Et si la présente campagne présidentielle ne permet pas au peuple de se prononcer sur le Traité et la Ligue d'une manière tout à fait nette, il y a de grands risques que le « deadlock » ne se prolonge, soit que la prochaine présidence appartienne aux Démocrates et la majorité du Sénat aux Républicains, soit qu'il se trouve une minorité démocrate ou républicaine assez forte et assez résolue pour bloquer une ratification qui doit être obtenue aux deux tiers des voix.

Des difficultés internationales créées par ce « deadlock » constitutionnel, la majorité de l'opinion aux États-Unis n'a pas rendu responsable la trop grande rigidité de la Constitution. Personne n'a parlé de la modifier. Au contraire, la défense de ses droits par le Sénat contre l' « autocratie » du Président et la situation sans issue où cette politique a mené ont été représentées par beaucoup d'Américains comme une nouvelle preuve de la sagesse de la Constitution et de son système d'équilibre [1].

Donc, usurpation de pouvoir par le Président vis-à-vis du Sénat, voilà la première atteinte à la Constitution, et voici la seconde, telle qu'elle a été résumée par le sénateur Johnson : « Le Président avait presque réussi dans sa tentative de

1. Pendant la guerre et depuis, un conflit analogue entre le Congrès argentin et le Président Irigoyen a eu, comme aux États-Unis, des conséquences internationales. Le Congrès en 1918 était en faveur d'une déclaration de guerre à l'Allemagne ; le Président s'y opposa. Réciproquement, en 1919, le Président était favorable à l'ouverture d'un crédit à la Grande-Bretagne, à la France et à l'Italie : le Congrès fit traîner son vote jusqu'à ce que les trois puissances eussent déclaré que ce crédit était désormais sans objet. La Constitution de la République Argentine, comme la Constitution des États-Unis dont elle est inspirée, mène donc aux mêmes difficultés dans l'ordre international.

déchirer la Constitution des États-Unis par l'organisation d'un pouvoir suprême confié à un groupe d'hommes d'État étrangers, réunis en conclave secret à Genève. » Il s'agit ici du fameux article X du Pacte, dénoncé comme anticonstitutionnel parce qu'il reconnaît à la Société des Nations un droit que la Constitution des États-Unis donne au Congrès, le droit de déclarer la guerre. (Article premier, Sect. VIII, Par. 11.) A vrai dire, est-ce interpréter correctement l'article X que d'en faire la pièce centrale du mécanisme prévu par le Pacte pour prévenir les guerres ? L'article X, quand il déclare : « En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation », ne vise qu'un cas très particulier et qui sera très rare quand la Société fonctionnera normalement, le cas d'une guerre qui n'a pas pu être empêchée par tous les moyens pacifiques énumérés aux articles XII-XVI. Même dans ce cas, il est du devoir de la Société des Nations de prendre des mesures si cette guerre menace « l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société », intégrité et indépendance qu'ils se sont engagés par ledit article « à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure ». C'est cet article X que M. Lloyd George a invoqué dans sa communication aux Soviets pour déclarer que la Grande-Bretagne et la France mettraient leurs forces au service de la Pologne si les troupes russes menaçaient l'intégrité et l'indépendance de ce pays en franchissant ses frontières et en imposant le renversement de son Gouvernement.

Si l'article X tient une si grande place dans le Pacte, c'est qu'il proclame un principe fondamental pour une Société destinée à décourager les guerres de conquête et d'oppression : les frontières et le régime reconnus d'un pays ne doivent pas être changés, par la force du dehors, à la suite d'une agression extérieure. L'opposition, aux États-Unis, s'est concentrée et acharnée sur l'article X parce que cette garantie de frontières promise par l'Amérique à toutes les nations signataires du Traité a paru être injuste et dangereuse, mais en réalité « l'organisation d'un pouvoir suprême confié à un groupe d'hommes d'État étrangers réunis en conclave secret à Genève » dénoncée comme

anticonstitutionnelle par le sénateur Johnson et tous les adversaires du Traité vise plus précisément l'article XVI qui contient l'engagement de considérer « *ipso facto* comme ayant commis un acte de guerre, contre tous les autres membres de la Société, tout membre ayant recouru à la guerre » contrairement aux engagements pris aux articles XII, XIII et XV, et aussi l'engagement de « rompre immédiatement avec lui toutes relations commerciales ou financières ». « En ce cas, ajoute l'article XVI, le Conseil a le devoir de recommander aux divers gouvernements intéressés les effectifs militaires, navals ou aériens par lesquels les membres de la Société contribueront respectivement aux forces armées destinées à faire respecter les engagements de la Société. »

Mais cet article X, ou cet article XVI, pourrait être aussi bien déclaré anticonstitutionnel par la France ou par tout autre membre de la Société des Nations. D'après notre Constitution, en effet, c'est le Parlement qui a pouvoir de déclarer la guerre, et l'adhésion à l'article X ou l'article XVI représente pour la France aussi bien que pour l'Amérique l'acceptation d'une certaine diminution de souveraineté. D'où vient donc que la France et les autres signataires du Pacte aient accepté cette diminution sans soulever l'objection d'anticonstitutionnalité, alors que les États-Unis paraissent la considérer comme insurmontable ? Sans doute la Constitution n'est pas aussi souple chez eux que chez nous et nous sommes moins timides pour l'interpréter. Mais il y a d'autres raisons et plus profondes que cette raison de forme. Il est significatif que l'arrêt des relations internationales qu'a imposé aux États-Unis une Constitution trop rigide ait été interprété comme une preuve de la sagesse de ses auteurs ; il est très significatif que toutes les fois qu'aux États-Unis il est affirmé qu'un Congrès ne peut en lier un autre et que même des traités acceptés peuvent être annulés par un refus de crédit, beaucoup de gens paraissent très aisément accepter comme conséquence de ces faits l'affirmation que les États-Unis ne sont pas capables d'assurer la continuité d'une politique étrangère. S'ils se résignent si aisément c'est qu'évidemment, par delà leurs scrupules constitutionnels, il y a ce sentiment profond, populaire que les États-Unis non seulement peuvent, mais doivent rester

indépendants, qu'il vaut mieux pour tout le monde qu'ils prennent le moins possible d'engagements internationaux. C'est un détachement que nous, Français, nous Européens, ne pouvons nous permettre, aussi ne nous attardons-nous pas aux obstacles que peut opposer notre Constitution à un engagement international, même de type nouveau, si nous croyons qu'il nous vaudra une plus grande sécurité.

Nous voici donc ramenés à la conception de l'Américanisme qui a mis en échec la politique du Président Wilson, le Traité et la Ligue, — Américanisme inspiré par une défiance traditionnelle, tenace, instinctive, à l'égard de l'Europe et par la conviction qu'il y va du bonheur des États-Unis et du monde que leurs affaires ne se lient pas de trop près avec les nôtres.

Tel est le fait essentiel que la lutte engagée autour du Traité a mis à nu. Est-ce à dire qu'il commandera désormais toute la diplomatie américaine? C'est douteux. Sans doute, sous la poussée d'opinion qu'a mise en branle l'opposition du Sénat, le parti républicain a fait sienne la thèse extrême de l'isolement, mais, cette thèse, la campagne présidentielle va en forcer la discussion et les réalités se chargeront d'en faire apparaître l'outrance. Il faudra trouver un moyen de mettre fin à l'état de guerre et aussi de reprendre des relations avec l'Europe, car le désir de renouer, même chez les Républicains, est évident. De son côté, le parti Démocrate maintiendra devant la nation la tradition du Wilsonisme en politique extérieure, puisque c'est avec le Wilsonisme, sans Wilson, que le parti à San Francisco s'est identifié.

Avant comme après l'élection, ces forces continueront à jouer. Ce serait donc simplifier la présente campagne présidentielle que d'en attendre principalement la conclusion du conflit entre le Président et le Sénat par la consécration de la vieille politique d'isolement. Vraisemblablement, quelque jour, cette campagne apparaîtra moins comme un point d'arrivée que comme un point de départ, lorsqu'on fera l'histoire de la tradition nouvelle qui alors réglera les rapports des États-Unis avec l'Europe.

LOUIS-F. AUBERT

Le gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet - Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1920

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1920

LIVRAISON DU 1er AOUT 1920

LIVRAISON DU 15 AOUT 1920